LE MAGASIN

PITTORESQUE

CHARLES MAYET

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

M. EUGÈNE BEST

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ

SOIXANTIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME DIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET & Cie, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC XCII

MAGASIN PITTORESQUE

ANNÉE 1892

COUPE OFFERTE PAR L'ESCADRE DU NORD

AU CERCLE MARITIME DE CRONSTADT



COUPE EN ARGENT ciselé et repoussé, de M. FROMENT-MEURICE, offerte par l'escadre du Nord au Cercle maritime de Cronstadt. — Gravure de THIRIAT.

A la suite de la merveilleuse et chaleureuse réception faite à Cronstadt par la marine et par la population russe à notre escadre du Nord — réception dont nos lecteurs ont pu se rendre compte, grâce à l'article et aux gravures que nous avons publiés l'an dernier (1) — l'état-major de l'escadre du Nord, qui a, à sa tête, un de nos officiers généraux les plus distingués, l'amiral Gervais, a tenu à envoyer à la Russie un digne témoignage de sa reconnaissance. Une souscription, ouverte parmi les officiers de l'état-major de cette escadre, atteignit rapidement un chiffre considérable. Il fut décidé de commander à l'un de nos industriels d'art, les plus justement réputés, une œuvre qui serait offerte, au nom de l'amiral Gervais et de ses subordonnés, au cercle de la Marine de Cronstadt.

Le célèbre orfèvre, M. Froment-Meurice, était donc naturellement désigné pour confectionner l'œuvre d'art qui devait rappeler un des événements considérables de l'année 1891, et il a fait composer et exécuter en peu de temps l'admirable coupe que notre gravure reproduit fidèlement.

Cette coupe, qui est uniquement en argent fin, mais dont quelques parties pourtant sont dorées, a de grandes dimensions. Sa hauteur est de soixante-dix centimètres. Le diamètre de la coupe elle-même est de quarante centimètres. Le pied comprend trois figures mythologiques : Neptune, Vénus et Amphitrite. Il est tout entier en argent fondu. En bas, sont gravées des inscriptions rappelant les fêtes de Cronstadt. En outre, tous les noms des officiers et des navires français qui se sont rendus dans le port russe y figurent les uns à côté des autres.

La coupe elle-même est en argent repoussé. Elle se compose de trois parties qui évoquent des scènes différentes, toutes trois relatives à la mythologie.

Le « repoussé », on le sait, est un procédé d'orfèvrerie qui nécessite de grandes précautions et une extrême minutie. L'artiste, chargé de traduire en relief, sur de l'argent ou sur tout autre métal, le dessin ou le modèle qui lui est confié, n'a que ses ciseaux à froid et une plaque assez mince de métal à son service. Il travaille sa plaque de métal par l'envers, et c'est, en frappant sur celle-ci, qu'il produit des creux qui sont marqués en relief sur l'autre côté du métal. On conçoit sans peine, qu'il lui faille une attention constante pour donner exactement le relief voulu, d'autant plus qu'il est impossible de corriger un coup de ciseau donné à faux, et qu'il est nécessaire, en cas d'accident de cette nature, de prendre une autre plaque de métal et de recommencer tout ce qu'on a fait déjà.

A. P.

(1) Voir année 1891, page 289.

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE CUISINE

Rue Bonaparte, 16, à côté de l'École des Beaux-Arts, siège, depuis mars 1891, l'École professionnelle de cuisine, qui manquait à Paris. Qu'on ne voie aucune ironie dans le rapprochement qui précède; la cuisine est incontestablement un art; et cet art compte pour sa bonne part dans ceux qui imposent, ici et hors la France, la supériorité de notre goût. Et ce n'est pas seulement parce que nos maîtres en l'art culinaire savent merveilleusement varier le raffinement des sauces et inventer de nouveaux étonnements à notre palais, mais surtout parce



..... Du beurre, Mesdames, il en faut si peu !

que, tout en étant des artistes, ils savent l'être en tout, et ne dédaignent pas la cuisine courante, *bourgeoise :* celle qui nous intéresse tous.

Or, c'est en ceci que l'établissement nouveau mérite d'attirer notre attention.

Voulez-vous donc, lecteurs, vous surtout, lectrices, nous suivre dans la salle disposée en amphithéâtre où ont lieu régulièrement les cours.

Entrons-y un mercredi, ou un vendredi, jours consacrés à l'enseignement élémentaire pour les dames et les jeunes filles, jours payants. La cotisation, fixée à un franc, n'est du reste pas une rémunération pour le personnel; elle a pour but unique de faire face aux achats d'aliments qui doivent servir aux démonstrations. Car l'on imagine bien qu'il ne s'agit pas de faire ces cours-là sur des *cartons*, des accessoires de théâtre; le réalisme ici est de commande et l'on n'expérimente que sur belles et bonnes victuailles. L'odeur vous en avertirait dès l'entrée, si les yeux en doutaient. J'ai dit l'odeur, pourquoi pas le parfum? Je donne ici mon appréciation personnelle, l'impression d'un homme qui avait déjeuné tôt ce jour-là. C'est la vraie. Mais revenons au cours et à sa mise en scène.

Cette mise en scène est curieuse. Entre deux colonnes ayant pour fronton une inscription qui donne le titre de l'œuvre et la date de sa fondation, colonnes qui n'ont certes pas l'ambition de figurer le temple, mais qui en donnent comme une idée effacée, est la chaire du professeur. Sur

cette chaire, qui est une table, un fourneau à gaz. Par derrière, un vrai fourneau avec cuisinière et tout ce qu'il faut, non pour parler, mais pour cuisiner, brillant à souhait et fort réjouissant à voir. Le conférencier, le praticien porte parfois l'habit, parfois le blanc costume, signe de sa profession. Et pourtant celui qui officie aujourd'hui n'est pas un cuisinier ordinaire. C'est le président de l'association, M. Capdeville, chef de l'ambassade d'Autriche-Hongrie. Il s'exprime avec facilité, non sans une pointe d'humeur gasconne. Ce n'est pas l'accent qui nous en avertit, c'est une allusion fort gaiement faite, tout d'abord à propos d'une truite qui s'est fait attendre. La



Une apprentie dans l'art d'éplucher les pommes de terre.

marée serait-elle donc toujours hostile aux maîtres d'hôtel ? Hostile, non funeste, car M. Capdeville ne se passe rien au travers du corps comme son ancêtre Vatel ; il préfère nous faire patienter en disant qu'il n'est Gascon que de race. C'est sagement agir, car la truite arrive et il la prépare, l'assaisonne et la mène à bien sous nos yeux.

Comme je regrette de n'avoir pas retenu par le détail sa méthode, la recette de ce plat gourmet ! Mais il paraît que je ne possède pas les éléments nécessaires pour comprendre ce qu'ont paru comprendre et apprécier vivement les auditrices. Je n'ai retenu que des bribes accessoires. Un détail entre autres. Ne riez pas... ne pleurez pas non plus, bien qu'il s'agisse de la façon de couper les oignons en tout petits morceaux réguliers..., etc. Eh bien, pour arriver à ce résultat, il faut faire glisser le couteau sur l'ongle. Et le couteau glissait à l'émerveillement général.

Voulez-vous encore que je trahisse les divergences d'école qui existent sur la purée de pommes de terre ? Pourquoi pas, puisque les deux écoles la réussissent également. L'une fait cuire la pomme de terre pelée au préalable, l'autre la pomme de terre telle qu'elle sort de notre mère commune la terre, en sa robe de chambre grise, et la pèle après... à la cuiller ! Le dessinateur vous a croqué spécialement la première phase de la première méthode exécutée par une auditrice sous l'œil du maître et du chef.

Comme vous le voyez, l'enseignement de cette nouvelle École n'a rien de spéculatif et de superficiel. Il faut que chacun mette la main à la pâte, enseignant et enseignées. Si l'on parle, on



Sauce verte.

agit. C'est la méthode de Bacon, la moderne, celle de l'expérience ! Aussi l'auditoire est-il fort attentionné. Je ne parle pas de l'auditoire professionnel, mais des personnes amenées par la curiosité. Le sourire d'ironie légère qui se peignait sur certaines lèvres m'a paru peu à peu faire place à l'attention. Il se pourrait bien que ces curieuses-là revinssent ; elles feraient bien.

Du reste, le succès de ces cours me paraît déjà assuré. Il ne fera qu'augmenter à mesure que le public sera renseigné et qu'on lui aura garanti qu'il s'agit d'une chose sérieuse et d'une véritable utilité pratique.

Il n'existe pas rue Bonaparte que les cours dont nous venons d'esquisser la physionomie. Le lundi

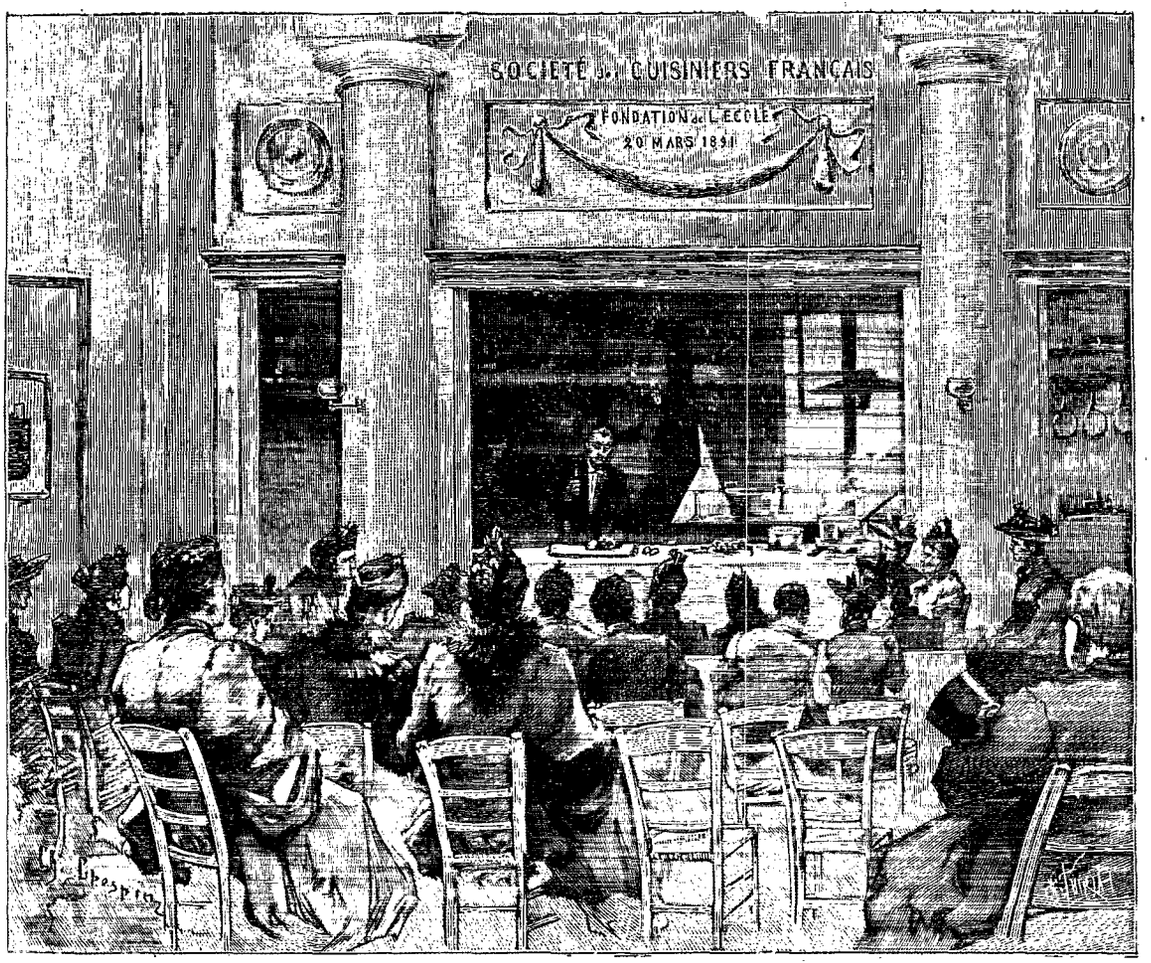


Venue pour prendre des notes.

est consacré à un autre cours gratuit d'économie domestique et de cuisine ménagère. Très intéressant si l'on juge par l'affluence de monde qui

envahit l'amphithéâtre avant que les fourneaux ne soient allumés. Mais ici plus de veste blanche, un habit noir, un peu plus de conférence peut-être, mais encore bien des conseils et indications pratiques. Ce cours est fait par M. Driessens, membre de beaucoup d'associations économiques.

Enfin, l'École s'occupe encore de perfectionner les jeunes cuisiniers. Elle leur donne le dernier tour et leur apprend à donner la dernière main, à être des *sauciers* hors ligne et des *frituriers* sans indécision. Vous vous rappelez peut-être la foudroyante injure, jetée par Brillat-Savarin, à un cuisinier qui l'avait mécontenté. Maître un tel, vous êtes *un friturier indécis!* Les élèves de l'École ne la mériteront certes pas. Ils l'aideront à réaliser l'ambition qu'elle a d'être le *Conservatoire* d'où sortiront nos futurs Vatels, Gouffés, Chevets, etc.! et ça, pour la plus grande joie des gourmands en herbe. Des récompenses sous forme de diplômes et médailles, assurés dès à présent par le ministre du Commerce et de l'Industrie, l'aideront à obtenir ce résultat.



Un cours à l'École professionnelle de cuisine de la rue Bonaparte. — Dessin de Crespin.

Mais cette partie spéciale, qu'il fallait mentionner, nous intéresse, il faut le dire, beaucoup moins que l'autre. On ne saurait trop encourager ceux qui s'occupent de nous autres, bourgeois modestes, et veulent sauver notre rôt si souvent compromis par l'*indécision* de nos cuisinières. Apprendre à celles qui remplaceront le cordon bleu dont nous souffrons actuellement, à accommoder agréablement les aliments journaliers, c'est faire œuvre pie. C'est faire mieux, œuvre de morale, c'est assurer indirectement la paix des ménages trop souvent troublée par quelques grains de sel en plus ou en moins, un coup de feu trop vif. Oh! la table paisible et la digestion riante, grâce aux plats bien faits, quel rêve! Et combien faudrait-il bénir la nouvelle École, si elle contribuait à en faire une réalité.

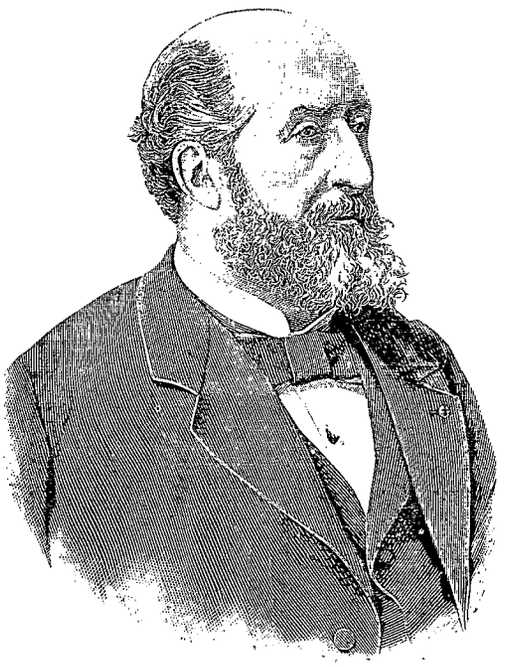
BRILLET.

M. DE FREYCINET A L'ACADÉMIE

La séance de réception de M. de Freycinet à l'Académie française fut une belle fête pour la mémoire d'Émile Augier. Le Maître qui a légué tant de chefs-d'œuvre à la scène française a été loué, comme il méritait de l'être, par M. de Freycinet — son successeur à l'Institut — et par M. Octave Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, qui avait charge de répondre au récipiendaire.

La postérité, qui commence déjà pour Émile Augier, n'a à se reprocher aucune ingratitude envers ce grand écrivain les discours consacrés à cette gloire si française n'apprennen

donc rien de bien neuf; mais ils montrent que nous savons dignement honorer nos morts. Et c'est bien quelque chose. Avec une ingéniosité de néophyte, un zèle de nouveau venu dans le tribunal suprême de la République des lettres, M. de



ÉMILE AUGIER.

Freycinet s'était attaché pourtant à dégager de la physionomie traditionnelle d'Émile Augier quelques traits d'ordinaire inaperçus. Il nous l'avait montré homme politique, ou plutôt, penseur politique, et préoccupé, comme tant d'autres, à certaines heures, de façonner les destinées du genre humain.

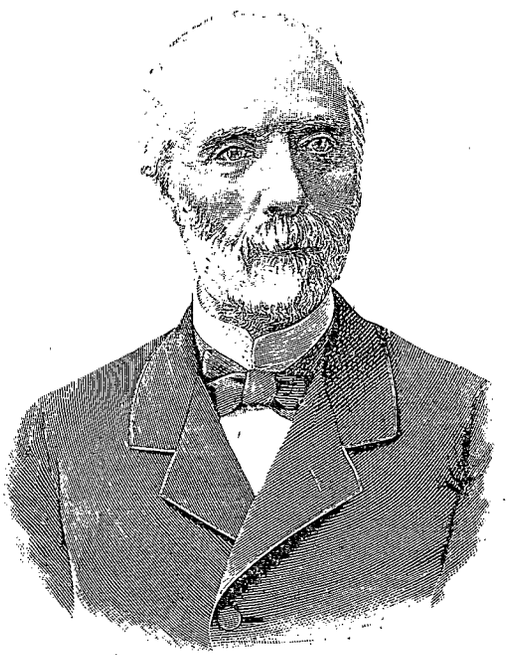


M. OCTAVE GRÉARD.

Ces heures furent courtes, si tant est que M. de Freycinet n'ait pas accordé trop d'importance à des fantaisies passagères. Ces heures furent courtes, heureusement pour la littérature française et pour notre théâtre national. Émile Augier avait tous les dons qui assurent le succès de la scène dramatique : il avait l'esprit net, une intelligence lucide, un esprit alerte; il était bon, il avait une santé excellente, un caractère et un tempérament également équilibrés. Il ne boudait point la vie et l'humanité; il avait un inépuisable bon sens.

Son âme était cependant capable de haine; mais d'une haine toute théorique, toute philosophique, non point contre les personnes, mais contre le vice le plus odieux qui soit dans le monde : l'hypocrisie. L'horreur qu'il professait pour tous les faux semblants de vertu et de pureté lui a inspiré les meilleures pièces de son théâtre, presque tout son théâtre. Quand il défend le foyer de la famille contre l'assaut insinuant ou furieux des courtisanes, c'est qu'il veut démasquer ces remords fallacieux qui dissimulent mal une trêve passagère de la honte. Quand il s'attaque aux prétendus défenseurs de la religion, qui font étalage et métier de leur piété suspecte, c'est qu'il a pour la fausse dévotion la même répulsion que l'auteur du *Tartuffe*, le grand Molière, son ancêtre dans l'illustre lignée des écrivains vraiment français, vraiment gaulois.

Qu'on lise l'*Aventurière*, *Gabrielle*, le *Mariage d'Olympe*,



M. DE FREYCINET.

les *Effrontés*, le *Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *Madame Caverlet*, les *Fourchambault*, etc. : c'est toujours, avec des procédés infiniment variés, la même protestation d'une conscience honnête et droite, armée d'un talent de premier ordre, contre l'égoïsme, l'amour éhonté du lucre, les défaillances de l'honneur. C'est toujours un poème à la gloire des honnêtes gens, des simples... « A la gloire des bourgeois », disent ironiquement quelques esprits taquins... Soit, disons : « A la gloire des bourgeois », puisqu'aussi bien la bourgeoisie est l'asile d'élection des vertus moyennes, des qualités familiales, de ce quelque chose d'indéfinissable qu'on nomme : le sens moral...

*

Tel est, en vérité, l'homme que MM. de Freycinet et Gréard ont loué à l'envi. Après Émile Augier, M. de Freycinet était le héros de cette fête académique. La qualité officielle du président du Conseil donnait un ragoût particulier à cet épisode littéraire. C'est, assurément, une personnalité bien curieuse et une figure bien intéressante que celle de M. de Freycinet. Dans la multiple médiocrité des demi-dieux que la politique élève et abaisse tour à tour, M. de Freycinet

apparaît comme une rare exception. Il est de ceux, bien peu nombreux, pour qui la politique n'était pas l'issue obligée d'une existence inutile. En effet, lorsqu'à la fin de l'Empire, M. de Saulces de Freycinet briguait un siège de conseiller général (il avait déjà cinquante ans environ, étant né en 1828 à Port, dans l'Ariège), c'était un ingénieur très distingué et apprécié comme tel. Il était sorti avec le numéro 4 de l'École polytechnique. Il avait, tout en poursuivant sa carrière d'ingénieur, publié les résultats de ses études techniques sur la mécanique rationnelle, sur l'analyse infinitésimale, sur les chemins de fer, sur l'assainissement des villes.

De ce mathématicien, Gambetta fit son collaborateur au ministère de la gerre pendant l'Année terrible. Le pays n'a pas oublié les services rendus par M. de Freycinet pendant cette triste période de notre histoire. Il l'en a récompensé. Trois fois élu sénateur de la Seine, successivement ministre des travaux publics, ministre des affaires étrangères et ministre de la guerre, trois fois président du conseil, il a détenu le pouvoir plus longtemps qu'aucun autre sous la troisième République. La diversité des missions gouvernementales qui lui ont été confiées ne déconcerta jamais son intelligence si claire, si vive, si prompte, à qui rien du savoir humain ne peut demeurer étranger, pour peu qu'il lui plaise de mettre en œuvre des facultés d'assimilation vraiment surprenantes. La netteté de la pensée se retrouve dans la limpidité du langage, et se traduit dans une éloquence souple, lumineuse, persuasive, qui séduit et qui désarme alors même qu'elle n'impose pas la conviction.

*

Comme il avait su parler pieusement d'Émile Augier, M. Gréard a, dans son discours, parlé de M. de Freycinet, avec justice et aussi avec la discrétion courtoise que commandait l'usage. Le vice-recteur de l'Académie de Paris empruntait, d'ailleurs, à son caractère éminemment respecté toute la liberté désirable en la circonstance. On ne connaît pas assez M. Gréard, en ce temps où les laborieux sont oubliés pour les bruyants. Il est pourtant un des ouvriers essentiels de la rénovation de notre enseignement public. Cet homme qui est aujourd'hui à la tête de l'enseignement supérieur de Paris, qui est un fin humaniste, qui fut à l'École normale le condisciple de Prévost-Paradol, cet homme a passé par les fonctions d'inspecteur d'Académie et de directeur de l'enseignement primaire du département de la Seine. En dirigeant et en organisant l'instruction des petits, il a appris comment il faut diriger et organiser l'instruction des grands.

Voilà douze ans que M. Gréard est vice-recteur de l'Académie de Paris et que son action se fait sentir dans l'Université de France tout entière. Il a collaboré, on peut le dire, à la réorganisation de l'enseignement secondaire; les trois lycées de jeunes filles inaugurés à Paris : lycée Racine, lycée Fénelon, lycée Molière, sont un peu, sont beaucoup l'œuvre de M. Gréard. C'est un éducateur de haute envergure, un pédagogue qui sait allier le respect de la tradition et la sympathie pour les choses nouvelles. C'est un homme de volonté et de travail : tout ce qu'il a écrit, depuis sa thèse sur *La morale de Plutarque* et son étude sur *Abélard et Héloïse*, jusqu'à ses *Mémoires et Rapports*, sans oublier son livre sur *Edmond Schérer*, tout atteste la distinction et la qualité de son talent.

*

Et ce fut, quoi qu'on puisse dire, une journée plus qu'honorable pour l'esprit français, celle où l'on vit face à face, en une éminente Compagnie, la fine tête blanche de M. de Freycinet, aux yeux clairs et brillants, et la silhouette rigide et sévère de M. Gréard, son visage rasé dans l'encadrement des favoris grisonnants, son front volontaire... Tous deux, l'ingénieur-ministre et le moraliste-universitaire honorent leur pays, chacun à sa façon.

L***.

UN GENDRE A L'HAMEÇON

Il était cinq heures, cinq heures cinq, — il s'agit de ne pas mentir d'une seconde dans cet authentique récit — lorsque Me Isidore Mouillebled, notaire honoraire, retiré dans sa villa de Chatou et dans le culte de la pêche à la ligne, se jeta en bas de son lit et revêtit fièvreusement, mais avec méthode, son harnais de guerre.

Un joli harnais, en forme de blouse — l'antique sayon gaulois, — mais perfectionné par la multiplicité des poches. Il en faut pour les hameçons, les lignes de rechange, tous les *et cætera* que comporte une pêche savante! A dire vrai, ce sayon moderne donnait au *porteur* assez replet, tout à fait rasé, un peu chauve et de nez majestueux et chaussé de fortes lunettes, une physionomie tout à fait réjouissante pour... les autres.

Mais qu'importaient ces *autres* au passionné notaire! Il ne les voyait pas quand il officiait. Humant déjà l'odeur fraîche de l'eau, des herbes, et même du poisson, l'âme impatiente, mais le pied précautionneux, il s'élance... doucement dans l'escalier étroit et ciré, et ce, dans le double but de ne pas s'y étaler et de réveiller sa *dame* et sa *demoiselle*, et aussi l'humeur d'icelles fort aigrie envers le pêcheur et son *péché*.

Déjà le vertueux notaire (Ne va-t-il pas voir l'aurore?) arrivé sans encombre au bas de l'escalier va saisir sur la table du vestibule ses lignes, ses hameçons, ses... toute la poésie de la pêche enfin. Hélas! une ombre se dresse devant lui. C'est la camisole anguleuse et le profil sévère de sa moitié.

En vain l'infortuné tabellion essaie-t-il de conjurer les dangers de la situation en feignant la plus douce surprise. Ses « Déjà levée, chère amie! » ses « Comme c'est gentil d'avoir voulu dire bonjour à son petit Do-dore! », une tentative désespérée pour embrasser le profil sévère sont déjoués par ledit profil qui se recule et s'écrie :

— M. Mouillebled!

— Ma bonne?

— Il n'y a pas de bonne...

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a qu'il faut nous expliquer une fois pour toutes.

— Plus tard... au déjeuner...

Naïf pêcheur qui a espéré reculer l'orage jusqu'au repas, moment sacré, où les orages domestiques ont l'habitude de se déchaîner dans la vie calme!

— Non, monsieur, à l'instant!

— Mais tu vas me faire manquer *votre* friture.

— Quelle friture?

— Celle que je vous ai solennellement promise hier soir... tu sais bien...

Jamais la camisole conjugale n'a haussé plus pointu les épaules, jamais le profil sévère n'a émis un plus sanglant ricanement. Le pêcheur,

l'*artiste* se révolte là où le mari serait demeuré impassible.

— Madame Mouillebled vous ne prétendez pas dire que je pêche infructueusement. Avant-hier...

— Cinq goujons et demi... pas même la demi-douzaine!

— Et le barbillon d'il y a huit jours, et mon brochet de cinq livres!

— Celui que vous manquâtes.

— Jamais de la vie! S'il n'avait pas cassé ma ligne...

— Je voudrais qu'il les eût cassées toutes!

— J'en aurais *peut-être* acquis d'autres!

— Oh! je n'ignore pas que vous êtes capable des prodigalités les plus dispendieuses pour nourrir vos vices.

— Un vice, la pêche! Les plus grands moralistes...

— Il n'y a pas de moralistes! Oui, monsieur, un vice, le plus affreux de tous, puisqu'il vous rend aveugle, sourd et...

— Madame...

— Puisqu'il vous fait oublier que vous avez une femme, une fille! La femme soit, mais votre fille, notre Lucie! Croyez-vous qu'il soit agréable pour la malheureuse enfant de vivre comme nous vivons depuis dix-huit mois, sans voir autre chose qu'un homme, qu'on ne voit plus. Osez dire que vous ne partez pas avant notre réveil? N'oubliez-vous pas souvent le déjeuner? Et le soir, ne nous dormez-vous pas au nez avant le dessert! Vous ronflez même! Et notre pauvre petite Lucie se consume comme une fleur.

— Elle en a au moins le teint.

— Parce qu'elle dissimule... pour ne pas me briser le cœur, mais elle souffre... Dix-huit mois de prison à Chatou, à vingt-trois ans...

— Vingt-deux!

— Dix mois et vingt-neuf jours, c'est presque plus que vingt-trois. N'usez pas des roueries de votre chicane.

— Madame Mouillebled, je ne tolèrerai pas que sous mon toit on insulte *LA LOI*.

— Et moi je ne tolérerai pas que cette vie continue! J'en ai assez de votre pêche, j'en ai trop! Est-ce en allant chaque jour barbotter comme un canard et collectionner des rhumatismes qu'il me faudra soigner bientôt, que vous marierez Lucette? Car vous ne prétendez pas le pêcher à la ligne *notre* gendre!

— On ne sait pas!

— Monsieur Mouillebled, pas de basse ironie!

— Madame Mouillebled, je ne laisserai pas tomber en quenouille mon autorité! Du côté de la barbe...

— Vous êtes rasé...

— Et vous...

Qu'a voulu dire l'irascible honoraire? Serait-ce une allusion indigne d'un gentilhomme... de robe, au duvet qui ombre les lèvres de sa moitié? Il se pourrait, car celle-ci pousse des cris aigus et montre tous les symptômes d'une pamoison prochaine.

Ces cris, ou plutôt l'instinct naturel qui pousse une tendre fille à voler au secours d'une mère qui combat pour elle le bon combat contre la coiffe de sainte Catherine, ont sans doute averti Mlle Mouillebled. Toujours est-il qu'elle surgit entre les auteurs de ses jours. Elle est en peignoir rose, tout à fait gentille avec des yeux noirs très brillants, une petite figure chiffonnée où rien ne ressemble ni au profil sévère, ni à la camisole anguleuse, ni au nez majestueux des auteurs de ses jours.

La nature a parfois le caprice de faire naître les églantines sur les buissons de houx, vieille comparaison qui, sans irrévérence, peut s'appliquer en ce moment à l'épineuse discussion du couple « notarié ».

— Papa! maman! jette gentiment le peignoir rose.

— Ah! c'est toi, ma chérie. Tu viens à propos. Demande un peu à ton père de répéter ce qu'il m'a dit, ce qu'il a osé me dire!

— Et quoi donc?

— Rien.

— Il dit, il a dit qu'il va te pêcher un mari... à la ligne!

— Alors, maman, fait la jeune fille, pourquoi l'arrêtez-vous? Mais tu sais, père, tu l'as promis. Si tu manques de parole!

*

Me Mouillebled, encore troublé, n'a pris qu'une ligne et sa boîte à... sa poésie, si vous voulez et s'est jeté hors la maison, craignant une reprise de cette scène abominable. Il ne respire que lorsqu'il est sur la berge, mais comme il respire, alors! Ses lunettes en tremblent sur son nez impétueux. A vingt pas de la maison il sourit; à trente il rit; à cinquante il se moque. Il a tout oublié, la camisole irritée, la promesse même qu'il a faite (ou qu'on lui a fait faire) de pêcher un gendre, et toutes les scènes futures que cela lui présage. Il est libre, jeune, heureux! Déjà, il se voit installé à sa place favorite, dans ce bouquet de saules où une souche chenue s'avance en promontoire sur l'onde calme et poissonneuse. Au fond, cette querelle lui a remué le sang, l'a émoustillé! Il en tire bon augure pour sa pêche, comme il tirerait bon augure de tout autre incident. Car le pêcheur c'est l'*Espoir*, le vrai, non pas celui qui désespère à force d'espérer, mais celui qui espère à force de désespérer!

Hélas! pauvre tabellion, pêcheur infortuné, l'*Espoir* te trompe. Pourquoi presser le pas? Encore quelques enjambées et tu vas éprouver une déception nouvelle. Arrête-toi, regarde, regarde encore! Non, tu ne te trompes pas... Ta place! Quel est l'intrus, le mécréant, l'impie qui a osé amarrer un bateau à la souche de saule en promontoire, ta souche, ton saule! Un pêcheur, un

frère... c'est-à-dire un ennemi ! C'est pis encore, c'est un peintre. Si c'était un photographe, peut-être... une fois son cliché tiré... Mais un peintre,



Déjà il se voit installé à sa place favorite...

c'est vicieux comme un pêcheur. Ça meurt où l'attache son pinceau : cette ligne à pêcher les couleurs !

Si jamais Me Mouillebled a regretté de ne pas être aussi fort que les anciens Turcs, que feu Hercule ou même un simple Samson, c'est en ce moment ! Oh ! cueillir l'intrus d'une dextre violente quoique calme et le déposer, meurtri ou non, à quelques mètres ! ou bien couper des dents, comme également feu Cynégire, l'amarre du bateau pour envoyer le gêneur à la dérive ! Mais, voilà, du temps de Me Mouillebled il n'existait pas de *Lendit ;* le corps le cédait à l'esprit ! Et, dans certaines occasions, tout l'esprit de la terre, le droit, la chicane même, sont bien impuissants. Sotte éducation classique qui n'est bonne qu'à faire des notaires, qui ne sont bons à rien quand ils rentrent dans la vraie vie qui est la pêche à la ligne !

Cependant le peintre, dont le notaire n'a vu jusqu'ici que le dos et une abondante chevelure noire embroussaillée, se retourne et montre à son *ennemi* une figure agréable et gaie. Le sayon gaulois à poches multiples du notaire joint à son air grognon lui ayant révélé l'état d'âme du pêcheur, il part d'un bel éclat de rire.

— Ah ! ah ! je vois à votre air vexé que j'ai *chipé* votre place, vénérable *goujonnicide.*

A ces deux mots, d'autant plus blessants qu'ils sont vrais, le pêcheur riposte aigrement :

— En effet, monsieur, c'est ma place.

— Fâché, très fâché, mon petit père, mais j'ai mon point de vue et je ne le lâche pas.

— Il y a pourtant plus loin, tout près, d'autres points de vue... avec des maisons, hein ?

— Des cages à lapins, comme celle qui est là, derrière nous.

L'artiste a désigné la villa du notaire, dont les lunettes s'agitent sur son nez agité lui-même par l'imaginaire moutarde que la colère envoie, dit-on, à cet organe.

— Des cages !

— Mettons « boîte à sardines ».

— Voyons, monsieur, si vous regardiez seulement plus loin, je suis sûr que...

— *Vade retro,* tentateur !

Ce tutoiement, bien qu'en langue morte, ajoute un certain nombre de grains de moutarde à ceux qui picotent le nez toujours agité du notaire.

— Je vous ferai observer, jeune homme, que ce latin...

— Je le retire.

— Et cette familiarité !

— Je la retire, *itou.* Et puisqu'il faut être œil-de-bœuf, grand siècle, poudre à la maréchale avec Votre Seigneurie, je la prierai de considérer que je ne tonds de cette rivière que la largeur de mon bateau et qu'il vous est loisible d'exercer votre patience sur tout le reste ! Sur ce, je prie le Dieu des pêcheurs qu'il vous ait en sa sainte et digne garde et vous souhaite tous les bonheurs, comme de pêcher une baleine, s'il vient folâtrer un de ces goujons prétentieux sur ces rivages !

— Ah ça, monsieur, s'écrie le notaire, vous vous moquez de moi. Je...

— Alors, c'est la guerre.

— Eh bien !

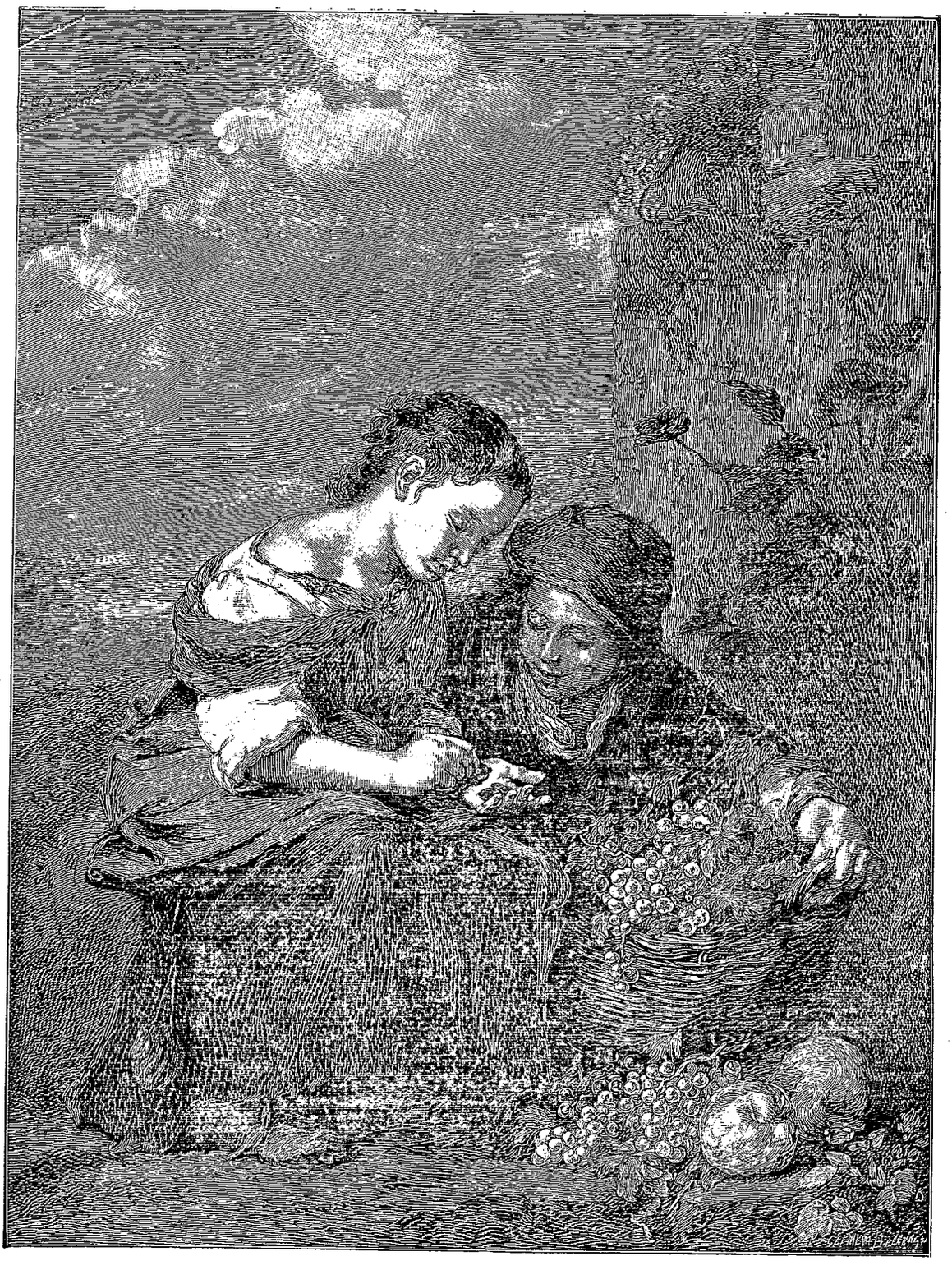
(*A suivre.*) CH. LEGRAND.



UN TABLEAU DE MURILLO

LES PETITS MARCHANDS DE FRUITS

Murillo a beaucoup trop travaillé pour les couvents de religieuses et pour les oratoires mondains. Comme bien d'autres, il a été longtemps compromis par le faux goût d'une clientèle qui



Les Petits Marchands de fruits. — Peinture de Murillo. — Gravure de Clément Bellenger.

l'a conduit à chercher le charme en côtoyant les sentiers périlleux du maniérisme. Il est dangereux pour un artiste de faire trop de concessions au public et de vouloir être aimable à outrance. Murillo n'a pas toujours su se défendre. De là, dans l'œuvre du peintre de Séville, tant de tableaux d'une dévotion affadie, où des vierges glorifiées apparaissent dans le ciel au milieu

d'un cortège de petits anges roses qui ressemblent à des amours.

Ces peintures ont été fort admirées, elles le sont encore, d'un public à demi lettré qui confond la manière avec la grâce, mais elles ne sauraient donner qu'une idée fort incomplète du talent vigoureux, quelquefois austère, de l'éminent coloriste que l'école d'Andalousie reconnaît comme son chef.

Heureusement pour sa gloire et pour notre plaisir, Esteban Murillo n'a pas uniquement sacrifié à l'art de plaire : il a ressaisi son génie lorsqu'il a travaillé pour lui-même, en face de la nature, l'inspiratrice qui ne trompe pas. Murillo a été souvent, non pas un peintre réaliste dans le sens un peu étroit que les modernes attachent à ce mot, mais un témoin fidèle, ému des spectacles humbles et familiers comme on en pouvait voir dans les rues de Séville ou dans les villages de l'Andalousie.

Pour les tableaux que lui ont inspirés les scènes de la vie populaire, il a successivement appliqué deux systèmes : au temps de sa jeunesse, il est sérieux jusqu'à la sécheresse ; le type de cette manière nous est fourni par le *Jeune Mendiant*, du Louvre, qui procède en plein soleil à une toilette intime et qu'on appelait autrefois le *Pouilleux ;* plus tard, et quand il fut tout à fait maître de son pinceau, Murillo adopta une exécution plus caressée et plus moelleuse et apprit à noyer les contours *dulcemente perdidos*, comme dit Cean Bermudez. Cette seconde manière, fondue, très colorée, mais encore respectueuse de la vérité du spectacle intime, est admirablement caractérisée par quelques-uns des tableaux de la pinacothèque de Munich, heureux musée où Murillo est représenté par des œuvres de qualité exceptionnelle.

Le *Magasin Pittoresque* reproduit aujourd'hui une de ces peintures de Munich. Le catalogue de 1885 enregistre et décrit ce tableau sans lui donner de titre, mais on pourrait, à défaut d'une dénomination meilleure, l'appeler les *Petits Marchands de fruits*. Une jeune fille de type méridional est assise à l'angle d'un mur ruiné que tapissent quelques végétations grimpantes : elle paraît fort occupée à compter dans le creux de sa main les maravédis qu'elle a récoltés pendant la matinée. Le calcul de la pauvre recette l'absorbe à tel point qu'elle a l'air de ne prêter aucune attention aux propos que lui murmure à l'oreille son jeune compagnon et son associé sans doute, un gamin à la peau basanée qui se tient accroupi à côté d'elle, penché sur une profonde corbeille où s'entassent, parmi les feuillages, les plus beaux raisins de l'Andalousie. D'autres fruits sont tombés à terre et meublent le premier plan. Ce garçon mal vêtu sourit avec joie, d'abord parce qu'il compte avoir sa part dans le profit et aussi parce qu'il est peut-être de ceux qui mêlent l'amitié à la comptabilité. Entre les deux petits vendeurs de raisins, il y a sans doute un roman commencé. Tous deux sont bien jeunes, ce sont presque des enfants ; mais, de Séville à Grenade, les sentiments affectueux s'éveillent de grand matin.

Ce tableau des *Petits Marchands de fruits* est une merveille pour la coloration. Bien que le sujet soit des plus humbles et que l'invention n'ait coûté à l'artiste aucun effort d'esprit, il nous montre un Murillo plus sérieux que celui qu'on est accoutumé de voir dans les musées et dans les chapelles. Ici aucun souvenir de ces images où la Vierge plane dans le ciel avec son groupe habituel d'anges lumineux et de roses qui sont, malgré la date, un avant-goût des afféteries du dix-huitième siècle. On ne sent pas que Luca Giordano est dans l'air et que la décadence se prépare. Murillo reste grave dans le sourire. Il a un culte loyal pour les types familiers que la nature met sous ses yeux ; il ne farde pas la vérité, il ne fait aucune concession aux appétits des amateurs vulgaires. De plus, il est un excellent coloriste ; il n'a pas complètement renoncé aux teintes rosées qui avaient fait la joie des carmélites et des visitandines ; mais ces roses, il les mêle discrètement dans ses carnations à des bistres et à des bruns, et ce mélange constitue de chaudes harmonies. Bien différente de celle du *Jeune Mendiant* qu'on admire au Louvre, l'exécution ne présente aucune sécheresse : elle est suave et caressée, en gardant toutefois la fermeté qui convient. Ce tableau, qu'on couvrirait d'or s'il passait en vente publique, peut être considéré comme un des chefs-d'œuvre de Murillo.

PAUL MANTZ.

LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME

« Coquette et bonne ménagère, deux qualités indispensables à une femme », écrivait, il y a une cinquantaine d'années, Mme de Girardin. La phrase était heureuse, l'idée juste, et ni l'une ni l'autre n'a vieilli. Bonne ménagère, il a été de tout temps reconnu qu'une honnête femme doit l'être, quelque situation qu'elle occupe : il y a autant de mérite, et plus de difficulté, à bien tenir un ménage qu'à gagner l'argent nécessaire au ménage.

Mais ce ménage, il ne suffit pas à la femme de le bien tenir : il faut encore qu'elle le fasse aimer, qu'elle l'égaye, et c'est en quoi un peu de coquetterie lui est bon. Il va sans dire, quand nous disons coquetterie, que nous entendons le mot dans le sens large : il signifie, compris de la sorte, sens du beau, amour inné de l'élégance, recherche des raffinements délicats qui ajoutent à l'attrait de la femme par sa tenue et par le choix des objets qui l'entourent ; nul besoin, pour cela, d'être riche ; du goût et de l'adresse y suffisent.

Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer comment une femme peut être élégante, sans grands

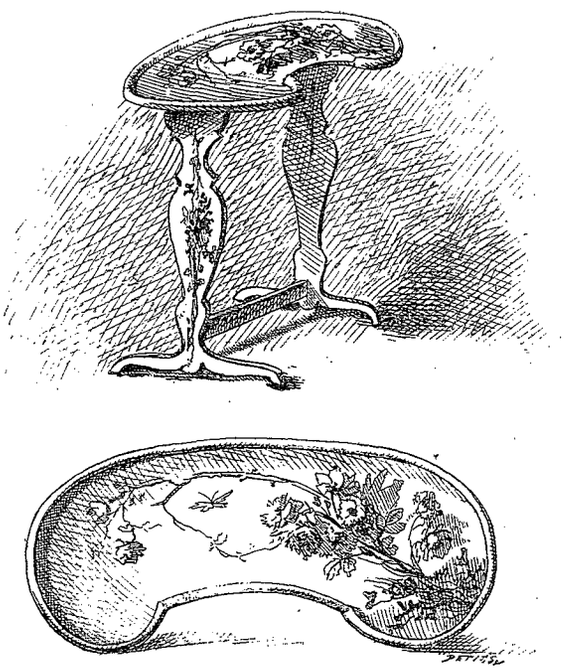
frais, dans sa mise : toutes le savent et les journaux de modes à ce sujet les renseignent infiniment mieux que le plus artiste des hommes. Où nous tâcherons de les renseigner utilement, c'est dans la confection des menus objets dont elles usent ou des mille bibelots, même des meubles légers qui, dans un intérieur bien tenu, sont un luxe, et qui, chez le tapissier, coûtent si cher.

La femme s'est essayée de tout temps à ce travail, jamais elle n'y a réussi comme maintenant. De tout temps on l'avait vue tapisser, broder des coussins et des sièges : quant aux menus travaux à l'aiguille, ils ont été et seront toujours en honneur. Nous ne médirons certes pas de ces ouvrages; ils constituent à eux tous un appoint très important dans le ménage; mais le sens artistique de la femme ne s'est vraiment développé, son goût ne s'est révélé créateur que du jour où elle a manié le pinceau.

Remarquez bien que je ne parle pas ici des artistes comme Rosa Bonheur ou comme Madeleine Lemaire. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un grand artiste, et la femme, d'ailleurs, qui fait de l'art un métier n'est plus une femme d'intérieur. Par cela même qu'elle produit dans les mêmes conditions que les hommes, elle sort de notre cadre. C'est à l'autre, à celle qui a un mari, des enfants, à la bonne ménagère qui voudra son chez soi plus coquet, — et à celle-là seulement, — que nous adressons nos conseils.

Regardez autour de vous, chère Madame. Ne vous semble-t-il pas que votre salon soit bien sévère avec son mobilier réglementaire, les quatre fauteuils, les six chaises, le piano et le canapé de rigueur? L'ensemble ne vous en paraît-il pas un peu froid? Vous avez au mur des tableaux, portraits de famille ou gravures, je le veux bien; mais la monotonie est-elle moindre? A vous de couvrir ce piano d'une étoffe, de poser devant cette cheminée un écran, d'orner de coussins ce canapé. Mais ne drapez pas sur le piano de lourdes étoffes, brocarts de soie et peluches aux tons assourdis, qui étouffent les sons. Les tapissiers sans doute commettent de ces hérésies couramment, mais les tapissiers se soucient bien de la musique, tandis que les brocarts et les peluches ont pour eux ce privilège de grossir leur note à plaisir. Couvrez la caisse, au contraire, d'un grand carré de soie légère où vous peindrez, dans le goût du dix-huitième siècle, et d'après les arabesques du temps, si gracieuses, les attributs de la musique. Des tambourins et des flûtes, des cornemuses et des pipeaux s'emmêleront et formeront de gais motifs en couleurs sur l'étoffe de soie un peu sombre, ou dont le fond, plutôt, sera choisi du même ton que la tenture sur laquelle vos meubles se détachent.

Et la cheminée encore, quel problème! Dans l'appartement que vous prenez, vous introduisez vos meubles à vous, vous changez, si le cœur vous en dit, le papier des tentures, vous le remplacez même, si tel est votre plaisir, par des étoffes faciles à trouver, andrinople ou cretonne à ramages. Mais la cheminée, par malheur, rien ne la change. Pour la dissimuler entièrement, quand elle est de mauvais goût, le tapissier l'emboîtera dans des compartiments de bois sculpté. Vous pouvez faire mieux en ne consultant que votre propre goût, en ne faisant appel qu'à vos propres moyens. Vous ferez raboter grossièrement une planche en bois blanc que vous poserez sur la tablette vous-même en l'accrochant aux deux bouts par des clous à crochet qui entreront dans des vis posées dans le mur, et de cette tablette nouvelle, qu'un drap uni recouvrira, vous ferez descendre une bande large, ou de grosse toile sur laquelle vous peindrez des verdures en façon de tapisserie, ou de soie sur laquelle vous gouacherez une guirlande ou des motifs de fleurs.



Les travaux artistiques de la femme. — Table vide-poches en sapin avec peintures recouvertes de vernis.

S'il vient des vents coulis d'une des fenêtres, un paravent s'imposera. Vous le ferez encore vous-même.

Plus tard, je vous dirai comment.

Votre chambre aura pour complément obligé la table vide-poches en bois peint, petit meuble léger en bois blanc, tel que la gravure ci-contre le reproduit. Elle est construite en sapin de Norwège, achetée toute faite ou fabriquée sous vos yeux sans grande peine, et dont vous peindrez la tablette, ainsi que les montants, de larges fleurs, soit à la gouache, soit à l'huile. Vous ferez ensuite sécher le meuble dans un four à soixante degrés, après quoi vous le vernirez; vous le sécherez enfin à nouveau, et vous aurez un meuble laqué, artistique, qui jouera le vernis Martin à merveille.

Même fabrication pour le coffret à bijoux, la boîte à gants, la boîte à mouchoirs. Les sujets seuls différeront.

Il vous reste à pourvoir vos fauteuils de coussins, votre table à écrire d'un buvard, votre roman favori d'un couvre-livres, et votre chambre d'un bonheur-du-jour, etc., etc. Vos pinceaux encore vous y aideront. Vous pillerez, pour y trouver des sujets, les albums japonais ou chinois en couleurs, et vous les reproduirez adroitement, ou mieux, vous copierez d'après nature des fleurs au jardin, à l'aquarelle, sur un morceau de papier blanc granulé.

L'hiver venu, vous appliquerez le travail de l'été sur des étoffes de soie et vous arriverez, en une après-midi, à terminer à la gouache un travail qui, exécuté en broderie, n'aurait pas le même charme et serait autrement long.

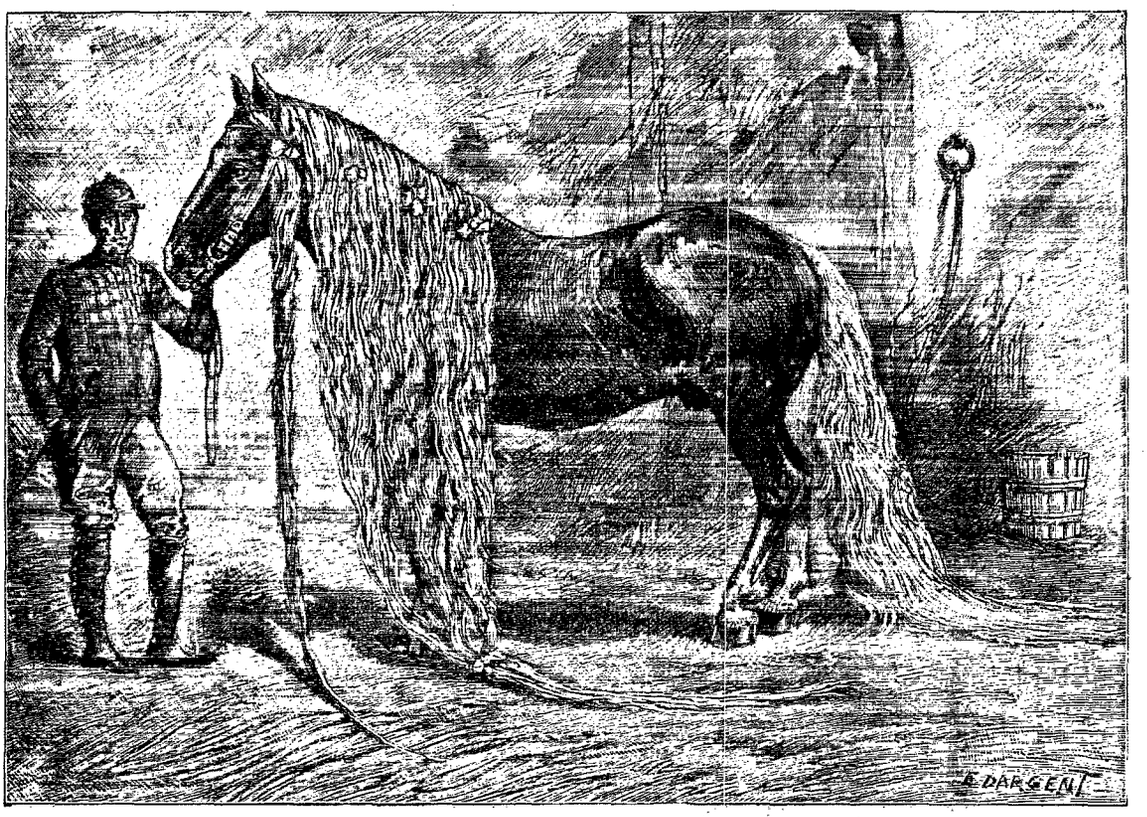
Pour la salle à manger, vous avez des porcelaines à peindre qui constitueront le service de table des grands jours, et vous ornerez les murailles de la salle, non de vieilles faïences écornées, la plupart sans authenticité réelle, sans valeur artistique, et très chères, de grands plats en faïence moderne, que vous peindrez également.

Ai-je besoin d'ajouter que vous êtes à même, chez vous, de fabriquer des vitraux, non pas de ces simili-vitraux en papier qui se collent sur les carreaux, interdisant le passage au soleil, masquant le jour, mais de véritables vitraux d'art, que vous aurez la peine, simplement, de passer au grand feu une fois peints.

Tel est le programme que je traiterai pratiquement.

J'indiquerai, en même temps que chaque travail, la méthode qu'il sera bon d'employer, les procédés en usage, les châssis sur lesquels on tendra ces étoffes, le mélange aussi des couleurs et la façon dont on les appliquera. Le tout sera très simple, concis et, nous ne désespérons pas d'y arriver, parfaitement clair.

JORDANT.



Un cheval extraordinaire.

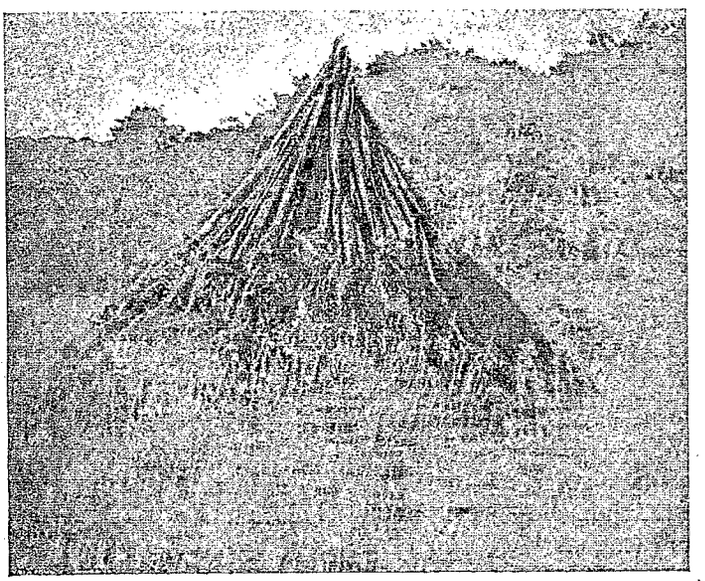
UN CHEVAL EXTRAORDINAIRE

Les Américains se montrent très fiers, actuellement, d'un cheval d'origine française, dont la crinière et la queue — on peut s'en rendre compte par la gravure ci-contre — atteignent un développement tout à fait extraordinaire. C'est un magnifique étalon du Perche, né de Printer et de Clydesdale. Il a huit ans; il est châtain; la crinière et la queue sont de même couleur; il a été élevé à Marion, État d'Orégon. La crinière mesure 4 m. 27 de longueur, et la queue 3 m. 65.

Inutile de dire que le magnifique et curieux animal est l'objet des soins les plus attentifs. Chaque jour sa crinière et sa queue sont lavées à l'eau froide, peignées, divisées en tresses épaisses et nouées chacune non loin de leur extrémité. On les roule ensuite et on les enferme séparément

dans un sac. Pour la crinière seulement, cinq sacs sont nécessaires. Cette série d'opérations accomplie, le jeune percheron est ramené dans sa stalle d'écurie jusqu'au moment où on l'en fait sortir à nouveau pour qu'il se livre à un exercice salutaire, promenade au dehors s'il fait beau, promenade ou course attelée dans un cirque si le temps est mauvais.

Ses propriétaires ne permettent point qu'il paraisse sur aucune scène, de peur d'accident. Durant les deux dernières années, sa crinière et sa queue ont grandi d'environ 60 centimètres.



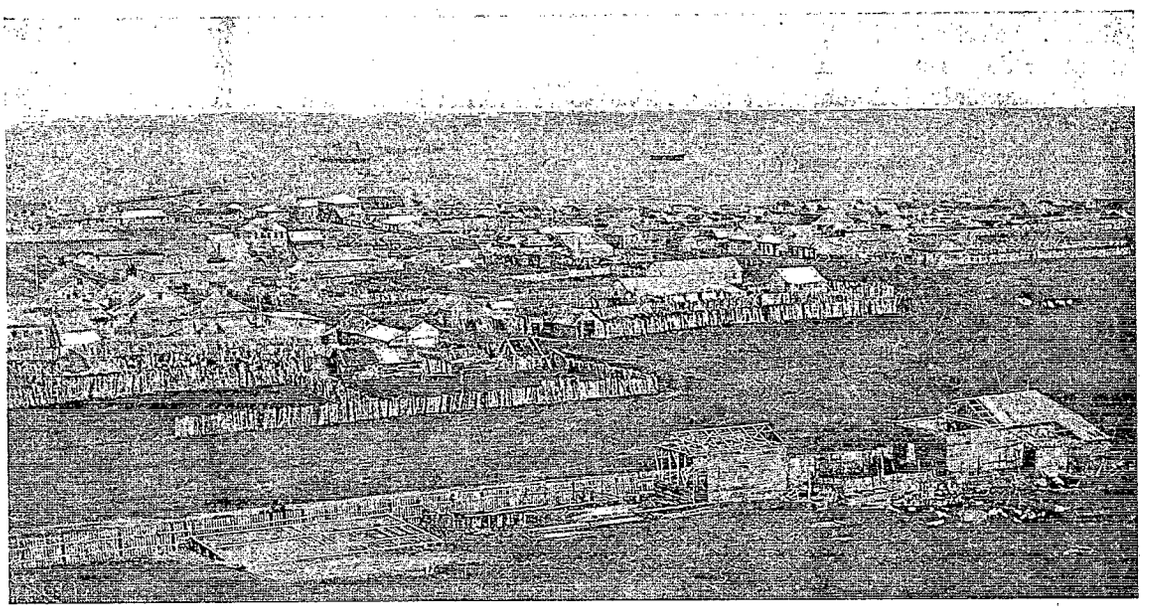
VOYAGE DE MM. ROUSSON ET WILLEMS A LA TERRE DE FEU.
Hutte indienne sur la côte Atlantique de la Terre de Feu.

LE VOYAGE DE MM. ROUSSON ET WILLEMS A LA TERRE DE FEU

La Terre de Feu, cette grande île qui termine au Sud l'Amérique, n'avait été jusqu'ici explorée que dans quelques endroits où des navigateurs comme Cook, King, Fitz-Roy, Dumont d'Urville, avaient atterri. Dans ces dernières années, un navire français, la *Romanche*, envoyé, pour étudier le passage de Vénus, aux environs du cap Horn, a fait de nombreuses et intéressantes études dans les îles situées au sud de la Terre de Feu, mais aucune expédition ne s'était aventurée à l'intérieur de l'île sur laquelle on ne possédait que peu de renseignements.

Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts nous chargea, M. Rousson et moi, d'une mission d'exploration à la Terre de Feu ; nous avons réussi à rapporter des documents fort curieux sur ces pays, ainsi qu'un grand nombre de vues photographiques, dont nous reproduisons ici quelques spécimens.

Au mois de juin 1890, nous débarquions à Punta-Arénas, sur le détroit de Magellan. Cette



VOYAGE DE MM. ROUSSON ET WILLEMS A LA TERRE DE FEU. — PUNTA-ARÉNAS (Colonie chilienne).

ville était autrefois une colonie pénitentiaire chilienne, mais à la suite d'une révolte de prisonniers, qui la pillèrent et l'incendièrent, on arrêta la déportation et la ville, prenant une extension nouvelle, a vu sa population s'accroître bien vite à 2,000 habitants, dont un grand nombre de Français. Il y a quelques années, son commerce consistait surtout en échange avec les Indiens Patagons qui fréquentent ses environs, et dans l'extraction de l'or, mais aujourd'hui de grandes

concessions de terrains ayant été données à ses habitants, la principale industrie du pays est l'élevage du mouton. En effet, un mouton vaut à Punta-Arénas de 15 à 18 francs, et une brebis donne en moyenne un petit par année, plus une toison de laine pesant 7 livres, qui est vendue 1 franc la livre, aussi les éleveurs réalisent des bénéfices considérables.

La ville possède un môle d'embarquement de 250 mètres de long à l'extrémité duquel est un phare : elle contient de plus une maison du gouverneur, une école, une caserne avec quelques canons, deux églises, près de 800 maisons en bois ; prochainement elle sera pourvue d'un hôpital. C'est un port libre, et l'on peut s'y procurer, à un prix assez élevé, tout ce dont on a besoin. Deux ou trois fois par année, elle est visitée par les Patagons qui viennent y échanger leurs produits de chasse, consistant surtout en peaux de guanaque (1) et en plumes d'autruche contre de la farine, du tabac, de l'alcool, des allumettes et des objets fabriqués.

Les Patagons sont très nomades et ne vivent que du produit de leurs chasses ; ils parcourent à cheval tout le territoire qui s'étend du détroit de Magellan au Rio Negro. Grands de taille, quelques-uns ont 1 m. 90, ils sont aujourd'hui civilisés et accueillent avec une grande hospitalité les visiteurs. Autrefois leurs armes consistaient en lances, mais aujourd'hui ils y ont renoncé pour les *boléadores ;* ce sont des pierres arrondies par éclats et enveloppées de cuir de guanaque ; l'Indien les fait tourner au-dessus de sa tête et les lance avec force contre l'objet qu'il veut atteindre. Si c'est un animal, les boules s'enroulent autour de ses pattes ou de son cou et il ne peut avancer ; on lui jette ensuite un nœud coulant qui l'étrangle et l'Indien peut le tuer ou l'achever bien vite avec un couteau.

Les Patagons font de grandes fêtes pour célébrer le mariage qui n'est qu'une sorte de vente. En effet, le jeune homme qui s'est épris d'une Indienne doit entamer de longs pourparlers avec toute la famille de la jeune fille, et il y discute ce qu'il devra donner à chacun des parents. Lorsque la jeune fille a quelques biens, les enfants étant dotés à leur naissance, c'est fort long ; mais au contraire, si elle ne possède rien, l'affaire s'arrange très vite. Les cadeaux se composent de chevaux ou d'objets fabriqués avec de l'argent. Le matin du jour fixé pour la cérémonie, l'Indien, accompagné des présents convenus, arrive avec ses amis devant la tente de sa fiancée ; la mère de celle-ci compte tous les objets, et lorsqu'elle en a vérifié la quantité la fête commence. On tue une ou deux juments grasses suivant le nombre des invités ; un grand feu est fait et toute la journée se passe à manger ; lorsque le soir arrive, la tribu se prépare à danser. Les hommes se peignent la figure, s'ornent la tête de plumes et dansent quatre par quatre dans le cercle formé par les femmes autour du feu, au son de tambourins en peaux de guanaque. Les femmes rient et s'amusent des contorsions des hommes, mais elles ne prennent jamais part à la danse. Toute la nuit se passe à manger, à boire et à danser, mais s'ils ont pu se procurer des liqueurs fortes, la fête se termine par une orgie indescriptible. Le mari n'habite pas avec sa femme ; celle-ci occupera désormais une case spéciale de la tente de ses parents. Une ou deux fois par semaine, son mari vient la voir, en cachette le plus souvent, et ils ne prendront la vie commune, c'est-à-dire n'auront une tente spéciale, que lorsque viendra le premier enfant.

Des fêtes semblables à celles du mariage se renouvellent dans différentes circonstances de la vie des Patagons, comme pour fêter une naissance.

Au mois de juillet 1890, après un séjour d'un mois chez les Patagons, nous passions, M. Rousson et moi, à la Terre de Feu, située au sud du détroit de Magellan. Elle s'étend du 52° 30′ au 55° de lat. S., et du 67° au 74° 30′ de long. O. (méridien de Paris). Elle appartient à peu près par moitié aux gouvernements chilien et argentin, et est bornée au Nord et à l'Ouest par le détroit de Magellan, à l'Est par l'océan Atlantique, au Sud par le canal du Beagle qui la sépare des autres îles de l'archipel fuégien.

Ses habitants se divisent en trois tribus différentes par le langage, les mœurs et les caractères physiques ; ce sont : les Onas, qui habitent tout le Nord et l'Est ; les Yaghans au Sud, le long du canal du Beagle et tout l'archipel du cap Horn ; les Alacalufes à l'Ouest et le long des nombreux canaux jusqu'à l'océan Pacifique.

Nous débarquons dans la baie Porvenir, au nord-ouest de la Terre de Feu. Cette baie est entourée de plusieurs maisons, principalement de débits de boissons où descendent, en été, les mineurs qui travaillent à l'or, dans les rivières voisines ; un de ces établissements possède même deux billards sur lesquels, en de certains jours, il s'est joué quelques kilogrammes d'or. La baie, bien abritée des vents violents de l'Ouest, n'est accessible qu'aux navires de peu de tirant d'eau.

Nous avions résolu de parcourir toute la partie septentrionale de l'île pendant l'hiver ; aussi nous dirigeâmes-nous vers le Nord-Est, à la baie « Gente Grande », où existe depuis plusieurs années déjà une immense ferme appartenant à une compagnie anglaise. Toute la plage est couverte d'ossements de baleines et de débris de naufrages rejetés par la mer ; à l'intérieur, la végétation est très pauvre et aucun arbre ne s'élève dans cette partie nord de l'île ; mais, en revanche, les pâturages sont magnifiques. Partout se voient les traces des anciens campements d'Onas, mais ils fuient dès qu'on les approche, allumant de

(1) Le guanaque est une espèce de lama. Voir le dessin qui en a été publié, année 1858, page 57.

grands feux pour se signaler la présence d'étrangers ; c'est la vue de ces feux qui a fait donner son nom à ce pays par les premiers navigateurs qui les aperçurent, car le climat n'y est point brûlant et il n'y existe aucun volcan en activité.

Les Onas ont une taille très élevée, et ils sont très forts ; ils ont beaucoup de ressemblance avec les Patagons dont le langage est assez analogue au leur. Très braves, n'allant jamais sans leur arc ni leurs flèches, ils sont seulement vêtus de misérables peaux. Leurs campements se composent de trous circulaires de 1 m. 50 à 2 mètres de diamètre et 50 centimètres de profondeur, creusés avec des os de guanaque ; tout autour, ils plantent des piquets verticaux sur lesquels ils jettent quelques mauvaises peaux ne les abritant que bien imparfaitement. Le sol est tapissé d'herbe sèche, et ils se serrent les uns contre les autres avec de nombreux chiens.

Plus au Sud, ils construisent près de la plage des huttes composées de troncs d'arbres plantés en terre et formant un cône de 3 à 4 mètres de diamètre et 3 mètres de hauteur ; ils placent à l'extérieur de l'herbe et de la terre pour boucher à peu près les intervalles. Le sol aplani est recouvert d'herbes et au centre est le foyer autour duquel les habitants se pressent. Ils ne vivent dans ces huttes qu'en hiver, lorsque les animaux de l'intérieur descendent à la plage où la neige est en plus petite quantité, mais il leur arrive souvent d'y séjourner lorsqu'ils se déplacent.

Craintifs devant l'homme civilisé s'ils ne se sentent pas en nombre et en force, ils deviennent féroces pour s'approprier tout ce qu'il possède lorsqu'ils se croient les plus forts. Plusieurs voyageurs ont affirmé, avec Darwin, qu'ils sont anthropophages, mais il n'en est rien.

L'homme ne s'occupe que de la confection de ses armes, pour lesquelles il prend de grandes précautions, et de la chasse ; la femme entretient le feu, soigne les enfants, se livre à la pêche, porte les charges et prépare les aliments et les quelques peaux avec lesquelles ils se couvrent. Souvent ils se barbouillent la figure et le corps avec des couleurs : ils obtiennent le rouge en calcinant des terres ferrugineuses qu'ils écrasent ensuite et réduisent en poudre fine ; le noir vient du charbon et le blanc d'une pierre calcaire.

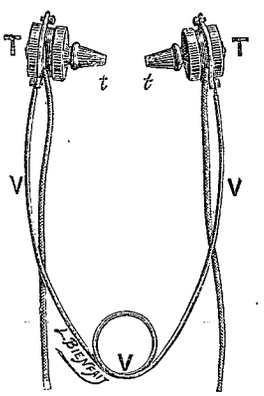
En été, ils font de grandes provisions de *tuco-tucos ;* ce sont des rongeurs qui minent toute la partie nord de la Terre de Feu et sont un peu plus gros que nos rats ordinaires ; ils font de grandes galeries sous terre et les Indiens frappant le sol se rendent compte de l'endroit où est le tuco ; aussitôt ils enfoncent en terre un petit bâton effilé qui saisit le rat par le dos et l'empêche de s'échapper dans le labyrinthe des galeries, la terre est vite déblayée autour et le rat assommé est mis dans les charges sur le dos des femmes qui en portent ainsi des fardeaux très lourds. Lorsqu'en hiver la chasse fait défaut, ils prennent ces rats dont la fermentation fait alors tomber de lui-même le poil, puis les jetant quelques instants seulement sur le feu, ils mordent ensuite à pleines dents sans les vider.

Ils mangent aussi de grandes quantités de coquillages et les poissons qu'ils pêchent ou trouvent à la plage ; lorsqu'une baleine vient s'échouer dans une baie, c'est une véritable fête, et ils en font des provisions qu'ils enterrent et qu'ils nous offraient en échange de colliers, de bracelets, d'allumettes et de couvertures de laine.

(A suivre.) WILLEMS.

LE BITÉLÉPHONE

M. Mercadier, directeur des études à l'École polytechnique, dont on connaît les recherches intéressantes sur le rôle, dans la transmission de la parole, des divers éléments du téléphone, a été conduit, par ses travaux, à la construction d'un nouvel appareil qui permet à une même personne de téléphoner et d'écrire simultanément, avec la plus grande facilité. Le bitéléphone, — c'est le nom que M. Mercadier a donné à son appareil, — se compose essentiellement de deux petits téléphones en ébonite, d'un diamètre sensiblement égal à celui d'une pièce de dix centimes, munis d'embouts en caoutchouc et réunis au



BITÉLÉPHONE. — T,T, téléphones en ébonite ; *t,t,* embouts ; V,V,V, ressort d'acier.

moyen d'un ressort d'acier en forme de V. La personne qui veut écouter une conversation téléphonique met dans ses oreilles les embouts que maintient automatiquement la légère pression du ressort, que l'on peut régler soi-même. Les mains sont libres, et il est facile d'écrire, au fur et à mesure qu'on les reçoit, les messages transmis. Cet appareil, très léger, puisqu'il pèse environ huit fois moins que le téléphone ordinaire, peut se fixer sur tous les transmetteurs microphoniques, à la place d'un des deux transmetteurs communément employés. Les embouts sont recouverts de pièces coniques mobiles en caoutchouc qui servent à amortir le frottement de l'appareil contre les oreilles, à boucher celles-

ci hermétiquement, et enfin à rendre cette partie de l'appareil personnelle, ces pièces pouvant s'enlever facilement et par suite servir exclusivement à chaque opérateur. On pouvait craindre que la petitesse des divers éléments du bitéléphone ne le rendît inférieur aux appareils ordinaires, quant à la netteté des transmissions. Il n'en est rien.

Le bitéléphone a été utilisé sur les lignes à grande distance, sur celle notamment qui relie Paris à Londres; il a été successivement adapté aux transmetteurs microphoniques d'Arsonval et aux transmetteurs Gower et Black habituellement en service à Londres, et la conversation s'est faite, dans tous les cas, avec facilité.

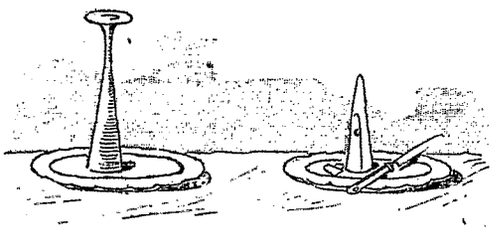


Emploi du Bitéléphone.

Ainsi, le bitéléphone, en même temps qu'il réalise, au point de vue pratique, un considérable progrès, a permis de vérifier formellement ce principe théorique formulé par M. Mercadier : l'intensité et la qualité des effets téléphoniques ne dépendent pas de la grandeur absolue des divers éléments qui constituent le téléphone, mais seulement d'une juste proportion entre ces éléments.

LES JEUX DU FOYER (1)

I. — JEAN-FARINE.



C'est un jeu en faveur en Angleterre et en Danemark. On apporte sur la table une assiette sur laquelle on a retourné un verre long; une flûte à champagne, par exemple. Ce verre a été auparavant rempli de farine, tassée assez fortement, au milieu de laquelle la maîtresse de la maison a caché une de ses bagues. On fait asseoir les assistants autour de la table, on enlève le verre en le soulevant bien verticalement, tout en frappant de petits coups contre lui avec le manche d'un couteau, pour empêcher la farine d'adhérer à ses parois. Le verre ainsi enlevé, il reste sur l'assiette un joli gâteau de blanche farine, ayant la forme d'un cône, et dans lequel se trouve la bague. A quel endroit se trouve-t-elle? C'est ce que nous allons savoir bientôt. L'assiette étant au milieu de la table, l'un des joueurs prend à la main un couteau; il se lève et coupe un morceau du gâteau de farine. La portion coupée tombe en s'émiettant dans l'assiette. Il passe le couteau à son voisin ou à sa voisine de droite, qui enlève, à son tour, un morceau grand ou petit du gâteau, et ainsi de suite à la ronde, chacun coupant suivant sa fantaisie, mais en évitant de faire tomber la bague dans l'assiette, ce qui arrive infailliblement dès que le gâteau, n'ayant plus qu'une base insuffisante, s'écroule à la grande joie du public.

On place l'assiette devant *Jean-Farine* (c'est le nom du joueur maladroit ou malheureux qui a provoqué l'écroulement du gâteau), et il est condamné à la peine suivante : il doit chercher la bague avec son nez, l'amener ainsi au bord de l'assiette, et, la prenant avec sa bouche, venir la remettre à la personne à qui elle appartient. Dans cette recherche, il est défendu de s'aider avec les mains et de s'essuyer la figure avant la fin de l'opération. Je laisse à deviner les bons rires qu'elle provoque, à la vue du chercheur transformé en Pierrot.

Si vous opérez au salon, mettez une serviette sur le tapis de la table; donnez-en aussi une au pauvre *Jean-Farine* pour préserver ses habits, et préparez-lui un verre d'eau qu'il boira sans doute avec plaisir à l'expiration de sa peine.



MONTIVILLIERS.

(1) Sous ce titre, nous commençons aujourd'hui la description d'une série de jeux destinés à égayer les réunions de famille; ils seront tous faciles à exécuter, et n'exigeront que des préparatifs et des accessoires très simples. L'indulgence de nos lecteurs et lectrices voudra bien suppléer aux lacunes que présenteraient ces courtes notices, dont le seul but est de distraire grands et petits.

Leur imagination leur permettra de varier et de perfectionner les jeux que nous leur proposerons; leur bonne humeur fera le reste.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

CALINERIE



CALINERIE. — Peinture de Bouguereau. — Gravure de Thiriat.

La question est de savoir si la petite fille obtiendra l'orange — ou non ! Si vous me demandez mon pressentiment, je vous dirai que j'ai la conviction qu'elle l'aura ! D'ailleurs, je vous avoue qu'à la place de la grande sœur aînée je ne ferais point tant attendre la délicieuse fillette, et que je serais infiniment heureux que celle-ci daignât quelquefois, par un baiser, me remercier des montagnes d'oranges que je me ferais une joie de lui offrir. Il est vrai qu'il ne s'agit point de moi, mais bien de cette charmante scène que le célèbre peintre William Bouguereau a si ingénieusement conçue. La grande sœur aînée a, sans doute, de malicieux motifs de ne point donner tout de suite l'orange convoitée ; on voit avec évidence que ces raisons n'ont aucune gravité, et qu'elle ne tardera pas à satisfaire la gourmandise de la fillette.

M. Bouguereau sait à merveille raconter avec son pinceau ces touchantes scènes intimes. Il sait, mieux que quiconque, leur donner leur physionomie en même temps élégante et gracieuse. Et c'est vraiment consolant de penser que, presque seul parmi tant d'artistes, il persiste à ne traduire sur la toile que les jolis rêves qu'il imagine, tandis que les autres s'efforcent d'interpréter la vie avec une exactitude qui n'est pas toujours très souriante. De là, je pense, le fait que même lorsqu'il peint de petites mendiantes, elles ont une vague ressemblance avec des princesses.

M. Bouguereau, qui occupe dans l'école française contemporaine une place très importante, est né à La Rochelle le 30 janvier 1825. Entré à l'École des Beaux-Arts en 1846, il suivit les cours de Picot et, en 1848, ayant concouru pour le prix de Rome, il reçut le deuxième grand prix. Deux ans plus tard, il triomphait à ce même concours et recevait le premier grand prix, *ex æquo* avec Baudry ; le sujet imposé était *Zénobie trouvée au bord de l'Araxe*. Il avait débuté au Salon de 1849 par l'envoi d'un portrait et d'un tableau intitulé *l'Égalité dans la mort*.

En Italie, le jeune artiste se livra à une consciencieuse étude des anciens maîtres et des antiques décorations d'Herculanum et de Pompéi. Son *Idylle* qu'il envoya en 1853 et son tableau : *le Corps de sainte Cécile rapporté dans les Catacombes*, qu'il envoya en 1855, attestèrent que l'école française comptait un maître de plus.

Outre la célèbre décoration qu'il a exécutée de l'hôtel Bartholoni, et celle du théâtre de Bordeaux, M. Bouguereau a peint un nombre considérable de tableaux fort importants. Tout le monde connaît la *Naissance de Vénus* qui, après avoir figuré au Salon de 1879, fut exposée au Musée du Luxembourg. Tout le monde également connaît les grandes toiles qu'il a exécutées pour plusieurs églises de Paris, la chapelle Saint-Louis, Sainte-Clotilde, Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Augustin, etc. Plusieurs d'entre ses œuvres acquises par l'État se trouvent dans des musées de province, à Marseille, à Bordeaux, à Dijon, etc. Rappelons encore, que M. Bouguereau est de tous les artistes français vivants celui qui a reçu le plus grand nombre de récompenses honorifiques. Outre le grand prix de Rome, en 1850, il a reçu : une médaille de 2e classe en 1855 ; une médaille de 1re classe en 1857 ; une médaille de 3e classe en 1867 ; la médaille d'honneur en 1878, et enfin une seconde fois la médaille d'honneur en 1885. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1859, il a, à l'heure actuelle, le grade de commandeur.

Quant à *Câlinerie*, le joli tableau que reproduit notre gravure, deux mots encore à son sujet : il a été exposé une seule fois à Paris, au cercle des Mirlitons, en 1890. Vendu à un marchand américain, il est, aujourd'hui, de l'autre côté de l'Océan.

A. P.

LE LANGAGE SIFFLÉ

Tout le monde connaît le langage parlé, le langage écrit, le langage mimé, etc., etc., mais bien peu de personnes, sûrement, ont entendu parler de la possibilité de la transmission des idées par le langage sifflé. Le fait est cependant indéniable et tout dernièrement un naturaliste distingué du Muséum d'histoire naturelle de Paris en citait un exemple remarquable.

Envoyé en mission aux îles Canaries, le docteur V... se rendait un jour en excursion scientifique dans un village de la montagne, et en compagnie d'un guide qui lui était inconnu la veille. Au cours du trajet, constatant par hasard que le guide souffrait d'une affection des yeux, il lui donna des conseils. Pendant le reste de la route, la chaleur s'était élevée, la conversation languit. Le guide marchait en avant, répondant de temps en temps aux coups de sifflet dont quelques bergers, qui gardaient leurs troupeaux sur le versant de la montagne, saluaient le voyageur au passage. En arrivant au village, quel ne fut pas l'étonnement du docteur de voir réunis, l'alcade et le curé en tête, une cinquantaine de malades qui, tous, venaient lui réclamer des soins et lui demander une consultation. Tous ces éclopés, ramassés à une dizaine de lieues à la ronde, avaient été avisés par sifflet que le guide amenait au village un médecin français venant de Paris, qui lui avait donné des soins gratuits, qui paraissait très bon et qui ne refuserait certainement pas de donner un conseil, etc...

Le langage sifflé a dû être employé dans tous les temps et par tous les peuples. En effet, dès que la nécessité de communiquer à distance à travers un pays entrecoupé de profonds ravins s'est fait sentir, le sifflet a servi comme langage. Hérodote, cité par M. le docteur Hamy, en ces derniers temps, rapporte que les habitants tro-

glodytes de Tunisie (1) « parlaient en sifflant ».

Sans aller si loin, nous savons tous que nos bergers communiquent souvent entre eux par ce moyen, et que, — M. de Cherville l'a raconté à diverses reprises, — les braconniers s'avertissent ainsi.

Ce qui a amené la persistance du langage sifflé chez les peuples civilisés est, et doit être, la nécessité de se parler à une certaine distance sans être compris des non initiés. Les contrebandiers et les voleurs émettent ainsi, on le sait, un certain nombre de pensées qui peuvent se traduire par des signaux d'alarme ou d'avertissement.

Mais tout cela n'est qu'un langage sifflé conventionnel; en d'autres termes, c'est suivant l'intensité du sifflet, la durée, le nombre de coups de sifflet que l'on arrive à se faire comprendre.

Il en est tout autrement du langage sifflé de l'île de Gomera, aux Canaries, qui est une véritable langue articulée. Jean de Bethencourt, notre compatriote, le signalait le premier au moment de la conquête de ces îles. De nos jours, bien des voyageurs en ont parlé : J. Brown, Ch. Edwards et le docteur Verneau, surtout, l'ont signalé. Un Allemand, Quedenfeld, en a recherché les intonations musicales et les a notées en musique.

Pour savoir ce qu'était le langage sifflé, il fallait avant tout l'apprendre, travail auquel aucun voyageur ne s'était encore résolu.

Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, un jeune voyageur, M. Lajard, a annoncé à la Compagnie qu'il a eu la patience de passer plusieurs mois dans cette île, d'apprendre d'abord l'espagnol pour se faire comprendre des habitants et de prendre ensuite d'eux des leçons de langage sifflé.

Il a découvert alors ce fait très simple, et non relaté jusqu'ici, que ce langage était de « l'espagnol sifflé ».

Pour le produire, les indigènes font comme nos gamins, ils se mettent les doigts dans la bouche en diverses positions ou simplement creusent la langue en gouttière.

Un premier point à remarquer est que, pour un même mot, l'échelle des notes est parcourue différemment suivant la personne qui siffle. Cette constatation seule doit faire regarder comme erronées les recherches de l'Allemand Quedenfeld. On remarque ensuite que les sons s'allongent en même temps que les mots courts ou longs qu'on prononce. En second lieu, on distingue des articulations qui correspondent exactement aux syllabes parlées, mais il s'en trouve toujours une de plus que le nombre.

L'explication de cette différence faite pour tromper l'observateur est très simple. Le premier sifflement n'est jamais qu'une interjection d'appel destinée à avertir l'interlocuteur. Cette difficulté résolue, M. Lajard constata facilement, une fois qu'il eut une connaissance suffisante de la langue, que les indigènes parvenaient, ainsi que nous venons de le faire voir, à tenir de longues conversations sur les sujets les plus variés.

Dr C. T.

(1) Voir Ksours et Troglodytes de la Tunisie, année 1891, pages 122 et 147.

M. DE QUATREFAGES

M. de Quatrefages est mort le 12 janvier dernier. Il était né à Berthézène, dans le Gard, le 10 février 1810. Il a succombé chargé de gloire et d'années. Personne plus que nous ne ressent la perte irréparable que la science vient de faire. Nos lecteurs s'associeront à nos regrets, car ils perdent en lui un guide des plus sûrs, un conseiller des plus précieux. M. de Quatrefages était un des collaborateurs les plus anciens du *Magasin pittoresque*. La collection entière du journal porte la trace de sa science si profonde, de son talent si lumineux et si souple. Nombre de questions relatives aux diverses branches de l'histoire naturelle y sont exposées et traitées par lui, on sait avec quelle maîtrise. Sous sa plume, les problèmes les plus ardus de la zoologie et de l'anthropologie s'éclairaient et devenaient intelligibles à tous. Et c'est avec raison qu'on a pu dire de lui qu'il savait élargir les horizons de certaines sciences jusqu'à faire d'elles de véritables sciences morales.

Il était difficile de caractériser les mérites d'une telle vie. Quelqu'un l'a fait, cependant, avec une rare éloquence. C'est M. Milne-Edwards, l'éminent professeur du Muséum, qui fut son élève et son ami. Voici les principaux fragments du magistral portrait qu'il a tracé de l'illustre auteur de l'*Introduction à l'étude des races humaines :*

M. de Quatrefages a été l'élève et l'ami fidèle de mon père, et aussi loin que mes souvenirs puissent remonter, je le vois venant, chaque jour, parler de ses travaux, de ses expériences au maître qui l'aimait et l'appréciait. Dès mon enfance, j'ai appris ainsi à vénérer celui que nous pleurons aujourd'hui. Il fut, au collège Henri IV, mon premier professeur d'histoire naturelle, et ses leçons si claires, si pleines d'attrait, me donnèrent le goût de la science qu'il enseignait.

Issu de cette forte école cévenole qui savait tout sacrifier à ce qu'elle croyait être le vrai et le bien, M. de Quatrefages avait hérité de ses pères une âme forte et loyale, un grand désintéressement et une simplicité de mœurs qui devient chaque jour plus rare. Sa famille fort ancienne avait pris parti pour la Réforme et resta toujours très attachée à la religion protestante ; elle vivait entourée d'une population rustique dont l'organisation avait quelque rapport avec celle des clans écossais, et le grand-père d'Armand de Quatrefages fut le premier qui, dans cette contrée, substitua les mûriers aux châtaigniers et par là augmenta beaucoup la richesse de son pays.

Conduit à Strasbourg par un de ses professeurs, M. Sornin, qui venait d'être nommé professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Strasbourg, il y étudia les mathématiques.

Il commençait en même temps ses études médicales et passait sa thèse en 1832. Puis il allait se fixer à Toulouse, où il fondait le *Journal de*

médecine et de chirurgie. Peu après, il acceptait le modeste emploi de chargé du cours de zoologie et publiait son premier mémoire sur l'*Embryologie des arrodontes*.

Il s'installa ensuite près de ce Jardin des Plantes dont il devait être plus tard une des gloires; il s'y lia avec Agassiz, Vogt, Strauss-Durckheim, Milne-Edwards; il passa, en 1840, son troisième doctorat, celui des sciences naturelles, et enfin, après avoir été élu membre de l'Institut il prenait possession, au Muséum, de la chaire d'anthropologie.

Il donna à ce cours une direction toute différente de celle qu'avaient suivie ses prédécesseurs, MM. Serres et Flourens; ceux-ci considéraient l'homme plutôt au point de vue du médecin, du physiologiste, de l'anatomiste, tandis que M. de Quatrefages, prenant pour seuls guides l'expérience et l'observation, appliqua à son enseignement la méthode des naturalistes et fit de ses leçons un admirable résumé de tout ce que l'on savait sur l'histoire naturelle de l'homme. Il a défendu là, comme dans ses livres, la théorie de l'unité de l'espèce humaine, en s'appuyant sur les raisons les plus hautes. Il était spiritualiste convaincu, et c'est dans toute la sincérité de son esprit qu'il cherchait la vérité.



M. DE QUATREFAGES.

Non seulement il imprima une impulsion nouvelle à la science qu'il professait, mais encore on peut dire qu'il créa la belle collection d'anthropologie que le Muséum possède aujourd'hui, collection supérieure à toutes celles qui existent en Europe.

. . . . . .

Je ne puis énumérer tous les travaux qui ont rendu célèbre notre illustre confrère, la liste en serait longue; depuis son premier ouvrage sur les types inférieurs de l'embranchement des annelés jusqu'à sa publication sur les races humaines, il a embrassé un nombre considérable d'études différentes, portant dans chacune la même méthode sûre et consciencieuse, la même vivacité d'intelligence. Il ne s'était pas cantonné dans une région étroite et toutes les sciences l'intéressaient. « L'esprit de l'homme, écrivait-il, ne se contente pas de connaître ce qui est; il veut, en outre, l'expliquer, et la profondeur, l'immensité des problèmes sont pour lui un attrait de plus. »

Aussi a-t-il été mêlé à toutes les grandes discussions scientifiques de son temps; partout, toujours, il a mis en pratique cette belle pensée qui était sienne : Que la science doit élargir les intelligences et rapprocher les esprits et les cœurs. Sa bonne foi parfaite, son aménité, sa déférence pour les opinions contraires aux siennes, tout en le laissant un adversaire redoutable par sa science, faisaient de lui un polémiste dont Darwin a pu dire :

« Qu'il aimait mieux être critiqué par M. de Quatrefages que loué par tout autre. »

Un des plus grands chagrins de M. de Quatrefages, si ce n'est son plus grand, a été, en 1870, la perte de l'Alsace. Il l'aimait comme Français, puis pour les laborieuses années de jeunesse qu'il y avait passées, et enfin marié à une Alsacienne, Mlle Ubersaal, qui a été pour lui la femme la plus dévouée et la meilleure des compagnes, il s'y était encore plus attaché. La pensée que l'université de Strasbourg était germanisée lui était cruelle et il ne pardonna jamais à la Prusse d'avoir dirigé des obus sur les galeries du Muséum d'histoire naturelle.

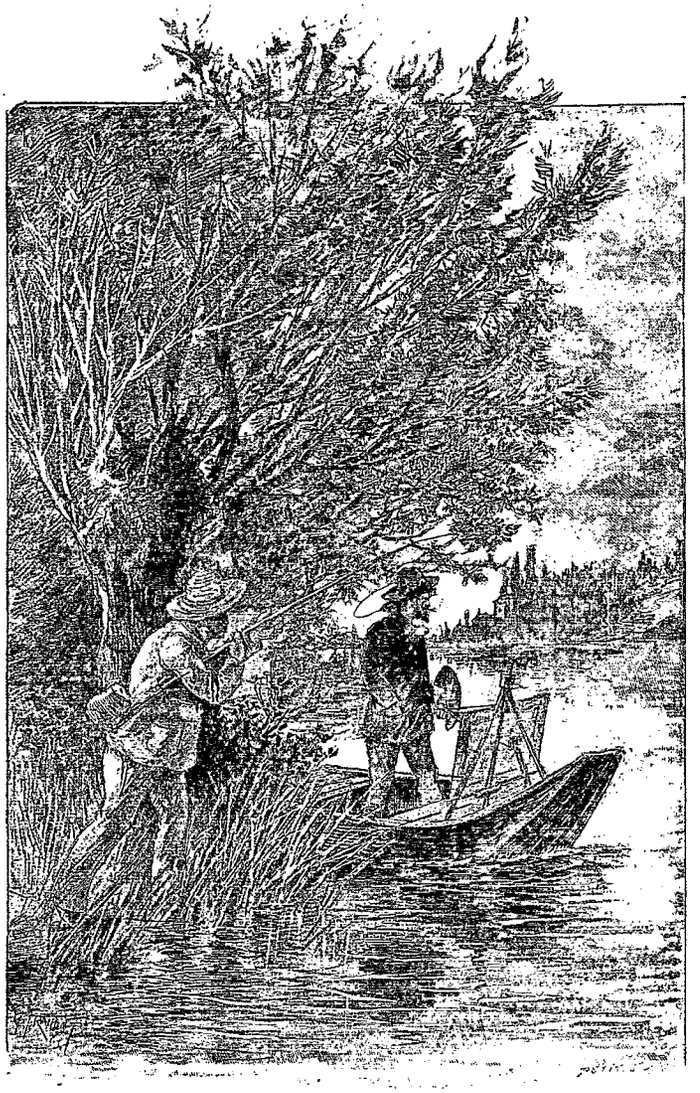
Dans un livre où respire une généreuse indignation, il dénonçait au monde entier ces procédés dignes d'un âge barbare. Il y a quelques jours à peine, M. de Quatrefages me disait qu'il commencerait son cours; il me parlait des nouvelles publications qu'il voulait entreprendre, de son projet d'aller cet été au congrès de Moscou.

— Ma femme, ajoutait-il en souriant, voudrait me dissuader, mais je me sens si plein de force encore que j'irais volontiers jusqu'au Caucase.

Nous devions faire ce voyage ensemble, mais notre ami avait compté sans la mort si prompte à frapper.

Le deuil de sa famille sera partagé par le pays tout entier, car il perd en M. de Quatrefages un grand savant et un homme de bien.

MILNE-EDWARDS.



... L'hameçon s'envole et va se ficher dans la perruque de son ennemi.

UN GENDRE A L'HAMEÇON

Suite et fin. — Voyez page 6.

— Si c'est la guerre, foudre du même nom, je me sers de hérault à moi-même pour t'avertir que moi, Marcel Dalisens, prix de Rome, et peintre en tous genres, je possède le plus vaste répertoire de *scies* que les ateliers aient jamais enseignées à la jeunesse *blagative*, mais studieuse ; que, de plus, je sais contrefaire le cri de tous les animaux, y compris le bipède humain qui joue sur les théâtres et, qu'en tiers lieu, je possède une voix aussi sonore que fausse, capable de faire fuir les poissons jusqu'aux trous les plus profonds de leur humide retraite. A bon entendeur, salut !

Sur cette déclaration solennelle, le peintre s'est remis tranquillement à peindre, et Me Mouillebled s'éloigne. Il est vaincu et en sa qualité de vaincu il n'est pas content. Il jette sa ligne, mais en vain. C'est *là-bas*, sous le bateau, que le poisson pullule ! Peu à peu, il s'en rapproche malgré lui. Voilà la ligne sous l'esquif, le flotteur s'agite, pique une tête ; ça mord, ça va mordre ! Mais le peintre s'est levé, le bateau remue, ça ne mord plus. Le pêcheur déçu éclate.

— Alors, monsieur, vous ne voulez pas me laisser pêcher tranquillement !

— Ah ! sournois, vous voilà dans mes eaux, mais ce n'est plus de la pêche, c'est du braconnage... Allons, calmez-vous, je tâcherai de ne plus remuer.

En effet, il ne remue plus, mais trop tard. Le poisson a fui, le flotteur reste immobile. Et puis Me Mouillebled a éprouvé trop de secousses depuis le matin, il a perdu le calme qui est la force, l'âme de ce patient exercice. La ligne n'obéit plus à son âme irritée. Il la lance gauchement, la ramène plus bêtement encore. Cette fois l'hameçon s'envole et va se ficher dans la perruque de son ennemi et juste au moment où l'ennemi se lève et va examiner de plus près son modèle : la rive et l'eau.

Cet accident n'eût rien été si le notaire eût emporté ses lignes de rechange ; mais il n'en a rien fait. Pour ne pas laisser rompre l'unique fil qui le retient à sa passion, il suit le peintre, il le suit si bien, les deux yeux sur cette chevelure qui emporte la fortune de sa pêche qu'il ne fait pas attention à ses pieds, si bien que pouf ! patapouf ! boum ! le voilà dans l'onde non amère, filant sous le bateau. Il est vrai que le peintre ne le voit pas passer que pouf ! patapouf ! boum ! il se jette à son tour et le ramène en trois brasses sur la berge.

— Eh bien ! Eh bien ! qu'est-ce qui vous a pris, vieillard imprudent ?

— C'est... ma... a... a... l... igne...

— En effet, fait le peintre retirant de ses cheveux l'hameçon par le bout de fil cassé qui y pend encore. Mais vous avez donc voulu me pêcher comme une simple baleine.

— Pas de ma faute, je vous jure ! Atchi !

— Mais, dites donc, nous voilà tous deux déguisés en fleuve, nous ne pouvons pas rester ainsi à dégoutter jusqu'à la fluxion...

— De poitrine !... je rentre chez moi, là.

— C'était à vous la cage... la maison... Tant mieux ! C'est le cas d'exercer les saintes lois de l'hospitalité envers votre sauveur ; car enfin sans moi, mon petit père...

— Oui... mais que dire à Mme Mouillebled ?

— Rassurez-vous, je vous empêcherai d'être battu.

— Monsieur !

— La fluxion de poitrine ! Nous nous disputerons quand nous serons secs.

Et, riant, le peintre commence à piquer un

pas de course vers la maison, tandis que Me Mouillebled qui ne lui a rien pardonné, ni sa place prise, ni sa ligne cassée, ni surtout son sauvetage, trottine lourdement sur ses traces.

* *

Quand Mme Mouillebled, de retour du potager où elle avait été inspecter ses quatre poires et ses treize pommes, — dont deux sans tare, — vit le dégât causé au miroir éclatant de son escalier par les noyés, elle poussa des cris très aigres. Il est vrai que ses cris s'arrêtèrent quand sa fille lui dit judicieusement :

— Mère, s'il s'était noyé !

Et comme Me Mouillebled, revêtu cette fois en notaire honoraire, descendait l'escalier, elle se jeta en ses bras. Il est vrai que cette effusion ne l'empêcha pas d'ajouter :

— Vous m'avouerez, monsieur, que ça ne vous serait certainement pas arrivé si vous n'aviez pas été pêcher.

Me Mouillebled eût riposté, si un bel éclat de rire ne l'avait détourné de cette imprudence. C'était sa fille qui n'avait pu résister à l'aspect comique qu'offrait le peintre flottant dans le plus large — étant le plus vieux — des vêtements complets du notaire.

Mais ce vêtement n'empêchait pas la figure du jeune homme d'être plaisante, étant aimable. Il avait du reste fait chorus avec la jeune fille de très bonne grâce et, s'adressant à la mère :

— Non, madame, tout ceci est ma faute, ma très grande faute. Si je n'avais pas pris la place de monsieur votre mari, il n'aurait pas été de mauvaise humeur ; il aurait même pêché du goujon au lieu de me pêcher moi-même.

— Comment? fait la jeune fille qui rit encore, mais en rougissant un peu.

— Oui, mademoiselle, pêché avec cet hameçon que je conserverai toujours comme un symbole des dangers que peut offrir à un peintre la peinture aquatique.

— Alors, monsieur, c'est vous qui avez sauvé mon mari, s'écrie madame.

— Je l'ai repêché... un petit peu, en effet.

Pan! voilà mon peintre embrassé sur les deux joues, hélas! non par la jeune demoiselle en peignoir rose qu'il ne cesse de regarder dans un sentiment purement artistique, mais bien par le profil sévère, cette fois adouci, de Mme la notairesse. Il fait du reste contre cette fortune bon visage.

— Ah! monsieur, reprend la bonne dame, que de remerciements. Au fond, maintenant, je ne suis pas fâchée que mon mari ait pris ce bain... forcé, si ça pouvait le refroidir, au moral... pour ce plaisir absurde. Vous déjeunerez avec nous, monsieur?

— Avec la friture que papa va nous pêcher.

— Mon Dieu! fait le peintre, il faut bien que j'attende que mes vêtements soient secs.

— Mais! insinue le notaire qui continue à garder au peintre une dent d'homme obligé, vous teniez tant à votre point de vue.

— J'en ai vu un bien plus joli dans votre jardin... avec une figure peut-être pour égayer les verts.

— La mienne en pied, jette le notaire.

— Ou celle de Mademoiselle que Madame me permettra de lui offrir avec le point de vue.

— Oh! monsieur, je ne voudrais pas abuser...

Le peintre connait la formule avec laquelle ses amis et même d'autres lui ont déjà subtilisé maints croquis. Et le voilà parti pour rechercher ses couleurs et ses toiles, tandis que le notaire, qui trouve cela incorrect et voudrait voir son sauveur au fond de l'eau, se fait vertement tancer sur son ingratitude. Il est renvoyé à la pêche où il s'en va grognant. Mais au premier goujon attrapé, il a tout oublié.

*

Le déjeuner, goujons à part, — cette fois il y en a six un quart, — a été charmant, d'autant plus charmant que Mme et Mlle Mouillebled ont fait connaissance pendant la pose avec la gaieté du peintre, qui les a décarêmés de leur dix-huit mois de Chatou forcé. Quant au dîner, — les croquis ne se finissent pas comme cela quand les peintres n'ont pas envie qu'ils finissent — au dîner, il est plus charmant encore. Le peintre n'a plus besoin de fournir un prétexte pour revenir, on lui en fournit. D'abord il s'est trouvé qu'il connaissait le cousin du neveu d'une dame qui avait un oncle notaire et que les Mouillebled connaissaient à fond, au moins par l'annuaire du notariat. Il revient donc. Le moyen après cela que ces dames ne visitent pas l'atelier de l'artiste. De là à transformer le croquis si réussi de Mlle Mouillebled en un portrait qui sera tout à fait réussi, il n'y a encore que quelques mots à dire. De tout ceci il résulte que lorsque l'on annonce à Me Mouillebled qu'il a bien *pêché* le gendre des rêves de sa fille, il est le seul qui ronchonne. Mais il finit par se laisser gagner, le peintre se faisant avec son pinceau trois fois le revenu d'un notaire de province. Et puis, n'est-ce pas, bien qu'il ait été repêché par son gendre, c'est lui qui l'a pêché, comme il l'avait promis.

Ch. Legrand.



RAFFET

NOTES INTIMES

Tous ceux qui connurent bien Raffet furent, non seulement ses amis, mais, après trente-deux ans qu'il est mort, lui conservent un souvenir sincèrement affectueux ; ayant la bonne chance d'être de ces derniers et, puisqu'on s'occupe sérieusement, aujourd'hui, d'illustrer la mémoire de ce grand artiste, je vais faire appel à quelques détails d'une intimité qui remonte à 1849, année de sa décoration et du siège de Rome.

Disons tout d'abord que le portrait nous vient de la famille et que la planche jointe à ces notes est la reproduction d'une aquarelle représentant l'arrestation de de Launay.

La légende du sujet dit que « pendant qu'on conduisait de Launay, gouverneur de la Bastille, à la place de Grève, l'absence de coiffure le désignant trop à la fureur du peuple, Hulin, qui portait au bout de son épée la capitulation de la Bastille, chercha à protéger le prisonnier des attaques de la foule, en le couvrant de son chapeau..... »

En 1878, le fils aîné de Raffet, bibliothécaire aux estampes, eut l'excellente idée de réunir sous le titre de *Notes et Croquis*, le contenu de nombreux calepins sur lesquels l'artiste dessinait journellement tout ce qui frappait sa vue. Ce mémorandum, dont M. A. Durand a reproduit, par l'héliogravure, les croquis souvent très sommaires, mais inédits, complétait l'abrégé de notes, heureusement datées, permettant de suivre, presque pendant un demi-siècle, une carrière laborieusement et fructueusement remplie.

En 1849, à côté du mot Rome, mon nom est fréquemment cité dans ce volumineux recueil ; parce que le général en chef, dans l'état-major duquel j'avais été employé topographiquement, me mettait à la disposition de Raffet, pour le piloter, en raison de ma connaissance du terrain et de ma participation à l'acte militaire venant de s'accomplir, ce qui me procura le plaisir d'être le cicerone du vaillant travailleur, et de profiter des leçons de la grande expérience artistique de Raffet.

Raffet, de taille moyenne, robuste et bien pris, avait la figure militaire ; son œil petit, expressif, quoique fin et calme, son air réservé, formaient un contraste frappant avec le geste très animé et l'allure si jeune de l'ancien directeur de l'École française à Rome, Horace Vernet, qui était là également.

J'eus la satisfaction de voir d'excellentes relations se nouer entre ces deux artistes, et d'y aider.

Deux mots suffiront pour dire comment j'eus la bonne fortune d'être l'aide de camp de Vernet, en janvier lorsque, depuis six mois, j'étais journellement en relations amicales avec Raffet.

Au moment où mon colonel allait s'embarquer à Civita-Vecchia, avec le 66e, afin de reconstituer, en France, l'effectif de son régiment, très éprouvé par la malaria, après les fatigues du siège, il reçut l'ordre de me faire revenir à Rome, avec mission d'accompagner H. Vernet auprès duquel le général Baraguay d'Hilliers, commandant en chef, m'envoyait commencer immédiatement mon service..... d'aide de camp, ce mot est celui qui convient ; car l'éminent artiste était colonel de la garde nationale, il portait non seulement le képi galonné, mais ne manquait ni de tournure, ni de décision militaire ; impossible de le prendre pour un homme ayant atteint la soixantaine, tant son caractère était enjoué.

Raffet dessinait académiquement les nus de toutes les figures de ses compositions, telle minime que soit la hauteur du sujet coopérant à l'action... J'ai, sous les yeux, plusieurs de ces études, ayant quatre ou cinq fois la taille définitive des hommes qui servirent à composer la planche des *recrues turques*, pour n'en citer qu'une.

Il ne travaillait ses lithographies qu'au milieu de tous les matériaux, bien classés, mais il couvrait sa pierre vite et sans la moindre hésitation. A Rome, après avoir fait toute la journée de nombreux croquis, il venait encore, avec moi, le soir, aux académies des poses et des costumes.

Raffet commença la lithographie à vingt ans et nous le voyons, dès 1837, absolument maître d'un crayon qu'il exerce avec une activité fébrile, reproduisant aussi bien le paysage que la figure. Les beaux dessins du voyage de Crimée consacrent ce talent studieux, venant en aide à une imagination native à laquelle aucun sujet n'était étranger, ce que prouve la diversité des nombreuses œuvres de l'artiste ; mais, le sentiment militaire était ce qui *hantait* sans cesse Raffet, et toujours le ramenait vers l'épopée de l'armée française, avec l'idée la plus élevée du patriotisme, et c'est à sa glorification qu'il employa les plus belles années de sa carrière.

Je ne reviendrai pas sur les détails de l'œuvre ; de plus autorisés que moi mirent à son véritable jour cet imposant bagage artistique.

Je rappellerai seulement qu'il avait l'intuition des faits historiques, des mêlées furieuses, des groupes, des attitudes vraies, des compositions dans lesquelles tous les hommes, bien personnellement en action, ont un intérêt saisissant, et concourent réellement à l'ensemble ; ce qu'on peut expliquer, en disant que toujours le soldat de Raffet résume la plus parfaite observation du troupier français ; celui-ci est simplement à sa place, dans le rang, avec l'esprit et la désinvolture qui lui conviennent ; qu'il soit le soldat de la Révolution, celui des guerres de l'Empire ou le fantassin de nos campagnes d'Afrique, il est représenté avec un tel accent de vérité que tout le monde croit voir un sujet dont l'idée naïve, fine, ou caustique, parfaitement rendue, se développe

avec entrain dans un milieu coloré.

Les biographies de l'artiste sont nombreuses et toutes font l'éloge de l'homme sympathique dont l'œuvre magistrale, résultant d'un grand talent, laborieusement acquis, fit dire de lui qu'il était *le maître des dessinateurs militaires de notre époque*, sachant joindre à l'imagination le style et la précision.

A propos du consciencieux travail de Raffet, M. Béraldi, dans son excellente appréciation artistique du *Guide de l'amateur d'estampes*, émet l'opinion suivante : « Dessinateur de genre, observateur doublé d'un poète, esprit libre et main précise, ayant le don de faire grand, même dans le plus petit espace, et d'imprimer à ses compositions une allure de *bas-relief*, sans cesser d'être prodigieusement vivant. »

A ceci, nous croyons bon d'ajouter ce que dit M. Bracquemond, artiste très compétent dans sa critique ; pour lui, « Raffet ordonne et compose avec la simplicité et la grandeur qui marquent les grandes œuvres... Son dessin prend une valeur capitale dans l'émission des ensembles, et c'est par cette simplification qu'il atteint à la grandeur de style des *bas-reliefs antiques*. »



RAFFET, d'après une photographie appartenant à son fils.

« Chez Raffet, l'ensemble de la composition est remarquable et tout prêt pour servir de thème aux amplifications des peintres et des *sculpteurs*. »

En effet, la preuve de ce qu'on vient de lire, dans les précédentes citations, nous est fournie par l'importante décoration sculpturale de la Chambre des Députés ; rien n'affirme plus les puissantes qualités de netteté et de composition du grand artiste, que l'œuvre plastique de l'éminent sculpteur Dalou, dans le bas-relief de Mirabeau à la séance royale des États en 1789. Cet imposant *sujet* est d'une exécution hors ligne ; et, tout en faisant la part élogieuse due au statuaire, il est aussi un éclatant hommage à Raffet, qui l'a inspiré.



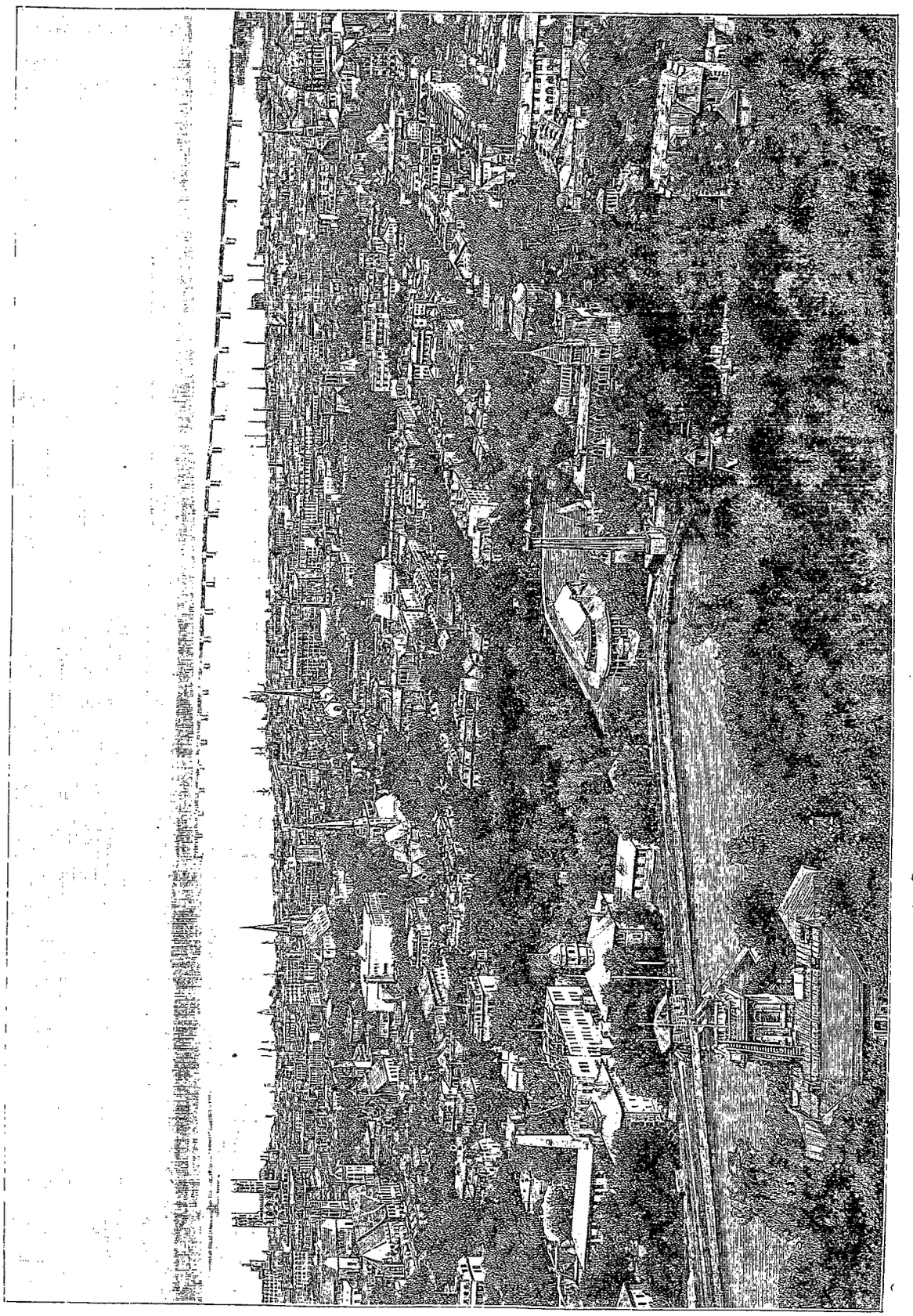
L'ARRESTATION DE DE LAUNAY. — Dessin de Raffet.

Disons, en terminant, que Raffet, pour lequel le temps était précieux, en fut cependant aussi prodigue que de son talent, et pour obliger, et pour remercier de la moindre prévenance à son égard. Il se montra toujours d'un désintéressement extraordinaire, égalant sa modestie. Voilà ce que peuvent affirmer ceux qui eurent, comme moi, l'occasion de connaître dans son intimité cet homme de cœur et ce grand artiste.

E. DUHOUSSET.

AU CANADA

En publiant aujourd'hui un aperçu rapide sur le Canada, nous avons eu en vue un double but : Faire connaître à nos lecteurs l'état actuel du vaste « Dominion » et rappeler, en même temps, aux Français d'Europe, l'existence, au delà de l'Océan, d'un peuple congénère, vivace, hardi, fier de son origine et heureux de se retrouver en contact avec ses « cousins » d'Europe. Nous désirions, en même temps, démontrer l'insanité de la légende répandue dans certains milieux et



AU CANADA. — Vue de la ville de Montréal. — Gravure de Farlet.

qui représente les Français comme une race décrépite, incapable de se répandre et de procréer. Le Canada fournit chaque jour une nouvelle preuve de la vitalité de notre race.

On sait que ce vaste pays a été peuplé à l'origine par des colons venus de France. Ceux-ci, abandonnés par la mère-patrie, ne se sont pas abandonnés eux-mêmes. Ils se sont raidis contre la langue anglaise, la religion et les mœurs de l'Angleterre, leur maîtresse actuelle. Grâce à la ténacité, grâce surtout à l'étonnante fécondité des familles franco-canadiennes, ce peuple a su se maintenir intact, tout en observant une loyauté très sincère envers une puissance d'origine étrangère, parfois ennemie.

Le dernier recensement du Canada (avril 1891) porte le chiffre de sa population à 4,823,000. L'élément français y entre pour 35 pour 100, soit un peu plus du tiers.

Ces 1,600,000 individus sont Français non seulement par leur origine, mais aussi par la langue et les mœurs. Leur dialecte est pur et ils ont conservé dans leur langage journalier des expressions françaises tombées en désuétude chez nous. L'accent bas-normand et certains mots de nos campagnes s'y retrouvent intacts. D'ailleurs, au Canada, tout ce qui est français paraît remonter au dix-septième siècle; tout ce qui est moderne porte l'empreinte britannique ou américaine. Leur attachement aux anciennes coutumes ne les empêche pourtant pas de suivre côte à côte avec leurs concitoyens anglais la marche de la civilisation moderne.

Montréal, la ville principale du Canada, fondée en 1642, par P. Chaumedy, colon d'origine bretonne, et dénommée d'après la montagne qui la domine, avait, à l'époque de sa fondation, 1 500 habitants; elle en compte actuellement 216 000 et peut rivaliser avec les plus belles cités du globe.

Superbement bâtie en belle pierre grise tirée de la montagne voisine, la ville possède de somptueux édifices publics, de vastes hôtels, un grand nombre d'églises catholiques et anglicanes. La plupart des édifices publics sont situés au centre de la ville, sur une butte qui servit à l'établissement des premiers colons. Montréal est d'ailleurs pourvue de tous les conforts désirables d'une cité moderne. D'immenses réservoirs creusés dans la montagne, immédiatement au-dessus de la ville, fournissent environ trois mètres cubes d'eau par habitant. Le grand bassin, qu'on aperçoit sur notre panorama de la ville, ne renferme pas moins de 160 000 tonnes d'eau. En fait d'autres travaux d'art, on y remarque surtout le fameux pont tubulaire Victoria, sur le Saint-Laurent, reliant la ville aux embranchements des lignes ferrées qui conduisent aux États-Unis. La longueur du pont est de 2 637 mètres; il est supporté par 25 arches, dont 24 ont chacune 78 mètres d'ouverture; la 25e, celle du milieu, a 106 mètres.

Beaucoup de jardins dans l'intérieur de la ville. La superbe île de Sainte-Hélène, à 600 mètres environ du quai, transformée, durant l'été, en jardin public, est une des plus délicieuses promenades qu'on puisse trouver à proximité d'une grande ville. Comme dans tous les pays du Nord, où la pierre est relativement rare et la production forestière considérable, le bois est utilisé pour la confection des trottoirs. Il est à prévoir toutefois que d'ici peu, la pierre remplacera, à Montréal, les trottoirs rustiques. Les quartiers les plus élégants sont situés au sud-ouest de la ville; ils sont occupés principalement par les Anglais.

Située au terme de la navigation maritime du Saint-Laurent, dont la largeur atteint en cet endroit près de 3 000 mètres, la ville de Montréal a pu se développer rapidement et devenir une des cités les plus florissantes du Nouveau-Monde.

La vie y est gaie, absorbante, les lieux de plaisir y sont multipliés. L'hiver surtout, cette saison préférée des habitants du Nord, procure aux Canadiens des distractions dont nous ne pouvons que nous faire une idée très faible dans nos climats humides.

Le traîneau remplace le véhicule à roues. Les exercices de patinage si brusquement interrompus chez nous après quelques journées de gelée, sont, au Canada, une des distractions les plus goûtées de toutes les classes de la société.

Le Saint-Laurent devient une superbe voie de communication, tant pour les traîneaux que pour les locomotives. Une ligne ferrée y est établie sur la glace, comme en Europe, sur la Néva, pour relier Montréal aux faubourgs situés sur l'autre rive du fleuve. D'autres combinaisons, aussi ingénieuses que variées, sont mises en œuvre pour utiliser la glace et la neige. Tel, par exemple, le palais de glace (1) qu'on construit depuis quelques années, pendant la saison d'hiver, à proximité de la ville et dans lequel on organise des bals à la lueur de mille feux électriques.

Grâce à l'activité fiévreuse de ses habitants, la ville de Montréal a su en imposer à sa rivale, Québec, capitale de la province, et qui paraît se retrancher plutôt dans l'étude de l'idéal.

(*A suivre.*) P. LEMOSOF.

ŒILLETS VERTS ET ROSES BLEUES

Il n'est bruit depuis quelque temps que des fleurs colorées par des procédés artificiels, qu'on rencontre à la devanture des fleuristes de nos boulevards. L'œillet vert a tout particulièrement fait fureur, et je sais de bons et naïfs jardiniers — représentants d'un autre âge — qui en ont consciencieusement acheté pour en faire des boutures. Il y a quelques années déjà, un indus-

(1) Voir année 1887, page 385.

triel des environs de Paris avait adressé à la Société nationale d'horticulture de France des rameaux d'un rosier dont les fleurs, naturellement blanches, avaient acquis des teintes bleuâtres qui n'avaient rien de désagréable. Mais, depuis, il n'avait guère été question, au point de vue commercial, de réaliser sur une grande échelle ces colorations artificielles. L'année 1892 les a vues paraître au grand jour de la publicité.

La première chose que l'on doit se demander est la suivante : comment peut-on obtenir des fleurs avec des coloris différents que ceux que la nature leur a dévolus? Ainsi posée, la question prête à certaines recherches qui ne manquent pas d'intérêt en ce sens qu'elles touchent de près à une des fonctions essentielles de la racine considérée comme organe d'absorption et d excrétion. En d'autres termes, peut-on faire entrer des matières colorantes dans une plante par l'intermédiaire de la racine pour de là se diffuser dans les divers organes, dans la fleur particulièrement. Ce n'est pas d'hier que datent les premières expériences. Bonnet, l'habile expérimentateur, rapporte avoir fait absorber de l'eau colorée avec de la teinture de garance, ou de l'encre, etc., à des plantes, mais... car il y a un mais, il ne dit pas si les racines étaient bien intactes et entières. En faisant germer des graines de ces mêmes espèces sur des éponges imbibées du même liquide coloré, les jeunes plantes ne se sont pas colorées sensiblement : il est vrai que dans ce cas les racines se trouvaient dans un état parfait d'intégrité. Magnol, le célèbre botaniste qui nous a, un des premiers, fait connaître la flore de Montpellier, en 1709, avait eu l'idée de faire pénétrer par absorption chez les végétaux des liqueurs colorées, auxquelles il donnait le nom d'injections colorées. Son exemple a été suivi par de nombreux botanistes qui ont agi de deux manières absolument différentes : les uns se sont contenté de plonger une tige ou un rameau dans une solution d'une matière colorante; les autres ont opéré sur des plantes munies de leurs racines. Dans ce dernier cas et avec les précautions nécessaires, les tentatives ont toujours été vaines; la matière colorante, si divisée fût-elle, n'est jamais entrée dans le corps du végétal : il n'en a pas été de même quand on agissait sur des rameaux ou sur des plantes privées de leurs racines.

Qu'arrive-t-il donc dans ces circonstances? permettez-moi de vous rappeler en quelques mots certaines notions de botanique. La partie centrale des plantes, celle qui est formée par le bois, renferme des vaisseaux, véritables canaux qui, partant de l'extrémité des racines, se continuent en se diffusant jusque dans les parties les plus ténues des feuilles et des fleurs. C'est par ces canaux que s'élèvent dans la plante les liquides nutritifs, c'est par eux également que se distribuent les solutions colorées dans lesquelles on plonge une tige. Par l'ouverture béante de ces vaisseaux, sous l'action de la capillarité, le liquide s'introduit et circule jusque dans leurs ramifications les plus ténues et les plus délicates. C'est en effet ce qu'on remarque dans les fleurs colorées que nous avons pu examiner : le fin réseau formé dans la substance des fleurs par les veines et les nervures a tout particulièrement fixé la matière colorante; généralement ce réseau est même la seule partie de la fleur qui présente des traces de coloration. Il est donc hors de doute que les industriels, qui ont livré au commerce des fleurs ainsi préparées, n'ont pas agi autrement. Il ne faut pas être sorcier pour en faire autant, et le procédé est à la portée de tous.

Des expériences intéressantes ont été faites au laboratoire municipal par MM. Ch. Girard et Pabst. Il résulte des renseignements qui m'ont été communiqués, que toutes les matières colorantes ne sont pas également aptes à produire de bons effets. Le bleu de méthylène, le vert malachite, l'éosine, se prêtent tout spécialement aux recherches qu'on voudrait faire dans cette voie. La coloration produite varie d'intensité avec la concentration de la liqueur : dans certains cas même, ce ne sont pas seulement, comme je le disais plus haut, les vaisseaux des fleurs qui sont injectés, mais toutes les parties arrivent à être colorées. Un autre procédé avait été également essayé : tremper la fleur directement dans le bain de couleur. Mais on voit d'ici les inconvénients et les difficultés. Il faut agir avec une solution très concentrée, puis dessécher rapidement l'objet après son immersion. Peu de fleurs résistent à ce procédé brutal. C'est donc bien par absorption et seulement de cette façon qu'il convient d'opérer.

Il y a longtemps déjà, le grand physicien Biot avait signalé le cas fort remarquable d'une jacinthe à fleurs blanches qui, après avoir été arrosée abondamment avec de l'eau rougie par le suc du *Phytolacca*, avait absorbé le principe colorant. La couleur avait pu être suivie dans le trajet des vaisseaux et jusque dans la fleur. La contradiction qui existe entre ce fait et le principe général que nous avons cité, semble plus apparente que réelle. Peut-on, comme le fait fort judicieusement observer M. Duchartre, comparer un oignon avec une jeune plante pourvue de racines intactes. Des expériences récentes ont permis en effet d'affirmer que l'absorption de principes colorés n'a lieu, dans un oignon de jacinthe, qu'autant que le *plateau* est en contact avec le liquide; il ne se produit absolument rien quand les racines seules y sont plongées.

Le merveilleux qui semblait s'attacher à première vue aux œillets verts de nos fleuristes, s'évanouit quand on y touche : de combien de choses ici-bas n'en serait-il pas ainsi? Loin de nous l'intention de vouloir nuire aux fabricants de ces bizarreries et à ceux qui les vendent; mais nous pouvons affirmer que la production en est

réalisable par tout le monde, et qu'il n'est pas besoin pour cela d'acheter des boutures comme ce brave jardinier dont je parlais au commencement de cet article. Il est même plus facile d'obtenir, de cette façon aussi simple que peu coûteuse, des roses bleues, que par le procédé que recommandaient les jardiniers du moyen âge, et qui consistait à arroser les rosiers avec une solution d'indigo!

P. HARIOT,
Attaché au Muséum.

HAUSSMANN ET ALPHAND

A moins d'un an d'intervalle, viennent de disparaître deux hommes dont le souvenir restera cher à tous les adorateurs de Paris, de ce Paris actuel, dans lequel le baron Haussmann et M. Alphand, en perçant de larges boulevards, en ouvrant de vastes avenues, en créant de riants jardins, ont répandu l'air, la lumière, la gaieté, la salubrité. Il était logique de réunir ici ces deux noms, comme le fit, il y a quelques jours, au Conseil municipal de Paris, un des membres de cette assemblée, en émettant le désir de voir ériger leurs statues, l'une à côté de l'autre, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en face de ce monument d'où M. Alphand dirigeait les travaux de Paris, et où a été installé le successeur actuel du baron Haussmann. Car l'ancien préfet de la Seine et l'ancien directeur des travaux de la Ville furent des collaborateurs intimes, des serviteurs également passionnés de la grande cité qu'ils avaient rêvé de faire et dont ils ont réellement fait la plus belle ville du monde.

C'est en 1853 que le baron Haussmann fut appelé à la Préfecture de la Seine : les grands travaux avaient été commencés; déjà le boulevard Diderot, la rue de Rivoli, le boulevard de Strasbourg avaient été ouverts. M. Haussmann conçut un plan d'embellissement général de Paris. Mais il lui fallait des exécuteurs de ce plan. A Bordeaux où il avait



M. le baron HAUSSMANN.

été préfet, il avait connu et apprécié M. Alphand qui remplissait dans cette ville les fonctions d'ingénieur des ponts et chaussées. Il appela près de lui son ancien collaborateur auquel il confia l'administration des promenades. Le Parc Monceau, le bois de Vincennes, et surtout le bois de Boulogne, que, par ces deux avenues du Bois-de-Boulogne et des Champs-Élysées, encadrées par de délicieux jardins, il voulut prolonger jusqu'au cœur de Paris, furent l'œuvre de



M. ALPHAND.

début, œuvre absolument originale, essentiellement personnelle de M. Alphand.

Jusqu'en 1870, MM. Haussmann et Alphand continuèrent leur collaboration pour le plus grand bien de Paris. Après la guerre, M. Alphand poursuivit seul l'œuvre commune. Il concentra successivement dans ses mains tous les services techniques de Paris, et en 1878, au moment même où il venait d'organiser l'Exposition universelle, il devenait le directeur des travaux de Paris. Sa dernière, sa plus belle œuvre, peut-être, fut cette merveilleuse Exposition de 1889; et ce fut justice d'exposer, comme on l'a fait, le corps de M. Alphand sous le Dôme Central, au centre de ces palais qui furent la suprême et grandiose manifestation de ce passionné de Paris.

L'Académie des Beaux-Arts avait tenu, elle aussi, à réunir MM. Haussmann et Alphand. Quand mourut l'ancien préfet de la Seine, ce fut encore le directeur des travaux de Paris qu'elle choisit pour le remplacer en qualité de membre libre.

M. Haussmann était né à Paris en 1809, et M. Alphand, à Grenoble en 1817.

LE DRESSAGE DES RATS

MESSIEURS LES VOYAGEURS, EN VOITURE !!

Les rats sont-ils, oui ou non, susceptibles de dressage? Arrive-t-on jamais à les apprivoiser? Obtient-on d'eux, par un procédé quelconque, l'obéissance passive que les dresseurs de profession peuvent trouver dans l'éléphant, par exemple, ou dans le chien?

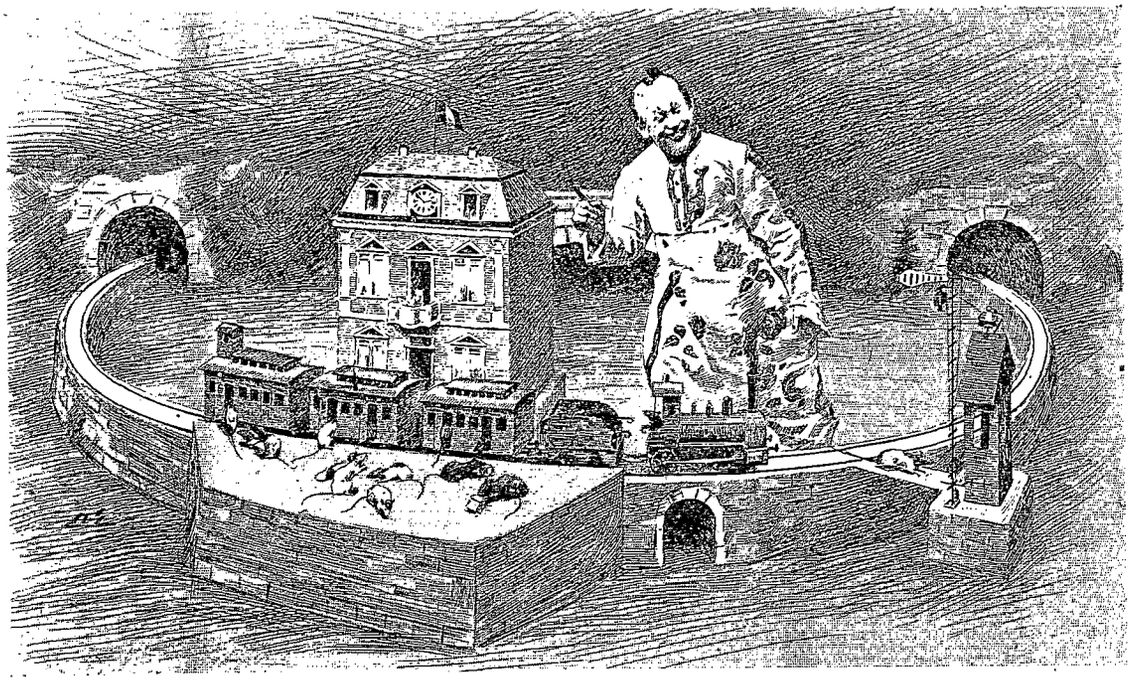
Avant de me répondre à moi-même sur un point si délicat, je suis allé voir Dourof dont les deux cent trente rats, qu'il présente en ce moment sur un théâtre de Paris, font fureur.

Voici ce que j'ai vu.

Au milieu de la scène une balustrade est dres-

sée. Sur cette balustrade, très haute, un chat noir, dont les prunelles d'or, même sous l'éclat des lampes électriques, lancent de véritables éclairs, se promène avec nonchalance.

Tout à coup, surgit un clown, et ce clown joue du chalumeau. Tandis qu'il souffle à toute haleine dans le pipeau, des formes noires, des formes blanches au pied de la balustrade se

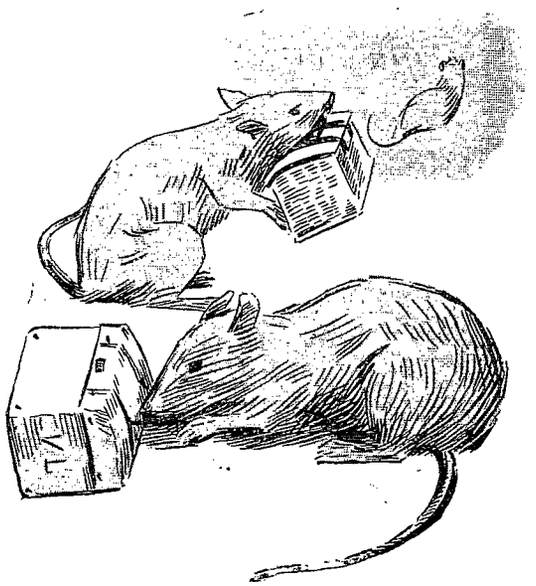


LE DRESSAGE DES RATS. — Messieurs les voyageurs, en voiture ! — Dessin d'Estoppey.

montrent, et ces formes noires, ces formes blanches, ce sont des rats. Des coulisses où leur cage s'est ouverte, ils accourent vivement, la queue horizontale et toute raide, grimpent en se culbutant au balustre et sur la main courante, entre les jambes du chat, sans crainte aucune et s'espacent. Rominagrobis, taciturne et paisible, les regarde, et sans manifester d'inquiétude ou d'animosité, les enjambe, ronronne doucement et les lèche.

Mais ce spectacle, en somme, est ordinaire. Où nos rats deviennent intéressants pour de bon, c'est dans leur promenade en chemin de fer.

Un chemin de fer miniature, sur un remblai de 25 à 30 centimètres de haut, est installé. La voie, une voie de fer, s'il vous plaît, comme sur les grandes lignes, traverse des tunnels, longe des précipices, passe enfin des fleuves imaginaires sur des ponts. Devant une station en bois peint, un train composé d'une locomotive et de son tender, de trois wagons de voyageurs et d'un fourgon à bagages, est arrêté. Sur le quai qui fait face à la station, M. le chef de gare, un rat blanc, casquette en tête, se promène, tandis que *Mme la « cheffesse »*, avec son petit dernier, assiste, du balcon sur lequel s'ouvre sa fenêtre, aux ébats des voyageurs sur le quai.



LE DRESSAGE DES RATS — Les porteurs de colis.

Coup de sifflet de Dourof : une douzaine de rats noirs se hissent dans les wagons de première classe ; une douzaine de rats blancs à pèlerine noire s'installent en seconde ; une fournée de rats tachetés en troisième. Sur l'ordre du chef de gare, des hommes d'équipe transportent, du quai dans les wagons, les bagages, en saisissant de leurs dents les ficelles. Et M. le chef de gare les surveille, M. le chef de gare les gourmande ; trouvant même qu'un de ses employés a des allures par trop nonchalantes, il l'empoigne et reçoit de lui une vraie tripotée.

Enfin le train s'ébranle : nous le voyons passer à grande vitesse devant un disque qu'un rat-aiguilleur fait marcher, puis s'engouffrer sous le tun-

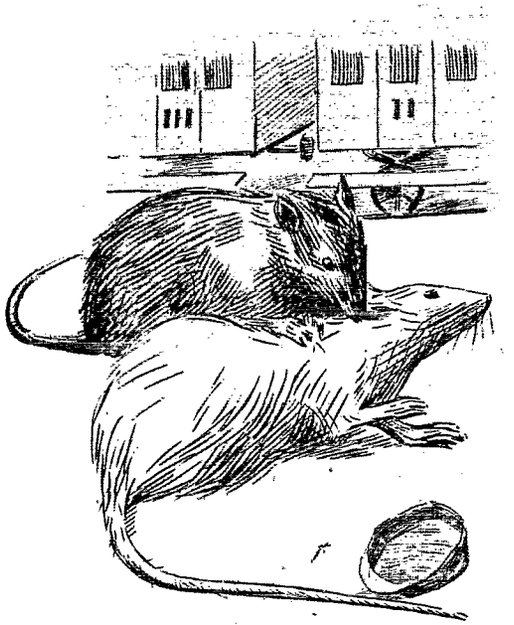
nel, tandis que le rat-mécanicien, à son poste derrière la machine, a l'œil, crainte d'accident, sur son régulateur.

Pendant ce temps, sur le quai de la station, un rat-employé, un rat blanc, est demeuré, près d'un colis oublié. — « Part à deux ! » crie Dourof. Mais l'employé ne l'entend pas de cette oreille, et dans la guérite de l'aiguilleur il l'emporte.

Nous nous trouvons ici en présence d'une série de mouvements dont l'ensemble, d'une part, d'autre part l'extrême précision, annoncent un dressage sérieux. Les rats d'Anatole Dourof sont des rats familiers, des rats apprivoisés bel et bien, et qu'une éducation spéciale a conduits à exécuter supérieurement leur manège.

Quel est maintenant le mode de dressage ? — Dourof s'est nettement expliqué sur ce point. Le rat étant un animal vorace, il spécule sur sa gourmandise. Les trois groupes de rats, qui montent, sans jamais se tromper de voiture, dans les trois wagons de voyageurs, y montent tout simplement parce qu'ils sont sûrs d'y trouver leur repas, composé de grains de millet, de maïs et surtout de pain trempé. De même pour les employés, qu'un imperceptible morceau de viande collé à la ficelle des colis amène invinciblement de ce côté. Ils les traînent dans le fourgon à bagages parce qu'ils savent que, dans ledit fourgon, ils grignoteront à leur aise. De même enfin, pour l'aiguilleur qui sait qu'une fois à son poste, il savourera, sans être dérangé, son petit repas.

Ai-je besoin d'observer que le mécanicien n'est absolument pour rien dans la marche de la locomotive, actionnée par un mouvement d'horlogerie ?



LE DRESSAGE DES RATS.
Chef de gare et homme d'équipe en mésintelligence.

On voit que ce mode de dressage est bien simple. Il n'en est pas moins difficile à obtenir. Le rat se familiarise à merveille; il ne s'apprivoise jamais d'une manière absolue. D'un système nerveux très impressionnable, il est sujet à des accès de terreur qui se manifestent par des colères furieuses. Jamais les chats de Dourof n'ont oublié devant les rats leur rôle protecteur; mais il est arrivé souvent que les rats se soient précipités, au cours des exercices, sur le chat, et l'aient mordu cruellement. Même dans ce cas, Rominagrobis, pas une seule fois, n'a bougé; il a paisiblement attendu que Dourof l'ait débarrassé de son tenace adversaire.

Ces accès de fureur, chez les rats, sont les infaillibles symptômes d'un accès de folie. La terreur détraque la pauvre cervelle de l'animal à longue queue; il refuse toute nourriture, il s'étiole, et se laisse mourir de faim.

— Mais c'est un véritable suicide ! ai-je déclaré, surpris, à Dourof.

— Un suicide, monsieur, comme vous dites. Le rat se suicide dans deux cas : quand on ne lui donne pas sa liberté de temps à autre, une fois au moins tous les deux jours, et quand il a pris peur. Dans les deux cas, c'est un dérangement du cerveau, qui n'est jamais guérissable. Et pourtant mes rats sont dressés au possible : la plupart sont nés en captivité; tous me connaissent et m'aiment, ce qui ne les empêche pas, le moment venu, sous je ne sais quelle influence maladive, de sauter sur moi et de me mordre. Au fond, si le rat se familiarise vite, il ne s'apprivoise jamais.

CHAMBRUN.

LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME

(Suite. — Voyez page 10).

L'ÉCRAN

Commençons par l'écran. Il y a diverses façons de le comprendre. On peut le faire soit indépendant et monté sur un pied, soit posé sur la tablette de cheminée, de laquelle il tombe droit pour s'interposer entre vous et le foyer.

Dans ces dimensions réduites, il peut encore se montrer sous deux aspects différents : il sera carré ou ovale. Dans ce dernier cas, un cadre sera nécessaire, mais un cadre très simple, de deux centimètres au plus de large, plat et doré. Inutile de dire que ce cadre, le premier menuisier venu pourra le faire, et que rien ne vous est plus facile que de le dorer vous-même. Le mode de suspension sera celui-ci : aux deux côtés du cadre, dans le milieu, vous enfoncez dans l'épaisseur deux pitons où vous passez deux rubans, d'une couleur assortie à votre mobilier. Ces deux rubans seront fixés par des épingles sur le dessus de la cheminée; des choux recouvriront le point d'attache et recouvriront aussi les pitons.

Voilà pour la forme. Quant au mode d'exécution, dans les trois cas, il sera le même. Vous peindrez vos trois écrans sur satin.

Mais quels sujets choisir?

A mon avis, le grand écran comportera seul la figure; les deux autres feront mieux, ornés de fleurs. Nous recommanderons spécialement, pour la forme ovale, une guirlande très légère qui fera le tour du satin, à deux doigts environ du cadre; le milieu sera occupé par un motif de fleurs. On peut remplacer les fleurs par des attributs champêtres, et la guirlande de fleurs par une guirlande de rubans, à la Louis XVI. Bien exécutée, cette dernière décoration est charmante.

Si le dessin vous est familier, vous inventerez vous-même le motif. Rien de plus aisé que de peindre à l'aquarelle quelques fleurs et d'en faire chez vous une copie sur soie.

Si vous préférez le motif Louis XVI, et si d'autre part vous craignez de vous livrer à votre inspiration, les sujets ne vous manqueront pas. Vous en trouverez à foison dans les livres : culs-de-lampe et frontispices, reproductions des décocateurs à la mode à la fin du siècle dernier, vous n'aurez que l'embarras du choix. Calquez ou copiez librement, sur papier fort et grenu. Le dessin tracé, passez en couleur, après avoir pris soin de faire un fond analogue au ton du satin. Vous aurez là un carton qui vous sera précieux, comme guide, pour l'exécution définitive sur la soie.

Mêmes recommandations pour le grand écran. Là, vous chercherez vos motifs, de préférence, dans le Louis XV. Il y a dans Watteau, dans Boucher, dans Van Loo, dans Natoire, mille sujets, reproduits à l'infini dans les ouvrages où l'histoire de l'art est contée, dans les journaux à images, qui vous fourniront le plus gracieux et le plus gai des décors.

Si vous préférez le moderne, rien ne vous empêche d'opérer d'après nature, par vous-même, comme l'artiste féminin qui a composé, spécialement pour le *Magasin pittoresque*, la charmante décoration que vous voyez sur le modèle ci-contre de grand écran. Au besoin, vous consulterez avec fruit les œuvres exposées chaque année, au Salon, par les contemporains, les peintres de l'élégance et de la grâce, comme Louis Leloir, Toudouze, Adan, Adrien Moreau et tant d'autres. Le carton terminé, vous passez au travail du satin.

On travaille sans trop de difficulté sur satin. Nul besoin, tout d'abord, de châssis. Vous vous contentez de fixer sur une planche à dessin, au moyen de punaises, ou sur un carton bien solide, votre carré d'étoffe. Puis vous préparez votre palette. Inutile d'acheter vos couleurs végétales en tube. C'est beaucoup plus cher et ça ne vaut pas mieux. Contentez-vous de les acheter en pains, d'une bonne marque, et faites-les dissoudre, à l'aide d'un peu d'eau, dans une palette à gros creux. Quand la couleur est dissoute, vous préparez vos mélanges de tons, soigneusement, et vous attaquez hardiment l'étoffe. Si la couleur ne prend pas, chose assez fréquente sur satin, vous mélangez à la couleur un peu de fiel de bœuf acheté à bon compte chez le tripier ou le marchand d'abats, bien liquide, et non pas quasi sec dans les petits pots que le marchand de couleurs vous vendrait, et fort cher.

L'ébauche terminée, vous n'attendez pas qu'elle sèche. Une erreur très commune est de s'imaginer qu'il faut peindre avec très peu d'eau : peignez au contraire très humide. Vous pourrez, de cette façon, revenir jusqu'à huit ou dix fois sur le même morceau, en graduant vos tons et en les poussant chaque fois davantage. Le travail fini, vous laissez sécher la peinture; puis,



LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME. — Écran peint sur satin.

pour la mettre à l'effet, vous posez les points brillants, les lumières, presque à sec, à la gouache.

La peinture est achevée : il vous reste à l'encadrer dignement. Si vous en confiez le soin au tapissier, rien de plus simple; il plantera sur un châssis votre étoffe et l'insèrera dans une monture de bambou. Si vous l'exécutez vous-même, il vous suffira de faire préparer quatre petites planchettes ou même quatre lattes, larges de trois à quatre doigts. Ces planchettes assemblées formeront le cadre sur lequel vous tendrez le rectangle de satin. On y joindra ensuite deux supports, non moins primitifs, et on recouvrira le cadre, les supports, en jolie peluche, assortie au ton du mobilier.

JORDANT.



Le Dessert

FABLE

« Paul, veux-tu du dessert? Approche ton assiette.
— Oui, maman, un tout petit peu. »
On lui donne du flan... la grosseur d'une miette.
L'enfant sourit d'abord, croyant que c'est un jeu;
Mais il attend en vain le morceau qu'il espère.
« Mange ta part, mignon! » lui dit enfin sa mère.
Paul alors, chagriné de ne rien recevoir :
« Maman n'a pas compris, n'est-ce pas, petit père?
Quand je demande peu, c'est pour beaucoup avoir. »

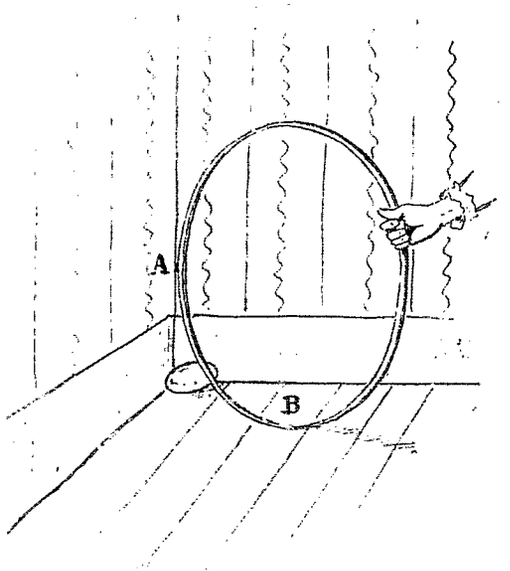
Plus d'un de nous ressemble à cet enfant timide
Dont l'appétit discret brille en son œil limpide;
Et tel solliciteur qui ne voulait qu'un œuf,
S'étonne grandement s'il n'obtient pas un bœuf.

Frédéric BATAILLE.

LES JEUX DU FOYER

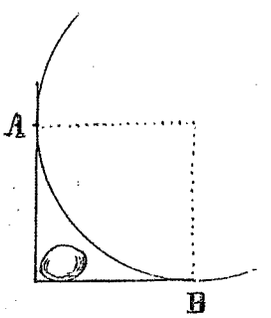
L'ŒUF INCASSABLE.

On peut faire bien des choses avec un œuf; d'abord, le manger, cela va sans dire, et les livres de cuisine nous apprennent qu'on peut accommoder les œufs de plus de trois cents manières différentes, puis, viennent les expériences scientifiques, que vous pouvez exécuter soit avec cet œuf,



soit avec sa coquille; il y a ensuite la multitude de petits objets ou jouets : paniers, corbeilles, oiseaux, etc., faciles à construire avec les coquilles d'œufs et quelques accessoires très simples : puis les tours d'escamotage : l'œuf sortant du mouchoir, l'œuf dansant sur une canne, etc.; puis... mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les amusements auxquels peut se prêter un œuf; on peut même le casser par accident, et c'est l'expérience qui réussit le plus facilement.

Aussi, serez-vous sûr de piquer la curiosité des enfants en leur disant d'apporter leurs cerceaux, pour exécuter l'expérience de *l'œuf incassable*. Vous leur montrez un œuf, en leur faisant constater qu'il n'est ni en plâtre, ni en bois, que c'est bien un œuf de poule ordinaire, et vous leur annoncez que vous allez le poser sur le plancher de la chambre, et qu'il leur sera impossible de le casser en le frappant avec leurs cerceaux. Quand ils sont las de chercher comment ce miracle peut s'accomplir, vous allez tout simplement poser l'œuf sur le plancher, mais dans l'un des coins de la chambre, et les cerceaux pourront s'escrimer sur l'œuf qui bravera leurs efforts; quelle que soit en effet la position donnée au cerceau, verticale, horizontale ou oblique, il touchera toujours le mur et le plancher en deux points variables A et B que l'on appelle en géométrie points de tangence, avant que sa circonférence ne puisse atteindre l'œuf. Celui-ci, blotti dans son coin, n'a rien à craindre, et les jeunes amateurs n'ont plus qu'à rire de cette petite mystification géométrique.



MONTIVILLIERS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LE CARDINAL MANNING



LE CARDINAL MANNING.

Le cardinal Manning, archevêque de Westminster, vient de s'éteindre dans sa quatre-vingt-quatrième année. C'était une grande et noble figure de prêtre. Il honorait l'Angleterre dont il était un des fils les plus illustres et l'Église dont il était un des princes les plus respectés. Sa longue et glorieuse carrière est faite de science et de charité.

Le révérend Henry-Edmond Manning était né le 15 juillet 1808 dans une famille de bonne bourgeoisie. Son père, William Manning, était membre du Parlement. Le jeune Henry-Edmond étudia à Oxford. Il y rencontra toute une pléiade de jeunes et brillants esprits, tels que Newman, Oakeley, Wordsworth. Un vent de réforme religieuse soufflait sur ces cerveaux enthousiastes de jeunes gens. C'était le docteur Pusey qui s'efforçait de ranimer, dans les âmes, l'étincelle de la foi mystique. Il semblait, en effet, que l'anglicanisme, tel qu'il avait été constitué par Henry VIII et par la grande Élisabeth, ne donnait pas un aliment assez savoureux aux cœurs affamés de religiosité. La religion catholique a cela pour elle que son enseignement dogmatique est encadré par des rites gracieux ou splendides et par des pratiques qui symbolisent, d'une manière très heureuse à nos yeux charnels, tous les mystères de la foi. En secouant le joug de Rome, l'anglicanisme avait rejeté le rite romain. Le culte de la Vierge qui adoucit la rigoureuse contemplation d'un seul Dieu, maître tout-puissant et absolu, les cérémonies pompeuses de la tradition romaine, l'encens qui parfume les temples, les cierges qui les illuminent d'une chaude clarté, les ornements dorés que revêt le prêtre : tout cela, l'anglicanisme strict le répudiait. Et pourtant cette forme particulière du protestantisme était, au fond, pour le moins aussi éloignée du luthérianisme et du calvinisme qu'elle voulait l'être, dans l'appareil extérieur, du catholicisme romain. Sur la grâce et sur les sacrements, sur la présence réelle et sur la transsubstantiation, elle avait des conclusions très spéciales. Pour comble de contradictions ou de compromis, l'anglicanisme — au contraire des autres cultes protestants — admet la hiérarchie dans le sacerdoce,

puisqu'il y a des évêques anglicans aussi bien que des évêques catholiques. L'anglicanisme, placé à mi-côte entre les splendeurs mystiques du catholicisme romain et les âpres sommets du protestantisme germain, était donc livré, d'avance, aux tiraillements des deux tendances qui sollicitent éternellement l'esprit humain : le rationalisme et le sentimentalisme, — qui sont les deux champions de la lutte constante engagée entre le cerveau et le cœur.

L'enseignement, ou plutôt l'impulsion, que le docteur Pusey donna à Manning, à Newman et à leurs contemporains, était toute de sentiment. Dans des brochures qui sont des chefs-d'œuvre de dialectique et de science théologique, Pusey et Newman manifestèrent leurs sentiments. Ils voulaient seulement, semblait-il tout d'abord, renouveler l'Église nationale d'Angleterre, émonder quelques rameaux trop secs de l'anglicanisme, et revivifier la plante par une sève nourrissante puisée aux traditions de l'Église primitive. Ce fut une sorte de schisme et, dans les controverses qui s'engagèrent alors, les combattants pour la vérité furent naturellement amenés à suivre jusqu'au bout les conséquences logiques de leurs propositions. Ainsi quelques-uns des « puseystes » ayant, dans la polémique, vu se rompre, un par un, les derniers liens qui les retenaient loin de Rome, se convertirent purement et simplement au catholicisme : parmi eux était Manning, avec le docteur Newman (1) et M. Oakeley.

C'est entre 1830 et 1840 que s'était déterminé le « mouvement religieux d'Oxford » : en 1834, Edmond Manning, qui avait été ordonné prêtre par le cardinal Wiseman, était déjà revenu de Rome, ayant complété sa science théologique, et il s'adonnait avec zèle à la propagande, pour rapprocher, autant que possible, l'heure où l'univers religieux, divisé en tant de sectes, ne verrait plus, selon la parole prophétique, qu' « un seul pasteur et un seul troupeau ». Par la chaire, par le livre et par l'action, Manning se signala comme un pasteur des jours militants. Il écrivit un très beau livre, *l'Angleterre et la chrétienté*, qui témoigna, même envers les indifférents ou les profanes, des ressources et de la distinction de son esprit. Un tel homme se trouvait désigné pour les plus hautes missions du sacerdoce. En 1865, le siège archiépiscopal de Westminster échut à Manning qui usa de l'autorité de sa chaire pour étendre le champ de son activité.

Ce que Mgr Manning a fait dès lors semble dépasser de beaucoup la puissance d'un homme. Il n'a pas laissé un problème social, moral et religieux, sans l'étudier, sans essayer de le résoudre. Son infatigable charité, sa pitié et sa piété ne laissaient point de répit à son zèle. Que faut-il aux hommes pour leur édification spirituelle et pour le calme qu'exige la préparation du salut éternel? Des écoles pour apprendre à connaître les beautés de la création et les miracles de la foi, des séminaires pour répandre la bonne parole, des églises pour s'approcher de Dieu, des hôpitaux pour soulager l'excès de nos misères et attendre la mort, sans désespoir ni blasphème. Écoles, séminaires, églises, hôpitaux, l'archevêque Manning en voulait fonder sans cesse, et, par son ardeur prédicante, il forçait les bonnes volontés nonchalantes à apporter leur auxiliaire à l'œuvre qu'il entreprenait.

Comme il voulait que l'Église fût grande et prospère pour devenir bienfaisante, et comme il considérait que la puissance est inséparable de l'autorité et de l'unité, Manning fut un des prélats qui donnèrent à l'idée de la proclamation de l'infaillibilité papale l'aide efficace d'une éclatante adhésion. Du reste, l'attitude de Manning au concile du Vatican était en pleine conformité avec les principes qui avaient dirigé ses premiers pas dans la voie sacerdotale. Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue politique, si l'on peut ainsi parler, il dut être heureux que le nouveau dogme de l'Église romaine donnât au Souverain Pontife l'autorité nécessaire pour intervenir, en arbitre divin, dans les grands débats qui divisent le monde.

Le cardinal Manning pensait, en effet, que le rôle de l'Église romaine ne consiste pas uniquement à enseigner la Vérité révélée et à indiquer aux hommes la route du Paradis promis. Il jugeait que la Chaire apostolique doit interpréter au sens le plus large sa mission de paix et de charité, et continuer, à cet égard, l'œuvre de Jésus-Christ en tenant compte des conditions de la vie contemporaine. Le pape Léon XIII, d'ailleurs, n'a pas autrement compris ses devoirs, si nous nous en rapportons à l'Encyclique sur les ouvriers, et à tous les actes ou à toutes les paroles par où le Souverain Pontife a posé les bases d'un socialisme chrétien. Pénétré d'une conviction profonde et généreuse, le cardinal Manning n'avait pas attendu l'exemple du Pape pour conseiller aux riches la bienveillance et la justice envers les pauvres. Dans les conflits nombreux, et quelquefois très graves, qui troublent périodiquement l'industrie et le commerce de Londres, — comme dans la fameuse grève des ouvriers des docks, par exemple, — le cardinal Manning est intervenu pour faire entendre aux patrons un sévère avertissement, aux ouvriers une parole de patience. Et souvent, il fut écouté...

Telles sont les œuvres qui ont concilié à Manning l'estime, je puis presque dire : l'admiration universelle. Ses compatriotes, de toutes les confessions et de toutes les classes, étaient fiers de lui. Ce fut un homme de cœur : dès lors il semble superflu de dire que ce fut aussi un savant, un lettré délicat, un sagace conducteur de croyants, un bon prêtre. L***

(1) Voir le portrait et la biographie du cardinal Newman; année 1890, pages 274 et 313.

JACQUES INAUDI

C'est jour de séance à l'Académie des sciences. Le doyen de l'Académie, M. Darboux, vient de présenter à ses collègues un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, Jacques Inaudi, bien connu des spectateurs des théâtres et des cafés-concerts de la province. Jacques Inaudi est une admirable machine à calculer :

— Quel est, lui demande M. Darboux, le nombre dont le cube et le carré additionnés donnent une somme égale à 3600?

Le jeune homme penche la tête, fronce le front un instant, puis répond :

— C'est le nombre 15.

Il a mis quelques secondes à peine à faire ce calcul. A son tour, le secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Bertrand, lui pose la question suivante :

— Quel jour de la semaine était le 11 mars 1822, jour de ma naissance?

Inaudi répond immédiatement :

— Le 11 mars 1822 était un lundi. Vous avez vécu jusqu'ici tant de jours, tant de semaines, tant d'heures, de minutes et de secondes.

M. Bertrand savait bien être né un lundi, mais il ne s'était jamais amusé à compter le nombre des secondes, etc., qui le séparaient du jour de sa naissance. Il vérifia les chiffres donnés par Inaudi et les reconnut exacts. Telle est, en raccourci, la physionomie que présentait l'Académie le 8 février dernier. Les académiciens ont applaudi le jeune Inaudi comme leurs prédécesseurs avaient applaudi jadis Henri Mondeux, le pâtre de la Touraine, que leur présentait, en 1840, le géomètre Cauchy.

Jacques Inaudi est un pâtre piémontais. On prétend que sa vocation de calculateur se déclara un jour qu'au marché de Béziers, où il montrait une « petite marmotte en vie », il tira d'embarras un paysan aux prises avec une longue addition. Le paysan lui en dicta les nombres et Inaudi en fit le total avec une rapidité extraordinaire. Depuis, nombre de personnes l'ont mis à l'épreuve et il a vécu de ses facultés de calculateur comme les ténors de leurs cordes vocales.

Comment procède Inaudi dans ses opérations mentales? Voici ce qu'il a déclaré aux personnes qui l'interrogeaient à ce sujet :

Pour une addition, c'est à mesure qu'un chiffre lui est donné qu'il l'ajoute au précédent. Dans une multiplication, tandis que nous avons appris à compter en commençant par la droite, il procède au contraire de gauche à droite. Ainsi, soit à multiplier 452 par 328. Produit immédiat donné par Inaudi : 148,256. La série d'opérations mentales par lesquelles il obtient ce résultat est la suivante :

1°	400	×	300	=	120.000
2°	400	×	28	=	11.200
3°	328	×	50	=	16.400
4°	328	×	2	=	656
			Total.....		148.256

C'est donc quatre multiplications plus une addition qu'il a dû faire, pour donner sa réponse, et ces cinq opérations il les accomplit avec une rapidité prodigieuse.

MM. Darboux et Poincarré, à la Sorbonne, l'ont invité à résoudre ce problème :

Trouver un nombre de quatre chiffres dont la somme est 25, étant donné que la somme des chiffres des centaines et des mille est égale au chiffre des dizaines et que la somme du chiffre des dizaines est égale au chiffre des unités. Si vous renversez le nombre, il augmente de 8,082.

Celui-là a donné plus de mal à Inaudi : trois minutes lui ont été nécessaires. Ce chiffre est 1789.

Voici par quelle suite de raisonnements Inaudi est arrivé au résultat :

« Puisque le nombre demandé augmente de 8,082 en le renversant, c'est donc que le chiffre des mille doit être *1* et le chiffre des unités *9*. Je retranche donc *9* qui est le chiffre des unités de *25;* il me reste *16* pour les autres trois chiffres. Ensuite, le chiffre des mille et celui des centaines égalant celui des dizaines, le chiffre des dizaines doit être nécessairement la moitié de *16,* c'est-à-dire *8*. Nous avons donc *8* et *9,* le premier comme dizaine, le second comme unité. Or, comme nous avons dit que le premier chiffre des mille est *1,* il nous reste *7* pour les centaines; ce qui nous fait 1789. »

Le savant auditoire a reconnu que le procédé du gardeur de chèvres était plus pratique et plus facile que le secours de l'algèbre.

UNE NOUVELLE LOCOMOTIVE

A GRANDE VITESSE DE LA COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

Les ingénieurs du chemin de fer de l'Est font exécuter, en ce moment, une série de machines à grande vitesse dont ils attendent les meilleurs résultats.

Voici pourquoi ces machines ont été construites.

On sait, en général, que la Compagnie de l'Est est chargée d'un service international très pénible, soit à cause des correspondances de la France et de l'Angleterre avec l'Autriche, la Turquie, soit à cause de nos relations avec l'Allemagne. De plus, la difficulté est augmentée par une voie accidentée, autant que par la charge énorme que l'on doit y transporter, aussi pour rester dans les horaires convenus est-on obligé d'employer la double traction, c'est-à-dire des trains attelés de deux locomotives, de Chaumont et souvent de Troyes jusqu'à Belfort.

Le problème consistait donc à trouver une machine capable d'arriver à temps, malgré les rampes, les charges, et d'éviter cette double traction.

Disons tout de suite que deux ingénieurs français, MM. Salomon et Flaman, dont les noms resteront désormais inscrits aux annales de la mécanique, ont résolu la question en imaginant une locomotive dont tous les organes nouveaux et leurs arrangements relatifs ont été portés à la plus haute perfection.

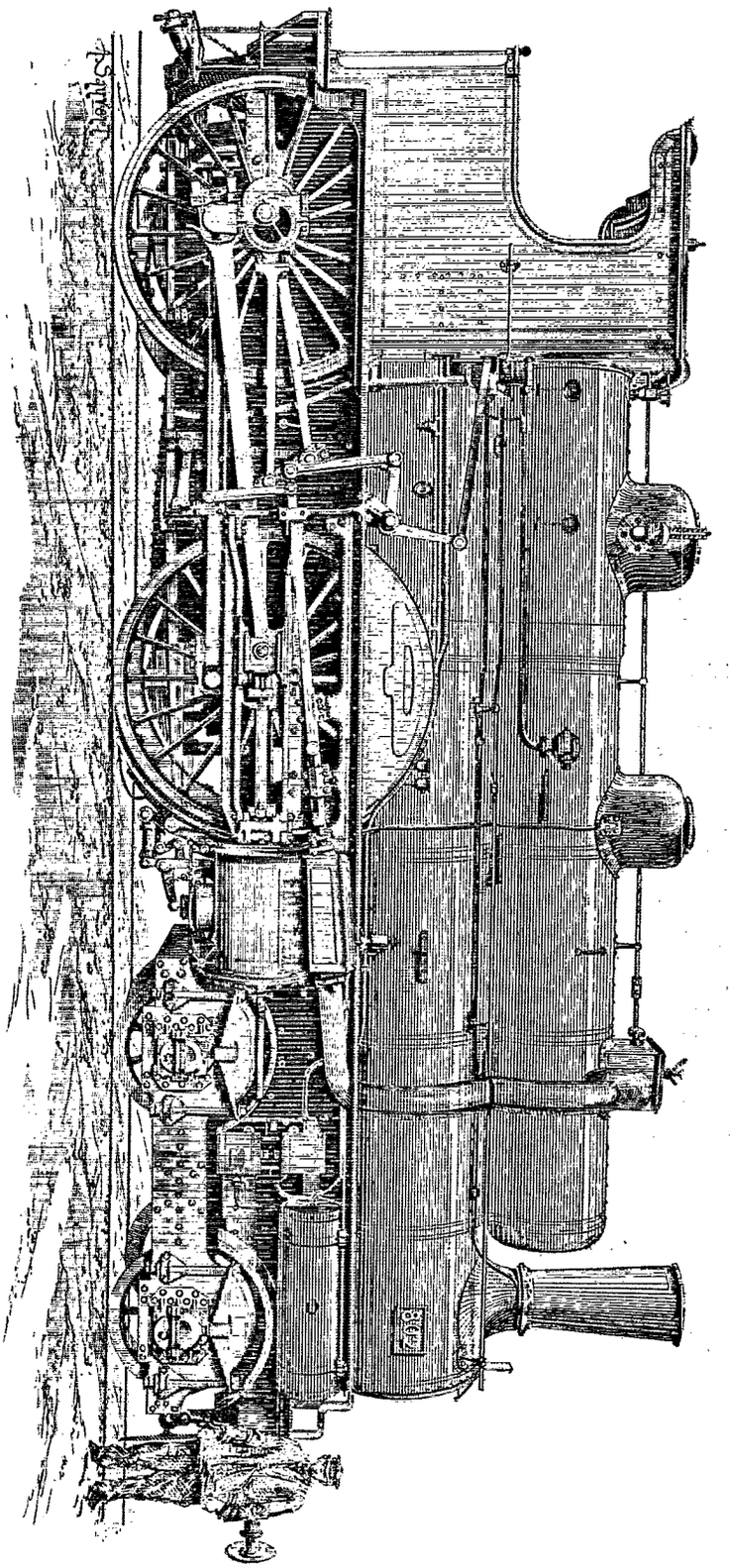
Parlons d'abord de la stabilité :

On sait que lorsqu'une voie n'est pas chargée un effort très faible suffit pour la déplacer, aussi a-t-on muni l'avant d'un bogie, parce que cet appareil permet en effet de caler la voie à la plus grande distance du point d'attaque et de répartir le choc dans le coup de lacet, sur deux points du rail. De plus, cet appareil permet en outre à la machine de s'inscrire dans les courbes avec la plus grande facilité.

Les pistons, de 0^m500 de diamètre et de 0^m660 de course et à tiroirs type Stephenson, ont été appliqués vers le milieu de la machine afin d'éviter les mouvements de lacet, qui sont un des plus graves obstacles à l'augmentation de la vitesse.

La puissance d'une machine dépend de sa pro-

duction de vapeur, c'est-à-dire de l'importance de la partie tubulaire, or cette partie est dépendante de l'écartement des roues, la chaudière ne peut donc guère dépasser 1m295.



Une nouvelle locomotive à grande vitesse construite par la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

M. Flaman, ingénieur des études, a tourné la difficulté d'une façon fort ingénieuse, en se développant sur la hauteur : il installe les tubes de la chaudière dans la partie inférieure, entre les roues, et place le générateur au-dessus, dans un second corps cylindrique réduit à 0m900 de diamètre. Les deux cylindres communiquent entre eux par trois larges orifices et viennent s'assembler normalement sur la surface avant, de l'enveloppe du foyer. De là, il résulte : que le foyer est plus élevé, chose précieuse pour une bonne utilisation de la chaleur; que la provision d'eau se trouve doublée, et enfin que la production de vapeur est sensiblement augmentée.

Afin de donner au foyer la plus grande profondeur possible, on l'a fait descendre entre les roues couplées, ce qui a permis d'obtenir une surface de 2m²415 et une hauteur de 1m920 du ciel au cadre. Le ciel du foyer a la forme d'un demi-cylindre en tôle ondulée, afin de faciliter la dilatation sans avoir recours aux fermes d'armatures, qui favorisent les incrustations.

Le nombre de tubes est de 323 de 40 millimètres, ce qui porte à 180m²21 la surface de chauffe totale, soit une augmentation de 54,5 0/0.

La boîte à escarbilles a été placée en dessous de la partie tubulaire afin d'éviter l'obstruction des tubes inférieurs.

Les roues motrices sont placées les dernières, la bielle de commande est de 2m830 et celle d'accouplement de 3 mètres.

Il résulte des expériences en voie d'exécution, que ces machines peuvent remorquer des charges de 600 tonnes sur des rampes de 8 millimètres, à la vitesse moyenne de 20 kilomètres à l'heure, ou des trains de 140 tonnes sur des rampes de 3 à 6 millimètres, à la vitesse moyenne de 90 kilomètres à l'heure. (Le rapide de Paris-Marseille ne fait guère que 59 kilomètres à l'heure moyenne.)

Disons en terminant que MM. Salomon et Flaman se sont montrés comme toujours ingénieurs de premier ordre, et que les résultats surprenants qu'ils ont obtenus leur font le plus grand honneur.

A. Sauvert.

PAUVRE COCO!

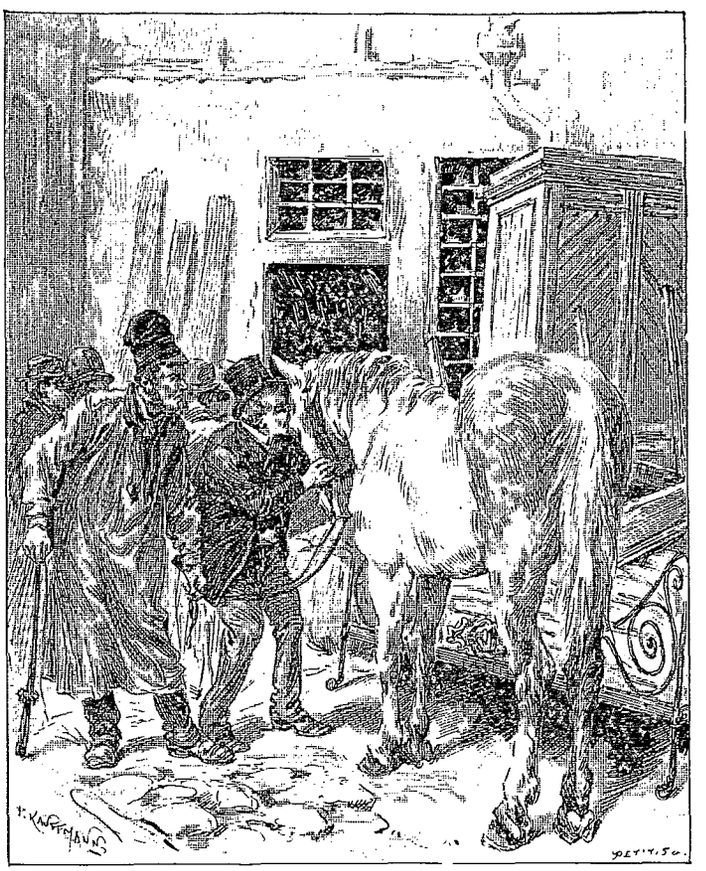
NOUVELLE

I

Le 15 avril, au matin, par un temps d'une sérénité parfaite, une scène déchirante, pour les gens que touche la peine d'autrui, se passait dans la cour d'un vaste immeuble de la rue des Francs-Bourgeois, à Paris.

Un commissaire-priseur vendait là, aux enchères publiques, en vertu d'une décision judiciaire, le mobilier et tout ce qui remplissait les magasins et ateliers de M. Guy Laroche, fabricant d'instruments de précision, ruiné par suite de catastrophes successives.

Des regrattiers, des revendeurs, des revendeuses de divers genres, considéraient, tâtaient, retournaient, avec un faux air d'indifférence, les objets apportés de l'intérieur de la maison, tentaient de se tromper mutuellement sur leurs intentions, et poussaient plus ou moins vivement les lots à leur convenance.



Allons, assez d'accolades! ricana bestialement le maquignon...

Quand la vente approcha de son terme, on amena, au milieu de la cour, un cheval percheron, gris pommelé, de belle apparence, que suivait, en pleurant, un homme d'une soixantaine d'années, son propriétaire, M. Guy Laroche.

— Mon pauvre Coco! répétait d'une voix entrecoupée de sanglots ce dernier accroché à la crinière du cheval, on va nous séparer. Ah! c'est atroce!

Et le percheron, triste, comprenant la situation, hennissant plaintivement, résistait, les yeux tournés vers son écurie, quoique celui qui le tirait par le licou, lui criât :

— Hue! carcan!

Quelques brocanteurs, quelques maquignons examinèrent aussitôt les pieds, les dents du cheval, et dirent hautement :

— Il est vieux! Il est vieux!

Effectivement, Coco était âgé; mais il paraissait jeune, parce que depuis dix-sept ans qu'il appartenait à M. Laroche, il n'avait supporté ni privations ni excès de fatigues.

Bien soigné, choyé même, au pouvoir d'un maître humain qui le chérissait à cause de son intelligence, de son courage, de sa nature d'élite, il avait vécu sans vieillir extrêmement, sans s'affaiblir, et en fournissant pourtant constamment une somme de travail rémunératrice.

C'est que le surmenage et le mauvais traitement des animaux domestiques sont des sottises autant que des actions blâmables, le meilleur moyen d'obtenir, le plus longtemps possible, de nos collaborateurs à quatre jambes, des services signalés, étant de les bien traiter et de ménager raisonnablement leurs forces.

— Nous vendons un cheval de dix-neuf ans, ni vicieux, ni malade, et en excellent état, annonça le commissaire-priseur. Il y a marchand à quarante francs.

— Quarante-cinq, dit un homme vêtu d'une longue blouse bleue.

— Cinquante, fit un autre.

— Cinquante-cinq!

— Soixante!

— Soixante-cinq!

— Soixante-et-dix!

— Soixante-quinze!

— Quatre-vingts!

— Quatre-vingts francs, messieurs, répéta le commissaire, son maillet d'ivoire levé. C'est bien vu, bien entendu?... Adjugé!

L'homme à la blouse bleue prit, au fond d'un boursicaut de cuir, quatre pièces d'or et de la monnaie qu'il tendit au commissaire, et s'empara brutalement de son acquisition.

— Mon cher Coco! dit M. Laroche, les joues mouillées de larmes et en embrassant désespérément le cheval.

— Allons, assez d'accolades! ricana bestialement le maquignon, qui appliqua sur la cuisse gauche de Coco un violent coup de canne.

Peu habitué à ce genre de familiarités, le percheron fit un écart, se redressa, essaya de se dégager, sembla en appeler à son maître, qui jamais ne l'avait battu; promptement réduit à

l'obéissance par son nouveau possesseur, dont la poigne était solide, il baissa la tête, jeta un dernier regard douloureusement interrogateur à celui qu'il quittait, et se laissa emmener.

— Mon pauvre Coco ! mon vieil ami ! sanglota M. Guy Laroche en s'affaissant, accablé, sur un banc.

II

De taille moyenne, propre et correctement mis, M. Laroche ressemblait assez, avec ses cheveux d'argent, coupés courts, et sa moustache blanche, à un ancien officier.

Sympathique, honnête, laborieux, ayant des connaissances variées et étendues, il possédait des dons précieux qui l'auraient enrichi si la malchance ne l'eût obstinément contrecarré.

Sorti de l'École centrale, et peu après successeur de son père, fabricant d'instruments de précision, industrie qui confine d'un côté à la science, d'un autre à l'art, marié à son gré, durant une vingtaine d'années, sa vie s'était écoulée calme et prospère ; puis, la tourmente avait soufflé chez lui, violente, persistante, et il était tombé, en dépit de sa résistance.

Sa femme morte, sa fortune perdue, des créanciers implacables avaient tout fait vendre à son domicile.

Ce jour-là, ce qu'il regretta le plus de ce que lui enleva, morceau par morceau et comme des lambeaux de chair, le commissaire-priseur, fut son cheval, son vieux serviteur Coco.

Quel sort allait avoir la pauvre bête ?

Le sort le plus dur probablement, et cela le navrait.

« Puisse-t-il retrouver un propriétaire juste et sensible, murmura-t-il en comprimant son chagrin, et que mes vœux d'ami l'accompagnent où il ira. »

Réduit à l'extrémité, M. Laroche dut accepter une place de cent cinquante francs par mois que lui procura, dans une administration financière, un cousin mêlé au monde de la Bourse.

Alors, il changea de quartier, et se logea modestement, rue de la Tombe-Issoire, à deux pas du réservoir de la Vanne.

Portant dignement sa misère imméritée, régulier, ponctuel, il ne s'attardait guère, en revenant de son bureau, que pour admirer les chevaux des omnibus, qui lui rappelaient son fidèle Coco.

« C'est ainsi qu'il était, soupirait-il, attendri, en contemplant les magnifiques attelages de nos grandes voitures publiques parisiennes : robuste, râblé, musclé, le pied ferme, l'œil débonnaire et éveillé, l'air vaillant et sociable, les naseaux ouverts et mobiles, la robe agréablement pommelée, toujours prêt à partir au moindre signal. Brave compagnon de mes luttes, si docile et si énergique, qu'est-il devenu ? »

Un soir d'été, vers six heures, il regagnait sa maison, se livrant à ses observations et à ses réflexions habituelles, lorsque, boulevard Saint-Michel, au-dessus de la rue Racine, il s'arrêta devant un rassemblement formé autour d'un lourd tombereau archiplein de moellons, entre les brancards duquel était un cheval usé et amaigri, que malmenait un charretier grossier.

A cet endroit, la montée est rude, et les fardiers restent fréquemment en détresse.

Le charretier, la figure rouge, contractée, les poings serrés, jurait hideusement et accablait de coups de fouet l'infortuné animal qui, en dépit de sa soumission, de ses efforts, ne parvenait pas à démarrer.

Essoufflé, tremblant, baigné de sueur, la physionomie reflétant la souffrance, le désespoir, l'impuissance, le vieux cheval gravissait son calvaire.

— Au lieu de le fouailler, se récriaient des spectateurs saisis de compassion, vous feriez mieux de vous procurer du renfort.

— C'est évident. Votre haridelle est incapable de se tirer seule de là.

— La belle destinée qu'ont les chevaux ! Faiblissent-ils, trébuchent-ils ? Vlan ! des coups, perpétuellement des coups ; et au bout d'une existence infernale que les galériens refuseraient : l'équarrisseur.

— L'homme n'a cependant pas d'aides plus dévoués, plus indispensables.

— L'homme est, plus souvent qu'à son tour, égoïste et méchant.

— Ne le frappez pas avec cette cruauté ! dirent plusieurs personnes révoltées tandis que le charretier, dont la fureur stupide augmentait, coupait, à coups de fouet lancés à tour de bras, les jarrets du cheval.

Le malheureux animal se raidit, essaya de donner ce qu'on exigeait si barbarement de lui, et demeura épuisé et pantelant contre le brancard droit du tombereau, résigné à subir la torture, sa physionomie poignante disant à son tourmenteur :

« Tue-moi ; tu me délivreras ! »

— Qu'on aille prévenir les gardiens de la paix proposèrent les gens charitables du rassemblement.

A cet instant, M. Guy Laroche perça la foule, eut une exclamation d'effroi, et pâle, bouleversé, s'avança précipitamment en balbutiant, hors de lui :

— Arrêtez, arrêtez, assassin !

— De quoi ! repartit insolemment le charretier.

— Ne maltraitez pas mon pauvre Coco !

— Votre Coco ! Il est fêlé ! plaisanta sinistrement la brute.

— Ce cheval m'a appartenu pendant dix-sept ans, et si la nécessité ne me l'avait arraché, il serait encore avec moi, n'est-ce pas, mon cher Coco ? ajouta M. Laroche, joignant l'acte aux paroles.

Le percheron tressaillit sous les baisers qu'il recevait, reconnut son défenseur improvisé, et, les yeux gros de pleurs, lui toucha tendrement la figure de ses lèvres épaisses, agitées.

— Qu'est-ce que vous me chantez? répliqua arrogamment le charretier.

— Je vous répète que je ne tolérerai point que vous martyrisiez cette bête. Osez persister, et je vous signalerai au commissaire de police et à votre patron.

— Au commissaire de police! vous vous imaginez m'intimider en parlant de me dénoncer à lui! Hé bien! je me moque du commissaire et de vous, et je corrigerai mon cheval à ma fantaisie.

— Quelle faute a-t-il commise? D'ailleurs, vous ne le corrigez pas : vous l'assommez.

— Ah! vous m'ennuyez; mêlez-vous de vos affaires!

Et bravant le public hostile qui l'interpellait à droite et à gauche, le charretier empoigna et envoya à quatre pas l'ancien fabricant, puis, ivre de rage et maniant son fouet par le manche, frappa, de toute sa force d'hercule, le vieux percheron.

Une clameur de réprobation jaillit du rassemblement, et huit ou dix assistants, plus décidés que les autres, intervinrent résolûment et bousculèrent et désarmèrent l'odieux misérable.

Mais il était trop tard : atteint itérativement au front, près de l'arcade orbitaire, blessé mortellement, Coco s'affala, en gémissant, sur le pavé, où du moins, il eut la consolation ultime de rendre sa bonne âme entre les bras de celui qui, jadis, lui avait fait la vie douce.

Des gardiens de la paix arrivaient alors, et arrêtaient l'exécrable charretier.

*

En vérité, je vous le dis, il y a des individus qui valent moins, à tous les points de vue, que les animaux qu'ils sont chargés de conduire.

ARMAND DUBARRY.



JAMES WHISTLER

Le « Portrait de ma mère », par James Whistler, que le burin de Clément Bellenger a si heureusement reproduit, vient de faire quelque tapage. Un certain nombre d'amis du peintre Whistler avaient songé à l'acquérir par souscription et à l'offrir à l'un de nos musées. D'autres proposèrent à l'artiste qu'il consentît à le céder à l'État, moyennant une somme à fixer. C'est cette dernière idée qui a prévalu. M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, est venu voir le tableau chez MM. Boussod et Valadon, où il était exposé. A la suite de cette visite, des pourparlers furent engagés avec Whistler. Peu après le « Portrait de ma mère », acquis au prix de 4,000 francs, entrait au Musée du Luxembourg, et le peintre, par décret du 31 janvier dernier, était nommé officier de la Légion d'honneur. Ce tableau, d'une conception si particulière, fut exposé à Paris au Salon de 1883.

Notre éminent collaborateur, M. Paul Mantz, s'exprime ainsi au sujet du « Portrait de ma mère » :

« L'œuvre est bien moderne par le sentiment et par le style. Mme Whistler est assise, les pieds sur un tabouret, les mains croisées sur les genoux; elle est vue de profil comme une médaille et s'enlève vêtue de noir sur un fond gris. Ce n'est pas par le modelé intérieur et par le soulignage du détail que parle cette figure austère, la vitalité qui l'anime est dans l'ensemble et non dans l'étude scrupuleuse des rides et des blessures que le combat de la vie inscrit toujours sur un visage. Whistler n'est pas un maître de la Renaissance; il ne doit rien à Dürer ou à Holbein; il ne dessine même pas une tête à la Philippe de Champaigne; il simplifie et il abrège, mais il saisit admirablement le caractère de l'ensemble, et ici il a rendu avec une intensité pénétrante la personnalité intime de son modèle. »

Et M. Paul Mantz ajoute :

« C'est, pour parler le langage de l'auteur, un arrangement en noir et en gris. Le vêtement du modèle est d'un noir léger; le mur, où s'accroche seulement une gravure encadrée, fait jouer sur une surface sans saillie toutes les variétés du gris; ici ce gris se réchauffe d'une note blonde; là, il s'assombrit dans des tons de deuil. L'harmonie générale reste assez chaude et l'ensemble n'est nullement sépulcral. L'effet est austère, silencieux, recueilli, et de ces couleurs qui sont celles de l'âme aux derniers jours, il s'exhale un charme plein de gravité mélancolique. »

Ces quelques lignes du maître nous dispensent de donner notre impression personnelle, qu'elles exposent, d'ailleurs, si éloquemment.

James Mac Neil Whistler, dont nous publions le portrait, est une personnalité aussi étrange qu'intéressante. Il est né à Baltimore. Venu très jeune à Paris, il a étudié la peinture sous la direction de Gleyre. Si je ne me trompe, il débuta en

1863 par une toile demeurée célèbre, intitulée *Femme en blanc*, et qui fut refusée... Il est vrai qu'en 1863 le jury n'était pas commode. Les refusés de cette année-là sont les gloires de l'école contemporaine. On trouve parmi eux MM. Cazin, Vollon, Jean-Paul Laurens, Fantin-Latour, Manet, Harpignies, Chintreuil, Jongkind, Bracquemond, Chauvel, etc., etc. Le public parisien, cependant, ne fut pas privé de voir la *Femme en blanc*, car elle fut reçue — on devine avec quelle joie! — au Salon des Indépendants ou des Refusés, comme ils s'appelaient alors. Néanmoins, Whistler quitta Paris, et se retira à Londres, où, sauf de nombreuses et longues excursions en diverses contrées, il a résidé jusqu'à présent.

Il n'abandonna point, pour cela, ses admirateurs français. Fréquemment, le Salon des Champs-Élysées, devenu moins sévère, lui ouvrit



PORTRAIT DE Mme WHISTLER, par son fils. — Ce tableau a été récemment acquis par l'État pour le Musée du Luxembourg. — Gravure de Clément Bellenger.

ses portes. En 1865, il y envoya sa fameuse *Princesse du pays de porcelaine;* en 1867, sa *Scène de famille au piano;* en 1882, le *Portrait de Miss Harry Meux;* en 1883, le *Portrait de ma mère;* en 1884, le *Portrait de Carlyle;* en 1885, le *Portrait de lady Archibald Campbell,* qu'on a revu à l'Exposition de 1889 et qui peut être considéré comme l'une des plus belles œuvres du maître; en 1885 également, parut aux Champs-Élysées le portrait de M. Théodore Duret.

Pour faire faire son portrait, M. Théodore Duret s'était rendu à Londres auprès de Whistler. Le célèbre peintre se mit immédiatement à cette œuvre qui ne nécessita pas, pour le modèle, moins de quarante séances de poses. Le portrait était presque achevé. M. Duret était représenté en toilette de soirée, le chapeau claque à la main et un domino rose sur le bras; — il ne restait à terminer que le chapeau claque, dont le contour était indiqué, lorsque M. Duret fut subitement rappelé en France par une dépêche lui annonçant que sa mère était malade. Il se rendit une fois encore chez M. Whistler, lui exposa les motifs de son prochain départ et lui dit que, le portrait étant fini, un modèle quelconque pourrait tenir le chapeau, et permettre au peintre de le terminer. « De la sorte, disait M. Duret, je n'aurai pas besoin de traverser de nouveau la

Manche pour tenir mon chapeau devant vous. »

La proposition était fort judicieuse, n'est-ce pas? Pourtant, jamais M. Whistler ne voulut se résoudre à l'accepter. Et il fallut que M. Duret fît, derechef, le voyage à Londres pour que l'illustre peintre pût achever le portrait, dans toutes les conditions selon lui nécessaires de précision et d'authenticité.

Un mot pour finir cette trop brève notice : M. Whistler, dont nous reproduisons les traits d'après une photographie, porte, sur le sommet de la tête, une mèche de cheveux blancs. Cette mèche est une singularité de plus dans cette curieuse et ardente physionomie d'artiste.

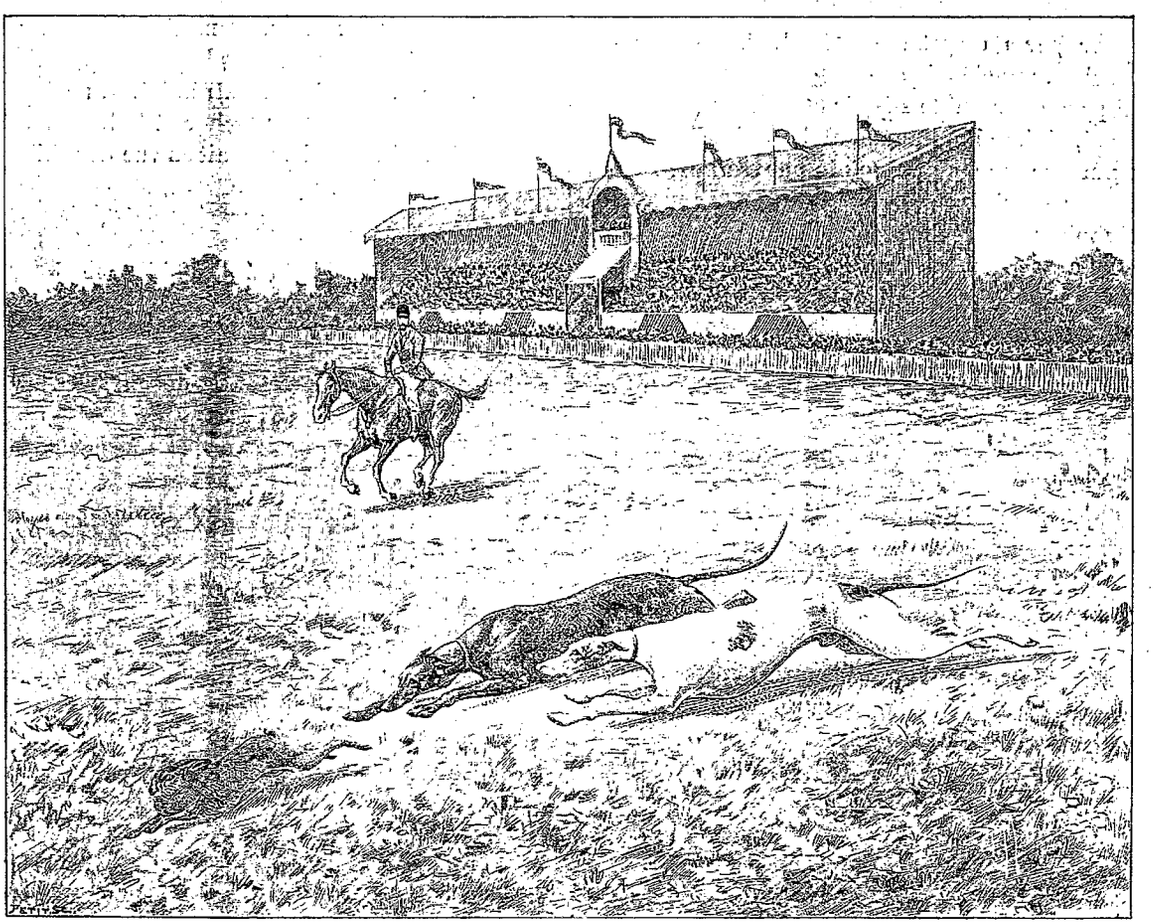
ÉDOUARD ROLLET.



JAMES WHISTLER.

LES COURSES DE LÉVRIERS

Ce sport, importé d'Angleterre par M. de Sauvenière, n'a jamais pris une grande extension chez nous et le nombre de ses amateurs est resté très restreint. Nous entendons par amateurs ceux qu'intéresse réellement la question du lévrier, au point de vue de la course, et non le public plus ou moins nombreux de parieurs, de bookmakers et joueurs de toutes sortes, qui joueraient sur n'importe quoi et pour qui c'était une occasion nouvelle de se livrer à leur passion favorite. Ceux-là ignorent pour la plupart ce qu'est un lévrier. Ce sont surtout eux qui viennent d'être atteints par le retrait de l'autorisation du préfet



UNE COURSE DE LEVRIERS A LEVALLOIS-PERRET. — Dessin de Mahler.

de police, autorisation qui, seule, permettait les courses.

Si les courses de chevaux, dont les paris sont le plus beau résultat, se sauvent aux yeux indulgents de beaucoup de personnes par le prétexte de l'entraînement et de l'amélioration du cheval, il n'en est nullement de même pour les lévriers, dont la perfection au point de vue pratique n'a aucune application en France, l'article spécial à eux consacré, dans la loi sur la chasse, de 1844, n'ayant pas été rapporté. Cet article, interdisant absolument la chasse avec le lévrier, a été introduit dans la loi en vue de la conservation du gibier, et aucun chasseur ne se soucierait de voir lâcher dans la campagne ces grands animaux, entraînés à une vitesse vertigineuse. Dans une chasse à tir, un lièvre vu n'est pas toujours tué et donne l'occasion d'un coup de fusil à plusieurs chasseurs, au lieu qu'avec un lévrier la prise suit fatalement la vue du gibier, dans les plaines rases où le lièvre gîte de préférence.

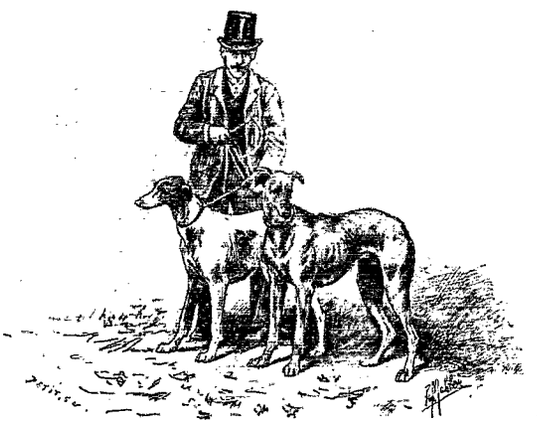
L'unique champ de courses, établi à Levallois-Perret, et que représente notre gravure, est une immense pelouse rasée sur laquelle les animaux se détachent en valeur.

Le mode de lâcher du lièvre a été transformé souvent. Le pauvre animal, perclus, ankylosé par un long séjour et quelquefois arrivé de la veille d'un long voyage dans une boîte étroite, était lâché à 80 ou 100 mètres de la paire de lévriers qui devait courir. Les chiens, dont la laisse est fixée au collier par un système spécial, facile à se déclancher, appelé *slipp*, sont tenus par un homme qui prend le nom de *slipper* et qui, à un moment donné, lâche simultanément les animaux. Alors commence une course où le pauvre lièvre ruse, fait des crochets, se débat follement contre les mâchoires de brochet qui lui talonnent les jambes. La position latérale des yeux du lièvre dans sa tête ne lui permet d'apercevoir le lévrier que lorsque la tête de ce dernier le dépasse déjà. Alors un brusque crochet de la pauvre bête est le seul moyen d'échapper. Hélas! ce crochet lui est souvent fatal et profite à l'autre qui, moins vite peut-être, se trouve placé de façon à saisir le malheureux qui n'a fait que changer de bourreau.

A propos de ce fait, le public des courses, très peu éclairé sur les règlements spéciaux de ce genre de sport, s'est souvent mutiné et violemment élevé contre le jugement d'une course. Prenant cela pour une chasse, il se disait fort judicieusement (à son avis) : « Nous devons prendre un lièvre. C'est le lévrier noir qui le happe et c'est le blanc qui est proclamé vainqueur. » De là, contestations. Mais, comme le dit fort bien Hugh Dalziel, auteur anglais, dans son livre *British Dog*, ce qu'on recherche dans une course de ce genre, ce n'est pas la mort du lièvre spécialement, c'est d'éprouver la vitesse, l'habileté et l'endurance des concurrents. Le lièvre ne sert que comme un motif au développement de toutes ces qualités et à les faire ressortir. Aussi le chien qui a poussé le lièvre assez vite et le serre d'assez près pour l'obliger au crochet, est jugé le meilleur, quoique ce soit son concurrent qui, profitant de ce crochet qu'il n'a pas occasionné, s'empare de la victime.

Un juge à cheval, en habit rouge et coiffé de la *cape* de vénerie, suit les chiens.

Récemment, on avait apporté une amélioration



Un slipper et ses chiens.

dans la condition des lièvres. Au lieu de les sortir d'une boîte où le manque de mouvement les paralysait, pour les lâcher subitement en pays inconnu, on avait aménagé une réserve où ils s'accoutumaient à l'endroit et pouvaient se livrer à des bonds hygiéniques. Le matin d'une course, on les rabattait dans un long boyau en planches, muni d'une trappe à son extrémité. On ouvrait la trappe au moment du lâcher et le lièvre, s'élançant hors du couloir, passait en vue des chiens.

LA RESPIRATION CHEZ LES CHANTEURS

La théorie de la phonation est une des plus délicates de la physiologie. Malgré les laborieuses recherches et les intéressantes découvertes faites par de nombreux et éminents savants, le problème de l'émission de la voix et du mécanisme du chant reste passablement obscur.

On sait que l'appareil de phonation n'est autre chose qu'un tuyau d'orgue : le poumon et la trachée-artère jouent le rôle du soufflet et du porte-vent; le larynx est le générateur du son, les cordes vocales jouant plus particulièrement le rôle de l'anche; enfin le tuyau vocal est constitué par le pharynx, la bouche et les fosses nasales. M. Demény, préparateur de M. Marey, professeur au Collège de France et chef du laboratoire de la station physiologique d'Auteuil, s'est préoccupé de savoir comment l'air emmagasiné dans les poumons est expiré par le chanteur, quels sont les muscles qui interviennent dans l'émission des sons filés.

On pouvait prévoir, par assimilation avec ce

qui se passe dans les tuyaux d'orgue, que les muscles expirateurs, placés comme on sait dans l'abdomen, et qui agissent en exerçant une pression sur les poumons, ne devaient intervenir que d'une façon secondaire dans le chant. Si, en effet, on augmente la pression de l'air emmagasiné dans le soufflet d'un orgue, le son émis par les tuyaux, loin de devenir plus puissant, se transforme en une sorte de sifflement désagréable; un phénomène analogue se produit lorsque des personnes qui ne savent pas jouer de la trompette ou du cor de chasse soufflent avec vigueur dans cet instrument: au lieu des sons attendus, on n'entend que des bruits fort peu harmonieux; enfin quiconque a observé un chanteur a pu facilement constater que l'abdomen reste très sensiblement immobile pendant l'émission d'une note. Les prévisions se sont vérifiées, et M. Demény, qui a fait porter ses expériences sur un certain nombre de chanteurs connus, a constaté que, dans le chant, les muscles expirateurs restent à peu près inactifs.

Signalons tout d'abord une première observation faite par le chef du laboratoire d'Auteuil : la capacité pulmonaire des chanteurs est considérable. Alors que la capacité pulmonaire normale est de 3 litres environ, chez les chanteurs elle est rarement inférieure à 4 litres et peut souvent atteindre 6 litres. Celle de M. Dubulle est 5 lit. 75; celle de M. Boudouresque 5 litres; celle de M. Giraudet 4 lit. 5.

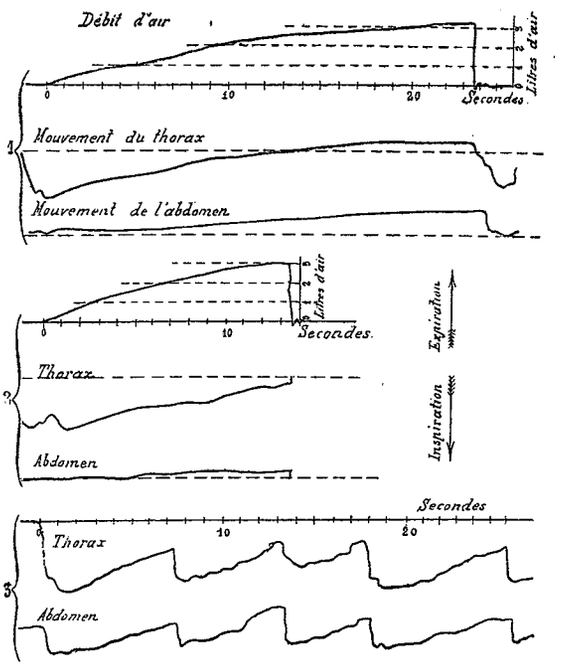
Cette augmentation du volume d'air que peut emmaganiser le poumon prouve que le chant est une véritable et excellente gymnastique. Ajoutons d'ailleurs, à ce propos, qu'il ne faudrait pas croire, la capacité pulmonaire ayant presque doublé, que le volume du thorax a doublé. Il n'en est rien; la cage thoracique a simplement été mieux utilisée.

Pour étudier le mécanisme du débit, pendant l'émission d'un son filé, de l'air emmagasiné par le poumon pendant l'inspiration, il fallait déterminer trois éléments : 1° la quantité d'air émise pendant la durée du son, et la façon dont l'émission se produit; 2° les mouvements du thorax; 3° les mouvements de l'abdomen.

La quantité d'air débitée est mesurée au moyen du spiromètre (fig.2). Cet appareil est un simple gazomètre, un grand vase cylindrique fermé contenant environ 200 litres d'air. Si on souffle dans ce gazomètre, l'air qu'on y introduit accroît la pression primitive; et de l'augmentation de pression, indiquée par un manomètre à eau, on déduit, par une application élémentaire de la loi de Mariotte, le volume d'air insufflé. Si on relie ce manomètre à un appareil enregistreur, on obtient une courbe qui indique non seulement le volume d'air expiré, mais la façon dont s'est accomplie l'expiration.

Les mouvements du thorax ou de l'abdomen sont étudiés par le pneumographe : l'appareil se fixe sur le thorax, par exemple, en suit les mouvements et les transmet à un appareil enregistreur qui les inscrit. Le pneumographe est essentiellement constitué par une capsule en caoutchouc dont l'air intérieur se comprime ou se dilate suivant que le thorax sur lequel la capsule est fixée se bombe ou se creuse.

Si donc on veut connaître la façon dont un chanteur file un son, on lui fixe un pneumographe sur le thorax, un autre sur l'abdomen, et on le fait donner sa note dans le spiromètre. Cette



LA RESPIRATION CHEZ LES CHANTEURS (fig. 1). — Diagrammes de la respiration chez MM. Dubulle n° 1, Giraudet n° 2, et Boudouresque n° 3.

expérience a été renouvelée de nombreuses fois par M. Demény, et nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des graphiques qu'il a obtenus. Si l'on considère ces graphiques, on constate que lorsque M. Dubulle (fig. 1) donne le *la* normal ou quand M. Giraudet donne le *sol*, les mouvements de l'abdomen sont presque nuls au moins au début de l'expiration; c'est le résultat que nous avions fait prévoir; ceux du thorax sont, au contraire, considérables, et les deux courbes représentatives du débit d'air et des mouvements du thorax sont sensiblement parallèles, d'où cette conclusion que l'expiration, dans le cas d'un son filé, est réglée presque uniquement par les muscles thoraciques.

Ces graphiques sont instructifs à d'autres points de vue : on constate en effet que le débit d'air est représenté par une ligne droite, ce qui signifie que, lorsqu'un chanteur file une note, l'air est expiré régulièrement. M. Dubulle, par exemple, donne le *la* normal pendant 24 secondes. Il expire 3 lit. 25 environ, et pendant chaque seconde la quantité d'air expirée est la même : 3,25 : 24. A la vingt-quatrième seconde, l'artiste doit inspirer; et la courbe devient brusque-

ment une verticale. La courbe figurative des mouvements du thorax montre qu'avant de pousser une note, l'artiste fait une puissante inspiration représentée par une forte inflexion de la courbe qui se relève pendant la durée de l'expiration, pour s'infléchir à nouveau, quand se produit une nouvelle inspiration.

De même lorsque M. Giraudet (fig. 1) donne le *sol*, — note qu'il tient pendant 14 secondes — il débite 3 litres d'air, et on constate, tout spécialement chez ce chanteur, que les mouvements de l'abdomen sont nuls.

La théorie curieuse que M. Demény a établi, à la suite de ses expériences, n'est pas toujours rigoureusement vérifiée, les chanteurs ne conduisant pas tous leur voix de la même façon. C'est ainsi que notre figure 1, qui donne le graphique des mouvements de gonflement et de dépression du thorax et de l'abdomen de M. Boudouresque chantant l'air des Nonnes de *Robert le Diable*, montre le parallélisme presque parfait des deux courbes représentatives. Il en faut conclure que, lorsque chante M. Boudouresque, ce que nous avons dit de l'immobilité relative de l'abdomen cesse d'être vrai. Les expériences que nous venons de décrire n'en sont pas moins fort intéressantes et méritent d'être reprises et développées.

A. PERREAU.



LA RESPIRATION CHEZ LES CHANTEURS (fig. 2). — Expérience faite au laboratoire de M. Marey, à l'aide du spiromètre et du pneumographe.

A, agrafe du pneumographe. — B, pneumographe. — D, appareil enregistreur. — E, caoutchouc transmettant à l'appareil enregistreur les oscillations du pneumographe. — F, spiromètre. — G, manomètre à eau marquant la variation de pression. — H, tuyau d'insufflation.

LE VOYAGE DE MM. ROUSSON ET WILLEMS A LA TERRE DE FEU

Suite et fin. — Voyez page 13.

Le 31 août 1890, nous nous trouvions sur la côte de l'océan Atlantique, non loin d'un établissement argentin nommé le Paramo, lorsque notre campement fut envahi par la mer; nous perdîmes en un instant notre tente, nos vivres et nos vêtements, et il nous fallut traverser la Terre de Feu, de la baie Saint-Sébastien à la baie Inutile, pour venir nous ravitailler à Punta-Arénas.

A la suite de cet accident, pendant le temps nécessaire à monter notre deuxième expédition, nous sommes allés étudier la Terre du Roi Guillaume IV, vaste presqu'île située au sud-ouest de la Patagonie dont elle est séparée par les canaux nommés Otway-Water, Fitz-Roy et Skiring-Water. Cette terre, qui était encore inexplorée, est couverte de grandes forêts de hêtres. De temps en temps elle est visitée par les Alacalufes, qui parcourent, avec de légers canots faits de planches grossières réunies par des lanières de cuir, toutes ces mers intérieures. De grands gisements de lignite existent à la Terre du Roi Guillaume IV, sur une longueur de plusieurs kilomètres, et ce charbon pourra rendre de grands services à la navigation du détroit de Magellan, car il est de bonne qualité, d'une exploitation facile et peu coûteuse, tandis que le charbon anglais se vend près de 100 francs la tonne à Punta-Arénas.

De la Terre du Roi Guillaume IV, notre expédition se dirige vers l'île Dawson, située à l'ouest de la Terre de Feu et concédée, il y a deux ans, à une congrégation religieuse par le gouvernement chilien. La baie Harris, où se trouve l'établissement, est d'un aspect magnifique; une grande maison sert d'église et d'habitation aux Pères de la congrégation; quelques petites maisonnettes abritent les Indiens Alacalufes, qui reçoivent des vivres de la mission et sont actuellement au nombre de 35, dont 18 enfants.

Une grande différence existe entre les Alacalufes et les Onas; tandis que ceux-ci sont grands et forts, les Alacalufes sont de petite taille, en général, et quelques-uns paraissent chétifs. Ils vivent de chasse et possèdent l'arc et les flèches comme les Onas, mais ils sont souvent dans leurs canaux à pêcher dans tous les bras de mer qui séparent les différentes îles situées à l'ouest du détroit de Magellan.

Ils sont susceptibles de perfectibilité, car, quoique la mission n'existe que depuis deux ans, beaucoup de ceux qui l'habitent commencent à parler espagnol et quelques enfants savent lire et écrire. Souvent ils sont en contact avec les pêcheurs de loups de mer, qui ont réussi plusieurs fois à les faire travailler avec eux, moyennant un salaire payable en nature, mais ils ont tenté, il y a quelques années, de se rendre maîtres des petites goélettes qui vont à la pêche des loups.

Lorsque, dans le détroit de Magellan, ils rencontrent un navire faisant le service de l'Atlantique au Pacifique, ils se rendent à bord tout nus pour inspirer plus de pitié aux passagers, pendant qu'un des canots transporte à terre tous les vêtements.

L'intérieur de l'île Dawson est très marécageux, et la côte opposée à la Terre de Feu est comprise dans cette zone nommée par les habitants du détroit « les Canaux », où il pleut sans cesse, et où la neige tombe avec abondance; aussi, nous sommes revenus à Punta-Arénas avec de violentes douleurs rhumatismales; moi-même je suis resté près d'un mois sans rien voir, presque aveugle.



Indiennes Yaghanes civilisées, à Ushuaïa (canal de Beagle).

Le 16 janvier 1891, nous repassons à la Terre de Feu pour explorer le sud; nous nous dirigeons directement vers le Rio Grande en étudiant les travaux aurifères qui s'effectuent pendant la belle saison dans les affluents du Rio del Oro; chacun des mineurs retire en moyenne 8 grammes d'or par jour, et durant six mois de l'année, une centaine d'hommes se livrent à ce travail. L'aspect de cette partie de l'île est complètement différent de celui de la partie septentrionale; la forêt antarctique commence, et, en certains endroits, des lagunes couvertes de cygnes, de flamands, d'oies, de canards, et où viennent s'abreuver les troupeaux de guanaques, égayent beaucoup le paysage et contribuent dans une large part à notre alimentation.



Voyage de MM. Rousson et Willems a la Terre de Feu. — Indiennes sur les rochers.
Côte atlantique de la Terre de Feu.

Le 3 février, nous traversons le Rio Grande, le plus important cours d'eau de toute cette contrée; il sort d'un lac situé au centre de la Terre de Feu, et est grossi par de nombreux affluents; sa largeur moyenne, à quelques milles de son embouchure, est de 60 mètres, mais au gué choisi par notre expédition il ne mesurait que 40 mètres; sa profondeur en cet endroit était de 1 mètre et sa vitesse de 1m,50 par seconde. Mais les crues de cette rivière sont souvent importantes.

Le 18 février, près du cap Saint-Paul, nous faisons la rencontre d'une tribu de 60 à 70 Indiens, composée d'Onas et de quelques Yaghans, car il n'y a pas de frontière naturelle entre ces tribus et elles sont souvent en contact; les hommes se réunissent pour chasser le guanaque, et les femmes se rendent, à marée basse, sur les rochers pour recueillir des coquillages. Les meilleures relations s'établissent avec les Indiens auxquels



Enfant fuégien de Buen Suceso.

nous faisons de nombreux cadeaux dans le but de faire quelques études intéressantes. Malheureusement, la vue des différents objets excite leur cupidité, et bientôt ils deviennent exigeants. Le lendemain, à un signal donné par une vieille femme, chacun des cinq hommes qui composent notre expédition, et que les Indiens ont essayé de distraire en leur montrant différents objets, est saisi par quatre d'entre eux, pendant qu'un de leurs chefs me frappe avec un couteau qu'il a dérobé quelque temps auparavant au sous-préfet de Buen Suceso. Les hommes se débattent, essayant de saisir leur revolver placé dans les bottes, mais ils vont succomber, lorsque le cuisinier, de qui deux Indiens ont pris la défense, se dégage et tire un coup de revolver qui met tous les indigènes en fuite.

A partir de cet endroit, le terrain devient de plus en plus marécageux et il est fort difficile d'avancer, le sol s'enfonçant sous le poids des chevaux qui ne peuvent porter des charges; il faut que tout soit porté à dos et on ne fait que quelques kilomètres par jour.

Enfin, le 8 mars, au prix de mille fatigues, l'expédition arrive à la baie Thétis où le même jour entre un petit voilier commandé par le sous-préfet de Buen Suceso, venant à notre secours. Il a été averti par les Indiens qui ont aidé le cuisinier à se dégager lors de l'attentat du 19 février, et qui ont été obligés de s'enfuir, car leurs compagnons les auraient massacrés.

Le 13 mars, l'expédition est à Buen Suceso; c'est une sous-préfecture argentine établie au sud-est de la Terre de Feu, en face le détroit de Lemaire, pour porter secours aux marins naufragés dans ces parages. Malheureusement, l'accès du port est très difficile, aussi bien par terre que par mer, et sa position nuit beaucoup à son utilité; à la baie Thétis, où le gouvernement argentin veut transférer cette sous-préfecture, elle rendra de plus grands services. Tous les trois mois ce poste doit être ravitaillé par un navire de Buenos-Ayres, mais le plus souvent ce navire est en retard, aussi la disette s'y fait quelquefois sentir. Nous avions pris quelques précautions; grâce à l'obligeance du gouverneur de la Terre de Feu argentine, nous avions pu faire parvenir des vivres plusieurs mois auparavant à Buen Suceso, mais ils furent vite épuisés, car le poste était dépourvu d'aliments, d'autant plus que le sous-préfet donnait tous les jours une ration à quelques Indiens qui vivent dans des maisonnettes confortables qu'il leur a fait construire. L'enfant fuégien, que montre notre dessin, est celui d'une Indienne de Buen Suceso qui vit dans une de ces habitations; il est placé sur une sorte de cadre en bois que l'on fiche en terre verticalement.

Le 17 mai, après deux longs mois d'attente, pendant lesquels nous avions mangé nos chevaux, tout en explorant les environs, passa le voilier de la Mission du canal du Beagle, et les signaux de détresse étant hissés, il nous prit à bord et nous conduisit d'abord à Down East Bay. Là, habite la famille de M. Bridges, qui se livre à l'élevage du mouton dans la concession que lui a donnée le gouvernement argentin. De Down East Bay, nous nous rendîmes à Ushuaïa.

Ushuaïa est aujourd'hui la capitale de la Terre de Feu argentine; pendant longtemps il n'y a eu qu'une mission anglaise, dont le but était de donner la civilisation aux Indiens Yaghans, mais depuis quelques années, un gouverneur est installé à Ushuaïa et a beaucoup contribué à l'extension de cette ville. Les Yaghans qui la fréquentent y reçoivent des aliments et des habits, comme on le voit sur une des gravures ci-contre.

Le 6 juin, l'expédition s'embarquait pour Punta-Arénas, où nous sommes arrivés le 9 au moment où une autre expédition allait partir à notre recherche.

WILLEMS.

LE VIOLONEUX DE GMUND [1]

« Au temps jadis, une chapelle sans pareille a été édifiée par la ville de Gmünd à la gloire de sainte Cécile, la patronne de la musique. — Une pierre, c'est tout ce qui subsiste aujourd'hui du sanctuaire.

« Des lis d'argent, brillants comme le disque de la lune, répandaient un éclat d'auréole autour de la tête de la sainte. Des couronnes de roses d'or ornaient l'autel et étincelaient comme les feux d'une aurore.

« La figure sacrée portait une robe blanche en argent ; ses pieds étaient chaussés de souliers en or pur et sans alliage : c'était le bon vieux temps, le temps où le renom des artistes de Gmünd rayonnait, avec leurs joyaux d'or et d'argent, non seulement à travers les plaines de leur patrie, mais au delà des mers lointaines.

« Les pèlerins venaient de près et de loin visiter la chapelle de Sainte-Cécile. Les sons d'un orgue invisible se mêlaient au chant des fidèles sous la voûte sacrée.

« Survient un jour un violoneux, rongé par la plus noire misère, les jambes branlantes, les joues creusées, la besace vide — pas d'argent, pas de pain.

« Il se met à chanter et à jouer devant l'auguste image, et répand sa tristesse dans son chant, dans son jeu. Et voici : ses accents remuent le cœur de la sainte. Écoutez! N'entendez-vous pas le mélodieux bruissement de sa robe?

« Regardez ! L'image sort de son impassible repos, se baisse en souriant et jette au pauvre enfant des Muses le soulier d'or qui chaussait son pied droit.

« Il court à la boutique du joaillier le plus voisin ; il court en chantant ; il court ivre de joie, emporté par la pensée qu'il pourra faire bombance quand il aura échangé le soulier contre de beaux écus.

« Mais le joaillier n'a pas plus tôt vu le soulier qu'il apostrophe vertement le client, et la foule ameutée de faire tomber sur l'enfant des Muses une grêle de coups et d'injures sauvages, et de le traîner sans pitié devant le juge.

« La procédure n'est pas longue, la cause est vite entendue : il est clair pour tout le monde que le miracle est une invention, et le manant le plus audacieux des voleurs.

« Malheur à toi, pauvre enfant des Muses! C'est ton dernier chant que tu as chanté devant la sainte. Tout à l'heure tu vas te balancer au gibet et te débattre dans les angoisses de la mort, comme un pauvre oiseau pris au piège.

« Écoutez! Voici la cloche qui sonne le glas funèbre. Le noir cortège s'ébranle et te mène, lente et solennelle procession, au champ sinistre où tu prendras pour la dernière fois ton vol.

« Les chœurs des nonnes et les chœurs des moines chantent les psaumes lugubres de la pénitence, et à ces chœurs se mêle, clair, pénétrant et dominant, le chant d'un violon.

« Ç'a été la prière suprême du violoneux : je demande cette grâce unique de pouvoir porter mon violon à la dernière station de ma vie. A tant de chants et de musique le violoneux mêlera le chant et la musique de son violon.

« Et maintenant la procession passe devant la chapelle de Sainte-Cécile, et, se tournant vers la porte ouverte du sanctuaire, le violoneux joue éperdûment et répand sur le parvis sacré toute la tristesse de son âme.

« Et cette foule qui tout à l'heure le haïssait et l'outrageait : O le pauvre, le pauvre violoneux ! s'écrie-t-elle. — « Je demande une chose encore, soupire-t-il ; laissez-moi, ô laissez-moi entrer, aller une dernière fois vers la sainte ! »

« On cède à ses supplications. Et le voilà qui répand de nouveau, dans les sons de son violon, toute la tristesse de son âme aux pieds de la divine Figure, et il remue le cœur de la douce et miséricordieuse fille du ciel. Écoutez ! N'entendez-vous pas le mélodieux bruissement de sa robe?

« La Figure sort de son impassible repos et se baisse en souriant vers le pauvre enfant des Muses et — lui jette le deuxième soulier en or.

« Frappée de stupeur, la foule des fidèles admire, frissonnante, la divine manifestation, et reconnaît combien l'enfant des Muses est cher à la sainte fille du ciel.

« Et la procession le ramène en triomphe à la ville, le couvre de fleurs, de bandelettes et de couronnes, et le conduit au milieu des chants et des danses à la maison commune.

« Adieu injures, menaces et préparatifs de mort! La maison ruisselante de lumière est prête à la fête ; le violoneux occupe la place d'honneur au banquet joyeux.

« Mais quand ils sont tous grisés par le vin pétillant, le violoneux s'esquive, et, joyeux, chantant, il prend à la clarté de la lune, avec les deux souliers en or, le chemin d'un pays étranger.

« Depuis ce temps, tout violoneux qui arrive à Gmünd est sûr d'être bien reçu, si pauvre que soit son équipage, et on lui fait fête, et il faut qu'il danse, qu'il danse, qu'il danse !

« Et c'est pourquoi on y chante, on y danse, on y joue du violon sans trêve ni repos, et quand toutes les cordes de tous les violons ont sauté et que tous les verres sont vidés, le son des verres vidés continue encore le bruit de la fête.

« Et quand tout partout se sera éteint le dernier son de tous les verres entrechoqués, et le dernier accent de tous les chants entonnés, et le dernier pas de toutes les danses dansées, on entendra encore et toujours résonner à Gmünd des sons joyeux sortis — des tombes et des ruines. »

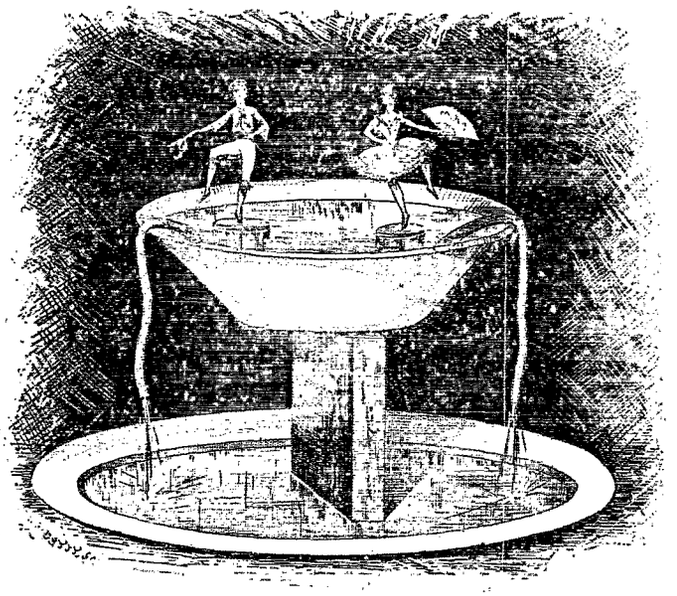
[1] Cette gracieuse composition paraîtra demain à la librairie Fishbacher, dans un volume intitulé : *Poètes et Penseurs*, de notre collaborateur, M. Alfred Marchand. C'est une traduction d'une des plus jolies ballades de Justin Kerner : *le Violoneux de Gmünd*.

AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

UN BAL DANS UNE CUVETTE

Le principe de cette expérience est basé sur le mouvement giratoire que provoque la petite branche d'un siphon lorsqu'elle affleure un liquide à décanter.

En effet, installez sur une brique placée de champ, au centre d'un plat, une cuvette ou casserole un peu profonde pleine d'eau. Puis, après avoir amorcé un siphon un peu gros en caoutchouc ou en verre, de façon que la branche supérieure plonge de 2 ou 3 centimètres seulement au-dessus de la nappe liquide, observez sa surface : un petit tourbillon se formera au-dessus de l'ouverture du tuyau. Fermez alors la partie inférieure avec une boulette de pain, la première partie de l'expérience est préparée.



UN BAL DANS UNE CUVETTE.

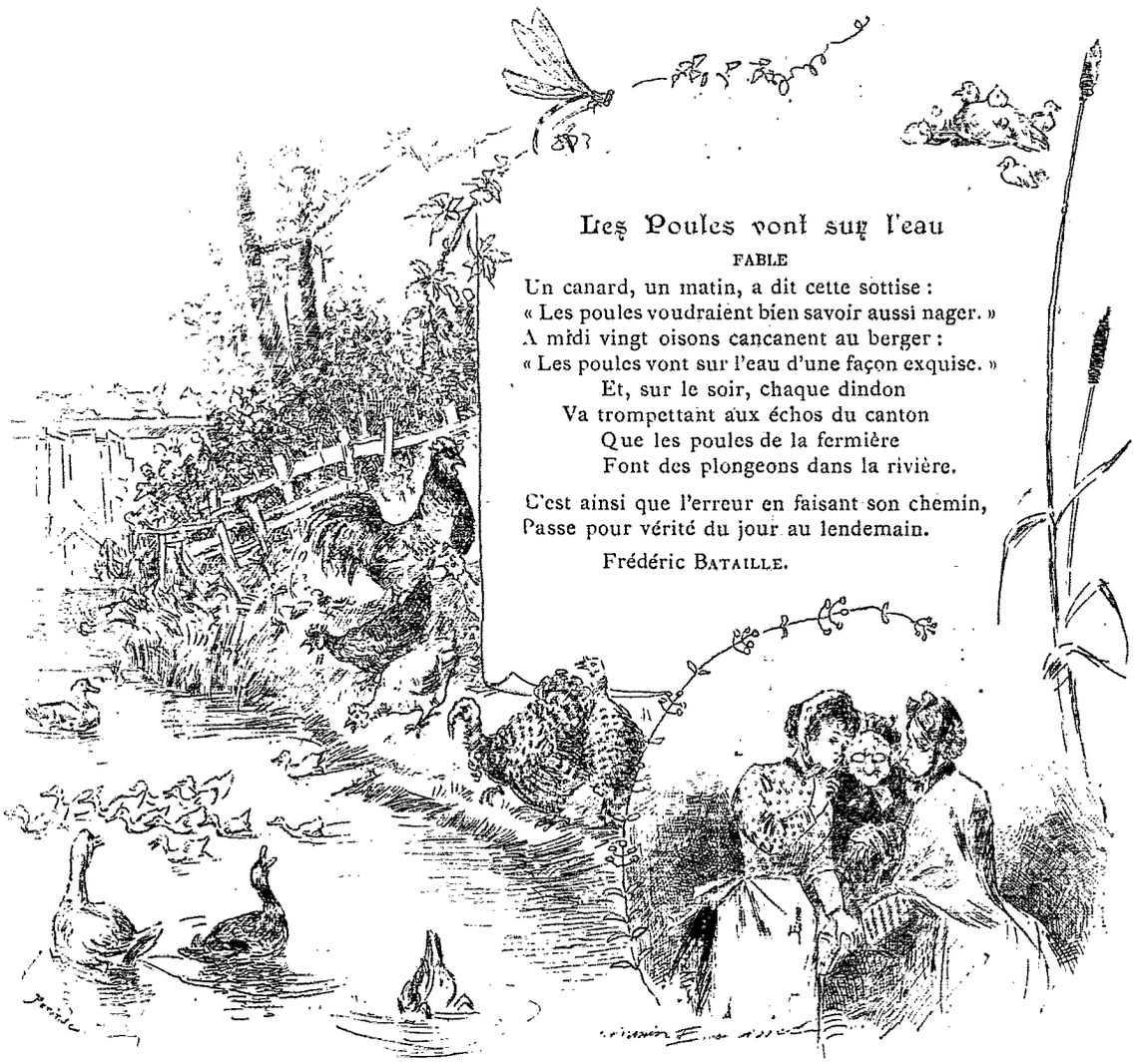
Taillez maintenant dans un bouchon deux disques de 2 ou 3 millimètres d'épaisseur chacun, et après leur avoir respectivement adapté au centre une aiguille à coudre la pointe en haut, piquez une marionnette en papier; la seconde partie de l'expérience sera ainsi préparée.

Il faut, pour que le petit système se tienne vertical sur l'eau, ne laisser surgir la pointe que d'un tiers de sa longueur au-dessus du bouchon, ce qui permet de tenir le centre de gravité et l'ensemble au-dessous du point de sustentation et d'arriver à la verticalité.

Enfin mettez délicatement votre marionnette sur l'eau à l'endroit où le tourbillon s'est produit et débouchez la branche inférieure : une valse effrénée se produira dans la cuvette.

Il est évident que si l'on adaptait plusieurs siphons avec autant de marionnettes, on obtiendrait un vrai bal dans une cuvette.

CHERCH.



Les Poules vont sur l'eau

FABLE

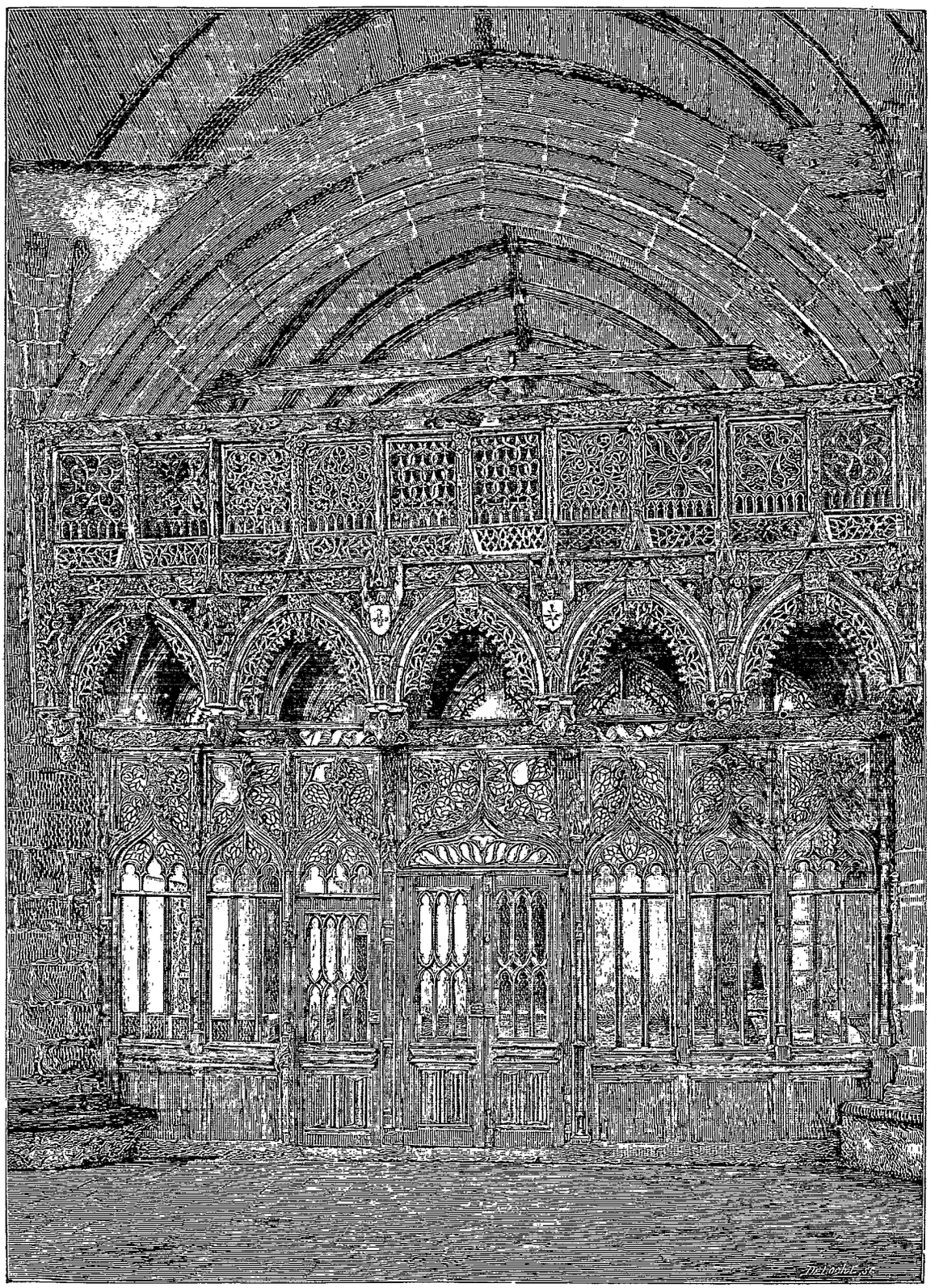
Un canard, un matin, a dit cette sottise :
« Les poules voudraient bien savoir aussi nager. »
A midi vingt oisons cancanent au berger :
« Les poules vont sur l'eau d'une façon exquise. »
Et, sur le soir, chaque dindon
Va trompettant aux échos du canton
Que les poules de la fermière
Font des plongeons dans la rivière.

C'est ainsi que l'erreur en faisant son chemin,
Passe pour vérité du jour au lendemain.

Frédéric BATAILLE.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et Gérant E. BEST.

LE JUBÉ DU FAOUËT (MORBIHAN)



LE JUBÉ DE L'ÉGLISE DU FAOUËT (MORBIHAN) — Gravure de Deloche.

L'an dernier, le *Magasin pittoresque* présentait à ses lecteurs le curieux arc de Sizun (Finistère), un des rares spécimens de la Renaissance que possède la Bretagne [1]. Répondant moins directement aux aspirations de l'âme bretonne, cette

[1] Voir année 1891, page 367.

architecture n'a pas laissé dans la presqu'île armoricaine des traces aussi nombreuses que l'art qui l'a précédée. Le gothique, issu du tempérament national, a plus largement inspiré les tailleurs de pierre et les sculpteurs sur bois dont la Bretagne ignore le plus souvent les noms, mais dont elle conserve religieusement les œuvres.

Le jubé du Faouët est le type des productions de ce genre. Chacun sait que ces constructions se composent d'une galerie supérieure supportée par une porte monumentale. La galerie servait à la lecture de l'évangile, faite par l'un des officiants. Cette destination assignait en quelque sorte au jubé la place qu'il occupe ordinairement, l'entrée du chœur, d'où le lecteur dominait la foule des fidèles occupant la nef et les bas-côtés de l'église.

Au Faouët, cette disposition se trouve changée, sans que l'intérêt de l'œuvre d'art en soit amoindrie. Vue du côté du chœur, comme la représente notre gravure, cette sculpture se détache sur une partie claire qui fait valoir sa finesse capricieuse. L'ogive en accolade de la grande porte, et des arceaux sur colonnettes qui l'accompagnent, est décorée d'un motif en feuillage découpé sur une vraie dentelle de bois de style flamboyant, remontant jusqu'à la frise.

Des hommes d'armes taillés à même la boiserie qui encadre la grande porte, semblent la garder, tandis que d'autres figures, les mains jointes, ou debout dans une attitude recueillie, rêvent au milieu des tympans qui séparent les six ogives secondaires.

Jusque-là le sculpteur s'est maintenu dans les données architecturales. Dans la frise, en revanche, commence à se montrer la fantaisie habituelle aux artistes bretons. Que cette frise règne dans un jubé ou sur les murs de l'église, leur imagination se donne libre cours. C'est tantôt une tête curieuse, s'insinuant entre les bordures, comme celle que l'on voit à la gauche de la porte, tantôt une figure diabolique montrant le poing à la galerie où se lit l'évangile, tantôt une poursuite d'animaux, le tout présenté avec une intention comique ou dramatique qui rarement manque son effet. Entre celles qui nous occupent se déroule, sortant d'un feuillage découpé dans la frise, une double bande destinée sans doute à une inscription absente.

A cette hauteur naissent les arcs sur lesquels repose la galerie. Soutenus par des animaux fantastiques et des personnages dont l'un est assis à l'envers sous le tympan qu'il porte et l'autre comiquement accroché au sien, ils s'élancent vers une seconde frise du feuillage. Aux deux côtés de l'ogive centrale, deux anges, dont l'un est couronné de roses, portent des écussons ornés l'un, d'une croix, l'autre d'un triangle rayonnant. De gauche à droite, les autres tympans sont occupés par un personnage accroché à des branches et semblant gambader à la façon du légendaire Salaün, le fou de la Vierge Marie; par un personnage symbolique tenant un tonnelet et vomissant un rat, allusion aux beuveries populaires des dimanches; par deux figures en costumes du temps, qui doivent être des portraits; et enfin par un joueur de biniou.

La balustrade de la galerie, formée de dix carreaux, porte au centre le double écusson de Bretagne, d'hermine en nombre infini, et pour le reste, des motifs d'ogive d'un caprice non moins infini, et parfois, comme dans la deuxième rose de droite, d'un effet décoratif charmant. La troisième frise reproduit sur d'autres données l'esprit de la première, figures très caractérisées, animaux fantastiques, feuillages touffus, qui dénotent une richesse d'imagination inépuisable.

Ce jubé, produit du quinzième siècle, est postérieur de quelque temps à l'église, à laquelle des arcs en plein ceintre brisé assignent une date antérieure. Il est dédié à saint Fiacre, un des patrons populaires de la Bretagne. Par son extrême légèreté, il forme contraste avec l'ensemble de l'architecture, dont le caractère est plus lourd; et par sa composition il traduit sous ses divers aspects le caractère à la fois religieux, critique et superstitieux de l'esprit breton.

MAB YANN.

A LA MER

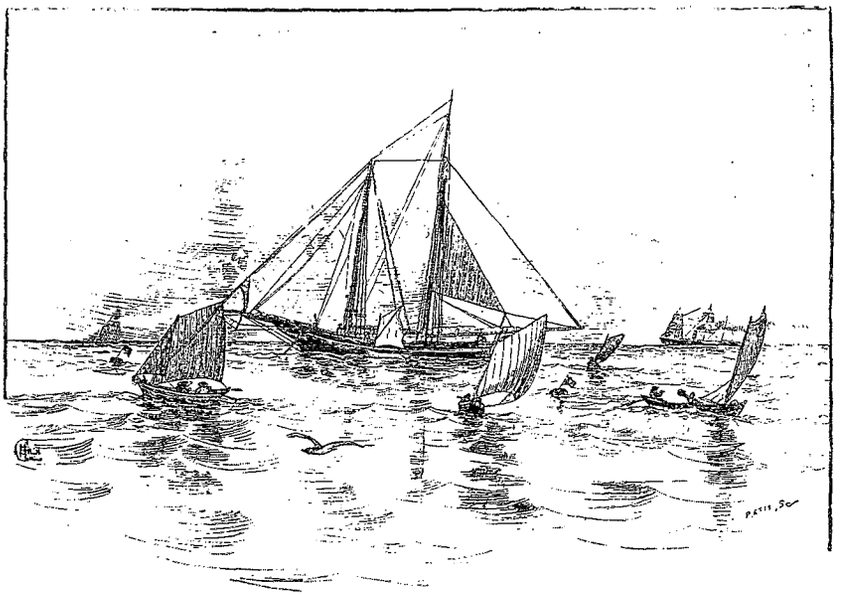
LES TRANSFORMATIONS MODERNES DE L'INDUSTRIE DES PÊCHERIES A L'ÉTRANGER

Depuis quelques années déjà, quelques savants — et plus particulièrement M. le docteur H.-E. Sauvage, directeur de la station aquicole de Boulogne-sur-Mer — ont appelé l'attention sur la pêche du poisson consommé à l'état frais, telle que la pratiquent les Américains, les Anglais, les Hollandais, etc. Cette industrie, capable d'amener sur nos marchés mêmes des poissons vivants ou parfaitement conservés, menace le commerce du hareng et de la morue qui occupent près de la moitié de notre population pêcheuse. En tous cas, sur les marchés étrangers, elle nous a déjà supplantés.

Au double point de vue économique et humanitaire, il est donc du plus haut intérêt de considérer attentivement, comment les pays autres que la France entendent la pratique de cette pêche du *poisson frais*, et de comparer leur organisation à la nôtre.

I

A de très rares exceptions près, sur nos côtes, nos pêcheurs, montés sur de légères embarcations, gagnent le large. Ils immergent alors leur chalut — dont la construction et la taille varient suivant les régions — ils traînent sur les fonds ce chalut, plus ou moins longtemps, suivant la direction du vent et l'état de la mer; puis, très péniblement, à bras d'hommes, ils lèvent l'appareil, l'amènent à bord et recueillent les poissons



A LA MER. — Les pêcheries modernes à l'étranger. (fig. 1).
Sur le lieu de pêche (États-Unis).

exige naturellement que les pêcheurs ne s'éloignent qu'assez peu de la côte. Elle leur interdit donc d'explorer les plateaux poissonneux qui se peuvent trouver en haute mer.

Enfin, nos installations de barques pêcheuses ne permettent en aucune façon d'assurer la fraîcheur du poisson capturé.

A la vérité, il existe bien, chez nos chalutiers de l'Ouest, un perfectionnement relatif des barques et des engins. Mais, nulle part, nous ne voyons adopter, chez nous, l'usage des viviers et des glacières employés à l'étranger. A part la Société des Pêcheries de l'Océan, dont le siège est à Arcachon, et qui emploie au chalutage des barques à vapeur; à part quelques très rares armateurs qui mettent aussi en œuvre la vapeur pour la pêche au large, nous ne voyons pas développer, sur nos côtes, le groupement des pêcheurs en Sociétés, utilisant les perfectionnements apportés à l'étranger pour leur industrie, et se servant de transports bien installés pour relier les lieux de pêche avec les ports voisins.

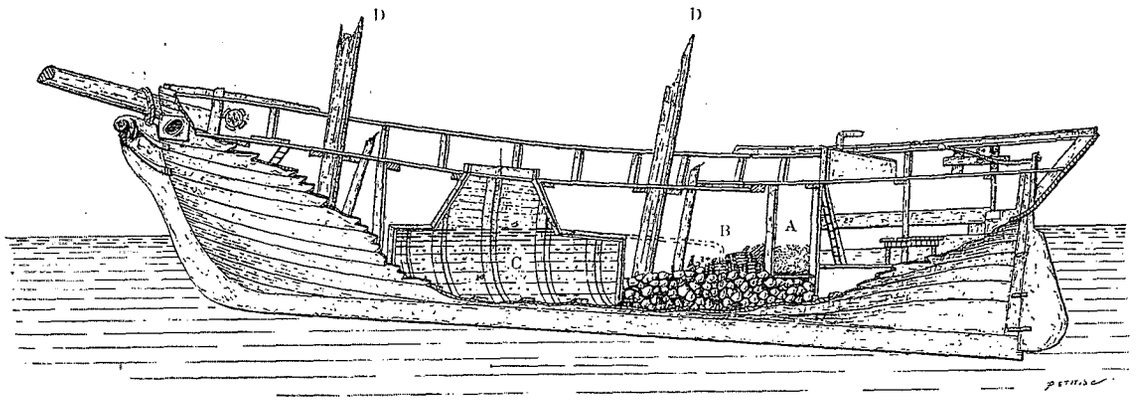
Or, ce sont là les moyens qui ont fait la fortune de beaucoup de petits ports anglais, américains, etc., etc.

capturés, dans la masse desquels ils font un tri, ne réservant que ceux qui sont de bonne vente et de conservation facile.

De nouveau, ils affalent leur engin, et cette opération est renouvelée un certain nombre de fois dans la journée; la récolte faite, on met le cap sur le port et l'on rentre.

On rentre. Mais dans quelles conditions a lieu ce retour? Il arrive fréquemment que la mer est mauvaise, le vent contraire. Il faut alors louvoyer, tirer bordées sur bordées pour atterrir, et pendant ces pérégrinations le poisson, entassé dans des paniers, se défraîchit et n'est plus toujours vendable dans de bonnes conditions.

De plus, cette nécessité du retour au port,



A LA MER. — Les pêcheries modernes à l'étranger. (fig. 2). — Coupe d'un shcooner à vivier américain
A, Glacière. — B, Morceaux de glace. — C, Vivier. — DD, Mats.

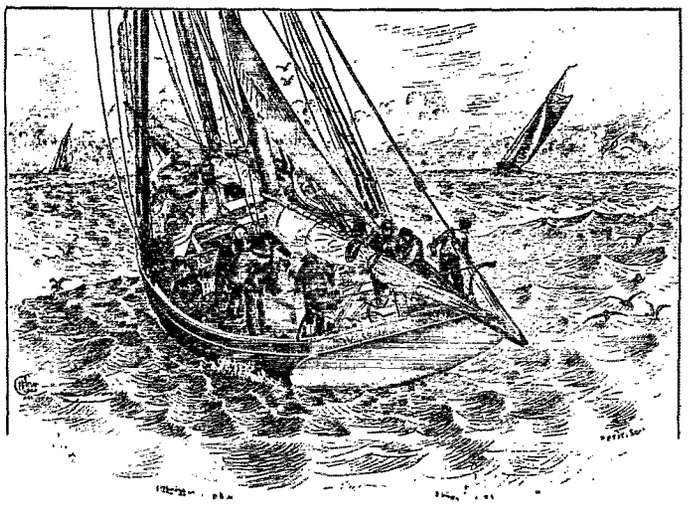
II

Je me bornerai, dans cette courte revue, à citer quelques exemples.

A Grimsby, en Angleterre, l'organisation de la pêche en Société, et l'emploi des transports à vapeur, ont fait monter le nombre des bateaux de pêche de plusieurs centaines en quelques années.

Le docteur H.-E. Sauvage, chargé autrefois d'une mission à l'effet d'étudier l'organisation de la pêche dans l'est de la Grande-Bretagne, nous apprend que dès les premiers jours d'avril commence cette pêche en Société dans les parages du Dogger's-Bank, en pleine mer du Nord, d'abord; puis, qu'à partir du milieu de mai, elle s'étend dans l'Est, vers les îles du Texel.

Ici, les pêcheurs conservent le poisson dans une légère couche de glace et le disposent en des boîtes spéciales, particulièrement constituées pour un rapide déchargement. Des vapeurs viennent sur place récolter ces boîtes, tout en pêchant eux-mêmes, et apporter aux pêcheurs, sans rétribution, de la glace concassée, des filets, des provisions de toute nature.



A LA MER. — Les pêcheries modernes à l'étranger (fig. 3). Appâtage des engins avant la pêche.

En Amérique, cette pêche en Société est aussi pratiquée en grand, au large. Les meilleurs marins y sont employés et des primes de plus fortes pêches, accordées mensuellement, y entretiennent une émulation profitable au développement de cette industrie. De plus, l'association supporte les frais en commun, de même que les pertes causées par les sinistres.

A côté de ces associations, il faut noter aussi les heureuses innovations introduites dans l'aménagement des bateaux pêcheurs et des bateaux transports.

Aux États-Unis, des schooners, bien aménagés (fig. 1), transportent sur le lieu de pêche un certain nombre d'embarcations légères avec leurs équipages. A l'endroit propice, on procède à bord du navire à l'appâtage des engins (fig. 3), puis on *amène* les embarcations avec leurs marins qui dressent les mâts, hissent leurs voiles, immergent leurs appareils et, ne s'écartant qu'assez peu du grand bâtiment, se livrent à la pêche.

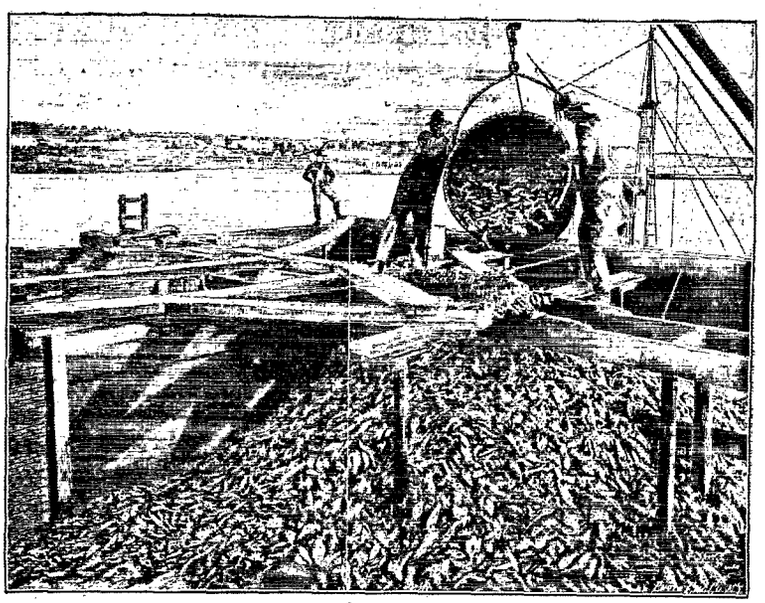
Dans le schooner, d'autre part, se trouvent aménagés des glacières et des viviers (fig. 2). Ces derniers sont construits de telle façon que leur paroi supérieure se trouve au-dessous de la ligne de flottaison. Ils communiquent avec le pont par un puits d'un mètre, en relation lui-même avec le milieu liquide. C'est donc dans ce puits seulement que se fait sentir le mouvement transmis de la houle, ce qui évite le ballottage du poisson que l'on peut ainsi ramener vivant à la côte.

Les bateaux hollandais, norwégiens, anglais, sont également pourvus de viviers; bien plus, certains d'entre eux possèdent des réservoirs où ils tiennent vivants les animaux qui leur servent d'appâts, au grand avantage de leur pêche.

Les pêcheurs hollandais adaptent aussi à leurs bâtiments de pêche des viviers mobiles qui leur servent lors de la saison de récolte du *poisson frais* et qu'ils enlèvent dès que commence celle du hareng.

Les Allemands emploient des transports à vapeur pourvus de viviers pour amener vivantes dans les ports de Prusse les anguilles capturées sur la côte danoise.

Outre les viviers, les transports des États-Unis emploient des glacières qui tiennent la largeur du navire et sont formées de cloisons épaisses en bois formant des compartiments où l'on entasse de volumineux blocs de glace. Ainsi se trouvent constitués des sortes d'appareils frigorifiques où le poisson ne touche pas la glace qui lui ferait perdre de sa saveur.



A LA MER . — Les pêcheries modernes à l'étranger (fig. 4). — Débarquement du poisson aux États-Unis.

Avec un tel outillage, il est question, à l'heure actuelle, d'amener sur les marchés d'Europe des poissons capturés par delà l'Atlantique.

Il nous faut retenir de ceci que nos installations de pêcheries françaises sont trop rudimentaires

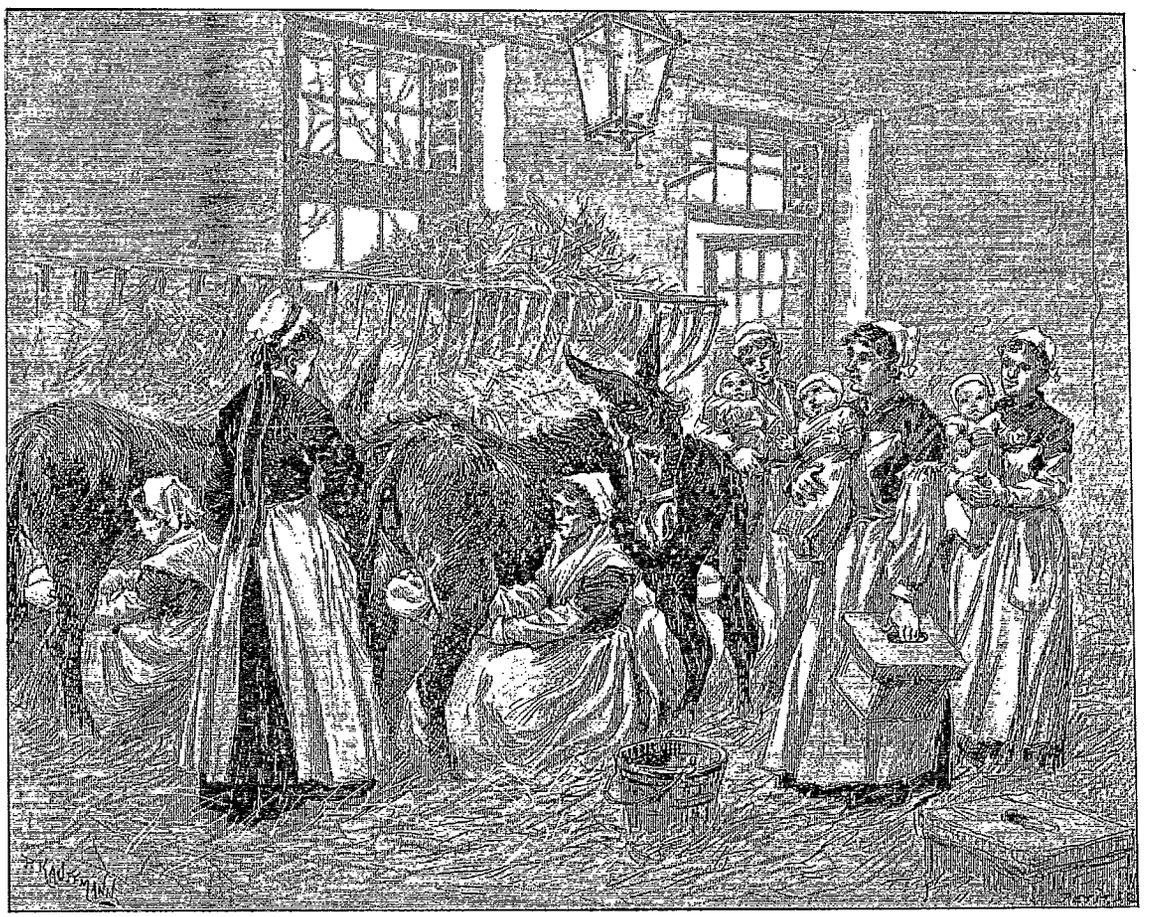
pour lutter avec une pareille et aussi redoutable concurrence. Et je ne m'occupe pas en ce moment de l'intérêt que peut trouver le consommateur à avoir du poisson tué au lieu de celui qui est mort lentement à la suite d'une longue agonie. — Ce qui est le cas pour tous les poissons de nos marchés de France.

En Hollande, en Angleterre, le poisson qui n'a pas été tué perd une grande partie de sa valeur : sur le marché d'Amsterdam, le poisson vivant est apporté dans des bachots remplis d'eau de mer; un individu, posé en équilibre sur une planche placée sur un des bancs du bachot, met cette planche en perpétuel mouvement avec les pieds, de manière à battre l'eau et à l'aérer.

III

Il faut ajouter que les efforts faits par l'initiative privée ont été secondés par les villes littorales des différents pays.

Les ports ont été disposés de la façon la plus pratique en rapport avec le transit qui s'y doit effectuer. Les quais, avec railways *ad hoc*, sont construits de façon que, dès que les bateaux ont



L'allaitement des enfants par les ânesses à l'hospice des Enfants-Assistés de la rue Denfert-Rochereau. Dessin de Kauffmann.

accosté, les poissons puissent être immédiatement déchargés, vendus, emballés et expédiés sans aucune perte de temps.

J'ajoute que le milieu marin peut fournir des êtres aptes à être utilisés par des industries spéciales, recueillis pour l'huile qu'ils donnent ou l'engrais qu'ils peuvent fournir en telles quantités que les Américains les déchargent avec des bennes (fig. 4).

Un jour peut-être sera-t-il bon d'examiner avec quels soins les étrangers se livrent à l'étude scientifique de leurs pêcheries et au repeuplement de leurs eaux littorales.

Aujourd'hui je me borne à constater en matière de conclusion que les États-Unis recueillent de leurs pêcheries, annuellement, une valeur de 500 millions; que l'Angleterre recueille de la mer 300 millions, avec 120,000 pêcheurs; les États scandinaves, 400 millions avec 130,000 pêcheurs, etc., alors que la France qui emploie à l'industrie de la pêche proprement dite 85,000 hommes, ne lui fait rendre qu'une valeur de 110 millions de francs.

Dr Georges Roché.
du Muséum.

L'ALLAITEMENT DES ENFANTS PAR LES ANESSES

De tous les allaitements artificiels essayés jusqu'à ce jour, je ne dirai pas le plus efficace mais le plus pittoresque, est à coup sûr celui qui est actuellement essayé à l'hospice des Enfants-Assistés, rue Denfert-Rochereau, à l'instigation du

docteur Parrot, et qui va être entrepris sur une plus vaste échelle, l'année prochaine, à Châtillon, où l'on construit une nourricerie plus vaste et située en meilleur air. C'est qu'il ne s'agit plus de biberon, de lait de vache ou de chèvre, mais de l'allaitement direct par de belles ânesses.

La raison du choix de l'ânesse est toute simple. La vache peut devenir phtisique, l'ânesse non. Encore une supériorité pour l'espèce asine, encore une vertu chez cette « bonne créature » dont La Fontaine parle avec tant de tendresse!

Je ne pouvais m'empêcher de faire à ce sujet quelques réflexions tandis que les filles de service de l'hospice, patientes et douces, et fort avenantes dans les blancheurs de linge de leurs coiffes, fichus et larges manches, présentaient les nourrissons à leurs nourrices à quatre pattes qui, patiemment, les laissaient prendre à bouche-que-veux-tu leur nourriture. Car elles se laissent faire avec une patience toute maternelle, les ânesses rondes au poil bourru qui habitent l'étable claire et sentant bon la provende et la litière fraîches.

Le spectacle de cet allaitement serait infiniment amusant s'il ne s'agissait de pauvres enfants, dont la moitié au moins est à peu près condamnée, et, en tout cas, disputée à la mort. Aussi, n'a-t-on ménagé aucune précaution pour les y arracher. Chaque fille de service a deux nourrissons seulement à veiller, changer, faire nourrir. Toutes les deux heures, l'enfant va voir sa mère nourrice. Il est immédiatement pesé après, afin de constater la quantité de lait qu'il a pu prendre. Le chiffre est marqué sur un tableau que les médecins consultent à leur visite.

Quel est maintenant le résultat de cet allaitement pratiqué sur des enfants délicats et pis que délicats, portant le germe de tout ce qui conduit à la mort. On en sauve, cependant, une partie. Il est vrai qu'au bout de trois mois de lait d'ânesse exclusif, on les met à une nourriture plus fortifiante, du lait de vache, qui est celui qui se rapproche le plus du lait féminin. Lorsque la nourricerie sera installée à Châtillon, on espère en sauver davantage.

Il sera curieux, peut-être, dans quelques années de suivre — et cela sera fait certainement, ainsi que me l'a assuré le directeur de l'hospice, M. May, dont la parfaite obligeance m'a mis à même d'examiner cette curieuse installation, — il sera curieux, dis-je, de voir si les nourrissons de l'ânesse ont gardé quelques-unes des qualités de la mère nourrice. Je dis qualités et non défauts: l'endurance au mal, la patience et la douceur. On leur passera bien quelques ruades à ce prix-là. Certes, il leur vaudra mieux tenir de l'âne que de la louve comme les féroces jumeaux latins Romulus et Remus, ou de la chèvre Amalthée, comme Jupiter à qui, quoique dieu mythologique, il est permis de reprocher au moins une âme un peu capricieuse.

CHARLES LEGRAND.

NOTRE OFFICIER

NOUVELLE

Nous étions deux petites cousines du même âge ou à peu près, et notre officier, un capitaine de cavalerie resté chez nous après le passage de l'armée de l'Est, nous avait pris en grande affection. Nous le lui rendions bien.

Le jour où cette armée défila dans les rues de notre petite ville paisible, on ouvrit toutes grandes les fenêtres, malgré le froid, et l'on nous assit sur l'appui de celle de la salle à manger, bien enveloppées dans le même châle, pour que nous puissions contempler ce spectacle extraordinaire. La famille, grave et silencieuse, se tenait debout derrière nous. Ce que nous voyions nous étonnait beaucoup.

Les voisins avaient ouvert leurs fenêtres, eux aussi; partout, le long des deux hautes rangées de maisons jaunes, d'une couleur particulière à ce pays, des têtes d'enfants curieuses se penchaient au dehors, et leurs parents, debout derrière eux comme les nôtres, étaient si absorbés qu'ils en oubliaient presque de les surveiller. Quelques femmes tenaient leurs mouchoirs sur les yeux.

Sur la neige grise et souillée, sous la menace d'un ciel livide, elle défila, la grande armée. Une foule qui nous parut innombrable descendait lentement dans la ville. Les officiers, serrés dans leurs uniformes en guenilles, se carraient sur leurs maigres chevaux; mais leurs yeux brillaient de fièvre et leurs joues creuses disaient trop bien ce qu'ils avaient supporté. Les soldats n'avaient plus de force et les chevaux s'abattaient en chemin. La neige assourdissait le bruit des pas, le bruit des chutes, et pas un cri, pas une plainte, pas un éclat de voix ne sortait du défilé, tragique et silencieux.

Nous, les enfants, nous regardions avec des yeux immenses; mais nous étions trop jeunes, nous ne comprenions pas. A un certain moment, je me retournai brusquement et je vis que mes tantes pleuraient.

— Allons-nous-en! dis-je à ma cousine.

Deux ou trois heures plus tard, on nous apportait notre officier. On le mit dans la plus belle chambre de la maison, la chambre d'apparat, celle qui a une tapisserie à fleurs roses et un grand lit à baldaquin. On nous défendait d'y entrer; nous étions, certes, des petites filles dociles, mais ce jour-là la curiosité fut plus forte et nous nous glissâmes, palpitantes, à la suite des grandes personnes.

Une belle tête pâle de jeune homme, qu'encadraient des cheveux noirs, reposait, inerte, sur l'oreiller. Les tantes, toujours silencieuses et graves, s'effaçaient autour de lui, pour laisser la place à notre vieux docteur, penché sur le malade. Son long dos courbé nous empêchait de voir, et comme personne ne faisait attention à

nous, nous approchions, toujours plus près, tremblantes, nerveuses, épeurées, poussées en avant par cet irrésistible besoin d'émotions fortes que connaissent déjà les âmes d'enfants.

Mais quand le docteur, de ses gros doigts habiles, palpa la rouge cicatrice d'une blessure encore mal fermée sur la poitrine de notre officier, un frisson de douleur secoua ce pauvre corps affaibli, tandis qu'un gémissement contenu s'échappait de ses lèvres serrées.

Je regardai ma cousine, qui me regarda à son tour de ses jolis yeux bleus tragiques, et tout cela nous effrayait tellement que nous quittâmes la chambre en nous serrant bien fort l'une contre l'autre.

*

Les soldats partis, notre tranquille petite ville reprit sa monotonie accoutumée. Les jours, les semaines passaient et notre officier ne s'en allait point. Il était resté bien faible et bien las; une maudite fièvre tierce le clouait sur son lit un jour sur trois et, quand il souffrait ainsi, il devenait nerveux, impatient, irritable, s'accusait d'être à charge à mes bonnes tantes; c'étaient alors de mauvais moments à passer pour tout le monde. Les jours où il n'avait pas de fièvre, au contraire, il était doux comme une jeune fille et nous laissait lui tenir compagnie dans ses longues heures de convalescence. Il aimait à nous avoir auprès dè lui et à nous demander mille petits services. Quant à nous, notre affection pour lui tournait à l'adoration.

Ma cousine, qui était adroite, apprit très vite à tailler de minces mouillettes qu'il trempait dans son œuf à la coque; debout à côté de son lit, avec un grand sérieux, elle tenait la bouteille à deux mains et versait dans un verre à pied l'excellent bordeaux de mon oncle, sans jamais en répandre une goutte. Moi, à qui l'on ne confiait pas des soins aussi délicats, je redressais ses oreillers et j'allais lui chercher tout ce qu'il désirait.

Quand il avait fini de manger il se renversait, d'un air lassé et heureux, dans ses grands coussins blancs et remontait jusque sur ses épaules le volumineux édredon reproduisant, sur un fond de cretonne gris perle, les fantastiques fleurs roses de la tapisserie.

— Voyons, enfants, racontez-moi quelque chose.

Alors ma cousine, toute timide, allait s'asseoir au pied du lit sur un petit tabouret à elle, et moi, qui me sentais désirée, je m'installais triomphalement à son chevet.

— Que voulez-vous que je vous raconte, monsieur Rousset?

— Ce que tu voudras. Dis-moi si ta tante Jeanne a retrouvé son gros matou, ou bien, parle-moi de ton école ou de ta maîtresse de piano.

Alors je me mettais à lui raconter toutes sortes de bêtises qu'il écoutait ou n'écoutait pas, les yeux fermés et effilant ses moustaches noires. Parfois un sourire amusé passait sur son visage. Je lui parlais de tout, de l'école et de mes leçons de piano, des tantes ou des gens de la ville; il daignait s'intéresser à l'histoire de mes démêlés avec un certain maître de calligraphie qui prétendait que j'y mettais de la mauvaise volonté, et il rit franchement aux éclats quand je lui racontai que des gamins avaient attaché une toupie à la queue du chat gris de ma tante Jeanne, et qu'elle avait voulu porter plainte. Jugez si j'étais glorieuse!

Ma cousine m'interrompait de temps à autre par une observation timide quand ma trop fougueuse imagination m'emportait au delà des limites de la stricte exactitude.

Je pense, à présent, que nous avons dû souvent l'ennuyer, notre pauvre officier, avec ces histoires d'enfants et qu'il était bien patient et bien bon. Il faut dire aussi qu'il n'avait rien de mieux à faire. Il était encore trop faible pour écrire longtemps; une conversation soutenue le fatiguait; une promenade d'un quart d'heure, les jours de soleil, le recouchait épuisé sur son grand lit à baldaquin. Il lisait quelquefois, appuyé dans ses oreillers, les livres qu'on allait lui chercher à la bibliothèque circulante; d'un air un peu dégoûté, il tournait par-ci, par-là une page, puis repoussait languissamment le volume en disant qu'on lui donnait des vieilleries.

Le soir, on venait chercher ma cousine qui ne demeurait pas dans notre maison. Elle enveloppait sa tête blonde dans son capuchon rose et tendait d'un joli mouvement affectueux encore qu'un peu effarouché, son front au baiser de son grand ami. Au fond, elle avait toujours eu peur de lui.

Nous restions seuls. Il faisait chaud; la lampe posée sur une table éclairait une moitié de la chambre et laissait le grand lit dans une demi-obscurité. Sous l'ombre douce du baldaquin fleuri de roses, dans l'amoncellement blanc du linge, les yeux de l'officier, toujours un peu fiévreux le soir, brillaient comme deux étoiles noires. Il regardait la porte, elle était fermée; oui, nous étions bien seuls.

— Donne-moi vite... tu sais, disait-il avec un impatience dans la voix.

J'ouvrais la grande armoire où ma bonne tante avait serré le peu d'effets qu'il possédait. De toute la force de mes petites mains énergiques, je poussais un fauteuil dans l'entrebâillement des battants, je grimpais, et mes doigts erraient un instant sous une pile de bas tricotés pour les pauvres par ma tante Louise, puis j'amenais triomphalement à la lumière un portefeuille de cuir noir.

— Dépêche-toi, disait le jeune homme, qui, accoudé, suivait de son lit la petite opération.

(*A suivre.*) A.-M. GLADÈS.

CHARLES-LOUIS MÜLLER

La mort de Charles-Louis Müller a pu laisser un vide à l'Académie des Beaux-Arts, dont il était un des membres les plus assidus et les plus actifs, elle n'en laisse pas dans l'art du siècle. Müller a eu la bonne fortune de parachever l'œuvre de sa vie, de dépenser sous toutes les formes picturales les ressources d'une remarquable complexion morale.

Né à Paris, en 1815, d'un père artiste, il a ouvert les yeux sur les miniatures qui sortaient du pinceau paternel. Sa première enfance s'est nourrie de cette contemplation, et elle en a subi l'influence. Sa vocation, en effet, ne tardait pas à se manifester. En 1834, après plusieurs années d'études, Léon Cogniet le menait à l'École des Beaux-Arts où il le faisait inscrire. Müller avait alors dix-neuf ans, et à le voir prendre immédiatement un parti en art, il semble que dès ce moment il avait déjà la vision nette de la voie qu'il allait parcourir.



Charles-Louis Müller.

Peu attiré par l'art officiel d'alors, résolu à suivre le courant nouveau où entrait la peinture avec Gros, Guérin et Delaroche, il ne s'attarda pas à poursuivre les succès académiques. Laissant à d'autres les prix de Rome qu'il lui était si bien permis d'ambitionner, il se laissa aller à l'attrait de la vie ambiante, de la vérité avec ses drames, ses comédies, ses idylles. A l'époque où Balzac sacrifiait toutes les poésies à la recherche de cette même vérité, il peignit ce qu'il voyait, tel qu'il le voyait, renonçant seulement aux spectacles de dépravation indignes de la lumière artistique.

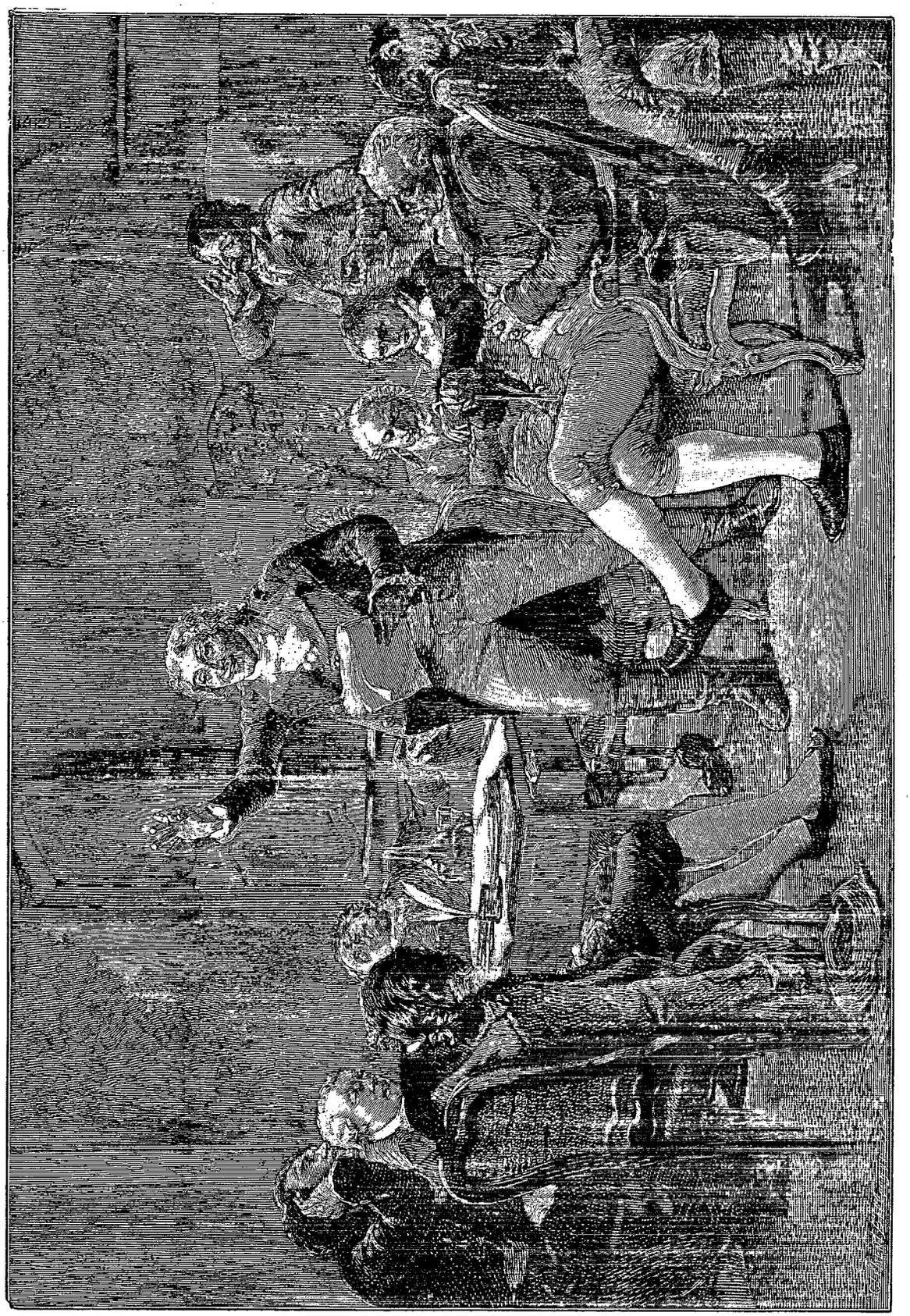
Il exposa pour la première fois au Salon de 1837, et dès son début fut remarqué. Le succès d'ailleurs ne devait pas tarder. C'est avec une idylle qu'il le remporta, avec une *Ronde de Mai* qui se trouve aujourd'hui en Russie dans la famille Apraxine. Le premier pas était franchi. La célébrité lui vint avec l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, œuvre d'une simplicité pénétrante, qui lui ouvrit toutes grandes les portes des cercles officiels. Dès lors, il redoubla d'efforts. Ses études, à partir de ce moment, deviennent plus serrées et plus puissantes. En passant, il s'exerce à des tableaux de genre dont la vogue s'emparait à leur apparition. Mais il ne s'oubliait pas dans ces compositions d'un genre inférieur. Son œil se fixait toujours sur l'histoire, et les œuvres de l'avenir se mûrissaient dans une étude constante.

En 1850 éclata le coup de foudre de l'*Appel des Condamnés*. Inutile d'insister sur le succès de ce tableau. Populaire dès le premier jour, il offrit à la reproduction une matière inépuisable. Aujourd'hui encore, tant est puissante la vérité de cette scène, il garde la fraîcheur du premier jour ; et sa popularité n'a pas décru. Les gardiens de la Conciergerie vous désignent encore la salle où Müller vint faire ses études de fonds pour ce tableau. Le Musée du Luxembourg acheta cette toile pour la somme de 15,000 francs, payables en quatre annuités, et souscrivit à la condition expresse que le tableau resterait au Luxembourg jusqu'à la mort de l'artiste. Il est en ce moment au Musée de Versailles.

A l'*Appel des Condamnés* succédèrent de grands travaux. Chargé par le gouvernement de perpétuer le souvenir de la visite de la reine Victoria à Paris, il composa une œuvre de grandes dimensions représentant la réception au château de Saint-Cloud de la reine d'Angleterre, entourée du prince Albert, de la princesse Victoria, aujourd'hui impératrice Frédéric, du jeune prince de Galles et des lords Clarendon, Paget, Abercorn, Ponsonby et du major Phipps. Les esquisses très poussées des figures anglaises se trouvent encore dans l'atelier du maître. Quant au tableau, il a subi le sort du château de Saint-Cloud où il était marouflé. L'incendie de 1870 l'a réduit en cendres, et les seules traces qu'il en reste sont ces études et l'esquisse de la composition.

Müller fut chargé par la suite de la décoration de la salle des États. A l'ancien Hôtel de Ville, il exécuta un plafond dont le sujet était l'*Affranchissement des Communes*. Mais son œuvre capitale dans le genre décoratif fut la voûte du pavillon Denon. Un ensemble de quatre parties énormes, habilement reliées à la sculpture qui décore la coupole, l'occupa pendant plusieurs années. Quatre panneaux représentant les âges artistiques de la France, et accompagnés de figures symboliques, occupent les faces, et présentent sous ses divers aspects toute la conception artistique de Müller. Ce travail, à lui seul, exigerait une étude considérable que nous n'avons pas l'intention de faire ici.

Depuis, il se consacra à des tableaux de caractère qui vinrent augmenter son bagage déjà nombreux de toiles de genre : le *Jeu*, le *Baiser*, la *Lecture*, l'*Antiquaire*, de nombreuses études d'enfants, s'effaçant de temps à autre pour laisser passer ou des tableaux d'histoire tels que *Henry VIII*, l'*Arétin*, le *Roi Lear*, les *Irlandaises*, *Lady Macbeth*, *Nous voulons Barabbas*, ou des peintures



La Lecture. — Peinture de Charles-Louis Müller. — Gravure de Clément Bellenger.

religieuses représentant l'*Assomption* et un *saint Michel* appartenant à Notre-Dame-des-Victoires, les *Saintes Femmes au tombeau*, une *Madeleine*, etc., etc., ou des toiles patriotiques qui virent le jour en 1871.

La *Lecture*, dont nous donnons une reproduction, la première qui ait été faite de ce tableau, peut être considérée comme le type des œuvres de genre de Müller. Un poëte du temps du Directoire débite un volumineux manuscrit devant un cercle d'amis. Tout entier à sa lecture, il rayonne, il sourit à son œuvre, la lit avec amour, avec une chaleur débordante. Mais il est tellement absorbé par l'admiration de son poëme qu'il ne voit pas la scène navrante qui l'environne. Les uns dorment, d'autres songent à leurs affaires; à droite, profondément enfoncé dans de sombres réflexions, un de ses auditeurs est à cent lieues de là. Un autre prise avec jubilation. Il ne reste d'attentif que le personnage de gauche, et encore le geste de sa main en cornet témoigne-t-il suffisamment que le seul auditeur de bonne volonté est... sourd.

Nous ne citons qu'une faible partie du bagage considérable laissé par le maître. Tous les musées de l'Europe et le Musée de Washington ont acquis de ses œuvres; et le Louvre va entrer prochainement en possession de l'esquisse de l'*Appel des condamnés*.

Des distinctions sont venues trouver Müller au cours de ces grands et nombreux travaux. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, il était promu officier dix ans après, puis élu membre de l'Institut, en 1864, en remplacement d'Hippolyte Flandrin.

Ces distinctions s'attachèrent à un homme qui a tenu très haut l'honneur de l'art français. Héritier direct de Philippe de Champagne, de Lesueur; se rapprochant par certains points de Jouvenet, de Greuze, de David, il avait en art, en littérature et en philosophie, le culte des grands maîtres passionnés de vérité. Si la gloire de Rembrandt lui semblait la plus enviable et la plus haute à côté de celle des primitifs, il étudiait sans cesse les *Pensées* de Pascal, pour lesquelles il professait une profonde admiration. Shakespeare, Balzac et Victor Hugo étaient ses lectures favorites, avec des maîtres d'une dialectique serrée, tels que de Maistre et Joubert.

C'était un cerveau puissamment organisé. Dans le discours qu'il a prononcé sur la tombe de Müller, M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a fixé avec netteté et élévation la figure de ce Parisien aux grandes conceptions, endiablé d'esprit, vif et profond, ardent et discret de cœur, de roc dans ses convictions, toujours prêt à l'admiration pour tout ce qui est beau ou droit, et en toute matière ignorant le parti pris.

L'éloge était grand et juste. Il était digne de l'orateur et de son sujet.

J. Le Fustec.

OPTIMISTES ET PESSIMISTES

M. Renan vient de publier un livre intitulé : *Feuilles détachées*. Comme le titre l'indique, ce sont des miettes d'un festin. De l'œuvre on n'appréciera ici ni le mérite littéraire, ni la valeur philosophique. Tout le monde sait que, en littérature, l'auteur est de la famille de Merlin l'*enchanteur*, et, en philosophie, de l'école de ce bel esprit du dix-huitième siècle dont Saint-Évremond disait : « Il ne croit à rien, mais il y croit bien chrétiennement. » Dans le nouvel ouvrage, on ne veut voir qu'une chose, un signe des temps.

Il y a dix ans, le pessimisme était à la mode. Un jeune homme vantait Mme Ackerman qu'il connaissait peu, Léopardi qu'il connaissait moins encore et Schopenhauer qu'il ne connaissait pas du tout. Il assurait, d'un ton dégagé, que la vie ne valait pas la peine d'être vécue, et cependant s'arrangeait de son mieux pour rester le plus longtemps possible sur la terre.

Depuis quelques années, le vent semble changer de direction. MM. Renan, Melchior de Vogüé et Lavisse ne sont point étrangers à ce changement.

En ce qui regarde M. Renan, dans les banquets celtiques dont il est le président-né, il a parlé annuellement du plaisir de vivre. Après un bon dîner, d'ailleurs, un tel langage était de mise. Mais ce n'est point seulement à table qu'il s'est exprimé de la sorte. Tout ce qu'il a écrit dans ces derniers temps procède de cette façon souriante d'envisager l'existence. La préface de son nouveau livre se termine par une prière à Dieu, pour le remercier de la félicité qu'il a répandue ici-bas; car, soit dit en passant, nul ne prie plus volontiers que l'historien du peuple d'Israël.

L'exemple est contagieux, quand il vient de haut. L'optimisme paraît en train de détrôner le pessimisme, comme doctrine bien portée. Hier, tous les journaux parlaient d'Alfred de Vigny, à propos d'une curieuse étude de M. Paléologue. C'était une occasion favorable pour développer la théorie dont le poète des *Destinées* a été le hautain interprète. En général, on s'est contenté de rappeler que l'auteur du *Jardin des Oliviers* souffrait d'un cancer et que cela ne le prédisposait point à la belle humeur. Hier aussi, l'avant-dernier président de l'Association des étudiants de Paris, — car ces messieurs des écoles forment une petite république dans la grande et vivent d'ailleurs en bons termes avec l'Élysée, — hier aussi, M. Henry Béranger publiait un volume de vers, *L'Âme moderne*. Ce recueil donne la note du jour parmi les jeunes. Eh bien! la note est grave, mais elle ne sonne point la *désespérance*.

Donc, la méthode d'Héraclite s'en va et celle de Démocrite la remplace... parmi les dilettanti. A vrai dire, l'une n'est pas plus neuve que l'autre. Qu'importe, puisqu'il n'y a de nouveau que ce qui a déjà été oublié! Au fond, les optimistes ont

raison et les pessimistes n'ont pas tort. Abstraction faite de la douleur physique, le bonheur et le malheur semblent être ce que l'on appelle aujourd'hui des états d'âme. On connaît l'aventure du souverain d'Orient en quête de la félicité. — Un sage lui avait dit que, pour la posséder, il fallait emprunter la chemise d'un homme heureux. Le souverain fit chercher un tel homme dans ses provinces et n'en trouva qu'un seul. Mais celui-là n'avait point de chemise.

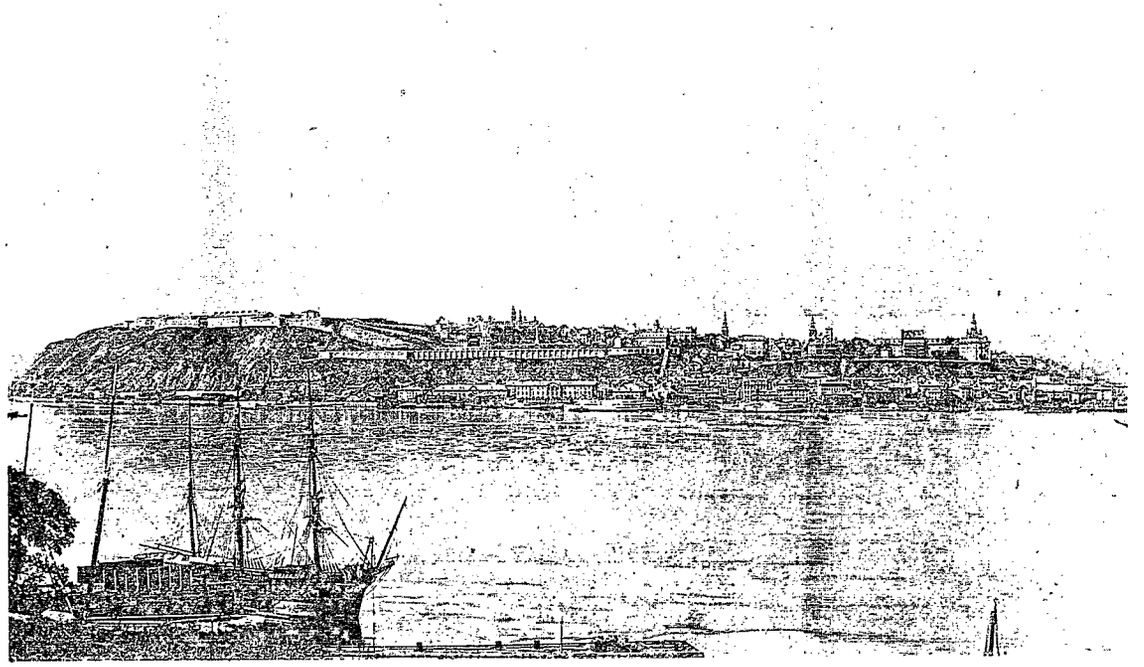
Cette légende montre que l'on peut être heureux dans toutes les conditions. En effet, se contenter de ce que l'on a, c'est le secret du bonheur. Il est vrai que, pour se contenter de ce que l'on a, il n'est peut-être point inutile d'avoir quelque chose.

A. Lair.

AU CANADA

Suite et fin. — Voyez page 25.

Québec (63,000 habitants) est, en effet, la ville française et intellectuelle par excellence de l'Amérique du Nord. Son Université, ses riches bibliothèques, ses salles de conférences, le calme



Au Canada. — Vue de Québec.

et la tranquillité qui règnent dans la ville, tout invite à l'étude. Grâce à la supériorité numérique des habitants français de la ville, Québec peut passer pour une ville entièrement française. Le type des femmes de Québec est fin et distingué; les modes et les allures y sont françaises. Ville d'ailleurs très pittoresque et où l'industrie tend à se développer d'une manière très marquée.

Sans insister sur la physionomie si intéressante de Québec, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler longuement (1), nous nous bornerons à indiquer que la construction élevée sur le monticule situé à gauche de notre gravure est la citadelle, d'où l'œil découvre le merveilleux panorama de la ville et les majestueuses perspectives du Saint-Laurent. Dans le voisinage et un peu en contre-bas de la citadelle, se développe la terrasse Dufferin. C'est là que l'ancien gouverneur du Canada résidait lorsqu'il quittait le siège du gouvernement à Ottawa (2) pour venir à Québec. Les monuments érigés à la mémoire de Montcalm et de Wolfe se trouvent dans le jardin du gouverneur.

On a reproché, non sans raison, aux Français, de ne pas savoir profiter de leur situation privilégiée vis-à-vis du Canada. Par leur communauté d'origine et de langage avec une grande partie de la population canadienne, les industriels et les commerçants français trouveraient aisément les moyens d'écouler leurs produits dans ce beau pays. Ils n'en font rien. Tandis que les rapports officiels du consulat général de France à Québec constatent que le chiffre des importations de marchandises françaises reste stationnaire, les importations allemandes, belges et suisses, se développent, au contraire, dans une progression ascendante dont la proportion est de 20 pour 100 pour la Belgique, 89 pour 100 pour la Suisse, 11 1/2 pour 100 pour l'Allemagne. Récemment, M. Feillet, gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon, adressait à ce sujet à notre secrétaire d'État aux colonies, un rapport auquel nous em-

(1) Voir années 1838, p 193; 1844, p. 287; 1861, p. 287.
(2) Voir le palais du Parlement à Ottawa, année 1888, p. 189.

pruntons ces chiffres. Cette atonie de la force expansive de la France est, à tous les points de vue, très regrettable. Elle laisse le champ libre aux contrefaçons étrangères de l'Allemagne, de la Belgique et de la Suisse. Et pourtant, le Canada lui-même donne l'exemple à la mère-patrie. Son activité s'accroît sans cesse. Il a créé en peu d'années, sur les bords du lac Ontario, une ville, Toronto, qui compte aujourd'hui 200,000 âmes et qu'on peut mettre au rang des cités les plus florissantes de l'Amérique. Il a construit, à l'aide des seules ressources dont dispose sa faible population, ce merveilleux chemin de fer, le *Canadian-Pacific*, qui, se rendant de Halifax à Vancouver, constitue — sa longueur est d'environ 4,700 kilomètres — la plus grande voie ferrée du monde. Le mouvement commercial de ce chemin de fer dépasse 1 milliard et chaque année il s'accroît de plus de 75 millions. Enfin, le courant de l'immigration s'accentue de jour en jour et trouve, grâce à cette voie ferrée, les ressources nécessaires pour mettre en valeur les immenses solitudes que les trappeurs traversaient seuls autrefois.

L'une de nos gravures représente la principale des gares du *Canadian-Pacific*, celle de Montréal.



Au Canada. — Vue du marché de Montréal, sur la place Jacques-Cartier.

Elle étonne un peu nos yeux européens habitués à d'autres lignes architecturales. Mais on ne peut lui contester un aspect grandiose, une physionomie parfaitement appropriée à sa destination.

Ses nombreuses et larges baies distribuent à flots l'air et la lumière aux diverses salles intérieures réservées au public comme aux salles des étages supérieurs où sont installés les services du chemin de fer. Ses murs bâtis en pierre dure du pays ont l'ampleur et la solidité des choses faites pour durer : telles gares, tel pays, pourrait, non sans raison, dire un humoriste.

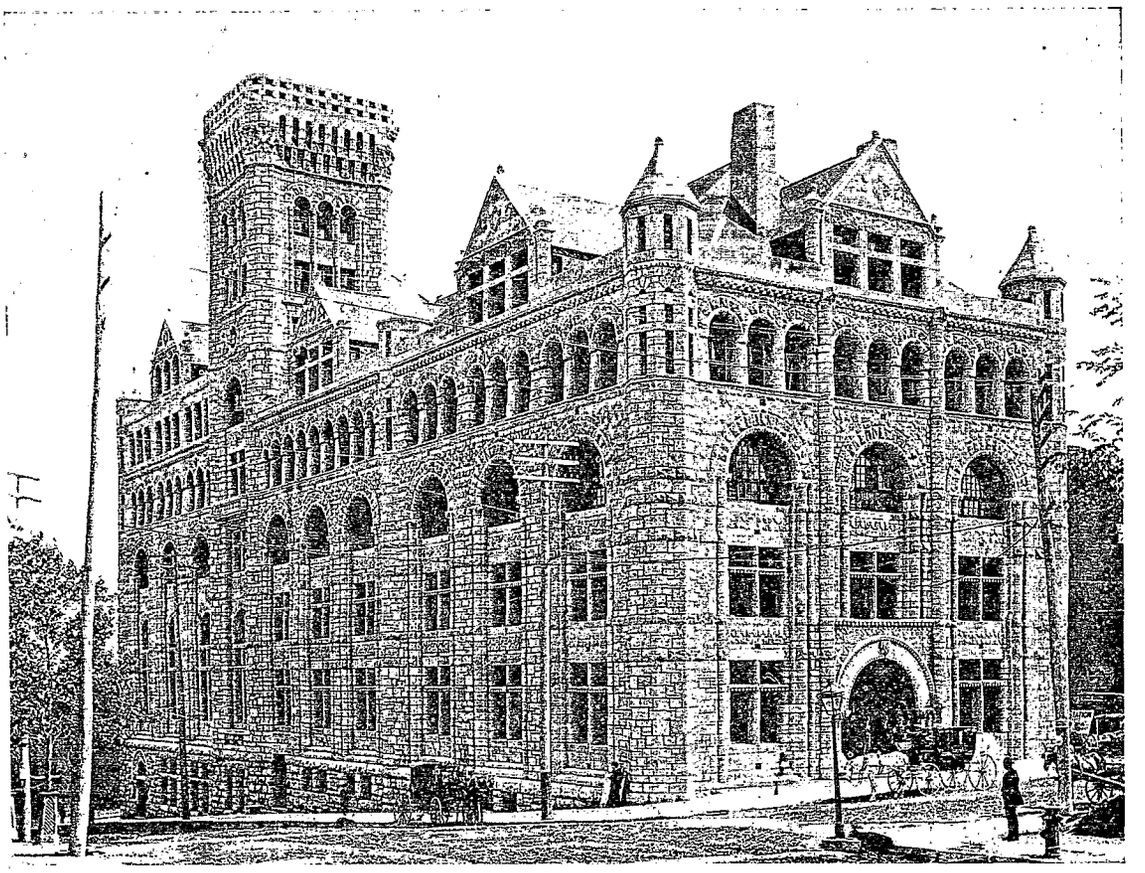
Il fallait, d'ailleurs, que la gare du *Canadian-Pacific* fût en harmonie avec la ville entière de Montréal qui possède, ainsi que nous le disions dans notre dernier article, de somptueux édifices publics. Montréal a tout à fait grand air. On en peut juger par ce qu'en laisse voir notre gravure du marché de la place Jacques-Cartier. Marché animé, où affluent les denrées récoltées dans les campagnes canadiennes, blé, maïs, légumes de toutes sortes amenées sur des traîneaux. Nous sommes en hiver. La neige couvre les toits et s'attache en cordons et en festons aux saillies des façades, tandis que vendeurs et acheteurs, chaudement vêtus, vont et viennent, se groupent et discutent sur l'immense place, au milieu des traîneaux chargés. Plus loin, entre l'hôtel de ville qui occupe la droite de notre gravure, et le palais de justice la gauche, se dresse la colonne élevée à la mémoire de Nelson. Au delà de la colonne s'étend le Champ de Mars où ont lieu les exercices

des volontaires canadiens et les cérémonies officielles.

Si l'on quitte Montréal pour s'enfoncer dans le territoire canadien, on demeure frappé du développement extraordinaire du pays entier. Ainsi que nous le disions, grâce au chemin de fer et aussi aux efforts de l'État canadien pour attirer l'immigration, le désert s'est transformé en une contrée fertile. La charrue a retourné la prairie qui produit d'abondantes moissons. Une ville élégante, Winnipeg, a remplacé le fort de traite, Fort-Gany, un des rares endroits habités qui existaient dans la contrée en 1870. Cette ville de Winnipeg compte 30,000 habitants; la province entière du Manitoba en renferme plus de 100,000, dont 11,000 d'origine française.

La petite ville de Saint-Boniface, située en face de Winnipeg, est le centre des Canadiens français au Manitoba et le siège d'un archevêché.

Jusqu'à présent ce sont principalement les Irlandais qui émigrent en masse vers ces régions du Nord-Américain. Bien que de religion catholique, les colons irlandais semblent vouloir plutôt se rapprocher de l'élément britannique, avec lequel ils étaient déjà en contact en Europe, que de la population française du Canada.



Au Canada. — Gare du *Canadian-Pacific*, à Montréal.

Comment faire profiter le commerce français de cet immense champ ouvert à l'écoulement de nos produits? Voilà la question. Aide-toi, le ciel t'aidera! est un proverbe sage. Que d'un côté nos commerçants fassent les sacrifices nécessaires pour lier des relations avec le Canada; que de l'autre, ils soient aidés afin d'échapper aux exigences de la marine anglaise, et tout ira bien. Ils peuvent alléguer pour excuse, et personne n'y pourrait contredire, qu'il n'y a pas de service maritime régulier entre la France et le Canada. Sait-on quel est le nombre des navires de commerce battant notre pavillon qui se rendent dans ces parages? 92 sur 31,124 (statistique de 1889-1890).

Dans ces conditions, il convient de montrer de l'indulgence à l'égard de notre commerce. Passer par les voies anglaises de Liverpool et d'Halifax est coûteux et il est difficile de demander à nos commerçants d'y recourir. Mais ils pourraient examiner s'il n'y a pas lieu de suivre le conseil que leur donne notre gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon. M. Feillet fait observer, en effet, que cette colonie française, en rapports constants avec le Canada, pourrait servir d'intermédiaire entre ce pays et la France. Chaque année, de nombreux navires partent de France pour aller chercher la morue à Saint-Pierre. Ces départs offrent toute la régularité qu'on peut attendre de la navigation à voiles et ils se distribuent sur les principaux ports de l'Océan, du Havre à Bordeaux; pour l'année 1891, le nombre des navires

venus de France a été de 157. Il y a là des ressources à utiliser.

D'autre part, pour ne pas augmenter leurs frais généraux, les commerçants pourraient trouver des représentants parmi les négociants de Saint-Pierre. Si ceux-ci, par leurs rapports fréquents avec le Canada, parvenaient à se créer une clientèle, ils pourraient, sans abandonner la pêche, transformer le commerce de détail, qui y est annexé, en commerce de gros pour l'exportation des produits français au Canada.

Voilà une voie nouvelle ouverte à l'activité de nos commerçants et au terme de laquelle ils pourraient peut-être trouver la réalisation de leurs vœux et de ceux de nos amis fidèles du Canada.

*

Faut-il dire quelques mots des anciennes peuplades canadiennes? L'envahissement de ce pays par les émigrants européens a fait perdre naturellement toute importance aux peuples indigènes du Canada. Ces derniers appartiennent à deux races principales, Esquimaux et Américains (Peaux-Rouges). Les premiers se livrent principalement à la pêche, sur le littoral de l'océan Glacial et sur les îles de la baie d'Hudson. Quant aux Peaux-Rouges, ils sont disséminés sur toute l'étendue du Dominion d'une manière très inégale et ont perdu singulièrement de leur sauvagerie légendaire. C'est le croisement de ces derniers avec les colons venus d'Europe qui donna naissance à la population métisse qui joua un certain rôle à diverses époques de l'histoire du Canada. Les révoltes les plus récentes de ces métis, de 1870 et 1885, sont présentes à toutes les mémoires. Leurs griefs principaux contre le gouvernement du Canada consistaient dans la confiscation des terres que l'administration opérait fréquemment dans les vastes plaines du Nord-Ouest. Il convient d'ajouter cependant que le gouvernement colonial traitait habituellement ces populations avec beaucoup de bienveillance et recourait rarement aux mesures de rigueur.

Actuellement, le Canada renferme près de 110,000 Indiens. Les deux tiers environ habitent les territoires du Nord-Ouest. Beaucoup d'Indiens parlent français ou anglais, sont protestants ou catholiques, selon le centre qu'ils habitent. Ils se gouvernent eux-mêmes, élisent leurs chefs, lesquels doivent être agréés par le gouvernement d'Ottawa. Ils sont armés de fusils et d'arcs et se livrent à l'agriculture, à la chasse et à la pêche. Ils sont d'ailleurs d'une étonnante habileté, pour la pêche notamment. Un Français, M. Rivière, actuellement en tournée au Canada, rapporte avoir vu un jour un Iroquois prendre, dans l'espace de deux heures, trente-sept magnifiques saumons.

P. Lemosof.

Pensée.

Les femmes sont comme nous dans la nature. Elles ont besoin comme nous d'une part de connaissances. Mais à la façon dont on a voulu les instruire, bien loin de multiplier leurs rapports avec l'univers, on les a séparées et comme retranchées de la nature. On leur a enseigné des mots et non des choses, et on leur a mis dans la tête de longues nomenclatures d'histoire, de géographie et de zoologie qui n'ont, par elles-mêmes, aucune signification.

Je souris avec tristesse, en songeant à ces pédagogues qui enseignent aux enfants les mots d'une langue que ceux-ci n'entendront et ne parleront jamais. Ils répondront qu'ils enseignent ainsi les éléments des sciences et donnent aux filles des clartés de tout. Mais qui ne voit qu'ils leur donnent seulement des ténèbres de tout et que, pour mettre des idées dans ces jeunes têtes, il faudrait user d'une toute autre méthode ?

Anatole France.

L'ÉCRITURE PENCHÉE

On sait qu'il existe deux sortes d'écritures : celle à *main posée* et celle à *main levée* ou *expédiée*.

L'écriture à main posée s'exécute exclusivement au moyen des doigts, tandis que le poignet joue un rôle important dans l'expédiée. La pente n'est utile que dans l'expédiée, qu'elle soit coulée ou anglaise.

Dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. le docteur Javal, dont la compétence en matière d'oculistique est justement appréciée par la Compagnie, rappelait qu'au cours d'une précédente communication il avait déposé sur le bureau de l'Académie un pli cacheté contenant l'indication des causes qui contribuent à rendre la myopie plus fréquente en Allemagne que dans les autres pays. Parmi ces causes, il en est une dont nous pouvons parler aujourd'hui sans inconvénient, car nos voisins sont, a dit M. Javal, en passe de la faire disparaître. Il s'agit de la pente de l'écriture qui serait un facteur important de la myopie.

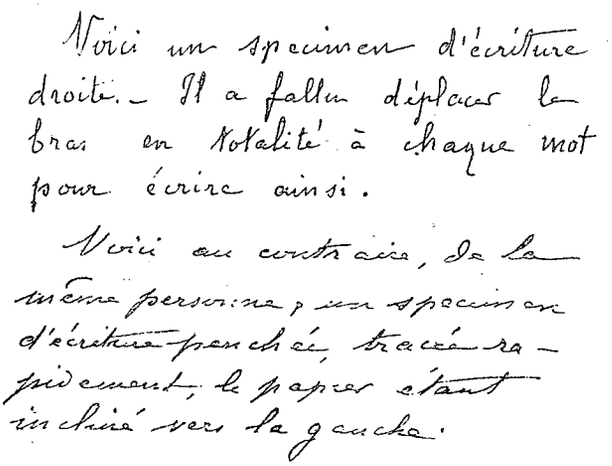
Dès 1881, dans une commission réunie au ministère de l'instruction publique et dont M. le professeur Gariel, de la Faculté de médecine de Paris, était le rapporteur, il avait été voté que, pour le premier enseignement de l'écriture, il convenait de proscrire toute pente et d'adopter la formule posée pour la première fois par George Sand : « Cahier droit, écriture droite, corps droit. »

La raison qu'on oppose en France à l'adoption

de l'écriture droite réside dans la plus grande lenteur d'exécution de cette écriture.

Il est déraisonnable — c'est, du moins, la remarque que fait M. Javal — d'enseigner aux enfants l'expédiée, puisqu'il n'est pas possible de leur apprendre à écrire du poignet. Il suffit de leur conseiller en premier lieu une écriture à main posée et de ne passer à l'expédiée qu'au moment où ils commencent à écrire sur du papier non réglé. A ce moment, on leur fera incliner le papier vers la gauche et la pente s'ensuivra nécessairement.

M. Javal ajoute qu'il est facile de se pénétrer de la justesse de l'assertion en comparant les deux spécimens d'écriture droite et penchée que



Spécimens d'écriture droite et d'écriture penchée.

nous donnons ci-joint. L'exécution de l'un demande certainement plus de temps que l'autre.

D'ailleurs, pour se convaincre de la tendance naturelle des enfants à écrire droit, il suffit de donner à copier à de très jeunes enfants des modèles d'écriture. Si on les laisse faire, l'expérience le démontre, la plupart d'entre eux n'imiteront pas la pente du modèle. Il suffira de ne rien leur dire pour qu'ils adoptent l'écriture droite.

Aux yeux de l'éminent spécialiste, toutes ces considérations ne sont pas sans une importance capitale, puisqu'elles décident dans la majorité des cas de rien moins que d'une infirmité très gênante.

Il fait observer notamment, qu'en temps de guerre, avec les tirs à longue portée, l'état de la vue est un facteur des plus importants.

C.-T. Surgeon.

On fait beaucoup de bien en France, mais on le fait isolément. Chacun a son œuvre qu'il patronne et ne connaît pas l'œuvre des autres. Réunies, ces œuvres diverses se prêteraient un mutuel appui. On ferait bien d'en écrire la nomenclature. Ce serait comme le guide et le memento de la bienfaisance. La France gagnerait à cette publicité qui démontrerait peut-être qu'elle est la nation la plus généreuse de la terre. Elle est muette sur ses vertus et ne se vante jamais que de ses vices.

Jules Simon.

LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME

LE COUVRE-LIVRE

L'emploi du couvre-livre est une mode qui remonte à une douzaine d'années, une mode qui, depuis qu'elle existe, a revêtu des formes très diverses. On a commencé par fabriquer des couvertures de livres en étoffes anciennes, en morceaux de brocart ou de soie Louis XV aux nuances mourantes, aux tons sourds, qu'entourait un large galon déteint. Des vieilles étoffes on a passé à la peluche et au velours. Bientôt la peluche et le velours ont lassé; le couvre-livre s'est fait en cuir gaufré, dur et raide, ou en cuir russe uni, très odorant et très souple. Après quoi, nouveau retour de la mode et substitution au cuir de l'étoffe, mais cette fois de l'étoffe peinte, ou de la peau préparée.

L'étoffe peinte a ce précieux avantage qu'elle varie à l'infini le couvre-livre. On peut peindre sur satin, sur moire, sur taffetas; on peut même peindre sur toile, et imiter l'ancienne tapisserie.

Quant aux procédés de peinture, ils sont, comme pour l'écran, multiples. Suivant la nature de l'étoffe, vous travaillerez à la gouache ou à l'aquarelle proprement dite. Il va sans dire que la gouache conviendra de préférence pour les étoffes rugueuses, les soies rèches et grenues, tandis que l'aquarelle s'imposera pour la peau.

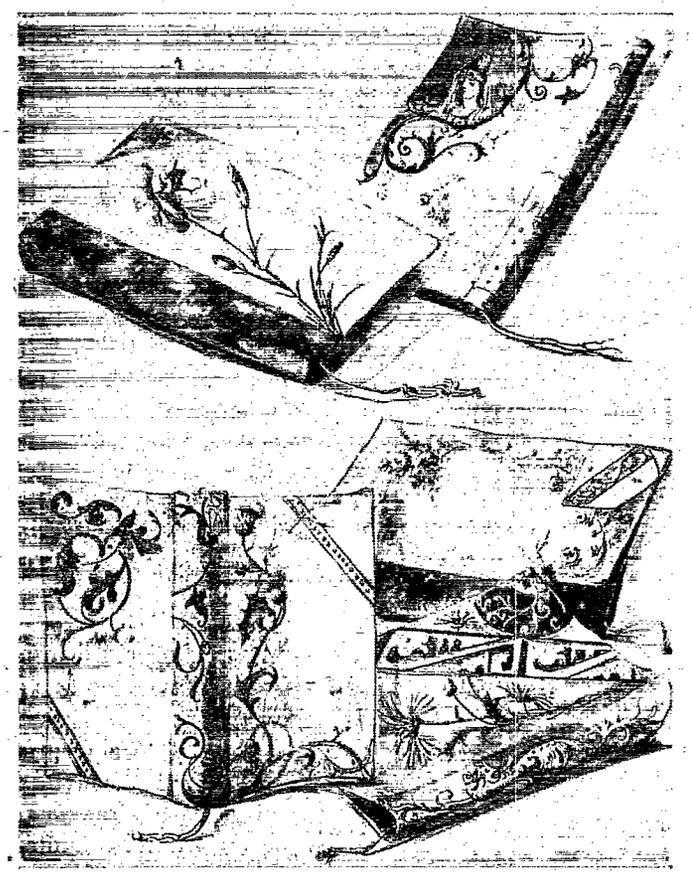
Parmi les peaux dont l'emploi est le plus usité, nous citerons surtout la peau de cygne. Mme Madeleine Lemaire en fait pour le commerce un usage très fréquent et, hâtons-nous de le dire, très heureux. La peau de cygne est très fine, très résistante aussi; elle se prête à l'aquarelle la plus fougueuse, la plus libre, aussi bien qu'à la plus étudiée. Sur cette matière, en un mot, le repentir est facile; on peut revenir sur le travail de la veille et le recorriger à plaisir.

La peau de cygne a un inconvénient, il est vrai; on ne peut guère se la procurer que chez les fabricants d'éventails, et chez eux elle coûte assez cher. En se la procurant autre part, on a le désagrément d'être obligé de la dégraisser soi-même. On y arrive pourtant sans trop de peine en trempant les peaux dans un bain d'eau tiède, additionnée d'un dixième environ d'alcali. La durée du bain variera suivant l'épaisseur de la peau.

A défaut de peau de cygne, on opérera sur parchemin, sur vélin, voire même sur papier un peu fort. Sur parchemin et sur vélin, on gouachera; on traitera le papier à l'aquarelle uniquement.

Il va sans dire que le papier devra être entièrement recouvert de couleur, autrement dit que

les sujets devront se détacher sur un fond préalablement étendu à grande eau. J'arrive au couvre-livre en toile forte. On ne le peindra ni à l'aquarelle, ni à l'huile, mais avec des encres spéciales dont on enduira des brosses également spéciales. Je me contente d'indiquer ce procédé, qui a besoin pour être bien compris, de développements assez longs. Je donnerai dans un chapitre ultérieur, sur les tentures en imitation de tapisserie, tout le détail de cette innovation ingénieuse.



LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME. — Couvre-livres en étoffe.

Arrivons au choix des sujets. Qu'on étudie attentivement la gravure qui accompagne cet article, on verra que les sujets peuvent être empruntés à toutes les époques de l'art, au moyen âge, à la Renaissance, au Louis XV, au Louis XVI, à l'Empire. Les peintures égyptiennes, les fresques de Pompéi, les décorations de missels, les sièges en tapisserie du dix-septième et du dix-huitième siècle seront consultés avec fruit tour à tour. On peut faire aussi de la figure, sous forme de médaillon séparé, un emploi fort gracieux. Les initiales peintes dans un coin coûteront fort peu de travail et seront très originales comme effet. Constatons enfin que la fleur, copiée d'après nature, fait merveille a l'aquarelle.

JORDANT.

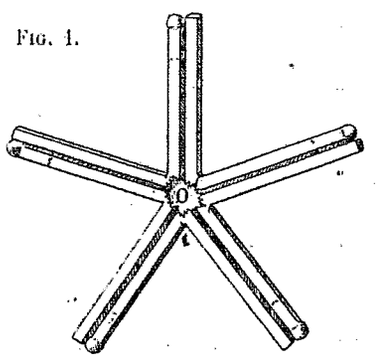
LES JEUX DU FOYER

L'ÉTOILE D'ALLUMETTES

Pliez en deux cinq allumettes de façon que leur milieu soit partiellement brisé, et que les deux moitiés ne tiennent plus l'une à l'autre que par quelques fibres du bois.

Disposez-les autour d'un point O de façon que toutes les parties brisées soient tournées vers le point servant de centre; les deux moitiés de chaque allumette feront entre elles un angle aigu, comme vous le voyez sur la figure 1 de notre dessin. Il s'agit de modifier cette figure, et de faire former aux allumettes l'étoile à 5 branches représentée figure 2, *mais sans toucher à une seule de ces allumettes!*

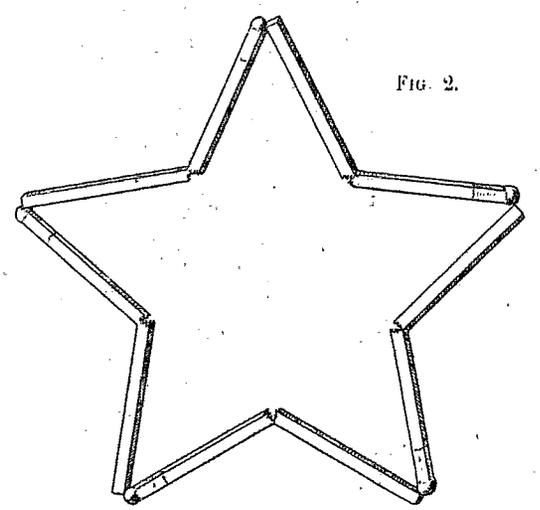
FIG. 1.



Une goutte d'eau, que vous laisserez tomber de votre doigt mouillé sur la brisure de chaque allumette, va opérer ce miracle. En effet, les fibres non brisées du bois se gonflent par l'humidité et tendent à reprendre leur position rectiligne. L'angle de chaque allumette tend donc à s'ouvrir de façon à devenir extrêmement obtus, et chacune d'elles, poussant sa voisine vers l'extérieur, vous obtenez en quelques secondes la charmante étoile proposée.

Prenez des allumettes de cuisine ordinaires et non des allumettes suédoises qui, injectées à la paraffine, n'absorberaient pas aussi bien la goutte d'eau dont vous voulez les imbiber; placez les allumettes sur une assiette retournée; elles glisseront plus facilement sur une surface émaillée, et, par ce moyen, vous éviterez de mouiller la table.

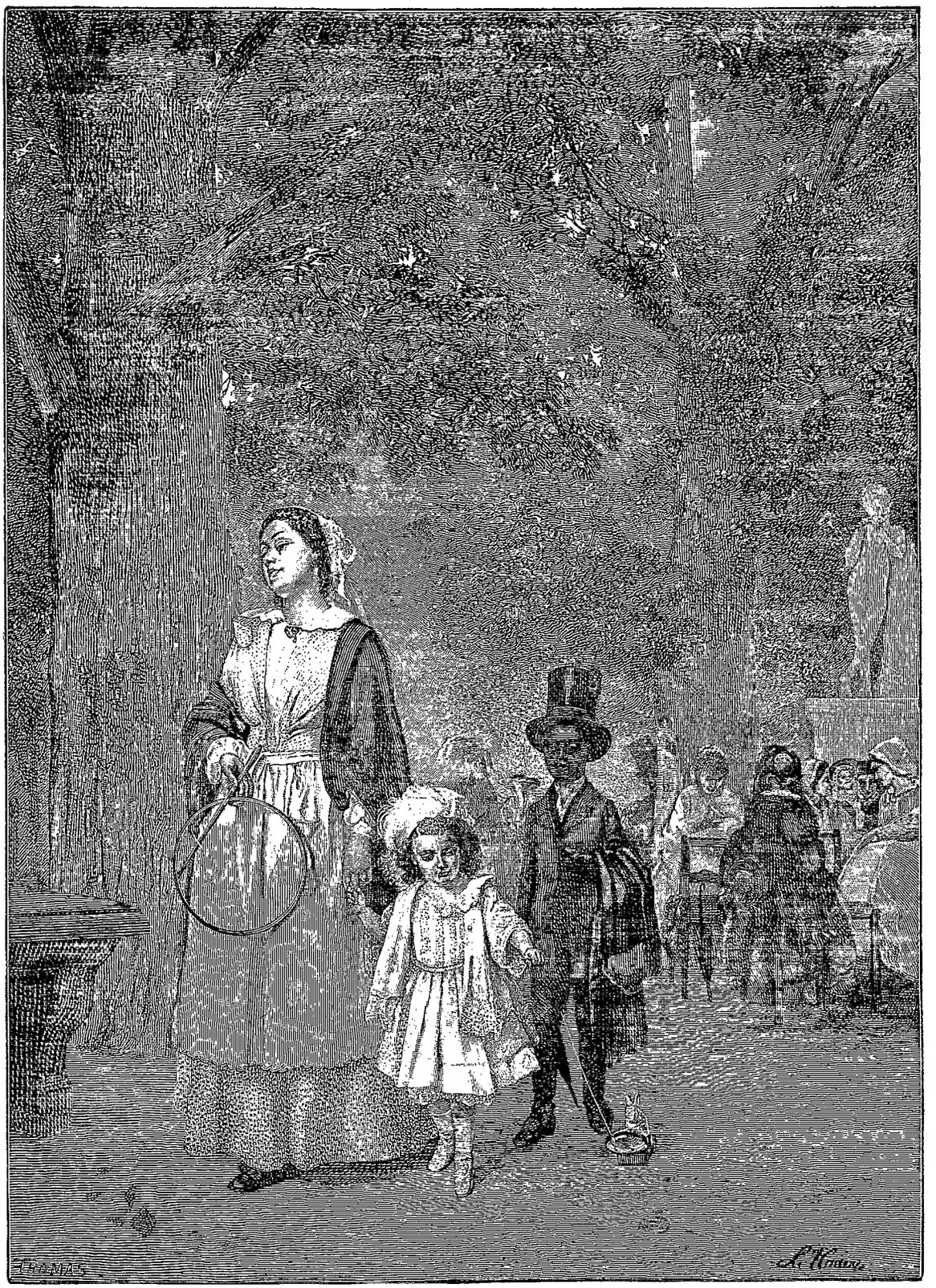
FIG. 2.



MONTIVILLIERS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LA PROMENADE AUX TUILERIES



La Promenade aux Tuileries. — Peinture de Knaus. — Musée du Luxembourg. — Gravé par Thomas.

On m'a conté, au printemps dernier, une délicieuse anecdote. La scène se passe aux Champs-Élysées. De jeunes messieurs et de jeunes dames appartenant — leurs élégantes toilettes en témoignent — au meilleur monde jouent ensemble sous les ombrages de l'avenue. L'aînée des jeunes dames a six ans — peut-être huit. Le plus grand des jeunes messieurs semble âgé d'au moins cinq

ans. Soudain survient un nouveau personnage que, si vous voulez bien, nous nommerons Monsieur Jacques. Monsieur Jacques, qui a quatre ans, est un charmant enfant aux longs cheveux bouclés, aux bons yeux intelligents et timides. C'est son père, un de nos romanciers distingués, qui l'a conduit lui-même à la promenade, et qui est allé s'asseoir à quelque distance sur un banc, afin d'y rêver à son œuvre prochaine. Cependant, Monsieur Jacques s'est approché du groupe animé des joueurs et il les regarde avec des yeux qui semblent dire : « Moi aussi, je jouerais volontiers. » Séduite par la grâce du petit garçon, une jeune dame, l'aînée de la bande, s'approche et du ton d'une très grande personne :

— Peut-être désirez-vous vous joindre à nous, Monsieur, dit-elle poliment.

— Certainement, je veux bien jouer, répond Monsieur Jacques qui rougit un peu.

— Alors, reprend la jeune personne avec autorité, permettez-moi de vous poser quelques questions nécessaires.

Et voici un véritable interrogatoire qui commence. Monsieur Jacques donne son nom, son âge, son domicile enfin. Il habite une rue fort aristocratique, très voisine de l'Arc-de-Triomphe. Et la jeune dame, en apprenant ce renseignement de la bouche du jeune homme, a hoché la tête avec approbation :

— Un bon quartier!... murmure-t-elle.

Mais voici le point où l'interrogatoire devient délicat. C'est la jeune dame qui pose la question.

— Dites-moi, Monsieur, avez-vous chez vous un domestique *mâle* ?

— Un domestique mâle ?... répond Monsieur Jacques ahuri.

— Oui! précise la jeune personne. A table et les jours de réception, le service est-il fait par un homme en habit noir et en cravate blanche?

— Nous n'avons à la maison, répond Jacques ahuri, que ma nourrice, la cuisinière et la femme de chambre.

— Ah! vous n'avez donc pas de domestique *mâle* ? C'est dommage ! C'est bien dommage ! Nous le regrettons fort, mais nous ne pouvons pas jouer avec vous.

Cette curieuse scène de mœurs d'enfants nous revient à la mémoire, devant le joli tableau que reproduit notre gravure. C'est, en effet, un grand personnage que l'aimable bébé qui se promène ainsi. Il a d'ailleurs le privilège d'être servi, et par une « nounou » et par un domestique *mâle* — le pacifique petit nègre qui marche derrière son jeune maître avec un air mélancolique, — et nul doute que les trop sévères jeunes personnes des Champs-Élysées seraient flattées de jouer avec un Monsieur si cossu.

Le spirituel tableau est d'un artiste, un peu oublié aujourd'hui, mais qui eut son heure de succès, M. Louis Knaus, officier de la Légion d'honneur. A. P.

LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION

L'arrivée des Caraïbes au Jardin d'Acclimation soulève, au point de vue ethnographique, une question intéressante. Les personnes un peu au courant de l'histoire des races humaines savent que la race primitive des Caraïbes anthropophages, a été anéantie à la suite des conquêtes de leurs territoires par les Européens. A quelles peuplades appartiennent ceux qu'on présente aujourd'hui aux Parisiens et par quel lien sont-ils unis aux Caraïbes primitifs, c'est ce qu'il nous a paru curieux de rechercher. Nous nous sommes adressés, pour obtenir une réponse autorisée à cette question, à l'explorateur bien connu, M. Chaffanjon (1), qui a visité, on le sait, le Vénézuela, la Colombie et les Guyanes, d'où proviennent les Indiens amenés à Paris. M. Chaffanjon a bien voulu se rendre à notre désir et écrire sur ce sujet l'intéressant article que voici :

Sont-ce de vrais Caraïbes ceux que l'on exhibe actuellement au Jardin d'Acclimatation?

Le vrai Caraïbe, tel que nous le montre l'histoire, est réduit aujourd'hui à quelques centaines de types dont il est assez difficile d'affirmer qu'ils soient de race pure. Lors de la découverte du nouveau continent, la grande famille de la race américaine, qu'on a dénommée improprement Caraïbe ou Caribe, mot qui veut dire, en plusieurs idiomes indiens, tigre, mangeur d'hommes, se nommait Calinas. Son dieu était la Lune, père de Cayhali ou Yhiali, le fondateur de la race, et les âmes de ses ancêtres formaient les étoiles qui avaient pour mission de diriger les navigateurs.

Ces Calinas habitaient les petites Antilles : je les désignerai du nom de Caraïbes insulaires. Ces anthropophages étaient robustes, vigoureux, fiers, indomptables et habiles navigateurs. Les femmes, les enfants et les vieillards, ainsi que les prêtres, ne quittaient jamais leurs îles; les guerriers, au contraire, entreprenaient de longs et périlleux voyages avec de grandes barques creusées dans des troncs d'arbres. Partout où ils arrivaient, ils jetaient l'épouvante; ils joignaient le courage à la plus extraordinaire audace, n'hésitaient pas à attaquer un ennemi bien supérieur en nombre, et souvent étaient vainqueurs. Ils faisaient de nombreux prisonniers, dévoraient les morts et emportaient les vivants dans leurs îles où ils étaient sacrifiés et mangés.

L'autre grande famille, que je désignerai du nom de Caraïbes continentaux, occupait toute la la région de la côte ferme comprise entre l'Amazone et l'isthme de Panama. Ces Caraïbes étaient généralement plus doux et plus sédentaires que les Calinas, cependant la plupart d'entre eux étaient anthropophages, ce qui leur valut le nom de Caraïbe. Ils se livraient de sanglants combats et les prisonniers de part et d'autre étaient sacrifiés et dévorés, mais s'ils appartenaient à la même famille des Calinas, ils n'en étaient pas moins obligés de soutenir des luttes meurtrières

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié le récit que nous avons publié en 1891, pages 188, 238 et 241, de l'exploration de M. Chaffanjon.

contre leurs frères insulaires qui les dévoraient tout comme les autres.

Ces Caraïbes continentaux disparurent en se mêlant aux tribus voisines et constituèrent des types assez différents les uns des autres, qu'on retrouve aujourd'hui dans les Guyanes sous des noms différents et qui se distinguent des autres familles indiennes par le dialecte. Ce sont :

Les Galibis et les Roucouyennes, en Guyane française ;

Les Acurias, en Guyanes hollandaise et anglaise ;

Les Akawaï, les Macuchis et les Aricuna, en Guyane vénézuélienne.

Telles sont les races indigènes des Guyanes auxquelles on peut attribuer une origine semi-caraïbe ; quant aux autres, elles n'ont de caraïbe que le nom.

Les Caraïbes, soi-disant vrais, sont les descendants plus ou moins purs des fameux Calinas. Ils se retrouvent aujourd'hui :

1° A l'île de la Dominique : leur nombre ne dépasse guère une centaine, et ils sont appelés dans un avenir très prochain à disparaître complètement englobé par l'élément nègre.

2° Dans la presqu'île de la Guajira, à l'ouest du lac Maracaïbo en Colombie, les redoutables Cocinas, qui se livrent encore à l'anthropophagie, sont réduits à 300 ou 400 individus. Ils sont la terreur des Guajiros, nation courageuse et fière qui n'a pas subi complètement leur domination.

3° Les Caraïbes noirs de la côte de los Mosquitos.

Enfin on retrouve en Amérique centrale, en Colombie, au Brésil, au Vénézuela, certaine famille peu nombreuse qu'on nomme Caraïbe, mais dont il est absolument impossible de retrouver le plus léger indice de parenté.

Les Caraïbes exhibés au Jardin d'Acclimatation appartiennent à diverses peuplades indiennes des régions explorées par M. Coudreau dans les Guyanes (1). C'est son fidèle compagnon de voyage, M. Laveau, qui les a récemment amenés. Ils se sont embarqués à Paramaribo le 4 février dernier sur un paquebot de la Compagnie transatlantique, et sont arrivés à Saint-Nazaire le 24 du même mois. Là, ils ont pris le chemin de fer pour se rendre à Paris.

Ils sont au nombre de 32 : 18 hommes, 8 femmes et 6 enfants, que nos gravures représentent en trois groupes différents. Ils ont gardé, comme les anciens Caraïbes, la coutume de s'enduire tout le corps de roucou, sorte de teinture d'un brun rougeâtre qui donne à leur peau le ton de la brique pilée. Ils ne sont nullement anthropophages. Leurs traits sont fins et résolus, leurs yeux noirs et vifs, les dents blanches et bien rangées, les cheveux noirs, luisants et légèrement ondulés. De petite taille, ils sont tous robustes et alertes, rompus aux exercices du corps, avec une allure fière et grave, dénotant le soldat, le chasseur et le marin (ou tout au moins le marinier) expert. Ils passent la journée à s'exercer au tir de l'arc sur une vaste cible établie sur leur demande, et plantent à tout coup leurs flèches, longues d'un mètre environ dans le cercle noir du centre. Puis ils exécutent des danses, armés de piques, au son d'instruments de leurs pays.

Ces exercices ont lieu sur une plate-forme élevée dans le hall-boulevard, au milieu d'arbres des tropiques, palmiers, cocotiers, etc., qui forment un cadre approprié à ce genre de spectacles.

Derrière la plate-forme, et assez semblables aux coulisses d'un théâtre, se trouvent les logements des Indiens. Ils se composent d'une vaste galerie en bois, divisée en compartiments par des cloisons, et partagée en deux dans toute la longueur par un couloir. De chaque côté sont des lits de camp recouverts de matelas sur lesquels s'étendent les nouveaux hôtes du Jardin et dont la toile a pris, au contact des corps enduits de roucou, une teinte rougeâtre. Au-dessus sont accrochés des hamacs apportés par les Indiens, et dans lesquels couchent les enfants.

C'est là que se tiennent habituellement les femmes, simplement vêtues, comme les hommes, d'un caleçon d'étoffe légère, rouge ou bleue, nommé kalimbé. Elles sont petites, gracieuses, et seraient fort bien faites si elles n'avaient la coutume de se déformer les jambes au moyen de bandelettes fortement serrées au jarret et à la cheville qui, étranglant en quelque sorte le mollet, font saillir les chairs en bourrelets disgracieux. C'est là, paraît-il, pour elles, le dernier mot de l'élégance (quelque chose comme le corset pour la Parisienne, ou le brodequin-moignon pour la Chinoise) ; et la galanterie, à leur égard, consiste à marquer une vive admiration pour la façon dont sont serrées les bandelettes.

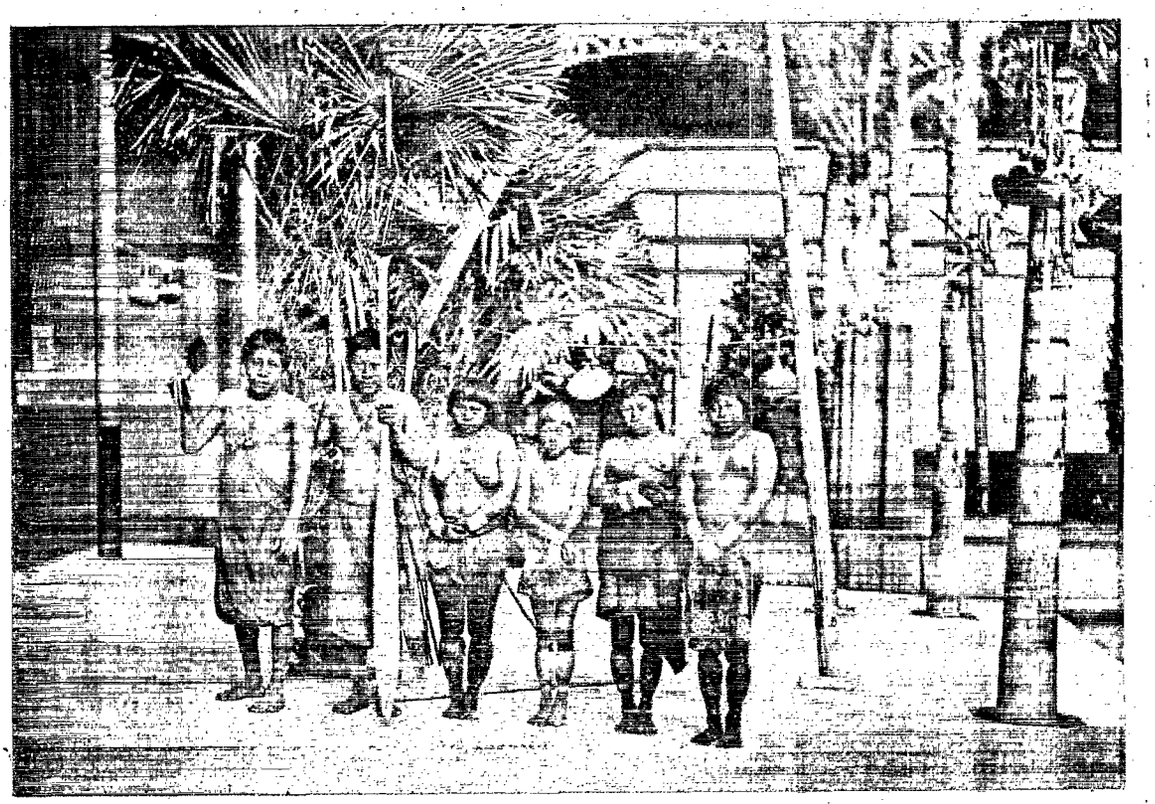
La notice remise aux visiteurs par l'administration du Jardin d'Acclimatation donne, d'ailleurs, d'amples renseignements sur les coutumes et les mœurs de ces Indiens. L'orchestre qui préside aux danses des tribunes indiennes, y est-il dit, est primitif. La flûte de bambou ou de roseau est l'instrument de musique par excellence. Quelques tribus ont aussi le tambour ; d'autres une espèce de guitare faite de la carapace d'une tortue.

Le caractère général de cette musique est monotone, mélancolique, triste, lugubre. Les danses qu'elle accompagne ont lieu la nuit et durent jusqu'au petit jour. Les hommes seuls, ornés de collerettes de plumes blanches et noires, de plumes d'ara, de rubans d'écorce, de paquets de graines sonores, s'y livrent à la lueur des torches.

A l'aube, chacun ayant fait de copieuses libations, les femmes, vêtues de leurs longs cheveux noirs et de leur étroite tangue de perles, s'enhardissent à se mêler aux rondes. Dans les teintes brunes du crépuscule naissant, les In-

(1) *Exploration de M. Coudreau.* Voir année 1889, pages 171.

diennes, dont les chairs rouges peu vêtues font contraste avec les beaux oripeaux des danseurs, semblent autant de captives violemment traînées à une orgie sauvage. Sitôt que les premiers rayons



LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Femmes.

du soleil se montrent à l'horizon de la forêt voisine, les danseurs regagnent l'abatis et disparaissent.

Il ne faudrait pas croire que les Caraïbes ne soient que des danseurs toujours en festins et en bombances. Vers juillet, à la fin de l'hivernage, ils ont à couper leurs abatis, des abatis de plusieurs hectares par famille. Il faut en couper tous les ans ou tous les deux ans, car leurs terres sommairement cultivées et fatiguées par des cultures épuisantes ne sauraient fournir pendant plusieurs années consécutives des récoltes abondantes.

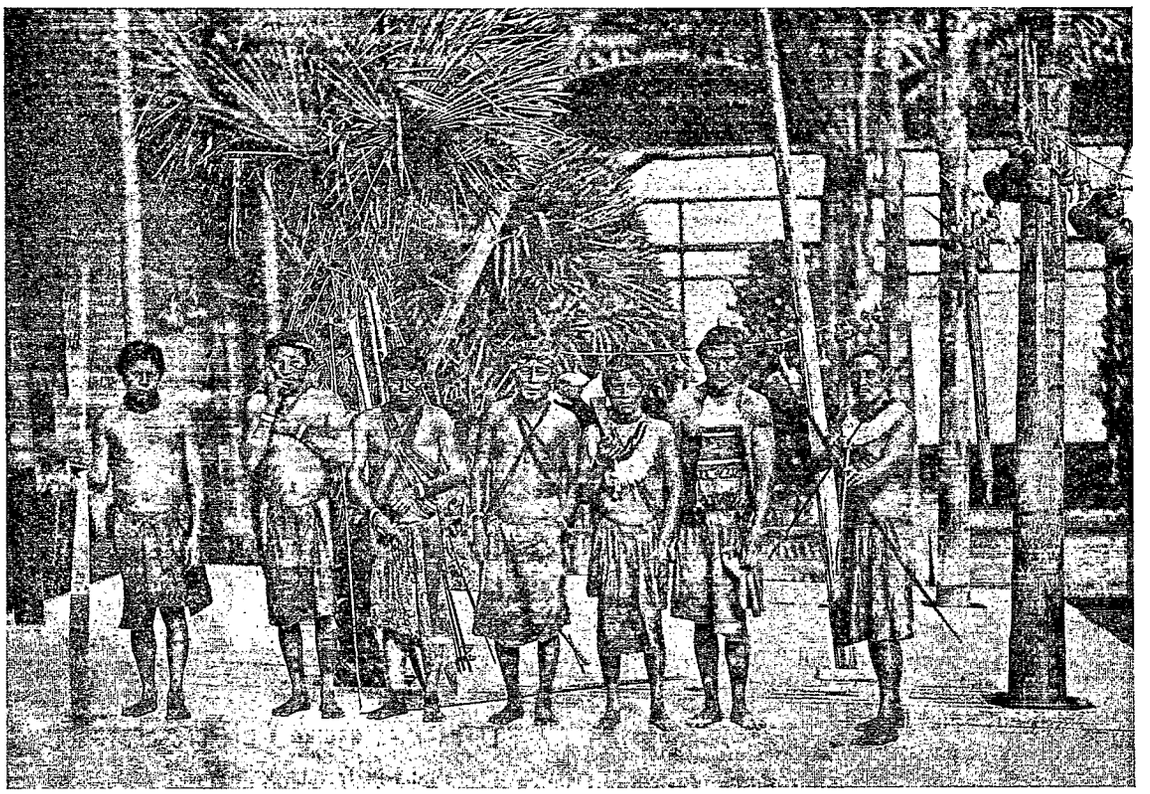


LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Enfants.

Ces abatis sont faits, soit immédiatement à l'entour du village, soit en pleine forêt, dans quelque situation privilégiée.

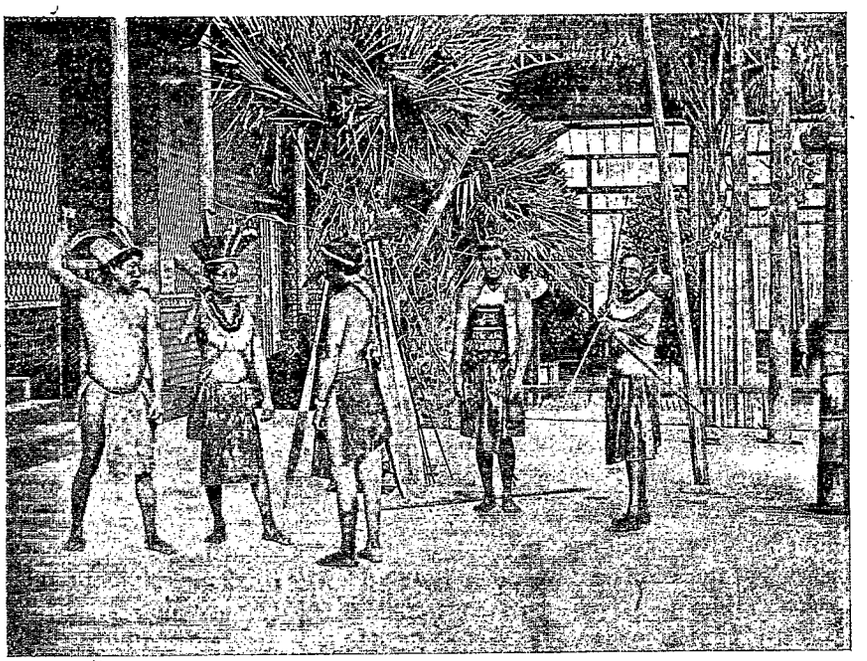
On coupe d'abord au sabre le menu sous-bois, puis on abat à la hache les grands arbres séculaires. L'été vient, tout cela se dessèche un peu, alors on brûle l'abatis. Les flammes dévorent les feuilles et les branchages, mais les troncs des grands arbres tombés en travers du champ restent là presque intacts ou très peu calcinés. C'est entre ces troncs abattus, et sans souci des chicots ni des racines, qu'on plante le manioc et

la canne à sucre, qu'on sème le maïs, les ignames, les patates. Ensuite on laisse pousser sans aucun soin ni culture. L'abatage des arbres est fait par les hommes. Mais là s'arrête leur besogne. Le soin de



LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Hommes.

cultiver la terre ainsi défrichée est exclusivement réservé aux femmes. Les hommes retournent à la pêche ou à la chasse. Ils se nourrissent assurément mieux que la masse de nos ouvriers et de nos paysans. La farine de manioc, le maïs, les ignames, les patates font la base de leur alimentation. D'excellent gibier et d'excellent poisson, qui ne leur manquent guère, leur assurent très fréquemment des tables fort copieuses. Les innombrables fruits de leurs abatis et de la forêt : ananas, acajous, papayes, pinots, caumons, maripas, pommes de liane, prunes sauvages, raisins sauvages, leur assurent un dessert varié.



LES CARAÏBES DU JARDIN D'ACCLIMATATION. — Scène de combat.

Ces Indiens ont une religion. Ils croient au bon et au mauvais esprit, mais n'ont ni temples, ni fétiches, ni idoles. Ils ne possèdent qu'un instrument de culte, le « macara ». Le macara est fait d'une petite calebasse, grosse comme le poing, renfermant quelques petits cailloux sonores et emmanchée d'un petit bâtonnet qui sert à secouer l'appareil. Le macara sert à chasser le diable et, au besoin, à l'évoquer.

CHAFFANJON.

LES DÉCADENTS

Qu'est-ce à dire? Un des pères de l'église décadente, M. J.-H. Rosny, publie un livre nouveau, *l'amireh*, roman des temps préhistoriques, et les critiques des grands journaux rendent compte de l'ouvrage sans rééditer les plaisanteries d'usage à l'adresse des décadents! Est-ce la jeune école qui se conforme au goût du public? Est-ce le public qui s'habitue aux procédés de la jeune école? Il y a, paraît-il, des concessions réciproques. Si cela continue, tout se terminera quelque jour, comme dans la comédie, par un mariage de raison. Mais les préliminaires du mariage, si mariage il y a, auront été longs et orageux.

Lorsque, il y a une dizaine d'années, le Français, né malin, apprit que des jeunes gens d'esprit, épris de la poésie peu saine de M. Paul Verlaine ou des vers peu clairs de M. Stéphane Mallarmé, se réunissaient dans des cénacles, c'est-à-dire dans des cafés, aux fins de fumer des cigarettes, de boire des bocks, de réformer notre versification, de rajeunir notre langue et de renouveler notre littérature, il se dit qu'on entreprenait là bien des choses à la fois.

Quand il eut sous les yeux un premier spécimen de l'œuvre, par exemple *les Palais nomades*, de M. Gustave Kahn, ce poème où les vers n'ont pas toujours de rime, mais où ils ont quelquefois vingt-quatre pieds, il pensa que, en son temps, M. Jourdain avait été un décadent sans le savoir. Quand il vit un second spécimen, soit *le Geste ingénu*, de M. René Ghil, une épopée où les vers ont des rimes, mais point de syntaxe, et expriment, à l'aide de mots qu'on entend peu, des pensées qu'on comprend moins encore, il soupçonna qu'il pouvait bien y avoir là un peu de mystification. Or, dans notre pays de France, on n'aime point à être mystifié. Décadent devint synonyme de ce qu'on appelle, en argot parisien, *fumiste*. *Les déliquescences d'Adoré Floupette*, la spirituelle parodie de M. Gabriel Vicaire, fortifia cette opinion.

Fumiste, le décadent l'était à ses heures, comme le romantique l'avait été aux siennes. L'un avait eu la *Ballade à la Lune*, d'Alfred de Musset, pour scandaliser les bourgeois. L'autre eut le *Sonnet des Voyelles*, d'Arthur Rimbaud, pour dérouter les Philistins. Ce fameux sonnet :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...

d'où quelques excentriques tirèrent la grande théorie de la coloration des sons, n'était qu'un jeu d'esprit d'un pince-sans-rire en belle humeur.

Mais, il est juste de le reconnaître, les décadents n'étaient pas seulement des mystificateurs. Il y a, au fond de leurs doctrines, quelque chose qui tient à la nature humaine, le besoin du nouveau, n'en fût-il plus au monde. C'est ce besoin qui les a suscités contre les parnassiens, comme il avait suscité les parnassiens contre les romantiques et les romantiques contre les classiques. Ont-ils trouvé du neuf? Trop souvent, ils ont confondu le neuf avec le bizarre. On ne peut nier cependant leur influence. N'est-ce pas à eux, par exemple, que nous devons la recherche du mot rare, dont M. Maurice Barrès fait un si élégant usage? Certaines combinaisons rythmiques, d'un heureux effet, ne sont-elles pas de leur invention? Par malheur, ils n'ont point produit d'œuvre, au sens élevé du terme. Leur esthétique est restée stérile. Ils ont souvent annoncé le livre dans lequel devait se réaliser leur formule. On l'attend encore, après avoir cru le voir dans *le Pèlerin passionné*, de M. Jean Moréas, le chef de la secte dissidente des *Symbolistes* ou *Romanistes*. Bref, on en est réduit, en ce qui concerne les décadents, à répéter le mot de Victor Cousin. A la mort de Chateaubriand, le duc de Noailles se présentait pour lui succéder à l'Académie. « Ce serait un bon choix, disait Cousin : grand nom, grand air, grande fortune, grandes relations... » — « Mais, objectait Viennet, il n'a pas écrit une page qui compte. » — « Ah! répliquait le philosophe en levant les bras au ciel, la perfection n'est pas de ce monde... »

A. LAIR.

LE PREMIER NAVIRE A HÉLICES CENTRALES

ET LA FLOTTILLE MARITIME DE PARIS

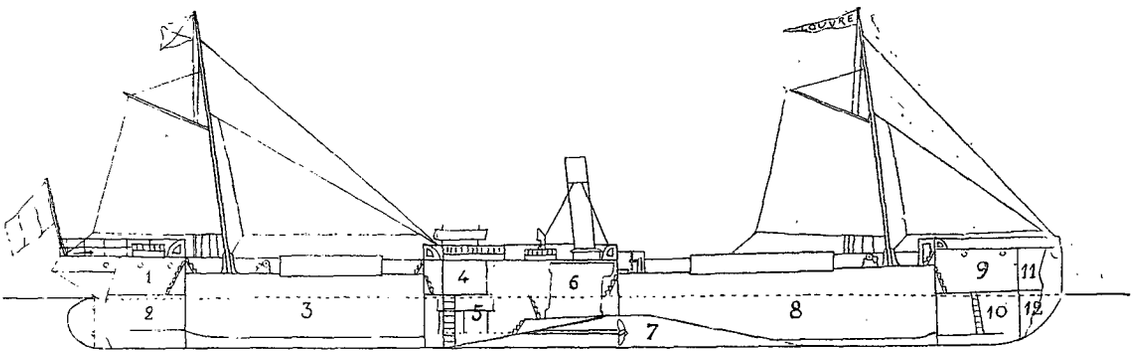
Pendant que les discussions se poursuivent sur le projet de Paris port de mer, des essais intéressants sont encore réalisés pour faire remonter la Seine à des navires de mer. Rappelons, parmi les navires que, d'une façon intermittente, on a pu voir à Paris : le *Paris-Port-de-Mer*, petit trois-mâts construit spécialement pour pouvoir remonter le fleuve et qui fit naufrage sur la côte du Brésil; le *Frigorifique*, venu de La Plata en 1878, et qui resta quelque temps devant le Trocadéro et le Palais de Justice; un yacht-goélette, le *Volage*, qui, en 1889, vint s'amarrer devant le Champ de Mars; plus récemment, le *Givrique*, trois-mâts-goélette à machine auxiliaire, venu du Canada jusqu'à Paris avec une cargaison de saumons conservés dans ses cales à froid.

Un nouveau navire vient de jeter l'ancre au quai du Louvre : ce vapeur est le *Louvre*. Il a été construit par M. Oriolle, de Nantes. Il cale, chargé, 2m80 seulement, et peut, par conséquent, remonter la Seine à pleine charge. Cette qualité n'est pas la seule qui fasse du *Louvre* un navire vraiment original : c'est le premier navire de mer pourvu de deux hélices centrales. Déjà en 1889, M. Oriolle avait construit la *Wilhelmine*, embarcation mue par une hélice intérieure; depuis, il avait livré un petit yacht de rivière avec hélice intérieure et il avait transformé un vapeur à roues, l'*Abeille n° 8*, en vapeur à hélice centrale; mais tous ces vapeurs effectuaient le seul service de rivière. Les résultats qu'ils donnèrent furent assez satisfaisants pour que M. Oriolle songeât à appliquer son nouveau système à un navire de mer chargé d'un

service de cabotage et le *Louvre* fut construit.

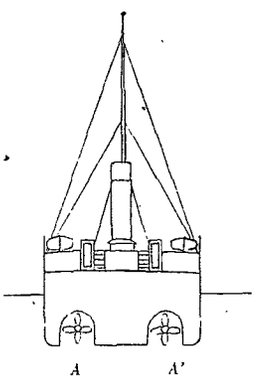
Le *Louvre* mesure 53 mètres de longueur sur 8m50 de largeur extrême. Il jauge 500 tonneaux. Il est à étrave droite et porte deux mâts et une cheminée, tous trois à bascule, afin de pouvoir passer sous les nombreux ponts qui traversent la Seine entre Paris et Rouen. Vu extérieurement, il ne présente aucune particularité notable. Les deux machines sont à triple expansion : les diamètres respectifs de leurs cylindres sont de 34, 62 et 90 centimètres; et chacune d'elles peut développer 350 chevaux. Les chaudières, qui ont 2m60 de hauteur sur 1m80 de longueur, sont des générateurs multitubulaires essentiellement composés de deux tôles d'acier inclinées, réunis par un faisceau de tubes parallèles.

La disposition des hélices constituant la véritable originalité de ce navire, nous allons les décrire plus longuement. Ces deux hélices sont placées un peu en avant du milieu du navire, c'est-à-dire en avant des chaudières et des machines; elles tournent chacune dans une sorte de tunnel ayant la forme d'un *u* renversé (∩). Ces tunnels ont 1m80 de hauteur dans le milieu,



Le *Louvre*, premier navire a hélices centrales. — Coupe longitudinale du *Louvre* : 1, Logements arrière ; 2, Coqueron à provisions; 3, Cale à marchandises arrière; 4, Chambre du mécanicien; 5, Machine; 6, Chaudière; 7, Tunnel d'une hélice; 8, Cale à marchandises avant; 9, Poste de l'équipage ; 10, Cale à vin ; 11, Magasin; 12, Coqueron.

c'est-à-dire à l'endroit où se trouve l'hélice et ils se raccordent, par un plan incliné, à l'avant et à l'arrière du navire. Ces hélices, qui ont 1m80 de diamètre et 2 mètres de pas, tournent en aspirant l'eau à l'avant et la refoulant à l'arrière. Comme les tunnels ne sont pas fermés par leur partie inférieure, les cavités qu'ils forment de chaque côté du milieu du navire en augmentent la stabilité. Les hélices centrales ont donc l'avantage de rendre marin, c'est-à-dire de mettre en état de tenir vaillamment la mer, un navire qui s'y comporterait très mal, étant donné le faible tirant d'eau qu'il possède, si son hélice était placée, comme à l'ordinaire, à l'arrière.



Coupe verticale au maître couple du premier navire à hélices centrales, le *Louvre*. — *A A'* Hélices centrales.

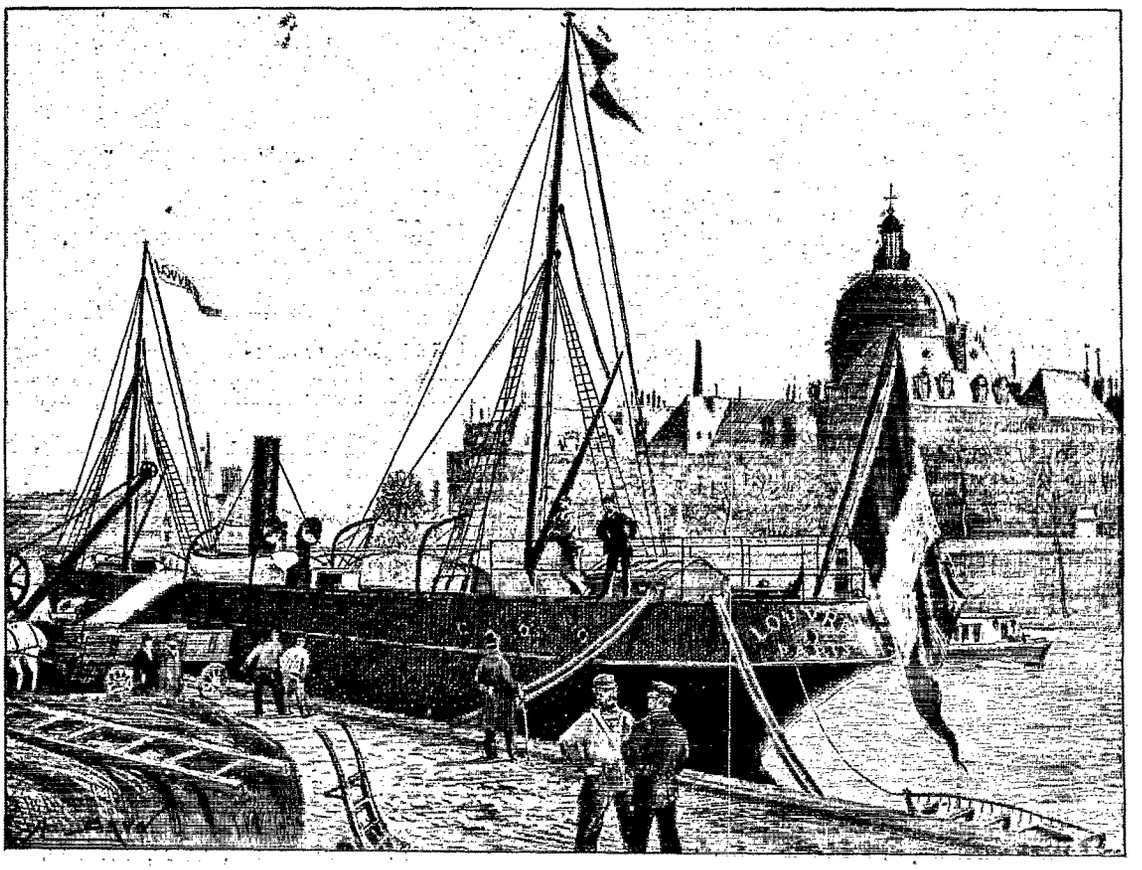
Le *Louvre* a accompli, dans le courant de février, sa première traversée : il a mis dix jours pour se rendre de Nantes à Paris, en touchant à Brest, à Cherbourg et au Havre : sa tenue a été parfaite, tant à la mer que dans la Seine ; et la Compagnie parisienne de navigation à vapeur, qui l'a fait construire, l'emploie depuis le 15 février pour le service régulier entre Paris et Nantes en touchant à Brest.

En comptant le *Louvre*, la flottille maritime de Paris comporte actuellement cinq navires : l'*Emily* et le *Mabel*, appartenant à la Compagnie Burnett et Sons, qui vont de Paris à Londres en faisant escale à Rouen; le *Parisien* et le *Bercy*, appartenant à la Compagnie parisienne de navigation à vapeur, et qui vont de Paris à Bayonne en faisant escale au Havre et à Rouen ; enfin le *Louvre*.

C'est depuis quelques années seulement que des navires entrent à Paris.

Il y a une trentaine d'années environ accostaient les quais de Paris pour la première fois deux vapeurs qui venaient de Londres, le *Jacques-Paul* et la *Sophie*, jaugeant chacun 150 tonneaux, et qui font actuellement le service entre Nantes et Bordeaux. Puis on vit apparaître à des intervalles fort irréguliers l'*Echo*, l'*Esther*, l'*Arion*, *Chloé*, l'*Emily*. Enfin, il y a huit ans, des services réguliers étaient créés depuis cette époque, l'*Emily* effectue entre Paris et Londres deux voyages, aller-retour, chaque mois ; et, depuis l'Exposition de 1889, on a adjoint à l'*Emily*, qui est un petit navire jaugeant seulement 140 tonnes, le *Mabel* dont le tonnage est de 320. La durée de la traversée entre Paris et Londres est de 4 à 5 jours. Ces deux navires font un transit assez important, puisque, dans l'année 1891, ils ont embarqué ou débarqué à Paris plus de 11.000 tonneaux. De Paris, ils conduisent à Londres des sucres, des conserves, des marchandises diverses; comme ils ne peuvent descendre la Seine à pleine charge, ils complètent leur cargaison à Rouen. A Londres, ils embarquent pour Paris des cuirs, du papier, des métaux, des produits chimiques, des cornes de bœufs, toutes marchandises dont ils laissent à Rouen une partie.

Les navires de la Compagnie parisienne de navigation à vapeur sont de plus fort tonnage que les précédents : le *Parisien* et le *Bercy* jaugent 650 tonnes ; le *Louvre*, 500, comme nous l'indiquions tout à l'heure. Les deux premiers vont, par Rouen et Le Havre, de Paris à Bayonne où ils cèdent leur cargaison aux navires espagnols qui longent les côtes de l'Espagne et du Portugal. Le voyage aller-retour durant 28 à 30 jours, chacun de ces deux navires fait régulièrement un voyage par mois. L'installation de ce service est de création plus récente encore que celle du service de Paris à Londres : il fonctionne depuis le mois de juillet 1890 seulement. A Paris, le *Parisien* et le *Bercy* emportent à destination de l'Espagne des sucres raffinés, des articles de Paris, des marchandises diverses (huiles, savons, etc.), du matériel d'usines. Comme dans la Seine, ils ne peuvent avoir un tirant d'eau supérieur à 2m 80, ils ne peuvent charger plus de 450 tonnes entre Paris et Le Havre ; aussi, dans cette ville, complètent-ils leur cargaison, s'il y a lieu. Au retour, ils apportent à Paris des vins, des résineux, des fers provenant des forges de l'Adour, etc. Pendant l'année 1891, ils ont embarqué ou débarqué à Paris 26.000 tonnes.



LE PREMIER NAVIRE A HÉLICES CENTRALES ET LA FLOTTILLE MARITIME DE PARIS. — Vue du navire à hélices centrales, le *Louvre*, amarré au quai du Louvre, à Paris. — Dessin de Brun.

Ainsi la flottille maritime de Paris a emporté ou apporté l'an dernier 37.000 tonnes. Ce chiffre est bien faible si on le compare à celui du tonnage général sur la Seine, qui a été de 4.514.035 en 1889 et de 4.734.650 en 1890.

L'étude rapide que nous venons de faire du commerce que Paris fait avec l'étranger au moyen de navires qui ne se contentent pas de remonter la Seine, et qui sont capables de tenir la mer, se doit compléter naturellement par un relevé des bateaux chargés, trains ou radeaux qui, plus modestes, vont seulement de Paris à Rouen ou au Havre.

Pendant l'année 1891, 265 bateaux ont amené du Havre à Paris 78.144 tonnes de marchandises consistant en combustibles, engrais, bois (2.469 tonnes), produits industriels (3.059 tonnes), produits agricoles (63.620 tonnes), etc. ; en 1890, Le Havre n'avait envoyé à Paris que 208 bateaux et 56.623 tonnes.

L'année dernière, 1.160 bateaux ou radeaux ont amené de Rouen à Paris 428.333 tonnes de marchandises, sensiblement les mêmes que celles prises au Havre ; en 1890, Rouen n'avait envoyé à Paris que 1.326 bateaux et 325.318 tonnes.

Paris a envoyé au Havre, en 1891, 80 bateaux ou radeaux chargés de 11.605 tonnes (contre 78 bateaux et 13.105 tonnes en 1890) ; et à Rouen 1.463 bateaux chargés de 97.464 tonnes (contre 2.216 bateaux et 81.746 tonnes en 1890).

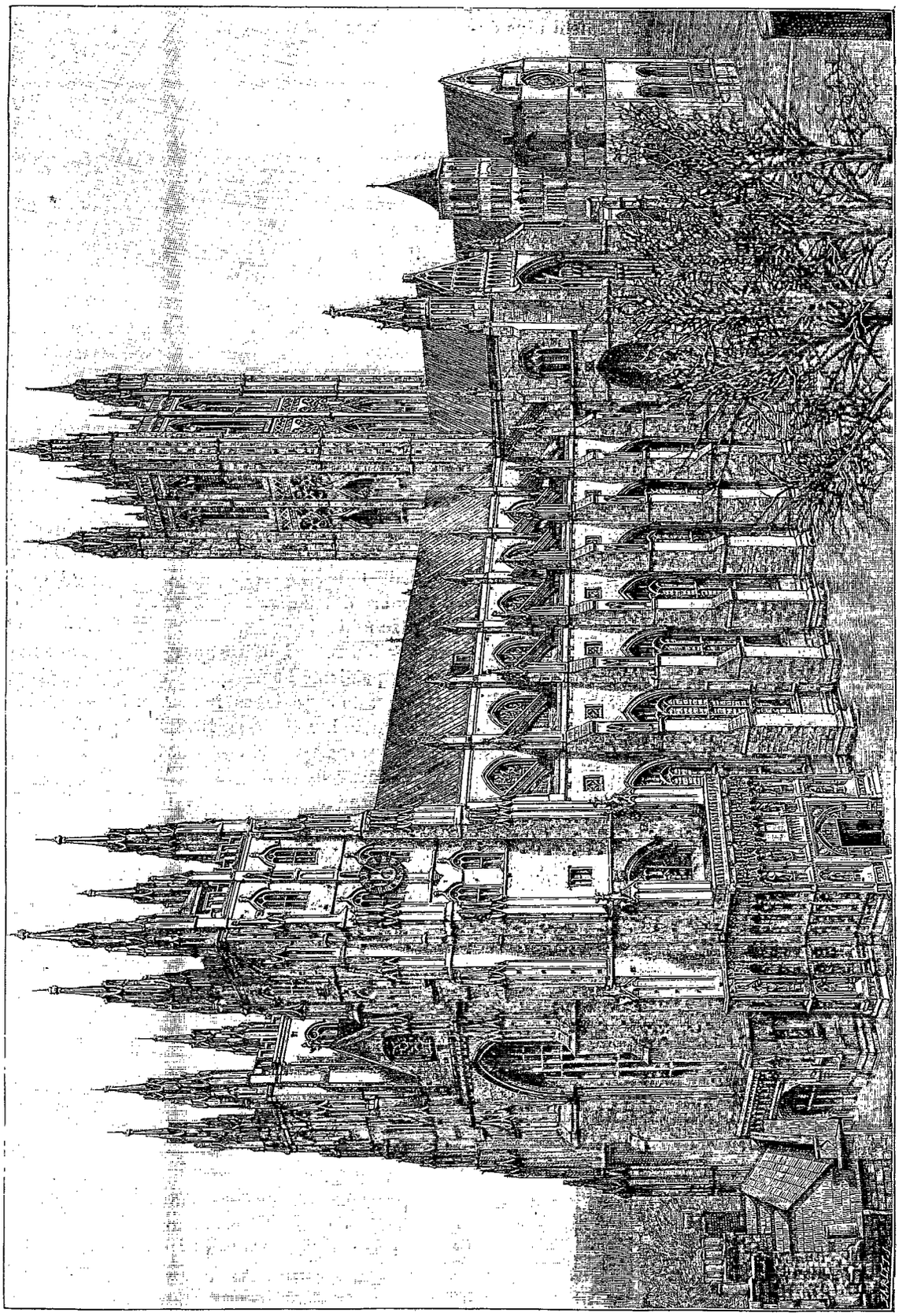
C'est précisément l'importance de ce transit, effectué par de simples chalands entre Rouen ou le Havre et Paris, qui permet aux adversaires des projets de Paris port de mer de déclarer que point n'est besoin de faire remonter la Seine à des navires de mer.

PERRON.

LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY

(ANGLETERRE)

Le 14 avril 597, une troupe de religieux débarquaient dans l'île de Thanet, non loin de l'embouchure de la Tamise. C'étaient saint Augustin et ses disciples, marchant à la conquête — spirituelle — de l'Angleterre. Le sud-est de la Grande-Bretagne était alors habité par les Jutes, peuplades d'origine teutonique, dont le chef, le puissant roi de Kent, Ethelbert, était un homme éclairé au-



CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY. — Gravure de Farlet.

tant que brave. La « religion nouvelle » ne lui était pas inconnue, car il avait épousé une chrétienne, Berthe, fille de Charibert, roi des Francs.

Il existait d'ailleurs, çà et là, quelques chapelles catholiques, mais les missionnaires qui les desservaient n'étaient pas animés de cette foi qui renverse les montagnes, et paraissaient plus désireux de vivre en paix avec leurs voisins que de faire des prosélytes. Aussi, saint Augustin avait-il été envoyé par la papauté pour réchauffer le zèle mourant des premiers apôtres de la Bretagne.

Moins de deux mois après avoir mis le pied sur le sol de l'île, il entrait en conquérant dans Cantorbéry à la tête de ses moines, baptisait Ethelbert et jetait les fondements d'une chapelle et d'un monastère. Telles sont les origines de la cathédrale de Cantorbéry.

La modeste église érigée par saint Augustin devait passer par bien des vicissitudes diverses avant de revêtir la forme élégante et majestueuse sous laquelle elle se présente aujourd'hui. Saccagée par les Danois, rebâtie au onzième siècle, détruite de nouveau par le feu en 1067, elle fut réédifiée quelques années après par des architectes normands. S'il faut en croire la chronique, la nouvelle basilique était une merveille, dont la renommée s'étendait au loin.

En 1170, à la suite de paroles imprudentes qu'avaient arrachées au roi Henri II les continuelles résistances de l'archevêque Thomas Becket, quatre gentilhommes égorgèrent le prélat dans la cathédrale même de Cantorbéry. Après ce meurtre, l'église fut désaffectée pour une année; selon l'usage, l'exercice du culte fut suspendu, les tentures arrachées, le pavage enlevé. On espérait ainsi calmer la colère céleste.

Mais en 1174, un incendie terrible, dans lequel les âmes pieuses virent le doigt de Dieu, détruisit la basilique presque entièrement. D'après le moine Gervaise, le désespoir des habitants de Cantorbéry, en présence de ce désastre, échappe à toute description : dans leur douleur, les pauvres gens s'en prenaient aux patrons de l'église, aux mânes de saint Augustin, à Dieu lui-même..... On convoqua les architectes les plus en renom, et sur les plans de l'un d'eux, Guillaume de Sens, le chœur fut rebâti tel qu'on peut l'admirer actuellement. Toutefois, l'édifice ne fut achevé qu'en 1495.

Le plan de la basilique, quoique compliqué, est parfaitement régulier. Dans son ensemble, le monument est un des plus beaux spécimens du style perpendiculaire. La façade ouest, flanquée de deux tours, est simple, mais d'une parfaite correction; la nef, avec ses larges arcades, est une des plus belles d'Angleterre. La crypte du chœur est merveilleuse de légèreté et d'élégance.

La partie Est du chœur et les chapelles adjacentes sont construites dans ce curieux style anglais de la première époque, où les réminiscences du normand se rencontrent presque à chaque pas.

La cathédrale mesure extérieurement 160 mètres environ dans sa plus grande longueur; la tour centrale a un peu plus de 71 mètres de haut.

L'église renferme un assez grand nombre de tombes, plus curieuses par la diversité de leur architecture que par les souvenirs qu'elles rappellent.

Au nord se trouvent les restes du cloître qui abrita pendant des siècles le redoutable et redouté chapitre de Cantorbéry, célèbre par ses luttes contre la couronne.

A différentes reprises, les superbes rois d'Angleterre durent céder devant leurs « très humbles adversaires », auxquels la papauté donnait généralement raison. Henri VIII, moins patient que ses prédécesseurs, mit fin aux conflits en prononçant la dissolution du chapitre.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Cantorbéry, après avoir été en quelque sorte la ville sainte de la Grande-Bretagne avant la Réforme, resta, après la conversion de l'Angleterre et de l'Écosse au protestantisme, la métropole religieuse du royaume.

Le premier archevêque dissident fut Cranmer, esprit subtil et penseur profond, qui, racheta par l'héroïsme de ses derniers moments, ses faiblesses pendant la réaction catholique, dont Marie la Sanglante fut l'âme et Gardiner le bras.

L'archevêque de Cantorbéry a, de nos jours, le titre de Primat du royaume. Il est de droit membre du Conseil privé de la Couronne et de la Chambre des lords. Il jouit d'un traitement de quinze mille livres (environ 225,000 fr.) et réside officiellement à Londres, dans le vaste et somptueux palais de Lambeth. L'autorité, effective et morale, de ce prélat est immense. Lors de la Conférence de Lambeth, en 1878, l'évêque de Sydney put faire remarquer, non sans quelque fierté, que si un voyageur se rendait en Australie en passant par Gibraltar, Malte, Aden, Bombay, et retournait en Europe par la Nouvelle-Zélande, les îles Figi, Honolulu, San-Francisco et le nord de l'Amérique, il trouverait partout l'Église anglicane, et pourrait assister partout au même service religieux en anglais.

GEO. TRICOCHE-NESTLER.

NOTRE OFFICIER

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 54.

Je lui tendais le portefeuille, il le saisissait, et je restais debout à côté de lui, me penchant sur son épaule pour mieux voir.

Il ne pensait plus à moi. Il regardait avec des yeux avides et tristes une photographie de femme en robe claire; on eût dit qu'il aurait voulu la couvrir de baisers. Il n'en faisait rien, cependant, cette naïve indiscrétion d'enfant à son épaule le gênait peut-être. Je sentais qu'il y avait là un mystère et je me taisais. Mais ma tête n'en travaillait pas moins. Habituée à la grosse moyenne de l'école, je n'avais déchiffré

qu'avec peine les fines pattes de mouche qui couraient sous la gracieuse figure : « A Jacques, sa fiancée, 1870. » Fiancée? Ce mot avait une signification très vague dans mon esprit. Je n'avais jamais vu de fiancés autour de moi. Seule enfant élevée dans une maison de vieilles gens, je ne soupçonnais rien de la vie et pourtant je comprenais confusément que ce quelque chose qui échappait à ma conception enfantine devait être très doux.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, me dit-il une fois.

— Oh! oui, je trouve qu'elle ressemble à ma maîtresse de piano.

Il sourit un peu dédaigneusement et remit la belle dame dans sa gaîne de cuir où elle devait rester jusqu'au lendemain à pareille heure.

Cette petite scène se renouvelait à peu près tous les soirs. J'avais mis ma cousine dans la confidence et ce secret à trois, que les tantes ne connaissaient pas, nous attachaient encore plus à notre officier.

*

Dès qu'il alla mieux, il parla de son départ. Nous en étions désolées, ma cousine et moi, qui avions rêvé de le garder toujours avec nous. Et pourquoi ne serait-il pas resté? Tout le monde l'aimait tant.

Il sortait tous les jours et ne s'ennuyait plus. Il avait fait venir de Paris un paquet de livres à couvertures jaunes, et souvent, à la veillée, il lisait à haute voix pour mes pieuses tantes. Il s'était remis à fumer et le jour où, pour la première fois, nous le vîmes à cheval à côté de mon oncle, fouettant l'air de sa fine cravache pour nous faire peur, nous dansâmes de joie toutes les deux.

Pourquoi ne restait-il pas puisqu'il avait l'air de se trouver si bien chez nous? Peut-être craignait-il de nous gêner? Mais non, ne savait-il pas qu'il y avait beaucoup de place dans la vieille maison?

— Sais-tu, dis-je à ma petite cousine, par un crépuscule ruisselant de pluie, alors que nous étions blotties dans le renfoncement du cher vieux poêle de faïence blanche, où s'étaient assises avant nous, trois générations d'ascendants, sais-tu, je crois qu'il veut partir à cause de la jolie dame..... sa fiancée. Il s'ennuie d'elle, je crois.

Les doux yeux bleus de ma cousine s'ouvrirent comme deux myosotis entre ses cils candides.

— Oui, tu sais, tous les soirs il la regardait. A présent qu'il est guéri et qu'il peut aller la chercher tout seul, ce n'est pas seulement le soir, c'est toute la journée qu'il la regarde! Pas quand tu es là, tu fais des yeux trop drôles, mais devant moi, souvent. Il faut que la jolie dame vienne ici et il ne s'en ira plus.

— Si tante Jeanne dit oui, répondit-elle, pensive, il y aurait la chambre bleue...

— Oui, oui, la chambre bleue, m'écriai-je enthousiasmée, il faut que je t'embrasse pour ta bonne idée! Tante Jeanne dira oui, elle aime tant M. Rousset. Nous mettrons des roses dans les grands vases sur la cheminée et du géranium sur la fenêtre. Si elle n'est pas contente!

— Il n'y a pas encore de roses, dit ma cousine de son ton sage... et pas de géranium non plus, je suppose, ajouta-t-elle, en hésitant.

— Eh bien! il y en aura, plus tard, fis-je conciliante. Viens, allons vite le lui dire, il faut qu'il le sache avant que le gros Fritz vienne chercher sa valise, parce que, alors, ce serait trop tard.

Et les deux petites cousines, toutes trottinantes, s'en allèrent frapper à la porte de leur officier.

— Entrez, cria une voix joyeuse.

Nous le trouvâmes debout, près de la table ronde, qu'éclairaient vivement deux lampes posées au milieu. Il était occupé à dénouer les ficelles d'un gros paquet enveloppé de papier noir et cacheté de cire brune; à côté, une lettre rose, fleurant bon, s'entr'ouvrait mystérieusement.

— Vous arrivez bien, les enfants, dit-il en caressant d'un geste paternel nos cheveux bouclés. Si vous pouvez défaire ce paquet, je vous abandonne le contenu.

Je poussai un cri de joie, j'en oubliai notre proposition.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? dites, monsieur Rousset?

Et nos quatre mains resserraient encore les gros nœuds qu'elles s'efforçaient impatiemment de défaire.

Il ne répondit pas. Se croyant débarrassé de nous pour un moment, il avait repris la lettre rose, et s'absorbait dans sa lecture. Il tortillait sa moustache, comme quand il était très content.

J'eus l'intuition que cette lettre venait de la jolie dame.

— Monsieur Rousset, dis-je en le tirant par la manche.

— Quoi donc, mon enfant? fit-il d'un ton distrait.

— Ne vous en allez pas. Il y a en haut une très jolie chambre bleue, vous ne l'avez pas encore vue. On pourrait l'arranger pour la dame et nous y mettrions des fleurs. Tante Jeanne dira oui; on vous aime tant chez nous.

L'officier reposa sa lettre et nous regarda avec un bon sourire attendri.

— C'est impossible, mes chères mignonnes, répondit-il très doucement. Je voudrais bien, mais je ne peux pas. Je ne vous oublierai jamais, je reviendrai; j'ai pensé à vous, je veux que vous ayez un souvenir de moi. Regardez un peu ce que le bonhomme Noël vous a envoyé de Paris.

Puis, comme il voyait des larmes perler au bord de nos paupières gonflées, — les hommes n'aiment pas à voir pleurer les femmes, ne fussent-elles encore que des petites filles, — il tira son couteau de poche et se hâta de trancher les ficelles et d'ouvrir la boîte.

Deux superbes poupées, si belles que nous n'en avions jamais vu de pareilles, presque trop lourdes pour nos bras, l'une blonde, l'autre brune; l'une en bleu avec des bottines de satin,

l'autre en rose avec des souliers mordorés, s'offrirent à nos yeux émerveillés. La joie nous coupait la parole.

Notre officier, souriant de notre bonheur, glissa deux mots en aparté à tante Jeanne qui venait d'entrer et le grondait de cette folie.

Nous étions heureuses, nous exultions, nous étions folles.

Ce jour-là prit date dans notre vie d'enfants.

Après le souper, toute la famille se réunit pour la veillée chez tante Jeanne, dans la grande salle. L'officier avait fait venir toutes sortes de bonnes choses de chez le confiseur du coin et nous bûmes à son complet rétablissement avec du vin de Champagne. Nous jouâmes ensuite tous ensemble à colin-maillard, puis au loto pour nous reposer : les enjeux furent des fondants au chocolat et des dragées. Je ne sais quelle chance nous avions, ma cousine et moi, mais nous gagnions presque toujours. Seulement, en petites filles très sages, nous fîmes provision de ces bonbons pour les jours suivants.

Quand, selon l'ancien usage, le couvre-feu de dix heures sonna à la Collégiale, chacun se leva et je vis le capitaine échanger avec les divers membres de ma famille de nombreuses et cordiales poignées de main.

— Que Dieu vous bénisse ! dit tante Jeanne avec solennité.

Et le jeune homme pressa respectueusement de ses lèvres la vieille main ridée qu'on lui tendait.

Je ne comprenais plus, mais je voyais trouble, j'étais trop fatiguée.

Ma cousine, accablée de sommeil, fut emportée dans les bras de sa mère. Je la vis s'en aller ainsi, dans le vague de mon propre assoupissement, la tête renversée entre ses boucles éparpillées sur l'épaule maternelle, serrant d'un bras sa grosse poupée, l'autre main fluette laissant pendre le mouchoir noué aux quatre coins qui contenait sa part de friandises. M. Rousset la baisa au front sans l'éveiller. Et comme j'étais de la maison, il me prit contre sa poitrine ainsi qu'un tout petit enfant et me posa sur le seuil de ma chambre après m'avoir embrassée longuement.

Ce fut ainsi qu'il partit. Et le lendemain, ma cousine et moi nous pleurâmes toute la journée.

A.-M. Gladès.

OPHÉLIE

Par Marc Antokolski

Les artistes russes ont pris la coutume, depuis un grand nombre d'années, de faire de Paris leur résidence de prédilection. Quelques-uns même y sont venus faire leurs études en qualité de pensionnaires du tzar, un peu de la même façon que nous avons l'habitude d'envoyer nos jeunes peintres, sculpteurs, graveurs et musiciens étudier leur art à la Villa Médicis, à Rome.



Ophélie. — Bas-relief en marbre par Antokolski.

Les sculpteurs sont représentés par le plus célèbre artiste russe de cette époque, par M. Marc Antokolski.

Né à Wilna, en 1842, M. Antokolski eut, à vingt-deux ans, la satisfaction d'être admis comme élève libre à l'Académie de Saint-Pétersbourg et, presqu'aussitôt, d'obtenir une médaille d'argent pour son *Tailleur juif*. L'année suivante, il recevait, pour son *Avare*, qui a figuré au Salon de Paris, en 1867, une pension viagère. Ses productions sont nombreuses et, pour la plupart, appartiennent au tzar.

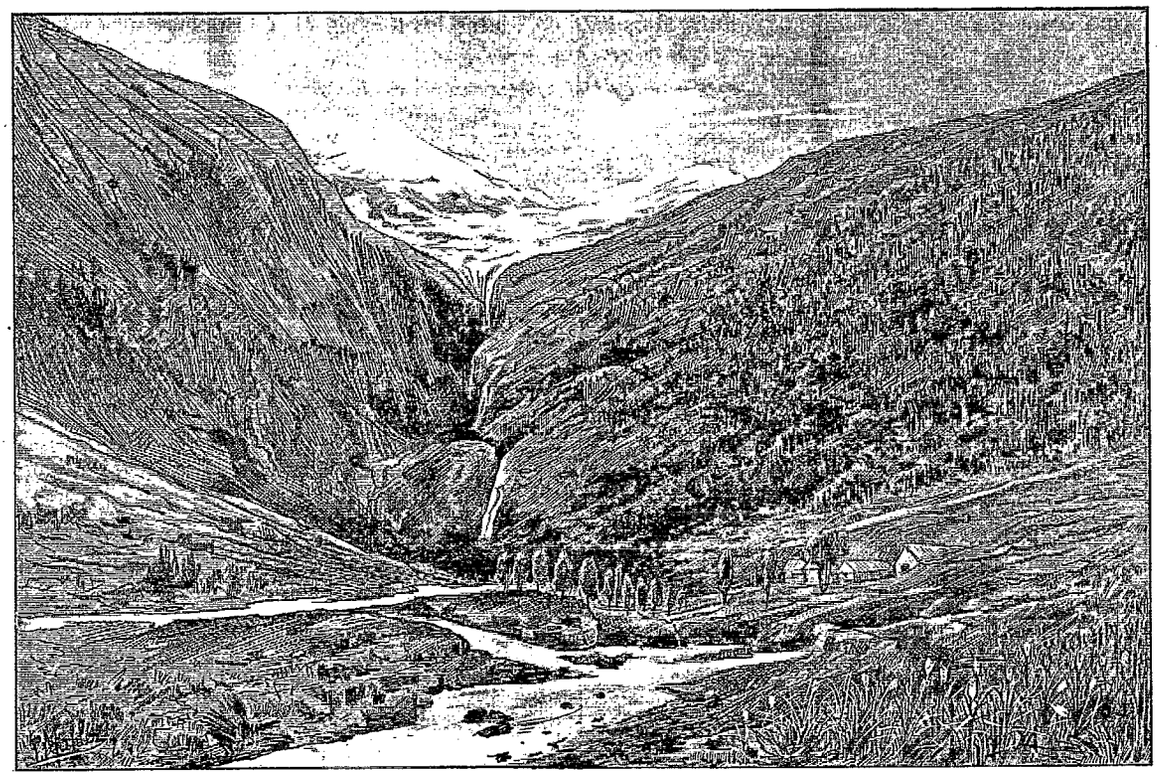
L'une des plus remarquables est cette figure en marbre que reproduit notre gravure et qui est intitulée *Ophélie*. On voit combien la douce et rêveuse héroïne de Shakespeare est poétiquement évoquée par le maître russe.

En 1878, M. Antokolski a été successivement nommé chevalier de la Légion d'honneur et membre correspondant de l'Institut de France. Ses envois à l'Exposition universelle de cette même année lui avaient valu une médaille d'honneur.

Édouard Rollet.

LES PLANTES D'APPARTEMENT

Aujourd'hui, tout le monde aime les fleurs, ou plutôt croit les aimer. Les bouquets sont de toutes les fêtes : il n'est pas un appartement qui n'en soit orné, depuis l'humble bouquet de violettes à deux sols jusqu'aux merveilles d'élégance, véritables petits chefs-d'œuvre, qui sortent de



LES PLANTES D'APPARTEMENT. — Vallée des environs de Luchon où croissent divers safrans.

chez les marchands à la mode. Et les fleurs des champs ! Qui n'en raffole ! Qui ne s'attendrit à la



LES PLANTES D'APPARTEMENT. — Jacinthe sur carafe.

vue d'un bleuet ou d'un coquelicot entouré d'épis ! Aime-t-on les fleurs parce qu'on adore les bouquets? Je répondrai audacieusement non. Le culte du bouquet n'est que trop souvent — à Paris surtout — l'indice à peu près certain de l'indifférence pour les fleurs en elles-mêmes. Et cette indifférence il faut en chercher la cause, facile à trouver. Il ne suffit pas de placer une fleur dans une potiche comme on ferait d'une gerbe des champs. Ces pauvres fleurs sont des



LES PLANTES D'APPARTEMENT. — Vase à crocus avec jacinthe au centre.

êtres vivants : elles vivent, et pour entretenir leur vie il faut leur prodiguer quelques soins ; il faut être doué, par suite, non seulement de patience, mais de connaissances qu'il n'est pas bien difficile de se procurer.

Une vraie maîtresse de maison, jalouse de son intérieur, ne peut voir, sans chagrin, dépérir ces jolis palmiers, ces caoutchoucs, ces araucaria, voire même ces orchidées qui ornent si délicatement son salon. Aussi, sommes-nous persuadé de faire œuvre utile en offrant à nos lectrices quelques conseils qui leur permettent de garder en bonne santé les plantes de leurs appartements, de leur donner cet air de vie qui fait toujours plaisir à voir.

Comment et quand doit-on arroser une plante? Comment faut-il la placer? Certaines espèces demandent-elles des soins spéciaux? c'est ce que nous allons rechercher.

Est-ce d'hier que le culte des fleurs s'est révélé? Nous ne remonterons pas au Déluge, mais nous ne pourrons nous empêcher de rappeler la douce et naïve fiction de Jenny l'ouvrière. Mais où est-elle la pauvrette et sa mansarde aussi? Et les plantes d'autrefois, où sont-elles? La giroflée, la mère de famille (la *pâquerette*), l'œillet, ont à peu près fait leur temps, malgré tout leur mérite. La science et l'habileté des horticulteurs ont doté nos marchés aux fleurs d'une masse de végétaux qui ont détrôné leurs aînés : les palmiers de toutes sortes, l'araucaria, les dracœna, l'aspidistra, sans oublier les plantes à oignon et celles qui, grâce à leurs caractères volubiles, ornent nos balcons et nos fenêtres de leurs délicats et inextricables entrelacements.

Avec le printemps qui arrive, l'appartement va nous présenter ses carafes à jacinthes, ses vases à crocus; aussi profiterai-je de l'occasion qui se présente pour en dire quelques mots.

La Jacinthe

Ovide nous apprend comment naquit la jacinthe, je me dispenserai de vous le redire, persuadé d'ailleurs que vous le savez aussi bien que moi. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'il en existe actuellement plus de 2,000 variétés aux nuances diverses. La riche gamme des couleurs s'est abandonnée à ses fantaisies les plus effrénées : du blanc pur et virginal, on passe par d'incalculables transitions au jaune, au rouge, au bleu, au violet foncé, qui nous donne presque l'impression du noir.

La culture d'appartement n'admet que la belle jacinthe de Hollande aux grappes fournies et opulentes; la jacinthe de Paris et la Romaine sont réservées au bouquet populaire, à la voiture des marchands des quatre saisons.

Nous ne conseillons pour l'appartement que la culture sur carafes, à la fois élégante, attrayante et instructive. Comment la pratique-t-on avec succès? Comme pour faire un civet il faut un lièvre, de même dans le cas présent il nous faut tout d'abord nous procurer des carafes. Il en existe de nombreux modèles, et l'amateur qui voudra satisfaire son goût n'aura guère que l'embarras du choix : les devantures des graniers échelonnés au quai de la Mégisserie en montrent de toutes les formes et à la portée de toutes les bourses.

De novembre à décembre, on remplit ces carafes d'eau et on place les bulbes à leur surface, de manière que leur base affleure le liquide. Par suite de l'évaporation inévitable dans un appartement maintenu à une certaine température, le niveau baissera; aussi faudra-t-il ne pas négliger de le maintenir en ajoutant de l'eau de temps à autre. Le liquide, en contact avec une matière organisée comme les racines, présente une tendance à se corrompre, aussi serait-ce une sage précaution d'ajouter une pincée de sel de cuisine ou quelques fragments de charbon de bois. D'une manière générale, l'eau devra toujours être très pure.

Au bout de quelque temps — temps variable, d'ailleurs — apparaissent les racines qui se développeront plus facilement si on a le soin de laisser les carafes dans un endroit obscur d'abord, puis dans une pièce à température assez élevée. Plus tard, quand l'intérieur des vases est garni par les racines arrivées à leur complet développement, les tiges florales commencent à pointer et alors seulement on peut disposer les jacinthes dans l'appartement qu'elles doivent, par leur floraison, contribuer à orner.

Que doit-on faire des oignons après la floraison? Le mieux est de couper les tiges quand les fleurs commencent à se faner, tout en conservant les feuilles. Quand ces dernières sont desséchées, on enlève les bulbes qu'on place dans un lieu sec jusqu'à l'année suivante. Les oignons présentent l'inconvénient d'être fréquemment épuisés par le fait de la culture sur carafes, aussi l'amateur qui désire avoir longtemps de belles plantes, fera-t-il bien de renouveler sa provision chaque année, sans pour cela se priver de celles de l'année précédente qui seront cultivées en pot ou en pleine terre.

La disposition des carafes à jacinthe dans l'appartement n'est sujette à aucune règle, elle dépend entièrement du goût des amateurs qui devront s'ingénier à en faire ressortir tout le mérite et toute la valeur ornementale. Il est cependant indispensable de ne pas les reléguer trop loin de la lumière.

Le Crocus

Le crocus ou safran se prête à merveille à la culture d'appartement, Son mérite est réel, sans que cependant il puisse rivaliser avec celui de la jacinthe. Quelques bulbes dans une coupe, dans un petit panier à anse, dans un vase percé de trous, ne seront jamais déplacés, au sein des élégances de l'appartement le plus somptueux. Ses fleurs sont grandes, richement colorées, mais

fugaces; c'est là leur plus grand défaut, mais d'un autre côté, elles présentent l'avantage de ne pas posséder le parfum fatigant de la jacinthe.

La plantation des oignons de safran se fait d'octobre à novembre soit en potées, soit dans les vases spéciaux dont nous avons parlé plus haut. Ces oignons étant très petits, il faudra donc en placer plusieurs dans chaque récipient; le nombre dépendra des dimensions des vases. La culture en pots devra être faite en terre légère qui aura reçu un bon appoint de terreau bien décomposé. Il n'en est pas de même quand on emploie des vases percés de trous où le substratum consistera en mousse qu'on aura le soin de maintenir toujours humide. On prendra rapidement l'habitude de disposer soi-même les bulbes dans ces vases qu'on emplit de mousse à mesure que les oignons sont engagés dans les trous, la base dirigée vers le centre. Lors de la défloraison, on recueillera les bulbes qu'on traitera de la même manière que ceux des jacinthes.

Le nombre des variétés de safrans est loin d'être aussi considérable que celui des jacinthes, aussi pouvons-nous en indiquer quelques-unes pour guider nos lecteurs: parmi les variétés à fleurs blanches, la *Candeur*, la *Pucelle*, toutes deux d'un blanc pur; *Mammouth*, blanc satiné; parmi les bleues : *Amazone*, bleu perle strié de lilas; *Walter Scott*, bleu strié et panaché de blanc; *Nec plus ultra*, bleu panaché de lilas; *Grand jaune*, jaune foncé; *Albion*, fleur violette panachée de blanc, etc.

Il est bon de rappeler que toutes ces variétés fleurissent au printemps, en mars-avril; ce sont des *plantes vernales*, d'origine européenne (montagnes de France, etc.) ou asiatiques.

Il n'en est pas de même du *safran* en usage dans les pharmacies, qui provient de cultures faites dans un but industriel en certains points de la France, aux environs de Pithiviers, par exemple, et qui fleurit au mois d'octobre. Si on voulait en cultiver, il faudrait avoir soin de le planter de mai à juillet. Les fleurs en sont d'un violet satiné et naissent avant les feuilles.

La chaîne des Pyrénées ne renferme pas seulement le *Crocus venerus*, mais encore une autre charmante petite espèce, le safran à fleurs nues (*Crocus nudiflorus*), aux fleurs d'un beau violet, plus étroites et un peu aiguës à leur sommet. Comme dans le safran des pharmacies, les feuilles ne paraissent qu'après la floraison, d'où son nom de safran à fleurs nues. Les garrigues les plus arides de la Provence voient fleurir également, dès le mois de février, le joli safran versicolore (*Crocus versicolor*), dont la fleur blanche est lavée de violet et striée de pourpre. La Corse est la patrie du *Crocus minimus* qui ne dépasse pas dix centimètres et dont les feuilles paraissent avant les fleurs.

P. Hariot,
Attaché au Laboratoire de botanique du Muséum.

LA BALEINE DE PORSMOGUER

Les tempêtes des premiers jours de février ont rejeté sur la côte bretonne un remarquable spécimen de ces grands mammifères marins que l'on désigne sous le nom de cétacés. Dans la nuit du 6 février, une énorme épave était signalée dans les rochers qui forment les bords d'une jolie baie située à l'extrême pointe ouest du Finistère, sur la plage de Porsmoguer, à sept kilomètres N.-O du Conquet.

Au reçu d'une dépêche du commissaire de l'inscription maritime du quartier du Conquet, je me rendis au lieu désigné, dans l'espoir d'ajouter quelque pièce intéressante aux riches documents que possède le Cabinet d'Anatomie comparée du Muséum.

L'épave n'était autre qu'une Balœnoptère commune (*B. musculus* ou Rorqual), mais sa grande taille lui donnait une certaine valeur : elle mesurait vingt et un mètres environ.

Lorsque j'arrivai, elle était couchée sur le dos, au milieu d'un amoncellement de roches granitiques, véritable chaos comme on en voit partout sur les côtes de cette pittoresque partie de la Bretagne.

La photographie ci-contre, que j'en ai prise du haut de la falaise, montre la face ventrale de l'animal, caractérisée par de larges replis de la peau formant de longues stries parallèles qui s'étendent de l'extrémité de la mâchoire inférieure à l'ombilic.

Pour étudier à loisir l'animal qui m'apparaissait en état de décomposition avancée, et afin de l'approcher plus facilement, je pris les mesures nécessaires pour le faire haler sur une plage de sable voisine.

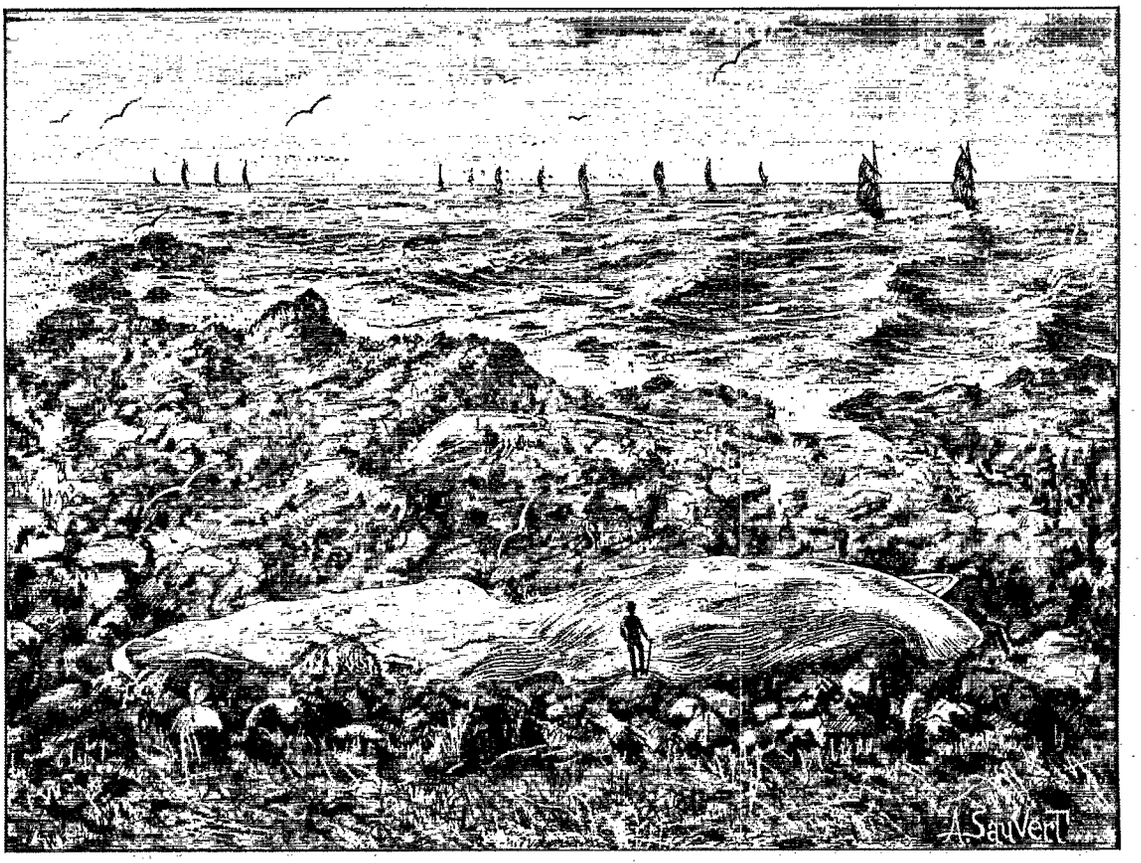
Grâce à l'habileté des marins bretons, l'opération très difficile s'exécuta à la première marée. Je pus constater que la Balœnoptère avait été brisée au niveau des reins et que, traînée de récifs en récifs, elle avait perdu une de ses nageoires.

Dès lors, on ne pouvait songer à en tirer quelque parti pour une collection.

L'état de décomposition de l'animal n'a même pas permis, malgré le désir qu'en avaient quelques personnes, de tenter l'extraction de l'huile que fournit ordinairement en quantité considérable le lard épais qui revêt tout le corps.

L'échouement de la baleine de Porsmoguer reste toutefois un événement intéressant, car il est rare que des spécimens d'aussi grande taille, c'est-à-dire presque adultes, soient rejetés sur nos côtes. Cependant, cette espèce est très abondante aussi bien dans l'Océan que dans la Méditerranée.

Dr H. Beauregard,
du Muséum.



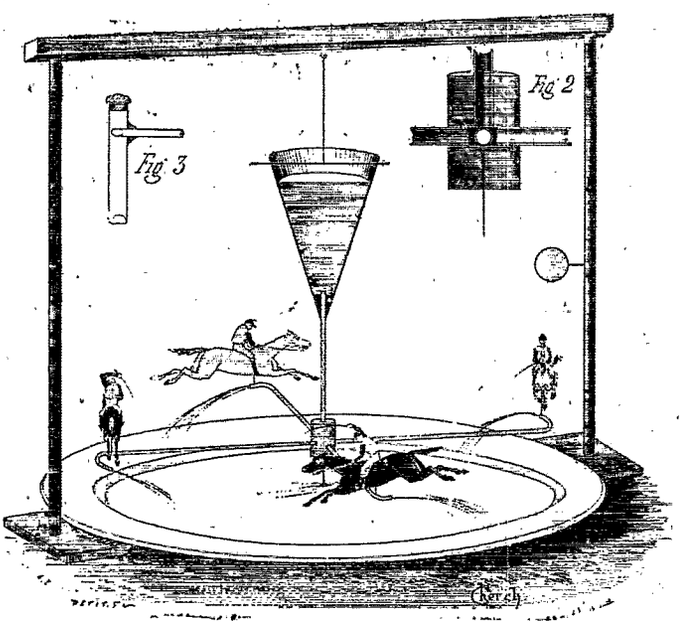
BALEINE ÉCHOUÉE SUR LA CÔTE DE PORSMOGUER (FINISTÈRE). — Dessin de Sauvert, d'après une photographie.

AMUSEMENTS SCIENTIFIQUES

JEU DE COURSES HYDRAULIQUE

On peut, avec quelques bouts de bois, un plat et des brins de macaroni, fabriquer un appareil des plus intéressants.

Prenez quatre tubes de macaroni dont les longueurs seront égales au rayon du plat qui nous servira de cuvette. Vous rendrez ces tubes imperméables à l'intérieur en promenant au bout d'un fil un petit tampon de coton imbibé d'huile. Recourbez à angle droit chacun d'eux à l'une des extrémités en ramollissant le bout à l'eau chaude et le laissant ensuite bien sécher. On peut arriver au même résultat en bouchant à la cire l'une des extrémités des tubes, et en fixant à angle droit une moitié de cure-dent (fig. 3). Prenez maintenant un bon bouchon un peu grand et percez-le, à l'aide d'une tige de fer rougie, de deux trous perpendiculaires l'un à l'autre, et situés dans un plan parallèle aux bases du bouchon; percez-le encore d'un troisième trou allant d'une base au point d'intersection des deux premiers (fig. 2). Cela fait, adaptez vos quatre tubes recourbés aux extrémités des deux premiers trous de façon que les courbures soient dans un même plan horizontal et tournées dans le même sens (fig. 1). Adaptez au troisième trou un cinquième tube droit muni d'un entonnoir fixé à la cire, et traversé diamétralement à la partie supérieure d'une aiguille à tricoter. Nous avons ainsi construit notre appareil, il s'agit de le faire tenir en équilibre. Pour cela, prenez deux bâtons, deux manches à balai, si vous voulez, et reliez leurs extrémités : en bas, par une planchette, en haut, par une simple baguette; puis accrochez au milieu de ce pont tique, à l'aide d'un fil de soie très fin mais assez résistant, votre système de tube par le milieu de l'aiguille (il est préférable, si la chose est possible, de fixer le fil au plafond). On empêche la partie inférieure de balancer en piquant une aiguille d'une part au bouchon (fig. 2), d'autre part, dans un peu de cire fixée au centre du plat. L'appareil est prêt à fonctionner : en effet, remplissez d'eau le cornet, elle va s'échapper par les orifices recourbés, et en même temps, l'appareil se mettra à tourner en sens inverse avec une vitesse d'autant plus grande que le cornet sera plus élevé par rapport au bouchon. Si l'on pique alors des cavaliers sur les orifices, on peut convenir que le gagnant sera celui qui s'arrêtera le plus près du poteau.



Tourniquet hydraulique.

CHERCH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et Gérant, E. BEST.

LE TOMBEAU DU CARDINAL DE RICHELIEU DANS L'ÉGLISE DE LA SORBONNE



TOMBEAU EN MARBRE DU CARDINAL DE RICHELIEU DANS L'ÉGLISE DE LA SORBONNE, exécuté par Girardon. Gravure de Thiriat.

Un des chefs-d'œuvre de la sculpture décorative au dix-septième siècle est le tombeau du cardinal de Richelieu que l'on peut voir dans la chapelle de droite de l'église de la Sorbonne, à Paris, et qu'exécuta, vers 1670, le statuaire François Girardon.

L'ordonnance en est somptueuse et très noble. Sur un sarcophage renflé dans sa partie inférieure et que des feuilles d'acanthe garnissent aux quatre coins, le grand cardinal est assis plutôt qu'il n'est couché. Pareil à un lutteur qui s'affaisse, frappé d'un coup mortel, il est tombé, portant une main crispée sur son cœur. Sa dernière heure est venue : il le sent. Il lui faut dire adieu à ce pouvoir, dont il a eu tant de peine à réunir en sa main tous les fils, pouvoir plus que royal, et dont la possession a fait de lui plus que l'arbitre, presque le dominateur de l'Europe.

La Religion, dans cette crise terrible, le soutient. Agenouillée derrière lui, elle l'a reçu dans

ses bras, et, les yeux au ciel, toute pleurante, elle semble aider le défenseur de la catholicité à mourir. A sa droite, deux Génies aux formes enfantines. Tous deux, comme la Religion, sont en pleurs. L'un des deux tient debout l'écusson qui porte les armoiries du cardinal, en relief. Aux pieds du moribond, la Science, inconsolable, est assise, un livre ouvert sur ses genoux.

Tout l'ensemble est en marbre blanc, et d'un grand caractère, en dépit de la minutie du détail. Les accessoires sont traités avec une précision, reproduits avec un scrupule qui rappellent les œuvres actuelles de la statuaire italienne ; le sarcophage, pour prendre un exemple, est recouvert d'une courte-pointe de dentelles, au chiffre du cardinal. Le lit de repos, étendu sur le sarcophage, et sur lequel s'est affaissé Richelieu, n'est pas moins orné que la courte-pointe, et le statuaire y a tracé, en un relief à peine accentué, une multitude de dessins qui ne nuisent pas plus à l'impression générale que les dentelles merveilleusement travaillées de la courte-pointe. Il faut même à l'observateur une étude attentive de l'œuvre pour arriver à se rendre compte de ce détail. On ne voit tout d'abord que la noble silhouette du mourant, les deux figures plaintives qui l'assistent, et qui, drapées à ravir, sont superbes dans la simplicité touchante de leurs gestes.

Rappelons que Girardon était fils d'un fondeur. Né à Troyes, en 1628, il avait été placé tout d'abord chez un procureur où on l'employait, en qualité de petit clerc, à faire les courses et à copier d'inintelligibles amas de procédures qu'il s'amusait à illustrer en marge de croquis. Le procureur, lassé, le rendit à son père qui, sur la prière de l'enfant, le plaça chez un ébéniste où quelques ouvriers taillaient en bois des images pour les églises des environs.

Le petit François se mit bientôt à l'œuvre avec eux et quand le patron, qui avait aussi la clientèle des châteaux de la région, l'emmena travailler avec lui chez le chancelier Séguier, celui-ci, émerveillé de son adresse, le prit sous sa protection et l'envoya étudier la sculpture, pour de bon, dans l'atelier d'Anguier.

François, le premier des Anguier, passait alors pour le chef de la sculpture française. On voit de lui, au Musée du Louvre, le tombeau qu'il exécuta pour le duc de Longueville, et, dans la chapelle du lycée de Moulins, le tombeau de ce duc de Montmorency que Richelieu fit décapiter, en 1632, à Toulouse. Ce ne sont point des œuvres banales, et les figures allégoriques qui accompagnent le principal motif sont des morceaux vigoureux, faits de main de maître.

A cette forte école, Girardon apprit à fond son métier.

Dès son retour de Rome où Séguier l'avait envoyé étudier les antiques, il fit preuve d'une réelle maîtrise à son tour. En 1657, il entrait à l'Académie de peinture et de sculpture ; il y était nommé professeur en 1659. Colbert, sur la recommandation de Séguier, lui faisait accorder par le roi une pension de mille écus, en échange de laquelle il entrait dans cette troupe brillante de sculpteurs que le peintre Le Brun, directeur des travaux décoratifs de Versailles, avait organisée et qu'il faisait marcher à son gré, donnant lui-même les idées, fournissant aux artistes les dessins, et faisant exclure, brutalement, tous ceux qui refusaient de s'asservir à ses moindres caprices.

Girardon fut un des préférés de Le Brun, parce qu'il sut à merveille se plier à toutes les exigences de ce décorateur pompeux et fécond. On dit même qu'il en oublia sa personnalité, à tel point qu'il n'était plus qu'une sorte de praticien de Le Brun. Celui-ci lui fournit en effet le dessin, non seulement des groupes qu'il lui demanda pour Versailles, mais du tombeau de Richelieu. Ce dernier trait serait-il exact, que Girardon n'en resterait pas moins un maître pour la justesse des mouvements, la grâce des attitudes, la légèreté enfin et l'adresse de l'exécution.

Girardon, en dehors de ses grands travaux, exécuta un nombre considérable de bustes, et spécialement ceux des grands écrivains de son temps. Il mourut en 1715, à Paris.

JORDANT.

CHICAGO

I

LES FONDATEURS DE LA VILLE. — LE QUARTIER DES AFFAIRES. — LES AVENUES ET LES BOULEVARDS.

On demandait à un citoyen de Chicago combien il y avait d'habitants dans sa ville natale : — Je ne saurais vous le dire au juste, répondit-il, je suis absent de chez moi depuis une semaine.

Il était impossible de traduire d'une façon plus saisissante le prodigieux accroissement d'une bourgade qui comptait à peine 4,000 âmes en 1837, et dont la population dépasse aujourd'hui le chiffre de 1,250,000 habitants.

Les commencements de cette future métropole du Nouveau-Monde furent des plus modestes. Il y a deux siècles, deux Français, le Père Marquette, de la Compagnie de Jésus, et Louis Joliet, un agent du comte de Frontenac, gouverneur du Canada, exploraient les bords du lac Michigan et débarquaient à l'embouchure d'une petite rivière appelée Chicago par les indigènes. Le nom que portait ce cours d'eau, dans la langue des Pottaouattomis, n'était que trop justifié ; il voulait dire puant, pestilentiel, délétère. Le Père Marquette prit la fièvre et Joliet ne jugea pas opportun de fonder un établissement dans un en-

droit aussi malsain. Il préféra laisser son nom à la petite ville où se trouve aujourd'hui le grand établissement pénitentiaire de l'Illinois. Les malfaiteurs de ce pays-là « vont à Joliet », de même que leurs confrères de Paris « vont à Mazas »; l'intrépide explorateur aurait mérité une moins sinistre renommée.

L'apôtre de l'Amérique française et l'intelligent collaborateur de M. de Frontenac n'avaient fait que passer; le premier pionnier de la civilisation dans ces marais empestés fut un esclave nègre échappé de Saint-Domingue. Il s'appelait Baptiste Point-de-Sable. Sur la langue de terre comprise entre le lac Michigan et l'un des bras de la rivière découverte par Jolict et Marquette, il construisit une hutte dont il fit un entrepôt de fourrures. Si ce noir, au lieu d'acheter des peaux de castor aux Indiens, avait eu l'idée de se mettre en règle et de préparer à longue échéance une spéculation sur les terrains, combien de millions il aurait laissés à ses descendants! C'est sur l'emplacement où se trouvait la cabane de l'esclave fugitif que vont s'étaler les merveilles de l'Exposition universelle de Chicago.

Nous ne savons si Jackson-Park l'emportera sur le Champ de Mars, et si l'Amérique battra la France, mais, si curieux que soient les prodiges de l'industrie du Nouveau-Monde accumulés sur les bords du lac Michigan, le plus étonnant des spectacles offerts à l'admiration des visiteurs sera Chicago elle-même. Il n'est pas de ville aux États-Unis où un étranger puisse se faire une idée plus complète de cette vie à haute pression qui est absolument inconnue des peuples de l'ancien monde.

*

Il faut voir le quartier commerçant de Chicago vers cinq heures et demie du soir, au moment où les employés sortent des magasins, et où les fameuses maisons de dix à quinze étages lancent d'un seul coup sur la voie publique leur population de quatre mille personnes.

Randolph street, State street et une partie de l'avenue Madison deviennent les points les plus animés qui soient sur le globe.

Nous avons choisi la première de ces deux voies pour en donner une vue, parce qu'elle est une de celles qui résument avec le plus de fidélité la physionomie générale de la ville. L'intensité du mouvement des piétons et des voitures et la variété des constructions dont elle est bordée sont une image réduite, mais exacte, d'un genre de vie et d'une école d'architecture qui sont les produits spéciaux d'une nouvelle civilisation américaine, créée pour ainsi dire de toutes pièces au lendemain de la guerre de Sécession. D'ailleurs, les Européens qui se rendront à l'Exposition apprendront bien vite à connaître Randolph street; c'est cette voie qu'ils devront suivre pour aller voir le fameux Temple des Francs-Maçons, monument sans rival dont les premières assises s'élèvent rapidement au-dessus du sol et dont les dimensions colossales doivent dépasser, assure-t-on, celles des plus grands monuments connus, la tour Eiffel exceptée.

Il est permis de s'effrayer de l'animation que prendront certains quartiers de Chicago, lorsqu'aux 1,250,000 habitants de la ville viendront s'ajouter 3 ou 400,000 étrangers.

On jurerait que cette foule a la fièvre. Si dans les rues de Rome vous demandez votre chemin à un passant, il se fera un plaisir de vous accompagner et de vous mettre lui-même sur la bonne route; à Paris, on n'est pas tout à fait aussi obligeant pour un étranger, mais on s'arrête d'assez bonne grâce pour lui fournir des indications; à Chicago, il faut courir à côté de la personne que l'on interroge; on obtient des renseignements, mais à la condition de ne pas faire perdre une minute à un homme trop pressé pour engager une conversation sur un trottoir.

Aussi, les cannes sont-elles inconnues dans une ville dont les habitants comptent les secondes de leur existence; elles sont proscrites comme un emblème de paresse et d'oisiveté. Le revolver, dont un Américain ne se sépare jamais, est un instrument de défense plus efficace et moins encombrant.

Les *cable-cars* sont enlevés d'assaut par une foule impatiente, affairée; ce sont des tramways électriques dont la vitesse est d'environ 14 kilomètres à l'heure. Chaque train se compose de 4 voitures et peut transporter 400 personnes. C'est le moyen de locomotion que préfèrent les habitants de Chicago; sur les bords du lac Michigan, les anciens omnibus n'existent guère plus qu'à l'état de curiosité historique et les tramways traînés par des chevaux commencent à tomber en décadence.

Dans les batailles qui s'engagent autour des *cable-cars*, pour conquérir une place, on ne respecte ni le sexe ni l'âge et on ne redoute pas outre mesure le casse-tête du policeman. Les petits marchands de journaux montent sur les marchepieds et annoncent d'une voix stridente l'incendie ou l'assassinat du jour. Le plus souvent, le nombre des voyageurs dépasse le chiffre réglementaire, mais une fois que le *cable-car* est en marche, aucune puissance humaine ne saurait l'arrêter. Les lourds camions chargés de charbon, les charrettes, les voitures publiques se croisent, se heurtent, se renversent. Le passant n'a que l'embarras du choix s'il désire être écrasé.

Le péril est bien plus redoutable encore dans les quartiers où wagons et locomotives circulent à niveau de la voie publique. On a coutume de dire en Europe que tous les chemins mènent à Rome; en Amérique on dit, avec plus de raison, que tous les chemins de fer mènent à Chicago. Si aux 35 lignes principales qui aboutissent aux 6 gares de la ville on ajoute 15 bifurcations si-

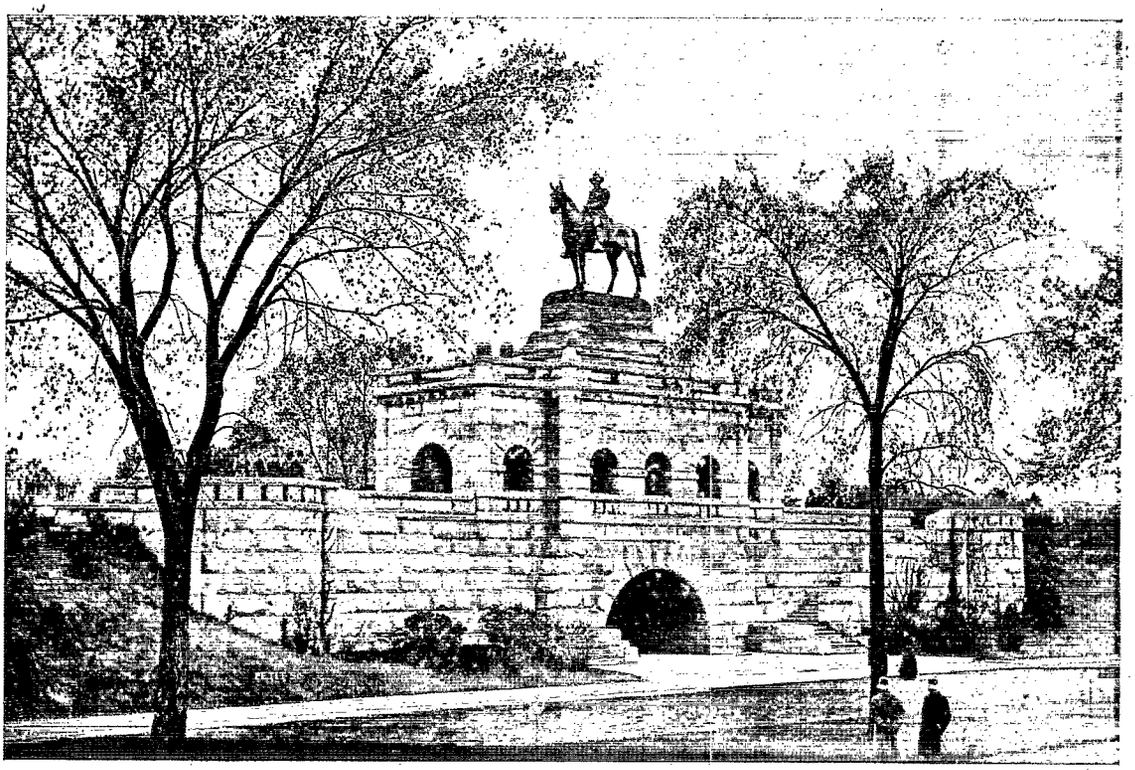
tuées à très peu de distance, on arrive à un chiffre total de 50 voies ferrées qui mettent toutes les portions du territoire des États-Unis en communication directe avec la métropole du commerce des grains, du bois, du fer et des salaisons.

La plupart de ces lignes arrivent au cœur de la ville. C'est en vain que la municipalité a rendu des arrêtés pour réduire la vitesse des locomotives; les trains qui circulent sur des chaussées encombrées de piétons, de charrettes et de voitures, ont beau ralentir leur marche, ils n'en restent pas moins meurtriers. Ils font chaque année 600 victimes; ce chiffre effrayerait nos vieilles cités d'Europe, mais de l'autre côté de l'Atlantique on n'attache pas autant de prix à la vie humaine que chez les peuples de l'ancien continent.



CHICAGO. — Maison Pullman à dix étages.

Il faudrait une dépense de 500 millions de francs pour faire passer les chemins de fer sous des tunnels ou pour construire des viaducs, et les habitants de Chicago sont d'autant moins portés à faire ce sacrifice, qu'un remaniement du réseau des voies ferrées entrainerait probablement la suppression d'un privilège dont ils retirent le plus grand profit. Les voyageurs qui arrivent dans l'une des six grandes gares de la future métropole de l'Amérique ne peuvent continuer leur route sans être obligés de changer de wagon; souvent même ils doivent se résigner à passer la nuit à l'hôtel. Vainement, les Yankees, plus économes encore de leur temps que de leur argent,

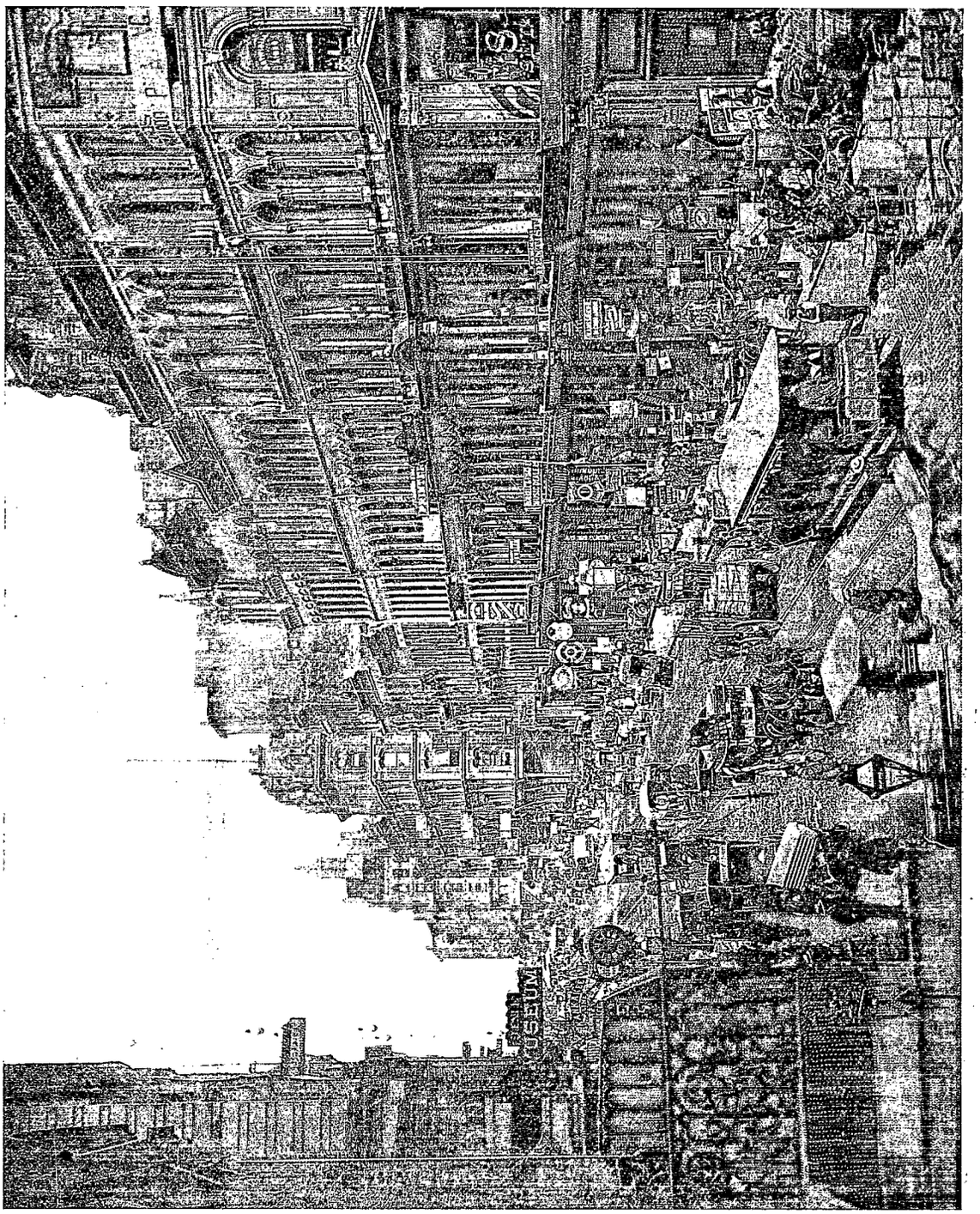


CHICAGO. — Le monument du président Grant sur la place Lincoln.

protestent contre de pareilles exigences, de bonne ou de mauvaise grâce, ils faut qu'ils payent tribut.

*

Il existe un contraste frappant entre le quartier des affaires, où l'activité déborde, et les longues avenues qui aboutissent d'un côté à des parcs sans rivaux sur le globe et se perdent de l'autre dans l'horizon de la prairie sans fin. L'avenue de l'État n'a pas moins de 25 kilomètres de longueur et est considérée, à bon droit, comme une des merveilles de la ville. L'avenue du Michigan, les boulevards Grant, Drexel, Ashland, Washington, l'avenue de la Prairie, ne sont pas moins intéressants à visiter. A mesure que l'on s'éloigne de la tour de l'Auditorium, où se trouve le centre de la zone commerciale, pour s'avancer vers la campagne, on ne trouve plus trace de l'encombrement qui rend si dangereux certains passages de Randolph street ou de Madison street ; on se croirait dans une autre cité. Les édifices à quinze étages disparaissent pour faire place à des constructions moins grandioses, mais où il est plus agréable de vivre. En dehors de l'étroite région réservée au commerce, on ne voit plus rien qui ressemble à la colossale maison Pullman que reproduit une de nos gravures, et qui est à bon droit célèbre comme un spécimen de ce genre d'architecture.



CHICAGO. — Randolph street. (Cette gravure est une reproduction directe d'une photographie instantanée.)

On sait que ces édifices monstres dont nous aurons, d'ailleurs, à nous occuper de nouveau, sont une des plus étranges curiosités de la ville. Toute la population de certains de nos chefs-lieux d'arrondissement tiendrait dans un de ces bâtiments gigantesques à dix ou à quinze étages, qui se suffisent à eux-mêmes. On y trouve des restaurants, des journaux, des banques, des magasins de toutes sortes, des dentistes, des médecins, bref tout ce qu'il faut pour vivre et tout ce qu'il faut pour mourir.

La maison Pullmann nous a paru digne d'être signalée comme le type des constructions de ce genre. Non seulement elle a dans ses grandes lignes une harmonie qui fait défaut à la plupart de ses rivales, mais encore elle se recommande à l'attention des étrangers par le nom même qu'elle porte. C'est à Chicago que l'inventeur des *Pullman's cars* a fait sa fortune. Dans l'établissement qu'il a fondé dans la banlieue de la ville se fabriquent les grands wagons bien connus sur toutes les voies ferrées du Nouveau-Monde.

*

Lorsqu'on arrive dans les quartiers éloignés du centre des affaires, la vie américaine, si fiévreuse aux heures de travail, se présente sous un autre aspect. Ces coquettes villas, séparées de la voie publique par des petits jardins, appartiennent à des commerçants qui, leurs bureaux une fois fermés, sont impatients de rentrer chez eux et ne songent pas à passer leur soirée en dehors de leur domicile. Les employés eux-mêmes sont, en général, propriétaires des maisons qu'ils habitent.

Quand on parcourt ces boulevards sans fin, on est étonné de la modestie des millionnaires de l'avenue Michigan. Ils n'aiment pas à étaler leur opulence sur la façade de leurs hôtels; c'est pour l'intérieur qu'ils réservent des raffinements de luxe. D'ailleurs, ils ont en général conservé des allures d'une simplicité extrême qui causeraient un vif étonnement à New-York, à Boston et à Philadelphie. Pendant les longues soirées d'été, les personnages les plus considérables de Chicago ne craignent pas de s'asseoir, dans un fauteuil, devant la porte de leur habitation et d'engager avec leurs voisins une conversation sur le temps qu'il fait et sur les événements de la journée. Les plus riches font placer des tapis sur les marches de leurs perrons afin de ménager les toilettes de leurs femmes et de leurs filles; les autres se contentent des sièges les plus modestes; mais l'inégalité des conditions sociales ne met pas obstacle à la cordialité des relations de voisinage et, par une anomalie singulière, les habitudes patriarcales que les premiers colons de l'Amérique du Nord avaient apportées de leurs villages d'Europe ont reparu tout à coup au bout de deux siècles dans une ville de 1,250,000 habitants.

Autant le quartier des affaires est mal entretenu, mal arrosé, mal balayé, autant les boulevards et les avenues sont soignés comme des jardins. Ces voies dépendent de l'administration des parcs, qui paraît s'acquitter de sa tâche avec une vigilance inconnue des autres autorités municipales. Un square des plus fréquentés est celui où s'élève, sur une belle et massive construction de pierre, la statue équestre de l'ancien président Grant.

Des écriteaux interdisent aux camions, aux charrettes et aux voitures de commerce de circuler sur les voies qui sont soumises à un régime spécial. Le pavage de grès qui rend si bruyantes et si incommodes les rues encombrées de la zone du centre, est remplacé par de l'asphalte ou du macadam; les trottoirs sont bordés d'une double rangée d'arbres et sur le milieu du boulevard ou de l'avenue se déroule une large plate-bande de gazon. Des massifs, où la flore du Nouveau-Monde étale ses richesses, se détachent à de courts intervalles sur la verdure. Chicago, voulant donner un démenti aux impressions désagréables à l'odorat que rappelle l'étymologie de son nom, a tenu à devenir la ville des fleurs.

(*A suivre.*) G. LABADIE-LAGRAVE.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

I

Il y a quelques années, près de vingt ans, des papiers de famille que je compulsais m'apprirent que mon grand-père paternel avait assisté à la prise du commodore Sidney-Smith, dans la baie de Seine, non loin du Havre. Le brave homme, qui n'était qu'un simple matelot, avait consigné, sur quelques feuillets de papier de fil, fabriqué en Hollande, les principales péripéties de ce fait d'armes, dû en grande partie au hasard, aussi à la présence d'esprit d'un autre matelot, d'un corsaire, comme on le verra plus tard. J'en tirai alors quelques pages, qui me paraissaient intéressantes pour les curieux d'une époque si pleine d'imprévu, et si pleine d'héroïsme. Depuis lors, les renseignements me sont venus en plus grand nombre, tous confirmant le récit primitif, mais apportant des détails nouveaux et topiques, quelque chose comme la couleur locale d'une scène historique qu'on ne retrouverait assurément pas dans la grande histoire, mais qui ne fut cependant pas, loin de là, sans conséquences d'importance.

Sidney-Smith, que Bonaparte rencontra sur les remparts de Saint-Jean-d'Acre, fut un des plus audacieux hommes de mer de l'Angleterre, un de ceux qui nous firent le plus de mal, à une époque où, par la force même des choses, notre marine militaire était dans un complet désarroi, au lendemain de ses plus belles annales. Inconsciemment, entraînée par ses propres excès, la Révolution avait ruiné notre marine de guerre. La plupart des officiers de carrière avaient émigré, ou bien s'étaient retirés. On ne les

employait plus, si bien que pour commander les escadres, on n'avait plus, sous la main, que les officiers subalternes de la marine royale, ceux qu'on appelait les officiers bleus. Très braves, cela ne fait pas l'objet d'un doute, ils n'en étaient pas moins incapables de commander des escadres, et leur héroïsme seul, en toute circonstance, put excuser une infériorité notoire. Sans doute la Révolution s'imagina-t-elle qu'il était aussi facile d'improviser des amiraux que des généraux. Ce fut là son erreur, et une erreur qui nous valut les désastres d'Aboukir et de Trafalgar, où Nelson trouva une gloire démesurée.

Je ne voudrais pas me permettre de dire que Nelson fut un chef ordinaire; mais il me semble incontestable qu'ayant devant lui un adversaire de la taille du bailli de Suffren, par exemple, sa besogne eût été beaucoup moins aisée. Ajoutons à cela des équipages sans instruction pratique, et dont les trois quarts étaient immobilisés par le mal de mer; un matériel souvent déplorable, une artillerie mal servie, peut-être mal commandée, et qui professait, en principe, qu'il fallait toujours tirer à démâter. De là tant de projectiles perdus, comme l'explique, avec une grande autorité, le capitaine de vaisseau Chevalier, dans un livre où la soi-disant fournaise du *Victory*, monté par Nelson, à Trafalgar, fit à peine soixante-dix victimes, tandis qu'à bord des vaisseaux français, les équipages étaient décimés, les Anglais tirant en plein bois et visant les sabords, ce qui avait une efficacité tout autre. Mais, nous n'avons point à entrer dans de telles considérations, à propos d'une affaire purement épisodique et, croyons-nous, fort peu connue, bien qu'elle mérite, à tous égards, les honneurs de la publicité.

Encore les matelots faisaient-ils souvent défaut. Il arrivait que des navires armés comptaient à peine le tiers des hommes inscrits sur leurs rôles; et dans un moment où la disette, presque la famine, ravageait le pays, l'équipage réduit d'un navire de guerre avait, à sa disposition, les vivres destinés au nombre d'hommes réglementaire. Pas de réclamations, bien entendu! Seulement, il était spécifié qu'aucune ration ne devait être vendue. Qui donc pouvait veiller à la stricte observation de ces instructions, dans un moment où la discipline, si nécessaire partout, et surtout à bord des vaisseaux de guerre, n'existait plus que de nom ?

Les écrits et les relations du temps fournissent des détails vraiment curieux, sur la tenue, à la mer, des vaisseaux français où chacun avait, pour ainsi dire, le droit de commenter et de contrôler les ordres, ni plus ni moins que dans nos gardes nationales, de néfaste mémoire. Les hommes n'en étaient pas moins braves; mais le prestige du commandement, à peu près disparu, s'était éparpillé dans tous les grades, et il était difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un homme, si héroïque qu'il fût, si grandes que fussent ses qualités professionnelles, tînt dans sa main une masse d'hommes et même d'officiers toujours disposés à la bruyante critique de ses actes et de ses instructions.

En dépit de ces lacunes irréparables dans la direction générale de notre marine militaire, jamais peut-être la valeur individuelle ne s'affirma plus hautement, et si nos annales maritimes gardent encore quelque relief, à l'heure de désastres collectifs sans précédents, elles le doivent aux hardis corsaires que rien n'intimida, ni la mort, ni la perspective plus terrible des pontons, et qui, dans la Manche comme dans l'Océan, et jusque dans la mer des Indes, multiplièrent leurs actes d'indomptable courage et leurs exploits presque fabuleux.

Parmi les hommes d'audace inouïe dont les fastes de la mer ont gardé le souvenir, quelques-uns dépassent, en renommée populaire, nos plus illustres amiraux. Robert Surcouf, pour n'en citer qu'un seul, n'en est-il point un exemple? C'est aux hommes de cette trempe que l'histoire de notre marine doit de ne point avoir de lacune, et ce sont des noms obscurs qui remplissent, dans une longue période de temps, nos annales maritimes et servent de trait d'union entre la vieille marine et la nouvelle, entre Madras et Navarin, entre le bailli de Suffren et l'amiral de Rigny.

Les courses presque légendaires, quoique toutes récentes, du corsaire confédéré *l'Alabama* qui, après avoir pillé, incendié, coulé ou amariné nombre de navires marchands fédéraux, vint piteusement couler, presque sans combat, en vue de Cherbourg, sont jeux d'enfants auprès des exploits homériques de nos corsaires de Dieppe et de Saint-Malo, chez qui semblaient revivre les âmes héroïques des Jean Bart et des Duguay-Trouin.

En effet, les deux adversaires, dans la guerre de Sécession, ayant des forces navales à peu près égales, ou tout au moins capables de se mesurer l'une contre l'autre, il était permis aux navires armés pour la course, excellents marcheurs, munis de machines aussi perfectionnées que possible, construits, en un mot, pour se précipiter sur leur proie d'une façon foudroyante, aussi pour échapper à des adversaires plus redoutables, — il leur était permis, dis-je, d'user, dans des cas graves, de leur vitesse exceptionnelle et de se dérober, soit en plein Océan, soit en gagnant l'abri d'un port de guerre ou d'un port neutre.

Chez nous, pendant toute cette période funeste pour notre marine militaire, qui commence à la Révolution et comprend tout le premier Empire, ce n'était pas cela. De véritables coquilles de noix étaient armées par des particuliers, dans nos ports bloqués, et, coûte que coûte, il fallait sortir, sous les yeux de l'infatigable croisière ennemie, attendre le vent favorable, saisir sou-

vent l'occasion d'une nuit de tempête et glisser, avec la protection de l'ouragan, sous les frégates anglaises sans cesse en éveil, et les gigantesques vaisseaux de haut bord qui, plus lourds et moins maniables, demeuraient en arrière, en seconde ligne.

(*A suivre.*) CHARLES CANIVET.

LE VICE-AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE

La mort a refusé au vice-amiral Jurien de la Gravière la joie et l'orgueil d'assister, en qualité de parrain académique, le lieutenant de vaisseau Julien Viaud — ou si l'on préfère, le romancier Pierre Loti — quand il ira, le 7 avril prochain, prendre séance solennellement parmi les Quarante.

C'est un brave et distingué marin que nous venons de perdre : il avait dignement rempli sa carrière de soldat; et, sans effort, ayant quelque chose à dire après avoir tant fait, il est devenu un bon écrivain que l'Académie française appela à elle. Il était déjà de l'Institut, comme membre libre de l'Académie des sciences.

Jurien de la Gravière était né aux bords de l'Océan, à Brest, en 1812, d'un père marin qui est mort après avoir atteint, lui aussi, la grade de vice-amiral, auquel il avait joint, entre temps, les fonctions de préfet maritime et la dignité de pair de France. Le jeune Edmond Jurien entra à l'École navale. Il fut aspirant de marine en 1828, et son père lui fit faire, dès l'abord, l'apprentissage du métier si rude alors à bord de frégates à voiles. Un ami du père, le capitaine Lalande, plus tard contre-amiral, prit Jurien de la Gravière avec lui dans plusieurs campagnes pénibles et longues où le jeune officier gagna les fièvres.



JURIEN DE LA GRAVIÈRE (Phot. E. Pirou)

Enseigne de vaisseau en 1833, Jurien de la Gravière fut l'aide de camp du contre-amiral Lalande. Il remplit à son honneur diverses missions scientifiques; et, devenu capitaine de corvette, passa comme aide de camp auprès de l'amiral Roussin.

De 1847 à 1850, le capitaine Jurien de la Gravière commandant la corvette *la Bayonnaise,* fit à bord de ce bâtiment une croisière célèbre dont il a rendu compte dans une série d'articles de la *Revue des Deux Mondes,* plus tard réunis en volume.

Capitaine de vaisseau dès son retour en France, il fut le chef d'état-major de l'amiral Bruat pendant la campagne de Crimée. Il eut la charge difficile et ingrate de protéger les communications de nos troupes débarquées; puis, quand l'amiral Bruat eut succombé à une attaque de choléra, il prit le commandement de l'escadre et la ramena en France.

Il fut nommé contre-amiral le 1er décembre 1855. Pendant la guerre d'Italie, le contre-amiral Jurien de la Gravière fut chargé de maintenir le blocus de Venise. Vint l'expédition du Mexique dont il eut, en premier lieu, le commandement. Il fut nommé vice-amiral le 1er janvier 1862, à peine débarqué sur le nouveau continent. Il eut la sagesse d'entrevoir, dès l'abord, toutes les difficultés de l'entreprise, et il signa la convention de la Soledad qui nous aurait permis d'éviter des sacrifices et des désastres. La politique ne permit pas ce que la clairvoyance de ce soldat patriote voulait faire.

On désavoua en haut lieu et on rappela le vice-amiral Jurien.

Il n'eut pas de peine à expliquer sa conduite et il retourna au Mexique s'illustrer à la tête de nos forces navales, mais débarrassé cette fois des responsabilités du commandement supérieur de l'expédition. Pendant la guerre de 1870, le vice-amiral Jurien de la Gravière a commandé l'escadre du Levant; depuis lors, il n'a eu que des fonctions sédentaires, telles que la direction du dépôt des cartes et plans.

J'ai cité plus haut, parmi les ouvrages du vice-amiral Jurien de la Gravière, le compte rendu de la campagne de la *Bayonnaise.* Il a publié encore : *Guerres maritimes sous la Révolution et l'Empire,* la *Marine d'autrefois,* a *Marine d'aujourd'hui,* les *Marines du quinzième et du seizième siècle,* les *Conquêtes d'Alexandre Doria et Barberousse,* les *Corsaires barbaresques,* etc.

Depuis 1869, le vice-amiral Julien de la Gravière était décoré de la médaille militaire. Il allait être créé amiral quand l'Empire tomba.

Il fut un des plus fidèles parmi les serviteurs de ce régime : il resta un des derniers au palais des Tuileries le 4 septembre, et ne se retira que quand il sut la fuite de l'Impératrice assurée.

J. BAURELLE.

LES BORDS DE L'OISE

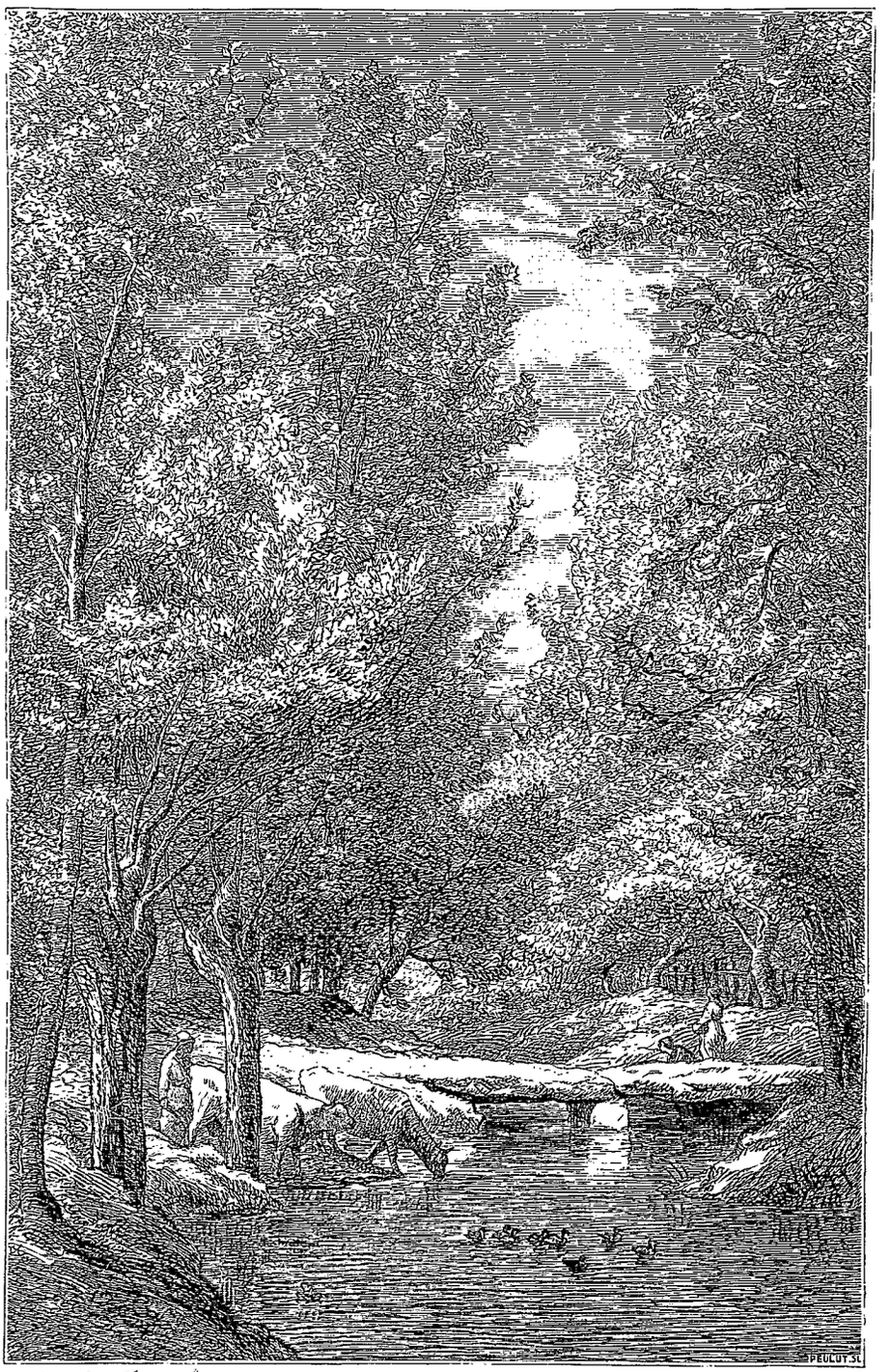
DE KARL DAUBIGNY

Il est rare qu'un grand artiste ait un grand artiste pour fils : Karl Daubigny, suivant toute apparence, aurait donné un éclatant démenti à ce dicton, s'il n'avait été brusquement emporté, en 1886, au mois de mai, par une maladie de poitrine.

Fils de Charles-François Daubigny, ce célèbre peintre qui, de concert avec François Millet, Théodore Rousseau, Jules Dupré, renouvela, vers 1835, le paysage français, Karl Daubigny avait hérité de son père le sens et le goût de la peinture, et le maître dont il reçut les conseils fut son père.

Né en 1846, il avait vingt-deux ans quand il exposa pour la première fois au Salon, en 1868. Il s'y présentait avec des marines qui furent assez remarquées pour lui valoir, dès cette même année, une médaille. Il en obtint en 1874 une nou-

velle. Déjà, il avait quitté les pêcheurs, sans abandonner la Normandie toutefois, pour les cultivateurs, et renoncé à la mer pour les petits ruisseaux, les prairies verdoyantes et les arbres. Il y réussit, on peut le dire, à merveille. Dans chacune de ses toiles ou de ses dessins, qu'il représente, comme ici, *les Bords de l'Oise*, avec une flottille de canards voguant en bande joyeuse sur l'eau calme, avec des vaches paisibles qu'une paysanne surveille, ou les prairies dévorées par le



Les Bords de l'Oise. — Dessin de Karl Daubigny. — Gravure de Peulot.

feu, ou le sol des bois attristé par la chute des feuilles, on sent le même amour de la terre, le même parfum de nature qui se dégage, on est pris par une involontaire émotion.

Et pourtant, Karl Daubigny, dans ce qui constitue sa manière, n'a quoi que ce soit de commun avec la touche poétique, la facture délicate et légère, quoique précise étonnamment, de son père.

Le génie de Millet l'impressionne davantage; il enlève le morceau avec une énergie plus brutale. Ses soleils se couchent tout sanglants dans la fournaise dorée des beaux soirs, que leurs pourpres reflets font tragiques; ses paysans ont l'al-

lure fatiguée des gens que le travail excessif engourdit et qui, devant la force des choses, se résignent.

On venait d'applaudir, au Salon de 1885, ses *Vendanges;* il eût certainement pris, dans l'estime de ses contemporains, la place laissée vide, en 1878, par son père, sans un refroidissement mal soigné qui dégénéra inopinément en phtisie.

En dehors des paysages normands et de ceux de la vallée de l'Oise, qui lui avaient fourni bon nombre de ses toiles, Karl Daubigny s'est aussi inspiré de la forêt de Fontainebleau.

LE DEVOIR PRÉSENT

Sous ce titre, M. Paul Desjardins a publié un petit livre qui remue plus d'idées que beaucoup de gros volumes, un ouvrage philosophique qui obtient le succès d'un roman, un manuel de morale dont on se préoccupe dans la jeunesse des écoles. Le cas vaut qu'on s'y arrête, d'autant qu'il révèle un curieux état d'âme, sinon parmi les simples mortels, du moins parmi les mandarins de la littérature.

On sait qu'il y a dans la philosophie deux parties distinctes : l'une, que tout le monde comprend ; l'autre, qui n'est comprise de personne. C'est de la première que M. Paul Desjardins s'inspire. Il ne fait point de métaphysique. Il ne disserte point sur le devoir en soi. Il traite d'un devoir bien déterminé, du devoir présent, de celui qui s'impose à des Français de l'an de grâce 1892.

L'Université fait bien une place à l'enseignement de la morale. Malheureusement, on n'enseigne point la vertu comme l'arithmétique. Pour être efficace, l'enseignement du devoir doit se mêler, en quelque sorte, à l'air que nous respirons.

C'est pour contribuer à la formation de cette atmosphère de moralité, que M. Paul Desjardins a composé son ouvrage. Il ne s'y adresse point à tout le monde. Il y fait seulement appel à ceux qui, par la plume ou par la parole, peuvent donner le branle à l'opinion. Il les convie à former, sous le nom de *compagnons de la vie nouvelle*, une ligue du bien public. Le compagnon de la vie nouvelle doit naturellement renouveler sa vie, s'il y a lieu, avant de songer à renouveler celle des autres. Il convient qu'il se constitue à lui-même un *christianisme intérieur*. Cette formule mystique n'a rien de confessionnel. M. Paul Desjardins se tient en dehors des dogmes révélés. Pour lui, le christianisme intérieur, c'est la disposition d'esprit à pratiquer la morale du Christ, dont toutes les écoles philosophiques proclament l'excellence. Après cette initiation, le compagnon de la vie nouvelle commencera son apostolat. Il agira sur les forces vives du pays, la littérature, le corps enseignant et l'armée. Aux hommes de lettres, il demandera de mettre dans leurs écrits ce qu'on y rencontre trop rarement aujourd'hui, l'idéal. Aux maîtres de la jeunesse, il rappellera que l'éducation ne peut se séparer de l'instruction, le beau n'étant que la splendeur du vrai et du bien. Aux officiers des régiments, il apprendra, s'il le faut, qu'ils sont, eux aussi, par leurs fonctions, des éducateurs; qu'ils ont, eux aussi, charge d'âmes; qu'ils doivent fonder la discipline sur l'honneur et considérer l'honneur comme le rayonnement du devoir.

Tel est, en substance, le livre de M. Paul Desjardins. Il peut se caractériser en trois mots : piété sans foi. Quelle influence exercera-t-il? Certainement, il procurera toujours quelques moments agréables aux lecteurs, pour peu qu'ils aiment les sentiments généreux exprimés dans un style non dépourvu de raffinement. Quant aux compagnons de la vie nouvelle, on peut douter qu'ils soient jamais fort nombreux. Lorsque l'abbé de Saint-Pierre publia son *Projet de paix perpétuelle*, on dit que c'était le rêve d'un homme de bien. M. Paul Desjardins est aussi un homme de bien et il a assez d'imagination pour faire un beau rêve.

Est-ce à dire que, sans les compagnons de la vie nouvelle, nos destinées nationales se trouveront compromises? Ce serait aller trop loin. La France n'est point aussi corrompue qu'on veut bien le répéter : on se trompe en jugeant de notre moralité d'après notre littérature. Le ton des lettres est, jusqu'à un certain point, affaire de mode. Au temps de Louis XIV, il y avait plus de vertu dans les livres que dans la société. Aujourd'hui, il y a plus de vertu dans la société que dans les livres. Comme moralité, nous ne valons pas moins que nos pères. Mme du Deffand divisait ses contemporains en trois catégories : les trompeurs, les trompés et les trompettes. Par malheur, il y a toujours des trompeurs et des trompés parmi nous. Mais, pour rappeler une boutade de Mme de Girardin, qui sait si, de nos jours, les trompettes ne sont pas en plus grand nombre qu'autrefois?

A. Lair.

Pensée.

Je suis tenu à une vigilance active comme anneau vivant de la chaîne ininterrompue des générations. Si, d'une part, aboutit à moi toute l'histoire de mes ascendants, et si rien ne s'est perdu de leurs sentiments, de leurs pensées, de leurs œuvres bonnes ou mauvaises, mon histoire personnelle influera de même sur toute ma lignée, et, de ce que j'aurai inséré en bien ou en mal dans la série, rien ne sera perdu. Je travaille donc pour l'avenir, c'est-à-dire pour la future moralité et le bonheur futur de ma famille, de mon pays, de l'humanité, chaque fois que, par mon initiative, toute restreinte qu'elle est, je développe et modifie en mieux, si peu que ce soit, ma nature.

Toutes les fois, au contraire, que je déchois, je sème pour l'avenir des difficultés, des fautes et des misères. Quelle pensée pourrait être plus propre à me faire considérer la vie avec gravité?

H. Marion.

LA REINE D'ANGLETERRE EN FRANCE

La reine Victoria aime la douceur de nos plages méridionales. Elle vient, tous les ans, passer quelques semaines, aux environs du printemps, dans une de nos résidences élégantes du littoral de la Méditerranée. L'an dernier, c'était à Grasse que la souveraine du Royaume-Uni était allée goûter un peu de repos et respirer un peu d'air pur, sous le ciel inaltérablement bleu.

Cette fois, c'est à Hyères que la reine d'Angleterre s'est rendue le 18 mars; c'est là que l'attendaient ou viendront la rejoindre les membres de sa famille qui doivent lui tenir compagnie au cours de cette villégiature : ses fils, filles, gendres, brus, ou petit-fils. Nommons-les : le prince de Galles, la princesse de Galles, le jeune prince George et les jeunes princesses Victoria et Maud; le duc de Connaught; le prince de Battenberg et la princesse Louise; la princesse Béatrice, la fille préférée et la compagne assidue de la reine; et aussi la princesse Mary de Teck, si jeune, si belle, si intéressante, qui devait épouser le fils aîné du prince de Galles, ceindre plus tard la couronne d'Angleterre, et qui a vu son fiancé succomber, il y a deux mois à peine, à la veille de leur union.

Hyères offrira à ses royaux visiteurs une hospitalité respectueuse et cordiale. Non loin de la vieille cité que décorent les vestiges branlants des temps féodaux : murailles en ruine, tours moussues que le lierre tapisse et qu'habitent les oiseaux, créneaux édentés, fossés transformés en roncières, auprès de ces pittoresques souvenirs d'un passé lointain, la ville moderne dresse ses constructions éblouissantes et étale ses boulevards spacieux. L'air et la lumière sont, avec la mer bleue, le décor fastueux de ce paysage où mille arbres des chaudes latitudes, palmiers, oliviers, dattiers, orangers, citronniers et cactus, parfument l'atmosphère d'aromes salubres et pénétrants.

La reine Victoria, qu'accompagne une escorte de cipayes, habite avec sa suite deux vastes corps de logis : l'hôtel de Costebelle et la villa de l'Ermitage, où l'on accède par des chemins bordés de pins maritimes et d'aloès, en longeant des champs de violettes et de primevères. De ses appartements, la reine a une très belle vue sur les Salins d'Hyères et la presqu'île de Giens. Les chambres qu'elle habite sont d'une décoration simple et de bon goût : les tapis et les tentures en sont rouges (le rouge étant la couleur préférée de la reine); l'appartement de la princesse Béatrice est tendu de bleu.

En somme, la reine et sa famille n'aiment pas à se départir dans leurs déplacements de cette simplicité familiale et familière qui est comme le cachet et la caractéristique de la vie intime de la maison royale d'Angleterre, car la reine Victoria hait le faste et ses obligations fades et lassantes. La splendeur de Londres semble disproportionnée à son âme qui est, avant tout, celle d'une « femme de foyer », comme a dit Dumas. A la vaste capitale de son royaume, elle préféra toujours soit les solitudes sévères de Windsor, l'antique castel des Plantagenets sur les bords de la Tamise, soit la fraîche et pimpante villégiature d'Osborne, dans l'île de Wight, où elle réside pendant les mois d'été. Ici et là, la rigidité d'une étiquette fondée sur d'antiques et étroites traditions se détend un peu dans la pratique quotidienne.

La reine Victoria rencontrera sur les rives de la Méditerranée l'ex-impératrice Eugénie, dont elle fut et dont elle est restée l'amie. Plus heureuse que la veuve de Napoléon III, la reine Victoria aura atteint bientôt sa cinquante-cinquième année de règne. C'est la doyenne parmi les souverains de l'Europe. Seule, la reine Isabelle, qui fut couronnée en 1834, compterait un plus long exercice de pouvoir si les Espagnols s'étaient montrés aussi soumis ou aussi fidèles que les Anglais.

Quand Victoria Ire succéda, en 1837, à son oncle, le roi Guillaume IV, elle avait dix-huit ans. Fille du duc de Kent, frère du roi, et de la duchesse Louisa-Victoria de Saxe-Cobourg, la mort de son père l'avait faite héritière de la couronne. On l'éleva et on l'instruisit en vue des responsabilités suprêmes : la duchesse de Northumberland dirigea son éducation et lui fit apprendre surtout l'histoire et les sciences naturelles; lord Melbourne, l'habile ministre libéral, fut en quelque sorte le précepteur politique de la future reine.

A peine sur le trône, Victoria dut songer à choisir un époux. L'intérêt dynastique, et le vœu de ses sujets, lui imposaient de ne point tarder à assurer, par un établissement royal, la transmission régulière du trône. Mais elle attendit que son cœur parlât. Entre tant de princes dont l'Almanach de Gotha lui offrait le bouquet somptueux, elle distingua son parent, le prince Albert de Saxe-Cobourg et l'épousa le 10 février 1840. Le prince Albert était un beau et superbe cavalier, aimable et d'affection sincère et solide. En l'épousant, la reine faisait un mariage d'inclination; mais la politique et la raison n'eussent pas conseillé une plus prudente union; car, par la modeste maison dont il sortait, le prince Albert ne pouvait prétendre à une action trop prépondérante sur les affaires d'Angleterre. Les susceptibilités nationales étaient d'avance à l'abri de toute suspicion irritante.

Jusqu'en 1840, la reine Victoria avait gouverné avec lord Melbourne, comme premier ministre. Elle avait même refusé, une première fois, la démission de l'homme d'État libéral; mais les torys finirent par renverser le ministère, en 1840, et je crois bien que dès lors elle a laissé tout quiètement le jeu du parlementarisme lui indiquer alternativement dans quel parti elle devrait choisir ses conseillers. Si même elle a, par la suite, manifesté quelque préférence, il semble que ce soit pour le parti conservateur plutôt que pour le parti libéral.

Certes, la reine d'Angleterre se conforme aux principes des monarchies constitutionnelles, qui est que *le roi règne et ne gouverne pas*, mais ses préférences intimes ne sont un mystère pour aucun Anglais. Sont-elles un fruit de l'âge, de l'expérience, de la pratique des affaires? Faut-il y voir un effet de l'influence très réelle que le prince Albert, décoré du titre de *prince-consort* en 1842, exerçait sur sa femme? N'est-ce point que la reine se souvient, avec reconnaissance, du ministre tory Disraeli, qui lui fit décerner par le Parlement, en 1876, le titre d'Impératrice des Indes, et qu'elle s'accorde mieux avec lord Salisbury qu'avec M. Gladstone?... Il doit y avoir un peu de tout cela.

Quoi qu'il en soit, la reine Victoria a réussi à vivre plus d'un demi-siècle en bon accord avec son peuple, qui l'aime et qui la révère. Elle fut une bonne épouse : après la mort de son mari, survenue en décembre 1861, elle est restée cinq



La reine d'Angleterre en France. — Portrait de la reine Victoria.

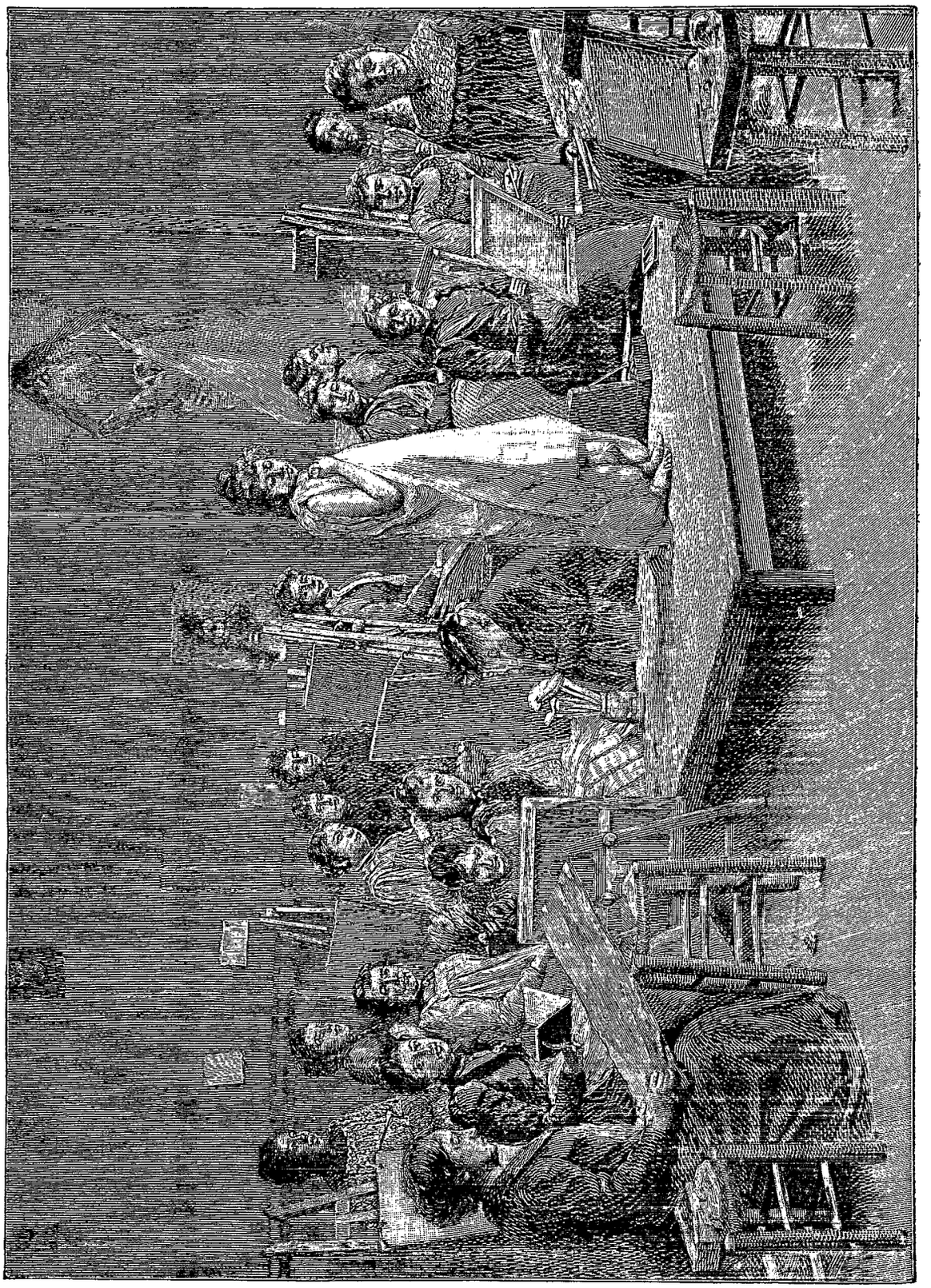
ans plongée dans la douleur et se dérobant même aux cérémonies officielles, qui sont l'attribut et la charge de la prérogative royale. Elle a toujours été une mère prévoyante, économe et sage, thésaurisant la liste civile et faisant richement doter, par le budget national, ses neuf fils ou filles, dont l'aînée est la mère de l'empereur d'Allemagne régnant et dont la plus jeune, née en 1857, est la princesse Béatrice. Elle fut aussi une reine prudente, et son peuple tout entier lui rend justice, car il ne faut pas tenir compte, à cet égard, des cinq ou six attentats dirigés contre la reine depuis son avènement : leurs auteurs, de pauvres fous, n'ont pas même été déférés aux tribunaux et furent simplement enfermés à l'hospice de Bedlam.

Le règne de Victoria Ire tiendra donc sa digne place dans l'histoire du Royaume-Uni : celle qui a su porter si sagement et si fermement les responsabilités du pouvoir, maintenir la stabilité monarchique parmi les oscillations du parlementarisme, incarner la continuité de la patrie à travers les variations de la diplomatie internationale, celle-là, ne fut pas, somme toute, une âme ordinaire.

R. L.

LES ACADÉMIES DE FEMMES

L'exposition de l'Union des femmes peintres et sculpteurs vient de fermer ses portes. Les centaines de toiles qui ont trouvé place sur les murs, et le nombre relativement grand des statues et bustes épanouis dans l'espace libre des salles, ont quitté leurs clous et leurs selles. De l'extrémité orientale du Palais de l'Industrie où cette production d'art se trouvait réunie, elle est partie pour rentrer dans le Palais par la porte occidentale. Derrière celle-ci, le jury, le grave jury du Salon, attend les envois, tout prêt à juger à sa sévère mesure la dose de talent que chacun comporte, et à opérer sa sélection au milieu de ces peintures, de ces plâtres et de ces marbres



LES ACADÉMIES DE PEINTURE. — Une Académie de femmes. — Gravure de Deloche.

qui portent tant et de si chères espérances.

Des centaines de femmes et de jeunes filles attendent avec anxiété les décisions de MM. les jurés. Elles sont un millier peut-être, peut-être davantage, celles qui sollicitent leur admission au Salon. C'est un flot qui monte, lent et tenace. D'année en année il s'installe plus largement sur les murs du Palais, et dans le magnifique jardin réservé à la statuaire. Une volonté collective, âpre, puissante, jamais rebutée, semble présider à ce mouvement, et c'est une des curiosités du temps de le suivre depuis son origine jusqu'au point où nous le trouvons.

Il y a cinquante ans, il n'eût pas été facile de le prévoir. Quelques rares personnalités féminines s'étaient vouées aux études d'art pur. Mais elles constituaient alors des exceptions; on les considérait un peu comme des anomalies. L'art de la femme devait garder une discrétion sévère. Il était tenu de ne se servir du pinceau qu'autant que celui-ci respectait les droits de l'éventail, de la harpe et du métier à broder. Les grâces sans conséquence de la gouache, la culture sans passion de la miniature, constituaient la dernière concession du bon goût à la peinture. L'admiration que l'on professait pour Mme Vigée-Lebrun avait cette excuse, d'être rétrospective. La princesse Marie d'Orléans taillait le marbre avec cette circonstance atténuante qu'elle était princesse, et que son maillet et son ciseau étaient ennoblis par l'usage qu'elle en faisait. On voyait poindre alors Rosa Bonheur qui s'en allait par les foires et les chemins, sous la direction de son père, étudier la terre, les paysans et les animaux. Mais on lui sut gré, le jour où elle adopta le costume masculin, de renoncer aux pérogatives de son sexe.

Les mœurs étaient hostiles, il convient de le reconnaître. Comme tant d'autres, la voie artistique était complètement fermée aux femmes. Plutôt le désœuvrement, l'oisiveté du cerveau, que cet inconnu de la vie des ateliers dont on regardait surtout le côté défavorable. Bohême et licence caractérisaient alors l'existence des artistes, parce qu'on écoutait seulement le bruit que faisaient dans le monde les écarts de quelques-uns. Il en résultait pour les mœurs des peintres, jugées à cet unique point de vue, une défaveur alors toute puissante et non encore totalement disparue.

Mais les derniers préjugés ne tiendront pas contre la vérité. Aujourd'hui les ateliers sont trop ouverts au public pour qu'il prenne le change sur ces mœurs. Notre gravure en est une preuve. Elle représente, au cours d'une séance, une des académies les plus fréquentées d'aujourd'hui. Au milieu de la pièce, enveloppé de la lumière grise d'un large vitrage, un modèle féminin, drapé à l'antique, se tient debout sur sa table. Tout autour, assises devant leur chevalet, tout à l'étude du modèle, les élèves crayonnent ou peignent en attendant l'heure de la correction du professeur. On vit là comme partout ailleurs, luttant contre les mêmes nécessités, obéissant aux lois sociales; et l'on n'y éprouve aucune tendresse pour ceux qui contreviennent aux obligations imposées par le monde. Et il en a toujours été ainsi. On n'imagine pas Louis XIII allant étudier dans l'atelier de Simon Vouet au milieu d'une bande de rapins dévergondés, ni Louis XIV favorisant des artistes incapables de se soumettre à l'étiquette. Le sentiment aristocratique si vivace au siècle dernier eût fermé l'entrée des châteaux aux peintres si ceux-ci n'avaient su y professer le respect qu'on était en droit d'attendre d'eux. Au dix-neuvième siècle même, en face du laisser-aller de l'école romantique, Delaroche et Ingres affectaient une sévérité de tenue qu'ils imposaient à leurs élèves.

Et à ces derniers nous pourrions joindre le nom de Léon Cogniet qui proscrivait le tabac de ses ateliers d'hommes. Bien des maîtres du jour, MM. Bonnat, J.-P. Laurens, Jules Lefebvre, Ernest et Félix Barrias, Luminais, Krug, Saintpierre et tant d'autres, y ont appris avec leur métier les règles du travail fécondé par des études sévères et une parfaite conduite de la vie. Et l'avenir leur a prouvé l'excellence de ces mœurs. Ils sont arrivés à la réputation, semant le long de leur route ceux que l'effort effrayait et qui cédaient aux plaisirs faciles, de l'heure présente.

Or c'est à Léon Cogniet que nous devons le mouvement qui porte les femmes vers la culture de l'art. Son atelier est cité comme le premier qui se soit ouvert devant elles. Jusque-là, leurs études étaient le fruit de leçons particulières qui ne pouvaient mettre en jeu les ressources du grand enseignement. Réduites pour elles à l'état d'arts d'agrément, la peinture et la sculpture allaient prendre l'importance d'arts professionnels. Elles ne pouvaient entrer dans cette voie sous de plus sévères auspices. La haute dignité de la vie du maître leur offrait la meilleure des garanties, en même temps que son libéralisme leur assurait des études profitables, nullement confinées dans le culte souvent stérile des maîtres du passé. Sa conscience professionnelle était telle, si vif était son désir d'armer ses élèves pour la lutte de l'avenir, que loin de leur imposer la pratique de la convention il allait au-devant des exigences nouvelles dont il soupçonnait l'existence dans le public. Ch.-L. Müller, dont nous entretenions récemment nos lecteurs, avait, sous la direction de Léon Cogniet, étudié le plein air, non pas dans l'atelier fermé et à l'aide des procédés artificiels alors en usage, mais bien devant le modèle posé en plein air.

Hardi dans ses innovations, d'une hardiesse pourtant réfléchie, il osa inaugurer pour la femme l'étude collective du modèle vivant. La tentative n'était pas sans périls, étant données les suspicions du monde, suspicions aujourd'hui à peu près vaincues après une lutte acharnée, silencieuse et digne de la part des artistes attaquées,

bruyante et passionnée du côté où l'on attaquait. Les peintres eux-mêmes avaient pris parti dans cette lutte; et l'on vit Rosa Bonheur, conquérant sa première médaille au Salon de 1848, rester,



Le grattage de la palette.

en dépit des règlements, soumise à l'examen du jury d'admission. Il fallut, pour l'en exonérer, une décision officielle spéciale qui parut dans le numéro du *Moniteur* du 27 juillet 1853. Mme Herbelin, titulaire en 1848 de deux premières médailles, bénéficiait de la même décision réparatrice. La tutelle draconienne qu'elles subissaient était dès lors virtuellement levée. En arrachant les femmes à l'étude de la gouache et du pastel, à la peinture de l'éventail et de la miniature, Léon Cogniet avait déjà donné une impulsion au mouvement qui devait prendre une si grande extension. L'isolement n'existait plus pour les artistes féminins. Ils constituaient déjà un corps, un corps recruté dans le meilleur monde, et dont les habitudes se conservent dans tous les ateliers.

II

Quand il inaugura ce cours de peinture, Cogniet fit sortir ses élèves des sentiers battus. Il voulut que les femmes, comme leurs voisins du sexe fort, étudiassent devant la nature. Sans les mettre en présence de l'académie intégrale, il leur imposa des études sévères et fortes. Celle du dessin donne peu de satisfaction aux débutants. Le souci de mettre une palette en jeu les possède; et l'imagination féminine n'était pas exempte du même entraînement. Mais loin de leur faire grâce des études pénibles du début, il leur témoigna les mêmes exigences qu'à ses élèves de l'autre sexe. La tête et le torse étaient néanmoins la seule matière sur laquelle portaient leurs études. Il les préparait en somme à l'exécution du portrait et du tableau de genre qui impliquent les connaissances nécessaires à la peinture du paysage, des fleurs et de la nature morte. L'histoire avec ses grandes compositions était laissée de côté; et il ne paraît pas que les femmes aient essayé depuis lors d'aborder cette branche. Semaine par semaine, il renouvelait les modèles hommes et femmes, et on travaillait sans répit dans cet atelier.

Cogniet était alors à la tête d'une sorte de phalanstère artistique. Installé avec ses élèves dans la rue de Lancry, il y jouissait d'un recueillement complet. La rue de Lancry, à cette époque, marquait de ce côté les confins de Paris; et l'on y trouvait toute la paix des banlieues. On y travaillait si bien que le maître eut bientôt l'occasion de se féliciter de sa création. Parmi les premières élèves à qui il ait donné son enseignement, il avait remarqué deux sœurs, Mlles Caroline et Rosalie Thevenin. Les dispositions qu'elles manifestaient l'avaient vivement intéressé. Il les encouragea comme il convenait, et bientôt il les engageait à affronter le jury du Salon. C'était la grande épreuve. Il la jugeait grosse de conséquences, autant pour le mouvement qu'il avait créé que pour la personnalité des artistes en cause. Un insuccès donnerait la victoire aux critiques formulées et décourageraient ses élèves. Le succès pouvait au contraire leur inspirer une foi exagérée dans leurs forces. Il fallait, pour braver cette alternative qui menait d'une part comme de l'autre à l'avortement de ses espérances, compter sur le bon sens de ses élèves, attendre d'elles qu'elles résistassent aussi bien à la joie d'un triomphe qu'aux inspirations du découragement.

L'événement lui donna raison. Non seulement le jury les admit; mais en 1840 Mlle Caroline Thevenin remportait une troisième médaille, et trois ans après une seconde. Plus tard, en 1849, sa sœur, Mlle Rosalie Thevenin, remportait une troisième



La correction du professeur.

médaille, et ces succès, concordant avec ceux de Mlle Rosa Bonheur et de Mmes Herbelin et de Bourge, constituaient une démonstration triomphante en faveur des facultés artistiques de la femme.

(A suivre.) LE FUSTEC.

LE TUNNEL DES BATIGNOLLES ÉCLAIRÉ A L'ÉLECTRICITÉ

Dans quelques semaines, le tunnel des Batignolles doit être éclairé : les voyageurs qui redoutaient, pendant ces 331 mètres qu'ils devaient traverser dans l'obscurité, de subir le sort du préfet Barrême, et les voyageuses surtout, qui craignaient les facéties de quelques-uns de leurs compagnons de route, rendus trop entreprenants par la complicité de la nuit, seront désormais tranquillisés.

Depuis de nombreuses années, la question de l'éclairage des tunnels, de celui des Batignolles, notamment, percé en 1837, était à l'étude; des solutions multiples avaient été proposées; quelques procédés ont même été essayés, mais on avait bientôt dû renoncer à ces essais dont les résultats étaient notoirement insuffisants. C'est ainsi qu'après avoir tenté de les éclairer avec des becs de gaz, on suspendit à la voûte des tunnels des lampes à arc, puis des lampes à incandescence; mais la lumière ainsi produite était presque totalement absorbée par la couche de noir de fumée — corps dont on sait le pouvoir absorbant considérable — qui revêt les parois des tunnels. Des foyers lumineux, d'intensité parfois énorme, produisaient un éclairement à peine aussi faible que celui d'une bougie.

Désespérant d'arriver à une solution satisfaisante, la Compagnie de l'Ouest se demandait, devant la persistance et l'énergie des réclamations qui lui étaient adressées, si elle n'allait pas en être réduite à démolir ce triple tunnel que sillonnent chaque jour 640 trains. Il ne sera heureusement pas besoin de recourir à une solution aussi radicale, car on espère les meilleurs résultats du système qui va être prochainement expérimenté et qui est dû à M. Brochon, système fort ingénieux en ce sens surtout que M. Brochon est parvenu à triompher de l'obstacle que nous signalions tout à l'heure et qu'opposait à l'éclairage des parois du tunnel la couche de noir de fumée qui les recouvre.

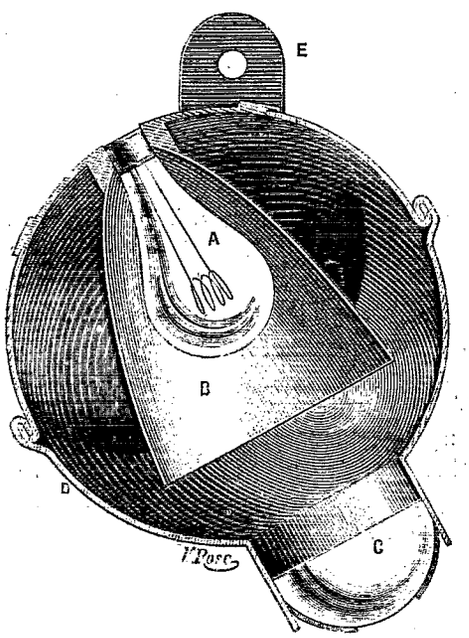


Fig. 1. — Lampe à incandescence suspendue à la voûte du tunnel et projetant sa lumière sur les plaques d'étain des parois. — A, lampe à incandescence. — B, réflecteur parabolique. — C, lentille divergente. — D, boîte en tôle emboutie. — E, patte de suspension.

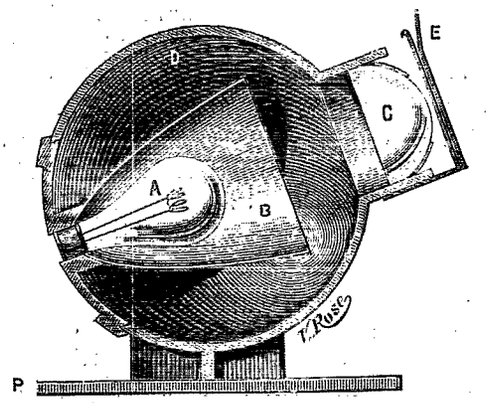


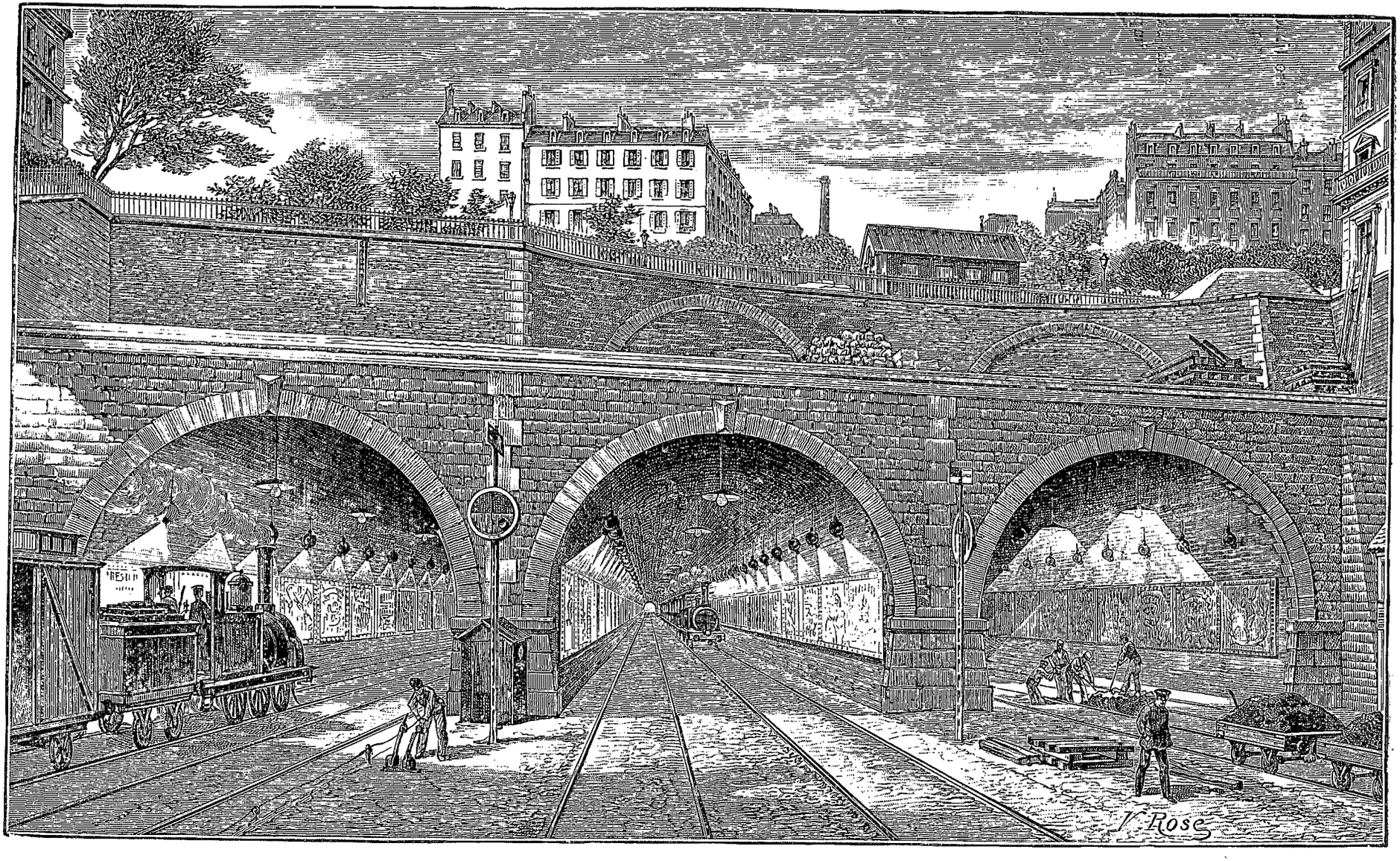
Fig. 2. — Lampe à incandescence avec plaque lumineuse à dépêches pouvant être installée dans l'entrevoie. — A, lampe. — B, réflecteur. — C, lentille. — D, boîte en tôle emboutie. — E, plaque transparente où l'on peut inscrire les dépêches du jour. — P, plaque reposant sur le sol.

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE DU TUNNEL DES BATIGNOLLES.

Voici tout d'abord comment sera produit l'éclairement : de chaque côté de la voûte, à la hauteur de la ligne d'obstacles qui domine de 4m80 les rails, M. Brochon dispose une file de lampes à incandescence, analogues à celles dont l'usage est aujourd'hui si répandu à l'intérieur des habitations. Ces lampes sont disposées à une distance de 2 mètres environ les unes des autres. Chaque file en contiendra 150, et chaque voûte du tunnel 300, par conséquent. Le tunnel des Batignolles étant triple, c'est-à-dire comportant trois voûtes, l'éclairage sera obtenu au moyen de 900 lampes à incandescence. Il fallait augmenter, dans des proportions notables, l'intensité de ces foyers lumineux. Dans ce dessein M. Brochon dispose ses lampes au foyer d'un réflecteur parabolique. Les rayons lumineux, après avoir frappé les parois de ce réflecteur, deviennent, comme on sait, parallèles. Ils sont reçus sur une lentille divergente disposée suivant l'axe du réflecteur et dans une ouverture ménagée à la surface d'une boîte sphérique en tôle emboutie qui enferme la lampe et son réflecteur.

On obtient ainsi, à leur sortie de la lentille, un faisceau de rayons divergents.

Si ce faisceau lumineux était reçu sur les parois mêmes du tunnel, c'est à peine si une partie échapperait à l'absorption du noir de fumée. Il faut donc substituer aux parois du tunnel une surface que la fumée ne pourra revêtir de son enduit éteignant. A cet effet, on dispose le long des murs des plaques d'étain hautes de 2 mètres. Ces plaques renverront, en la diffusant, la lu-



L'ÉCLAIRAGE DU TUNNEL DES BATIGNOLLES. — Vue de l'ensemble du tunnel des Batignolles, côté de la gare Saint-Lazare, représentant l'éclairage projeté des trois voûtes pendant et après le passage des trains. — Projet adopté par la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest et par le ministère des Travaux publics.

mière dans l'intérieur des wagons dont les voyageurs seront ainsi éclairés.

L'inventeur du système que nous venons de décrire a songé à faire servir à une publicité originale la lumière qu'il parvient si ingénieusement à ravir à la rapacité du noir de fumée. Les plaques d'étain, sur lesquelles sera projetée la lumière émise par les lampes à incandescence, seront recouvertes de feuilles de verre sur lesquelles seront inscrits les noms de produits à « lancer ». M. Brochon songe encore à disposer sur le sol, soit dans l'entre-voie, ce qui nous paraît peu pratique, soit entre les murs et les rails qui en sont les plus rapprochés, des lampes analogues à celles suspendues à la voûte, dont les rayons, à la sortie de la lentille divergente, seraient reçus sur une plaque métallique reliée à l'enveloppe de la lampe et portant des indications relatives aux faits du jour : dépêches, cours de la Bourse, noms des gagnants des courses, etc.

Comme il n'est pas utile que le tunnel soit éclairé avec intensité pendant les intervalles des passages de trains, M. Brochon substituera, pendant ces intervalles, à l'éclairage intensif, un éclairage plus modeste : les 300 lampes s'éteindront et, à ce moment même, 20 lampes, disposées au sommet de chacune des trois voûtes souterraines, s'allumeront pour éclairer le personnel occupé à la surveillance et à l'entretien de la voie.

PERRON.

L'HISTOIRE DE L'ART ET LES NOUVEAUX PROGRAMMES DES LYCÉES ET COLLÈGES

Par suite de je ne sais quels préjugés séculaires, dont le ministère de l'Instruction publique est en voie de faire justice, l'histoire de l'art était jusqu'ici exclue, sauf sur un très petit nombre de points, de notre enseignement officiel. L'Université avait évidemment hérité des préventions que les Romains d'autrefois nourrissaient contre les artistes : elle se rappelait que Sénèque avait déclaré que le seul art vraiment libéral et qui rende libre, c'est l'étude de la sagesse, les autres étant bas et puérils, et qu'il faut rayer la peinture, la statuaire, les arts de luxe, du nombre des arts libéraux. Les attaques dirigées par une foule d'autres rhéteurs ou poètes de la décadence contre ces disciplines, que les Grecs avaient prisées si haut, et que Virgile lui-même n'avait pas hésité à opposer aux vertus militaires de ses compatriotes, ne faisaient que confirmer les champions de la tradition classique dans leur indifférence ou leur dédain. Valère Maxime n'avait-il pas traité d'étude déshonorante (*sordido studio*) ce noble art de la peinture auquel Fabius Pictor avait dû son surnom ! Martial n'avait-il pas conseillé à un père de faire de son fils un crieur public ou un architecte si l'enfant paraissait avoir peu d'intelligence? N'avait-il pas qualifié les artistes d'hommes de condition inférieure, de petites gens, de *græculi!* (1) L'art n'avait pas été mieux partagé chez certains écrivains du siècle dernier : Jean-Jacques Rousseau, le confondant dans la même réprobation que le luxe, plaçait dans la bouche de Fabricius la fameuse tirade : « C'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie. » Bref, les formes supérieures de l'art étaient englobées sous la dénomination presque flétrissante d'arts d'agrément, sans nul souci de leur importance morale ou économique, et reléguées dans les pensionnats de demoiselles.

L'enseignement en était arrivé à ce degré d'inconséquence, pour ne pas dire d'incohérence, que, là où l'histoire de la littérature classique faisait l'objet d'études assidues, l'histoire de l'art classique était formellement proscrite. La jeunesse passait des années à traduire et à expliquer Homère et Platon, sans se douter de la place que Phidias occupait à côté d'eux dans l'histoire de la civilisation hellénique ; elle apprenait par cœur l'*Énéide*, mais n'avait jamais entendu parler du Panthéon d'Agrippa, des chefs-d'œuvre d'Herculanum et de Pompéi. Considérons-nous le moyen âge, ici encore on se trouvait en présence d'une inégalité choquante : la *Chanson de Roland* avait depuis longtemps reconquis sa place alors que l'on continuait à faire le silence sur nos grandes cathédrales gothiques. Mêmes conditions pour le dix-septième siècle : on analysait, jusque dans leurs recoins les plus intimes, Corneille, Racine, Molière, sans se douter que, parallèlement à ces grands écrivains, avaient travaillé de grands artistes, le Poussin, le Puget. Enfin, en s'attachant à une époque plus rapprochée de la nôtre, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, avaient fini par devenir familiers au moindre collégien ; mais quel professeur se serait cru autorisé à parler à ses élèves de Géricault, de Prud'hon, de Delacroix, de Rude!

Par une corrélation fatale, l'illustration était exclue, ou peu s'en faut, des livres scolaires. J'ai sous les yeux l'exemplaire de l'*Histoire romaine*, de M. Duruy, qui m'a servi, il y a bien des années de cela, hélas! quand j'étais en quatrième. Savez-vous combien elle contient de gravures (cartes non comprises)? Douze, — et de quelle qualité! — pour un volume de plus de six cents pages!

Les nations voisines, sur lesquelles nous nous réglons parfois avec trop de complaisance, avaient cependant, depuis longtemps, rétabli l'équilibre et indiqué la voie à suivre. En Allemagne, sans chercher bien loin, l'archéologie classique et l'histoire de l'art ont, depuis un demi-siècle, conquis un rang honorable dans l'enseignement supérieur : les vingt Universités

(1) On trouvera d'autres exemples non moins édifiants dans l'intéressant volume de M. Mallay : *Études sur l'Antiquité*.

d'outre-Rhin ne comprennent pas moins de vingt-quatre cours d'archéologie classique et autant d'esthétique et d'histoire de l'art moderne. En Suisse, en Autriche, et dans une foule d'autres contrées, la proportion est la même. Quant aux cours faits dans les établissements d'instruction secondaire, gymnases, etc., je n'en ai pas la statistique sous la main, mais si j'en juge par les innombrables manuels destinés à ces établissements, et notamment par le *Précis de l'Histoire de l'Art*, de M. Lübke, qui s'est vendu, rien que pour l'édition principale (du prix de vingt-cinq francs !), à plus de soixante-dix mille exemplaires, c'est par centaines de mille que se comptent les élèves.

Dans les dernières années, des tentatives ont été faites dans notre pays pour combler cette lacune. Le Collège de France a vu créer une chaire d'esthétique et d'histoire de l'art, qui a été occupée avec succès par Charles Blanc; à la Sorbonne, MM. Perrot et Collignon ont inauguré, de leur côté, l'enseignement de l'histoire de l'art classique (la Sorbonne ne possède pas encore de chaire consacrée à l'histoire de l'art moderne), pour ne pas parler des cours spéciaux qui sont donnés à l'École des Chartes, à l'École des Beaux-Arts et à l'École du Louvre. En province également, dans l'une ou l'autre de nos Facultés des Lettres, quelques professeurs intrépides se sont attaqués à l'histoire de l'art pendant le moyen âge, la Renaissance, le dix-septième et le dix-huitième siècle.

Mais des efforts aussi fragmentaires ne pouvaient aboutir qu'autant que cet ordre d'études serait inscrit au programme de l'enseignement secondaire. Aussi est-ce une chose excellente que d'avoir accordé à l'histoire de l'art la place à laquelle elle a droit, sa place à côté de sa sœur, l'histoire de la littérature.

Le programme de l'enseignement secondaire moderne, tel qu'il a été fixé par arrêté du 15 juin 1891, attribue trois heures par semaine, pour la classe de première, lettres, à l'enseignement de l'histoire de la civilisation et de l'histoire de l'art. Le professeur, d'après les instructions ministérielles, devra éviter à tout prix la nomenclature; il n'étudiera pas et n'énumérera pas tous les temples grecs, mais un temple grec, tel que le Parthénon, toutes les églises gothiques, mais une église, telle que Notre-Dame ou Amiens ou Reims; tous les châteaux de la Renaissance, mais Chambord ou le Louvre, ou Fontainebleau; tous les Primitifs italiens, mais Giotto, Donatello, Brunellesco. En un mot, il devra s'attacher, pour chaque période, aux œuvres qui réunissent, avec le plus de force et de simplicité, les caractères de la beauté artistique.

A ces instructions, dont on ne peut que louer hautement la sagesse, succède le programme proprement dit : il est d'une netteté parfaite. Après avoir indiqué l'idée générale du cours et défini les termes d'esthétique principaux, le professeur devra étudier successivement l'histoire de l'art en Orient, en Grèce, à Rome, puis pendant le moyen âge et les temps modernes, y compris notre siècle, dont les principaux champions, David et Gros, Prud'hon, Géricault, Ingres, Delacroix, seront tour à tour présentés aux élèves.

Que de promesses, que de séductions, dans ce programme ! Et que la jeunesse d'aujourd'hui est heureuse de pouvoir se reposer de tant de disciplines abstraites et ardues, dans la contemplation de chefs-d'œuvre, qui la feront pénétrer plus profondément dans l'intelligence et vivre dans l'intimité des époques privilégiées.

Ce n'est pas que le programme d'études de 1891 n'ait à compter, au début, avec de sérieuses difficultés. Où prendre le personnel enseignant? Il n'existe pas. On ne saurait, en effet, considérer comme offrant une compétence véritable tous les professeurs de l'enseignement secondaire qui vont s'improviser historiens d'art. Les uns feront dériver l'enseignement du côté de l'histoire proprement dite et se livreront à des généralisations dont la banalité sera le moindre défaut; les autres sacrifieront à l'érudition et feront de l'archéologie, ce qui n'est pas précisément de l'histoire de l'art. Heureusement, les instructions jointes au programme officiel prouvent que l'Administration supérieure de l'Instruction publique connaît le danger; elle saura prendre les mesures nécessaires pour empêcher l'enseignement nouveau de sombrer entre ces deux écueils.

EUGÈNE MÜNTZ.

LES COMBATS DE COQS DANS LE NORD

Ce genre de sport est fort en faveur dans les Flandres, et particulièrement dans les communes de l'arrondissement de Lille, où il s'est beaucoup développé depuis une trentaine d'années.

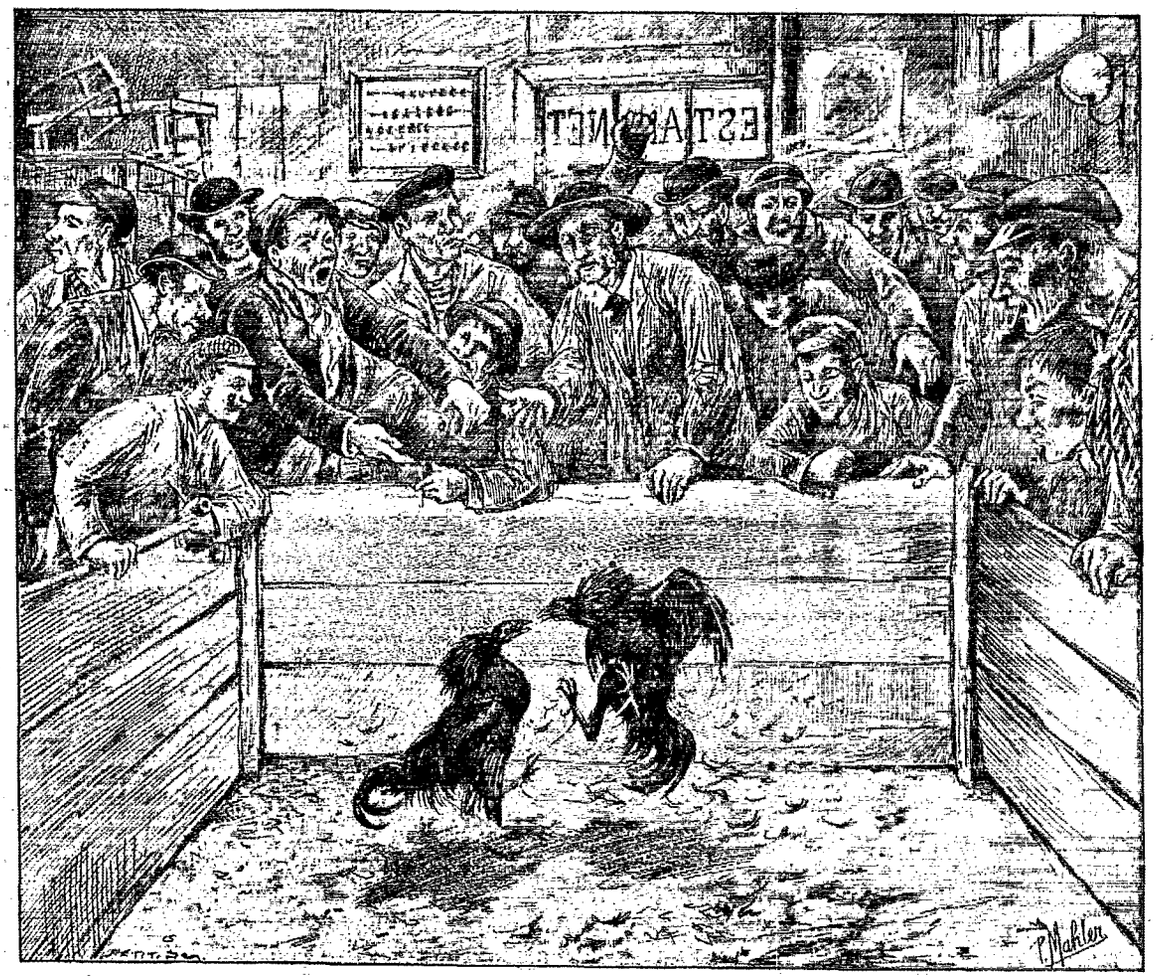
Les combats ont généralement lieu dans un local clos et couvert, chambre ou grenier, au milieu duquel est établi ce qu'on appelle *le parc*, enceinte en planches d'environ un mètre de hauteur. Ce parc est entouré de bancs en gradins sur lesquels prennent place les spectateurs. A la campagne, ces parcs sont établis assez souvent en plein air, dans une cour ou dans une *bouloire* (jeu de boules).

La période où les coqs se battent avec le plus d'ardeur, dure de décembre à fin mai, mais il y a des combats toute l'année. Voici comment on procède : d'abord, on les arme, c'est-à-dire qu'on leur attache aux ergots, leurs armes naturelles, d'autres armes en acier, longues de trente à trente-cinq millimètres, épaisses, à la base, de quatre à six millimètres, et se terminant en pointe acérée comme une aiguille; creuses à leur base, ces armes s'emboîtent dans les ergots, puis sont liées aux pattes avec de minces lanières de cuir. A peine en présence, les deux bêtes s'élancent l'une contre l'autre, tête baissée,

l'œil en feu, et les plumes du cou hérissées. Parfois, le combat dure à peine une demi-minute; dès la première joute (on appelle joute le double mouvement que fait l'animal, en s'élançant sur l'adversaire, les ailes ouvertes, et frappant avec ses ergots), l'arme, en pénétrant dans la tête ou dans le cou, provoque une hémorragie interne qui amène promptement la mort.

Mais, le plus souvent, le combat se prolonge et dure parfois vingt minutes. Les plumes volent en l'air, le sang rougit l'arène; le nombre de blessures que les coqs peuvent recevoir, sans perdre leur vigueur, est incroyable. L'un des deux adversaires a une aile cassée, l'autre une cuisse, et ils continuent cependant à se battre avec acharnement. Quand, enfin, l'un des deux tombe, l'autre tourne autour de lui, il ne se sert plus de ses ergots, mais il arrache les plumes de l'autre, lui mange la crête, et lui larde la tête à coups de bec.

Avant même la mise au parc, les paris s'engagent dans l'assistance, la bière circule, les chopes se vident, la fumée des pipes monte dans l'atmosphère; des cris, des interpellations se croisent : Dix francs, Tourcoing! c'est fait!... — Cinq



Un combat de coqs dans un cabaret des Flandres. — Dessin de Malher.

francs, Mouveaux; dix contre huit, Roubaix!... Les paris sont plus ou moins importants, suivant que les combattants sont des vétérans, ou des débutants. A chaque joute, ce sont des exclamations à peine contenues : Hardi, petit!... Courage!... Les visages sont haletants, les poings se crispent, les bras s'agitent, et l'on dirait que des coups vont s'échanger; puis, quand l'un des combattants tombe, frappé à mort, un cri, un mot patois, une phrase énergique : *Ju! i est ju! l'veine du cou copée.* — « Mort! il est mort! la veine du cou est coupée. »

Si le coq tombé n'est pas mort, il lui reste trois minutes avant d'être déclaré vaincu; si les deux adversaires se sont frappés mutuellement et qu'ils restent couchés tous deux, la partie est nulle.

Les combattants sont alors enlevés; ceux susceptibles d'être guéris sont soignés, et bien des coqs qu'on avait cru morts sont guéris, et n'en sont que plus acharnés au combat.

Un bon coq de combat doit être âgé de dix mois au moins, il coûte alors à son propriétaire environ quinze francs; mais après plusieurs victoires, certains coqs atteignent des prix qui vont jusqu'à deux cents francs. Rien d'étonnant à cela, les sommes distribuées en prix variant de cent à mille francs. Les vainqueurs ont leur histoire, et après leur mort ils sont empaillés et placés sur une planche en saillie dans les salles de combat, avec une pancarte indiquant le nombre de leurs victoires. Clément Durant.

L'ESCAMOTEUR

CONTE INÉDIT



Une belle voiture, traînée par six chevaux magnifiques, entra dans le village.

I

Un couple de vieilles gens habitait une humble cabane isolée, près d'une forêt, à l'extrémité d'un village. Bien que le mari fût un brave homme et la femme une ménagère diligente, la misère s'était logée sour leur toit et n'avait plus voulu en sortir. Tous deux menaient une vie triste et solitaire. Ils n'avaient qu'un fils, qui les avait quittés depuis longtemps pour courir le monde, et ils n'avaient plus entendu parler de lui. Était-il mort? Avait-il fait fortune? Nul ne savait.

Un dimanche d'octobre, après la messe, le couple était assis devant la porte, devisant comme de coutume de l'absent, quand une belle voiture, traînée par six chevaux magnifiques, entra dans le village. Un seul homme s'y trouvait, ayant derrière lui un domestique dont le chapeau et les habits étaient tout galonnés d'or et d'argent.

*

L'apparition de cet équipage mit tous les habitants en émoi. — Ce doit être pour le moins un duc ou un prince ! se disait-on, en le regardant. Le seigneur même qui habite là-haut le château, et qui possède tant de bétail, ne pourrait se permettre un luxe pareil.

Chacun brûlait de savoir quel était le noble voyageur, mais les gens en furent pour leur curiosité. La voiture traversa le village sans s'y arrêter, poursuivie à distance par les marmots, qui ne pouvaient se lasser d'en contempler les panneaux étincelants, et bientôt on la perdit de vue sur la route.

Chose singulière ! Il avait semblé à la vieille et au vieux que le maître de ce fastueux équipage, en passant devant leur porte, leur avait adressé un petit signe de tête. L'attelage toutefois était déjà loin avant qu'ils eussent pu seulement se demander, s'ils étaient, ou non, dupe d'une illusion.

*

Cet étrange incident défraya quelque temps leur entretien ; puis ils n'y pensèrent plus. Le soir, un orage effroyable éclata. Le vent, la pluie, le tonnerre, faisaient rage; on eût cru que c'était la fin du monde.

Le vieux et la vieille, enfer-



La vieille dénoua les cordons du sac et il en sortit une brebis vivante.

més dans leur hutte, écoutaient, sans mot dire, le combat des éléments au dehors. Tout à coup quelqu'un frappa au volet de l'huis.

— Dieu du ciel! qui peut courir les chemins en ce moment? s'écria le bonhomme.

— Quelque malheureux sans doute, qui n'a pas même comme nous une chaumière, repartit la femme en se levant pour aller ouvrir.

La vieille porte tourna sur ses gonds à demi disloqués, et qui entra dans la cabane? Un homme tout habillé de gris, qui portait un sac vide à l'épaule.

*

— Bonjour! fit-il sans façon, en déposant son sac à terre. Avez-vous quelque chose à me donner à manger? Je me meurs d'inanition.

— Hélas! répondit le vieux, en montrant du geste le bahut, où il ne restait pas même une couple de pommes de terre, nous nous coucherons nous-mêmes ce soir sans souper. Si, cependant, vous voulez vous reposer chez nous jusqu'à ce que la tempête ait cessé, nous vous offrons de bon cœur un asile.

— Diable! reprit l'homme gris, je vois que vous n'êtes pas riches. Avez-vous des enfants?

— Nous avions un fils; mais, s'il n'est pas allé de vie à trépas, c'est un ingrat qui oublie ses parents.

— Qui sait? répondit l'étranger, en hochant la tête.

Là-dessus, il promena un regard circulaire sur le pauvre aménagement de la cabane; puis tout à coup il dit à la vieille :

— Bonne mère, j'aperçois un fagot dans ce coin; allumez-le et mettez la marmite sur le feu.

— La marmite sur le feu, et rien dedans! A quoi bon? repartit la femme.

— Faites toujours, je me charge de l'emplir.

Elle hésitait encore.

— Allume, lui dit le mari.

La chose faite, l'étranger se leva et dit :

— A présent, je vais voir au dehors si je ne trouverai pas quelque chose à manger pour vous et pour moi.

Puis, sans attendre la réponse de ses hôtes, il prit son sac, le chargea sur son épaule, et sortit au milieu des ténèbres.

*

Le vieux et la vieille, restés seuls, échangèrent des regards interrogateurs; ils ne savaient que penser de l'aventure.

L'eau cependant s'était mise à chanter dans le chaudron, et les mille petites voix du liquide entré en ébullition semblaient répéter d'un accent moqueur :

— Vite, vite! voici le moment! La marmite bout à point; qu'y met-on?

Mais quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'un nouveau bruit de pas retentit au dehors. Quelqu'un s'approcha de la porte et heurta.

— Entrez! firent en même temps le vieux et la vieille.

L'huis s'ouvrit : c'était l'étranger qui revenait. La pouche qu'il portait sur le dos était, non plus vide, mais gonflée, comme s'il y eût eu dedans sept vaches grasses.

L'homme déposa par terre son fardeau. Quelque chose remuait et frétillait sous la toile.

— Ouvrez-moi cela, fit l'inconnu.

La vieille dénoua les cordons du sac, et il en sortit une brebis vivante.

— Abattez maintenant et faites rôtir, commanda derechef l'inconnu.

Le vieux se gratta la tête en regardant sa femme, qui regarda l'homme gris. Tous deux, surpris et inquiets, ne savaient ce qu'ils devaient faire. Ils soupçonnaient fortement ce bien, qui leur venait si à propos, d'être un bien mal acquis; mais ni l'un ni l'autre n'osaient souffler mot de ce qu'ils pensaient.

— Eh bien! qu'attendez-vous? demanda d'un air étonné l'homme au sac.

*

Cette parole et la vue de l'appétissante bête eurent vite raison des scrupules du couple. Le mouton fut donc abattu, dépecé et rôti, comme c'est le sort de ses pareils ici-bas, et je laisse à penser si l'on fit bombance, ce soir-là, dans la hutte. Les deux vieux surtout se régalèrent, car leur dernier festin était loin.

Le lendemain matin, l'homme gris ne parla pas de s'en aller, et ses hôtes ne lui en firent pas souvenir.

Tant qu'il resta un quartier de la brebis, l'insouciance et la joie régnèrent dans la petite cabane. Cependant, le soir du cinquième jour, le dernier gigot se trouva dévoré, et les deux vieux recommencèrent à être inquiets du lendemain; mais l'homme gris les rassura de nouveau en disant :

— Attendez-moi, je reviens tout à l'heure.

Il sortit comme la première fois, et reparut au bout de quelques minutes avec une seconde brebis dans son sac. Celle-ci mangée, il en rapporta une troisième, puis une quatrième, puis une cinquième.

Les vieux étaient ravis et ne songeaient plus qu'à se laisser vivre. L'abondance semblait pour toujours revenue au logis avec le mystérieux étranger.

C'était d'ailleurs un hôte si aimable, si diligent, si adroit! Il ne s'entendait pas seulement à entretenir la broche de rôtis; il veillait sans cesse aux mille détails du ménage. C'était lui qui allait ramasser le bois à la forêt, qui le fendait, l'empilait dans le bûcher. Si le chaume du toit se dérangeait, si quelque solive menaçait ruine, vite il réparait le dommage. Et Dieu sait que d'histoires il racontait! On voyait que c'était un homme qui avait beaucoup voyagé par le monde.

(*A suivre.*) GOURDAULT.

LES COLOMBIERS MILITAIRES A L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE — AUTRICHE — ITALIE
SUISSE — DANEMARK — SUÈDE ET NORVÈGE — PORTUGAL
ESPAGNE — RUSSIE

Bien que l'emploi des pigeons comme messagers soit aussi vieux que le monde, — témoin la colombe de l'Arche de Noé, — ce mode de correspondance était tombé depuis longtemps en désuétude, quand la campagne franco-allemande de 1870-71 vint démontrer, qu'en dépit de la vapeur et de l'électricité, ces intelligents volatiles pouvaient être employés encore aux armées, d'une façon profitable (1).

Les Allemands, qui avaient été à même, aussi bien que nous, de constater ce que l'on pouvait attendre des pigeons-voyageurs à la guerre, songèrent les premiers, aussitôt la paix signée, à les introduire chez eux. Ces gens, pratiques avant tout, n'ont jamais hésité à s'approprier les procédés d'autrui, quand ils y trouvent leur profit. Ceci n'est pas une critique; nous pensons même que nous ferions bien de les imiter en ce point. Les Allemands résolurent donc d'adopter les pigeons-voyageurs pour leur communication aux armées, et dès 1871, M. de Roon, ministre de la guerre, chargea un amateur de Cologne, M. Lenzen, d'organiser quatre colombiers militaires à Berlin, Strasbourg, Metz et Cologne. Il l'envoya même en Belgique pour y faire un premier achat de 300 pigeons.

Le colombier de Berlin fut établi au Thiergarten et spécialement destiné à l'élevage; les autres furent installés au point de vue du service des dépêches, et leur nombre fut porté peu à peu de 4 à 17, chiffre auquel ils s'élèvent actuellement. Leur siège est à Berlin, Strasbourg, Metz, Mayence, Wurzbourg, Schwetzingen sur la ligne de Manheim à Carlsruhe, Wilhelmshafen, Töning, Kiel, Stettin, Dantzig, Kœnigsberg, Thorn, Posen, Breslau et Torgau.

L'aménagement de tous ces colombiers est identique; il a été établi suivant les règles suivies en Belgique et préconisées par M. Lenzen.

Les cases, placées contre les murailles, sont fermées au moyen de grillages, et présentent, en outre de la porte principale donnant sur le corridor, de petits guichets intérieurs permettant aux oiseaux de passer d'une cage à l'autre quand on les y autorise. Les pigeons, nourris presque exclusivement à la vesce, reçoivent deux distributions par jour; l'eau, qu'on leur donne à discrétion, est renfermée dans des abreuvoirs en zinc : elle est changée tous les deux jours.

Chaque case contient un nid en terre cuite au fond duquel on pose une litière très mince de copeaux de chêne. Devant chacune d'elles est placée une pancarte portant, en outre du numéro matricule de ses habitants, leur état signalétique, et la date de leurs diverses pontes. Tous les pigeons sont marqués d'un timbre spécial.

La race d'Anvers domine dans les colombiers allemands; elle passe, à la vérité, pour être inférieure à la race liégeoise au point de vue de la rapidité du vol, mais, comme ses sujets ont une charpente osseuse plus solide et une envergure d'ailes plus considérable, ils sont mieux en état de résister au vent, et cette raison a déterminé M. Lenzen à les adopter.

L'appariement a lieu d'ordinaire de février à fin mars; il est effectué d'après les règles d'une sélection rationnelle; puis, les accouplements obtenus et la ponte effectuée, on laisse les parents élever tranquillement leurs petits. On admet pour chaque couple de producteurs quatre pontes par an, après quoi le mâle et la femelle sont séparés.

L'éducation des petits, nés les premiers, commence au deuxième mois; le mode de dressage est celui suivi en Belgique, c'est-à-dire qu'après avoir laissé les pigeons sortir librement du colombier de façon à en connaître les abords, on les transporte trois ou quatre fois par semaine à des distances chaque fois plus considérables et dans des directions chaque fois différentes. La première étape, répétée en partant successivement des quatre points cardinaux, varie de 2 à 5 kilomètres.

La première année, les voyages d'entraînement varient de 5 à 200 kilomètres; ils atteignent 350 kilomètres la seconde année et ne dépassent guère ce maximum les années suivantes. Les pigeons sont surtout familiarisés avec les routes qu'ils auraient à suivre en temps de guerre; ainsi, outre que tous les colombiers possèdent un certain nombre d'oiseaux entraînés dans la direction de Berlin, la station de Thorn est disposée pour la correspondance avec Kœnigsberg et Dantzig, Wurzbourg avec Strasbourg, Metz avec Mayence, Cologne avec Metz et Mayence.

Pour les lâchés à des distances du colombier exigeant l'envoi des oiseaux en chemin de fer, ce sont des convoyeurs militaires qui les accompagnent. Les paniers, arrivés à destination, sont déposés sur les quais, côte à côte, les portes placées dans la direction du colombier; on fait boire les oiseaux en remplissant les abreuvoirs placés dans les paniers, puis, on ouvre tous les paniers à la fois. Les lâchés de pigeons isolés ne sont pas pratiqués par nos voisins, si ce n'est d'une façon tout à fait exceptionnelle.

La direction générale des colombiers militaires est confiée, en Allemagne, au commandant de la place forte, siège de la station, et le commandement effectif est exercé par un agent du génie chargé de toute la partie technique du service, c'est-à-dire de l'entretien et du dressage des oiseaux, de la réception et de l'envoi des dépêches.

Cet agent tient, à cet effet, trois registres. Le registre n° 1, contrôlé une fois par mois par le commandant de la forteresse, comprend l'admi-

(1) Voir *Pigeons-Voyageurs*, année 1873, page 364.

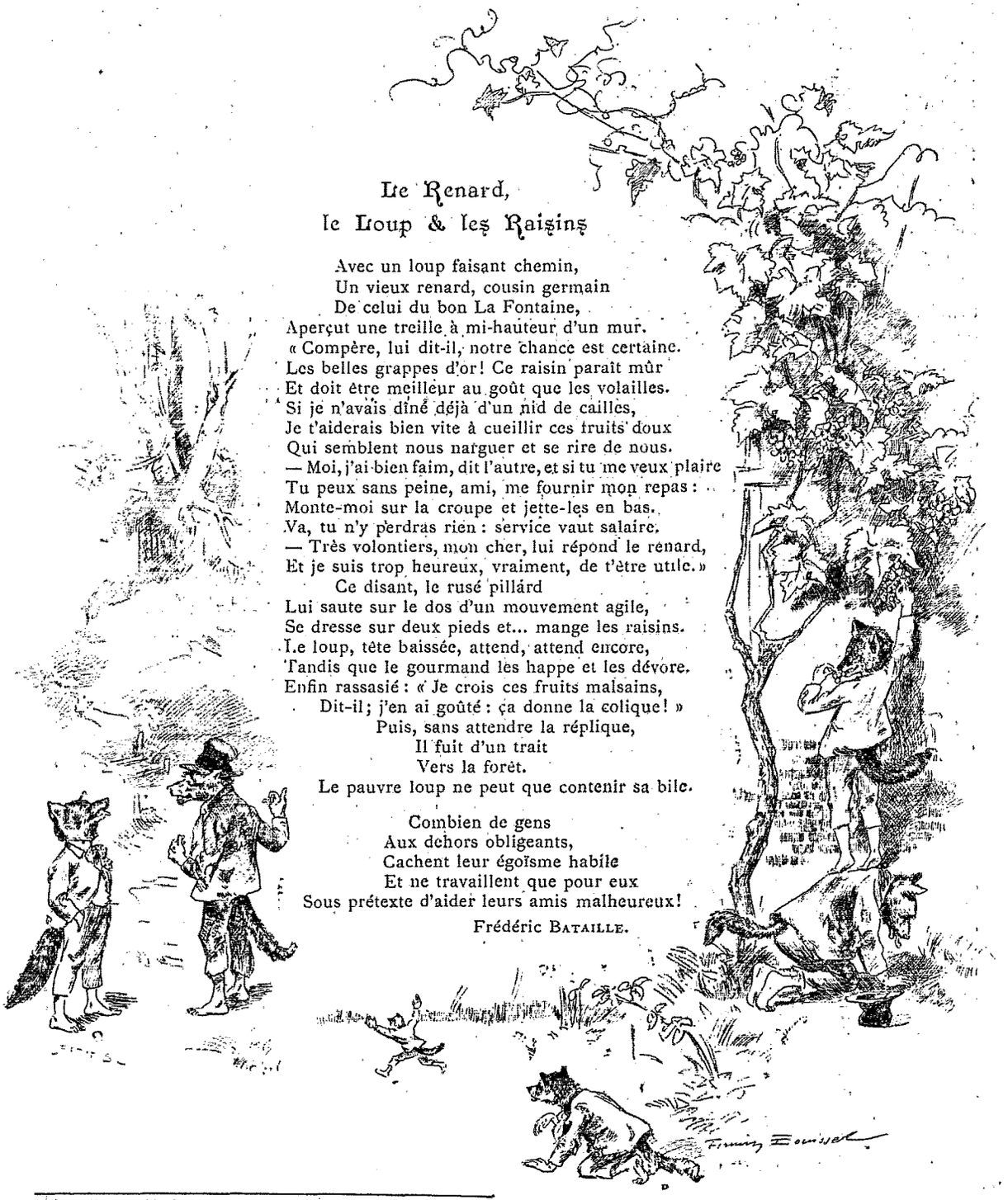
nistration proprement dite du colombier, l'entretien, la nourriture des animaux, l'entretien du matériel.

Sur le registre n° 2 ou matricule des animaux, sont inscrits, avec l'état signalétique, le numéro d'ordre, l'âge, le sexe, la robe, les signes particuliers. Enfin le registre n° 3 ou *feuillet du personnel* et en même temps *état des services*, est destiné à l'enregistrement des divers voyages d'entraînement ou des courses effectuées par les oiseaux. Là sont inscrits et soigneusement annotés les mérites, les qualités des sujets, ce qu'on peut attendre d'eux par toutes les saisons, s'ils sont aptes à voyager seuls ou s'ils ne peuvent être lâchés qu'en bande, et autres éclaircissements importants.

L'entretien de chaque pigeon allemand coûte environ 4 francs par an. Avec 17 colombiers à 800 pigeons en moyenne, c'est donc un total de 55,000 francs que dépense annuellement l'Allemagne pour l'entretien de son personnel de messagers ailés.

Disons, en terminant, que le goût du sport colombophile s'est fort développée depuis vingt ans en Allemagne; l'année dernière cette puissance comptait 283 sociétés colombophiles, disposant d'un total de 68,924 pigeons.

(A suivre.) COMMANDANT D'EQUILLY.



Le Renard, le Loup & les Raisins

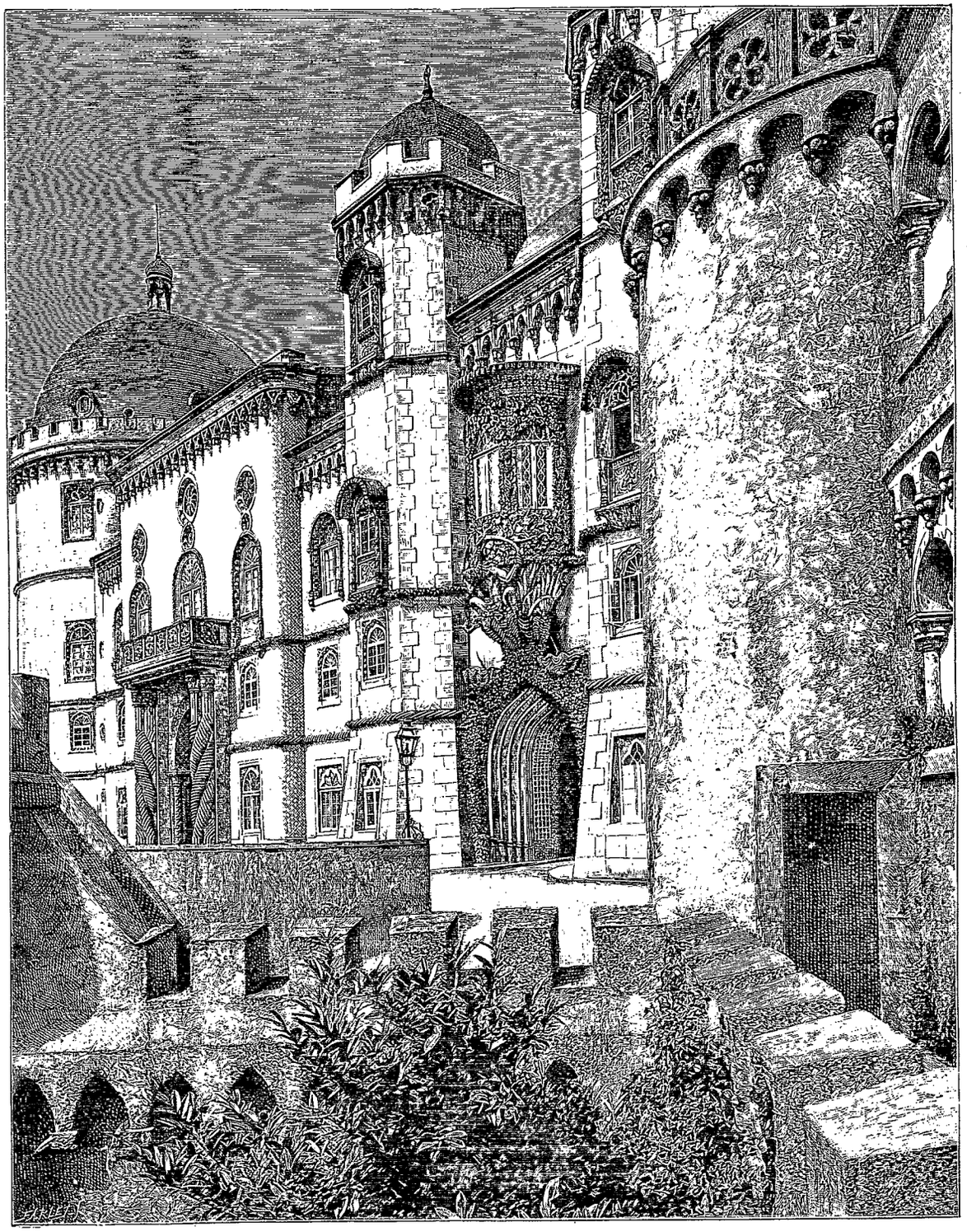
Avec un loup faisant chemin,
Un vieux renard, cousin germain
De celui du bon La Fontaine,
Aperçut une treille à mi-hauteur d'un mur.
« Compère, lui dit-il, notre chance est certaine.
Les belles grappes d'or! Ce raisin paraît mûr
Et doit être meilleur au goût que les volailles.
Si je n'avais dîné déjà d'un nid de cailles,
Je t'aiderais bien vite à cueillir ces fruits doux
Qui semblent nous narguer et se rire de nous.
— Moi, j'ai bien faim, dit l'autre, et si tu me veux plaire
Tu peux sans peine, ami, me fournir mon repas :
Monte-moi sur la croupe et jette-les en bas.
Va, tu n'y perdras rien : service vaut salaire.
— Très volontiers, mon cher, lui répond le renard,
Et je suis trop heureux, vraiment, de t'être utile. »
Ce disant, le rusé pillard
Lui saute sur le dos d'un mouvement agile,
Se dresse sur deux pieds et... mange les raisins.
Le loup, tête baissée, attend, attend encore,
Tandis que le gourmand les happe et les dévore.
Enfin rassasié : « Je crois ces fruits malsains,
Dit-il; j'en ai goûté : ça donne la colique! »
Puis, sans attendre la réplique,
Il fuit d'un trait
Vers la forêt.
Le pauvre loup ne peut que contenir sa bile.

Combien de gens
Aux dehors obligeants,
Cachent leur égoïsme habile
Et ne travaillent que pour eux
Sous prétexte d'aider leurs amis malheureux!

Frédéric BATAILLE.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

COUR D'HONNEUR DU CHATEAU DE LA PENHA



COUR D'HONNEUR DU CHATEAU DE LA PENHA, A CINTRA (PORTUGAL). — Gravure de Farlet.

Le château de la Penha, à Cintra, près Lisbonne, n'est pas inconnu de nos lecteurs. Nous en avons déjà publié une vue d'ensemble (1). La cour d'honneur, dont notre gravure reproduit l'aspect, est un des morceaux les plus réussis de ce monument vraiment original. On sait qu'il a eu pour architecte le baron d'Eschwege, un ami du roi dom Fernando, l'aïeul de dom Carlos, souverain actuel du Portugal. L'art arabe et l'art féodal en ont inspiré les lignes principales; quant aux ornements ils sont nés de la plus libre des fantaisies. Rien, en effet, ne surprend le visiteur autant que la loggia placée au-dessus de la

(1) Voir année 1890, page 385.

porte d'entrée et dont l'encorbellement est décoré d'une chimère qu'on croirait empruntée à quelque vieux poème germain. Plus loin s'élèvent les deux colonnes d'une porte dont on retrouve plusieurs spécimens dans les monuments portugais. Ce sont des colonnes torses imitant des cordages de vaisseaux enroulés les uns autour des autres. Quant aux deux tours polygonales flanquant la porte principale et aux murs du château lui-même, ils sont de bas en haut recouverts de carreaux de faïence dont l'effet décoratif est des plus curieux.

De la terrasse crénelée qui entoure la cour on découvre l'Océan, l'embouchure du Tage et une partie des côtes de Portugal.

LES COLOMBIERS MILITAIRES A L'ÉTRANGER

ALLEMAGNE — AUTRICHE — ITALIE
SUISSE — DANEMARK — SUÈDE ET NORVÈGE — ESPAGNE
PORTUGAL — RUSSIE

Suite. — Voir page 103.

L'Autriche a calqué son organisation colombophile militaire sur celle de son alliée, et il n'y a rien chez cette puissance que nous ayons à signaler comme méritant une mention spéciale.

Nous nous bornerons donc à donner la liste des colombiers militaires austro-hongrois qui atteignent actuellement le nombre de 8, établis à Vienne, Cracovie, Comorn, Olmütz, Simmering, Mostar et Sarajevo, Franzenfeste et Karlbourg. L'organisation du service date de 1875.

*

Ce fut en 1876 que les colombiers militaires furent organisés en Italie ; la première station était créée à Ancône par les soins du 12e régiment d'artillerie. Vint ensuite le colombier de Bologne; actuellement l'Italie compte 14 colombiers militaires établis à Rome, Ancône, Bologne, Vérone, Plaisance, Alexandrie, Mont-Cenis, Fenestrelle, Exilles, Vinadio, Gênes, Gaëte, Cagliari et l'île de la Maddalena. Le service est confié, dans chacune de ces places, à un sous-officier, dit colombiculteur, et à un certain nombre de soldats : un commandant du génie, le major Malagoli, auteur d'un ouvrage apprécié sur la matière et connu par ses essais d'entraînement à l'aller et au retour, est le chef de service.

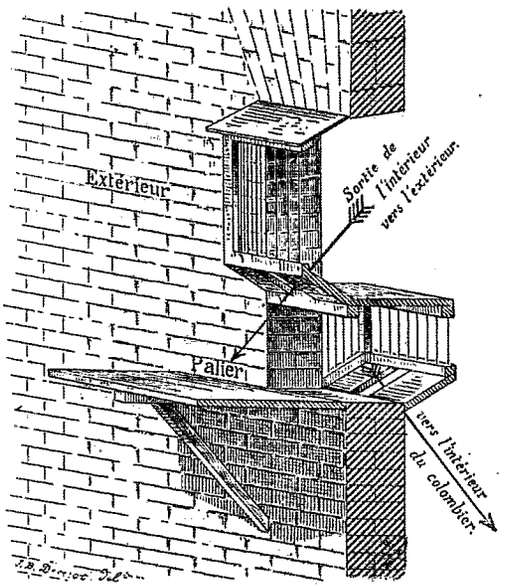
*

La Suisse compte quatre colombiers militaires établis à Thunn, Bâle, Zurich et Weesen ; le Danemark en possède un à Copenhague ; la Suède un à Carlborg.

*

En Espagne, la science colombophile est à peu près nouvelle, à moins qu'on ne veuille la faire remonter au temps, bien ancien déjà, où les habitants des Baléares utilisaient les pigeons pour leur correspondance. Sans nous arrêter à rechercher la date exacte à laquelle les pigeons messagers furent employés pour la première fois dans la Péninsule, nous nous en tiendrons au 14 avril 1889, date à laquelle le général directeur du génie fit approuver par la Reine le réseau à établir.

D'après ces documents, le chiffre des colombiers espagnols doit s'élever à 18; il comprendra un colombier central à Madrid, destiné à remplacer l'établissement actuel de Guadalajara; quatre sur la frontière de France : San Marcial ou Oyarzun, Pampelune, Jaca et Figueras ; un au centre de la ligne des Pyrénées à Saragosse; deux sur la frontière du Portugal à Ciudad-Rodrigo et Badajoz ; un à Tarifa sur la frontière anglaise de Gibraltar ; deux à Ceuta et Melilla, sur la côte du Maroc ; deux à Palma de Majorque et à Mahon pour la correspondance avec les Baléares ; un à Valladolid, un à Valence, un à Malaga, un autre à



Dispositif d'un colombier espagnol.

Ferrol et le dernier à Cordoue. De ces dix-huit colombiers, l'Espagne possède actuellement ceux de Guadalajara, Jaca, Pampelune, Saragosse, Ciudad-Rodrigo, Malaga et Melilla.

Signalons, à propos de l'Espagne, une très intéressante invention qui nous vient de ce pays et qui est appelée à avoir certainement du retentissement en colombophilie. On sait que dans les colombiers militaires, les issues sont constamment fermées, et que, pour rentrer au logis, le pigeon est obligé d'actionner une petite porte ou *cliquette* qu'il peut pousser de l'extérieur à l'intérieur, mais qui ne s'ouvre pas de l'intérieur au dehors.

Bien que l'oiseau apprenne rapidement le maniement de cette cliquette, qui lui permet de rentrer au colombier et d'y retrouver le vivre, le couvert et les affections conjugales, certains pigeons ne s'y habituent que très à la longue. Depuis longtemps on cherchait à supprimer la cage à cliquette et à la remplacer par un système plus pratique. Il nous semble que les colombophiles espagnols y sont parvenus.

L'invention repose sur ce fait que le pigeon, quand il est posé, peut passer par une ouverture d'une largeur égale à celle de sa poitrine, mais que cette ouverture ne lui permet plus le passage quand il s'y présente en volant, c'est-à-dire les ailes déployées.

Si donc, on pratique dans les parois du colombier, à une certaine hauteur du sol intérieur, une ouverture correspondant à la grosseur du pigeon, un rectangle de 12 centimètres de base sur 20 centimètres de hauteur, par exemple, et qu'on fixe extérieurement, au niveau de cette baie, une petite planchette où le pigeon, venant du dehors, pourra se poser, il est bien certain que tous les oiseaux de l'extérieur pourront rentrer au colombier mais qu'aucun de ceux du colombier ne pourra sortir.

Effectivement ceux qui seront dehors pourront prendre leur vol librement, venir se poser sur l'appui, s'engager dans la baie, *en marchant,* et se laisser choir à l'intérieur en déployant leurs ailes; mais ceux de l'intérieur, qui seront obligés de s'élever en volant jusqu'à hauteur de l'ouverture et qui ne pourront se maintenir à sa hauteur qu'en conservant les ailes déployées, n'auront pas la possibilité de passer.

On comprend qu'en disposant la planche à l'intérieur on permettra, au contraire, au pigeon de sortir du colombier et qu'on lui en interdira l'entrée. Avec deux planches à charnières placées l'une extérieurement et l'autre à l'intérieur, qu'on lèvera ou qu'on baissera simultanément ou séparément, suivant les buts à atteindre, on laissera les pigeons sortir ou rentrer librement, sortir ou rentrer seulement, suivant qu'on voudra l'un ou l'autre.

Les cages à cliquettes sont donc supprimées de fait : c'est là un grand pas fait dans l'aménagement des colombiers militaires.

(A suivre.) COMMANDANT D'EQUILLY.

LE CHEVAL DANS L'ART

POUR DESSINER LE CHEVAL

Contribution à l'étude de la connaissance de son extérieur.

Depuis bien longtemps, la reproduction artistique des chevaux est soumise à une routine imposant un animal long, lorsqu'il s'agit de vitesse, c'est d'après ce principe erroné que les dimensions des chevaux de course, gravés et peints, offrent des exagérations, en ce genre, qui portèrent jusqu'à notre époque une fâcheuse influence sur tous les dessinateurs des prouesses du Turf, forcés de se soumettre à ces formes fantaisistes. Heureusement que de consciencieuses épreuves photographiques viennent maintenant contrebalancer une convention routinière n'ayant plus aucun droit d'exister.

La réalité photographique, se faisant jour, a montré que la vérité était absolument le contraire de ce que l'habitude respectait depuis tant d'années dans les arts, comme une loi. On est obligé, preuves en main d'admettre, aujourd'hui, que le pur-sang qui étonne par ses performances de vitesse sur la piste, présentera souvent moins de longueur, que de hauteur du sol au garrot; fréquemment même, il est moins long que le gros percheron, toutes proportions de taille gardées sous l'hippomètre; et, quoique le cheval anglais diffère évidemment par sa forme extérieure du cheval de gros trait, cependant, avec le ruban métrique la vérification des dimensions de la poitrine, comme ampleur, seront sensiblement pareilles; l'anglais ayant, peut-être, les côtes un peu plus longues et moins convexes que le coffre arrondi, et fortement musclé, du robuste animal auquel nous le comparons.

L'expérience acquise, depuis plus de quarante ans d'observations hippiques, me fit passer par de nombreuses surprises à propos de la mensuration des chevaux, et je dois prévenir le lecteur qu'il serait fort étonné en disséquant des types très opposés, quant aux contours apparents, de trouver de grandes similitudes dans la base du mécanisme intérieur, ou construction harmonieuse du squelette, comme transmission de l'acte musculaire, à deux sujets très différents, en ne considérant que leur enveloppe externe.

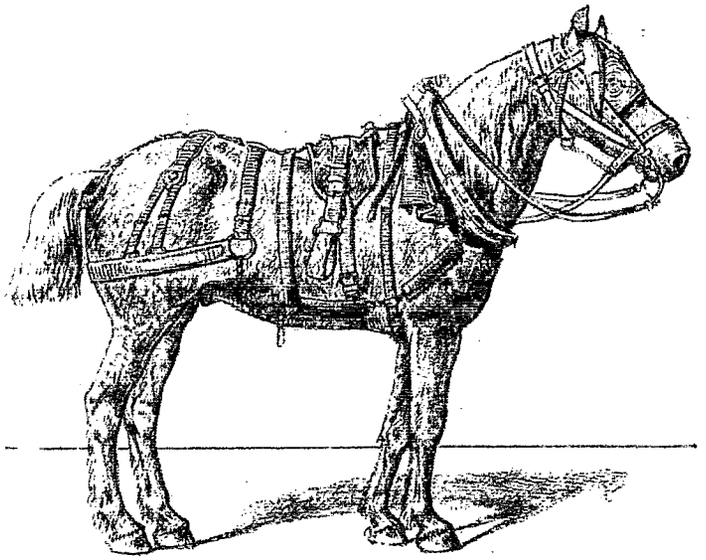
A l'appui de ce qu'on vient de lire, voici une série de croquis de chevaux, j'ai cherché à leur donner l'apparence des formes appropriées aux services variés que doivent rendre ces animaux, garnis des harnais avec lesquels ils se présentent journellement à notre vue.

En examinant ce *percheron*, ce cheval de *course*, ce *carrossier*, ce cheval de *selle* et cet *arabe*, on ne se douterait pas qu'ils sont construits sur le même canevas, et que leurs dimensions sont identiques; en un mot que.: hauteur, longueur, tête, épaisseur du corps, etc., etc., répondent à la même ouverture de compas, chez tous ces chevaux, paraissant appelés à des usages différents et dessinés sur les mêmes proportions, qu'on peut vérifier sur le cheval au trait A, qui les résume. Le seul percheron a la musculature plus forte et plus ronde; pour les nuances qui distinguent les autres, l'artiste observateur aura le tact de les préciser devant la nature.

Les exemples précédents ne veulent pas montrer que les chevaux sont égaux, mais ils indiquent qu'on doit prendre de préférence un cheval, aussi long que haut, comme le point de départ le moins sujet à erreur du type de la vraisemblance artistique, ce que nous nous proposons de prouver au moyen de quelques chiffres lorsque nous décrirons les proportions; après avoir parlé des régions qu'il importe de bien connaître pour établir les rapports les plus constants de ces régions avec l'ensemble.

L'éducation hippique ayant fait de sensibles progrès dans le public, en raison des expositions,

des hippodromes, des cirques et de constantes épreuves du Turf, il est urgent que le mouvement artistique accuse une plus grande observation des formes du cheval, auquel nombre de personnes s'intéressent.



Percheron.

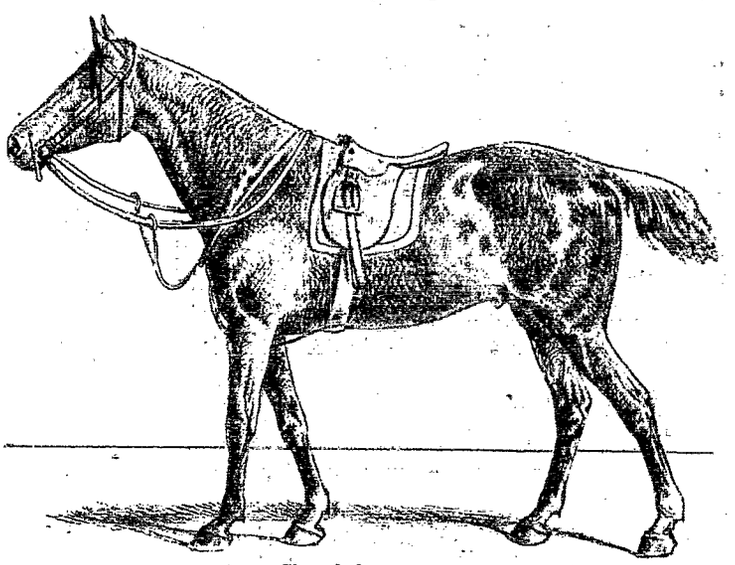
On est cependant forcé d'avouer que, même parmi les meilleurs artistes, il y a certaines hésitations pour le construire d'après nature, cela prouve que l'enseignement de l'extérieur de ce noble animal, est encore très insuffisant à notre époque.

L'œil le mieux exercé à reproduire le modèle humain est en effet exposé à se tromper lorsqu'il s'agit de dessiner correctement un cheval, même au repos. Il peut commettre inconsciemment de grosses erreurs ; et il en sera toujours ainsi, si on ne se prépare pas par une étude, sérieusement suivie, à apprendre à voir le cheval tel qu'il est réellement, en raison de sa myologie et de l'ossature sur lesquelles se moule son enveloppe extérieure.

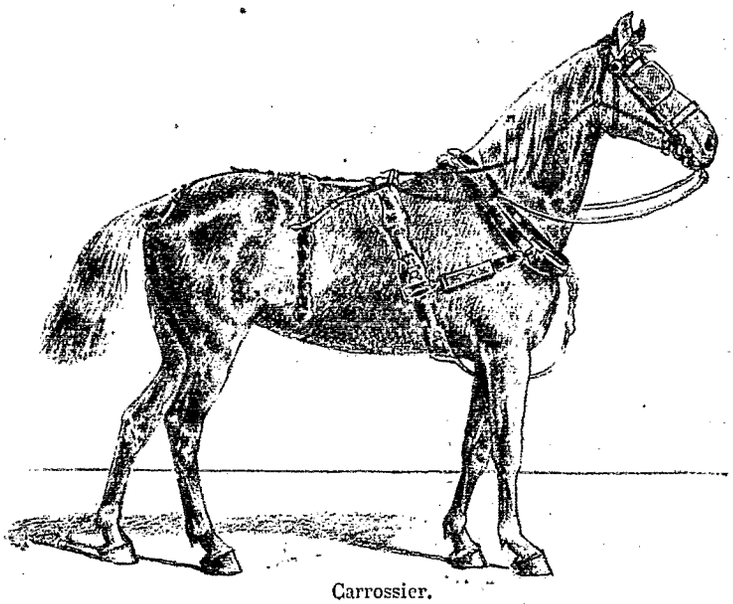
Nous allons essayer, par des conseils pratiques, d'abréger les recherches et de diminuer les hésitations du dessinateur.

La tête étant la partie la plus intéressante, on la décrira tout d'abord, en l'analysant, puisqu'elle est surtout expressive par sa physionomie, traduisant les impressions de l'animal au moyen des oreilles, des yeux, des naseaux et des lèvres, plus ou moins émues, suivant la finesse, l'énergie ou l'intelligence des sujets.

Nous réservons la question des qualités du cheval, elles peuvent être parfaitement indépendantes des manifestations apparentes qui séduisent les physionomistes, et sur lesquelles spéculent trop souvent les maquignons.



Cheval de course.

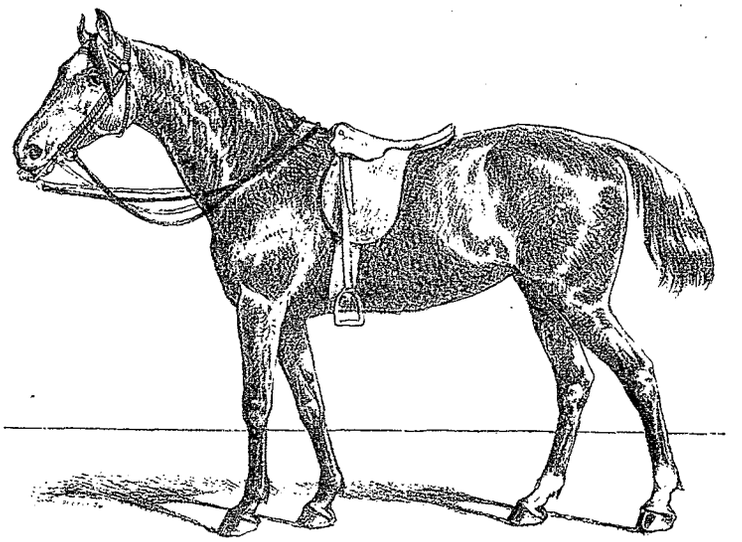


Carrossier.

En dehors de l'expression qui, au point de vue pittoresque, fait prévoir le geste agressif, la peur ou la caresse, la tête, dont les divisions et l'ensemble sont parfaitement limités, physiquement, sert à établir une comparaison numérique avec les autres parties du corps du cheval, ce qui a permis aux hippologues de la prendre, comme unité de mesure, pour indiquer les proportions de son ensemble.

Il est donc nécessaire de connaître exactement les détails de la tête et d'en bien préciser les contours ; chose facile, en raison de la mince enveloppe charnue laissant deviner sa texture osseuse. La tête, dont nous allons donner les dimensions, comme exemple, est

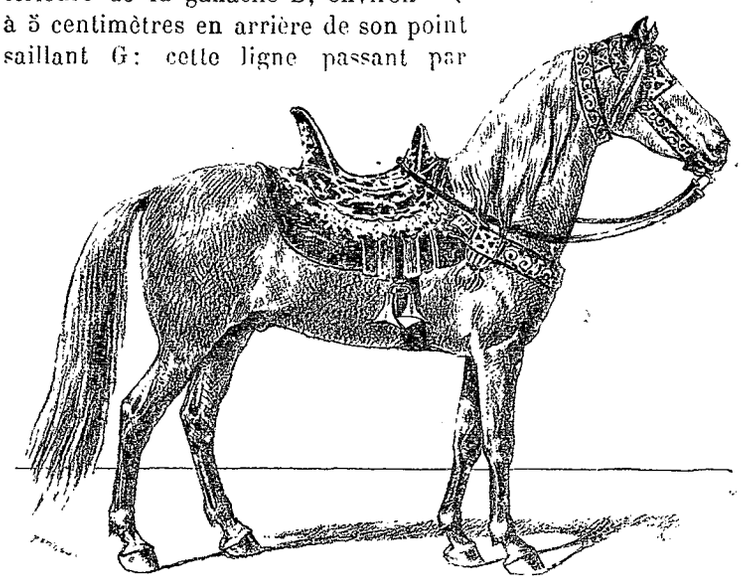
absolument prise sur nature, on peut la considérer dans sa mesure comme la moyenne à établir entre le cheval fin et le cheval de trait : la mort, par accident, de l'animal répondant à ces données que j'avais mesuré, de son vivant, m'a permis de vérifier mon premier travail, sur sa tête osseuse, et sur plusieurs parties de son squelette, que je conserve comme preuve à l'appui de mes assertions.



Cheval de selle.

TÊTE VUE DE PROFIL (fig. 1).

La longueur se prend de la nuque A au bout des lèvres B, ce point étant plus facile à déterminer sur nature que le bout des dents, sa hauteur ED, partant du front E, se limite à la courbe postérieure de la ganache D, environ à 5 centimètres en arrière de son point saillant G : cette ligne passant par



Cheval arabe.

l'œil, est perpendiculaire à la direction générale de la tête et égale la moitié de sa longueur AB.

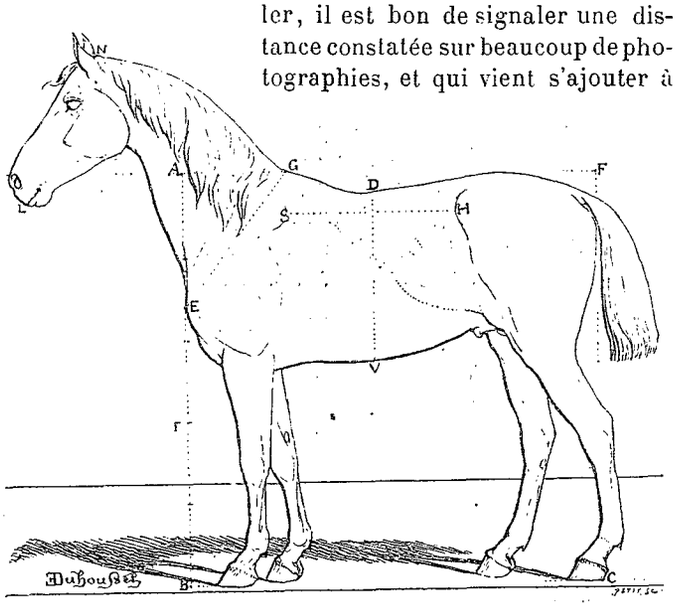
La largeur de l'encolure HI, à sa partie la plus étroite, et la distance de l'angle interne de l'œil F à la commissure supérieure de la narine, égalent aussi la hauteur de la tête ED.

On peut prendre la distance AF de la nuque à l'angle interne de l'œil, comme équivalent à l'épaisseur de la tête, de C à peu près le milieu du chanfrein à K passant par Z, point extrême de la saillie zygomatique. Il arrive souvent que l'on incline un peu trop obliquement vers la ganache la trace très apparente de cette saillie, ce qu'on évitera en se souvenant que la distance CZ est à peu près le sixième de la longueur AB.

La ligne BZ égale ZO; le point O du trou auditif n'est visible que sur la tête osseuse, mais on peut cependant se rendre compte de la place qu'il occupe, c'est environ la moitié de la distance de la nuque A au coin externe de l'œil J avec deux centimètres, à peu près, à l'avantage de ce dernier. Le haut de la courbe maxillaire est plus rapproché de l'orbite J que de la nuque A.

Le premier tiers de la tête est de B à M derrière la première molaire, le deuxième aboutit près du coin externe de l'œil en T, c'est ce point par lequel on fait passer la ligne ED déterminant la hauteur de la tête.

La longueur absolue de l'oreille du trou auditif O à R, sommet de son cornet, égale le tiers de la tête. Comme vérification de l'ensemble du profil, dont nous venons de parler, il est bon de signaler une distance constatée sur beaucoup de photographies, et qui vient s'ajouter à



Cheval A.

nombre d'expériences de mensurations identiques sur nature ; c'est celle du coin interne de l'œil F

à l'extrémité des lèvres B, laquelle se reporte également de B en G, point saillant inférieur de la ganache; et enfin, une troisième fois, cette même ouverture de compas de G en A, point extrême de la nuque.

C'est la tête du cheval que nous venons de donner de profil que nous prenons pour le détail de ses proportions et différentes parties, vues de face, nous servant des mêmes lettres, en italique, se rapportant aux points déjà désignés.

La *largeur* d'une arcade sourcilière à l'autre est PS (fig. 2), nous portons cette même distance de P au point extrême de la nuque *a*, ensuite, avec la même ouverture de P à Y sur l'axe du chanfrein et enfin de Y à *b* extrémité des lèvres.

A propos d'un cheval calme, absolument *vu de face*, n'ayant aucune animation ni des oreilles, ni des naseaux (ces derniers, chez un animal fin, affleurant à peu près les lèvres), nous dirons (fig. 3) que la limite d'écartement de la bouche

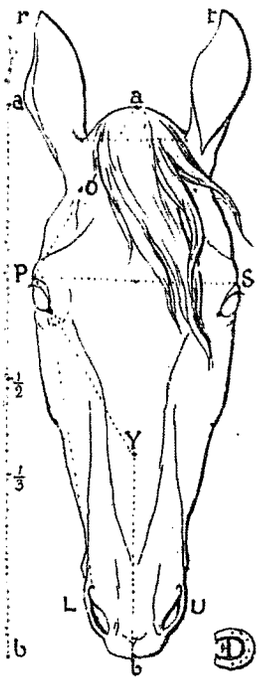


FIG. 2. — Tête de face.

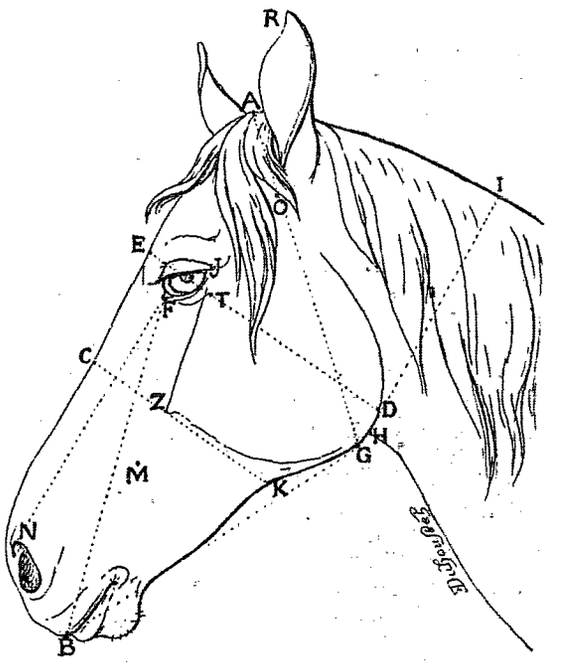


FIG. 1. — Tête de profil.

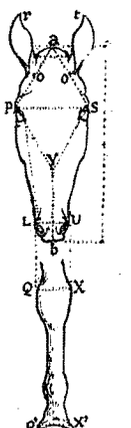


FIG. 3.

LU égalera *la largeur du genou* QX; celle-ci se trouvera contenue deux fois de P à S, entre les arcades orbitaires, et une fois, à l'insertion des *oreilles* tranquilles aux côtés de la nuque; dans ce cas, elles seront bien ouvertes et bien placées si les deux pointes de *r* à *t* ont, entre elles, la distance de leur longueur de *o* à *r*, c'est-à-dire le tiers de la tête. Les oreilles sont rarement en repos, la tête remue, les crins du toupet s'agitent, ce qui fait qu'on ne se rend pas bien compte de la forme, et de la longueur, d'un organe si important, dont on restreint généralement les proportions, ce qui, dans la photographie, ramenant les choses à la vérité, nous fait croire à une exagération; dans ces têtes ordinairement mal coiffées. Sachant à quoi s'en tenir, il est permis de remédier aux duretés de l'objectif. Rarement le sommet du cornet auditif dépasse la hauteur de la nuque, de plus de la moitié de sa longueur absolue et sa courbure, en accolade, est toujours du côté interne à l'état de repos.

Nous avons insisté, à propos des oreilles, parce que, pour l'observateur, le geste en est très expressif: *bien ouvertes* et *braquées en avant*, c'est l'attention et la crainte; tout à fait en *arrière*, et *couchées*, c'est l'attaque et la défense; *droites*, elles expriment la confiance; l'une en avant, l'autre en arrière, dénotent l'inquiétude; *tombantes*, elles sont le signe de la fatigue, et du découragement des vieux chevaux; l'œil et les naseaux suivent généralement la mimique des oreilles, selon l'excitabilité nerveuse du sujet. Les juments ont les oreilles plus longues que les chevaux.

(A suivre.) E. DUHOUSSET.

M. PIERRE LOTI A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Comment Pierre Loti parlerait d'Octave Feuillet, qui l'a précédé à l'Académie française, et comment M. Alfred Mézières parlerait de Pierre Loti en le recevant : c'était l'énigme littéraire de l'autre jour.

*

En mémoire d'Octave Feuillet, et pour caractériser le type d'*homme de lettres* que sa vie nous offre, il faudrait transposer la définition de l'orateur donnée par Cicéron et dire : « L'écrivain digne de ce nom est un honnête homme, habile dans l'art de faire vivre sa pensée en écrivant. » Octave Feuillet fut ce bon écrivain. L'honnêteté de ses thèses morales, l'habile et élégante correction de ses procédés de composition et de style : voilà les deux faces de cette physionomie littéraire assurément fort distinguée.

D'avoir été honnête et prude dans ses livres, d'avoir cru et pratiqué que le romancier n'est pas seulement un « amuseur », ce ne fut pas toujours pour Octave Feuillet vis-à-vis de ses rivaux, des critiques, des contemporains, une recommandation bien efficace. Parce qu'on apercevait toujours,

derrière ses inventions, le moraliste précis et obstiné, bien que fin, discret et très ouvert aux conventions changeantes de la vie de son temps; parceque, ne reculant pas devant les sujets les plus scabreux, il en voilait la crudité par le choix des milieux, les raffinements de caractères, la combinaison des circonstances; parce qu'enfin il écrivit, à ses débuts dans la littérature, une série de *Scènes et Proverbes* qui paraissaient à la fois une imitation de Musset par la forme et le cadre, et une contradiction ardente de Musset par le fonds même et l'essentiel des œuvres; pour toutes ces raisons, on avait ironiquement dénommé Octave Feuillet: *le Musset des familles.*

C'était un mot, un bon mot: c'était donc plus qu'il n'en fallait pour fixer le jugement des esprits superficiels; ce n'était pas assez pour avoir raison, devant les contemporains qui pensent et devant la postérité qui juge, d'un talent si robuste et si sain.



Octave Feuillet. — Phot. de E. Pirou.

Sa robustesse et sa santé, Octave Feuillet les avait mises à l'épreuve, aux heures de la jeunesse. Il était né en 1821, à Saint-Lô, normand d'ancienne souche. Son père, secrétaire général de la préfecture, avait du goût, de l'esprit et des lettres. Il avait transmis à son fils le meilleur de ses dons intellectuels et aussi sa nervosité extrême. Le jeune Octave Feuillet vit sa sensibilité douloureusement affinée encore par la mort prématurée de sa mère. Son père contrariait sa vocation littéraire. La pauvreté contraria davantage cette vocation, quand Octave Feuillet, revenu à Paris, après y avoir fait de brillantes études, se cherchait lui-même et cherchait surtout l'occasion, l'occasion que l'on rêve dans la fièvre vers les vingt-cinq ans.

Il eut cette occasion, et il l'eut bonne. Les débuts d'Octave Feuillet, au théâtre, dans le roman, furent heureux. L'accueil que lui fit, presqu'au même moment, la *Revue des Deux Mondes*, lui décernait la maîtrise. On lut avec émotion ou avec charme, *Rédemption*, la *Crise*, le *Village*, le *Cheveu blanc*. Mais bientôt Octave Feuillet élargit sa manière. La grâce de ces esquisses ne donnait pas la marque définitive de sa personnalité. Tandis qu'il avançait dans la vie, qu'il amassait des observations, Octave Feuillet *inventait* peu à peu et écrivait une série de romans qu'anime une inspiration toujours égale et conséquente avec elle-même. Il montrait le conflit des passions, ou le conflit de la passion et du devoir, dans les cadres somptueux, mais parfois étouffants, de la grande vie aristocratique. Ses conclusions sont sévères, et il aime les dénouements cornéliens. Parmi le détail minutieux, et presque la superstition, des conventions et des pratiques compliquées ou futiles des classes oisives où Octave Feuillet prend ses personnages, il y a, vraiment, beaucoup de stoïcisme, un zèle un peu maniéré, mais ardent et sincère pour la vertu, oui, même une prédilection cachée pour l'âpre vertu.

Julia de Trécœur, *Sibylle*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, et ce vigoureux *Monsieur de Camors* qui parut en 1867, ont marqué les étapes glorieuses d'une carrière qui fut longue, laborieuse, qui s'est achevée en 1890, au lendemain de deux nouveaux succès : *Chamillac*, au théâtre; *Honneur d'artiste*, dans le livre.

D'Octave Feuillet à Pierre Loti, il n'y a, d'après la chronologie, guère plus que l'espace d'une génération. Les livres de l'un et de l'autre accusent un plus long intervalle. Ici, c'est l'exotisme savoureux, la sensation suraiguë, exaspérée jusqu'à la suppression à peu près complète de la personnalité et de la conscience, c'est l'impressionisme nonchalant d'un nomade, c'est le panorama d'un sensualisme vagabond et doux, — je n'ai pas dit : doucereux.

D'*Aziyadé*, du *Roman d'un spahi*, des *Fleurs d'ennui*, de *Mon frère Yves*, de *Pêcheur d'Islande*, de *Madame Chrysanthème*, on ne saurait rien dire de mieux et de plus que ce que Pierre Loti a pris la peine d'en dire lui-même. Pierre Loti, qui dédaigne la critique, et ne s'en cache point, l'a, d'ailleurs, suppléée dans sa besogne habituelle en parlant volontiers de lui. Dans ces œuvres précitées, en d'autres pages, et jusque dans son discours de réception, il nous a montré sa personne et son âme. Lisez :

« Je suis un être bizarre, et j'en puis donner pour preuve mes livres. Tous ont été vécus, tous. Le *Mariage de Loti* et *Fleurs d'ennui* sont ceux dans lesquels je me suis le plus livré. Chaque feuillet est une page de ma vie et je crois que je n'écrirais bien que ce qui s'y rattache plus ou moins... » Il a insisté l'autre jour sur son incapacité d'écrire quand il n'a rien à dire, sur son dédain de la composition et des règles, sur son amour de la simplicité ou des élégances raffinées qui emporte comme contre-partie la haine des banalités moyennes.

Ah! c'est qu'il n'est pas banal ni commun le romancier Pierre Loti, ou, pour l'appeler par son vrai nom : le lieutenant de vaisseau Julien Viaud. Né en 1850, à Rochefort, d'une famille luthérienne, — à Rochefort, où il a maintenant sa petite maison meublée, tenue et servie à la mode de Constantinople, — il a couru le monde, et il a rapporté de sa course mille vibrantes visions. Il est devenu — ou resté, je ne puis dire — énigmatique et charmant. Énigmatique, ce peut être (avec des prédispositions incontestables, en l'espèce) une attitude voulue, étudiée, concertée. Mais charmant, c'est un don indéniable. Oui, Pierre Loti ou Julien Viaud, cet homme est charmant. En a-t-il conscience? Je l'ignore. Mais de même que certains préfèrent la grâce à la beauté, je crois que Julien Viaud a aimé surtout cueillir et recueillir le *charme*, un mystère dont il a vu, sous les plus diverses latitudes, les troublantes incarnations. Voulez-vous savoir comment il en est obsédé? A chaque page de son discours à l'Académie, les mots « charme », « charmeur », « charmant » reviennent deux ou trois fois sous sa plume. Il semble qu'il ne pourrait penser sans ces mots. Aussi il faut beaucoup lui pardonner parce qu'il s'est laissé « charmer » candidement et qu'il a « charmé » davantage encore. Qu'importe qu'il soit étrange, à la manière de ses héros ou de ses héroïnes : qu'il aime se peindre le visage à ce qu'on dit; qu'il ait un jour, en station à Toulon, présenté des chiens savants dans un cirque; qu'il se soit fait photographier en clown... Mais, que ne dit-on pas?

*

M. Alfred Mézières avait la mission de recevoir le nouvel

académicien et de lui souhaiter la bienvenue au nom de la Compagnie.

Un homme considérable par le talent, par la situation, par la haute distinction de l'esprit, par le bon aloi du caractère : tel est M. Alfred Mézières. Et aussi un homme infiniment aimable, très jeune et très vert malgré ses soixante-six ans, portant avec aisance et désinvolture même son double fardeau littéraire et politique, grave en ses fonctions, souriant et bon en sa vie... Il est né à Rehon, dans le département de la Moselle. Il a fait, de bonne heure, pressentir qu'il serait quelqu'un. Il avait de qui tenir. Son père, ancien élève de l'École normale, voué au professorat, était un homme de valeur : il s'était beaucoup occupé de littérature étrangère, surtout de la littérature anglaise; il avait publié quelques ouvrages d'une information très complète et d'une critique très sagace; il avait aussi, dans quelques travaux particuliers, traité ou effleuré des questions de politique générale, de droit constitutionnel, d'économie domestique ou sociale.

M. Alfred Mézières a passé, comme son père, par l'École normale. Devenu professeur — maintenant professeur en Sorbonne — il s'est adonné à l'étude des littératures étrangères et les a enseignées. Il a eu, comme on dirait en termes de métier, les trois plus beaux *sujets* qu'un écrivain puisse souhaiter : Shakespeare, Dante, Gœthe. Sur ces trois hommes, sur ces trois génies qui incarnent chacun le génie d'une race, M. Alfred Mézières nous a donné des leçons définitives et des livres qui sont un modèle de critique compréhensive et pénétrante. Il est, depuis de longues années, le familier de ces rois de la pensée : et l'intimité et le culte d'un homme tel que M. Alfred Mézières ne doit pas déplaire à leur mémoire.

Je devrais citer tous les travaux de M. Mézières : sur *Pétrarque*, sur la *Société française*, ses articles du *Temps*, de la *Revue des Deux Mondes*, son *Histoire du siège de Metz*, de l'*Invasion allemande en Alsace-Lorraine*, ses discours académiques. Je ne dois pas oublier surtout le discours par lequel, académicien depuis 1874, il accueillit Ernest Renan. C'est un chef-d'œuvre du genre. Le maître ironiste trouva ce jour-là à qui parler : il s'entendit louer — avec combien d'esprit et de fine ironie! — de se porter garant de la vertu de l'impératrice Faustine et d'avoir connu particulièrement saint Paul. La beauté ou la laideur de saint Paul, c'est la question qui divise le plus M. Ernest Renan et M. Alfred Mézières.



M. Julien Viaud (Pierre Loti). — Phot. de E. Pirou.

Depuis son entrée à la Chambre, M. Mézières a pris part,



M. Alfred Mézières. — Phot. de E. Pirou.

toujours avec un grand succès personnel, aux débats sur l'enseignement et sur l'armée. Il est, en effet, président de la commission de l'armée.

L'ancien élève de l'École normale, qu'au lendemain du 24 février ses camarades avaient élu capitaine et qu'un décret confirma dans ce grade, l'ancien aide de camp du général Bréa, qui faillit être tué en même temps que son chef, l'ancien volontaire d'un régiment de marche en 1870, aujourd'hui député des populations de la frontière, a collaboré patriotiquement à tous les efforts dépensés pour assurer à notre pays le prestige et l'appui d'une armée puissante. Il est un des bons ouvriers de cette tâche si grande et si belle.

ROGER LAU.

LES JUIFS A NEW-YORK

On évalue à 250,000 (soit cinq fois plus que dans toute la France) le nombre des juifs établis à New-York. C'est du Brésil et des possessions portugaises de l'Amérique que sont venues dans la grande république, après la proscription édictée par le marquis de Pombal, les premières colonies juives. Aussi les juifs portugais de New-York forment-ils une sorte d'aristocratie parmi les Israélites installés dans cette ville et dont la population se répartit ainsi : Israélites russes et polonais, 70,000; allemands, 65,000; roumains, 30,000; hongrois, 30,000; autres nationalités, 55,000.

Depuis cinq ans, d'après les calculs d'un israélite, la moyenne de l'immigration juive en Amérique a été de 25,000 par an, sur lesquels 70 0/0 se sont arrêtés à New-York.

REPAS DE PAYSANS

TABLEAU DE L'UN DES LENAIN

Dans ses *Entretiens sur la vie des peintres*, livre éternellement utile aux curieux, Félibien associe au dialogue un interlocuteur de fantaisie qu'il appelle Pymandre et qui est chargé de lui donner la réplique. L'auteur, qui raconte les annales de l'école française, ayant dit que les frères Lenain peignaient « des portraits et des histoires, mais d'une manière peu noble, représentant souvent des sujets simples et sans beauté », l'inévitable



LE REPAS DE PAYSANS. — Peinture de l'un des Lenain, Musée du Louvre. — Gravure de Clément Bellenger.

Pymandre se hâte d'ajouter : « J'ai vu de leurs tableaux; mais j'avoue que je ne pouvais m'arrêter à considérer ces sujets d'actions basses et souvent ridicules. »

Pymandre exprime les idées de son temps : il a grandi dans le culte de la mythologie, il croit à l'élégance des costumes et à la noblesse des attitudes; il est révolté de cette pensée qu'un peintre, un membre de l'Académie royale, puisse oublier la dignité de son art au point d'éterniser des spectacles vulgaires et des scènes empruntées à la vie des paysans et des pauvres.

Le point de vue moderne a bien changé : au risque de déplaire au beau diseur dont Félibien

nous a conservé les paroles, nous admettons sans difficultés qu'un artiste puisse raconter des anecdotes de la vie familière, s'intéresser aux aventures des plus humbles travailleurs et devenir, comme J.-F. Millet, le biographe des rustiques.

Mais nos idées auraient paru singulières à un gentilhomme tel que Pymandre, et l'on comprend que les gens de la cour durent éprouver quelque surprise lorsqu'ils virent, sous Louis XIII, au plus beau jour du règne de Simon Vouet, les trois frères Lenain mépriser effrontément les pompes de l'allégorie et consacrer leur talent à la glorification d'actions simples et basses. Les peintres de Laon travaillant à Paris à l'ombre de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés introduisaient sur la scène un nouveau personnel, et proclamaient hardiment que les pauvres gens ont droit de cité dans l'art. Ce droit, Callot l'avait déjà réclamé pour les mendiants et pour les gueux. Les olympiens se crurent menacés par une insurrection de malandrins.

Le tableau que la donation de M. Lacaze a fait entrer au musée du Louvre, le *Repas de paysans*, est une des œuvres les plus caractéristiques de ce groupe d'artistes roturiers qui s'intéressèrent aux plus humbles réalités alors que la peinture française vivait dans la contemplation des souverains et des dieux. Ce tableau, on pourrait l'intituler l'*Hospitalité*. On y voit des pauvres recevant un pauvre et le faisant asseoir à leur table frugale, sujet dont la vulgarité indignait l'aristocrate Pymandre. Au milieu de la composition, un paysan assis, vu de face, tient un verre de vin à la main. Derrière lui sont deux enfants dont l'un joue du violon. A droite, un personnage aux mains jointes et un enfant. A gauche un paysan attablé et buvant le vin qu'on lui a offert. Près de lui la ménagère vêtue de rouge, de ce rouge un peu passé qu'on rencontre souvent dans les peintures des Lenain. Aux pieds de cette femme, un chien, car la famille est au complet. Toutes les têtes, étudiées d'après nature, sont vivantes et reconnaissables comme des portraits. Les visages sont sérieux et semblent même empreints d'une vague tristesse. On sait que les Lenain ont rarement vu la vie en rose.

Ce curieux tableau est heureusement signé et daté : *Le Nain pinxit An° 1642*. Il est donc antérieur au moment où les trois frères entrèrent à l'Académie royale de peinture. Antoine et Louis y furent reçus peu après la création de la compagnie, en mars 1648, et moururent tous deux au mois de mai suivant; Mathieu eut aussi le droit de prendre le titre d'académicien : sa vie se prolongea jusqu'en 1677.

Mais bien que l'œuvre, ainsi signée et datée, soit infiniment précieuse pour l'histoire, elle ne résout pas la question qui depuis si longtemps préoccupe les biographes. Celui des Lenain qui a peint le *Repas de paysans* de la galerie Lacaze n'a pas prévu nos curiosités. Il aurait dû faire précéder son nom d'un prénom, ou du moins d'une initiale. Le mystère qui nous inquiète serait désormais débrouillé. Notre embarras est connu. Nous sommes assurés que les trois frères Lenain ont fait de la peinture et qu'ils s'appelaient Antoine, Louis et Mathieu; nous ignorons comment doivent se partager les œuvres entre les membres de cette inquiétante trinité. Quel est le portraitiste, l'auteur du *Cinq-Mars* et du *Mazarin* de l'ancienne académie? Quel est le Lenain qui a fait les tableaux d'église? A qui revient l'honneur d'avoir peint les paysanneries, les scènes familières, les compositions que les documents du dix-septième siècle appellent des *bambochades*? On étudie la question depuis quarante ans, et elle ne sort point du domaine de la conjecture.

Le *Repas de paysans* n'en est pas moins, malgré ce qui nous reste encore à apprendre, un des plus curieux tableaux du Louvre. Il est étrange de voir la peinture française oublier sous Louis XIII ses préoccupations mythologiques et représenter une réunion d'ouvriers de la campagne. Et l'œuvre, exceptionnelle par le sentiment comme par le style, nous donne peut-être une leçon. Ces paysans sont bien pauvres, mais ils ont un morceau de pain pour l'étranger qui est venu frapper à leur porte hospitalière.

PAUL MANTZ.

CHICAGO

II

LES MAISONS EN MARCHE. — L'AUDITORIUM. LE TEMPLE MAÇONNIQUE.

Il y a une trentaine d'années, les étrangers n'étaient pas peu surpris, en arrivant à Chicago, de rencontrer des maisons qui se promenaient dans les rues. C'était le goût du temps; l'audace des ingénieurs ne connaissait pas d'obstacles. Quand un emplacement avait cessé de plaire, le propriétaire faisait transporter son immeuble dans un quartier plus agréable ou plus salubre. Un mécanisme à la fois puissant et ingénieux arrachait les constructions du sol, les installait sur des camions immenses attelés d'un nombre suffisant de chevaux, et le déménagement s'opérait tout d'une pièce, sans troubler les habitudes des locataires.

Il va de soi que ce mode de locomotion ne pouvait s'appliquer qu'aux maisons en bois, mais les murs de pierre ne jouissaient pas pour cela d'une inamovibilité absolue. Grâce à une ingénieuse combinaison de treuils et de vis, ils étaient tout doucement exhaussés sur place, sans bruit, sans secousse, et il était extrêmement rare qu'une indiscrète lézarde vînt compromettre le succès de cette opération. Ce n'était pas seulement pour étonner le monde civilisé par leur hardiesse que les habitants de Chicago avaient fait exécuter à leurs demeures ce mouvement ascensionnel sans exemple dans l'histoire d'aucune cité de l'ancien

ou du nouveau continent. Vers 1860, les architectes s'étaient aperçu, un peu tard, qu'ils avaient improvisé une ville sur un marais où elle allait s'embourber. Sous peine de faire de la métropole des Grands Lacs une Pompéi humide, où les antiquaires de l'avenir seraient allés chercher, sous une couche profonde de boue, de précieux renseignements sur la civilisation du dix-neuvième siècle, il était devenu nécessaire de relever au plus vite le niveau des maisons et des rues. Ce travail gigantesque a duré pendant plusieurs années. En même temps que les treuils et les vis soulevaient les murs, la voie publique, dont le niveau variait sans cesse, devenait une série de fondrières, interrompues par de nombreux escaliers. Dans certains quartiers, les passants étaient obligés de faire des trajets de plusieurs kilomètres sur des planches vermoulues.

Il s'en fallait de beaucoup que ces promenades fussent agréables, mais elles n'en inspiraient pas moins aux étrangers une admiration profonde pour l'audace du génie américain.

*

Le temps de ces jeux héroïques est passé. Le terrible incendie des 8 et 9 octobre 1871 a montré avec quelle rapidité flambaient ces constructions légères dont les fondations pouvaient s'élever ou s'abaisser, suivant les nécessités du moment. D'après les évaluations de M. Simonin, qui a visité la ville peu d'années après ce désastre, les pertes se seraient élevées à près d'un milliard de francs. Dix-sept mille maisons furent détruites et plus de cent mille personnes se trouvèrent sans domicile.

Au reste, si la leçon de 1871 n'avait pas suffi, une seconde catastrophe, survenue au mois de juillet 1874, n'aurait dû laisser dans l'esprit des architectes aucun doute sur la nécessité de renoncer aux constructions en bois dans une ville menacée d'une grève des compagnies d'assurances.

Nous n'oserions pas affirmer que les habitants de Chicago aient entièrement profité d'une expérience chèrement acquise, mais nous devons néanmoins reconnaître que s'ils n'ont peut-être pas pris toutes les précautions désirables pour mettre à l'abri du feu les maisons particulières, ils n'ont rien négligé pour protéger contre de nouveaux incendies les bâtiments immenses dont ils sont si fiers.

*

La métropole des Grands Lacs est orgueilleuse de son Auditorium. Un Vénitien ne parle pas avec une admiration plus patriotique et plus concentrée de la Basilique de Saint-Marc et du Palais des Doges. C'est dans le monument construit par MM. Adler et Sullivan que bat le cœur de la ville. L'ascension de la tour qui surmonte cet édifice est obligatoire pour tout étranger. Du haut de cet observatoire, un enfant de Chicago est heureux de montrer du doigt le lac Michigan chargé de navires, d'innombrables cheminées d'usines fumant à l'horizon, un réseau d'avenues se perdant au loin dans la plaine, et de célébrer les destinées glorieuses qui attendent sa ville natale. Chicago annexera son ancienne rivale Milwaukee après l'avoir ruinée, enlèvera à Washington son Capitole et sa Maison-Blanche, et détrônera New-York le jour où les obstacles qui empêchent les gros navires de pénétrer dans les Grands Lacs en remontant le fleuve Saint-Laurent auront été supprimés à coups de millions de dollars. Hourrah pour Chicago!

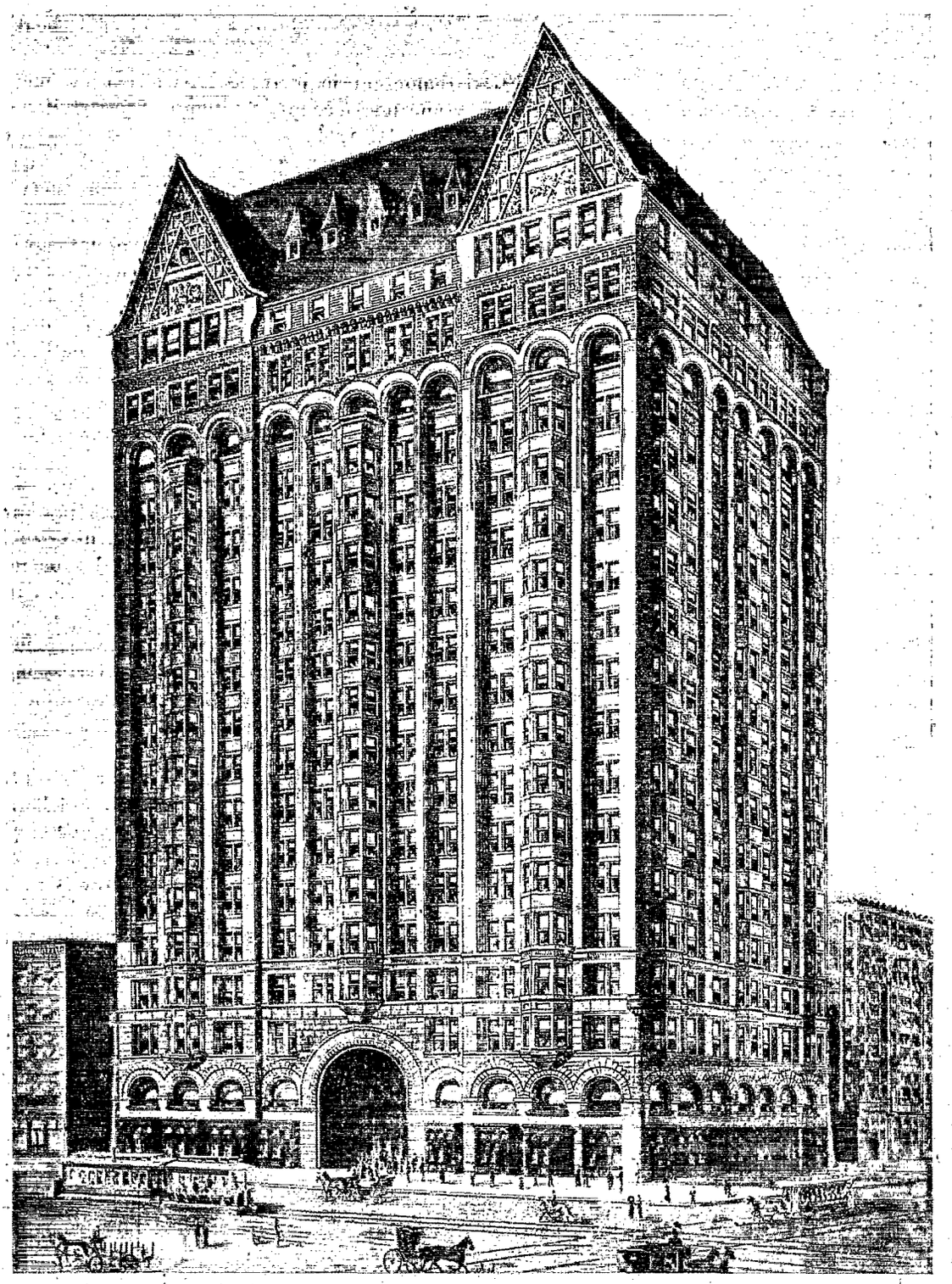
Le monument qui sert de piédestal à ces audacieuses prophéties n'est pas une pure merveille d'architecture, mais il a grand air. Vue du côté du Sud, la grosse tour carrée qui s'élève de 26 mètres en droite ligne au-dessus d'une façade dont la hauteur est de 46 mètres, paraît assez imposante. La colonnade ouverte et la corniche à machicoulis qui couronne le faîte de l'édifice ont un caractère de simplicité puissante et de bon goût.

Toute la partie inférieure de la façade qui est du côté du lac Michigan ne mérite pas moins d'éloges. La couleur sombre du granit grossièrement équarri et les fenêtres étroites pratiquées dans un mur épais et massif donnent cette impression de solidité qui est indispensable pour rassurer l'œil effrayé des proportions d'un bâtiment colossal. Enfin, les trois larges portes qui rappellent les *vomitoria* des monuments romains, indiquent un édifice affecté à des divertissements publics et produisent sur l'imagination un effet d'autant plus vif qu'elles sont traitées avec une extrême sobriété d'ornements.

Les déceptions commencent à partir du troisième étage. Ce n'est pas que MM. Adler et Sullivan n'aient eu une heureuse inspiration en employant dans cette partie du monument une pierre dont la teinte d'un jaune clair fait contraste avec la nuance sombre du granit des étages inférieurs, mais cet artifice n'a pas suffi pour atténuer une monotonie à peu près inévitable dans l'ordonnance des façades d'une trop grande hauteur. C'est le côté faible des constructions colossales où les architectes américains ont donné libre carrière à leur audace. Aucune ligne vigoureuse ne vient rompre l'uniformité de ces murailles sans fin percées de fenêtres d'égales dimensions. Ce défaut est d'autant plus sensible dans le plan général de l'Auditorium que l'attique manque de relief et que la corniche n'est pas suffisamment accentuée. A la vérité, le balcon couvert qui surmonte les trois portes de la façade principale ne manque pas de caractère et se détache avec une remarquable vigueur, mais la disposition malencontreuse des colonnes intermédiaires, dont la base correspond à la clef de voûte des trois grandes ouvertures du rez-de-chaussée et ne trouve pas sur la plinthe où elle repose un appui suffisant pour satisfaire l'œil et la raison, atténue quelque

peu l'effet produit par cette partie du monument.

Malgré ses imperfections, l'Auditorium n'en reste pas moins le chef-d'œuvre de l'architecture de Chicago. MM. Adler et Sullivan ont su donner à leur édifice un cachet de simplicité, de sobriété et de grandeur. Ils n'ont pas compromis par des ornements inutiles ou de vains artifices un ensemble de lignes générales dont se dégage une impression d'austère majesté. Pour

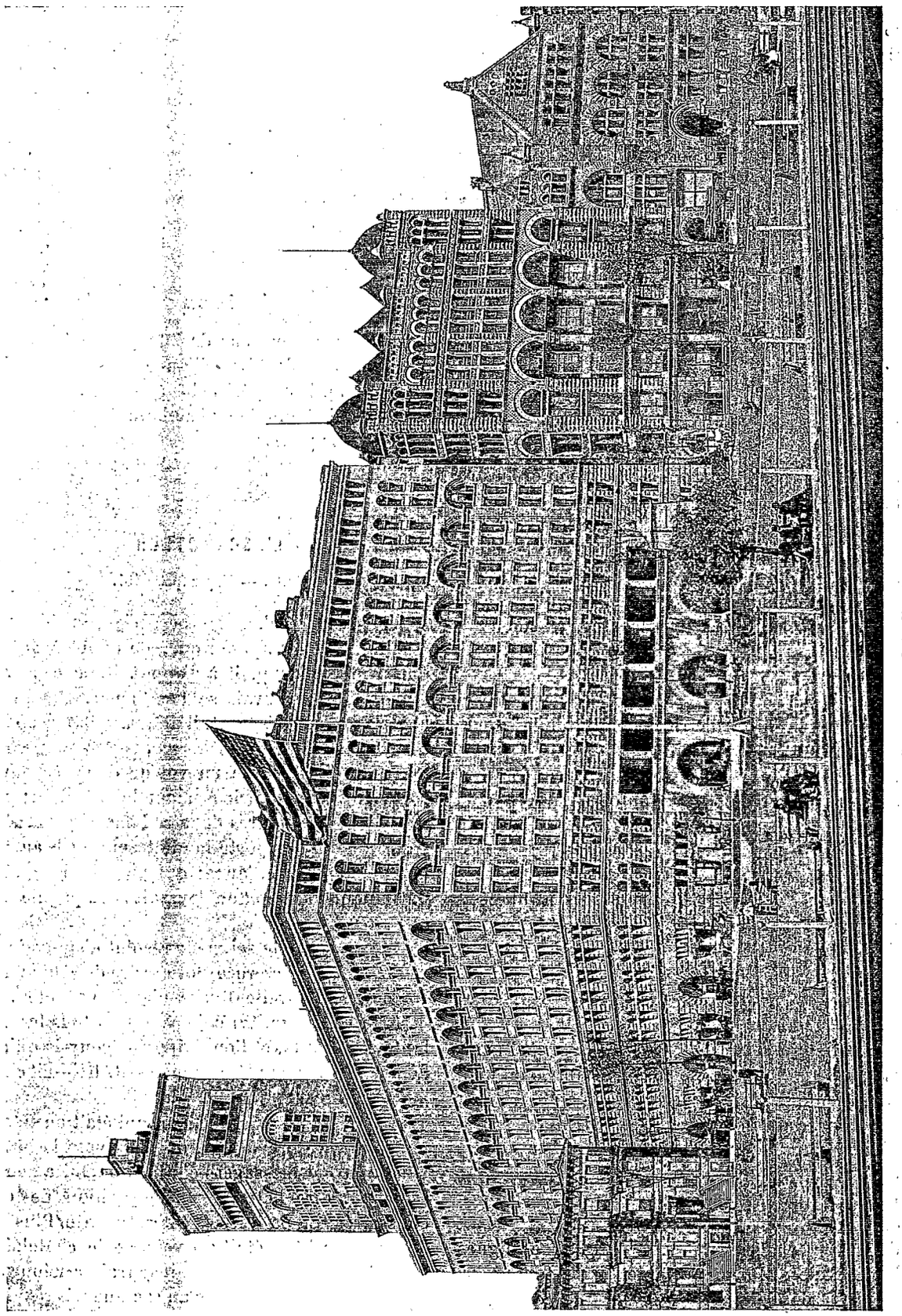


Chicago. — Le temple des francs-maçons.

rendre justice aux mérites de ces deux artistes, il suffit de jeter un coup d'œil sur la construction voisine appelée le Studebaker Building. En examinant la façade de ce monument à dix étages, il est impossible de deviner sa destination La partie inférieure est surchargée de colonnes, de pilastres, d'arcades de marbre ou de granit poli, et sert, on ne sait pourquoi, de piédestal à un autre édifice avec lequel elle n'a rien de commun. On serait tenté de croire qu'une

énorme maison d'une banalité à toute épreuve est venue se greffer par hasard sur un palais somptueux et de mauvais goût.

L'Auditorium abrite, sous ses murailles immenses, un hôtel et un théâtre qui vivent en bonne intelligence. L'hôtel a des rivaux dans



CHICAGO. — L'Auditorium.

l'Amérique du Nord, peut-être même ne faudrait-il pas aller bien loin pour trouver sur les bords du lac Michigan des établissements qui lui font une redoutable concurrence, mais sous peine de manquer au premier de ses devoirs envers sa patrie, un habitant de Chicago n'ad-

mettra pas que la supériorité « du plus magnifique des temples consacrés à la distraction des hommes » puisse être contestée.

La Scala de Milan et le Grand Opéra de Paris ne sont que des boîtes à poupées auprès du théâtre de l'Auditorium. Plus de quatre mille spectateurs trouvent sans peine de la place dans la salle, et si les nécessités de la représentation l'exigeaient, trois mille figurants pourraient manœuvrer sur la scène. L'acoustique et la ventilation ne laissent rien à désirer; les loges sont de véritables salons meublés de ces larges fauteuils où les Américains aiment à se délasser pendant quelques instants de leur activité fébrile.

C'est sur cette scène unique dans l'univers que la Patti a fait entendre sa voix, et que M. Benjamin Harrison a été proclamé candidat à la présidence de la République.

Ces brusques changements de décor ne choquent pas les Américains. Ils sont un peuple trop pratique pour laisser des édifices inoccupés. Ils trouvent tout naturel que dans la salle où Strauss dirigeait la veille encore son orchestre arrivé en droite ligne de Vienne, les orateurs les plus célèbres des États-Unis prononcent des discours politiques. Peu de mois avant les élections présidentielles, c'est au théâtre de l'Auditorium que les délégués du parti républicain se sont réunis pour discuter les mérites de leurs candidats.

*

Le chef-d'œuvre de MM. Adler et Sullivan serait-il à la veille d'être dépouillé de la suprématie incontestée dont il jouit sur tous les monuments du Nouveau Monde? Un temple vient de sortir de terre et son fronton s'élèvera dans quelques mois au-dessus des machicoulis de la tour de l'Auditorium.

Les francs-maçons de Chicago ont résolu d'éblouir le monde civilisé en construisant un bâtiment à vingt étages qui sera inauguré le jour de l'ouverture de l'Exposition. L'entreprise est conduite avec une activité tout américaine, et nous pouvons d'avance tenir pour certain que l'édifice sera achevé à la date convenue.

Il est toujours téméraire de juger une manœuvre qui n'est pas encore terminée; mais tel qu'il se présente sur la maquette qui en a été faite, et que reproduit notre gravure, le temple maçonnique apparaît comme un défi aux règles admises dans l'art de bâtir. Une des plus grosses difficultés qu'aient eu à vaincre les artistes américains a été la recherche d'une combinaison qui permît de rompre, par une ou plusieurs grandes lignes horizontales, l'insupportable monotonie des façades trop élevées.

Les architectes du temple maçonnique n'ont pas essayé d'aborder un problème qui peut-être leur semblait insoluble, et ils ont espéré qu'à force d'exagérer un défaut ils le transformeraient en une qualité.

De parti pris, ils n'ont voulu avoir que des lignes verticales sur des façades de plus de 70 mètres de hauteur. On se fait une idée de la sensation de fatigue et d'ennui qui se dégagera de ces innombrables fenêtres absolument pareilles, emprisonnées dans des arcades uniformes, dont les piliers carrés iront de bas en haut de l'édifice sans rencontrer aucun point d'arrêt dans leur chemin.

Les francs-maçons de Chicago vont construire une cage immense de granit, de brique et de fer, mais ce ne sera pas un monument.

(*A suivre.*) G. LABADIE-LAGRAVE.

Pensée

Ne nous lassons pas de jeter sur notre route des semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute, il en périra beaucoup, mais s'il en est une qui lève, elle embaumera notre route et réjouira nos yeux.

Mme SWETCHINE.

L'ESCAMOTEUR

Suite. — Voyez page 101.

Cependant le chef des bergeries du seigneur d'en haut s'était aperçu que, de temps à autre, une brebis manquait à l'appel. D'où cela venait-il? Il ne pouvait se l'expliquer. Quand la quatrième bête disparut, il alla raconter la chose à son maître.

— Il y a sans doute un voleur dans les environs, répondit judicieusement le châtelain; recommande aux pâtres de faire bonne garde.

Néanmoins les porte-houlette eurent beau redoubler de surveillance; quelques jours après, un cinquième mouton faussait compagnie au troupeau.

Pour le coup, le seigneur résolut d'en avoir le cœur net. Ses gens reçurent l'ordre de s'enquérir si quelque nouvelle figure n'avait pas été vue dans le voisinage. On épia avec soin tous les allants et venants, et l'on finit par découvrir qu'un homme gris, que nul ne connaissait, habitait chez les vieux près de la forêt.

Immédiatement, le seigneur, qui était en même temps le bailli du village, dépêcha vers la hutte un couple de messagers chargés de lui amener sans mot dire l'étranger. L'apparition de ces émissaires frappa les vieux d'épouvante. Plus de doute, leur hôte était un voleur; le châtelain, informé de ses méfaits, allait le traiter selon ses mérites, et le pourvoyeur au sac une fois pendu, adieu les bons gigots de mouton!

Mais l'homme gris, loin de partager leur terreur, répondit tranquillement aux deux envoyés qu'il était prêt à les suivre au château.

*

Quand il se trouva en présence du seigneur, celui-ci lui demanda :

— Est-ce toi qui as volé mes brebis?

— C'est moi.

— Et pourquoi?

— Les vieux là-bas n'avaient pas de quoi manger; vous, au contraire, vous avez toutes choses en surabondance. Votre table est chargée de plus de mets que vous n'en pouvez consommer. En conséquence, il m'a paru juste qu'une petite part de votre superflu allât à ceux qui n'ont pas le nécessaire.

A ce discours, le châtelain demeura d'abord interdit; puis, reprenant la parole :

— Tu professes une morale commode... Mais, dis-moi, tu ne connais donc pas d'autre métier que celui de voleur?

— Pardon, monseigneur, habituellement je ne vole pas, j'escamote.

— Que veux-tu dire?

— Que, de mon métier, je suis escamoteur, et que je m'y entends comme pas un.

Le châtelain considéra un instant son étrange interlocuteur.

— Écoute, fit-il enfin, tu me parais un homme d'une espèce toute particulière, et je veux aussi te traiter autrement que les autres. Tu vantes ton habileté, et je n'aime pas non plus la médiocrité. Je t'impose donc l'accomplissement de trois chefs-d'œuvre d'escamotage. Si tu réussis, tes larcins te seront pardonnés; sinon, tu seras pendu.

— Parlez, monseigneur.

— Voici ma première condition. Mes gens ont ton signalement. Demain matin, j'enverrai deux d'entre eux à la forêt avec le plus beau bœuf de mon troupeau. A toi de le leur dérober, sans qu'ils s'en aperçoivent.

— J'essaierai, dit l'homme gris.

Là-dessus, il sortit du château et regagna la hutte des vieillards.

*

Chemin faisant, il se dit : Ce que le bailli me propose là me semble, à première vue, impossible, car il est clair que les bouviers, prévenus par lui, ne quitteront pas un instant de l'œil l'animal confié à leur garde. Et, cependant, ma vie est en jeu...

On devine quelle fut la surprise des vieux en voyant revenir leur précieux commensal, qu'ils croyaient perdu pour eux à jamais. On soupa, le soir, dans la hutte plus joyeusement encore que de coutume; puis, avant de se coucher, l'inconnu dit à ses hôtes :

— Donnez-moi une vieille corde effilée.

Le bonhomme alla chercher une vieille corde.

— Maintenant, bonne nuit! ajouta l'étranger.

Tous trois se mirent au lit, et s'endormirent.

Au point du jour, l'homme gris se leva, s'habilla, prit sa corde, et sortit de la cabane.

*



Quand il se trouva en présence du seigneur...

Arrivé à l'endroit de la forêt où il savait que les gens du bailli devaient se rendre avec le bœuf, il grimpa sur un grand chêne qui se trouvait près du chemin, et, enroulant d'une certaine façon la corde à son cou, il se laissa glisser d'une des branches dans l'attitude d'un pendu.

Bientôt après, survinrent les deux bouviers avec l'animal. Ils devisaient moqueusement, le nez sur la croupe de leur bête, pour être plus sûrs de leur fait.

Tout à coup, l'un d'eux leva la tête et aperçut le corps accroché au rameau du grand chêne.

— Tiens, fit-il, en saisissant le bras de son compagnon, vois un peu ce maître gland.

L'autre regarda en l'air à son tour.

— Par ma foi, s'écria-t-il, c'est notre homme en chair et en os. M'est avis que le gaillard aura fait tort à d'autres encore qu'à notre maître, et ceux-là, moins patients, l'auront pendu sans miséricorde. Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard, il devait y passer.

— En tout cas, repartit le premier, le pauvre diable n'est plus à craindre, et ce n'est pas lui qui mangera le bœuf.

Là-dessus, ils continuèrent tranquillement leur route, en causant de choses et d'autres.

*

Dès qu'ils eurent disparu, l'homme gris défit son licol, et sauta vite à bas du chêne; puis, enfilant un sentier raccourci, perdu dans l'épais-

seur du bois, il devança les gens du bailli dans la direction qu'ils suivaient. Alors, avisant un



A la vue de ce second corps ils commencèrent par se frotter les yeux.

autre chêne qui se dressait au bord du chemin, il monta dessus et se pendit derechef.

Quelques instants après, les deux bouviers arrivèrent. A la vue de ce second corps qui se balançait sous la verte ramée, ils commencèrent par se frotter les yeux.

— Il y a là quelque sorcellerie, s'écria l'un d'eux; non, ce n'est pas naturel.

— Ah çà! il y avait donc deux hommes gris? ajouta l'autre, stupéfait.

— Écoute, reprit le premier, nous n'avons qu'une chose à faire; c'est de retourner à l'autre chêne. Il faut absolument que nous nous assurions si les deux particuliers sont distincts, ou si c'est une seule et même personne qui est pendue à la fois à deux arbres.

— Tu as raison, fit le camarade, retournons bien vite sur nos pas.

Ils attachèrent donc le bœuf à un arbre, et se hâtèrent de rebrousser chemin.

A peine eurent-ils disparu, que le pendu descendit de son chêne, délia le bœuf, et l'emmena à la hutte des vieux, qui furent enchantés de ce surcroît de pot-au-feu.

Quant aux bouviers, lorsqu'ils furent au premier chêne, ils eurent beau en interroger du regard le branchage : pas plus d'homme gris que sur leur main. Ils revinrent tout de suite au second : le pendu avait également disparu, et, avec lui, le bœuf. Ils comprirent alors qu'ils étaient joués, et allèrent tout penauds retrouver leur maître.

*

Celui-ci envoya de nouveau chercher l'homme gris à la hutte. Pour le coup, les vieux furent consternés. Une première fois, on avait pu faire grâce à leur hôte; maintenant, il était certainement perdu sans ressource.

Cependant l'inconnu entra chez le seigneur sans se troubler.

— Tu as osé escamoter mon bœuf? lui dit le bailli.

— J'ai dû le faire, monseigneur, sur votre ordre formel, pour sauver ma vie.

— Sais-tu que tu es un homme dangereux, et que, partout, on te pendrait sans merci. Mais, tu connais mes conditions; tu as encore deux épreuves à remplir.

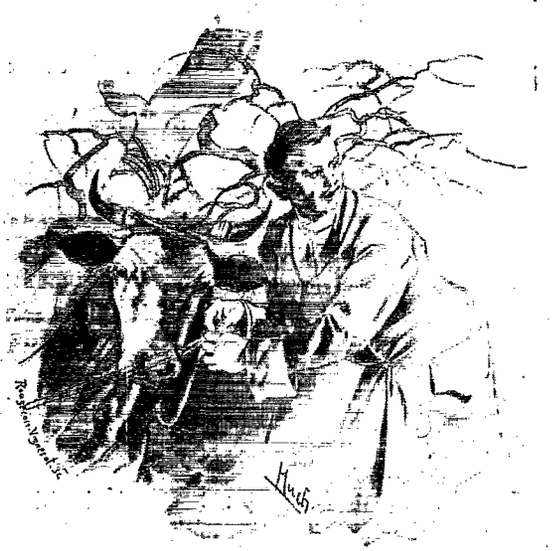
— Parlez, monseigneur, répondit l'étranger.

— Cette nuit même, reprit le bailli, tâche de me dérober chez moi mon beau cheval pie. Je t'avertis que l'écurie sera gardée par une troupe de palefreniers et de soldats, ayant pour consigne de te tuer net, si tu fais mine d'en approcher. Va maintenant.

— J'essaierai, fit encore l'homme gris.

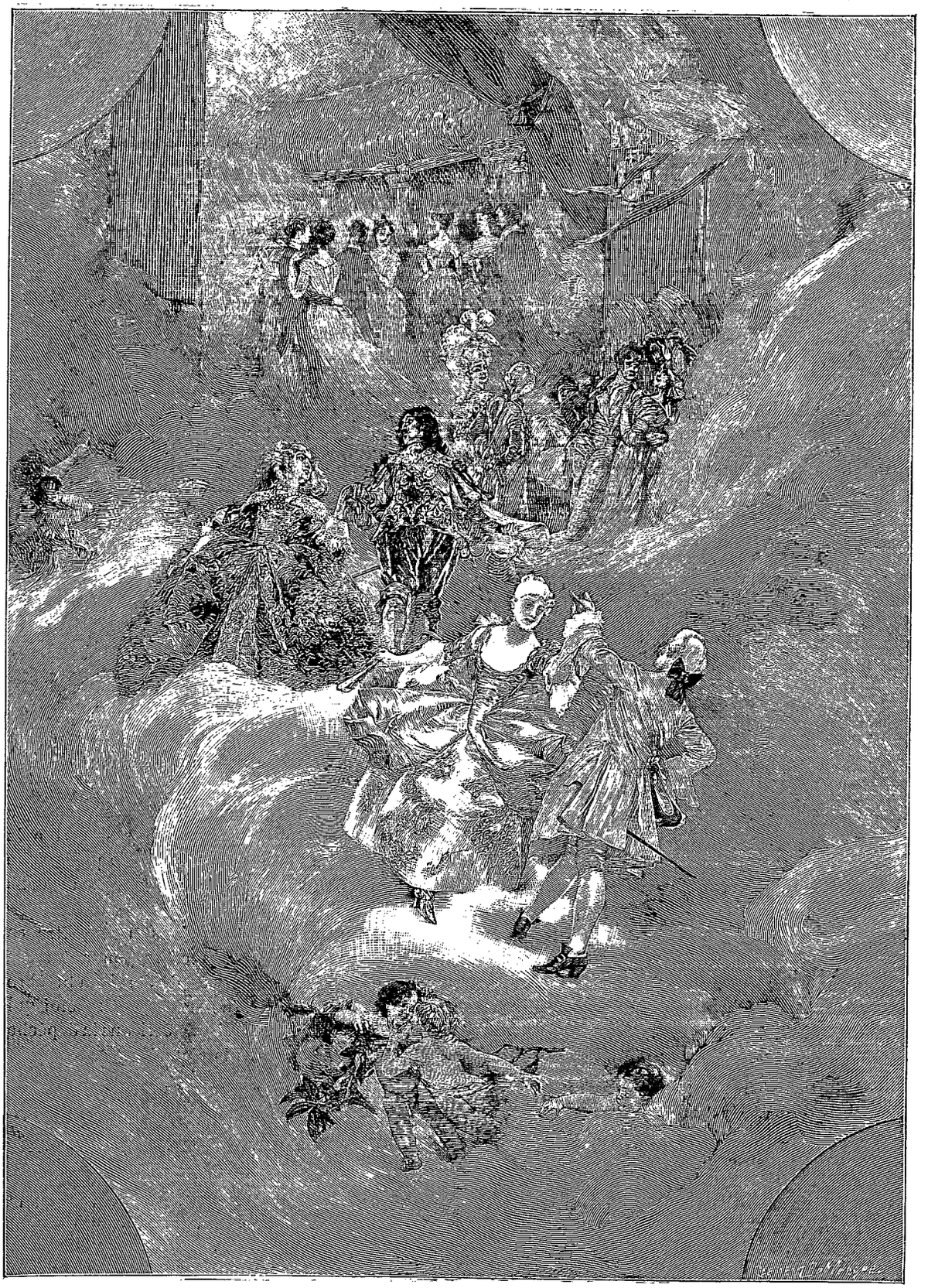
Là-dessus, il s'en revint à la hutte, où les vieux l'accueillirent avec autant de joie que de surprise.

(A suivre.) J. GOURDAULT.



Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LA DANSE



La Danse. — Plafond destiné à la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris. — Salon des Champs-Élysées de 1892. Peinture d'Aimé Morot. — Gravure de Clément Bellenger.

L'Hôtel de Ville est en passe de devenir le musée des Artistes de notre temps. Beaucoup y seront représentés par des œuvres importantes dont la valeur peut facilement s'apprécier au cours des salons annuels. A M. Aimé Morot est échue la bonne fortune de décorer le plafond de

la salle des fêtes. A côté des maîtres plus anciens, de M. J.-P. Laurens, de M. Jules Lefebvre, de M. Puvis de Chavannes, son nom pourra figurer avec honneur. Sa carrière, courte encore, mais si bien remplie, compte des succès motivés par un art où se révèlent de graves études et un tempérament sérieux et puissant.

Prix de Rome en 1873, il obtenait en 1876 sa troisième médaille avec un tableau intitulé le *Printemps*, qui laissait présager du brillant avenir du jeune maître. Puis coup sur coup les récompenses lui arrivent. En 1877, sa *Médée* lui fait attribuer une deuxième médaille. Deux ans après, un *Épisode de la bataille d'Eaux-Sextiennes*, traitée avec une fougue qui n'excluait pas une profonde observation et un sérieux respect des données de l'histoire, est récompensé d'une première médaille. Enfin, au Salon de 1880, aux environs de sa trentième année, il remporte la plus haute des distinctions du Salon: son *Bon Samaritain* lui vaut la médaille d'honneur.

Fidèle jusque-là aux études classiques, mais fort désormais de la valeur acquise, il commence à regarder la vie ambiante. L'Espagne le séduit d'abord avec ses courses de taureaux. Aux Salons de 1884 et 1885, il envoie *El bravo toro* et *Toro colante*. Puis il se repose des grandes compositions en peignant des portraits, pour reprendre plus tard une matière nouvelle pour lui, mais où il se distingua dès le premier abord. Tout le monde a présent à l'esprit sa *Charge des Cuirassiers à Reischshoffen*, autour de laquelle des discussions s'élevèrent sur les allures du cheval dans l'art.

Cette année il expose une œuvre d'imagination pure : la danse dans son histoire française. Aux premiers plans, un menuet se développe sur un nuage ; un couple en costume Louis XV; un autre en costume Henri II, d'autres encore rappellent les époques où la pavane, la chacone, la gavotte, le passe-pied, la bourrée, tenaient tant de place à la cour et dans les salons. Au fond, des groupes modernes de valseurs tourbillonnent, mais séparés des premiers par une balustrade établie entre le rêve et la réalité, la danse actuelle et la danse du passé.

Le plafond est, comme nous l'avons dit, destiné à la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, où il mettra une note gracieuse et une piquante allégorie.

MAB-YANN.

MÉTHODE NOUVELLE ET SURE POUR CORRESPONDRE SECRÈTEMENT

C'est une physionomie peu banale que celle du père Hermann, comme l'appellent les étudiants, avec leur familiarité un peu irrévérencieuse. Ancien élève de l'École normale, section des sciences, M. Hermann abandonne, un beau jour, le professorat, devient libraire, et s'installe en face de la Sorbonne, dans une petite boutique qui semble comme une modeste annexe de la Faculté des sciences, tant elle a vu déjà défiler de générations de candidats aux licences et aux agrégations. Combien y sont entrés pour acheter — et souvent y sont revenus bientôt pour revendre — les ouvrages scientifiques de toutes sortes, les seuls d'ailleurs qu'on trouve chez M. Hermann, resté fidèle à ses amours d'antan. Sa librairie, est exclusivement une « librairie scientifique » et lui-même fait, de temps à autre, à l'Académie des sciences d'intéressantes communications dont la dernière est relative à un système nouveau de correspondance secrète.

On sait que le principe de la méthode cryptographique la plus communément employée — la méthode par interversion — est le suivant : on change, au moyen d'un mot convenu, appelé clef, les lettres de la dépêche à transmettre, et la connaissance de la clef permet de déchiffrer la dépêche transformée.

Comme on altère au moyen d'un mot convenu la dépêche en clair, le nombre des lettres de ce mot étant limité, on peut, les altérations revenant périodiquement, arriver à deviner la clef et déchiffrer les cryptogrammes au moyen d'un calcul plus ou moins long, comme on résoudrait un problème d'algèbre un peu compliqué.

Ce qui fait la supériorité du système de M. Hermann, c'est que la clef n'est pas constituée par un mot unique, mais par des phrases successives, par des pages entières d'un livre. Ce système peut se formuler ainsi : ouvrir un livre quelconque, à une page quelconque, et se servir des lettres successives contenues dans cette page pour communiquer secrètement ses pensées à quiconque possède le même livre, ouvert à la même page. La clef est donc indéfinie puisqu'elle est composée d'autant de lettres qu'il y en a dans la dépêche à chiffrer.

Supposons que nous voulions transmettre ce mot : *venez ;* et que les deux correspondants aient convenu de chiffrer au moyen de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre par Bossuet : Celui qui règne dans les cieux, etc. Nous écrirons la dépêche à chiffrer et au-dessous la clef.

v e n e z
c e l u i

Le problème du chiffrage est le suivant : trouver la lettre de la dépêche chiffrée qui correspond à chaque lettre de la dépêche à chiffrer et à la lettre correspondante de la clef. Le problème du déchiffrage est : trouver la lettre de la dépêche claire qui correspond à une lettre de la dépêche chiffrée et à la lettre correspondante de la clef.

Considérons deux cercles concentriques divisés en vingt-six parties égales par des rayons aux extrémités desquels on écrit les lettres de l'alphabet. Le cercle intérieur est mobile autour du

centre commun (1). Cela posé, je fais coïncider successivement avec la lettre A du cercle fixe, les lettres de la clef *c*, *e*, *l*, *u*, *i*... lues sur le cercle mobile : les lettres de la dépêche chiffrée sont obtenues en lisant celles qui, sur le cercle extérieur, correspondent aux lettres de la dépêche en clair, lues successivement sur le cercle intérieur.

Ainsi, pour avoir la lettre chiffrée correspondant à la lettre primitive *v*, j'amène la lettre *c* (de la clef) du cercle mobile en coïncidence avec A du cercle fixe; la lettre T du cercle fixe qui coïncide avec *v* du cercle mobile est la lettre de la dépêche chiffrée correspondant à la lettre *v*.

La lettre chiffrée correspondant à la lettre claire *e* est A, car c'est cette lettre qui, sur le cercle fixe, coïncide avec *E* du cercle mobile lorsque *E* du cercle mobile est en face de A du cercle fixe. De même la lettre chiffrée correspondant à la lettre claire *n* est C, car c'est cette lettre qui, sur le cercle fixe, coïncide avec la lettre *N*, lorsque *L* (de la clef) du cercle mobile coïncide avec A du cercle fixe. En continuant, on obtient le mot chiffré

TACKR

Pour déchiffrer, le correspondant écrit la dépêche chiffrée et au-dessous les lettres de la clef.

t a c k r
c e l u i

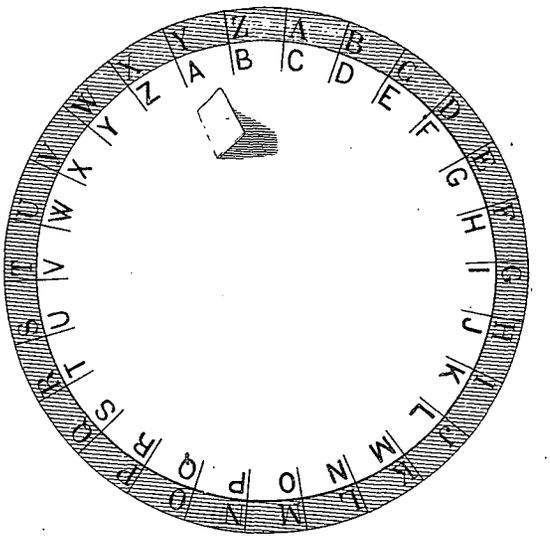
Il faut successivement trouver les lettres de la dépêche claire correspondant à chaque système de lettres (*t, c; a, e; c, l;* etc.). Dans ce but, on fait l'opération inverse de la précédente, c'est-à-dire qu'on fait coïncider successivement avec la lettre A du cercle fixe les lettres de la clef et on lit les lettres du cercle mobile qui, à chaque opération, coïncident avec les lettres de la dépêche chiffrée lues successivement sur le cercle fixe.

La méthode est sûre, puisque pour déchiffrer une dépêche sans connaître les conventions, il faudrait deviner les lettres successives inscrites sur la page d'un livre quelconque. Elle présente le seul inconvénient d'être un peu longue ; M. Hermann a fait connaître des moyens pour simplifier beaucoup la technique de l'opération ; mais nous ne pouvons entrer dans les longs détails que demanderait l'exposé de ces simplifications.

Puisque la méthode de M. Hermann rappelle notre attention sur la cryptographie, profitons-en pour signaler les dictionnaires chiffrés qui, aujourd'hui, sont presque exclusivement employés. Ils assurent, en effet, une sécurité absolue. Ils sont utilisés aussi bien par les ministres de l'intérieur ou des affaires étrangères que par les commerçants. Ces dictionnaires sont de petits volumes composés d'un certain nombre de pages numérotées, et dans chacune de ces pages sont inscrits des lettres, des syllabes, des mots, des phrases même portant chacun un numéro d'ordre. Les dépêches sont constituées au moyen d'une série de nombres de quatre chiffres : les deux premiers se rapportent à la page du dictionnaire ; les deux autres à une syllabe, un mot ou une phrase inscrit à cette page. Ces dépêches ont donc l'apparence suivante :

8325 6543 7821

Pour déchiffrer le premier mot, on cherche dans le dictionnaire la page portant le numéro 83 et on inscrit le mot de cette page, correspondant au nombre de 25 ; puis dans la page numérotée 65, on cherche le mot 43, etc. Pour assurer toute sécurité aux correspondances, on peut inscrire le même mot à des pages différentes, sous des numéros différents. Et les dépêches sont indéchiffrables pour qui ne possède pas un dictionnaire. Il faut pourtant avoir soin de ne pas se servir de dictionnaires qui existent dans le commerce, et surtout de ne pas intercaler quelques mots en clair dans le texte chiffré si l'on veut maintenir le secret de ses correspondances. Si on a pu traduire les dépêches que M. Boulanger, commandant du 13e corps d'armée, envoyait de Clermont-Ferrand à M. Dillon, pour se faire plébisciter dans tous les départements où se produisaient des vacances législatives, en même temps qu'il désavouait ces menées dans ses dépêches au ministre de la guerre, c'est là que le chef de l'ex-parti boulangiste avait commis l'imprudence de ne chiffrer qu'en partie ses dépêches et de se servir d'un dictionnaire que chacun peut se procurer. Un autre inconvénient des dictionnaires chiffrés résulte de l'impossibilité qu'on éprouve à lire les dépêches si le dictionnaire a été égaré. On connait deux exemples célèbres de mésaventures arrivées dans ces conditions. Le 8 janvier 1871 un cryptogramme envoyé du quartier général du roi de Prusse au général de Werder ne put



Appareil employé pour correspondre secrètement.
Le cercle intérieur est mobile et le cercle extérieur est fixe.

(1) Rien n'est plus facile que de construire ce petit appareil cryptographique avec deux morceaux de carton superposés.

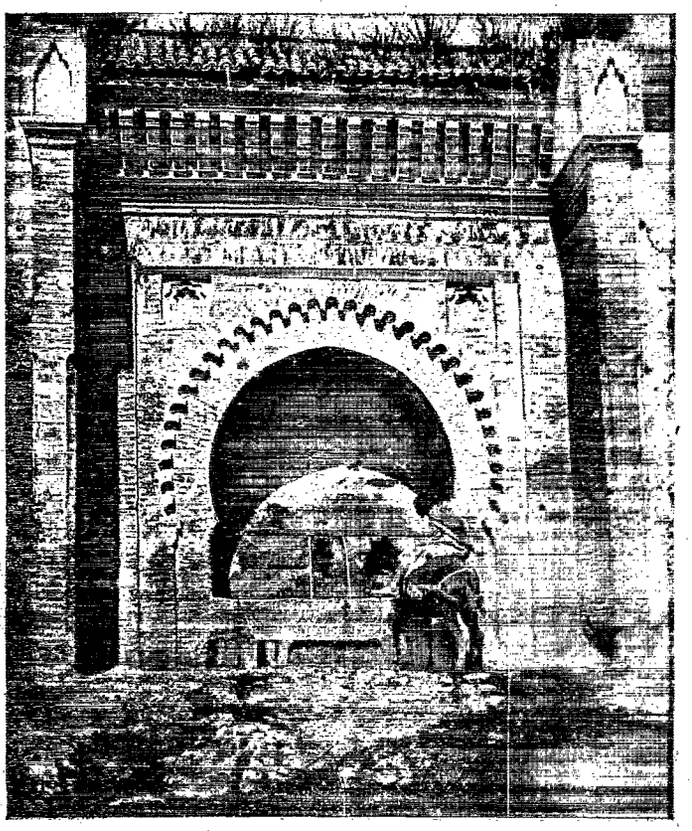
être déchiffré par ce général qui avait laissé son dictionnaire dans une valise placée dans une voiture éloignée; et, pendant la guerre turco-russe de 1877, Selim-Pacha ayant emporté avec lui le dictionnaire, le général en chef ne put lire les dépêches qui lui étaient adressées.

Malgré ces inconvénients, les dictionnaires chiffrés constituent, avec le procédé de M. Hermann, les cryptogrammes les plus sûrs.

PERRON.

UN JOUR DE MARCHÉ A TÉTOUAN

C'était dans les derniers jours de mai, me dit mon vieil ami T..., ancien attaché militaire au Maroc, le sultan faisait sa tournée à la perception des impôts : c'était le tour, cette fois-là, de la région méditerranéenne; nous étions arrivés, la veille, à Tétouan, et nous campions, comme de coutume, en rase campagne, à quelques portées de fusil de la ville.



A TÉTOUAN. — Fontaine.

Un spectacle curieux, ce campement. Au milieu, une cinquantaine de grandes tentes réservées au sultan et à ses femmes, et ces tentes groupées dans un espace circulaire qu'entourait un mur de grosse toile, haut de deux mètres, assujetti de cinq en cinq mètres par des cordes fixées à des piquets. Tout autour, d'autres espaces circulaires, plus restreints, mais clos de même, enfermaient les tentes des ministres. A distance respectueuse, entassées, les tentes plus petites des soldats et des marchands qui suivaient l'armée.

Dans la seconde moitié de la nuit, un orage effroyable éclata, si imprévu que les trois quarts des petites tentes, à la première bourrasque, furent enlevées. Je fus réveillé en sursaut par la mienne, abattue sur moi. Je m'en dépêtrai tant bien que mal, aidé de mon maréchal-des-logis et de mes domestiques arabes. Quand j'eus à peu près réussi, le jour était presque venu. Je jetai mes regards sur le camp : une moitié environ des soldats, au nombre de deux mille, qui composaient notre escorte, avaient disparu, à la recherche des toiles blanches fouettées par la rafale; les mille autres, avec un flegme oriental, se tenaient debout, suspendus, pour les empêcher de céder, aux grosses cordes qui attachaient le mur de toile du sultan, et sous lesquelles soufflait désespérément la tempête. Même garde autour des tentes des ministres. Le spectacle était d'un comique achevé. A voir voltiger ainsi, chaque fois que la bourrasque reprenait, toutes ces grappes humaines, j'oubliai ma mésaventure à moi-même, mon épaule meurtrie, mes tibias contusionnés; j'oubliai jusqu'à cette chose navrante : mon thermomètre et mon baromètre cassés.

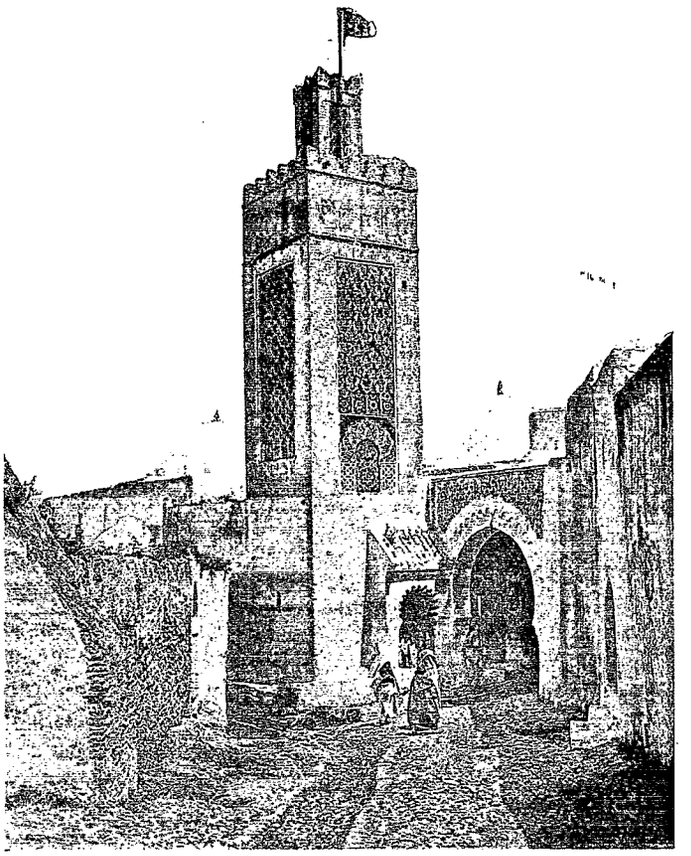
A neuf heures, j'étais dans la ville. Tu trouveras dans toutes les géographies l'indispensable sur son compte : 25,000 habitants, Maures, Berbères et Juifs, douze ou quinze mosquées, toutes pareilles à cette photographie que tu vois là, autant de fontaines publiques, — et c'est tout.

Les mosquées sont d'un caractère artistique fort médiocre; construites sur un plan uniforme, elles se composent, non moins uniformément, de deux ou trois bâtiments à coupole et d'une tour carrée, haute d'une vingtaine de mètres, surmontée elle-même d'une tourelle également carrée. Portes et fenêtres affectent la forme traditionnelle du fer à cheval; on trouve pourtant, çà et là, des fenêtres trilobées. Les tours ou minarets, les fontaines, sont généralement construites en briques, mais ces briques, cuites au soleil, sont jaunâtres, et le plus souvent passées au lait de chaux; elles sont revêtues dans les parties centrales, dans les écoinçons qui forment le dessus des portes, dans le milieu des pans de mur, dans les frises, de carreaux vernissés de couleur verte ornés d'arabesques charmants.

Les fontaines, très simples, ont du pittoresque et de la grâce. Ce sont de vastes niches, encadrées de l'inévitable fer à cheval; deux ou trois trous donnent passage à autant de filets d'eau qui coulent dans des auges de pierre où les chevaux

et les ânons s'en viennent boire. Le massif où se creuse la fontaine est surmonté d'une corniche qui n'est ni en briques, ni en pierres, mais en bois, et dont les saillies, peintes en rouge, se détachent sur un fond vert et or. La corniche forme au-dessus de la fontaine un étroit auvent que recouvrent des tuiles vernissées, vertes comme les faïences des mosquées.

La ville elle-même, comme coup d'œil, offre le même aspect que toutes les villes arabes : rues étroites, maisons basses et passées au lait de chaux, fenêtres étroites en lucarne, un peu plus larges et précédées de petits balconnets dans les parties élégantes de la ville, sur la place du marché par exemple. Amusant comme tout, ce marché. La photographie que tu as sous les yeux, et que j'ai prise un jour de marché ordinaire, est, malgré cela, très typique, avec ses bourriquets épars sur la place, et dont le bât porte ces doubles paniers en feuilles de palmier nain qu'on appelle *chouâri*, avec ses groupes épars d'arabes en burnous et de femmes coiffées du chapeau pointu à bords larges.



La mosquée de Tétouan.

Le marché, à l'heure où tu le vois, ne fait que commencer. On n'a pas encore déchargé les paniers, pas encore étalé sur le sol les légumes du pays, carottes, navets, choux pommés, ou les fruits de toutes sortes, grenades, melons allongés, pareils à d'énormes concombres, oranges, raisins, figues, olives, pastèques. J'allais oublier les coings, dont le Marocain fait usage, non pas sous forme de confitures comme chez nous, mais en cuisine. Coupés en morceaux, ils tiennent lieu, dans les ragoûts de mouton, de nos pommes de terre, et le régal est exquis, avec son assaisonnement de coriandre et de piment, qui vous emporte la bouche, mais dont l'estomac le plus paresseux se réconforte.



La place du marché à Tétouan.

— Et dans ces groupes de gauche, que fait-on?

— On vend à la criée, mon ami. Par le ministère du crieur public, ou *dellal*, les fripiers, qui sont fort nombreux, se défont d'un tas de vieilles défroques, vieux tapis, vieilles couvertures, broderies hors d'usage, vieux caftans, et surtout vieilles chemises et vieux haïks de femmes. Cela t'explique la quantité de chapeaux pointus que tu vois là, le chapeau pointu, comme je te l'expliquais tout à l'heure, étant la coiffure exclusive de la femme. Ces chapeaux sont tressés, non en paille, mais comme les paniers des ânons, en feuilles de palmier nain. La paille, d'ailleurs, est ici, comme dans presque toute l'Algérie, une denrée absolument inconnue, les indigènes coupant leur blé à la faucille, très haut, et laissant les tiges sur pied jusqu'au mois de septembre où on y met le feu. La cendre que laisse les chaumes est l'engrais dont les blés prochains se nourriront. Au Maroc, cet antique usage est la cause de tous les incendies qui dévorent les forêts encore existantes. Il suffit d'un feu de chaume mal éteint ou imprudemment allumé pour brûler d'un seul coup des huit cents hectares de bois. Il est rare que l'incendie ne dévore pas du même coup les campements de deux ou trois caravanes, surprises dans leur sommeil. C'est même ce qui a failli arriver au sultan, et par conséquent à moi, dans une de nos dernières tournées.

Nous voilà loin du marché : revenons-y.

Quand il sera dans son beau, tout à l'heure, ce sera un entassement sur la place. Tu y verras, accroupis, à côté des marchands de légumes, les vendeurs de tabac en feuilles et de *kiff*. Le kiff, tu le sais ou tu ne le sais pas, c'est la fleur séchée du chanvre indien, dont les Orientaux tirent l'opium. Les Marocains mélangent le kiff au tabac et fument cet horrible mélange dans des pipes au long tuyau de roseau emmanché dans un fourneau de terre très étroit. Une ou deux de ces pipes suffisent à les abrutir, ou à les plonger, comme ils disent, dans un état complet de béatitude. A chacun son goût, n'est-ce pas?

A côté des bouchers, dans le fond, ou dans les rez-de-chaussée dont tu vois les portes grandes ouvertes, les perruquiers rasent déjà la tête et grattent le menton des croyants. Tout auprès, des épiciers-herboristes, sur des tables, exhibent des provisions de grand luxe, thé, café, sucre, et les choses d'usage courant, le *henné*, qui, plus ou moins foncé, donne une teinture tantôt presque noire, tantôt rouge foncé, tantôt blond vénitien, l'antimoine ou *koheul*, dont on se noircit le tour des yeux, non pas comme nos beautés parisiennes, pour leur donner de l'éclat, mais pour écarter la migraine. C'est encore le pouillot, ou *flion*, le *zaâteur* ou thym sauvage, l'anis noir ou vert, le fenugrec, la salsepareille, la rüe, la réglisse, toutes plantes dont on fait des tisanes et qui provoquent une transpiration abondante.

Pas loin des herboristes, les médecins avec leurs recettes peu variées. Ce ne sont pas des consultations qu'ils vendent, mais des remèdes, et ces remèdes ne sont autres que des versets du Coran transcrits sur des petits papiers. Tu appliques le petit papier en question sur la partie malade, et si Dieu veut que tu guérisses, tu guéris. Es-tu sujet aux maux de tête, tu mettras dans ton turban deux ou trois de ces précieuses amulettes; as-tu mal au ventre, tu les couds dans ton vêtement, à la hauteur du nombril; as-tu mal au pied, tu insèreras le remède dans ta botte.

Pour récréer tes yeux, voilà les charmeurs de serpents, armés uniquement de leur flûte, et des charmeurs pour de bon, avec des serpents pour de vrai. Afin que le public soit certain qu'il n'y a supercherie aucune dans leur fait, ils font le tour, avant de commencer, de l'honorable société, tenant les reptiles à la main ou entortillés à leur cou. Passant un petit bâton dans leur gueule, ils l'ouvrent toute grande, et font voir que les redoutables crocs sont intacts. Il est vrai qu'ils ont eu la précaution, tout à l'heure, de faire mordre à la bête un vieux morceau de tapis, un vieux fragment de burnous où son virus s'est perdu. Avant que la poche à venin soit regonflée, ils en ont pour une heure à lutiner la bête sans danger.

Veux-tu te faire prédire l'avenir? Les sorciers ne manquent pas. Nous n'avons pas de somnambules extra-lucides, pas de tireuses de cartes non plus. Pour dire la bonne aventure, au Maroc, on a deux petits paniers devant soi, remplis de sable fin. Pour consulter l'oracle, tu poses tes doigts sur le sable; on étudiera l'empreinte qu'ils y laissent, et l'opérateur, au bout de quelques secondes, te dira si l'affaire que tu poursuis doit réussir, si le *cadi* te donnera tort ou raison, si le juif à qui tu demandes un prêt te l'accordera.

Mais voilà le marché terminé; les *chouâri* ont repris leur place habituelle sur le dos meurtri des baudets, les fripiers ont rassemblé leurs défroques, les bouchers ont débarrassé leur étal; il fait chaud, d'ailleurs, plus que chaud; les chiens qui d'aventure sont dehors et se grillent le dessous des pattes au soleil poussent de petits cris plaintifs et vont au grand trot se mettre à l'ombre. Imitons-les, mon ami, déjeunons; nous ferons ensuite une bonne sieste.

THIÉBAULT SISSON.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

I

Suite. — Voyez page 86.

Puis, pour récompense de tant de hardiesse, le plus souvent la mort obscure, ou la captivité barbare sur les pontons, pire que la mort; car l'Angleterre d'alors, en proie à la panique, ne savait pas mesurer sa générosité au courage de ses ennemis. Aujourd'hui, ces croisières seraient à peu près illusoires, car les pyg-

mées rapides passeront, et si les hasards de la guerre voulaient que les villes ouvertes de nos côtes fussent bombardées et anéanties, les représailles ne se feraient pas attendre, et ce serait justice. Il ne faut pas plus d'un canon et quelques hommes sans peur pour une besogne de destruction devant laquelle nul ne reculerait, si nous y étions provoqués.

Cependant, cette audace, devenue légendaire, trouva des émules jusque dans les plus hauts grades de la marine anglaise; et deux hommes, doués de ces qualités-là mêmes qui faisaient la renommée de nos corsaires, de tempérament fougueux et, disons-le, d'un patriotisme irréductible, en usèrent avec succès, contre notre pays. Ces deux hommes étaient Nelson et Sidney-Smith : Nelson, le futur vainqueur d'Aboukir et de Trafalgar; Sidney-Smith qui devait diriger, contre le génie de Bonaparte, la défense de Saint-Jean-d'Acre, et enrayer par son énergie, cette campagne d'Orient dont les prodigieux débuts avaient jeté la terreur jusqu'au cœur de l'Angleterre.

II

En l'année 1796, croyons-nous, et non 1795, comme l'écrivent la plupart des dictionnaires, fut pris le commodore Sidney-Smith, qui commandait, dans la Manche, la croisière anglaise, depuis Brest jusqu'à Dunkerque. La flotte française, à peu près ou pour mieux dire tout à fait organisée, était dispersée dans tous les ports, incapable de lutter contre des forces très supérieures; elle se trouvait fatalement contrainte à l'inaction et ne pouvait songer à entrer en ligne, depuis le combat de prairial 1794, qui ne fut peut-être pas une victoire complète pour nos ennemis, mais qui avait eu l'inappréciable avantage, pour eux, de leur dévoiler les secrets de notre faiblesse.

La Normandie, comme toujours, avait à subir les attaques, les débarquements répétés et les déprédations d'un ennemi, dont une quasi-impunité accroissait l'audace; et tandis que le matériel qui nous restait se tenait blotti dans les arsenaux, l'escadre anglaise, sans cesse en observation, croisait, louvoyant en vue de terre, ou embossée dans les grandes rades et lançait, presque quotidiennement, des hommes et des boulets, sur tous les points de la côte. Tantôt des escouades armées descendaient à Ouistreham, à l'embouchure de l'Orne; le même jour, d'autres détachements mettaient au pillage le bourg de Dives, avec un acharnement d'autant plus grand que cette localité, séculairement historique, avait servi de point de ralliement à une partie de l'armée du duc Guillaume et qu'à leurs yeux, en la brûlant, les Anglais ne brûlaient que leur bien.

Dans le Cotentin, ils bombardaient, à plusieurs reprises, Saint-Vaast et Barfleur. Sur tous ces rivages, pas un endroit qui ne rappelât la gloire de notre ancienne marine et n'augmentât leur rage de destruction; et lorsqu'ils canonnaient à toute volée, le petit port de Saint-Vaast, habité uniquement alors par des pêcheurs, et par ceux-là seulement que les réquisitions n'avaient pas jugés propres au service militaire, ils se rappelaient la sanglante journée de la Hougue, dans laquelle la marée, conspirant en quelque sorte en faveur de la flotte anglo-hollandaise, juste deux fois supérieure en nombre, avait empêché la retraite de l'amiral Hilarion de Cotentin, comte de Tourville, presque vainqueur, dans les premières heures.

Le Havre, on le pense bien, n'était pas épargné. La prospérité commerciale du second port de France éveillait, dans l'esprit des Anglais, une sorte de sentiment de jalousie, qui se joignait à la haine nationale la plus invétérée; et, dans ce temps-là, une frégate, constamment en surveillance, en grande rade, observait le port et la ville qu'elle honorait parfois de quelques bordées, tandis que ses embarcations armées longeaient la côte environnante, et, à l'occasion, réquisitionnaient les moindres villages.

Cette frégate s'appelait le *Diamant* (*Diamond*) et portait le pavillon de Sidney-Smith. Le commodore était alors âgé de trente-deux ans. Il débutait, pour ainsi dire, dans la carrière maritime, ou du moins, il n'avait eu encore l'occasion de se distinguer, qu'en incendiant le port de Toulon; et, sur les côtes de la Manche, il poursuivait l'application de ces traditions impitoyables, propres au caractère anglais. Il usait de son pavillon, à sa fantaisie, l'arborant tantôt sur un navire, tantôt sur un autre. Dans l'escadre qui croisait sous ses ordres, se trouvait un vaisseau de 80 canons, portant du 36 en batterie, et dont le nom n'a pas été retenu. Sidney-Smith s'y installa, pendant quelque temps, se tenant assez loin des côtes, pour faire croire à une absence momentanée, et donner ainsi quelque velléité de mettre à la voile, aux bâtiments de guerre, de rang inférieur, amarrés dans le port du Havre.

Cette manœuvre ne tarda pas à réussir, et le jour même où le commodore anglais avait hissé son pavillon sur le vaisseau de ligne, une superbe frégate quittait le Havre et mettait le cap au large. Elle regretta bientôt son imprudence, et quand elle aperçut le vaisseau anglais qui lui barrait la route, elle vira de bord et voulut gagner la terre, au plus vite, pour se mettre à l'abri, sous la batterie du Perret. Ce fut en vain. La mer qui baissait ne permit pas ce mouvement de recul, et la frégate, drossée par les courants, s'en alla piteusement échouer, non loin de l'embouchure de la Dives. Dans de pareilles circonstances, Jean Bart et Surcouf auraient assurément choisi le combat.

Mais, dans la marine, à cette époque de désorganisation, si le courage ne manquait pas, il y avait

une sorte d'apathie. Soit que les équipages inexpérimentés doutassent de leurs officiers, soit que ceux-ci n'eussent pas une confiance suffisante en leurs hommes, la témérité légendaire de nos marins réguliers subissait une éclipse momentanée ; en un mot, tous les esprits étaient hésitants, après la brusque rupture d'une glorieuse tradition séculaire. Cette solidarité particulière, qui existe entre les hommes de mer, et qui relie, en quelque sorte, l'amiral, le chef supérieur, au dernier des matelots, était disparue ; le prestige du commandement s'était évanoui, et la volonté brouillonne de tous s'était malheureusement substituée à la direction nécessaire d'un seul. En un mot, si la valeur individuelle restait la même, elle n'était ni réglée, ni pondérée par l'expérience des chefs auxquels manquait l'autorité indispensable pour se faire obéir.

CHARLES CANIVET.

(*A suivre.*)

HENRIQUEL-DUPONT

L'illustre graveur qui vient de mourir presque centenaire occupait une des premières places dans l'art contemporain. Non seulement son œuvre considérable, aussi bien dans la gravure en taille-douce que dans la gravure à l'eau-forte, a répandu sa réputation dans le monde entier, mais encore le nombre et la qualité des élèves qu'il a formés ont mis M. Henriquel-Dupont à la tête d'une des plus hautes situations qu'un artiste puisse ambitionner.

Né en 1797, à Paris, il avait étudié le dessin, la gravure et la peinture sous la direction de Pierre Guérin et de Bervic. Dès 1818, il s'était acquis une certaine notoriété, et il ouvrait un atelier de gravure. Ses premières planches eurent un grand succès. En 1822, le « Portrait en pied d'une dame et de sa fille », d'après Van Dyck, lui valut au Salon une médaille de deuxième classe. Depuis lors, il a produit, en se perfectionnant sans cesse, des œuvres d'un mérite hors ligne qu'il serait impossible de citer toutes. Il faut se borner à signaler son *Gustave Wasa* (1831), magnifique gravure en taille-douce exécutée d'après le tableau d'Hersent, — tableau détruit en 1848, lors du sac du Palais-Royal ; l'*Hémicycle du Palais des Beaux-Arts* (1853), son chef-d'œuvre, gravé d'après la peinture murale de Delaroche ; la *Vierge et l'enfant Jésus* (1855), planche exécutée d'après Raphaël et qui n'a pas médiocrement contribué à la gloire du célèbre graveur ; ses portraits pour l'*Histoire des princes de Condé*, du duc d'Aumale ; on peut citer encore, parmi ses œuvres moins connues, le *Portrait de Montaigne* (1827), *Un naufrage*, gravure à l'aqua-tinta, d'après Paul Delaroche (1826) ; *Saint Jérôme*, d'après Le Corrège (1830) ; l'*École turque*, d'après Decamps (1836) ; le portrait de *Louis-Philippe*, d'après Gérard (1838) ; le *Christ consolateur*, une excellente planche exécutée d'après Ary Scheffer (1842) ; les *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, planche gravée pour le cabinet chalcographique du musée du Louvre (1869) ; les *Cinq Saints*, d'après Raphaël, planche gravée pour la Société française de gravure ; le portrait du vicomte Henri Delaborde (1877).

Henriquel-Dupont, qui, d'abord, avait signé ses œuvres du seul nom de Dupont, qu'il tenait d'une de ses parentes et sous lequel il avait été désigné durant toute son enfance, ne commença qu'en 1830 à signer de son double nom. Ses noms authentiques étaient Louis-Pierre Henriquel. Très préoccupé de la pureté du dessin, de la correction et de l'élévation du style, ses planches peuvent tenir la comparaison avec celles des maîtres les plus incontestés. Il s'attacha, en effet, à rendre l'original qu'il interprétait avec autant de simplicité que de fidélité. Ses planches se caractérisent par leur puissance d'évocation. Aucune des plus précieuses qualités artistiques n'y fait défaut. On ne sait même si l'on doit s'émerveiller davantage de la souplesse attestée par les modelés, de la fermeté des lignes ou de la large harmonie des tons. Du reste, tout y est traité avec un même soin et les accessoires révèlent, comme les figures principales, un égal souci de la précision et de la vérité.

L'activité incomparable de M. Henriquel-Dupont n'a pas



HENRIQUEL-DUPONT.

faibli un moment. Jusqu'en ses dernières années il a manié le burin avec son habituelle maëstria. Du reste, les distinctions honorifiques n'ont point fait défaut à cette belle et noble carrière. Outre la deuxième médaille que nous avons signalée, il a remporté la médaille d'honneur en 1853, et une grande médaille d'honneur en 1855. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1831, il fut promu au grade d'officier en 1855 et à celui de commandeur en 1878. Il était membre de l'Institut depuis 1849, et professeur de gravure à l'École des beaux-arts depuis 1863.

LA MORT DE CORNEILLE, PAR M. CHICOTOT

Une page triste, on pourrait dire un des remords de notre histoire, cette fin du grand tragédien. Dans ses Études littéraires, M. Gustave Merlet donne un récit succinct dont s'est inspiré l'auteur de ce tableau :

« Ses deux fils, dit-il en parlant de Corneille, furent tués au siège de Grave. En 1683 il dut vendre sa maison de Rouen pour payer la pen-

sion de sa fille Marguerite, religieuse au couvent des Dominicaines. Abreuvé de chagrins, abandonné de tous, il sollicita plus d'une fois près du roi la modique pension dont les arrérages étaient souvent oubliés. Réduit à la dernière misère, Pierre Corneille mourut le 1er octobre 1684, dans les bras de sa fille Marguerite. Sa gloire n'avait enrichi que notre littérature ».



LA MORT DE PIERRE CORNEILLE. — Peinture de Chicotot. — Salon des Champs-Élysées de 1892. — Gravure de Thomas.

C'est le moment choisi par M. Chicotot. Dans une pauvre chambre sans meubles, Corneille agonise sur une chaise, assisté de sa fille agenouillée devant lui et pressant une de ses mains. Au-delà de cette scène, l'esprit évoque le passé de gloire du grand maître de la tragédie, et amplifie la scène si simple en elle-même.

M. Chicotot est un parisien de Paris. Il expose depuis douze ans à peine. En 1889, il obtint une mention honorable à l'Exposition universelle

avec un tableau intitulé les *Grands chênes;* et au Salon de 1890 il attira l'attention avec une toile : *Espérance*, empreinte d'un profond sentiment et d'une poésie mélancolique. C'est un artiste ému, épris de vérité et de sobriété.

M.-Y.

LES ORIGINES DE LA BOUSSOLE

On dit couramment que l'invention du compas de mer appartient aux Chinois; mais cette assertion traditionnelle n'avait jamais été appuyée de faits bien positifs. Des études viennent d'être faites à ce sujet à Sanghaï. Quel est le premier Céleste qui ait reconnu la propriété de l'aiguille aimantée? se demande l'auteur d'un travail publié dans cette ville. C'est ce que les livres chinois ne disent point et ce que nous ne saurons vraisemblablement jamais. La seule donnée certaine que nous possédions est que l'aiguille de fer était en usage parmi les couturières de l'empire du Milieu antérieurement au règne de Chin-Chih-Houang, c'est-à-dire plus de vingt et un siècles avant notre ère. Le fer magnétique n'est pas rare dans cette partie du monde, et se trouve particulièrement en abondance dans le district de Tschou. Il a dû arriver de bonne heure qu'une aiguille à coudre de fer magnétique, soutenue par un éclat de bois ou toute autre substance d'un faible poids spécifique, a flotté à la surface d'un vase rempli d'eau, et qu'on a ainsi constaté sa tendance à se diriger vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la ville de Tschou, primitivement désignée comme la « Ville de la Pitié », prit bientôt le surnom de « Ville de l'aimant ».

Il faut pourtant arriver au quatrième siècle avant notre ère pour rencontrer dans un auteur chinois la première mention de « l'aiguille qui désigne le Sud ». Il en parle comme d'un objet bien connu, mais sans lui assigner un usage bien déterminé. Cet usage ne fit son apparition que sous la dynastie des Tsin avec les premiers professeurs de géomancie. Ils y recouraient chaque fois qu'il s'agissait de déterminer le site convenable pour une maison ou pour une tombe, afin que la construction projetée ne fût pas orientée contrairement aux présages réputés favorables.

Au onzième siècle, Chen-Koua parle dans ses écrits de l'aiguille aimantée. Plus tard, en 1122, un ambassadeur chinois se rendant en Corée voit, sur le navire où il a pris passage, une aiguille aimantée servant à donner la route. C'est la première mention qui soit faite du compas de mer dans aucune littérature.

A cette époque l'aiguille était toujours portée par un flotteur sur un vase rempli d'eau.

L'ESCAMOTEUR

Suite. — Voyez pages 101 et 118.

Le bailli cependant prit toutes les mesures pour empêcher l'escamotage de son cheval. Le premier piqueur reçut l'ordre de rester toute la nuit en selle sur la bête; le second fut chargé d'en tenir la bride, un troisième d'en tenir la queue dans sa main. De plus, un poste de soldats fut placé devant la porte.

Et les hommes d'armes de veiller le plus consciencieusement du monde, écarquillant à l'envi leurs prunelles, non sans maugréer un peu de la corvée, à laquelle la fraîcheur de la nuit ôtait une partie de ses agréments.

— Parbleu! fit l'un en soufflant dans ses doigts; un verre de « vieille » ferait bien notre affaire. Le patron aurait dû y pourvoir.

Comme il disait ces mots, survint, cahin caha, une bonne femme effroyablement cassée et ridée qui portait sur une manne un petit tonnelet. Tout en clopinant, et en toussotant, la vieille entra dans la cour du château, que le seigneur avait ordonné à dessein de laisser ouverte.

La vue du tonnelet éveilla soudain tout un monde d'idées riantes dans l'âme des soudards. Que pouvait-il y avoir dedans? Sans doute quelque excellent *brandy* qui serait un spécifique souverain contre l'engourdissement nocturne et les brouillards malsains de l'aurore.

— Hé! la petite mère! cria l'une des sentinelles, approche à l'ordre, et fais-nous voir un peu ce que ton barillet a dans le ventre.

*

La vieille s'avança le plus vite qu'elle put; mais on devinait que la course n'était pas son fort.

— Mes enfants, dit-elle, grand merci! La boîte est à deux compartiments. Selon qu'on tourne un robinet ou bien l'autre, il en sort du kirsch ou du cognac, du pur kirsch et du vrai cognac, vous pouvez m'en croire.

— Du kirsch! du cognac! voilà ce qu'il nous faut, s'écrièrent en chœur les soldats. Verse, cantinière du Bon Dieu.

Le premier qui but se pourlécha. Les autres ne firent pas non plus la grimace, et les petits verres de se succéder, que c'était un plaisir de voir cela.

En bons camarades, ceux du dehors informèrent les gardes de l'écurie de l'aubaine qui venait de leur échoir. Les trois piqueurs, esclaves du devoir, ne voulurent pas quitter la bête commise à leurs soins; mais ils ne se privèrent pas pour cela du précieux cordial. Les soudards de la cour leur portèrent une juste part de kirsch et de cognac, et ce fut une réjouissance générale.

La vieille n'avait pas assez de mains pour servir, si bien que le tonnelet se vida prestement.

Or, la soi-disant cantinière n'était autre que l'homme gris, qui s'était travesti à souhait, et avait mêlé à son breuvage un narcotique de première qualité. Aussi, au bout de très peu de temps, tous les soldats, l'un après l'autre, sentirent-ils leurs paupières s'alourdir et se fermer. Les piqueurs, qui n'avaient pas moins fêté le barillet, tournèrent semblablement de l'œil, et bientôt le silence du corps de garde ne fut plus troublé que par les ronflements cadencés des dormeurs.

*

L'homme gris n'eut plus alors qu'à pénétrer dans l'écurie. Le Ciel voulut qu'il y arrivât juste au moment où le premier piqueur, vaincu par Morphée, allait dégringoler à bas de sa monture. L'homme gris put ainsi le recevoir dans ses bras

et le déposer délicatement sur la crèche, où il prit en outre soin de l'attacher, à seule fin que l'excellent serviteur ne se luxât pas quelque membre en tombant.

Quant au second écuyer qui serrait la bride de la bête, il lui mit dans la main une simple corde, et, à la queue que tenait le troisième, il substitua un bouchon de paille.

Cela fait, il prit une housse de cheval, la découpa en morceaux, en enveloppa les sabots de l'animal; puis, sautant en selle, il disparut, ni vu ni connu, par la porte toute grande ouverte du château.

Le lendemain, quand il fit jour, le seigneur se mit à la croisée, et qu'aperçut-il dans le lointain?

Un cavalier qui accourait à toute bride sur un beau cheval pie qu'il reconnut du premier coup d'œil pour le sien.

Le cavalier s'arrêta sous les fenêtres du châtelain, et, ôtant respectueusement son bonnet :

— Seigneur bailli, cria-t-il, excusez-moi; mais votre cheval vaut son pesant d'or.

— Ah! scélérat! ah! coquin ! riposta le seigneur, tu as osé escamoter mon cheval!

— Monseigneur, j'ai dû le faire, sur votre ordre formel, pour sauver ma vie.

Et il repartit au galop.

*

Le bailli saisit sa cravache, et descendit à l'écurie, tout furieux.

Là, toutefois, au spectacle grotesque de tous ses hommes en train de ronfler dans les attitudes les plus variées, il ne put s'empêcher de rire aux éclats.

L'après-midi, l'homme gris fut mandé au château.

— Tu as fait, lui dit le seigneur, ce que nul ne semblait pouvoir faire; mais la faute en est à ma valetaille qui s'est laissée prendre à tes ruses. Je t'attends à la troisième épreuve, et, cette fois, tu auras affaire à l'œil du maître.

— Parlez, répondit l'homme gris.

— Je veux que, cette nuit, pendant que ma femme et moi nous serons couchés, tu dérobes la couverture de notre lit et, en outre, l'alliance que ma femme porte au doigt. Sache seulement que je veillerai, le pistolet au poing. Réussis, ou tu seras pendu.

— J'essaierai, répartit l'homme gris.

Sur ce mot, il sortit du château et retourna tout droit chez les vieux, qui le reçurent comme s'il sortait de la tombe.

Quant au seigneur, en le voyant partir, il s'était dit à part lui :

— Si ce coquin a l'effronterie de pénétrer dans ma chambre, je lui logerai avec grand plaisir une balle dans la tête, car, décidément, c'est un homme dangereux, que j'aimerais mieux voir mort que vivant.

*

Vers le soir, un maçon portant une échelle et un sac qui semblait plein de plâtre, pénétra négligemment dans la cour du château; personne ne fit attention à lui, car on travaillait depuis quelques jours à réparer une des ailes du logis.

Quand les ténèbres eurent achevé de tomber, les hommes de service fermèrent et verrouillèrent toutes les portes, bonne précaution, à coup sûr, pour empêcher les rôdeurs nocturnes de se faufiler à l'aise chez les gens. Puis, à l'heure habituelle, le seigneur et sa femme montèrent à leur chambre.

Seulement, avant de se coucher, le bailli eut soin de placer à côté de lui son pistolet bien chargé; de plus, il éteignit toute lumière, ne fit que pousser les battants de la fenêtre, et, au lieu de s'endormir, se tint éveillé.

Pendant longtemps, rien ne bougea.

— Le drôle y aura sans doute renoncé, se dit le seigneur. Mais n'importe? De toute façon, c'est un homme mort.

Cependant, au bout de quelques heures, il lui sembla qu'on appliquait extérieurement une échelle contre la muraille. Il entr'ouvrit tout doucement la croisée, et il aperçut en bas une forme humaine qui se mettait en devoir de monter.

A ce moment, la châteleine s'éveilla.

— N'aie pas peur, quoi qu'il arrive, lui dit à demi-voix son mari.

Il prit son pistolet, l'arma, et, visant avec soin, pressa la détente.

La balle traversa la tête de l'escaladeur nocturne, qui tourna aussitôt sur lui-même, et, une seconde après, le bruit d'une lourde chute retentit.

*

— En voilà un qui ne se relèvera pas! dit le seigneur à sa femme. Seulement, pour éviter tout scandale, il faut que je descende vite en bas, et que je fasse disparaître le corps en l'enterrant dans le jardin.

La noble dame fut, comme toujours, de l'avis de son époux, et celui-ci se hâta de mettre le pied à l'échelle.

Un moment après cependant, la châtelaine entendit revenir son mari.

— L'homme est bien mort, lui dit le seigneur, il ne remue pas plus qu'une souche. C'est un fameux vaurien de moins sur terre; mais, après tout c'est un chrétien, et, avant d'entrer dans la fosse, il a droit à un suaire. De plus, comme le pauvre hère, dont Dieu ou le diable a maintenant l'âme, a péri pour avoir tenté de s'emparer de ton alliance, je vais la lui passer au doigt. Donne-la moi, et donne-moi aussi la couverture du lit pour que je l'ensevelisse dedans.

La dame s'associa au pieux sentiment de son mari, et s'empressa de retirer son alliance. L'autre la prit, avec la couverture, et, enjambant de nouveau la fenêtre, disparut.

*

Or, celui qui venait de parler à la châtelaine n'était pas du tout le seigneur bailli; c'était l'homme gris en personne.

Après être entré, vêtu en maçon, dans le château,



Puis, sautant en selle, il disparut.

il s'était caché dans un coin, et avait attendu l'heure propice pour l'exécution de son dessein. Au lieu d'être plein de plâtre, son sac contenait un corps de pendu qu'il avait été détacher du gibet voisin, — car en ce temps-là, des potences s'élevaient sur tous les chemins, et il y avait toujours quelqu'un d'accroché au bout de la corde.

Muni de cette pièce indispensable à l'exécution de son troisième chef-d'œuvre d'escamotage, l'homme gris avait, à l'heure voulue, appliqué son échelle au mur, et hissant le corps du pendu sur ses propres épaules, de manière qu'il se présentât le premier à la fenêtre, il avait gravi les degrés.

La balle du seigneur avait frappé juste à la tête l'insidieux cadavre, que l'homme gris avait vite laissé dégringoler en bas du mur, pendant que lui-même courait se cacher; puis, tandis que le bailli, descendu de sa chambre, palpait le corps inanimé et le traînait dans le jardin afin de l'enterrer, il s'était dépêché de monter chez la châtelaine. Là, imitant la voix du mari, il s'était fait livrer, comme on l'a vu, la couverture et l'alliance qu'on l'avait défié de dérober.

Quant au seigneur, son office de croque-mort terminé, il était rentré dans sa chambre, et s'était recouché tranquillement près de sa femme qui, déjà, s'était rendormie.

*

Le lendemain matin, comme il venait de se lever, qui est-ce qui se présenta devant lui? L'homme gris en chair et en os.

A cette vue, il resta comme foudroyé. Qu'était-ce à dire? Il était pourtant bien certain d'avoir tué le drôle de sa propre main, et de l'avoir, toujours de sa main, enterré dans un coin de son jardin.

— Que me veux-tu? demanda-t-il presque blême d'émotion. Depuis quand les morts sortent-ils du tombeau?

— Les morts! le tombeau! Je ne comprends pas, monseigneur.

— Ah çà! tu es donc vivant?

— Comme vous le voyez.

Au même moment, le seigneur aperçut au doigt de l'homme gris l'anneau matrimonial de sa femme.

Vite, il courut chez la châtelaine.

— Tu n'as donc plus ton alliance? lui demanda-t-il presque en balbutiant.

— Mais non, tu sais bien que je te l'ai donnée cette nuit avec la couverture du lit...

Le bailli faillit s'arracher une touffe de cheveux; il revint précipitamment près de l'homme gris.



Et hissant le corps du pendu sur ses propres épaules, il avait gravi les degrés.

— Misérable! brigand que tu es! cria-t-il hors de lui.

— Monseigneur, excusez-moi, il y allait pour moi de la vie, et, Dieu merci, j'ai votre parole...

— Ma parole ! triple coquin ! que non pas ! Tu vas être pendu. Un drôle tel que toi ne mérite pas de vivre.

— Monseigneur, répéta l'homme gris sans se troubler, j'ai votre parole, et je m'y tiens.

(A suivre.) J. GOURDAULT.

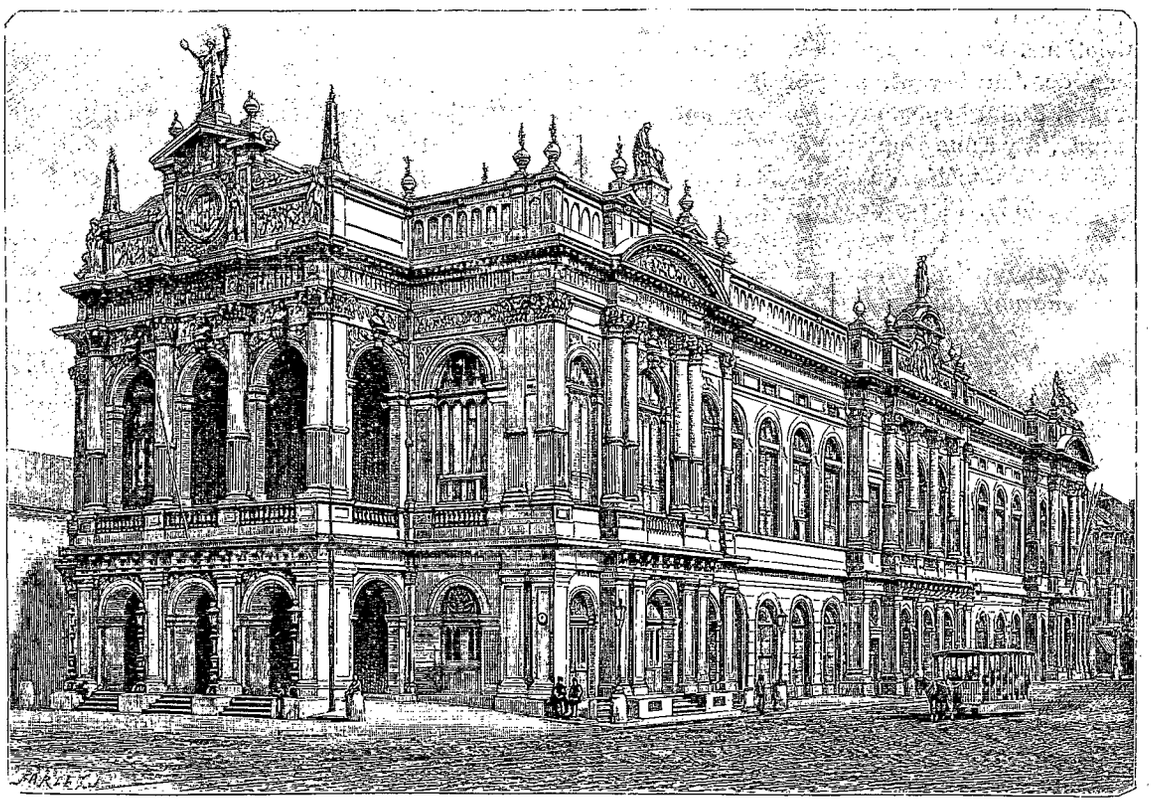
LE THÉATRE FLAMAND D'ANVERS

Il s'est produit, depuis 1835, en Belgique, un mouvement d'opinion très puissant en faveur de la propagation de la littérature flamande.

Le premier résultat de ce mouvement a été la création, dans les principaux centres belges, de chaires de déclamation flamande. Dès 1868, les municipalités de Bruxelles, de Gand et d'Anvers, en créaient.

La fondation de ces chaires à été naturellement complétée par la fondation de théâtres flamands. Ces théâtres ont été presque tous installés dans des édifices nouveaux et luxueux : tel le théâtre flamand d'Anvers, construit sur les plans de Baekelmans, l'architecte du palais de justice de la ville.

On y donne alternativement des représentations en flamand et en hollandais. La façade porte cette inscription : *Vrede baart Runst, kuns veredelt het volk.* — (La paix engendre les arts ; les arts ennoblissent le peuple.)



LE THÉATRE FLAMAND D'ANVERS. — Gravure de Farlet.

Ce théâtre est, avec la *Vlaamsche Schouwburg* de Bruxelles, construite il y a cinq ans seulement, et avec le théâtre de Gand, un des principaux théâtres flamands. Mais, indépendamment des représentations régulières de ces théâtres communaux, il faut tenir compte des représentations occasionnelles et intermittentes données dans un très grand nombre de localités, grandes et petites, par les sociétés dramatiques flamandes.

Ces sociétés ont un personnel d'acteurs amateurs des deux sexes qui se recrute dans la petite bourgeoisie et dans la classe ouvrière. Le chef d'atelier typographique de l'*Indépendance belge*, M. Jean Goossens, est le grand premier rôle habituel d'une des plus célèbres sociétés de ce genre, la Société royale *de Wingaerd* (la Vigne), qui a pour rivales, à Bruxelles, le *Morgenstar* (l'Étoile du matin), et *de Jonge Tooneelliefhebbers* (les jeunes Amateurs de théâtre). Ces sociétés perpétuent en Belgique la tradition des anciennes Chambres de rhétorique. Elles prennent part à des concours qui excitent leur émulation et entretiennent leur activité.

Passons maintenant aux auteurs.

Parmi les plus distingués, on peut citer Félix Van de Sande, mort il y a deux ans, qui écrivit bon nombre de vaudevilles et de pièces populaires, drames surtout, dont les plus importantes sont : *Kermisklok*, *Doodsklok* (Cloche de kermesse, Cloche funéraire), et *de Genever* (le Genièvre), drame antialcoolique qui lui valut une plume d'or donnée par la reine des Belges.

Deux autres auteurs, également décédés, Désiré Delcroix et Jan Dodd, écrivirent en collaboration un grand drame passionnel moderne, *Léna*, qui est resté au répertoire.

Les auteurs vivants sont : Auguste Hendrikx, dont la *Prima Donna* obtient en ce moment, au théâtre flamand de Bruxelles, un succès signalé; Julius Hoste, rédacteur du *Zweep* (le Fouet), journal hebdomadaire, et du *Laatste hieuws* (la Dernière nouvelle), journal quotidien, à deux centimes, qui tire à 35,000 exemplaires. Julius Hoste fait du mélodrame populaire un peu gros, mais qui agit vivement sur les foules, et son *Chanteur des rues bruxellois* a eu des représentations très nombreuses.

Nestor de Tière a plus de valeur réelle ; il donne, dans des pièces de circonstance, la note patriotique. Van Droegenbroek, sous le pseudonyme de Jan Fergut, adapte des pièces allemandes. Enfin, le poète lyrique Emmanuel Hiel a donné, il y a une vingtaine d'années, une pièce en trois actes, mêlée de chant, *Isa*, dont la musique est de M. Pierre Benoît, l'éminent compositeur belge révélé, il y a quelques années, à la France par son *Lucifer*, exécuté au Trocadéro.

Il est à remarquer que ces auteurs n'ont guère travaillé que pour Bruxelles. A Anvers, en effet, les pièces représentées sont surtout des drames agrémentés d'entr'actes symphoniques, à l'instar de l'Allemagne. On y a donné récemment *Preciosa*, dont la musique est de Weber, le *Songe d'une nuit d'été* (Shakespeare et Mendelssohn), la *Jeanne*, de Jules Barbier (musique de Gounod), et des pièces originales comme la *Pacification de Gand*, par Van Goethem, et *Charlotte Corday*, par un ancien directeur de théâtre, M. Van de Ven. La musique de ces deux pièces est de Pierre Benoît.

L'auteur dramatique le plus brillant du théâtre d'Anvers est un conseiller communal, M. Gittens, auteur d'un drame intitulé *Parisina*, tiré de l'histoire des républiques italiennes, et dont un élève de Benoît, M. Keurvels, a écrit la musique. Gittens écrit dans la forme shakespearienne ; son dernier ouvrage est une *Jane Shore*, dont les lettrés ont dit beaucoup de bien. Nous signalerons encore, à Anvers, M. Paul Billiet, journaliste et conseiller provincial, auteur de comédies de mœurs locales.

Voici sur le théâtre d'Anvers lui-même quelques renseignements particuliers : le monument a une longueur de 84m33, une largeur de 28m10 et une hauteur de 26m50.

La scène mesure 13 mètres de longueur sur 18m50 de profondeur.

Les statues qui forment le couronnement des frontons sont les suivantes : 1° quatre figures assises, de 2m30 de haut, représentant la Comédie, le Drame, la Tragédie et l'Opéra; 2° quatre figures debout, de 2m20 de haut, symbolisant la Musique, la Danse, la Poésie et l'Art plastique ; 3° deux statues de 3m20 de haut, placées au milieu des façades latérales et représentant la Paix et la Prospérité; 4° une grande statue de 3m20 de haut, placée au milieu de la façade principale et représentant la ville d'Anvers.

Neuf bustes de 1 mètre de hauteur ont, en outre, été placés en différents endroits du bâtiment. Ce sont ceux des poètes Van Maerlandt, Bilderdijk, W. Ogier, Willems, Joost van der Vondel, W. van Hacht, Van Kerckhoven, Van Lennep et Hooft.

La construction du monument a été faite en 1870 par M. André Hertogs.

YVES MASSON.

LES ACADÉMIES DE FEMMES

II

Suite. — Voyez page 93.

Le début de ce premier atelier fut des plus heureux, et influa grandement sur le mouvement artistique féminin. Le point de départ était brillamment acquis, et le maître n'avait plus rien à regretter. Par mesure de prudence il s'était imposé de ne recevoir d'abord qu'un petit nombre d'élèves ; et c'est, en quelque sorte à huis clos qu'il remporta ces succès. L'atelier, en 1842, se trouvait, 17, rue des Vinaigriers. En 1846, n'ayant plus aucune raison de restreindre le nombre de ses élèves, il admit toutes les débutantes que son enseignement pouvait tenter et confia leur direction à sa sœur, Mlle Amélie Cogniet.

Dès lors le maître n'y vint qu'en qualité de professeur. Mlle Cogniet recevait les élèves et jugeait de leur admission. Attachée aux traditions de bon ton qu'elle avait vu inaugurer par son frère, elle était sur ce point d'une sévérité irréductible. Aidée par Mlle Rosalie Thevenin, dont la réputation de pastelliste et de peintre de portraits avait fort grandi, et dont le dévouement à l'œuvre du maître est très connu du monde des arts, elle déploya dans cette direction des qualités maîtresses, appuyées sur les succès de bon aloi qui témoignaient de sa valeur artistique. Vers 1853, Mlle Caroline Thevenin leur apporta son concours, suppléant Mlle Cogniet dont la santé était chancelante. Puis, en 1864, alors qu'elle devint Mme Léon Cogniet, elle abandonna le professorat, laissant à sa sœur la charge de l'enseignement, jusqu'à la fermeture de l'atelier en 1868. C'est alors que celle-ci organisa, 17, rue de l'Entrepôt, un cours particulier qui n'entre pas dans le cadre de cette étude. En 1868, Mlle Nelly Jacquemart est sortie du rang en obtenant sa première récompense au Salon. Coup sur coup, en 1869 et en 1870, elle obtint de nouvelles distinctions pour les beaux portraits qu'elle exposa ; et son nom vint s'ajouter à la liste de ceux qui avaient conquis la célébrité. Tout le monde a présent à l'esprit le magnifique portrait qu'elle fit de M. Thiers, et qui acheva de la placer hors de pair. A l'Exposition universelle

de 1878, où il lui fut décerné une médaille de deuxième classe, s'arrêta la série de ses succès. Mlle Nelly Jacquemart porte aujourd'hui un autre nom qu'elle a illustré par de grandioses sacrifices en faveur des pauvres. C'est une grande artiste, doublée d'une femme de bien, et dont ses confrères en art se revendiquent hautement.

Elle fut, avec Mlle Venot d'Auteroche, Mmes Sabine Méa, Schneider, la dernière élève marquante de l'atelier Cogniet. Par suite des nécessités nouvelles qui s'imposaient aux maîtres, le succès allait ailleurs. La vogue d'un artiste, les décisions de la mode en sa faveur, jouissaient d'une influence prépondérante sur certains esprits. L'idée de se mettre à la suite du maître choyé du public et de cultiver son succès, en en attirant une part à soi, se présentait avec une apparence séduisante. Les tentations d'un art gracieux étaient également bien alléchantes. Tout ce mirage enveloppait alors Chaplin dont les pâtes roses et les compositions galantes, renouvelées des maîtres du siècle dernier, avaient fait une personnalité en vue. Son art, en apparence, se prêtait si merveilleusement aux décorations des choses de la vie, aux dessus de portes, aux éventails, que toutes celles qui rêvaient de ces mignardises vinrent frapper à sa porte.

Elle s'ouvrit toute grande. L'atelier Chaplin fut fondé en 1860, 23, rue de Lisbonne, dans l'hôtel même du maître. Quelques élèves, absolument éprises de son expression artistique, prirent ses leçons, et les suivirent avec une belle assiduité. Dans le nombre, se trouva Mlle Madeleine Lemaire, dont la personnalité s'est, depuis, si vivement dégagée. Passée maîtresse, à l'heure actuelle, dans l'art de peindre les fleurs et les fruits; attentive, quand elle peint une figure, aux valeurs qui peuvent lui donner de l'éclat, elle a puisé chez le maître le suc de son enseignement, le fond même de sa pensée, et se l'est assimilé avec une originalité sanctionnée par le succès. Mlle Abbéma a étudié à cette école. En élève pratique, redoutant les entraînements de son imagination, en garde contre les écarts auxquels ils pouvaient la conduire, elle combattit l'influence du maître en allant de bonne heure faire des copies au Louvre.

Mais à côté de ces deux artistes, d'autres donnèrent à Chaplin un mortel souci. Quand il entrait dans leur atelier de travail, séparé du sien par un palier, le même spectacle l'attendait. Sur toutes les toiles, il retrouvait des pâtes roses étalées avec plus ou moins d'habileté, et des recherches de composition qui se rapprochaient de ses tableaux les plus connus. L'évidence éclatait. La moitié de ses élèves demandaient ses leçons pour apprendre, non à dessiner et à peindre, mais à faire du Chaplin. Elles visaient non l'œuvre du maître, mais la mode qui s'y était attachée; et elles venaient lui demander le moyen de partager sa vogue avec lui.

Chaplin fut le seul maître soumis à pareil supplice. Il convient de dire cependant qu'il le subit bravement jusqu'à la fin, c'est-à-dire pendant trente ans.

Mais à côté de cette note frivole, il en existait de plus graves. L'atelier de M. Julian, fondé en 1864, dans le passage des Panoramas, fut d'abord un atelier mixte. Les peintres des deux sexes y travaillaient côte à côte d'après le même modèle. L'étude de l'académie y fut inaugurée pour les femmes, et à partir de 1866, elles purent l'étudier dans des ateliers distincts. Désormais, elles pouvaient se mesurer avec leurs rivaux et prétendre aux mêmes succès. Dirigées d'abord par MM. Jules Lefebvre et Tony Robert-Fleury, puis par MM. Robert-Fleury, Bouguereau et Doucet, elles ne tardèrent pas à obtenir de cet enseignement des résultats importants. Les noms de Mlles Beaury-Saurel, Breslau, Gardner, Bilinska et Bashkirtseff donnèrent du relief à cette académie dont les cours ne se sont pas interrompus depuis la fondation.

Il n'en a pas été de même de celui de M. Félix Barrias. M. Barrias avait été l'élève favori de Léon Cogniet. Après le maître, il avait pris la direction de son atelier d'hommes, transporté alors rue Cadet. Toutefois, ce n'est qu'en 1876 qu'il fonda son atelier pour dames. Atelier tout intime, où professeur et élèves travaillaient ensemble, en famille. Il les prenait seulement l'après-midi et suivait de très près leurs études. En 1885, gêné par le manque d'espace, il dut transférer son cours, 77, rue de Clichy, dans l'ancien atelier de Manet. Mme Barrias se chargea alors de la direction des élèves, se tenant constamment près d'elles, et veillant à la conservation du lien d'intimité établi par son mari. Mlle Arozza, la princesse Chila (en art, Marguerite Rouffo), Mlles Robiquet, Jeanne Pharaon, la princesse de Cé (Winnaretta Singer) et Mlle de Labouret, qui a repris la suite de ce cours, y firent d'excellentes études jusqu'en 1889, époque où M. Barrias renonça à cet enseignement.

En 1876 également, fut créé l'atelier de MM. Carolus Duran et Henner. Celui-ci se trouvait en plein cœur de Paris. Placé 17, quai Voltaire, il avait vue sur la Seine et le Jardin des Tuileries. Comme Léon Cogniet, Chaplin et M. Barrias, MM. Carolus Duran et Henner n'enseignèrent pas l'académie. Leurs élèves n'étudiaient que la tête et la pose sous le costume. Mlle Abbema, qui avait contribué à la création de cet atelier, y travailla plusieurs années sous la direction de ces maîtres éminents. Le nom de Mlle Marest, qui figure avec honneur dans nos Salons annuels, y acquit sa réputation; et pendant douze ans, jusqu'en 1888, de nombreuses élèves vinrent prendre les leçons de ces maîtres du coloris.

Toutefois, il faut reconnaître que les ateliers où l'on professe l'académie, c'est-à-dire des

études intégrales, les attirent davantage. En 1876, un groupe de débutantes vinrent solliciter cet enseignement de M. Edouard Krug, un autre élève de Léon Cogniet. M. Krug se mit à leur disposition, et ouvrit, 11, boulevard de Clichy, un cours qui n'a pas cessé d'être très fréquenté. Conjointement avec M. Krug, Charles-Louis Müller au début, puis Feyen-Perrin, M. Maignan, et enfin M. Henner, qui y professe actuellement, s'intéressèrent aux travaux de cette académie et les poussèrent dans la voie où les maintient la tenue sévère de l'atelier. Des artistes de talent se révélèrent sous leur direction. A côté des noms de Mlle Jeanne Donnadieu, de Mmes de Tavernier et Wegmann, de Miss Childers, de Miss Burrell, dont la réputation grandit chaque jour à Londres, il convient de donner une mention spéciale à Miss B. Hall. En 1886, cette artiste exposa au salon une *Fantine* qui surprit la critique par sa puissance, et éveilla la curiosité sur un nom qui serait déjà célèbre, si le soin de sa santé n'éloignait Miss Hall d'une étude qui a donné de beaux résultats.



Le choix du modèle.

En 1885, M. Carl-Rosa, comme administrateur, MM. J.-P. Laurens, Hector Leroux, Dawant, Henry Martin, Sauzay, professeurs de peinture, et MM. Bartholdi et Gautherin, professeurs de sculpture, installèrent, cité du Retiro, 12, de vastes ateliers qu'ils parèrent du nom d'académie des Champs-Élysées. L'ampleur donnée dès le début à cette création, la fondation nouvelle des ateliers de sculpture et par-dessus tout, la valeur des maîtres dont on y pouvait prendre les leçons, présageaient à cette école de beaux-arts un grand et légitime succès. Pendant quelques années, elle justifia ces espérances. Puis, en 1885, une scission s'opéra, les ateliers d'hommes se transportèrent ailleurs; celui des femmes resta sous la direction nouvelle de Mlle Louise van Parys qu'il a conservée, avec MM. Saintpierre, Humbert, Carl-Rosa et Mlle van Parys comme professeurs de peinture et M. Bélard comme professeur de sculpture. On y cite les noms de Mlles Jacquet, Durruthy, Geoffroy, Caby et Miss Bucchanan.

Cette fondation est la dernière en date. Mais le plan sur lequel elle avait été organisée existait depuis 1879 à l'académie Colarossi, qui se présente également avec les apparences d'une petite école des beaux-arts. A la peinture et à la sculpture, on y joint l'enseignement de l'anatomie et de la



L'étude du modèle.

perspective, destiné aux élèves désireuses d'obtenir des brevets de professeurs de dessin. Toutefois, chez M. Colarossi, on enseigne l'académie. MM. Courtois, Dagnan-Bouveret, Blanc, Debat-Ponsan, Rixens et Dupain, pour la peinture; MM. Falguière, Injalbert, Boucher, Tony Noël, Roubot et Peynot, pour la sculpture, dirigent les études artistiques.

Si maintenant nous considérons la valeur des artistes qui ne sortent pas de ces ateliers, il est juste de reconnaître que plusieurs d'entre elles n'ont rien à envier à leurs camarades. Citer les noms de Mme la princesse Mathilde, Mmes Demont-Breton, Muraton, La Vilette, Bertaux, sans excepter celui de Mlle Rosa Bonheur, le plus grand de tous, c'est indiquer des vocations dont le développement et le succès sont dus, avant tout, au tempérament de ces artistes. Mais l'influence des académies n'en est pas moins assez considérable pour inspirer à l'Union des femmes peintres et sculpteurs l'idée de poursuivre une revendication nouvelle, à savoir : la création d'ateliers de femmes à l'École des Beaux-Arts.

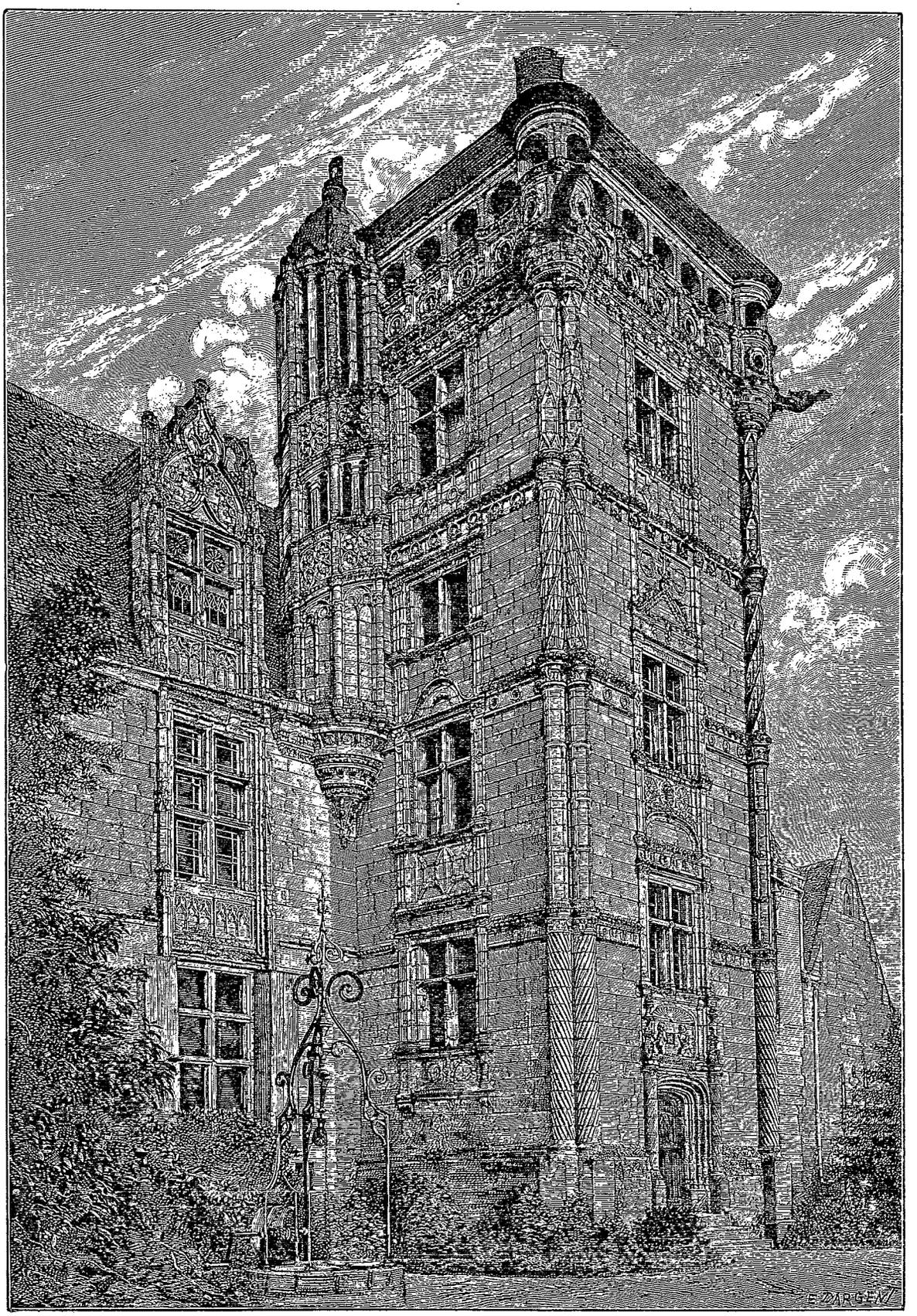


Élève fixant un fusain.

(*A suivre.*) LE FUSTEC.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LA TOUR DU CHATEAU DE SAINT-OUEN, A CHÉMAZÉ



LA TOUR DU CHATEAU DE SAINT-OUEN, A CHÉMAZÉ. — Gravure de Dargent.

A sept kilomètres de Château-Gontier, dans le département de la Mayenne, sur le territoire de Chémazé, s'élève le château de Saint-Ouen, bâti par l'aumônier de la reine Anne, Guy Leclerc, qui mourut en 1525.

Le château est peu considérable : il se compose

d'un unique corps de logis, dont l'architecture, tout intéressante qu'elle soit, parce qu'elle marque une époque intermédiaire entre le gothique finissant et la Renaissance, n'attirerait que médiocrement l'attention si la façade n'était ornée dans le milieu d'une tour quadrangulaire en saillie, construite, suivant toute apparence, vers 1515, et qui est tout simplement une merveille.

Cette tour contient l'escalier destiné à desservir le château : mais le château n'a qu'un premier étage surmonté d'un haut comble, et la tour carrée en a trois. L'escalier occupe en entier, jusqu'au second étage, la vaste cage de pierre, où il se développe en spirale ; puis, abandonnant l'intérieur, il se jette dans une élégante tourelle ronde accolée à l'angle du château et de la tour, et poursuit extérieurement l'ascension, pour faire place à une vaste pièce qu'un belvédère surmonte.

La disposition extérieure de la tour répond à sa disposition intérieure. Au lieu d'occuper le milieu de l'espace compris, d'étage en étage, entre les saillies des bandeaux, les fenêtres sont à cheval sur ces bandeaux. Au troisième étage seulement, la fenêtre occupe sa place habituelle, puisqu'elle donne, non plus sur l'escalier, mais sur une chambre habitable.

Rien d'inharmonique pourtant dans ce contraste. Les fenêtres quadrangulaires, coupées en croix par des meneaux, surmontées chacune d'un fronton, sont, du premier étage au dernier, réunies par une double série de pilastres aux chapiteaux ioniques et doriques; elles forment ainsi, avec la porte en arc surbaissé du rez-de-chaussée, décorée de deux colonnes engagées à chapiteau corinthien, un seul et unique motif architectonique.

Les frontons, tous divers, sont charmants; celui qui surmonte la porte est un bas-relief représentant deux génies qui supportent, en un cartouche rectangulaire, les armes de Guy Leclerc. Le fronton du premier étage s'arrondit en anse de panier, celui du second affecte la forme d'un triangle ; au troisième, la fenêtre étant placée plus haut que les autres, est immédiatement coupée, à sa partie supérieure, par le bandeau terminal de la tour. Sur ce dernier bandeau repose une galerie ajourée qui supporte le toit, et qui s'arrondit aux angles, en tourelles.

Ces tourelles, d'ailleurs, ou ces lanternons, pour mieux dire, ne sont que le prolongement des angles arrondis de la tour, formés par une quadruple série de colonnettes jumelles qui rappellent les plus étonnantes fantaisies du gothique. Elles n'ont rien, en effet, de régulier. Tantôt elles offrent des stries en spirales, tantôt elles sont enfermées sous les mailles carrées ou octogonales d'un réseau, tantôt elles sont cannelées simplement, mais couvertes, à égales distances, d'un lacis de cordeaux continus.

Voilà pour les grandes lignes ; quant au détail de la décoration, il est fait d'innombrables motifs : monogrammes, crousilles, fers à cheval, guirlandes de pavots; on voit même à la balustrade du sommet, séparées par des balustrades à double renflement, des roues à six jantes, qui sont les armes parlantes de Guy Leclerc, auquel Anne de Bretagne avait octroyé comme prébende l'abbaye de la Roue, située entre Craon et La Guerche, sur la limite occidentale du Maine.

Passons à l'intérieur. « Les marches de l'escalier, nous dit l'éminent historien de la Renaissance française, M. Léon Palustre, tournent autour d'un noyau plein. Les angles sont rachetés au moyen d'une petite voûte à trois divisions, ornée de fleurs et de monogrammes. »

Telle est la description, un peu sèche, mais qui a le mérite au moins d'être exacte, de cet admirable morceau d'architecture française, où le moyen-âge agonisant disparaît sous le triomphal envahissement de la Renaissance.

YVES MASSON.

LES COLOMBIERS MILITAIRES A L'ÉTRANGER.

ALLEMAGNE — AUTRICHE — ITALIE
SUISSE — DANEMARK — SUÈDE ET NORVÈGE — PORTUGAL
ESPAGNE — RUSSIE

Suite. — Voyez pages 103 et 106.

Le Portugal est un des pays d'Europe où la colombophilie est le plus développée, et les études poussées très à fond dans cet ordre d'idées, par le colonel Bon de Souza, n'ont pas peu contribué à développer chez cette nation le goût pour cette utile science. M. Bon de Souza est un maître en colombophilie tout comme Davin, La Perre de Roo, Puy de Podio, et l'on doit à cet officier distingué nombre de perfectionnements relatifs à l'élevage, à l'entraînement des pigeons et à la construction des colombiers militaires. Le réseau des colombiers militaires portugais comprend actuellement 14 stations: à Lisbonne, Porto, Valença, Braganza, Almeida, Guarda, Coïmbre, Castel-Branco, Abrantès, Elvas, Peniche, Beja et Lagos.

*

En Russie, l'organisation des colombiers militaires remonte à près de vingt ans. Ce fut, en effet, au mois de juin 1874 que le ministre de la guerre chargea un colombophile de Moscou, M. Treskine, de la construction du premier établissement de ce genre, et lui alloua, dans ce but, une somme de 700 roubles (1,750 francs). Les débuts furent donc modestes. M. Treskine, qui avait à sa disposition la main-d'œuvre militaire, fit élever à Khodinsk un petit pavillon dont les dimensions furent calculées de manière à recevoir cinquante paires de pigeons. Cette construction, dont le plancher était élevé de 70 centimètres au-dessus du sol, était un carré de 3m50 de côté sur environ 4 mètres de haut. Elle possédait une entrée pour le personnel et

deux ouvertures munies de cages à cliquettes pour les oiseaux. Les cases, contenant chacune un nid, étaient superposées sur trois rangs et appliquées entre les parois du colombier.

Les résultats obtenus par M. Treskine ayant été favorables, un premier colombier définitif fut établi à Varsovie, dans la cour des casernes Oniesdoff, puis un autre fut créé à Brest-Litowskié, et enfin on en construisit quatre encore à Novo-Georgiefsk, Ivangorod, Loumnetz et Sébastopol. Ce dernier organisé tout récemment.

Le tableau suivant, extrait du *Ingernij-Journal*, donne le tableau du réseau colombophile russe en 1892 :

NUMÉROS d'ordre	STATIONS	CLASSE	NOMBRE de directions (1)	CORRESPONDANCES		NOMBRE TOTAL des pigeons de la station
					kilomètres	
1	Brest-Litowskié.	1	4	Novo-Georgiefsk.	215	1000
				Varsovie.	180	
				Ivangorod.	140	
				Loumnetz.	215	
2	Varsovie	2	3	Novo-Georgiefsk. . . .	26	750
				Brest	180	
				Ivangorod	90	
3	Novo-Georgiefsk	3	2	Brest	215	500
				Varsovie.	26	
4	Ivangorod	3	2	Varsovie.	90	500
				Brest	140	
5	Loumnetz.	4	1	Brest	215	
6	Sébastopol	3	2	Inconnues		500

(1) Chaque direction comprend 250 pigeons.

De plus, un règlement de 1885 a déterminé les règles suivantes, suivant lesquelles fonctionne le nouveau service.

Aux termes de ce document, les colombiers militaires russes sont divisés en quatre classes, suivant le chiffre des pigeons entretenus, la première classe étant de 1,000 pigeons et la quatrième de 250. Les stations, qui sont installées et organisées par les commandants d'étapes ou les chefs d'état-major des circonscriptions militaires, sont placées pour ordre sous le commandement de ces mêmes officiers. Mais, au point de vue de la direction et de l'exécution du service, les colombiers sont administrés et gérés par un personnel spécial, qui varie suivant la classe, et qui comprend : pour la première classe, un lieutenant-colonel et 12 employés; ou domestiques pour les autres, un officier subalterne et un nombre de 3, 6 ou 9 employés, suivant que la station est de quatrième, de troisième ou de deuxième classe.

Les crédits alloués à la direction du génie pour compléter l'effectif des colombiers en tant qu'animaux, pour la nourriture des pigeons, pour le dressage, s'élève à une vingtaine de mille francs. Quant au personnel, il reçoit, en dehors de sa solde normale, des allocations spéciales qui sont encore augmentées au moment du dressage. Ainsi, le directeur en chef du service touche 600 roubles (1,500 fr.) en sus de son traitement; au moment du dressage chaque chef de station reçoit un supplément journalier de 3 fr. 25 ou de 2 fr. 50 suivant sa classe; les employés perçoivent, en plus, 45 centimes, les domestiques 25.

Le service des colombiers militaires fait donc partie intégrale, en Russie, de l'organisation militaire générale du pays : il est probable que d'ici à un petit nombre d'années, le nombre des stations sera considérablement augmenté.

Il nous faudrait, pour compléter ce travail, donner ici l'organisation des colombiers en France, mais nous serons ici très réservés. Bien que nos adversaires possèdent très certainement la liste tenue à jour de toutes nos stations, on ne nous en voudra pas de ne pas la donner ici.

Qu'il nous suffise de dire que notre réseau est très complet et que le service par pigeons est assuré dans notre armée, non-seulement pour les places fortes, mais encore dans nos armées d'opération. La voiture-colombier qu'on a pu voir aux 5e et 6e corps, pendant les grandes manœuvres de l'Est, nous rendra, sous ce dernier rapport, de grands services.

En somme, nous pouvons conclure en constatant que les pigeons-voyageurs, à peu près inconnus du public il y a vingt ans et tout à fait étrangers à l'organisation armée des puissances continentales, constituent aujourd'hui une branche importante de cette organisation. Ce sont des auxiliaires peu coûteux, dévoués, sûrs, qui nous rendront certainement de grands services pendant la prochaine campagne, car ceux-là, du moins, sont à l'abri des fluctuations de la tactique, des changements qu'impose l'adoption du fusil à petit calibre et de la poudre sans fumée.

COMMANDANT D'EQUILLY.

UNE BATTERIE DE CANONS DE 14 CENTIMÈTRES A BORD D'UN CROISEUR

Les canons de 14 centimètres ont fait récemment parler d'eux et de façon retentissante au Parlement à propos des événements de 1890. On se rappelle que le commandant Fournier, qui commandait alors le croiseur le *Sané*, — le même navire qui vient d'arriver il y a peu de jours dans les eaux de Kotonou, — bombarda avec succès à l'aide de ces canons, les soldats de Behanzin contre lesquels se battaient avec tant de bravoure le commandant Terrillon et ses troupes.

Notre dessin représente une fraction d'une batterie de ces canons à bord d'un de nos grands croiseurs.

Ces bâtiments portent leur plus puissante ar-

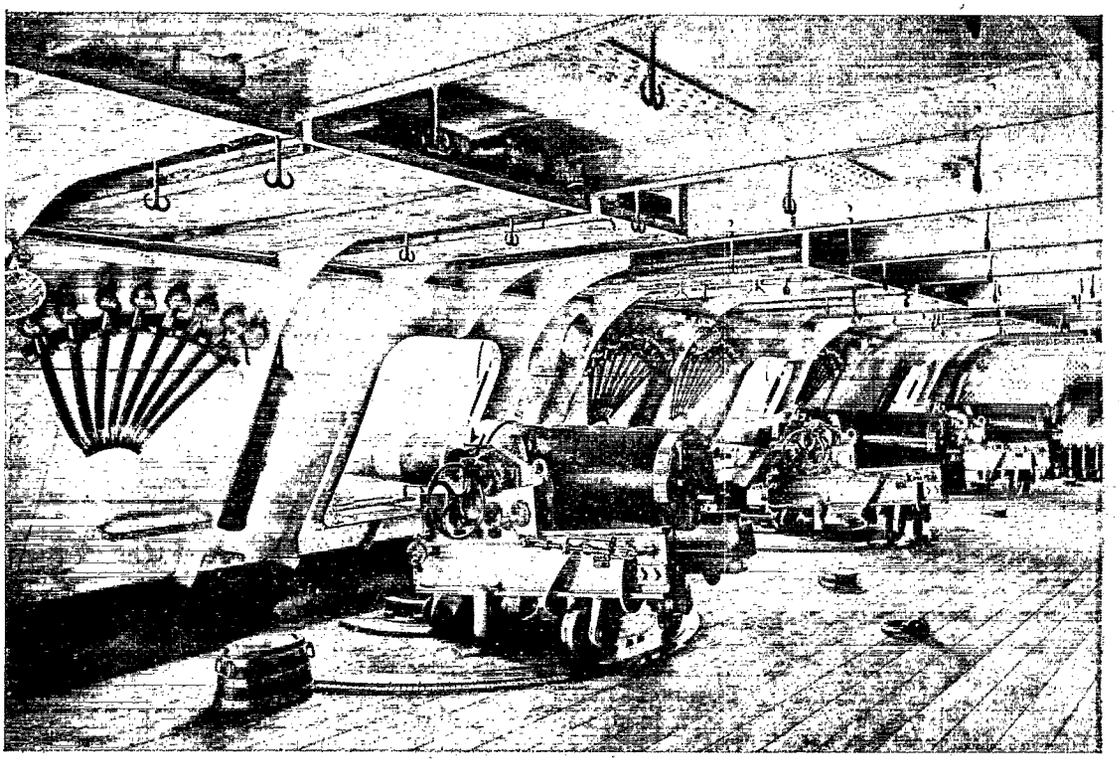
tillerie sur le pont, dans des demi-tourelles barbettes, d'où l'on peut balayer la moitié de l'horizon; ce sont généralement des pièces de 16 centimètres ou de 19 centimètres qui occupent ces tourelles, et qui sont destinées à combattre contre des navires similaires.

Les pièces de 14 centimètres sont manœuvrées à bras; leur maniement est très facile. Il faut en moyenne deux minutes et demi pour tirer un coup de canon; on s'occupe actuellement d'étudier le moyen de les transformer en pièces à tir rapide qui pourront tirer environ six coups à la minute.

L'équipage de chaque pièce est de six hommes dont les armes, sabres d'abordage, etc., sont accrochées en panoplies sur la muraille en fer qui règne entre les sabords, ou embrasures, dans lesquels on voit passer les bouches des canons.

On voit à côté des pièces les bailles à eaux et autres ustensiles destinés à leur manœuvre.

La batterie a un pont en bois, superposé au pont en fer; elle est, comme tout ce bâtiment, éclairée à la lumière électrique. Composée de dix à quatorze pièces, elle est commandée par un lieutenant de vaisseau qui, suivant les circonstances, fait effectuer le feu d'ensemble ou à la volonté des chefs de pièce.



Batterie de canons de 14 centimètres a bord d'un croiseur.

LA MISSION DYBOWSKI

La mission Dybowski est devenue doublement intéressante, parce qu'il n'y a plus lieu de la considérer exclusivement au point de vue de la raison première qui l'a fait concevoir. Qu'elle complète où ne complète pas la tentative de Crampel, ou qu'elle se borne à une exploration approfondie des régions qui s'étendent au nord de l'Oubanghi, elle n'en est pas moins digne de fixer notre attention et mérite d'être appréciée comme une des manifestations scientifiques les plus glorieuses pour notre amour-propre national.

Jean Dybowski a, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour justifier cette opinion. Il est plus qu'un savant, dans l'acception classique du mot. Son tempérament très équilibré, à la fois très doux et très énergique, l'avait préparé à cette sorte d'improvisation qui fait d'un tranquille professeur de laboratoire un manieur d'hommes et presque un conquistador.

Les hommes qu'il conduit, qu'il anime de son esprit et pénètre de sa volonté sont des barbares; les pays qu'il conquiert aux projets de la civilisation sont des pays brûlants et semés de dangers, où la route n'est pas frayée, où on ne l'ouvre que le fusil à la main.

Mais les barbares sont des déshérités auxquels les Européens qui, là, sont des Français, vont assurer la protection et la liberté; les pays conquis possèdent des richesses naturelles, ignorées même de leurs habitants, à qui on les fera connaître, à qui on les achètera, amenant ainsi les déshérités d'hier à des contacts bienfaisants et régénérateurs.

Telle pourrait être, réduite à cette expression, la mission de Jean Dybowski. Elle serait déjà suffisamment glorieuse. Mais on sait que les motifs qui l'ont mené en Afrique étaient et sont en-

core basés sur d'autres perspectives. C'est ce que nous allons rappeler brièvement.

Crampel, en concevant son projet de jonction du Tchad au Congo (1), avait vu la possibilité de prévenir à notre avantage l'extension des Anglais et des Allemands du côté du Soudan central, et de rendre illusoire la prétention implicite de la fameuse convention de 1891, qui semble réserver cette partie de l'Afrique à nos rivaux et surtout aux Anglais.

La région qui s'étend, en effet, du fleuve Oubanghi au lac Tchad n'a été l'objet d'aucune prévision écrite. Inexplorée, c'est-à-dire inconnue des uns et des autres, elle laissait nécessairement toute latitude aux premiers arrivants d'y faire ce que bon leur semblerait; et Crampel n'avait d'autre idée que d'y recueillir des traités de priorité pour le compte de son pays.

Qu'il ait eu ensuite la pensée d'accomplir la traversée du Sahara, ceci n'était que le complément de son projet principal; et ne l'eût-il pas exécuté, que la première partie de son programme, si elle avait été réalisée, n'en aurait



LA MISSION DYBOWSKY.

M. Chalot. M. Briquez.
M. Nebout. M. Jean Dybowsky. M [illegible] e.

pas moins eu un résultat considérable. Ce qu'il faut se dire, ce qu'il importe de raisonner même froidement pour s'en convaincre, c'est que non-seulement la jonction du Congo français aux régions qui entourent le lac Tchad est possible, mais c'est qu'elle est même nécessaire.

Elle est nécessaire, parce que si nous ne le faisons pas, nos concurrents deviendront les dispensateurs des destinées de toute l'Afrique centrale et nous renfermeront, tant du côté du Soudan que du côté du Congo, dans des limites étouffantes au point de vue de nos intérêts économiques; en même temps que nous perdrons sur des populations voisines des nôtres le bénéfice d'une naturalisation indispensable au succès de nos colonies africaines.

Lorsque Jean Dybowski est allé au Congo, en 1891, il y allait donc pour renforcer la mission Crampel, et, au besoin, pour suivre ses traces.

Mais, dès son arrivée, il apprit la nouvelle du désastre de la mission de son prédécesseur.

Sans perdre un instant, il résolut, avec les seuls moyens dont il disposait, de pousser de l'avant et d'aller chercher lui-même la confirmation de la catastrophe. Il envoyait en reconnaissance ses deux principaux lieutenants, MM. Brunache et Nebout, en leur fixant rendez-vous à Bangui, où il arrivait lui-même le 6 octobre 1891, Il avait à cette époque, autour de lui, neuf européens, 70 tirailleurs sénégalais et 160 porteurs.

(1) Voir la *Mission Crampel*, avec une carte explicative, année 1891, page 257.

Les européens principaux étaient MM. Nebout, Chalot, Briquez et Brunache, dont nous donnons les portraits avec celui de M. Dybowski. Le 8 novembre 1891, le chef de la mission reprenait l'itinéraire de Crampel dans la direction d'El-Kouti, point probable où l'explorateur avait disparu.

Jean Dybowski reçut un accueil d'autant plus sympathique des populations au milieu desquelles il dut passer qu'il leur déclara, en le leur prouvant, qu'il n'avait aucune raison de leur être hostile et n'avait d'autre but que d'aller châtier les bandes musulmanes qui avaient assassiné Crampel. Or, les musulmans de cette région opèrent de continuelles razzias sur les malheureux noirs, et ceux-ci ne pouvaient qu'accueillir avec reconnaissance un européen venu pour châtier leurs ennemis. C'est, d'ailleurs, ce qui eut lieu. Jean Dybowski rejoignit un camp musulman qu'il attaqua et détruisit presque complètement, tout en y retrouvant des traces indubitables de son prédécesseur. Cette première opération terminée, l'explorateur revint à son point de départ. Nous avons dit plus haut qu'il avait envoyé deux de ses lieutenants en reconnaissance. Voici en quoi consistaient celles-ci. Il s'agissait d'étudier les affluents de droite de l'Oubanghi et de se rendre compte de la possibilité de se servir de l'un d'eux pour se diriger vers le nord, à la condition que ce ne fut pas le Kouango, qui avait déjà servi de jalon à Crampel. C'est alors que M. Nebout releva le cours de la rivière Mpoko, en aval de Banghi, et que M. Brunache releva celui de la rivière Kemo, située beaucoup plus haut. C'est cette dernière rivière que choisit M. Dybowski pour base de son futur itinéraire.

Dans une lettre reçue il y a quelques jours par le comité de l'Afrique française, M. Dybowski raconte qu'il vient d'apprendre, de la bouche d'un Sénégalais réfugié chez les N'Gapous et qui accompagnait la mission Crampel, comment l'infortuné explorateur fut mis à mort par les musulmans d'El Kouti.

Il avait quitté El Kouti au commencement du mois de mai 1891 et avait établi son camp à huit heures de marche de ce pays, lorsqu'il fut rejoint par une troupe de musulmans. Ceux-ci s'approchèrent de lui, l'entourèrent et, comme il les priait de s'écarter un peu, l'un d'eux le frappa par derrière d'un coup de hache. Crampel tomba raide mort. Un de ses compagnons, Mohammed ben Saïd fut poignardé. Deux autres rachetèrent leur vie au prix d'une trahison. Ils attirèrent MM. Biscarrat et Nebout, chargés de l'arrière-garde, dans un piège. Seul, M. Biscarrat fut tué. M. Nebout, livra avec le reste de l'escorte, combat aux musulmans qu'il mit en fuite et put revenir sur ses pas. On savait déjà par lui que Crampel avait péri, mais on ignorait les détails de sa mort que M. Dybowski vient de faire connaître.

L. Sevin Desplaces.

L'ESCAMOTEUR

Suite et fin. — Voir pages 101, 118 et 130.

Le seigneur, étonné de tant d'aplomb, parut réfléchir un instant.

— Qui es-tu donc ? reprit-il ensuite, et qu'es-tu venu faire dans ce pays ?

— Je vois que monseigneur mon parrain ne me reconnaît pas encore, repartit l'homme gris en souriant.

— Ton parrain? Te moques-tu de moi?

— Nullement. Je suis le fils des vieux qui demeurent là-bas près de la forêt. C'est vous, monseigneur, souvenez-vous-en, qui m'avez tenu sur les fonts du baptême.

— Ah! tu es ce galopin de Jean? Un beau gibier de potence, ma foi! Et qu'es-tu devenu depuis tant d'années? Qu'as-tu fait par le monde ?

— J'ai fait fortune.

— En volant.

— Pardon. En escamotant, de ville en ville et de foire en foire, pour la joie du public, et des beaux messieurs aussi bien que des manants. Un très honnête métier, monseigneur, et auquel tout le monde n'est pas apte.

— Nous avons la preuve de ton honnêteté.

— Oh! ce n'est que par exception, — une fantaisie pure, — que j'ai dérobé... ce que vous savez. Jusque-là, je m'en étais tenu aux tours de prestidigitation qui constituent le fond de mon art.

— Eh bien! écoute, reprit le bailli, auquel une idée était venue, je veux tenir la parole donnée : tu ne seras point accroché au gibet, ou, si tu l'es, ce ne sera point par moi. Mais j'exige une dernière preuve de ton savoir-faire, et, cette fois, j'entends que tu me la fournisses aux dépens d'un autre que ton parrain... Tu m'as assez ridiculisé.

— Parlez, monseigneur.

— Cette nuit même, dit le bailli, non sans une nuance de malice dans la voix, je veux trouver, enfermés en un sac, dans l'âtre de cette pièce, le maître d'école et le rebouteux, qui sont, chacun le sait ici, deux malins. Toutes les portes te seront ouvertes pour te faciliter ton exploit.

— Il sera fait selon votre désir, monseigneur.

Là-dessus, l'homme gris s'inclina et disparut.

*

La nuit venue, des choses étranges se passèrent dans le cimetière du village. Le maître d'école qui, ainsi que le rebouteux, habitait tout près du champ de repos, fut le premier à s'en apercevoir. Il courut aussitôt prévenir son voisin.

De petites lueurs mystérieuses se mouvaient au-dessus des tombes solitaires ; on eût dit d'une sarabande de lutins et de farfadets.

— Voyez-vous cette danse satanique? fit le magister tremblant au raccommodeur de bras et de jambes. Ce ne sont pas, pour sûr, des vers luisants.

L'autre regarda et se signa d'épouvante.

— Ce sont les pauvres âmes qui reviennent, murmura-t-il d'une voix défaillante.

Et tous deux, penchés par la fenêtre, suivaient de l'œil les feux follets courant à travers l'enclos funéraire.

Tout à coup, une gigantesque forme noire, portant un grand sac, apparut devant la croisée, et se mit à crier d'une voix caverneuse :

— Venez tous! Venez à moi! Voici le jour du Jugement dernier! Enfants des hommes, priez en silence! Les morts rassemblent leurs ossements! Que ceux qui veulent entrer au ciel avec moi se mettent dans ce sac!

*

— Qu'est-ce que cela veut dire? Que faire? se demandèrent le maître d'école et le rebouteux en claquant des dents à l'unisson.

— C'est l'apôtre saint Pierre qui nous appelle! Il y a pas de doute, reprit l'empirique.

— Ah! qui nous eût dit hier que c'était pour cette nuit? chuchota le magister, dont les genoux pliaient.

— Rendons-nous à l'appel de l'apôtre, fit son compagnon; c'est encore le plus sûr de beaucoup.

Tous deux sortirent de la maison, et s'approchèrent de la forme noire qui portait une longue barbe de moine et un capuchon.

L'apôtre aida le magister et l'esculape à se fourrer dans le sac; après quoi il lia soigneusement l'ouverture, et se mit à traîner derrière lui les deux compagnons au travers du village.

Une flaque d'eau s'étant rencontrée en chemin :

— Attention! cria le remorqueur céleste, nous passons la mer Rouge!

Plus loin, ayant à franchir un ruisseau :

— A présent, nous passons le torrent du Cédron!

Ils arrivèrent à la grande porte voûtée du château.

— Voici la vallée de Josaphat! s'écria de nouveau le cicerone d'en haut.

Un instant après, le groupe monta l'escalier :

— C'est l'échelle de Jacob! Nous approchons!

Enfin, l'apôtre entra dans la pièce désignée par le seigneur bailli. Là, il suspendit le sac et son contenu au croc où l'on mettait à fumer les jambons, et, comme l'âtre était encore chaud et même crépitant, il cria d'une voix de tonnerre :

— Pécheurs que vous êtes! Vous voilà dans les flammes du Purgatoire! Restez-y pour quelques années!

Et, sur ce mot, il se sauva.

*

Le maître d'école et le rebouteux commencèrent alors de pousser de tels cris, que toute la valetaille du château se réveilla et se mit en devoir d'accourir, pensant que le feu était au logis. Il ne menaçait encore que les chausses des deux aspirants à l'Éternité!

Quant à l'homme gris, — car c'était lui qui avait machiné toute la scène, en attachant de petits lumignons sur le dos d'une douzaine d'écrevisses qu'il avait lâchées dans le cimetière, puis en prenant la figure légendaire du saint concierge du Paradis, — il était allé, sans plus de façons, frapper à la porte du bailli.

— Seigneur parrain, lui dit-il, vous ne serez plus seul à me maudire. Le maître d'école et le rebouteux sont au croc dans la cheminée. Vous plaît-il de venir les voir gigoter?

Le châtelain, confondu, s'empressa de passer un vêtement et de suivre l'homme gris.

A la vue des deux graves personnages qui, se croyant dans les feux du Purgatoire, s'agitaient frénétiquement sous la toile en hurlant, il ne put réprimer tout d'abord un petit mouvement de satisfaction; mais, bientôt, revenant à son rôle de bailli, il donna ordre aux gens de service de détacher bien vite de l'âtre les deux innocentes victimes de l'homme gris; puis, s'adressant à ce dernier :

— J'ai décidément peur d'un filleul tel que toi. Tu es trop fort dans ta partie... J'entends que, dans les vingt-quatre heures, tu quittes le pays. Va te faire pendre où il te plaira.

*

— Seigneur parrain, répondit l'homme gris, vos volontés seront sacrées jusqu'au bout. Aussi bien n'ai-je point l'intention de vous imposer plus longtemps ma présence. Permettez-moi seulement de vous demander s'il ne vous plairait pas de racheter les gages que j'ai dû vous escamoter, sur votre ordre. Votre cheval pie vaut bien trois mille écus. L'alliance de Mme la châtelaine et votre belle couverture de lit ne sont pas non plus des objets de vil prix... Qu'en pense Votre Excellence?

— Insolent! fit le bailli en serrant les poings. Décampe bien vite, et garde tout.

— Dieu m'en préserve! seigneur parrain, repartit l'homme gris sans s'émouvoir. J'ai voulu tout bonnement plaisanter. Je suis assez riche pour vous rendre les choses que je vous ai enlevées en vertu de ma science d'escamoteur, y compris la valeur des cinq moutons et du bœuf. Aujourd'hui même, vous rentrerez dans votre dû. N'eussé-je, d'ailleurs, pour tout bien que la vie que vous daignez me laisser, je m'estimerais encore très heureux.

Il s'inclina cérémonieusement et sortit.

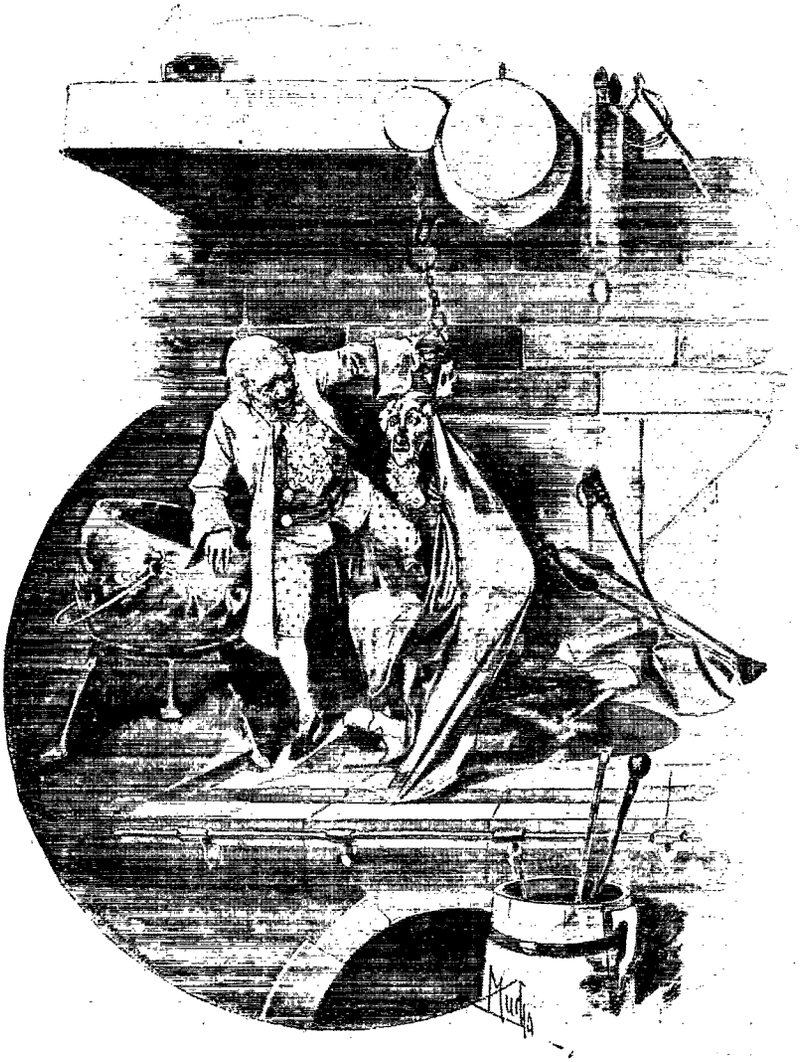
*

Le lendemain, toute la matinée, le vieux et la vieille attendirent en vain le retour accoutumé de leur hôte. L'après-midi vint, personne encore. Leurs transes, alors, furent au comble.

— Ah! se disaient-ils en pleurant, plus d'espoir! c'est fini à jamais! Le bailli a fait pendre notre cher ami!

Ils n'osaient pas même sortir de chez eux pour aller aux nouvelles.

Tout à coup, un bruit formidable de grelots, renforcé de claquements de fouet sonores, retentit du côté du village. Le couple court à la porte pour voir ce qui se passe.



Le maître d'école et le rebouteux sont au croc dans la cheminée...

C'est la même voiture aux panneaux étincelants, et traînée par six chevaux, qui avait tant excité, naguère, la curiosité des habitants.

De nouveau, elle a traversé tout le village au grand trot. Un seul voyageur est dans le véhicule, ayant derrière lui un domestique dont le chapeau et les habits sont tout galonnés d'or et d'argent.

Il semble de loin à la vieille et au vieux que le maître de ce fastueux équipage leur fait de petits signes de tête; non, cette fois, ils ne se trompent pas, c'est bien à eux qu'en a l'inconnu.

Encore quelques tours de roue, et la belle voiture va passer devant eux.

La voilà, la voilà!

Soudain, juste devant la hutte, le maître retient la bride à son fier attelage qui s'arrête frémissant, et, vite, il descend à bas de son siège court aux vieux et leur saute au cou:.

— Cher père, chère mère, s'écrie-t-il, c'est moi, c'est Jean, votre fils, celui que vous aviez cru perdu!

*

Le bonhomme et sa femme ont subi l'étreinte avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Ils regardent enfin l'arrivant. C'est l'homme gris, c'est leur hôte bien-aimé, le mystérieux pourvoyeur au sac.

Il est magnifiquement habillé.

Tous trois entrent dans la cabane.

— Chers parents, dit l'homme gris, je ne viens plus cette fois vous demander à manger. Je vous emmène dans ma voiture que voici.

Les deux vieux, cependant, hésitent à croire à tant de bonheur. Leur fils, ce personnage si richement équipé! Non, ce n'est pas possible!

L'homme gris, alors, retire son habit, et fait voir un signe qu'il porte à l'épaule.

— Ah! tu es bien notre enfant, notre Jean que nous avons tant pleuré! s'écrie le couple ravi. Mais, qui eût pu te reconnaître? Tu es donc devenu un comte ou un duc?

— Je ne suis ni duc ni comte. J'ai fait fortune, voilà tout, et en tout bien tout honneur, quoi qu'en dise le seigneur parrain. Venez, je vous conterai les choses à loisir.

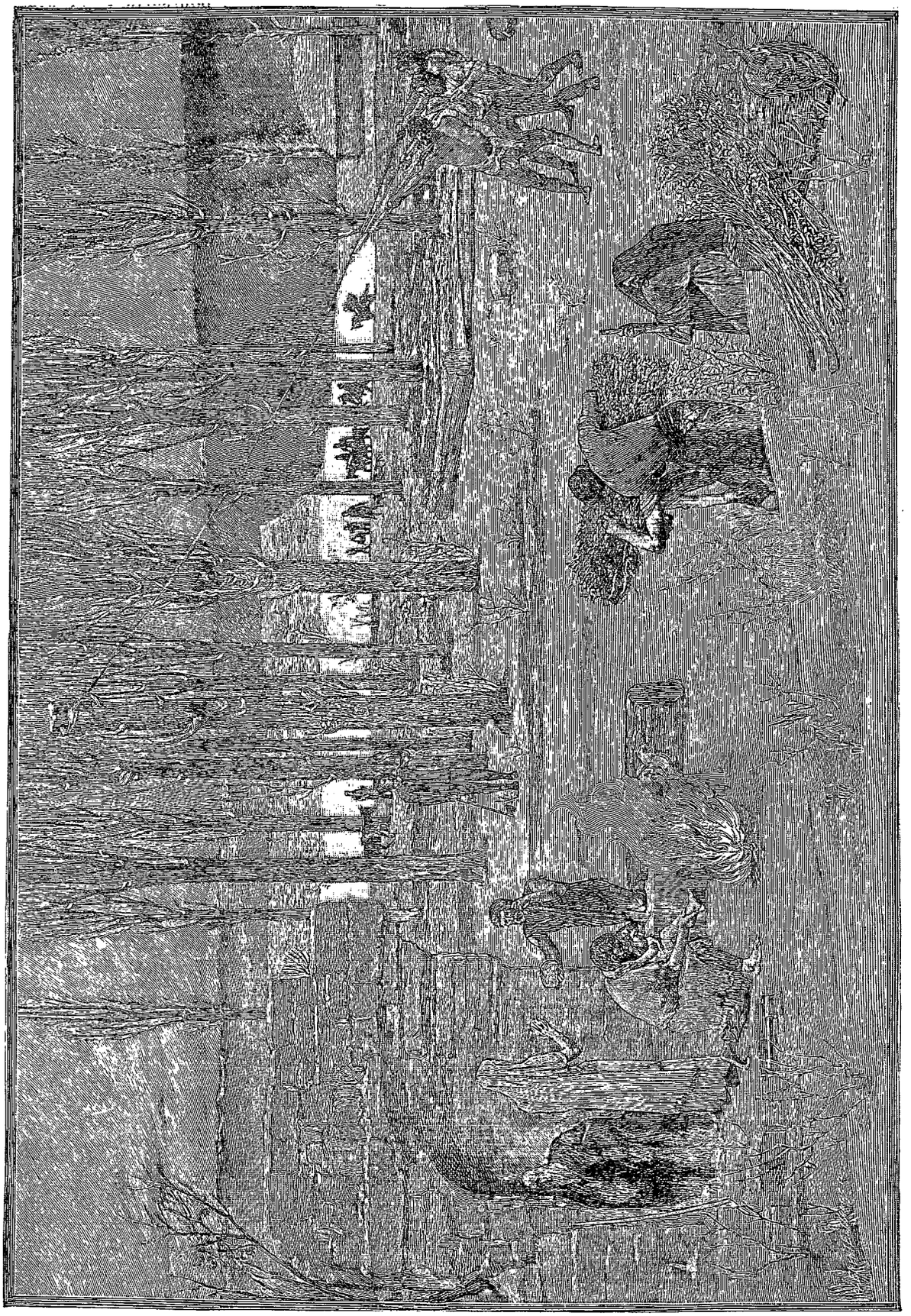
Le déménagement ne fut pas long. Tous trois montèrent dans le beau carrosse, qui partit aussitôt ventre à terre à destination d'un pays lointain où le vieux et la vieille achevèrent leurs jours en compagnie de leur Jean retrouvé.

J. Gourdault.



L'HIVER

Quand Meissonier disparut, les membres de la Société nationale des beaux-arts furent unanimes à offrir à M. Puvis de Chavannes la succession du maître regretté. Le nouveau président de la



L'Hiver. — Peinture de M. Puvis de Chavannes destinée à la décoration de l'Hôtel-de-Ville de Paris. — Salon du Champ-de-Mars de 1892. — Gravure de Clément Bellenger.

Société nationale a montré qu'il n'était pas seulement un grand artiste, mais qu'il y avait aussi en lui les qualités d'un remarquable administrateur.

De M. Puvis de Chavannes, comme peintre, de l'œuvre qu'il a déjà accomplie, que dire qui déjà n'ait été dit mieux que nous ne saurions le faire, et ici même, il y a quelques mois, en termes éloquents, par un des serviteurs les plus convaincus et les plus utiles de l'art français? (1)

Pour ma part, je ne connais pas d'artiste qui, à aucune époque, nous ait donné, plus que M. Puvis de Chavannes, l'exemple d'une vie entièrement consacrée à l'art, dédaigneuse des succès faciles et des réclames qui ne trompent personne, poursuivant son idéal avec une ténacité, une persévérance que notre temps, hélas! ne connaît plus guère.

Si la gloire de l'auteur de l'*Hiver* est aujourd'hui incontestée, il fut un temps où M. Puvis de Chavannes connut les amertumes d'une critique parfois violente dans ses manifestations. On lui interdisait l'entrée des Salons annuels, et il excitait chez plusieurs les mêmes colères que d'autres peintres arrivés aujourd'hui à la gloire. Vers 1850, il était obligé d'exposer dans une galerie particulière les œuvres que le jury du Salon refusait impitoyablement d'admettre. Beaucoup encore, aujourd'hui, critiquent chez M. Puvis de Chavannes, le dessin et la couleur, sans se rendre compte que ces sacrifices dans la couleur et le dessin sont voulus, et que c'est par eux que M. de Chavannes obtient l'effet qu'il veut produire. Ce qu'il faut surtout louer chez lui, c'est l'allure générale de la composition, qui est d'une justesse et d'une grandeur incomparables.

Nous en avons une preuve nouvelle dans le panneau que le maître expose cette année au Champ-de-Mars et qui fait pendant à celui de l'*Été*, dont le succès fut si grand et si légitime. Ici, c'est la symbolisation de l'hiver avec ses tristesses et ses douleurs, mais aussi avec ce rayon divin de la charité qui l'adoucit et l'éclaire. Sur la lisière d'une forêt, un sol couvert de neige, un bûcheron travaille à abattre un arbre, pendant qu'un autre charge des fagots sur le dos d'un homme. Dans le creux d'une ruine, où ils se sont réfugiés, les pauvres reçoivent le pain que leur donne un des bûcherons. Le père réchauffe les pieds de son enfant au grand feu qu'ont allumé les abatteurs de bois. Dans le lointain on voit passer des chasseurs; le fond, c'est le cirque formé par la forêt que rougit le soleil couchant.

Contemplez ce tableau, faites-en longuement et patiemment l'étude, et vous comprendrez le peintre Stevens quand, après avoir vu l'*Hiver*, il s'est écrié : « Ce Puvis de Chavannes, quel paysagiste! »

L'*Hiver* est peut-être, dans toute l'œuvre du maître, la page la plus impressionnante. Ce sera en tout cas la toile maîtresse de ce Salon du Champ-de-Mars toujours en progrès, où M. Béraud, cette année, suivi par M. Lhermitte, continue à accommoder l'Évangile à notre fin de siècle, où, à côté de Carolus Duran, Dagnan-Bouveret se montre grand peintre de portraits, où tant de jeunes talents, poursuivant par des voies différentes un idéal commun, viennent remplir d'espoir ceux — et ils sont plus nombreux chaque jour — qui ont le culte de l'art français.

A. Barthélemy.

(1) Voir année 1891, page 300.

LES FIGURES SYMBOLIQUES SUR LES WAGONS A VOYAGEURS

On a inauguré le 5 mai dernier, sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée, un système de plaques indicatrices destinées à remplacer les numéros habituellement peints sur les wagons de voyageurs. L'inventeur du système est M. Edouard Cros, ingénieur. Il a pensé que les voyageurs se souviendraient plus facilement d'une figure d'objet ou d'animal que d'un numéro pour désigner le wagon dans lequel ils étaient montés. Partant de cette idée il a construit des plaques émaillées où se détachent en blanc sur fond bleu, un éléphant, un lion, un chapeau, un pistolet, etc., etc. Il se fait fort de trouver plus de 5,000 figures différentes et assez simples pour être facilement retenues par les voyageurs les plus illettrés. D'abord il avait songé à visser sur la toiture, au-dessus du wagon, des plaques ajourées pour que les voyageurs se trouvant en tête ou à la queue du train pussent apercevoir de loin leur voiture. Il lui a paru plus pratique de placer ses plaques à hauteur de l'œil du voyageur sur la paroi latérale du wagon. C'est ainsi que, dans la première expérience faite, les wagons du train de Paris-Marseille étaient désignés par une salamandre, une lyre, une tour Eiffel, un éléphant, une écrevisse, un pistolet, une grenade, un bouledogue, un cerf, etc.

Supposons, par exemple, qu'un voyageur ait oublié une canne ou un parapluie dans un compartiment. Neuf fois sur dix, il arrivait qu'au moment de formuler sa réclamation, il était dans l'impossibilité de désigner le numéro du wagon où il était monté. Maintenant, au contraire, il y a neuf chances sur dix, pour qu'il s'en souvienne et dise:

— Vous trouverez ma canne dans le compartiment du bouledogue.

Ce système nous paraît fort ingénieux et de nature à rendre de réels services aux voyageurs étourdis, distraits ou oublieux.

CHICAGO

III

LE BOARD OF TRADE.
LA ROOKERY.— L'AMÉNAGEMENT DES ÉDIFICES MONSTRES.
LA MAISON PALMER POTTER.
L'ARCHITECTURE DES HABITATIONS PARTICULIÈRES.

Suite. — Voyez pages 82 et 114.

Est-ce le clocher d'une église? Est-ce le beffroi d'un hôtel de ville flamand? Non, cet édifice n'est pas consacré au culte et il n'est pas davantage un palais municipal. C'est le *Board of Trade*, l'administration supérieure du commerce, qui s'abrite sous cette colossale énigme de pierre. Le visi-

teur qui n'est pas prévenu ne peut pas s'expliquer la destination de ce monument. Rien dans les lignes ou les ornements de la façade ne fait soupçonner que cette construction étrange ait un caractère commercial. Il semble que l'architecte se soit fait un jeu de lancer un défi à toutes les traditions, à toutes les règles, à tous les principes de son art. Le gothique, le roman, le Louis XIV, la Renaissance, s'entremêlent, se superposent et se heurtent pour former un ensemble dépourvu d'harmonie. Plus on étudie ce singulier bâtiment, plus on a de la peine à le comprendre. L'artiste qui en a tracé le plan a, de parti pris, bouleversé tous les styles pour le seul plaisir de s'écarter des formules universellement admises, sans avoir la puissance créatrice nécessaire pour ouvrir des voies nouvelles, et son incohérente tentative n'a pas eu l'excuse du succès.

C'est à l'inauguration du Board of Trade que les anarchistes de Chicago ont fait leurs premières armes. Ils ne pouvaient choisir un décor qui fut en plus parfaite harmonie avec leurs doctrines. Le monument autour duquel ils s'étaient réunis peut être considéré comme le dernier mot de l'anarchie en matière d'architecture.

Avec ce monument bizarre et mal venu, l'édifice voisin appelé la Rookery fait un heureux contraste. Les deux artistes qui ont fourni les plans de cette construction énorme ont eu le mérite de comprendre les nécessités du style commercial.

Dans les bâtiments gigantesques dont ils ont dressé les plans, ils ont eu la sagesse de renoncer à des morceaux de bravoure qui peuvent convenir à un palais ou à un théâtre, mais qui n'ont pas leur raison d'être sur la façade d'une maison à quinze étages destinée à abriter des bureaux.

La Rookery est une œuvre conduite suivant les règles d'Aristote : elle a un commencement, un milieu et une fin. La partie inférieure est un peu rude d'aspect et très largement traitée afin de donner à l'esprit une impression de solidité. Les deux lignes horizontales qui divisent la section intermédiaire sans faire une trop forte saillie suffisent pour interrompre la monotonie d'une trop grande surface plane et ne compromettent pas l'effet produit par la partie supérieure du monument. C'est évidemment pour l'attique et pour la corniche que les architectes ont réservé leurs moyens d'action les plus énergiques. L'œil éprouve le besoin de trouver au faîte de ces constructions géantes des lignes horizontales qui se détachent avec vigueur.

Les divisions verticales de l'édifice sont habilement distribuées; les deux énormes piliers qui s'élèvent de chaque côté de la porte principale se prolongent en s'amincissant jusqu'au sixième étage, et là, servent de supports à des tourelles dont les toits aigus attirent le regard sur la partie centrale du bâtiment. Avec ses ouvertures étroites et nombreuses, ses colonnes élégantes et ses balcons dont le relief très discret aux étages inférieurs s'accentue à l'encorbellement des tourelles du sixième, ce compartiment central paraît s'avancer comme un corps de logis flanqué de deux ailes égales, et sans compromettre l'unité de la façade, lui donne de la variété et de la vie.

*

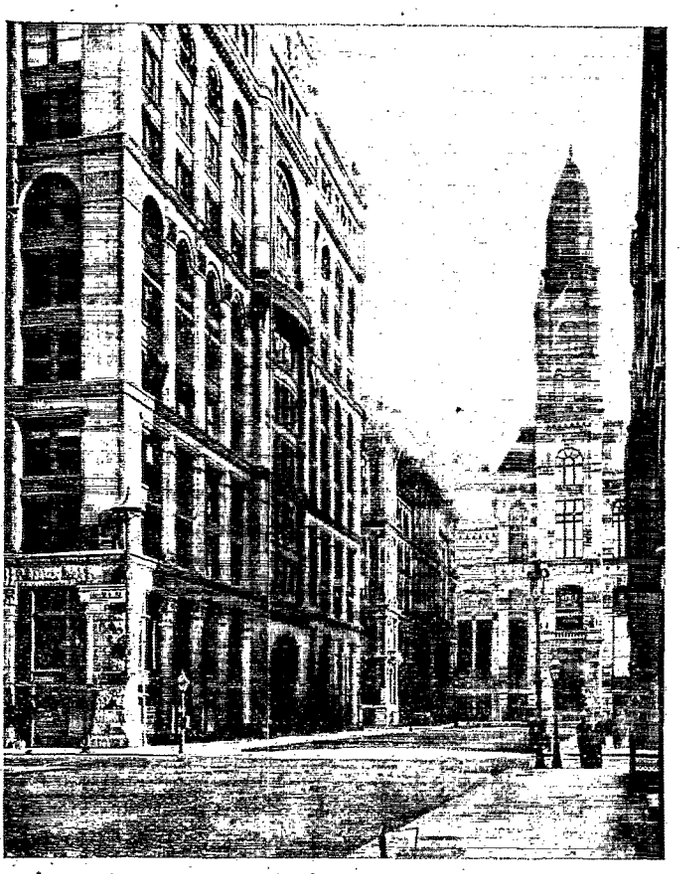
Les maisons monstres de Chicago sont un produit du sol. Enfermé entre le lac Michigan et l'un des bras de la rivière, le quartier des affaires ne pouvait s'étendre et n'avait d'autres ressources que de se développer en hauteur. A première vue, la nature du terrain ne semblait guère se prêter à la construction des édifices gigantesques. L'épaisse couche d'argile qui forme le sous-sol de la ville n'a pas assez de consistance pour assurer une solidité à toute épreuve à des murs élevés sur pilotis. Les résultats qu'a donnés cette méthode ont été peu satisfaisants. Non seulement le Post-Office est agité par des trépidations continuelles, mais encore les oscillations qui se font sentir au kaut de ce monument ont un caractère brusque, inégal, saccadé, plein de menaces pour un très prochain avenir. La Rookery, au contraire, n'a pas bronché d'un demi-millimètre depuis le jour où elle a été inaugurée. Cette stabilité a été obtenue, grâce au nouveau système de construction qui est aujourd'hui adopté par tous les architectes de Chicago. Les caves sont supprimées, le bâtiment tout entier repose sur un sous-sol artificiel fait de rails d'acier entrecroisés dont les intervalles sont remplis de ciment de bonne qualité. Cette base, dont la superficie est un peu supérieure à celle de l'édifice qu'elle doit supporter, est trop large pour s'enfoncer dans la couche d'argile. Seulement il arrive parfois que le poids du bâtiment exerce sur l'argile une pression assez forte pour en extraire l'eau et produire par contre-coup un tassement de quelques centimètres. En pareil cas, l'édifice monstre et les maisons les plus rapprochées descendent lentement au-dessous de leur niveau primitif sans que ce mouvement ait du reste pour ces immeubles aucune conséquence fâcheuse. Il arrive aussi quelquefois que la couche d'argile bascule comme une planche appuyée sur un chevalet et que des maisons assez éloignées se trouvent soulevées par le poids d'une construction à quinze ou à vingt étages, dont l'action se fait sentir à distance.

Mais c'est surtout pour leur voisinage le plus proche que les édifices monstres sont un véritable fléau. Ces géants absorbent au delà de leur part légitime d'air et de lumière. Les étages inférieurs des maisons situées de l'autre côté de la rue sont transformés en caves humides et obscures où jamais ne pénètre un rayon de soleil. Il va de soi que ces immeubles, dont les locataires sont condamnés à perpétuité à goûter en plein jour les contestables bienfaits de l'éclairage

électrique, subissent une dépréciation énorme.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que, même dans les rues dont les habitants ne sont pas réduits à passer les plus belles heures de la journée dans la zone de ténèbres qui entoure ces constructions colossales, les maisons à cinq ou six étages sont de plus en plus abandonnées. Les édifices monstres excitent un engouement universel. Plus de 7,000 établissements de crédit ou de commerce ont leur siège dans ces immenses bâtiments. Les syndicats de spéculateurs qui les ont construits sur des terrains loués à bail emphytéotique de 99 ans, ont fait une opération des plus lucratives.

Le succès des entreprises de ce genre dépend en grande partie du mécanisme des ascenseurs. Vous entrez à la Rookery, le concierge vous demande si vous voulez prendre le train express ou le train omnibus. Si vous répondez que vous n'avez pas de temps à perdre, il vous fait monter dans une sorte de cage d'acier, un garçon de service met le doigt sur un bouton de métal et vous êtes transporté avec une effrayante rapidité jusqu'au septième étage.



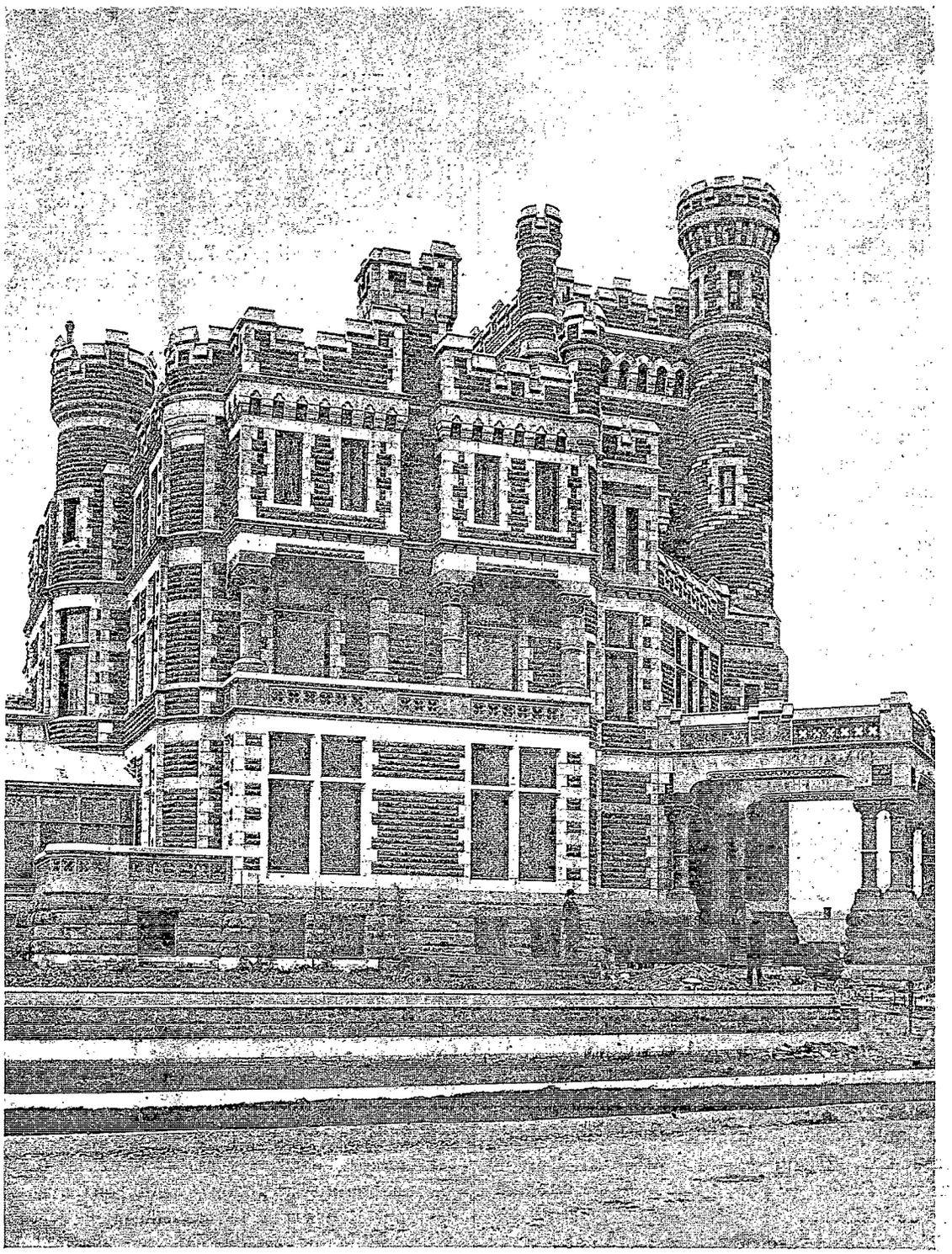
CHICAGO. — La chambre de commerce.

Si vos affaires ne vous appellent pas dans une région aussi élevée, vous prenez un autre ascenseur qui s'arrête à chaque palier, mais, arrivé à destination, hâtez-vous de descendre, car le temps d'arrêt n'est pas long. — Le premier avantage que ces édifices monstres offrent à leurs locataires c'est l'ensemble de mesures préventives contre l'incendie. Dans une ville où les désastres de 1871 et de 1874 ont laissé de si cruels souvenirs une pareille prévoyance n'est pas à dédaigner. A la vérité, un péril de ce genre ne paraît pas à redouter outre mesure dans des constructions où il entre très peu de bois et qui sont en réalité de gigantesques cages de fer recouvertes d'une couche très peu épaisse de pierre, de briques ou de granit. Toutes les précautions n'en sont pas moins arrêtées d'avance pour étouffer à temps les progrès du feu; le personnel de l'établissement est assez nombreux pour porter les premiers secours et, par surcroît de prévoyance, chaque appartement est muni d'un appareil de sauvetage qui doit être accroché à la fenêtre au premier signal d'incendie. Il convient d'ajouter que, pour mettre les locataires à l'abri de leur propre imprudence, le chauffage et l'éclairage sont fournis par les propriétaires de l'immeuble et compris dans le prix du bail. Dans un pays où le temps est considéré comme



CHICAGO. — La Rookery.

la plus précieuse des marchandises, c'est pour des hommes d'affaires un incontestable avantage d'établir leurs bureaux dans des édifices gigantesques où sont réunies toutes les choses nécessaires à la vie. Un restaurant, un bureau de tabac, un marchand de journaux, un perruquier, un pharmacien sont installés au rez-de-chaussée, et le dentiste, qui tient une si large place dans



CHICAGO. — La maison Palmer Potter.

la vie américaine, a un somptueux cabinet au premier ou au second. Il suffit à un locataire du dixième ou du douzième étage d'effleurer du bout du doigt une sonnerie électrique pour que le garçon de service aille immédiatement chercher une voiture ou que le cireur de bottes, personnage dont la profession n'est pas aux États-Unis comme dans notre vieille Europe, un souvenir historique et une sinécure, vienne faire acte de son ministère. Comme on le voit, rien ne manque dans ces maisons colossales qui sont les arches de Noé de la civilisation.

Autant le terrain était cher dans le quartier commercial, autant les architectes pouvaient donner libre carrière à leurs fantaisies le long des avenues tracées à travers la prairie sans fin. Sauf du côté du Lac, Chicago a eu la bonne fortune de pouvoir également s'étendre dans toutes les directions. Grâce à cette heureuse configuration topographique de la ville, les emplacements n'ont pas atteint un prix excessif et les maisons n'ont pas été soumises à la servitude du mur mitoyen.

Au début, le style moyen âge a fait fureur. A première vue, il semble difficile à expliquer comment la société la plus démocratique qui soit sur le globe a eu la passion des tourelles, des machicoulis et des créneaux. Cette bizarrerie apparente tient à un sentiment enraciné dans le cœur d'un peuple qui n'a pas oublié ses origines britanniques. L'irrésistible instinct qui pousse un industriel des États-Unis à demander à son architecte les plans d'une villa ayant la forme d'un donjon crénelé, se fera sentir à son tour sur l'imagination de son héritière, qui éprouvera le besoin d'apporter ses millions en dot à un pair d'Angleterre pauvre ou à un prince romain ruiné à fond.

La maison Potter Palmer est le plus intéressant et le plus brillant spécimen de l'architecture féodale acclimatée sur les bords du lac Michigan. Dans cette somptueuse résidence habite la directrice générale du Département des Femmes à l'Exposition prochaine.

Le style « néo-gothique-éclectique-américain » qui a fait pousser tant de tourelles sur le sol égalitaire des États-Unis, produit parfois des effets pittoresques, mais il ne se distingue pas par une logique à toute épreuve. Vue de loin, la maison Potter Palmer ressemble à une forteresse. L'idée de construire des maisons capables de soutenir un siège en règle pourrait avoir sa raison d'être à Chicago, c'est-à-dire dans une ville où les anarchistes du nouveau monde ont établi leur quartier général. Mais alors pourquoi ce contraste entre les machicoulis et les créneaux de l'étage supérieur, du haut desquels les assiégés pourraient répandre sur la tête des assaillants des torrents de plomb fondu et d'huile bouillante, et d'autre part les larges fenêtres du rez-de-chaussée qui ne seraient protégées que par une étroite plaque de verre contre une attaque de l'ennemi.

Richardson heureusement est venu et a réagi avec vigueur contre les excès de l'architecture féodale. Malheureusement le grand artiste n'a pas laissé d'élèves dignes de continuer son œuvre. Il semble que ses maladroits imitateurs se soient attachés par-dessus tout à exagérer ses défauts. Les bossages rustiques et les encorbellements byzantins dont il a fait un si grand abus pendant les dernières années de sa vie, font aujourd'hui fureur sur le boulevard Garfield. La ville des Médicis et la ville de Justinien sont transportées à Chicago en même temps que sur les bords du lac Michigan, est improvisée de toutes pièces, une nouvelle Venise où seront réunies les produits de la prochaine Exposition.

G. Labadie-Lagrave.

LE THÉATRE PARISIEN AU SEIZIÈME SIÈCLE

A la fin du seizième siècle, lorsque Henri III mourut, il n'y avait à Paris qu'un seul théâtre : l'hôtel de Bourgogne. Les Confrères de la Passion avaient acheté, en 1547, des terrains situés dans l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne, dont une tour, superbe vestige de l'architecture du moyen âge, subsiste encore dans la rue Étienne-Marcel, où tous les Parisiens peuvent l'admirer en passant. Les Confrères avaient dû édifier leur théâtre, ou plutôt la salle qui en tenait lieu, car les anciens bâtiments tombaient en ruines.

Une pièce rectangulaire, avec une toiture de charpente, tel fut, à ses commencements, le fameux hôtel de Bourgogne. Les Confrères y jouèrent d'abord eux-mêmes des pièces religieuses ; puis, vers 1578, ils cédèrent, moyennant un loyer, leur salle à des troupes de comédiens qui s'étaient constituées et qui représentaient des pièces dites profanes, imitées, suivant la mode d'alors, des tragédies d'Eschyle, surtout de celles de Senèque, et des comédies de Plaute et de Térence.

Les représentations, à cette date lointaine, ont lieu en plein jour. Le curé de la paroisse, où est situé l'hôtel de Bourgogne, se plaint que l'on joue le dimanche trop tôt dans la journée et qu'on lui enlève ses fidèles de l'office de vêpres. Il tempête de telle sorte que, pour avoir la paix, les comédiens lui donnent pour ses pauvres une somme d'argent à chaque représentation, c'est là l'origine du fameux droit des pauvres (1).

Avant de jouer, les comédiens se divisent en deux bandes : les uns se placent devant la porte de l'hôtel de Bourgogne, appellent les passants, font la recette et maintiennent l'ordre, autant qu'ils le peuvent. Les autres, armés d'un tambour et d'un hautbois, se promènent à travers la ville et s'arrêtent à chaque carrefour, où ils donnent une sérénade, et incitent tous les badauds à se rendre en leur hôtel pour assister au plus merveilleux spectacle qui se puisse voir.

Franchissons la porte et pénétrons avec l'un des spectateurs par le fond de la grande salle rectangulaire. De chaque côté du mur, sont deux balcons qui se prolongent dans toute la longueur de la salle, et où s'entassent pêle-mêle les gens riches. Dans le bas, au parterre, il n'y a pas de sièges : les gens qui en veulent en apportent, et en attendant que le spectacle commence, les assistants se disputent, se battent même ou jouent entre eux ; d'autres font venir du vin et des

(1) Voir P.-L. de Pierrefitte. *Etude historique sur le droit des pauvres au théâtre*. Paris, 1892.

liqueurs et n'ont pas honte de se griser dans ce sanctuaire de la littérature française. On se bat aussi à la porte : les soldats aux gardes, les officiers veulent entrer sans payer ; les acteurs s'efforcent de les en empêcher, mais ils sont les moins forts, leurs adversaires dégainent et les menacent de leur passer leur rapière à travers le corps, s'ils opposent une plus longue résistance. Les gens qui sont dans la salle semblent former le rebut de la société parisienne : il n'y a presque pas de femmes, si ce n'est des prostituées, et Dieu sait si leur tenue se ressent de la présence de tous les débauchés qui les entourent.

Bientôt la salle est pleine ; les acteurs y pénètrent et le spectacle commence. Il n'y a point de rideau ; la scène est ouverte, la scène, ou plutôt le tréteau ou échafaudage qui occupe tout le fond de la salle opposé à la porte d'entrée. Dans les premiers temps de l'hôtel de Bourgogne, le mur, à nu, sert de fonds au tréteau. Plus tard, on y accroche des tapisseries, comme on avait l'habitude de le faire dans tous ces vieux châteaux non meublés, aux froides murailles en pierre, lorsque les châtelains viennent y habiter. Il n'y a pas de coulisses : mais l'usage de tendre des toiles ou des tapisseries sur le fond de la scène fut l'origine du décor fixe et de l'invention des coulisses. On s'aperçut, en effet, qu'entre les tentures et le mur de la scène on pouvait ménager un espace, et que cet espace serait utile aux acteurs, pour se dérober aux yeux des spectateurs, lorsqu'ils devraient quitter la scène.

Quand ces tentures furent-elles avancées au-devant du mur, pour faire des coulisses ? Nous ne pourrions le dire au juste : mais il est certain qu'à la fin du règne de Henri III, cette disposition était en usage à l'hôtel de Bourgogne. Trois gravures de Jenet, de Jean de Gourmont ou de Liefrinck, conservées à la Bibliothèque nationale, nous montrent des scènes de théâtre, vers 1580, avec les rideaux flottants à larges plis sur le fond et maintenus par le haut au moyen d'anneaux que l'on accroche à une tringle.

Les acteurs soulèvent ces rideaux pour faire leur entrée ou leur sortie. C'est le seul décor en usage jusqu'au commencement du dix-septième siècle. A cette époque, on n'éclairait pas non plus la salle puisque l'on jouait en plein jour, et que de larges baies, sorte de fenêtres primitives, laissent pénétrer la lumière. Il y a des accessoires de théâtre, tels qu'une table, une chaise ou un coffre. On s'en servait déjà dans les représentations de mystères et des farces du quinzième siècle, entre autres, dans celle de Patelin, et les gravures sur bois de l'édition Germain Beneau (1492), nous montrent le juge assis sur une chaise, et le marchand derrière sa table formant comptoir.

Quant au costume, nous pouvons dire qu'il n'y en avait point. Les acteurs, plus que pauvres, sont vêtus comme les gueux et les débauchés qui assistaient aux représentations.

Les pièces qu'on joue n'ont guère de succès que grâce à leur inconvenance. C'est là ce qui attire le public qui quitte les cabarets pour se rendre au théâtre. Encore, en plein siècle de Louis XIV, à une *première représentation de Racine*, celle d'*Andromaque*, la salle de l'hôtel de Bourgogne sera vide, parce que, à la même heure, aura lieu à la Grève une pendaison. Le Cartouche qu'on exécute et le chef-d'œuvre tragique que l'on représente pour la première fois, n'ont qu'un seul et même public, encore assez restreint, pour qu'il ne puisse se dédoubler !!!

Durant le règne de Henri IV, une seule des pièces du répertoire de l'hôtel de Bourgogne a survécu, grâce au journal de l'Estoile. Voici en quels termes il la décrit :

C'étaient un mari et une femme qui querellaient ensemble; la femme criait après son mari de ce qu'il ne bougeait tout le jour de la taverne, et cependant qu'on les exécutait tous les jours pour la taille qu'il fallait payer au Roy qui prenait tout ce qu'ils avaient et qu'aussitôt qu'ils avaient gagné quelque chose c'était pour lui et non pas pour eux. C'est pourquoi, disait le mary, en se défendant, il en faut faire meilleure chère; car que diable nous servirait tout le bien que nous pourrions amasser, puisqu'aussi bien, ce ne serait pas pour nous, mais pour ce beau Roy. Cela fera que j'en boirai encore davantage et du meilleur. J'avais accoutumé à n'en boire qu'à trois sols; mais par Dieu ! j'en boirai dorénavant à six pour le moins! Monsieur le Roy n'en croquera pas de celui-là. Va m'en quérir tout à cette heure et marche! — Ah malheureux! répliqua cette femme et à belles injures, merci Dieu ! vilain me veux-tu ruiner avec tes enfants? Ah ! foi de moi il n'en ira pas ainsi. Sur ces entrefaites, voici arriver un conseiller à la cour des aydes, un commissaire et un sergent qui viennent demander la taille à ces pauvres gens, et, à faute de payer, veulent exécuter. La femme commence à crier après; aussi fait le mari qui leur demande qui ils sont. — Nous sommes gens de justice, disent-ils. — Comment! de justice!, dit le mari. Ceux qui sont de justice doivent faire ceci, doivent faire cela et vous faites ceci et cela (décrivant naïvement en son patois toute la corruption de la justice du temps présent). Je ne pense pas que vous soyez ce que vous dites. Montrez-moi votre commission. — Voici un arrêt, dit le Conseiller. Sur ces entrefaites, la femme s'était saisie inutilement d'un coffret sur lequel elle se tenait assise; le commissaire l'ayant avisée, lui fait le commandement de se lever de par le roy et leur en faire l'ouverture. Après plusieurs altercations, la femme ayant été contrainte de se lever, on ouvre ce coffret duquel sortent à l'instant trois diables qui emportent et traoussent en masse M. le Conseiller, le commissaire et le sergent, chaque diable s'étant chargé du sien.

Cette représentation valut aux comédiens plusieurs jours de prison. Mais le roi, ajoute l'Estoile, leur pardonna de bon cœur parce qu'ils l'avaient fait rire jusqu'aux larmes. N'est-ce pas là un des traits les plus saillants du caractère de Henri IV? Comme Figaro, il prend les choses en riant et met toujours les gens d'esprit de son côté!

Tel que nous venons de le décrire, bouge infect et salle de débauche, l'hôtel de Bourgogne fut cependant le théâtre où se représentèrent, à partir de 1628, les chefs-d'œuvre incomparables de Corneille : ce fut sa réhabilitation ; car, à partir de cette date, non seulement les femmes jouèrent sur la scène d'une façon constante, mais les per-

sonnalités féminines les plus en nom y vinrent comme spectatrices. Les représentations de l'hôtel de Bourgogne furent désormais considérées comme des régals de haut goût et des fêtes du meilleur ton. Nous avons vu que sous Henri IV et Louis XIII il était loin de cette sociabilité et que le théâtre français, à ses débuts, n'était pas précisément ce qu'il est devenu depuis.

GERMAIN BAPST.

LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME

LE CORDON DE SONNETTE

Il y a des cordons de sonnette de deux sortes : le cordon de sonnette d'usage et le cordon de sonnette de parade.

Il va sans dire que nous ne parlerons pas du premier; un vulgaire pied de biche et une chaînette de fer ou une cordelette toute simple y suffisent, et toute parure non seulement serait inutile, mais constituerait un nonsens dans la sonnette extérieure des maisons ou des appartements.

Il n'en sera pas de même au salon. Figurez-vous, des deux côtés de la grande glace qui recouvre, au-dessus de la muraille, deux bandes de soie moirée, de taffetas, de satin, dont la largeur variera de douze à quinze, même à dix-huit centimètres, et que de délicates peintures orneront. Ne trouvez-vous pas que le coup d'œil sera autrement décoratif et joli que celui du grand cordon de laine tressée pourvu, à son extrémité, d'un gros gland.

Ce n'est pas pourtant que nous ayons contre le gland une rancune. Il y a des cas, surtout si la bande est relativement étroite, où nous le préférerons; il y en a d'autres où nous choisirons le simple anneau, d'autres où nous le remplacerons, comme vous le voyez dans la gravure ci-contre, par des effilés de perles, d'autres enfin où nous emploierons une poignée en forme de trapèze régulier ou de rectangle.

Quant à l'étoffe de soie, il n'est nullement besoin qu'elle soit assortie aux tons du mobilier. Le cordon de sonnette, quand on le traite ainsi, est un objet de haute fantaisie; par conséquent, plus il tranchera sur le reste, plus l'effet produit sera heureux.

Les sujets à peindre, inventez-les vous-même, si possible. Rien n'est joli, sur ces bandes, comme les fleurs : vous choisirez, cela se conçoit, quand vous les étudierez sur nature ou quand vous les copierez d'après d'autres, les fleurs à haute tige, à hampe dure, comme les lis, les iris, les glaïeuls. Suivant la couleur de la soie, vous ferez un fond sur lequel vous peindrez, ou vous travaillerez directement sur l'étoffe.



LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME. — Cordons de sonnette.

Quantité d'autres sujets peuvent se prendre : tantôt, comme dans notre gravure, un paysage décoratif avec une architecture légère, et surtout beaucoup de ciel; tantôt comme dans les kakémonos japonais, vous diviserez en trois la hauteur : aux deux extrémités, de l'ornement, et un ornement autant que possible emprunté à la Chine et au Japon; un ou plusieurs personnages dans le milieu, qui tiendra beaucoup plus de place à lui seul que les deux autres parties, dont vous ferez simplement des bordures.

Vous n'aurez, pour ces motifs de milieu, que l'embarras du choix; le moindre crépon japonais à deux sous vous fournira tous les éléments de la bordure et deux ou trois personnages en même temps, — paysans courbés sous un fagot, portefaix chargés d'une malle et cheminant, *daïmios* avec leur entourage guerrier, coquettes *mousmés* s'éventant. Si vous ne vous faites pas un chef-d'œuvre avec cela, c'est que vous ne l'aurez pas voulu.

JORDANT.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

UNE SERVANTE



Une Servante. — Peinture de M. Falguière. — Salon des Champs-Élysées de 1892. — Gravure de Bellenger.

M. Falguière n'est pas seulement un des maîtres de la sculpture française: il est un de nos peintres les plus robustes, les plus fermes.

Veut-on s'en convaincre? Il suffit de jeter les yeux, au musée du Luxembourg, sur cette mañola Sévillane qu'il a rencontrée, au cours d'un voyage en Espagne, et qu'il a portraiturée, rafraîchissant, avec le traditionnel éventail, son visage au teint d'ambre. Qu'on se rappelle également les *Lutteurs* qui firent sensation, il y a huit

ou dix ans, au Salon, et qu'un musée de province s'est offerts. Nus jusqu'à la ceinture, deux lutteurs s'enlacent, dans un petit cirque sablé, aux applaudissements d'une salle enthousiaste.

Ces deux morceaux que nous venons de décrire étaient peints dans une gamme foncée et très chaude. *Une Servante*, que le maître a exposée cette année au Salon des Champs-Élysées, inaugure une nouvelle manière. Assise devant la maison, par un beau jour d'été, une accorte fille en corsage de toile bleue, dont les manches, relevées jusqu'au coude, laissent à nu l'avant-bras, récure une marmite; et le tableau, dans sa simplicité, est charmant. Il est exécuté dans une gamme joyeuse de tons clairs. Non moins solide que ses aînées, cette dernière œuvre ajoutera un titre de plus à la réputation que M. Falguière s'est si justement acquise.

Y. M.

LE BOULET D'OR

NOUVELLE

I

Si la fortune contribue au bonheur de ses favoris, elle ne leur assure pas toujours la tranquillité.

Cette réflexion, l'archi-millionnaire James Balderby, natif de Baltimore, dut se la faire, le jour même de son installation à Paris avec sa femme et sa fille, dans un somptueux hôtel de l'avenue de Villiers.

Il achevait de déjeuner lorsqu'on lui annonça un visiteur. James n'attendait personne. Il examina la carte que son valet de chambre lui présentait sur un plateau d'or et y lut avec surprise : *De Manillon, rédacteur au journal* Le Rapide.

— C'est un journaliste parisien, dit-il. Ma foi, je ne serais pas fâché de savoir si ces gens-là sont aussi indiscrets que leurs confrères de chez nous.

Il descendit au salon, du pas tranquille de l'homme arrivé.

Fort bien, le journaliste français : mise des plus correctes, manières distinguées.

Le nabab, en brave homme qu'il était, simple comme tout bon fils de ses œuvres, le mit tout de suite à son aise.

— Je suis James Balderby. Que me voulez-vous, monsieur ?

— Vous interviewer.

— Ah ! cela se fait donc aussi chez-vous ?

— Il ne faut pas nous le reprocher, monsieur Balderby, puisque c'est vous autres Américains qui nous avez donné le mauvais exemple.

— Très bien. Je vous écoute.

Il souligna ces mots d'un geste étrange, incompréhensible : il étendit le bras droit, poing tourné en dehors, puis d'un brusque mouvement, il le ramena en oblique devant lui.

— C'est un tic, pensa de Manillon.

Au cours de l'interview, Balderby usa et abusa de ce tic. A cet instant, sa physionomie, très douce au repos, devenait féroce ; une lueur rouge lui passait dans les yeux.

Le reporter en conclut, peut-être un peu trop vite, que ses questions lui portaient sur les nerfs ; mais ayant reçu de son rédacteur en chef mission de fouiller dans le passé, le présent et l'avenir de l'illustre Balderby, il resta sur la brèche jusqu'à épuisement de patience américaine.

Le nabab, c'était certain, n'avait jamais dû perdre grand temps à s'écouter parler. Bien que possédant suffisamment la langue française, ses réponses furent d'un laconique désespérant. Quant il eut assez de la sellette, il se leva, disant :

— C'est fini, n'est-ce pas ?

Et son tic du bras droit s'accentua, sec, nerveux, formidable.

— Il me reste à vous remercier, dit de Manillon.

— Moi pas, fit le yankee, avec un bon sourire. Est-ce que vous allez mettre tout ça dans votre journal ?

— Sans doute, monsieur Balderby.

— Et ça intéressera vos lecteurs ?

— Beaucoup. Le devoir du *Rapide* est de renseigner le public sur l'arrivée à Paris des personnages de votre importance.

— Vous me flattez. Ma fortune est importante, il est vrai, mais je ne suis qu'un fort petit personnage. Je n'ai d'autre mérite que d'avoir réussi dans des opérations industrielles, commerciales et financières.

Le lendemain matin, à son réveil, James se faisait apporter le *Rapide*. Il y trouva, en première page, un filet de cent quarante-deux lignes rapportant assez fidèlement l'interview de la veille.

Et comme ce filet ne disait que du bien de lui, il goûta pour la première fois aux douceurs de la réclame.

II

James Balderby n'était venu en France que pour complaire à sa femme, Française d'origine et de cœur.

Restée belle en dépit de ses quarante-deux ans, d'une beauté opulente que les millions du nabab encadraient superbement, Mme Balderby était la fille d'un commandant en retraite qui, pris de la folie de l'or, se fourvoya dans les placers de la Californie.

C'était pour sa petite Marie que ce vétéran de la gloire rêvait la fortune. Il l'emmena en Amérique, la plaça dans un pensionnat français de New-York et partit à la découverte.

Six mois après, Marie, à peine âgée de quatorze ans, apprenait qu'elle était orpheline : son père, désespéré de n'avoir pas réussi, s'était tué d'un coup de revolver, sur le seuil du pensionnat où il venait de l'embrasser pour la dernière fois.

L'aventure fit du bruit dans New-York. Le reportage la développa sous toutes ses faces. On poussa la conscience professionnelle jusqu'à publier, dans les journaux illustrés, le portrait de la fille du suicidé : une tête gracieuse qui justifia le renom de nos Parisiennes.

Des personnes charitables se proposèrent pour recueillir l'orpheline. Marie refusa toutes les offres. Elle se plaisait au pensionnat et ne demandait qu'à y rester. Mais qui paierait les frais considérables de son éducation? Un anonyme s'en chargea et tint parole jusqu'au bout. Il ne recula devant aucun sacrifice. Sa protégée eut toute latitude de se perfectionner dans les arts d'agrément : musique, dessin, peinture, danse, gymnastique, équitation, vélocipédie. Et comme elle excellait en chaque spécialité, à dix-huit ans elle était une jeune fille parfaite : instruite jusqu'au bout des ongles, pianiste accomplie, peintre amateur de distinction, souple à rendre des points à



Un beau jour la directrice du pensionnat présenta à Marie un gentleman...

un clown, amazone et bicycliste infatigable.

Qu'allait-elle devenir, sans fortune, avec tous ces talents? Grave question que résolut victorieusement son bienfaiteur anonyme.

Un beau jour, la directrice du pensionnat présenta à Marie un gentleman ni beau ni laid, ni commun ni distingué, ni vieux ni jeune, mais dont le visage exprimait la bonté, la franchise et l'énergie.

— Je suis, lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler légèrement, celui qui a remplacé votre père.

Marie s'inclina respectueusement. Des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux.

— Dans quelques jours, ajouta l'inconnu, vous serez libre de votre destinée. Pour vous faciliter le dur chemin de l'existence, je vous ai fait donation d'une rente annuelle de cent mille francs dont le capital reviendra à vos héritiers. Ne me remerciez pas, mademoiselle, vous l'avez déjà fait par votre conduite exemplaire, votre ardeur au travail, et surtout par la gratitude qui se lit dans vos *beaux* yeux.

Rien n'égale la puissance d'un adjectif bien placé. Marie en fut si touchée qu'un an après elle épousait son bienfaiteur, lequel n'était autre

que James Balderby. De cette union naquit Suzanne, portrait vivant de sa mère, au physique comme au moral.

Oui, James Balderby était un homme heureux. Le bonheur incarné!

Comment aurait-il pu refuser à sa femme de revoir la France, dans ce Paris dont elle avait conservé un souvenir éblouissant?

Suzanne, qui allait sur ses dix-sept ans, était ravie de ce voyage; elle avait entendu sa mère vanter si souvent Paris, capitale du monde des arts, la ville hospitalière par excellence.

Et en présence de l'accueil si flatteur qu'on lui faisait par le puissant organe du *Rapide*, Balderby se félicitait d'avoir traversé l'Océan, abandonné ses grandes affaires, fait trêve à ses ambitions insatiables de manieur d'argent.

Il jouissait enfin de ses millions.

Le monde *select* tint à honneur de posséder ce demi-civilisé; il se laissa prendre.

Tout Paris s'occupa de lui, parce que Balderby, sans y prétendre, l'étonna. Il était entré de plain pied dans le domaine de la chronique en achetant l'hôtel d'une actrice en renom et il stupéfia le boulevard par ses prodigalités. On lui attribua un demi-milliard de fortune. Tout ce qui porte un nom dans les arts, les sciences ou la politique, voulut assister à ses fêtes.

Paris se lasse vite et brise facilement ses idoles. Paris mentit à sa renommée et, cette fois, ne se lassa point. James vivait heureux, épanoui, goûtant à la ville de tous les rêves, comme un gourmet se délecte à un dessert de choix.

Resté bon homme, malgré d'incalculables richesses, Balderby ne jouit pas longtemps de sa félicité. Il traitait tout le monde sans façon; la chronique le lui rendit. Elle se fit douce, d'abord, aimable et familière, mettant son esprit sur le compte du nabab et lui prêtant des idées originales, comme celles d'offrir à sa femme un jupon de calicot à cinquante centimes brodé de vieux point de Venise à cinq cents francs le mètre; à un ténor, réputé pour sa bêtise, quatre bottes de foin à chacune desquelles était attaché un cheval de mille louis. Puis, quand elle l'eut chargé d'excentricités, la chronique se fit curieuse, indiscrète, cancanière, se targua de connaître les moindres détails de la vie privée du nabab. Après avoir vanté les fêtes de James, les toilettes de Mme Balderby et de Suzanne, les diamants de l'une, la simplicité de l'autre, certains reporters, à court de documents, se mirent en frais d'imagination.

On alla jusqu'à prétendre qu'un concours de beauté s'était tenu à l'hôtel Balderby, au milieu d'un bal costumé : le prix de majesté était échu à l'amphitryonne, en pivoine, celui de séduction à Suzanne, en myosotis.

James lut ces turpitudes et ses gros sourcils se froncèrent. Un juron lui échappa. Il étendit son poing fermé, les doigts en dehors, puis, d'un coup sec, ramena le bras.

Ce n'était pas fini : des marchands d'échos firent parcourir à Suzanne la gamme incohérente des prétendants les plus étranges. En vain, les démentis succédaient aux démentis; en vain Mme Balderby, se laissant interviewer pendant un voyage de James à Londres, déclara-t-elle que, selon la coutume américaine, Suzanne n'aurait pas un sou de dot, l'existence de ces braves nababs leur devint insupportable. On émit des doutes sur la fortune de Balderby, puis sur l'origine de cette fortune. Le bruit courut que James avait arrêté des trains de chemins de fer et détroussé des émigrants dans les prairies du Far-West. Jusqu'à des canards illustrés qui, pour expliquer son tic du bras droit, représentèrent le pauvre millionnaire, couteau en main, scalpant un Peau-Rouge.

Des échos à clé circulèrent de feuille à feuille, de bouche à bouche. On insinua que Mme Balderby — laquelle buvait de l'eau par ordonnance de la Faculté — se grisait à l'américaine, solitairement, avec tout ce qui lui tombait sous la main : wisky, brandy, bières allemandes ou champagne.

Vraiment l'on eût dit qu'une conspiration de quelques mauvais plaisants sans vergogne s'était juré d'obliger les Balderby à quitter la France !

James fût déjà reparti sans sa femme, qui n'était pas encore lasse de Paris et à laquelle il laissait d'ailleurs ignorer les trois quarts de ces misères.

Mais sa vie était empoisonnée. On parlait de lui tous les jours et il n'était point d'absurdités qu'on n'inventât. On le taxa d'avarice sordide, lui qui jetait l'or à la pelle! Dans les scandales que, de loin en loin, le reportage dépiste, des noms connus se trouvent parfois mêlés, des familles honorables compromises; peu s'en fallut qu'on n'imprimât tout vif celui de James, sans égard pour ses habitudes patriarcales et la sévérité de ses mœurs.

(*A suivre.*) JULES MARY.



LE NOUVEAU PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE

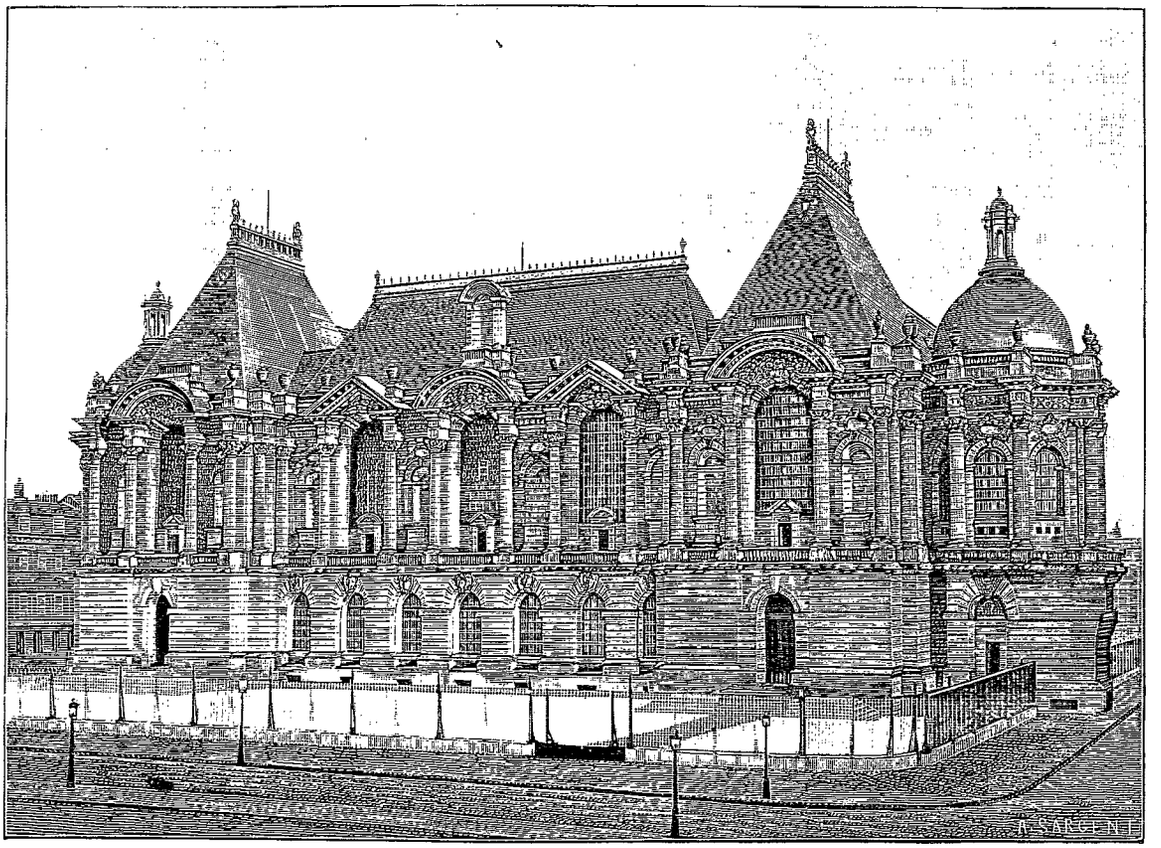
La ville de Lille vient d'inaugurer le somptueux édifice qu'elle a consacré à ses riches collections artistiques.

Notre gravure donne de ce monument une idée suffisante, et nous n'avons pas à le décrire en détail.

Toutefois, il convient d'expliquer que, construit sur les plans de MM. Bérard et Delmas, architectes, il forme un vaste quadrilatère de 3,360 mètres carrés. Il est aligné sur la place de la République, où sera érigée la statue équestre du général Faidherbe, et il fait face à l'hôtel de la préfecture du Nord. Une large cour antérieure le précède et un beau parc de plus d'un hectare de superficie le suit ; une large grille de fer entoure le tout.

Comme on le voit, le style est inspiré surtout par la Renaissance.

Le nouveau palais des beaux-arts de Lille comprend un entresol et un étage. L'entresol, qui est entièrement voûté, est destiné à la galerie de sculpture, aux collections préhistorique et anti-



LE NOUVEAU PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LILLE.

que, au musée archéologique, au musée numismatique, — Lille possède une très riche collection de monnaies et de médailles, — au musée ethnologique et, enfin, au musée des arts décoratifs.

Deux larges escaliers conduisent à l'étage supérieur. Ils sont enfermés dans les édicules octogones qui font, de chaque côté de l'édifice, saillie à l'extérieur.

Cet étage est réservé au musée de peinture et à une précieuse collection de dessins qui ont été, en majeure partie, légués à la ville de Lille, par un généreux artiste et amateur, le chevalier Wicar, mort à Rome. C'est également à cet étage que sera déposée à une place d'honneur cette incomparable merveille que tous les musées du monde envient à celui de Lille, et qui est connue sous ce titre fort vague : *La Tête de cire*. Qu'est-ce que ce buste délicieux de jeune fille? D'où vient-il? A quelle époque remonte-t-il? Autant de questions qui n'ont pas encore été, croyons-nous, résolues. On a attribué à Raphaël cette angélique et douce œuvre d'art. Mais il semble qu'elle soit beaucoup plus récente et qu'elle ne remonte guère au delà du siècle dernier. Quoi qu'il en soit, c'est un pur chef-d'œuvre et les Lillois ont parfaitement raison d'en être fiers.

Du reste, les collections de Lille ne sont pas célèbres par la seule *Tête de cire*. Elles renferment nombre de tableaux et de dessins d'une importance capitale. On y remarque dans la peinture, parmi 450 tableaux environ, trois fort beaux Andréa del Sarto, *la Vierge*, *l'Enfant Jésus* et *Trois anges;* un Paul Véronèse : *le Martyre de saint Georges* ; plusieurs Rubens dont, notamment, une *Descente de la Croix;* des Van Dyck ; des Philippe de Champaigne; des Jordaens et, au nombre des modernes, des œuvres remarquables de Delacroix et de Courbet.

La collection Wicar est plus riche encore, s'il

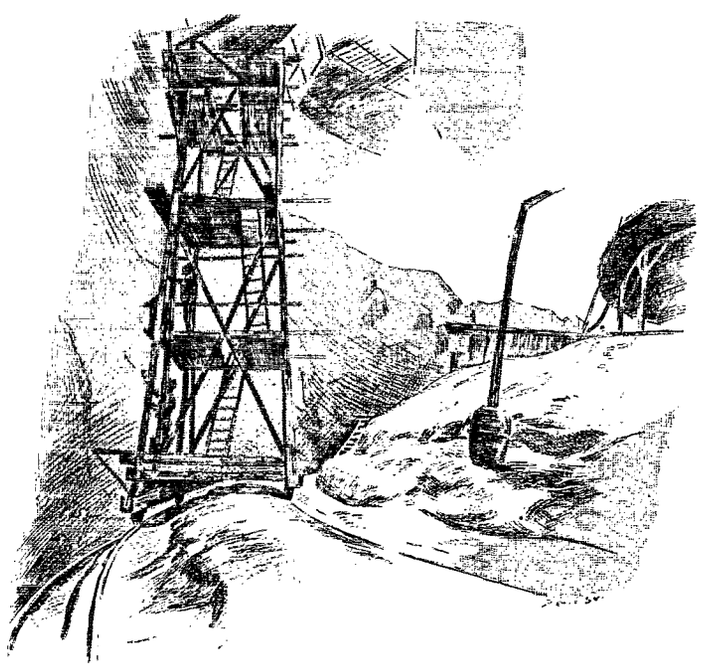
est possible. Les dessins qu'elle renferme sont d'une rare beauté : les noms les plus illustres de l'art pictural y sont représentés, et parmi eux : Michel Ange, Raphaël, Léonard de Vinci, Mantegna, Giotto, Fra Bartolommeo, le Corrège, le Titien, le Tintoret, Holbein, Poussin, etc., etc.

Le bel édifice de MM. Bérard et Delmas, destiné à contenir ces richesses, n'a pas coûté moins de 4,200,000 francs. Une grande partie de cette somme, soit plus de 3 millions de francs, ont été réunis au moyen d'une loterie autorisée par l'État. Le trésor municipal a fourni le surplus. Les travaux, commencés le 2 août 1885, viennent d'être terminés.

A. P.

COMMENT ON FAIT UN PANORAMA

Nous n'avons pas, il convient de le dire en commençant cette brève étude, la prétention d'expliquer comment on fait un panorama, avec une précision telle que nos lecteurs soient à même, dès maintenant, d'en peindre un, si pareille fantaisie leur vient. Nous voulons simplement, à propos d'un panorama qui, par ses dimensions, est l'un des plus importants qui aient été construits jusqu'à présent, donner quelques éclaircissements sur un art et sur une industrie tout à fait modernes. C'est donc uniquement à propos de ce panorama, le « Panorama des Alpes », qui est destiné à l'Exposition de Chicago, que trois artistes distingués, MM. Baud-Bovy, Burnand et Furet, sont occupés à peindre en ce moment à Paris, que nous allons essayer de dire comment on fait une de ces toiles immenses qu'on appelait très justement, au début du siècle, un *tableau sans bornes*.



1° Un échafaudage sur les rails.

I

La Suisse ne sera pas seulement représentée à la prochaine Exposition universelle de Chicago, par des spécimens de chacune de ses industries et de chacune de ses productions naturelles, mais encore par une fraction notable de son territoire, et voici comment :

On ne pouvait songer, sans doute, à transporter à Chicago une partie des Alpes elles-mêmes. Cette opération — quelle que fût la réputation d'audace des Américains — offrait des difficultés telles que, y eussent-ils songé, ils y auraient dû renoncer aussitôt. Mais si on ne transportait pas la montagne en Amérique, ne pouvait-on pas, au moins, en transporter une représentation d'une fidélité absolue, et procurer, aux Américaines des plaines, la sensation peu connue du vertige? On s'adressa, pour résoudre ce problème, à un peintre de beaucoup de talent, très amoureux des Alpes et qui passe la majeure partie de son existence à deux mille mètres en moyenne au-dessus de nous : M. Baud-Bovy, dont les tableaux ont obtenu un légitime succès aux divers Salons du Champ-de-Mars et à l'Exposition universelle de 1889.

M. Baud-Bovy, après avoir médité quelque temps, déclara que rien ne s'opposait à ce qu'on donnât aux Américains la sensation des Alpes, et qu'il avait pour cela un projet.

A quelque distance de sa résidence ordinaire, dans l'Oberland bernois, M. Baud-Bovy connaissait une merveilleuse sommité, qui n'a pas encore une très grande réputation, et qui n'est pas d'une hauteur démesurée (2,345 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer), le Mœnnlichen. Le Mœnnlichen jouit d'une incomparable situation. Séparé de la chaîne des Alpes par trois vallées profondes, il se dresse au milieu d'un cirque prodigieux de sommets, de rochers, de glaciers et de pâturages. Au sud et à l'ouest, ce sont la Jungfrau, l'une des plus hautes montagnes d'Europe (4,167 mètres), le Wetterhorn, le Schreckhorn, etc., qui dressent dans le ciel leurs monumentales silhouettes. Au nord et à l'est, le paysage, moins tourmenté, laisse apercevoir très loin la ligne d'un violet doux et monotone du Jura; plus près, le lac de Thoune met une tache bleu foncé au fond d'une vallée.

Mais c'est en vain que nous essayons de décrire ce site. La majesté de la montagne échappe à toute analyse.

En revanche, le pinceau du peintre est, en cette matière, plus éloquent et, mieux que nous, il peut essayer de reconstituer sur la toile la souveraine ampleur des Alpes. M. Baud-Bovy avait le site qu'il s'agissait de représenter. Le Mœnnli-

chen allait devenir le centre d'un panorama reproduisant avec une fidélité rigoureuse le paysage immense qui se développe autour de lui...

II

Mais, d'abord, qu'est-ce qu'un panorama? Et comment fait-on un panorama?

Nous allons répondre d'abord à la première question. Nous verrons ensuite comment M. Baud-Bovy et ses collaborateurs ont exécuté celui qu'ils dédient à la gloire des Alpes.

On raconte que vers 1785, un jeune artiste écossais, Robert Barker, étant en prison sous le coup de poursuites pour dettes, remarqua dans sa cellule, éclairée au moyen d'un soupirail percé dans le plafond, des effets d'optique très particuliers. La lumière, tombant le long de l'une des parois, se répandait jusque sur le sol. Une lettre que le jeune prisonnier appliqua contre cette paroi lui apparut dans des conditions tout à fait anormales. Il se promit d'utiliser cette découverte et c'est ce qu'il fit aussitôt qu'il eut recouvré sa liberté.

Dès 1787, Robert Barker prenait un brevet d'invention (1). Ce brevet contient une description en termes précis du panorama. Cinq ans plus tard, en 1792, il exposa une première toile : « La flotte anglaise ancrée entre Portsmouth et l'île de Wight ». Huit ans après, Paris et Berlin étaient pourvus, à leur tour, de panoramas. C'est, à Paris du moins, l'Américain Robert Fulton, célèbre surtout pour sa participation à l'invention des bateaux à vapeur, qui intronisa la nouvelle invention. Les deux fameuses coupoles du boulevard Montmartre, qui, démolies aujourd'hui, ont donné leur nom au passage des Panoramas, furent construites alors. Les premières toiles exposées dans ces coupoles représentaient la vue de Paris, prise du sommet du dôme central des Tuileries, et l'autre, l'évacuation de Toulon par les Anglais en 1793. On annonça le premier en ces termes : « Le panorama, ou tableau sans bornes, représentant une superbe vue de Paris et de ses environs, prise du haut du palais des Tuileries, est ouvert tous les jours à la nouvelle rotonde située jardin dit d'Apollon, boulevard Montmartre, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Prix d'entrée : 1 fr. 50 par personne. »

Tableau sans bornes, telle est en effet la caractéristique du panorama. M. Germain Bapst, à qui nous devons une intéressante étude (2) sur l'histoire de ces œuvres picturales, en expose ainsi le principe d'après M. Dufourny, membre de l'Institut : « Le panorama est une peinture circulaire exposée de façon que l'œil du spectateur, placé au centre, et embrassant tout son horizon, ne rencontre que le tableau qui l'enveloppe. La vue ne permet à l'homme de juger des grandeurs et des distances que par la comparaison; si elle lui manque, il porte un jugement faux sur ce que sa vue perçoit. »

Éclairée par en haut, de façon que la lumière soit égale partout, protégée contre le soleil par des tentures, la toile borne donc de toute part l'horizon du spectateur. Et comme le spectateur n'a aucun point de repère, qui lui permette de faire une comparaison, il est le jouet d'une illusion, illusion d'autant plus émouvante et esthétique que la toile reproduit plus sincèrement la réalité.

III

Voyons maintenant comment on a procédé pour le panorama des Alpes.

Le Mœnnlichen, nous l'avons dit, est à 2,345 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le paysage qui se développe de là-haut, autour du spectateur, a été divisé en trois parties. M. Baud-Bovy a choisi le groupe des montagnes qui comprend la Jungfrau, le Breithorn, le Tschingelhorn, le Gspaltenhorn, le Blumlisalp, le Schilthorn, le Niesen, etc. Cette partie comprend, en outre, la profonde vallée de Lauterbrunnen, qui est creusée au pied même du Mœnnlichen. M. Eugène Burnaud, un peintre du plus grand mérite, a choisi la partie qui se trouve à gauche de la première; elle est formée par une vallée, celle du Grindelwald, au-dessus de laquelle s'élèvent deux admirables montagnes, le Wetterhorn et le Schreckhorn. Enfin, M. Francis Furet, le digne émule des précédents, s'est chargé de peindre sur la toile la partie opposée aux deux précédentes : elle contient la longue ligne du Jura, le lac de Thoune et la vallée des Zwei-Lutschinen.

La circonférence à recouvrir de peinture n'est pas moindre de 112 mètres. Cette énorme bande de toile, déroulée circulairement, a 17 mètres de hauteur (1). Elle est fortement tendue vers le sol au moyen de poids en fonte.

Or, chose curieuse, malgré ces poids, qui représent un chiffre considérable de kilogrammes, la toile ne se tend pas d'une façon absolue. Elle est bien parfaitement rigide, mais elle forme, au centre, une convexité difficilement explicable, et qui a pour résultat de dérouter les peintres, dont les effets sont souvent fâcheusement modifiés par cette complication imprévue.

Avant de poursuivre notre explication, il convient de dire que nos trois peintres ont résidé longtemps — deux mois environ — sur le Mœnn-

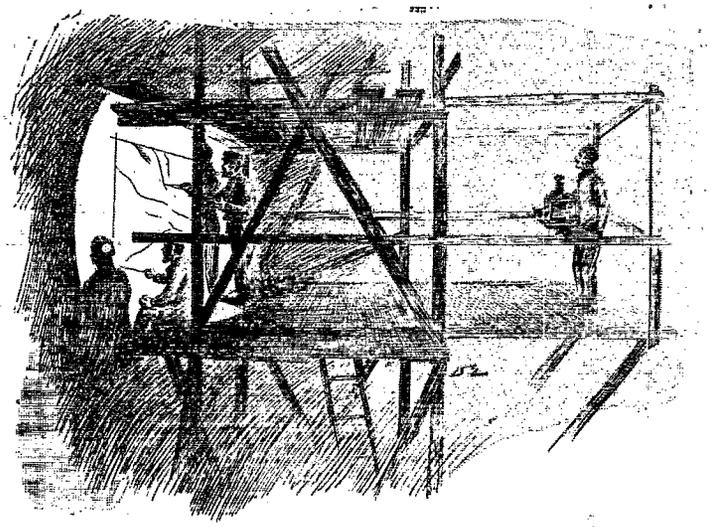
(1) Exactement le 19 juin 1787.

(2) C'est à l'étude de M. Germain Bapst, notre éminent collaborateur, que nous empruntons quelques-uns des renseignements que nous donnons ici.

(1) Une bande de toile d'une telle dimension (2000 mètres carrés) n'est pas, on le conçoit, tissée d'un seul morceau. Ces étoffes sont fabriquées en Belgique, sur des métiers larges de huit mètres — ce qui est déjà fort beau — et les fragments en sont rapportés les uns aux autres. Pour transporter à Chicago le Panorama des Alpes, l'une des coutures sera défaite, et la toile tout entière roulée autour d'un cylindre. On aura, ainsi, un énorme colis de 17 mètres de longueur et d'un diamètre considérable.

ichen. Ils y ont fait, à une échelle minutieusement arrêtée d'avance, une esquisse du fragment du paysage qui les concernait. En outre, ils ont pris, soit à l'huile, soit à l'aquarelle, soit au moyen de la photographie, d'innombrales documents. A l'aide de ces croquis et de ces documents, ils ont exécuté une maquette — peinte à l'huile — au dixième de la grandeur définitive.

Puis cette maquette, soigneusement revue, a été calquée; le calque en a été photographié par petits carreaux de 17 centimètres de côté. Enfin, chacun de ces carreaux a été projeté, grandi dix fois sur la toile, au moyen d'une sorte de lanterne magique.



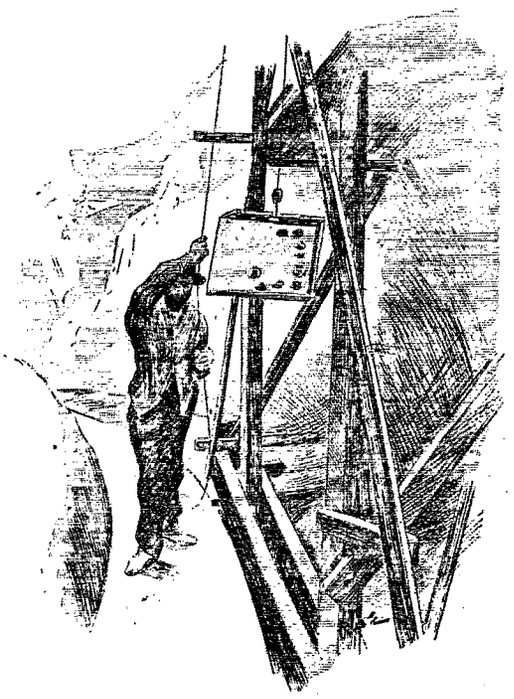
Comment on fait un panorama. — 2° Les projections lumineuses.

Les dessins de notre collaborateur David Estoppey représentent les différentes périodes de cette énorme opération, qui consiste à recouvrir de peinture, d'une façon harmonieuse et précise en même temps, une surface de deux mille mètres carrés de toile, dont, tous frais comptés, on peut évaluer le coût à environ 200 francs le mètre carré.

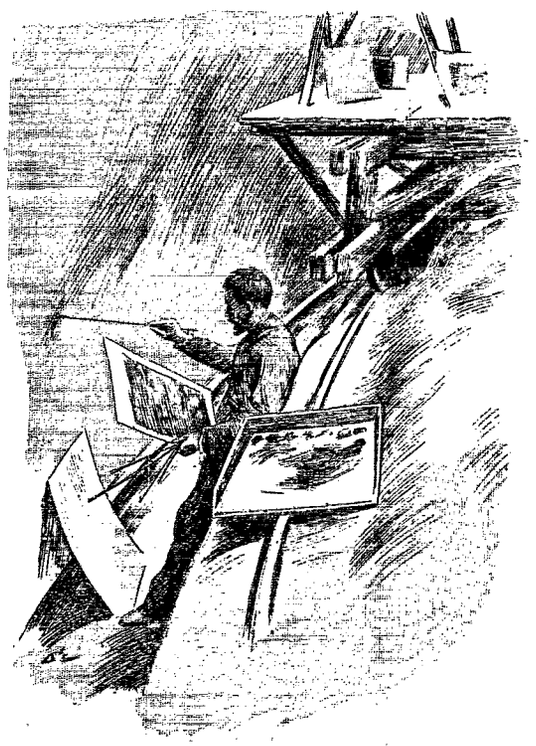
C'est d'abord une figure générale du panorama en voie d'achèvement. L'immense toile circulaire est dans sa position verticale.

On aura une idée de sa dimension si l'on se rappelle que sa hauteur (17 mètres) est celle d'une maison ordinaire de trois étages. Au centre s'élève la plateforme, et tout le terrain vague qui sépare la toile de celle-ci. Ce terrain sera ultérieurement recouvert de divers accessoires naturels et d'écrans, qui, en s'harmonisant avec la toile, donneront aux objets qu'elle représente le recul nécessaire pour l'illusion qu'il s'agit de procurer aux spectateurs de la plate-forme (1).

Le long de la toile, sur un chemin de fer circulaire, se trouvent successivement plusieurs



3° Manœuvre hissant une palette.



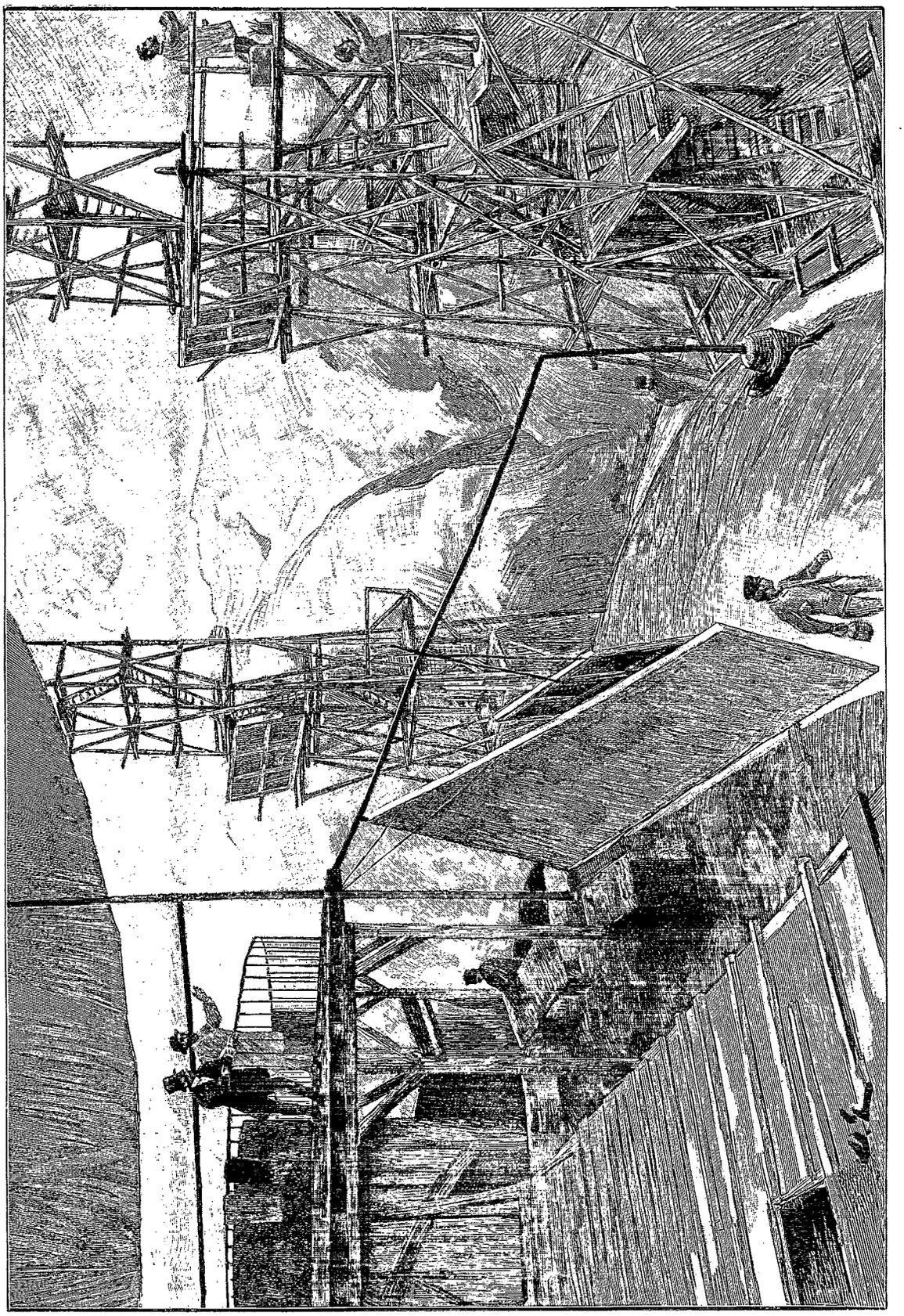
4° Un artiste peignant dans le fossé.

échafaudages (il y en a, pour la confection du Panorama des Alpes, six en tout). Ce sont des

(1) On nous comprend bien : tout l'espace qui se trouve entre la toile et la plateforme des spectateurs, sera recouvert d'*objets réels*, tels que rochers, chalets, bestiaux, etc., dont les dimensions seront plus petites à mesure qu'ils seront plus loin des yeux, et dont la couleur et l'arrangement se combineront exactement avec les objets analogues peints sur la toile.

tourelles, en charpente de bois, munies de roues. Un escalier intérieur permet aux artistes de se placer à portée du morceau qu'ils ont à peindre.

Il est vrai qu'il ne s'agit pas encore de peindre. Les couleurs à l'huile ne font leur apparition qu'après de longs travaux préliminaires. Il a fallu



COMMENT ON FAIT UN PANORAMA. — Vue d'ensemble du Panorama des Alpes actuellement en cours d'exécution. — Dessin de David Estoppey. — Gravure de Piat.

reproduire, à l'aide des projections lumineuses, les maquettes sur la toile. Notre croquis n° 2 représente présisément cette opération. On voit sur la toile se marquer en noir le dessin de la maquette. Les aides de MM. Baud-Bovy, Burnand et Furet repassent au fusain ces lignes noires.

De la sorte, on a obtenu, sur toute la toile, un croquis complet du panorama.

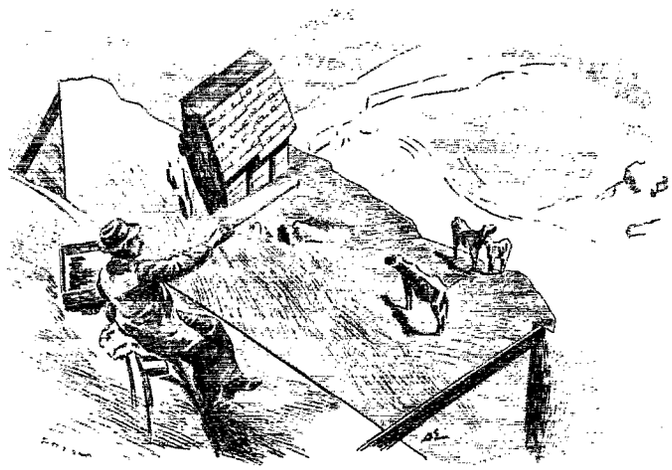
Une fois le croquis fait, il a fallu se mettre d'accord sur le ton général de l'œuvre. Il était nécessaire, en effet, pour qu'il n'y eût pas de contraste disgracieux, que les peintres s'entendissent au sujet des couleurs, comme, sur le Mænnlichen déjà, ils s'étaient entendus au sujet de l'heure choisie, qui est entre onze heures et midi.

Puis, on a commencé à peindre.

Les aides de MM. Baud-Bovy, Burnand et Furet, — et qu'il convient de nommer, car eux aussi, sont d'excellents artistes: MM. Martin, Aubry, Henri Van Muyden et Virchaux, — se sont mis courageusement à l'œuvre sous la direction de leurs trois chefs. Pour faciliter leur besogne, sur laquelle leurs chefs d'ailleurs reviennent constamment, ils ont derrière eux la maquette faite par ceux-ci, les photographies, tous les documents, et ils n'ont plus qu'à mettre des couleurs sur la toile, en suivant les indications du croquis qui s'y trouve.

Tous ces artistes sont dissimulés, ici ou là. L'un travaille tout en bas à une lointaine et profonde vallée: assis au bord du terrain, au-dessous du chemin de fer, il brosse largement avec son long pinceau. Cependant, un autre peintre est là-haut, quelque part sur l'échafaudage. Il s'agit de lui faire parvenir des couleurs, sa provision étant épuisée. Et ce n'est pas une petite affaire : vous voyez ce bonhomme qui tire sur une corde. Il hisse ainsi au 2e ou au 3e étage une vaste palette, grande comme un van, et dans laquelle est étalée la substance même des merveilleuses montagnes que nous allons admirer tout à l'heure...

Enfin, un peintre qui travaille à un écran, tel



5° La confection d'un écran.

est le motif du dernier croquis de David Estoppey. L'écran se place à quelque distance de la toile. C'est une pièce de bois, découpée suivant la silhouette du dessin qu'elle représente. Elle se raccordera avec le fond par l'harmonie des couleurs et contribuera à augmenter l'illusion. Des réflecteurs placés entre la toile et les écrans, empêcheront ceux-ci de porter une ombre sur celle-là...

Peu à peu, l'œuvre apparaît, définitive. Les vallées se creusent sous les pieds des spectateurs, avec leurs chalets et leurs bestiaux; une brume transparente en adoucit les colorations et leur donne un plus grand éloignement. Puis, voici les premières lignes sombres des montagnes. Là-bas, un glacier multicolore étincelle. Plus loin, on devine d'insondables abîmes, derrière les rochers qui en sont les immobiles et muettes sentinelles. Enfin, triomphalement surgissent les hautes cimes. C'est bien là leur fière architecture, leur impassible souveraineté. Quiconque a passé par la montagne les reconnaît, retrouve les nobles sensations qu'elles lui a procurées. C'est que MM. Baud-Bovy, Burnand et Furet les aiment, les Alpes, et qu'il y a, dans leur œuvre, quelque chose de leur passion.

MATHIAS MORHARDT.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

I

Suite. — Voyez pages 86 et 126.

On ne sait si l'officier qui commandait la frégate française fut victime d'une panique de son équipage troublé par le nom redouté de Sidney-Smith; toujours est-il que la frégate échouée, sous Beuzeval, fut abandonnée par ses marins, qui gagnèrent la terre dans les chaloupes du bord, tandis que le vaisseau anglais, après l'avoir criblée de boulets, à distance, armait quelques embarcations qui vinrent l'incendier, sous les canons de la redoute.

Des exploits de ce genre se renouvelaient fréquemment. A défaut de navires de guerre, on poursuivait tout, jusqu'aux barques de pêcheurs, et celles qui se hasardaient à sortir devaient avoir une connaissance approfondie des petites criques, où elles se réfugiaient, à la moindre apparence de péril.

De temps en temps, et comme pour narguer la population du Havre, Sidney-Smith, à bord de son vaisseau, louvoyait en vue de la ville et, par distraction ou par habitude, lançait quelques boulets. Un jour du mois d'avril, entre autres, le temps était superbe; un beau soleil de printemps avait attiré les Havrais hors des murs, sur ce Perret aujourd'hui couvert d'ateliers de construction et de maisons, et qui n'était alors qu'un grand espace vide au milieu duquel se dressait la batterie. Les moindres accidents des côtes se dessinaient à perte de vue, depuis la pointe de la Hève jusqu'à l'embouchure de la Dives. Sur la mer calme et unie,

pas une voile ! Tout à coup, un point blanc paraît à l'horizon, du large, grossissant à vue d'œil. Bientôt, on peut distinguer les voiles qui se gonflent sous la brise, puis, quelques instants après, la ligne sombre des batteries d'un vaisseau de haut bord. Alors, le nom de Sidney-Smith circule dans la foule ; c'est lui, c'est le commodore anglais et son infernal vaisseau ! Au même moment, les flancs du navire s'embrasent, comme par magie, et avant que la détonation ait ébranlé l'atmosphère, une pluie de fer s'abat, non loin des promeneurs, sur la mer et sur le sable et les galets du rivage.

Ce fut une panique spontanée, un sauve-qui-peut général. La multitude effrayée s'engouffre sous la porte, trop étroite pour donner passage à ce flot humain. On se bouscule, on s'étouffe, on s'écrase ; les cris et les plaintes des femmes et des enfants blessés se mêlent aux clameurs des hommes, aux détonations lointaines de l'artillerie anglaise et au roulement continuel des boulets qui pleuvent sur la grève, sans grande efficacité, la distance étant trop grande. Quelques-uns, cependant, tombent jusque dans la ville, après avoir ricoché par-dessus les remparts. L'un d'eux pénètre même dans le bâtiment réservé à la municipalité et brise le fauteuil du président.

Peu de jours après, le commodore se réinstalla à bord du *Diamant* et reprit son poste, en grande rade. Cette frégate, construite au Havre même, et lancée dans le courant de l'année précédente, était un véritable chef-d'œuvre d'architecture navale. Elle portait 46 canons, du 18 en batterie, et du 12 sur les gaillards. Elle s'appelait, de son nom français, la *Révolutionnaire ;* mais elle n'avait pas joui longtemps de son nom de baptême, et sa première sortie du Havre fut aussi la dernière : elle était à peine à une dizaine de lieues, au large, que Sidney-Smith la surprit et s'en empara sans coup férir.

Avec son coup d'œil de marin consommé, il se rendit aussitôt compte de l'importance et des qualités supérieures de sa prise, mit à bord de la *Révolutionnaire* quelques-uns de ses hommes, et vainqueur et vaincu firent voile de conserve pour l'Angleterre. Là, le commodore, dont la fortune était considérable, fit aménager à sa fantaisie la frégate française, avec un très grand luxe ; puis, quand il reprit la mer, il la débaptisa, et la *Révolutionnaire* devint le *Diamant*, de la marine royale anglaise, portant le pavillon du commodore Sidney-Smith.

Aussitôt, elle apparaissait en rade du Havre ; et lorsque le temps et le vent le permettaient, elle louvoyait en vue, toute prête à jeter le fer et le feu dans les chantiers qui l'avaient vu construire. Sidney-Smith, toujours très bien renseigné, savait qu'une frégate de premier rang, la *Carmagnole*, armée au Havre et prête à prendre la mer n'attendait, pour appareiller, qu'une occasion favorable, avec ordre de se diriger sur Brest. Sidney-Smith était parfaitement renseigné, et pas un armement n'était fait, dans le port du Havre, sans qu'il en eût connaissance. Il usait, dans ce but, de tous les moyens, même les plus téméraires.

Fréquemment, il était entré lui-même, au Havre, à bord des Américains neutres, et où se parlait la langue anglaise. Malgré l'émancipation récente de l'Amérique, les citoyens de la République transatlantique se faisaient une singulière idée de la gratitude qu'ils devaient à notre pays. Le sang français, répandu à flots sur le sol américain, réclamait peut-être autre chose qu'une trahison, si petite qu'elle fût. Mais la France, avait perdu tout prestige sur mer. Son pavillon, naguère si respecté et redouté, ne flottait plus, avec quelque éclat, que sur les navires de course et le caractère égoïste de la république devenue indépendante, grâce à l'intervention de la monarchie française, se dessinait déjà, dans ce concours, peu généreux, que ses navires marchands ne se faisaient pas faute de prêter à nos pires ennemis.

Là ne se bornaient cependant pas les moyens d'informations du commodore anglais. Les barques de pêche étaient, pour lui, une source précieuse de renseignements. Lorsqu'elles sortaient du Havre, au lieu de les poursuivre, comme naguère, on les laissait circuler en rade, sans la moindre velléité apparente de les inquiéter. Enhardis par une impunité dont ils ne recherchaient pas la cause, les patrons se hasardaient à gagner la haute mer, et souvent ils traînaient leurs filets jusque sous Bernières et le petit port de Courseulles, sur les côtes du Calvados.

Mais, au retour, un signal auquel il n'y avait point à se méprendre, les appelait à bord du *Diamant ;* et comme il fallait, pour rentrer, passer sous les canons de la frégate, il n'était pas facile de se dérober ; d'autant mieux que les embarcations de la frégate sillonnaient la rade en tous sens. D'ailleurs, les pêcheurs ne se faisaient pas trop tirer l'oreille. Sidney-Smith leur achetait de grandes quantités de poisson, qu'il payait sans marchander. Parfois, il gardait, pendant quelques jours, des pêcheurs à son bord, les dédommageant pécuniairement du temps qu'ils perdaient, et, en les faisant boire, il leur arrachait, sans trop de peine, tous les renseignements qui lui semblaient nécessaires au succès d'une audacieuse expédition qu'il méditait. C'est ainsi qu'il connaissait pertinemment la situation de la *Carmagnole*, les noms de ses officiers et le nombre d'hommes de son équipages.

Le commandant de la *Carmagnole* était un brave et excellent marin, qui joignait à une bravoure reconnue, la prudence et la circonspection indispensables à tout homme de mer. Il s'appelait Fabre, et se recommandait par des états de service hors ligne, et par une rare vigueur de

caractère. Habile et très expérimenté, il voyait, avec peine, l'état de marasme où le Directoire laissait languir et se perdre notre marine. Avec un équipage exercé, aguerri, sous ses ordres, un équipage marin, il n'eût pas hésité, un seul instant, à sortir du Havre et à gagner la destination indiquée.

CHARLES CANIVET.

(*A suivre.*)

LALO (1)

Lalo était un musicien persévérant et convaincu. Il laisse un nom qui, depuis peu, retentit et brille parmi ceux des compositeurs qui honorent le plus la France. Juste et tardive récompense qui lui était bien due, après les épreuves, les



LALO.

luttes et les découragements qui ont formé la plus large part de son existence.

Nul ne sait mieux que celui qui écrit ces lignes quelles ont été les difficultés des premiers travaux de l'auteur du *Roi d'Ys*. Il connut, comme lui, les obstacles presque insurmontables que rencontraient alors les compositeurs français lorsque, inspirés par les magnifiques œuvres instrumentales de Beethoven, Mozart, Haydn et Weber, ils voulaient, eux aussi, essayer de marcher sur les traces de ces grands maîtres.

A cette époque, il fallait une volonté peu commune pour se consacrer à la partie de l'art musical qui comprend la symphonie et la musique de chambre; car, en choisissant cett voie, on n'ignorait pas que c'était se fermer à coup sûr l'entrée des scènes lyriques.

(1) Dans la Biographie universelle de Fétis (annexe de Pougin), on place la naissance de Lalo vers l'année 1830. Il fit ses premières études musicales au Conservatoire de Lille.

Lalo avait cette volonté, et, se résignant à toutes les épreuves, il eut le courage de prendre cette route; il fit bien, car c'est en la suivant qu'il obtint ses premiers succès.

Lié avec Armingaud et Jacquard, il fit partie, comme alto, de l'excellente société de quatuors fondée par ces deux artistes, société qui, avec celle d'Alard et plus tard celle de Maurin, furent pendant longtemps les seuls centres où l'on entendit de la musique de chambre.

Armingaud, qui pressentait la valeur de Lalo et qui, sans doute, pensait déjà à préparer la carrière de son ami, eut la généreuse idée, très propagée depuis, de consacrer une de ses séances annuelles à l'audition des œuvres inédites des compositeurs français. C'est de cette fondation que datent les premières œuvres de Lalo. Il composa deux trios pour piano, violon et violoncelle; une sonate pour piano et violon et un quintette. Mais la plupart de ces œuvres ne furent pas publiées, l'auteur n'ayant encore que peu de notoriété. Le résultat obtenu par ces modestes succès ne laissa pas de traces; un premier découragement s'empara de Lalo qui resta plusieurs années sans écrire.

Mais voici qu'un mouvement musical se produit: on ouvre en même temps, en faveur des compositeurs nationaux, un concours sur nos trois grandes scènes lyriques. Cette situation exceptionnelle et nouvelle faite aux musiciens français réveille Lalo, le stimule, et il rentre dans la lutte en envoyant son opéra, *Fiesque*, au Théâtre-Lyrique. Cette partition, malgré des qualités incontestables, ne fut pas couronnée, elle fut classée la troisième.

Fiesque ne pouvait échapper à l'influence néfaste qui poursuivait son auteur. L'œuvre avait été remarquée, on en parla même à l'Opéra, mais le poème fut jugé insuffisant. *Fiesque* émigra au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles; les rôles furent distribués, tout semblait marcher à souhait, lorsque le directeur de ce théâtre, en désaccord avec le conseil municipal, fut obligé de donner sa démission; de nouvelles difficultés surgirent et Lalo retira sa partition. Cependant la foi lui était revenue, et c'est à ce moment qu'il composa son concerto pour violon exécuté d'une manière si remarquable par Sarasate; ses mélodies, son opéra, *Savonarole*, sa symphonie espagnole, son concerto pour violoncelle, interprété par Fischer et qu'on a entendu de nouveau cette année à la Société des concerts du Conservatoire, exécuté d'une façon si brillante et si artistique par Cros-Saint-Ange.

Nous sommes arrivés à l'œuvre maîtresse de Lalo : *le Roi d'Ys*, qui lui assura la célébrité.

Que dire de cette belle partition qui eut, comme sa sœur aînée, à subir de nombreuses et longues vicissitudes? Combien Lalo dut-il attendre encore un résultat si désiré? Déboires, déceptions, découragements, voilà ce qui lui fut d'abord réservé.

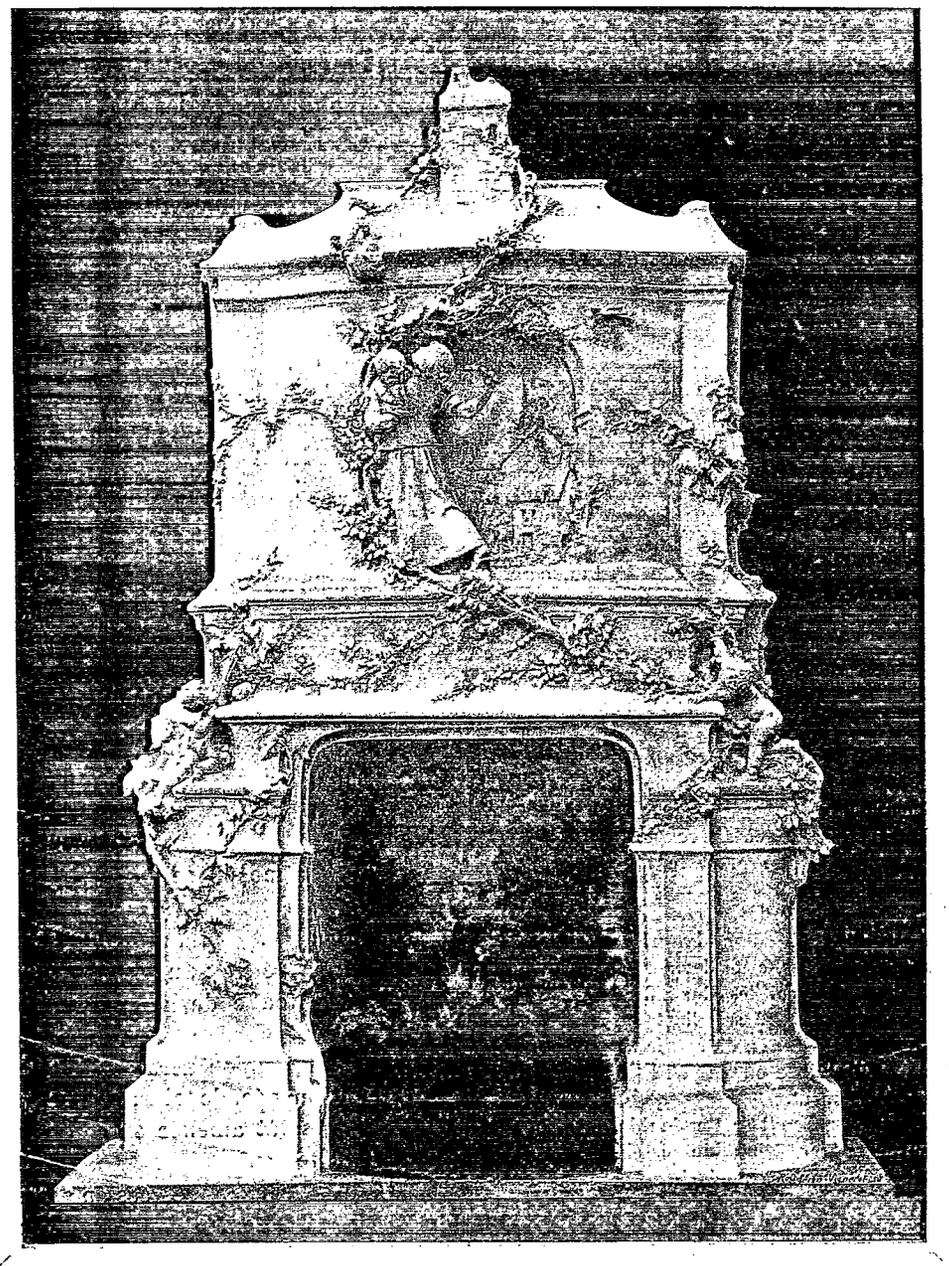
Qui ne sait que Vaucorbeil, alors commissaire du gouvernement près des théâtres subventionnés, avait en haute estime la partition du *Roi d'Ys;* qu'il fit des tentatives sérieuses pour que l'Opéra représentât cet ouvrage, et qui ne sait que Vaucorbeil, devenu directeur de l'Opéra, ne prononça pas le fameux : *Sésame, ouvre-toi*, tant espéré, et que les portes de notre première scène lyrique restèrent toujours closes pour le *Roi d'Ys;* elles ne s'ouvrirent que pour un ballet : *Namouna*. Ce genre ne convenait pas à Lalo, dont l'inspiration n'était ni souple ni facile; peut-être aussi ne voulut-il pas, par un sentiment de dignité exagéré, se renfermer dans des limites aussi étroites; quoi qu'il en soit, malgré des détails exquis comme sonorité et des combinaisons charmantes dans son instrumentation, *Namouna* ne réussit pas et n'eut qu'un petit nombre de représentations.

Quant au *Roi d'Ys*, il dut attendre le jour où l'Opéra-Comique eut l'heureuse pensée de le faire connaître au public. Dès son apparition, son auteur fut placé au premier rang des compositeurs français, et si la mort n'était pas venue le frapper d'une manière si soudaine et si cruelle, l'entrée de Lalo à l'Institut n'était plus qu'une question de temps.

L. GASTINEL.

LA DÉFENSE DU NID

La caractéristique des expositions actuelles est l'appel adressé aux arts décoratifs par les organisateurs des Salons. Pendant longtemps nous avons eu des expositions de l'art appliqué à l'industrie, où s'abstenaient de paraître les peintres, les statuaires et les graveurs d'art pur. Il semblait qu'il existât un fossé infranchissable entre l'une et l'autre catégorie d'artistes. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la réconciliation est faite. Les décorateurs ont leurs grandes entrées aux deux Salons; et le public est le premier à s'en féliciter.



La défense du nid. — Cheminée par Frédéric Deschamps. — Salon du Champ-de-Mars de 1892.

C'est pour lui tout bénéfice. Depuis longtemps son goût se débattait entre l'archaïsme et l'exotisme. De l'un à l'autre il allait, à demi satisfait, répugnant à des formules d'art qui juraient avec le confort des intérieurs d'aujourd'hui. Il souhaitait une décoration conforme aux nécessités de sa vie, et il l'attendait. Devant la cheminée de M. Deschamps on pense qu'il suffisait peut-être de regarder autour de soi pour trouver cette formule nouvelle. Appeler la nature à l'aide était une idée très simple, en somme, et extrêmement féconde.

M. Deschamps l'a appliquée à la cheminée qu'il expose au Champ-de-Mars. Le motif de décoration, tout d'un jet, est intitulé : *la Défense du nid*. Sur une branche qui part du pied de cette cheminée et la contourne pour revenir par la droite enlacer le trumeau, jetant des ramilles fleuries à droite et à gauche, un nid est menacé par un chat posté sur la corniche. Pendant que la mère des oisillons accourt à tire d'aile pour défendre ses petits, une femme, mère aussi, chasse du geste l'agresseur. Un enfant, accroupi sur une

des plateformes réservées dans le chambranle, darde une flèche sur l'animal. A droite, un autre enfant grimpe sur la branche pour apporter son concours aux défenseurs du nid. Le sujet est entièrement rustique. Il occupe l'œil avec les feuillages et les fleurs que porte la ramure principale ; et, dans le trumeau, un fond de paysage en bas-relief donne du développement à cette composition.

Le modèle exposé est en plâtre, de la dimension d'une cheminée ordinaire. Le trumeau rappelle un peu les pastorales imprimées sur étoffes de la seconde moitié du règne de Louis XVI, et se relie par là même à une des bonnes époques de nos arts décoratifs.

MAB YANN.

LA PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'étude complète que nous avons faite de la si remarquable méthode employée par M. Lippmann pour réaliser la photographie des couleurs (1).

M. Lippmann a poursuivi ses expériences et réalisé des progrès considérables ; on peut aujourd'hui affirmer que la photographie des objets et des êtres vivants, avec leurs couleurs exactes, est un problème résolu. Voici en effet, d'après la communication qu'il a faite dernièrement à l'Académie des Sciences, à quels résultats il est parvenu. M. Lippmann a d'abord obtenu des photographies du spectre qui sont extrêmement brillantes, alors que les premières soumises à l'Académie étaient un peu ternes. Abordant ensuite le problème de la photographie des couleurs composées, c'est-à-dire des couleurs réelles revêtues par les objets qui nous entourent, il a réussi à les reproduire aussi fidèlement et avec autant d'éclat que les couleurs simples du spectre, et il a pu obtenir la photographie d'un disque formé de quatre secteurs de couleurs différentes : rouge, vert, bleu, jaune ; puis celle de drapeaux franco-russes : l'écusson rouge se détache nettement au centre de l'aigle russe, et le blanc du drapeau français est absolument net ; celle d'un plat d'oranges surmontées d'un pavot ; celles d'une perruche aux couleurs les plus variées ; enfin celle d'une branche de houx portant ses petites baies rouges, cette dernière épreuve est la plus instructive : on y perçoit les plus infimes détails ; les différences de nuances les plus délicates existant entre diverses parties des feuilles ; en outre elle n'a pas été obtenue à la lumière électrique ou en plein soleil, mais à la lumière diffuse simplement.

Ainsi M. Lippmann recueille cette double gloire d'avoir inventé la méthode de la photographie des objets colorés, et d'avoir ensuite perfectionné sa méthode au point de la rendre presque pratique. Nous ne doutons pas qu'il saura augmenter encore l'isochromatisme et la sensibilité de ses plaques. Alors sera résolu définitivement le problème de la photographie des couleurs et M. Lippmann aura doté la science d'une des plus merveilleuses découvertes qu'ait vues le dix-neuvième siècle qui en a déjà tant vu.

LES PLANTES D'APPARTEMENT

LE LILAS FORCÉ

Le lilas forcé ! tout le monde le connaît par les produits qu'on voit à la devanture des fleuristes et qui contribuent si joliment à agrémenter les bouquets d'hiver. Mais qui se doutait que la culture en était non seulement possible, mais encore facile dans tous les appartements ? Il y a longtemps cependant qu'elle est pratiquée à Ivry et dans les environs. Dans beaucoup de maisons, on rencontre des pieds de lilas qui donnent leur produit pendant une grande partie de l'hiver et du printemps.

Le lilas forcé, tel qu'on le trouve dans le commerce, est un produit essentiellement parisien et qu'on ne sait réellement fabriquer avec succès que dans la banlieue de la capitale : quelques mots sur l'origine de cette industrie ne seraient peut-être pas superflus. Vers 1820, le jardinier Mathieu plaçait, vers l'époque du carnaval, dans des fosses profondes, des touffes de lilas ordinaire qu'il recouvrait de paillassons et de coffres. En une vingtaine de jours il obtenait des grappes de fleurs légèrement décolorées, mais qui n'avaient rien du lilas blanc de nos jours. Puis vint un jardinier de la rue de Lourcine qui, par l'emploi du thermosiphon, arriva à d'excellents résultats. Mme de Furtado, à Roquencourt, M. Lavallée, à Segrez, suivirent l'exemple donné et purent offrir à leurs invités de superbes gerbes de lilas blanc.

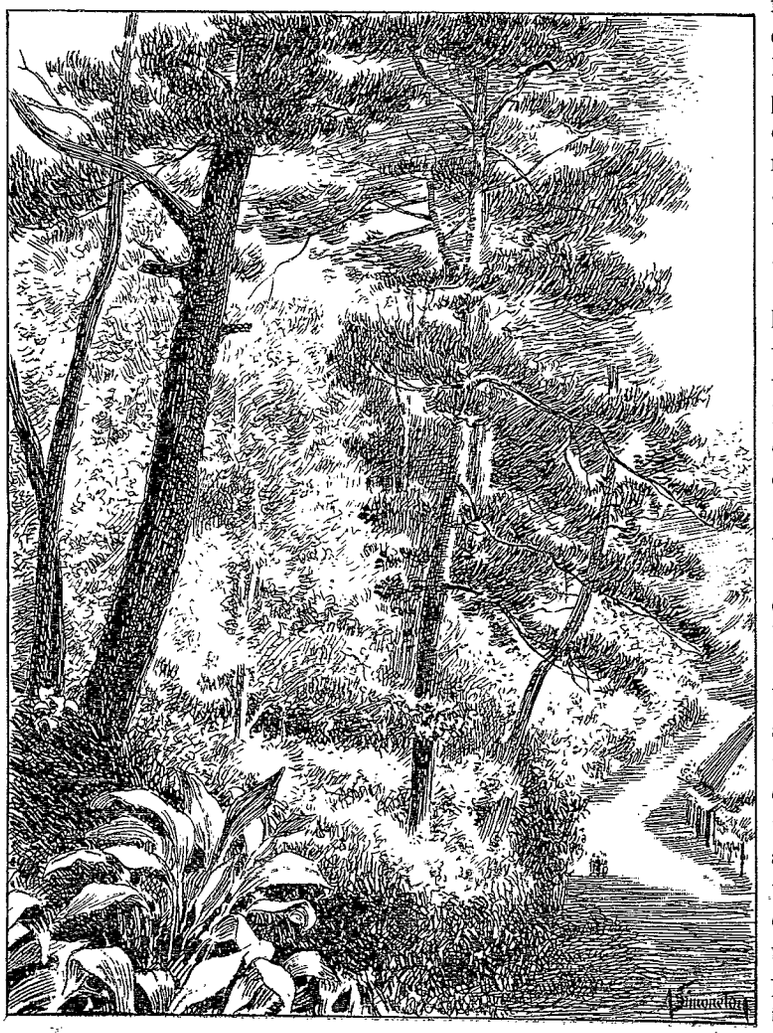
On a cru longtemps qu'il fallait une forte chaleur (35 à 50 degrés), aidée de l'obscurité, pour arriver à la production du lilas blanc : il paraît que là, comme en beaucoup d'autres choses, il y a eu exagération. Une température de 15 degrés est parfaitement suffisante, même en pleine lumière. Quelle en est la cause ? La science doit ici une fois de plus confesser son ignorance. Peut-être, d'après M. Duchartre, serait-ce tout simplement la rapidité du développement ; peut-être aussi cette atmosphère d'une composition spéciale que l'on trouve dans les serres. L'expérience suivante, due au même savant, semble en donner la preuve : au commencement du mois d'avril, une touffe de lilas, arrachée dans une pépinière, fut plantée dans une serre modérément chauffée, qu'on aérait même dans le courant de la journée, de telle manière qu'une partie des branches fût amenée au dehors par une ouverture faite en enlevant une vitre. Dès le 19 avril, les branches restées en serre donnaient des fleurs parfaitement blanches, tandis que les autres, exposées à l'air, en donnaient de colorées comme celles qui se développent dans les conditions normales. La température a été sensiblement la même dans les deux cas, sauf un peu peu plus d'uniformité dans la serre.

Ces conditions sont faciles à réaliser : tout lieu habité peut les réunir. C'est ce qu'ont remarqué depuis longtemps et bien compris les amateurs qui ont toujours du lilas pour leur agrément. Au commencement de l'automne on choisit quelques petites touffes de lilas, les plus petites si l'on veut, on les plante dans des vases, dans des potiches et on les rentre dans un salon, dans une salle à manger, etc., en ayant soin, cependant,

(1) Voir année 1891, page 102.

de les placer dans la partie la moins éclairée de la pièce. La floraison ne tarde pas à avoir lieu. Dès ce moment, on dispose d'autres touffes aussi chargées de boutons qu'on peut les trouver et on leur fait subir le même traitement. De cette façon, les floraisons se succèdent sans interruption et on peut disposer de lilas forcé pendant toute la période hivernale. Le traitement, vous le voyez, est facile, à la portée de toutes les bourses, et ne demande pas la moindre connaissance horticole.

Les fleurs ainsi obtenues sont presque parfaitement blanches et elles le sont d'autant plus que la pièce est moins aérée. Il ne faut pas prendre au hasard la première variété venue de lilas; la variété dite *lilas de Marly* doit être choisie de préférence au lilas *Charles X*, qui demande pour se forcer une période d'au moins trois semaines. Avec la variété que nous indiquons, huit à dix jours suffiront largement. A la fin de l'hiver, les touffes de lilas (de même que celles qui ont antérieurement donné leurs fleurs) seront remises à la pleine terre où elles se reposeront quelque temps et pourront de nouveau être utilisées l'année suivante.



LES PLANTES D'APPARTEMENT
Vue d'une forêt du Japon où croît l'*Aspidistra*.

Les pieds de lilas choisis pour le forçage ne présentent point par eux-mêmes une bien grande élégance; dénués de feuilles, ils ont un aspect triste peu fait pour égayer l'intérieur d'un salon ou d'une pièce habitée : aussi fera-t-on bien — et c'est là que le goût si délicat de nos charmantes Parisiennes pourra se donner libre cours — d'orner les potiches de végétaux à feuillages délicats tels que des capillaires (*Adianthum*), des cocos, ou toute autre plante de même valeur ornementale. Le tout, disposé dans une jardinière élégante, pourra satisfaire le goût le plus difficile et l'œil s'y reposer avec plaisir sur la verdure en attendant que le lilas développe son éblouissante et neigeuse floraison.

L'ASPIDISTRA

Les lieux boisés humides, les rochers irrigués et mousseux de l'Asie orientale ont livré à nos cultures européennes, entre autres plantes, une liliacée qui est devenue l'indispensable des appartements et des balcons : c'est l'*Aspidistra*, dont le nom — passablement barbare — est une allusion à la forme des fleurs (*aspis*, bouclier). De longues feuilles pointues aux deux extrémités, dépassant, dans leur entier développement, 50 centimètres, d'un beau vert luisant, telle est le signalement de la plante qui nous occupe. De ses fleurs, point n'est besoin de parler longuement : elles sont d'un violet livide et naissent à fleur du sol. En disant que les feuilles sont vertes, nous n'avons encore que le type le plus commun, car on rencontre de temps à autre des variétés à feuilles ponctuées de jaune ou de blanc, et d'autres qui sont maculées de blanc. On a recherché des procédés artificiels pour obtenir ces variétés à feuillage diversement panaché, et dernièrement encore une publication horticole indiquait le moyen suivant — dont nous ne garantissons pas la réussite certaine — qui peut être expérimenté facilement : il suffit de mêler à la terre des rempotages, des cendres de bois, des escarbilles ou des cendres de charbon de terre, ou bien encore d'arroser avec de l'eau dans laquelle on a fait tremper de ces cendres. Nous engageons vivement les amateurs à s'arrêter à cette dernière pratique qui, si elle réussit, leur donnera des plantes incontestablement plus belles que celles qu'ils avaient auparavant.

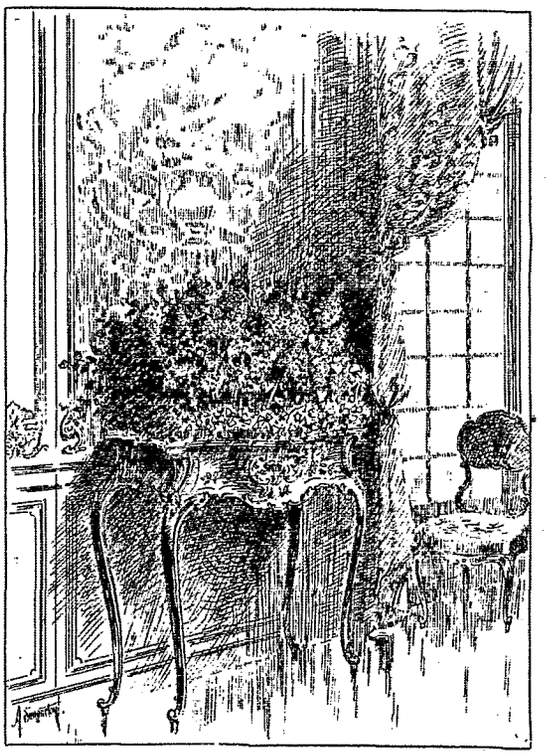
Les feuilles de l'*Aspidistra* naissent d'une souche souterraine de l'épaisseur du petit doigt et qui trace dans le sol à une faible profondeur :

c'est par division de cette souche que la multiplication se fait sans la moindre difficulté. Il suffit alors de rempoter dans un bon compost formé de terre franche et de terre de bruyère, et la reprise est assurée sans qu'il soit utile d'avoir recours à la serre, ou au châssis sur couche. Peu de plantes sont aussi faciles à multiplier soit au commencement du printemps, soit au commencement de l'automne, époque où l'on devra également faire les rempotages. Le besoin de rempotage se fait sentir quand le vase où l'on cultive l'*Aspidistra* paraît trop exigu pour le nombre de feuilles: l'alimentation ne se fait plus avec assez de vigueur et souvent alors la plante fatiguée donne quelques fleurs, ce qu'il faudra éviter.

Les soins à donner à l'*Aspidistra* ne demanderont que quelques mots : c'est la plante la moins difficile à traiter de toutes celles qui ornent nos appartements.

Elle prospère partout, se plaît à toutes les expositions en supportant merveilleusement les variations de température, la sécheresse, la poussière.

C'est par excellence la plante d'appartement qu'on devra traiter comme on le fait d'une manière générale pour les végétaux de cet ordre : nettoyer les feuilles aussi fréquemment que possible avec une éponge légèrement mouillée et arroser la terre du vase quand on s'aperçoit à la main qu'elle commence à sécher.



LES PLANTES D'APPARTEMENT. — Corbeille de lilas forcé dans un salon.

HARIOT,
Attaché au laboratoire de botanique du Muséum.

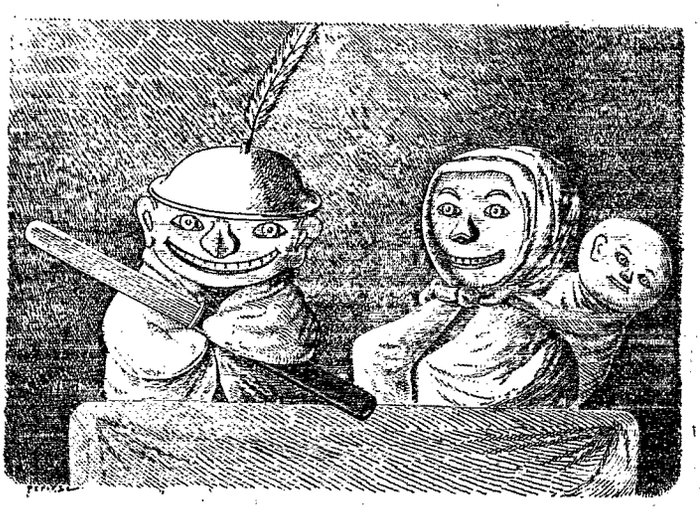
LES JEUX DU FOYER

UN GUIGNOL IMPROVISÉ

En quelques minutes, il sera facile à mes jeunes lecteurs et lectrices d'organiser une représentation de Guignol.

Placez sur la table deux chaises recouverte d'un tapis ; ce sera votre théâtre, et vous ferez manœuvrer les personnages au-dessus des dossiers des chaises, sans que les spectateurs puissent vous apercevoir. Quant aux personnages, voici comment vous les fabriquerez.

Vous découperez les yeux et la bouche dans la peau jaune d'une orange, en ayant soin de conserver la partie blanche qui est en dessous. Vous aurez ainsi le blanc des yeux et les dents. Le nez et les oreilles seront obtenus en entaillant profondément l'écorce et en la relevant, de façon que le nez fasse saillie au milieu du visage et que les oreilles se détachent des deux côtés de la tête. La partie correspondant au cou devra être le point où se trouvait la queue de l'orange. Enlevez à cet endroit une rondelle de l'écorce, et enfoncez votre index par le trou ainsi formé. En agitant votre index, vous ferez remuer la tête; le pouce et le médius figurant les bras, tout comme pour les poupées du Guignol ordinaire. Le costume consiste en une serviette de table dont vous coifferez votre main avant d'introduire l'index dans l'orange. Quant aux accessoires, vous les choisirez suivant votre goût.



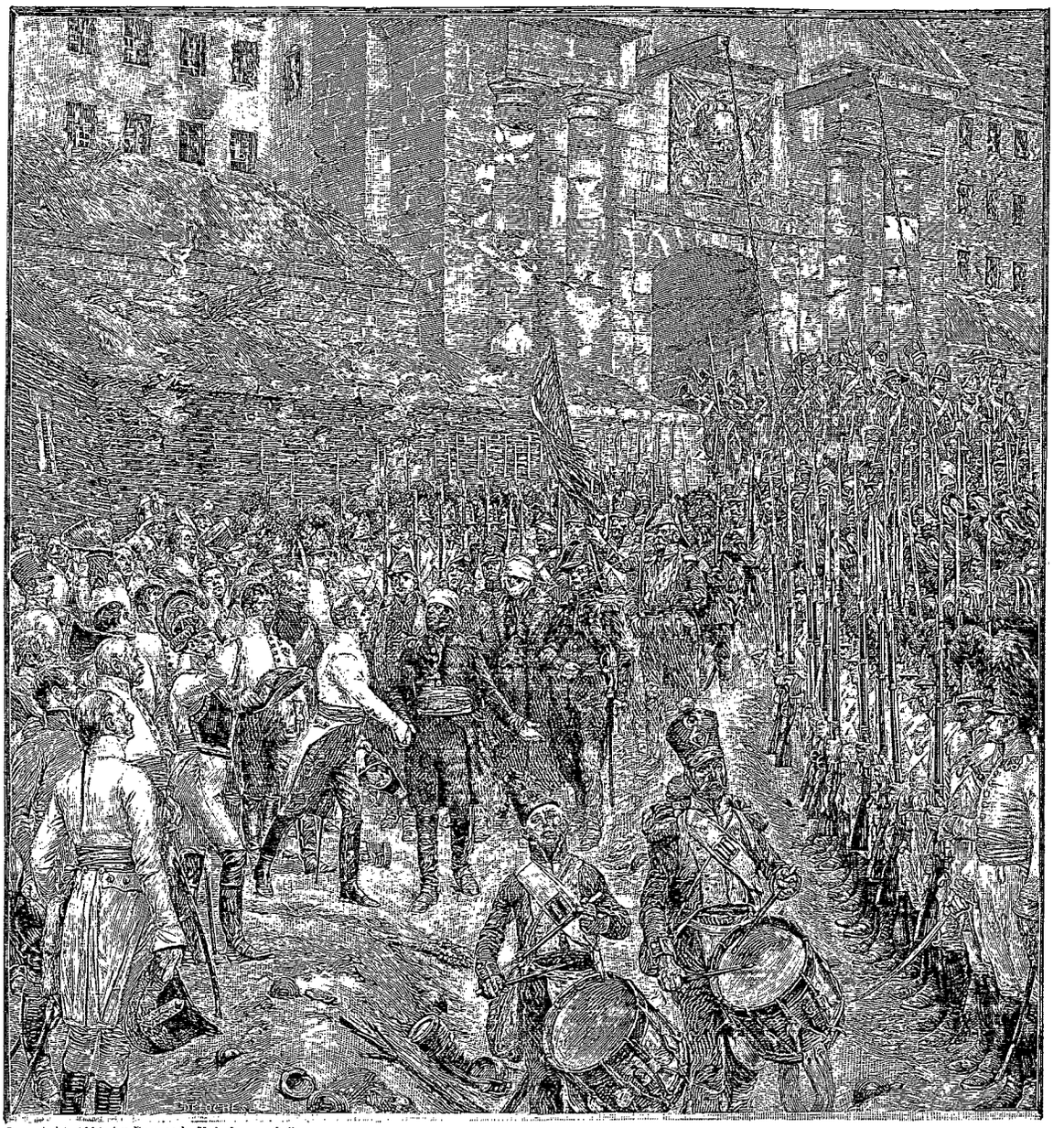
Un guignol improvisé.

Dans notre dessin ci-contre, nous voyons un chef de pirates qui veut ravir un enfant à sa mère. Le chapeau du chef est une demi-peau d'orange retournée à l'envers, et fixée au sommet de la tête par un bout d'allumette. Vous pourrez l'agrémenter d'une plume de couleur empruntée à un petit plumeau de bureau. Quant à la mère, sa coiffure est obtenue en lui plaçant la serviette sur la tête, de façon à encadrer son visage. Elle porte sur le dos son enfant, qui n'est autre chose qu'un mouchoir roulé en boudin, au centre duquel est introduit un porte-plume dont l'extrémité est enfoncée dans une petite orange figurant la tête de l'enfant qu'un mouchoir de couleur noué en fichu suffit à maintenir.

MONTIVILLIERS.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et Gérant, E. BEST.

LA REDDITION D'HUNINGUE



Copyright, 1892, by Boussod, Valadon and C°

LA REDDITION D'HUNINGUE. — Peinture de Detaille. — Salon des Champs-Élysées de 1892. — Gravure de Deloche.
Reproduction autorisée par MM. Boussod, Valadon et Cie, propriétaires du droit.

Dans le genre militaire, dès qu'apparaît une œuvre simple et forte, disant avec la note juste le fait qui l'a inspirée, nous lui faisons aussitôt un succès définitif, un succès avec lequel il n'y a plus à discuter. Le tableau est classé comme chef-d'œuvre, et aucune force ne lui ferait perdre ce titre. Cette tendance fait chez nous la partie belle aux peintres militaires. Tous, pourtant, ne parviennent pas au succès. Depuis longtemps, aucune toile n'avait causé une émotion égale à celle que nous avons à signaler aujourd'hui autour du tableau de M. Detaille. Il s'agit pourtant ici d'un fait peu connu. Ce siège d'Huningue, qui est bien un des plus étonnants épisodes des guerres du siècle, a été le dernier effort des immenses canonnades qui retentissaient sur l'Europe depuis vingt ans. Il avait lieu en pleine paix, alors que l'on commençait à oublier Waterloo, et que le pays se livrait à la joie d'en finir avec sa moisson de lauriers sanglants.

« La défense d'Huningue, dit Henri Martin, est restée célèbre. Le général Barbanègre soutint un long siège dans cette petite place avec cent trente-cinq soldats contre vingt-cinq mille Autrichiens. Le dévouement absolu des habitants, femmes, enfants, vieillards, rendit seul ce prodige possible. Barbanègre ne capitula que lorsque Huningue ne fut plus qu'un monceau de décombres.

« Les assiégeants furent saisis d'admiration quand ils virent le général français sortir à la tête de cinquante hommes : c'était ce qui

lui restait de soldats. Ils avaient tenu tête, pendant douze jours de bombardement, à cent trente bouches à feu.

« L'archiduc Jean embrassa Barbanègre en présence de son armée (27 août). »

Après Henri Martin, d'autres historiens se sont étendus sur ce fait d'armes. Ernest Hamel, dans son *Histoire de la Restauration*, lui consacre une page admirative. Ce récit se retrouve dans *Victoires et Conquêtes des Français*, tome XXIV, où M. Detaille a puisé l'idée de son sujet. En outre, la collection du *Journal des Débats* de juillet et août 1815, contient une série d'échos relatifs à ce siège. Nos artistes s'en étaient d'ailleurs déjà préoccupés. Philippoteaux a exécuté sur ce thème une composition d'un bel aspect, que la gravure a reproduit. A la mairie de Bolbec, on voit également un tableau représentant la reddition d'Huningue, tableau signé Quesnay de Beaurepaire. Mais la plus ancienne des compositions relatives à ce fait d'armes est une lithographie de Marlot, de 1817, qui se trouve au Musée des Estampes à la Bibliothèque nationale.

*

Pour composer cette sortie, M. Detaille a dû compulser nombre de volumes et chercher de droite et de gauche les documents précis sans lesquels son œuvre n'eût pas eu cet aspect de vérité sévère qui vous saisit si puissamment. La tâche était ardue. Le musée d'artillerie lui avait fourni le plan d'Huningue; les costumes des soldats de l'empire ne présentaient aucune difficulté de reconstitution; mais il n'en allait pas de même pour les costumes autrichiens. Après s'être assuré de leur composition, devant l'impossibilité de s'en procurer, il dut les faire établir pièce par pièce, et habiller ses modèles à leur taille avec l'élégance étriquée du temps. Dans un voyage à Vienne, il assista à une parade où il vit et se fit expliquer l'usage, si répandu dans l'armée autrichienne, de parer la coiffure des soldats et la hampe des drapeaux de bouquets de feuilles de chêne. Il a heureusement appliqué dans son tableau ce détail rigoureusement historique. On pourrait prendre pour l'étalage d'un trophée de victoire la parure des soldats qui font la haie des deux côtés de la garnison. Il n'en est rien. Ces feuilles de chêne n'ont pas des prétentions de couronne, elles continuaient simplement un usage établi.

Quant aux figures, il n'a pu se procurer d'autres portraits que ceux de Barbanègre, de l'archiduc et du chirurgien de la garnison, Hartung, le père du général Hartung. Ce sont les seules pour lesquelles il ait pu rétablir la vérité historique dans son intégrité. Le petit tambour, si simple et si crâne, a été posé par un gamin de Paris. Le reste du cortège a été composé et peint avec un sentiment épique et un amour de la précision qui le mettent en parfait rapport avec les protagonistes du tableau.

Le succès de cette œuvre, si considérable qu'il soit, ne fera pas oublier à M. Detaille tous ceux qui l'ont précédé : *le Rêve*, *la Distribution des drapeaux*, *la Charge de l'artillerie de la garde*, et tant d'œuvres auxquelles le public et les artistes ont fait un accueil chaleureux. Élève de Meissonier près de qui il s'est toujours tenu, il a en vingt ans remporté tous les succès. A l'heure présente il ajoute à toutes les médailles conquises, y compris sa médaille d'honneur de 1888 et son grand prix de l'Exposition universelle de 1889, et à sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, le titre de membre de l'Institut, où il remplace Ch.-L. Müller. Et le jeune maître paraît trente-huit ans.

Il a voué à la vie militaire un vrai culte. Dans son atelier, les rangées de bridons, les trophées d'armes, la couleur des boiseries donnent l'impression de la propreté et du rangement spéciaux aux casernes. Mais il ne se contente pas de cette atmosphère. Il a fait en Allemagne, en Russie et en Autriche, des voyages qui l'ont initié à la vie militaire européenne. Et cela sans préjudice de l'étude constante de l'armée française. Il n'est pas rare de rencontrer, dans la cour qui précède son atelier, des pièces d'artillerie montées et harnachées, et gardées par leurs servants, d'après lesquels il travaille sur le vif.

Son œuvre s'en ressent. Elle est partout admirée. L'empereur de Russie avait acquis à l'avance toutes les études que M. Detaille pourrait faire sur son armée, lors du voyage du peintre à travers son empire.

La Reddition d'Huningue est devenue propriété de l'État. Après le Salon nous la verrons au Luxembourg où elle trouvera la consécration définitive de son grand succès actuel.

J. Le Fustec.

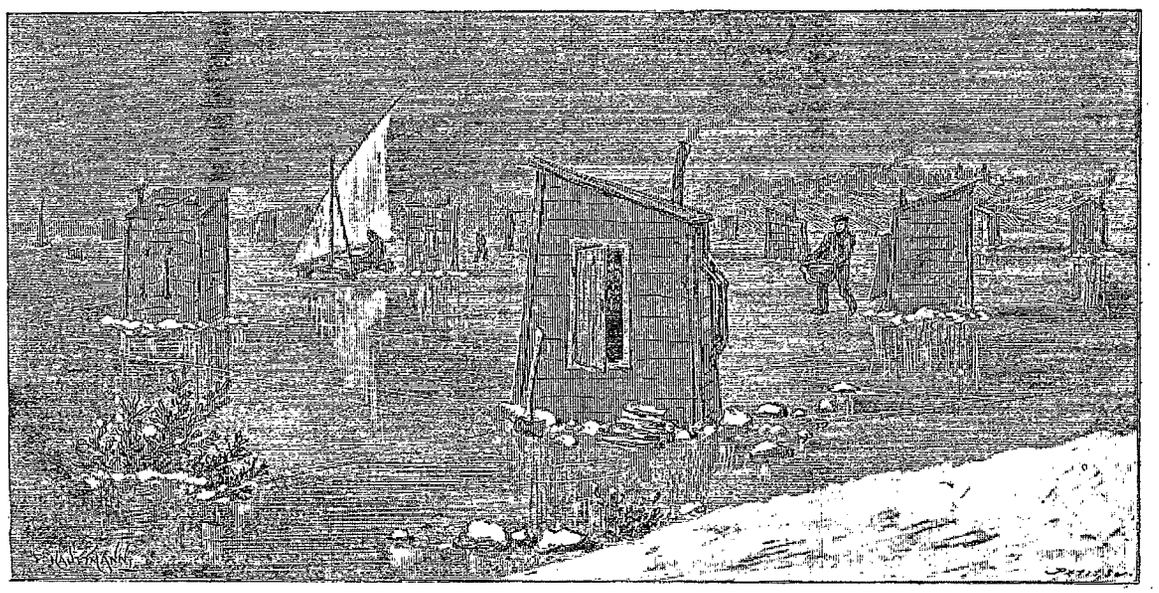
SUR LE LAC ONTARIO

UNE PÊCHE ORIGINALE AUX ÉTATS-UNIS

Si, dans nos vieux pays d'Europe, en France surtout, les pêches deviennent de moins en moins productives parce que les côtes, les fleuves et les lacs se dépeuplent à la suite d'une exploitation par trop intensive, il n'en est pas encore de même dans l'Amérique du Nord. Sans doute ne s'y prive-t-on point de dévaster les richesses naturelles que possèdent les eaux du Nouveau-Monde; mais, pour l'instant, la pêche, ou plutôt les diverses sortes de pêches continuent de fournir des résultats admirables. Pour citer par exemple les chiffres relatifs au Canada, nous pouvons faire remarquer que, dès 1885, on comptait plus de 52,000 pêcheurs vivant et s'enrichissant du produit de leur pêche sur les côtes des provinces de Québec, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, dans les grands Lacs et dans les lacs du Nord-Ouest.

A cette même époque, le produit des pêcheries représentait au moins 18 millions de dollars (90 millions de francs); on récoltait notamment 74,000 barils de saumons, 65 barils de truites, 12 millions de livres de homards en boîtes, etc., etc. Et, depuis, tous ces chiffres ont grandement augmenté et, spécialement, dans la Colombie britannique, il s'est établi un nombre considérable de maisons pour la mise en conserves des saumons et des homards. Aux États-Unis, d'autre part, et rien que pour les pêcheries des États du Pacifique, on compte plus de 14,000 personnes se livrant à l'industrie de la pêche, qui emploie un capital de 6 millions 1/2 de dollars et rapporte annuellement 6,400,000 dollars (32 millions de francs).

On comprend, dans ces conditions, quel intérêt doit exciter la pêche aux États-Unis et au Canada : cela constitue un véritable sport national, surtout sur les côtes et sur les rives de ces immenses étendues d'eau intérieures qu'on nomme les grands Lacs, comme l'Ontario, dont nous avons prononcé le nom tout à l'heure. Rien de plus simple que de se livrer à cette passion pendant la belle saison; mais on sait que le climat de l'Amérique du Nord est très rigoureux et que, l'hiver, les eaux des grands Lacs, comme celles mêmes du Saint-Laurent, se couvrent d'une épaisse couche de glace. Néanmoins les riverains des Lacs ont trouvé moyen de se livrer à leur exercice favori en dépit de la glace, de même que les Russes arrivent à pêcher facilement l'estur-



Sur le lac Ontario. — La pêche en hiver.

geon sous la glace. Les Russes font un trou à travers la croûte glacée et pêchent au harpon, quand l'esturgeon vient à passer : c'est un peu ce que font les riverains du lac Ontario, mais avec une disposition fort originale. C'est ce qu'on nomme « *the pike spearing* », autrement dit littéralement : « le *harponnement du brochet* »; nous allons nous expliquer.

Venez avec moi dans la charmante petite ville de Hamilton, dans l'extrême ouest du lac Ontario, le plus oriental des Grands Lacs; cette ville a pour port sur le lac la baie qui porte son nom : c'est là que s'exerce principalement le *pike spearing*. Dès que vient l'hiver, et dès que la glace est assez épaisse pour *porter*, un beau matin, vous voyez glisser sur le lac, poussée par un homme, une hutte carrée, une cabane en bois semblable à peu près à une boîte de cinq pieds de côté sur six pieds de haut, et qu'on installe sur un traîneau pour en faciliter le déplacement. Allons visiter une de ces cabanes de *spearsmen*, de harponneurs. Chacune d'entre elles a une porte en bois et quelques-unes (les plus luxueuses) une fenêtre, qui n'est le plus souvent qu'entr'ouverte ou même est fermée. En voici précisément une que son propriétaire et conducteur se prépare à installer. Il est arrivé à un endroit où son expérience lui fait espérer une pêche abondante : il commence par percer dans la glace un trou généralement rond de 60 centimètres environ de diamètre, puis il enlève sa cabane du traîneau, et l'installe au-dessus du trou, de façon que celui-ci soit à peu près au milieu de l'espace recouvert. C'est là que va s'installer notre pêcheur; mais il veut se préserver du froid extérieur et, pour clore complètement son habitation, il met au pied des quatre murs un bourrelet de neige, qu'il fait geler en y versant de l'eau; la fermeture est hermétique et la hutte est solidement liée à la glace. Pour se donner plus de bien-être, le *spearsman* installe un petit poêle sur le plancher qu'il dispose d'ordinaire sur la glace; la chaleur s'emmagasine assez bien dans ces huttes, et il y fait souvent chaud, car toutes les ouvertures doivent être fermées quand on veut pêcher, et l'on doit se contenter de la lumière diffuse qui vient à travers la glace. Quant

au mobilier de cette habitation, il doit être très simple et très réduit, un bloc de bois pour servir de siège : c'est à l'extérieur qu'on doit mettre en réserve le bois pour alimenter le poêle, ainsi que les perches de rechange pour emmancher le harpon. Ce harpon en acier est, en somme, l'ancien trident de Neptune, mais un *trident* à *six dents*, si l'on peut employer cette antinomie; c'est un instrument de pêche très commun et qui, notamment, se retrouve sur nos côtes du sud-ouest pour la pêche aux anguilles, sous le nom de fouille.

Voyons maintenant comment opère notre *spearsman*.

Il a soin de choisir un emplacement où l'eau ne soit pas trop profonde; au contraire, il importe que le fond soit à peu près visible et, en tout cas, qu'il transparaisse pour que les poissons, qui passeront en face de l'ouverture du trou, lui apparaissent bien distinctement. Notre homme, armé de son harpon de la main droite... et d'une longue patience, tenant dans la main gauche une ficelle soutenant un appât en forme de poisson brillant, se tient, le harpon légèrement soulevé, l'œil au guet, attendant qu'un brochet curieux vienne à l'ouverture du trou prendre l'air ou voir l'appât de plus près. Si un poisson apparaît, le *spearsman* attend d'abord qu'il soit bien au milieu du trou, puis tout à coup il abaisse son harpon et, ne manquant pour ainsi dire jamais son coup, il relève bientôt le brochet maintenu par les extrémités barbelées de son arme.

La baie Hamilton est le lieu par excellence de cette pêche hivernale, parce que la glace s'y maintient fort longtemps intacte, et on peut y compter pendant la saison jusqu'à 300 cabanes de pêche.

C'est un spectacle vraiment original que de voir ces petites huttes de bois avec leur panache de fumée bleuâtre à la surface gelée de l'immense lac, et toute cette installation de pêche est d'un pittoresque étonnant.

DANIEL BELLET.

LE BOULET D'OR

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 154.

II

Tout à coup, le bruit courut que le richissime Américain, l' « homme au tic » était malade.

Paris s'en émut et demanda des nouvelles.

Des feuilles criées sur le boulevard, de celles qui se masquent tous les soirs sous un nouveau titre, publièrent les bulletins de santé de l'illustre souffrant. L'une d'elles se distingua par la cruauté des détails : « James est atteint de sclé-
« rose, maladie qui ne se manifeste guère que
« dans les vaisseaux artériels très délicats du
« cœur et ducerveau; M. Balderby est à la merci
« d'un battement de cœur et le travail de la
« digestion constitue un péril pour lui. »

Chaque jour, le compte rendu s'amplifiait.

De fait, James était malade d'un rhume, pris à la chasse; mais Suzanne et sa mère parcouraient, le matin, ces vilains imprimés et s'en épouvantaient : « Si l'émotion est trop forte, si la diges-
« tion est trop rapide, si un flux de sang trop
« abondant se précipite dans l'artère, celle-ci
« peut éclater sous la pression circulatoire. C'est
« la mort... la mort subite si l'artère du cœur est
« brisée; la mort après une agonie de deux heu-
« res si l'accident se produit dans le cerveau. »

Un beau matin, James, qui se portait comme un charme, entendit crier sous ses fenêtres : LA MALADIE DE BALDERBY : SA MORT. Son poing fermé s'étendit, les doigts en dehors; d'un coup sec, il ramena le bras.

Dès lors, il fut triste. Paris gouailleur lui sembla sinistre.

Huit jours après, l'hôtel était à vendre; James avait quitté Paris.

III

A la même époque, Me Duroquois, notaire à Melun, vendait à un sieur Arthur Morton une modeste villa sur les bords de la Seine, près des Lys de Dammarie.

— Je ne suis pas riche, avait dit l'acquéreur au notaire. La maison payée, il me restera quatre mille francs de rente; mais j'ai des goûts modestes; ma femme et ma fille s'occupent du ménage; nous n'avons besoin que d'une bonne pour faire la cuisine.

Les Morton avaient acheté la maison toute meublée; il s'installèrent aussitôt.

Le père ne sortait guère de son jardin. Il y fumait de bonnes pipes en contemplant ses arbres fruitiers, ou en dégustant de bons livres.

Sa femme et sa fille se promenaient parfois le soir, au long de la Seine et suivaient les comédies et drames qui se passent entre pêcheurs à la ligne et poissons d'eau douce.

Paris versa, sur Balderby disparu, toute sa verve insultante. L'ancien nabab prit place parmi ces coureurs de hasard, rastaquouères de toutes nations, qui naisssent en une nuit sur le boulevard, champignons vénéneux de l'asphalte.

Arthur Morton — on l'a deviné — n'était autre que James Balderby. En lisant sa triste fin, il pâlit et ses poings se crispèrent avec des mouvements convulsifs du bras droit.

Il faisait, d'accord avec sa femme et sa fille, abstraction de son encombrante fortune, dans le seul dessein de se débarrasser des importuns et des curieux. On ne s'occupe, en aucun pays, des gens qui n'ont que quatre mille livres de rente; on les laisse cultiver, en paix leur jardinet, flâner au soleil devant leur porte, tailler leurs arbres, arroser leurs salades, mettre du vin en bouteilles, faire un rams entre voisins au bouchon le plus

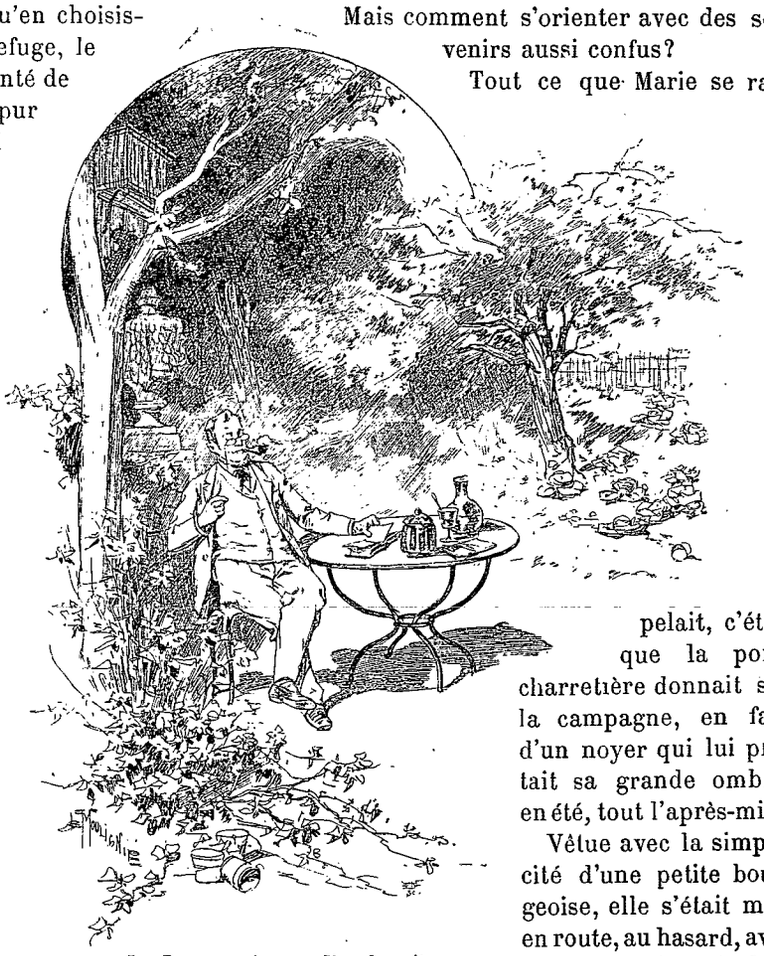
proche. Ce ne sont point personnages dont le *Rapide* se croit tenu d'enregistrer les faits et gestes.

Mais pourquoi James ne s'était-il pas éloigné davantage de ce Paris où les murs de toutes les célébrités sont percés à jour par la badauderie? Il y a en France tant de charmants coins ignorés de la cohue parisienne! C'est qu'en choisissant Dammarie-les-Lys pour refuge, le nabab obéissait encore à la volonté de sa femme. Et ce n'était pas par pur caprice que Marie avait choisi ce village. Là, s'était écoulée sa première enfance; là, après la mort de sa mère, elle était restée, jusqu'à l'âge de six ans, aux soins d'une nourrice dévouée, Mme Loiseau, femme d'un petit cultivateur.

Elle se rappelait toujours la désolation de ces braves gens, le jour où son père vint la leur reprendre pour la mettre dans un pensionnat de Paris, à Auteuil.

Elle aussi avait bien pleuré; on eut beau lui répéter que le commandant était son père, elle se sentit comme un grand vide au cœur en quittant sa nourrice.

Le commandant n'était rien moins que tendre. Jaloux de l'affection portée par les Loiseau à sa fille unique, il se garda de leur donner son adresse. Il les avait payés largement; il se considérait comme étant quitte envers eux.



Le Boulet d'or. — Il y fumait de bonnes pipes, en contemplant ses arbres fruitiers...

Mais Marie n'oublia jamais ceux qui avaient pris soin de son enfance. Dès qu'elle sut écrire, elle leur donna de ses nouvelles et en reçut de bonnes lettres toutes pleines de tendresse.

Avant de partir pour l'Amérique, elle supplia son père de la conduire embrasser sa nourrice. Le commandant s'y refusa net, prétendant qu'il n'avait pas le temps.

Le lendemain de son installation à New-York, elle écrivit aux Loiseau, dont elle était restée sans nouvelles depuis près d'un an. Sa lettre lui revint avec cette mention : « *Loiseau décédé, sa femme partie sans laisser d'adresse.* »

Sans doute le malheur s'était abattu sur cette pauvre famille. Marie les pleura longtemps. Mais elle-même ne tarda pas à passer par de cruelles angoisses. Seule à l'étranger, si loin de son pays, ne sachant à qui recourir, elle eût été vouée à toutes les misères sans la généreuse et discrète intervention de Balderby. A l'occasion de son mariage elle adressa une nouvelle lettre à la veuve Loiseau. Ce billet lui revint avec cette sinistre mention : Décédée.

IV

La première sortie de Mme Morton fut pour s'assurer si elle reconnaîtrait la maisonnette de sa nourrice.

Mais comment s'orienter avec des souvenirs aussi confus?

Tout ce que Marie se rappelait, c'était que la porte charretière donnait sur la campagne, en face d'un noyer qui lui prêtait sa grande ombre, en été, tout l'après-midi.

Vêtue avec la simplicité d'une petite bourgeoise, elle s'était mise en route, au hasard, avec Suzanne. Il était huit heures du soir et la nuit commençait à tomber.

Elle s'engagèrent dans la grande rue et la parcoururent tout entière, sans s'arrêter.

Ce n'était pas là.

Elles revinrent sur leurs pas et tournèrent dans une rue latérale.

Soudain, Marie s'arrête. Elle a reconnu son noyer, vieilli de trente-six ans et plus beau que jamais; mais en face... il n'y a plus de maison!

Oui, c'est bien là... et pourtant?...

Vient à passer une très vieille femme, courbée en deux, s'appuyant sur un bâton.

Marie se décide enfin à demander des renseignements.

— Pardon, Madame?...

La vieille se retourne et salue si bas que, sans son bâton, elle perdrait l'équilibre.

— N'est-ce pas ici que demeuraient... autrefois..., les époux Loiseau?

— Ici, oui, madame, mais la maison a brûlé, qu'il y a bin longtemps, bin longtemps; que même

Célestin a péri dans l'incendie et que sa femme étiont devenue folle.

— Oh, mon Dieu!

— C'est-y qu' vous les connaissiez?

— Oui, madame.

— De bin braves gens, incapables de prendre rin à leu prochain et de bouder contre l'ouvrage.

Marie risqua une deuxième question.

— Sait-on comment est morte Mme Loiseau?

— Laquelle?

— La veuve.

— Voulez-vous parlez de celle à Célestin ou de celle qu'a donc épousé le frère cadet de Célestin et qu'étiont veuve aussi avant d' mouri.

— Je veux parler de la première.

Marie avait complètement oublié l'existence d'une deuxième branche des Loiseau.

— La Célestine! fit la vieille, elle avont maintenant de quoi finir ses vieux jours sans tendre la main. Elle avont hérité d'un brave homme de vieux monsieur où qu'elle faisiont le ménage à Paris, où qu'elle étiont partie après l'incendie qui leur z'y a tout brûlé, et pis qu'ils n'étiont assurés de rin de rin! La Célestine avont quasiment cinquante-cinq francs à manger par mois.

Le visage de Marie chantait les louanges du créateur.

— Et... où habite Madame Loiseau?

— Au bout de la grande rue, une petite maison toute basse au milieu d'un jardinet. Bin sûr qu'a dort, à c't' heure, la Célestine. Savez-vous bin qu'elle allont sur ses soixante-douze et moi sur mes quatre-vingt-deux!

— Merci, madame, bonsoir.

Et Mme Morton, oubliant qu'elle n'avait que quatre mille livres de rente, lui glissa un beau louis d'or dans sa vieille main calleuse.

Suzanne, qui donnait le bras à sa mère, se serra contre elle, disant:

— Oh! maman, que je suis heureuse pour toi!

— Chérie!

Elles allèrent jusqu'à la petite maison toute basse, au bout de la grande rue; mais les volets étaient clos, et comme elles s'arrêtaient devant la porte, un vieux chien aboya sourdement à l'intérieur.

Elles s'éloignèrent, de peur de troubler le repos de Nounou,

James, informé de ce grave événement qui semblait rajeunir sa femme de dix ans, fut ravi. Il recommanda de ne pas révéler son identité à la veuve Loiseau. Il était décidé à s'appeler Morton, et non Balderby, pour le reste de son séjour en France.

Le lendemain matin, Marie accourut chez sa nourrice. Suzanne avait tenu à l'accompagner.

On juge du bonheur de Nounou en embrassant sa Marie, qu'elle n'espérait plus revoir avant de mourir.

On s'expliqua: si la deuxième lettre de Mme Morton lui avait été renvoyée en Amérique, c'était sans doute qu'on la croyait adressée à la veuve du frère cadet de Célestin, morte cette année-là.

C'était positif que la Célestine avait eu le cerveau dérangé à la suite de la mort tragique de son homme. On l'avait guérie à l'hospice Sainte-Anne et, se trouvant sans ressources, elle s'était placée, comme domestique, à Paris, chez un vieux monsieur doux comme un mouton et qui la coucha sur son testament, oh! pour pas grand' chose, mais c'était toujours ça. De toute sa famille, il ne lui restait plus qu'un petit-fils, Julien, qui s'était engagé aux zouaves à l'âge de dix-huit ans, avait conquis tous ses grades et était sous-lieutenant depuis six mois en Algérie. Julien écrivait souvent à sa grand'mère. Même qu'il lui avait promis de demander, à la fin d'août, un congé de quinze jours à son colonel et de venir le passer auprès d'elle.

M. Morton fit le meilleur accueil à la nourrice. Quand elle dînait chez lui, il la reconduisait, en compagnie des siens, jusque sur le seuil de sa porte.

— Marie, disait la bonne vieille, t'as évu de la chance; t'as épousé un *phénisque!*

Cependant les Morton menaient une existence terre à terre dont ils ne se seraient pas crus capables. Ils ne dépensaient guère plus que les trois cent cinquante francs par mois accusés à Me Duroquois et ils ne s'en trouvaient pas plus mal. Ils n'excitaient la jalousie de personne. Ils vivaient heureux, tranquilles, reposés.

Balderby transporta son activité dans la pêche à la ligne, art auquel il n'avait jamais eu le temps de s'initier. Il y retrouva toutes les émotions de la lutte.

Il était décidé à rester jusqu'à la chute des feuilles dans le programme de villégiature que sa femme lui avait dicté. Et pour jouer dans la perfection son rôle de petit rentier, pour détourner de lui tout soupçon de coffre-fort inépuisable, il fit des dettes!

Mme Morton eut des notes en retard chez l'épicier et le boulanger, chez le boucher et le charcutier. Elle ne payait qu'à la dernière extrémité, après menaces des fournisseurs.

Les choses en vinrent à un point que le boucher — on lui devait plus de deux cents francs — refusa des côtelettes.

Le lendemain on apprit que le père Morton avait emprunté sur hypothèque. Les fournisseurs se rassurèrent. Deux mois après, un marchand de nouveautés de Melun convoquait ce bourgeois dilapidateur devant le juge de paix pour régler à l'amiable une créance de cent trente francs. Morton demanda des délais et s'engagea à payer par fractions de vingt francs par mois.

Les bruits les plus fâcheux couraient sur la solvabilité des nouveaux propriétaires, bruits entretenus par les domestiques que Mme Morton renvoyait de mois en mois en leur refusant leurs huit jours.

Ces précautions, que Balderby exagérait, par

peur d'être reconnu et remis dans les gazettes, lui sauvèrent peut-être la vie. Un matin, il constata que des malfaiteurs s'étaient introduits dans sa cave et rafraîchis à ses dépens. Comme tout le monde sait écrire aujourd'hui, les visiteurs avaient laissé un mot ainsi conçu: *Nous ne sommes pas montés là-haut parce que nous savons que vous n'avez pas le sou.*

Mais Balderby avait beau cacher ses millions, il possédait à la maison un trésor qu'il lui était impossible de dérober à la vue des amateurs: sa Suzanne, qui se trouvait tout heureuse d'être enfin regardée pour elle-même et non pour ses *espérances*.

Or, parmi les admirateurs de Mlle Morton, il en était deux qu'on voyait toujours ensemble et qui ne manquaient jamais l'occasion de lui dire au passage d'un simple coup d'œil expressif: « Mademoiselle, vous êtes charmante! » Tous deux, depuis quelque temps, se livraient, l'après-midi, au plaisir de la pêche, à distance respectueuse de James, avec qui ils avaient essayé vainement d'entrer en conversation suivie.

Suzanne, intriguée, prit, auprès de la mère Loiseau, quelques renseignements sur ces inséparables. L'un n'était rien moins que le vicomte Gontran de Varnière, fils unique d'un châtelain du voisinage, et l'autre, son cousin germain, le baron Frédéric de Laigreval, âgés l'un et l'autre de vingt-cinq ans et dans une honorable situation de fortune.

Un vicomte! un baron! Suzanne se mit à rire; car elle ne tenait à être ni comtesse, ni baronne, à moins que... il n'y a rien d'impossible!

De fait, ces deux jeunes gens lui semblaient fort bien, mais elle n'aurait pu dire lequel lui plaisait davantage du blond Frédéric ou du brun Gontran.

(A suivre.)

JULES MARY.



Pensée

A la dernière représentation de Mlle Mars, un spectateur lui jeta une couronne d'immortelles; la pauvre grande artiste tomba en défaillance sur la scène. On prétendit le lendemain que l'insulteur n'était pas un insulteur. C'était tout simplement une bête qui avait voulu dire : « Vous êtes immortelle! » Tous les vieux orateurs, tous les vieux poètes, tous les vieux artistes ont des brassées de couronnes d'immortelles qui leur sont jetées à bon escient.

J. SIMON.

A TRAVERS LYON

LA NOUVELLE PREFECTURE

Les légendes sont difficiles à déraciner. Les villes surtout ont fort à en souffrir. Ainsi pour Lyon : en dépit de transformations immenses, comparables à celles subies par Paris, elle est restée pour beaucoup de gens la ville aux rues étroites et enfumées, pavées de petits galets roulés, terreur des pieds délicats. Il y a peu de jours encore, un grand journal belge, racontant un voyage en France, décrivait à ses lecteurs une ville noire et boueuse, mal pavée et mal bâtie. C'était la seconde ville de France.

Les chemins de fer ont causé tout le mal. A mesure que Lyon se modifiait, devenait la ville monumentale que nous connaissons, elle perdait le caractère d'étape obligée que lui avaient donné les diligences et les bateaux à vapeur. Les voyageurs qui vont ou viennent entre la Méditerranée et Paris y séjournaient jadis; maintenant ils passent pendant la nuit, emportés par les trains rapides. Ceux qui s'éveillent au bruit du convoi traversant les immenses halles vitrées des gares de Vaise et de Perrache n'aperçoivent que de longues files de becs de gaz et, au-dessus du Rhône rapide, les étincelantes lumières des nombreux ponts du fleuve.

Cependant, la grande cité mérite mieux que ce dédain. Dès les premiers pas, le touriste voit avec étonnement une « ville aux distances magnifiques », comme Washington. D'immenses avenues, quelques-unes longues de près d'une lieue, découpent en damiers les quartiers gagnés depuis quarante ans sur les terrains de la rive gauche du Rhône. De larges rues, bordées de maisons à six ou sept étages, éventrent la vieille ville renfermée entre les deux fleuves. Sur chaque rive du Rhône et de la Saône, des quais, dominant des bas ports, s'allongent, plantés de grands arbres, bordés de constructions monumentales. Il y a quarante kilomètres de ces terrasses de pierre encadrant la Saône aux eaux vertes et tranquilles, enfermées entre les hautes collines de Fourvières et de la Croix-Rousse, incessamment parcourues par les bateaux à vapeur, ou le Rhône bleu, dont les eaux rapides se brisent contre les piles des ponts.

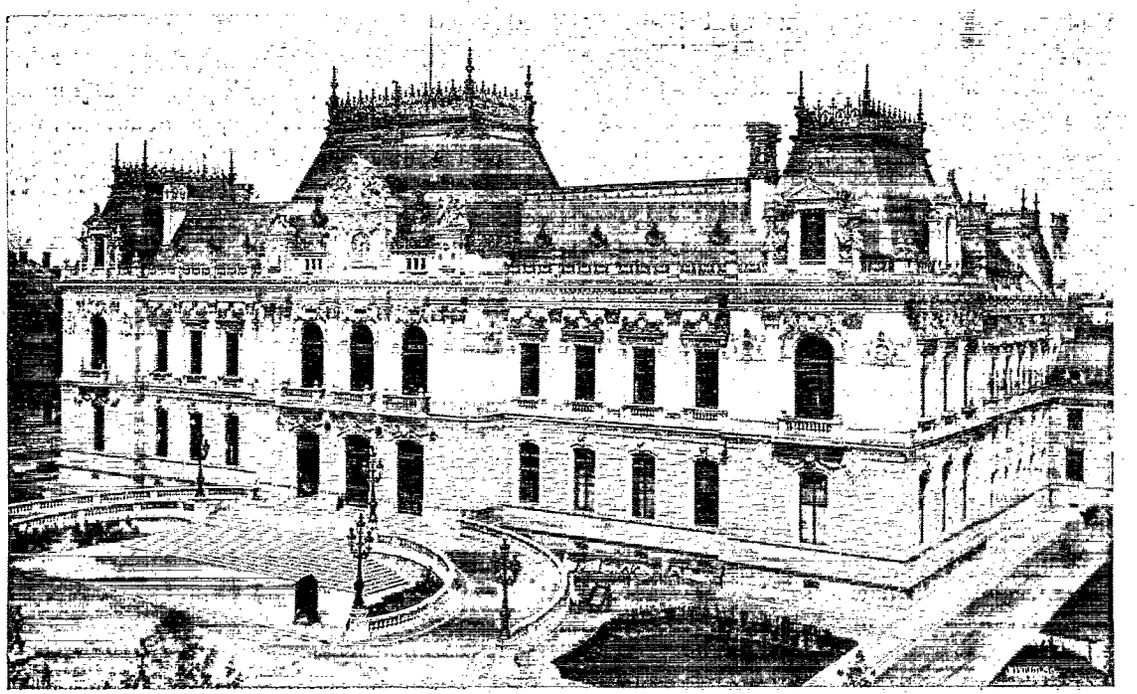
Parfois, à l'extrémité d'une des immenses rues qui traversent le quartier des Brotteaux, on voit

se dresser l'imposante masse du mont Blanc. Des ponts, on aperçoit vers le Sud, comme une borne, la silhouette sombre du mont Pilat. Et c'est bien une borne, cette belle montagne aux formes harmonieuses; au delà du coude qu'elle oblige le Rhône à former on est déjà dans le Midi : le ciel, la végétation, tout change.

Ce qui fait l'originalité de Lyon c'est sa multiplicité d'aspects. A la vieille cité qui s'étendait autour de la cathédrale et de l'hôtel de ville se sont joints d'énormes faubourgs, s'accroissant sans cesse. Les remparts ont été reculés et bientôt les grosses communes enfermées dans l'enceinte seront annexées à la ville. Un demi-million d'habitants se pressent dans l'enceinte nouvelle.

Lyon ne s'est pas seulement transformée par les percées de rues, d'avenues et de cours — le cours correspond aux boulevards de Paris; — de nombreux monuments ont été construits depuis dix ans; parmi ces édifices quelques-uns méritent d'être signalés : la Faculté de Médecine, la préfecture, les ponts sur le Rhône.

Jusqu'à l'an dernier, le département n'avait pas d'hôtel préfectoral. L'organisation municipale de Lyon étant calquée sur celle de Paris, le préfet était en même temps maire de l'agglomération lyonnaise; à ce titre il habitait l'hôtel de ville. Le droit d'élire son maire ayant été restitué à Lyon, il fallut songer à mettre le département dans ses meubles. Un long débat s'engagea entre les divers quartiers. Les uns voulaient que l'hôtel fût édifié dans la presqu'île, là où est vraiment le cœur de la cité. D'autres, s'appuyant sur l'accroissement de plus en plus considérable des



A TRAVERS LYON. — Nouvelle préfecture du Rhône.

quartiers de la rive gauche du Rhône, où plus de la moitié de la population s'est portée, où sont les communes suburbaines appelées à faire partie de la métropole, voulaient y construire la préfecture. Ils ont fini par l'emporter.

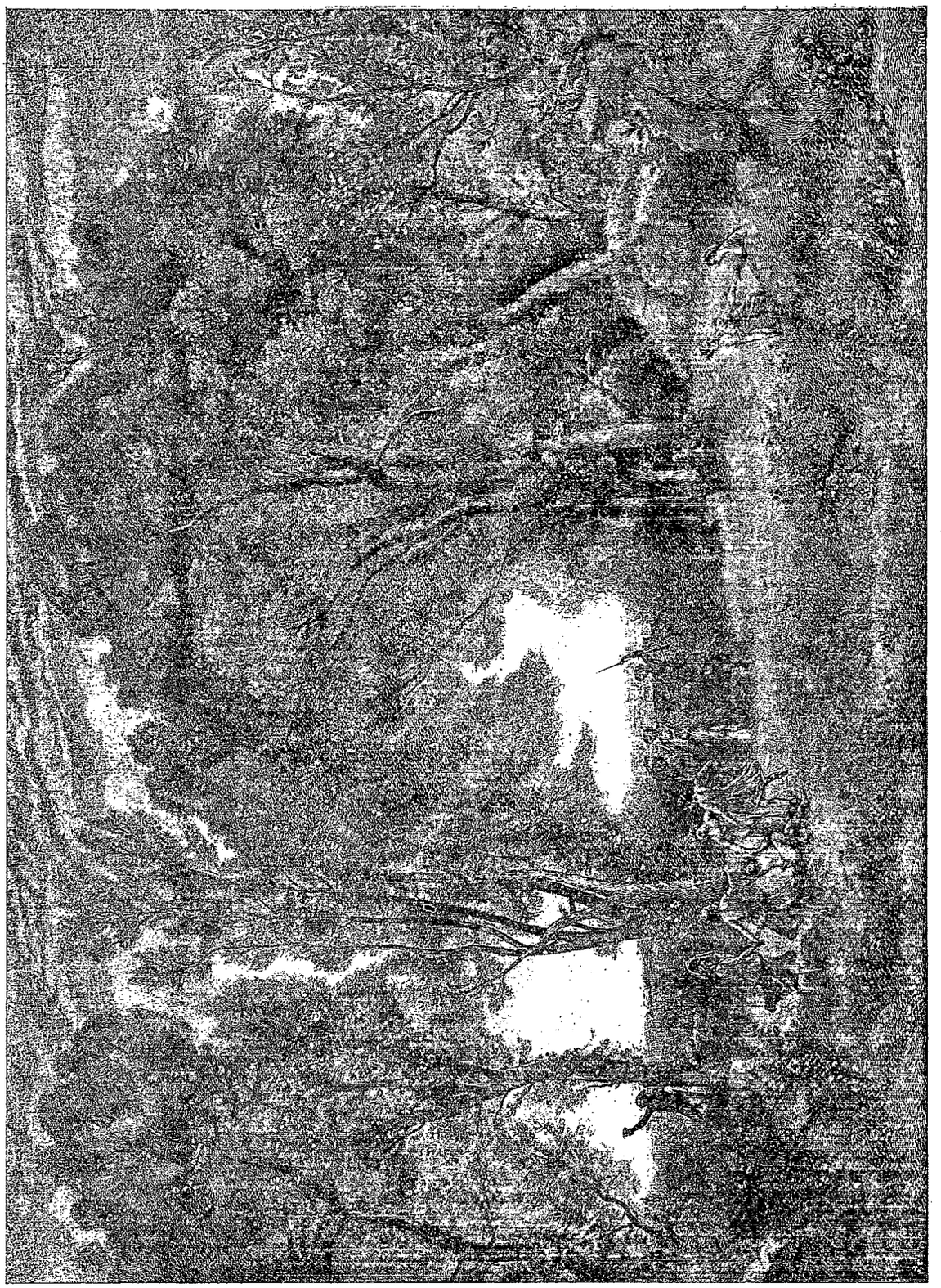
Dans le damier formé par les rues faubouriennes du troisième arrondissement, se trouvaient de tristes bâtisses bordant le cours de la Liberté, une des grandes voies de Lyon. Ces bâtisses ont été rasées; sur leur emplacement s'élèvent chaque jour de monumentales maisons à six étages entourant le nouveau palais.

Les travaux, commencés en 1886, ont été achevés en 1891. L'hôtel proprement dit couvre 4,000 mètres, le reste, 16,000, est occupé par des pavillons et des jardins. L'aspect général de l'édifice est assez élégant, mais un peu écrasé. Le palais perd à être entouré de ces hautes constructions si chères aux architectes lyonnais. Le style général est inspiré de l'hôtel de ville, œuvre charmante de Simon Maupin, mais ce dernier édifice a des proportions plus heureuses, grâce à son haut perron et à son élégant beffroi. L'intérieur de la préfecture offre un magnifique escalier, rappelant celui de l'Opéra. La salle des Pas-Perdus, la salle des fêtes, les galeries, la salle du conseil général seraient partout ailleurs justement admirées. Mais pour cette opulente et artiste cité elles manquent peut-être d'originalité. On aurait pu trouver dans la colonie des peintres et des sculpteurs lyonnais des décorateurs qui auraient su faire de la préfecture un véritable palais consacré à la gloire de Lyon. Les ressources du département ne l'ont pas permis. Il faut signaler toutefois le plafond du salon bleu, par Domer, et deux tableaux de fleurs, de Castex-Desgranges, un des maîtres de l'école lyonnaise.

(*A suivre.*) GROLLIER.

UNE MATINÉE

C'est le crépuscule du matin. Sous les grands arbres qui forment la lisière de la forêt, les lointains apparaissent voilés un peu par des brumes délicates. Dans les feuillages profonds et presque solennels toute une vie mystérieuse frissonne et s'émeut. C'est l'heure indécise où les nymphes



MATINÉE. — Peinture de Corot. — Musée du Louvre. — Gravure de Deloche.

quittent leurs obscures retraites et, libres des enchantements qui les oppriment durant la nuit, s'assemblent au milieu des pelouses. Alors, dans la mélancolie de l'aube, elles s'unissent et sur les gazons, au rythme de leurs chansons plus discrètes encore et plus indéfinissables que le frémissement des feuilles agitées par la brise, elles dansent gracieuses et nonchalantes, et si légères, que les oreilles d'aucun mortel n'ont entendu jamais le bruit de leurs pieds délicats...

Tel est le poème que Corot, cet admirable visionnaire, a raconté dans le merveilleux tableau qui sous le titre : *Une Matinée*, figure au musée du Louvre et que reproduit notre gravure. Telle est autant qu'on peut la préciser avec des mots, la signification de ce pur et inoubliable chef-d'œuvre ! Mais, en revanche, comment dire les qualités qu'il révèle? comment expliquer le sentiment profond dont il est imprégné?

Il y faut renoncer. Et d'ailleurs n'est-il pas bien inutile de chercher dans les tableaux du maître autre chose que ce qu'il a consenti à nous révéler? Ne sont-ils pas des témoignages suffisants de son génie? Et ne nous donnent-ils pas un peu comme la sensation de nous trouver dans l'intimité de l'âme qui les a rêvés?

A.-P.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

II

Suite. — Voyez pages 86, 126 et 162.

Mais si, chose alors très rare, ses rôles de bord étaient au complet, il n'ignorait pas qu'il commandait à des hommes, courageux sans doute, mais non à des marins, en un mot à un équipage hétérogène, mal instruit, mal discipliné, et composé, pour la majeure partie, de gens enrôlés par la première réquisition, matelots sans vocation et sans métier, jetés par ordre à bord de la *Carmagnole*, et qui, avant de faire l'apprentissage de la guerre, avaient à apprendre les premiers et indispensables éléments de leur dure profession.

M. Fabre savait cela. En présence d'un autre adversaire que Sidney-Smith, peut-être ces considérations eussent-elles cédé devant son patriotisme et son courage; mais, il connaissait le commodore anglais, il savait toutes les ressources de cet esprit aventureux et téméraire, son habileté professionnelle, son dédain du danger, la solidité de son équipage, et il ne voulait pas exposer à une perte presque certaine un des rares navires en état, dont le Directoire lui avait confié le commandement. C'était là l'unique cause de son inaction, une inaction qui pesait à un officier de sa bravoure et de son caractère.

M. Fabre était alors un des officiers les plus distingués de la marine. Sidney-Smith et lui s'étaient déjà trouvés en présence, et l'on citait, comme exemple de valeur et de sang-froid, le brillant combat soutenu avec la corvette la *Joséphine*, contre le commodore, vainqueur à cause de la supériorité matérielle et qui, d'ailleurs, avait traité M. Fabre avec tous les honneurs et les égards dus à un adversaire malheureux. Aussi, le commandant français, sachant qu'il ne pouvait engager la lutte que dans les conditions les plus défavorables, persistait-il à ne pas mettre à la voile, à moins d'un ordre sans réplique du gouvernement; et il attendait, en tout cas, pour appareiller, que le *Diamant*, lassé d'une station plus énervante qu'utile, allât chercher fortune, dans d'autres parages.

III

Le commodore commençait à se fatiguer lui-même de cette sorte de blocus, dont les lenteurs étaient en opposition absolue avec son besoin d'action, lorsqu'un navire suédois, venant de Brest, jeta l'ancre en rade du Havre. Surpris, dans la route, par un coup de vent, il avait relâché à Cherbourg, mettait à profit cette station forcée, pour compléter sa provision de vin et de vivres frais. Ce fut une bonne occasion pour Smith qui aimait à bien vivre. Les saluts d'usage à peine échangés, un va-et-vient d'embarcations s'établit entre les deux navires, et des relations se nouèrent, de telle façon que, chaque jour, les deux commandants se fêtaient réciproquement.

La conversation, comme bien on pense, roulait constamment sur la carrière de Smith, et l'officier suédois, au fait de la réputation et de l'humeur aventureuse de son convive, déplorait, avec lui, cette station monotone, buvait à ses succès futurs, et témoignait le désir de ne point appareiller, sans avoir assisté, comme témoin, à un de ces brillants faits d'armes qui avaient propagé, en Europe, la renommée du commodore. Celui-ci, quelque peu vaniteux, savourait tous ces compliments, avec une fatuité marquée, peut-être même sans se confesser à lui-même que sa besogne était relativement très facile, puisque, à cette époque, les Anglais étaient maîtres de la mer.

Un jour qu'il dînait à bord du suédois, avec une partie de son état-major, un peu excité par le vin versé en abondance, il se mit à déplorer, avec humour, l'inaction forcée à laquelle le condamnait la prudence du commandant de la *Carmagnole*, qu'il estimait, d'ailleurs, comme un honnête et très vaillant marin. Puis, avec cette forfanterie gouailleuse qui rapprochait cet homme extraordinaire des Jean Bart et des Ducasse, il se mit à faire un tableau comique des seules distractions que lui permettait la temporisation des Français, et parmi lesquelles il classait, peut-être avec jactance, quelques rares soirées passées au théâtre, soit à Caen, soit au Havre même. Il alla même jusqu'à donner son opinion sur quelques comédies qu'il se vantait d'avoir vues.

A ce moment, le commandant suédois se hasarda à émettre quelques doutes, et non sans raison. Il passait, au commodore, le théâtre de Caen, mais il ne voulait pas croire aux soirées du Havre, et, avec une ironie à l'adresse de la morgue anglaise, il fit entendre que la France, momentanément chassée de la mer, était parfaitement maîtresse chez elle, que l'Europe com-

mençait à trembler, devant les exploits des généraux de la Révolution, et qu'alors l'infériorité maritime, qui faisait la force de ses ennemis, était amplement compensée par des succès militaires tels qu'aucune nation au monde ne pouvait en réclamer de pareils, dans son histoire.

De pareilles observations n'étaient pas de nature à calmer un tel homme; bien au contraire. A ces paroles du Suédois, il pâlit, brisa son verre, et d'un geste, réclama le silence :

— Commandant, dit-il, tout autre que vous n'eût pas mis, un seul instant, ma parole en doute, sans trouver aussitôt à qui répondre. Puis, se faisant apporter un autre verre, qu'il remplit jusqu'au bord :

— A la Suède et à l'Angleterre ! dit-il avec une certaine emphase.

— Commandant, continua-t-il, puisque les Français s'obstinent à ne point sortir, j'irai les chercher jusque sous les canons de leurs forts. Cent guinées que le *Vengeur* est à moi, ce soir ! Acceptez-vous ?

Le *Vengeur* était un lougre armé en course et portant, sur le pont, huit pièces de quatre livres de balles. Surpris, au moment où il sortait du Havre, par l'apparition inopinée du *Diamant*, il s'était réfugié sous les canons du Perret, et la basse mer le laissait à sec, sur la grève.

Le pari fut tenu. L'officier suédois, curieux de voir à l'œuvre un homme dont la témérité passait pour avoir raison de tous les obstacles, s'excusa et fit des vœux pour le succès de l'entreprise qui lui semblait pourtant bien douteuse, puisqu'il pariait contre elle.

Quelques instants après, Sidney-Smith était à bord du *Diamant* et donnait ses ordres. Il commande de mettre à la mer quatre chaloupes. Chacune d'elles sera montée par quarante hommes, et elles marcheront, sous la direction du commodore lui-même. Aucune précaution n'est négligée ; la nuit tombée, noire et sans lune, semble conspirer en faveur des Anglais, pour la perte du *Vengeur*. Sidney-Smith a fait garnir les avirons avec de l'étoupe enveloppée dans du linge, pour qu'ils entrent dans l'eau et en sortent, avec le moins de bruit possible. Pour commencer l'attaque, avec toutes les chances de succès, on circulera en grande rade, en attendant la mer pleine.

L'embouchure de la Seine forme une sorte d'entonnoir profond dont Quillebeuf occuperait le rétrécissement. D'un côté, à l'estuaire, le Havre qu'on dirait bâti dans la mer; de l'autre, mais un peu plus avant dans les terres, le petit port de Honfleur. Çà et là, des clochers émergent, celui de Honfleur, entre autres, d'une élégance parfaite, et qui fut témoin de tant de descentes anglaises, dans les heures passées.

La marée, qui se fait sentir avec tant de violence dans la Manche, même au moment de la morte-eau, se précipite, dans cette manière de gouffre, avec une brutalité inouïe, courant, le long des rives, avec une vitesse de cheval au galop, couchant au fond les bouées amarrées pour indiquer les passes, et barrant la Seine, d'un bord à l'autre, par une vague à laquelle on a donné le nom de mascaret, et dont la hauteur et la vitesse varient avec la force des vents et le degré des marées.

(*A suivre.*) CHARLES CANIVET.

CHATEAU DE MONT-ORGUEIL

ILE DE JERSEY [1]

Une grande partie de la côte Est de l'île de Jersey est formée de rochers granitiques, les uns lisses comme les hautes murailles des forteresses du moyen âge, les autres, creusés, déchiquetés par la mer qui semble avoir pris à tâche de les découper en caves et en criques de toutes formes et de toutes dimensions. Sur un des points culminants de cette longue ligne de falaises, dans une sorte de presqu'île, entre les baies de Grouville et de Sainte-Catherine, se dresse le château de Mont-Orgueil, célèbre dans les fastes de l'archipel anglo-normand.

La situation de Mont-Orgueil est des plus pittoresques; son architecture massive et sévère est en harmonie avec l'aspect un peu sauvage de la contrée. De la terrasse du château on jouit d'une vue étendue : au premier plan, le port de Gorey, avec sa flottille de bateaux pêcheurs, puis le port Anne, dans sa ceinture de rochers, et, à l'horizon, les bois qui couvrent le nord-est de l'île de leur végétation rabougrie et touffue. Lorsque le temps est clair, on aperçoit, à l'est, se détachant en blanc sur l'azur des flots, les côtes de Normandie et, plus loin encore, le clocher de la cathédrale de Coutances.

L'origine de Mont-Orgueil est incertaine. Jules César — à qui on attribue bien des choses, même à Jersey — passe pour avoir établi un poste militaire en ce lieu; il existe même, à l'est du bâtiment principal, un petit ouvrage avancé qui porte le nom du célèbre guerrier. Toutefois, le château n'acquit une réelle importance que sous le règne du roi Jean, au début du treizième siècle. Pendant la guerre des Deux-Roses, il intervint entre Marguerite d'Anjou et un envoyé de Louis XI un arrangement en vertu duquel le roi de France débarquerait en Angleterre un corps de troupes pour venir en aide à la Maison de Lancastre, et recevrait en échange l'archipel anglo-normand. Mais les Jersyais refusèrent de reconnaître la convention; ils attaquèrent Mont-Orgueil, où les Français avaient placé une garnison, s'emparèrent de la place et rétablirent la domination anglaise dans l'île.

Charles II habita Mont-Orgueil quand il eut quitté la Hollande où il avait tout d'abord cherché

[1] Voir, sur Saint-Hélier et le château d'Élisabeth, la table des quarante premières années.

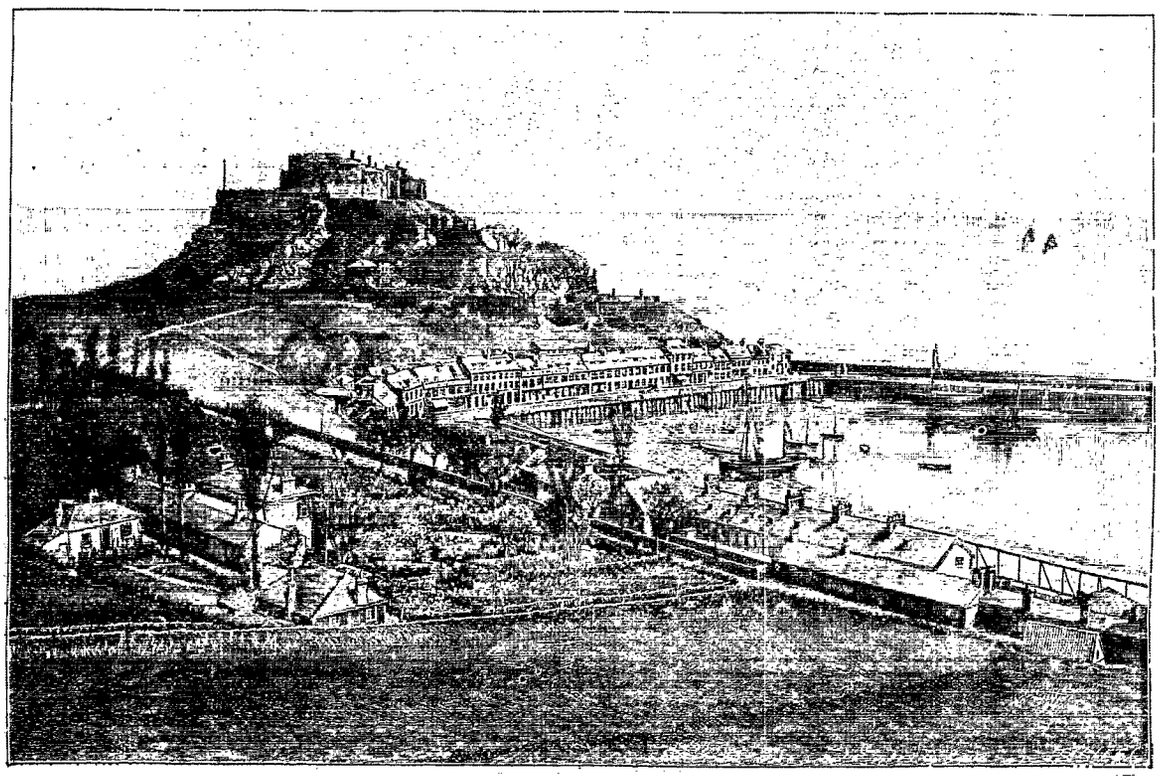
refuge. Les Jersyais accueillirent l'infortuné monarque avec tant d'enthousiasme que le Parlement s'émut et envoya des troupes contre les mutins. Ceux-ci, qui n'étaient pas aussi habiles en stratégie que tenaces dans leurs affections, n'armèrent pas suffisamment les forts de Saint-Aubin et de Mont-Orgueil, et l'île fut reconquise presque sans coup férir.

Depuis cette époque, le vieux château n'a plus joué qu'un rôle très effacé dans l'histoire de Jersey.

Mont-Orgueil est un but obligé d'excursion pour le touriste qui visite les « Channel-Islands ». Outre la vue dont nous avons dit un mot plus haut, et qui, à elle seule, vaut le voyage, on montre les restes d'une chapelle, les ruines d'une prison, la cellule où fut enfermé Prynner, un des héros de la Révolution anglaise, et enfin les appartements de Charles II.

L'accès du château est facilité par le chemin de fer qui relie Saint-Hélier, la capitale de l'île, au bourg de Gorey. Mais il est bien préférable de faire le trajet dans un de ces mail-coachs à itinéraire fixe qui, pendant la belle saison, parcourent Jersey en tous sens, et dont les prix modérés sont à la portée de toutes les bourses.

Envisagé au point de vue exclusivement militaire, Mont-Orgueil, qui est entouré par la mer de trois côtés, avait une grande importance stratégique au beau temps des boulets pleins et des canons à âme lisse. Mais c'en est fait à tout



Ile de Jersey. — Le château de Mont-Orgueil. — Gravure de Farlet.

jamais des citadelles qui faisaient l'effroi de nos pères. Le fort Régent, lui-même, bâti à grands frais au début de ce siècle au-dessus de Saint-Hélier, ne ferait peut-être pas très brillante figure devant les cuirassés d'aujourd'hui.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que l'île ne soit pas susceptible d'une certaine résistance à l'envahisseur. Un régiment d'infanterie de ligne est stationné à Jersey; en outre, tout homme valide, né dans l'île, est à la disposition de l'autorité militaire entre 16 et 65 ans. En cas de guerre, on pourrait ainsi mettre sur pied environ 10,000 soldats répartis en cinq régiments de milice.

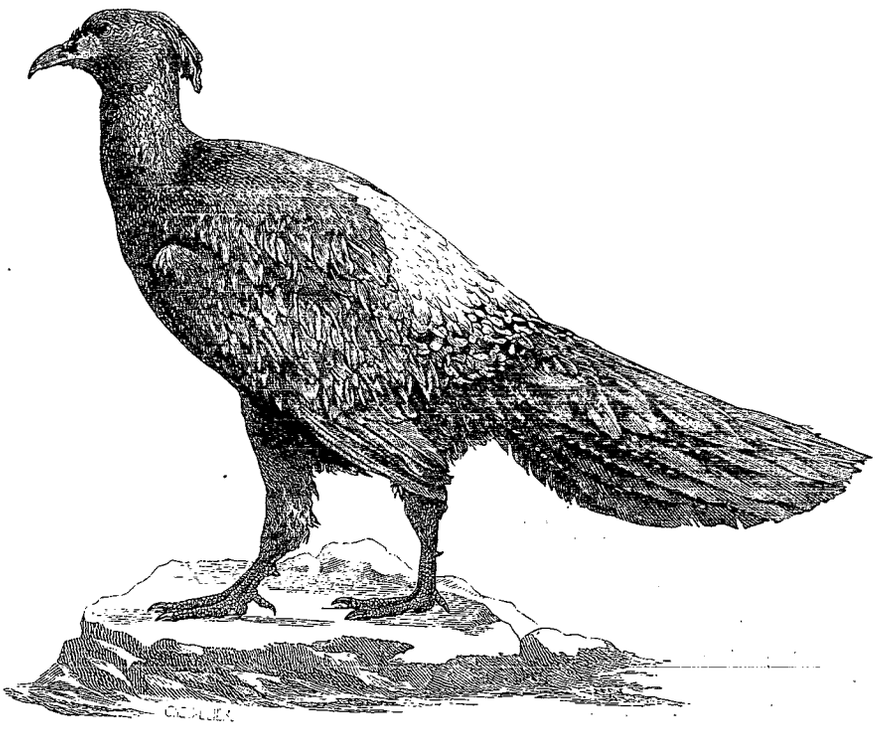
Les environs de Mont-Orgueil abondent en « vraic », sorte de varech, dont la culture est soumise à une réglementation minutieuse. Cette plante, dont il est fait en général deux récoltes par an, joue un très grand rôle dans l'économie agricole de l'île; elle donne un engrais excellent auquel il faut attribuer en partie l'étonnante fertilité du sol. On montre aussi, comme une curiosité, les gigantesques choux appelés « cow-cabbages », cultivés pour leurs feuilles qui servent à transporter le beurre au marché, et pour leurs tiges de trois mètres de long, qui fournissent les célèbres « cannes » de Jersey.

Le petit port de Gorey, au pied du château, a été longtemps célèbre pour ses pêcheries d'huîtres. A une certaine époque, on a recueilli, par an, plus de 10,000 hectolitres de ces mollusques. Malheureusement, les huîtres, abandonnant la perfide Albion, ont émigré vers les rivages hospitaliers de la France, au grand désespoir des Goryais, auxquels il est interdit de pêcher dans un rayon de trois mille des côtes de Normandie.

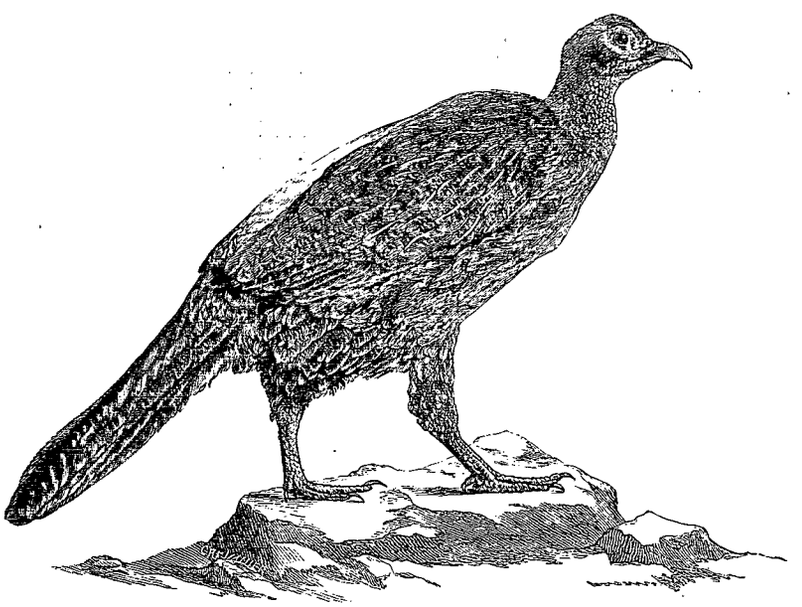
Geo. Tricoche Nestler.

LES LOPHOPHORES

Parmi les représentants les plus remarquables de la famille des Faisans ou Phasianidés, si riche en espèces au brillant plumage, il faut citer les Lophophores qui habitent la chaîne de l'Himalaya et les montagnes de l'Assam, de la province chinoise de Moupin et du Setchdan occidental. Les couleurs pourprées, bronzées, cuivrées, dorées les plus riches et les plus éclatantes se juxtaposent sur le plumage des mâles, chez ces magnifiques Gallinacés qui sont à peu près de la grosseur d'un Coq de Bruyère et qui rappellent un peu les Tétraogalles de la même région, de l'Altaï et du Caucase par leurs formes générales, par leurs proportions, par la structure de leur bec et de leurs pattes. Chez les Lophophores, en effet, comme chez les Tétraogalles, les tarses sont armés chez les mâles d'éperons plus faibles, plus émoussés que ceux des Phasianidés ordinaires, et la mandibule supérieure, en forme de cuiller renversée, recouvre largement la mandibule inférieure et se termine par une sorte d'onglet. Les ailes sont de dimensions moyennes, un peu arrondies, et la queue, au lieu de se prolonger fort loin en arrière ou d'affecter la forme d'un toit, comme chez beaucoup de Faisans, se compose de pennes relativement courtes, très légèrement étagées et disposées à peu près sur le même plan. Enfin, chez les mâles, le sommet de la tête est orné d'une touffe de plumes de formes variables, tantôt relevée, tantôt rejetée en arrière, qui a valu à ces oiseaux leur nom générique de Lophophore (Porte-huppe).



Lophophore de Drouin de Lhuys (Mâle). — Gravure de Mlle Chevallier.



Lophophore de Drouin de Lhuys (Femelle). — Gravure de Mlle Chevallier.

L'espèce de Lophophore la plus anciennement connue est celle que Latham a décrite, il y a environ un siècle, sous le nom de Faisan d'Impey (*Phasianus impeyanus*), en le dédiant à lady Impey Murchison et qui a été prise plus tard par Temminck comme type du genre *Lophophorus*. Cette espèce se rencontre dans toute la chaîne de l'Himalaya, depuis l'Afghanistan jusqu'au Sikkim et probablement même jusqu'au Boutan. Elle est appelée par les indigènes du Cachemire *Lont* ou *Ham*, suivant le sexe; par ceux d'autres provinces *Rattea-Kowan*, *Ratkap*, *Rutnal*, *Ghur Monal* ou *Monal*, et c'est de ce dernier nom que vient l'appellation vulgaire de *Monaul*, souvent employée pour désigner le Lophophore dans les jardins zoologiques.

Le mâle adulte du Lophophore d'Impey a la

tête surmontée d'un épi de plumes à tige dénudée, terminées chacune par une petite palette et colorées en vert doré très brillant, de même que la gorge et les côtés de la tête. Sur la nuque cette couleur est remplacée par une teinte de cuivre rouge, à reflets de rubis, à laquelle succède, sur le dos et la partie supérieure des ailes, une teinte verte à reflets bleus et pourpres, recoupée brusquement en arrière par du blanc pur. La queue est d'un roux cannelle, le bout des ailes noir et, comme pour rehausser l'éclat métallique des parties supérieures du corps, une teinte de velours noir s'étend sur la poitrine et l'abdomen.

Beaucoup plus modeste dans sa mise, suivant la mode générale chez les Gallinacés, la femelle a le dos, la poitrine et les ailes d'un brun foncé, rayé et marqueté de noir, la gorge blanche, la queue brune liserée de blanc. Enfin, le jeune mâle, dans sa première année, ressemble tout à fait à la femelle sous le rapport du costume.

Comme les Faisans oreillards *(Crossoptilon)* et les Faisans satyres *(Ceriornis)*, les Lophophores d'Impey vivent à une grande altitude, ils remontent jusqu'à la limite supérieure de la végétation forestière et ne se montrent nulle part, même en hiver, à moins de 2,000 mètres d'altitude; sur certains points, dans le Sikkim par exemple, on ne commence, d'après Jerdon, à les rencontrer qu'à partir de 10,000 pieds, soit 3,300 mètres environ. Du reste, un chasseur anglais, qui était un excellent naturaliste et qui a publié sur les mœurs des Lophophores un très intéressant article dans le *Bengal Sporting Review*, M. Mountaineer a remarqué que ces oiseaux changeaient de résidence suivant les saisons. En été, la plupart des mâles et quelques femelles gagnent les pentes gazonnées qui s'élèvent au-dessus de la limite des forêts; en automne, ils rentrent sous bois pour chercher, sous les feuilles tombées, les chrysalides qui forment alors leur principale nourriture; enfin, à mesure que les rigueurs de l'hiver se font de plus en plus vivement sentir et que la neige couvre le sol d'une couche de plus en plus épaisse, ils continuent à descendre sur le flanc des montagnes et visitent les endroits exposés au midi ou à l'ouest, où la neige fond rapidement et où quelques lambeaux de terre se montrent à nu au pied des buissons. Parfois même des femelles et de jeunes oiseaux s'approchent des villages situés dans la montagne, au milieu des forêts, et cherchent pâture dans les terrains cultivés, tandis que les vieux mâles restent attachés à leurs forêts, en dépit des rigueurs de la saison. On remarque d'ailleurs que les individus de sexes différents font souvent bande à part et que les membres d'une même troupe tantôt se dispersent sur le terrain qu'ils ont choisi, tantôt constituent de petits groupes. M. Mountaineer croit aussi pouvoir affirmer que les mâles ne se montrent ni bons époux, ni bons pères de famille et ne songent pas plus à veiller sur la femelle qui couve qu'à pourvoir ensuite à la nourriture des poussins. Les œufs d'un blanc sale, piquetés de brun rougeâtre, sont déposés sous un buisson ou au milieu d'une touffe d'herbe et l'éclosion a lieu à la fin de mai.

Durant la belle saison, quand ils trouvent en abondance des racines, des bourgeons, des baies sauvages et des insectes, les Monauls restent extrêmement farouches, mais en hiver, lorsque la nourriture est devenue rare et que pour découvrir quelques larves ou des graines ils sont obligés de fouiller la terre avec leur bec, le besoin fait taire leur prudence naturelle. Il est alors relativement facile de les approcher, surtout dans les forêts de châtaigners, où ils se réunissent parfois en troupes nombreuses, et où l'absence de broussailles permet de découvrir le gibier circulant au milieu des arbres dépouillés de leurs feuilles. Dans ces conditions M. Mountaineer a pu souvent s'approcher à bonne portée, choisir ses victimes et en abattre plusieurs successivement avant que le reste de la troupe se décidât à quitter la place. Mais l'alarme une fois donnée, soit par le bruit que font quelques oiseaux en s'envolant, soit par leurs cris d'effroi, la panique se communique rapidement à toute la bande qui s'envole pour aller se réunir à une distance plus ou moins grande, suivant la saison.

Les Monauls se perchent soit sur les arbres, soit sur des rochers escarpés et, à la chute du jour, font entendre un cri de rappel, bas et plaintif, bien différent des notes aiguës et précipitées qu'ils émettent lorsqu'ils sont effrayés ou lorsqu'ils s'abattent. Leur vol, au besoin, peut être assez soutenu et, d'après Mountaineer, on voit parfois un vieux mâle, après avoir filé quelque temps en ligne horizontale, s'élever graduellement à une assez grande hauteur, en imprimant à ses ailes des rapides vibrations et en faisant miroiter au soleil les admirables teintes de son plumage.

Ce costume somptueux qui peut rivaliser avec celui de certains Paradisiers, amènera peut-être, à bref délai, la destruction complète de l'espèce dont les mâles sont devenus l'objet d'une chasse extrêmement active et fournissent à la plumasserie des dépouilles très estimées, servant à faire des toques, des aigrettes et des garnitures de vêtements. D'autre part, les femelles et les jeunes sont très recherchés comme gibier et leur chair passe pour plus fine et plus délicate que celle des Faisans ordinaires.

Une espèce aussi splendidement vêtue semble toute désignée comme oiseau d'ornement pour nos parcs et nos jardins zoologiques, d'autant plus que la grande altitude à laquelle se trouve son habitat dans son pays natal doit le rendre particulièrement apte à supporter le froid de nos hivers. Aussi, a-t-on cherché de bonne heure à l'introduire en Europe. Des Lophophores ont

pondu, il y a bien des années, dans la fameuse ménagerie du château de Knowsley, appartenant à lord Derby, et plus tard, des éclosions ont été obtenues successivement au Jardin zoologique de Londres, au Jardin zoologique d'Anvers, au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne, chez M. Pomme et chez d'autres amateurs. Dans les premiers temps, les petits mouraient tous en automne, au moment de la première mue, mais bientôt les accidents sont devenus plus rares à mesure qu'on a appris à soigner ces oiseaux, à les placer dans des conditions moins différentes que celles dans lesquelles ils se trouvent dans leur pays natal, et aujourd'hui on peut voir, dans la plupart des pays d'Europe, des Monauls nés et élevés en captivité et aussi robustes que ceux qui sont importés d'Asie. Pour mener à bien l'éducation des Lophophores, M. Pomme recommande de donner pour demeure aux parents un parquet assez vaste, planté de petits arbres verts et ayant au centre une cabane où les oiseaux peuvent trouver un abri contre la pluie et les rayons brûlants du soleil de midi; il conseille de les nourrir avec un mélange de froment, de sarrazin, de petit millet rond, avec des légumes verts, un peu de pâtée composée d'œufs durs et de pain émietté et quelques vers de terre. Les œufs, une fois pondus, sont donnés à couver à une petite Poule anglaise et les petits, mis d'abord dans une boîte à Faisans et élevés par une mère étrangère, peuvent être plus tard réunis à leur véritable mère, mais soigneusement tenus à l'écart du père qui leur ferait un mauvais parti.

En 1867, une seconde espèce de Lophophore, au moins aussi belle que la première, fut décrite, sous le nom de Lophophore de Drouin de Lhuys (*Lophophorus Lhuysii*), par mon savant prédécesseur au Muséum, feu J. Verreaux, d'après un oiseau vivant reçu par le Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne. Cette espèce, qui habite les régions les plus élevées du Setchuan occidental, de la principauté de Moupin, de la région du Kokonoor et peut-être du Yunan, se reconnaît immédiatement à sa structure un peu massive et à la forme de sa huppe, composée de plumes aplaties et rejetées en arrière. Le mâle adulte a le dessus et les côtés de la tête d'un vert métallique à reflets violets, la huppe pourprée, la nuque et le milieu du dos d'une couleur *chaudron* à reflets dorés, les ailes fortement nuancées de bleu et de vert doré, la croupe d'un blanc pur légèrement tacheté de bleu, la queue noire et verte avec quelques raies blanches, et les parties inférieures d'un noir velouté et glacé de vert. La femelle et le jeune mâle ont au contraire, comme dans l'autre espèce, une livrée brune, mélangée de noir, de gris et de blanc.

Dans ses explorations à travers le Setchuan et la principauté de Moupin, M. l'abbé A. David a rencontré fréquemment, dans les prairies découvertes, au-dessous de la région des forêts, de petites troupes de ces Gallinacés qui arrachaient avec leur bec robuste des racines d'une espèce de Fritillaire jaune appelée dans le pays *Paé-mou*. Souvent aussi, de grand matin, lorsque le temps était à la pluie, il les a entendus pousser leurs cris de rappel, aux notes perçantes et bien détachées, et il a été témoin des chasses fructueuses que les Chinois faisaient aux Lophophores à l'aide de collets de crin. Grâce à ce savant voyageur, les galeries du Muséum renferment, depuis plus de vingt ans, des spécimens du *Lophophorus Lhuysii* que les indigènes de Moupin désignent sous les noms de *Paé-mou-ky* (Poule des Fritillaires) et de *Ho-than-ky* (Poule charbon ardent); mais c'est seulement depuis un ou deux mois que la ménagerie du Jardin des Plantes possède quelques individus vivants de cette espèce qui ont été pris aux environs de Tà-tsién-loû (Setchuan) et qui ont été donnés au Muséum par Mgr Biet, évêque de Diana.

Mgr Biet, que l'état de sa santé forçait à rentrer en France, avait ramené avec lui plusieurs couples de Lophophores qu'il se proposait d'offrir au Jardin des Plantes; malheureusement les mâles sont morts en route et les femelles seules ont résisté aux fatigues d'un aussi long voyage.

De son côté, le Jardin zoologique de Londres a reçu, il y a plus de vingt ans, et a conservé durant une très longue période, un individu appartenant à une troisième espèce de Lophophore, originaire des montagnes de l'Assam et appelée Lophophore de Sclater (*Lophophorus Sclateri*). Dans cette espèce, dont on peut voir un exemplaire empaillé dans les galeries du Muséum, le mâle n'a point de huppe, le sommet de la tête étant garni seulement de plumes frisées, tandis que les côtés sont dénudés et colorés en bleu; le corps et les ailes offrent à peu près le même système de coloration que chez les Lophophores de l'Himalaya et du Setchuan, et la queue est en majeure partie rousse. E. Oustalet.

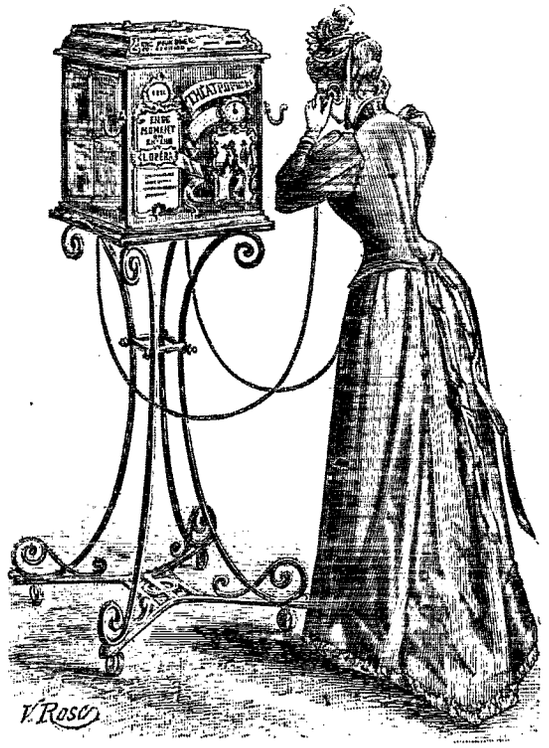
LE THÉATROPHONE

Le théâtrophone est un appareil fort ingénieux qui permet de donner automatiquement, pendant une durée variable selon le type de la pièce de monnaie que l'on y introduit, la communication avec tel ou tel théâtre désiré et de faire entendre des airs ou des parties d'actes.

On n'a pas oublié que, lors de l'Exposition de 1889, une salle spéciale fut affectée à cette innovation qui trouva plein succès auprès du public. Aujourd'hui il n'est plus besoin de se rendre dans un endroit déterminé pour y rencontrer cette distraction: c'est partout, à chaque pas qu'on la peut trouver. Tout hôtel de renom, tout cercle de bon ton, tout café en vogue, sont possesseurs de ces boîtes légères, facilement transportables, munies de deux récepteurs: sans dérangement aucun, sans avoir à quitter votre

place, la boîte est placée devant vous, et vous avez tout loisir, en appliquant les récepteurs à vos oreilles, pour écouter le morceau qui se chante ou la tirade qui se débite.

A Paris, tous les principaux théâtres, le théâtre Français, les théâtres de l'Opéra, de l'Opéra-Comique sont reliés au bureau central du Théâtrophone, sis rue Louis-le-Grand, et auquel se



Théâtrophone.

trouvent aussi rattachés les principaux établissements tels que grands hôtels, cercles, salles de dépêches de différents journaux, vestibules de théâtres et en général tous les endroits fréquentés par un public élégant, et qui sont maintenant munis de théâtrophones. Au siège central se trouve, dans le sous-sol, un tableau commutateur auquel viennent aboutir les lignes de théâtres et les lignes des appareils automatiques. L'employé commis à ce tableau peut donc suivre facilement la marche des représentations de tous les théâtres et mettre en communication n'importe quelle ligne de théâtrophone: il lui suffira pour cela de faire, au moyen d'un jeu de fiches et d'une prise de courant, tous les changements désirés.

Au siège central aboutissent aussi une série de câbles reliant le tableau commutateur dont nous venons de parler au bureau central téléphonique de l'avenue de l'Opéra, ce qui permet, grâce à un arrangement spécial avec l'État, de donner les auditions des théâtres à tout abonné du téléphone du réseau de Paris.

Pour être complet, disons en terminant, que le prix d'une audition est de 50 centimes ou de un franc selon que la durée est de cinq ou de dix minutes.

PERRON.

RÉCRÉATIONS BOTANIQUES

DÉCOLORATION D'UN BOUQUET DE VIOLETTES

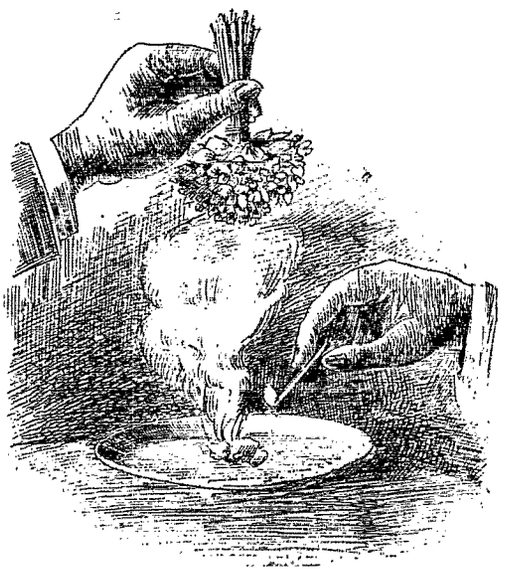
La violette se prête avec la plus grande facilité à une intéressante expérience de décoloration. Il s'agit tout simplement d'appliquer une observation depuis longtemps connue et que l'industrie s'est appropriée.

Quand on brûle du soufre au contact de l'air, on produit un gaz d'odeur piquante et désagréable qui s'appelle l'acide sulfureux.

Ce corps qui prend naissance quand on enflamme une allumette jouit de la singulière propriété d'agir énergiquement sur certaines couleurs d'origine végétale qu'il fait disparaître. Les habitants de nos campagnes savent depuis longtemps mettre à profit cette propriété spéciale en brûlant du soufre au-dessous du linge (nappes, serviettes), qui a reçu des taches de fruits.

Quand on voudra décolorer un bouquet de violettes, rien ne sera plus facile. On prend une petite pincée de fleur de soufre (produit qui se trouve chez tous les épiciers, marchands de couleurs, etc.), qu'on place sur une soucoupe et on l'allume. Immédiatement il se dégage un gaz qui, agissant sur les fleurs de violettes qu'on tient au-dessus de la flamme, en provoque de suite la décoloration complète. On obtiendra ainsi des violettes blanches. On remplacera avec succès la fleur de soufre qu'on peut ne pas avoir sous la main par des allumettes soufrées.

Veut-on maintenant modifier d'une autre façon la couleur des violettes, rien de plus simple. En les trempant dans de l'ammoniaque ou alcali volatil, on leur communiquera une teinte verte; l'acide chlorhydrique ou esprit de sel les fera passer au rouge carmin. L'action serait moins énergique et plus lente, mais de tous points semblable si l'on se contentait de suspendre les fleurs au-dessus d'un vase contenant l'un ou l'autre de ces deux corps.



Décoloration d'un bouquet de violettes.

La chimie, science basée sur l'observation, a su tirer parti de cette singulière propriété du principe colorant des violettes et le *sirop de violettes* est encore parfois employé dans les laboratoires comme réactif qui verdit avec les alcalis et rougit avec les acides.

P. HARIOT.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 13.
Administrateur délégué et GÉRANT: E. BEST.

LE MONUMENT DE LE SAGE



MONUMENT DE LE SAGE, par M. E. de La Rochette. — Gravure de Piat.

Au mois de septembre prochain aura lieu l'inauguration, sur la promenade de la Rabine, qui longe le port de Vannes, du monument élevé à Le Sage. MM. Jules Simon, Ernest Renan, Alexandre Dumas, Jules Claretie, Ludovic Halévy, Jules Verne, et tous les hommes de marque des cinq départements de la Bretagne, figurent dans le comité de souscription qui a pris l'initiative

de cet hommage rendu à l'auteur de *Gil Blas*.

Ce monument, d'un ensemble si gracieux, est dû au ciseau de M. le comte Emerand de la Rochette, un breton, élève de M. Ch. Le Bourg. Le modèle en plâtre a figuré au foyer de l'Odéon, le 19 mai dernier, à l'occasion de l'exposition lesagienne organisée par la *Revue des provinces de l'Ouest*, pour la représentation de gala donnée en l'honneur de Le Sage. Le piédestal est en granit. Le buste et la jeune bretonne de Sarzeau, lieu de naissance de Le Sage, sont en bronze. Celle-ci présente, à l'écrivain, des ajoncs, emblème de l'immortalité en Bretagne, et des genêts en fleur; son tablier contient, en outre, quelques feuilles de houx.

La hauteur totale du monument est d'environ 3 mètres 50.

L'histoire de Le Sage a été trop de fois contée pour qu'il soit nécessaire de l'écrire ici. Il suffira d'en retracer les principaux traits.

Né à Sarzeau, près de Vannes, en 1668, Le Sage entra dans l'administration des fermes, après avoir étudié chez les jésuites de Vannes. Il en sortit, complètement ruiné, pour venir faire son droit à Paris, où ses qualités personnelles et son esprit lui valurent, dans la haute société, un accueil des plus flatteurs. A vingt-six ans, il épousait une jeune fille pauvre, mais d'une rare beauté, et abandonnait ensuite le barreau pour les lettres. Ses débuts ne furent pas heureux. Peut-être aurait-il végété longtemps, si l'abbé de Lyonne, qui le protégeait et lui fit une rente de six cents livres, ne lui eût fourni les éléments de ses futurs succès en lui apprenant la langue et la littérature espagnoles. Le Sage avait trouvé sa voie.

Une de ses premières œuvres, *Crispin rival de son maître*, comédie qui est restée au répertoire, le désigna à l'attention. Bientôt le *Diable boiteux* et *Turcaret* consacrèrent sa réputation. Les deux premiers volumes de *Gil Blas*, le plus populaire de ses romans, datent de 1715.

On a comparé Le Sage à Molière. Sans doute eût-il continué l'œuvre de son illustre prédécesseur, s'il n'avait été rebuté par les difficultés qu'il dut vaincre pour faire jouer *Turcaret*. Il eut trois fils, dont l'aîné et le plus jeune se firent comédiens malgré l'opposition de leur père, qui manifestait contre le théâtre et les acteurs une aversion assez justifiée. La mort de l'aîné, avec lequel il s'était réconcilié, le détermina à se retirer auprès du cadet, chanoine de la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, qui fut la consolation de ses vieux jours. C'est là qu'il s'éteignit, en 1747.

Le Sage, bien qu'il dût travailler pour vivre, fut toujours très indépendant. On connaît sa réponse à la duchesse de Bouillon, qui, ayant réuni une nombreuse et brillante société pour entendre la lecture de *Turcaret*, reprochait à l'auteur d'arriver en retard et d'avoir fait perdre une heure à tout le monde. « Madame, dit-il froidement, puisque je vous ai fait perdre une heure, il est bien juste que je vous en fasse regagner deux; je n'aurai pas l'honneur de vous lire ma pièce. » Et il s'en alla, quoi qu'on fît pour le retenir.

Victorien MAUBRY.

A PROPOS D'UN AUTOGRAPHE DE THÉOPHRASTE RENAUDOT

A maintes reprises, le *Magasin pittoresque* s'est occupé de Théophraste Renaudot, le fondateur de la presse française (1), et l'on peut même dire que ce journal est le premier ayant rendu hommage au talent de cet homme extraordinaire pour son siècle, et qui, pour cela, a été si longtemps incompris. Le docteur Gilles de la Tourette, l'historiographe de Renaudot, signale le cas et dit dans sa préface : « Il arrive tout au moins cela d'heureux à ceux qui naissent cent ans trop tard, que l'oubli, dans lequel ils tombent tout de suite, les sauve de l'injustice. » Peut-être trouverons-nous là l'explication d'une bizarrerie qui est en même temps une grosse faute. Comment se fait-il, en effet, qu'on ignore encore aujourd'hui le nom de Théophraste Renaudot qui a fondé en France le *Journalisme* par sa *Gazette*, la *Publicité commerciale* par ses *Bureaux d'adresse*, et, disciple de Bacon et de Pierre Ramus, a bravé la scolastique en voulant l'*enseignement libre et expérimental* ? (2)

Il eut dû naître cent ans plus tard, au moment de la rénovation intellectuelle pratique; à défaut de la reconnaissance publique, il eût été l'un des maîtres et non, comme à son époque, l'un des égarés du mouvement public.

Théophraste Renaudot naquit à Loudun, en 1586. A vingt ans, il étudiait la médecine à Montpellier et s'y livrait plus spécialement à des études de chimie. Il passait en 1606 sa thèse de doctorat.

Grâce à l'obligeance de M. Gordon, le très dévoué bibliothécaire de la Faculté de médecine de Montpellier, nous avons pu nous procurer un autographe du jeune docteur, tout entier de sa main et conservé à la bibliothèque de l'école de médecine de cette ville avec le registre des actes. Cet acte est écrit en latin (3).

Une fois docteur, Renaudot parcourut l'Italie pour compléter son éducation médicale, et au bout de quelques années, il revint à Loudun, sa ville natale, où bientôt, entouré de l'estime générale, il liait connaissance avec Richelieu et le

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, 1842, p. 9; 1857, p. 362; 1870, p. 305 et 337.

(2) Gilles de la Tourette : *Théophraste Renaudot*, d'après des documents inédits, Paris, Plon, 1884.

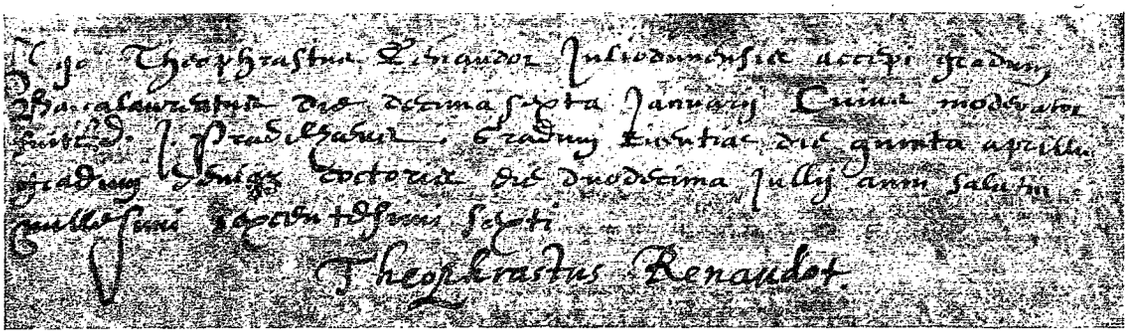
(3) En voici la traduction : « Je soussigné, Théophraste Renaudot, natif de Loudun, avoir reçu le grade de bachelier le seizième jour de janvier, dont le modérateur fut D. J. Pradille; le grade de licencié le cinquième jour d'avril; enfin le grade de docteur le douzième jour de juillet de l'année de salut seize cent six.

« Théophraste RENAUDOT. »

père Joseph (l'*Éminence grise*), qui devinrent désormais ses amis et ses protecteurs dévoués. Séduits par l'espoir de ses idées humanitaires, ceux-ci le faisaient nommer successivement médecin et conseiller du roi, maître et intendant général des *Bureaux d'adresse* (1612), commissaire général des pauvres du royaume (1618).

Renaudot ne se rendit à Paris qu'en 1625, appelé par Richelieu, alors ministre d'État. Guidé par son amour profond des malheureux, il ne tarda point à mettre à exécution ses théories humanitaires. En 1630, il créait le bureau d'adresse de rencontre destiné à procurer du travail aux nombreux misérables qui, à la suite des guerres de religion, encombraient le pays et y formaient des compagnies de *gros gueux*, de *caïmans*, de *malingreux* qui encombraient les routes, mais qui, surtout, vinrent infester la capitale, espérant y trouver plus riche proie et, grâce à ses ruelles étroites où ils se logèrent, plus sûre impunité. En 1631, il inventait le journalisme, en créant la *Gazette*, aujourd'hui la *Gazette de France*, journal auquel Richelieu et le roi Louis XIII collaborèrent souvent. Plus tard, il fondait les premiers monts-de-piété, imités de ceux qu'avaient crés les papes en Italie et inaugurait le système du prêt sur gages. Ces innovations lui donnèrent un renom considérable et attirèrent sur lui l'attention.

Toutefois, de telles préoccupations étaient impuissantes à le détourner de la science; il adjoignit à son bureau d'adresse des conférences publiques qui furent en quelque sorte les avant-coureurs de l'Académie française, où furent agitées, dans un esprit libéral et ennemi de tout pédantisme doctrinal, les questions scientifiques les plus intéressantes. Parmi les conférenciers accourus à l'appel de Renaudot, se trouvaient des médecins provinciaux, en particulier des médecins de Montpellier, des chirurgiens et des apothicaires, alors en lutte avec la Faculté de Paris qui prétendait les tenir en tutelle. Ces conférences prospérèrent si bien que, dans le but de leur donner, au point de vue pratique et expéri-



Fac-simile d'un autographe de Théophraste Renaudot, conservé à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier.

mental, les développements qu'elles comportaient, Renaudot dut ouvrir en 1638 les *Fourneaux*, laboratoire destiné à fabriquer des médicaments pour les indigents et qui reçut bientôt l'approbation royale.

Cette fois, c'était trop. La Faculté ne crut pas devoir sanctionner par son silence ce laboratoire où se préparaient spécialement les remèdes chimiques qu'elle tenait pour des poisons. Elle résolut d'intervenir et, craignant de s'attaquer directement à Renaudot auquel étaient accordées la faveur du roi et l'amitié de Richelieu, elle somma deux des fils du philanthrope, Isaac et Eusèbe (1) qui, précisément, étudiaient sur les bancs, de renier leur père et de désavouer solennellement ses institutions.
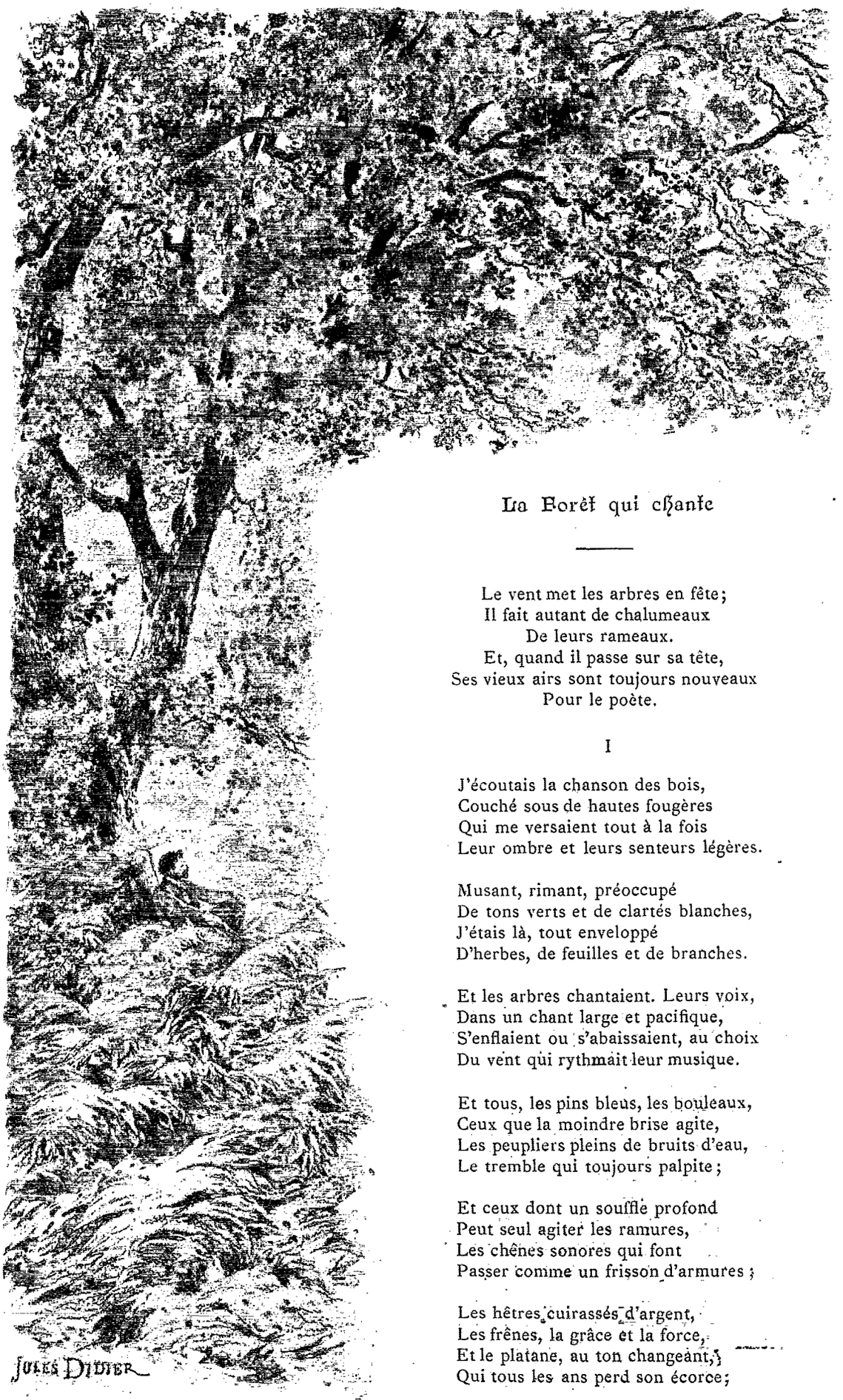
C'était la guerre. Elle devint particulièrement ardente et passionnée quand Renaudot eut fondé, sous le nom de *Consultations charitables pour les pauvres malades*, les consultations gratuites. Cette nouvelle institution eut un succès sans égal. Fort de son triomphe, Renaudot sollicita du roi la concession d'un emplacement pour y bâtir un *Hostel des consultations charitables*, sorte d'hôpital qui, dans sa pensée, serait l'achèvement de son œuvre.

Après la mort de Richelieu, Renaudot privé de son meilleur appui vit son œuvre battue en brèche et ruinée par un arrêt du Parlement.

Seule, la *Gazette* survécut, ainsi que les consultations charitables dont la Faculté profita et qui, de nos jours sont toujours florissantes. C'est donc à Renaudot que nous devons la fondation de l'enseignement clinique à la Faculté de médecine qui a donné de si heureux résultats. Aussi, grâce au beau travail et au zèle du docteur Gilles de la Tourette, qui a tiré de l'oubli ce bienfaiteur de l'humanité, un comité s'est formé, composé de savants, de médecins, de journalistes, d'hommes politiques, pour élever une statue à Renaudot dont la mémoire, disparue pendant longtemps, renaîtra plus brillante et montrera qu'en France on sait tôt ou tard rendre hommage à l'intelligence et au savoir.

A. Rousselet.

(1) Renaudot avait un autre fils, Théophraste, comme lui, et qui a été souvent confondu avec son père.



La Forêt qui chante

Le vent met les arbres en fête;
Il fait autant de chalumeaux
De leurs rameaux.
Et, quand il passe sur sa tête,
Ses vieux airs sont toujours nouveaux
Pour le poète.

I

J'écoutais la chanson des bois,
Couché sous de hautes fougères
Qui me versaient tout à la fois
Leur ombre et leurs senteurs légères.

Musant, rimant, préoccupé
De tons verts et de clartés blanches,
J'étais là, tout enveloppé
D'herbes, de feuilles et de branches.

Et les arbres chantaient. Leurs voix,
Dans un chant large et pacifique,
S'enflaient ou s'abaissaient, au choix
Du vent qui rythmait leur musique.

Et tous, les pins bleus, les bouleaux,
Ceux que la moindre brise agite,
Les peupliers pleins de bruits d'eau,
Le tremble qui toujours palpite;

Et ceux dont un souffle profond
Peut seul agiter les ramures,
Les chênes sonores qui font
Passer comme un frisson d'armures;

Les hêtres cuirassés d'argent,
Les frênes, la grâce et la force,
Et le platane, au ton changeant,
Qui tous les ans perd son écorce;

Et ceux qu'abrite le couvert,
Les sorbiers dont la graine éclate,
Les houx, trempés de bronze vert,
Qui se pavoisent d'écarlate;

Les érables, d'autres encore,
Selon leur taille et leurs essences,
Chantaient! Des bourdonnements d'or
Marquaient les temps et les silences.

II

Ainsi l'orchestre végétal
Déployait sa gamme infinie,
Lorsqu'un coup de hache brutal
Troubla la verte symphonie.

Tout se tut. Comme pris de peur,
Les arbres s'entre-regardèrent
Et, dans l'attente et la stupeur,
Longtemps les coups se succédèrent.

Ils sonnaient, clairs et réguliers,
Là-bas, dans les gorges lointaines,
Jetant l'effroi dans les halliers
Et jusqu'au sein bleu des fontaines;

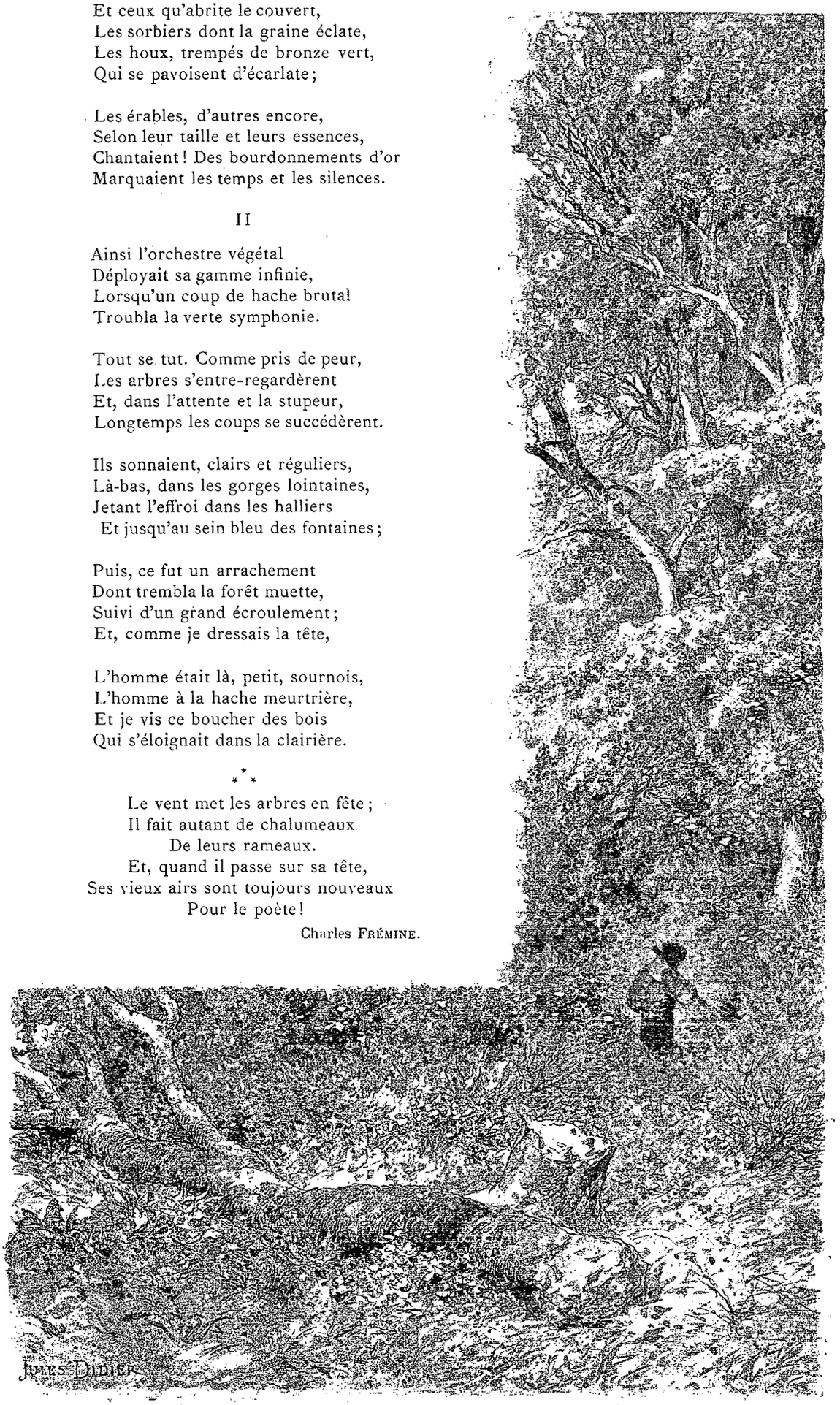
Puis, ce fut un arrachement
Dont trembla la forêt muette,
Suivi d'un grand écroulement;
Et, comme je dressais la tête,

L'homme était là, petit, sournois,
L'homme à la hache meurtrière,
Et je vis ce boucher des bois
Qui s'éloignait dans la clairière.

***

Le vent met les arbres en fête;
Il fait autant de chalumeaux
De leurs rameaux.
Et, quand il passe sur sa tête,
Ses vieux airs sont toujours nouveaux
Pour le poète!

Charles FRÉMINE.



PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

II

Suite. — Voyez pages 86, 126, 162 et 178.

Pour mettre de son côté, toutes les chances de succès, et ne rien laisser au hasard, Sidney-Smith se dirigea d'abord vers Trouville, qui n'était, à cette époque, qu'un pauvre et maigre village de pêcheurs adossé au coteau, à l'abri du cap qui s'allonge dans la mer, comme une patte d'animal gigantesque, non loin de l'embouchure de la Seine. Ce fut derrière ce cap que le commodore s'abrita; puis, lorsqu'il crut le moment propice, il donna l'ordre de nager, et les quatre embarcations se dirigèrent, dans l'ombre, droit sur la jetée du Havre.

Environ deux heures après, l'embarcation que montait le Commodore rangeait la jetée, et poussée par le courant, elle en passa assez près pour éveiller l'attention du factionnaire, qui fit entendre son : Qui vive !

— Pêcheurs, répondit Sidney-Smith, qui prononçait le français sans accent, et il continua sa route.

Au bout de quelques minutes, il apercevait vaguement les formes grêles du *Vengeur*, se dessinant dans l'obscurité. Il s'arrêta, pour laisser aux trois autres embarcations le temps de le rejoindre ; puis, recommandant, à voix basse, un redoublement de précautions et de vigilance, il fit pousser de l'avant, et les avirons garnis plongèrent silencieusement dans la mer.

On était si près de terre qu'on entendait, très distinctement, le bruit des vagues déferlant sur les galets et roulant à travers.

On veillait, cependant, à bord du *Vengeur*, et l'aventureuse expédition fut bientôt hélée par l'homme en vigie :

— Ohé ! de la chaloupe, ohé !

— Ami, répondit Sidney-Smith.

— Où allez-vous ?

— Nous sortons du Havre et nous allons pêcher en rade.

— Bonne chance, alors, et gare à l'Anglais !

Ce court dialogue échangé, les embarcations accostaient le *Vengeur*; les hommes, Sidney-Smith en tête, sautaient à bord, jetaient à fond de cale les quelques matelots qui se trouvaient sur le pont, et fermant, sur l'équipage endormi, panneaux et écoutilles, se rendaient maîtres du lougre, en un clin d'œil, et sans coup férir.

Trompés par ce succès facile et fort éloignés de toute pensée de danger immédiat, les Anglais n'écoutent plus que distraitement les ordres de leurs chefs; ils envahissent qui, la chambre du capitaine, qui la cambuse où ils se mettent à boire. Sidney-Smith, surpris lui-même, et se sachant du temps devant lui, les laissait faire. Il avait, pensait-il, quelques heures pour lever l'ancre, donner la remorque au lougre et le conduire ainsi jusque sous la batterie du *Diamant*.

Cependant, au milieu du tumulte occasionné par ce commencement d'orgie, le second du corsaire, un hardi gaillard, du nom de Lécolier, enfermé dans sa cabine, put, au prix de longs efforts, sortir de sa prison et se hisser sur le pont désert. Là, trouvant sous sa main une hache oubliée, il la saisit, se glisse le long de la coque, à l'aide d'un cordage, et, gagnant à la nage l'avant du navire, il coupe le câble du *Vengeur* et gagne la grève, sans encombre.

En ce moment, la marée montait, et le lougre obéissant, au milieu de la nuit la plus noire, aux caprices du courant, se mit à dériver doucement, d'abord puis plus vite, vers l'estuaire, où le flux l'entraînait. L'orgie continuait, à bord, et Smith lui-même, tout fier de son rapide succès, narguait, sans trop de générosité, le commandant du *Vengeur*, prisonnier dans sa chambre même.

On ne comprend pas très bien, au premier abord, comment un marin aussi avisé que Sidney-Smith ait ainsi manqué, dans l'occurrence, aux plus vulgaires lois de la prudence; mais, il ne faut pas oublier que tout contribuait à lui inspirer la sécurité la plus complète, qu'il se savait maître du lougre, l'équipage étant bien et dûment hors de nuire, et enfin que la nuit, très obscure, ne permettait pas de voir, de terre, ce qui se passait à bord du *Vengeur*.

Mais, lorsque le léger navire en dérive se trouva saisi par le courant violent qui contourne la jetée, pour se précipiter dans la baie de Seine, ses mouvements, quoique la mer fût calme, devinrent plus saccadés; les moins ivres comprirent qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et lorsque les fumées du vin se furent à peu près dissipées, quelques-uns prévinrent le commodore qui, ne tardant pas à paraître sur le pont, vit que le courant entraînait vivement le lougre, que la situation se faisait critique, car il n'y avait plus que deux heures de nuit, à peine, et pas de brise pour regagner le large. En ce moment, le lougre, poussé par le flux, flottait au delà de Honfleur et se dirigeait vers la haute Seine. Pas moyen de le ramener vers la pleine mer, à l'aide des embarcations; la violence du courant s'y opposait. Et quand les premières lueurs de l'aurore éclairèrent l'horizon, Sidney-Smith se vit à peu près perdu.

Au Havre, on connaissait déjà l'aventure du *Vengeur* racontée par Lécolier, le second du corsaire. Aussi, la plage se couvrit-elle, en peu de temps, d'une foule énorme, qui se porta d'abord vers le Perret.

Le jour augmentant peu à peu, on s'aperçut bientôt que, sauf le *Diamant* et le suédois, il n'y avait pas un navire en mer, et ce ne fut qu'au bout de quelques heures que les curieux prirent leur course, pour gagner l'embouchure de la Seine, là où se trouvent aujourd'hui les Forges

et Chantiers. Et bientôt, en aperçut le corsaire français vainement remorqué par quatre embarcations qui, en vain, faisaient force de rames.

Les gens du métier jugèrent bientôt le mauvais cas des Anglais, et il n'y eut qu'un cri dans la foule toujours grossissante : donner la chasse au *Vengeur* et le reprendre à l'ennemi, coûte que coûte. On ignorait, d'ailleurs, — Lécolier l'ignorait lui-même, — la présence à son bord du redouté Sidney-Smith.

Parmi les navires de guerre ou de course réfugiés dans les bassins du Havre, se trouvait un lougre de 16 canons, également de 8 livres de balles. Ce lougre, qui s'appelait le *Renard*, était prêt, depuis longtemps, à prendre la mer, et n'était retenu, dans le port, que par la présence toujours inquiétante du *Diamant*, en rade. Il reçut l'ordre d'appareiller aussitôt, de barrer la route au *Vengeur*, en profitant du courant, pour se rapprocher de lui, et de l'arracher, avant le jusant, aux mains des Anglais. La manœuvre était d'autant plus aisée qu'une petite brise du large s'élevait, accentuant encore le désavantage du *Vengeur*.

Lorsque Sidney-Smith vit le *Renard* sortir du Havre, gagner d'abord un peu au large, pour le joindre plus aisément avec la brise naissante, il jugea qu'il n'y avait pas moyen de s'en tirer sans combat. Il n'eut pas un instant d'indécision.

D'abord, il donna l'ordre de réunir, sur le pont, l'équipage français prisonnier, et lui tint ce langage :

— Messieurs les Français, voilà le *Renard* qui sort du Havre, et je crois que nous allons avoir affaire ensemble. Vous êtes témoins qu'en faisant sauter le *Vengeur*, avec vous, je pourrais peut-être, en rangeant la côte, regagner la frégate, avec mes embarcations; mais, le lougre est à moi, et je le garderai. Quant à vous, vous êtes de trop ici; prenez une de mes chaloupes et gagnez Honfleur ; et de là, si vous voyez le lougre que je garde amener son pavillon, vous pourrez dire que Sidney-Smith est mort.

Cela fait, il ne garda, avec lui, que quarante hommes choisis et congédia les cent vingt autres qui se sauvèrent, dans les trois dernières chaloupes, à force de rames, le long de la côte, par Vazouy, Villerville et Trouville, pour regagner le *Diamant*, sans passer à portée du *Renard*, et raconter ce qui venait de s'accomplir.

(A suivre.) CHARLES CANIVET.

LA MARINE FRANÇAISE DE GUERRE

Notre marine de guerre donne lieu à des discussions périodiques et passionnées. Le rôle considérable qu'elle aurait à jouer, dans le cas où toutes les forces nationales devraient être mobilisées, la met, chaque jour davantage, en évidence. Sans doute, notre dessein n'est pas ici d'examiner et de contrôler les éloges et les critiques dont elle est alternativement l'objet. Nous nous bornerons à constater qu'on la juge volontiers à l'étranger comme l'une des plus puissantes et l'une des mieux armées du monde.

Depuis moins d'un demi-siècle, les conditions essentielles de la marine de guerre ont subi de profondes et définitives modifications. La découverte, relativement récente, des puissants explosifs que la science a mis à la disposition de tous, a bouleversé de fond en comble les théories sur lesquelles était basée la stratégie navale. Tandis qu'en Angleterre, les chantiers du gouvernement s'unissaient à l'industrie privée pour aider le gouvernement britannique à transformer, avec la plus plus grande rapidité possible, son armement maritime, en France, on renonçait d'une façon presque absolue à l'industrie privée et on développait à un degré inconnu jusqu'aujourd'hui l'activité des chantiers du gouvernement.

Si, de la sorte, suivant nos ingénieurs de la marine, on perdait quelque chose dans la rapidité de construction des nouveaux navires de guerre, cet inconvénient était atténué par la sécurité qu'ils offraient, édifiés ainsi sous le contrôle permanent de ceux qui, plus tard, seraient appelés à les diriger sur mer.

Quoi qu'il en soit, et sans prétendre exposer toutes les pièces du procès qui se poursuit entre les partisans et les adversaires du système adopté par la France, nous avons voulu continuer à mettre nos lecteurs au courant de nos plus récentes constructions navales (1). Dans ce dessein, nous nous sommes procurés des vues de trois des plus beaux spécimens de bâtiments de guerre que notre marine possède à l'heure actuelle; ce sont le croiseur-cuirassé *Dupuy-de-Lôme*, le croiseur-torpilleur *Wattignies* et la canonnière cuirassée le *Styx*.

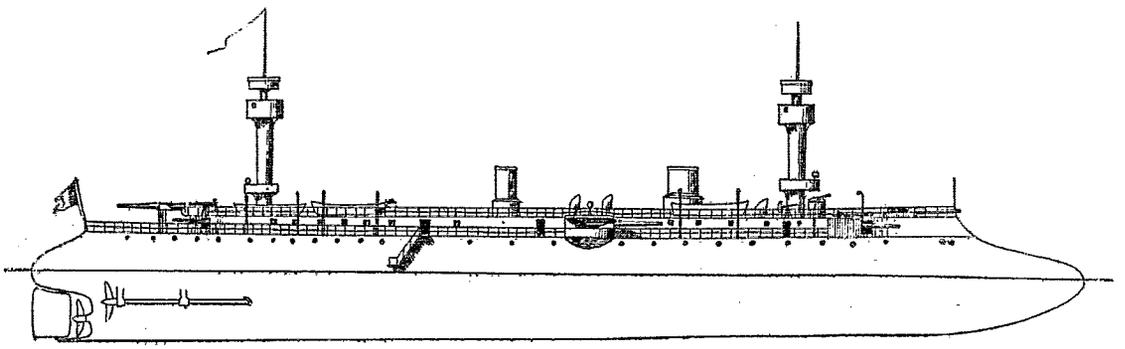
Le premier de ces navires, le *Dupuy-de-Lôme*, a été, au cours de son premier essai en pleine mer, bien tristement rendu célèbre. On connait, par les journaux quotidiens, les détails de l'accident qui s'y est produit. Le 20 juin, à 9 heures 30 du matin, ce magnifique bâtiment appareillait pour un essai de deux heures à tirage forcé. A un moment donné, la machine faisait 80 tours à la minute. Le tirage fut augmenté de façon à fournir une vitesse approximative de 110 tours. Mais tout à coup la lumière électrique s'éteignit; les mécaniciens ne purent plus contrôler le niveau d'eau; celle-ci manqua dans la chaudière ; une plaque de fonte céda sous la pression; la vapeur envahit la chambre de chauffe où se trouvaient une quinzaine d'ouvriers qui ne purent sortir, la porte étant fermée à clef pendant les essais; ils furent très grièvement brûlés et ils ne durent d'ailleurs leur salut qu'au dévouement d'un maître mécanicien qui enfonça la porte à

(1) Voir année 1890. La marine de guerre, p. 113, 122, 191.

coups de marteau avant qu'ils ne fussent asphyxiés tout à fait.

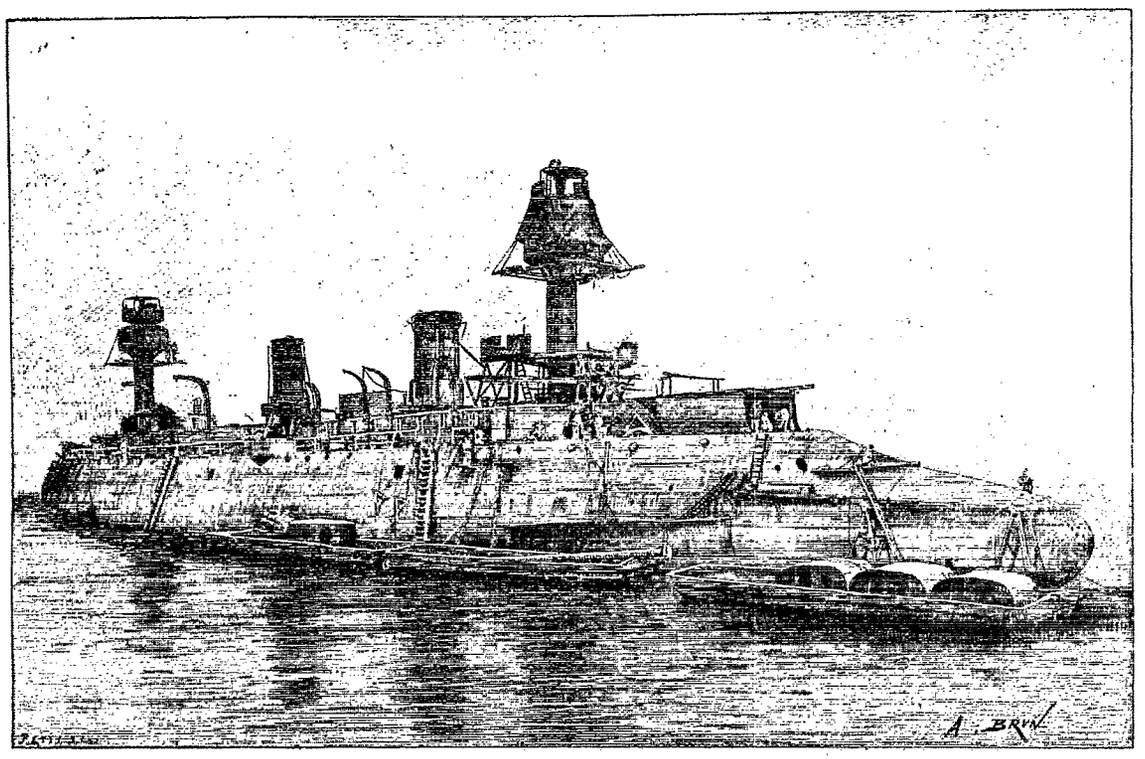
Nos gravures représentent : l'une, la coupe longitudinale du *Dupuy-de-Lôme*, l'autre, ce même bâtiment, vu de trois quarts, dans le bassin d'armement. C'est un croiseur d'escadre de 1re classe. Il a été construit à Brest, sur les plans de M. Huin, par M. l'ingénieur de Monchoisy. Commencé en juillet 1888, il a été lancé en 1890 ; son armement était terminé vers le 15 avril 1892. Sa valeur totale est de 11.725.510 francs.

La longueur du *Dupuy-de-Lôme* est de 114 mètres ; il a 16 mètres de largeur. Son tirant d'eau est de 7 mètres 50; il déplace 6.300 tonneaux et sa machine, qui lui permet de faire 20 nœuds à l'heure, développe une force de 14.000 chevaux.



La Marine française de guerre. — Coupe longitudinale du croiseur cuirassé *Dupuy-de-Lôme.*

Il est armé de deux canons de 19 centimètres, de 6 canons de 16 centimètres, de 8 canons de 6 centimètres et demi et de 8 canons revolvers. Il possède en outre 4 tubes lance-torpille. Enfin, il est aménagé pour recevoir 523 hommes d'équipage. Particularité à noter, outre les deux hélices accouplées qu'il possède, ainsi que presque tous les navires, de chaque côté du gouvernail, il a



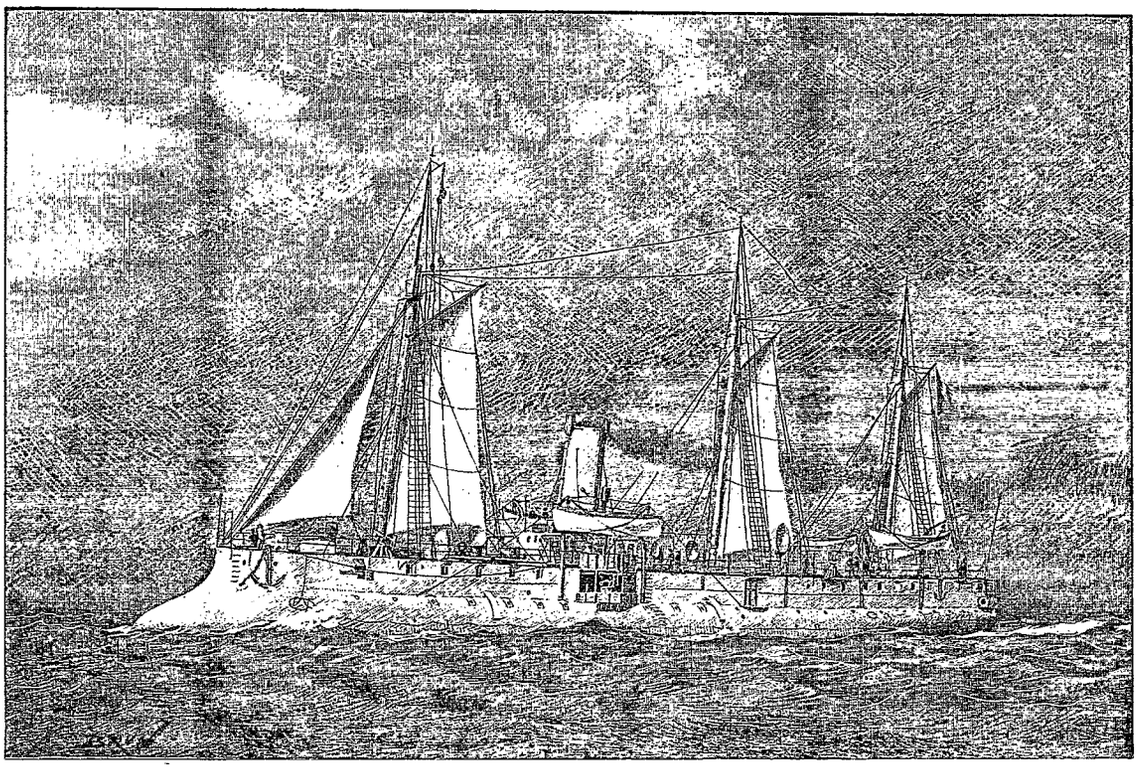
La Marine française de guerre. — Croiseur cuirassé *Dupuy-de-Lôme* en achèvement à flot. — Longueur 114 mètres.

une hélice centrale, dont notre première gravure indique la position sous la coque. C'est la première fois qu'on applique ce système à notre marine de guerre.

Il convient de dire que l'accident survenu au *Dupuy-de-Lôme*, au cours de son premier essai, n'a pas eu pour ce magnifique bâtiment de conséquences très graves, et, malgré l'incendie qui s'y était déclaré dans la soute au charbon après la rupture de la chaudière, il a pu reprendre ses essais quelques jours plus tard.

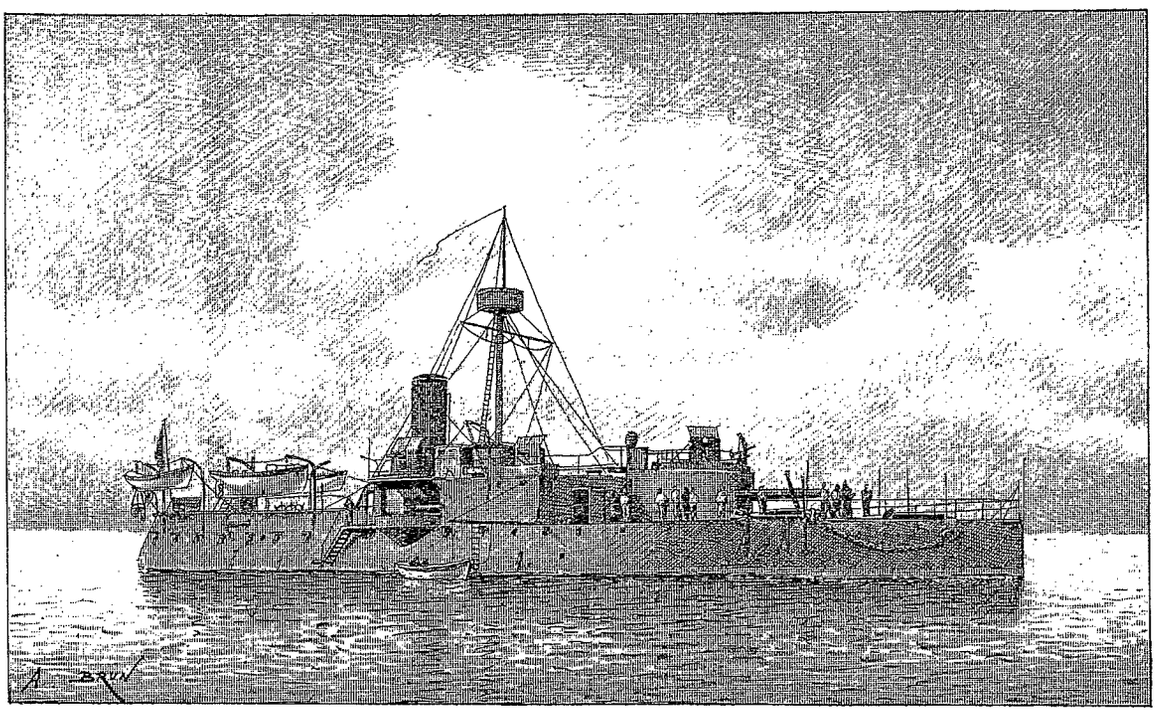
Le *Wattignies*, que représente une autre gra-

vure, est de dimensions un peu moins importantes. Il a été lancé le 9 avril 1891 à Rochefort. Sa longueur est de 70 mètres 97; sa largeur de 8 mètres 90; son tirant d'eau, à l'avant, de 4



La Marine française de guerre. — Croiseur-torpilleur *Wattignies*. — Longueur 70 mètres 97.

mètres 70 et à l'arrière de 3 mètres 78; il déplace 1310 tonnes; il peut, grâce à sa machine qui développe une force de 4000 chevaux, faire 18 nœuds à l'heure. L'approvisionnement de charbon



La Marine française de guerre. — Canonnière cuirassée de 1re classe *Styx*. — Longueur 58 m. 80.

qu'il reçoit est de 116 tonnes; on calcule que, de la sorte, il lui est possible d'accomplir, à toute vitesse, une distance de 552 milles sans refaire aucun approvisionnement.

Comme on le voit par notre gravure, le *Wattignies* dispose de trois mâts, dont la voilure peut, à l'occasion, aider à l'action de la machine.

Son armement se compose de cinq canons de 10 centimètres, de deux canons de 6 centimètres et demi, de quatre canons-revolvers de 37 millimètres et de quatre tubes lance-torpilles. Ses plans ont été établis par M. de Bressy, membre de l'Institut et inspecteur général en retraite du service maritime. Il a été commencé en octobre 1889. Son coût total a été de 2.919.500 francs.

Quant à la canonnière-cuirassée le *Styx*, que représente notre quatrième gravure, elle n'est guère moins importante que le croiseur-torpilleur le *Wattignies*, dont nous venons de parler. Construit à Cherbourg, de septembre 1889 à août 1891, ce bâtiment a 58 mètres 80 de longueur totale et 12 mètres 30 de largeur. Son tirant d'eau est de 3 mètres 60 et il déplace 1730 tonneaux. Il est à deux hélices.

Son armement se compose d'un énorme canon de 27 centimètres, d'un autre canon de 14 centimètres, de quatre petits canons de 47 millimètres et de 4 canons-revolvers. Il est aménagé pour recevoir un équipage de 101 hommes. La force de sa machine est de 1.700 chevaux; elle lui permet de faire 13 nœuds à l'heure. Il peut recevoir 72 tonnes de charbon.

Le *Styx* a coûté 3.791.000 francs, soit 2.705.000 francs pour sa coque, 485.000 francs pour l'appareil moteur et 600.000 francs pour son artillerie; le reste de la somme totale a été consacré aux divers aménagements des bâtiments. Il a été lancé le 22 août 1891 avec un plein succès.

Les désignations dont nous nous sommes servi pour ces trois bâtiments expliquent suffisamment leur rôle en cas de guerre. Le croiseur-cuirassé est un bâtiment de haute mer, doué d'une très grande vitesse (les 20 nœuds qu'il peut faire par heure représentent, on le sait, 36 kilomètres).

Il n'y a à peu près que les torpilleurs, dont quelques-uns font jusqu'à 27 nœuds (48 kilomètres) qui soient plus rapides encore. Le croiseur-torpilleur est lui aussi un bâtiment de haute-mer. Ce terme générique de croiseur est donné aux navires qui sont destinés à surveiller certains parages, à faire des croisières, à servir d'éclaireurs, à tenter des « coups de main »; ils doivent, par conséquent, avoir une grande vitesse et posséder une artillerie puissante. Naturellement tous les perfectionnements de la vapeur ont été appliqués dès le principe à ces navires.

Les canonnières, elles, sont affectées plutôt à la défense des côtes. Le *Styx*, dont nous nous occupons spécialement, ne pouvant faire que treize nœuds à l'heure, sa mission est, en cas de guerre, analogue à celle que remplit, sur terre, un poste retranché, qui surveille l'ennemi et qui l'empêche d'approcher.

Edouard Rollet.

LE BOULET D'OR

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 154 et 172.

IV

Quelques jours après, le père Morton, accompagné du vicomte et du baron, qui le soutenaient chacun par un bras, rentrait tout trempé, à sa villa. Il était tombé dans la Seine en se penchant d'un bateau pour attraper une brême qui se débattait au bout de sa ligne.

Ces messieurs s'étaient jetés à l'eau et lui avaient sauvé la vie... avant qu'il n'eût eu le temps de faire sa première brassée.

Cet acte de « dévouement » leur valut leur entrée dans la place. A partir de ce jour, ils devinrent les familiers de la villa Morton, au grand plaisir de James qui commençait à se lasser de sa solitude.

Tous deux étaient plus ou moins épris de Suzanne dont la beauté et la grâce les attiraient. Ils s'en raillaient mutuellement, car ils ne doutaient pas que leurs illustres familles s'opposeraient à les voir épouser une fille dont le père avait été appelé chez le juge de paix par ses fournisseurs.

Or, il advint que le vicomte de Varnière reçut, un dimanche, la visite d'un ancien camarade de collège, Octave de Manillon, chef d'informations au journal le *Rapide*. Le reporter venait se reposer un instant de ses marches et contre-marches sur le pavé de Paris.

Gontran le présenta à Frédéric et tous trois, après un bon déjeûner au château, se munirent d'engins de pêche et prirent le chemin de la « goujonnerie ».

— Je te présenterai, dit le vicomte à Octave, à un pêcheur anglais ou américain — je n'ai pas encore pu savoir — qui a une bien jolie fille.

— Va pour le pêcheur; quant à la jolie fille, ça m'est bien égal... aujourd'hui.

— Vous n'en diriez pas autant, dit Frédéric, si vous aviez vu miss Suzanne.

— Suzanne! fit de Manillon en se frappant le front du bout de l'index, je connais ce nom-là.

Les cousins éclatèrent de rire.

Mais le reporter n'y prit garde. Il s'était arrêté au beau milieu du chemin et, consultant sa mémoire, recherchait une Suzanne dans la case réservée aux jolies filles.

Ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres du bord de l'eau. Déjà l'on apercevait Morton, installé à l'avant de sa barque, la ligne en main.

Gontran secoua le journaliste, et lui montrant du doigt le père de Suzanne:

— Ecce homo!

De Manillon s'arrêta encore, et pour mieux voir, se fit une lorgnette de ses deux mains arrondies au-dessus de l'arcade sourcilière.

— Mais je connais ce dos-là! dit-il, certainement que je connais ce dos-là.

Tout justement, le père Morton vint à se tourner de côté, et retirant l'affreux chapeau de paille dans lequel jamais nabab n'eût voulu loger son crâne, il s'épongea le front avec un vilain foulard de couleur.

— Mais je connais ce crâne-là! s'écria de Manillon, je ne connais que ça!

Et voici que le père Morton, venant de ferrer une jolie perche et de la mettre en filet, étend son bras droit, poing tourné en dehors et le ramène d'un coup sec, façon de dire: « Encore une qui ira dans la poêle à frire! »

— Comment l'appelez-vous, votre type? demanda de Manillon.

— Morton, répondirent en chœur les cousins.

— Morton, répéta le reporter avec un ricanement diabolique. Vous en êtes bien sûrs?

— Absolument.

— Et sa fille s'appelle Suzanne? Je parierais que sa femme porte le nom de la Sainte-Vierge.

— Tout justement.

— C'est bien lui! s'écria le reporter. Ah! mes enfants, quel coup de reportage! Achetez demain le *Rapide*, vous m'en direz des nouvelles! Mais au fait, vous n'êtes pas du métier. Avec vous, je ne crains pas la concurrence. Pourquoi ne vous dirai-je pas tout de suite ce qu'il en est: votre prétendu Morton n'est autre que James Balderby, le fameux nabab!

— Balderby! répétèrent le comte et le baron, stupéfaits.

— Oui, Balderby! Et qu'on ne vienne pas me soutenir que ce n'est pas un nabab pour de bon, celui-là, comme l'ont prétendu des reporters de carton. J'ai pris mes renseignements, moi! Je suis allé à l'ambassade des États-Unis où l'on n'a rien à me refuser, pas plus qu'ailleurs, et l'on m'a prouvé, documents en main, que James Balderby jouissait d'une fortune de deux cent cinquante millions.

— Deux cent cinquante millions! répétèrent nos gentilshommes, émerveillés.

Gontran ajouta :

— Alors, pourquoi le père Morton fait-il des dettes dans ce pays ?

— Pour se cacher, parbleu ! Le malheureux a été si embêté par la presse! Il ne pouvait plus faire un pas sans qu'on le mît dans le journal. Ici, il est tranquillle.

— Et tu vas encore l'embêter ? demanda Gontran, inquiet.

— Evidemment : Est-ce ma faute si mon étoile d'informateur me remet sur le chemin de cet infortuné. Mais retournons en arrière et causons. Vous allez me donner, tous les deux, les renseignements les plus complets. Ah ! c'est bien amusant ? C'est bien américain, surtout ! Le joli article à faire! Il sera reproduit par toute la presse, parisienne, provinciale et étrangère.

Les deux cousins, fort ennuyés, se résignèrent à « informer » l'impitoyable reporter.

Mais quand il eut pris toutes ses notes, Gontran lui demanda d'un air sérieux :

— Quel serait ton rêve en ce monde, mon petit de Manillon?

— Singulière question à propos d'un nabab!

— Tu vas voir. Ton rêve, avoue-le, serait de devenir le propriétaire du *Rapide*.

— Pour ça, oui.

— Eh bien, ne fais pas ton article et tu seras, peut-être bientôt, cet heureux mortel.

— Comment ce miracle pourrait-il s'accomplir?

— J'y arrive. Frédéric et moi, nous sommes les seuls intimes de la villa Morton. Sa femme nous reçoit à merveille et miss Suzanne ne nous regarde pas avec des yeux hostiles, loin de là! n'est-il pas vrai, Frédéric?

Le baron reconnut positivement la chose.

— Et après! fit de Manillon. Auriez-vous la prétention d'épouser l'héritière du nabab?

— Pourquoi pas? répondirent les cousins.

— Si Frédéric y consent, ajouta le vicomte, nous nous mettrons, lui et moi, sur les rangs, et celui qui, d'ici à un mois, aura le plus de chances de succès, cédera la place à l'autre.

— Accepté, dit le baron.

— Et celui qui épousera, termina le vicomte, fournira à de Manillon les fonds nécessaires à l'acquisition du *Rapide*.

— Accepté! répéta Frédéric.

Le reporter considéra les rivaux et les trouva fort bien, chacun dans leur genre. Au fait, pourquoi le brun ou le blond ne réussirait-il pas à se faire aimer de Suzanne. Ce ne serait pas la première fois qu'une Américaine s'éprendrait d'un Français bien né et de bon ton.

De Manillon s'emballa au point de renoncer à son article.

— Allez-y, mes enfants, dit-il, et surtout, soyons sérieux! Vous voilà bien renseignés. Miss Balderby, qui est très chatouilleuse au point de vue de l'amour-propre, se croira aimée pour elle-même; vous avez des chances de réussir. Seulement, dans un mois, n'allez pas vous brouiller à mort sur l'éternelle question d'ôte-toi de là que je m'y mette. Si vous n'arriviez pas à vous entendre, prenez-moi comme arbitre. Sur ce, comme vous n'avez pas de temps à perdre, je vous laisse. Vous me reverrez dans quinze jours et si, par malheur, ça ne marche ni pour le blond, ni pour le brun, je reprendrai tous mes droits d'informateur.

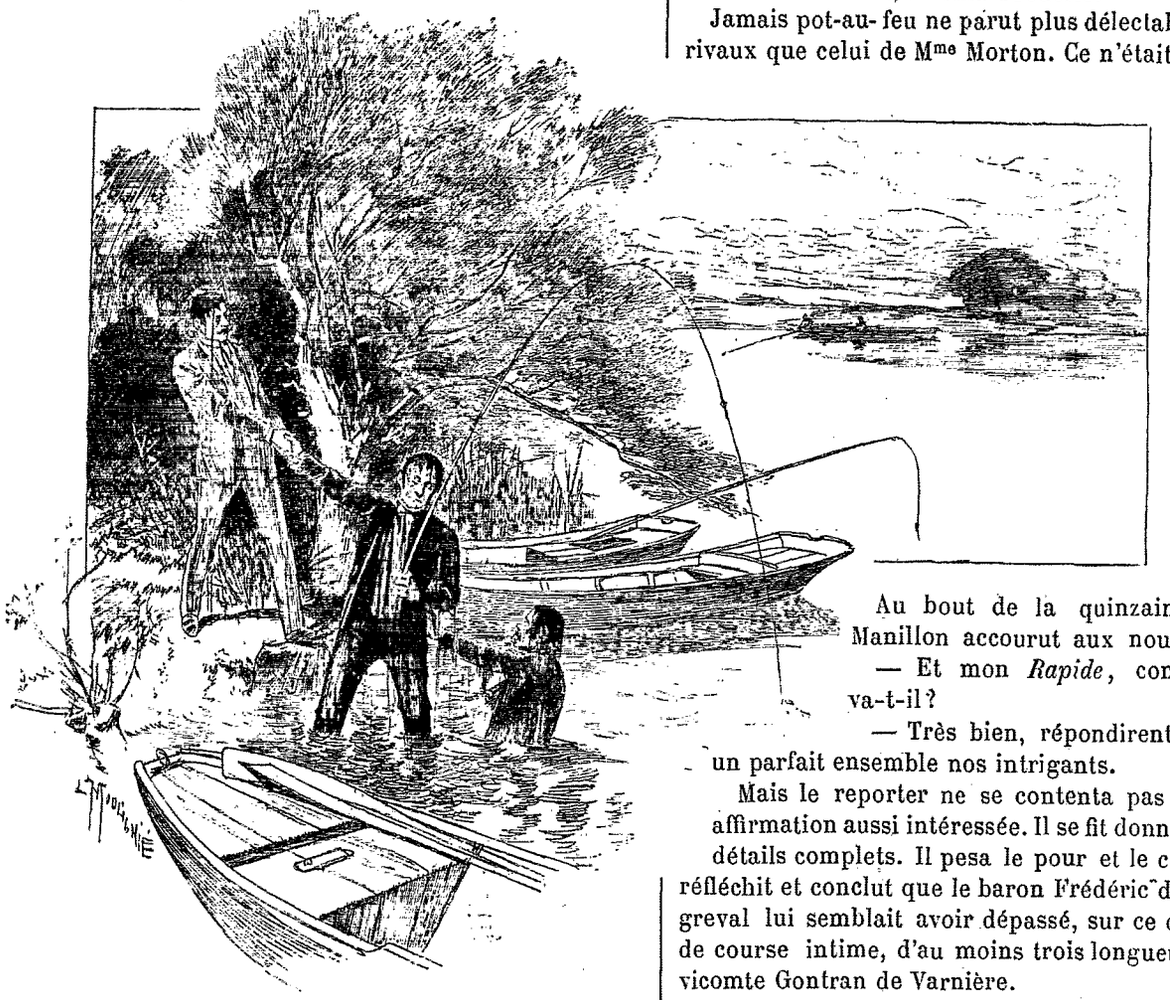
De Manillon leur serra cordialement la main et s'en revint à Paris où son étoile de reporter lui réservait la primeur d'un crime passionnel qui le consola de l'affaire Morton-Balderby.

V

Ce soir là, nos deux gentilshommes manœuvrèrent si bien que le père Morton les invita à dîner.

Ils n'eurent garde de refuser.

— Je vous préviens, leur dit James, que le menu est des plus modestes. Aimez-vous le bouilli?



Ces messieurs s'étaient jetés à l'eau et lui avaient sauvé la vie.

pas du consommé et le bouilli manquait de moelleux; mais Suzanne assaisonnait le tout de sa présence.

Miss Morton remarqua que Frédéric se montrait plus réservé que d'habitude, tandis que Gontran, plein d'entrain et de gaieté, ranimait la conversation par ses saillies.

Elle s'amusait, grâce au vicomte; mais le baron l'intéressait davantage.

Simple et familière comme les Américaines, elle se permit, après dîner, de railler Frédéric sur sa mélancolie.

— Il y a des jours, dit le baron avec un gros soupir, où l'âme ne peut secouer les nuages qui l'entourent et qui semblent lui cacher quelque gros chagrin latent.

Il fallut expliquer à Suzanne le véritable sens du mot: latent.

Gontran riait, sous cape, des attitudes rêveuses de Frédéric.

A son avis c'était du vieux jeu, même en France où la poésie tend à se reléguer de plus en plus dans de petits volumes rimés par des buveurs d'eau.

— Beaucoup, dit Gontran.

— Énormément, affirma Frédéric.

Jamais pot-au-feu ne parut plus délectable aux rivaux que celui de Mme Morton. Ce n'était certes

Au bout de la quinzaine, de Manillon accourut aux nouvelles.

— Et mon *Rapide*, comment va-t-il?

— Très bien, répondirent avec un parfait ensemble nos intrigants.

Mais le reporter ne se contenta pas d'une affirmation aussi intéressée. Il se fit donner des détails complets. Il pesa le pour et le contre, réfléchit et conclut que le baron Frédéric de Laigreval lui semblait avoir dépassé, sur ce champ de course intime, d'au moins trois longueurs, le vicomte Gontran de Varnière.

— Continuez, messieurs, dit-il. A l'autre dimanche!

Le matin, la mère Loiseau s'en était venue, toute joyeuse, à la villa Morton. Elle tenait une lettre à la main.

— Tu sais pas, Marie? eh bin, not' fiston nous arrive à c' soir. Tu verras comme il étiont gentil, mon Julien.

— J'espère, dit Morton, que vous nous le présenterez.

— Bin sûr!

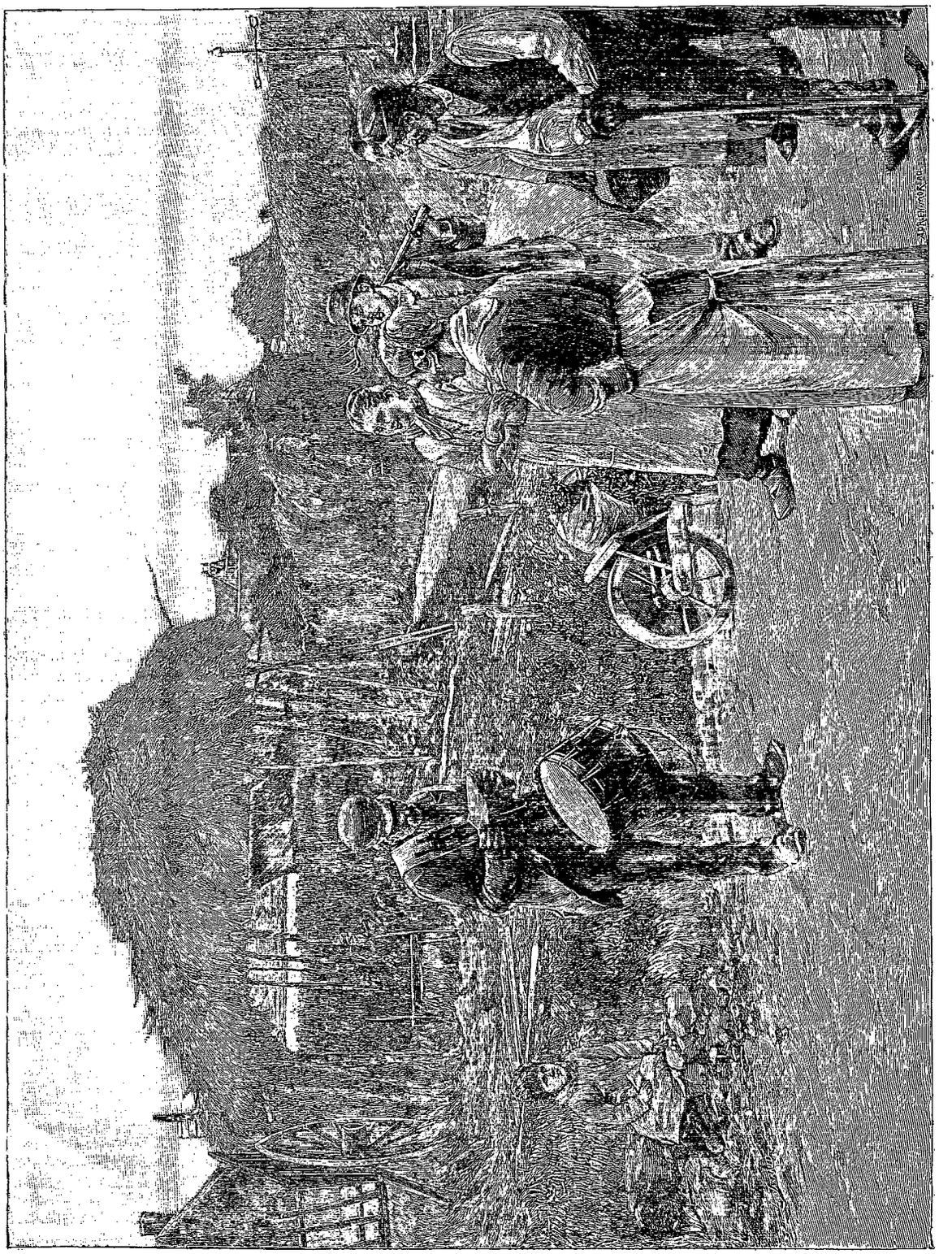
(*A suivre.*) JULES MARY.



LE TAMBOUR DE VILLAGE

Il y a, parmi les artistes français, beaucoup de *Moreau*.

Quatre peintres, célèbres tous quatre, portent ce nom. Il n'y a pas moins de six Moreau sculpteurs et de deux Moreau architectes. Les peintres, qui ont surtout illustré ce nom, sont d'abord, M. Gustave Moreau, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, l'auteur de cet



LE TAMBOUR DE VILLAGE. — Peinture d'Adrien Moreau, — Salon des Champs-Elysées de 1892. — Gravure de Jarraud.

admirable chef-d'œuvre qui se trouve aujourd'hui au musée du Luxembourg, et qui est intitulé : *Orphée ;* ensuite M. Adrien Moreau, le peintre du *Tambour de village*, que reproduit notre gravure, et qui a obtenu un si légitime succès au Salon des Champs-Élysées de 1892; puis, M. Georges Moreau, de Tours, le peintre militaire bien connu; enfin M. Adrien Moreau-Néret.

Les sculpteurs du nom de Moreau ne sont pas moins illustres : c'est d'abord M. Mathurin Mo-

reau, officier de la Légion d'honneur et maire du dix-neuvième arrondissement de Paris; c'est ensuite M. Augustin Moreau-Vauthier, chevalier de la Légion d'honneur, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, et auquel on doit de remarquables travaux d'orfèvrerie, notamment un *Groupe d'enfants* exécuté pour le richissime américain M. Vanderbilt; ce sont enfin MM. François-Clément, Hippolyte, Louis-Auguste et Mathurin-Auguste, qui sont d'ailleurs, moins connus que les précédents.

Quant aux architectes, ils se nomment MM. René et Ernest Moreau.

L'auteur du *Tambour de Village*, M. Adrien Moreau, est né à Troyes (Aube), le 18 avril 1843. Il eut pour maître Pils et débuta au Salon de 1868 par un tableau intitulé : « Puis ce prophète s'en alla et un lion le rencontra et le tua. » Depuis lors, il a régulièrement exposé aux Salons annuels et aux Expositions universelles, et à celles des Aquarellistes. A ces dernières, notamment, il a obtenu beaucoup de succès.

En 1876, au Salon des Champs-Élysées, il était représenté par deux tableaux : *le Repos à la ferme* et *Une Kermesse au moyen âge*. Ces envois lui valurent une médaille de 2e classe. A l'Exposition universelle de 1889 il reçut une médaille d'argent. Enfin, il a été nommé tout récemment chevalier de la Légion d'honneur.

Une de ses toiles, « la duchesse de Longueville cherchant à soulever la population contre l'autorité royale » a été acquise par l'État.

Quant au *Tambour de Village* que M. Adrien Moreau a exposé cette année au Salon des Champs-Élysées, il dénote un artiste spirituel et délicat. Notre gravure en donne une idée tout à fait exacte. Il convient de dire, cependant, que, conçu dans une tonalité légèrement bleutée, il séduit surtout les yeux par son arrangement harmonieux et par la franchise avec laquelle les personnages sont présentés. Le vieux tambour, notamment, est tout à fait amusant et pittoresque. Près de lui, cette excellente paysanne qui l'écoute lire son factum d'un air quelque peu goguenard, a l'air en si bonne santé qu'on s'en réjouit involontairement. M. Adrien Moreau a bien raison de nous représenter des scènes paisibles et champêtres. Il nous console, de la sorte, du spectacle de beaucoup d'artistes qui se donnent un mal infini pour peindre des scènes absolument désagréables.

C'est ainsi que depuis quelque temps nos artistes s'obstinent à nous faire pénétrer avec eux dans les hôpitaux et à nous en révéler tous les mystères. Si ces visites nous valaient quelque chose, comme la *Leçon d'anatomie*, par exemple, nous n'en serions point fâchés. Mais, hélas! il n'en est rien, et leurs tableaux nous affligent sans compensation d'aucune sorte.

E. R.

LE RETOUR DU LIEUTENANT MIZON

Le lieutenant de marine Mizon est rentré à Paris après un très beau et très heureux voyage accompli au nord du Congo. Dans ce voyage, au cours duquel il a fait un long séjour sur le territoire de l'Adamaoua, il a franchi le bassin de la Bénoué et a opéré sa jonction avec M. de Brazza sur la haute Sangha. Par les traités qu'il a conclus durant son voyage, il a ôté au Cameroun allemand toute possibilité d'extension du côté du Soudan et de notre sphère d'influence.

M. Mizon est un homme de 39 ans. Droit, mince, sanglé dans sa redingote d'officier de marine, sur laquelle se détache la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il ne semble nullement éprouvé par le long et périlleux voyage qu'il vient d'accomplir. « Depuis onze mois, a-t-il déclaré en débarquant, je n'ai pas eu un instant de fièvre, pas une migraine, et si, au début de mon voyage, j'ai été quelque peu souffrant, je le dois moins au climat des pays merveilleux que j'ai parcourus qu'à la mauvaise humeur des Anglais. »

Et le lieutenant Mizon a gaîment raconté ensuite comment, en effet, il faillit devenir la victime de tentatives d'assassinat dirigées contre lui par des Anglais.

Le célèbre explorateur a séjourné pendant huit mois à Yola, auprès du sultan de l'Adamaoua, dont il fait un ami de la France. Il est à peine besoin de dire qu'il est enchanté de son expédition et qu'il en rapporte une ample collection d'intéressants souvenirs.

Nous nous bornerons à rappeler qu'il était parti avec un blanc, M. Félix Tréhot, dont le retour en France est imminent, avec deux Arabes qui lui servirent d'interprètes et avec huit tirailleurs gabonais. L'expédition, qui a duré vingt mois, a coûté 112.000 francs, sur lesquels la chaloupe à vapeur, représentant à elle seule 22.000 francs, a été payée.

Il convient d'ajouter qu'à Yola, près du sultan de l'Adamaoua, le long séjour de M. Mizon a été parfaitement heureux et tranquille.

« Dans ce pays, d'une fertilité étonnante, très bien cultivé par des indigènes arrivés à un point de civilisation qu'on ne soupçonne pas, j'ai vécu, a-t-il dit lui-même, dans une maison que j'ai fait élever en propriétaire influent et cossu. Je cultivais les légumes de mon jardin, puis je passais, avec mon ami le sultan, chaque semaine, des revues militaires. »

L'armée de ce souverain est extrêmement considérable. M. Mizon l'évalue à 400,000 hommes. Beaucoup des guerriers de l'Adamaoua sont vêtus d'armures à la mode du moyen âge. D'ailleurs, les Peulhs — ainsi se nomment les habitants de cette contrée — sont blancs. M. Mizon estime qu'ils sont les descendants d'une émigration d'Egyptiens. Ils possèdent des textes écrits qui datent du seizième siècle.

Au cours de son beau voyage, M. Mizon a rencontré dans un village situé au confluent de la Bénoué et du Niger, une charmante petite négresse de douze ans, Salabou, que son père, un grand chef, a confiée aux soins de l'explorateur. C'est accompagné de cette jeune personne, qu'il est arrivé à Paris, dans la soirée du 21 juin. Beaucoup de notabilités s'étaient donné rendez-vous à la gare pour lui souhaiter la bienvenue. Une ovation chaleureuse a été faite à l'audacieux voyageur. Celui-ci en a été profondément touché. Mais surtout, ce qui l'a ému au plus haut degré, — tellement qu'on l'a vu pâlir, c'est cette phrase que lui a dite l'amiral Vallon :

— Lieutenant Mizon, vous êtes une des plus pures gloires de notre marine !

LA COIFFURE PITTORESQUE

La fin du règne de Louis XV est une des époques où la toilette de la femme a subi ses révolutions les plus marquantes. Reflet des mœurs, si l'on veut philosopher sur la matière, recherche du joli peut-être, mais certainement engouement pour la nouveauté, tel était surtout le motif qui agissait sur le goût de nos aïeules. Le soin qu'elles prenaient de leur beauté inspira une série d'in-

novations qui n'eût plus de bornes jusqu'au jour mémorable où une chute des cheveux de Marie-Antoinette fit tomber comme par enchantement tous les échafaudages que les coiffeurs du temps s'ingéniaient à construire, et qui immortalisèrent le nom de Léonard, le coiffeur de la reine.

Quand elle n'était que Dauphine, la future reine avait déjà conquis le sceptre de la mode. C'est à elle qu'il fut donné d'inaugurer les coiffures pyramidales en usage à partir de 1776. Jusque-là, l'art de se coiffer se restreignit dans des proportions relativement modestes. Depuis vingt ans seulement les dames avaient adopté l'usage de la perruque. Les hommes avaient pu la porter pendant un siècle sans que le beau sexe se laissât tenter par cet édifice artificiel. Un jour vint néanmoins où les tortures que leur causait l'obligation de la frisure leur firent apprécier les avantages de la perruque. Mobile, toujours disposée, facilement ajustable à la chevelure naturelle, celle-ci simplifiait notablement la toilette.

Les dames s'en aperçurent aux environs de 1750. Dans les premières années, elles se contentèrent d'adopter le chignon, dont la monture était la même que chez les hommes. Les cheveux relevés formaient sur le front un point qu'on appelait la physionomie, dont la fonction était de donner à la figure un piquant alors plus en honneur que la beauté. Le toupet était disposé en forme de croissant et s'appuyait à des boudins posés derrière les oreilles. On peut rapprocher de ce genre le portrait de l'impératrice Marie-Louise que possède le musée de Versailles; le chignon plat dont elle est coiffée garde le caractère de la coiffure que nous signalons. Accompagné d'une aigrette et d'un diadème, un voile en mousseline la recouvre; et c'est là un élément dont nos aïeules vont user largement. Bientôt d'autres accessoires vont se mêler à la chevelure. Les rangs de perles commencent à agrémenter la largeur des toupets; le voile affecte des dispositions dénotant une constante recherche du nouveau.

On use déjà de la poudre pour sécher les cheveux et les perruques. Cette poudre était faite d'un amidon soigneusement tamisé, auquel on mêlait des poudres parfumées, Chypre, violette, etc. Mais elle ne s'en tint pas à l'usage du blanc, elle adopta des couleurs aussi variées que ses parfums. Elle se faisait grise, rouge suivant les besoins, et se prêtait par là même aux combinaisons de tons des artistes de la coiffure.

Telles étaient les données d'où allaient surgir les monuments que les dames du règne de Louis XVI s'imposeraient bientôt de porter. Nous donnons plus loin (fig. 5.) un chignon à deux tresses accompagné de quatre boucles de côté, à la chancelière, qui donnera une idée de la progression de ce développement. On y trouve en quelque sorte la forme générique de la coiffure pyramidale. A ce type s'adaptent les accessoires dont nous énumérerons les plus pittoresques. Il convient également au chapeau galant composé d'une forme recouverte d'étoffe tuyautée et garnie par derrière d'un gros bouquet de fleurs et d'une touffe de plumes de couleurs variées, si rapproché des modes de notre temps, qu'à telles autres des deux cents coiffures adoptées de 1776 à 1780.

Tantôt ce chapeau est remplacé par un papillon aux ailes déployées, tantôt on lui substitue une colombe empaillée tenant au bec un ruban qui descend se mêler aux boucles de la chevelure. Sur d'autres têtes on voit une jardinière remplie de fleurs, un bonnet à gros tuyaux reliés par une guirlande fleurie. Et toujours la chevelure monte, supportant des bonnets garnis de rubans et de plumes, comme dans l'un des médaillons de Marie-Antoinette que nous donnons d'après des cuivres du temps (fig. 4), et plus tard des pièces de gaze mesurant jusqu'à dix et douze aunes. Dans ce dernier cas ils s'appelaient des poufs. Il convient de dire qu'ils s'imposaient alors le devoir de traduire des sentiments et de raconter les faits de l'histoire contemporaine.



Fig. 1. — Coiffure au casque anglais.

Suivant leurs dispositions, ils disaient l'Amitié, les sentiments repliés, l'Union, les Grandes Prétentions, l'Esclavage brisé, etc. Aux oiseaux empaillés et aux fruits dont nous venons de signaler l'usage, ils ajoutaient volontiers des garnitures reproduisant le règne végétal le plus banal. Ils adoptaient les légumes pour former la coiffure aux navets ; ils usaient aussi de divers symboles. Des figures empruntées aux bergeries ou à la mythologie y succédaient aux mèches de cheveux des personnes chéries. Puis la nature y passa. Le caprice s'étendait à tout; et telle réunion de dames avait l'air d'un étalage de jouets d'enfants avec ses moulins à vent, ses arbres, ses moutons, ses paysages entiers avec eaux et bosquets.

L'armée eut des ferventes. Le casque anglais (fig. 1) était une haute coiffure à visière garnie sur le devant d'un nœud et d'une aigrette. Des rangs de gaze tuyautée l'agrémentaient du front à la nuque ; et sur le tout se disposaient des rangs de perles. Un autre casque, dit à la Minerve ou à la Dragonne, (fig. 3.) est également original.

C'est un dôme allongé pourvu d'une bordure sur laquelle s'appuie une garniture de gaze nouée de petites guirlandes de fleurs. A la pointe du dôme s'étale un large panache dont les plumes retombent en branchage sur le sommet du casque et descendent par derrière jusque sur la nuque.

Nous sommes en présence de la coiffure encyclopédique. Rien ne lui échappe. A une époque où l'on s'habillait à la d'Estaing, il eût été hors de sens de ne pas honorer la marine dans la coiffure à la Junon et la coiffure à la Belle-Poule. C'est alors que les artistes du temps surent poser agréablement sur la tête des femmes ces monuments si imprévus. Chez l'une, la chevelure en grosses boucles roule, sur la quille du navire, des volutes emportées rappelant les lames de la mer; et des câbles de perles retiennent galamment la frégate dans ce charmant mouillage. Chez l'autre, il y a moins de mouvement. Les cheveux s'y ondulent en une mer de petites vagues paisibles où la Belle-Poule vogue doucement. Puis la forme des quilles se modifie au point de constituer à la chevelure un diadème mâté, et le caprice crée une marine de fantaisie du plus curieux effet. Il ne faudrait pas penser cependant que cette coiffure

Fig. 2



An opera girl.

Fig. 3



Coiffure à la Dragonne (XVIIIe s.)

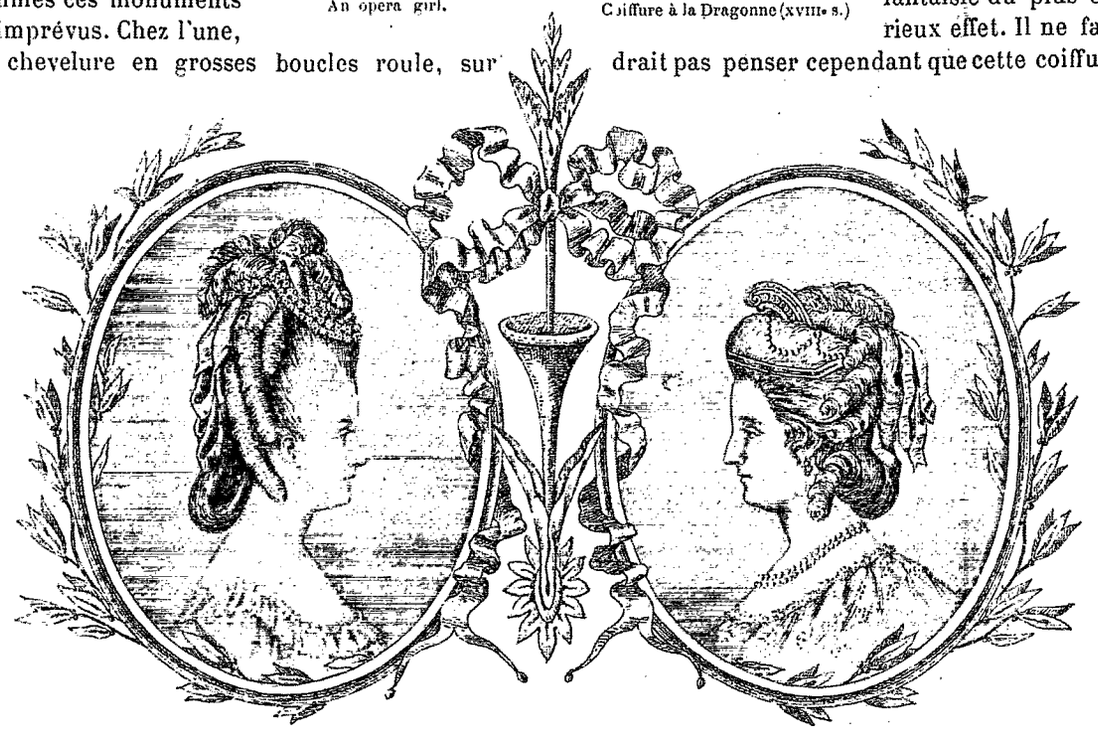
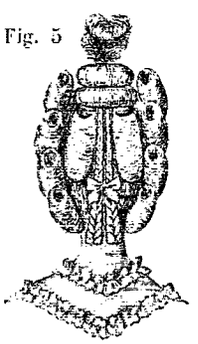


Fig. 4. — Coiffures pittoresques d'après des médaillons en cuivre du dix-huitième siècle.

se portât constamment à découvert. A la ville, elle était le plus souvent enveloppée d'un voile de gaze de la dimension d'un sac, retombant sur les épaules et se reliant au corsage. La coiffure avait son voile particulier, sans préjudice du voile de gaze dont se servaient les femmes, voiles souvent très volumineux se repliant en gros bouillons sur la tête, ou retombant largement sur les robes à paniers. Un dessinateur anglais a signalé en 1778 un voile en cône tronqué dont nous donnons une reproduction (fig. 2). Le dessin est intitulé " An opera girl ", jeune fille appartenant à l'opéra. Cette disposition originale n'est pas souvent répétée dans les estampes du temps.

Fig. 5

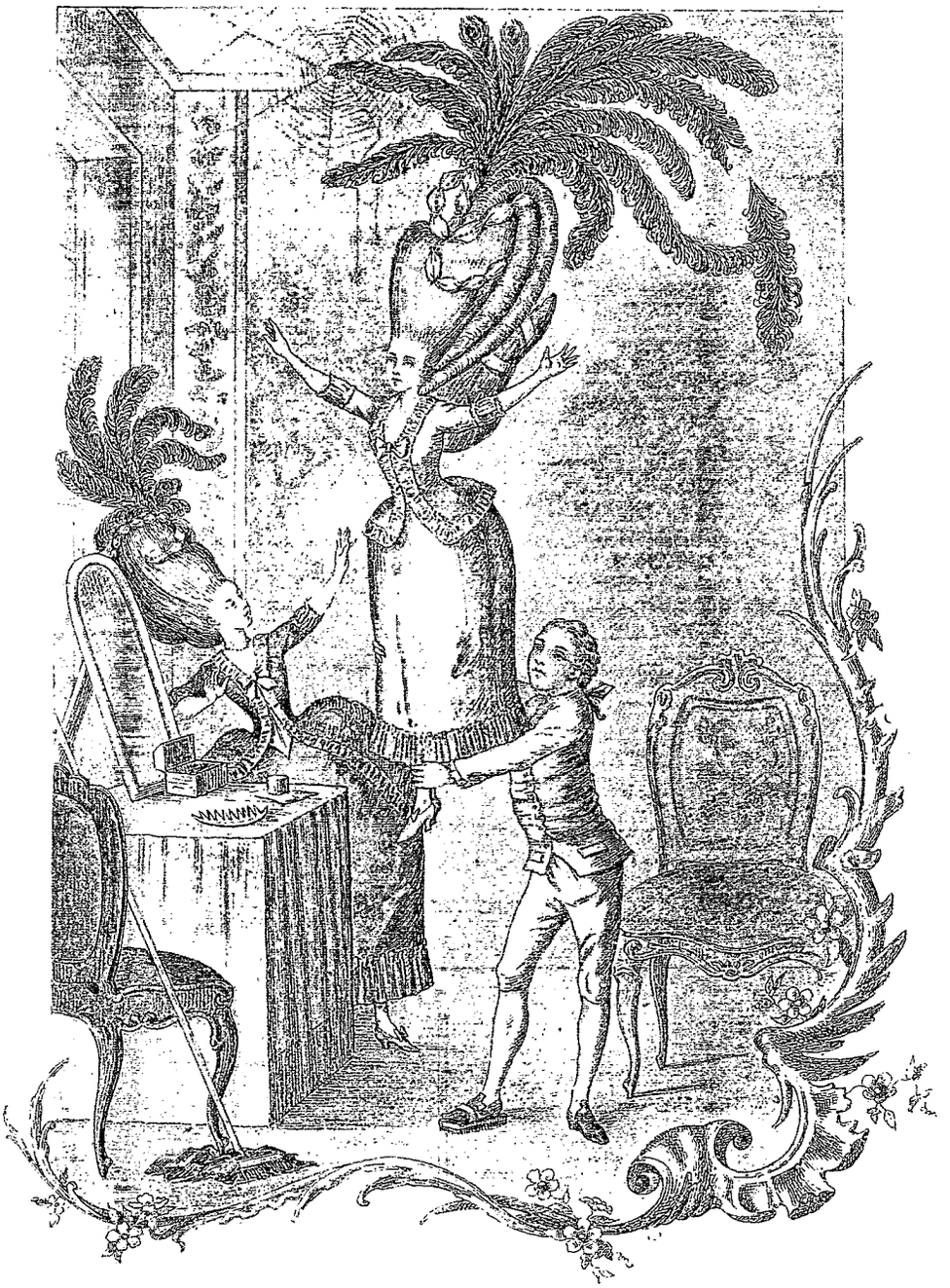


Chignon à deux tresses.

Cette date de 1778 offre en tous genres l'apogée de cette mode, apogée provoquée par Marie-Antoinette. A un bal de l'Opéra, deux ans auparavant, elle s'était montrée coiffée au hérisson; et cette coiffure avait déterminé le mouvement dont nous nous occupons. Les coiffeurs le saluèrent avec plaisir: on cite certains d'entre eux dont les séances se payaient de vingt à vingt-cinq louis.

En revanche, elle n'allait pas sans quelque incommodité pour les dames qui l'adop-

taient. Le plus souvent, les portes des appartements étaient trop basses; et les carrosses ne pouvaient contenir ces chevelures monumentales. Réduites à se baisser pour entrer dans un salon, ou à tenir la tête hors de la portière quand elles étaient dans les rues, les femmes trouvaient dans ces exercices un supplément désagréable à la fatigue de la coiffure. Toutefois, l'ingéniosité des artistes y remédia jusqu'à un certain point. Beaulard imagina un ressort qui rabaissait la coiffure d'un ou deux pieds et facilitait ainsi les entrées et les promenades. On peut se figurer les surprises pittoresques que réservaient ce jeu de la coiffure.

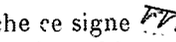


La Coiffure pittoresque. — Fig. 6. — Les Plumeaux, d'après une gravure du dix-huitième siècle.

La caricature, en France et à l'étranger, se démena joyeusement autour de cette mode. Elle la crayonna vivement dans des charges dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Nous reproduisons ici la caricature intitulée les « Plumeaux » (fig. 6) . Un valet, occupé à nettoyer une pièce, s'empare d'une femme coiffée à la Victoire, et époussète le plafond avec le panache de plumes qu'elle porte au sommet de sa chevelure. Les toiles d'araignées n'y résistent pas; et la coiffure en subit quelque dommage en perdant ses plumes. Néanmoins, la charge ne fut pas assez puissante pour abolir cette mode. Elle prit fin, comme nous le disons plus haut, quand Marie-Antoinette, subissant une chute de ses cheveux, prit le parti de se coiffer à l'enfant, en cheveux courts et frisés que tout le monde féminin autour d'elle, s'empressa d'adopter. Mab-Yann.

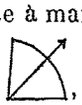
LES TRAMPS

Un sujet d'étonnement pour les étrangers qui vont aux États-Unis c'est la rareté des mendiants et le peu de petits vols qui s'y commettent : Il semblerait que ces industries ne doivent s'y exercer qu'en grand ! Cependant il y a, comme dans notre vieille Europe, des dévoyés et des fainéants qui aiment à vivre aux dépens de tout le monde, dont l'existence est un problème de chaque minute et qui y forment la classe d'individus appelés « Tramps », c'est-à-dire vagabonds, assez rares dans les villes, mais très nombreux dans les campagnes dont ils sont de véritables fléaux. Le nombre en est considérable dans ces pays où la police n'existe que dans les centres populeux, les gardes-champêtres et les gendarmes n'ayant pas encore été importés dans les campagnes ; de plus, grâce à ce merveilleux esprit d'association que les êtres, même les plus indisciplinés subissent aux États-Unis, ils se donnent une assistance effective dont les résultats se font sentir jusque dans les endroits les plus reculés du Far-West, se servant pour cela d'un langage particulier compris par eux tous, sans que les profanes n'en comprennent quoi que ce soit ; les dessins ci-joints, copiés sur place, pourront en donner une idée très claire.

C'est le plus souvent à la craie où à l'aide de crayons de couleur, qu'ils dessinent ces figures sur les maisons ou sur les palissades en planches, aux environs des passages les plus généralement suivis par les vagabonds. Ainsi, à l'entrée d'une ville ou d'un village et afin d'éviter toute erreur aux membres de la communauté, l'initié cherche ce signe  laissé par ses prédécesseurs, lequel lui annonce que la ville est reconnue, et qu'en conséquence il n'a qu'à faire attention pour éviter toute méprise désagréable.

Cet autre signe suivant tous les autres  , veut dire dans sa simplicité : Ici soyez audacieux

Celui-là  , avec son apparence de maison penchée, signifie que dans cette habitation il faut s'adresser à la porte de derrière, si l'on veut obtenir quelque chose à manger.

Cet autre signe  , ayant l'apparence d'un arc bandé, avertit de se tenir à l'écart. Sur une maison que l'on ne doit aborder qu'avec défiance,

ce signe  est dessiné, indiquant qu'il peut être dangereux pour les « tramps » de s'y arrêter.

Sur d'autres maisons, l'on voit deux bêches

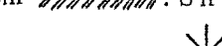
croisées  lesquelles avertissent que pour être bien reçu il faut demander à travailler pour sa nourriture. Cet autre signe formé de deux X reliées par un bâton,  veut, au contraire, dire que l'on vous obligera à travailler pour ce que l'on vous donnera.

Ces trois figures  laissées par des vagabonds mal reçus et qui veulent se venger sans courir les risques d'être arrêtés comme incendiaires, invitent leurs camarades à brûler les meules de foin qu'ils trouvent à proximité de ces signes, si une occasion favorable se présente. Pour indiquer que plusieurs hommes habitent une maison, on dessine un homme

ainsi  , les lignes verticales le suivant, indiquent leur nombre. Si ce sont des femmes seules,

on les indique ainsi  . Pour une femme veuve habitant seule une maison, l'on dessine

cette figure  . Quand les « tramps », voulant se venger de gens qui les ont mal accueillis, ont décidé de dévaliser la maison, et qu'ils laissent cette mission à ceux de leurs amis qui passeront par là, ils les en préviennent par ce

dessin  . S'il n'y a rien à craindre des

habitants, ce signe  les en avertit.

Un autre signe très apprécié c'est celui-

ci  , formé d'un triangle semé de points, lequel avertit que l'hôte, non seulement est riche, mais encore très charitable.

Si c'est seulement pour indiquer que le plus souvent les habitants sont d'assez bonne compo-

sition, ces dessins  qui forment une combinaison un peu compliquée, sont employés généralement.

Une bonne maison où l'on est toujours bien accueilli est décorée d'une sorte de rébus très caractéristique, formé d'un crochet, d'un œil, d'un pied et d'une croix, comme l'on peut le voir

par cette figure  .

Pour celles où l'on pénètre facilement par les fenêtres quand il n'y a personne, les tramps ont

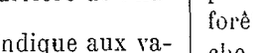
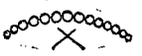
recours au croquis suivant :  .

Quant au contraire c'est le jardin seul qui peut offrir des ressources aux vagabonds on l'in-

dique ainsi  .

Comme pour se garder dans les maisons isolées l'on emploie, ainsi que chez nous, beaucoup de chiens, ceux qui sont méchants sont indiqués

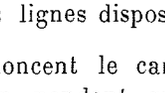
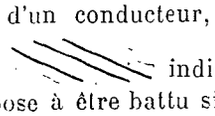
comme cela  , pendant que les bons chiens d'humeur pacifique ont cette figure  .

Si les gens ont l'habitude de se tenir pendant la journée dans des bâtiments en arrière de l'habitation, ce signe  indique aux vagabonds qu'il faut traverser la maison sans crainte afin d'arriver jusqu'aux habitants, pendant que celui-là  indique au contraire qu'il y aurait danger d'y rencontrer quelqu'un, auquel cas on doit s'enfuir à la hâte.

Par ces quelques exemples, l'on comprend sans peine l'ingéniosité de ce curieux langage, et la force d'action dont jouissent les quarante ou cinquante mille vagabonds qui couvrent les États-Unis. Durant l'été, ils se réunissent quelquefois au nombre de quinze à vingt mille en une sorte de congrès, où ils se communiquent tous les renseignements intéressant la corporation et, en même temps, se partagent entre eux les différents états de l'Union sur lesquels ils devront vivre pendant l'année suivante.

C'est le plus souvent dans des régions industrielles ou minières, telles que la Pensylvanie et l'Illinois, que se tiennent ces assises du vagabondage, qui obligent souvent la milice à prendre les armes, afin de sauvegarder les propriétés contre ces dangereux congressistes.

Ce serait une grande erreur de croire que tous ces hommes — les femmes y sont très rares — sont américains; car l'on trouve au contraire parmi eux des déclassés de tous les pays et de toutes les origines sociales. Il n'est pas rare d'y rencontrer d'anciens prêtres ou ministres des différents cultes, des magistrats, des officiers, des banquiers, etc., enfin des individus ayant souvent occupé de hautes positions dans leurs pays respectifs, et que leurs vices ou quelquefois de grands malheurs ont jetés dans cette tourbe. Si encore ces vagabonds se contentaient de mendier où ils passent, le mal ne serait pas grand; mais ils commettent souvent de graves méfaits, quoique bien rarement ils descendent jusqu'au crime.

Dans leurs pérégrinations, ils ont souvent à parcourir des distances énormes, ils sont obligés d'user de toutes sortes de subterfuges pour voyager gratuitement, en se cachant dans les wagons de marchandises, employant encore très utilement leurs signes conventionnels pour faire connaître les caractères des employés ou conducteurs des trains. Ainsi, des lignes disposées de cette manière  annoncent le caractère tempérant d'un conducteur, pendant que cet autre signe  indiquera au contraire qu'on s'expose à être battu si l'on est découvert caché dans son train.

Mais si le vagabond voit le signal suivant,  il devra bien se garder de prendre ce train, car le conducteur n'hésiterait pas, s'il découvrait le voyageur suspect, à faire arrêter le train, pour le déposer au milieu d'une plaine ou d'une forêt isolée, souvent à un ou deux jours de marche de toute habitation!

Comme les représailles sont toujours à craindre de la part de ces gens peu scrupuleux, les compagnies de chemins de fer ordonnent à leurs agents d'être le plus souvent tolérants, dans la crainte que les vagabonds ne se vengent d'elles en mettant le feu aux ponts en bois fort nombreux sur les voies américaines. Il arrive même quelquefois que les tramps, rencontrant dans leurs pérégrinations des avaries sur les voies ferrées, rendent de grands services aux voyageurs et aux compagnies, en arrêtant les trains au moyen de signaux dans les endroits où sans eux ils courraient à une catastrophe imminente. Ces services, quelquefois provoqués par leurs auteurs, sont toujours une bonne aubaine pour les vagabonds, qui recueillent toujours dans ces circonstances une abondante collecte de la part des voyageurs reconnaissants.

Néanmoins, on comprendra sans peine combien leur condition est dégradante, leur vie misérable. Leur aspect sale, déguenillé et repoussant les fait immédiatement reconnaître, car ils s'affublent de toutes les défroques que la charité ou la crainte leur donnent, formant ainsi une classe de parias d'autant plus choquante, qu'il y a toujours aux États-Unis du travail pour qui est courageux et veut gagner honorablement sa vie.

J. Claine.

LE CLOS-VOUGEOT

En quittant la ville de Nuits-Saint-Georges (1), à peu de distance de Vosne-Romanée, sur la route nationale de Paris à Lyon, se présente, dominé par les crêtes blanches de ses collines, le véritable roi des vignobles de la Bourgogne, titre justifié par le rang qu'il occupe en Côte-d'Or, si ce n'est dans toute la France, le Clos-Vougeot.

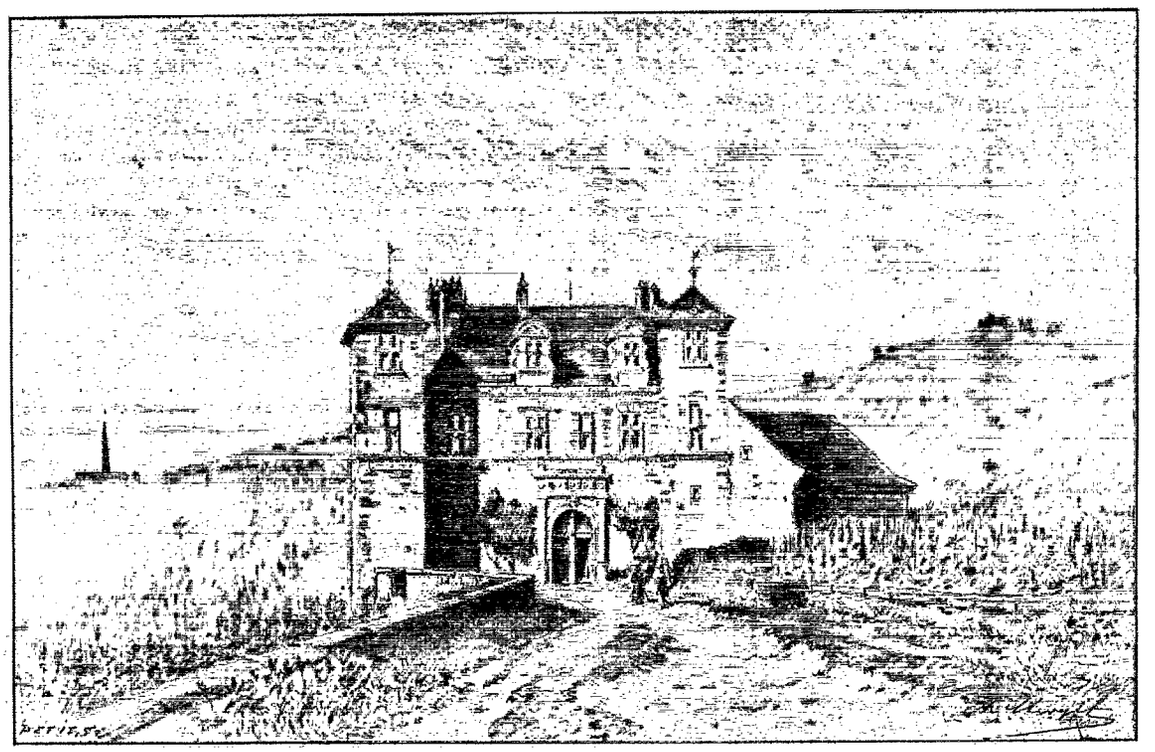
Evènement bien digne d'une mention le « roi des vignobles de la Bourgogne » a reçu jadis les honneurs militaires réservés aux souverains. Stendhal raconte que le général Bisson, alors colonel, passant devant le Clos-Vougeot avec son régiment pour se rendre à l'armée du Rhin, fit faire halte, présenter les armes et battre aux champs. Depuis, plusieurs chefs de troupes en marche ont suivi cet exemple.

(1) Dénomination nouvelle de Nuits (Côte-d'Or), suivant décret gouvernemental du 12 mai 1892.

Le vinage de Vougeot (1) tire sa désignation d'une fontaine très abondante qui émerge sur le territoire de Chambolle-Musigny (2) et devient une rivière jusqu'à son embouchure dans la Saône. En dehors du Clos fameux qui a porté si loin la gloire de son nom, le vignoble le Vougeot n'a qu'une importance fort secondaire.

Universellement connu sous la simple appellation de Clos-Vougeot, ce climat, eu égard à son immense renommée, a fait l'objet d'assez nombreuses publications dont quelques-unes de valeur toute spéciale (3). Les documents, puisés à ses sources, nous fournissent les éléments d'une courte notice.

Dans les premières années du dix-septième siècle, la portion de territoire qui compose actuellement le Clos-Vougeot ne se réduisait qu'à des friches, qu'à des pièces de vignes possédées par les chevaliers attachés à la puissante maison de Vergy. L'exemple de la vie aussi austère que laborieuse des religieux du monastère nouvellement fondé à Citeaux fit naître chez les grands du jour des idées de largesses en leur faveur. Vers 1110, Hugues dit le Mome, chevalier de Vergy, et Thébaut de Villers la Fraye, leur donnèrent deux vignes. Tel fut le noyau du domaine viticole dont les historiens avaient fixé l'établissement à Vougeot. D'autres donations se succèdent, le domaine est créé ; on construit le cellier, les pressoirs et les bâtiments nécessaires à son exploitation. En 1162, le duc de Bourgogne, Eudes XI, confirmait à Citeaux les donations



Le Clos-Vougeot. — Façade principale du château de Clos-Vougeot.

faites sous ses prédécesseurs et, deux ans après, le pape Alexandre III prenait sous sa protection les biens de l'abbaye en y comprenant le « cellier de Citeaux. »

En 1367, l'abbé de Citeaux ayant fait bâtir une maison-forte à Gilly, le Clos-Vougeot en devint une dépendance. On ne garda plus à Vougeot que les vins de l'année ; tous les autres furent emmagasinés dans les caves du château de Gilly, dont les robustes murailles les mettaient à l'abri de tout coup de main.

A l'origine, les bâtiments, élevés dans la partie haute du Clos, ne consistaient qu'en une maison d'habitation, avec une modeste chapelle, la halle du pressoir et le grand cellier. En 1551, l'abbé dom Jean Loisier modifia ces vieilles constructions, en démolit une portion et comprit le reste dans le château qui subsiste en partie aujourd'hui. De tout temps, ce fut un lieu de franchise et d'immunités au seuil duquel la justice séculière perdait ses droits.

Au sujet de la construction du château actuel, on répète encore une légende qui a bravé le cours des âges.

Lorsque l'abbé Jean Loisier eut résolu de donner suite à ce dessein, il chargea de la confection

(1) Canton de Nuits-Saint-Georges.

(2) Canton de Gevrey-Chambertin.

(3) A. Jullien, *Topographie de tous les vignobles connus.* — Dr Monelot, *Statistique de la vigne dans le département de la Côte-d'Or.* — Dr Lavalle, *Histoire de la vigne et des grands vins de la Côte-d'Or.* — Victor Rendu, *Ampélographie française.* — Gaubert, *Etudes sur les vins et les conserves.* — A. Luchet, *le Clos-Vougeot et la Côte-d'Or à vol d'oiseau.* — I. d'Arbaumont et P. Foisset, *le Clos-Vougeot*, extrait des mémoires de la Commission d'antiquités de la Côte-d'Or.

des plans l'un de ses moines, réputé architecte de mérite. Ce travail long et pénible une fois terminé, le religieux vint présenter à l'abbé ses plans complets, exécutés avec tout le soin désirable; il était fier de son œuvre. L'abbé, pensif et sévère, prit les plans des mains du moine en lui annonçant qu'on les lui rendrait après les avoir soumis au Chapitre. On les lui rendit, en effet, au bout de plusieurs mois, mais dénaturés et semés de fautes nombreuses et grossières. — « Mon fils, dit Jean Loisier, voici vos plans; vous allez les signer et les exécuter ainsi, afin que jusqu'aux temps les plus reculés votre nom y soit attaché et que vous soyez puni à jamais du péché d'orgueil. » Le pauvre moine obéit et en mourut, assure-t-on, de repentir ou plutôt de chagrin.

C'est ainsi que l'on remarque des anomalies, qui font l'ébahissement des architectes, dans ces bâtiments dont la masse conserve un caractère monumental dans sa simplicité, et ce n'est pas pour rien qu'il a été dit que dans tout ce qu'elle a touché, l'abbaye de Cîteaux a communiqué un caractère de grandeur.



Le Clos-Vougeot. — Sources de la Vouge près du château de Clos-Vougeot. — Dessin de Clerget.

Les Cisterciens restèrent jusqu'à la Révolution propriétaires du Clos-Vougeot. Confisqué et vendu comme bien national, il fut adjugé le 17 janvier 1791 avec Gilly, les Richebourgs, quelques terres et quelques vignes, à M. Focard, propriétaire à Paris, moyennant la somme de 1,410,000 francs, non compris le douzième. De là, il passa à MM. Tourton et Ravet, puis en 1818 à la famille Ouvrard, et en 1861 à ses héritiers. En 1889, acheté par M. Milon, de Dijon, il n'a pas tardé à être revendu en divers lots à plusieurs propriétaires et négociants [1] de Dijon, Beaune, Nuits, Chalon, Gevrey-Chambertin, Savigny-sous-Beaune, Chassagne-Montrachet et Meursault.

Sur 88 hectares 36 ares 10 centiares formant la superficie du territoire de la commune de Vougeot, le Clos comprend celle de 50 hectares 17 ares 40 centiares, dont 46 hectares 37 ares 5 centiares, abstraction faite des bâtiments et des chemins de desserte. Une enceinte de murs de 3,215 mètres d'étendue entoure ce domaine divisé en seize climats ou lieux dits : Musigny, Les Garennes, Bandes-Sud, Bandes-Nord, Bande-Saint-Martin, Plante-Chomel, Plante-L'Abbé, Grand-Maupertuis, Petit-Maupertuis, Chioures, Maret-Haut, Maret-Bas, Dix-Journaux, Quatorze-Journaux, Montiottes-Basses. Au quatorzième siècle, on trouvait déjà Les Exhonay, Le Quartier d'Escoiles, Le Porchier, etc., etc., aujourd'hui

[1] La maison du Clos, restaurée dans le style Henri II par M. J. Bocquet, de Savigny-sous-Beaune, mérite d'être visitée.

englobés dans la masse, qui plonge dans un calcaire volithique très propre à la culture de la vigne.

Le pineau fin s'y rencontre seul comme cépage cultivé, et jusque vers 1820, le Clos contenait trois cinquièmes de plants rouges et deux cinquièmes de plants blancs; ces vignes produisaient des vins blancs renommés qui se vendaient au même prix que le rouge. A partir de cette époque, le plant blanc a été éliminé au point de ne figurer plus que pour un vingtième; il en est résulté que si le vin y a perdu un peu de finesse, en revanche, il y a pris du corps et de la vinosité.

Primitivement, la culture de la vigne était confiée à des moines convers dont le chef, revêtu du titre de maître du cellier (*magister cellarii*), avait la haute direction des travaux de labour, de nettoyage, de greffage, de taille, d'accotage, etc., etc., où tout était prévu et réglementé. La vinification fut toujours l'objet des plus grands soins. On sait généralement que les moines de Citeaux faisaient au Clos-Vougeot trois cuvées séparées. Celle provenant des raisins de la partie supérieure n'était pas livrée au commerce; elle était réservée, tant elle était exquise, par l'abbé pour être offerte en présent aux rois, aux princes et aux ministres des divers États catholiques. Celle de la partie moyenne était presque égale en qualité à la première; aussi atteignait-elle un prix fort élevé. Enfin, la troisième cuvée se faisait avec les raisins de la partie inférieure; sans valoir les deux précédentes, elle était néanmoins très bonne et se vendait bien. Le vin se confectionnait dans les pressoirs placés tout en haut et au nord du Clos. Là, il était versé, à mesure de sa fabrication, dans des tuyaux entés ensemble et qui le conduisaient dans les celliers du couvent, l'espace de plus d'une lieue. Il y était soigné avec beaucoup de précautions et selon que l'avait appris une longue expérience qui se transmettait, comme un dépôt sacré, de celleriers en celleriers (1). Le mérite des Cisterciens était d'avoir grandement amélioré le vignoble et d'y avoir fondé des traditions qui leur ont survécu. Les exigences commerciales dominaient si peu ces hommes d'une fière indépendance que le dernier des frères celleriers, au nom vraiment prédestiné, dom Goblet, mort à Dijon en 1810, a pu faire répondre au jeune vainqueur de l'Italie, revenant de Marengo : « S'il veut du Vougeot de quarante ans, qu'il vienne en boire chez moi; je n'en vends pas! (2) »

De nos jours, il ne se fait au Clos-Vougeot qu'une seule cuvée, rarement deux. M. Ouvrard avait, paraît-il, essayé d'en faire trois et de les soumettre à l'appréciation des gourmets. Plusieurs préférèrent, chose étrange, la cuvée d'en bas, mais la majorité indiqua le mélange des trois comme donnant le mieux la saveur, le bouquet caractéristique, le cachet du Clos-Vougeot.

Nul voyageur, nul touriste, ne doit traverser la Bourgogne, ni sa belle capitale, si riche en monuments et en souvenirs, sans faire le plus agréable des pèlerinages au Clos-Vougeot. « Cette visite, a-t-on dit avec raison, n'est pas seulement remplie d'attrait pour le viticulteur intelligent; l'artiste peut encore y retrouver les lieux, à quelques dégradations près, dans l'état où les ont laissés les pieux fils de saint Bernard (3) ».

(1) Extrait d'un ouvrage publié en 1832, *Statistique de la vigne dans le département de la Côte-d'Or*, par le docteur Morelot.

(2) V. *Congrès des Vignerons de la Côte-d'Or* tenu à Dijon en 1844. (Compte-rendu de M. Leclère; citation dans l'ouvrage du docteur Lavalle.)

(3) Leclère, *loc. cit.*

LES ACADÉMIES DE FEMMES

Suite et fin. — Voyez pages 94 et 134.

III

Les débutantes de l'art viennent de partout chercher à Paris un enseignement précis et fécond. Toutefois, les diverses contrées qui nous les envoient ne sont pas également représentées dans cette élite féminine. L'Angleterre et l'Amérique, où l'éducation de la femme prend un développement tout particulier, les pays slaves, la Suède et la Norwège, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Autriche et la Suisse fournissent la plus grande partie de ce contingent. Le Midi est complètement noyé dans cette foule. Quelques rares Italiennes et des Espagnoles en très petit nombre apparaissent à titre d'exceptions. La France, comme il convient, est la plus largement représentée dans ces écoles françaises. L'aristocratie et la haute bourgeoisie se font gloire, chez nous, d'acquérir la science des arts qui se mêlent de plus en plus à la vie de chaque jour, et de se former le goût au contact des maîtres et de l'enseignement qu'ils donnent.

La physionomie de nos ateliers s'en ressent. En général, les étrangères y apportent un sentiment plus vif de la personnalité, une tendance plus marquée à rassembler leurs efforts sur un seul objet.

Leurs études sont graves et poussées avec zèle vers un but unique : parvenir à être en possession d'un art personnel et bien affirmé.

Des exceptions existent, cependant, de même que nous en comptons, parmi les Françaises, qui ne sont pas moins zélées ni moins convaincues que leurs camarades étrangères. Mais la répartition s'établit d'elle-même dans les ateliers. D'une part, nous trouvons les professionnelles, celles qui travaillent en vue de suivre la carrière artistique et consacrent leur vie à cette poursuite; de l'autre, les amateurs, dont les études sont une concession à une mode depuis longtemps prépondérante.

Chaque matin, à huit heures, sauf le dimanche,

les ateliers ouvrent leurs portes pour l'entrée des élèves. Campé sur sa table, le modèle attend, seul avec le poêle qui ronfle dans un coin de la pièce et le domestique qui opère les derniers rangements de chevalets et de tabourets. Autour de lui, la lumière grise du Nord, adoptée par les artistes parce qu'elle n'est pas soumise aux colorations et aux variations des rayons du soleil et dont l'égalité d'éclairage convient seule aux travaux de peinture, se répand sur les chevalets rangés le long d'un mur, sur le casier des cartons appuyé à un autre, et sur les modèles de plâtre pendus un peu partout ou placés sur des étagères. Au-dessus de sa tête pend une corde à laquelle sa main s'accrochera pour lui tenir le bras levé dans la pose qui l'exige. Auprès de lui, un appui formé d'une tige de fer le soutiendra



Un modèle.

dans une autre pose; et, sous ses pieds, des coins de bois portent ses talons et leur permettent de garder l'allure de la marche.

La massière, un personnage important, doit être arrivée la première. La massière est l'administrateur de l'atelier. A elle incombe la tâche de faire visiter l'atelier aux étrangères qui le demandent, de recevoir les modèles, de les engager ou de les refuser. Elle veille à ce que chaque jour le modèle choisi reprenne exactement la pose de la séance précédente. Le règlement, qui impose à chacune des élèves d'occuper la même place pendant une semaine, est représenté par elle. En revanche, s'il y a une observation à présenter au professeur, elle lui parle au nom de l'atelier et réclame les mesures demandées par les élèves. Chez nous, la massière est toujours une Française.

Ses fonctions remplies, elle rentre dans le rang qui lui appartient; elle est toujours choisie parmi les meilleures artistes; toutes, en effet, ne se mettent pas à la peinture dès le premier jour. C'est par le dessin que commencent les études. Les débutantes ont pour modèles des plâtres Plus tard, quand elles ont fait preuve de savoir, le dessin d'après nature leur est permis.

Le troisième échelon est l'étude de la peinture. C'est par là que toutes voudraient débuter. La palette a des attraits infinis; et il n'est pas très rare de voir des jeunes filles déclarer, en demandant l'entrée d'un atelier, qu'elles veulent apprendre la peinture sans avoir à s'occuper du dessin. Quand il leur est démontré que le dessin est de toute nécessité, quelques-unes renoncent à leur rêve de faire chatoyer sur une toile les belles couleurs qui dorment au fond des petits tubes de plomb. Dessiner, c'est pourtant le plaisir de saisir la lumière et de la distribuer en valeurs, c'est-à-dire en clair et en ombre; et, par le modelé, c'est-à-dire par les mouvements du crayon, déterminer les reliefs et les méplats d'une figure. La vie d'une œuvre gît presque tout entière là-dedans. Le dessin suffit à donner l'expression, à faire jaillir à la surface le moral d'un modèle et à traduire, dans leur forme intellectuelle, les rêves et les émotions de l'artiste. Mais le charme appartient à la couleur, le charme de l'illusion. Elle traduit l'aspect matériel des êtres en reproduisant sur la toile les tons qui les distinguent dans la nature. Sans elle il n'y a pas de création complète, il n'y a pas d'illusion. De plus, elle a le don d'être agréable à l'œil quand elle est répandue avec harmonie; si agréable, que son charme nous fait oublier les sévérités du dessin, et que nous sommes portés à lui attribuer injustement tous les mérites d'une œuvre peinte.

De là une hâte universelle, chez les débutants de l'un et l'autre sexe, à se servir de la peinture. La confection du tableau les attire, et les professeurs ont partout et toujours à lutter contre cet entraînement, pour les maintenir dans les études rationnelles. D'autre part, ils savent entretenir leur émulation. Chaque semaine, les élèves concourent sur un sujet de composition donné, et toutes peuvent y prendre part, en se servant soit du fusain ou du pastel, soit de la couleur. Le sujet est choisi par elles de cette façon : le lundi, chacune écrit sur un morceau de papier la matière sur laquelle il lui serait plus agréable de s'exercer. Tous les sujets sont ensuite réunis dans un chapeau; et l'on tire au sort celui qu'elles auront à traiter. Dans l'atelier que nous avons pris pour modèle, la composition est remise tous les quinze jours; et une commission d'artistes se réunit pour la juger et décerner les places.

C'est un enseignement à la fois très libéral et très sévère, entouré de toutes les garanties que peuvent désirer les élèves. Donné dans l'académie pour ce qui concerne la matière artistique pure, et quelquefois pour les matières connexes, il se complète à merveille par les cours d'anatomie pour dames faits à l'École des Beaux-Arts par M. Cuyer, et à l'École de médecine par M. Chicotot. Ces cours leur permettent d'étudier la structure du corps humain et les mouvements des muscles, connaissances d'une utilité de premier ordre pour qui veut peindre la figure.

La grande et constante préoccupation annuelle des élèves est l'admission au Salon. Mais pour y arriver, il faut exécuter un tableau. Les études

que l'on fait à l'atelier ne peuvent, en effet, convenir à cette exposition. Ici, on ne peint que l'esquisse, une toile d'étude surveillée par le maître et qui doit se maintenir dans les sévères données de l'étude. Seule la composition peut se transformer en tableau d'exposition. Et ce résultat on ne l'atteint qu'en prenant un atelier particulier où l'on fait venir des modèles, et où, d'après eux, on fait une œuvre poussée, finie, de l'ébauche plus ou moins avancée avec laquelle on a concouru.



A l'atelier.

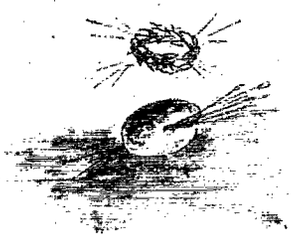
En vue de ce but immédiat, l'existence des femmes artistes est très occupée. A l'atelier à huit heures du matin, elles y sont encore à quatre heures de l'après-midi. A leur arrivée, elles se sont rendues au vestiaire pour y déposer manteaux, chapeaux et fourrures. Là, chacune trouve pendu à un clou le tablier qui la préservera des taches du crayon et de la couleur. Le tablier attaché à la taille, elles vont prendre leurs places, des places marquées à la craie sur le parquet, autour de la table à modèle. Pendant une heure, elles ne quittent pas le pinceau ou le crayon. Ce laps de temps écoulé, il faut s'interrompre. Le modèle a droit à dix minutes de repos, et les élèves laissent un instant leur besogne pour les lui octroyer. Alors les groupes se forment, des jeux commencent, tous les jeux de sociétés connus ; des couples esquissent une valse ; parfois on reproduit, entre élèves, les poses d'un tableau célèbre ; et les rires partent dans un éclat de gaietés libres et franches comme des gaietés d'écolières. A l'heure du déjeuner, les unes s'en vont, d'autres s'installent dans un coin de l'atelier et y lunchent amicalement. Le modèle de la matinée est remplacé par un autre pour la séance de l'après-midi, et l'on recommence sur nouveaux frais. On reprend le tablier, certaines se confectionnent une coiffure abat-jour en papier, pour garantir leurs yeux de la lumière vive ; d'autres font le portrait d'une camarade, et les jours se suivent ainsi jusqu'à la belle saison, qui les fait toutes envoler.

Les croquis de Mlle Trouilloud, de l'académie Krug, qui accompagnent cette étude, donnent une idée exacte des diverses occupations de l'atelier. Ils ont été pris sur le vif, dans le cours des séances de chaque jour, avec le caractère intime de l'endroit.

Il se poursuit, en ce moment, une campagne qui pourrait changer le caractère de l'enseignement des académies. Comme nous l'avons déjà dit, un certain nombre d'artistes aspirent aux études officielles de l'École des Beaux-Arts et luttent énergiquement en vue d'obtenir l'admission des femmes dans le palais de la rue Bonaparte. Les arguments qu'elles présentent sont d'ailleurs à considérer. Nous avons vu les noms de Mlle Rosa Bonheur et de Mmes Demont-Breton et Berteaux portés au jury du Salon. Nous sommes donc loin de l'ostracisme signalé au commencement de cette étude, et cette revendication n'est plus pour nous choquer, étant donné le développement des études artistiques de la femme. Mais elles auront à lutter contre de très graves questions de programmes d'études qui seront peut-être plus difficiles à résoudre que les difficultés du parti pris qu'on leur opposait autrefois. Quoi qu'il en soit, si les portes de l'Institut ne leur sont pas encore ouvertes, la gloire a déjà lui pour quelques-unes, et parmi celles dont nous nous sommes occupé, un plus grand nombre encore peut s'attendre à goûter les joies de la célébrité.

J. Le Fustec.

N.-B. — Le nom de Mlle Louise Landré a échappé à la composition dans la liste des élèves de l'atelier Barrias ; nous tenons à le rétablir, comme étant de ceux qui ont leur place marquée dans cette étude.





Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

UNE INVASION



UNE INVASION. — Dessin à la plume de Matthis.

Il s'est fait, dans les procédés de la gravure, depuis l'invention de la photographie, une révolution brusque. Il existait jadis, pour la peinture et le dessin, deux moyens de reproduction, deux seulement : la gravure en creux et la gravure en relief; on exécutait la première sur cuivre, soit

par le moyen du burin, soit par le moyen de l'eau-forte; on exécutait la seconde sur bois.

Il en existe aujourd'hui un grand nombre qui reposent toutes sur une base unique : la photographie, et qui, peu à peu, se substituent, par la fidélité de leurs reproductions, aux anciens procédés de la gravure.

Ces anciens procédés, grâce à leur caractère artistique, n'en subsisteront pas moins. Peut-être la gravure au burin, qui exige, pour la production d'une seule planche, des années de travail, et qui traduit d'une manière uniforme toutes les œuvres, à quelques talents opposés qu'elles soient dues, en sera-t-elle mortellement atteinte; mais l'eau-forte et la gravure sur bois, par la rapidité de leur exécution, par la facilité qu'elles laissent au graveur de se conformer, dans son interprétation, au tempérament de l'artiste initial, ont gagné à cette transformation, loin d'y perdre. Tandis que la gravure chimique, plus exacte, est devenue, dans la presse périodique illustrée, dans le livre à gravures, le grand et presque l'unique facteur, nos aquafortistes et nos graveurs sur bois restent en possession de leur ancien monopole artistique. Si leur production s'est restreinte, l'importance de leurs travaux s'est accrue; ils ne se livrent plus, à la grande joie des vrais amateurs, qu'à des travaux d'art véritables : d'où la perfection, à l'heure qu'il est, de leur métier.

Le *Magasin pittoresque* a fait comme toutes les publications périodiques illustrées, il a transformé partiellement ses procédés. Sans renoncer à la gravure sur bois, il en a restreint l'emploi pour n'en donner, comme ont pu le constater ses lecteurs, que des spécimens d'une valeur artistique supérieure. Pour tout ce qui est document, reproduction de cartes géographiques, photographies rapportées par nos explorateurs de leurs périlleuses et lointaines excursions, il fait usage surtout des procédés chimiques, procédés dont l'exécution est parfaite et qu'on ne peut accuser de tricherie, puisqu'ils ont la photographie pour moyen.

Ces procédés permettent en outre de reproduire, avec une fidélité absolue, des œuvres qui seraient difficilement traduisibles, sans perdre de leur caractère, par la gravure sur bois ou l'eau-forte.

On se souvient des intéressantes compositions de M. Matthis que ce journal, au courant de la dernière année, a reproduites sous ce titre : *Les Saisons*, et qu'accompagnaient des vers dus à nos meilleurs poètes contemporains. Plus d'un de nos lecteurs a dû se demander, en examinant de près ces gravures où le travail si serré de l'artiste était traduit avec une perfection aussi rare, à quel procédé on les devait. Plus d'un sera tenté, en voyant la nouvelle composition du même maître qui précède cette notice, de répéter à nouveau la question.

Nous allons essayer d'y répondre. Les *Saisons* de M. Matthis, comme la famille humoristique de chats qu'il nous montre promenant sur une table d'artiste ou de collectionneur, au milieu d'un fouillis de bibelots, leurs pattes indiscrètes, sont des dessins à la plume d'une facture aussi minutieuse que délicate.

Comment, par les moyens ordinaires, reproduire cet inextricable lacis de hachures? L'eau-forte y eût échoué, comme le bois, ou du moins eût notablement déformé le dessin original. Seule, la gravure chimique l'a reproduit en toute sincérité.

Qu'a-t-on fait? — On a photographié à la dimension voulue le modèle, et on l'a photographié au *collodion*. L'épreuve photographique obtenue, on l'a transportée sur une feuille de métal, et cette feuille de métal, mordue par un acide, s'est transformée en une planche gravée, en un dessin en relief à surface plane qui a pu, par conséquent, être tiré dans le texte comme de vulgaires caractères d'imprimerie.

Mais ces opérations sont multiples, et une explication aussi vague n'est pas de nature à satisfaire la curiosité de nos lecteurs. Nous allons, pour la faire bien comprendre, entrer dans le détail.

L'opérateur a entre les mains l'épreuve photographique obtenue sur une plaque de verre enduite de collodion. Il lui fera subir, tout d'abord, une préparation destinée à rendre le cliché pelliculaire. Comment s'y prend-il? c'est son secret. Il nous suffit de savoir qu'au bout d'un certain temps la pellicule sera détachée du verre et appliquée sur une feuille de zinc planée et polie, de deux millimètres environ d'épaisseur.

Cette feuille de zinc a été préparée au bitume de Judée dissous dans de la benzine. Le bitume de Judée, substance noire qu'on trouve sur les bords de la mer Morte, est très sensible à la lumière, et, dès que la lumière l'a impressionné, il cesse d'être soluble dans les huiles essentielles. Appliquez, sur une plaque ainsi préparée, un cliché pelliculaire, exposez-la ensuite à la lumière, elle s'imprégnera de l'image formée sur le cliché.

Trempez ensuite la plaque dans la térébenthine après avoir retiré le cliché pelliculaire, vous obtiendrez ce résultat que toutes les parties protégées par le cliché contre l'action de la lumière se dissolvent, tandis que les autres sont intactes, et ces parties intactes formeront l'image à graver.

Cette image, — est-il besoin de le dire? — est la reproduction scrupuleuse du modèle donné. Il ne reste donc qu'à tremper la plaque dans l'acide : le bitume de Judée impressionné par la lumière préservera le dessin; le reste de la plaque sera mordu et gravé en creux par l'acide.

On demandera quel est le mordant employé : c'est l'acide nitrique étendu d'eau, très étendu au début, car l'opération demande à être surveillée de très près. Si vous abandonniez la plaque à

elle-même, les hachures légères reproduites sur la plaque en traits fins ne tarderaient pas à être rongées ; elles disparaîtraient bientôt complètement. Vous retirez donc la plaque très souvent, et chaque fois vous l'encrez, avant de la tremper à nouveau pour accentuer davantage les morsures. Vous arrivez ainsi à donner le creux voulu sans dissiper ni même atténuer les finesses. Après chaque encrage, en effet, vous avez fait couler l'encre au moyen d'une table chaude, et vous pouviez ainsi opérer, dans toutes les parties qui en éprouvaient le besoin, d'autres morsures plus profondes.

C'est là le plus délicat du travail : il y faut un tour de main, une adresse, une justesse de coup d'œil dont seul un artiste est capable.

Le creux suffisant obtenu, vous débarbouillez la plaque, vous la débarrassez de ses couches d'encre, pour juger de l'effet général. Il ne vous reste plus, pour affiner la gravure et la mettre au point, qu'à plonger la plaque, pour la dernière fois, dans l'acide, après un encrage très léger.

Vous découpez alors votre zinc à la dimension voulue et vous le montez sur bois. L'ouvrage est parfait : imprimez.

YVES MASSON.

—»◉«—

Pensée

Le droit au dévouement, on ne le refuse guère aux femmes, et s'il est digne d'elles de s'en contenter, à nous il appartient d'insister de préférence sur leur droit au respect.

MARION.

—»◉«—

ANCIENS POIDS DU MIDI

Le Musée de Cluny s'est enrichi d'un important legs de M. Léon Flottes, consistant en anciens poids, dont on se servait jadis en France, et particulièrement dans les villes du Midi.

M. Léon Flottes était un collectionneur, dans la force du terme. Il voyageait?... C'était pour faire des trouvailles. Rentré chez lui — il lui arrivait rarement de faire buisson creux ! — il disposait avec soin ses nouvelles richesses dans des vitrines. M. Flottes a réuni ainsi des spécimens rares et curieux, dont nos dessins donneront une idée.

Les poids du Midi peuvent former une branche de la Numismatique, grâce à leurs types plutôt qu'à leur forme. La Guyenne et la Gascogne surtout ont donné aux poids de leur commerce cette forme de *flaon* ou flan, qui rend assez plausible la dénomination de *monétiformes* adoptée par plusieurs auteurs.

Ces poids, avec les armoiries des villes, des prélats et des seigneurs, avec les inscriptions qui indiquent leur valeur, ont le grand intérêt d'être souvent datés.

Enfin, ils nous permettent de connaître le système pondéral adopté par les villes qui les ont fabriqués.

On sait qu'avant la Révolution les poids changeaient suivant les provinces. L'usage de certaines pesées anciennes s'est même conservé dans quelques coins de notre pays. Il y avait autrefois la livre de Paris, appelée *poids de marc*, de seize onces, c'est-à-dire 490 grammes ; la livre de Lyon *poids de ville*, de 14 onces, 431 grammes ; et le *poids de soie*, de 15 onces, qui servait à peser la soie. La livre de Rouen ou *poids de vicomté*, valait 510 gr. 5. A Marseille et dans la Provence, la livre était de 13 onces du poids de Paris, ou 357 grammes. Enfin la livre de Toulouse et du Haut-Languedoc s'appelait *poids de table* et était de 13 onces et demie du poids de Paris ou 415 grammes. En comparant les deux livres, on trouve qu'il fallait 118 livres de Toulouse pour faire 100 livres de Paris.

Les poids monétiformes appartiennent presque toujours au système de Toulouse. Dans le Bas-Languedoc, on voit paraître aux dix-septième et dix-huitième siècles des séries de poids inscrits à base polygonale. Une belle collection de ces monuments est celle de M. Barry, qui a été donnée au Musée de Toulouse. Dans la collection Flottes, qui fait l'objet de cette étude, nous en voyons aussi de nombreux exemplaires.

Les poids du Midi étaient à peu près tous en bronze ; dans le Nord, au contraire, ils sont de plomb. Dans chaque ville, un poids-type, un étalon, servait à rectifier la valeur de ces poids. Quand le poids était trop lourd, on limait le bronze ; quand le *fonctionnaire* préposé constatait au contraire — ce qui arrivait assez fréquemment — que le poids était trop léger, il pratiquait des trous dans le bronze et y coulait du plomb. Dans la collection Flottes, les traces de cette opération *administrative* sont visibles.

L'étude de cette branche de la numismatique est très imparfaite. Jusqu'à ces dernières années, il n'existait aucun traité. M. Taillebois, après de longues et patientes recherches, est parvenu à faire un classement assez judicieux de ces poids, en établissant leur origine et leur valeur. M. Flottes allait se livrer à ce même travail de critique pour ses richesses, accumulées peu à peu, lorsque la mort le surprit.

Nous pourrons toutefois, avec l'aide de documents fort rares, et après un examen minutieux des exemplaires dont nous donnons les dessins, les expliquer à nos lecteurs.

1. Voici le poids de la ville de Cahors. On lit : *Carto de Cahors*. Au centre, le pont de Cahors, ou de Valendré, qui supporte trois tours crénelées Sur le revers : + *Caors*. Le portail de la cathédrale de Saint-Étienne. Valeur 103 grammes.

Une croix, +, commence presque toujours les légendes inscrites.

2. UN POIDS DE CARCASSONNE. — Valeur trois livres ou 1,192 grammes. Il porte l'Écu de France,

à trois fleurs de lis, couronné et accosté de la date 16-67. Sur le revers, la légende est rongée par l'usure et le temps. On distingue un agneau pascal, avec banderolles, au-dessous d'un champ semé de lis.

Fig. 3. Arles. — Un lion accroupi, appuyé sur la patte gauche, la droite posée sur un cartouche marqué de la lettre A, qui signifie Arles. Le revers est lisse. Il porte seulement les dates de contrôle : 1754, 1763, 1766, 1770, 1772, 1775, 1780. Sur la

Anciens Poids.

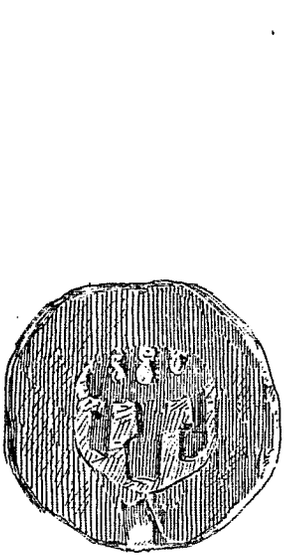


Fig. 1. — Cahors.



Fig. 2. — Carcassonne.



Fig. 3. — Arles.

tranche, autre date : 1769 et plusieurs marques I, II, II, C. Il est de forme octogone et plate. Valeur 193 gr. 5. Il fait partie du système toulousain.

Fig. 4. Cordes (dans le Tarn). — L'écusson de la ville porte de gueules, au château antique à trois tours d'argent accompagnées d'une croix cléchée, pommetée et alésée d'or, au chef de France. Sur

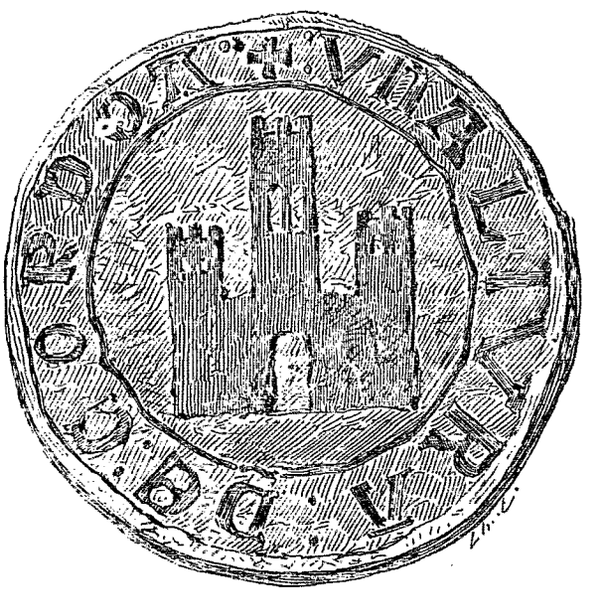


Fig. 4. — Cordes.



Fig. 5. — Rodez.

le poids figure le château à trois tours, avec l'exergue en patois : *Las doublas livras de Cordas*. Sur le revers : l'an mille CCCCXIX, de grâce. Valeur 846 grammes.

Fig. 5. Rodez. — *Demi-livre de Rodèz*, L'écu usé. Pour le revers : + 1670 de Rodez. Un écu usé dans un cercle. La ville de Rodez portait de gueules à trois besants d'or. Les besants ont ici disparu.

Fig. 6. Narbonne. — Poids octogone, portant l'écu de Narbonne : parti, au premier de gueules à la croix archiépiscopale d'argent, au deuxième de gueules à la clef d'or, au chef de France. Au

revers, + de Narbonne, 1655, avec l'Écu de France. Valeur une demi-livre ou 121 grammes.

Fig. 7. Auch. — Le poids d'Auch n'a qu'une face portant une crosse abbatiale, sans légende.

Fig. 8. Alet (Aude). — Notre figure représente le revers. Légende : + *Abbat Dalecti*. Dans le milieu, une crosse abbatiale. Sur l'autre face, une croix entourée de ces signes : + *Mieg. Carto.*

Fig. 9. Toulouse. — Deux spécimens. Sur le premier une porte de ville, flanquée de deux tours crénelées, une tour crénelée et plus haute, au milieu portant chacun une croix au sommet. Valeur 1.634 grammes.

Anciens Poids.

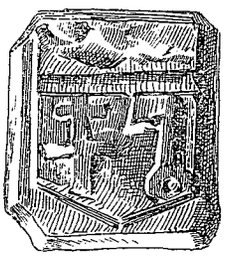


Fig. 6. — Narbonne.

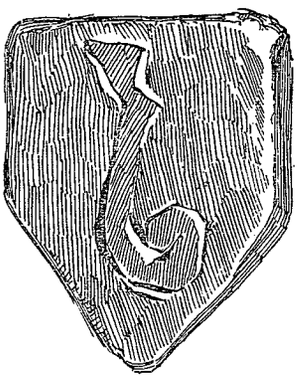


Fig. 7. — Auch.



Fig. 8. — Alet.

Au revers : *Incarnatio : domini :* M : C : C : XII⁴. Le clocher de Saint-Sernin dans un grenetis surmonté d'une croix et accosté de deux petits clochers à gauche portail de Saint-Sernin, surmonté de trois croix (ce sont les meubles de l'Écu de Toulouse). Au revers + + L'an M.CCCC.VC. avec une rosace cantonnée de 12 points. Valeur. 95 gr. 5.

Fig. 10. Toulouse. — Le second spécimen : *Cart de livra.* Un agneau pascal; au-dessus une tour;



Fig. 9 et 10. — Toulouse.

Fig. 11. Caussade. — Celui de Caussade est marqué d'un large lis. La légende qui l'entoure est tellement usée qu'on n'a pu la déchiffrer.

Fig. 12. Bapaume. — Une main coupée aux doigts rigides et écartés. Ce poids, qui appartient à la région du nord, est en plomb, ne porte aucune légende.

Dans les armes de Bapaume il y a trois mains coupées. Le poids n'en a qu'une.



Fig. 11. — Caussade.



Fig. 12. — Bapaume.



Fig. 13. — Castres.

Fig. 13. Castres. — Le poids est usé au point d'être intraduisible. Les armes de la ville sont : Emmanché d'argent et de gueules de sept pièces.

Marty.

LA ROSE ET LE ROSSIGNOL (1)

Les fleurs occupent, dans la poésie des Grecs et des Romains, comme dans celles des nations romanes et germaniques, une place considérable; mais nulle autre n'en occupe une aussi grande que la rose; dans un ouvrage, qui paraît en ce moment même, M. Charles Joret vient de dire de quelles légendes, aussi gracieuses que variées, cette fleur aimée a été entourée dans l'antiquité et au moyen âge; nous empruntons à ce livre, aussi plein de charme que d'érudition, la légende des amours et du rossignol, l'une des fictions les plus connues et la plus originale de la poésie orientale.

***

Cette fiction, dit Joseph de Hammer, est un des mythes les plus anciens et les plus gracieux de la poésie persane, un mythe aussi gracieux et aussi ancien que les bocages de roses de l'Iran, où, déjà avant Firdousi, le rossignol s'exprimait en pehlvi ou en zend. La rose aux cent feuilles (*Gül sad berg*) est la reine de beauté dans l'empire des fleurs, le rossignol aux mille voix (*Hesar das istan*), le roi des oiseaux chanteurs, et tous deux sont les compagnons du printemps, la saison de la jeunesse et de la joie. Alors la rose brille dans son orgueil et sourit dans sa joie, tandis que le rossignol, gémissant et suppliant, dit à la nuit les douleurs de son amour. Là où fleurissent les roses gazouillent aussi les rossignols, sans cesser, sous les formes changeantes de leur chant harmonieux, de déclarer leur amour à la rose, tandis que celle-ci se réjouit, insoucieuse, de la vie, et ne prend pas garde à la plainte attristée du rossignol. Sans trêve ce dernier, quoique non payé de retour, chante de son amour, et, modèle d'amour et de fidélité, il invite à l'amour le voyageur. Aussi est-il, à vrai dire, la seule muse des orientaux, qu'ils ne manquent jamais d'invoquer au début de chacun de leurs chants.

On ne pouvait mieux caractériser cette fiction, laquelle, suivant le mot de Gœthe, remplace pour les peuples de l'Iran la mythologie qui leur fait défaut. On comprend d'après cela la place considérable qu'elle occupe dans les œuvres de leurs poètes. On la rencontre chez les plus anciens, comme chez les plus récents d'entre eux. Déjà Firdousi lui a donné place dans ses plus belles descriptions :

Le rossignol, dit-il dans une pièce de vers, se plaint dans le bocage; à ses chants, la rose répond en soupirant.

Ce poète s'est même servi de la succession des amours du rossignol et de la rose pour compter le temps :

Soixante-dix fois, fait-il dire à un de ses personnages, la rose avait fleuri, soixante-dix fois elle s'était fanée, et le rossignol l'avait chantée et s'était tu soixante-dix fois.

A la même époque, tant cette fiction était devenue d'un emploi ordinaire, on voit le poète Anzari comparer les doux entretiens de deux fiancés à ceux qu'au retour du printemps le rossignol a, dans le bocage, avec la rose.

Mais c'est Ferid-eddin-Attar, qui, le premier, a donné à cette gracieuse fiction tout son développement; dans la *Diète des Oiseaux*, il nous montre « le rossignol ivre d'amour » et, ravi par la beauté de la rose, oubliant, abîmé dans sa passion, sa propre existence :

Je ne pense, dit-il, qu'à l'amour de la rose, ne désire rien que la rose... Le rossignol suffit à la rose; pour lui s'épanouit sa centuple corolle. A mon gré, la rose fleurit et me sourit avec une douce joie. Quand elle me sourit dans sa fleur, la joie éclate sur mon front. Que serait une seule nuit passée loin de ma bien-aimée?

Ces derniers vers nous montrent clairement le sens de l'allégorie qui se cache sous cette fiction; gul — la rose — n'est autre que l'amie du poète, bulbul — le rossignol — le poète lui-même. Ce sont ses amours que celui-ci raconte ou chante sous ces noms empruntés; c'est là « le secret, comme Djelal-eddin-Roumi, que la langue du lis raconte à l'oreille des cyprès ». C'est ainsi que Hafiz en particulier a entendu les amours du rossignol et de la rose. Comment se méprendre sur le sens qu'il y attache, quand, à la fin d'un de ses ghazels, il s'écrie : « Viens et sois une rose pour le rossignol? »

Le poète anacréontique revient sans cesse sur cette fiction, à laquelle il doit peut-être ses plus beaux vers :

Plains-toi, plains-toi, Bulbul, s'écrie-t-il dans un de ses ghazels, si tu es mon ami; tous deux nous sommes épris, la plainte nous sied. »

Et dans un autre ghazel ?

De bonne heure, je suis allé dans mon jardin pour cueillir des roses; la voix du rossignol est venue frapper mes oreilles. Ah! l'infortuné est comme épris des roses, aussi pleure-t-il en accents plaintifs dans le bocage.

Et ailleurs encore :

Séduit par le parfum des roses, de grand matin je suis allé dans leurs bosquets, pour calmer, semblable au rossignol, ma tête enivrée. D'un œil fixe, j'ai regardé face à face et dans les yeux la rose qui, à l'aube, brillait comme une lampe. Elle était fière et de sa beauté et de sa jeunesse, parce que le rossignol est tout à elle.

Jamais Hafiz n'a été mieux inspiré que par cette fiction; qu'on en juge par le ghazel suivant, où se fait entendre, chose rare chez lui, un accent sincère et profond :

J'ai salué au matin la plaine couverte de perles de rosée; la nature de son sourire faisait par myriades éclore les roses. Alors j'ai entendu les douces plaintes du rossignol. Elles révélaient les tourments que son cœur éprouve... O rossignol, ton chagrin, que je le comprends bien; pour nous deux l'amour n'est qu'une peine.

Quoi de plus charmant encore que ces vers, qu'on prendrait pour une épigramme de l'anthologie grecque ?

Sache-le, ô rose, il ne te sied pas d'être si fière de ta beauté que, dans ton orgueil, tu ne daignes même pas t'informer du triste rossignol.

Cette note attristée et résignée à la fois se retrouve avec le même charme dans les deux ghazels suivants :

Ecoutez, le rossignol chante de nouveau dans les branches des cyprès; qu'un œil malveillant n'ose point regarder la rose! Rose, dans l'ivresse du bonheur d'être une sultane de beauté, ne t'éloigne pas si fièrement des pauvres rossignols.

Le rossignol songe comment il pourrait faire de la rose son amie; mais la rose ne pense qu'à faire souffrir le rossignol.

(1) *La rose dans l'antiquité et le moyen âge*. Histoire, légendes et symbolisme. Paris, Bouillon, éditeur, 1892. XII. 482 pages.

Cette fiction offrait aux poètes persans un moyen trop commode d'exprimer leurs sentiments cachés, pour qu'ils ne lui aient pas eu toujours recours; on la rencontre aussi à chaque instant dans leurs vers; parmi ceux qui s'en sont servis après Hafiz je n'en citerai qu'un, Kiatibi, qui a rivalisé de grâce, mais encore plus d'afféterie, avec son prédécesseur; il appartient à la période de décadence de la littérature persane. Dans son *Poème des roses*, il nous montre Bulbul — c'est-à-dire lui-même — chantant, retenu par l'amour, sur un cyprès. »

O toi, s'écrie-t-il, dont la bouche est un vrai bouton de roses, tant que tu demeures ici, je n'ai point d'ailes (pour m'envoler), blessé que je suis par l'enivrement de ton regard.

C'est là, d'ailleurs, le seul passage où l'on trouve quelque vérité de sentiment; le reste du poème est un simple jeu de l'imagination et le monde des fleurs et des animaux n'y est qu'une machinerie dont le poète se sert pour éblouir le lecteur.

CHARLES JORET.

L'AGENCE PINKERTON

Tout le monde a pu lire dans la presse journalière les événements curieux auxquels les grèves de Homestead, près de Pittsburg, aux États Unis, ont donné lieu.

Une grève monstre ayant éclaté dans les ateliers de forges du district de Pittsburg, trois cents agents, requis à l'agence particulière de Pinkerton et armés de carabines Winchester, voulurent mettre fin à la grève, mais ils furent arrêtés et faits prisonniers par les grévistes non sans avoir perdu beaucoup d'hommes, notamment leur capitaine.

Ces événements me remettant en mémoire certains faits dont j'ai été témoin oculaire pendant mes pérégrinations en Amérique, j'ai pensé qu'il serait intéressant, vu l'actualité du sujet, de donner un aperçu sur cette organisation policière spéciale dont on n'a aucune idée en Europe, et dont l'agence Pinkerton est le type.

Afin de bien comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de savoir que la Constitution américaine interdit formellement toute immixtion du gouvernement dans toutes les affaires ou entreprises privées; il s'ensuit donc qu'en ce qui concerne les grèves ou émeutes intérieures dans les usines ou les compagnies, chacune doit pourvoir à sa police, l'État ne devant intervenir que lorsque les événements peuvent le mettre en péril, auquel cas il peut en appeler à la milice d'abord, et ensuite, si besoin est, à l'armée fédérale.

De cet ordre de choses sont nées les agences de détectives et une organisation policière qui, même dans les villes, mérite d'être connue, car elle évite l'intervention de l'armée mise au service d'intérêts privés, ce qui a souvent eu en Europe les plus pénibles résultats.

Une grève éclate-t-elle sur une ligne de chemin de fer, une mine, une fabrique; les directeurs, dans le dessein de protéger leurs propriétés et la liberté du travail, demandent à une agence, le plus souvent à Pinkerton, de Chicago, le nombre d'agents dont ils peuvent avoir besoin. L'agence, qui a son livre de rôles parfaitement tenu, sait où s'adresser, car elle possède à son service une véritable armée de réserve parmi les ouvriers non syndiqués et gagnant peu, qui sont engagés, moyennant des avantages particuliers, à répondre au premier appel qui leur est envoyé.

Aussitôt réunis, ils prêtent serment devant un magistrat, qui leur confère temporairement les mêmes pouvoirs qu'aux policemens réguliers dont ils reçoivent la plaque distinctive qu'ils portent sur la poitrine comme marque d'autorité. Ces formalités très rapidement remplies, les agents sont armés soit de bâtons appelés *clubs*, soit de revolvers ou de carabines Winchester comme dans le cas présent.

C'est ainsi que Jay Gould, le roi des chemins de fer, soutient son autorité dans ses nombreux conflits avec son armée d'employés. C'est également ainsi que les villes opèrent, lorsque la police régulière devient insuffisante dans les moments d'effervescence populaire. Elles recourent à ces agents d'occasion.

Mais où ces agences rendent encore de véritables services, c'est dans le cas de criminels introuvables comme nos dynamiteurs! La police régulière ayant échoué, les agences de détectives offrent de trouver les criminels moyennant un forfait raisonnable, et, grâce à leurs relations dans tout le pays, réussissent à arrêter les coupables, quand tout espoir semblait perdu.

Peut-être pensera-t-on qu'un tel système doit entraîner beaucoup d'abus, eh bien, disons-le tout de suite, il n'en est rien, car tout agent étant personnellement responsable de tous ses actes même pendant l'exercice de son mandat particulier, il se garderait bien de montrer un zèle intempestif ou de commettre des illégalités qui l'exposeraient à être poursuivi par ses victimes, qui peuvent encore ensuite avoir recours aux chefs de l'agence qui les emploient.

J. CLAINE.

A TRAVERS LYON

Suite. — Voyez page 175.

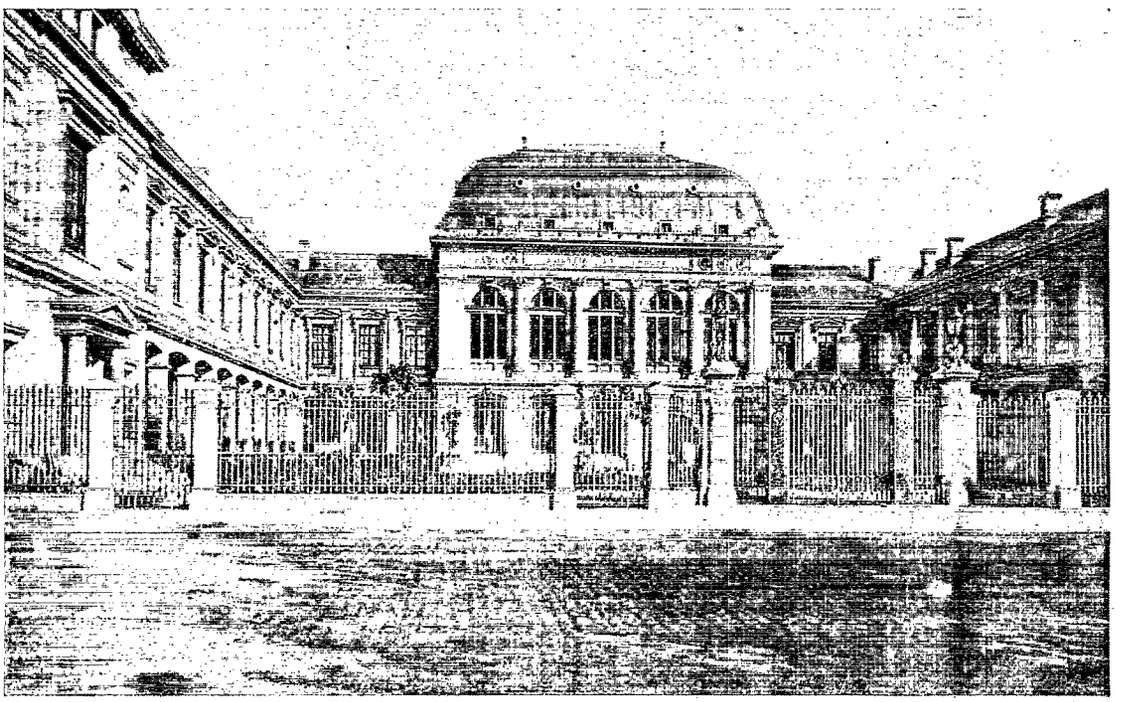
LA NOUVELLE FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON

La Faculté de Médecine a un aspect moins monumental, mais l'emplacement choisi au bord du Rhône, sur de vastes terrains conquis en comblant une *lône*, ou bras mort du fleuve, a permis

de donner aux bâtiments universitaires une ampleur qui produit une forte impression. La vue que nous donnons est celle du pavillon central et de la cour d'honneur. Les autres parties de l'édifice sont dix fois plus vastes. Nulle ville, même Paris, même les grandes cités universitaires de l'Allemagne, ne possède une installation aussi grandiose pour les études médicales. Amphithéâtre, salles de cours, collections, musées, laboratoires sont magnifiquement dotés. Lyon, grâce à ses nombreux hôpitaux, possède des ressources anatomiques considérables ; aussi la Faculté de Médecine, nouvellement créée, est-elle devenue la plus importante de province.

La Faculté des Sciences, dont les liens sont si étroits avec la Faculté de Médecine, a été installée dans une des ailes du palais. Les Facultés de Droits et de Lettres doivent être construites à proximité. Enfin, non loin de là, s'élèvent en ce moment les vastes bâtiments de l'École de Santé militaire ; ce quartier, jadis redouté, tend donc à devenir une véritable ville universitaire où des milliers d'étudiants se presseront autour de maîtres dont quelques-uns ont un nom illustre.

Ces grands travaux d'architecture apportent une modification profonde dans l'immense faubourg ouvrier de la Guillotière qui est peuplé de plus de 100,000 âmes. Les maisons basses et



A TRAVERS LYON. — Nouvelle faculté de médecine de Lyon.

lépreuses font place aux grands immeubles; tramways à vapeur, tramways ordinaires et omnibus y portent l'animation. Mais c'est toujours entre les deux fleuves que la vie de la cité est intense; aussi la circulation s'accroît-elle sans cesse, entre la ville des comptoirs, du commerce, de la Bourse et celle des usines et des écoles. Les ponts, jadis fameux, qui franchissent le Rhône sont devenus insuffisants. On les a remplacés par d'autres qui sont des chefs-d'œuvre de l'industrie moderne.

GROLLIER.

DÉFENSE D'UN PONT

Le tableau que reproduit notre gravure est dû à l'un de nos artistes les plus justement célèbres. M. Etienne Berne-Bellecour occupe, en effet, dans notre école contemporaine de paysage et d'histoire, une place importante. Né en 1838, à Boulogne-sur-Mer, il a eu, de même que beaucoup de ses collègues, des débuts difficiles. Après de bonnes études à l'école des Beaux-Arts, il concourut sans succès pour le prix de Rome, en 1859. Il eut le bon esprit de ne se point décourager. Tandis que, pour vivre, il acceptait la direction d'une maison de photographie, il envoyait régulièrement, aux salons annuels, des tableaux qui lui donnaient promptement une assez grande notoriété. En 1864, il s'était marié ; il avait épousé la sœur de M. Vibert, le peintre bien connu. De son mariage lui est né un fils, M. Félix Berne-Bellecour, qui est lui aussi un peintre estimé.

Notons, ce qui fait si bien l'éloge de M. Berne-Bellecour père, qu'il s'engagea, au moment de la guerre franco-allemande dans un corps de francs-tireurs et que sa belle conduite lui valut la médaille militaire.

C'est à partir de ce moment qu'il s'adonna exclusivement à la peinture de scènes militaires. Ajoutons que de nombreuses distinctions hono-

rifiques lui ont été décernées. Il a reçu des médailles aux salons de 1869 et 1872, aux Expositions universelles de 1878 et de 1889. En 1878, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La *Défense d'un pont* a été très remarquée au salon des Champs-Elysées de 1892. C'est une des



DÉFENSE D'UN PONT. — Peinture de Berne-Bellecour. — Salon des Champs-Élysées de 1892. — Gravure de Deloche.

meilleures toiles de M. Etienne Berne-Bellecour. La scène se passe en hiver. Un épais tapis de neige recouvre le sol. Dans le lointain, dissimulé derrière les replis du terrain, se trouve l'ennemi, dont les canons attaquent vigoureusement le petit pont d'une seule arche. Une barricade, d'ailleurs bien sommaire et bien fragile, défend l'approche de ce pont. Ça et là, quelques « li-

gnards » et quelques « mobiles ». Les uns et les autres, observent l'ennemi et se tiennent prêts à la plus énergique résistance.

Tel est, en quelques mots, le sujet du tableau que reproduit notre gravure. Il convient d'ajouter que le naturel des personnages a été très heureusement rendu par le peintre. Le paysage est également très bien conçu. A. P.

LE CHEVAL DANS L'ART

POUR DESSINER LE CHEVAL

Contribution à l'étude de la connaissance de son extérieur.

Suite. — Voyez page 107.

MEMBRES DE L'AVANT-MAIN. II.

Le dessin des membres du cheval offrant de nombreuses causes d'erreur, nous en détaillerons l'étude.

L'épaule est la principale région du membre antérieur et sa direction est en relation constante avec la vitesse, car plus le scapulum, qui en forme la base, sera incliné et plus l'angle qu'il fait avec l'humérus se fermera, donnant après, en se détendant, de la longueur et du jeu à l'extrémité de ce dernier, influençant ainsi les appuis des membres antérieurs de l'animal, tout en atténuant leurs réactions sur le sol.

La place de l'épaule n'est pas moins importante que sa direction: nous voulons parler, ici, de la distance de la hanche H à l'angle interne du scapulum S (fig. A [1]), écartement qui décidera souvent de la force ou de la faiblesse d'un cheval, eu égard à la transmission du mouvement, sous l'effort des membres postérieurs. Il peut arriver, par excès de longueur de la colonne vertébrale, que celle-ci se creuse derrière le garrot, alors le dos s'ensselle mais, le plus souvent, ce sont les reins qui sont défectueux par le fait de l'avant-main se trouvant ou trop court ou trop droit. Personne n'ignore le préjudice qu'offre un cheval court de dos, et pour le charger et pour le monter.

De nombreuses constatations de distances entre l'angle interne du scapulum S (angle dorsal) et la pointe de la hanche H me firent adopter la mesure de la tête comme répondant, chez des chevaux bien faits, à la distance SH qui nous occupe.

Si on veut apprécier la différence existant entre un cheval long et un cheval court, il faudra, tout d'abord, faire le petit travail d'observation dont nous venons de parler, c'est-à-dire les comparer individuellement à la longueur de leur *tête*.

Il est toujours bon d'habituer son œil à cette *unité de mesure* adoptée par les hippologues. Nous croyons devoir placer l'axe du mouvement du membre antérieur, à peu près au tiers supérieur de l'épaule, sur le scapulum sans son cartilage.

Il ne faut pas, extérieurement, en ce qui concerne la musculature de l'épaule, lui donner la sécheresse résultant d'un grand entraînement, soulignant une myologie dont il est inutile d'inscrire les cordes fibreuses et aponévrotiques. On se gardera, tout autant, d'une construction charnue et épaisse, où dominerait la surabondance du gros, comme masse et puissance, surchargeant l'avant-main; ce qui, en toute valeur pour un cheval de trait, devant marcher posément et donner dans le collier, entraverait la mobilité d'un cheval de course, d'armes, de chasse et de manège; le développement de muscles gonflés nuisant à une utilisation devant toujours être en rapport avec la caractéristique de sa race, pour chaque sujet, en répondant le mieux au but qu'on se propose d'atteindre.

Les qualités qu'on recherche, dans l'épaule, sont d'être bien musclée, sèche, longue et oblique.

Le bras (humérus) et l'épaule (scapulum) sont confondus comme aspect, chez le cheval, en une seule région juxtaposée devant et sur le côté du thorax, paraissant faire corps avec le tronc; on peut, cependant, distinguer la pointe arrondie de l'humérus dépassant légèrement l'épaule, et se rendre compte de sa jonction avec l'avant-bras en avant du coude (cubitus). Nombre d'erreurs furent commises par les peintres et les sculpteurs en donnant trop de longueur à l'os du bras.

En se rendant toujours compte des dimensions prises sur de bons chevaux, l'humérus ou bras, ne doit guère excéder la demi-tête; cet os, étant *trop long*, s'il ne se ferme pas avec de bonnes mesures angulaires sur une épaule inclinée, sera cause que le pied antérieur s'élèvera très peu au dessus du sol et rasera le tapis; un bras *trop petit*, au contraire, tendra toujours à élever le membre antérieur, pour trousser inutilement, sans faire avancer l'animal. Le meilleur mouvement progressif du bras est celui qui entraînera toutes les fractions du membre, à sa suite, dans un plan parallèle à celui du grand axe du corps.

Le coude C (olécrâne, fig. 4) est une longue apophyse en arrière du bras, au-dessus et contre l'avant-bras et en avant du passage des sangles; il est le point d'attache de muscles très importants, on devra le sentir vigoureux, détaché et agissant facilement dans le plan du bras, c'est-à-dire se mouvant verticalement; l'inclinaison *en dehors* rendrait l'animal *cagneux*, l'exposant à s'atteindre et à se couper. *En dedans*, cela lui mettrait les coudes au corps et rétrécirait sa poitrine, le faisant *panard* par l'écartement des pieds. Il ne faut pas oublier que la solidité du cheval réside principalement dans le bon état des membres antérieurs.

On me permettra une petite observation: il est rare que maintenant, ceux qui s'occupent du cheval, se servent du mot *patte* lorsqu'ils parlent de ses extrémités locomotrices et tout le monde sait, aujourd'hui, que les mammifères dont ces organes sont entourés de cornes ont des *pieds;* l'appui se faisant sur un doigt comme chez le

[1] Voir *Le Cheval dans l'art*, livraison du 15 avril 1892.

cheval ou sur deux pour les bœufs, moutons, cerfs, sangliers, etc. Il y a encore un progrès à faire, c'est de ne pas nommer *jambes* les moteurs de l'avant-main, et de réserver cette appellation pour ceux de l'arrière-main dont, anatomiquement, c'est le véritable nom. Le mot *membre*, suivi de la désignation *antérieur* ou *postérieur*, convient cependant à tous les quatre indifféremment, quoique s'employant, de préférence, pour désigner ceux de devant; c'est une habitude à prendre, elle aura cela de bon de mettre tous les amateurs de chevaux d'accord avec les traités d'hippiatrique.

L'avant-bras (fig. 4) est la première région qui se sépare du corps, descendant du bras au genou, il a pour base l'os *radius* auquel le cubitus est accolé, comme un coin fortement soudé. Le radius soutient, en avant et en arrière, le faisceau des muscles extenseurs et fléchisseurs, agissant sur la mobilité du canon et des phalanges.

On rencontre, à peu près au tiers inférieur de la face *interne* de l'avant-bras, une excroissance cornée qu'on nomme *châtaigne*.

S'il s'agit d'un important trajet à franchir rapidement, un cheval, ayant l'avant-bras long, embrassera plus de terrain avec son membre antérieur, que celui qui possède un avant-bras court; ce dernier, pour lutter, devra s'astreindre à une oscillation vive, engendrant la fatigue par le déplacement accéléré du genou en hauteur, et dépensera sa force en progressant peu.

Cependant, à part cette question de gagner du terrain avec vitesse, comme en course, par exemple, le second cheval utilisable partout, à cause de la cadence de ses allures plus brillantes et plus relevées, répondra souvent mieux à nos exercices de guerre, de chasse et d'équitation, étant incontestablement plus adroit, il compensera la rapidité par le fond, cela soit dit sans rien ôter à la valeur d'une progression exceptionnelle, en *ligne droite*, caractérisant les bons chevaux du turf, qui manient près de terre pour utiliser leurs moyens ; ils gagnent sur la piste, avec des rayons supérieurs longs et bien suivis en rasant le tapis sans effort.

L'avant-bras (fig. 4) ou radius auquel le *cubitus* est annexé (l'olécrâne C est le coude c de l'avant-bras humain), se limite en haut par le bras, sa partie inférieure repose sur la première rangée des os du genou. Chez le cheval, des muscles vigoureux et de solides tendons constituent la beauté de *l'avant-bras* dont la *largeur* se mesure horizontalement de profil, d'avant en arrière de A à B au-dessous du coude, à hauteur du sternum et près du passage des sangles; nous tenons à préciser cette dimension parce qu'elle dépasse toujours celle qu'on prendrait sur une ligne perpendiculaire à la direction de la jambe à la coupure de la fesse, en avant du tibia. Dans les tableaux anciens, cette dernière mesure a des développements exagérés qu'il est important de ramener aux formes réelles. *Le genou* GH, placé entre les deux rayons du membre antérieur, est au-dessous du radius et au-dessus du canon, il correspond au carpe de l'homme o (fig. 4) et à tous les détails de son poignet. Cette région du cheval se compose de deux rangs de petits os à pans coupés, répondant à de nombreuses articulations de contact et d'amortissement.

La face antérieure du genou GL doit être large, elle est relativement assez plane, et cerclée de ligaments qui assurent le fonctionnement délicat de ces différentes pièces, entre le radius et le canon qu'ils relient.

Par derrière, le profil du genou JO s'élargit, se limitant à la saillie légèrement anguleuse du suscarpien, dit *os crochu* O, ressemblant à un galet aplati. Cet os, parfaitement détaché du côté externe et en dehors, s'appuie à la rangée carpienne supérieure, il repose à frottement aisé sur la tubérosité inférieure du radius; c'est là que se fait l'insertion des muscles fléchisseurs du métacarpe.

C'est, chez l'homme, le pisiforme o qui représente l'os crochu (fig. 4).

Nous ne saurions trop recommander de se souvenir de la place de l'os crochu O qu'on tend souvent à peu indiquer, tandis que la nature le rend très apparent chez l'animal vigoureux ; ce point de repère est très bon pour dessiner les chevaux, à cause de la terminaison naturelle que cette *saillie* donne à l'avant-bras, et en raison du document à tirer de la place qu'elle occupe, à peu près au milieu de la distance du sommet du coude C au sol; en outre, c'est faire croire qu'on ignore cet indice anatomique, que d'en exagérer l'effacement ou d'omettre de le profiler.

Parmi les peintres de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, qui étudièrent plus sérieusement les chevaux que leurs prédécesseurs, quelques-uns, justement renommés, ne parurent pas se douter de la plus-value d'un os crochu saillant, pour augmenter le bras de levier des fléchisseurs du métacarpe, en représentant le côté *interne* du membre antérieur par une ligne presque droite, du coude au bas du boulet.

Ayant signalé l'erreur, nous allons fournir à l'artiste l'occasion de ne plus se tromper. Il a été dit que la partie supérieure de l'os crochu contournait, par derrière, l'extrémité du radius (avant-bras) lui permettant de rouler sur cette concavité pour laisser fermer le genou ; l'os crochu O, postérieurement saillant, est arrêté à sa base par le plan incliné du trapézoïde, il ne faudra donc jamais en faire descendre la saillie postérieure O plus bas que la moitié du profil du genou GH à partir du léger ressaut, tubérosité inférieure de l'avant-bras G, jusqu'au-dessous de la saillie supérieure du canon H.

Le *canon*, chargé de fléchir le membre et de l'étendre, suit le genou en droite ligne jusqu'au boulet ; à cet os fort, sont accolés les deux

péronés, osselets allongés, se terminant en stylets placés à sa partie supérieure et en arrière. La base du canon s'articule au moyen de faces courbes très mobiles sur la première phalange ; le haut de celle-ci constitue avec le bas du canon et les grands sésamoïdes, juxtaposés par derrière, le renflement ovoïde nommé *boulet*, que limite postérieurement un bouton corné dit *ergot*, entouré d'une touffe de poils ou *fanon* F.

Les *sésamoïdes* ont pour fonction de réagir, pendant le contact des pieds de devant avec le sol, comme amortisseurs de l'effort impulsif des membres de l'arrière-main.

C'est le long des canons que se trouve la tare osseuse nommée *suros*, les *mollettes* sont des tumeurs molles qui se développent autour des boulets.

Le *paturon* va obliquement du boulet à la couronne, et est constitué par la première phalange, les variations de pente du paturon lui donnent différents aspects qui le font désigner par *bas jointé, droit jointé, long jointé, court jointé*. On se rend facilement compte que plus cette partie est longue, et sa direction anguleusement fermée par rapport au terrain, et plus les réactions sont douces pour le cavalier. Dans le cas d'un paturon court et, par ce fait, fréquemment droit, c'est le contraire.

Le *paturon* n° 1, fig. 5, d'un pied de devant,

Fig. 4.

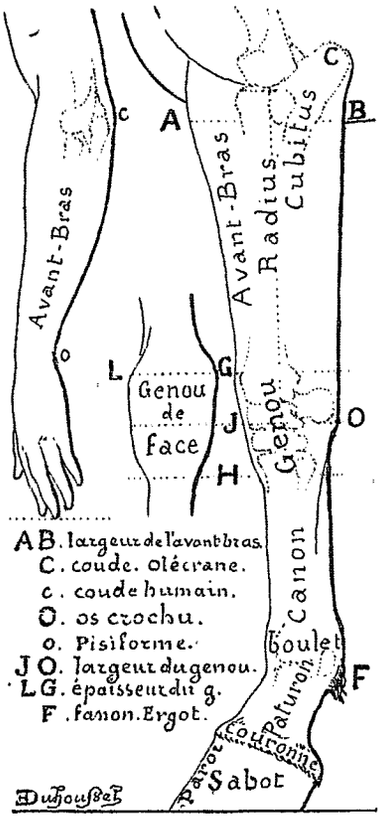


Fig. 5.

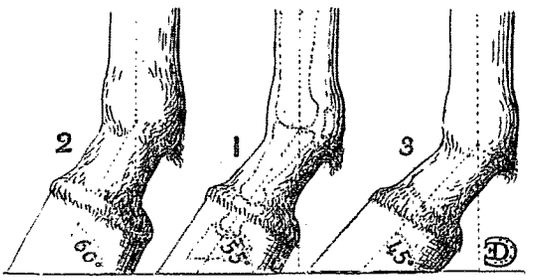
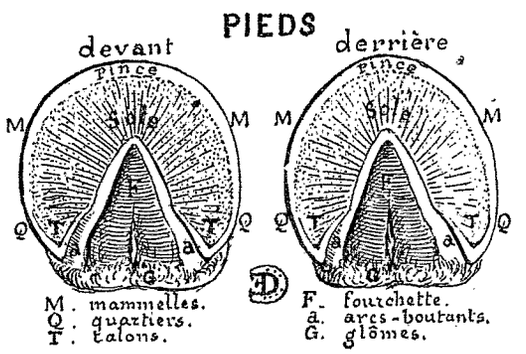


Fig. 6.



formant avec le sol un angle de 55°, est convenablement incliné, et sera parfaitement en rapport avec celui d'un pied de derrière, n° 2, du même cheval ayant 60°, ce dernier étant généralement plus droit et plus court. Il est facile de prouver, n° 3, qu'une inclinaison de 45°, seulement, serait fautive, disposant trop le paturon à être long et bas jointé.

Le *pied* est l'extrémité d'un membre ; et, son sabot, le seul ongle d'appui pour la progression. Les quatre pieds du cheval ont la même organisation générale.

Le *sabot* est formé de trois parties : la *paroi*, fig. 6, dite muraille, englobant tout son extérieur et limitant son contour, se replie par derrière et en dessous pour circonscrire, comme dans un croissant, la *sole* ou partie convexe dont le périmètre, soudé à la paroi, est en contact avec la terre.

La *fourchette* F est un cône élastique de substance cornée se prolongeant dans l'échancrure ou vide de la sole, dont elle est séparée à son origine du côté du coussinet plantaire, par deux petits contreforts, ou arcs-boutants a, que les maréchaux-ferrants ont l'habitude de trop attaquer, et dont les peintres et sculpteurs se désintéressent complètement.

Le sabot est plus évasé à sa base qu'à la *couronne* cerclant sa partie supérieure, les parois en seront lisses et luisantes sans solution de continuité, le sabot sera assez ouvert en arrière aux glômes G, à la base de la fourchette, pour ne pas craindre le resserrement des organes de son élasticité, les talons larges ne sont pas exposés à s'encasteler. La figure 6 représente les traces des pieds hors-montoir.

(A suivre.) E. Dunousset

LE BOULET D'OR

NOUVELLE

Suite. — Voyez pages 154 et 172.



... Gontran et Frédéric ne furent pas peu étonnés de trouver les Morton en compagnie d'un sous-lieutenant du 3e zouaves.

V

En revenant de la pêche, Gontran et Frédéric ne furent pas peu étonnés de trouver les Morton en compagnie d'un sous-lieutenant du 3e zouaves.

Julien Loiseau n'avait rien d'élégant en soi ; mais son maintien caractérisait le soldat qui a la vocation du métier des armes et qui entend y faire son chemin. Le regard était plein de noblesse, le parler franc. Une mâle énergie se lisait sur son visage, et cependant l'ensemble trahissait l'indulgence et la bonté.

Julien devait être adoré de ses soldats tout en obtenant d'eux un respect absolu de la discipline.

— Pêchez-vous à la ligne? lui demanda le père Morton.

— Quand il y a du poisson.

— Il y en a toujours pour les braves!

— Excepté dans le désert, soupira Alfred. Enfin, j'ai donc environ quinze jours à passer au bord de la Seine. Vous ne vous doutez pas, mesdames, du plaisir qu'un soldat d'Afrique éprouve en revoyant, au bout de deux ans, sa terre natale ! Mais j'oublie que grand'mère m'attend pour dîner. A demain, monsieur Morton, j'apporterai une gaule et du crin de cheval.

Suzanne aperçut dans une glace les figures déconfites des deux soupirants. Elle se contint pour ne pas éclater de rire.

Les cousins remontèrent, tout songeurs, au château.

— Qu'en penses-tu? demanda Gontran à son complice.

— Qu'il faut veiller au grain.

— Mais, cousin, nous n'avons plus qu'une quinzaine devant nous et de Manillon ne manquera pas de nous relancer.

— Il faut prendre un parti, mon cher Gontran.

— Lequel, puisqu'elle ne nous aime, ni l'un ni l'autre.

— Tu me disais le contraire, ce matin. Tu te croyais le préféré. Sur quoi bases-tu ton découragement?

— Sur une simple observation, répondit le baron : miss Suzanne ne nous a pas adressé un regard, tout le temps que le zouave était là.

— Simple curiosité de jeune fille, répliqua le vicomte. L'héritière de Balderby n'épouserait point ce paysan galonné.

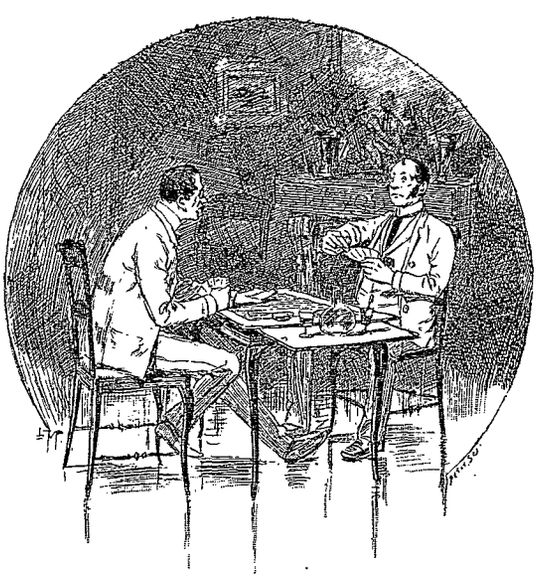
— Mon cher, répliqua l'emphatique Gontran, dans les démocraties, l'uniforme du soldat, quand il est bien porté, symbolise la noblesse de l'âme, à défaut de celle du nom.

— Toujours poète! Moi, je suis décidé à faire ma demande en mariage avant huit jours.

— Moi aussi, alors, puisque nous n'avons aucun moyen de savoir lequel des deux déplaît le moins à Suzanne.

Pour s'accorder, ils jouèrent au piquet la primauté de la démarche.

Frédéric gagna la partie, mais il n'en profita



Ils jouèrent au piquet la primauté de la démarche.

pas. Au bout de la quinzaine, ils étaient encore dans le *statu quo*.

Aussi bien, Suzanne leur faisait-elle de plus en plus froide mine. Il est vrai qu'elle ne se montrait pas plus avenante — du moins, devant eux — à l'égard du zouave et que ce dernier, tout entier à sa mère-grand, ne paraissait nullement s'intéresser aux beaux yeux de miss Morton.

Cette situation se serait prolongée sans l'ingérance de l'inflexible de Manillon.

Le reporter ne leur accorda qu'un délai de quarante-huit heures pour s'exécuter.

— Si l'un de vous n'est pas fiancé après-demain à la petite Balderby, s'écria-t-il, mon article paraîtra et je vous y fourrerai tous les deux, ce qui donnera encore plus de piquant au filet.

— Alors, n'oublie pas de t'y fourrer aussi, répliqua le vicomte.

Il fallut s'exécuter.

Frédéric fit sa demande en règle au père Morton.

— Impossible, répondit James.

— Pourquoi? soupira le baron.

— Parce que ma fille n'a pas un sou de dot, et qu'elle n'aura rien ou presque rien, après ma mort.

— Oh! c'est là une question fort accessoire, balbutia Frédéric.

Balderby le regarda bien en face.

Le postulant baissa les yeux.

— Hum! fit James.

Un soupçon de la vérité venait d'entrer dans son esprit.

— Et vos nobles parents, monsieur le baron? Ils ne consentiraient certainement pas à s'allier à la famille d'un... pauvre Américain.

— Pardon, monsieur Morton, mes parents consentent.

— Ah! ah!

Et le père Morton étendit le bras droit, poing fermé en dehors, et le ramena d'un coup sec. En même temps, ses gros yeux s'injectèrent de sang.

— Nous en reparlerons plus tard, monsieur le baron. Rien ne presse.

Les soupçons de Balderby s'accentuèrent lorsque Gontran lui adressa semblable demande et témoigna d'un désintéressement non moins exemplaire.

Il le renvoya également à plus tard.

James prit sa fille à part et l'informa de la double démarche de ses sauveteurs.

Miss Suzanne en rit aux larmes.

— J'estime ces deux gentilshommes, dit-elle, mais je ne les aime, ni l'un ni l'autre. Or, je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerais.

— Pourvu qu'il me plaise aussi, n'est-ce pas, fillette?

— Oh! je suis sûre qu'il te plaira.

Balderby recula d'étonnement.

— Tu as donc déjà fait ton choix?

— Je n'ai pas dit cela, père.

— C'est que...

— J'ai dit et je répète que je ne veux être ni baronne ni vicomtesse.

Mme Balderby fut mise en dehors de ces confidences. A quoi bon lui causer de l'émoi; elle était si heureuse à Dammarie-les-Lys!

Mais plus Balderby réfléchissait, plus il doutait de la sincérité des deux rivaux. Pour les éprouver, il s'enferma chez lui, et quand ils se présentèrent, il leur fit dire qu'il était trop occupé pour les recevoir. Il renouvela cette manœuvre le lendemain. S'ils ne s'en fâchaient pas, ce serait la preuve de leur duplicité : on ne se fâche jamais contre un nabab dont on a conçu l'espoir d'épouser la fille unique.

Or, le jeudi matin, Balderby lisait avec stupéfaction dans le *Rapide* l'histoire de son émigration à Dammarie-les-Lys.

Cela n'était pas présenté de méchante façon, au contraire! De Manillon engageait James à mépriser les cancans de la presse et à rentrer dans le monde, où sa disparition avait laissé un vide. On refaisait l'éloge de la charmante Suzanne et on exagérait le nombre des demandes en mariage qu'elle avait essuyées depuis sa médiocrité volontaire.

James souriait en admirant presque ce coup de reportage; mais la fin de l'article le bouleversa complètement.

Ce dernier paragraphe s'intitulait : Le tic de Balderby, et était ainsi conçu :

« Vous connaissez sans doute l'*Union Stock*
« *Yards* de Chicago, un marché vivant de 345
« acres de superficie, pouvant contenir 25,000
« bœufs, 100,000 porcs, 22,000 moutons et 1,200
« chevaux? C'est la grande tuerie d'Amérique, la
« plus grande boucherie du monde. Eh bien, qui
« le croirait aujourd'hui! James Balderby en
« était, il y a trente-cinq ans, un des bourreaux
« attitrés, oui, Balderby lui-même, jeune gail-
« lard à forte encolure, le cou gras et rose, les
« yeux à fleur de tête, sans barbe, l'air étonné
« et placide.

« Du matin au soir, sans trêve ni merci, comme
« un forgeron forge, comme un tailleur coud,
« comme un cordonnier bat la semelle, Balderby
« égorgeait trois ou quatre cents porcs. Par
« jour, entre un lever et un coucher de soleil!

« C'était un beau spectacle, trop rouge, mais
« bien américain.

« Au milieu d'une salle très haute, James Bal-
« derby, le couteau à la main, attendait les
« condamnés. Ceux-ci, de minute en minute,
« lui arrivaient un à un, liés par une patte de
« derrière à une chaîne qui les tenait suspendus
« dans le vide.

« Il les saisissait à l'oreille gauche, comme
« pour une réprimande, plongeait le couteau,
« d'un mouvement raide d'automate, puis le
« retirait fumant, égouttant la liqueur de pour-

« pre. Un tout petit bruit gras... C'était fait !...
« La salle paraissait tapissée de rouge et parée
« d'écarlate. L'exécuteur était rouge, depuis les
« bottes jusqu'à la nuque ; les garçons qui l'ai-
« daient, rouges aussi, ressemblaient à des dé-
« mons hurlant au milieu de victimes hurlantes,
« dans un tapage infernal, où l'homme criait
« plus fort que la bête.

« Une fumée de sang très chaude, comme les
« vapeur d'un bain, montait et grisait, d'une
« ivresse méchante. Elle s'échappait d'autour de
« Balderby. Il en était le centre. Il en était en-
« touré comme de nuages, pareil à une sorte de
« Jupiter hideux, tragique et burlesque.

« Excellent jeune homme, au reste, que James
« Balderby, incapable de tuer autre chose que
« des porcs! L'*Union stock Yards* payait bien. Il
« fit des économies et entra dans l'ère des spé-
« culations qui lui ont si bien réussi.

« De son ancien métier de tueur, il n'a con-
« servé qu'un tic bizarre, inexplicable pour ceux
« qui ne savaient rien de son passé. Comme il
« a beaucoup plus agi que parlé, en sa vie, James
« n'a point la parole facile et il appuie volontiers,
« d'un geste favori, chacune de ses démonstra-
« tions, de ses galanteries ou de ses politesses.
« Il s'interrompt alors en souriant, étend brusque-
« ment le bras droit, poing fermé et tourné en
« dehors, puis d'un coup sec, il ramène le bras.
« Le porc n'y est plus, le couteau manque, mais
« le geste reste le même. Balderby y tient.

« En somme, ce valeureux fils de ses œuvres
« a la conscience de n'être pas ridicule. »

(A suivre.) JULES MARY.

L'EAU DE LA SEINE

Les hasards de quelque promenade vous ont-ils, chers lecteurs, mis à même de contempler la Seine vers l'endroit où ses eaux, un peu jaunâtres, mais relativement encore claires, réalisent l'absorption de l'abominable torrent d'ordures qui leur vient de Paris?

Je ne l'ai vue qu'une seule fois, il y a une dizaine d'années, et je ne l'ai jamais oubliée. Me trouvant à Paris en été j'avais pris un bateau chez un marchand de vin du quai de Clichy, afin de me ménager les délices de l'une de ces « pleine eau » bien oubliées aujourd'hui et qui ont été les délices de ma jeunesse. Lorsque j'eus doublé l'île qui devait fournir un rempart indispensable à ma pudeur, je m'aperçus avec stupeur que je naviguais sur un fleuve d'une encre épaisse et boueuse qui s'étendait jusqu'à la rive gauche. Les eaux du Styx doivent être certainement limpides auprès de l'abominable mixture que soulevaient mes avirons ; je me laissai porter par le courant et je croisai pendant un bon kilomètre, sans voir cette onde infernale diminuer d'intensité : sans doute, cette sauce féconde en ingrédients de toute sorte finit par se diluer en poursuivant sa descente ; mais si les microbes ont la vie aussi dure qu'on le dit, ils ne pensent pas s'en porter plus mal. Et voilà ce que boivent des tas de villages auxquels leur budget ne permet pas d'aller au loin chercher une boisson salubre, et même quelques villes par accident.

La mode est aux ligues, aussi peut-être ne serait-il pas hors de propos de songer à la ligue pour la protection de la santé publique.

G. DE CHERVILLE

LE CULTE DU SOLEIL EN ALSACE

Le culte du soleil est un des plus anciens que mentionne l'histoire des religions. Sous toutes les latitudes, l'homme, obéissant à un instinct naturel, a commencé par adorer l'astre brillant par excellence, ce foyer immense dont le rayonnement bienfaisant répand partout la chaleur, la fécondité, la vie et la joie. Des vestiges de ce culte se retrouvent de nos jours encore, dans des contrées et chez des populations qui comptent parmi les plus civilisées de la terre. Dans la Basse-Alsace, par exemple, les habitants d'un ou de deux villages situés au pied du Champ-du-Feu accomplissent chaque année, sans le savoir, un rite qui était cher à leurs ancêtres préhistoriques.

Le printemps venu, ils montent sur ce plateau, un des plus élevés de la chaîne des Vosges, et y passent la nuit afin d'assister, le lendemain, au lever du soleil : leurs aïeux, secoués par un frisson religieux à l'aspect du dieu dont la renaissance dissipait les ténèbres de la nuit, se prosternaient, adoraient et élevaient des prières dans l'air illuminé par l'être surnaturel ; les arrière-petits-fils, montés à la même place, se contentent de jouir du spectacle de l'astre inondant de sa lumière fécondante la grande et belle plaine étendue sous leurs pieds, terminent cette fête, devenue exclusivement esthétique, par un repas fait avec les victuailles qu'ils ont apportées avec eux, au sommet de la montagne, et redescendent ensuite dans leur home sans comprendre toute la portée de l'acte antique et sacré qu'ils viennent d'accomplir.

Un autre vestige de ce culte du soleil se retrouve dans la coutume, qui s'est conservée non seulement dans plus d'un village alsacien, mais dans divers pays, d'allumer des feux dans les champs, à la fête de la Saint-Jean, c'est-à-dire le 24 juin. A ce moment de l'année où le soleil éclaire le plus longtemps les horizons que contemple l'homme, nos ancêtres offraient des hommages et des dons particuliers au dieu du jour et de la vie. Ils allumaient des feux — presque toujours sur des hauteurs, ainsi que faisaient par exemple les ancêtres de plus d'un peuple sémite — et ils brûlaient, au moyen de ces feux, les

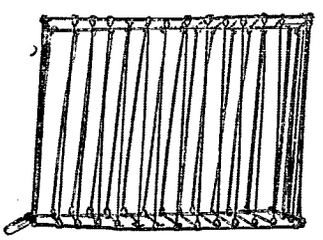
êtres vivants sacrifiés en l'honneur du dieu. De là les bûchers qui, depuis des siècles et des siècles, brillent, au jour que nous venons d'indiquer, dans certains villages de l'Alsace.

Cette année, l'antique coutume a été observée avec un soin religieux, entre autres à Bernhardsweiler. Le matin, les gars du village sont allés d'une habitation à l'autre en faisant la quête de gaules et de vieux sarments de vigne. Ils ont adressé une allocution en vers à ceux dont ils réclamaient les dons. Les ménagères ne se sont pas contentées de leur abandonner les gaules demandées ; elles ont offert toutes sortes de vieux objets en bois dont elles n'avaient plus que faire et dont elles ne savaient comment se débarrasser. Tous ces matériaux du bûcher sacré ont été chargés sur des voitures attelées des plus beaux chevaux du village et transportées à la Hardt, c'est-à-dire sur un contrefort des Vosges. Là, ils ont été amoncelés autour d'un sapin planté en terre en vue de la cérémonie qui allait s'accomplir, et, le soir venu, le bûcher a été allumé solennellement. Il a répandu au loin sa flamme et ses lueurs joyeuses sur les contreforts de la montagne, en présence de tous les habitants valides du village accourus pour assister à l'antique fête, et dont les cris d'allégresse sont montés dans l'air, comme chaque année, depuis des milliers d'années, en l'honneur du dieu immortel.

A. DE SELTZ.

ESCAMOTAGE D'UNE CAGE ET D'UN OISEAU (1)

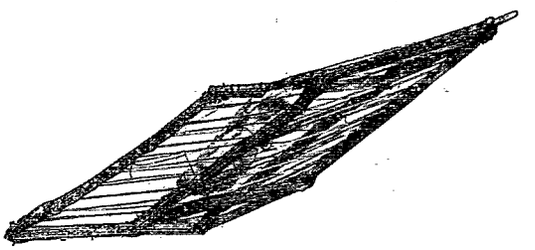
Vous présentez aux spectateurs une petite cage contenant un oiseau vivant et vous annoncez que vous allez l'escamoter. En effet, au commandement de un, deux, trois, la cage et l'oiseau disparaissent avec une rapidité telle que l'œil le plus exercé ne peut s'apercevoir de la disparition.



Cage articulée en fil de laiton

EXÉCUTION DU TOUR

Vous attachez une corde à votre bras gauche. Vous la faites remonter dans la manche de votre habit, passer ensuite dans le dos entre l'habit et le gilet et redescendre enfin par la manche jusqu'à la main droite. Pour régler sa longueur, vous appuyez les coudes contre le corps (à la hauteur de la taille) et, tendant la corde jusqu'à l'extrémité de la droite, vous la terminez par une boucle au niveau du bord de cette manche. C'est à cette boucle que vous attachez le crochet qui est fixé à l'un des angles de la cage. Cette cage,



Aspect de la cage au moment où le prestidigitateur la fait passer dans sa manche.

construite entièrement en fil de laiton et ayant l'aspect d'une cage ordinaire, est d'une grande souplesse et se replie sur elle-même en s'aplatissant complètement.

Si vous tendez brusquement les bras en avant, le développement produit par le changement de position des bras fera



Prestidigitateur présentant la cage.



Démonstration de l'escamotage de la cage.

rentrer vivement la cage qui se pliera d'elle-même dans la manche droite. Il est bien entendu qu'on met un oiseau vivant dans cette cage, dont on aura garni les arêtes d'un tissu souple, de façon à dissimuler les attaches des fils de laiton. La cage étant bien construite, l'oiseau ne court aucun danger. Il m'est arrivé à moi-même d'exécuter ce tour plusieurs centaines de fois avec le même oiseau.

DICKSONN.

(1) L'auteur de ces expériences est M. Dicksonn, le prestidigitateur bien connu.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

MANON LESCAUT



MANON LESCAUT, peinture de Maurice Leloir. — Salon des Champs-Elysées de 1892. — Gravure de Farlet.

L'œuvre populaire de l'abbé Prévost est une de celles qui constituent le fonds impérissable du roman français.

En s'en inspirant, M. Maurice Leloir a pris son bien dans la voie très féconde où il s'est placé. Parmi les tableaux qu'il a produits, le roman populaire lui a fourni ses meilleures inspirations. En 1877, il exposait un « Robinson Crusoë » explorant, du haut d'une colline, la mer environnante où s'avancent trois pirogues chargées d'ennemis. Il y a deux ans, au Salon de 1890, c'est un épisode de la guerre des Cévennes qu'il nous présentait sous le titre de « Protestants fugitifs ». Cette année, il s'est souvenu d'avoir, en 1885, illustré « Manon Lescaut », et il nous a présenté ce tableau conçu avec une remarquable simplicité. Desgrieux a, de ses mains, creusé une grande fosse, où il va abandonner le corps de la jeune femme. Autour de leur groupe s'étend la savane, un paysage de désolation, plat, désert, morne, où rien ne chante l'hymne de la vie. L'impression qui s'en dégage est désespérée comme celle du deuil qui frappe Desgrieux et l'aggrave encore.

Le jeune homme s'est blessé en creusant cette tombe, mais il oublie le sang qui coule sur son bras pour s'abîmer dans une dernière contemplation de la morte.

M. Leloir n'a pas seulement illustré Manon Lescaut.

Il est aujourd'hui un des maîtres le plus recherchés parmi nos dessinateurs, pour sa science autant que pour la variété de ses compositions. En 1877, il débutait dans cette branche de l'art par des reproductions des œuvres des Caffieri qui se trouvent à l'Institut et à la Comédie-Française.

En 1884, deux ouvrages nouveaux le « Voyage sentimental » et « Jacques Le Fataliste » jetaient dans le public environ deux cent cinquante dessins sortis de sa main. En 1885, paraît « Manon Lescaut » avec quatorze planches hors texte et deux cent dix petits sujets. En 1886, « Lazarille de Tormes » lui prend cent quarante compositions différentes. Il exécute, en 1887, cent onze dessins pour l'illustration de « Paul et Virginie ».

Puis, deux ans après, il fournit près de cent planches pour « Les Confessions ». En ce moment, il se consacre à l'exécution de deux cent cinquante dessins destinés à une édition des « Trois Mousquetaires ».

Le total constitue une production très nombreuse et révèle chez M. Leloir une fécondité toute particulière. Quant aux dessins, ils comportent une science et une imagination décoratives qui sont la justification de la grande place occupée par M. Maurice Leloir parmi les maîtres de l'illustration actuelle.

J. LE FUSTEC.

LES CANONNIERS DE VALENCIENNES

Dans une de ses dernières séances, la Chambre des députés, ratifiant un vote du Sénat, a décidé la suppression du bataillon des *Canonniers sédentaires* de Valenciennes.

Toutefois, sur la proposition de M. Thellier de Poncheville, député du Nord, il a été arrêté qu'à l'avenir une des batteries d'artillerie sédentaire stationnées dans la région prendrait le titre de compagnie de Valenciennes, afin de perpétuer le souvenir de cette intéressante corporation.

Les Canonniers de Valenciennes méritaient bien cet honneur, ainsi que le montrera un résumé du rôle historique de cette vieille et patriotique société.

Au moyen-âge, alors que le système des armées permanentes n'avait pas encore prévalu, la garde des villes de province était confiée à des corps de milice bourgeoise. A Valenciennes, ces compagnies portaient le nom de *serments*, par allusion au serment de fidélité qu'elles étaient tenues de prêter au magistrat.

Il n'y eut d'abord que deux serments, ceux des Arbalétriers et des Archers. La découverte des armes à feu amena la création des Bombardiers ou Canonniers, puis un peu plus tard d'un quatrième serment, celui des Arquebusiers.

Mais, les progrès de la stratégie aidant, le corps des Bombardiers n'eut pas de peine à prédominer.

Valenciennes, en effet, posséda de très bonne heure de l'artillerie, dans le sens même que nous attachons aujourd'hui à ce mot; il en est question dès avant l'année 1363, ainsi qu'il résulte de divers actes publics du temps. Toutefois la réunion des Canonniers en corps de serment n'eut lieu qu'en 1382.

Cette création précédait cependant de plus d'un siècle la création de milices analogues dans les autres villes des Flandres. Pour n'en citer que quelques-unes, la *Confrérie de Madame Sainte-Barbe*, à Lille, ne date que de l'année 1483. Un peu plus tard encore, Arras posséda une corporation de *Joueurs de tret à poudre*. Enfin, à Béthune, la *Confrérie de la couleuwrine* ne remonte qu'à l'an 1509.

Les franchises des Bombardiers furent spécifiées dans un acte daté de l'an 1417, sous la prévôté de Jean de Quaroubé. Ces privilèges furent confirmés en 1578, quand, après les longues guerres de religion, la paix se rétablit enfin et quand la ville fut remise en possession de ses antiques franchises.

Au bas d'un acte de 1448, conservé au dépôt des archives du département du Nord, on retrouve quelques fragments du sceau de la corporation. Il était de forme ronde et présentait au centre un Saint-Antoine dans une niche de style gothique, accosté de deux canons et de projectiles en forme de boulets.

Le corps des Canonniers sédentaires se glorifie de perpétuer la tradition de ces antiques Bombardiers et c'est avec raison qu'il est fier de cette origine ; une revue rapide des faits les plus importants de l'histoire des Canonniers montrera qu'ils ont vaillamment continué les traditions de leurs devanciers.

Sans parler de l'année 1477, où le roi Louis XI, après s'être présenté devant Valenciennes avec la ferme intention de la prendre par force, hésita en voyant l'attitude résolue des défenseurs de la ville et finit par se retirer sans combattre, passons au mois de janvier 1567.

C'était l'époque la plus critique de la grande agitation religieuse des Pays-Bas. Pour maintenir ses libertés et ses droits, la ville s'était soulevée contre l'autorité souveraine et se trouvait étroitement serrée par le comte de Noircarmes. Pendant plus d'un mois, les bourgeois bravèrent les efforts de l'armée royale.

Seuls et ne comptant guère sur le secours de leurs alliés, ils avaient mis en batterie sur les murailles 80 pièces de canon qu'ils servirent comme de vieux soldats. Le souvenir de Noël Leboucq, surintendant de l'artillerie, est étroitement lié à celui de cette héroïque défense. Mais, comme d'ordinaire, le nombre triompha, et un jour vint où le duc d'Albe fit cruellement expier leur valeur aux vaincus.

Un siècle environ après ces événements, en 1656, les Valenciennois, plus heureux, surent déjouer les entreprises d'un ennemi puissant; pendant un mois, du 15 juin au 16 juillet, Turenne et le maréchal de La Ferté employèrent sans succès tous les moyens d'attaque ; ils eurent la honte de voir leurs troupes mises en déroute par celles que don Juan d'Autriche et le grand Condé amenèrent au secours des assiégés.

Les Canonniers bourgeois se distinguèrent dans cette lutte mémorable, et leur chef, Michel Desprets, reçut du roi d'Espagne des lettres d'anoblissement en récompense de sa belle conduite.

Mais l'heure de la réunion de Valenciennes au royaume de France allait sonner malgré tout.

En mars 1677, le grand Roi en personne mit le siège devant la ville dont une heureuse surprise, peut-être une trahison, le rendit maître le 17, après seize jours de combat.

Le siège avait coûté la vie à trois mille hommes de la garnison, et la bravoure dont firent preuve les Canonniers leur mérita l'estime du vainqueur. Le roi, pour s'attacher par la reconnaissance un corps dont ses soldats avaient éprouvé la valeur, lui confirma la possession de l'hôtel qu'il devait à la munificence de l'administration. Cet hôtel se trouvait dans la rue qui porte encore aujourd'hui le nom de rue des Canonniers; il fut vendu au temps de la Révolution, de même que tous les biens des corporations.

Un siècle de paix s'écoula pour les Canonniers,

puis vint le cataclysme politique qui engloutit l'ancien régime avec la monarchie. Les Canonniers bourgeois parurent en armes pour la dernière fois le 31 mai 1790, à la cérémonie de la Fédération des gardes nationales du Hainaut et de Valenciennes; puis ils subirent la loi commune quand parut le décret abolissant toutes les corporations.

Mais on ne fut pas longtemps à reconnaître qu'il y avait de l'imprudence à se priver des services d'un corps aussi solidement constitué que celui des Canonniers, et, au mois de juillet 1791, l'artillerie bourgeoise fut reconstituée sur de nouvelles bases.

L'occasion de s'illustrer devait bientôt naître pour elle.

En mai 1793, l'armée impériale, avec 150,000 hommes et 400 bouches à feu, vint bloquer Valenciennes et commença un des sièges les plus meurtriers que l'histoire ait eu à enregistrer. Après 84 jours de blocus, dont 83 de bombardement continuel, après avoir repoussé quatre assauts, la ville dut se résigner à la douleur d'une capitulation. 11,500 combattants avaient, pendant trois mois, tenu tête à une immense armée: 4,600 d'entre eux étaient tombés, mais la victoire avait coûté à l'ennemi plus de 25,000 hommes.

Le 22 septembre 1793, la Convention nationale décrétait une mention honorable aux Canonniers citoyens et un secours de 50,000 livres. Puis, sur le rapport du représentant Merlin, de Douai, il fut solennellement proclamé que la ville de Valenciennes avait bien mérité de la patrie.

En 1806, le gouvernement impérial réorganisa les gardes nationales; mais le corps des Canonniers bourgeois ne fut pas atteint par le décret, et il conserva son organisation antérieure.

Lorsqu'en 1815, l'invasion souilla de nouveau le sol français, Valenciennes fut bombardée depuis le 28 juin jusqu'au 10 juillet; mais l'énergie des Canonniers rendit vaine cette tentative.

En 1870 enfin, les Canonniers sont l'objet d'éloges flatteurs pour leur bonne tenue et 61 jeunes gens, faisant partie de la corporation, reçoivent des grades dans les diverses batteries mobilisées du Nord.

Telle est la corporation des Canonniers de Valenciennes, que nous devions saluer au moment de sa disparition.

On peut voir par ce court exposé que leur unique but a toujours été de conserver intactes et de perpétuer les honorables traditions du corps depuis 1382.

Leur règlement, très sévère, les engageait en effet « à se conduire en hommes de bien et d'honneur, à maintenir, si besoin était, l'ordre public et le respect de la propriété, à faire comme leurs pères de 1793 et de 1815, à protéger leurs murs contre l'invasion étrangère et à conserver à leur pays leur bonne ville de Valenciennes. »

Louis VERGOZ.

LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS-LES-BAINS

Un événement à peu près unique dans l'histoire des Alpes vient de jeter la consternation parmi les laborieuses populations de la Haute-Savoie et parmi les très nombreux touristes qui, chaque année, durant la belle saison, vont chercher, sur les flancs des montagnes, un air plus vif et plus pur.

En l'espace de quelques minutes, une avalanche, descendue d'un glacier situé à environ 3,200 mètres au-dessus de la mer, a parcouru une distance de treize kilomètres, entraînant avec elle une masse colossale de rochers et de matériaux de toute nature, renversant et emportant les maisons, ravinant les champs, abattant, ainsi qu'un simple jouet, la majeure partie de l'énorme et massive construction des Bains de Saint-Gervais, arrachant d'innombrables arbres, tuant cent cinquante personnes et, enfin, se répandant sur une vaste plaine d'une superficie d'un kilomètre carré, où, en témoignage de son extraordinaire passage, elle déposait, dans toutes les cultures, un épais et uniforme tapis de boue. Tel est, sommairement, le bilan de cet invraisemblable désastre. Voyons maintenant les causes de la catastrophe, — autant du moins qu'on les peut expliquer, — le trajet effectué par l'avalanche et, enfin, les détails mêmes du désastre.

Disons d'abord que, durant les journées qui ont précédé la catastrophe du 12 juillet 1892, — une date désormais douloureusement historique — la température avait été d'une accablante chaleur, et que ni pluie, ni orage n'avaient annoncé un événement anormal. C'est sur le versant occidental de la chaîne du Mont Blanc, un peu à droite du glacier de Bionnasset, que se trouve, à une grande hauteur, un autre glacier, de dimensions beaucoup moins importantes et qui est un affluent du premier. Ce petit glacier, la Tête Rousse, est placé sur le passage de la route que suivent les ascensionnistes qui, de Saint-Gervais, se rendent au sommet du Mont Blanc. On sait suffisamment qu'on accède à ce sommet de divers côtés: de Chamonix, d'abord, des Housses, d'Italie quelquefois et, — assez rarement il est vrai, — de Saint-Gervais. Par la carte que nous publions, on peut se rendre compte avec exactitude de sa position. Il est limité à l'est par une haute arête rocheuse. Un talus, moins important, le retient vers l'ouest. C'est par le sud qu'il se déverse dans le glacier de Bionnasset, dont l'énorme masse blanche, ou plutôt grisâtre, descend très bas dans la vallée.

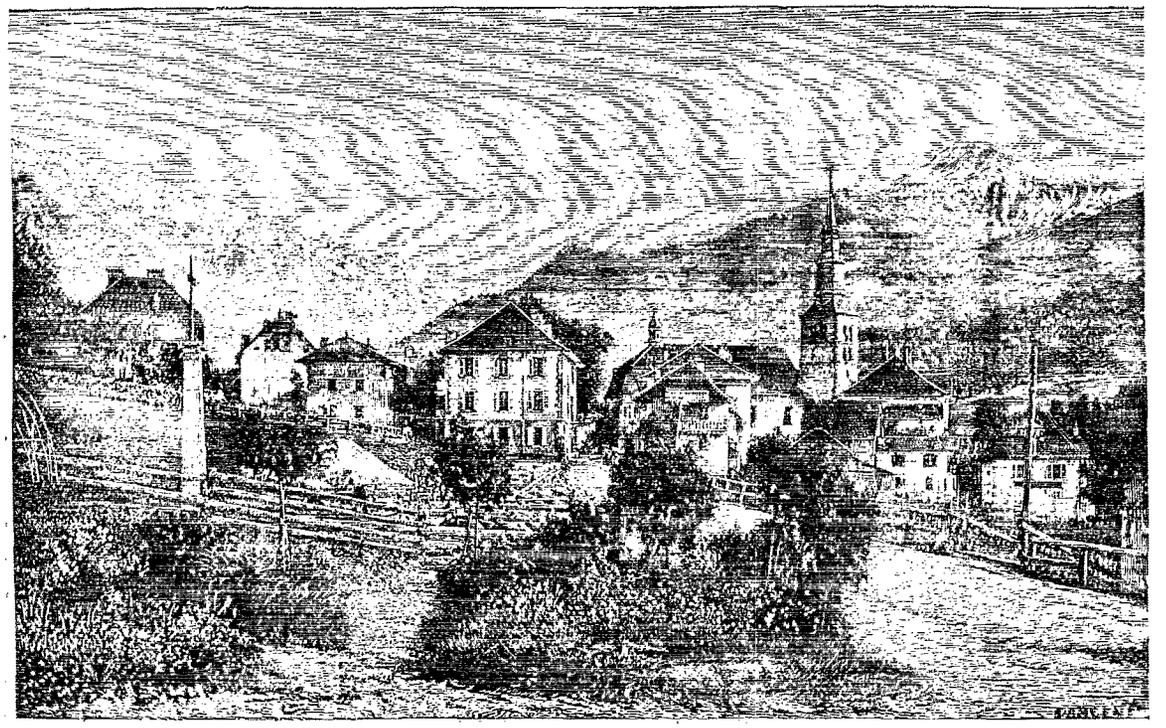
Les uns supposent qu'à la suite des fortes chaleurs précédentes, une masse d'eau — une poche d'eau, suivant l'expression consacrée — s'est formée au milieu de ce petit glacier, que cette eau, entraînée par son propre poids, a rompu la digue de glace d'eau qui la retenait puis qu'elle s'est précipitée le long des pentes abruptes

de la montagne (1). D'autres prétendent que c'est la neige elle-même ou la glace qui s'est détachée du glacier, et qui a roulé dans la vallée où, par le fait de sa chute elle-même, elle s'est transformée en eau ou, du moins, en une sorte de bouillie. Quoiqu'il en soit de ces explications, on perçoit nettement aujourd'hui, au milieu de la masse blanche de la Tête Rousse, une sorte de petite cavité.

Les audacieux excursionnistes qui s'en sont approchés disent qu'elle a environ 100 mètres de longueur sur 40 de largeur et 30 de profondeur. Elle représenterait donc un cube de 120,000 mètres.

Au lieu de suivre sa route naturelle et d'entrer dans le glacier de Bionnasset, cette masse énorme a passé par-dessus le talus inférieur, situé à l'ouest; elle a descendu, avec une vertigineuse rapidité, le chemin qui conduit de Saint-Gervais au sommet du Mont-Blanc, qui est indiqué sur notre carte par une ligne pointillée. On se rendra compte de la force qu'elle avait acquise durant cette chute formidable, en songeant que la pente est, à cet endroit, de 70 mètres pour cent, et que la hauteur d'où l'avalanche est tombée ainsi d'un premier coup est de 2,000 à 2,500 mètres.

Si on accepte la seconde version sur les causes de la catastrophe, qui est celle de l'éminent naturaliste suisse, M. le Dr Forel, l'avalanche de neige et de glace, lorsqu'elle est arrivée au bas de cette côte, était transformée en eau ou en bouillie. Elle aurait donc pu, de la sorte, continuer sa course, sur une pente qui n'a plus guère que 10 mètres pour cent de déclivité. Elle a longé d'abord la moraine droite du glacier de Bionnasset, où elle s'étendait sur une largeur de 500 mètres, et où elle a arraché une grande quantité de blocs de granit. Puis elle est entrée dans le torrent de Bionnasset. C'est à partir de ce moment que le terrible désastre a commencé. Là, en effet, presque aux sources du torrent, se trouvait un chalet, le chalet de la Pierre, qui renfermait une bergère, Marie Deschosal, et une demi-douzaine de vaches. Les bestiaux, le chalet et la bergère ont disparu. On n'a pu retrouver de cette dernière que la partie supérieure du corps. Le village de Bionnasset lui-même n'a pas été atteint. Il se trouve à une altitude trop élevée au-dessus du torrent. Mais celui-ci, devenu un fleuve énorme, que ses rives naturelles ne contenaient plus, qui passait en roulant avec un vacarme formidable des fragments de granit d'un poids supérieur à 50,000 kilogrammes, a brisé, dans sa course terrible tout ce qu'il a rencontré. Outre Marie Deschosal, il a tué quatre personnes avant de faire irruption dans la vallée du Bon Nant où le désastre a pris, tout de suite, d'effrayantes proportions.



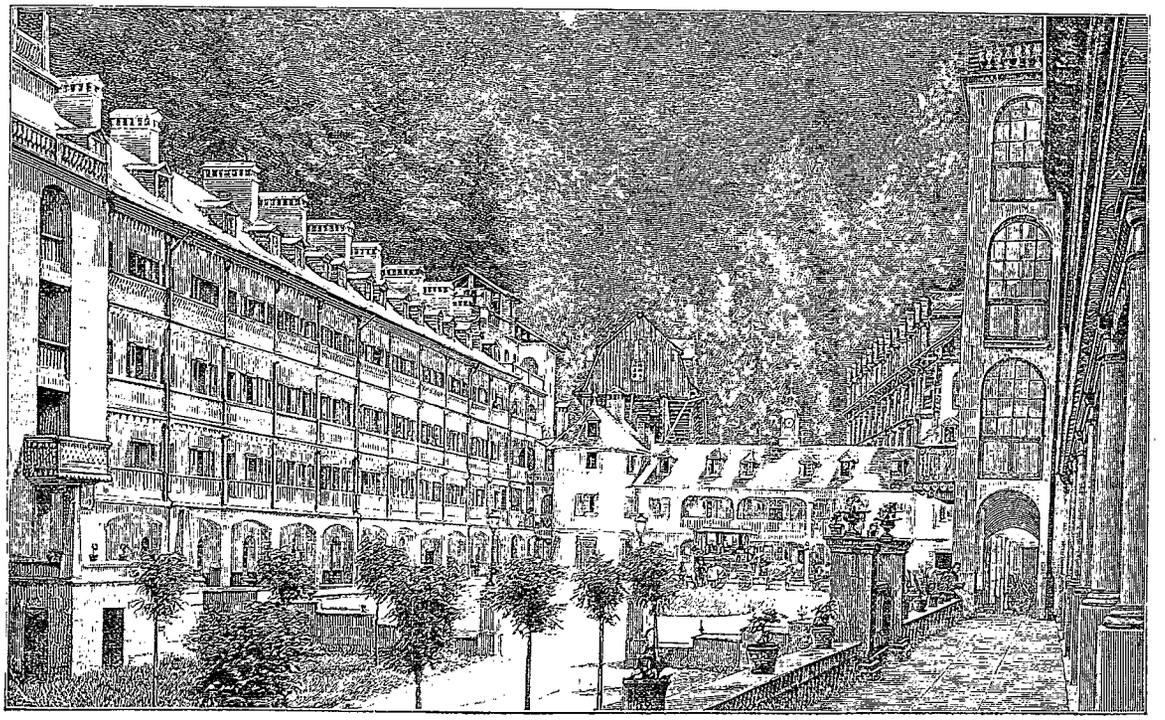
Vue du village de Saint-Gervais-les-Bains.

Si l'on suit la carte que nous publions, on voit que le torrent de Bionnasset, en entrant dans la vallée du Bon Nant, rencontre d'abord le pont sur lequel passe la route de Saint-Gervais aux Contamines. Ce pont, qui était en pierre, a complètement disparu. Le village de Bionney, bâti sur la rive droite, se composait d'une vingtaine de maisons, échelonnées sur les pentes. Les plus basses se trouvaient à une vingtaine de mètres

(1) Cette opinion est celle des guides de Chamonix envoyés sur les lieux le lendemain même de la catastrophe. Elle est confirmée par le rapport que viennent de faire à l'Académie des sciences, deux savants, M. Vallot, l'organisateur d'un observatoire du Mont-Blanc, et M. André Delebecque, ingénieur des Ponts et chaussées, à Thonon (Haute-Savoie).

environ au-dessus du niveau normal du torrent. Devenu un fleuve colossal, chargé d'arbres et de matériaux de toute nature, ce torrent les a rasées littéralement et il n'en reste, à l'heure actuelle, aucun vestige quelconque. Quant à celles qui étaient bâties un peu plus haut, sur les pentes, elles se sont effondrées, écrasant sous leur masse les malheureux qu'elles abritaient. Seule, grâce à un hasard merveilleux, une longue poutre qui s'est placée en travers et qui a formé digue), l'école a résisté. En résistant, l'école a sauvé le reste du village; une dizaine de maisons sont ainsi restées debout.

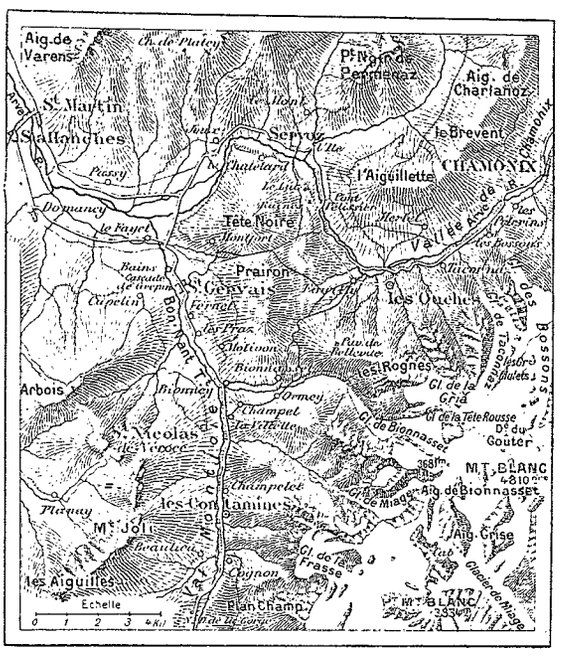
Cependant, accompagné par un coup de vent formidable, le torrent continuait sa course vertigineuse. Il entrait dans une longue fissure du rocher, si haute qu'elle pouvait contenir sans peine cette masse furieuse. Il passait en bondissant, traînant



Vue générale des Bains de Saint-Gervais.

son invraisemblable cortège de blocs de granit et de troncs d'arbres. Un peu en amont des bains, il descendait par la belle et célèbre cascade du Crépin. Enfin, il arrivait devant les bains, dont les fortes murailles n'opposaient à son extrême violence qu'une dérisoire résistance. Ce fut un jeu, en effet, pour lui d'abattre successivement trois des cinq bâtiments qui formaient ce vaste établissement. Au milieu de la cour elle-même il déposait l'un des plus énormes blocs de granit qu'il eût apportés du glacier de Bionnasset.

En aval, dans les jardins, il exerçait d'inimaginables ravages. Rien n'y restait, ni de la route, ni des arbres, qui leur donnaient naguère encore une si paisible et si pittoresque physionomie. Arrivé au pont du Fayet, sur lequel passe la route de Genève à Chamonix, le torrent, qui venait de faire une centaine de victimes dans les bains, tuait, au milieu de leur sommeil — il était à peu près une heure du matin — les habitants de toutes les maisons qu'il rencontrait. Il ne renversait pas le pont, mais il en arrachait et en tordait comme des fétus les parapets en fer forgé. Sur le tablier il déposait, en se retirant, à peine dix minutes plus tard, une couche épaisse de boue. D'ailleurs, il semblait se plaire aux entreprises les plus irréalisables.



Carte de la région de Saint-Gervais-les-Bains.

C'est ainsi qu'il s'emparait de la maison de l'épicière du Fayet, du jardin, plein de fleurs et d'arbres fruitiers, qui l'entourait, et qu'il transportait le tout, doucement, sans laisser tomber une seule feuille, cinq cents mètres plus bas, près de l'endroit même où il se jette dans l'Arve...

Quant à la plaine du Fayet, cette vaste étendue d'environ un kilomètre carré, qui se trouve entre la route de Chamonix et l'Arve, il la laissait dans un état étrange. Là, en effet, où, la veille, mûrissaient en paix les plus belles récoltes du pays, il ne restait plus qu'une monstrueuse couche de boue, d'où surgissaient d'innombrables débris de toutes sortes. Seule, pour égayer l'horreur de ce spectacle, se dressait intacte, ainsi qu'une oasis, la maison de l'épicière, entourée de son petit jardin.

C'est au joli village de Saint-Gervais, que représente une de nos gravures, et qui, situé à deux cents mètres au-dessus du lit du Bon Nant, dans la montagne, n'a subi lui-même aucun dommage, qu'est incombé le douloureux honneur de donner son nom à cette catastrophe sans précédente. Placé dans un site admirable, près du Prarion, une des plus belles montagnes de la Haute-Savoie, en face des Aiguilles de Varens, avec la pointe du Mont Joli, dans le fond, à droite, et les premiers contreforts de la chaîne du Mont-Blanc à gauche, il a repris aujourd'hui son air de tranquillité habituelle et plus rien ne décèle le drame épouvantable qui vient de s'accomplir dans le précipice au-dessus duquel il est bâti.

En quittant Saint-Gervais-les-Bains, après avoir constaté le désastre, nous avons rencontré en chemin de fer une personne qui, depuis un demi-siècle au moins, habite cette vallée.

— Voyez-vous, nous disait-elle avec tristesse, je ne sais ce qu'a la montagne. Elle se modifie constamment. Ainsi, ces glaciers là-bas, que j'ai connus très blancs ou légèrement bleutés, ils deviennent gris, puis ils fondent...

ÉDOUARD ROLLET.

L'AGRICULTURE ET LES SCIENCES

Trois sciences ont surtout concouru à l'évolution de l'agriculture : la mécanique, la chimie et la physiologie. Les machines agricoles ont permis de semer, de labourer, de récolter sur des surfaces plus grandes avec une moindre dépense de main-d'œuvre humaine : la force productrice des nations s'en est accrue singulièrement.

Mais si la mécanique est un auxiliaire utile de l'agriculture, si le concours de la chimie lui est continuellement nécessaire, il est une autre science dont le rôle est plus élevé encore, parce qu'elle préside à la vie elle-même, dans l'ordre animal comme dans l'ordre végétal : vous avez nommé la physiologie.

Conserver les produits ne suffit pas, il faut aussi multiplier les êtres productifs et ici encore la science a réalisé de nos jours, par l'application des méthodes de sélection, les plus merveilleux progrès en agriculture.

Non seulement la culture intensive a appris à tirer un parti plus fructueux qu'autrefois d'un sol et d'une surface donnés, mais par le seul choix des semences nous avons doublé et triplé la formation du sucre dans les betteraves ; par des sélections analogues, la production de la pomme de terre est aujourd'hui multipliée, et nous poursuivons, avec la certitude du succès des accroissements plus considérables encore dans la production du blé, c'est-à-dire du pain, l'aliment fondamental de nos populations. BERTHELOT.

L'AMIRAL MOUCHEZ

Le vendredi 24 juin dernier, l'amiral Mouchez avait longuement conféré à l'Observatoire avec la Commission de la carte photographique du ciel, et le soir il rentrait à sa chère campagne de Wissous, où il était si tranquille au sein de sa famille, en prenant plaisir à constater les progrès des arbres de son jardin. Ce soir-là, ce repos fut le dernier, le repos définitif ; dans la nuit, l'amiral fut subitement frappé d'une congestion pulmonaire que rien ne put conjurer : il était âgé de 71 ans.

Depuis deux ans, une altération inquiétante s'était produite dans sa santé ; mais aucune considération ne pouvait modérer son ardeur pour la grande œuvre de la photographie du ciel, dont il était le promoteur. Il est mort sur la brèche, n'ayant pas perdu une heure de sa vie, pour ainsi dire, sans l'employer utilement.

Ce fut là en effet la règle de toute sa vie. Unie à l'indépendance de l'esprit, au sentiment de l'honneur, à la loyauté en toutes choses, au plus noble désintéressement, elle en avait fait un de ces hommes fermes et dignes qui restent étrangers aux mesquines ambitions et qui guident leur conduite sur le phare inextinguible du devoir. Son nom restera en même temps inscrit avec éclat dans les annales de l'astronomie, comme dans celles de la marine.

Sorti de l'école navale en 1839, il fut embarqué sur l'escadre qui allait mettre le blocus devant Buenos-Ayres ; puis il fit une campagne de quatre ans dans les mers de la Chine, de l'Inde et de l'Océanie, où il gagna le grade d'enseigne. Chargé spécialement du service des chronomètres et des observations astronomiques, il dressa des cartes de ces régions peu connues jusque là, où il revint de nouveau, après un voyage dans les Antilles et à Terre-Neuve. Esprit inventif il avait compris que les procédés employés dans les levés hydrographiques avaient besoin d'être améliorés. Il compléta ses premiers travaux à l'aide d'un instrument qu'il venait de faire fabriquer à ses frais, par M. Brunner, une lunette méridienne portative, dont l'usage s'est rapidement généralisé, et par une méthode qui est entrée enfin dans la

pratique de l'astronomie nautique sous le nom de *méthode américaine*. Ces cartes furent les premières qui fournirent des indications sûres aux navigateurs dans ces parages. Aussi, quand fut décidée l'expédition de Chine en 1860, le lieutenant de vaisseau Mouchez était déjà désigné comme le guide le plus éclairé qu'on pût donner à la flotte; des difficultés administratives qui survinrent, complètement en dehors de lui, empêchèrent seules sa nomination.

Dans l'intervalle, commandant l'aviso à vapeur le *Bisson*, il avait exploré toute la côte orientale de l'Amérique du Sud, employant tous les loisirs que lui laissait son service officiel à des observations astronomiques, qui devenaient la base de ses travaux géographiques, et pénétrant à l'intérieur jusque dans les fleuves Sarana et Paraguay. De ces travaux sortirent plusieurs cartes et particulièrement celle du Paraguay, qui fut adoptée par les gouvernements du Brésil et du Paraguay pour la délimitation de leurs frontières.

Il n'y avait pas de difficultés devant lesquelles le commandant Mouchez put hésiter; plein de sang-froid il entrevoyait sur le champ les moyens d'en sortir. C'est pourquoi il fut chargé en 1862 d'aller explorer et relever au Brésil l'archipel dangereux des Abrolhos, afin d'assurer la sécurité de la Société des *Messageries maritimes* qui venait d'être fondée.

Enfin, pendant une nouvelle campagne de deux ans, sur le *Lamothe-Piquet,* qu'il commande, il refait et complète la reconnaissance des mille lieues de côtes du Brésil, comprises entre l'Amazone et la Plata, en dehors du service de la station navale, sans aucune subvention spéciale, mû seulement par le désir, le besoin de travailler aux progrès de la science. Par les méthodes qu'il avait imaginées, il parvint à faire avec rapidité des cartes sur lesquelles on n'a pas encore découvert une erreur de quelque importance.

Ici se place un épisode peu connu de la vie de M. Mouchez, devenu capitaine de frégate. C'était l'époque où se préparait la guerre en Allemagne, entre la Prusse et l'Autriche, à propos des duchés danois (1866). L'empereur Napoléon confia à M. Mouchez la mission secrète d'aller reconnaître les détroits danois qui donnent accès dans la mer Baltique. Muni d'un passeport qui le transformait en un vulgaire commerçant, il partit avec sa courageuse compagne madame Mouchez, laissant leur famille dans l'ignorance complète du but de leur voyage. Ils descendirent le Rhin, recueillant le long du chemin sur l'état de l'opinion des renseignements qu'ils tenaient cachés avec le plus grand soin ; puis ils prirent passage sur un bâtiment chargé de charbon pour Kiel. L'honnête marchand examinait tout avec son coup d'œil de marin le long des côtes et fouillait la profondeur des eaux par des sondages trompeurs, qui n'étaient aux yeux de l'équipage que d'innocents exercices de pêche à la ligne. Le tableau de ces observations fut soumis à l'empereur. Quel en fut le résultat? Nous l'ignorons; il n'en reste que des documents inédits qui pourraient intéresser d'autres lecteurs que les membres de la famille.

En 1870, le capitaine de vaisseau Mouchez travaillait depuis trois ans à la carte des côtes de l'Algérie, lorsqu'il reçut ordre de passer avec son état-major et son équipage sur le *Catinat*, afin d'éclairer la marche de l'expédition qu'on projetait dans la Baltique. Cette expédition n'ayant pu avoir lieu, il fut mis à la tête de la division navale des côtes du nord de la France, et peu de jours après il reçut le commandement en chef des forces de terre et de mer chargées de la défense du Havre et celui de la 2e division militaire. Pendant les deux mois d'octobre et de novembre, il fit mener les travaux si vivement par la population et par un millier de ses matelots que l'armée allemande, venue pour investir la ville, reconnut la nécessité d'y renoncer.

Les autorités de Rouen l'avaient aussi appelé à la fin de novembre, pour protéger leur ville par des travaux semblables à ceux du Havre; mais des circonstances fâcheuses y mirent obstacle et le courageux commandant, au milieu d'un désarroi général, ne put qu'aider la retraite de Buchy et ramener à Honfleur, et de là au Havre, quelques milliers d'hommes manquant de tout, qui auraient été inévitablement faits prisonniers. C'est là une belle page dans la carrière du commandant Mouchez; les acclamations qui l'accueillirent au Havre lui montrèrent combien on appréciait le dévouement et l'habileté qu'il avait déployés. Cette ville lui en a toujours conservé la plus profonde reconnaissance. Elle vient de manifester ce sentiment d'une manière éclatante; car elle ne s'est pas bornée à se faire représenter par une députation à ses obsèques; elle a, de plus, décidé de donner à l'un de ses boulevards le nom du vaillant marin qui avait su lui épargner le désastre et l'humiliation de l'occupation étrangère. D'autre part, un comité vient de se constituer pour lui élever une statue sur une des places du Havre.

Ses travaux scientifiques ne pouvaient être oubliés même au milieu de nos malheurs ; aussi fut-il nommé, en 1873, membre du bureau des longitudes, et l'année suivante, l'Académie des sciences le proposa pour diriger l'expédition qui allait être envoyée à l'île déserte de Saint-Paul, au fond de l'Océan Indien, pour observer le passage de Vénus sur le Soleil le 9 décembre 1874. L'espace nous manque pour en parler ici ; disons seulement que, rentré en France au commencement de mars 1875, il fut élu en juillet membre de l'Académie des sciences et qu'à la séance publique de l'Institut, au mois d'octobre suivant, il fit entendre le récit pittoresque et animé de cette expédition, aux applaudissements unanimes de l'auditoire le plus distingué. Il semblait que Robinson racontait, sous la coupole de l'Institut,

les épisodes les plus émouvants de sa lutte contre les éléments déchaînés au fond de son île (1).

En revenant en Europe avec ses compagnons dévoués et ses instruments devenus doublement précieux, le commandant Mouchez ne voulut pas laisser périr sur le sombre rocher de Saint-Paul les modestes cabanes qui les avaient tous abrités; il les rapporta en France. Avec un soin touchant et à ses frais, il les releva sur un terrain qu'on lui avait concédé au parc de Montsouris. Transporté pour ainsi dire tout d'une pièce des mers australes en France, cet établissement astronomique s'est transformé peu à peu, à mesure que les faveurs administratives lui arrivaient, grâce aux démarches de son fondateur; c'est ainsi qu'il est devenu l'observatoire de Montsouris, où cha-



L'Amiral Mouchez.

que année des officiers de marine et des explorateurs viennent se former à la pratique des instruments dont ils auront à faire usage. Nommé contre-amiral en 1878, il reçut en même temps la direction de l'Observatoire après la mort de Le Verrier. Dans ces nouvelles fonctions, il montra, pendant quatorze ans, qu'il n'avait rien perdu de son activité infatigable.

D'une foule d'objets et d'appareils rares ou anciens, oubliés dans les dépôts de l'Observatoire, il forma un riche musée; les portraits en pied des illustres astronomes ses prédécesseurs, placés tout autour de cet élégant salon, semblent attendre et accueillir les visiteurs. Il réussit à fonder et à entretenir, pendant plusieurs années, une école d'astronomie d'où est sorti un essaim de jeunes astronomes dont les travaux font honneur à leur zèle et à leur savoir. Il contribua à hâter l'élégante installation de l'équatorial coudé inventé par M. Lœwy (1). Rien n'échappait à sa vigilante attention, sans cesse éveillée vers les progrès à réaliser et les applications utiles qu'on pouvait en tirer. Le plus beau titre de gloire pour lui, c'est d'avoir compris toute l'importance des travaux de photographie céleste de deux astronomes de l'Observatoire, les frères Henry, et d'avoir réussi à grouper les astronomes des diverses nations en un corps qui s'est partagé la confection photographique de la carte du ciel. Le nom de l'amiral Mouchez y restera attaché, comme il l'est déjà sur les cartes, qu'il avait construites auparavant, de plusieurs régions du globe terrestre.

G. Bovier-Lapierre.

(1) On trouvera cette intéressante narration à la fin de notre ouvrage : l'*Astronomie pour tous*, publié par la librairie Jouvet & Cie, 5, rue Palatine.

(1) Voir la description de cet appareil page 107, de l'année 1891, du *Magasin Pittoresque*.

LA DESCENTE DE CROIX

Par Jean Béraud.

La conception que, depuis la Renaissance, nos peintres avaient de l'art religieux semble s'être soudain et complètement transformée. De même, en effet, que les flamands et les primitifs italiens, qui représentaient, avec une si fervente naïveté, le Christ, la Vierge, Saint Joseph, les Apôtres et les Saints, entourés de marchands d'Amsterdam, de Bruges, de Gand, ou agenouillés, en des attitudes extatiques, sous les ombrages de la Campagne romaine et dans les environs de Florence, de même quelques-uns de nos artistes contemporains s'efforcent de diviniser le type moderne. L'un, M. Lhermitte, a représenté les pèlerins d'Emmaüs sous les espèces de paysans méditatifs à qui une fille d'auberge apporte un morceau de bœuf saignant. L'autre M. J.-E. Blanche, plus paradoxal, a figuré la Christ assis à la table d'un bourgeois riche de notre époque ; ce Christ, qui est vêtu d'une robe de chambre japonaise en soie bleue, a les traits énergiques et caractéristiques du peintre Anquetin, cependant que derrière lui, appuyé contre un meuble, la tête penchée, un autre personnage évoque le souvenir du poète symbolique Edouard Dujardin. Un troisième artiste, M. Jean Béraud a figuré le Christ d'une autre façon encore. C'est son tableau que reproduit notre gravure.

Cette œuvre s'explique sans peine. D'ailleurs son titre : « La descente de croix » ne permet pas de se méprendre sur les intentions de M. Jean Béraud. En sa qualité de Parisien, il a voulu que le drame religieux se passât devant la capitale elle-même. Est-ce la colline de Montmartre, sont-

ce les côteaux de la banlieue qu'il a choisis, on ne le saurait dire avec précision. Dans tous les cas, cette mer d'édifices, qui s'étend jusqu'à l'infini, évoque Paris suffisamment pour qu'on ne s'y trompe point.

Bien plus, M. Jean Béraud a voulu expliquer que la crucifixion du Christ était quelque chose comme le résultat des conditions sociales de la cité. Et il a placé, en avant, sur le versant de la colline, un personnage qui ferme énergiquement le poing et qui semble jurer avec solennité de venger la mort de Jésus.



La Descente de Croix. — Peinture de Jean Béraud. — Salon du Champ-de-Mars de 1892. — Gravure de Deloche.

Le même peintre avait, l'an dernier, fait déjà un tableau religieux. Il était intitulé « La Madeleine chez le Pharisien ». Le Christ s'y trouvait figuré, au milieu de quelques convives en costume de ville, plus ou moins attentifs et reconnaissables. Ce sont là des tentatives qui appellent l'attention et dont, à ce titre, nous avons cru devoir donner un spécimen.

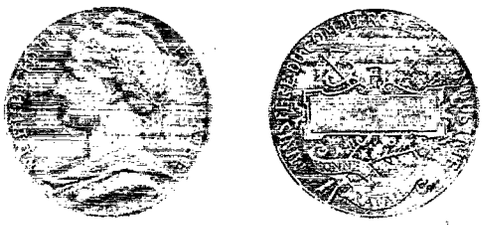
A. P.

LA MÉDAILLE D'HONNEUR DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS DE COMMERCE

Vous avez dû rencontrer, le dimanche, aux Buttes-Chaumont ou au bois de Vincennes, quelqu'ouvrier à cheveux presque blancs, promenant sa famille et paraissant tout fier de porter à sa boutonnière un ruban aux trois couleurs, disposées autrement que celles de la médaille de sauvetage. Vous vous êtes évidemment demandé de quel ordre ces braves gens étaient décorés.

Voici, en quelques mots, l'historique de cette distinction honorifique éminemment démocratique.

Dès 1883, le Ministère du Commerce et de l'Industrie avait songé à récompenser les services des ouvriers ou employés qui, pendant de longues années, étaient restés attachés au même établissement. Les médailles qui leur étaient accordées à cette époque, bien que n'étant pas portatives, furent accueillies avec une telle faveur par les travailleurs, que M. Nicolas, directeur du Commerce intérieur,



Médaille d'honneur des ouvriers et employés de commerce.

proposa en 1886 à M. Lockroy, alors Ministre du Commerce, de décerner des médailles d'honneur portatives aux employés ou ouvriers français comptant plus de trente années de services consécutifs dans la même maison. Un décret du 16 juillet 1886 a donné un caractère définitif à l'institution des médailles d'honneur.

Cette médaille, qui ne peut être accordée qu'à des citoyens français, est en or, en vermeil, en argent ou en bronze, suivant la durée des services. Du module de 27 millimètres, elle porte, d'un côté, l'effigie de la République, et, sur l'autre face, les mots « Ministère du Commerce et de l'Industrie », avec la devise « Honneur et Travail », ainsi que le nom et le prénom du titulaire et le millésime.

Les titulaires peuvent porter la médaille suspendue à un ruban tricolore disposé horizontalement et reçoivent un diplôme qui rappelle les services pour lesquels ils sont récompensés. Ajoutons qu'un décret du 10 mars 1891 a autorisé le port à la boutonnière des médailles d'honneur.

La médaille qui est remise aujourd'hui aux titulaires et qui est reproduite dans ce numéro est l'œuvre de M. Alfred Borrel, premier second grand prix de Rome, qui a obtenu, en 1890, une médaille au Salon des Champs-Élysées.

La tête de République de M. Borrel est très gracieuse ; l'auteur s'est attaché à enrouler les cheveux de manière à imiter le bonnet phrygien. Quant au revers de la médaille, nous y trouvons, avec la devise « Honneur et Travail », les attributs du commerce : le caducée ; de la lumière : le flambeau ; de l'attachement : le lierre, et du civisme : le chêne, entourant l'emplacement où figurera le nom du titulaire.

Cette médaille, d'un caractère véritablement artistique, est très appréciée de ceux qui l'obtiennent et il est à souhaiter que tous les vieux travailleurs qui l'ont sollicitée (on en compte, paraît-il, plus de 16,000) la reçoivent le plus promptement possible.

Pierre CHALLAMEL.

LA CURIOSITÉ

La curiosité humaine est essentiellement fantaisiste et, à certains moments, bien peu suffit pour la satisfaire. On dirait que les questions sérieuses la fatiguent et qu'elle ne jouit du repos que lorsqu'elle s'occupe de celles qui ne le sont guère ou qui ne le sont pas du tout. Pour satisfaire ses caprices, rien ne lui coûte. Elle use volontiers, pour des recherches enfantines, une foule d'existences qui pourraient être utiles si elles étaient mieux employées ; et, par les investigations les plus insignifiantes qu'elle provoque ou qu'elle encourage, elle dépense, de gaîté de cœur, une part de la fortune publique qui permettrait de mener à bonne fin des œuvres fécondes et civilisatrices.

Léon de ROSNY.

LA MARINE FRANÇAISE DE GUERRE

Après avoir parlé dans notre précédent article des croiseurs cuirassés, croiseurs torpilleurs et canonnières cuirassées, il nous reste maintenant à nous occuper un instant des plus récents cuirassés d'escadre. Le superbe navire dont la page ci-après offre une si intéressante reproduction c'est le *Marceau*, le dernier venu à ce jour, car le *Neptune* est encore en essais à Brest et ne fait pas partie de l'escadre. Le *Marceau*, qui était tout neuf l'an dernier et qui venait à peine de rallier l'escadre de la Méditerranée, a eu l'honneur d'en être détaché pour se joindre à la division cuirassée du Nord qui, sous le commandement de l'amiral Gervais, est allée si glorieusement montrer notre pavillon à Copenhague et à Cronstadt. Le czar Alexandre a voulu le visiter dans ses plus minutieux détails.

Il a été construit sur un plan primitif commun avec le *Hoche*, le *Magenta* et le *Neptune*, mais qui a été modifié en cours de travaux, de sorte que ces navires sont assez dissemblables. Ils ont pour caractère principal l'excellente utilisation de leur artillerie. Les quatre grosses pièces sont en effet disposées en tourelles, une de chaque bord, une vers l'avant et l'autre vers l'arrière du navire ; il s'ensuit qu'ils peuvent constamment opposer trois gros canons à l'ennemi quelle que soit la direction de l'attaque.

Le plan originel est dû à M. l'ingénieur Huin, mais le *Hoche* seul, construit à Lorient, l'a été sous sa direction et il reste unique de son type. Il se distingue de ses frères par son avant et son arrière rasés, à plages comme on dit, et sa superstructure compliquée et rébarbative surmontée par les deux énormes colonnes qui lui servent de mâts et qui abritent les escaliers conduisant aux hunes. Son aspect est celui d'une étrange forteresse flottante plutôt que celui d'un navire.

L'armement du *Hoche* est également un peu différent. Il comporte deux canons de 34 centimètres en tourelles fermées et deux de 27 en tourelles barbettes tandis que ses trois frères sont armés de quatre 34 centimètres (1) en tourelles bar-

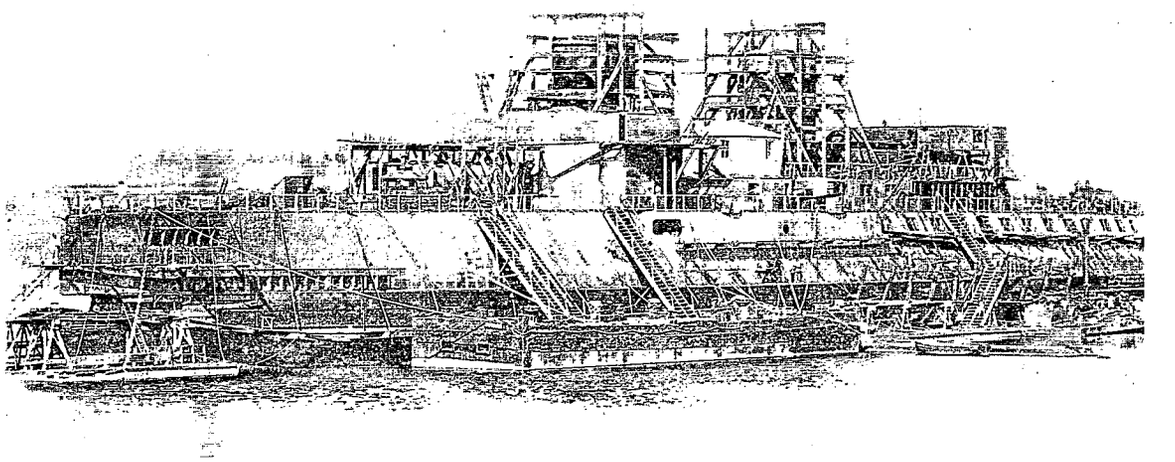
(1) Ces canons de 34 centimètres, tout en acier, pèsent 52,000 kilogrammes la pièce seule, sans l'affût bien entendu, et, avec une charge de 176 kilogrammes, lancent un projectile du poids de 420 kilogrammes à la vitesse initiale de 600 mètres à la seconde, capable de traverser à bout portant une épaisseur de 760 millimètres de cuirasse en fer forgé.

bettes, dix-sept 14 centimètres, huit canons-revolvers et quatorze canons à tir rapide petit calibre, quelques-uns placés dans les hunes de leurs deux mâts militaires. Il faut joindre à cela 4 tubes lance-torpilles pour avoir le total de la puissance offensive de ces navires.

Le *Magenta*, le dernier en date, a été lancé à Toulon le 19 avril 1890 et n'est pas encore achevé à l'heure actuelle. Le *Neptune*, construit à Brest, termine ses essais. Enfin le *Marceau*, qui nous occupe ici, a été construit à la Seyne par les Forges et Chantiers de la Méditerranée. La coque en fer et acier mesure 101 mètres de longueur, 20 mètres de largeur, 8 mètres 30 de tirant d'eau et déplace 10,600 tonneaux. Les machines développent la puissance de 12,000 chevaux. Il a deux hélices ; sa vitesse atteint 16 nœuds 5 dixièmes et son approvisionnement normal de charbon est de 800 tonneaux.

La ceinture cuirassée a 45 centimètres d'épaisseur; le cuirassement des tourelles est épais de 35 centimètres et le pont cuirassé qui protège les parties vitales, chaudières, machines, appareil à gouverner, soutes à munitions, etc., a 8 centimètres d'épaisseur. L'effectif de l'équipage est de 660 hommes.

Le *Marceau* a coûté environ 20 millions. Il est facile, avec ce chiffre et en le rapprochant de ceux que nous avons donnés dans notre précédent article sur la valeur de quelques autres navires moins importants, de se faire une idée de l'énorme valeur matérielle d'une escadre moderne : en la supposant composée de dix cuirassés, dix croiseurs et dix torpilleurs on voit qu'elle



La Marine Française de guerre. — Cuirassé d'escadre, *Le Brennus*, en achèvement à flot.

a coûté au total plus de 300 millions et l'amiral qui la commande, outre l'honneur du pavillon et la vie de tous ses équipages qu'il a dans la main, a également sous ses ordres une valeur matérielle considérable que le pays lui confie. On voit la grandeur et l'importance exceptionnelles d'un tel commandement.

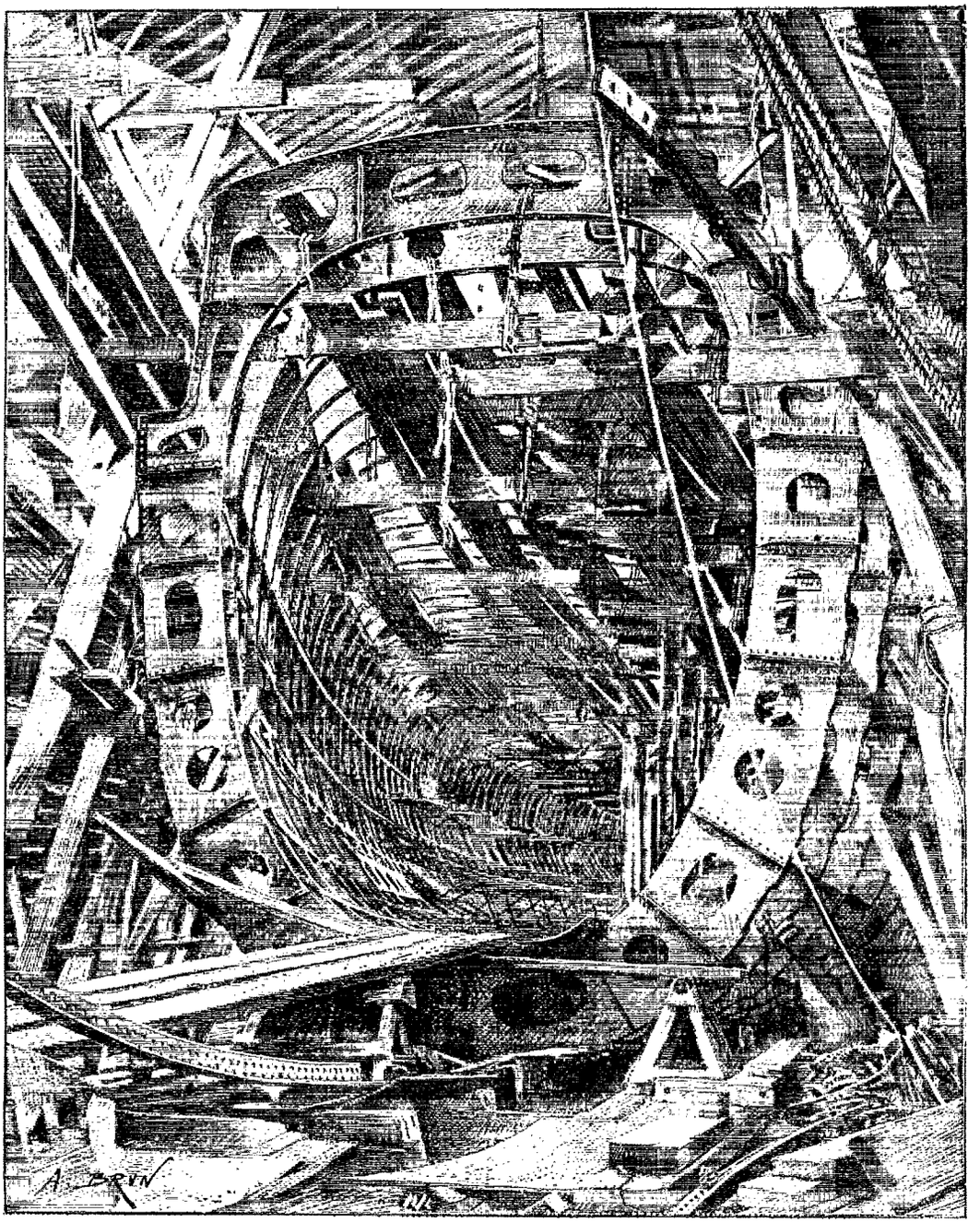
Cette espèce de monstre flottant chaotique qu'une autre gravure nous montre, c'est le cuirassé d'escadre *Brennus* dans la période si intéressante de l'achèvement à flot. On sait qu'il s'écoule généralement 4 ou 5 ans entre la date de lancement d'un cuirassé et son entier achèvement; c'est que, quand on le met à l'eau, les œuvres vives sont seules terminées. Les œuvres mortes sont seulement rivées à faux frais, la cuirasse ni la machine ne sont en place ni naturellement l'artillerie qu'on n'embarque qu'en dernier lieu. Il ne ressemble guère à un navire alors et il est bien difficile de se faire une idée de l'aspect qu'il aura lorsqu'il sera terminé et qu'il pourra s'élancer vers la haute mer.

A voir ces ouvertures béantes dans la coque, on dirait plutôt un vieux bâtiment qu'on démolit. On enlève ainsi les tôles pour faciliter l'embarquement du matériel et parce qu'il faut les river par-dessus la cuirasse après que celle-ci est mise en place. Sur le pont c'est un dédale d'échafaudages, de bureaux, d'ateliers, de forges provisoires ; des machines locomobiles distribuent la force motrice nécessaire aux machines-outils. Depuis les profondeurs caverneuses jusqu'en haut c'est un vacarme assourdissant de coups de marteaux à river, de grincements de machines à percer, de ronflements de tuyaux, de soufflets de forge et de courroies de transmission. Ce n'est pas un navire, c'est une usine cyclopéenne en activité. Plusieurs centaines d'ouvriers donnent la vie à tout cet apparent désordre. Tout autour du monstre rouge c'est une ceinture de pontons, de chalands, de radeaux, de grues flottantes qui apportent l'une après l'autre les pièces qui le compléteront.

Le *Brennus*, qu'on a construit à Lorient au chan-

tier de Caudan, sur la cale voisine de celle où fut construit le *Hoche*, était resté plusieurs années commencé et interrompu. A cette époque on avait ralenti beaucoup la construction des grands navires pour reporter l'activité des chantiers sur les torpilleurs. Depuis, le *Brennus* a été repris sur un plan nouveau dû encore à M. l'ingénieur Huin et on espère que dans deux ans il pourra rallier l'escadre.

Son artillerie principale sera disposée tout autrement qu'à bord du type *Marceau*: il aura deux pièces de 34 centimètres accouplées dans une tourelle cuirassée fermée à l'avant et une autre pièce de 34 dans une tourelle cuirassée fer-



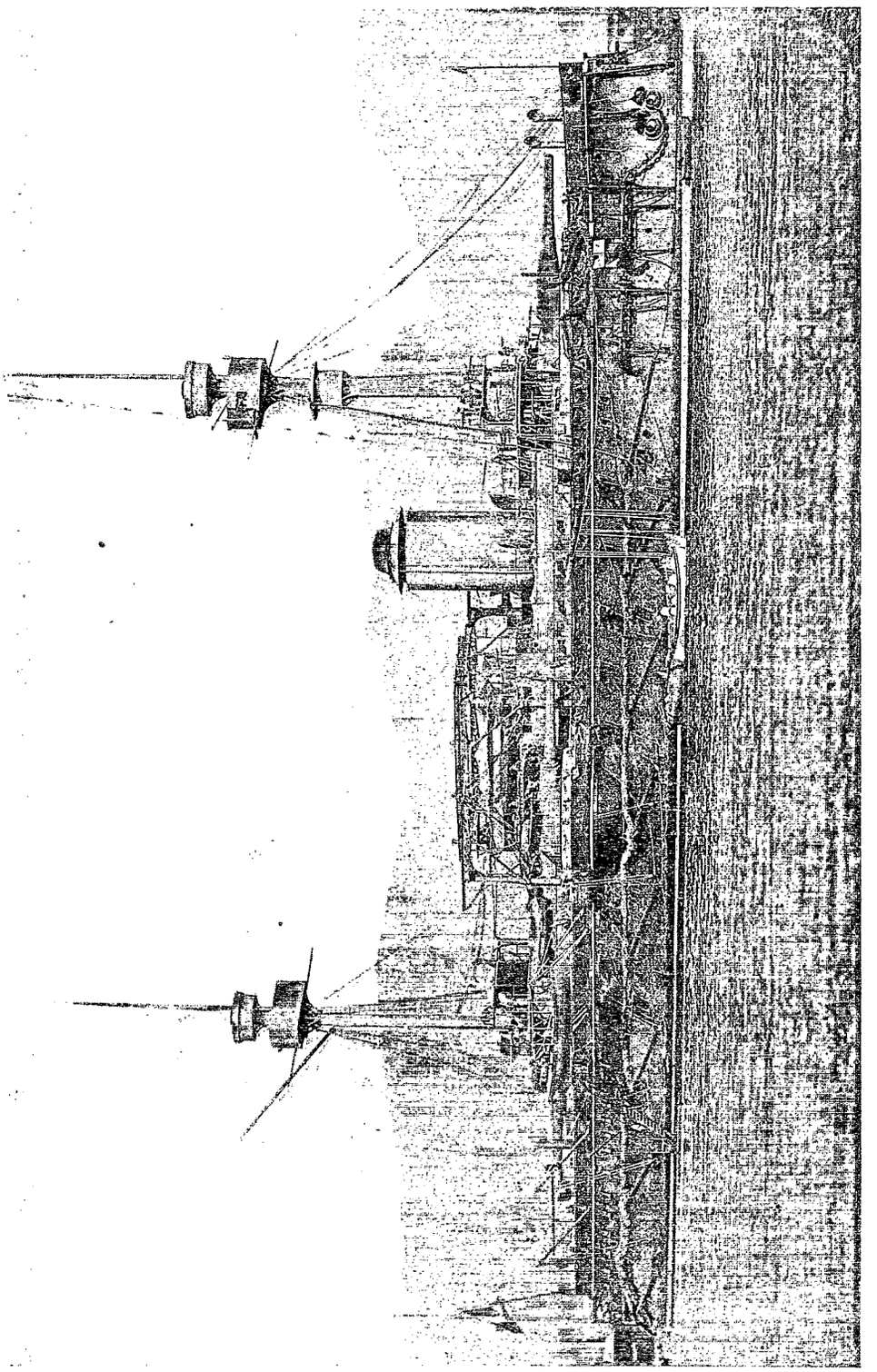
La Marine Française de guerre. — Cuirassé d'escadre, le *Charles-Martel*, en construction sur cale.

mée à l'arrière. La coque est entièrement en acier doux et en acier chrômé à l'exception de l'étrave et de l'étambot qui sont en fer forgé.

Une troisième gravure enfin nous montre un cuirassé en construction sur chantier. C'est le *Charles Martel*, qui ne sera prêt que dans cinq ou six ans. Le lecteur voit ainsi dans ce numéro les trois étapes principales du navire : l'état d'armement définitif avec le *Marceau*, la période d'achèvement à flot avec le *Brennus* et la période de construction sur cale avec le *Charles Martel*.

L'œil, ici, est frappé tout d'abord par la grandiose et étrange architecture de ce portique qui a l'air de précéder une salle fabuleuse, un palais de titans dont les profondeurs vont se perdant dans l'éloignement. C'est la membrure du colosse

et c'est vers l'avant que nous sommes placés pour le considérer. Sur cette membrure puissante le bordage d'acier va s'appliquer, constituant la coque extérieure; en dedans, un vaigrage, également en acier, revêtira cette membrure, constituant ainsi une deuxième coque à l'intérieur de la première et séparée d'elle par l'épaisseur de la membrure. Enfin le vide ainsi compris entre les deux coques est divisé en un très grand nombre de cellules étanches. Si l'on ajoute à cette



LA MARINE FRANÇAISE DE GUERRE. — Le *Marceau*, cuirassé d'escadre.

garantie de sécurité les nombreuses cloisons étanches longitudinales et transversales qui diviseront plus tard cette coque, on voit combien les précautions les plus compliquées sont bien prises pour la mettre à l'abri de l'invasion de l'eau.

Pourtant, d'autres précautions existent encore. Dans toutes ces cellules, dans tous ces compartiments, courent des tuyaux de drainage et collecteurs qui aboutissent à de puissantes pompes mues par la machine du navire et qui peuvent aspirer et rejeter plusieurs milliers de litres d'eau

à la minute. La flottabilité du bâtiment, même après des déchirures terribles, est ainsi assurée, par cet ensemble de précautions, aussi complètement que les prévisions humaines peuvent assurer quelque chose.

Tel est l'admirable système de construction des navires modernes. Nous sommes loin des vaisseaux de l'ancienne flotte qui, n'ayant ni double coque ni compartiments étanches, ni moyens d'épuisement suffisants, coulaient bas pour une simple voie d'eau.

BRUN.

LE BOULET D'OR

NOUVELLE

(Suite et fin).

VI

Le sous-lieutenant Julien Loiseau ne se doutait guère, en venant passer au pays son congé de quinze jours, qu'il s'éprendrait de l'héritière d'un nabab.

S'il avait pu le prévoir, il se serait épargné — bien à tort — cette prétention excessive. Celui-là n'était pas de ces coureurs de dot qui comptent sur leur prestige pour tourner la tête aux filles des millionnaires.

Julien s'éprit, à première vue, de miss Suzanne et, comme les Morton ne lui semblaient pas des personnages trop au-dessus de lui, il ne fit rien pour chasser de son cœur un sentiment qu'il éprouvait pour la première fois et qui lui apportait un bonheur inconnu.

Tout d'abord, naturellement, sans s'y appliquer, il s'empara du père. James, droit et simple, sympathisa de suite avec cette droiture et cette simplicité.

Chose curieuse, le sous-lieutenant Loiseau, qui n'avait jamais fait grande causette avec les jeunes filles, trouvait toujours matière à jaser devant Suzanne.

Il est vrai qu'il y était encouragé par des yeux d'où se dégageait un courant de sympathie irrésistible.

La première semaine, ce fut de l'enivrement pour ce néophyte de l'amour. Il se laissait aller à ce courant qui nous a tous pris, tant que nous sommes, et entraînés sur le fleuve Idéal, aux rives enchanteresses, aux horizons infinis.

Mais la cruelle réalité s'imposa, implacable. Son congé allait expirer ; le devoir le rappelait en Afrique, un devoir auquel il ne pouvait faillir.

Reverrait-il jamais ces étrangers qui, eux aussi, ne tarderaient pas à se remettre en route, tout là-bas, au bout du monde?

Et cette idée le rendait si sombre, quand il se trouvait en face de lui-même, que la mère Loiseau lui dit un matin :

— Eh bin, fiston, qué qu't'as? Tu t'ennuies, p't'être bin, auprès de ta mémé.

— Oh ! grand'mère, peux-tu dire des choses pareilles ! Tous mes congés, je viendrai les passer auprès de toi.

— Surtout si la petite Morton est là !

Elle y voyait encore clair, la maman Loiseau ! Elle n'entendait pas moins bien, et sans avoir l'air de regarder, ni d'écouter, elle avait tout compris.

Elle embrassa son fiston, lui posa la main à la place du cœur :

— C'est là qu'ça t'tient, pas vrai?

Un flot de larmes monta aux yeux de Julien.

— Grand bêta, fallait m'en parler pus tôt. J'en aurions touché un mot à Marie.

— Ne fais pas cela, grand'mère !

— Pourquoi pas. Y n'sont pas déjà si riches, les Morton !

Julien lui fit promettre de lui garder son secret ; il verrait..., il réfléchirait..., il était assez grand pour faire ses affaires lui-même.

Ce fut seulement la veille de son départ, qu'il se décida à attaquer miss Suzanne pendant une courte absence des parents.

— Mademoiselle, je ne suis encore qu'un bien petit officier de l'armée française, mais il faut dire que, moins heureux que la plupart de mes collègues, j'ai dû sortir du rang. Mes parents étaient de pauvres ouvriers. Ils n'ont pu me faire donner qu'une instruction primaire. Au régiment, je me suis remis à l'étude et j'ai regagné ainsi le terrain perdu par la force des choses. Devant moi, j'ai l'avenir de tout bon soldat qui sait bien qu'en faisant son devoir, il n'arrivera jamais à la fortune. Mais est-il nécessaire d'être riche pour être heureux. Je ne le crois pas.

Il fléchit le genou devant elle.

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder votre main?

— Oui, Julien.

Ce oui, aucune jeune fille ne le prononça de meilleur cœur.

L'arrivée de Mme Morton mit fin au duo si bien commencé. Julien n'eut que le temps de dire à Suzanne :

— Demain matin, je parlerai à monsieur votre père.

Cette seconde démarche — malheureusement indispensable — l'inquiétait, à cause du changement qui s'était opéré tout à coup dans le caractère du père Morton. Depuis deux jours, le brave homme se renfermait chez lui et paraissait préoccupé. Julien avait même appris qu'il s'était refusé à recevoir ses deux sauveteurs. Il tenait ce détail de sa grand'mère, qui le tenait de la bonne. Le lendemain matin, comme il se disposait à aller affronter l'Américain, Mme Morton entra chez sa nourrice.

— J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, leur dit-elle. Nous partons, ce soir. James le veut et il a malheureusement raison.

Et tout d'une haleine, Marie raconta leurs dé-

boires de millionnaires sacrifiés à la curiosité publique. Elle révéla le vrai nom de son mari et, tendant le *Rapide* à Julien :

— Voyez, monsieur, s'écria-t-elle, combien on est méchant pour nous! Comme si ce n'était pas honorable pour James d'avoir eu des débuts aussi durs!

Et pendant que Julien, pâle de colère et de chagrin contenus, prenait connaissance de l'article, elle supplia nounou de partir avec eux, de les accompagner dans le midi de la France où ils passeraient la saison froide.

Mais la mère Loiseau se trouvait bien trop vieille pour quitter son village. Alors, Marie lui annonça qu'on lui ferait construire à Dammarie une gentille maison où elle ne manquerait de rien.

Quand Julien eut achevé sa lecture, il fronça les sourcis, prit son képi, embrassa sa grand'mère, salua Mme Balderby et sortit sans vouloir dire où il allait.

VII

A la même heure, le nabab consentait enfin à recevoir le vicomte de Parnière et le baron de Laigreval, qui s'étaient présentés ensemble.

— Bonjour, messieurs, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite matinale?...

Contran montra, avec un geste méprisant, le *Rapide* laissé sur la table.

— Nous avons lu cette infamie, et nous venons nous mettre à votre disposition pour vous servir de témoins dans cette affaire.

— Bien joué! pensa James. A mon tour, maintenant.

Et leur tendant à chacun une main :

— Mes amis, leur dit-il, contre qui voulez-vous que je me batte? Contre monsieur de Manillon? Mais c'est un charmant homme! Il n'a jamais écrit que du bien de moi. D'ailleurs, il n'y a rien dans cet article qui ne soit absolument vrai. C'est positif que j'ai tué des porcs à mes débuts, pour le compte de l'*Union Stock Yards* de Chicago.

Cette confession parut consterner les cousins, qui avaient cru à une abominable « fumisterie » de reporter.

— Cela vous étonne, messieurs. C'est pourtant la vérité. Vous pouvez le dire à vos nobles parents qui ne manqueront pas — du moins, je l'espère pour leur dignité — de vous retirer un consentement donné à l'aventure. Adieu, messieurs.

Et, leur tournant le dos, il les planta là.

Un instant après le départ de ces messieurs, arrivait le sous-lieutenant Loiseau. Il venait mettre son épée au service de James Balderby.

— Mais il n'y a pas d'injure, dit le nabab. Tout cela est exact d'un bout à l'autre. Je ne m'appelle pas Morton, mais Balderby, et j'ai tué des porcs dans ma jeunesse. J'en ai tué beaucoup.

Il se mit à rire, de son bon gros rire d'homme qui n'a rien à se reprocher.

Julien ne riait pas, lui!

— Tout va bien, dit-il, du moment que vous ne vous considérez pas comme offensé par cet article. Au fond, je suis de votre avis. Tous deux, nous sommes partis du bas de l'échelle sociale; nous nous comprenons.

— Avec cette différence que vous avez pris le sentier de la gloire et moi, le grand chemin de la fortune. Il est vrai qu'en Amérique, nous n'avons pas besoin de gloire.

Julien changea de conversation.

— Je venais également vous rappeler, monsieur Balderby, que mon congé expire après-demain. Il me faut donc reprendre, dès ce soir, le chemin de l'Afrique. Je viendrai vous faire mes adieux dans l'après-midi.

— N'y manquez pas, jeune homme, dit Balderby avec affabilité.

Julien s'éloigna de la villa Morton sans jeter un regard en arrière.

C'était la première fois qu'il battait en retraite devant un ennemi supérieur en nombre. Que pouvait-il contre deux cent cinquante millions!

Il était à peine sorti que Suzanne rejoignait son père au salon.

— Mon Dieu! fit James en l'apercevant, comme tu es défaite, ce matin! Qu'as-tu donc?

— Rien, père.

— Cela te contrarie de quitter ce joli pays?

— Non, père.

Et comme il se taisait, visiblement soucieux, elle s'écria :

— Pourquoi me faire attendre ainsi, père? Tu as quelque chose à me dire et tu ne me le dis pas... Ce n'est pas gentil, père.

— Moi? par exemple! Je ne sais pas seulement de quoi tu veux parler.

Elle fondit en larmes.

— Allons! fillette, explique-toi: qu'est-ce que tu attendais de ton père, qui t'aime bien et dont l'unique désir est de te voir heureuse comme tu l'as toujours été, jusqu'à ce matin?

Après une hésitation :

— Monsieur Julien... ne t'a pas... parlé de moi?

— Pas du tout!

— Oh! c'est mal. Pourquoi m'a-t-il trompée ainsi?

— Il t'a trompée, le sous-lieutenant Loiseau?

— Je crois bien! il devait te demander ma main!

— Ta main!!

James Balderby sauta en l'air et agita violemment son bras droit.

— Comment! tu songes à nous quitter... si jeune! tu consentirais à épouser un Français!... un soldat d'Afrique!... Tu le suivrais au désert et tu nous planterais là, comme si nous avions une ribambelle d'enfants pour nous consoler!

Elle lui ferma la bouche avec ses jolies mains et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Père, je l'aime ! Ce n'est pas ma faute, je l'aime !
— Mais il ne t'aime pas, lui !
— Si. Seulement...
James prit un air terrible.



Il plongeait le couteau d'un mouvement raide d'automate, puis le retirait fumant (Voir page 222).

— Seulement, s'écria-t-il avec rage, il ne voudrait pas épouser la fille d'un tueur de porcs. Mon Dieu ! que ces Français sont donc arriérés ! Ils mangent tous du porc et ils trouvent que c'est ravalant de le tuer ! Eh bien, oui, j'en ai tué, et, s'il le fallait, j'en tuerais encore ! Il n'y a pas de sot métier.

Il arpentait le salon avec des allures de bête féroce en cage.

A chaque fin de phrase, son tic lui revenait et ses yeux s'injectaient de sang.

— Père, lui dit-elle, si Julien m'a trompée, ce n'est pas pour ça. C'est à cause de... tes millions.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

Le sous-lieutenant Loiseau tint parole à James Balderby. Il vint lui faire ses adieux, accompagné de sa grand'mère.

Qu'il avait changé en quelques heures ! A le voir si pâle, les yeux cernés, le front plissé, on eût juré qu'il sortait de maladie.

— Monsieur Loiseau, lui dit James, je désirerais avoir avec vous un entretien particulier.

L'aïeule tressaillit de bonheur. Elle échangea avec Marie un regard d'intelligence.

Le nabab fit entrer Julien dans son cabinet de travail.

— Vous avez oublié, ce matin, jeune homme, d'éclairer votre lanterne.

Julien rougit violemment.

— Oui, répéta Balderby, *d'éclairer votre lanterne*. J'admire cette expression qui a passé en proverbe. C'est ainsi que votre Florian a égalé, pour une fois, votre génial La Fontaine. Comme vous voyez, je ne suis pas trop ignorant pour un ancien tueur de porcs.

Ce disant, il était agité d'un tremblement nerveux.

Julien comprit l'allusion.

— Je vous ai offert mon épée, monsieur Balderby, dit-il. C'est ce que j'ai de plus précieux.

— Merci, monsieur Loiseau ; mais... est-ce tout ce que vous aviez à me dire, ce matin ?... N'aviez-vous pas une demande à me faire ?...

Un père ne saurait se sacrifier davantage !... Julien lui saisit les mains, et d'un ton de profonde reconnaissance :

— Monsieur Balderby, j'ai entendu dire qu'il était d'usage en Amérique de ne pas doter les filles. Aussi j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Suzanne.

James ouvrit la porte, appela Suzanne qui accourut, suivie de sa mère et de Nounou.

— Embrasse ton fiancé, lui dit-il. Il est digne d'entrer dans la famille de James Balderby.

JULES MARY.



Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

HÉLÈNE FOURMENT, SECONDE FEMME DE RUBENS



Portrait d'Hélène Fourment. — Peinture de Rubens. — Musée de La Haye. — Gravure de Clément Bellenger.

Nous n'apprendrons rien à personne en constatant que Pierre-Paul Rubens fut un maître, aussi bien dans le portrait que dans les grandes compositions décoratives, où il excelle, et dont il emprunte le sujet tour à tour à la mythologie et à la religion.

En dehors des nombreux portraits qu'il a exécutés sur commande, on en connaît une trentaine environ où il s'est représenté lui-même, où il a également représenté, avec ou sans leurs enfants, les deux femmes qu'il a successivement épousées — et aimées pareillement, — Isabelle Brandt et Hélène Fourment.

C'est en 1609, à l'âge de trente-deux ans, qu'il

épousa la première. Il en avait eu deux fils et avait vécu dix-sept ans avec elle, en parfaite harmonie, quand il eut le chagrin de la perdre, en 1626. Il se remariait, en 1630, avec une jeune fille de seize ans, Hélène Fourment, qui lui donna quatre filles et un fils, et qui lui survécut.

Il n'est guère de musée qui ne possède au moins un portrait de chacune d'elles, mais ceux d'Hélène Fourment sont plus nombreux, et les toilettes dont elle est parée sont beaucoup plus riches.

Les plus importants, parmi les portraits d'Isabelle, sont à Munich, à Florence et à La Haye. On en trouve deux à Munich : dans le premier, qui peut passer pour un des chefs-d'œuvre de Rubens, l'artiste s'est représenté lui-même, assis à côté d'Isabelle, sous une treille, et lui tenant la main (1); dans le second, elle est accompagnée d'un de ses fils. A Florence, elle est dans toute la fleur de sa jeunesse, heureuse, le teint rosé, souriante, un livre entre ses mains. On la voit à Londres, à La Haye, décolletée, avec une chaîne d'or au cou, mais dans une toilette relativement simple.

Remarié avec Hélène Fourment, Rubens s'est représenté à son tour avec elle et le fils qu'elle lui a donné, dans un tableau fort curieux que possède la Pinacothèque de Munich. Bras-dessus bras-dessous, dans leur jardin d'Anvers, les deux époux se promènent, ravis, traînant un petit blondin vêtu de rouge. Toujours à Munich, on les revoit, mais assis : Hélène porte sur ses genoux un bébé.

Quant à Hélène seule, il l'a peinte une vingtaine de fois, toujours dans des toilettes luxueuses, et toujours décolletée. Tantôt elle porte, comme à Dresde, une robe de soie noire à manches vertes, et tantôt une robe de satin broché d'or, dont les manches de mousseline sont bouffantes. Ici elle est représentée nu-tête; là, coiffée d'un de ces grands chapeaux de feutre que nous avons revus, dans ces dernières années, à la mode; ailleurs, enfin, comme dans le tableau du musée de La Haye, dont nous donnons la gravure, un béret de velours noir à plumes blanches est coquettement posé sur ses cheveux.

Yves Masson.

LES ARMES DE FRANCE

A propos d'un très récent conflit au sujet des armoiries des Bourbons et des Orléans (2), nos lecteurs ont pu se demander quelle portée historique ou héraldique pouvaient avoir des discussions exprimées dans la langue des blasonneurs anciens.

Relégué aujourd'hui parmi les jargons oubliés, l'idiome pittoresque des hérauts d'armes n'a plus chez nous que des traducteurs bien souvent malhabiles; et, pourtant, l'histoire de France, les généalogies et le langage lui-même éclaireraient leurs origines et leurs particularités aux rayons obscurcis de l'antique science.

Sans nous préoccuper ici des contestations que soulèvent des questions d'ordre plutôt privé, il nous paraît utile d'expliquer ce que l'on entend par *Armes de France* et quelles sont les diverses catégories de blasons attribués aux familles princières de la maison royale.

I. — Les Fleurs-de-Lys

On a rangé la *Fleur-de-Lys* dans les attributs végétaux et le Lis de jardin, qui n'a jamais rien eu de commun avec elle, est devenu un emblème favorisé ou séditieux, suivant les fluctuations politiques. On a fait à la plus belle fleur de nos parterres un ridicule procès de tendance, sans se douter que l'on commettait envers elle une grossière méprise.

La Fleur-de-Lys n'est pas une fleur. C'est un motif de décoration, une figure artificielle, dérivée du fer des javelots gaulois munis de leur douille et de deux crochets. Des rois francs en ornaient leur sceptre, sans songer à autre chose qu'à l'enjoliver et des quantités de familles européennes, dont l'origine est cependant bien modeste, se sont prévalues à tort d'une prétendue concession royale, parce que la Fleur-de-Lys s'est rencontrée dans leurs armoiries.

Louis VII le Jeune est le premier roi français qui ait adopté, à une époque où chacun s'attribuait des emblèmes héraldiques, un Ecu d'*azur* semé *de Fleurs-de-Lys d'or*, qui devint, à dater de ce jour, le symbole de nos monarques. (*France ancienne*).

C'est en 1180, pour le sacre de Philippe-Auguste, son fils, que Louis VII, surnommé *Ludovicus Florus*, fit broder ses nouvelles Armes sur les draperies dont on avait solennellement revêtu les édifices de la capitale. La *Flor de Loys*, comme on disait alors, n'a donc jamais fleuri que dans l'imagination d'un roi; et elle n'est qu'un *phéon* ou fer de lance, un peu idéalisé pour les besoins de la décoration héraldique. Aussi, et pour attirer l'attention sur cette orthographe si éminemment logique, devrait-on l'écrire en un seul mot invariable, en se réclamant du verbe *fleurdelyser*, que les dictionnaires laissent malheureusement orthographier *fleurdeliser*. C'est par une erreur analogue que des artistes et des poètes s'obstinent à attribuer aux lis de jardin un Y qui les rehausse à leurs yeux d'une noblesse mieux appropriée, ce semble, à leur majestueux maintien. Mais des siècles ont consacré cette

(1) Voir ce tableau, année 1863, page 313.

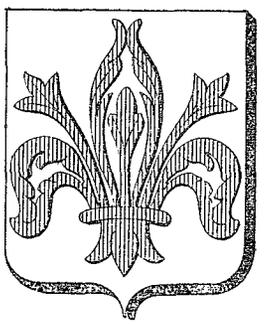
(2) Le duc de Madrid a, en effet, écrit au comte de Paris pour revendiquer la possession exclusive des *Armes de France* qu'il appelle improprement les *Armes pleines des Bourbons*. Les Bourbons n'ont pas d'Armes pleines; nous aurons l'occasion de le démontrer plus loin.

habitude et il sera superflu, sans doute, d'en avoir signalé l'anomalie.

Le fameux Lis de Florence qui, lui, fut une vraie fleur, nous offre, avec ses rinceaux et ses guillochis, l'idéale reproduction du végétal incriminé. Jadis, Florence porta : *de gueules au lis d'argent.*



Après les guerres gibelines et guelfes, les émaux furent intervertis ; on les blasonna : *d'argent au lis de gueules;* et ainsi, — n'en déplaise aux rhéteurs qui y auront vu quelque « image poétique »,



excuse commode des confusions inexpliquées, — devient intelligible le sens du passage de Dante, relatif à sa ville natale :

« *Ton peuple fut glorieux et juste, tant que nos divisions n'eurent point renversé son écu et ensanglanté son lis.* »

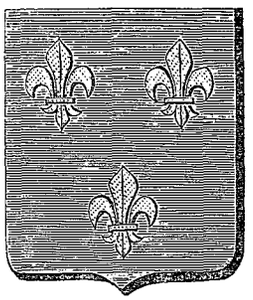
Il faut convenir, d'ailleurs, que les boutonnières fleuries de quelque emblème spontané tentèrent toujours les manifestants politiques.

Les roses d'Angleterre et, sans aller chercher si loin des exemples, les violettes et les œillets ont souvent, sans le briguer, assumé le redoutable honneur d'avoir, comme les lis, une signification sociale ; on a fait entrer les fleurs dans des conspirations ; elles ont présidé des meetings, attiré à ceux qui les arboraient des ovations chaleureuses ou de désagréables horions. Et pourtant la légende est fausse, qui leur servait de fondement et elles n'avaient même pas la compensation, ces fleurs d'un Loys ou de tel autre prétendant, de masquer parfois, comme, par exemple, celles de rhétorique, une idée redoutable sous la grâce de leur aspect.

II. — Les Armes de France.

Ainsi, les Armes *des Rois* de France se blasonnèrent primitivement en ces termes : *d'azur, semé de fleurs-de-lys d'or sans nombre.*

Mais Charles V réduisit à *trois* le nombre de ces emblèmes et, depuis le XIVe siècle, ses successeurs sont demeurés fidèles à sa tradition.



L'expression *Armes de France* subsiste-t-elle aujourd'hui dans notre histoire nationale?

— Non, si on entend par là les Armes *de la nation française*, qui n'a officiellement que des *drapeaux*. On a bien essayé de traduire ces étendards sous une forme héraldique en inventant un écu *tiercé en pal d'azur, d'argent et de gueules* (bleu, blanc et rouge). Mais ce n'est plus, à proprement parler, du *blason*.

Le seul *Roi de France* aurait donc droit aux trois fleurs de lys de Charles V, *sans brisures*, c'est-à-dire aux *armes pleines* ou *primogènes* de la monarchie.

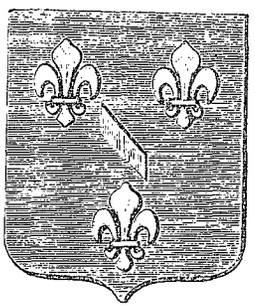
III. — Les Brisures.

Les *Brisures* sont des pièces ajoutées aux *Armes primogènes*, pour désigner et différencier celles des cadets ou des branches collatérales.

Un assez grand nombre de *meubles* du Blason en tiennent lieu.

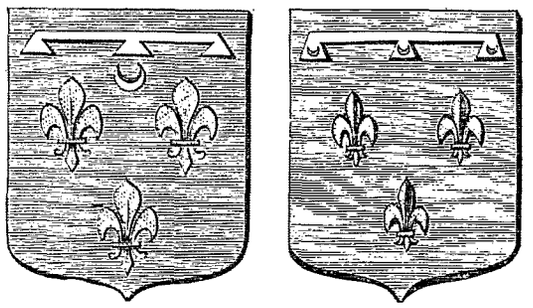
Énumérons donc les principales *Armes Brisées* de la Maison Royale de France.

Bourbon : *de France* (d'azur à trois fleurs-de-lys d'or) *brisé d'un bâton de gueules péri en bande* (petit galon rouge posé obliquement au centre de l'écu).



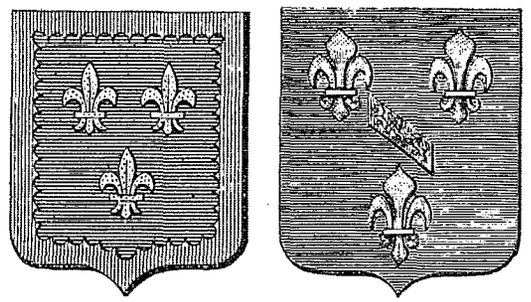
Orléans : *de France, brisé en chef d'un lambel d'argent* (cravate blanche à trois pendants).

Une seconde brisure, et même une troisième et une quatrième, peuvent parfois charger ensemble les mêmes Armes pleines.



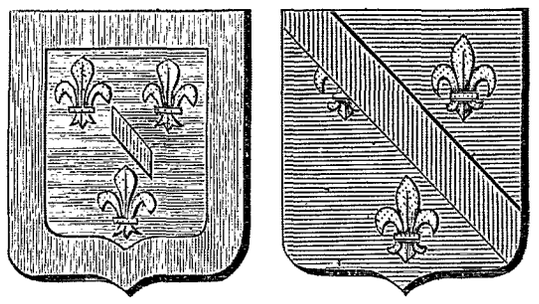
ORLÉANS-VALOIS : d'*Orléans* (d'azur à trois fleurs-de-lys d'or, accompagnées en chef d'un lambel d'argent) surmontant un croissant du même (deux brisures).

ORLÉANS-ANGOULÊME : d'*Orléans* (1re brisure) chaque pendant du lambel chargé d'un croissant d'azur (2e brisure).



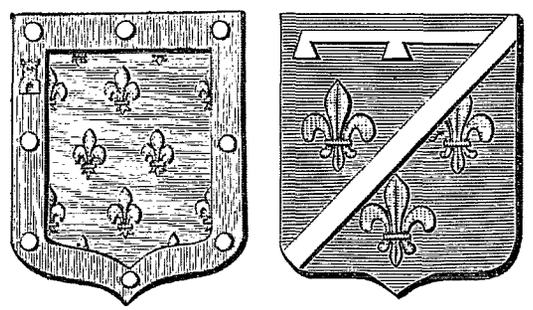
BOURBON-ARTOIS : *de France*, à la bordure engrêlée de gueules.

BOURBON-BEAUFORT : *de Bourbon*, le bâton de gueules chargé de trois lionceaux d'argent.



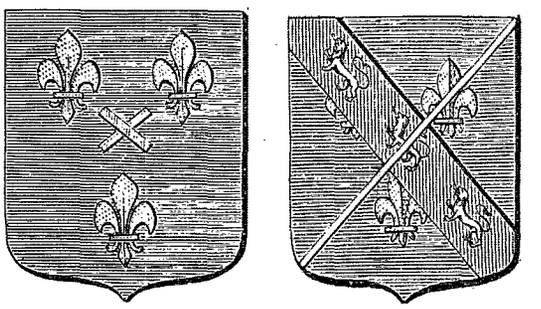
BOURBON-CONDÉ : *de Bourbon*, à la bordure de gueules.

BOURBON-VENDÔME : *de France*, à la bande de gueules.



ALENÇON-PERCHE : *de France ancien* (d'azur semé de fleurs-de-lys d'or) à la bordure de gueules, chargée de huit besants d'argent (*Alençon*) *brisé* d'un château d'or à dextre de la bordure (3 brisures).

ORLÉANS-LONGUEVILLE : *d'Orléans*, brisé d'une cotice en barre d'argent.



BOURBON DE BASIAN : *de France*, au bâton d'or péri en barre (1re brisure) surmonté en sautoir d'un autre de gueules mis en bande (2e brisure).

LIGNY DE BONNEVAL : *de Bourbon-Beaufort*, brisé d'un filet d'argent mis en barre (*bâtard de Beaufort*).

Les Armes des Rois de France seraient donc entrées dans le domaine de l'archéologie historique, jusqu'au jour où une monarchie rétablie en France leur susciterait un possesseur nouveau.

Tant que cette hypothèse n'est pas réalisée, personne, héraldiquement du moins, n'a le droit d'arborer les Armes pleines de Charles V et les princes des familles ayant régné sur la France sont astreints à conserver leurs Armes brisées respectives, telles que les enregistrèrent les anciens armoriaux.

P.-B. GHEUSI.

L'EXPLORATEUR MIZON

Depuis que les grands explorateurs Barth, Livingstone, Stanley nous ont fait connaître les merveilles du mystérieux continent noir, le cœur de l'Afrique exerce une attraction irrésistible sur les caractères énergiques, à l'étroit au milieu de notre Société trop civilisée. Mizon est un de ces esprits aventureux qui ont subi les effets de cette magnétique influence et, par les qualités de courage, de décision et de fermeté qui lui sont propres, comme par les résultats du beau voyage qu'il vient d'accomplir, il se place au premier rang parmi ceux de nos compatriotes qui ont porté au loin le rayonnement de la patrie française.

M. Mizon a ramené à Paris M. Félix Tréhot, qui a fait l'office de fourrier dans son expédition et qui lui a rendu de grands services, les deux Arabes dont il est parlé dans ce récit, le shérif et Ahmed, qui furent ses interprètes, et enfin la petite négresse S'Nabou. Jolie, en tant que noire, les dents blanches comme du lait, l'œil noir, vif,

pétillant de malice et d'esprit, S'Nabou a eu à Paris un succès fou. Les journaux ont relaté ses réparties, qui sont toutes exactes. Elle a pour « Commandant » une affection sans bornes. Elle le suit partout, à la Société de géographie, au Conseil municipal, où son grand ami est reçu avec pompe. Les femmes, dont elle est le jouet ou l'idole, la comblent de gâteaux et de caresses. Le président du Conseil municipal lui a passé autour du cou un collier d'or ciselé; elle a remercié avec deux gros baisers. Mais depuis, combien de cadeaux n'a-t-elle pas reçus? Le dénombrement en serait difficile. Une vingtaine de poupées de toutes dimensions, dont une avec une tête de négresse qu'elle a trouvée horrible et dont elle n'a pas voulu, des bijoux pour une somme de 1.500 francs, deux douzaines de boîtes à musique, des chapeaux et des calottes de velours brodés d'or, des robes de soie. En un mois sa garde-robe s'est emplie pour le reste de ses jours. Et S'Nabou, radieuse dans ses atours nouveaux, ne cesse de s'arrêter avec admiration devant toutes les glaces qui lui renvoient sa beauté d'ébène.

Nous avons demandé au lieutenant de vaisseau Mizon des détails inédits sur les péripéties de son expédition, sur son séjour dans les deux grandes villes de l'Adamaoua, à Yola et à Ngaoundéré; il nous les a fournis circonstanciels et précis, et nous allons essayer de les résumer.

Mizon partit il y a vingt-deux mois, et se rendit directement au Niger. Il devait remonter le grand fleuve de la côte occidentale de l'Afrique



S'Nabou.

jusqu'à son affluent, la Bénoué, qui le conduisait ensuite dans l'Adamaoua. Le delta et les rives du Niger sont soumis à la très puissante Compagnie Royale anglaise. L'officier français, dont les projets étaient connus, éprouva, dès le premier jour, la mauvaise humeur des Anglais. On devine de quelle manière cette mauvaise humeur a pu se traduire, et comment les Anglais,



Le lieutenant de vaisseau Mizon.

dans les luttes commerciales qu'ils engagent avec leurs rivaux, respectent les prescriptions du traité de Berlin et du droit des gens. Mizon fut attaqué à l'embouchure du Niger par des noirs, qui, loin d'être châtiés, reçurent des cadeaux des agents de la compagnie. Blessé grièvement par une balle à la cuisse, il fut soigné, il est vrai, par des médecins attachés à la Royal Niger Company; mais lorsque la guérison, que ceux-ci n'attendaient pas si prompte, lui permit de se remettre en route, il ne fut pas au bout de ses peines. Ses ennemis — il est difficile de leur donner un autre nom — multiplièrent sous ses pas les obstacles. Prétextant qu'ils étaient propriétaires — ce qui est faux — des deux rives du fleuve, ils l'empêchèrent de faire du bois dans la brousse pour alimenter la machine de sa chaloupe à vapeur. Le charbon lui fut livré à des prix fous; mais on le fit manquer de vivres. Un accident étant survenu à la chaudière, un mécanicien anglais le répara en appliquant une plaque de fonte percée de trous imperceptibles, qui, à un moment donné, devait fatalement amener une explosion. Enfin, on fit si bien, qu'il manqua la crue de la Bénoué et qu'il fut, pendant de longs mois, immobilisé dans le Niger.

Quand les eaux le permirent, Mizon, dont les difficultés et les périls n'avaient fait que tremper la vertu, remonta la Benoué. Il parvint à Yola, où l'attendaient de nouvelles embûches.

On était au 20 août 1891. « Un soldat nous fait signe de nous arrêter, a-t-il écrit dans son journal du bord qu'il nous a communiqué. Puis, plusieurs indigènes montent une des pirogues, pour venir nous examiner de plus près. Le shérif qui m'accompagnait retrouva une de ses anciennes connaissances. Cette circonstance nous sauva. Nous apprîmes de lui que le sultan d'Yola avait été mis au courant de notre arrivée par l'agent anglais Mac-Intosh. Celui-ci lui avait fait des cadeaux, puis lui avait dit que nous apportions des armes pour donner à un sultan de ses ennemis. C'était notre arrêt de mort. Nous aurions débarqué sans crainte et les Patani nous massacraient, moi et ma petite escorte. Renseigné sur les agissements de Mac-Intosh, je puis faire échouer le complot.

« Je fis demander par l'ami du shérif une entrevue avec le sultan pour me disculper de ces outrageantes calomnies.

« Le sultan me fait répondre qu'il se rend à la mosquée pour la prière du matin, et qu'ensuite il nous recevra. Vers deux heures arrivent des chevaux. Nous les montons, en marins, et un peu ballotés sur ces bêtes fringantes, nous allons attendre chez le cadi que le sultan ait fini ses prières. Au bout d'une demi-heure, des coups de fusil éclatent de toutes parts ; les rues sont encombrées d'hommes et de chevaux ; c'est la suite du sultan qui l'accompagne dans le trajet de la mosquée au palais. Au milieu de la grande place qui précède le palais, de style égyptien, se dresse une tente sur des tréteaux recouverts de tapis de cheval. Le sultan Zoubir y prend place pour nous donner audience. Tout autour se rangent des soldats armés de cuirasses, de brassards et de lances qui ont appartenu à nos anciens chevaliers et que, dès le dix-septième siècle, des traîquants ont transportés dans ces régions.

« Le sultan est accroupi à la turque, sur une simple natte. Un turban bleu entoure sa tête ornée d'une longue barbe blanche ; il est vêtu d'une robe blanche, très propre, sur laquelle se détachent des broderies également blanches. Un burnous de drap écarlate, bordé d'un galon d'argent, couvre ses épaules. Devant lui, accroupis sur le sable, sont ses ministres, au nombre de dix. Nous nous asseyons au même rang qu'eux. Je fais au sultan les souhaits d'usage et je lui explique le but de mon voyage.

« Le sultan, appuyé sur un coude, fait, avec ses doigts, des petits trous dans le sable. Quand il en a formé un triangle, sa figure noire s'illumine et il contemple son ouvrage avec une joie d'enfant. Il ne m'a peut-être pas entendu, car il se relève, essuie ses yeux qui pleurent continuellement et, me désignant de sa longue main : « Pourquoi viens-tu apporter des armes à mon ennemi? Et toi, désignant Ahmed, mon second arabe qui m'a servi d'interprète, tu as été le serviteur de mon pire ennemi ; l'empereur du Sokoto ; toi, shérif, qui es musulman, mon frère, pourquoi conduis-tu ces deux étrangers chez mes ennemis? »

« Je dis d'Ahmed qu'il est musulman. — « Jure, cria alors le sultan, que tu es musulman sur le Coran ! jure que tu es arabe d'Algérie ! » Dix fois Ahmed renouvelle le serment. La séance devient un peu tumultueuse. Le sultan paraît énervé et les vizirs, en bons vizirs, le sont extrêmement. Tous parlent à la fois et bruyamment. — Alors le sultan : « Tout cela, c'est trop de paroles ; silence à tout le monde ! Shérif Ahmed, pourquoi te mettre en colère? »

— Parce que, répond Ahmed, qui, cette fois, crie tout à fait, ces anglais sont acharnés contre nous ; parce que ce chien de marchand Mac-Intosh propage sur notre compte des mensonges, et qu'il a fait blesser mon commandant et tuer Miloud, le fils du grand bach-aga des Ouled Naïd, qui était très versé dans le Coran ».

« Le sultan recommence ses dessins sur le sable. Quand il a terminé son croquis — beaucoup de diplomates ont des manies à peu près semblables — « Je saurai un jour la vérité, dit-il, et malheur à vous si vous m'avez menti ».

« Zoubir est désarmé. Nous discutons affaires maintenant. Il nous autorise à fonder des factoreries et à faire du commerce, se refusant à frapper nos marchandises d'impôts. — « Quand vous ferez une bonne opération, vous me ferez un petit cadeau ; quand vous en ferez de mauvaises, je ne demanderai rien. Enfin, je ne céderai ma terre à qui que ce soit, et si tu m'apportes des cadeaux, ne donnant rien, je ne veux rien recevoir et je les refuse ; mais si tu veux en faire à mes ministres, tu es libre ».

« Nous pouvons nous retirer. Nous remontons à cheval, et, difficilement, j'arrive à la demeure qui m'a été assignée. Je puis enfin ôter ma grande tenue, que je ne suis plus habitué à porter et qui m'étouffe.

« Le sultan ne nous a pas fait empaler ni couper la tête ; c'est un premier résultat. Il ne croit plus qu'à demi à tout ce qu'on lui a raconté, mais il reste fort défiant parce que, l'aphorisme est toujours vrai avant et depuis Beaumarchais : de la calomnie il reste toujours quelque chose.

MARTY.

(A suivre.)

LA CATASTROPHE DE SAINT-GERVAIS

Suite. — Voyez page 227.

Nous avons dit que, suivant MM. André Delebecque, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, et Vallot, l'organisateur d'un observatoire au Mont-Blanc, la cause de la catastrophe de Saint-Gervais était une sorte de lac formé sous la glace. Ce lac, à un certain moment, a rompu les parois de

glace et de neige par lesquelles il était contenu et s'est précipité dans la vallée, où il a exercé les ravages que nous avons décrits.

Il résulte des explications complémentaires que M. André Delebecque a bien voulu nous fournir ainsi que du plan du glacier de la Tête Rousse relevé avec beaucoup de fidélité par M. Vallot, que c'est bien là l'hypothèse qui doit être admise.

« Le 19 juillet, nous écrit personnellement M. André Delebecque, nous sommes montés, M. Vallot et moi, sur le glacier de la Tête Rousse, à la base de l'aiguille du Goûter, à l'altitude de 3.200 mètres.

« Nous étions accompagnés de M. Etienne Ritter, étudiant à Genève, et des guides Gaspard Simond et Alphonse Payot. Voici ce que nous avons constaté: Le glacier de la Tête-Rousse, qui forme un plateau presque horizontal, s'avance, sans surplomb, entre deux arêtes convergentes. A son extrémité il a une inclinaison d'environ 40 degrés.

« Au-dessous du glacier se trouve un couloir rocheux escarpé.

« La partie frontale de ce glacier a été arrachée; à sa place se trouve un espace demi-circulaire, limité en amont par une muraille de 40 mètres de hauteur. L'inclinaison de cette muraille n'atteint pas tout à fait la verticale.

« A la base de cette paroi s'ouvre, dans la glace, une caverne de forme lenticulaire (1). Elle a environ 40 mètres de diamètre sur 20 mètres de hauteur. Entrés dans cette caverne, nous avons trouvé, au fond, un couloir encombré de blocs de glace et, à notre grande surprise, nous avons constaté que ce couloir communiquait avec une vaste cavité à ciel ouvert, dont l'existence n'avait pas été soupçonnée.

« Cette cavité forme un cylindre de 80 mètres de long sur 40 mètres de large et 40 mètres de profondeur.

« Nous pensons, M. Vallot et moi, que ces cavités n'ont pu se former que par la présence de l'eau sous le glacier. De plus, nous avons observé qu'en plusieurs endroits, les parois de ces cavités sont formées de glace polie et transparente, qui dénotent un contact prolongé avec l'eau. Il s'est donc formé un véritable lac intérieur sous le glacier, par l'accumulation des eaux de celui-ci. Les eaux ont été retenues par un seuil rocheux, qui est parfaitement visible au pied du glacier.

« Peu à peu, elles ont miné la croûte de glace qui recouvrait la cavité supérieure; la voûte s'est effondrée, en exerçant sur l'eau une pression énorme, qui a projeté en avant la partie terminale du glacier. Peut-être encore, la simple pression de l'eau a-t-elle occasionné le détachement de cette partie terminale; la croûte de la cavité supérieure aurait alors cédé, n'étant plus soutenue par en bas. Nous estimons que la quantité totale d'eau descendue, est d'environ 100,000 mètres cubes; la quantité de glace arrachée est d'environ 90,000 mètres cubes. »

(1) Nous avons signalé l'existence de cette petite caverne — que le lendemain de la catastrophe nous avons très bien vue depuis Sallanche, — dans notre précédent article. (Voir page 228, ligne 5.)

Les deux plans, établis par M. Vallot, sont très précieux pour suivre les explications que nous a données, plus haut, M. Delebecque. D'après le plan du glacier (fig. 1) nous voyons

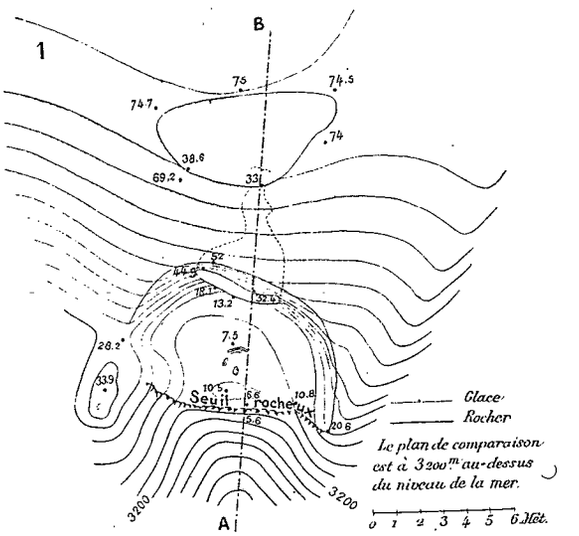


FIG. 1. — Plan de la partie du glacier de la Tête Rousse où s'est produit un lac intérieur.

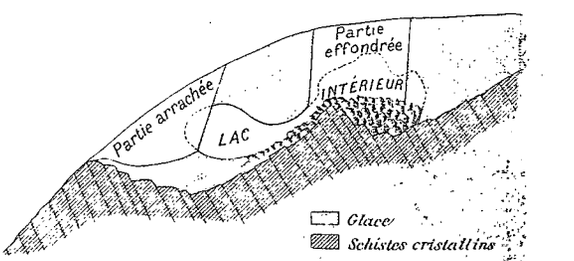


FIG. 2. — Coupe du glacier de la Tête Rousse suivant la ligne A B.

nettement, d'abord, le couloir rocheux escarpé qui descend au-dessous du glacier, et dont la ligne frontale porte le chiffre de l'altitude, 3,200 mètres au-dessus de la mer. Par delà la ligne de rochers (3,220 mèt. 6) qui forme le seuil du glacier, se trouve une sorte de petite plaine, en amphithéâtre, qui n'a guère que 3,206 à 3,210 mètres d'altitude, et qui constitue la « partie arrachée. »

Au fond de l'amphithéâtre se dresse la paroi de glace de 40 mètres de hauteur au pied de laquelle s'ouvre la caverne par où l'eau a fait irruption. Puis, on suit le couloir et on arrive à la cavité supérieure, c'est-à-dire à la « partie effondrée ».

Le second dessin, celui qui représente la coupe du glacier de la Tête Rousse (fig. 2) donne la physionomie du glacier qu'on aurait, si on le tranchait, dans le sens longitudinal, en deux

moitiés. A gauche se trouve la partie arrachée. Une ligne indique la place que devait occuper le lac. Au fond de la partie effondrée, les rocailles marquent les énormes blocs de glace dont les explorateurs ont constaté la présence et la signification.

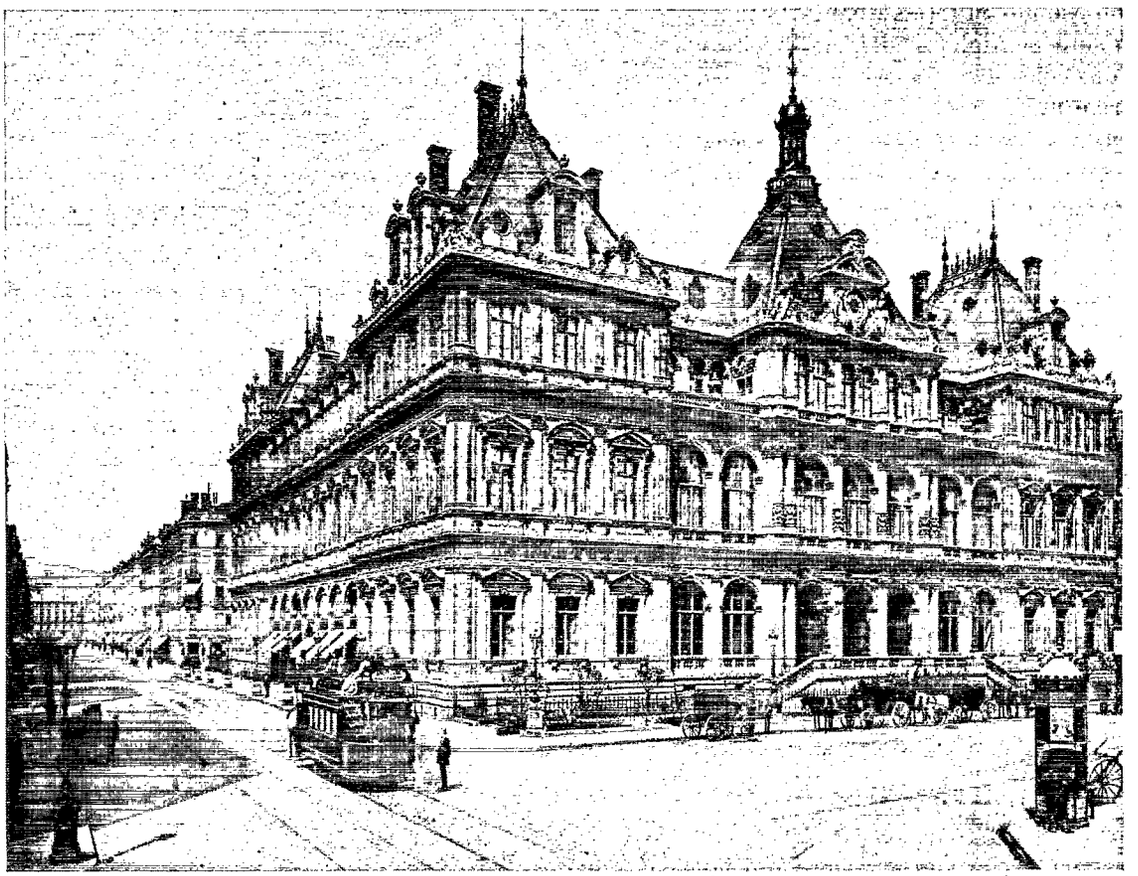
Comme on le voit par cette coupe, le glacier de la Tête Rousse repose sur une couche de schistes cristallins qui ne présente pas d'écoulement naturel. C'est là une situation grave et dont M. André Delebecque s'est justement préoccupé :

« Une question se pose tout naturellement, nous dit-il. Cette catastrophe se reproduira-t-elle ? Oui, dans un avenir éloigné. Car le lac sous glaciaire se reformera, en vertu même de la configuration des lieux.

« Pour remédier au mal, il faudrait faire sauter le seuil rocheux, afin de ménager un écoulement à l'eau de fusion du glacier. Mais les difficultés de cette opération seraient très grandes.

« Nous pensons d'ailleurs que des catastrophes semblables ne sont guère à craindre dans d'autres localités, car, en général, les grands glaciers ont une marche beaucoup trop rapide pour permettre une accumulation d'eau pareille, et d'autre part les glaciers supérieurs sont presque toujours terminés par une moraine perméable. »

EDOUARD ROLLET.



A TRAVERS LYON. — Vue extérieure de la nouvelle Bourse de Lyon.

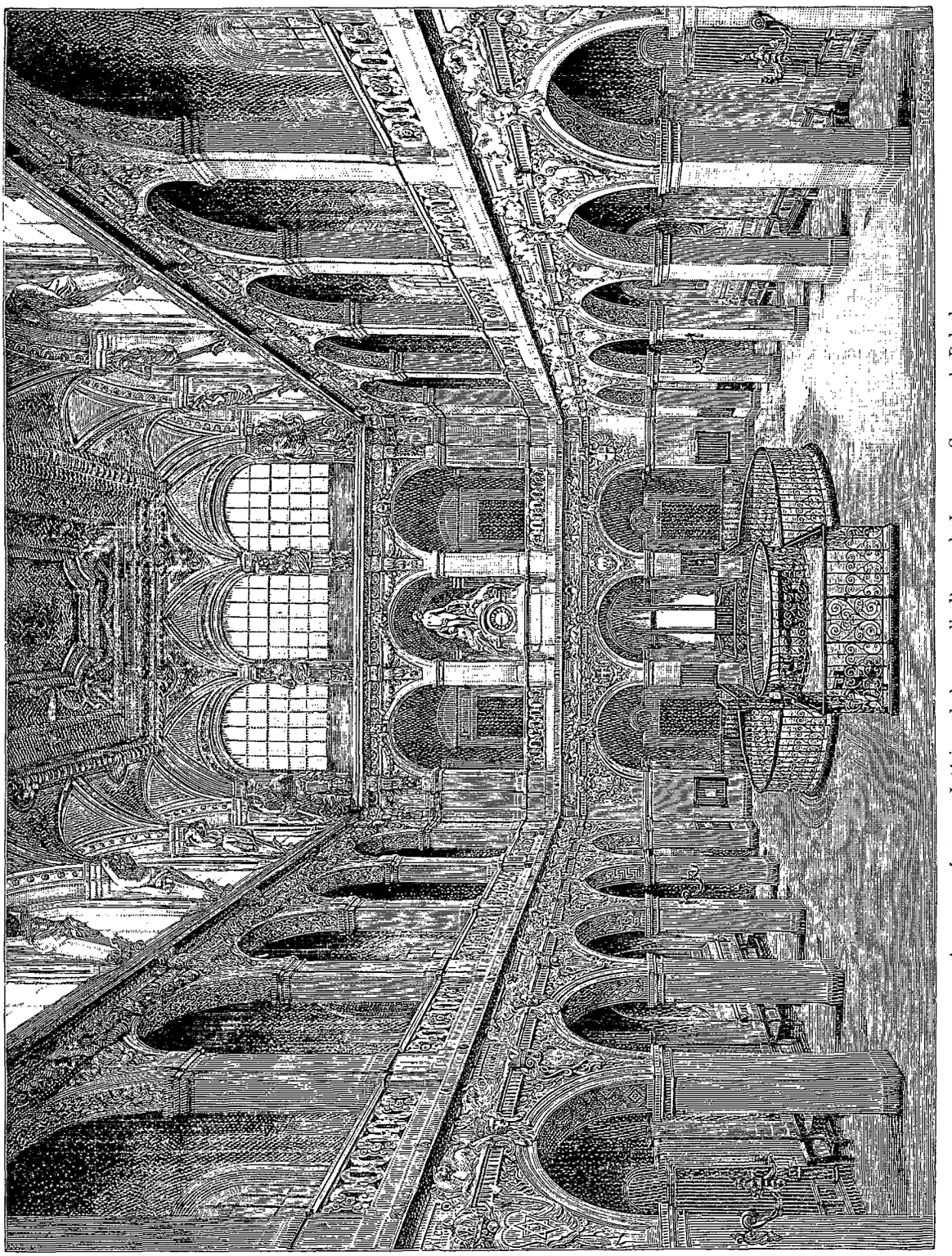
A TRAVERS LYON

Suite. — Voyez pages 175 et 215.

LA BOURSE

La Bourse, ou mieux le palais du Commerce, est le premier en date des monuments du Lyon moderne. Jusqu'au moment où fut commencée la transformation de la ville, Lyon n'avait eu pour Bourse qu'une petite salle de l'ancienne abbaye Saint-Pierre, aujourd'hui le palais des Arts, renfermant maintenant une collection de bustes des Lyonnais célèbres. C'était insuffisant pour une ville aussi commerçante. De tous temps, Lyon avait été un grand marché financier en même temps qu'un centre industriel. Les banquiers lombards et florentins y avaient des comptoirs ; sa situation au croisement des routes et des voies d'eau en faisait la grande étape de tous les voyageurs entre l'Italie, la Méditerranée, Paris et les pays du Nord ; voyageurs et commerçants y trouvaient des banquiers pour toucher leurs lettres de change. Vint la grande transformation apportée par l'emploi de la vapeur. Les capitaux lyonnais mirent en valeur les riches mines de houille du Gien, du Fonens et de la Loire. On leur doit l'énorme développement industriel de cette région. Naturellement, Lyon fut le siège social de la plupart de ces compagnies houillères ou métallurgiques ; les actions s'y négocièrent. Le commerce des soies, centralisé dans ses comptoirs, y détermina un grand mouvement d'affaires avec l'Extrême-Orient. Une énorme circulation de capitaux, un agiotage considérable, achevèrent de

faire de Lyon un marché financier de premier ordre. Banquiers et agents de change y remuent des millions. Il fallait donner au commerce lyonnais un palais digne de lui. Quand fut percée la rue Impériale, aujourd'hui rue de la République, qui est restée la plus belle des rues de Lyon (1200 mètres de longueur, 22 mètres de largeur), on décida de créer une Bourse semblable à celle des autres grandes places commerciales, et Lyon fut dotée du plus somptueux des monuments



A TRAVERS LYON. — Intérieur de la nouvelle Bourse de Lyon. — Gravure de Deloche.

consulaires de France. Le palais s'élève entre les deux belles rues de la République et de la Bourse, ayant deux façades monumentales : l'une, sur la place des Cordeliers, l'autre, sur la place de la Bourse ; cette dernière est la principale ; là est l'entrée publique du monument.

Chaque façade sur les places a 65 mètres de développement, celles des rues ont 57 mètres. Très sobres de ce côté, elles sont très ornées sur les deux places et ont fort grand aspect. L'architecte, M. Daudel, a fait une œuvre originale et somptueuse à la fois. Les hautes fenêtres à ar-

cades, séparées par des pilastres, les pavillons d'angle et les pavillons centraux des façades enlèvent à l'édifice la lourdeur que la disposition presque carrée semblerait devoir lui donner. Sur la place de la Bourse, un perron de douze marches donne accès au grand vestibule, sur lequel s'ouvre le grand hall vitré, haut de 21m,45, dont le plafond est soutenu par vingt-quatre énormes cariatides en gaine, sculptées sur bois. Huit statues en pierre, représentant les *Éléments* et les *Saisons*, dues à Bonnassieux, Fabisch et Roubaud, ornent les portiques. L'élégante galerie du premier étage a reçu une horloge encadrée par Bonnassieux de trois figures en marbre blanc, les *Trois Heures de la Vie* : l'heure passée, l'heure présente et l'heure à venir, personnifiées par trois admirables figures de femmes. A cette galerie on accède par un double escalier monumental ouvrant sur le vestibule. Le palais du Commerce renferme naturellement les divers services consulaires : chambre et tribunal de commerce, conseil de prud'hommes, etc. Une partie du rez-de-chaussée a été louée pour des comptoirs. C'est là que le Crédit lyonnais a pris naissance; le siège y est encore installé.

Le deuxième étage a été consacré à un musée d'art et d'industrie, le premier en France et qui est resté, surtout pour l'industrie textile, le plus remarquable de l'Europe. L'art industriel y est représenté par de belles œuvres. Les modèles de métiers à tisser et les collections d'étoffes sont du plus haut intérêt. Il y a là 15.000 échantillons dont un lambeau de soierie remontant aux Pharaons. Les tapisseries, les soieries sont des merveilles. Là est la plus ancienne tapisserie française de haute lisse connue.

Au musée est annexée une bibliothèque fort riche en ouvrages relatifs aux arts et à l'archéologie. C'est une des trois grandes bibliothèques de Lyon, moins complète, cependant, que la bibliothèque du palais des Arts également consacrée aux arts et aux sciences et qui renferme 98.000 volumes et plus de 20.000 dessins ou estampes.

GROLLIER.

CONTE JAPONAIS (Dessins de M. Félix Oudart)



I

Le joli palais aux toitures vernissées du daïmio Yotsu occupe, avec ses jardins, le sommet d'un coteau riant; le cratère du Fusi-Yama se dresse à l'horizon; la vue s'étend sur une plaine fertile et bien cultivée; dans les fonds, le riz pousse abondamment, et des groupes d'hommes et de femmes, courbés vers l'eau où ils entrent à mi-jambes, se hâtent déjà pour le repiquage; plus loin, c'est le thé, puis le mûrier au clair feuillage, qui tranche sur une forêt de pins, au dernier plan. Vers le milieu de cette fraîche vallée coule une rivière encore troublée par l'orage de la nuit; une blonde buée imprime sur toutes ces choses une vague poésie, un charme qui va au cœur, et qui, dans un instant, se trouvera dissipé par l'éclat brutal du soleil levant.

Le yé de Yotsu est tout de bois laqué, garni de shoji, panneaux de fenêtre en papiers; ces panneaux, glissant dans des rainures, s'ouvrent au jour, permettant de voir au dehors, et aussi d'être vu. Mais qu'importe! le Japonais ne cache pas sa vie, et craint peu la curiosité; mais si quelqu'un affectait de le dévisager, un paravent serait vite déployé devant ses yeux, et le maître lui-même, le maître craint et respecté, viendrait demander compte à l'insolent de son indiscrétion. Et qu'il prenne garde: le vieux Yotsu a la morgue de ces ancêtres, il porte deux sabres à la ceinture, et l'art le plus savant de l'escrime n'a rien qu'il ignore.

Justement la route poudreuse bordée de roses cerisiers en fleurs passe le long du yé; souvent les voyageurs, parvenus ainsi au sommet de la côte s'arrêtent, autant pour reprendre haleine

que pour jeter un regard sur le beau pays qu'ils ne se lassent pas d'admirer. Et quelquefois un poète enthousiaste jette au vent quelques vers de Marasaki-Shikiribou...

II

Ce matin-là, Nézumi, la petite servante de Yotsu, venait de tirer les shoji, et elle aperçut la terre toute couverte d'une couche légère de corolles roses et blanches, à tel point qu'on ne distinguait plus le sol, devant les marches de bois laqué noir.

— Oh ! dit-elle, le vilain vent ! et la vilaine pluie, qui ont fait tomber les fleurs des cerisiers !

Et elle reprit, avec un regret d'abîmer ce doux tapis immaculé :

— Où jetterai-je ce marc de thé ?

Elle réfléchit un instant, puis elle s'avança sur la terrasse extérieure de la maison et, avec un geste insouciant, elle lança sur la route le contenu du plateau qu'elle tenait à la main.

— Baka ! Berabo ! cria une voix irritée. Voilà mon beau vêtement neuf tout gâté.

Nézumi tendit la tête en dehors et aperçut, en compagnie d'un samuraï à deux sabres, un beau jeune homme richement habillé, un daïmio sans doute et sur qui elle venait de jeter son thé. L'aventure était certes désagréable et la petite servante était trop bonne pour se montrer satisfaite de sa maladresse. Mais la victime avait pris un air si piteux que Nézumi ne put s'empêcher de rire, la folle !

— C'est toi, la servante, qui as fait ce bel exploit ; et tu te moques, encore, par surcroit ? Ouvre nous, que je parle à ton maître.

La chose tournait mal ! Pauvre Nézumi ! Sa gaîté intempestive la quitta et c'est en tremblant qu'ayant posé le malencontreux plateau sur la table voisine, elle descendit ouvrir la porte aux nobles étrangers.

— Ton maître, quel est-il ?

— Yotsu, daïmio de Nagawa.

— Va le chercher.

— Il dort encore, seigneur.

— J'attendrai son réveil.

Et posant ses sabres sur ses genoux, Hikusen, le daïmio de Taratori, s'assit au seuil de la maison non sans avoir ramené, avec un geste de mauvaise humeur, la belle étoffe, encore toute mouillée, de son manteau de soie blanche brodé de lunes d'or. Le samuraï était resté debout, adossé à un kakémono précieux, peint par un des grands maîtres d'autrefois, Kâno ou bien Moronobou.

Nézumi, alerte mais pensive, achevait de mettre en ordre les divers objets familiers de son maître, dont le réveil ne devait pas tarder ; elle n'y songeait pas sans frayeur, la pauvre ! Que dirait le terrible Yotsu, toujours si exigeant sur la bonne renommée de sa maison, et sur le respect qu'on



Baka ! Berabo ! cria une voix irritée. Voilà mon beau vêtement neuf tout gâté.

doit aux représentants des classes élevées ? Quelle réparation exigerait ce beau seigneur si fier et si richement vêtu, qui avait bien besoin, ma foi ! de passer sous la fenêtre à une pareille heure ?

Cependant, de son côté, après avoir donné à sa précieuse étoffe toute son attention, Hikusen en reporta une partie sur la petite servante, à qui, à mesure que le temps s'écoulait, il en voulait beaucoup moins. La suivant des yeux dans son travail, il la voyait jolie, de formes gracieuses et élégantes sous ses habits simples ; il regardait ses beaux cheveux noirs étagés dans une harmonieuse coiffure où se mêlaient les coquillages et les épingles brillantes, son teint mat, frais, ambré,

comme la fleur du prunier, un air de douceur et de modestie répandu sur ses traits si fins; il voyait aussi ce gros chagrin, prêt à éclater, qui bridait sa bouche et gonflait ses yeux, chagrin dont il était cause, et qui, maintenant, faisait sur lui une impression plus vive que le rire de tout à l'heure.

La pauvre mousmé, la pauvre petite servante, légère comme un papillon, la tête vide comme un moineau, ne fallait-il pas pardonner son étourderie? Et qu'importait, en somme, au riche Hikusen, la perte d'un lé d'étoffe?

— Comment t'appelles-tu, la petite servante?

— Nézumi, seigneur.

— Nézumi, souris, c'est un nom qui convient bien à ta mine fûtée et à ton trottinement agile! Eh bien, console-toi, Nézumi, tu ne seras pas grondée par Yotsu. Mais une autre fois, jeune étourdie, regarde où tu jettes ton marc de thé.

Yotsu arrivait à ce moment. Hikusen le salua:

— Je n'ai pas voulu passer près de ton yé, sans te connaître, Yotsu; ta renommée était parvenue jusqu'à moi, et je porterai à Seto le souvenir de ce passage dans ton palais. Je suis Hikusen, daïmio de Taratori.

— Ce matin est pour moi l'aurore d'un jour heureux, répondit le puissant Yotsu, avec politesse. Ma maison t'est ouverte : je souhaite de t'y voir souvent.

III

Oui, il y revint souvent, le bel Hikusen, dans la maison du daïmio de Nagawa! Depuis longtemps le printemps avait disparu, les cerises de la route étaient mangées, les moissons d'été rentrées, la glycine, puis l'iris avaient fleuri, et le yé, sur le sommet du coteau, disparaissait maintenant au milieu des érables rouges et des chrysanthèmes multicolores : Hikusen venait encore saluer Yotsu, tout étourdi de cette amitié neuve, en même temps que Nézumi, avec son joli sourire, servait le thé dans la vieille porcelaine de Satzouma.

Or, le beau daïmio était amoureux, amoureux fou de la petite servante, et il n'osait le dire. La disproportion de naissance, de rang, de fortune était si grande qu'elle appelait le ridicule sur une pareille union, et le jeune homme hésitait à braver ainsi le préjugé de caste. Pourtant tous les jours il se sentait épris davantage, et cette jeune fille l'ensorcelait, en vérité!

Un jour, enfin, il parla et, à Nézumi toute tremblante d'émotion et de joie, il fit l'aveu qui brûlait son cœur.

— Que dites-vous, seigneur? Vous vous moquez de moi, c'est mal!

— Je ne me moque pas, je suis sincère; tu seras ma femme.

— Moi, votre femme! Moi, Nézumi, la servante, c'est impossible.

— Impossible! Pourquoi, si je le veux?

— Que dirait le maître? Je dois le servir dix ans encore, et jusque là il a tout pouvoir sur moi.

— Tu diras à Yotsu que tu m'aimes et que je t'aime, tu lui demanderas ton congé, il ne sera pas assez cruel pour te le refuser. Ne dis pas non ainsi, Nézumi, car tu réussiras, j'en suis sûr. Quant à moi, je suis libre de mes actions, de ma fortune, tu es digne de devenir mon épouse, et lorsque tu seras dans mon palais, tu commanderas à tous le respect, aussi bien que si tu descendais d'un mikado.

Voilà donc Nézumi sur le point de parler à son maître, le vieux et laid Yotsu. Certes elle en aurait le courage!... Non pas qu'elle se sentît éblouie, ni même séduite outre mesure par cette extraordinaire faveur, dont elle ne se dissimulait pas les dangers. Mais, depuis ce printemps, elle aimait en secret Hikusen, rêve délicieux que la veille encore elle n'osait s'avouer à elle-même; demain il pourrait devenir une réalité si elle ne rencontrait aucun obstacle de la part de celui qui disposait de son avenir; elle ne voulait pas tarder davantage à demander ce consentement indispensable à son bonheur. Pourquoi, au surplus, Yotsu refuserait-il? Exigeant et brutal, il n'était pas cependant trop dur pour ses serviteurs, et d'ailleurs, le mariage de Nézumi devait lui importer peu!

Hélas, qu'elle était loin du but, la pauvre servante!



(*A suivre.*) GASTON CERFBERR.

LE CHEVAL DANS L'ART

POUR DESSINER LE CHEVAL

Contribution à l'étude de la connaissance de son extérieur.

Suite. — Voyez page 107 et 218.

MEMBRES DE L'ARRIÈRE-MAIN. III.

Nous procéderons, pour les membres postérieurs dits de l'arrière-main, ainsi que nous l'avons fait pour ceux de l'avant-main, en remarquant, toutefois, qu'il y a une certaine analogie entre la cuisse et le bras, le grasset et le coude, la jambe et l'avant-bras, le jarret et le genou. Sachant que l'effort impulsif de la détente vient

de l'arrière-main, nous allons en décrire les différents moteurs.

La *cuisse*, articulée dans le coxal, a pour base le fémur dont le sommet est voisin du dessus de la croupe et de la hanche, cette dernière la circonscrit en avant de EG (fig. 7), sur le tronc même, avec le flanc E et le grasset G; la cuisse se sépare ensuite du corps et s'appuie, en bas, sur la jambe en F se dégageant du côté du ventre jusqu'à l'aine; enfin le contour de la fesse de C en A lui sert de limite externe.

Le fémur qui, à partir du bassin, descend obliquement en avant ne le fait pas dans un plan vertical, mais bien en inclinant de la cavité coxo-fémorale en dehors, de façon à dégager légèrement la rotule R du corps, sans trop s'imposer à l'influence directrice de la jambe sur les extrémités du membre.

La longueur de la cuisse, qui est d'une grande importance pour le terrain à parcourir comme enjambées, est la conséquence d'un long fémur, justement recherché pour la vitesse, et s'apprécie en raison de la descente de la fesse A se prolongeant en pente douce sur la jambe, en opposition avec l'impression produite par cette courbe s'arrondissant d'une façon anguleuse B, et comme coupée sur la corde du jarret; on se tromperait cependant si, pour avantager la cuisse, on voulait en tracer les contours musculaires descendus, en droite ligne, au-dessous des attaches auxquelles ils doivent forcément tendre; lesquelles, à cet endroit final, intéressent plus le tibia que le fémur et ne peuvent dévier.

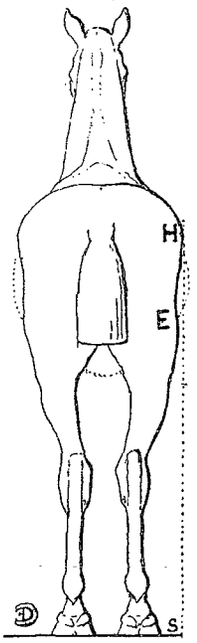


Fig. 8.

La musculature de la cuisse est tellement solidaire de celle de la fesse que, sans énoncer cette dernière, il est difficile d'en comprendre les dimensions, aussi, pour désigner la cuisse allongée d'un cheval anglais A, dit-on qu'il a une fesse *bien descendue*. L'expression, *pointe de la fesse*, signifie l'endroit le plus saillant de la courbe de cette partie légèrement anguleuse C, un peu au-dessous de la queue et marquant la tubérosité des ischions, point extrême de la longueur du cheval.

La direction, légèrement oblique, du fémur fait que le grasset G recouvrant la rotule R est un peu en dehors du ventre, afin que le membre postérieur puisse se mouvoir et progresser librement sans heurter l'abdomen.

On nomme *pli* du grasset celui qui unit au flanc le bourrelet sus-rotulien.

La *largeur* de la cuisse CE est prise de

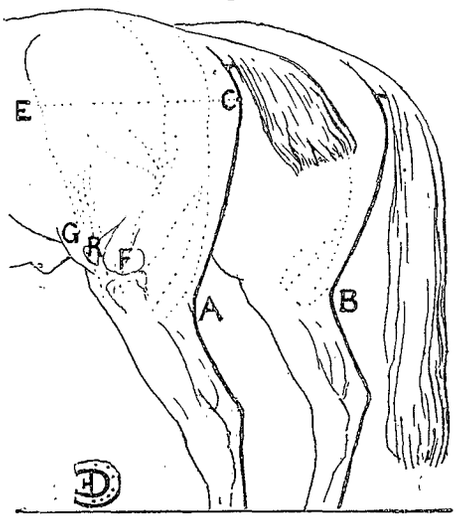


Fig. 7.

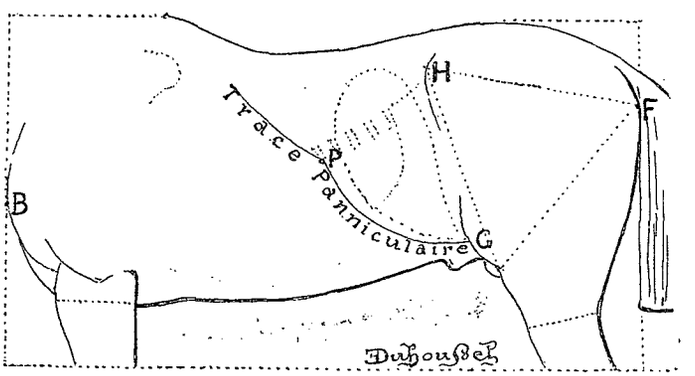


Fig. 9.

LE CHEVAL DANS L'ART

profil et horizontalement, entre la fesse et des limites assez vagues du côté du flanc. Son *épaisseur*, en la regardant par derrière est, du dessous de l'anus à la convexité externe, la plus saillante E, fig. 8, dépassant rarement la verticale S qui toucherait la pointe de la hanche H. Si le membre se porte en arrière de l'aplomb, le muscle s'amincit en se tendant; c'est dans le cabrer seulement, que l'animal, atteignant sa plus grande épaisseur musculaire, profilera cette courbure en dehors de la limite verticale dont nous venons de parler.

Ici, doit se placer une remarque que je tiens pour importante, quoiqu'elle n'ait jamais attiré l'attention des hippologues dans les descriptions de l'extérieur du cheval, je développerai en quelques lignes les motifs qui militent en faveur d'un indice à signaler, surtout aux artistes désireux de bien connaître les particularités aidant à dessiner exactement les formes de cet intéressant animal. Je veux parler de la ligne aponévrotique transversale du *pannicule charnu* (fig. 9) partant de l'épine dorso-lombaire pour atteindre la rotule, après avoir fait un petit crochet à hauteur de la cinquième fausse-côte; là ce muscle *peaucier*, commun aux côtés du thorax et de l'abdomen, devient plus apparent et sa courbe, indiquée par une légère saillie, descend et se termine en constituant le pli supérieur du grasset; ayant trouvé à cette limite quelques particularités utilisables, comme indice, au point de vue des proportions, je lui ai donné le nom de *trace panniculaire* (fig. 9) m'étant couvert, toutefois, pour

introduire cette expression dans le langage hippique, de l'autorisation du regretté savant Bouley.

J'ai pensé qu'on devait s'occuper, dans la description de l'extérieur du cheval, de ce sous-cutané, origine du frisson qui, au moindre contact d'un insecte, plisse et agite la peau d'un animal dont la finesse est beaucoup en raison de la sensibilité.

Il sera intéressant au peintre de savoir qu'à partir de cette trace, et comme cerclée par elle, la teinte de la robe est plus claire sur le flanc; cette même courbe est la limite abdominale de l'épi dont le contour brillant dessine une large boucle qui, partant de la rotule, dépasse extérieurement la hanche. On en tirera aussi la remarque que le point P, où cette *trace panniculaire* du flanc paraît adoucir sa courbe, sur la cage osseuse, est à la moitié de BF, longueur de l'animal; la constatation en est facile, je citerai au hasard quelques noms des photographies de chevaux de course de Delton : Fitz-Roya, Phaëton, Le Torpilleur, Mexico, Wandora, Le Sancy, Sornette, etc., confirment mon dire. Lorsque je parlerai des proportions, ce document augmentera d'intérêt.

Le *grasset* G (fig. 10), est la saillie arrondie qui recouvre la rotule R, en avant de la partie inférieure du fémur F, et un peu au-dessus du tibia.

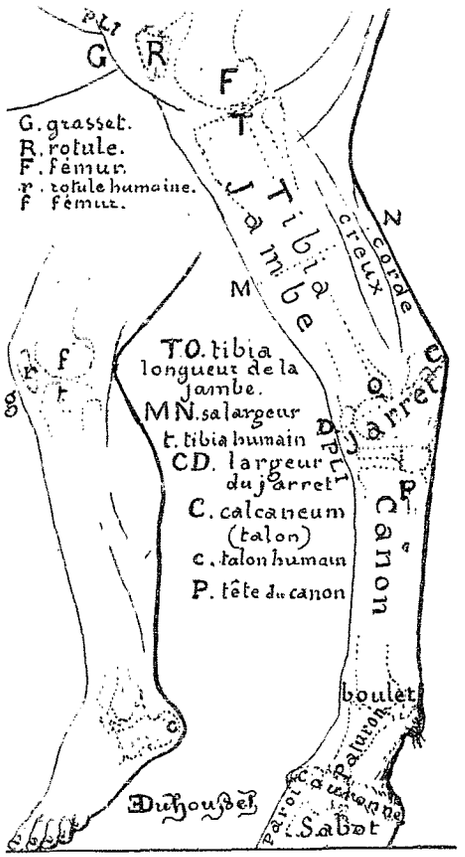


Fig. 10.

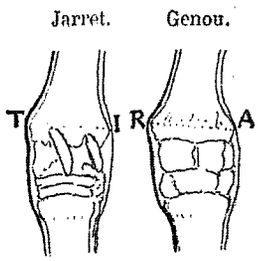


Fig. 11.

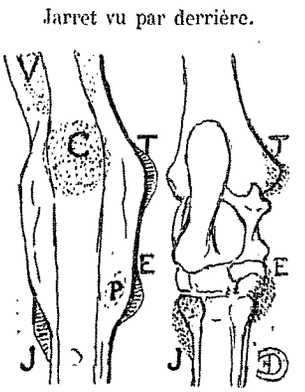


Fig. 12.

L'articulation fémoro-rotulienne entre la cuisse et la jambe, correspond au genou de l'homme g. La rotule du cheval R est souvent aussi éloignée du sol que son coude.

La *jambe* TO (fig. 10), est sous la cuisse et descend obliquement d'avant en arrière jusqu'au jarret; l'os tibia et un péroné pour ainsi dire rudimentaire, lui servant de base. La jambe se confond, à sa partie supérieure, avec les épaisseurs musculaires de la cuisse et de la fesse, les traces de ces muscles viennent se fondre sur la crête du tibia, en passant par-dessus la corde rigide des jumeaux et couvrent un tiers de sa face postérieure. La face interne, vue par devant, presque exempte de rotondité, est lisse sous le parcours assez droit et bien indiqué, de la veine saphène.

Le *creux du jarret* se dessine des deux côtés de la partie inférieure du tibia. On recherchera une corde du jarret écartée et bien droite. La *largeur* de la jambe se prend de profil, d'avant en arrière du gonflement des extenseurs des phalanges M aux jumeaux N; si la courbe est accentuée en M, on dit que le cheval a de *beaux mollets*; qu'il est *bien gigotté*. En examinant l'animal par derrière, ou de trois quarts par devant, on jugera de l'épaisseur des reliefs de ses muscles et de sa force.

Sans étendre trop notre sujet, en parlant des graduations que doivent avoir les angles articulaires des grandes régions de l'arrière-main, nous dirons que les animaux de vitesse ont généralement une forte ouverture, interceptée entre le fémur et le tibia, environ 150°, ce qui, avec une croupe un peu droite, et un angle coxo-fémoral ne dépassant pas de beaucoup les 100°, facilite une bonne distance entre deux appuis, successifs, des extrémités des membres postérieurs.

Il est important de constater que la jambe, prise dans toute son étendue, du plateau supérieur du tibia T, sous le fémur, jusqu'à la poulie du jarret O, a la même longueur que l'avant-bras, c'est-à-dire que le *radius* égale le *tibia*.

Comme un avant-bras long, une jambe longue sera un signe de vitesse.

Le *jarret* CD, dans son ensemble, constitue la région du tarse, il peut être considéré comme le pivot du membre postérieur, et principal organe de réaction propulsive par sa forte détente. Le jarret correspond à l'articulation du pied humain c en contact direct avec le sol (fig. 10), seulement, chez le cheval, l'astragale et le calcaneum C (talon) ont une bien plus grande importance, l'un comme poulie articulaire très développée, l'autre étant le bras de levier d'une grande puissance en raison de la masse à mobiliser.

La *largeur du jarret* CD se prend de profil, en descendant obliquement de la pointe du calcaneum C, au *pli* formé par l'angle antérieur tibio-tarsien D; cet angle un peu *ouvert*, quand il n'y aura pas exagération, sera favorable à la vitesse, avec le canon oblique en arrière, comme cela se rencontre souvent chez les chevaux de course A (fig. 7). On dit que le jarret est *coudé* lorsqu'il est incliné en avant B (fig. 7), ce qui ne nuit pas à la force de résistance de l'animal et lui donne des allures plus cadencées.

Lorsqu'un jarret offre peu de largeur sous la tête du canon P (fig. 10), il est *étranglé* et l'animal est sujet à se tarer. Un jarret étroit dénote un cheval de mauvais service.

L'épaisseur du jarret se prend de face ou par derrière d'un côté à l'autre, on juge, transversalement, de l'étendue des bases sur lesquelles les surfaces articulaires se rencontrent, ainsi qu'on en apprécie la force en même temps que la verticalité. La largeur de la tubérosité inférieure du tarse, tibia TI (fig. 11) ne doit pas dépasser celle du genou RA (carpe), le radius, ayant la même longueur que le tibia, a aussi une base RA (fig. 11) égalant la sienne. T et R sont les côtés internes du jarret et du genou.

On constate que, si, vu *par derrière*, le calcaneum est le sommet d'une ligne descendant obliquement d'un canon incliné de dedans en dehors, les pointes des deux jarrets tendront à se rejoindre et l'animal sera *clos du derrière*, *crochu* ou *panard*; si, au contraire, les calcaneum s'éloignent et les pieds se rapprochent, l'animal est dit *ouvert du derrière* ou *cagneux*.

Comme on désire trouver un jarret sec, dont les éminences osseuses soient nettement accusées, il est nécessaire d'indiquer les causes de déviations ou *tares* pouvant altérer la franchise de ses contours, nuire à la beauté des lignes du cheval, et même le rendre impropre à tout service.

Nous énoncerons d'abord les altérations cutanées, ou superficielles, produites par les frottements et contusions qui engendrent des dépôts de sérosité devenant des *tumeurs molles*, désignées sous le nom de *capelets* C (fig. 12), vessigons, solandres. Les premiers coiffent disgracieusement la pointe du jarret (calcaneum) d'une espèce de calotte séreuse qui, sans présenter de danger, persiste souvent très longtemps avant de se résoudre. Le *vessigon* V est une tumeur synoviale se développant autour des articulations et sur le tarse, à la face antérieure interne, ou latéralement dans le creux entre le tibia et le calcaneum. Le vessigon tendineux est plus dangereux que le vessigon articulaire, il suit la corde du jarret et apparaît surtout du côté interne, mais jamais dans le pli; celui-ci a quelquefois des gerçures ou des crevasses qu'on nommait anciennement *solandres*. Les tares osseuses du jarret sont des exostoses nommées courbe, éparvin, jarde.

La *courbe* T se montre sur la tubérosité interne de la partie inférieure du tibia; ainsi que son nom l'indique, elle fausse l'aspect de l'os sur lequel elle fait son petit travail de végétation et en gêne les mouvements.

L'*éparvin* E se produit sur le côté interne et en bas du jarret; en haut du canon, il empiète sur le tarse et même sur la poulie, généralement la tête du péroné offre le développement de sa plus forte saillie. C'est une ankylose qui se manifeste toujours par une boiterie plus accusée, même dès son début, que lorsque l'éparvin est sorti. Cette tare, d'un aspect souvent volumineux, a nom *éparvin calleux* pour le distinguer de celui dit *sec*, non saillant, mais provoquant une saccade convulsive du jarret, soulevant violemment le pied, à chaque pas, par un mouvement qu'on nomme *harper*.

La *jarde* ou jardon J est une tumeur placée au bas du jarret qu'elle déforme du côté opposé à l'éparvin calleux, c'est-à-dire sur sa face externe; l'expérience prouve qu'elle s'étend plutôt *au-dessous* de la tête du péroné, que de venir inquiéter les dernières rangées du tarse, en les ankylosant de ses végétations. Cette tare est bien moins nuisible, probablement par ce fait, que celle de l'éparvin envahisseur de l'articulation.

Les jarrets des vieux chevaux se meublent, dans leur pourtour, d'éminences insolites provenant de l'usure et des ravages de la périostose. L'expression, *jarret cerclé*, réunit l'ensemble de ces déformations pour en accuser le dernier état de vieillesse.

La *châtaigne du jarret* P (fig. 12) est un peu au-dessus du péroné interne.

Le canon, le paturon et le pied ont été décrits précédemment et sont à peu près les mêmes que pour les membres antérieurs; cependant, le métatarse (canon postérieur) est un peu plus long que le métacarpe. Son paturon est plus droit, suivi d'une inclinaison moindre de la paroi, ainsi que nous

l'avons expliqué en parlant du membre antérieur.

La trace du pied de devant est *arrondie* afin d'offrir plus de surface à la résistance, celle de celui de derrière *ovalaire* et restreinte en pince, comme pour réunir la force d'impulsion sur le plus petit espace, résumant ainsi tout l'effort.

Les empreintes des quatre parois offrent sur le sol, du côté externe, un peu plus de développement dans leur courbure. La fig. 6 représente le dessous des deux pieds du côté hors montoir, indiquant cette convexité, suivie naturellement par les branches des fers qui, pour cette raison, ont quatre étampures de clous, au lieu de trois seulement à la branche interne.

(*A suivre.*) E. DUHOUSSET.

ESCAMOTAGE D'UNE DAME

Vous isolez une chaise sur un journal placé au milieu d'une scène de théâtre. Vous faites asseoir une dame sur la chaise, puis vous recouvrez cette personne d'un voile de soie

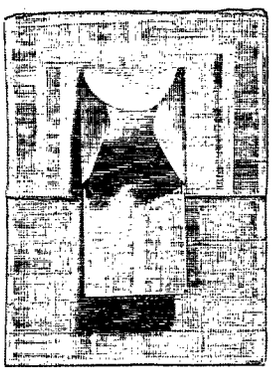


FIG. 1.

qui la moule étroitement. Vous prenez le foulard par le centre et, au commandement de « Une..., deux..., trois... », le foulard et la dame ont disparu.

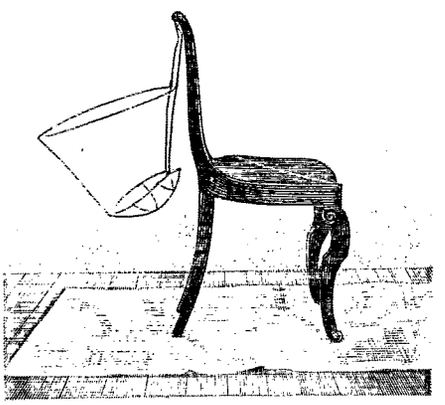


FIG. 2.

EXPLICATION DU TOUR

Le journal que vous présentez (fig. 1) possède une trappe dissimulée par les caractères d'imprimerie. Cette trappe est de la même dimension que celle qui doit exister dans le parquet sur lequel on opère. Quant à la chaise, généralement une vieille chaise bretonne sans barreau sur le devant (fig. 2), elle se compose d'un siége mobile qui se baisse pour laisser passer la femme entre les deux pieds de devant. Elle possède en outre une équipe de fer invisible, grâce à son faible diamètre, et qui, attachée au dossier, est renversée en arrière, du côté opposé au spectateur. Dès que la personne que l'on doit escamoter est assise sur la chaise (fig. 3), elle fait basculer l'équipe qui lui recouvre la tête et les épaules. Cette opération est masquée par le voile que le prestidigitateur présente à ce moment étendu devant la personne.



FIG. 3.

A ce moment, l'opérateur fait jouer un ressort qui ouvre la trappe du plancher. La personne passe entre les barreaux de la chaise (fig. 4), puis à travers les deux trappes — celle en papier et celle pratiquée dans le parquet ; dès qu'elle se trouve dans les dessous, elle recolle avec du papier gommé la trappe pratiquée dans le journal, repousse celle du plancher et on peut la croire encore sur la scène quand déjà elle a disparu. En effet, le voile, grâce à l'armature en fil de fer, semble toujours dessiner les contours de la personne.

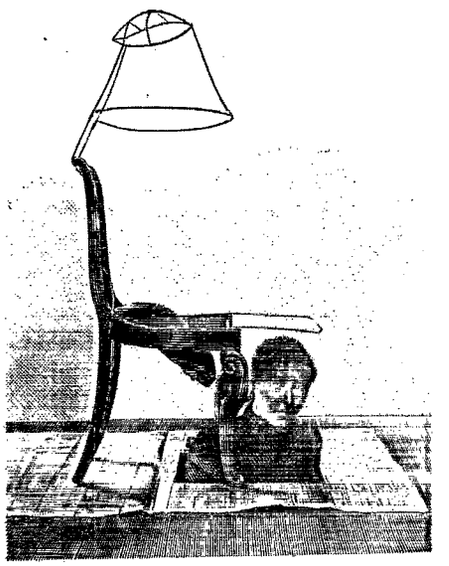


FIG. 4.

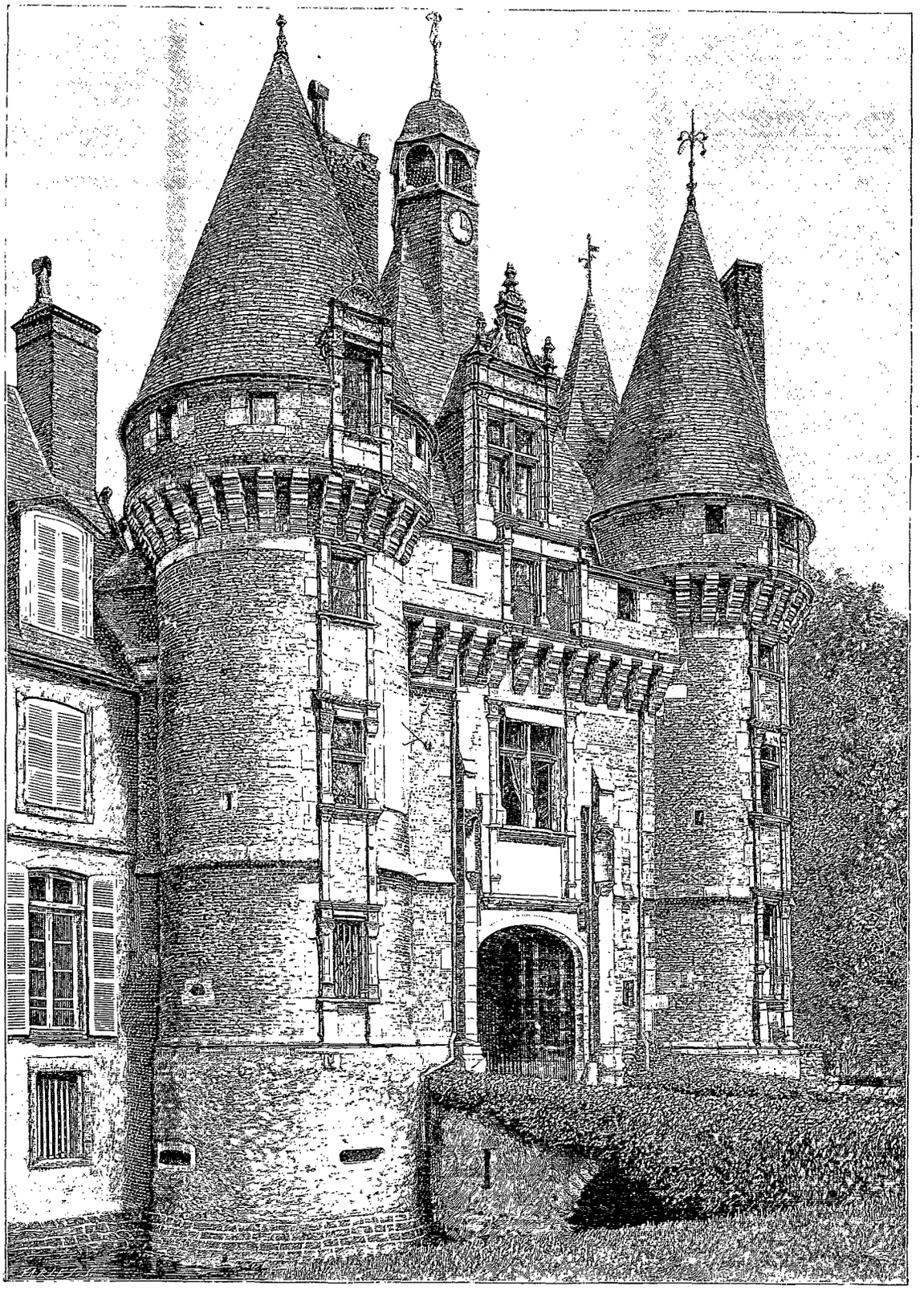
Quand l'opérateur dit : « Une, deux, trois! », il escamote le foulard et fait retomber l'armature de fer en arrière.

Le foulard est escamoté dans la manche, ainsi que nous l'avons décrit pour la *Cage éclipsée*, seulement la corde passe dans le pantalon de l'opérateur et le tirage est fait du dessous de la scène par la femme après sa disparition.

Professeur DICKSONN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 13.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

CHATEAU DE SAINT-AGIL



CHATEAU DE SAINT-AGIL (Loir-et-Cher). — Gravure de Farlet.

Encore un des vieux châteaux de la Touraine!

Il n'est pas de province, en effet, où l'on ait construit avec autant de fougue, où le sol se soit peuplé de châteaux, où la pierre ait été sculptée, ciselée, ajourée, autant qu'en Touraine, des premières années du quinzième siècle jusqu'au milieu du seizième.

Et tous ces châteaux ont entre eux comme un air de famille, car tous, évidemment, furent élevés, sinon par les mêmes architectes, du moins

par des architectes également curieux de l'Italie, et s'inspirant, dans la décoration de leurs édifices, de la délicate ornementation italienne.

Un de ceux, peut-être, où la marque ultramontaine est le moins visible, est le château de Saint-Agil (Loir-et-Cher), situé dans l'arrondissement de Vendôme, à quelques kilomètres seulement de la ligne de l'Ouest.

Construit au quinzième siècle, il tient à la fois du passé par sa forme et de l'avenir par sa décoration.

La guerre de Cent Ans venait de finir, la France était loin d'être sûre; les seigneurs de Saint-Agil, avant tout, voulurent un château-fort. Et c'est une forteresse, en effet, que cette construction massive, composée d'un corps de logis central, avec ses deux tours rondes en saillie sur la façade principale, sa porte, en cintre surbaissé, que fermait jadis une herse et que défendait un pont-levis, son dernier étage en encorbellement, coiffé de toits en forme de poivrière, et troué de mâchicoulis par où les défenseurs de la place versaient sur l'assaillant l'huile et la poix bouillantes.

Voilà pour le passé : quant à l'avenir, il est nettement accusé dans l'ornementation, dans l'encadrement des fenêtres carrées coupées en croix par des meneaux, dans les jolis frontons à pinacle qui surmontent les fenêtres en saillie de l'étage supérieur.

PARIS L'ÉTÉ

COIFFEURS DE CHIEN



Sur les rives mal fleuries de la Seine, en ce merveilleux été, ce n'est plus les brebis que l'on mène, comme au temps de l'élégiaque et maniérée Deshoulières, mais nos chiens, les meilleurs de nos chiens, les plus chéris, tout au moins : terre-neuve, caniches, havanais; tous viennent offrir leur floconneuse toison à la main habile des tondeurs, pardon, de leurs coiffeurs permissionnés.

Vous avez remarqué, j'imagine, en descendant ou remontant la Seine, au glissement rapide d'une *Hirondelle* ou d'une *Mouche*, plantés en amont et en aval du pont de Solférino, de singuliers bateaux tout frais peints de vert. Singuliers, non comme forme, mais comme assiette, car ils ne vont pas sur l'eau : c'est ce qui fait sans doute qu'on ne voit pas leurs jambes. Bien au contraire, sont-ils halés sur la grève, haussés sur madriers et pavés, si bien que la frange d'écume des vagues nécessairement formées par nos *steamers* parisiens ne baigne jamais leur coque. Vous avez remarqué, encore près de ces bateaux, un banc, installé sur la pente de la rive ; sur ce banc, un marin (de terre comme les bateaux), tenant sur ses genoux un caniche dont un autre marin attaque la chevelure absalonienne, une chevelure, désespoir des chauves, qui tient le corps entier.

Or, la curiosité m'a pris d'aller *interviewer*, pour mon instruction et votre agrément, un de ces spécialistes. L'*interview*, né américain, est devenu tout à fait français, comme tant de productions étrangères. C'est, ce semble, la dernière forme littéraire des articles, en attendant les autres, celles qui ne seront peut-être plus littéraires du tout. Mais voilà bien de la philosophie antique, à propos de bateaux qui ont peur de se mouiller et de tontes. Revenons à nos moutons, je veux dire à nos chiens.

Comme bien vous pensez, ma première question indiscrète, en attendant les autres, fut pour le bateau. — Pourquoi un bateau, s'il ne va pas sur l'eau, etc.

— Mais ce n'est pas un bateau, monsieur, c'est ma boutique, mon enseigne; c'est là où je remise mon matériel.

D'un œil américain — c'est le seul qui soit bon pour l'*interview* — j'avais déjà inventorié le matériel : baquets, réchauds pour faire bouillir l'eau, brosses, flanelles, savons divers et cinq à six *tondeuses*. Car nous n'en sommes plus aux ciseaux trop lents. Comme leurs frères les hommes, les chiens sont tondus à la mécanique.

Tandis que j'inspectais ces intruments, le *coiffeur* me regardait d'un air passablement goguenard. Je rompis les chiens — couleur locale — en disant très vite :

— Depuis quand, vous et vos confrères, avez-vous descendu les ponts pour vous établir sur les berges?

— Depuis, monsieur, que la mode des chiens à longs poils est venue, il y a environ une dizaine d'années. Le chien caniche, monsieur, tout le monde en veut à présent. Autrefois c'était le contraire. Un pour les aveugles ! Une sébile au bout du museau, jamais tondus et jaunes et gris quoique blancs. Il est vrai que maintenant ils sont tous noirs.

— En effet ! D'où vient ce changement de couleur qu'on ne saurait pour eux attribuer aux prodiges de la chimie moderne ?

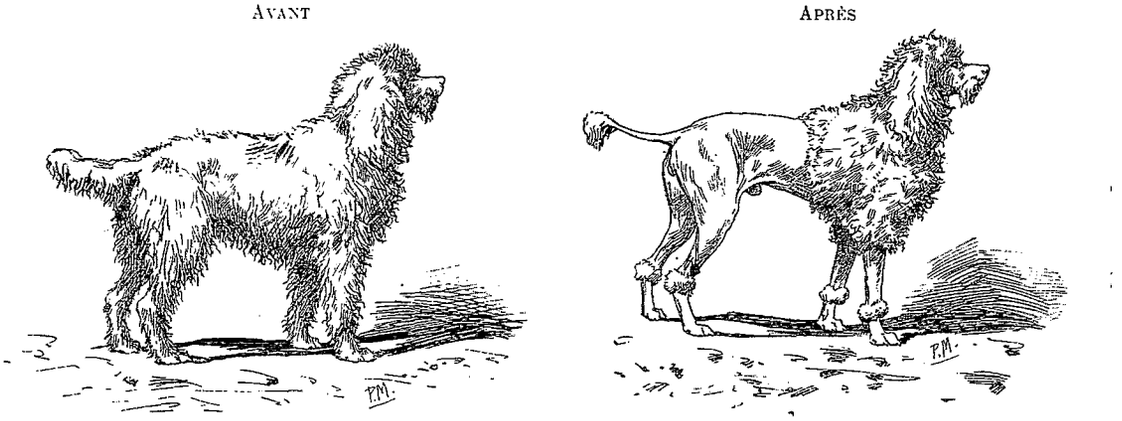
— La mode, monsieur. C'est comme pour les

fleurs, on n'a cultivé que le toutou noir. Les blancs sauf exception, sont restés aux aveugles, aux pauvres! Tenez, en voilà un qu'on me conduit et qui m'a tout l'air d'un client.

— Vous les reconnaissez?

— ... A leur air de ne pas faire de façons, comme des gens qui savent de quoi il retourne.

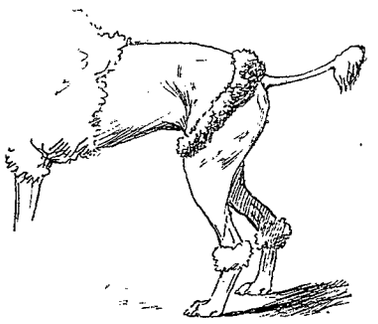
C'était un client, en effet; les premiers mots



La tonte en lion.

aigres-doux de la camériste qui l'amenait ne me laissèrent aucun doute sur sa qualité.

— Vous n'avez donc pas reçu la lettre de Madame? Madame vous avait dit de venir chez



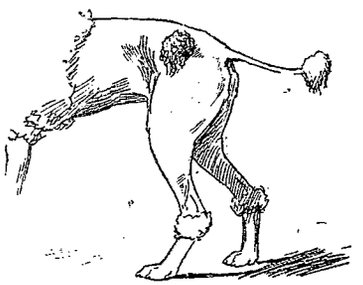
En lion avec culotte.

nous. Nous partons demain à la mer. J'ai dû vous l'amener moi-même du bout des Champs-Élysées!

— Bon, cela sera fait en un tour de main. Allons, viens, l'ami.

— Oui, viens, *Blanc-Blanc*.

Blanc-Blanc, qui était parfaitement noir, secoua les oreilles, et ne parut pas effrayé de la tondeuse. A peine, par esprit de jeu, fit-il deux ou



En lion avec macarons.

trois pointes vers l'escalier du pont; mais ce n'était que feinte, car il revint, se laissa prendre et renverser, parut se résigner doucement à la pose incommode de l'opération. La tonte, je veux dire la coiffure, commença.

— Ceci, monsieur, continua mon spécialiste, en brandissant pacifiquement son arme, c'est la grande coupe.

— D'été?

— D'été et d'hiver; *ma* coupe, coupe qui m'a valu, à l'Exposition canine de 1886, la médaille d'or.

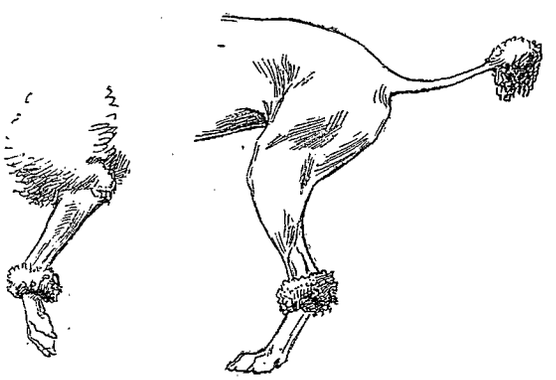
— Invention?

— Non, perfectionnement. C'était un joli caniche, allez.

— Noir?

— Non, blanc, il s'appelait Mustapha.

Ayant inscrit religieusement sur mes tablettes, à côté du nom du médaillé, Morel, ce nom illustre à l'égal de l'empereur romain qui est aussi connu, j'imagine, par la coiffure qui porte son nom, que par les pleurs, peut-être apocryphes,



Bracelet. Manchette.

qu'il versait le jour où il avait perdu sa journée — vous avez nommé Titus! — je me mis à suivre attentivement la main habile qui émondait, ménageait, ciselait la toison nègre de *Blanc-Blanc*.

— Ce que je laisse aux pattes, monsieur, ce sont les manchettes; maintenant, je vais étudier la bande circulaire du dos, en rond, la...

— Demi-cercle?

— Non, nous appelons celà la... (ma foi, tant pis, je n'écris pas pour les anglaises, je reproduis l'expression technique) la *culotte*.

L'artiste continuait à ciseler sa bête. Après avoir ménagé la crinière destinée à donner au caniche un aspect de lion bénin, il lui coupait délicatement la barbe, sauf les moustaches.

— Voilà qui est fini, dis-je alors.

— Non, fit-il en retournant le patient, j'ai encore à finir les *macarons*.

— Macarons?

— Oui, monsieur, ces touffes rondes sur les reins, avec une houppe au milieu.

— Et pourquoi ces... comme vous dites?

— Pour y mettre des rubans, des grelots. C'est qu'on les gâte, monsieur, ces bêtes-là. Une vraie passion! Il y a des maîtres qui ne les enverraient pas ici. Je vais à domicile.

— C'est plus cher alors?

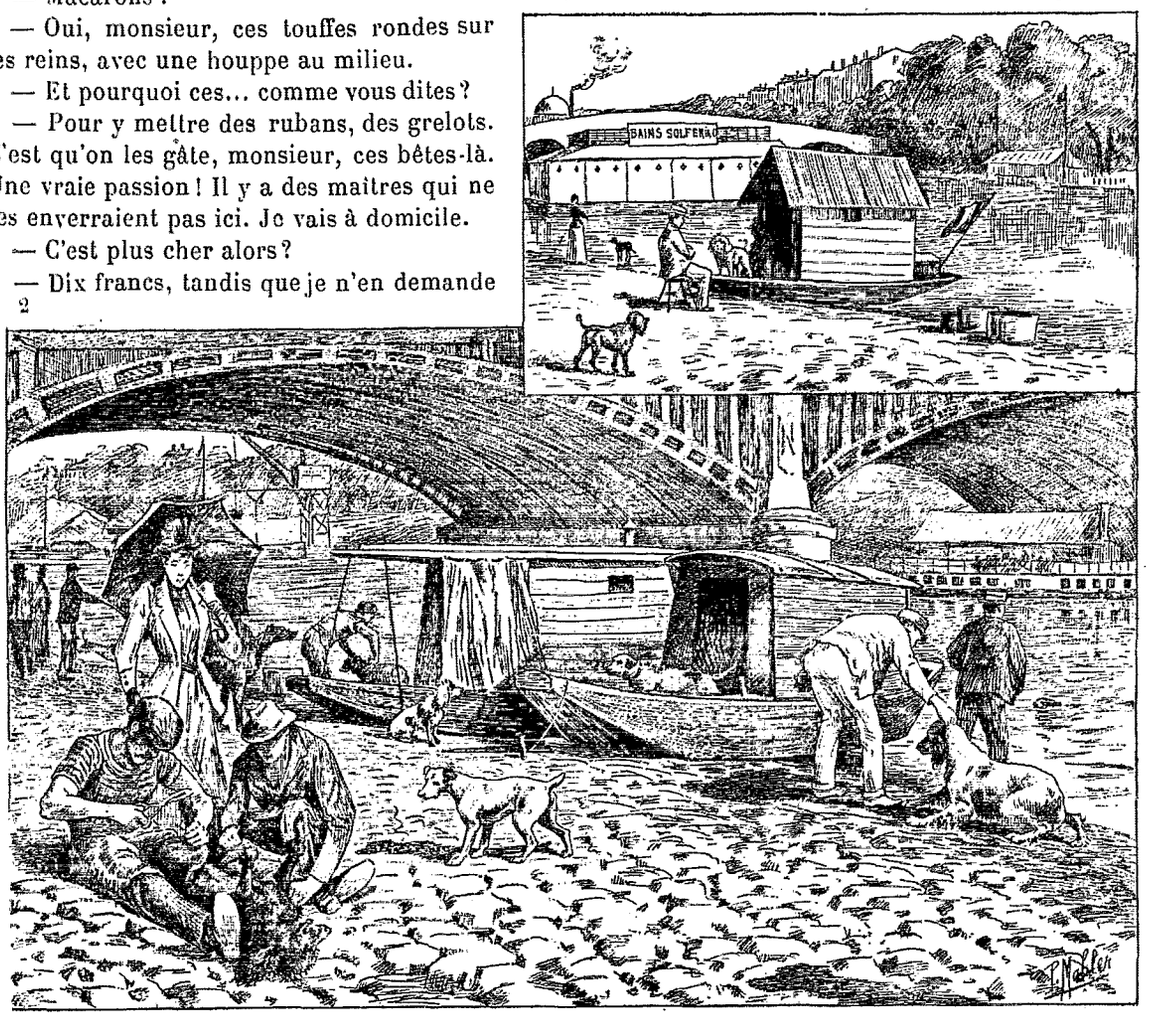
— Dix francs, tandis que je n'en demande que cinq, six, sept, suivant les soins et la friction.

— A l'eau de Portugal?

— Vous riez, monsieur, on y viendra. Et tenez, puisque je vous parle de mes déplacements, ce n'est pas seulement à Paris que je vais, mais jusqu'à Saint-Germain. Une année même, j'ai été appelé à Deauville.

— Coupe au long cours.

— Vingt francs de travail et trente de chemin de fer. C'est pour rien. Allons, *Blanc-Blanc*, la friction, mon camarade.



Installation des Coiffeurs de chiens au pont de Solférino. — 1. En amont du pont. — 2. En aval.

Blanc-Blanc n'est plus noir, il disparaît sous le savon.

Savonné, brossé, essuyé, il brille maintenant au soleil comme un bijou noir. Il en manifeste sa satisfaction en tournant autour de sa queue. Il semble plus fier, plus fringant qu'à son arrivée. On dirait vous ou moi, monsieur, quand, frais émoulu du Shampoing, nous avons une minute l'illusion d'être plus jeune.

Et tandis que je serre la main de Morel, le doyen des tondeurs, qui a subi de bonne grâce mon *interview*, je suis des yeux *Blanc-Blanc* qui s'en va sur les talons de sa camériste et je lui souhaite à lui, et à ses maîtres, d'arriver à bon port loin de Paris, là où ne règne pas la *terreur* canine ; car si certainement le meilleur de l'homme est le chien, plus certainement encore



La toilette d'un lévrier écossais.

le meilleur du chien est le caniche, avec son tremblant museau moustachu, toujours en quête de donner ou recevoir une caresse, et ses yeux où luit une intelligence presque humaine et la bonté.

Ch. LEGRAND.

L'EXPLORATEUR MIZON

Suite. — Voyez page 244.

« Yola est située au delà d'une plaine inondée, large d'un mille. Elle est perdue dans la verdure, sur un terrain légèrement incliné. Sa longueur est de plus de deux milles. En arrière, un massif montagneux. Les cases sont entourées d'une cour plantée de Sorgho. Yola est moins peuplée que Ngaoundéré. C'est le Versailles de l'Adamaoua. Les grands seigneurs y sont nombreux. Ils y dépensent en esclaves et en femmes, les revenus de leurs terres. Le sultan, lui, est relativement pauvre. C'est un homme intelligent et de mœurs modestes. Sa puissance est grande, car son empire s'étend jusqu'au quatrième parallèle.

« Pendant notre séjour à Yola, nous fûmes admirablement traités. Je pus faire exécuter des réparations à ma case et cultiver mon jardin. Je



L'EXPLORATEUR MIZON. — Sources de la Bénoué (d'après une photographie communiquée par M. Mizon).

vivais en fermier, entretenant avec Zoubir des relations très cordiales, passant avec lui des revues et plantant des choux.

« Cette inaction devait avoir une fin. Je partis enfin vers le sud avec toutes les recommandations désirables de mon ami Zoubir, dont j'avais conquis l'affection. Je laissai ma chaloupe à sa garde et descendis, à travers des champs immenses où paissaient de superbes troupeaux, jusqu'à Ngaoundéré. Flegel m'y avait précédé en 1882. Nous voilà dans la ville commerçante de l'empire. Ayant dit de Yola qu'il était le Versailles de l'Adamaoua, je comparerai Ngaoundéré à Paris. La population, toutefois, n'est pas la même.

« Cette ville compte à peine 30,000 habitants, mais le commerce y est très intense. Ngaoundéré est en relations avec le haut Soudan. Les marchés qui s'y tiennent attirent toutes les semaines une affluence énorme. Le sultan est l'homme le plus riche de l'empire. Il possède 1,200 femmes, qui sont plutôt des servantes, et plus de 2,000 esclaves. Les environs de la ville sont presque entièrement occupés par ses fermes. Les lettres de Zoubir, nous accréditant auprès de lui, nous valurent toutes sortes d'honneurs. Des cavaliers vinrent au-devant de nous, nous priant d'attendre, avant d'entrer dans la ville, que les préparatifs de notre réception fussent achevés. Nous nous acheminons enfin vers la ville et y pénétrons par une porte fortifiée flanquée de tourelles uniformes. Le sultan, à cheval devant son palais, nous attend. Nous passons devant lui et le saluons. Il ne nous répond pas un mot. Des dignitaires nous conduisent aux cases qui nous ont été réservées. Ma suite se composait de dix-huit personnes, y

compris S'Nabou, la petite négresse, dont vous avez donné le portrait dans le précédent numéro, et que j'avais prise à Lokodja. Pour nous donner une idée de sa richesse, le sultan me fit envoyer le matin soixante-douze femmes, portant chacune sur sa tête une immense calebasse remplie de ragoût de bœuf. Une seule aurait suffi pour nourrir tout mon monde. A ce présent, étaient joints deux bœufs vivants. Je pensais qu'on nous donnait ainsi, d'un seul coup, des provisions de bouche pour tout notre séjour. Mais le lendemain, le même envoi était renouvelé et il en fut ainsi tous les jours suivants. Gargantua eût été étonné. Ces amoncellements de ragoûts étaient faits pour effrayer les ventres les plus énormes. Je dus nourrir avec les reliefs mes chevaux et mes ânes, ainsi que tous les musulmans loqueteux qui, dès l'aurore, faisaient le siège de notre résidence.

« Le sultan, lui, se frottait les mains et demandait, à tous ceux de ses sujets qui nous fréquentaient, ce que nous pensions de lui. Nous en pensions que le vert auquel il nous soumettait était trop copieux et uniforme et qu'il aurait mieux fait de varier un peu le menu. Les porteuses, en effet, choisies dans son harem, malgré leur beauté équatoriale, ne parvenaient pas à nous mettre en appétit.

« Je ne voulus pas être en reste de politesses, et je lui fis cadeau d'étoffes de soie valant environ dans le pays 20,000 francs. Le stock m'en avait coûté à Paris 2,000. Le sultan en vêtit ses femmes et ses grands seigneurs, et ne garda pour lui qu'une boîte de pharmacie qui le ravit d'aise. Il espérait trouver dans l'un de ces flacons la merveilleuse eau de Jouvence qui rend, à l'âge très mur, la puissance de la jeunesse. Je n'avais pas, parmi nos drogues, cet élixir, ayant quitté la France avant certaines découvertes qui ont fait, depuis, tant de bruit en Europe.

« Nous passâmes à Ngaoundéré dix-huit jours. J'y avais appris l'échec de la mission Fourneau puis celui de Crampel. J'aurais voulu porter secours à l'un ou à l'autre. Je partis dans ce but, mais je ne pus y réussir ».

Mizon descendit par Koundé, atteignit l'Ikéla. Ayant su que des blancs se trouvaient sur le Kadéï, il leur dépêcha un émissaire, leur donnant rendez-vous au confluent de ces deux rivières. C'est, effet, dans la petite île de Comaza, qu'il se rencontra avec M. de Brazza, le commissaire général du Congo français. Les deux éminents explorateurs s'embrassèrent et, pendant trois jours, parlèrent de leurs projets dans ces régions qu'ils avaient données à la France. Après quoi Mizon descendit la Sangha, puis le Congo et s'embarqua pour l'Europe où l'attendait l'accueil que méritaient son audace et sa prudence.

Mizon est reparti le 10 août. Deux cent vingt maisons de commerce françaises lui ont fourni pour 400,000 francs de marchandises à fonds perdus. Il s'en va, sérieusement armé, cette fois, pour pouvoir résister, par la force, s'il le faut, aux attaques, non des noirs, qui sont tous ses amis, mais des Anglais installés là-bas. Souhaitons-lui un prospère voyage dont le but est la grandeur de la Patrie, et un heureux retour.

Dans la première partie de ce récit, nous avons publié les deux photographies du lieutenant de vaisseau Mizon, le héros de cette superbe expédition, et de S'nabou, sa petite interprète. Nous donnons aujourd'hui la vue des sources de la Bénoué, prise par Mizon lui-même à l'aide d'un appareil photographique, et la carte de cette partie de l'Afrique parcourue par la mission. Les relevés ont été faits astronomiquement, à l'aide du chronomètre, des instruments et des tables affectés à ces sortes de calculs, et la détermination des lieux est aussi exacte que possible. Voilà désormais, grâce à la bravoure et à l'intelligence d'un de nos compatriotes, une large tache blanche, sur cette immense terre africaine, acquise à la science.



Carte de l'exploration de M. Mizon.

Le fleuve remonté par l'explorateur, au début de son voyage, était depuis longtemps déjà connu. C'est le cours d'eau le plus important de l'Afrique occidentale. Le Niger prend sa source dans le Fouta-Djallon, terre française, la partie la plus montagneuse et la plus fertile de l'ouest africain, dont la configuration et — quoique cela paraisse invraisemblable — le climat, rappellent un peu la Suisse. C'est du Fouta-Djallon que descendent vers l'Océan, avec le Niger, le Sénégal, la Gambie, la plupart des affluents de ces trois fleuves et les rivières du Sud.

La Bénoué, le principal affluent du Niger, était moins connue. Découverte en 1851 par le grand explorateur Barth, elle fut remontée, en 1854, par le docteur Baïkie, et en 1879, par le bateau *Henri-Wenn*, des missions protestantes du Niger, à bord duquel se trouvait l'explorateur Flegel.

Mais Mizon a eu l'honneur de découvrir la source de cette immense rivière. Elle coule, comme notre carte l'indique, de l'est à l'ouest, atteignant à Yola son point culminant vers le nord, au 9e degré. Elle s'infléchit ensuite légèrement vers le sud-ouest pour se déverser dans le Niger, en face de Lukodja, à Igbobé, lieu de naissance de S'Nabou. Son lit est en plaine ; deux chaînes de collines, longeant les deux rives à une grande distance, bornent l'horizon. Le commandant Mattei, qui a parcouru ce pays, en fait la description suivante : les steppes riveraines sont presque entièrement dépourvues d'arbres ; de grandes touffes d'herbes, semblables de loin à de l'alfa, couvrent cette grande plaine. La Bénoué n'est navigable que par les grandes eaux. C'est vers le mois de mai que les eaux montent. De mai à septembre la crue est dans son plein. La navigation est alors possible pour des bateaux, à quille plate, jaugeant jusqu'à 400 tonneaux. Dès qu'arrive novembre, la décroissance se produit. C'est la saison sèche. Le phénomène est parfois si rapide, que du soir au matin on peut se trouver enlisé dans un banc de sable. Si l'on se laisse surprendre par un accident de ce genre on en a pour six mois au moins à rester en place. Mizon, comme on l'a vu, ayant manqué la période des crues, fut immobilisé à Lukodja jusqu'à l'année suivante. Pendant les pluies, les eaux de la Bénoué sont aussi jaunâtres que celles du Niger ; mais dans la saison sèche, elles deviennent limpides, avec une légère teinte verdâtre, ce qui est dû au sol très crevassé et entièrement perméable de cette vaste plaine.

L'aspect du confluent est fort curieux à observer. La Bénoué, quoique coulant dans le lit du Niger depuis Igbobé, conserve, pendant près de dix milles, la couleur verte de ses eaux ; elle se maintient vers la rive gauche, comme si elle ne voulait pas se confondre avec les eaux vaseuses du Niger, qui érodent vers la ride droite.

La fusion ne commence que dans les parages d'Ida. Mizon, a eu soin — ce qui nous a valu la précieuse carte que nous publions — de relever, de prendre les éléments d'une carte hydrographique. Il a placé le lac Nabarat par 11° 50 de longitude est de Paris, tandis que Mac-Donald l'avait mis à 12° 40. De même Yola doit être reportée par 9° 13 de latitude sur 11° 25 de longitude.

On croyait, et Mizon partageait naturellement l'erreur commune, que par le Mayo-Kebbi et le lac Nabarat on pouvait gagner le marais de Toubouri et de là le Chari et par conséquent le lac Tchad. Il n'en est rien. Le bassin du Chari est séparé de celui de la Bénoué par une chaîne de collines indiquée sur notre carte qui rend impossible le transport, d'un bassin dans l'autre, des chaloupes à vapeur.

Il n'en est pas moins vrai que l'explorateur de la Bénoué a rendu désormais facile ce qui paraissait jadis d'une difficulté presque insurmontable, la marche vers le Tchad, ce point géographique dont l'importance est encore à démontrer, mais vers lequel tant d'ambitions convergent. Mizon, à moins de malheurs imprévus, atteindra sûrement, cette fois, ce but tant désiré. Du Mayo-Kebbi, qu'il connaît bien, au Logoné, affluent du Chari, la distance n'est pas grande, et s'il ne peut conserver sa chaloupe à vapeur, pour les raisons que nous avons dites, il trouvera du moins une pirogue qui, en se laissant aller au courant de l'eau, le conduira jusqu'au lac mystérieux sur les bords duquel il fera flotter notre pavillon. Pourquoi le cacher? C'est là l'objectif de la nouvelle mission, et nous ne doutons pas, le passé nous étant un sûr garant de l'avenir, du succès.

MARTY.

UN PONT SUR LE NIL

Irrespectueuse des vénérations primitives, l'Europe fait la conquête de l'Afrique, fouillant le sol autrefois respecté pour y ouvrir des canaux ou y installer des chemins de fer, fonçant brutalement dans le lit des fleuves sacrés les piles massives qui soutiendront les tabliers des ponts. Il y a quelques jours, un nouveau pont était inauguré, sur lequel les longs convois, que des locomotives asthmatiques conduisent dans la haute Egypte, vont traverser le Nil, semblant narguer le Dieu que les anciens Egyptiens allaient humblement adorer dans le temple qu'ils lui avaient élevé à Nicopolis.

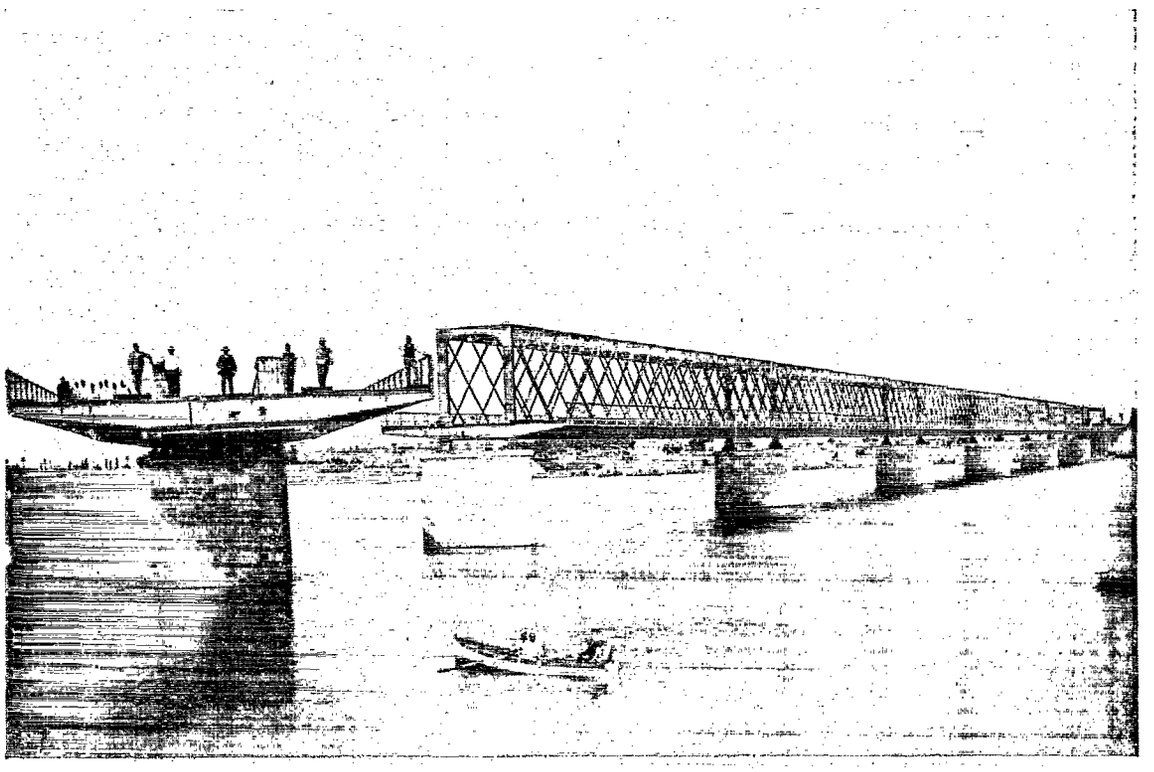
Le pont d'Embabeh — c'est le nom qu'emprunte à un faubourg du Caire cette œuvre de la despotique civilisation — n'est pas le premier qu'on ait construit sur le Nil. Déjà la ligne de chemin de fer d'Alexandrie au Caire franchissait le fleuve nourricier de l'Egypte sur les ponts de Benha et sur celui de Kasr-Fayat. Déjà, au Caire même, le pont de Kasr-el-Nil permettait aux piétons et aux voitures la traversée du Nil. Mais le pont métallique d'Embabeh, construit sur les modèles les plus récemment dressés par les ingénieurs,

avec sa quintuple voie : une voie ferrée, deux voies charretières et deux trottoirs, marque la conquête absolue, définitive du fleuve par l'industrie moderne.

Jeté à un des endroits les plus profonds du Nil, le pont d'Embabeh mesure 500 mètres de longueur, 234 de plus que le pont de Benha, et 7 mètres de plus que celui de Kasr-Fayat. Il repose sur onze piles ou culées qui le partagent en dix travées. Six sont fixes et mesurent : les deux extrêmes, 62 mètres chacune; les quatre intermédiaires, 74 mètres; à chaque extrémité, une petite travée d'acier de 11 mètres; enfin, deux travées tournantes égales, ayant une longueur totale de 58 mètres environ, qui offrent un passage aux barques qui courent sur le fleuve. Notre figure représente le pont ouvert. Cette partie tournante du pont, masse énorme d'acier dont le poids dépasse 150,000 kilogrammes, évolue sur sa base avec une précision parfaite, en 1 minute 50 secondes.

La largeur totale de cet ouvrage est de 13 mètres 50. Il comprend, comme nous l'indiquons plus haut, une voie ferrée qui occupe le milieu, et deux passerelles latérales séparées de la voie ferrée par des garde-corps. Chacune de ces passerelles possède une voie charretière de 2 mètres 60 de largeur, et deux trottoirs larges de 70 centimètres.

Les piles sont en maçonnerie. Leur hauteur totale est d'environ 30 mètres. Elles sont foncées dans le Nil à des profondeurs atteignant, pour quelques-unes, 22 mètres.



Pont sur le Nil, à Embabeh.

Le pont est en acier. Les poutres principales ont une hauteur totale de 7 mètres 50, et le poids du métal qui entre dans l'ouvrage est au total de 1,300,000 kilogrammes.

L'inauguration de ce pont a été faite avec une grande solennité, en présence du Khédive, au milieu d'une foule immense. Les constructeurs du pont d'Embabeh, deux Français, MM. Daydé et Pillé, voyaient, pendant cette cérémonie qui fut un triomphe de l'industrie française, se profiler sur l'horizon les Pyramides. Ils pouvaient se dire qu'ils avaient fait une œuvre plus belle que ces Pharaons qui dorment là-bas leur éternel sommeil, et surtout que leur œuvre n'a pas coûté les milliers de vies humaines sacrifiées pour l'amoncellement inutile de ces pierres énormes.

PERRON.

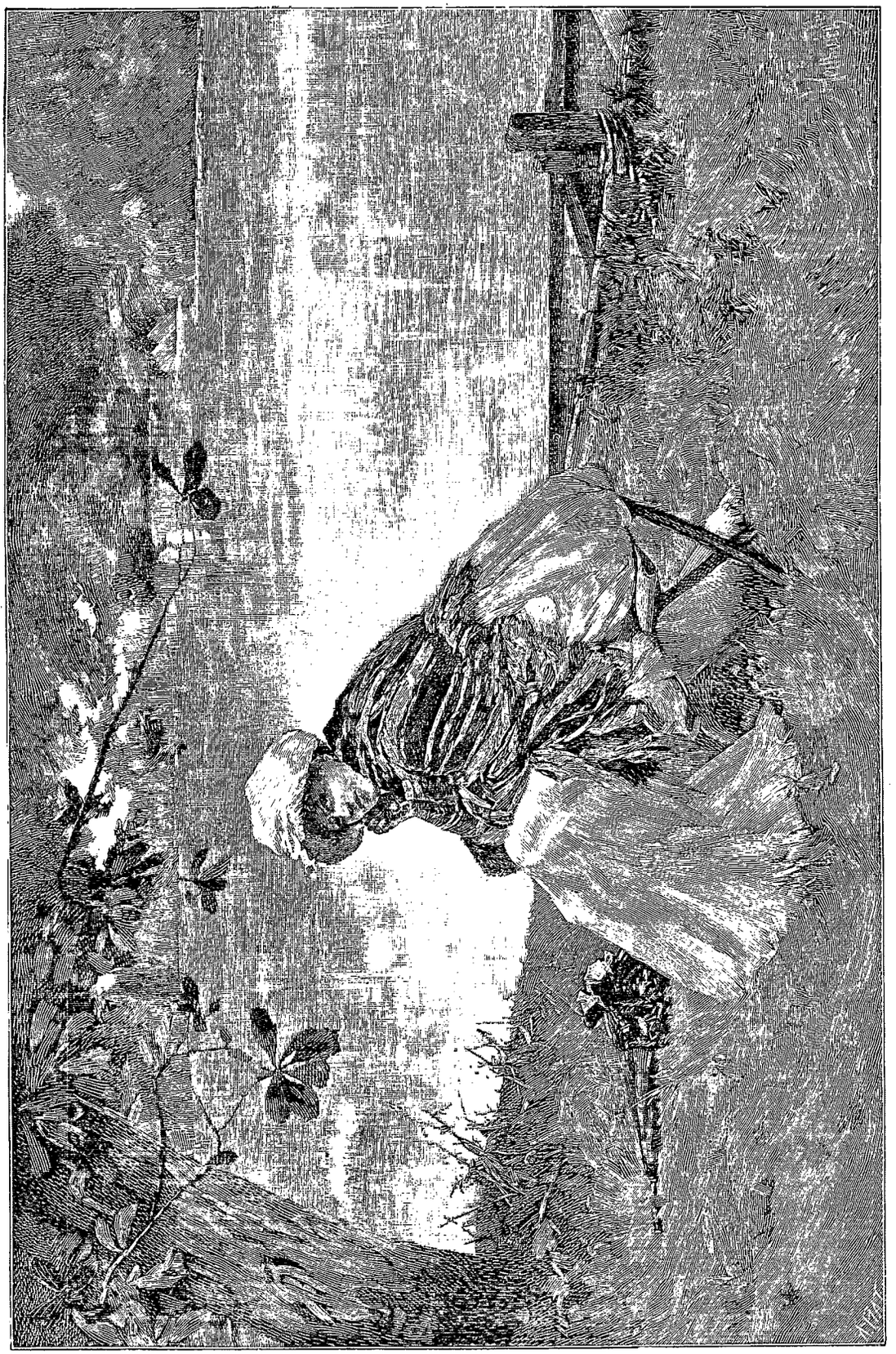
RÊVERIE

Le tableau que reproduit notre gravure est, très justement, l'un de ceux dont le regretté peintre Ferdinand Heilbuth était le plus fier. Il l'avait, jusqu'à sa mort, survenue comme on sait, en 1889, gardé dans son atelier. Par son testament, il a demandé aux musées nationaux de vouloir bien l'accepter. Il va sans dire que ce legs a été accepté sans hésitation et que la *Rêverie* de Ferdinand Heilbuth a été placée au musée du Luxembourg où elle figure parmi les toiles les plus admirées.

Ce n'est pas seulement par sa facture, en même temps robuste et délicate, que cette œuvre charme les visiteurs de notre grande collection contemporaine. Elle recèle quelque chose de si mysté-

rieusement triste, et d'une tristesse pour ainsi dire si moderne, qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver un motif à une mélancolie infinie.

Nous n'avons pas à refaire ici la biographie du maître à qui nous devons ce beau tableau. Nous avons brièvement raconté la vie d'Heilbuth, en



RÊVERIE. — Peinture de Heilbuth. — Musée du Luxembourg. — Gravure de Piat.

effet, lorsque, en 1890, nous avons reproduit son tableau le *Monte-Pincio* (1). Bornons-nous à rappeler que, né en 1826 à Hambourg, Heilbuth se fit naturaliser au moment de la guerre. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur en 1889.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, année 1890, page 369.

PETITE PAGE D'HISTOIRE.

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

II

Suite. — Voyez pages 86, 126, 178 et 190.

Bientôt, celui-ci arriva dans les eaux du *Vengeur*, se dirigea vers la côte sud, pour couper la retraite, et, arrivé à demi-portée de canon, lâcha toute sa bordée de bâbord. Le *Vengeur* ne riposta pas. Alors, le *Renard*, après avoir viré, se rapprocha encore, et lorsqu'il se crut en bonne posture, l'officier commanda le feu, et les huit caronades de tribord, partant à la fois, crachèrent, sans dommages appréciables, la mitraille sur le *Vengeur*. Les Anglais ne ripostèrent pas davantage, et le *Renard*, surpris, mais plein de confiance, approchait toujours.

Sidney-Smith, pendant ce temps-là, avait fait passer, sur le même bord, ses huit pièces, et quand il jugea le moment opportun, il fit hisser, au grand mât, le pavillon d'Angleterre et fit feu. Cette décharge, presque à bout portant, mit le désordre à bord du *Renard*. Presque toutes les manœuvres étaient hachées; les voiles en lambeaux pendaient le long des mâts, et il semblait difficile de rien obtenir d'un équipage effrayé, à la vue des morts et des blessés qui jonchaient le pont.

La situation du malheureux lougre paraissait désespérée, lorsque l'apparition inopinée, sur le lieu de l'action, d'une canonnière sortie du Havre, à la suite du *Renard*, vint changer la face des choses. C'était la canonnière n° 4 qui, ayant pris, sur quelques autres canonnières, sorties en même temps qu'elle, une avance considérable, avait laissé celles-ci s'engager dans la poursuite vaine des chaloupes qui regagnaient le *Diamant*, pour se porter au secours du *Renard*, si besoin était.

Elle était commandée par le capitaine Leloup, et quoique ne faisant pas partie de son équipage régulier, le matelot à qui nous devons ces détails, se trouvait à son bord; car, dans le premier moment de tumulte, on avait embarqué, pêle-mêle, tous les matelots, sans distinction de navires, qui se trouvaient sur le port.

Au moment où le *Renard*, désemparé, abandonnait la partie, la canonnière n° 4 se trouvait entre lui et le *Vengeur*. Elle avait, comme artillerie réglementaire, une seule pièce de 24 en bronze, qui, bien servie et pointée avec sang-froid et précision, pouvait causer, aux Anglais, les plus graves dommages. Le premier coup, tiré à bonne distance, passa sous le beaupré du *Vengeur;* le second, rectifié, coupa la drisse du pavillon. On crut, nécessairement, que le *Vengeur* amenait, et des clameurs de joie retentirent.

Leloup lui-même, tout heureux d'un succès qui ne lui coûtait ni un homme, ni une avarie, poussa un hurrah de triomphe et donna l'ordre d'accoster pour amariner le lougre. On obéit, en toute confiance; lorsque, tout à coup, une effroyable détonation se fit entendre : les huit pièces du *Vengeur*, chargées jusqu'à la gueule, vomirent, sur l'imprudente canonnière, une trombe de fer effroyable; et quand la fumée fut dissipée, on aperçut, à bord du lougre, les Anglais rechargeant leurs pièces.

Le capitaine Leloup donna aussitôt l'ordre de s'éloigner, et, quand il se crut à bonne distance, hors de portée de l'artillerie légère du lougre, il fit tirer successivement quelques coups de canon, soigneusement pointés, et dont quelques-uns, atteignant le *Vengeur*, au-dessous de la ligne de flottaison, rendirent bientôt sa perte certaine. Le lougre coulait bas d'eau. Que faire, en de telles circonstances? Se rendre ou infailliblement périr. Sidney-Smith se rendit.

Mais personne, à bord de la canonnière, ne se rendait compte de l'importance de la prise; nul ne soupçonnait la présence de Sidney-Smith à bord du *Vengeur*. Tous le croyaient à bord de sa frégate, vers laquelle les embarcations, ayant gagné de vitesse, faisaient force de rames.

Quand la canonnière n° 4 accosta le *Vengeur* et que Sidney-Smith y passa, comme prisonnier de guerre, il trouva la chambre trop basse et manifesta le désir d'être reconduit à bord du lougre, pour gagner le Havre. Les voies d'eau, masquées aussi bien que possible, permettaient d'effectuer, sans péril, cette courte traversée. Leloup crut devoir accéder à cette demande, mais il donna, en même temps, à celui qu'il prenait pour un officier subalterne, une garde de quatre hommes, avec injonction formelle de ne le point perdre de vue.

En ce moment, une chose curieuse se passa, qui fit voir que l'on avait affaire à un homme de marque. Le *Renard*, qui avait abandonné, comme on l'a vu, le lieu de l'engagement, ayant vu tomber le pavillon du *Vengeur*, se rapprocha, tant bien que mal, malgré le désordre de sa voilure et de son gréement, et, arrivé à portée de la voix, réclama l'honneur de la prise.

A cette prétention audacieuse et hors de propos, le prisonnier bondit, et debout à l'arrière du pont, le bras tendu, en un geste de menace, vers le *Renard*, il cria, d'une voix forte et vibrante :

— Le capitaine du *Renard* n'est qu'un lâche et un maladroit, et qui n'a aucun titre à faire valoir sur ma personne et sur mon équipage.

Puis, se débarrassant prestement du caban passé sur son uniforme, il montra, avec une certaine ostentation, sa poitrine chamarrée. Le silence était complet, et chacun s'attendait à quelque chose de grave, lorsqu'avec un geste de bravade, le prisonnier s'écria :

— Je suis Sidney-Smith, commodore, et j'ai l'honneur de me rendre au capitaine de la canonnière.

A cette révélation inattendue, il y eut comme une sorte de stupeur, et chacun se mit à regarder,

avec admiration, cet homme dont le nom faisait trembler les plus braves, et qui se trouvait victime d'une forfanterie dont les détails n'étaient pas encore connus.

Sidney-Smith était un homme superbe, de haute stature, large des épaules, avec un air de noblesse qui imposait. Ses traits, beaux et réguliers, et l'expression de son regard donnaient à sa physionomie quelque chose d'énergique et de charmeur tout à la fois. Il avait, en effet, des yeux d'une profondeur remarquable et qui, disait-on, flambaient, dans la bataille, comme deux tisons ardents.

En passant du *Vengeur* à bord de la canonnière, aussitôt après la prise, il s'appuya familièrement sur l'épaule du marin qui nous fournit ces intéressants détails, et qui, dans sa relation parfois naïve, mais d'une exactitude parfaite, consigne cette particularité avec une sorte de fierté satisfaite.

A l'apostrophe qui venait de si bien faire justice à ses prétentions, le *Renard* n'attendit point d'autres compliments, et prenant du large, il mit le cap sur le Havre, en s'aidant de ses longs avirons. La canonnière, obligée de remorquer le *Vengeur*, suivait avec moins de vitesse. Enfin, elle atteignit l'endroit que l'on nommait alors le *Fer à cheval*, devant la douane. Sidney-Smith descendit.

Alors, les femmes qui se trouvaient là en foule, voyant son attitude sans peur et ses décorations brillantes, l'assaillèrent et se jetèrent sur lui, dans l'intention de les lui arracher. Froidement, il les écarta du geste, et revenant à bord, il se couvrit d'une mauvaise capote qu'il emprunta, puis, entouré d'une escorte protectrice, il gagna le commissariat de la marine.

Arrivé au pont Saint-François, il rencontra M. Fabre, qui le reconnut :

— Comment, vous ici ? s'écria, avec un geste d'étonnement, le commandant de la *Carmagnole*.

Sidney-Smith se mit à rire :

— Ah ! dit-il, M. Fabre, puisque vous ne vouliez pas venir à ma rencontre, il fallait bien que je vienne vous chercher !

Ils échangèrent quelques compliments, et Sidney-Smith, prenant le bras de M. Fabre, le cortège se remit en route vers le bureau de la marine.

Sur son passage, la foule grossissait, et toute la populace qui grouille dans les ports de mer, s'entassait, menaçante et l'injure aux lèvres, hurlant, gesticulant, menaçant. Parfois, elle ne se contentait pas des injures, et des pierres tombaient autour de M. Fabre et du commodore qui fut atteint.

M. Fabre, indigné, donna l'ordre à l'escorte d'apprêter ses armes, et se tournant vers les braillards :

— Le commodore Sidney-Smith, s'écria-t-il, avec un accent de colère mal contenue, est prisonnier de guerre. Vous n'oublierez pas, je suppose, qu'il a droit au respect; et, dans le cas contraire, je me charge de vous en faire souvenir.

Ces paroles énergiques mirent fin à toute démonstration hostile, et ce fut au milieu d'un calme relatif que le cortège arriva au bureau de la marine. Tous les employés, en uniforme, étaient à leur poste. On ignorait encore la prise du commodore, et lorsque l'escorte fut introduite, ainsi que M. Fabre et le prisonnier, le tumulte de la foule, à l'intérieur, tout en laissant deviner quelque chose d'extraordinaire, n'apprenait rien de précis aux officiers d'administration.

Procès-verbal de la prise fut dressé, séance tenante; et lorsque, pour se conformer aux formalités d'usage, M. Duplessis-Ollivaut, commissaire de la marine, — d'autres disent M. Daiglemont, mais cela n'a pas la moindre importance, — demanda au prisonnier ses nom, prénoms et qualités, le commodore prit la plume et écrivit, d'une main ferme :

« Sir William Sidney-Smith, capitaine de haut-
« bord, chevalier de la Jarretière, de l'ordre
« royal et militaire de l'Épée de Suède, etc.,etc.,
« commandant, dans la Manche, pour sa Majesté
« britannique, depuis Brest jusqu'à Dunkerque ».

A cette révélation, le commissaire ne fut pas maître de son étonnement. Sidney-Smith, la terreur de tous, et dont les boulets s'abattaient, la veille encore, impitoyablement, sur les abords de la ville ! La fortune était tellement inespérée que l'officier d'administration n'y voulait pas croire. Dans le vaste bureau, tout était en remue-ménage, et c'était à qui s'approcher, pour considérer, de plus près, le jeune et déjà si célèbre commodore. Sous tous ces regards curieux et satisfaits, Sidney-Smith demeurait impassible.

Le procès-verbal une fois dressé, M. Fabre s'avança et offrit sa caution pour le prisonnier. Elle fut refusée; et on fit entendre au commandant de la *Carmagnole* que toutes ses sollicitations seraient vaines et qu'on ne céderait pas. Surpris d'un pareil procédé, l'officier fournit quelques explications et dit au commissaire que, pris par Sidney-Smith, lorsqu'il commandait la *Joséphine*, la famille du commodore s'était portée caution pour lui, et qu'il avait eu l'Angleterre pour prison. On demeura inflexible, et M. Fabre, indigné, ne ménagea pas ses dures observations. Puis, se tournant vers le prisonnier :

— C'est une honte pour moi, s'écria-t-il, mais vous voyez que je ne puis rien contre un pareil entêtement.

Le commodore sourit, puis prenant, avec affection, la main de M. Fabre :

— Je vous remercie du fond du cœur, lui dit-il; mais je constate que vous ne pouvez rien contre la volonté de ces messieurs.

CHARLES CANIVET.

(A suivre.)



M. Holthausen et sa famille descendant de la Tour Eiffel.

LE DESCENSEUR DE M. HOLTHAUSEN

On sait que des savants ont installé sur la tour Eiffel des appareils dont quelques-uns, comme le manomètre de M. Cailletet, que nous avons décrit ici même (1), sont au moins curieux et utiles; des guérisseurs conseillent aux anémiques d'y monter prendre des bains d'air; d'autres, proposent des moyens d'en descendre sans le secours des ascenseurs ni des escaliers, et il nous souvient de cette proposition qui fut faite de lancer les gens de bonne volonté, du sommet sur la terre ferme dans un obus capitonné.

Un de ces derniers dimanches, on put voir descendre de la première plateforme de la Tour un trio : un homme, une femme et un bébé, qui semblaient glisser le long d'une corde. C'étaient la fille et le petit-enfant de M. Holthausen, l'inventeur du descenseur qu'on expérimentait ce jour-là.

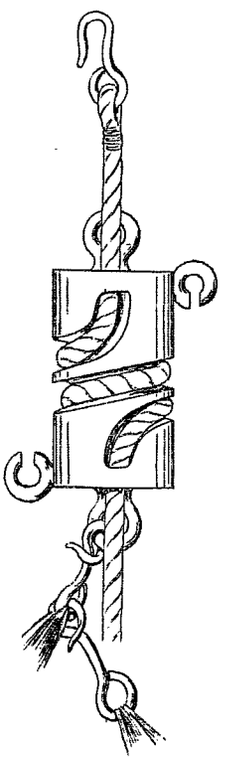
L'appareil est un simple cylindre d'acier dans lequel a été ménagé un large pas de vis.

Sur ce pas de vis s'engage une corde dont l'extrémité est attachée à l'objet dont on veut aériennement s'éloigner.

Pour ainsi descendre, on fixe à sa ceinture le crochet qui termine le descenseur. Puis : lâchez tout, le descenseur glisse le long de la corde et la descente s'effectue sans difficulté, sans danger, avec toute la rapidité ou toute la lenteur désirables, grâce à des crochets portés par le descenseur, et sur lesquels on peut fixer la partie de la corde pendant au-dessous de vous.

Il est évident que pour descendre de son appartement — logeât-on au sixième — il est plus simple d'utiliser le classique escalier et le bientôt vulgaire ascenseur. Mais le descenseur de M. Holthausen n'en reste pas moins un appareil intéressant et qui, en cas de sauvetage à accomplir, peut être utilement employé.

On a pu, d'ailleurs, s'en rendre immédiatement compte, grâce à l'initiative d'un de nos confrères, M. Édouard Philippe, bien connu par nombre d'ingénieuses tentatives en des genres divers. M. Philippe, qui assistait à la descente de M. Holthausen, a manifesté le désir de l'opérer à son tour. L'inventeur lui a cédé sa ceinture et M. Philippe, après s'être accroché au descenseur, s'est bravement lancé dans l'espace. Après une descente faite aux applaudissements des curieux auxquels il répondait en saluant du chapeau, il est arrivé à terre sain et sauf. La démonstration était faite. Les personnes qui utiliseront le descenseur de M. Holthausen n'ont pas à redouter, comme on pourrait le craindre, d'exécuter leur descente en tournant autour de la corde qui les soutient. La descente s'accomplit verticalement. Ce résultat est dû à ce que la corde pénètre dans le cylindre qui constitue le descenseur et en sort suivant une même génératrice, dont la corde constitue, en quelque sorte le prolongement.



Descenseur à spirale.

(1) Voir année 1891, page 114.

LA PETITE SERVANTE

CONTE JAPONAIS

Suite. — Voir page 250.

Yotsu ne saisit pas tout d'abord le sens exact de la prière qui lui était adressée. La timide jeune fille, dans son émotion, embrouillait le manteau brodé, le marc de thé, Hikusen, les cerisiers en fleurs, oubliant que son maître ne pouvait savoir de quoi il s'agissait. Mais, lorsqu'enfin celui-ci eut compris que Hikusen, son grand ami, dont il admirait la constance, n'était venu chez lui si longtemps que pour voir sa servante, et que maintenant, chose lamentable et bien digne de la génération nouvelle, il voulait déroger et épouser une pauvre fille du peuple, il fut à la fois



Lorsqu'enfin Yotsu put parler, ce fut pour éclater en imprécations.

vexé et indigné : vexé d'avoir joué le rôle de dupe ; indigné de voir chez un homme de sa caste une mésalliance qui blessait tous les anciens préjugés, et dont il aurait à rougir, lui-même tout le premier, en tant que daïmio.

Donc, en peu d'instants, toutes les phases de la surprise, de la rage, de la honte, se peignirent sur la large figure de Yotsu. Il étranglait, cherchant ses mots pour accabler la malheureuse Nézumi ; celle-ci restait prosternée à ses pieds, suivant des yeux la colère qui rendait véritablement hideuse la tête hirsute de son maître. Ah ! combien elle regrettait maintenant d'avoir parlé si tôt, d'avoir brusquement rompu le charme de sa vie, d'avoir rêvé l'irréalisable, tenté le bonheur impossible !

Lorsqu'enfin Yotsu put parler, ce fut pour éclater en imprécations et en reproches, accompagnés de grands gestes de menace. Il rappela à Nézumi son origine obscure, sa condition humiliante, les durs travaux auxquels elle avait consacré son temps, et il riait avec un gros rire moqueur, en comparant tout cela avec le haut rang auquel elle aspirait.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis bien bon, vraiment, de tant prendre à cœur une aussi sotte aventure! Retourne à ton travail, ambitieuse, et applique-toi à le bien faire ou sinon !... Quant au galant Hikusen, s'il revient ici, c'est moi qui le recevrai, et de façon qu'il s'en souvienne!

Il s'éloigna, laissant Nézumi épouvantée d'un tel débordement de colère et d'injures. Lorsqu'il fut parti, la pauvre fille pleura longtemps, sur la ruine définitive de ses espérances, toutes les larmes de son cœur simple.

IV

Cependant, il ne fallait pas qu'à son tour Hikusen vînt affronter l'indignation et les insolences de Yotsu. Donc, reprenant un peu ses sens, elle trempa son pinceau dans l'encre de chine, et écrivit à celui qu'elle avait déjà considéré comme son fiancé :

« Hikusen, toi qui étais apparu dans la vie de l'humble servante comme la brise du soir après l'étouffante chaleur du jour, Hikusen, adieu! La volonté du maître est plus forte que mon amour. Nézumi restera fille ; l'or et la soie de ton palais ne sont point faits pour elle ».

Elle allait mettre à la suite le monogramme de son nom, lorsqu'elle songea au danger que courait le jeune daïmio, s'il s'aventurait encore dans le yé de Yotsu. Elle ajouta donc :

« Si on te voyait dans ce palais ou alentour, ce serait ta perte; Yotsu est méchant, et sa colère est terrible! »

Puis elle signa, et fit parvenir sa lettre aussitôt.

Hikusen était impatient de recevoir des nouvelles, et fort peu rassuré, au fond, sur les suites de sa folie ; car c'était folie, vraiment, que d'aller prendre femme dans les derniers rangs du peuple. Le charme, la beauté, l'honnêteté de Nézumi n'étaient même pas une excuse suffisante à cet acte que beaucoup autour de lui blâmeraient. Mais, malgré ce que la raison lui commandait, il braverait les résistances et épouserait la femme de son choix.

Dans son inconséquence de jeune écervelé, il n'avait pas voulu s'attarder à l'hypothèse que le maître de Nézumi refuserait de la laisser partir. Or, cet obstacle était, au contraire, très à craindre, et la loi formelle à cet égard : la servante devait son temps au maître pendant la durée du contrat; elle ne pouvait se marier sans autorisation. Mais, bah! se disait Hikusen, à des circonstances extraordinaires, il faut des résolutions exceptionnelles, et bien certainement Yotsu, son ami, comme lui daïmio, ne se refuserait pas à favoriser leur bonheur.

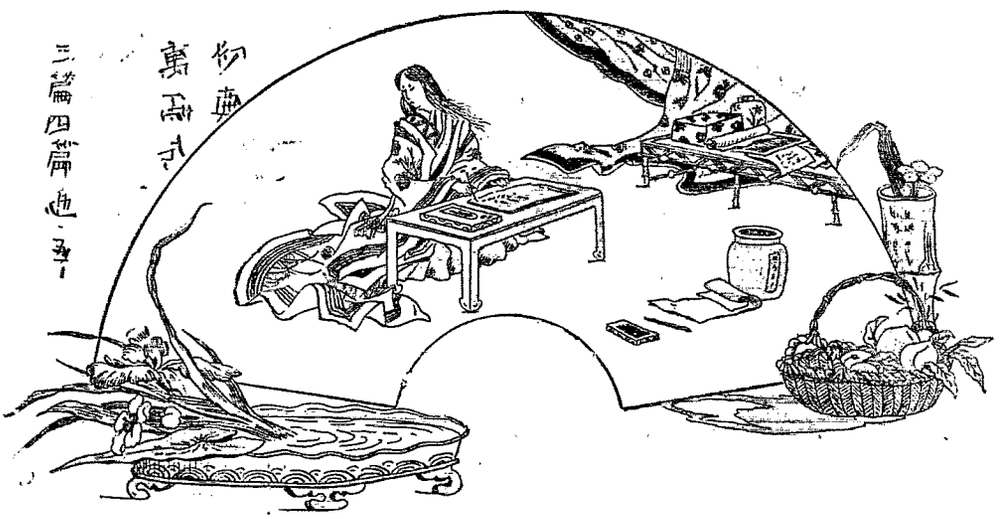
Sur ces beaux projets, sur ces illusions, la missive désolée de Nézumi tomba comme la neige tardive sur les fleurs de printemps. Le jeune homme fut tout bouleversé par l'annonce de cette rigueur inattendue, et la dernière phrase, surtout, l'irrita vivement.

— Quoi! ce Yotsu, cet homme laid et ridicule, prétendait l'intimider, lui, Hikusen, le descendant des seigneurs de Taratori, célèbres dans tout le Nippon pour leur vaillance. Non seulement il contrecarrait ses projets, mais encore il prétendait lui interdire jusqu'à la route qui passait au bord de son palais, et qui, pourtant, était à tous, même aux mendiants ; si on l'écoutait, vraiment, ne faudrait-il pas quitter jusqu'à la province, parce que ce vieux fou a chez lui une servante à laquelle il tient!

A se monter ainsi, Hikusen en arriva bientôt aux extrêmes ; d'une voix irritée, il demanda ses sabres, et, d'un pas fébrile, il prit le chemin du palais de Yotsu.

V

Celui-ci était précisément sur la terrasse de sa maison, arpentant nerveusement le plancher pour calmer un reste de fureur qui grondait en lui. De là, comme l'on sait, il apercevait la route dans ses détours, et, lorsqu'il vit venir Hikusen, il sentit se réveiller les sentiments divers qui l'avaient mis hors de lui quelques heures auparavant. Le voilà donc, ce bellâtre, triste héritier d'ancêtres fiers et vaillants? Il se moquait des



gens plus âgés que lui, et il courtisait les servantes, sans souci de l'opinion de ses pairs et de l'honneur de sa caste! Maintenant, il n'y a plus chez les jeunes gens ni amitié, ni retenue, ni dignité, ni religion, ni respect des choses établies!

Comment les dieux tolèrent-ils de semblables désordres! Mais, du moins, lui, Yotsu ne souffrirait pas chez lui pareille injure! Et de plus loin qu'il put se faire entendre :

— Toi que j'ai cru mon ami, et que maintenant je méprise, tu ne viens pas, je pense, franchir le seuil de ma maison? Elle n'est ouverte qu'aux honnêtes gens.

— Je viens, au contraire, causer avec toi en ami, Yotsu, et te faire entendre raison, dit Hikusen.

En même temps il entrait dans le jardin.

— Hors d'ici! Berabo! misérable hinnin, cria Yotsu. Hors d'ici, ou je te fais payer cher ton insolence!

Le chevalet chargé de ses sabres se trouvait à portée; il y saisit un long tsurugui à deux tranchants, et se précipita sur le visiteur.

Hikusen recula d'un pas, ne s'étant guère attendu à une apostrophe aussi virulente. Mais le sang de ses ancêtres coulait dans ses veines; il n'hésita pas davantage; tirant son sabre, encore que celui-ci fût plutôt une arme de parade, il se mit vivement en défense.

— Au surplus, dit-il, vidons sur-le-champ cette querelle; toi mort, Nézumi deviendra libre et m'appartiendra.

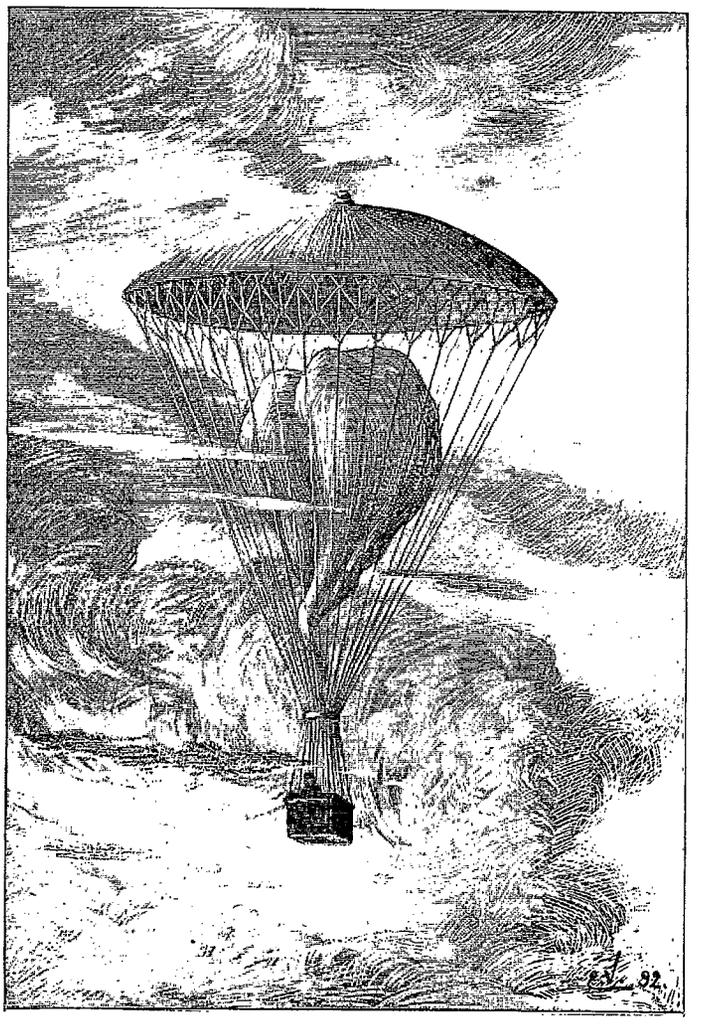
— Tu comptes trop vite sur ma mort, jeune audacieux. Appelle à ton aide la science des armes et le secours des dieux, car Yotsu, daïmio de Nagawa, ne fait jamais grâce.

La lutte s'engagea. Elle fut longue, car si Yotsu était vigoureux et exercé depuis sa jeunesse aux rudes combats, Hikusen était plus souple et plus agile; tous deux avaient déjà reçu quelques blessures sans gravité, lorsqu'une natte au fond s'écarta pour laisser passer le joli visage inquiet de la petite servante, attirée par le bruit insolite; en voyant cette scène terrifiante, elle ne put retenir un cri, et Hikusen, instinctivement, tourna la tête. Ce fut sa perte; au même instant, l'épée de son adversaire s'abattait, et, ne rencontrant aucune parade, elle traversa la poitrine du daïmio de Taratori.

Nézumi s'était jetée sur le corps ensanglanté de son fiancée. Yotsu, impassible, essuya son beau sabre à la garde ciselée, et le reposant sur le chevalet :

— Nézumi, dit-il avec un sourire cruel, il faudra faire porter ce jeune homme dans son palais. Que son exemple profite à tous ceux qui oublient les saintes lois du Nippon. Puis, s'enveloppant dans son manteau, avec dignité, il sortit.

(*A suivre.*) GASTON CERFBERR.



Expérience faite par M. Capazza à l'aide de son parachute.

LE PARACHUTE DE M. CAPAZZA

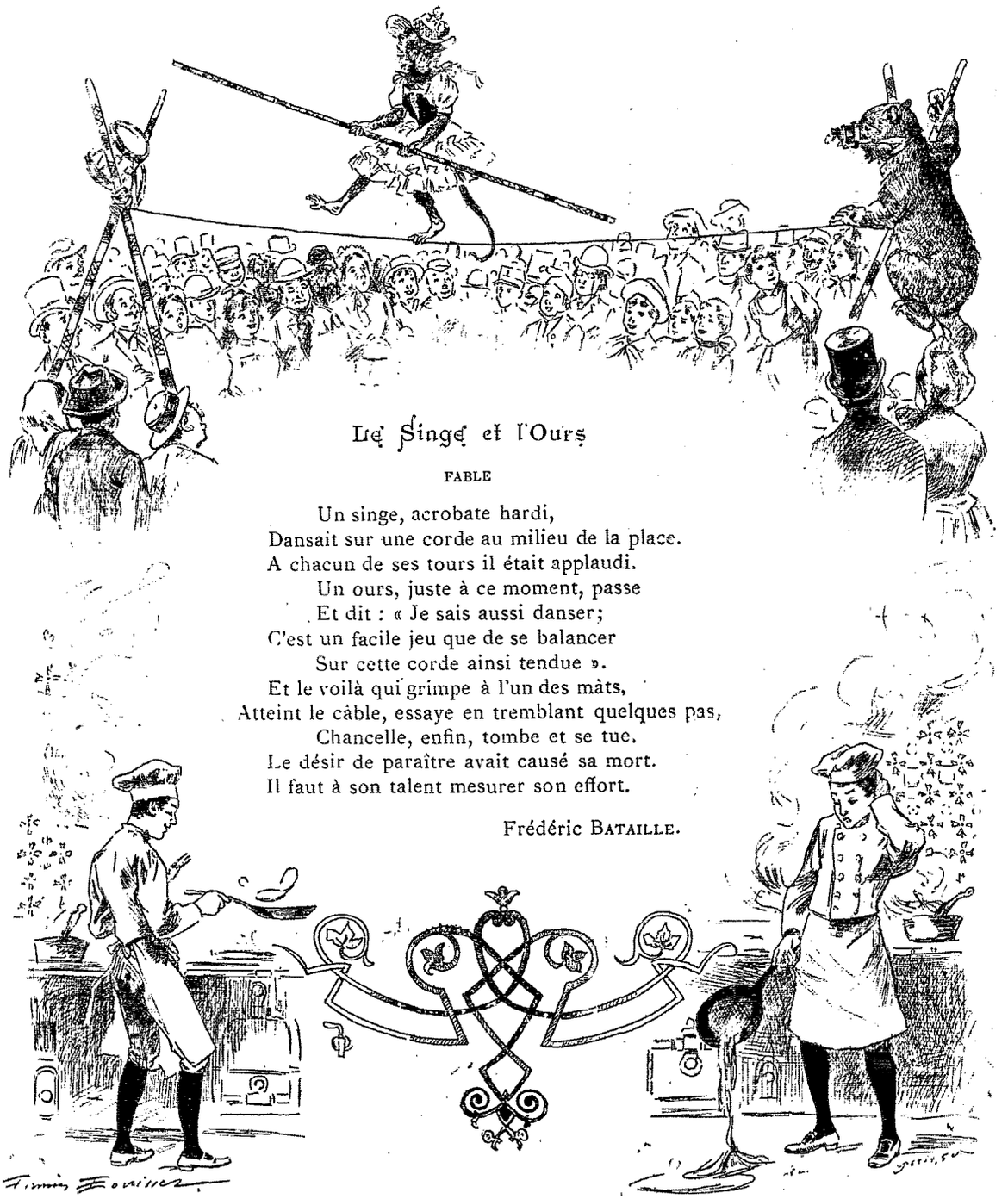
M. Capazza est l'inventeur d'un filet-parachute qui rend bien difficiles, sinon impossibles, les accidents assez communs dus à la rupture de l'enveloppe des aérostats. M. Capazza a fait, de l'excellence de son appareil, une probante démonstration en crevant, à une hauteur de 1,500 mètres, le ballon dans lequel il s'était élevé et en descendant, soutenu par son parachute, avec une vitesse qui ne dépasse pas cent mètres par minute.

M. Capazza remplace le filet, dont se servent d'ordinaire les aéronautes, par un parachute qui recouvre le ballon et porte, sur son périmètre, des cordelettes qui soutiennent la nacelle. A la partie supérieure ce filet-parachute présente une cheminée pour l'écoulement de l'air.

M. Capazza s'éleva à une hauteur de 1,500 mètres; puis il tira à lui un couteau disposé à la surface du ballon; celui-ci fut aussitôt déchiré

suivant un de ses méridiens, et, le ressort du gaz développant l'entaille, le ballon s'ouvrit depuis la soupape jusqu'à l'appendice. Le gaz se répandit aussitôt dans l'atmosphère et le ballon, transformé en un paquet d'étoffe, tomba, vidé, ridé, sur un cercle qui surmonte la nacelle. En même temps la résistance de l'air faisait s'épanouir le parachute. Les cordelettes, qui le relient à la nacelle, s'écartaient les unes des autres et la descente commençait, l'air s'écoulant par la cheminée du parachute.

Il est bien évident qu'il ne faudrait pas considérer le filet-parachute de M. Capazza comme devant être utilisé en toutes circonstances : la nécessité de fendre le ballon s'oppose à une application générale de la méthode. Mais lorsqu'un aéronaute voudra descendre en un point rigoureusement déterminé ; lorsque, par exemple, il doit en quelques instants atterrir, sous peine d'être emporté vers la mer ou vers une forêt ; lorsqu'il redoutera d'être entraîné par un courant violent, le sacrifice du ballon ne pourra être mis en balance avec le danger couru et le filet-parachute de M. Capazza sera d'un secours aussi immédiat que certain. Aussi doit-on féliciter hautement le hardi et ingénieux aéronaute d'une invention qui fait faire un progrès important à la locomotion aérienne.



Le Singe et l'Ours

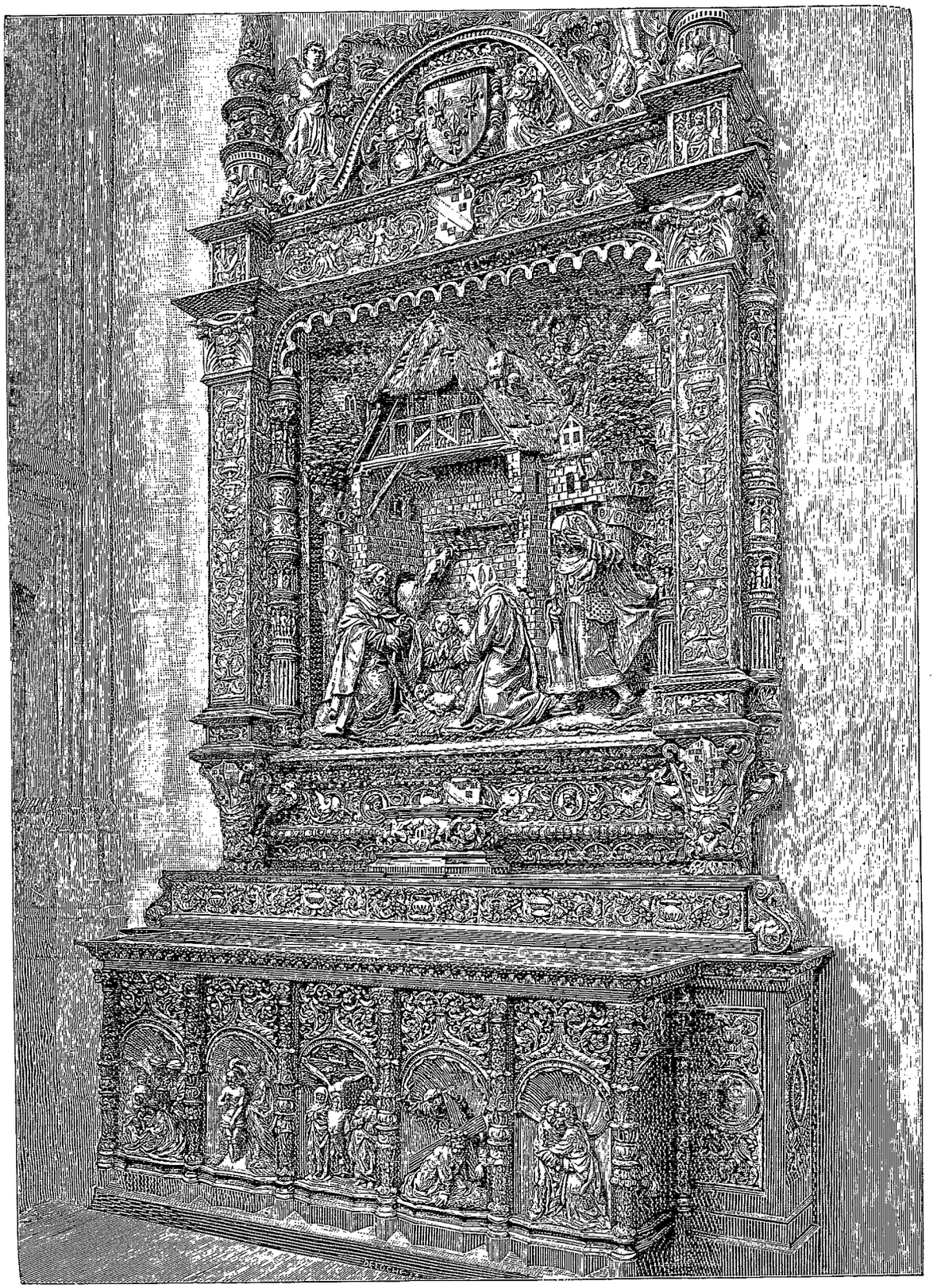
FABLE

Un singe, acrobate hardi,
Dansait sur une corde au milieu de la place.
A chacun de ses tours il était applaudi.
Un ours, juste à ce moment, passe
Et dit : « Je sais aussi danser;
C'est un facile jeu que de se balancer
Sur cette corde ainsi tendue ».
Et le voilà qui grimpe à l'un des mâts,
Atteint le câble, essaye en tremblant quelques pas,
Chancelle, enfin, tombe et se tue.
Le désir de paraître avait causé sa mort.
Il faut à son talent mesurer son effort.

Frédéric BATAILLE.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et Gérant, E. BEST.

LE RETABLE D'ABBEVILLE



Le Retable d'Abbeville. — Gravure de Deloche.

Le retable dont nous donnons la reproduction en gravure est un des morceaux les plus délicats, les plus purs qu'ait produits la statuaire française au cours du seizième siècle.

C'est aussi le morceau le plus achevé que renferme l'église collégiale de Saint-Vulfran, à Abbeville.

Ce retable, peint et doré, forme la décoration principale de la chapelle des fonds baptismaux, la première du bas-côté de gauche : il représente

une *Nativité*, insérée dans un cadre exquis formé de colonnettes rondes et de pilastres sur lesquels repose un entablement surmonté lui-même d'un fronton. Du milieu et des deux côtés du fronton, d'autres colonnettes s'élancent; moins grêles que les colonnettes du cadre, elles servent de support à d'élégantes statues. Entablement et pilastre sont ornés de fines arabesques inspirées du goût italien. Dans le fronton, deux anges agenouillés soutiennent, au-dessus d'un écusson fleurdelisé, une couronne.

Quant au bas-relief ainsi encadré, c'est une simple merveille. Tandis que dans l'étable ruinée, sur la litière de paille dérobée au bœuf et à l'âne, le petit Enfant, tout nu, se repose, sous la protection de deux anges agenouillés, entre Joseph et Marie, agenouillés également, un pèlerin à physionomie de bon bourgeois, vêtu d'une cotte longue serrée par une ceinture de cuir à la taille, s'approche, un flambeau à la main et, pris de respect à la vue de de l'Enfant-Dieu, découvre, tout en fléchissant le genou, son crâne dénudé. A droite et à gauche, des arbres, où s'enroule sur des banderoles une devise. Aux lucarnes du toit, des bergers qui, entendant à la fois la musique des anges et les vagissements du nouveau-né, contemplent curieusement cette scène. Dans le lointain, des bergers, des bergères, qu'entourent leurs moutons et qui, saisis d'une profonde émotion, prient avec une religieuse ferveur.

Le cadre, au-dessous du bas-relief, est formé par une base ornée d'arabesques et encadrée de puissantes moulures. L'avant-corps de l'autel est creusé de cinq niches que des balustres séparent et qui renferment les scènes suivantes : l'*Adoration des Mages*, le *Baptême de Jésus*, *Jésus en croix*, le *Portement de la croix* et le *Baiser de Judas*.

L'ATTAQUE DE LA COUPOLE CUIRASSÉE

ÉPISODE D'UN SIÈGE... EN 1950.

Les récents perfectionnements apportés à la construction des coupoles cuirassées ont appelé de nouveau l'attention du public sur ces terribles engins de guerre. D'abord les coupoles ne tournaient que dans un plan horizontal. Maintenant elles sont oscillantes. Les décrire d'une manière exclusivement technique nous a paru insuffisant pour donner à nos lecteurs une idée exacte et réelle de leur fonctionnement. Aussi, nous sommes-nous adressés à un officier supérieur du génie pour lui demander un récit supposé du rôle d'une coupole oscillante au cours d'une guerre. Cet officier a bien voulu se rendre à notre désir; il a écrit les émouvantes pages qu'on va lire, lesquelles forment un exposé visant des divers incidents auxquels peuvent donner lieu, dans des conditions déterminées, l'attaque et la défense d'une coupole.

...Ah! je ne m'attendais guère aux dramatiques événements de l'heure actuelle, lorsqu'il y a six mois, simple sous-officier d'artillerie, on m'a chargé du commandement de la coupole n° 5. Il n'était point question de guerre, alors, et je croyais bien que mes fonctions consisteraient, à perpétuité, à faire convenablement astiquer les manettes d'acier des leviers de manœuvre et graisser la vis de culasse des deux grosses bouches à feu qui remplissaient à moitié ma coupole. Cette nomination m'avait rendu tout fier néanmoins, car je devenais une manière de personnage; mon autorité prenait un corps et planait, incontestée, sur une petite troupe de braves montagnards énergiques mais bavards, et sur mes deux canons silencieux, allongés côte à côte dans leur berceau de fonte.

Ces derniers étaient mes compagnons les plus chers.

« Les canons ont une âme », avait l'habitude de dire l'adjudant de ma batterie, avec un gros rire qui n'était pas spirituel, et je répéterais volontiers cet aphorisme après lui, si ce n'était là un mauvais jeu de mots inspiré par la *Nomenclature* qui joue, comme on sait, un rôle prépondérant dans l'instruction du canonnier à pied, monté ou à cheval. Les canons ont tout au moins l'esprit de savoir se taire, ce que l'adjudant n'a jamais su faire, et de ne parler que lorsqu'on les y convie, ce qui me permettait de leur faire mes confidences, sans crainte d'être interrompu et troublé par des réflexions intempestives. Ils compatissaient, j'en suis bien sûr, aux misères du service journalier auquel j'étais soumis avec la désespérante régularité d'un pendule isochrone, alors que mon tempérament m'eût entraîné plutôt aux plus folles équipées.

Mon domaine était bien défini.

On y arrivait par la grande galerie souterraine qui, partant du puits d'entrée, courait en capitale du fort pour aboutir à sa principale caponnière. Après avoir dépassé les casemates qui servaient de logements à la petite garnison, on rencontrait d'abord, de part et d'autre, des magasins d'artifices, de gargousses, de projectiles de toutes sortes, rangés par catégories et par rang de taille : les obus de pénétration en acier massif, brillant dans la pénombre, à côté des grands obus-torpilles de deux mètres de haut, tout pleins d'explosifs brisants, et peints en rouge, couleur du sang et du carnage.

Au delà, un couloir s'ouvrait sur la droite, avec des rainures taillées dans la pierre pour recevoir, en cas de besoin, les bois d'une barricade épaisse. On poussait une porte en tôle, percée de créneaux, et l'on était chez moi, dans le sous-sol de la coupole oscillante, quelque chose comme les oubliettes d'un vieux château-fort.

Dans les grands jours d'inspection, la lumière électrique baignait à flots les murs de cette cave ronde; mais le plus communément, je devais me contenter, pour assurer ma marche, d'une modeste lampe de sûreté dont la lueur filtrait incertaine à travers la toile métallique.

Sous ce jour indécis, tout prenait une forme fantastique : le treuil de rotation de la coupole,

avec ses engrenages suant l'huile et le cambouis, le gros ventilateur logé dans sa niche comme un Boudha ventru, le gros cylindre du monte-charge dressé comme un mât, et le long duquel les projectiles et les gargousses montaient pour s'engouffrer dans les culasses ouvertes.

Une échelle de fer permettait de se hisser dans l'entresol, directement sous la plaque tournante qui servait de base à la coupole et donnait l'orientation nécessaire; de là, au moyen d'une autre échelle, passant le corps par un étroit trou d'homme, on accédait enfin dans la chambre à canons.

C'était là mon salon — un salon rond, couvert d'un dôme aplati — où les meubles, à la vérité, étaient assez encombrants et laissaient peu de place aux visiteurs. Quant aux sièges, il fallait se contenter des marchepieds des affûts.

Ma coupole était la plus importante du fort. Elle était armée de gros canons de 320 millimètres. C'étaient les plus grosses bouches à feu du fort qui possédait encore deux autres coupoles munies de canons de 155 millimètres, et placées à ma droite et à ma gauche, un peu en arrière, comme de simples tambours derrière leur tambour-major. Aux saillants du fort, au ras des glacis, il y avait, en outre, de petites tourelles à éclipse abritant des canons à tir rapide chargés de *flanquer* l'ouvrage et de couvrir les approches, à l'occasion, d'une grêle de grosses balles.

Quant à nous, nous étions faits pour la lutte lointaine, mes canons dominaient le plateau sur lequel l'ennemi pouvait être tenté de s'établir, et commandaient l'entrée du tunnel qu'il nous fallait protéger à tout prix, car il maintenait nos communications avec Paris. C'est pourquoi l'on nous avait armés de canons énormes, si gros que, pour les nettoyer, un canonnier s'y glissait tout entier, couché sur une énorme pelle en cuiller qu'on poussait dans l'âme.

Pour donner un peu de jour dans la coupole, je laissais souvent les culasses ouvertes, et la lumière, heurtant les parois polies de ces gros tubes qui la réfléchissaient, traversait l'étroite tourelle d'un large faisceau de poussières dorées et fluides qui semblaient bombarder le mur de tôle où se dessinaient deux ellipses brillantes : une véritable épure de sections coniques.

J'ai passé là bien des heures solitaires, à rêvasser, comme un anachorète, jusqu'à ce qu'un camarade, pour me rappeler l'heure de la soupe, vînt dans le sous-sol et, traîtreusement, m'infligeât l'illusion d'un voyage en mer, en imprimant à la coupole son mouvement d'oscillation alternative, semblable au roulis d'un navire. Je jetais alors une interjection dans le porte-voix qui déversait ce flot d'injures sur le facétieux *Deus ex machina* que je rejoignais, pour aller, bras-dessus, bras-dessous jusqu'à la cantine.

*

On a beau songer que la guerre est inéluctable, on prend l'habitude, après l'avoir jugée imminente, de la considérer comme une éventualité d'autant plus lointaine que la paix a plus longtemps duré ; le temps qui s'écoule sans qu'elle éclate, semble en reculer l'échéance.

On a beau être soldat, on finit par s'endormir sous les armes; je veux dire que les hostilités vous surprennent dans le même état d'âme, que si la paix devait être éternelle.

Enfermés dans notre microcosme souterrain, nous n'étions guère au courant des nouvelles, et nous apprîmes à la fois la déclaration de guerre et l'approche de l'ennemi.

Ce fut alors un indescriptible brouhaha dans notre taupinière : l'homme le mieux préparé au combat s'aperçoit, quand sonne l'assaut, qu'il avait encore bien des préparatifs à faire ; à plus forte raison, quand il s'agit de mettre une ville en état de se défendre, ou même un simple fort. Chacun découvre aussitôt les côtés faibles du point dont la garde lui incombe. Le sentiment des responsabilités s'éveille, et avec lui l'activité fébrile des grands moments. Je ne rêvassais plus, croyez-le bien, et ne trouvais point la journée assez longue pour tout ce que j'avais à faire. C'était un branle-bas général : on bouchait les cheminées d'aérage, tandis que la machine à vapeur ronflait et mettait en route les ventilateurs chargés d'y suppléer ; mes canonniers visitaient et graissaient tous les engrenages ; on approchait les projectiles et les gargousses à bonne portée du monte-charge, et je ne laissais à personne le soin d'inspecter minutieusement l'état de ma coupole. A l'extérieur, le cercle de fonte dure et de béton qui l'entourait me parut d'une rassurante solidité, et je contemplais avec orgueil cette grosse machine qui dominait les parapets du fort ; elle essayait ses appareils de rotation et d'éclipse ; on eut dit un large crâne chauve soulevant ses deux gros yeux au-dessus de l'anneau d'avant-cuirasse, et les dérobant ensuite sous cette robuste paupière, dans un clignottement rapide.

Après quoi, la conscience tranquille, mais non sans fièvre pourtant, j'attendis l'ennemi, le guettant à travers le tube éblouissant d'un de mes canons, braqué, la culasse ouverte, comme une gigantesque lunette, dans la direction probable où devaient apparaître les têtes de colonnes.

Quand j'étais las de regarder, comme sœur Anne, sans rien voir venir, je me penchais au téléphone, et j'interrogeais le guetteur posté dans l'observatoire blindé qui pouvait embrasser tout l'horizon.

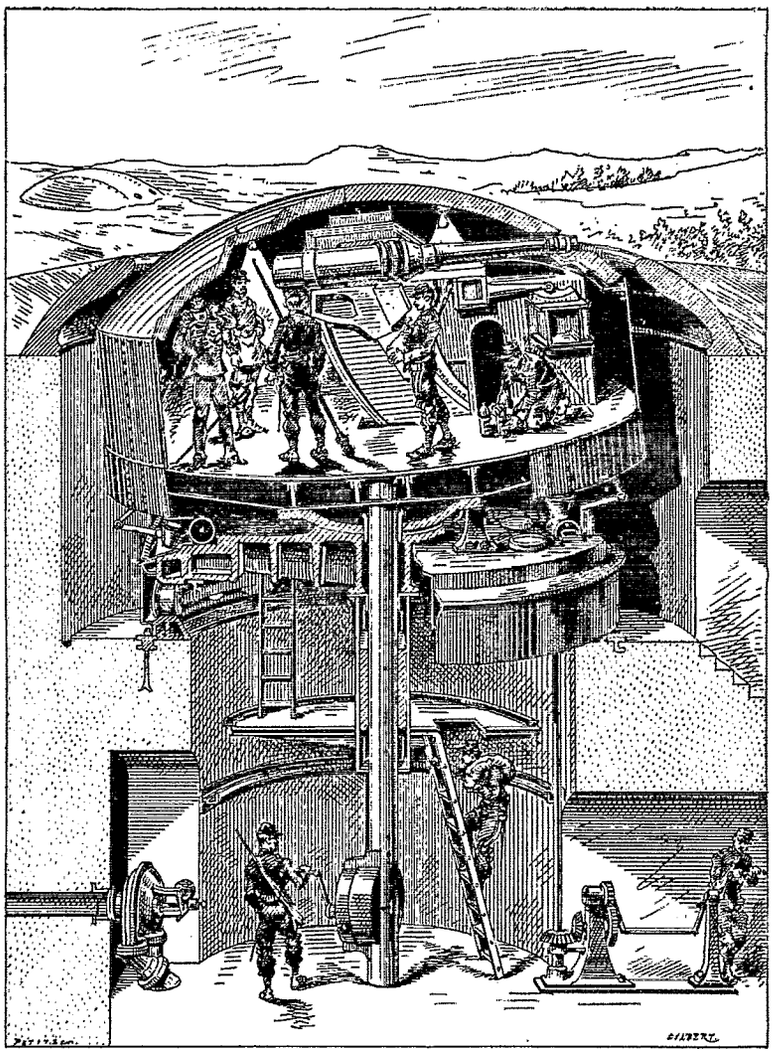
*

Un matin, à la pointe du jour, je fus réveillé par le carillon du téléphone. L'officier de service m'ordonnait de pointer mes pièces, et me donnait

l'angle d'azimuth et l'angle en hauteur. J'eus la curiosité de regarder à quel but correspondait ce pointage : un bouquet d'arbres dans le lointain, si loin si loin qu'on le voyait à peine, et sous lequel apparemment s'installait une batterie que je ne voyais pas.

Quelques instants après, toutes les pièces du fort tiraient à toute volée, appelant la riposte qui ne se fit pas attendre.

Les premiers coups de nos propres canons nous avaient laissés tout étourdis sous les vibrations de la carapace d'acier ; mais, peu à peu, nos nerfs et nos oreilles s'étaient endurcis, et la manœuvre se faisait le plus tranquillement du monde. Le plancher incliné en avant, nous chargions, à l'abri, les pièces dont la gueule se cachait sous l'anneau d'avant-cuirasse ; puis, lorsque tout était prêt, sur mon ordre, la coupole se relevait, démasquant ses canons ; à bonne hauteur, un déclanchement électrique mettait le feu



L'Attaque de la coupole cuirassée. — L'intérieur de la coupole.

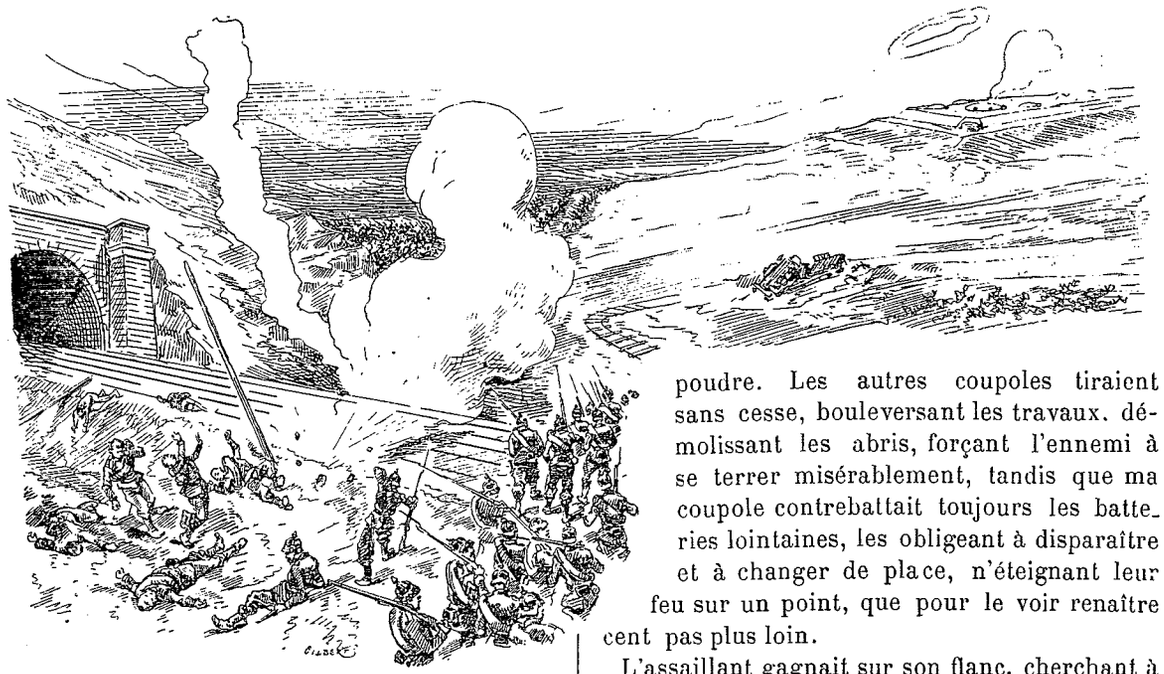
aux deux charges, et les obus partaient en sifflant, tandis que, bien vite, les embrasures s'éclipsaient de nouveau.

Tout cela ne durait pas plus de cinq secondes.

J'étais spécialement chargé d'empêcher la construction d'une voie ferrée de raccordement qui aurait permis à l'ennemi de contourner la place. On y travaillait la nuit, car aussitôt que le jour paraissait, mes projectiles rendaient le chantier intenable. Il suffisait d'un de mes bons gros obus à mélinite s'enfonçant dans la voie, pour la détruire, en éclatant, sur une centaine de mètres, bouleversant tout, brisant tout, et jetant la panique. Un train blindé essaya de s'engager sur le tronçon déjà construit, il s'avança tant qu'il pût, la locomotive poussant devant elle un wagon cuirassé armé d'un gros canon qui se mit à tirer furieusement aussitôt arrêté. Ses projectiles étaient, ma foi, bien dirigés ; en quatre coups son tir était réglé et tous ses coups atteignaient la coupole.

Sans me presser, je repérai sa position, relevai sa distance, et fis pointer les deux pièces. Après quoi, soulevant la coupole tout doucement, je lâchai mes deux coups...

Oh ! Il y en aurait eu assez d'un ! Les obus atteignirent en rouages le wagon et la locomotive qui disparurent un instant dans la fumée et la poussière. Quand le vent eut balayé le nuage, il ne restait rien : à peine pouvait-on distinguer les débris épars sur les lèvres d'un



gouffre subitement creusé. Malheureusement cela ne suffisait pas à empêcher l'ennemi de progresser, se glissant, invisible, derrière tous les obstacles, buissons, fossés, plis de terrain, contre lesquels notre artillerie ne pouvait pas grand'chose. Les avant-postes réussirent à s'établir dans une vieille ferme ruinée, à huit cents mètres de nos glacis.

A cette distance et contre des buts fort dispersés, il était inutile de gaspiller nos gros obus qui coûtent si cher et exigent une énorme charge de poudre. Les autres coupoles tiraient sans cesse, bouleversant les travaux, démolissant les abris, forçant l'ennemi à se terrer misérablement, tandis que ma coupole contrebattait toujours les batteries lointaines, les obligeant à disparaître et à changer de place, n'éteignant leur feu sur un point, que pour le voir renaître cent pas plus loin.

L'assaillant gagnait sur son flanc, cherchant à occuper l'entrée du tunnel dont la possession nous était si précieuse à nous-mêmes. Il essaya vingt fois de culbuter nos avant-postes, qui, la nuit, réoccupaient tous les abords; mais chaque fois nos troupes bien retranchées, reliées à leurs réserves par des téléphones volants, réussirent à se maintenir jusqu'à l'aube.

Aussitôt que le jour paraissait, nous commencions un feu d'enfer sur les colonnes d'attaque qui se voyaient bientôt forcées de disparaître.

(*A suivre.*) PIERRE FERRÉOL.

CROQUIS DES QUATRE SAISONS

I. — LE BAIN.

Il m'arrive assez fréquemment, par ces chaudes journées, d'aller prendre mon déjeûner sur la terrasse d'un restaurant du boulevard Saint-Michel, tout en haut, du côté de l'Observatoire. On y est au frais. Des ormes touffus y font jouer leurs ombres trouées de soleil sur les trottoirs. Il y passe un souffle de campagne.

C'est la grande voie qui dessert la Rive-Gauche, la route que suivent les maraîchers de Montrouge, de Châtillon, de Bagneux, de Fontenay-aux-Roses, de Bourg-la-Reine, de Sceaux, de Robinson, de Châtenay, de Limours. Il en est qui reviennent encore des Halles, à midi, endormis sous la bâche de leur carriole vide, au trottinement de leurs chevaux somnolents.

Des tramways vont et viennent, couronnés de robes claires et d'ombrelles, roulant, s'enfonçant dans les perspectives de la chaussée, comme de gros bouquets multicolores. Régulièrement, sur la pointe d'une heure, arrive l'homme délégué à l'arrosage du quartier. Il ouvre la prise d'eau, y visse son tuyau à roulettes et, la lance à la main, commence sa rafraîchissante besogne.

Immédiatement, des aboiements se font entendre. Un chien — sorte de bouledogue mâtiné — le poil fauve comme celui d'un loup, fait son entrée en scène.

Des visages apparaissent aux fenêtres, aux portes des boutiques : c'est le gros propriétaire du premier avec son épouse en peignoir bleu, l'étudiant du cinquième; c'est la quincaillère d'en face, l'épicière, la fruitière d'à côté, les petites modistes riant dans l'entre-deux du rideau entr'ouvert, les blanchisseuses en camisole blanche, leur fer à la main, la figure frappée du coup de feu du café.

Mais le chien s'est déjà placé sous le jet d'eau de la lance; il en suit tous les mouvements, s'y secoue, s'y trémousse, de flanc, de dos, de face, lampe à même, s'éloigne, revient, se fait doucher encore, enveloppant son baigneur complaisant de cercles d'aboiements joyeux.

La scène ne dure pas moins d'un quart d'heure.

Et quand ce chien, qu'on ne saurait qualifier d'hydrophobe, a jugé le bain suffisant, il court retrouver son maître — un vieux cordonnier — qui l'attend les bras croisés, de l'autre côté du

trottoir, et, tous deux satisfaits, disparaissent au tournant de la rue du Val-de-Grâce.

II. — La Pêche au Bouvreuil

Quand on va à la pêche à la ligne, on n'en revient pas toujours avec du poisson. Il m'est arrivé d'en rapporter un lièvre. La dernière fois, c'était deux bouvreuils.

Il n'y a pas longtemps : cet été, ce mois d'août.

La rivière que je suivais, gaule en main, et qui m'est familière, m'aveuglait. Le soleil la frappait en plein. Elle se développait nonchalamment au creux d'un étroit vallon qui s'évasait en prairies.

Pas d'ombrage, de poisson encore moins, en sorte que, pliant bagage, je me dirigeai vers les pentes boisées du coteau voisin dont le sommet découvert était fait de rochers et de bruyères fleuries.

Et, tout en y grimpant par un sentier pierreux bordé de genêts et d'ajoncs, j'entendis de petits cris d'oiseaux, qui sortaient de la haie.

Du bout de ma gaule je frappai l'endroit d'où partaient ces cris, et je vis s'en échapper deux oiselets qui s'abattirent à quelques pas devant moi, dans la broussaille du sentier.

Il me fut facile de les prendre. C'étaient des jeunes — deux petits bouvreuils que j'avais chassés du nid et qui volaient pour la première fois. Je les mis dans ma hotte à pêche, bien garnie d'un fond de mousse, et les emportai.

Le bouvreuil est un oiseau rare, solitaire, qui ne hante que les lieux les plus sauvages et dont le nid, uniquement fait de racines, est la tentation des « déniquoiseaux ». Pas facile à trouver.

Aussi quand j'arrivai à l'auberge du village, où j'avais pris mon déjeuner et où je rentrais pour faire un bout de collation, ce fut un émerveillement de ma pêche. On fit cercle autour des petits bouvreuils. L'aubergiste — une vieille connaissance — me dit :

— Comme vous feriez plaisir à notre voisine, la fermière d'à côté, si vous les lui donniez ! Elle n'aime rien tant que les bouvreuils. Tout l'été, elle a envoyé ses deux marmots aux nids ; ils n'ont rien trouvé. Elle est précisément chez elle.

Je lui dis : « Allez la chercher ».

A première vue, je reconnus la fermière.

Il y a trois ou quatre ans, comme j'étais à la pêche à la ligne dans ces parages, et qu'il n'y avait ni mouches ni criquets dans les prés où le brouillard s'était abattu, elle m'avait donné une poignée d'épis de blé, que j'avais fait bouillir, pour amorcer. Je le lui rappelai. Elle s'en souvint en riant. Je lui donnai mes deux bouvreuils.

Moralité : Un bienfait n'est jamais perdu.

III. — Le Défricheur

Les paysans de J.-F. Millet ne sont pas tous partis avec lui. Il en reste. Le grand peintre Bas-Normand a pris soin lui-même d'en prévenir les « braves gens » qui, n'ayant pas d'yeux pour les choses naturelles, se figurent que la nature n'est pas assez riche pour toujours fournir et « font des poétiques au lieu d'être poètes ».

Je me trouvais, l'été dernier, au pays de J.-F. Millet, dans la Hague, tout au fond de la presqu'île de la Manche. On était en plein mois d'août. Il faisait une chaleur accablante.

J'étais assis au flanc de la falaise de Jobourg, au bord du chemin de ronde des douaniers, en face de la mer. A mon dos, et très haut au-dessus de ma tête, des coups sourds, réguliers, partaient sans relâche d'un âpre escarpement tout mangé de bruyères et d'ajoncs. Je me retournai. Un homme était évidemment là-haut, qui travaillait et que je ne voyais pas. Le soleil brûlait.

Au premier son de l'*Angelus*, tintant au clocher d'Auderville, un bout de coiffe blanche, puis une silhouette de femme se dessinèrent sur le clair du ciel, à la crête de la falaise.

La femme descendait lentement, se dirigeant, le corps à moitié engagé dans la broussaille, vers l'endroit d'où les coups continuaient de partir.

Curieux, j'y grimpai à mon tour — pour voir.

Quand j'arrivai, les coups avaient cessé.

Une paysanne maigre, osseuse, la figure tannée, ridée, les bras ballants, se tenait debout, arrêtée au milieu des ajoncs. Elle attendait.

En face d'elle, et assis sur un quartier de roche, un homme, un vieux, la tête nue, le poitrail découvert, en sueur, vidait un « gohan » de soupe.

Tous deux se taisaient. La soupe lapée, la femme prit le gohan et s'en retourna.

Pas un mot ne fut échangé.

Le vieux tira alors une petite pipe de sa poche, hacha un bout de carotte dans le creux de sa main et se mit à fumer en regardant la mer. Il resta ainsi un petit quart d'heure, ses mains rudes posées à plat sur ses genoux, puis, secouant sur l'ongle de son pouce les cendres de sa pipe, il se leva, empoigna de nouveau sa houe, et les coups sourds, réguliers, recommencèrent à sonner dans la falaise. Il y a toujours de ces paysans-là.

Charles Frémine.

LA PETITE SERVANTE

(conte japonais)

Suite et fin. — Voyez pages 250 et 269.

VI

Ainsi, le bonheur à peine ébauché était à jamais rompu. Hikusen était mort, mort pour Nézumi et par Nézumi, et elle, la petite servante, si jolie et si rieuse, si insouciante avant qu'un beau seigneur fût venu la chercher et troubler sa quiétude, elle restait seule sur la terre pour pleurer, portant dans son cœur un deuil que rien ne rachète. Elle, qui avait rêvé de vivre à côté de cet homme, de partager sa joie et ses douleurs, elle ne pourrait même pas assister à ses funérailles suivre son cercueil jusqu'au cimetière, au milieu des pleureuses et des porteurs de lanternes ! Mais aussi, elle devrait conserver devant les yeux, dix

ans encore, l'odieuse figure de ce maître redouté, auquel elle devait son malheur.

C'était trop souffrir!

Qu'avait-elle fait, l'humble fille, pour être ainsi punie du ciel? Le ciel! En prononçant ce seul mot qui représentait à son esprit borné les puissances surnaturelles dont on lui parlait depuis l'enfance, elle sentit naître un espoir fou. Pourquoi, puisque les prêtres de Bouddha racontaient sans cesse à la foule des fidèles des histoires de résurrections mystérieuses, d'incarnations extranaturelles, pourquoi ne demanderait-elle pas au dieu la vie de son fiancé?

Passant aussitôt du désespoir le plus profond à la confiance sans limites, elle ne douta pas du succès. Elle se relève presque joyeuse, elle revêt ses plus beaux habits, écrit sur une feuille de papier de riz, suivant l'usage, l'objet de sa prière, et, sa boîte d'encens à la main, elle se dirige rapidement vers le temple, qui dressait son portique de bois sculpté, au milieu des érables rouges, sur les premiers versants de la colline.

VII

Le temple était vide; outre que ces sanctuaires bouddhistes sont très peu fréquentés, l'heure n'était pas propice aux visites des fidèles, et les bonzes étaient sortis, pour mendier sur les routes et à la porte des maisons.

Nézumi entre, frappe trois fois dans ses mains, selon le rite, pour appeler l'esprit du dieu, puis s'agenouille, saisie de respect en présence de Bouddha, devant lequel brûle le feu éternel. Le dieu est assis sur une large feuille de lotus d'or, et le socle de laque qui le porte, incrusté d'ivoire et de nacre, est, lui aussi, recouvert d'une abondante végétation de feuilles et de fleurs d'or massif desquelles Bouddha semble sortir pour commander au monde. La main droite, dressée vers le ciel, indique la toute puissance de la loi divine au-dessus des volontés humaines, et son éternelle immutabilité.



Nézumi à demi pâmée vit, comme dans une vision, la réalisation des promesses du dieu.

Pendant quelques instants, Nézumi prosternée reste muette. Sa demande lui paraît maintenant insensée, et elle n'ose plus la formuler. Cependant, la fumée d'encens sortant de la cassolette allumée, faisait autour du dieu de bronze une rose auréole, au milieu de laquelle se détachait la douce figure de Bouddha, dans son type conventionnel un peu efféminé, calme et bon. La petite servante reprend courage; le sanglot qui étreignait sa gorge éclate en larmes bienfaisantes qui soulagent son cœur oppressé, et vers le dieu monte la prière de la pauvre enfant éperdue:

— Bouddha! Bouddha! Hikusen, mon fiancé, est mort. Répare l'injuste destin et rends-lui la vie.

Lentement, Bouddha abaissa ses paupières, entrouvrit ses lèvres de métal, et s'adressant à l'humble fidèle.

— Hikusen était ton fiancé? dit-il. Mais n'était-ce pas un haut et riche seigneur, un des maîtres de ce pays?

— Oui.

— Et toi, qu'es-tu, jeune fille, pour prétendre

à son alliance ? Tes vêtements sont simples, ton offrande est petite ; sur ce papier déployé devant mes yeux ta demande est écrite d'une façon naïve, et dans le style du peuple.

— Bouddha, puissant Bouddha, je suis une servante.

— Alors pourquoi aspires-tu si haut ? Pourquoi veux-tu t'asseoir près du trône, quand le dieu t'en a placé si loin ?

— Hélas !...

— Tu pleures ton fiancé ? Crois-tu que, s'il t'eût épousée, tu n'aurais pas pleuré souvent, dans ta condition nouvelle ? Ton époux aurait-il résisté toujours au mépris des siens, au regret de sa mésalliance. Aurais-tu brodé ces étoffes, aurais-tu peint ces kakemonos qu'aiment les hommes de son rang ? Aurais-tu parlé cette langue harmonieuse à laquelle l'ont habitué ses premiers bégaiements d'enfant ? Toi-même, que serais-tu devenue au milieu des princesses ? Quelle contenance aurais-tu gardée au milieu d'elles ? N'aurais-tu pas fait rire souvent de toi-même et de ton époux ?

Nézumi ne trouvait rien à répondre ; son âme se glaçait à mesure que le dieu parlait, avec son raisonnement rigoureux.

— Il te sera pardonné, reprit Bouddha, parce que tu es jeune, inexpérimentée, et parce que toute femme est éblouie par l'attrait des richesses et d'une situation plus élevée. Hikusen, lui, a été puni parce que son esprit plus mûr devait l'empêcher de troubler ton repos, le préserver contre de semblables inconséquences, et le défendre contre les entraînements.

— Nous nous aimions, murmura Nézumi, ceux qui aiment ne raisonnent pas.

Bouddha, à son tour, parut frappé de cette logique de femme qui s'opposait à la sienne. Il réfléchit quelques instants, puis, avec lenteur, il prononça l'arrêt divin :

— L'amour, sans doute, est une excuse, mais il ne peut rendre juste ce que la loi défend, ni rétablir ce que la volonté du ciel a détruit.

Les yeux de la statue de bronze se fixèrent, immobiles, sur l'espace infini, et la figure reprit son impassible sérénité.

Nézumi comprit que la décision était immuable, et que ses espérances étaient brisées à tout jamais ! Alors ?... vivre, vieillir avec ce souvenir terrible, près de ce maître odieux ?... Oh non !...

— Bouddha, cria-t-elle avec angoisse, prends au moins ma vie !

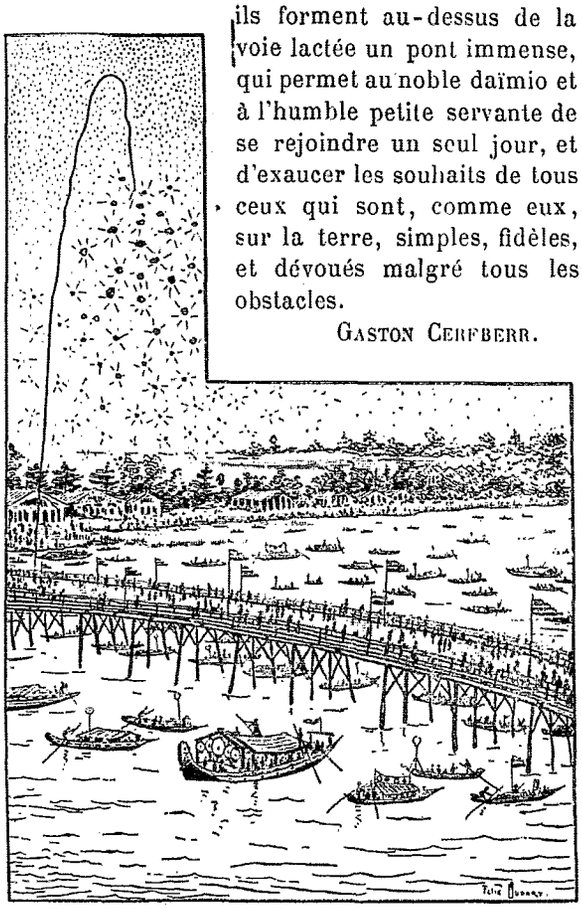
La face divine se ranima, avec une expression de pitié suprême.

— Soit, dit le dieu, ta constance sera récompensée. Je prends ton âme et celle de ton fiancé, et j'en fais deux étoiles que je place au firmament. Mais dans l'éternité la voie lactée vous séparera, et, un seul jour par an, vous pourrez vous rejoindre, si les oiseaux du ciel veulent bien se réunir pour vous faire un passage.

La cassolette, prête à s'éteindre, jeta une dernière flamme, le parfum monta vers la statue en une fumée plus intense, et Nézumi à demi pâmée vit, comme dans une vision, la réalisation des promesses du dieu. La paroi du temple avait disparu sous l'éclat des flammes et de l'auréole de feu ; dans la main de Bouddha deux étoiles, l'une blanche, l'autre rouge couleur de sang ; des oiseaux s'élevaient vers le ciel, avec des cris joyeux, au milieu des accords d'une musique douce et ravissante ; et tout au loin, comme une promesse de bonheur, les deux figures réunies d'Hikusen et de Nézumi... Puis tout s'estompa, peu à peu se fondit devant le visage de Bouddha toujours impassible et bon, et doucement la petite servante s'étendit sur le sol, inanimée.

VIII

Dans tout le royaume du Japon on célèbre, à l'automne, la fête du *Mariage des étoiles*. C'est une des plus populaires, et celle, sans contredit, dont les manifestations sont le plus charmantes. La ville est toute en joie, pavoisée, les rues retentissent de cris d'allégresse, la rivière ou la mer est sillonnée de barques, les fusées traversent l'air, et éclatent en gerbes brillantes. Ce jour-là, les amoureux et les fiancées écrivent des noms et des souhaits sur de petits carrés de papier qu'ils jettent vers le ciel ; ils recueillent ensuite avec soin ceux qui retombent et qu'ils peuvent retrouver. Les autres, suivant la croyance, se sont transformés en oiseaux, et sont allés porter ces vœux aux divinités propices. Joints aux autres oiseaux du ciel, ils forment au-dessus de la voie lactée un pont immense, qui permet au noble daïmio et à l'humble petite servante de se rejoindre un seul jour, et d'exaucer les souhaits de tous ceux qui sont, comme eux, sur la terre, simples, fidèles, et dévoués malgré tous les obstacles.



GASTON CERFBERR.

LE PORTRAIT DE M. GLADSTONE

PAR M. J. MAC LURE HAMILTON

Le vénérable homme d'État qui, pour la quatrième fois durant sa longue et merveilleuse carrière, vient d'accepter de diriger le gouvernement britannique est trop populaire, même en France, pour que nous entreprenions d'en faire ici la biographie minutieuse. Tant d'événements, d'ailleurs, anciens ou récents, se rattachant à cette grande personnalité, se présentent à notre mémoire, qu'un volume serait insuffisant pour les enregistrer tous. Il faut que nous nous bornions aux traits essentiels, bien que les détails, même insignifiants en apparence, ne soient jamais dépourvus d'intérêt, lorsqu'ils concernent l'illustre homme d'État anglais.



PORTRAIT DE M. GLADSTONE, par M. J. MAC LURE HAMILTON. — GRAVURE DE PIAT.

William-Ewart Gladstone est né, on le sait, à Liverpool, le 29 décembre 1809. Son père, riche négociant, lui fit faire d'excellentes études au collège d'Eton d'abord, à l'université d'Oxford ensuite. Il terminait à peine ses derniers examens, en 1832 — il était âgé, par conséquent, de 22 ou 23 ans — lorsque les électeurs de Newark le chargèrent de les représenter à la Chambre des communes. Ses débuts, comme homme politique, furent modestes. Ils annonçaient, cependant, un remarquable orateur et, surtout, un travailleur infatigable. Sir Robert Peel le comprit à merveille. Aussi, dès 1834, faisait-il entrer au ministère le jeune député à qui il attribuait les laborieuses fonctions de lord de la trésorerie, puis de sous-secrétaire au ministère des colonies.

La première partie de l'existence politique de M. Gladstone est presque entièrement vouée à d'ardues questions de chiffres. Chose plus extraordinaire, mais que les circonstances expliquent fort bien, le jeune député, loin d'être le chef du parti libéral anglais, demeura, durant toute cette période, l'un des piliers de la politique conservatrice.

Néanmoins, s'il appartenait à un parti qui ne devait pas tarder à devenir son implacable adversaire, il n'abdiquait aucune de ses idées personnelles, aucune de ses convictions. En cela, il se montrait, ce qu'il est resté toute sa vie, plus fidèle aux doctrines qu'aux hommes. C'est ainsi que, très attaché à l'Église anglo-catholique dont, à l'heure actuelle encore, il est l'un des adeptes convaincus, il s'efforçait vers 1838, par son livre : *L'État dans ses relations avec l'Église*, de prouver que l'État, comme l'individu, doit n'avoir et ne professer qu'une seule religion. Mais n'est-ce pas de ce même principe qu'il s'inspire à l'heure actuelle, en demandant pour l'Irlande, qui est en partie catholique, la liberté de professer son culte, et de s'administrer suivant ses besoins et ses instincts?

Lorsqu'en 1841, sir Robert Peel fut, pour la troisième fois, chargé de former un ministère conservateur, M. Gladstone prit les fonctions de maître de la Monnaie et de vice-président du bureau du commerce. C'est là qu'il eût surtout l'occasion de montrer ses merveilleuses aptitudes d'homme d'État et d'économiste. Le cabinet débuta par s'engager dans une série de mesures qui eurent pour résultat d'abaisser considérablement les droits de douane. M. Gladstone en fut le promoteur. Il se fit même le protagoniste zélé de la doctrine du libre-échange, sur laquelle, on peut le dire, l'incomparable fortune commerciale de l'Angleterre est fondée. Et non seulement il défendit avec chaleur cette doctrine devant le Parlement, mais encore par une série d'études publiées dans diverses revues anglaises, par ses discours, par une propagande constante et courageuse, il lui gagnait dans tout le pays des partisans, grâce auxquels la politique économique de l'Angleterre se transformait bientôt totalement.

En 1847, M. Gladstone, dont l'attitude devenait de plus en plus libérale, et qui s'était notamment prononcé en faveur de l'admission des israëlites dans le Parlement britannique, fut cependant élu député à une forte majorité, par un collège conservateur, celui d'Oxford. Il exerça durant cette législature un rôle considérable. Mais ce ne fut qu'en 1852 qu'il rentra au ministère, en qualité de chancelier de l'Échiquier. Il participa ainsi à la signature du traité d'alliance avec la France et à la déclaration de guerre à la Russie en 1854.

Il convient ici de dire que parmi les hommes politiques anglais, le *grand old man*, comme le désignent volontiers ses compatriotes, fut de ceux qui manifestèrent le plus hautement leur sympathie pour nos institutions. En 1871, pour rappeler ce souvenir, il fut l'un des premiers à reconnaître le gouvernement que la France venait de se donner et que M. Thiers présidait. Depuis lors il n'a cessé de prendre un vif intérêt à la réorganisation de la France, et il n'a négligé aucune occasion de rendre solennellement hommage à l'énergie et à la sagesse du peuple français.

Cependant les idées libérales de M. Gladstone s'affirmant progressivement, la rupture, entre le parti auquel il appartenait et lui, se fit peu à peu. D'autre part, les événements d'Irlande le préoccupaient justement. Il s'efforçait, par des mesures qui eurent des fortunes diverses, d'améliorer la situation de ce malheureux pays. Il finit par devenir le plus éminent partisan du *home rule* appliqué à l'Irlande, et c'est pour avoir proposé une loi dans ce sens qu'il fut mis en minorité au début de l'avant-dernière législature.

Cette année-ci, les admirateurs de M. Gladstone ont assisté à son triomphe. Après une campagne électorale où, malgré ses 83 ans, il a pris la part la plus active, prononçant presque chaque jour un ou plusieurs discours, M. Gladstone a obtenu, à la Chambre des communes, environ 40 voix de majorité. Chargé, par la reine, de former un ministère, il s'est mis à l'œuvre aussitôt. Et M. Gladstone se prépare maintenant à couronner sa belle et glorieuse carrière en donnant à l'Irlande, pacifiquement, la liberté qu'elle réclame.

Le portrait peint par M. John Mac Lure Hamilton et que nous reproduisons, précise admirablement la physionomie de l'illustre octogénaire. Ce portrait est, en même temps, le dernier qui ait été fait d'après nature et le meilleur que nous sachions. Les visiteurs du Salon des Champs-Élysées de 1892 l'ont, du reste, tous remarqué, et le ministre des Beaux-Arts a eu l'heureuse idée de le conserver à la France.

M. Gladstone est représenté, par ce beau portrait, en son milieu habituel. Dans la bibliothèque

de sa propriété de Hawarden, — cette célèbre propriété où, comme on sait, il se plait parfois à exercer ses muscles en abattant des chênes à la cognée — il lit, et on sent qu'il est tout entier à cette occupation favorite. Le front est solide et volontaire, la bouche est fermée, mais sans dureté ; les mains sont énergiques. Partout autour de lui sont rangés ses chers livres, et là-bas, par la croisée, on aperçoit la verdure du parc. C'est mieux qu'un portrait, que l'œuvre réalisée par M. Hamilton. Elle donne, en effet, autre chose que la ressemblance linéaire du modèle : elle recèle une part du caractère même de M. Gladstone : il semble qu'elle raconte éloquemment toute son existence.

M. Hamilton projetait depuis longtemps de faire le portrait de l'illustre orateur, lorsque l'occasion lui en fût fournie inopinément au mois de septembre 1890. Il se trouvait à cette époque en séjour à proximité de Hawarden, chez des amis, lorsque, grâce à l'intervention de ceux-ci, M. Gladstone consentit à accorder quelques « séances » à l'éminent artiste. A proprement dire, ce n'étaient point des « séances », selon le sens que les peintres attribuent ordinairement à ce mot. Non seulement M. Gladstone ne voulait pas subir l'ennui de *poser*, mais aussi M. Hamilton lui-même ne désirait pas faire un simple et banal portrait.

Le *grand old man* était fort occupé. Il offrit à M. Hamilton de venir dans la bibliothèque de Hawarden. C'est ainsi que, durant une semaine environ, M. Hamilton alla chaque matin « travailler » dans le fameux sanctuaire. M. Gladstone selon son habitude constante, écrivait pendant une heure et demie, puis il lisait pendant une autre laps de temps d'une heure et demie également. De son côté, M. Hamilton peignait : « La loi d'or du silence qui régnait dans la bibliothèque de Hawarden, nous dit-il, est la condition idéale pour une bonne besogne ». Notre gravure prouve merveilleusement que l'éminent artiste a su mettre à excellent profit la silencieuse et tranquille hospitalité de la bibliothèque de Hawarden !

L'auteur du portrait de M. Gladstone n'est pas tout à fait un étranger, bien qu'il soit né à Philadelphie, le 31 janvier 1853. Par sa mère, en effet, dont le nom de famille est de la Plaine, il est français. Par son père, il est d'origine anglaise.

Tout jeune, il se rendit à Anvers, où il fit ses premières études picturales à l'Académie royale. Puis il vint à Paris, où il fréquenta, à l'École nationale des Beaux-Arts, l'atelier du peintre Gérôme.

Ce fut à l'Exposition universelle de 1878 qu'il exposa pour la première fois. Son tableau eut un grand succès. Toutefois il ne fut pas récompensé et l'artiste, quelque peu découragé, n'exposa plus à Paris. Pourtant, en 1890, à la fondation du Salon du Champ-de-Mars, il envoya deux tableaux qui furent tous deux remarqués. Mais l'année suivante, à ce même Salon, son envoi étant refusé par le jury d'admission, M. Hamilton renonça, dès lors, au Salon du Champ-de-Mars, d'autant plus qu'au Salon rival des Champs-Élysées, où il envoyait, en 1892, son portrait de Gladstone, il recevait un accueil empressé et le jury même lui décernait une mention honorable.

Nous ne pourrions mieux terminer ces courtes notes que par une anecdote que nous tenons d'un ami de M. Hamilton. C'était à l'époque où il travaillait, à Hawarden, à son portrait de M. Gladstone, qui l'avait autorisé seulement à faire un pastel. Mais M. Hamilton, qui désirait faire un tableau à l'huile, se présentait un matin à Hawarden, muni d'une toile et de ses pinceaux. Dans le salon il rencontra Mme Gladstone, lady X... et Mlle X... Lady X... essaya de dissuader le jeune artiste de faire un portrait à l'huile.

— Quoi donc ! disait-elle, vous voulez essayer de réussir où tant d'hommes illustres ont échoué ? Il n'y a qu'un bon portrait de M. Gladstone : celui de sir John Millais (1) et ça suffit. Ne perdez pas le temps de M. Gladstone et le vôtre.

C'est grâce à Mlle X... que le peintre, qui, un peu confus, se préparait à se retirer, put pénétrer dans la bibliothèque du *grand old man* et faire son admirable chef-d'œuvre.

ÉDOUARD ROLLET.

LES OBSERVATOIRES DU MONT-BLANC

Le Mont-Blanc est devenu, depuis quelques années, le centre d'observations météorologiques dont l'importance ne pourra que grandir. Sa ré-

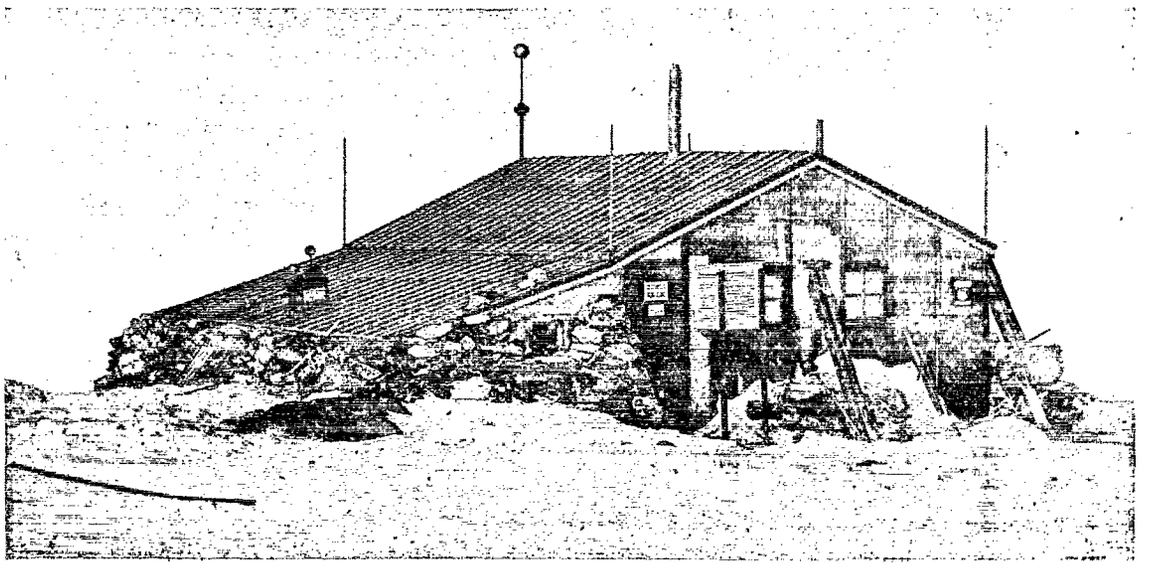


Édicule du sommet du Mont-Blanc (4810m) édifié par M. Janssen.

putation et sa situation privilégiée au milieu de l'Europe ont contribué à ce résultat. L'an dernier, M. Janssen, directeur de l'observatoire de Meudon, a tenté d'établir un observatoire à son

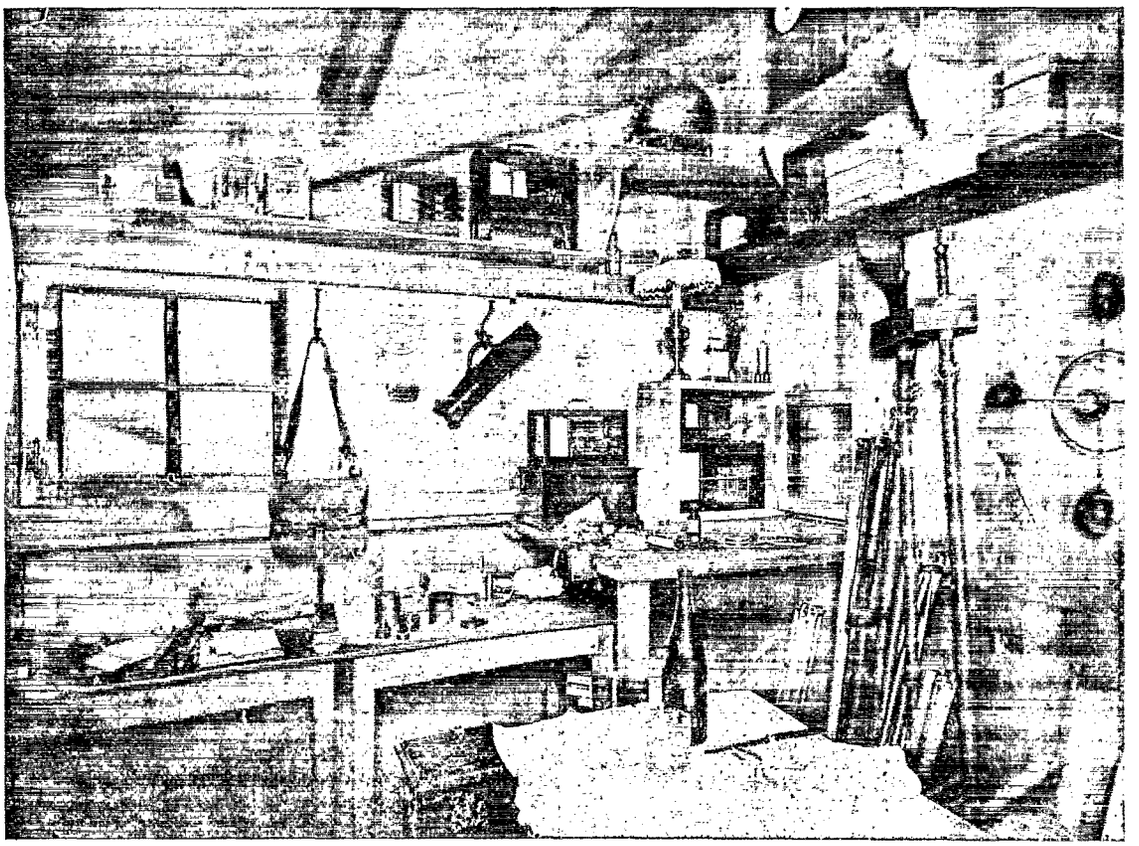
(1) Ce portrait, d'ailleurs très remarquable, a figuré à Paris, en 1889, à l'Exposition universelle.

sommet. Les travaux entrepris dans ce but par M. Eiffel, pour rechercher un rocher pouvant servir de base à la construction, n'ont pas abouti. Après avoir vainement creusé une galerie de 50 mètres pour découvrir une assise convenable, on a dû se contenter d'édifier, dans la neige même



Vue extérieure de l'Observatoire du Mont-Blanc (4,365m).

un édicule en tronc de pyramide, mesurant 1 mètre 80 de longueur sur 1 m. 80 de largeur à la partie inférieure, et 60 centimètres à la partie supérieure. Les personnages que reproduit notre gravure sont les auteurs de ce petit édifice, juché à une altitude de 4,810 mètres.



Le Laboratoire des enregistreurs n° 2.

Celui qui se tient debout, à gauche, est un guide.

Cet édicule, qui a servi à faire diverses expériences et qui renferme actuellement, pour tout mobilier, deux planches-couchettes, ayant assez bien résisté aux atteintes de l'hiver, M. Janssen

se propose d'y substituer un véritable observatoire, également établi sur la neige durcie, seule base qui se puisse trouver à cet endroit. L'édicule actuel sera remplacé incessamment par une construction de bois bien aménagée, et qui vient d'être achevée à Meudon, sous la direction de M. Janssen. Elle a été démontée, il y a quelques jours, puis envoyée au Mont-Blanc, où elle abritera, avec les appareils nécessaires aux observations atmosphériques et astronomiques, le direc-



LE MONT-BLANC. — Reproduction directe d'une photographie prise du sommet du Brévent (2,526m), par M. Tairraz, avec un appareil de M. Janssen et sous sa direction.

1. Édicule de M. Janssen (4,810m). — 2. Petits-Mulets supérieurs (4,691m). — 3. Petits-Mulets inférieurs (4,381m). — 4. Rocher Rouge (4,509m). — 5. Chalet-station du Club alpin (3,000m). — 6. Cabane des Grands-Mulets (3,000m). — 7. Rocher de la Tournette (4,672m). — 8. Observatoire du Mont-Blanc (4,365m).

teur désigné de l'observatoire du Mont-Blanc, M. Capus, bien connu par ses excursions dans les montagnes neigeuses du Pamir, en compagnie de M. Bonvalot.

En partie enfoui dans la neige, le nouvel établissement sera pourvu de treuils à vis permettant de le redresser lorsque, par un tassement des neiges, l'horizontalité primitive aura été modifiée.

En attendant que ce projet soit réalisé, nous allons descendre au Rocher des Bosses, sur lequel M. J. Vallot, qui nous a obligeamment communiqué documents et photographies, a réussi à édifier, à 4,365 mètres d'altitude, un observatoire des mieux conditionnés. Dans notre vue générale du Mont-Blanc, cet observatoire est indiqué sur la droite à la hauteur du chiffre 8.

Le châlet-station du Club alpin, que l'on aperçoit à la partie gauche de la gravure, au même plan que l'hôtellerie des Grands-Mulets, soit à 3,000 mètres, n'est autre qu'une petite cabane partagée en deux pièces et contenant quelques instruments enregistreurs.

Depuis une douzaine d'années, les guides ont à peu près abandonné la route du *Corridor* pour prendre celle des *Bosses*; cette dernière a bien l'inconvénient de n'être pas toujours praticable par les grands vents, mais certains avantages la font préférer. Au pied de la Grande-Bosse se trouve un petit rocher plat, omis sur les cartes, où l'on se repose avant de prendre l'arête. Il est, il est vrai, situé à 445 mètres plus bas que la cime, mais il s'élève au milieu d'une large plaine de neige, dans un lieu très découvert, ce qui est très appréciable au point de vue météorologique. Il dépasse à peine la neige, qui ne s'y accumule jamais, sans cesse balayée par les vents violents qui soufflent à cet endroit. D'ailleurs, dans cet air rare et privé de vapeur d'eau, une semblable différence de niveau n'a pas grande importance pour les expériences relatives à la physique du globe.

Enfin, le choix de cet emplacement permettait de joindre à l'observatoire un refuge pour les voyageurs. Il fut donc adopté.

Après entente avec la municipalité de Chamonix, M. Vallot s'engagea à faire construire le refuge, qui devint propriété de la commune. (Celle-ci perçoit, sur chaque voyageur y passant la nuit, un droit de dix francs, payable aux Grands-Mulets, dont cinq francs pour l'aubergiste et cinq francs pour les réparations éventuelles). Moyennant cela, la commune l'autorisa à établir son observatoire à son gré, et à l'agrandir quand il le jugerait nécessaire. L'année 1889 fut consacrée à l'étude du plan, au choix et à la confection du matériel. Une solidité à toute épreuve, pour résister aux ouragans et au poids de la neige amoncelée sur le toit, ainsi qu'une extrême légèreté, à cause du prix élevé des transports, étaient les conditions *sine qua non* de la construction. La limite de la longueur des pièces de bois fut fixée à 2 m. 50, leur poids, à 15 kilogrammes, maximum que les guides consentaient à porter.

Le bois était fourni par la commune.

Pour concilier la solidité avec la légèreté, on assit le châlet sur de petites poutres dépassant d'un mètre les parois. Des extrémités de ces poutres partent des arcs-boutants qui, boulonnés sur les poteaux d'angle, empêchent les parois de s'incliner sous l'effort du vent. Un mur en pierres sèches, construit tout autour et s'appuyant sur ces poutres, donne au châlet assez de poids pour que les plus forts ouragans ne puissent l'enlever. Le premier départ des matériaux avait eu lieu le 15 juillet 1890; l'édification du châlet fut terminée le 29; l'achèvement du mur et certains détails intérieurs exigèrent quelques jours encore.

La construction est entièrement en bois, avec doubles portes et doubles fenêtres. Pour éviter l'air passant par les fentes, les parois et le toit sont complètement couverts de larges plaques de feutre bitumé incombustible, qui forment une sorte de cuirasse imperméable; enfin, toutes les planches et les pièces de bois ont été enduites de vernis incombustible.

L'essentiel, pour M. Vallot, était d'installer son châlet avant que les différentes pièces ne fussent enlevées par un ouragan. Une fois dans la place, et solidement établi, il put songer à agrandir son domaine, comme l'y autorisait sa convention avec la commune de Chamonix. C'est ainsi que le châlet, qui mesurait primitivement 5 mètres de long sur 3 mètres de large, à l'intérieur, et 3 mètres de hauteur, et était divisé en deux pièces, en a six aujourd'hui et occupe une surface de 80 mètres, soit 10 de long sur 8 de large.

L'été prochain, il aura une superficie totale de 135 mètres, dont 35 pour le refuge, car le bâtiment actuel sera augmenté d'une pièce sur la droite, en même temps que seront doublées les parois de planche. L'observatoire du Mont-Blanc, avec ses dépendances, reviendra alors à 55,000 francs, dont 15,000 pour les instruments.

Avant de franchir le seuil de cet observatoire, dont nous venons de faire l'historique, il convient de jeter un coup d'œil sur l'extérieur, dont quelques parties attirent l'attention. Sur la porte d'entrée de gauche se voit une plaque émaillée, avec l'inscription :

OBSERVATOIRE DU MONT-BLANC

qui nous renseigne sur la nature de la construction, fermée aux indiscrets, comme l'indique une autre petite plaque où se lisent ces mots :

DÉFENSE D'ENTRER.

Nous voilà avertis. Entre cette porte et la pre-

mière fenêtre, on remarque un abri à persiennes contenant un thermomètre et un hygromètre enregistreur ; ce dernier instrument destiné à mesurer l'humidité de l'air. Sur la seconde porte, plus hospitalière, sont gravés ces trois précieux avis :

REFUGE. ENTRÉE. FERMEZ LA PORTE, S. V. P.

Cette recommandation n'est pas inutile.

Si nous faisons l'ascension du toit du châlet, plus aisément abordable à sa partie basse, c'est-à-dire sur notre gauche, nous sommes arrêtés, dès les premiers pas, par un étrange petit appareil surmonté d'un couvercle triangulaire et de deux tiges supportant une boule : c'est un actinomètre enregistreur, servant à mesurer la chaleur solaire. Les deux tiges situées au-dessus, qui font vis-à-vis à deux autres, placées aux extrémités du toit opposées, sont des paratonnerres. Trois tubes surgissent de l'arête du toit ; le premier, en partant de la façade, est un tuyau de cheminée ; le second, plus volumineux, est un nivomètre ; il sert à mesurer la quantité de neige tombée et peut contenir la neige d'une année ; le troisième, est un anémomètre à pression ; il a pour objet la mesure de la force du vent, d'après la pression exercée sur la boule. Ces enregistreurs, comme ceux de l'intérieur, sont de Richard frères et marchent pendant quinze jours sans être remontés. Comme on le voit, l'eau, le soleil et les éléments sont analysés à leur passage à l'observatoire du Mont-Blanc, qui prend leur signalement sans que leur course en soit retardée.

Sans nous laisser influencer par la « défense d'entrer » que nous montre la porte de l'observatoire, nous forcerons celle-ci, au nom de la curiosité. Le châlet, avons-nous dit précédemment, est actuellement divisé en six pièces, auxquelles est annexé un réduit utilisé comme water-closet. (Cette année, il y en aura un second, extérieur, celui-là). Ces pièces, indépendamment de la salle des touristes et de celle des guides, se décomposent en laboratoires, salle de photographie et spectroscopie, cuisine et chambres à coucher. L'ordre en sera quelque peu modifié dans la prochaine distribution. Le mobilier comprend des lits de camp, en forme de brancards militaires, des oreillers et des couvertures ; des sièges pliants, une batterie de cuisine, des assiettes, verres, etc. ; des poêles et des fourneaux à pétrole. De crainte d'incendie, l'emploi de fournaux à bois est interdit. Le mobilier sera augmenté de quelques lits, dont un complet pour le directeur de l'établissement, qui disposera également d'un salon oriental pour recevoir ses hôtes.

Le laboratoire des enregistreurs, n° 1, contient : à gauche, un grand baromètre enregistreur à mercure, à tracé grandissant trois fois les hauteurs ; chaque millimètre est donc exprimé par trois millimètres. La tige fixée à côté, près de la bouteille, n'est autre qu'un baromètre étalon à large cuvette, servant à vérifier les autres baromètres. Sous le grand baromètre enregistreur, dans la vitrine même de l'instrument, se trouvent deux cylindres porteurs de papier, destinés à remplacer le cylindre du baromètre et celui de l'anémomètre à boule, en cas d'observation d'une tempête. Ces cylindres font un tour en six heures seulement, de sorte qu'on peut suivre les moindres variations ; pour l'étude des variations brusques, c'est indispensable. Le reste de la pièce est occupé par des outils et des accessoires de toute espèce.

Le second laboratoire (laboratoire des enregistreurs, n° 2), reproduit par notre gravure, est plus riche en instruments scientifiques. Si nous regardons en haut et à droite, nous y voyons d'abord un spiromètre avec cadran, pour mesurer la capacité du poumon humain ; la grosse sphère placée plus bas, à gauche, est un actinomètre de Violle, pour mesurer la chaleur solaire ; plus à gauche encore, en descendant, se trouve l'enregistreur de l'anémomètre qui est sur le toit et que nous avons mentionné en son temps ; à côté, enfin, se voit l'enregistreur d'une girouette qui ne figure pas sur le toit actuel, mais qui fonctionnera prochainement. Sur le rayon de droite, immédiatement au-dessus de la lampe, repose l'enregistreur d'un anémomètre à tube, de Pitot. Les bâtons dressés contre le mur et la table sont les supports d'un anémomètre de Robinson, suspendu à côté et aux deux tiers visible, et de la future girouette.

Sous la lampe évolue un baromètre enregistreur métallique, en compagnie d'un thermomètre, également enregistreur ; à gauche, sur la même table, un statoscope, dont le cylindre fait un tour à l'heure, enregistre les variations très brusques de la pression barométrique ; cet instrument grandit douze fois la pression. D'autres instruments de physiologie, d'actinométrie, etc., dont la nomenclature serait fastidieuse pour ceux de nos lecteurs qui n'ont pas l'intention de s'en servir, encombrent les armoires. Signalons encore, à côté de la lampe, une pendule pouvant, au cours des observations, sonner chaque minute ; sur le plancher, au milieu des accessoires de toute sorte, se voit un des trois poêles à pétrole de l'établissement.

La chambre à provisions, vers laquelle se dirigerait de préférence le voyageur mis en appétit par l'ascension, s'il n'était retenu par la discrétion, recèle des conserves toutes préparées de Prévet, du jambon et du pâté, etc. On y monte, à raison de 1 fr. 60 par kilogramme, pour droit de transport, des pièces de viande sans os, que l'on coupe à la hache et que la cuisson, sur la poêle ou sur le gril, dégèle lorsqu'on les veut manger. De même que les autres denrées, le beurre gèle et, par cela même, se conserve indéfiniment. Les pêches confites en boîtes, très estimées là-haut, paraît-il, composent, avec les clas-

siques petits gâteaux secs, des desserts dignes de ces repas, que ne désavouerait point Lucullus. Le vin, la bière, le thé, le café, voire le champagne, sont les boissons ordinaires de ces parages. En somme, si l'on risque de mourir de froid en faisant l'ascension du Mont-Blanc, on est du moins assuré de ne pas mourir de faim ou de soif à l'observatoire.

La chaleur y est également suffisante. La température la plus haute qu'on ait constatée en été, dans l'intérieur du châlet, alors que le soleil seul se charge de le chauffer, est de 10°; au mois d'octobre, les poêles étant allumés pendant la tourmente, le thermomètre marque 9°; à la même époque, il descend, pendant la nuit, à — 1°; s'il n'y a point de feu, il s'abaisse à —8°. La double paroi de planches que l'on va établir empêchera cette énorme déperdition de chaleur.

Entre autres observations recueillies par M. J. Vallot dans son observatoire, il convient de signaler celles-ci: Les oscillations brusques du baromètre, pendant les tempêtes, peuvent atteindre 5 millimètres en quelques secondes; elles sont dues au passage de petits cyclones, car la baisse barométrique se produit dès le commencement de la rafale, et cesse un peu avant la fin. — Les inspirations d'oxygène font cesser le mal de montagne, en confirmation de la théorie de Paul Bert. — La fréquence des pulsations, due aux efforts de l'ascension, redevient à peu près normale par le séjour prolongé sur les sommets. — Le séjour prolongé à grande altitude fait disparaître, un à un, les caractères pathologiques des fonctions vitales; mais ces caractères reparaissent facilement lorsqu'on se livre à des efforts physiques, par suite de la difficulté de l'oxygénation du sang dans l'air raréfié. — Les frissons et la sensation d'asphyxie, déjà observés par Martins et Le Pileur, pendant les rafales, sont dus à l'influence des brusques dépressions barométriques.

Tout savant qui désire travailler à l'observatoire du Mont-Blanc en demande l'autorisation au directeur, qui l'accorde volontiers, à condition que l'intéressé emploie un des trois guides-conservateurs du monument; ce guide lui fait la cuisine. Des costumes, en peau de mouton, et un assortiment de chaussons de laine et de galoches fourrées sont mis à sa disposition. L'ascension jusqu'à l'observatoire dure treize heures; il faut y ajouter une heure et demie pour atteindre au sommet.

Mais, tout en faisant à la science la part qu'il y a lieu de lui attribuer, M. Vallot n'a garde d'oublier ce qu'il doit aux voyageurs qui vont lui rendre visite dans son intéressant observatoire, doublé d'une maison de campagne, et au nombre desquels figurent parfois des dames. C'est surtout pour elles qu'il monte si luxueusement son ménage, et j'ai cru comprendre qu'il a fait, à leur intention, l'acquisition d'une cave à liqueurs et d'un service à café. Il manque peut-être un piano au salon oriental en formation, mais je suis sûr qu'il suffira de lui signaler cette lacune pour qu'il s'empresse de la combler. De sorte qu'il pourra mettre un jour, sur ses invitations à dîner à 4,365 mètres d'altitude, l'engageant avis: *On dansera.*

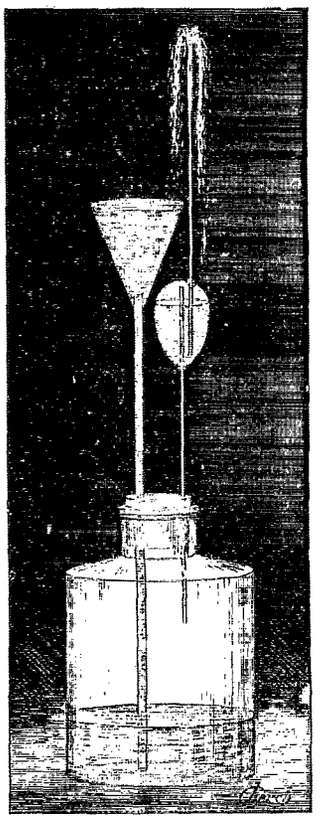
Victorien MAUBRY.

AMUSEMENT SCIENTIFIQUE

FONTAINE JAILLISSANTE

Voici un moyen de faire un jet d'eau avec des éléments qu'il est très facile de se procurer :

Prenez un tube de macaroni que vous rendrez imperméable à l'intérieur en promenant au bout d'un fil, ainsi que nous l'avons indiqué dans une récente expérience (1), un petit tampon de coton imbibé d'huile. Cela fait, roulez aussi bien que possible un cornet de papier, dont le bout flottant sera fixé avec une épingle ou mieux avec un peu de cire. Coupez nettement avec des ciseaux le sommet de ce cône, et adaptez-le au bout du tube en macaroni en ayant soin de le fixer avec du fil, ou en faisant couler un peu de cire au fond du cornet. Maintenant videz un œuf en le perçant de deux trous pratiqués aux extrémités du grand axe, et en soufflant par l'un d'eux. Introduisez par chacun de ces trous jusqu'à affleurement de la paroi opposée, une paille assez grosse bien percée que vous fixerez à l'œuf avec un peu de cire rouge. Remplissez l'œuf d'eau aux trois quarts en plongeant une des pailles dans le liquide et en aspirant par l'autre. Fermez alors l'extrémité aspirante d'un peu de cire, vous aurez ainsi préparé les deux organes essentiels de votre appareil.



Fontaine jaillissante.

Prenez maintenant un flacon à large goulot, avec une tige de fer rougie, percez-en le bouchon de deux trous très écartés l'un de l'autre, et de diamètres correspondants au macaroni et à la paille. Introduisez-y le macaroni jusqu'au fond du flacon et la paille non bouchée à la cire jusqu'au tiers seulement. Votre appareil est achevé et prêt à fonctionner.

En effet, versons de l'eau dans l'entonnoir en papier, elle va tomber dans le vase inférieur et comprimera l'air. Mais cette augmentation de pression se transmettra par la paille du bouchon, à la calotte supérieure de l'œuf. Versez toujours jusqu'à refus et à ce moment, coupez net, avec de bons ciseaux, le bout fermé de la paille supérieure, un jet magnifique s'échappera et sa hauteur sera d'autant plus grande que le tube en macaroni sera plus long.

CHERCH.

(1) Voir le *Tourniquet hydraulique*, page 80.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LES TIREURS D'ARBALÈTE



LES TIREURS D'ARBALÈTE. — Tableau d'Eugène Buland. — Musée du Luxembourg. — Gravure de Jarraud.

L'arbalète a, depuis de longs siècles, terminé sa carrière militaire. Accrochée aux murailles des musées et des collectionneurs, elle n'est plus guère aujourd'hui qu'un objet de curiosité, dont la valeur dépend surtout de l'art avec lequel elle a été décorée.

Et, cependant, quelques amateurs de province lui sont restés obstinément fidèles. Ils ont, pour elle, une sorte de vénération spéciale. Sans doute, ils ne la considèrent plus ni comme une arme de guerre, ni même comme une arme de chasse. Néanmoins, elle est restée une arme de tir et des sociétés dont l'origine remonte, parfois, très loin dans le passé, en ont transmis le culte à nos générations contemporaines. C'est ainsi que nous pouvons voir dans le superbe tableau de M. Eugène Buland que reproduit notre gravure, ce groupe de sérieux et solides gaillards qui s'exer-

cent pacifiquement au tir de l'arbalète, et dont les physionomies sont aussi peu que possible celles de guerriers du moyen âge.

L'arbalète, c'est-à-dire l'arc monté sur un affût, n'est devenue en usage dans les guerres européennes que vers le dixième siècle. En 1139, un canon du concile de Latran l'interdisait, comme une arme trop meurtrière pour qu'on s'en servît entre chrétiens. Les traits, en effet, que pouvait lancer une arbalète, étaient fréquemment empennés de telle sorte que, dans leur trajectoire, ils acquéraient un mouvement très rapide de rotation, ce qui leur donnait une grande puissance de pénétration. Ces traits se nommaient alors *vireton;* quelques historiens assurent qu'ils perçaient parfois des madriers de six pouces d'épaisseur.

Le rôle de l'arbalète a été considérable dans plusieurs batailles célèbres et notamment à Crécy, en 1346, où les archers anglais, qui avaient su préserver leurs armes de la pluie, firent subir à l'armée française et aux Gênois, ses alliés, des pertes cruelles.

L'usage de cette arme disparut peu à peu. Au milieu du seizième siècle on ne s'en servait plus que pour la chasse. Les chasseurs, en effet, lui reconnurent longtemps un certain avantage, qui consistait à tuer le gibier sans l'effrayer.

Dans ces dernières années, enfin, les femmes du monde ont remis en honneur les arbalètes avec lesquelles elles s'amusent, au cours des *garden-parties*, à tirer les grenouilles au bord des étangs.

Les Tireurs d'arbalète de M. Eugène Buland évoquent une scène plus grave. Ses personnages ont l'air de remplir une sorte de sacerdoce. Robustes et simples, ils regardent attentivement la cible où l'un d'entr'eux vient de loger son trait en bonne place. Ils ne manifestent aucun enthousiasme qui dérangerait l'habituelle austérité de leur physionomie. Le culte de l'arbalète réclame certainement de ses adeptes le plus grand sérieux et la plus sincère conviction!

Le peintre distingué, à qui on doit ce beau tableau, n'en est point à ses débuts. Quoique jeune encore — M. Eugène Buland est né le 25 octobre 1852, à Paris — il a donné de nombreuses preuves de son talent. Elève de Cabanel et de M. Yvon, il débuta au salon de 1873 par des portraits dans lesquels il s'affirma immédiatement comme un artiste doué d'un style en même temps large et sobre. Puis, en 1878 et en 1879, il concourut pour le prix de Rome. Il obtint, la première fois, le deuxième second grand prix et, la seconde fois, le premier second grand prix. Dès cette époque, il entra dans sa véritable voie. Ses tableaux l'*Offrande à la Vierge* (1879), l'*Offrande à Dieu* (1889), l'*Annonciation* (1881), *Jésus chez Marthe et Marie* (1882), montrèrent sa préoccupation de trouver la vérité absolue et d'humaniser la tradition. Ses qualités d'observation, son aptitude à fixer les sentiments les plus délicats, à rendre avec précision l'intimité des scènes qu'il a traitées, lui valurent un rapide succès. En 1885, son tableau, l'un de ses chefs-d'œuvre, la *Restitution à la Vierge*, fut acheté par l'Etat et envoyé au musée de Caen. C'est en 1888 que parut au salon la toile que nous reproduisons aujourd'hui. Achetée de même, par l'Etat, elle figure actuellement au musée du Luxembourg.

M. Eugène Buland a reçu une mention honorable en 1879, une médaille de 3e classe en 1885, une médaille de 2e classe en 1887 et enfin une médaille d'argent en 1889. A. P.

L'ATTAQUE DE LA COUPOLE CUIRASSÉE

ÉPISODE D'UN SIÈGE... EN 1950

Suite et fin. — Voir page 274.

L'opiniâtreté de cette résistance exaspérait sans doute l'ennemi dont les tentatives se succédaient alors, nerveuses, décousues. Il tâtait nos forces en cent endroits pour découvrir le défaut de la cuirasse.

C'eut été un bien malheureux hasard qu'en un aussi court laps de temps que celui qui suffirait à relever notre coupole et à démasquer nos canons, un projectile vînt frapper la volée des pièces, d'autant plus qu'à la distance où il se trouvait, l'ennemi ne pouvait distinguer les phases du mouvement de relèvement, pour saisir le moment favorable à son tir. Ses canons partaient à l'aveuglette, balayant au petit bonheur les terre-pleins et les banquettes avec leurs shrapnels ou leurs obus explosifs.

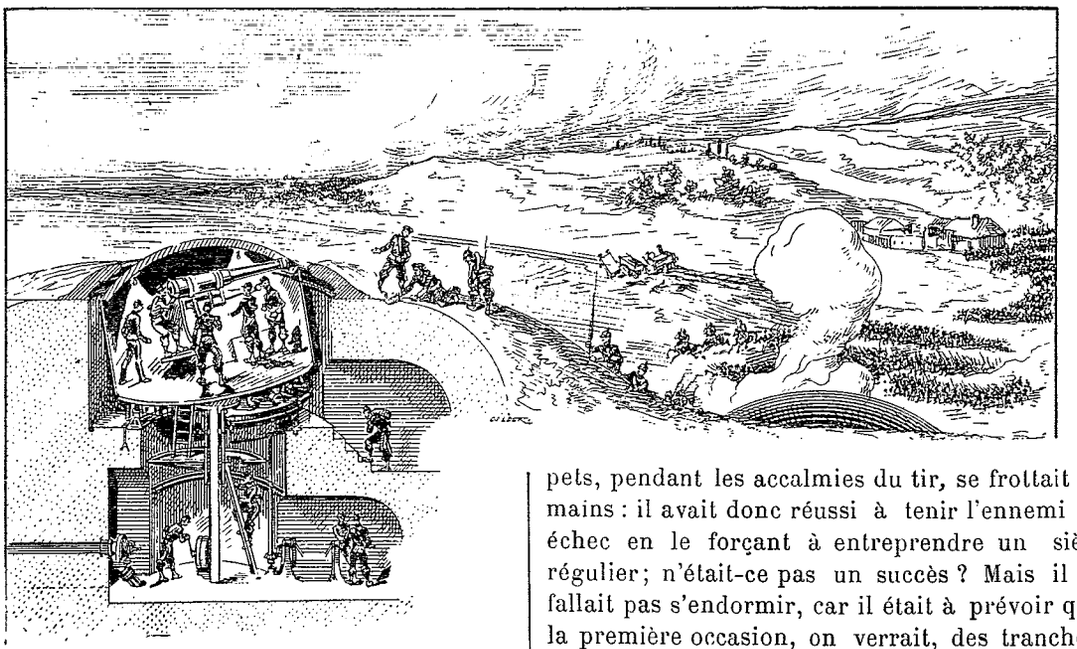
Sous cette pluie de fer et de feu, pas un homme, pas un canon ne pouvaient rester dehors, sur les remparts: seules nos coupoles tenaient tête à l'orage, et, nous aussi, parfaitement tranquilles sous ces vastes parapluies.

Cependant, à mesure que ses travaux d'installation se complétaient, l'ennemi poussait devant lui les troupes de la défense active, bientôt forcées de se replier à l'abri de nos canons.

Des batteries s'établissaient un peu partout autour de nous, insaisissables pour la plupart, car les pièces, montées sur des trucs roulants, se déplaçaient sans cesse le long de tronçons de voies ferrées qui se dissimulaient dans les plis de terrain, derrière les haies et les levées de terre. C'était affaire à nos officiers de les découvrir, postés dans les observatoires blindés d'où ils téléphonaient simplement les angles de pointage.

Rien n'est plus insupportable que cette manière de combattre.

Quand on tire, on aime à juger des coups; et cette satisfaction nous était refusée, puisque nous tirions sans rien voir. Aussi trouvions-nous quelque monotonie à ce duel d'artillerie qui se poursuivait avec une intensité croissante, et aussi, il faut bien le dire, avec une précision de plus en



plus grande de la part de l'ennemi. Le pauvre dôme qui nous protégeait était constamment et terriblement secoué par le choc des projectiles. Aux obus ogivaux s'étaient à peu près complètement substitués de lourds obus terminés par une coupe creuse dont l'arête vive mordait profondément le métal, soulevant chaque fois un copeau barbelé.

En même temps, d'autres projectiles s'attaquaient à l'avant-cuirasse, et je ne me dissimulais pas qu'ils étaient plus dangereux peut-être que les premiers, car s'ils parvenaient à s'ouvrir un chemin à travers le béton qui formait la ceinture de l'ouvrage, rien ne protégerait plus les œuvres-vives de la coupole qu'une faible carcasse de tôle légère, bien facilement crevée.

Aussi, la nuit venue, j'allais, fort anxieux, examiner les ravages que je prévoyais et je ne rentrais dans mon abri qu'après avoir reconnu qu'il n'y avait aucun trou trop profond dans le béton d'avant-cuirasse et qu'aucune fissure trop grave ne menaçait la coupole d'une irrémédiable dislocation. Si elle était encore vaillante et prête à la risposte, elle n'en était pas moins littéralement balafrée, la pauvre voûte d'acier ; l'épiderme arraché dessinait une géographie chaotique et lunaire sur cet énorme fragment de mappemonde, avec des cirques et des falaises d'acier boursouflé, déchiqueté furieusement et les fibres rompues.

Malgré ces blessures glorieuses, la coupole tenait bon et son mécanisme ne semblait aucunement affecté par les ébranlements subis sous cet ouragan de fer. La manœuvre était aussi facile qu'aux premiers jours ; les canons tiraient aussi juste, et nous avions au moins la satisfaction de voir le résultat de nos coups.

L'ennemi se décida enfin à ouvrir la tranchée, en partant de la vieille ferme brûlée, pour cheminer péniblement vers nous.

Le commandant du fort, en visitant les parapets, pendant les accalmies du tir, se frottait les mains : il avait donc réussi à tenir l'ennemi en échec en le forçant à entreprendre un siège régulier ; n'était-ce pas un succès ? Mais il ne fallait pas s'endormir, car il était à prévoir qu'à la première occasion, on verrait, des tranchées et des couverts, surgir des colonnes d'attaque prêtes à s'emparer de l'ouvrage de vive force. Or, les talus des fossés étaient à terre coulante et il aurait été facile de nous aborder si nous n'avions pas eu, en avant de nous, de larges zônes garnies de défenses accessoires — petits piquets, abattis, rideaux de fils de fer — juste sous le feu des mitrailleuses et des canons à tir rapide qui garnissaient nos petites tourelles à éclipse.

Nous nous sentions bien protégés, bien armés ; mais qui peut répondre que, le moment venu, toutes les volontés concourront au même but et qu'aucune défaillance ne surviendra dans la mise en œuvre de tant d'engins compliqués ? Aussi nos cœurs se serraient à la moindre alerte, pour nous surtout, enfants perdus, isolés sous notre calotte de métal, sans autre communication avec le reste des défenseurs, qu'un mince fil téléphonique, qui, dans les moments graves, était toujours trop lent à nous apporter des renseignements.

*
* *

Après la canonnade effrénée qui avait salué le coucher du soleil, une belle nuit, nous dormions, éreintés, affalés près de nos canons, lorsque, vers trois heures du matin, nous fûmes réveillés tout à coup par la sonnerie d'alerte, et, presque aussitôt, nous perçûmes comme l'impression d'une avalanche roulant vers nous, au milieu du cliquetis des armes et des hourras.

La petite artillerie du fort — mitrailleuses, canons à tir rapide — crépitait et faisait rage, tandis que nous nous tenions coi dans la coupole, nos embrasures cachées sous l'avant-cuirasse, car nous n'étions pas faits pour la lutte à bout portant. Le tumulte se rapprochait et, subitement, nous sentîmes comme une trombe qui s'abattait sur nos têtes, et passait. Puis ce fut un silence relatif et nous n'entendions plus, en tendant l'oreille, que l'écho du combat où nos troupes

s'acharnaient, encouragées par nos officiers, sans pouvoir rejeter l'ennemi dans le fossé.

C'était une rude angoisse pour nous, que d'assister, impuissants, au drame qui se déroulait à quelques pas, sur nos têtes ! Il nous semblait être enfermés dans un tombeau où parvenaient à peine les rumeurs de la vie.

Tout à coup, il me sembla percevoir un bruit particulier qui me fit dresser l'oreille ; c'était comme des coups de pic dans la ceinture de la coupole. Certes je savais bien que le métal résisterait et que le béton ne se laisserait pas percer en quelques minutes ; mais une peur me hantait, c'était qu'on réussît à glisser quelques paquets d'explosif par le joint d'avant-cuirasse.

Un de mes canonniers — un Parisien de Montmartre qui ne perdait pas facilement sa belle humeur — criait à l'invisible ennemi, en parlant dans le tube d'un des canons :

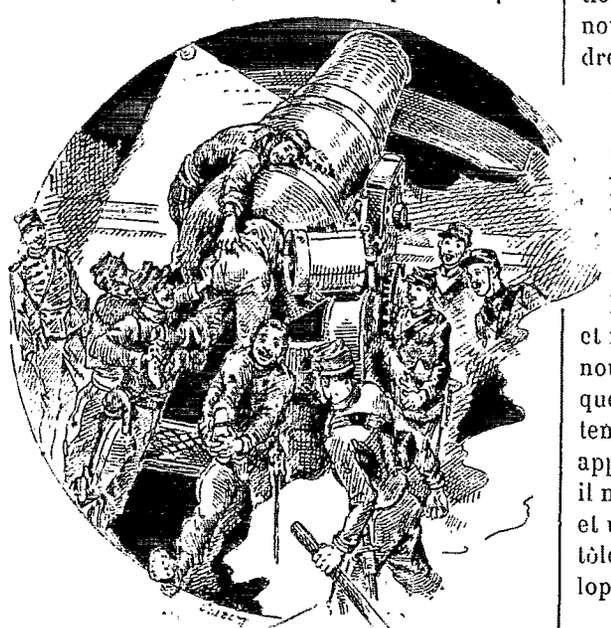
— Eh là-bas, y a du monde !

Mais le travail du mineur continuait toujours, sourd et agaçant.

— Attends, attends, continua le Parisien du même ton gouailleur, je vas t'empêcher d' nous grignotter !...

Il m'expose en deux mots son idée : il s'agissait tout uniment d'effectuer une sortie par les seules portes qui donnâssent directement au dehors : par la gueule de nos canons.

Aussitôt fait que dit ; nous mettons doucement en branle la coupole, par rotation d'abord, en la relevant lentement ensuite ; et pendant ce temps-là le Parisien, qui était maigre comme un échalas, poussant ses armes devant lui, s'enfourne dans un des canons, tandis qu'un camarade à peu près aussi mince se glisse dans l'autre, et que nous les poussons par les jambes, tant que nous pouvons. La rotation de la coupole avait surpris les deux mineurs ennemis qui poussaient des exclamations : ils se demandaient évidemment ce que cela voulait dire et quel piège allait se démasquer. L'idée que les canons étaient chargés à mitraille les empêchait d'approcher des embrasures qui commençaient à se découvrir, menaçantes, et tournaient en hélice, semblant les poursuivre à mesure qu'ils couraient autour de la coupole.



Profitant de leur mouvement de retraite, mes deux canonniers se laissent glisser comme deux couleuvres, hors de leur étroite prison. D'un bond les voilà sur pied, revolver d'une main, coutelas de l'autre, se précipitant sur les mineurs affolés qui crient :

— Prisonniers ! Prisonniers !...

— Prisonniers, hurle le Parisien, où diable veux-tu que je te mette ?...

Et puis une inspiration subite... il les pousse vers la gueule des canons et les force à s'engager dans l'étroit couloir, la tête la première.

L'opération n'était pas commode, les deux mineurs étant plus gras que mes canonniers, et ce ne fut qu'après un étirage de quelques minutes que nous vîmes deux têtes effarées. apparaître dans la coupole. Et voilà comment l'équipage de la coupole n° 5 avait fait deux prisonniers, tandis qu'à dix pas de là on se battait sur les parapets, dans la demi-obscurité du jour naissant. Or, à peine les mineurs ennemis étaient-ils sur pied, que l'un d'eux se précipita vers moi en suppliant, les yeux pleins d'une indicible terreur que ne justifiaient point les procédés dont ils étaient l'objet. Nous n'étions point des ogres et n'avions pas l'air d'anthropophages.

Dans son incompréhensible jargon, je démêlai cependant peu à peu qu'il avait réussi à glisser des explosifs dans le joint d'avant-cuirasse, que la mèche était allumée et qu'enfin, s'il lui était agréable de nous voir sauter, c'était à la condition de n'être point de la partie : il voulait bien nous sauver, s'il se sauvait avec nous. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête. Depuis le temps qu'elle brûlait, la mèche devait être bien près de mettre le feu au fourneau. Dans son exaspération, le Parisien attrapa le mineur et le poussa par le trappillon qui s'ouvrait sur la galerie de visite.

— C'est toi qui l'as allumée, va l'éteindre, lui criait-il en tempêtant. Le malheureux, blême, livide, luttait pour ne point courir au danger, et nous autres, dans une indescriptible angoisse, nous attendions, muets, les yeux élargis, tandis que sur nos têtes, le combat reprenait une intensité nouvelle où les hourras des nôtres nous apprenaient qu'ils avaient enfin l'avantage. Mais il n'était plus temps. Quelques secondes à peine, et une explosion formidable éventrait la paroi de tôle de la coupole. Je me sentis soulevé, enveloppé d'un souffle embrasé...

*

Quand je revins à moi, j'étais sur un lit d'ambulance, le corps cerclé de bandelettes, comme une momie, et souffrant comme un damné. Tout mon corps n'était qu'une plaie, qu'une brûlure.

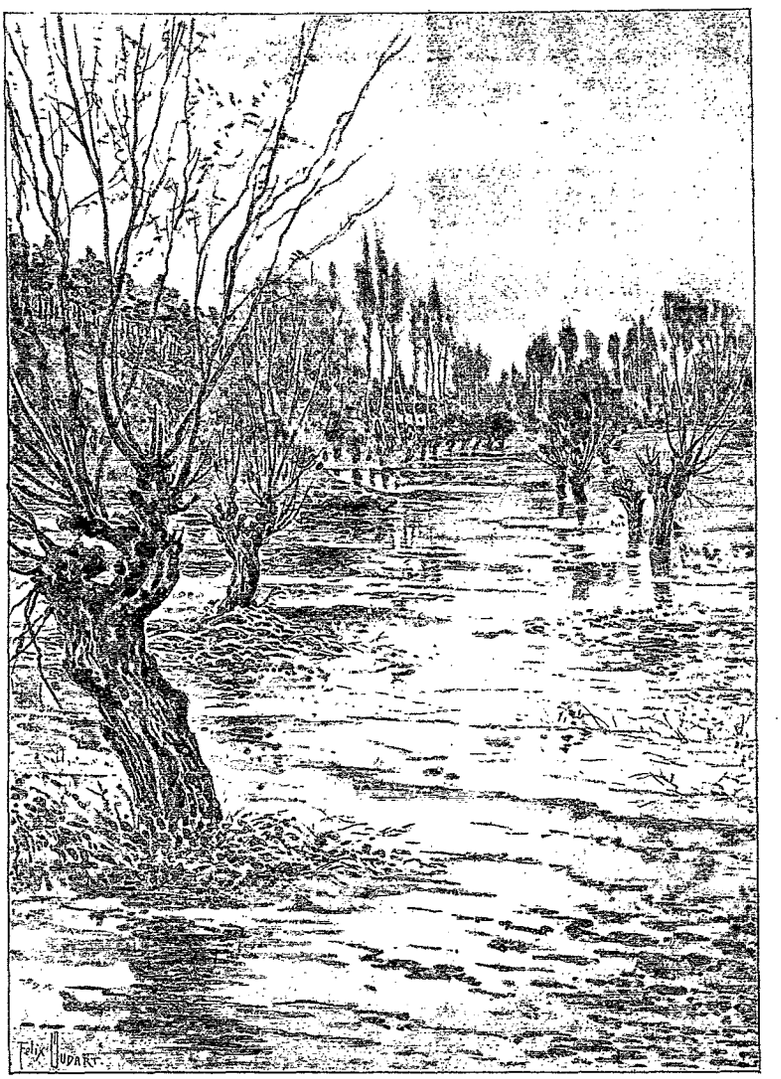
Quant à mes compagnons, ils étaient rangés dans les lits voisins du mien, tous plus ou moins avariés.

Il n'y manquait que le Parisien, broyé par l'explosion avec le mineur ennemi.

Et je songeai à ma pauvre coupole. Hélas, elle était en piteux état; son mécanisme ne fonctionnait plus, encore que sa toiture fût toujours intacte. Mais qu'importait? Elle avait si bien joué son rôle et si longtemps tenu l'ennemi en respect que notre armée avait eu le loisir d'accourir et d'opérer un magnifique mouvement sur le flanc et presque sur les derrières de l'envahisseur.

Un matin, on avait entendu le canon tonner dans le lointain; les batteries qui nous bombardaient se turent presque aussitôt; il y eut un grand mouvement de troupes du côté de l'assiégeant en désarroi. Puis un tir furieux recommença, mais mal réglé, sans but, pour faire du bruit, pour couvrir la retraite qui commençait, précipitée... Et le canon tonna toute la journée, faisant trembler la terre. On se battait, là-bas, dans la plaine, hors de notre portée. Nous attendions, anxieux, des nouvelles, quand nous vîmes, par l'étroit tunnel que nous avions si bien sauvegardé, un train chargé de troupes — des troupes amies, celles-là, que couvrait le drapeau tricolore, et qui marchaient à l'ennemi pour achever sa déroute.

PIERRE FÉRRÉOL.



LE BARQUOT. — Bientôt l'inondation s'élevait... montait autour des saules.

LE BARQUOT

Les vieilles années sont mères de jeunes souvenirs. Dans la brume de mélancolie où s'enlise de plus en plus notre âme, en s'éloignant de la source où elle a puisé la vie, le courage nous vient parfois de secouer le manteau d'amertume et d'ennui qui pèse sur nos épaules et de remonter le cours ensoleillé de notre enfance, en quête d'un rayon qui nous réchauffe et nous pénètre. Parfois aussi, sans effort de notre part pour sortir de l'engourdissement qui nous tient, au milieu de la nuit froide et triste où nous continuons de vivre, résignés, il nous arrive tout à coup, par une fenêtre s'ouvrant toute seule sur notre passé, comme une bouffée de printemps, réconfortante et douce. C'est dans ces moments, si précieux et si rares, que je la revois encore, la vieille ferme de la Grange-Ferriot où le soleil qui dorait mes vacances de collégien était si gai, l'horizon si pur, la terre si épanouie, où si lumineuse était la vie.

La Grange-Ferriot! Une des plus délabrées, à coup sûr, de tout le Bas-Beaujolais! Quand on suivait le long ruban de route qui, de Villefranche, descend vers la Saône, on apercevait de loin, sur la droite, sa masse confuse et grise, solitaire dans la prairie et comme endormie à l'ombre d'un bois de pins qui faisait une tache noire sur le bleu du ciel. Et à mesure qu'on en approchait, par une série d'étroits chemins encadrés entre des haies d'aubépines et contournant de jolies maisonnettes de petits propriétaires ou des enclos de maraîchers, ce qu'on distinguait tout d'abord, à travers le rideau mouvant des peupliers en bordure sur chaque domaine, c'était une longue façade grise, écaillée çà et là, et dans laquelle trois fausses fenêtres étalaient aux yeux de l'arrivant la vague illusion de leurs peintures délavées par la pluie. Le sentier ombreux qui vous avait

amené s'assombrissait encore en atteignant le bois de pins qu'il côtoyait d'un côté, tandis que de l'autre s'allongeaient les bâtiments de la ferme; vers le milieu un large portail toujours entr'ouvert laissait voir une cour ravinée, avec sa pompe dans le fond et sa mare où barbotaient les canards. La ferme dépassée, vous vous retrouviez en plein soleil et pouviez, en vous retournant, embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble de la Grange-Ferriot : son jardin où verdissaient les salades, qu'égayaient les tournesols et qu'ombrageaient de leur feuillage grêle quatre ou cinq pêchers, son aire à battre le blé, ses meules de paille, le fournil à l'entrée duquel s'entassait le bois mort et, par-dessus les murs bas des hangars et des étables, le toit bossué de la maison d'habitation d'où montait incessamment vers le ciel une mince colonne de fumée bleue.

Aux mois d'été, dans la torpeur des chaudes et lumineuses après-midi, pas un bruit ne sortait de tout cela; rien ne bougeait et, seul, quelque objet oublié, un chapeau de fillette traînant sur l'herbe ou un bout de ruban accroché à un arbre, donnait la note de vie dans ce sommeil confiant des êtres et des choses. Les voisins n'étaient pas gênants, la maison la plus proche se trouvant à quelques centaines de mètres plus loin. Mais, en dépit de cet isolement de la Grange-Ferriot, ses habitants pouvaient sans crainte aller aux champs et laisser la clef sur la porte; une tranquillité sereine et forte régnait et les vagabonds de toute espèce, les mauvais garnements de la ville en quête d'un coup à faire, les mendiants louches, toute cette population inquiétante de malandrins qui s'en viennent volontiers rôder autour des fermes solitaires, ne s'approchait de celle-ci qu'avec une sage réserve. C'est qu'il y avait là, pour la garder, un gaillard dont la réputation eût suffi à tenir en respect les plus entreprenants. Quand Gaspard Ferriot sortait sur le chemin, sa faux sur l'épaule ou son gourdin à la main, quand il s'avançait vers vous de son pas mesuré et sûr, portant haut son énorme tête aux cheveux roux coupés à l'ordonnance et sa large figure au poil rare, où les yeux clairs — des yeux de fauve — luisaient étrangement, vos jambes instinctivement vous portaient hors de sa route et votre chapeau se soulevait tout seul à son approche. Il était bien véritablement le maître, le seigneur, le haut-baron du rustique domaine, cet athlétique et terrible paysan de quarante ans dont le poing eût étourdi un taureau, dont les épaules s'arrondissaient formidablement sous le tricot de laine, et qui, parfois, en souvenir sans doute de ses années de jeunesse passées au régiment, sautait à l'improviste sur un des jeunes chevaux de la ferme, et sans selle, sans bride, une simple corde passée au cou de la bête, s'en allait galoper frénétiquement au travers des terres labourées, le torse à demi-nu sous la chemise largement ouverte. Pas commode, oh non! et pourtant le cœur sur la main et le rire toujours prêt à sortir de ses grosses lèvres, quand les gens lui agréaient. Il fallait voir comme il s'humanisait avec sa femme, Annette, une figure pâlotte et douce, et avec la petite Jeanne, une robuste gaillarde de douze ans — presque mon âge!

Et avec moi donc! Gaspard Ferriot se souvenait qu'avant d'être le propriétaire de la Grange, son père à lui l'avait gérée pour notre compte à nous, et il gardait une amitié déférente pour le fils de ses anciens maîtres. J'avais, de mon côté, continué à considérer la maison comme un peu la mienne et, après comme avant, c'était là que j'accourais dans mes heures de liberté.

Ah! les bonnes journées, commencées dès l'aube! et comme, dans l'air frais du matin, je les arpentais alertement les cinq kilomètres de chemin caillouteux ou de sentier à travers les prairies qui séparaient Villefranche de la vieille ferme! Toutes les joies que je me promettais au départ, que je ruminais en route, toutes ces joies dont la pensée m'absorbait à un point que je n'avais le temps de rien voir autour de moi, je les trouvais en arrivant. Le déjeûner d'abord, c'est-à-dire l'écuellée de soupe appétissante et fumante sur l'étroite table de la cuisine, en compagnie de Gaspard qui emplissait mon verre jusqu'au bord, tandis que la mère Annette m'examinait du coin de l'œil et que la petite Jeanne découpait, dans un immense pain noir à demi recouvert d'une serviette, des tranches interminables. Puis c'était une promenade dans la carriole avec un jeune cheval que Gaspard essayait, ou une leçon de boxe donnée dans la cour, ou, à l'aide d'un vieux fusil à pierre, la chasse aux mésanges le long des buissons. C'était enfin, dans les froides matinées d'hiver — car l'hiver j'avais mes dimanches bien à moi — la promenade en bateau sur la prairie.

En bateau sur la prairie. En *barquot*, comme on dit là-bas. Je ne plaisante pas.

Le bois de pins parallèle aux bâtiments de la ferme dont il n'était séparé que par la largeur du chemin formait comme une vaste terrasse au delà de laquelle le terrain s'infléchissait brusquement. Cette terrasse, limitée de trois côtés par un talus presque à pic, dominait ainsi les prairies riveraines de la Saône, cette Saône invisible et charmante que l'on devinait là-bas, se dissimulant derrière le remblai de verdure qui courait sur ses bords avec son panache de peupliers. Chaque année régulièrement, à l'approche de l'hiver, elle débordait, en rivière jalouse sans doute de la célébrité lointaine du Nil. Sournoisement d'abord, par des routes connues d'elle seule, elle s'infiltrait sous la prairie et commençait alors son travail souterrain, amollissant peu à peu l'écorce desséchée du sol qu'elle perçait en mille points et qu'elle recouvrait bientôt d'une rosée de gouttelettes. Ces gouttelettes ne tardaient pas à se rejoindre, prenaient corps, devenaient des

flaques minuscules, et, quand un coup de soleil venait par là-dessus, on eût dit d'une myriade de petits poissons blancs couchés dans l'herbe et faisant miroiter les écailles de leur ventre argenté. Bientôt l'inondation s'élevait, emplissait les creux, escaladait les monticules, noyait les arbustes, montait autour des saules dont elle atteignait les premières branches, et s'étalait enfin, immense et transparente, sur la prairie tout entière. Le bois de pins, entouré d'eau de trois côtés, s'avançait alors comme un promontoire dans cette méditerranée aux flots immobiles qui, coupant presque toutes les communications avec les propriétés des alentours, rendait plus complète encore la solitude de la Grange-Ferriot.

(*A suivre.*) JEAN SIGAUX.



AIGUIÈRE ET PLATEAU

C'était au début de l'Exposition universelle de 1889. Le dîner mensuel des « Têtes de Bois » réunissait, autour d'une table modeste, que présidait un délicat écrivain, M. Jean Dolent, une trentaine d'artistes, parmi lesquels le statuaire Rodin, les peintres Carrière, Besnard, Albert Maignan et le graveur Bracquemond. Les conversations, nécessairement, ne s'intéressaient guère qu'aux merveilles accumulées au Champ-de-Mars, au Trocadéro et à l'Esplanade des Invalides. Chaque convive, se penchant vers son plus proche voisin, lui disait : — « Vous avez sans doute remarqué tel objet dans telle galerie ! » Et si le voisin n'avait point encore aperçu ce chef-d'œuvre, au cours de ses pérégrinations à travers tant de choses admirables, l'interlocuteur se répandait en exclamations désolées : « Ah ! vraiment ! vous n'avez pas encore remarqué cette merveille ? Allez donc la voir. Elle se trouve exactement... »

Le hasard nous avait placé auprès d'un peintre éminent, M. Albert Maignan, dont le tableau la *Mort de Carpeaux* a valu à son auteur, lors du salon des Champs-Elysées de 1892, le bâton de maréchal des artistes : la médaille d'honneur. Nous nous occupions d'un maître-ouvrier que l'Exposition universelle de 1889 a très justement rendu célèbre : Emile Gallé, de Nancy. Emile Gallé avait exposé une série de vases en verre, délicieusement décorés, et qui, dans la grande galerie du dôme central, montraient, aux yeux enchantés des visiteurs, leurs nuances indéfinissables et troublantes.

— Certes, nous disait notre interlocuteur, M. Emile Gallé est un merveilleux artiste. Mais l'Exposition du Champ-de-Mars a le mérite de renfermer également les œuvres de plusieurs artistes d'un mérite exceptionnel peu connus encore du grand public et qui font, comme Emile Gallé, mais dans des directions diverses, les efforts les plus nobles et les plus courageux pour reconstituer en France les arts décoratifs dont la tradition semble s'être perdue pendant ces dernières générations. L'un d'eux est un modeste ciseleur parisien. Il expose, dans la section de l'orfévrerie, une série de plats, de coupes et d'objets en étain fondu qui sont décorés de figurines d'une inimitable délicatesse. C'est M. Jules Brateau. Je suis allé chez lui. Je l'ai vu à son atelier, travaillant entouré des siens qu'il a initiés à son art. Il a consacré des années de sa vie à rechercher les procédés des maîtres de la ciselure française au moyen âge et à la Renaissance. A mesure qu'il obtenait des résultats satisfaisants, il a appliqué sa découverte à des travaux originaux. Aujourd'hui, son exposition dans les galeries du Champ-de-Mars est l'une des plus belles et des plus suggestives que j'aie vues...

L'enthousiasme que professait M. Albert Maignan, à l'égard de l'excellent ciseleur, nous sollicitait, dès le lendemain du dîner des « Têtes de Bois », à passer devant les vitrines de M. Brateau. Tout de suite, nous fûmes séduit par cet art en même temps si savant, si souple et si fin. Souvent, depuis lors, nous avons eu l'occasion de revoir, notamment dans les Salons annuels de la Société nationale des Beaux-Arts au Champ-de-Mars — société qui a fait une large et honorable place aux arts industriels — les envois du modeste et laborieux ciseleur et, chaque fois, nous rappelant l'éloge que nous en faisait M. Albert Maignan, nous le trouvions à peine suffisant pour exprimer notre admiration.

M. Jules Brateau, dont nos gravures reproduisent l'un des chefs-d'œuvre, « l'aiguière et son plateau », est, en effet, un artiste éminent. C'est, ainsi que nous l'avait dit M. Maignan, après plusieurs années consacrées à des essais innombrables, qu'il est parvenu à retrouver et à reconstituer l'art oublié de François Briot et de tant d'autres artisans obscurs ou ignorés de l'époque de la Renaissance. Après s'être entouré de tous les documents qui intéressent la fonte et la décoration de l'étain, parmi lesquels figure, nous pouvons bien le dire ici, l'étude que le *Magasin pittoresque* de 1852 publiait en reproduisant une gravure de la célèbre buire sculptée de François Briot, il s'est mis à l'œuvre et il a commencé des travaux originaux. Du reste, l'étain a une histoire : une histoire fort attrayante. La fonte de ce métal présente des avantages que

les artisans de toutes les époques se sont efforcé d'utiliser en même temps qu'ils essayaient d'en réduire les inconvénients. Les humbles ouvriers nomades qui vont dans la campagne, fondant, dans leurs échoppes, au coin des villages, des cuillers et des fourchettes, à l'usage des populations rurales, ont conservé la tradition du métier presque intacte. Ils se la transmettent de génération en génération avec une bonne foi naïve. On sait qu'ils possèdent des moules en fer dans lesquels ils versent, d'une façon tout élémentaire, l'étain en fusion. M. Jules Brateau s'est borné à leur prendre leur procédé dont il n'ignorait point la très ancienne origine. Puis il l'a perfectionné. Non seulement il a exécuté ses moules en fer, mais quelquefois en acier, et d'autres fois en cuivre. Bien qu'il devienne liquide à une température relativement basse, l'étain ne s'accommode d'aucun autre système, tout différent en ceci du fer et du bronze, par exemple, qui sont coulés simplement dans du sable. L'étain, en effet, est un métal essentiellement fantaisiste, et auquel il faut le plus souvent, pour réprimer ses caprices, de fortes parois de fer ou d'acier. Se représente-t-on l'énorme somme de travail que, dans de semblables conditions, réclame la confection d'un moule pour un plateau ou pour une aiguière semblables à ceux que montrent nos gravures? Si l'on songe que l'aiguière a 35 centimètres de hauteur et que le plateau a 1 mètre 26 centimètres de tour, on concevra aisément que les moules, confectionnés par M. Jules Brateau, sont des pièces d'une importance invraisemblable. Chacun des mille ornements qui décorent ces deux objets a été creusé dans de massives plaques d'acier, de fer ou de cuivre, qu'il a fallu d'abord partiellement évider, afin de leur donner la concavité voulue. C'est au moyen de burins extrêmement fins et maniés avec la plus parfaite habileté, qu'il a fallu ensuite creuser le dur métal, afin d'y loger ces délicates colonnettes, ces subtiles guirlandes de fleurs et ces exquises figurines qui symbolisent ce que l'âme humaine a conçu de plus pur : la Poésie, la Vérité, la Science, la Sagesse, les Arts, etc., etc.



Aiguière en étain, par Jules Brateau.

Comme on le voit par notre gravure, l'aiguière revêt une forme ovoïdale de la plus exquise perfection. Elle a, pour anse, une statuette de la Vérité, qui s'appuie d'une main au col même de l'aiguière, et qui, dans l'autre main, tient le miroir légendaire. Nous devrions, à propos de cette statuette qui ne constitue pas la moindre merveille du chef-d'œuvre de M. Jules Brateau, insister sur les conditions diverses qu'elle devait remplir et qu'elle remplit, en effet. Ainsi il était nécessaire, d'abord, qu'elle s'harmonisât avec la courbe du vase et qu'elle fît contrepoids avec le bec du col; il était nécessaire, ensuite, que, dans la main, elle fût facile et agréable à tenir; il n'était pas moins nécessaire enfin qu'elle constituât pour les yeux, un charmant spectacle! Mais, toutes ces conditions, l'artiste a su les réunir sans peine dans ce bijou d'orfévrerie. Sur la face de l'Aiguière que représente notre gravure, une femme, assise, dans une pose gracieuse et naturelle, symbolise la Poésie; l'une de ses mains tient le rouleau de papyrus; l'autre le crayon; deux amours semblent attendre les paroles mélodieuses dont elle va être inspirée. Les autres faces du vase évoquent respectivement l'Ignorance, la Sagesse et la Science. Chacune de ces scènes est traitée avec la même délicatesse raffinée qui caractérise celle où nous voyons la Poésie.

Le plateau, qui, nous l'avons dit, a plus de 1 mètre 20 de tour, soit 42 centimètres de diamètre, est divisé en cinq parties distinctes. Au centre, dans un médaillon, nous voyons la Renommée qui présente ses attributs : une palme dans sa main droite et une trompette dans sa

main gauche ; elle descend, assise sur une sphère terrestre armée d'ailes. Tout autour d'elle, court une fine guirlande, formée d'un ruban, que soutiennent des amours, et sur lequel sont gravés les noms des artistes illustres. Au-dessous, se trouve l'Architecture : assise sur un chapiteau de colonne, elle tient un compas ; derrière elle, dans un entre-colonnement d'un goût délicieux, sont figurés ses attributs : la façade d'un temple grec, le compas, le triangle, la truelle et le marteau.

A gauche de la Renommée, au milieu de volutes de nuages, c'est la Peinture, qui se montre nue comme la Vérité dont elle est toujours inspirée ; derrière elle, un amour broie des couleurs dans un mortier. Plus haut, nous trouvons ses attributs.

La Musique occupe la partie supérieure du plateau : elle appuie une lyre contre son épaule ; de même que pour chacune des muses, ses sœurs, ses attributs se trouvent près d'elle : ils consistent



Plateau en étain, par Jules Brateau.

en divers instruments, tels que violon, cymbales, flûte de Pan, lyre et cornemuse.

Enfin, à droite de la Renommée, nous voyons la Sculpture, symbolisée, comme la Peinture, par une femme nue : le maillet à la main, elle taille une minuscule statuette de Minerve. Ses attributs sont placés dans l'entre-colonnement qui se trouve devant elle.

Chacune de ces cinq allégories est entourée de motifs décoratifs d'une infinie délicatesse.

Il convient de dire, en terminant, que l'Aiguière et le Plateau de Jules Brateau sont absolument tels qu'ils sont sortis de leur moule et que le ciseleur ne les a pas retouchés. Le résultat en est d'autant plus remarquable, incontestablement. D'ailleurs, par les quelques renseignements que nous avons donnés sur cet excellent artiste, on a pu voir que son zèle n'avait d'égal que sa probité. Travailleur plein d'obstination et d'abnégation, il a réussi à donner un essor nouveau à un art presque oublié et, on peut ajouter, tout à fait méconnu. Non seulement il y a déployé les plus sérieuses qualités esthétiques, se révélant un décorateur de premier ordre, mais encore il s'y

est montré un de ces rares hommes qui, comme Bernard Palissy, leur glorieux ancêtre, se sacrifient sans hésiter à leur belle et modeste tâche. On ne nous en voudra donc pas d'avoir montré, outre l'œuvre, l'artiste lui-même, qui a rendu à l'étain son antique noblesse.

MATHIAS MORHARDT.

LES PÊCHEURS DE PERLES DU GOLFE PERSIQUE

Entre l'Arabie et la Perse l'océan Indien forme une mer à laquelle on a donné le nom de mer d'Oman, qui est celui du royaume arabe dont elle baigne les côtes au sud-est. En remontant vers le Nord, l'Arabie et la Perse se rapprochent, et de la première se détache un cap qui s'avance comme pour arrêter les flots et servir de limite à la mer des Indes. Mais ce cap finit brusquement en face de la côte persane et laisse entre celle-ci et lui un passage qui met en communication la mer d'Oman avec un vaste bassin intérieur assez grand pour porter le titre de mer, mais qui est connu sous celui moins ambitieux de golfe Persique. Pourtant on lui a donné quelquefois l'appellation de mer Verte.

Le détroit qui fait communiquer le golfe avec la mer d'Oman — le détroit d'Ormuz — porte le nom d'une petite île de vingt kilomètres environ de circonférence, habitée par quelques centaines de pêcheurs, mais qui fut, aux quinzième et seizième siècles, le centre d'un commerce immense, grâce à ses deux ports, au voisinage de la côte persane et à son heureuse situation sur le bosphore reliant deux mers bordées de pays riches et populeux.

Lorsque la découverte du cap de Bonne-Espérance eut détourné le courant commercial de l'Inde et des contrées de l'Extrême-Orient avec l'Europe, lui faisant abandonner la mer Rouge et le golfe Persique pour la route plus commode du Cap, par où les navires pouvaient arriver dans les ports européens sans être obligés à des transbordements, la prospérité d'Ormuz, comme celle de l'Egypte, déclina, et Venise, la riche et aristocratique république, en reçut un coup mortel.

Les deux ports d'Ormuz devinrent déserts, la population commerçante se retira en grande majorité sur le littoral persan et la ville de Gomrom hérita d'une partie de la richesse de l'île voisine, où l'on voit encore les ruines du fort élevé par les Portugais, des débris de maisons, de mosquées, de palais. La solitude a remplacé l'animation, des chèvres courent à travers ce coin de terre, cherchant leur nourriture, et aux opulents marchands, dont les navires allaient jusqu'en Chine, aux îles de l'Océanie, sur les côtes orientales de l'Afrique chercher les produits variés de ces divers pays, ont succédé quelques familles de pêcheurs qui vivent au jour le jour, sans souci du passé glorieux de leur île.

Le cap qui se détache de l'Arabie et s'avance comme un coin gigantesque à travers les eaux reçoit, lorsque les vents violents soulèvent les flots, les assauts furieux de la mer d'Oman et du golfe Persique, comme si ces deux mers voulaient briser ce puissant obstacle de rochers qui les sépare. Des îlots inhabités, véritables récifs, émergent à l'extrémité du cap Mesandum (1), et, quand éclate une tempête, les navires cherchent à les éviter pour ne point être brisés par leur dangereux attouchement.

Sur une longueur de 1000 kilomètres, le golfe est bordé à l'Est par les provinces persanes du Laristan, de Farsistan qui, sous les Achéménides descendants de Cyrus, et après la conquête de leur empire par Alexandre, faisaient partie de l'ancienne Perside, et le Kouhistan — la Cissie ou Suziane de l'antiquité. A l'Ouest s'étend la partie de l'Arabie connue sous le nom d'El-Hassa qui, depuis 1871, a été réunie à l'empire ottoman et dépend du vilayet de Bagdad (2). Les cours d'eau les plus importants qui ont leur embouchure dans le golfe Persique sont le Chat-el-Arab, formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate et le Karoum, ancien Eulœus. Les autres fleuves ne sont que des torrents ou des rivières qui souvent tarissent ou que les riverains détournent pour arroser leurs terres.

L'El-Hassa fit partie aux quinzième et seizième siècles du royaume d'Ormuz ; puis, lorsque cet Etat dut payer tribut aux Portugais, il s'en détacha. La secte des Wahabytes, dont les fondateurs dominèrent d'abord dans le Nedj, où ils créèrent un royaume, établit son influence jusqu'au golfe Persique. Anéantis par Ibrahim-Pacha, les Wahabytes se reconstituèrent, bâtirent une nouvelle capitale près de l'ancienne qu'avait détruite le général turc et, en 1860, ils avaient des garnisons dans l'El-Hassa et essayèrent même de construire une flotte.

Leur voisinage inquiétait le gouvernement ottoman et tous les grands chefs de la péninsule arabique qui se sentaient menacés par ces fanatiques. Aussi le premier s'allia-t-il aux seconds pour arrêter la marée envahissante des sectaires et, comme nous le disons plus haut, le valy de Bagdad, alors Midath-pacha, organisa une expédition par terre et par mer, qui eut un succès complet. Tout le littoral fut enlevé au chef nedjéien et réuni à la Turquie. Cette conquête causa aux Anglais un vif déplaisir, car, outre la richesse du sol et l'heureuse situation commerciale d'El-Hassa, on pêche des perles sur les côtes et les îles de Bahraïn sont le centre d'un commerce très grand de ce produit précieux.

Les perles qu'elles fournissent sont les plus belles et les plus grosses que l'on connaisse. Les anciens Perses, les califes de Bagdad en enri-

(1) Enclume.

(2) L'El-Hassa a, depuis, formé un vilayet.

chissaient leurs trésors. Elles étaient le principal revenu des rois d'Ormuz et ce fut pour augmenter la fortune du Portugal que les conquérants partis des rives du Tage pour l'Inde imposèrent leur domination aux princes ormusiens.

La main mise par la Sublime-Porte sur toute la partie occidentale du golfe Persique froissa l'Angleterre, mais on était au lendemain de la guerre franco-allemande, le gouvernement britannique occupé par les complications européennes ne put que protester platoniquement, espérant que des querelles surgiraient en Arabie et qu'il pourrait, en s'y mêlant, obliger les Turcs d'abandonner leur conquête. Cet espoir ne s'est pas réalisé et l'Angleterre s'est tournée vers la Perse. Elle s'est fait d'abord accorder la libre navigation du fleuve Karoun et en 1890, le shah concédait à une Compagnie anglaise les pêcheries de perles sur le littoral et dans les îles dépendant de la Perse.

L'Angleterre désirait plus : elle eut voulu également les pêcheries des îles Bahraïn et de l'El-Hassa, ce qui aurait établi sa suzeraineté sur tout le golfe Persique et l'eût rendue maîtresse du commerce de Bassorah, de Bagdad et de toute la partie orientale de la Turquie d'Asie. Cependant sa part est encore belle. Sur la côte du Laristan est l'île de Keichma, fertile, peuplée de 20,000 habitants et très riche en huîtres perlières. C'est le consul général britannique à Abouscher, port du Farsistan, qui est chargé de la surveillance ou plutôt de la protection des intérêts de sa nation dans ce coin de l'Asie. Il a donc adressé à son gouvernement un rapport très détaillé sur la pêche des perles le long du littoral persan.

Sur les bancs d'huîtres perlières situés le long de ce littoral, 2,000 bateaux sont engagés à la pêche. Ce nombre de bâtiments augmente chaque année; voilà la part de l'Angleterre. Mais en face l'El-Hassa avec les villes de Katif, Coweyt et Cº arme 1000 bâtiments, et les îles Bahraïn, 1,500 ; nous l'avons dit, El-Hassa et les Bahraïn, dépendent de la Turquie qui trouve, dans la pêche des perles, un revenu important et tient à le garder.

C'est donc en tout 4,500 bateaux et une population de 30,000 individus que mettent en mouvement les célèbres pêcheries qui, depuis plusieurs années, fournissent des produits de plus en plus abondants et le prix des perles a considérablement augmenté.

Les opérations de la plonge ont lieu dans la saison chaude et durent trois mois. Toute la population maritime s'occupe de la récolte, toutes les classes de la société sont mêlées : chefs de tribu, domestiques, esclaves, étant intéressés à cette exploitation dont chacun se partage les bénéfices. Aussi la prospérité s'est accrue et on construit des navires plus grands pour mieux résister aux coups de vent du golfe, aux tempêtes du détroit d'Ormuz. Le groupe seul des Bahraïn fournit pour plus de six millions de francs de perles. Sa population dépasse 60,000 habitants et son commerce maritime est très actif. On comprend que les Anglais regrettent de n'avoir pu s'établir sur ces îles qui seraient pour elle un centre commercial important et une position militaire qui les rendrait les maîtres du golfe Persique.

Le sultanat d'Oman sans être placé directement sous leur protectorat, subit leur influence et, en reconnaissant leur suzeraineté sur Zanzibar, le gouvernement français a fait déclarer au ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, que le traité où est relaté l'indépendance politique de l'Oman ne serait point abrogé.

AUGUSTE LEPAGE.

BATTAGE DES TAPIS PAR L'AIR COMPRIMÉ

Une heureuse application de l'air comprimé vient d'être faite pour le battage, ou mieux pour le nettoyage à sec, des tapis, tentures et fourrures ; elle constitue un immense progrès sur l'ancien battage, exécuté, sur les quais ou les fortifications, par deux hommes munis de bâtons qui n'enlevaient que superficiellement la poussière et risquaient fort de déchirer les tapis. Différents systèmes ont été essayés, dans le but de supprimer les baguettes.

C'est ainsi qu'on a construit des machines à lanières de cuir, qui, certes, vont plus vite que les bras armés de bâtons, mais présentent les mêmes inconvénients. Le tonneau batteur, roulant dans ses flancs les tapis qui prennent diverses positions et se battent par le frottement, amène l'usure par le contact et les déchirures par suite des fausses positions, en cassant la chaîne ou la trame des tissus.

Dans la vue que nous donnons d'un atelier de battage de tapis par l'air comprimé, des hommes sont occupés à replier des tapis ou à étendre ceux qui étaient roulés. Le volant qu'on aperçoit de profil, sur la droite de la gravure, est celui de la machine qui distribue la force motrice pour la production de l'air comprimé et le fonctionnement des rouages ; l'air passe par un compresseur et arrive dans les cylindres situés plus loin, le long du mur, et faisant office de réservoirs. Au fond de la pièce, se trouve un manomètre servant à mesurer la pression de l'air.

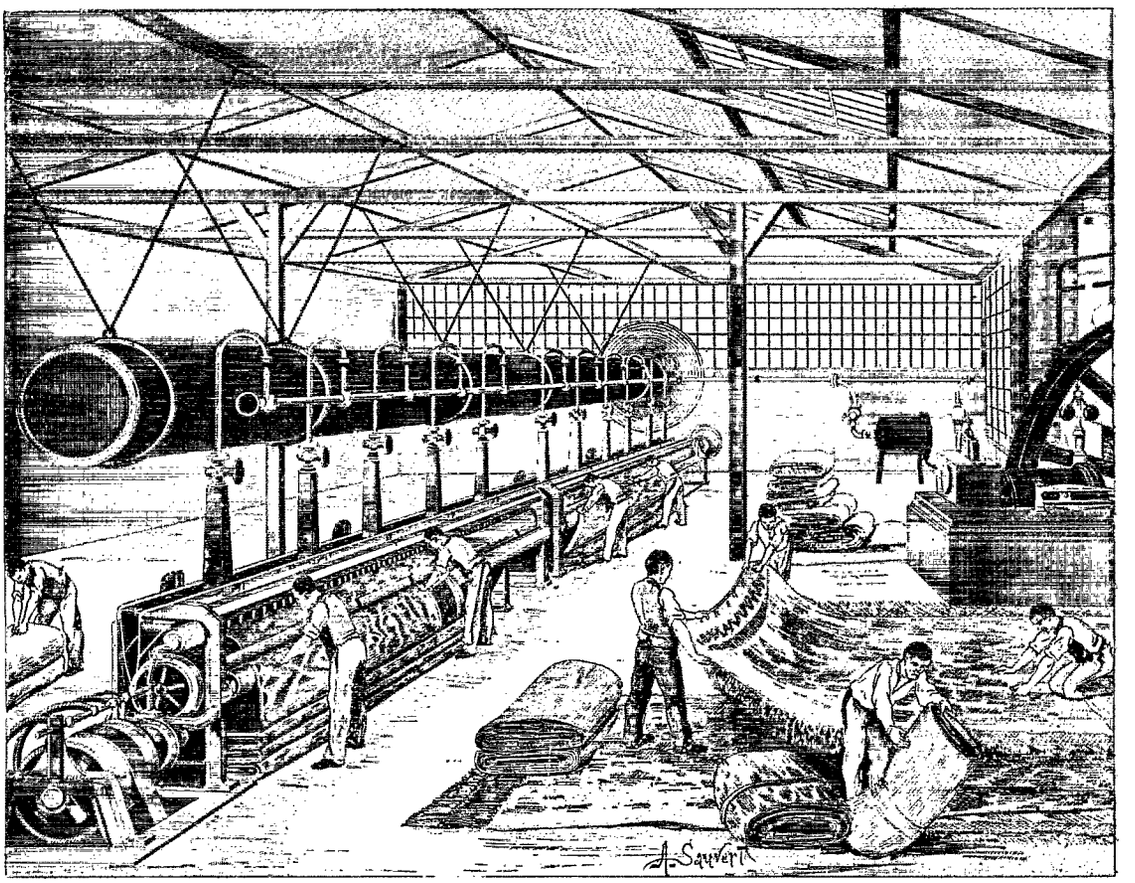
Le tapis à battre est engagé sur un cylindre creux, ou cage circulaire, qui tourne ; il est entraîné par la vitesse même de la machine. Celle-ci est armée, sur l'avant, d'un jeu de laminoirs qui lissent le tapis. L'air comprimé, également réparti par les cols de cygne espacés au-dessus du cylindre, est projeté, par l'intermédiaire de tiroirs, dans une rampe de becs de cuivre et de là sur le tapis, à une force d'atmosphère qui varie suivant la nature et l'épaisseur de l'étoffe ; cet air transperce le tapis et en chasse la poussière qui y était

contenue. Des hommes, placés de l'autre côté du cylindre, saisissent ce tapis, le retournent dans tous les sens, et font la navette avec les premiers.

Le battage ainsi effectué redresse la laine des tapis et, par suite, en ravive les couleurs ; ce procédé a, en outre, l'avantage de traiter la thibaude et les fines tentures de peluche ou de soie sans les altérer, puisque l'opérateur reste toujours maître de la pression à donner.

Dans ces conditions, un battage peut suffire à préserver l'étoffe pendant deux ans. Il convient d'ajouter que les tapis sont désinfectés par le mélange de gaz ozone que l'on place dans le récepteur d'air et qui, se dégageant et se combinant avec l'air comprimé, à raison de trente-trois pour cent, tue tous les microbes possibles.

Voici donc la poussière enlevée du tapis : que devient-elle? Etant donné que l'industrie tire parti de tous les déchets, si insignifiants soient-



Battage des tapis par l'air comprimé. — Vue intérieure d'un atelier de battage. — Dessin de Sauvert.

ils en apparence, la poussière des tapis devait, tôt ou tard, être utilisée. Elle est, en effet, attirée à l'extrémité de la machine en mouvement par une pompe aspirante qui communique dans une pièce située au dehors et appelée chambre à poussière. Bien que, dans notre dessin, le mécanisme en soit caché aux yeux, le lecteur peut néanmoins se rendre compte du trajet parcouru par la poussière ainsi chassée : sur la cloison à laquelle est adossé le manomètre, on voit, faisant suite aux cylindres qui supportent les tapis, la bouche qui est appliquée contre cette cloison et par où passe la poussière.

Arrivée à destination, la poussière est précieusement recueillie et livrée, comme engrais, à l'agriculture.

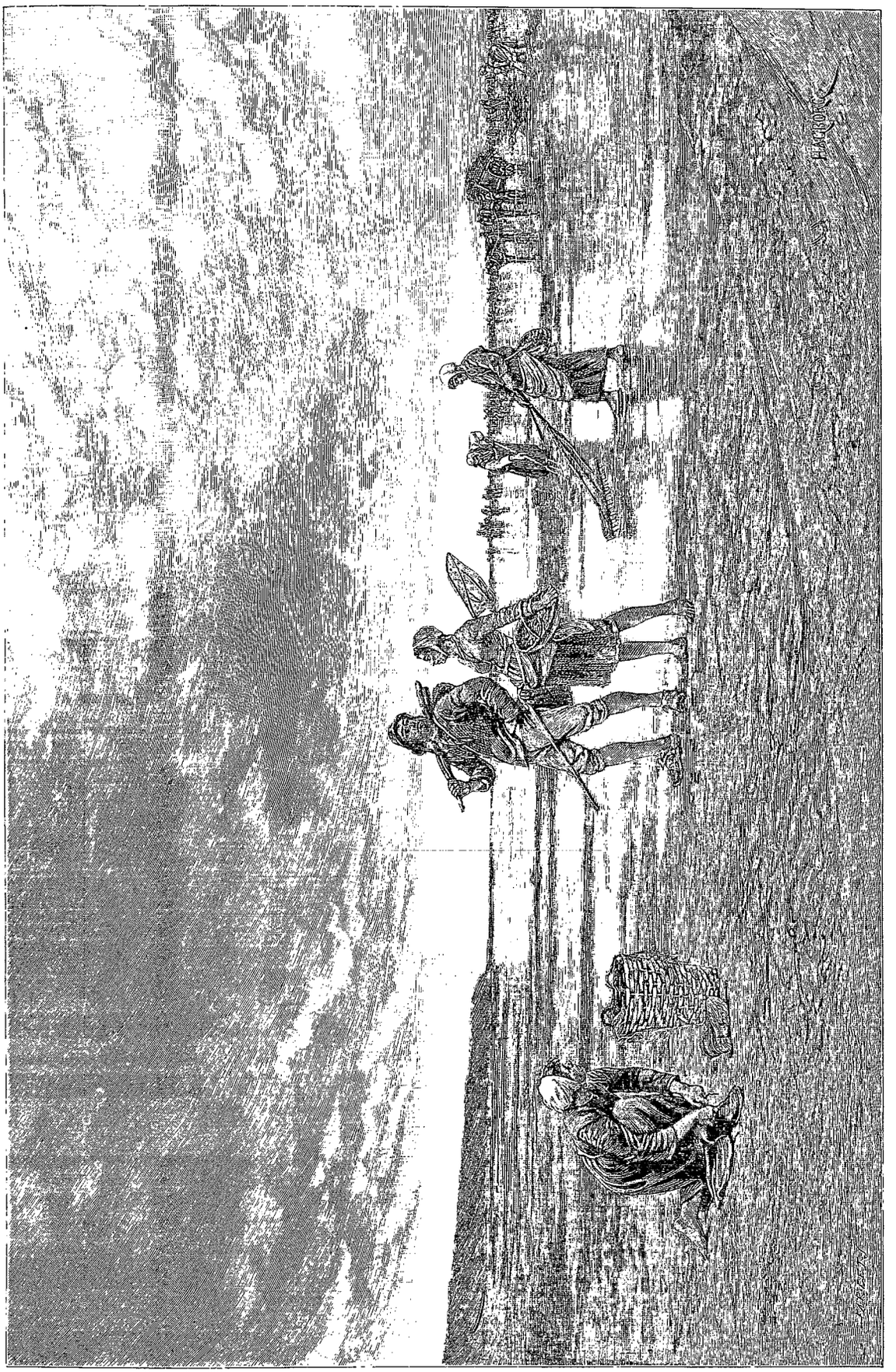
L'analyse de la poussière fournie par les tapis a montré que celle-ci contient quatorze pour cent d'azote, alors que le sang de bœuf desséché n'en donne que treize et demi.

Cependant, en dépit du tablier qui masque aux ouvriers le mécanisme en activité, — on l'a enlevé sur la gravure pour les besoins de la démonstration, — de subtiles poussières parviennent encore à s'échapper ; c'est pour obvier à cet inconvénient qu'on a suspendu au-dessus de la machine, à hauteur des cols de cygne, un énorme cylindre-ventilateur que soutiennent les traverses du toit, et qui a pour objet l'aération de l'atelier.

Le système du battage des tapis à l'aide de l'air comprimé, tel que nous venons de le décrire sommairement, est d'origine anglaise. Il a été introduit récemment en France.

Victorien Maubry.

GRANDE MARÉE DANS LA MANCHE



GRANDE MARÉE DANS LA MANCHE. — Tableau d'Auguste Hagborg. — Gravure de Farlet.

La mer, en même temps attrayante et mystérieuse, a séduit les yeux de presque tous les peintres. Presque tous, ils ont essayé d'en décrire la formidable activité, alors que la tempête y

soulève des vagues puissantes, ou le calme solennel, lorsque, vers l'heure du crépuscule, le soleil s'y noie entouré de la gloire de ses rayons que l'onde réfléchit à l'infini. Ces tentatives nombreuses n'ont pas été sans succès.

La mer, en effet, comme elle a ses caprices incompréhensibles, a ses peintres préférés — et ceux qu'elle a daigné inspirer ont parfois réussi à donner une idée de sa splendeur illimitée.

Parmi ces derniers, je rangerais volontiers le peintre de la *Grande marée dans la Manche* dont notre gravure reproduit l'admirable tableau. Est-ce parce qu'il est étranger, et parce que c'est avec des yeux tout neufs qu'il a vu la Manche, qu'il en a si intelligemment discerné le caractère ? Je ne voudrais pas l'affirmer. Il me semble pourtant, que son tableau a un accent spécial de simplicité et de sincérité. Le ciel du matin est vif et clair. La plage qui s'étend au loin étincelle, dans la lumière doucement argentée de l'atmosphère. Et partout, dans cet horizon sans limite, règne la minuscule activité des pêcheurs, qui, avec la mer, reviennent de leur longue excursion dans la région mystérieuse qu'ils ne visitent qu'une ou deux fois chaque année.

On n'ignore d'ailleurs pas que les époques des grandes marées sont pour les populations maritimes de véritables jours de fête. La pêche y est assurée et abondante.

De plus, aussi loin que la mer se retire, les pêcheurs la suivent. Ils sont sûrs que, derrière elle, elle laissera une riche provision de crustacés de toute sorte, et qu'ils n'auront, pour la récolter, qu'à se baisser.

Telle est la scène excellemment décrite par M. Auguste Hagborg, dont elle fut l'une des œuvres de début. C'est, en effet, en 1879, que son tableau la *Grande marée de la Manche*, fut exposé au salon des Champs-Elysées. Il lui valut une médaille de 3e classe. Il fut, de plus, acheté par l'Etat français.

Depuis cette époque, M. Auguste Hagborg a exposé à peu près chaque année des tableaux qui ont eu une fortune diverse. Il n'obtint cependant aucune autre récompense que cette 3e médaille, si ce n'est la croix de la Légion d'honneur, qui lui fut décernée à la suite de l'Exposition universelle de 1889. Lors de la création du salon du Champ-de-Mars, en 1890, il abandonna celui des Champs-Elysées, pour s'attacher à la nouvelle entreprise. Ses envois successifs y ont été très remarqués.

Il convient de dire, en terminant, que M. Auguste Hagborg est né à Gothembourg (Suède) le 20 mai 1852. Elève de l'Académie royale des beaux-arts de Stockholm, il vint à Paris en 1875 afin de se perfectionner dans son art. M Hagborg est, à l'heure actuelle, l'un des peintres les plus justement estimés de la Suède.

ÉDOUARD ROLLET.

LE DUEL

On sait que le récent congrès de la paix de Berne s'est terminé par un appel à la guerre. Un des assistants a fait des vœux pour la délivrance de la Pologne, qui mettrait l'Europe à feu et à sang. Voilà bien la nature humaine prise sur le vif. Faut-il s'étonner après cela que, en France, tant de gens d'esprit condamnent le duel au nom de la raison et le pratiquent en vertu de l'usage ? Le duel est pour nous matière à contradiction. Du haut de son siège, le magistrat laisse tomber des paroles sévères sur ceux qu'il appelle hyperboliquement des bretteurs ; mais, à l'occasion, un premier président envoie ses témoins à un procureur général. L'Eglise a des anathèmes pour le combat singulier ; mais, dans les collèges religieux, quand la clientèle est aristocratique, la salle d'escrime est aussi fréquentée que la salle d'études.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Le naturel ici, c'est la disposition à se faire justice soi-même, surtout dans les offenses qui semblent échapper à ce qu'on nomme la justice.

Pendant la régence d'Anne d'Autriche, huit ou neuf cents gentilhommes restaient annuellement « sur le pré », à la suite de cartels. Les journaux du temps faisaient moins de bruit de ces rencontres que les nôtres de celle de M. le capitaine Mayer avec M. le marquis de Morès. Il est vrai que les journaux du temps étaient au nombre d'un, la *Gazette de France*, qui paraissait une fois la semaine, au prix de dix livres par an. Il est vrai aussi que Théophraste Renaudot, le directeur de la *Gazette*, était trop discret pour publier des nouvelles « contraires au service de Sa Majesté ».

Quoi qu'il en soit, la France, dans notre siècle, est sujette à un mal intermittent qu'on pourrait appeler la fièvre de la vertu. Chaque fois qu'une victime du duel inspire de l'intérêt et prête au développement littéraire, les moralistes de la presse rééditent l'éloquente déclamation de J.-J. Rousseau : « Gardez-vous de confondre le « nom sacré de l'honneur avec le préjugé féroce « qui met toutes les vertus à la pointe d'une « épée et n'est propre qu'à faire de braves scé- « lérats ». — C'est ainsi qu'on parla quand Dulong fut tué par Bugeaud en 1838, Carrel par Girardin en 1836 et le jeune poète Dovalle par je ne sais plus qui en 1829. C'est ainsi qu'on vient de parler encore à l'occasion de la mort de M. le capitaine Mayer, dans les circonstances tragiques que chacun sait. Lorsque la fièvre est tombée, l'opinion publique se calme et elle juge le duel comme il doit l'être. Qu'est-il en effet, dans nos mœurs ? Un sport élégant en usage dans les assemblées délibérantes, dans les bureaux de rédaction des journaux, dans les cercles civils et même dans les cercles militaires. Je dis *même dans les cercles militaires*, car les affaires d'hon-

neur sont plus rares entre officiers qu'entre députés, journalistes et habitués des tables de baccara.

Considéré comme sport, le duel est-il plus dangereux que l'équitation? J'en doute. Les cavaliers qui se rompent les reins sont aussi nombreux chaque année que les duellistes qu'on enterre. La bicyclette, l'innocente bicyclette fait peut-être plus de victimes que le point d'honneur. Il est vrai que la fluxion de poitrine saisit moins l'imagination que le coup d'épée ou de pistolet.

Est-ce à dire qu'il faille ériger des statues aux spadassins? Ce serait aller trop loin, quoique nous allions un peu loin peut-être, aujourd'hui, quand il s'agit de statues. On veut simplement rappeler ici que l'homme n'est ni ange ni bête et qu'il ne faut point lui demander de se conduire toujours en pur esprit. Certes, la raison du plus fort est une mauvaise raison; mais il est bien difficile de la faire disparaître complètement de ce bas monde. Ne glorifions dont point les ferrailleurs de profession, mais respectons l'homme de cœur qui n'en appelle au droit de l'épée que lorsqu'il ne peut faire autrement.

Et puis, réfléchissons-y bien. Si, par un coup du sort, le duel disparaissait aujourd'hui de nos mœurs, nous verrions disparaître avec lui une position sociale qui a son agrément. C'est celle du témoin qu'on peut qualifier de dilettante. J'appelle ainsi le témoin qui règle des affaires pour les autres et n'en fait jamais régler pour lui-même. J'ai connu à Nice un de ces fortunés mortels. Il jouissait en philosophe de sa notoriété de spécialiste. Le public le traitait en personnage. On parlait plus souvent de lui que de ceux pour qui il avait rédigé des procès-verbaux. Dans tous les journaux du lieu, son nom était cité. Sur la *promenade des Anglais*, on chuchotait ce nom au passage. Celui qui le portait rencontrait chez les restaurateurs à la mode une déférence particulière. J'ajoute que la déférence était légitime, car, en cet heureux pays, les affaires d'honneur se terminaient d'ordinaire par un déjeuner. Les choses n'en allaient pas plus mal.

A. Lair.

HISTOIRE D'UNE BOUGIE ET D'UN MORCEAU DE SAVON

LA VIE COMMERCIALE A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Le paquebot-Poste du port de Marseille, le « Stamboul », commandant Fabrique, de la compagnie Fraissinet, venait d'arborer au mât de misaine le pavillon « Pilote ». Le départ était annoncé pour quatre heures de l'après-midi et déjà les passagers arrivaient, les bagages étaient bruyamment déchargés sur le quai, hissés à bord, puis affalés à fond de cale. La toilette du navire était faite, les amarres qui le retenaient, parées à larguer, et bientôt les communications avec la terre allaient être suspendues, pour l'appareillage. Il fallut quitter le bord où nous étions venus, M. et Mme Cavaillon, grands industriels de Marseille, leur fils Lucien et moi, accompagner un ami qui allait à la côte d'Afrique. Quelques instants plus tard, groupés à l'extrémité du môle qui termine le quai des Anglais, nous saluïons de nos vivats les plus affectueux le cher voyageur qui, debout à l'arrière du « Stamboul », agitait son mouchoir, appuyé contre le bastingage du paquebot.

Bientôt le vapeur fut loin. On distinguait encore sa coque grise, sa haute cheminée et ses deux mâts qui se balançaient au-dessus de la mer. Puis le soleil disparut, le ciel rouge cuivre devint grisâtre, le mistral souffla plus rude et la nuit qui venait nous força à quitter le môle après avoir envoyé un dernier adieu au « Stamboul ».

Le phare de Planier jetait dans l'espace ses lueurs tournoyantes et, sur le sommet de la colline Bonaparte, Notre-Dame-de-la-Garde détachait sa silhouette blanche, surmontée d'un point d'or qui était la statue de la vierge protectrice, celle que les marins appellent la « Bonne mère », aux heures où la mer inclémente menace de les engloutir.

— Où va-t-il « le Stamboul? » me dit mon tout jeune ami Lucien.

— Il va à la côte occidentale d'Afrique, aux colonies.

— Aux colonies, où, dites-moi ce que c'est?

— Les colonies sont des pays, hors de France, qui nous appartiennent, comme l'Algérie, par exemple, que tu as visitée, et que son voisinage de la métropole a permis de diviser en départements et d'en faire une véritable continuation de notre territoire; ou bien ce sont des contrées placées sous notre protection, comme la Tunisie, où ta famille possède de merveilleuses usines, Madagascar, l'île superbe de l'Océan indien où la France trouvera un jour la récompense de ses efforts.

A la côte occidentale d'Afrique, les colonies que le « Stamboul » va successivement visiter, après avoir franchi le détroit de Gibraltar, s'appellent le Sénégal, avec le port de Dakar et sa capitale Saint-Louis; les Rivières du Sud, aujourd'hui la Guinée française, capitale Konakry, à l'entrée du Rio-Dubreka; la côte d'Ivoire, capitale Grand-Bassam; la côte d'Or, capitale Assinie; les Établissements français du Benin, avec le port de Kotonou et dont Porto-Novo est la capitale. Cette colonie, voisine du Dahomey, riche pays qui nous appartiendra bientôt, je l'espère et le souhaite ardemment, possède à l'ouest les comptoirs de Grand-Popo et d'Agoué.

Enfin, plus au sud, le Gabon et le Congo, où de Brazza, le lieutenant de vaisseau Mizon et Crampel se sont illustrés par leur courage et leurs magnifiques découvertes.

Bref, tous ces pays, toutes ces colonies, sont

très utiles pour notre commerce, car ce sont elles qui envoient, pour ne parler que de quelques articles, les matières premières nécessaires à la fabrication des bougies et des savons qui ont rendu Marseille si florissant. C'est grâce aux colonies que les usines que possède ta famille sont prospères, qu'il vous est possible de donner du travail, c'est-à-dire du pain à un si grand nombre d'ouvriers et que nous pouvons nous promener dans cette belle voiture qui nous emporte à votre hôtel du cours Pierre-Puget.

Le soir, après le dîner, mon jeune ami renouvela ses questions au sujet des colonies.

Je lui montrai du doigt les bougies qui éclairaient la salle à manger et priai le domestique d'apporter un morceau de savon. La bougie et le savon, dis-je à Lucien, sont fabriqués en grande partie à l'heure actuelle avec des huiles ou des graisses végétales qui nous arrivent des pays d'outre-mer.

Jadis on fabriquait exclusivement les chandelles avec du suif de mouton, du blanc de baleine provenant de l'huile pétrifiée que fournit ce cétacé, des chandelles moulées fabriquées avec de la graisse en état de fusion, des bougies à la cuiller, faites avec de la cire fondue. On arriva bientôt à fabriquer des chandelles avec de la stéarine, produit extrait du suif et plus com-



Histoire d'une bougie et d'un morceau de savon. — Le Sénégal.

bustible ; c'était un progrès, car les bougies ainsi obtenues coulaient moins que les chandelles. C'est à un vénérable savant, M. Chevreul, que l'on doit cette importante découverte.

Quant au savon, on se servait également des graisses, suif de mouton, graisse de bœuf, saindoux du porc, substances à peu près identiques au point de vue chimique.

Tu n'ignores pas qu'on fait du savon avec de l'huile d'olive tout aussi bien qu'avec le suif, et qu'on l'obtient en faisant cuire le suif ou l'huile d'olive avec de la potasse ou bien de la soude, ou même avec de la chaux à bâtir. Si maintenant tu fais dissoudre un peu de savon dans l'eau chaude et que tu y verses du vinaigre, tu sépares la potasse, ou la soude, ou la chaux dont on a pu se servir pour fabriquer le savon, et tu retrouves, non plus le suif pur, mais une nouvelle graisse modifiée et meilleure comme combustible. Elle ne fond plus aussi facilement que la première, et bien débarrassée de la matière oléagineuse dont elle est imprégnée, elle forme l'acide stéarique, substance dure, blanche, dont on se sert pour fabriquer les bougies.

L'acide stéarique est de la stéarine dont on a enlevé une matière sucrée qui en fait partie, appelée glycérine.

Ainsi donc les huiles et les graisses mélangées à la potasse, à la soude et à la chaux, donnent un savon et de la glycérine. En enlevant à ce savon la soude, la potasse ou la chaux, on obtient l'acide stéarique qui sert à la fabrication des bougies actuelles.

En résumé toutes les matières grasses, graisses animales, graisses végétales, huiles, sont composées de trois éléments : deux solides qu'on appelle stéarine et margarine, et un autre liquide, l'oléine.

Or, les huiles végétales, olives, amandes douces, colza, se rapprochent beaucoup des graisses animales et, de plus, nous voyons qu'il existe des graisses végétales. Il était tout naturel de les employer si leur prix de revient était plus rémunérateur que celui des graisses animales, et voilà pourquoi on est allé en chercher aux colonies, où on les trouvait en quantités très abondantes et à un prix très faible.

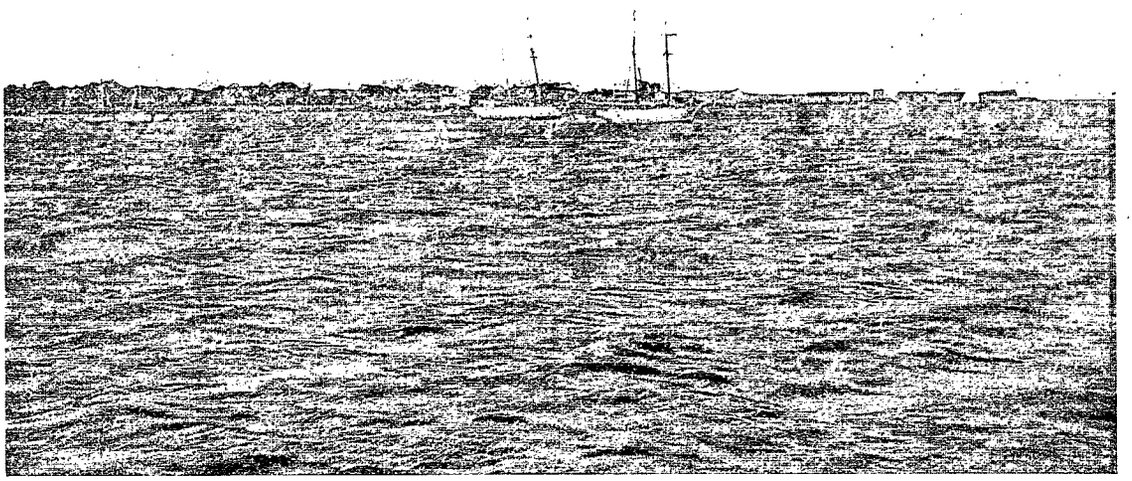
On a successivement apporté sur les quais de Marseille des graines d'arachides, des coprahs (amandes de coco) et des palmistes (amandes de palmes).

En 1830, Marseille ne comptait qu'une huilerie de graines d'arachides, celle de M. Guende et, en dehors de Marseille, il se créait à la même époque l'huilerie de M. Monier, à Eyguières, dans l'arrondissement d'Arles.

Le peuple les désignait par ignorance sous le nom d'huileries de graines de lin.

En 1835, on utilisa pour la première fois l'huile d'arachide au lieu de l'huile d'olive pour la fabrication des savons dits « savons de Marseille », et bientôt les huiles concrètes de coco et de palme permirent de faire des savons à froid.

Ainsi tu peux comprendre maintenant tout l'intérêt que les colonies ont pour notre industrie nationale, puisque c'est une plante exotique qui



HISTOIRE D'UNE BOUGIE ET D'UN MORCEAU DE SAVON. — La Rade de Dakar.

donne la graine d'arachide d'où l'on extrait l'huile et que ce sont deux palmiers superbes qui donnent, l'un le coco, l'autre l'amande de palme, que l'on broie à Marseille dans les usines et d'où l'on voit sortir deux huiles solides dans nos climats, qui ont la consistance du beurre ou du suif et qui, par le procédé que je t'ai expliqué plus haut, permettent d'obtenir des bougies ou des savons.

Du reste, une visite à l'usine, en compagnie du contremaître, te rendra familière cette fabrication si intéressante qui enrichit notre ville ; et, d'un autre côté, je t'écrirai l'histoire coloniale d'une bougie et d'un morceau de savon, ce qui te permettra, sans sortir de Marseille, de faire un voyage à la côte occidentale d'Afrique avec notre ami qui est parti aujourd'hui à bord du « Stamboul ».

Lorsqu'on promet, il faut tenir, et mon jeune ami Lucien m'écrit qu'il attend toujours mon histoire sur les colonies. J'aurais pu me servir de mes souvenirs personnels, j'ai préféré attendre les lettres de notre ami Jean Dayguières, passager du « Stamboul » qui, bien que de mon âge, a su rester jeune, garder un vif enthousiasme, et qui ne se décourage jamais. Il prétend qu'il faut faire son devoir envers sa patrie et sa famille, et et puis se laisser vivre, sans se préoccuper d'autre chose. Ce sont les notes et impressions de cet ami, que j'aime comme un frère, que je vais publier en respectant son texte, mais en lui laissant la responsabilité de ses opinions. Je suis un ancien fonctionnaire et Dayguières est un poète, la précaution ne paraîtra pas inutile.

Dakar, le... 189..

Le « Stamboul » vient de mouiller après une traversée très dure jusqu'aux Canaries; puis les vents alyzés nous ont porté doucement

jusqu'à cette rade magnifique, la plus belle et la plus sûre de la côte d'Afrique. Elle serait parfaite si les quais que l'on doit construire étaient construits, s'il existait un dépôt français de charbon en dehors de ceux de l'État et des Messageries maritimes, si l'on pouvait facilement y faire de l'eau. Les vivres sont abondants, à part les légumes très chers et très rares.

A terre, un hôtel confortable, puis des magasins de comestibles, des buvettes, de nouveaux magasins, des casernes pour l'artillerie, des palais pour l'artillerie, des immeubles pour l'artillerie. L'artillerie de marine, c'est le marquis de Carabas des colonies. Au loin, des cases nègres sur un plateau et des dunes de sable blanc qui miroitent au soleil.

J'oubliais le chemin de fer qui relie Dakar à Saint-Louis en passant par Rufisque, la ville vraiment commerçante du Sénégal, mais où la voie ferrée, en détruisant les échanges qui se faisaient d'une manière pittoresque par les caravanes conduites par des chameliers maures, apportant sur le marché les belles arachides du Cayor, a métamorphosé cette place.

Des centres commerciaux se sont créés sur le parcours du chemin de fer, à Pout, Thies, Tivavouane, N'Dangue. Les achats continuent à se faire à Rufisque, mais en moindre quantité. Le chemin de fer a été utile aux nouveaux venus qui ont pu aller s'installer au centre du Cayor, tandis que les petits négociants de Rufisque, ayant des charges dans cette ville, ont vivement souffert. C'est la loi ; le progrès au fond, est une forme du mouvement. Il faut toujours qu'un clou chasse l'autre, et le succès de Pierre pousse sur le désastre de Paul.

La vie commerciale au Sénégal est intéressante, mais très monotone. Saint-Louis est le grand marché de la gomme que les Maures Trarzas lui apportent directement, et que les traitants vont acheter, aux escales du fleuve Sénégal, Dagana, Podor, Saldé, Matam, Bakel, Médine, aux Bracknas, aux Dowichs et aux Sidi-Mahmoud. Les arachides viennent également chez les négociants de Saint-Louis, mais les grands échanges se font à Rufisque qui en exporte plus de 20,000 tonnes à Marseille et à Dunkerque.

Rufisque, le... 189...

J'espérais trouver au Sénégal des impressions extraordinaires. J'avais lu des livres superbes, écrits par des littérateurs éminents, et j'apprêtais consciencieusement ma lyre de poète pour chanter les races noires, la végétation touffue, et l'âme Ouolof.

Jusqu'à ce jour, ma muse est restée muette ; en revanche mon intelligence est vivement intéressée. Je suis descendu chez les Maurel et Prom, la plus importante maison du Sénégal. Le vénérable Hilaire Maurel est le grand promoteur du commerce des arachides.

C'est lui qui dota le noir indolent d'un morceau de fer en forme de soc, emmanché au bout d'un bâton, et lui apprit à se servir de ce plantoir, à faire un trou dans le sol sablonneux, à jeter la graine fécondatrice, et à attendre la récolte. Le noir donna le nom d'Hilaire à cet instrument commode qui lui permettait, sans se courber, de faire de bonnes semailles.

A cinq heures du matin, la cloche sonne, tous les employés descendent, et l'agent en chef, M. Verger, un grand cœur, sous la sécheresse de ses manières, donne l'exemple de l'exactitude.

Les portes des magasins et des cours sont ouvertes.

Les wagons chargés d'arachides roulent sur un Decauville à l'extrémité des jetées, où ils sont vidés dans les cales des navires. Par une autre porte, des chameaux arrivent, s'agenouillent sur le sable au commandement de leurs conducteurs; les ballots d'arachides lestement enlevés, sont pesés et transportés dans les greniers. Le chef de la caravane reçoit des sacs pleins de pièces de cinq francs en argent et sort de la cour pour entrer dans le magasin de vente (épiceries, étoffes, guinées, poudre, armes, ambre, corail, etc.), qui ouvre sur la rue.

Là il choisit, pèse, examine et fait mettre de côté des ballots de guinée (étoffe bleue) qui viennent de Manchester ou des fabriques françaises de Pondichéry. Ce sera sa principale monnaie d'échange dans son voyage de retour, à travers le Cayor jusqu'au désert.

Il choisit des boules d'ambre et de corail, de longs fusils à pierre, de la poudre, des pierres à fusil, des verroteries multicolores, et paye avec l'argent qu'on vient de lui donner. Ce fait est très intéressant, car il démontre que sur le littoral du Sénégal, la troque, qui a fait la fortune des Maurel et de tant d'autres, c'est-à-dire l'achat direct des arachides contre des étoffes, n'existe plus. Il tend même à disparaître sur les marchés du fleuve et du Haut-Sénégal.

A midi, tous les gens de la caravane sont réunis autour d'une vaste marmite remplie jusqu'au bord de riz et de viande, et ces gens, sobres par habitude et par nécessité, mangent alors avec une voracité incroyable, et boivent des calebasses d'eau sucrée qui leur dilatent le ventre.

Cette quantité considérable d'arachides, destinées à se transformer en huile, est dirigé en grande partie sur Marseille, ainsi que je l'ai dit. La graine broyée dans les usines donne une huile désignée sous le nom d'*huile d'arachide*.

L'huile d'arachide est extraite des graines de l'*Arachis hypogea* de Linné.

L'arachide (α privatif, ῥάχος branche), allusion au port de la plante, est une plante souterraine, annuelle, dicotylédone de la famille des Légumineuses et de la sous-famille des Papilionacées, qui contient des espèces jouissant de propriétés utiles et particulièrement alimentaires. Sa tige,

dont la hauteur varie de 20 à 60 centimètres, est couchée et les fleurs situées près du sol sont seules fertiles.

L'arachide, qui appartient à la Diadelphie Decandrie de Linné (arachis hypogea), donne des fruits qui contiennent une, deux, et rarement trois graines, couleur de chair, renfermant une amande blanche, farineuse et oléagineuse.

On appelle vulgairement ces graines, pistaches de terre, noix de terre, pois de terre, parce qu'après la fécondation, le jeune ovaire s'enfonce en terre, s'y développe et y mûrit.

C'est à 5 ou 10 centimètres au-dessous de la surface du sol qu'il parvient à tout son développement.

Lorsqu'il est arrivé à maturité, il forme une gousse ovoïde, allongée, presque cylindrique, terminée en pointe et souvent étranglée au milieu. La surface, d'un blanc jaunâtre ou jaune grisâtre, est réticulée. Le péricarpe est coriace, un peu spongieux, et se brise facilement. Elle renferme, ainsi que nous l'avons dit, une, deux et quelquefois trois semences rougeâtres, du volume d'une petite noisette dont elles ont la saveur, et à l'intérieur desquelles se trouve une amande blanche, contenant, selon les provenances, de 36 à 45 pour 100 de son poids d'huile, fournie surtout par les cotylédons.

Nous empruntons aux savants ouvrages du docteur Georges Pennetier et de M. G. Heuzé la plupart des renseignements scientifiques qui se rapportent à ces fruits, lesquels constituent un de articles de commerce les plus importants pour nos grands ports, Marseille, Bordeaux, Rouen, le Hâvre et Dunkerque.

Ce fut seulement au commencement du siècle actuel qu'on se préoccupa de ses propriétés oléagineuses. En 1801, Lucien Bonaparte, alors ambassadeur à la cour de Madrid, en adressa des graines à M. Méchin, préfet du département des Landes, en l'invitant à les faire semer sur les terres sablonneuses de cette contrée. Ces essais furent malheureusement abandonnés en 1815. Nous pensons qu'ils pourraient être repris avec avantage.

L'arachide ne peut être cultivée que dans les parties méridionales de l'Europe; il lui faut des terres légères, sablonneuses ou silico-argileuses. Sa culture est épuisante. Les terres riches ou bien fumées sont nécessaires.

Les semis se font en Europe et en Algérie à la fin d'avril; au Sénégal, ils n'ont lieu qu'au début de la saison des pluies, c'est-à-dire en juillet. La récolte se fait en octobre ou novembre.

On reconnaît que les gousses sont arrivées à parfaite maturité quand les plantes ont pris une teinte jaune et que les tiges et leurs feuilles sont presque sèches. .

On arrache les pieds d'arachide avec la main ; il est inutile en Afrique de les faire sécher. On détache les arachides une à une. Les femmes et les enfants, chez les noirs, sont chargés de cette opération.

L'arachide est l'objet de cultures étendues, principalement au Sénégal, dans les Rivières du Sud, au Dahomey, à la Martinique, au Gabon et dans nos établissements de l'Inde.

On emploie de 250 à 300 litres ou 90 à 100 kil. de graines par hectare, soit que l'on sème en lignes, soit que l'on exécute les semis en paquets. Il suffit de placer les graines à 5 ou 8 centimètres de profondeur.

Les terres légères, sablonneuses et, ça et là, silico-argileuses du Cayor conviennent à merveille à la culture de l'arachide. Les terrains voisins du fleuve Sénégal sur la rive gauche, et les immenses plaines soudaniennes sont également très propices.

Après les premières pluies, c'est-à-dire fin juin, les Ouolofs commencent leurs semailles, qui sont rapidement faites, mais la culture d'entretien demande des soins particuliers.

Sous l'influence des orages de l'hivernage toute une végétation d'herbes parasites surgit, envahit les lougans (champs) à peine ensemencés et c'est une lutte de tous les jours pour l'indigène qui veut sauver et faire fructifier ses semailles.

L'arachide réclame de fréquents binages. Sans un ameublissement continuel, cette plante se développerait peu parce que ses fruits pénétreraient difficilement dans le sol. Elle doit, en outre, être plusieurs fois buttée, afin que ses gousses soient toujours parfaitement enterrées.

Les noirs font une guerre acharnée aux animaux nuisibles : campagnols, mulots, rats, très nombreux dans le Cayor. Les singes sont également très friands de cette graine si nutritive et dévastent souvent les lougans du Fouta et de l'Irlabè.

La quantité de gousses que donne l'arachide est très variable. On en récolte depuis 1,500 à 4,500 kilog. à l'hectare. Un hectolitre de gousses pèse de 30 à 40 kilog.

L'huile d'arachide, obtenue par expression à froid, est très fluide, incolore ou à peine colorée en jaune verdâtre. Son odeur est faible, agréable et sa saveur douce rappelle celle de la noisette ou des haricots verts. Elle rancit avec difficulté, quoique plus rapidement que l'huile d'olive, et elle n'est pas siccative. Sa densité est de 0,9163 à 15°. Elle se fige à 4°.

Cette huile se compose d'oléine, de palmitine, d'arachidine et d'hypogaine. L'acide arachidique est solide, insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcool bouillant d'où il se dépose par le refroidissement en paillettes nacrées. Il est peu soluble dans l'alcool froid, ce qui le distingue des autres acides gras.

On falsifie l'huile d'arachide avec les huiles d'œillette, de sésame et de coton.

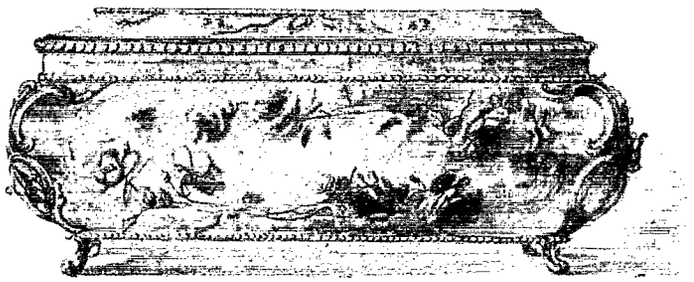
(*A suivre*).

JEAN BAYOL.

LES TRAVAUX ARTISTIQUES DE LA FEMME

LE COFFRET

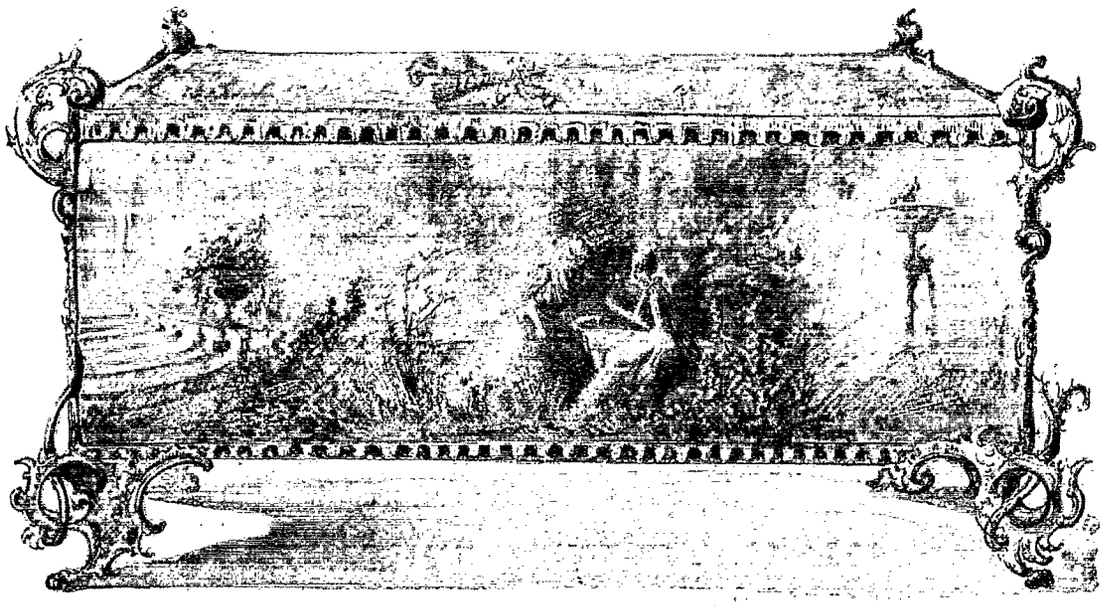
Inutile de vous apprendre, mesdames, ce que c'est qu'un coffret. Pas une d'entre vous qui n'emploie, pour y serrer ses bijoux, ses lettres de famille, ses rubans, et jusqu'à sa mercerie, ce diminutif, si ancien qu'il remonte à la nuit des temps, du meuble massif et lourd qu'on appelle le coffre. Le coffret d'aujourd'hui n'est guère qu'une cassette : on lui donnait, autrefois, des dimensions plus amples. Il n'existait, ni chez les Égyptiens, dont les hypogées nous ont laissé tant de modèles de ces petites caisses portatives, ni chez les Grecs, les Romains, les gens du moyen âge, de meubles analogues à nos armoires à glace ou à ces beaux bahuts, armés de je ne sais combien de tiroirs, que les ébénistes et les huchiers de la Renaissance ont mis à la mode et fabriqués avec un goût si exquis.



LE COFFRET. — Fig. 1.

Le coffret a donc été tout d'abord un petit coffre au moins grand comme nos valises d'à présent et pourvu, comme elles, de poignées. On y serrait son linge — car vous savez que le linge, au moyen âge, était encore un produit de grand luxe. On y serrait son argent — car le billet de banque est récent, et, quand on voyageait, il fallait avoir provision, bonne provision, ma foi, d'or et d'argent. Nos rois, qui avaient les plus beaux, comme on en peut juger par le délicieux coffret d'orfèvrerie offert à la reine Anne d'Autriche par le cardinal Mazarin, y serraient, à chacun de leurs déplacements, ces magnifiques couverts ciselés par d'incomparables orfèvres et ces assiettes d'or et d'argent dont nous n'avons plus, hélas, que le dessin. Les simples bourgeois de Venise ou de Florence, de Bruges ou de Gand y déposaient les merveilleuses dentelles, les joyaux qu'ils offraient à leurs fiancées. Le coffret devait donc, de toute nécessité, avoir des dimensions qui paraîtraient exagérées de nos jours et qui feraient de l'objet construit sur ce modèle un meuble assez encombrant pour nos appartements étriqués.

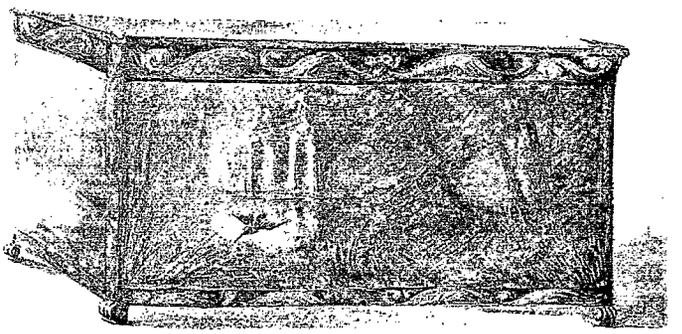
Mais il y a en tout une mesure : on s'est avisé, depuis peu, de reconnaître qu'en réduisant le coffret comme on l'a fait dans ces dernières années, à la boîte à bijoux minuscule et grande au plus comme la main, on avait dédaigné un des motifs les plus heureux de décoration intérieure. La mode, ce recommencement perpétuel, a ramené l'attention sur le coffret portatif d'autrefois. Quand nos jeunes femmes ont vu, en belle place chez les collectionneurs, les jolis modèles en ivoire, en bois sculpté, en fer ou en acier damasquiné, en cuir gaufré, en bois peint que les artisans du temps jadis ont ouvrés pour les jolies femmes du quinzième et du seizième siècles, elles se sont rendu compte à la fois de l'utilité pratique et de l'effet décoratif des coffrets ; elles en ont commandé de nouveaux, on en verra partout désormais.



LE COFFRET. — Fig. 2.

Suivez la mode, mesdames, et remplacez par le coffret artistique les hideuses boîtes à ouvrage

que nos grand'mères employaient sous Louis-Philippe. Les modèles ne vous manqueront pas: voici les plus nouveaux. Les uns, comme les numéros 1 et 2, sont ornés de fines montures en bronze; le numéro 1 est d'ailleurs construit sur le modèle du coffret à bijoux, en porcelaine ou en faïence peinte. Il est de l'effet le plus heureux, avec sa décoration de roses négligemment jetées sur un fond bleu turquoise ou vert d'eau.



Le Coffret. — Fig. 3.

Le numéro 2 est Louis XV, par le caractère de sa monture aussi bien que par la décoration peinte. Mais ce sont des coffrets qu'il vous est impossible de fabriquer vous-mêmes. Vous avez la ressource, après tout, de vous les faire offrir.

Les numéros 3 et 4 sont de ceux que vous pouvez construire et décorer de vos propres mains.

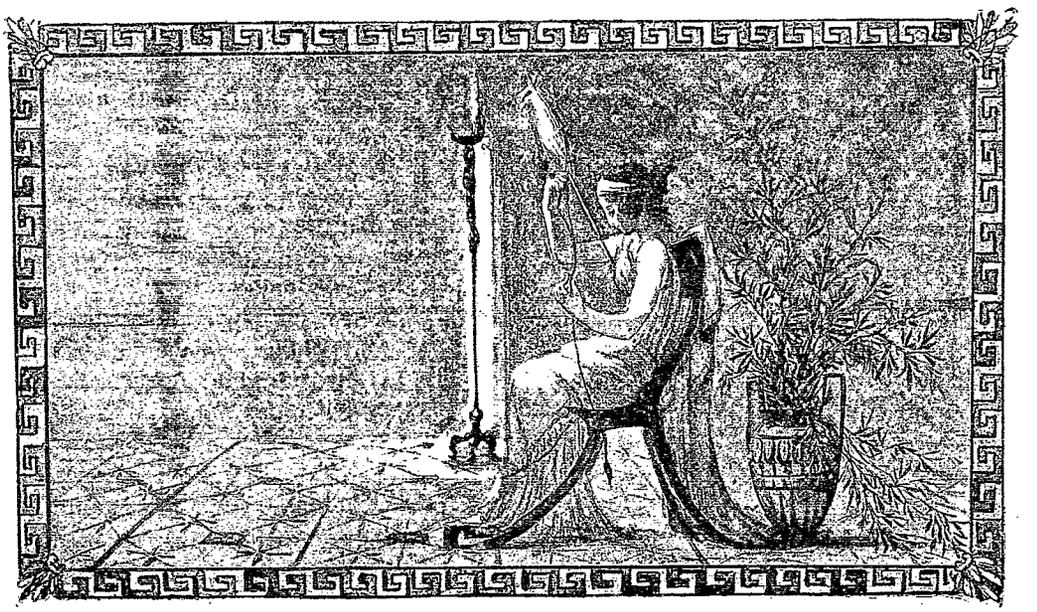
Essayez.

Prenez, si vous le voulez, dans le commerce une de ces boîtes en bois blanc que l'on vend dans les grands magasins comme boîtes à ouvrage. Si vous le préférez, faites-les ajuster par vos frères ou par vos maris; pour peu qu'ils soient adroits, ils s'acquitteront de leur tâche à merveille. Au besoin, prenez de ces grandes caisses à thé qui nous viennent de Chine, arrachez le papier de couleur qui les couvre, clouez légèrement sur la paroi de bois blanc un carré de satin, ou de gaze, ou de taffetas, et peignez par-dessus. Nous en avons, à plusieurs reprises, assez dit du mode d'opération qui convient à l'exécution de ces peintures.

Les fleurs de vos jardins, quelles qu'elles soient, vous fourniront des motifs à l'envi. Copiez-les d'après nature, d'abord, à l'aquarelle; reproduisez ensuite votre œuvre sur la soie.

Aimez-vous mieux les sujets? Inspirez-vous alors de cette Pénélope que le numéro 4 vous montre, à la clarté de sa grande lampe de fer, filant la laine pour occuper ses loisirs dans l'attente d'Ulysse. Vous l'encadrerez, comme dans la gravure, de cette grecque dont le dessin géométrique est si simple et si bien accommodé au sujet. Vous prendrez, pour orner les trois autres panneaux, quelques-unes de ces productions de vases grecs dont fourmillent les livres de classe de vos frères.

Aimez-vous le paysage? Copiez encore la nature, dont l'artiste, pour le numéro 3, a fait un



Le Coffret. — Fig. 4.

emploi très heureux. Vous trouverez chez le menuisier, toutes faites, ou vous lui ferez faire, les moulures qui arrondissent les arêtes du meuble.

Craignez-vous l'emploi du pinceau? Recouvrez vous-mêmes ces petites boîtes d'une étoffe de soie à ramages inutilisée dans vos robes, d'une étoffe de peluche, même d'un morceau de papier de tenture, imitant le cuir gaufré, c'est-à-dire le cuir de Cordoue. Dans ce dernier cas, vous ferez bien d'adopter, pour le couvercle du meuble, la forme ronde. Rien de plus aisé, pour qui vous le construira, de cintrer ce couvercle dans le genre des

malles dites « chapelières ». C'est d'ailleurs une forme qui s'impose, toutes les fois que le coffret ne sera pas monté sur des pieds. Elle a l'avantage d'appeler l'emploi de la poignée, dont vous ferez un supplément de décoration, en la prenant de cuivre ou d'acier. Tous les tapissiers vous en procureront.

JORDANT.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LA PRISE DE SIDNEY-SMITH

Fin. — Voyez pages 86, 126, 178, 190 et 266.

II

Puis, reprenant ses façons de forfanterie :

— D'ailleurs, je préfère cela, monsieur Fabre. Prisonnier sur parole, j'aurais respecté votre caution. De cette façon, l'évasion ne m'est pas interdite, et je m'échapperai, soyez-en sûr, M. le commissaire, aussi vrai que vous venez de manquer à un brave et loyal officier.

Il fut décidé, séance tenante, que le prisonnier serait dirigé sur Rouen, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Le commandant Fabre n'avait pas tort, en s'efforçant de s'entremettre, comme il le faisait ; mais le commissaire de la marine, en montrant de la fermeté, n'avait pas tort non plus. La générosité dont avait bénéficié M. Fabre, en Angleterre, grâce à Sidney-Smith, ne pouvait faire oublier les horreurs à jamais indignes des pontons dont le souvenir n'est pas encore éteint, dans nos familles riveraines.

A ce moment, un canot détaché du *Diamant*, se présentait au Havre, en parlementaire, avec mission de s'informer du commodore. Ayant appris que Sidney-Smith allait être aussitôt dirigé sur Rouen, le canot s'empressa de pousser au large et de regagner la frégate qui fit aussitôt voile pour l'Angleterre. En effet, une chaise fut bientôt commandée à la poste, et un courrier expédié pour organiser des relais.

Alors, parmi les curieux sans nombre qui se trouvaient là, commentant les événements rapides qui venaient de se produire, et désireux de voir de plus près le terrible commodore, celui-ci aperçut M. Le Provost de Banville, qui commandait l'aviso *l'Aimée*, et qu'il connaissait, au même titre que M. Fabre, l'ayant eu aussi pour adversaire.

Sidney-Smith l'appela, le salua, et lui prenant la main :

— Capitaine, lui dit-il, voulez-vous me rendre un service? Ma bourse est à bord du *Diamant*, et vous me voyez pauvre comme Job. Si vous aviez, l'obligeance de vous rendre chez M. H..., banquier, et de lui demander, de ma part, deux cents louis, je vous aurais une grande reconnaissance.

M. Le Provost fit un signe d'acquiescement et s'éloigna. Et comme la foule, irritée par une pareille audace, murmurait et commençait à devenir houleuse, presque menaçante, le commodore regarda fixement ceux qui le serraient de plus près, et, avec plus d'outrecuidance que de bon goût :

— S'il n'y a pas ici d'argent pour les Français, dit-il, il y en a toujours pour moi.

En effet, quelques instants après, M. Le Provost lui donnait les deux cents louis qu'on lui avait remis, sans difficulté, à la banque indiquée. Sidney-Smith le remercia avec effusion, garda cent louis, et laissant les cent autres à M. Le Provost, il le pria de les faire distribuer aux hommes du *Diamant* qui, comme lui, étaient prisonniers de guerre.

Ici se termine ce curieux épisode naval dont les conséquences pouvaient être de la plus haute importance, si la vénalité n'était venue jouer son rôle et changer la face de l'histoire.

A Rouen, la municipalité refusa, sans prétexte, de se charger de la garde du commodore, et l'expédia vivement sur Paris où il fut enfermé au Temple, dans la prison de Louis XVI. Pendant quelque temps, le silence presque complet se fit autour de ce nom si redouté. L'époque était, d'ailleurs, si pleine d'événements, que le présent occupait toutes les pensées. Il fallut, pour qu'on se souvînt du nom de Sidney-Smith, que le *Diamant* reparût, en rade du Havre, et fît son salut habituel de bombes et de boulets. Sidney-Smith se retrouvait à son bord.

Le commodore avait tenu sa promesse. Un soi-disant commissaire du gouvernement s'était présenté au Temple, muni de faux papiers, et avait exigé sa mise en liberté immédiate.

Lorsque la félonie fut découverte, Sidney-Smith avait déjà gagné le Tréport où il s'était embarqué pour l'Angleterre, on ne sait trop comment, sous un faux nom, à coup sûr, et probablement à bord d'un bateau pêcheur. L'histoire indiscrète, et qui réclame des explications plausibles, a dû chercher à s'éclairer sur un fait d'importance aussi grave. A cette époque, où la surveillance la plus sévère était commandée par les événements, il peut paraître au moins extraordinaire qu'un personnage tel que Sidney-Smith ait vu s'ouvrir, avec tant d'aisance, les portes de sa prison.

L'opinion publique s'en émut, et elle accusa, presque sans hésitation, l'un des directeurs d'alors qui, pour une somme de 100,000 écus, se serait laissé corrompre et aurait cyniquement lâché, sur son pays, un homme dont l'acharnement contre la France était notoire. Il est, ce nous semble, difficile de soupçonner un autre que Barras, d'un acte de la sorte, qui ne jurait pas, d'ailleurs, avec son caractère ; mais l'absence de pièces probantes exige que l'on s'arrête devant l'accusation précise.

Toujours est-il que le commodore, rentré en possession de son commandement, se mit à dévaster, avec plus de fureur que jamais, le littoral de la Manche, et que, quelques années plus tard, il arrêtait, devant les murs de Saint-Jean-d'Acre, la fortune de Bonaparte.

CH. CANIVET.

LA PANTHÈRE DE DIARD

La Ménagerie du Jardin des Plantes de Paris vient de recevoir du Tonkin un superbe Félin qui lui a été généreusement donné par M. Crouzillard, lieutenant à la 12e compagnie du 1er régiment de tirailleurs tonkinois et commandant du poste de Than-Bâ. Ce Félin appartient à l'espèce que les naturalistes ont désignée tour à tour sous les noms de Chat, de Panthère ou même de Tigre longibande, de Chat ou de Panthère de Diard (*Felis Diardi*), de *Felis macroscelis*, de Chat nébuleux (*Felis nebulosa*) et qui occupe en Asie, une aire géographique considérable, comprenant le Népaul, la Birmanie, le royaume de Siam, le Tonkin, la presqu'île de Malacca, les îles de Sumatra, de Java, de Bornéo, de Haïnan, de Formose et quelques provinces de la Chine et du Tibet.

La Panthère de Diard n'est encore représentée que par un petit nombre de spécimens dans les principaux musées et n'a figuré que très rarement dans les jardins zoologiques.

Aussi M. Milne Edwards, directeur du Muséum d'histoire naturelle, a-t-il accueilli avec empressement l'offre gracieuse de M. Crouzillard et s'est-il hâté de prendre toutes les mesures nécessaires pour recevoir, en parfaite santé, l'hôte annoncé. Celui-ci a parfaitement supporté les fatigues d'un long voyage et figure maintenant avec honneur au milieu des autres Félins du Jardin des Plantes dont il se distingue par ses dimensions aussi bien que par ses formes générales et par le dessin de son pelage. La taille de la Panthère de Diard reste, en effet, toujours inférieure à celle de la Panthère ordinaire et la longueur totale des individus adultes ne dépasse jamais 1m 80, la queue entrant pour moitié environ dans cette longueur. Chez le sujet que possède le Muséum et qui est une femelle âgée de 15 mois seulement, les proportions sont naturellement encore plus faibles. La tête, moins arrondie que celle des Chats proprement dits, est surmontée d'oreilles assez développées et se prolonge en un mufle coupé carrément en avant et muni d'une paire de fortes moustaches. Les mâchoires sont puissantes et, en s'écartant, laissent voir des canines tranchantes et acérées dont l'aspect n'a rien de très rassurant. Le corps, relativement allongé, repose sur des pattes courtes et robustes dont les doigts sont armés de griffes redoutables. La fourrure est longue et abondante et offre, sur un fond fauve, des raies et des taches dont la disposition est difficile à décrire. De chaque côté d'une raie médiane allant de la base de la queue jusqu'au front, où elle se termine en pointe, il y a deux bandes longitudinales irrégulières et des raies sombres, les unes nettement découpées, les autres nébuleuses qui forment des sortes de cadres fermés ou entr'ouverts, arrondis ou rectangulaires et qui dessinent une élégante marquetterie sur les cuisses, les épaules et les flancs. Plus bas ces raies sont remplacées par des taches pleines ou des points noirâtres. Les lèvres sont bordées de noir ; des lignes foncées, droites ou contournées, marquent le front et les joues, et la queue, très allongée et bien fournie, est ornée d'une série d'anneaux assez mal définis. On observe, du reste, d'un individu à l'autre et surtout entre les individus provenant de contrées différentes, certaines variations aussi bien dans le dessin que dans la nuance du fond du pelage qui, parfois, est d'un gris à peine jaunâtre.

Dans une notice très intéressante qu'il a adressée à M. Milne Edwards, et que le savant directeur du Muséum a eu l'obligeance de me communiquer, M. le lieutenant Crouzillard a donné la biographie de la Panthère qu'il a envoyée au Muséum, et je ne crois pouvoir mieux faire que d'emprunter textuellement, ou presque textuellement, à cette notice les détails suivants :

« Vers la fin du mois de mai 1891, n'étant âgée que de quelques jours, cette Panthère, dit M. Crouzillard, fut apportée par des gens du village du Lang-Duong, à M. le lieutenant Motte, alors commandant du poste de Than-Bâ, qui la paya une piastre (4 fr. environ). Il la fit allaiter par sa chienne, qui se prêta, tout d'abord, d'assez mauvaise grâce à cette combinaison, mais qui, néanmoins, se laissa faire et finit par s'attacher à ce nourrisson d'un nouveau genre. Peu à peu, le caractère farouche et irascible du Félin s'humanisa. Grâce aux soins et aux caresses dont elle fut comblée, Ite (cette abréviation de *petite* est le seul nom qu'on lui ait donné), se familiarisa avec le personnel européen de Than-Bâ.

« Tous les voyageurs qui montaient et descendaient le Fleuve-Rouge s'arrêtaient à cette station (1) pour rendre visite à cette jolie petite bête qui vivait en pleine liberté, jouant avec les Chiens et les Singes, sans jamais leur faire de mal, ayant toujours soin de rentrer ses griffes et de faire patte de velours et montrant une mansuétude dont la plupart de nos Chats domestiques auraient été parfaitement incapables.

« Elle passait ses journées tantôt dans la jungle qui avoisine le poste, tantôt sur un gros banian qui ombrage la porte principale. Elle grimpait aux arbres avec une agilité surprenante, courait sur leurs maîtresses branches en se servant de sa queue comme d'un balancier, descendait le long du tronc en se cramponnant avec ses griffes et sautant à terre ou sur la toiture des constructions voisines avec une vigueur et une souplesse merveilleuses.

« D'ordinaire, elle rentrait à la nuit tombante, avant la fermeture des portes, mais un soir, elle ne revint pas comme d'habitude et, pendant deux jours, on ne réussit pas à la découvrir.

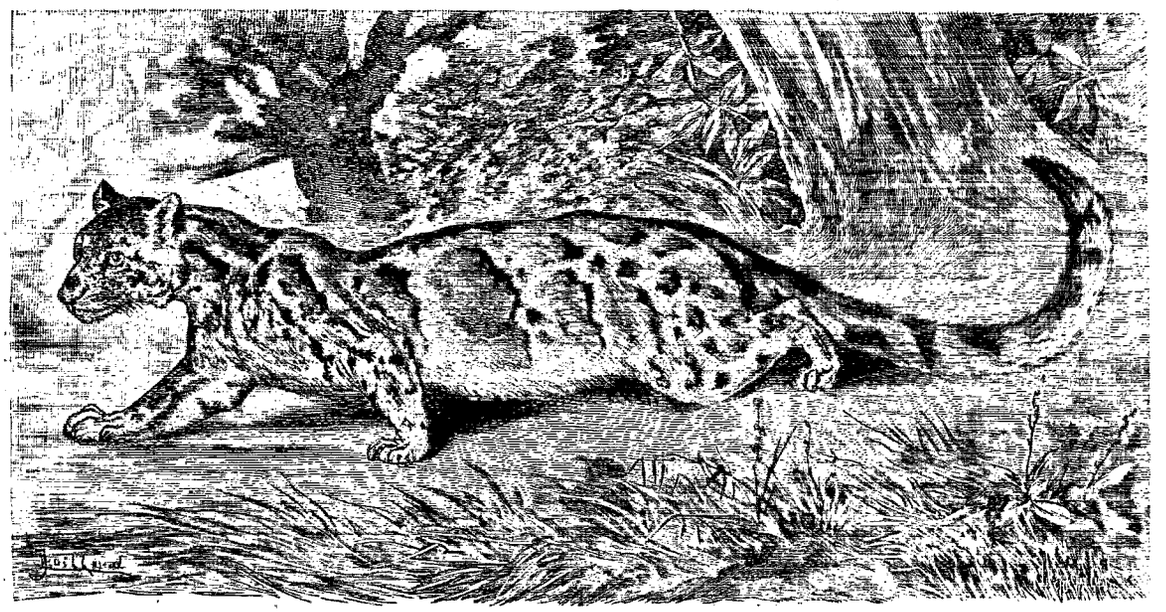
« Je la croyais perdue, dit M. Crouzillard,

(1) Than-Bâ est situé sur la rive du Fleuve-Rouge par 102° 20' long. E. et 21° 20' latit. N.

quand, le troisième jour, poussant mes recherches un peu plus loin, au milieu de mamelons couverts de hautes herbes et de broussailles, sa présence me fut révélée par un son rauque et guttural qui m'est trop familier pour que je pusse m'y méprendre. Je l'appelai : Ite! Ite! et aussitôt elle me répondit, suivant sa coutume, par une espèce de miaulement bref et saccadé. Je la vis accourir en bondissant, manifestant la joie la plus vive et témoignant son contentement de m'avoir retrouvé, en ronronnant comme un Chat, faisant le gros dos, me frôlant, et finalement, sautant sur mes épaules et pourléchant ma figure avec sa langue, rugueuse comme une râpe.

« Elle me suivit sans difficulté et depuis, bien qu'elle continuât à sortir seule tous les jours et que, bien souvent même, elle se livrât à des fugues nocturnes, elle ne manqua jamais de revenir après une absence de quelques heures. Sa rentrée était toujours constatée, car elle avait pour camarade de lit le sergent Chenof, à qui elle témoignait une affection toute particulière. Lorsque la moustiquaire était close, elle ne se gênait pas pour l'ouvrir et, au besoin, elle n'hésitait pas à se frayer, avec ses griffes, un passage à travers la gaze. Elle se glissait ensuite sur le lit et prenait place, tantôt aux pieds du sergent, tantôt à ses côtés, mettant alors son museau sur l'oreiller, tout contre le nez du compagnon de son choix ».

A la suite d'une indisposition elle manifesta un dégoût persistant pour la viande crue, dont



La Panthère de Diard. — Dessin de Juillerat. — Gravure de Mlle Chevallier.

elle faisait auparavant sa nourriture habituelle, mais elle continua à manger, avec un égal plaisir, des œufs, des poissons, du macaroni, des choux, etc. Chaque soir elle faisait sa tournée dans les *popotes* commençant par celle des sous-officiers, qui prenaient leur repas les premiers, et finissait par la table du lieutenant avec lequel elle dînait généralement en tête-à-tête. Elle savait fort bien se faire servir, poussant des miaulements plaintifs pour demander à boire et à manger et, quand il y avait des convives, ne se gênait point pour sauter sur leurs genoux et manger dans leur assiette, à leur grand effarement. Essayait-on alors de la chasser, elle témoignait son mécontentement par des grognements, ce qui n'était pas fait pour rassurer les invités du lieutenant.

Du reste, en dépit de sa gentillesse, mademoiselle Ite n'avait pas encore perdu à cette époque les instincts sanguinaires de sa race et sans doute elle les conservera jusqu'à son dernier jour. A Than-Bâ elle porta la destruction dans la basse-cour, dévora deux Chats et une Perruche et se jeta à diverses reprises sur les Porcs et les Chevreaux du village qu'elle égorgea pour se repaître de leur sang et de leurs entrailles.

Ces observations si précises concordent admirablement avec celles des voyageurs anglais sir Raffles qui eut aussi en sa possession une Panthère de Diard, venant, non de l'Indo-Chine, mais de Sumatra, où l'espèce est désignée par les indigènes sous le nom de *Riman Dahan*, tandis qu'elle est appelée *Con Cong* par les Annamites.

D'après Gray, la Panthère de Diard mérite de constituer le type d'un genre particulier (*Neofelis*), mais, pour la plupart des naturalistes, elle doit simplement être placée dans le grand genre *Felis*, à côté de l'Once de l'Asie centrale (*Felis uncia* ou *F. irbis*), avec lequel on l'a parfois confondue.

E. Oustalet.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 16.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

LA FORTEZZA, PAR SANDRO BOTTICELLI



La Fortezza. — Galerie des Offices, à Florence. — Peinture de Botticelli.

Il y a une quarantaine d'années, une nouvelle école de peinture surgissait inopinément en Angleterre. Non seulement d'ailleurs elle s'efforçait de modifier l'esthétique picturale habituelle, mais encore dans les modes, dans l'ameublement et jusque dans la littérature, elle intronisait une sorte de goût moderne. Les fervents de cette révolution artistique s'intitulèrent : les Préraphaélites, parce qu'ils s'inspiraient surtout des peintres qui, dans l'ordre chronologique, précédèrent Raphaël. Leur chef incontesté était un artiste éminent, Dante Gabriel Rossetti, dont les tableaux ne nous sont connus que par des reproductions et des photographies, mais dont les poèmes — car il fut en même temps un poète remarquable — sont en partie traduits en français et ont même rapidement acquis parmi nous une célébrité relative.

L'influence des Préraphaélites ne s'exerça d'abord que sur un groupe fort peu nombreux d'adeptes, mais qui, peu à peu, augmenta d'importance. Du reste, les peintres anglais les plus considérables, et notamment M. Burne Jones — mieux connu que ses émules à Paris, où il a plusieurs fois envoyé ses œuvres — lui donnèrent une puissante impulsion. Autant mystique qu'artistique, la nouvelle école prospéra. A quelques détracteurs obstinés, elle opposa une multitude de jeunes panégyristes, pleins de zèle et d'éloquence. A la mort de Dante Gabriel Rossetti, elle gouvernait l'élite de la littérature anglaise et, par conséquent, une fraction de la haute société qui, acquise aux précieux principes établis, décorait ses salons de grandes fleurs mélancoliques et s'habillait avec des étoffes aux nuances indéfinissablement suaves et délicates. Elle ne s'est propagée en France, il est vrai, que beaucoup plus lentement. C'est au cours des dernières années que nos jeunes poètes, désignés par les les étiquettes de décadents ou de symboliques, se reconnaissant, avec les Préraphaélites anglais, une sorte de parenté spirituelle, se constituèrent leurs admirateurs enthousiastes.

En somme, la nouvelle école affirmait ses préférences — très légitimes, il faut le dire — pour une pléïade, un moment oubliée, d'illustres et merveilleux peintres du commencement de la Renaissance. Elle déclarait, ou, du moins, quelques-uns de ses adeptes déclaraient qu'en imposant au monde civilisé sa conception artistique, l'école de Raphaël avait, en l'humanisant, déformé la véritable tradition païenne et chrétienne. Ils prétendaient retourner à la pure conception de la Beauté, en demandant une inspiration directe aux maîtres et aux précurseurs de celui qui portait seul jusqu'ici le surnom de « divin ».

C'est ainsi que des peintres, qu'on avait jusqu'alors considérés comme secondaires, les Botticelli, les Pérugin, les Ghirlandajo — et tant d'autres ! — ont pris soudainement une place prépondérante dans la mobile hiérarchie de la gloire. Botticelli, surtout, est devenu l'objet d'une vénération spéciale. Une de ses œuvres, la *Primavera*, ou *Allégorie du printemps*, qui représente une exquise jeune femme, au visage ambigu et troublant, et semant des roses sur sa route, a aujourd'hui, après être restée des siècles dans le plus injuste oubli, l'honneur de synthétiser tout ce que les fidèles de l'École nouvelle rêvent de charme mystique et de grâce supra-terrestre.

La *Fortezza*, c'est-à-dire la *Force*, est considérée comme l'œuvre de début de Botticelli. Il l'exécuta à Florence, sa ville natale, étant âgé de moins de 26 ans — car dès 1473 (il est né en 1447), il partait pour Rome, appelé par le pape Sixte IV, afin de surveiller la décoration de la chapelle Sixtine. La *Force*, qui fait partie, à l'heure actuelle, de la célèbre galerie des Offices, à Florence, est l'un des magnifiques témoignages de son génie que nous ait légués l'admirable artiste. Il s'en dégage une saine et naïve impression de grandeur, que notre gravure a très heureusement rendue, et que Botticelli recherchait essentiellement. Assise dans une niche sculptée, coiffée d'un diadème d'or et de perles, la *Fortezza* a, malgré sa physionomie mélancolique et pensive, une majesté à laquelle les larges plis de sa robe donnent une grâce particulière.

Le musée du Louvre contient deux œuvres célèbres du grand peintre florentin : ce sont les deux larges fresques qui se trouvent en face de la *Victoire de Samothrace*, sur le palier du grand escalier Daru, à l'entrée de la salle des Primitifs italiens. Ces deux fresques proviennent de la villa Lemmi. Bien qu'en partie détériorées, elles attestent, par la délicatesse de leur coloris, par l'harmonieux groupement des personnages, par l'élégance et la noblesse de leur attitude, les exquises qualités de Botticelli. Elles révèlent, en outre, un sentiment décoratif infiniment rare et que, depuis le peintre de la *Primavera*, on n'a plus retrouvé, à un degré presque égal, que chez l'illustre maître contemporain Puvis de Chavannes.

Sandro Botticelli, ou, de son vrai nom, Alessandro di Mariano Filipepi, naquit, nous l'avons dit, à Florence, en 1447. Son père, un tanneur, le mit, suivant Vasari, en apprentissage chez un orfèvre. Il montra tout jeune de si précieuses aptitudes, que le peintre Fra Filippo Lippi — un autre Primitif fort estimé — l'accueillit dans son atelier. En 1469, le jeune Sandro était déjà passé maître, et, à son tour, il dirigeait l'éducation artistique du fils de celui qui l'avait initié au mystère de l'art : Filippino Lippi, devenu orphelin.

Ardent admirateur de Dante et de Savonarole, Botticelli mit d'abord ses rares qualités au service des Médicis. Lorsqu'en 1475 la conspiration des Pazzi faillit écraser ses protecteurs, il fut chargé de peindre sur les murs du palais, les effigies des conspirateurs suppliciés. Ces fresques, ainsi

que l'atteste un registre conservé jusqu'à nos jours, lui furent payées la modeste somme de quarante florins. Pour les Médicis également, il peignit une œuvre considérable qui est connue sous le nom de l'*Adoration des Mages* et qui figure à la Galerie des Offices de Florence. « Sur un fond lumineux de soleil couchant, dit M. A. Pératé, se détachent un pan de mur délabré, un rocher brunâtre, qui soutiennent un pont de roseaux ; ils forment une grotte où, près de saint Joseph debout et méditant, la Vierge assise présente l'Enfant divin au baiser de Cosme de Médicis, le plus âgé des rois Mages. Julien et Jean de Médicis viennent ensuite, et autour d'eux se presse un brillant cortège de princes et de seigneurs, aux costumes variés, debout, agenouillés, admirant, adorant, ou conversant entre eux ».

A droite de ce vaste tableau se trouve, debout, un jeune homme au visage particulièrement intelligent et noble. On s'accorde à penser que c'est le portrait du peintre lui-même.

Botticelli exécuta à Rome trois des grandes fresques (il y en a quinze au total) qui ornent les parois de la Chapelle-Sixtine. Ce sont la *Tentation du Christ*, l'*Histoire de Moïse* et la *Rébellion de Coré, Datan et Abiron*. Ces trois fresques constituent, avec celles que possède actuellement le Musée du Louvre et dont nous avons parlé plus haut, les seuls essais de peinture murale que nous ayons conservés du grand artiste. Il convient de dire ici qu'outre les deux fresques de la villa Lemmi, le Louvre renferme un incomparable tableau de Botticelli représentant la Vierge et le petit Jésus entourés d'un groupe d'enfants adorateurs.

Sandro Botticelli ne fut pas seulement, d'ailleurs, un peintre de premier ordre. Il se révéla, par une collection de 92 dessins destinés à illustrer la *Divine Comédie* de Dante, un penseur et un poète doué d'un profond sentiment tragique. Quatre-vingt-quatre de ces dessins appartiennent au Musée de Berlin. Les huit autres ont été récemment retrouvés à la Bibliothèque du Vatican.

Le 17 mai 1510, après avoir laissé à Rome et à Florence, sa ville natale, d'innombrables chefs-d'œuvre, qui, plus tard, ont répandu sa gloire à Paris, à Londres et à Berlin, Sandro Botticelli mourait dans la misère la plus complète, à l'âge de soixante-trois ans. Non seulement l'injustice de ses contemporains accablait sa vieillesse, mais encore la postérité, durant des siècles, a passé indifférente devant ce peintre-poète, le plus exquis, le plus tendre, le plus naïf et le plus délicat des artistes à qui l'Italie ait, je pense, donné le jour. La réparation est sans doute venue tard pour lui. Elle est, il est vrai, aussi complète et aussi merveilleuse qu'il l'eût pu souhaiter.

Partout, les reproductions de son œuvre figurent dans les ateliers ou dans les cabinets de travail des artistes, des écrivains et des poètes. Botticelli a une place spéciale dans le cœur et dans le sanctuaire de tous ceux qui sont amoureux de la divine Beauté. Les quatre siècles durant lesquels il a été comme oublié lui ont donné toute la fraîcheur et toute la grâce d'un génie nouvellement révélé. Il semble que son âme sincère et délicieusement mystique, ait eu besoin, pour être bien comprise, d'attendre la tardive éclosion d'une société raffinée, dont le goût ne s'est épuré, enfin, qu'au terme d'une longue série d'expériences successives.

A. P.

HISTOIRE D'UNE BOUGIE ET D'UN MORCEAU DE SAVON

LA VIE COMMERCIALE A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Suite et fin. — Voyez page 303.

L'huile d'arachide obtenue à froid est très comestible et sert souvent à falsifier l'huile d'olive.

Le marc des graines, mélangé au cacao, entre dans la fabrication des chocolats communs, mais son principal emploi est dans la fabrication des savons et de l'éclairage.

C'est surtout pour la fabrication du savon blanc, dit « savon de Marseille » que ces huiles sont employées, concurremment avec d'autres huiles provenant de la côte d'Afrique, huiles de palme, huiles de coprah, etc.

On s'en sert également pour graisser les machines et les laines. Les principales huileries sont à Marseille, à Dunkerque, à Londres, Berlin et Hambourg.

Le prix de l'huile varie de 90 à 120 fr. les 100 kilog. Les gousses se vendent en balles, au prix de 35, 40 et 50 fr. les 100 kilog. et sont achetées 17, 22 et 27 fr. les 100 kilog. au Sénégal.

Les Indes expédient des arachides décortiquées à cause de la diminution du fret qui en résulte, mais elles sont exposées à s'échauffer en mer et à s'altérer.

La compagnie agricole de la Cazamance expédie depuis quelque temps des arachides décortiquées qui arrivent en parfait état sur nos marchés à cause de la courte traversée qu'elles doivent subir pour arriver à Bordeaux ou à Marseille.

Les grands commerçants du Sénégal n'ont pas jugé utile d'y créer des huileries pour triturer les graines. Ils ont avantage, paraît-il, à ne faire cette opération que dans la métropole, et je suppose que c'est surtout à cause du climat qui pourrait faire rancir très vite l'huile obtenue par la pression.

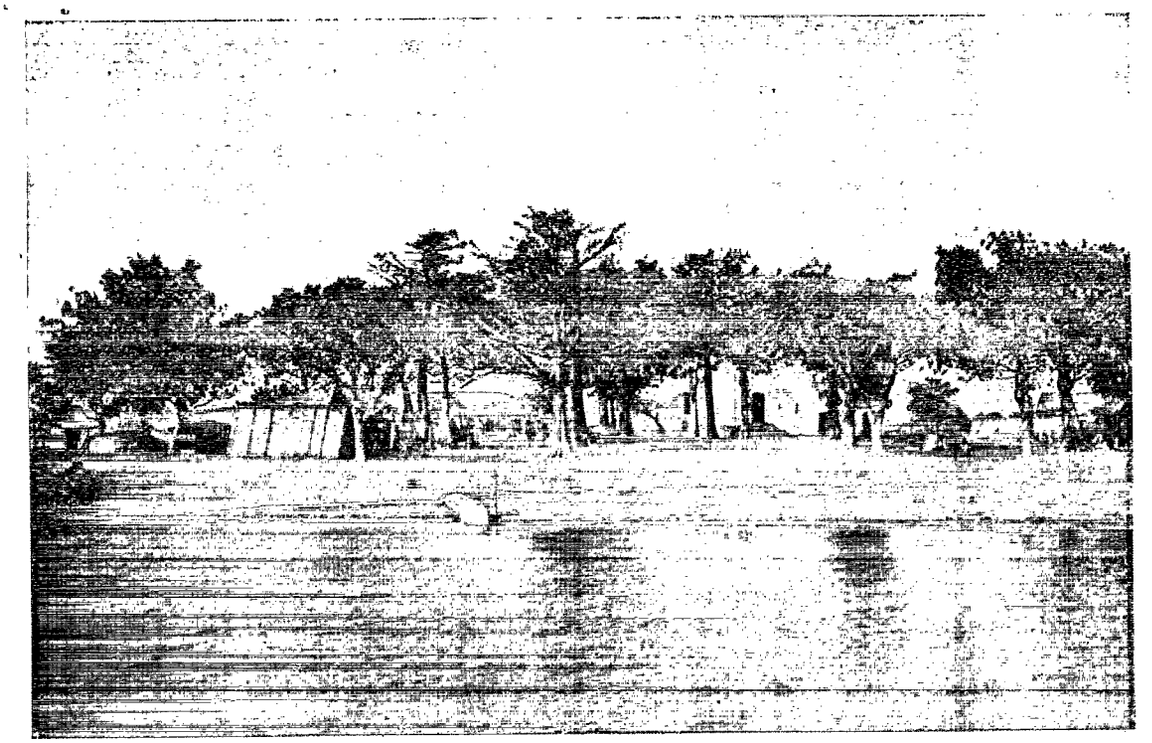
Les particuliers indigènes en fabriquent dans les villages de l'intérieur pour leurs usages personnels. J'ai goûté ce produit dans une promenade faite en compagnie de Verger et de quelques négociants de Rufisque dans les environs de la Somone, et le poulet sauté dans cette huile primitive nous parut exquis ; il est vrai que nous

avions grand faim et que nous descendions de cheval après une course enragée.

Quel charmant souvenir m'a laissé mon excursion au village de la Somone. Un traitant de Gorée, appelé Mentor, un sage, nous a reçus, mes amis et moi, dans sa modeste demeure. Sa femme nous a préparé une poule à l'huile de palme et un riz que Chevet ne désavouerait pas, si toutefois il est capable de le faire. Puis, notre faim de voyageurs assouvie, la dernière gorgée de gin absorbée, les uns se sont couchés dans les cours sur des nattes, les autres dans les cases sur des lits rustiques, mais où l'on dort tout aussi bien que dans des couches à baldaquins.

La mer qui déferle sur les récifs voisins de l'entrée de la Somone, la brise qui secoue les feuilles qui forment la toiture des maisons indigènes, m'ont empêché de prendre un repos qui m'était bien nécessaire.

Je suis sorti de la case malgré le soleil brûlant. Des jeunes négresses charmantes pilaient le mil devant ma porte. Deux, parmi elles, étaient remarquables. L'une, Absa, fille du chef N'Baquaye, avait une physionomie régulière, mais hautaine. Elle jetait son pilon sur les grains de mil d'un air dédaigneux, semblant dire à ceux qui l'entouraient qu'elle faisait une œuvre qu'elle voulait bien accomplir.



HISTOIRE D'UNE BOUGIE ET D'UN MORCEAU DE SAVON. — Poste de Kaolack, sur le Saloum.

Sa voisine Woré, moins jolie, montrait ses dents blanches et ses lèvres voluptueuses dans un sourire de plaisir. Le grain se broyait sous sa main ferme ; le marteau en bois descendait et montait d'une façon rythmique et parfois les deux mains de la jeune fille se heurtaient dans un battement sonore, ressaisissaient le pilon jeté dans l'espace et, souriante, elle continuait à préparer la farine de couscous.

Les enfants, couverts d'une ceinture de verroterie, ouvraient de grands yeux pour admirer leurs sœurs, pendant que les poules couraient autour d'elles, faisant voltiger les grains de sable.

Dans le lointain, le Cap de Naze, montrait ses collines qui paraissaient toutes blanches sous les rayons du soleil.

Des chèvres gambadaient sur la plage, cherchant leur nourriture dans les amas de ronces, et là-bas, au loin sur la mer, couleur d'émeraude, un voilier passait poussé par les vents alizés, se dirigeant vers les rivières du sud.

Le soir même, nous reprenions la route de Rufisque.

Le Sénégal est la patrie de l'arachide, ainsi que la rivière Saloum et la Gambie qui appartient à l'Angleterre, mais où le commerce est entièrement français.

La Cazamance, dernière dépendance du Sénégal vers le sud, la Guinée Portugaise dont la capitale est Boulam, la Guinée Française, capitale Konakry, qui comprend les rivières Compony, Rio-Nunez, Rio-Pongo, Rio-Dubreka et Mellacorée, donnent non seulement des arachides, mais encore des sésames, des amandes de palme, des huiles de palme et des noix de Toulouconna, qui, importées à Marseille, servent à fabriquer une huile, qui est utilisée pour la fabrication du savon.

Mais en définitive, le commerce de l'huile de palme et des noix de Touloucouna est peu important dans les rivières du sud. C'est au-dessous de Sierra-Leone, sur la côte des Graines et principalement sur le littoral du golfe de Guinée, dans l'estuaire du Gabon et du Congo que se fait le véritable commerce des amandes de palmes.

C'est de la rivière Cazamance que viennent la plus grande partie des noix de Touloucouna, importées en Europe.

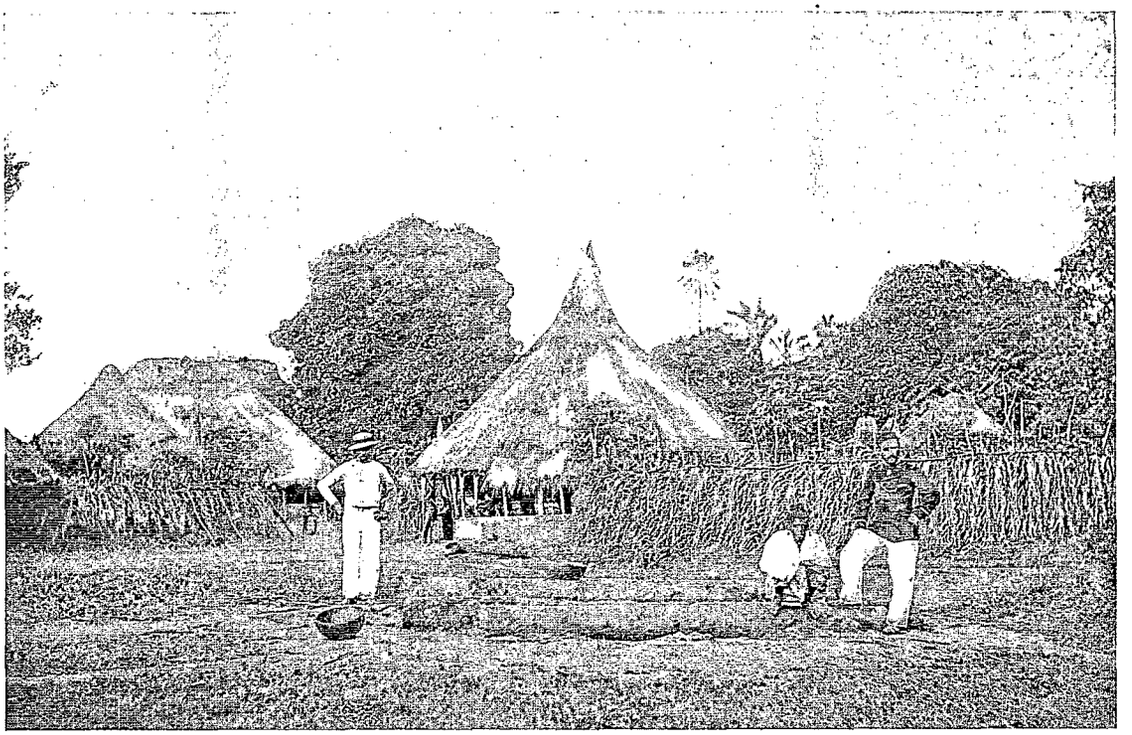
Cette noix est la semence du Carapa Touloucouna, grand arbre de la famille des Méliacés.

La forme de ces graines varie. Le tégument presque ligneux, est tantôt lisse et presque rougeâtre, tantôt ridé de noir sur fond gris. L'amande est légèrement rosée.

L'huile est de couleur jaune pâle et a la consistance de l'huile d'olive figée. Elle est très amère.

Il existe à la Guyane une noix de Carapa (Carapa Guyanensis) dont on retire par expression 35 pour 100 d'huile. Elle est employée pour l'éclairage et est excellente pour la fabrication des savons. Elle est composée d'un principe amer, de stéarine (en grande proportion), de margarine et d'acide oléique.

Il est intéressant de noter que, malgré la présence de nombreux cocotiers dans les rivières du



HISTOIRE D'UNE BOUGIE ET D'UN MORCEAU DE SAVON. — Iles de Los-Konakry.

sud, il n'est venu encore à l'esprit d'aucun négociant de récolter des amandes, de les débarrasser de leurs coques, de les concasser, de les sécher au soleil, et d'obtenir du « coprah », ce produit oléifère qui donne l'huile de coco qui sert à la fabrication des bougies et des savons blancs; mais, en France, nous ne sommes jamais pressés, et les capitaux qui affluent pour les idées chimériques, reculent devant les entreprises coloniales.

Les colonies, bah! c'est loin et malsain, on y meurt, donc rien à faire et des richesses immenses demeurent là, sur le littoral, improductives, tant pour les noirs qui, eux du moins, sobres et n'ayant aucun besoin, peuvent s'en passer, mais qui, transportées en Europe, pourraient donner du bien-être à une multitude d'ouvriers, en amenant dans nos usines des matières premières de la plus haute utilité pour notre industrie nationale.

JEAN BAYOL.

ORIGINE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

L'origine des termes géographiques, dit un auteur (1), se rattache plus directement qu'on ne pourrait le croire à l'histoire de notre langage; car c'est peut-être dans la nomenclature géographique qu'il existe le plus de traces de langues, aujourd'hui perdues pour nous, qui ont concouru à la formation de l'idiome national. En principe, les noms donnés primitivement aux montagnes, aux rivières, etc., rappelaient la forme de ces montagnes, la nature et la couleur des eaux de ces rivières; la plupart ont été modifiés par des circonstances quelconques. Mais certaines expressions ont dans des pays différents des sens tout à fait opposés. Ainsi, en Dauphiné et en Auvergne, *puits*, *puy* ou *pied* désigne une montagne;

(1) M. Hippolyte Cocheris, membre de la Société nationale des Antiquaires de France et de la Société de l'École des Chartes.

dans les Pyrénées, *port* est synonyme de col, et dans les Vosges, aussi bien que dans une partie des Alpes, *colline* signifie vallée, endroit déprimé en forme de cou (1).

Le premier soin d'un peuple qui émigre, c'est de donner des noms aux villes qu'il fonde, aux montagnes qu'il occupe pendant la guerre, aux vallées qu'il habite pendant la paix, aux rivières dont il se sert pour écouler ses produits. S'il rencontre un autre peuple et qu'il soit le plus fort, il échange les noms adoptés et impose les siens: s'il est le plus faible, le contraire a lieu.

Enfin, s'il veut perpétuer le souvenir des lieux qu'il a quittés et adoucir l'amertume de l'exil, il donne aux cités qu'il élève des noms empruntés au pays qu'il regrette. En résumé, on ramène à quatre influences les causes directes qui ont donné naissance à nos noms de lieu: les influences naturelles (ce sont les plus anciennes et les plus nombreuses), les influences politiques, les influences religieuses, et les influences onomastiques ou de personnes.

Influences naturelles. — *Seine*, *Somme*, *Saône*, en Europe, signifie partout eau trouble; il n'y a que les rivières charriant de l'eau trouble qui s'appellent Seine ou Somme, qu'elles soient en Suède ou sur les bords de la Garonne (2). Les ruisseaux, fleuves, torrents et mers portent des noms qui évoquent, d'après leur racine, l'idée de leur mouvement plus ou moins rapide, ou de leur qualité. Au moyen âge, les Parisiens qui voulaient aller puiser de l'eau à la Seine n'y parvenaient qu'en entrant dans la boue jusqu'à mi-jambe. Pour plus de commodité, on plaça une planche sur cette boue nommée *bray*, du celtique *bray* (terre humide, fange), et la rue au bout de laquelle se trouvait cette planche si utile s'appela rue de la *Planche-mi-bray*, qu'on a écrit *Planche-Mibray*. Toutes les villes s'appelant *Bray*, *Braye*, *Bré*, *Brey* ou *Brez*, ou ayant ce radical dans leur nom, dérivent de ce mot. (Bray-Maresch, près Cambrai, offre cette particularité d'associer deux synonymes, *Maresch* ayant la même signification que *Bray*). Il en est de même de tous les mots appliqués à une même idée, seuls ou entrant dans la composition d'un nom, ce qui explique la grande quantité de noms similaires.

L'influence des arbres, des bois par conséquent, des sites, de la configuration du sol, de sa nature, de ses produits dans la formation des noms ethniques, est considérable. La *Forest* (Nièvre), les *Seauves* (Var), *Arbresec* (Ille-et-Vilaine), en fournissent la preuve. Le *Bouis* (Allier), *Pommeraye* (Calvados, Vendée, etc.), *Cougny* (Nièvre), rappellent le buis, le pommier, le cognassier. *Beaumont*, *Chaumont*, *Hautmont*, indiquent suffisamment qu'il s'agit d'un beau mont (sauf deux exceptions), d'un mont chaud, (1) d'un mont élevé. Les Alpes viennent du mot *alp*, qui en gaulois veut dire montagne. *Tout-y-va* (Yonne), témoigne de la bonté de la terre; *Argilly* (Côte-d'Or), et *Ardoix* (Ardèche), montrent que l'argile et l'ardoise entrent dans la composition du sol. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Toutefois il ne faut point oublier que des origines différentes produisent parfois des mots semblables, et qu'on ne peut affirmer la signification d'un nom de lieu qu'en connaissant les plus anciennes formes du nom et la situation de la localité qu'il représente.

(A suivre.) Victorien MAUBRY.

(1) M. Albert de Rochas, capitaine du génie.

(2) Congrès des Sciences ethnographiques, 1878. Les Celtisants affirment que Seine, Saône, Severn, Sèvre, etc., signifie eau qui coule lentement.

(1) Autre origine de Chaumont: Au mot indigène *cham*, d'où dérive cime, les populations latines ont accolé le substantif *mons*, qui a le même sens. C'est une tautologie dont Bray-Maresch nous a fourni un exemple et qui se retrouve en plusieurs endroits, notamment dans le nom de la *Source-Ain-Thala-Ezid*, dont les quatre mots ont le même sens en français, en arabe, en kabyle et dans un autre dialecte. Chaque race laisse une preuve de son passage. Il en résulte de très curieux alliages.

LE BARQUOT

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 293.

C'est en vue de cette inondation annuelle, pour parer aux difficultés qu'elle créait aux habitants de la ferme, que celle-ci possédait un barquot. Mais ce barquot, c'est à mon plaisir tout d'abord qu'il devait servir, et c'est en songeant à mon amusement que Gaspard en avait conçu la pensée.

Un jour qu'il m'avait surpris, à la lisière du bois, en contemplation devant le lac artificiel qui s'étendait à mes pieds, il m'avait dit, de sa grosse voix bonne enfant et gouailleuse:

— C'est-y donc que vous auriez envie de naviguer là-dessus, monsieur Pierre?

— Naviguer là-dessus! je crois certes bien, mais comment?

— Ne vous inquiétez pas, avait ajouté Gaspard pressentant mon interrogation, et revenez dimanche prochain. Je ne vous dis que ça.

Ah! si jamais semaine me parut longue!... Le dimanche arriva cependant. Au petit jour, sous un ciel brumeux et froid de novembre, je me mis en route, et, trois quarts d'heure après, les yeux brillants d'impatience et de plaisir, les joues rouges d'avoir marché vite, je poussai le portail de la Grange. Gaspard, la tête couverte d'une espèce de bonnet qu'il s'était confectionné avec le fond d'un vieux chapeau de feutre, les jambes à l'aise dans son large pantalon de velours à côtes, et le torse sanglé dans une vareuse de laine brune — ce qu'il appelait sa petite tenue — se promenait dans sa cour, visitant ses charrues et ses terres en m'attendant.

— C'est moi, monsieur Ferriot, criai-je gaiement: un vilain temps, hein?

— Mais non, mais non, monsieur Pierre, ne croyez donc pas ça.

Le fermier, qui avait sa vieille pipe à la bouche, tira une dernière bouffée, secoua la cendre sur le brancard d'une charrette et vint à moi. Il avait un air mystérieux qui m'intriguait. Sans ajouter un mot, il me prit par la main, me fit traverser le petit bois de pins à longues enjambées, et, parvenus au bord de la belle nappe d'eau qui s'étendait immense et silencieuse sous le brouillard, il me désigna d'un geste large quelque chose d'énorme et de sombre qui reposait là, immobile sur l'eau stagnante, dans un sommeil inquiétant de fauve à l'attache avec la lourde chaîne qui pendait de ses flancs et s'en allait s'accrocher à l'un des arbres. C'était le barquot. Et ce bateau était l'œuvre de Gaspard qui, en une semaine, l'avait bâti de toutes pièces: troncs d'arbres, vieille ferraille, plaques de fer ou de tôle, tout lui avait été bon, et c'était merveille de voir le parti qu'avait su tirer l'industrieux paysan de matériaux de rebut, récoltés çà et là au petit bonheur.

Oh! pas luxueuse l'embarcation, et qui ne devait pas être commode à manœuvrer. Trois ou quatre poutrelles à peine équarries et reliées entr'elles par autant de traverses en formaient le fond qui, s'arrondissant un peu à l'avant, se terminait carrément à l'arrière; comme bordages deux hautes et épaisses planches, sur lesquelles trois autres plus petites étaient jetées en travers en guise de bancs; et, pour conduire tout cela, une paire de lourds avirons maintenus contre une cheville par un anneau en cordages.

— Eh ben! qué que vous dites de ça? fit Gaspard quand il jugea que j'avais assez admiré.

Puis, se faisant de ses deux larges mains un porte-voix, et se tournant du côté de la ferme :

— Ohé! la mère Annette, et toi, gamine, avance à l'ordre!

La mère Annette parut bientôt, précédée de la petite Jeanne, toutes deux accompagnées à à leur départ de la ferme par les aboiements désespérés de La Brie, un personnage dont je n'ai pas encore parlé, tout noir, avec des yeux de feu dans une touffe de poils ébouriffés; La Brie, le seul gardien de la Grange en l'absence de ses maîtres, et qui, hurlant, se secouant, tirant sur sa chaîne, finit par rentrer dans sa niche en exhalant un dernier sanglot.

Une fois réunis, je sautai le premier dans le bateau, qui n'eut même pas une oscillation, puis je tendis les bras à Jeanne, je tendis la main à Annette et tant bien que mal nous nous installâmes. Gaspard alors détacha l'embarcation, enjamba le bord et, debout, saisissant les avirons dont les extrémités s'enlevèrent d'un seul coup sous sa forte poigne, il commença de ramer. Et, comme si le ciel avait projeté d'être de la fête, voici que l'affreux brouillard du matin s'éleva, s'éclaira et disparut comme par enchantement, fondu en une de ces brumes lumineuses qu'on dirait pétries de rayons de soleil. Peu à peu la brume elle-même se dilata, s'étira, s'amincit au point de n'être plus qu'une gaze argentée flottant très haut sur nos têtes. L'air était doux, et dans les branches dénudées des saules de la prairie toute une envolée d'oiseaux se poursuivait avec des cris, s'imaginant sans doute un retour du printemps.

J'avais pris place à l'arrière, sur une sorte de plancher d'où je laissais traîner dans l'eau une canne en guise de gouvernail. En face de moi, assises l'une contre l'autre sur un des bancs, Annette et Jeanne me regardaient silencieuses et ravies, tandis que je tenais moi-même les yeux fixés sur la haute stature de Gaspard qui, les deux bras arrondis sur les rames, se balançait au-dessus du groupe en des mouvements doux et rythmiques. Et dans ma cervelle de collégien, des idées folles, des comparaisons classiques, surgissaient, amenant le rire à mes lèvres. Ohé! la barque à Caron!...

Dieu sait pourtant que notre embarcation n'y ressemblait guère et que rien chez Gaspard ne rappelait le vieux nautonier des enfers promenant les âmes plaintives sur le noir Achéron.

La belle et bonne matinée! Gaspard, de temps à autre, et sans cesser de ramer, retournait la tête pour se rendre compte de la direction à donner, et quand une rangée de saules se présentait, indiquant les limites d'un fossé, il fallait voir avec quelle adresse, sans que le bateau en éprouvât la moindre secousse il virait tantôt à droite, tantôt à gauche, évitant tout heurt et filant comme un poisson entre deux arbres. J'ouvrais alors de grands yeux et j'admirais comme la lourde et grossière machine obéissait passivement, craintivement pour ainsi dire, aux moindres volontés de son pilote.

Cependant le bois de pins s'éloignait de plus en plus, et c'était à peine maintenant si, à travers ses fûts grêles et largement espacés, nous distinguions la masse grise de la ferme. Nous approchions de la Saône, dont la digue, haute de trois mètres à l'ordinaire, ne formait plus à ce moment qu'un étroit ruban de verdure, une sorte de long piédestal d'où s'élevaient dans le ciel, sur une ligne régulière, les colonnes rugueuses des peupliers. Gaspard s'arrêta de ramer.

— Eh bien! les enfants, nous retournons?

— Non, non, pas encore.

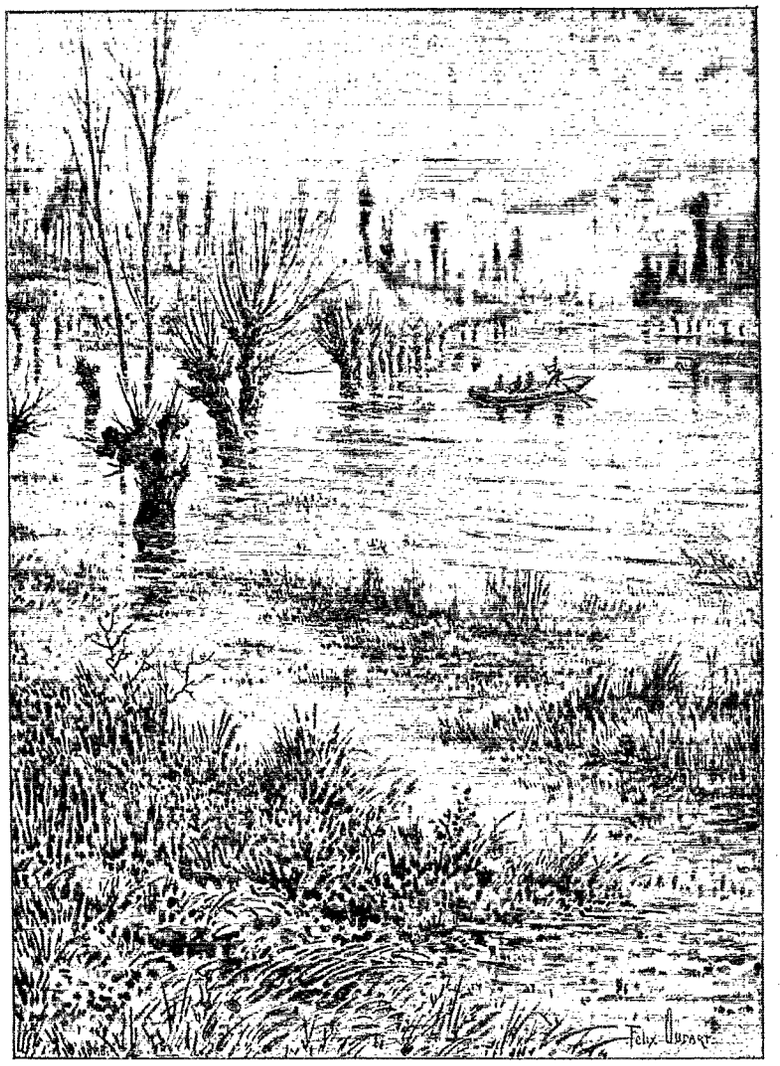
Rentrer! avec un temps pareil! un soleil qui avait envoyé déjà un rayon en éclaireur et qui promettait d'un moment à l'autre de tout illuminer! La petite Jeanne déclara d'une voix ferme que le retour en un pareil moment était impossible.

— Alors, mes agneaux, suivons la Saône et poussons du côté d'Anse.

— C'est cela, Monsieur Ferriot, du côté d'Anse.

Anse, un gros village, presque une petite ville,

que l'on devinait au loin sur la droite, cachée dans un fouillis d'arbre émergeant comme une oasis du désert qui l'environnait. C'était aussi le chef-lieu de canton dont dépendait la Grange-Ferriot ; il avait donc tous les droits à notre première visite.



Gaspard, de temps à autre, retournait la tête...

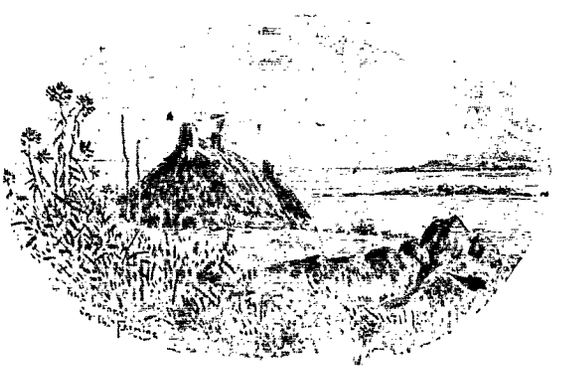
En avant donc ! et à droite conversion !

Et de nouveau, le clapotis musical des rames battant l'eau accompagna le glissement léger de la barque. La buée dorée qui nous cachait le ciel avait fondu tout à fait et nous avançions maintenant dans une aveuglante lumière de plein soleil, entourés, enveloppés d'un air vibrant où passaient des souffles tièdes qui nous forcèrent à déposer bien vite en un coin de l'embarcation cache-nez, fichus et manteaux.

Depuis combien de temps naviguions-nous ainsi, je ne saurais le dire, mais nous avions fait bien du chemin sans y penser, car une violente secousse nous tira tout à coup de notre rêve, en nous arrachant un petit cri d'effroi auquel fit écho un juron énergique de Gaspard. Lui aussi, le rude et peu sentimental paysan, s'était laissé endormir en une songerie vague où le monotone va-et-vient de ses deux bras sur le haut des rames, le balancement cadencé de son corps, se continuaient avec la régularité et l'inconscience d'une machine tandis que sa pensée errait au loin. Où ? Sans doute dans le ciel infini des souvenirs de jeunesse, peut-être dans ces mystérieuses solitudes du désert africain où il avait fait campagne, dans ces bordjs brûlants où il avait tenu garnison ; à moins qu'elle ne flottât ici tout près, devant lui, au-dessus de ces deux têtes d'Annette et de Jeanne, toujours silencieuses et pensives. Le réveil avait été brusque. Nous étions immobilisés maintenant devant la chaussée élevée qui, aboutissant de la Saône à la ville d'Anse, avait arrêté de ce côté-là l'inondation. Nous étions arrivés ainsi brusquement à la limite de notre promenade, il ne nous restait plus qu'à virer de bord et à mettre le cap sur la Grange-Ferriot.

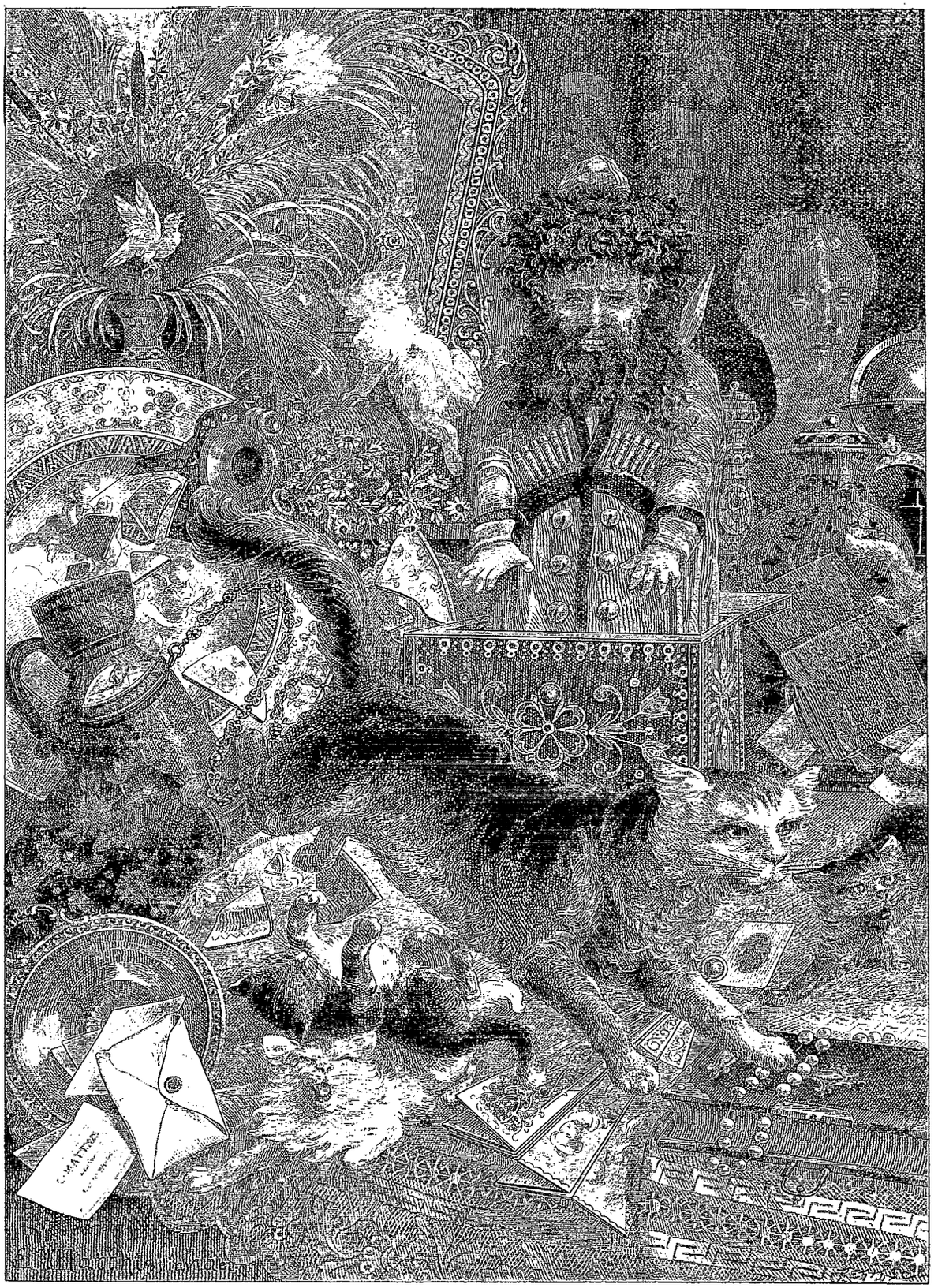
Le retour fut aussi bruyant que l'aller avait été silencieux. Sous le soleil qui nous aveuglait de sa lumière, qui nous versait sa chaleur et sa gaîté, c'était devenu pour nous, éveillés de notre torpeur, un besoin de rire et de faire du bruit. Seule, la douce Annette gardait son sérieux d'épouse craintive et de mère attentive. Mais la petite Jeanne ne s'en laissait plus imposer par la présence du « monsieur de la ville ». Elle allait, elle allait ! Et voilà que, tout à coup, par là-dessus, une voix triste et grave s'éleva, grandit, se répandit en modulations d'un charme étrange. Je levai la tête, surpris. J'avais entendu bien souvent Gaspard chantonner en se rendant aux champs, ou jeter à pleine voix un couplet quand un verre de bon vin l'avait mis de bonne humeur, mais jamais avec cet accent de douceur infinie qu'il y mettait à cette heure.

(*A suivre.*) J. SIGAUX.



UNE DÉROUTE

Nos lecteurs, sans doute, se rappellent les renseignements que le *Magasin Pittoresque* a donnés sur les procédés chimiques de gravure (1). Une composition de M. Matthis, reproduite par les



UNE DÉROUTE. — Dessin à la plume de Matthis.

procédés en question, accompagnait notre article. Elle représentait une famille de chats s'ébattant, avec une coupable insouciance, dans le cabinet, encombré de curiosités, d'un vieux collectionneur.

(1) Voir année courante page 209.

Sous l'œil de la mère chatte, en extase devant les folles gambades et les souples mouvements de ses jeunes fils, un chaton noir exerce ses griffes naissantes sur la chaîne délicatement ciselée d'une montre Louis XVI, un chaton blanc escalade une vieille tapisserie pendue à la muraille et met à mal, au courant de l'ascension, les figures des personnages, les trois autres examinent curieusement un coffret, dont le cuir, gaufré au fer chaud, est orné d'arabesques dorées.

Un désastre était à prévoir : il n'a pas tardé à se produire. M. Matthis, dans le dessin que nous reproduisons aujourd'hui, en a spirituellement retracé les affreuses conséquences. En pressant du bout de sa patte un bouton de métal luisant incrusté dans la rosace qui décore la partie antérieure du coffret, le chaton blanc a mis un ressort en mouvement, et brusquement le coffret s'est ouvert ; il en a jailli une effroyable figure de Cosaque moustachu et barbu, dont la bouche esquisse le plus effrayant des rictus.

La mère et les fils ont frémi : dans un accès d'inexprimable terreur, ils ont fui, renversant, dans leur agitation insensée, les bibelots précieux, les cristaux, les livres rares, les faïences.

Lancée à toute volée, la montre Louis XVI a frappé en pleine poitrine une cruche en grès allemand de la Renaissance. Perdant l'équilibre, la cruche s'est abattue sur le vase le plus proche et l'a précipité en morceaux sur le sol. De la tapisserie à laquelle il s'était accroché, le chaton blanc a dégringolé sur une jarre qu'il a naturellement renversé ; la jarre, en se renversant, a frappé d'un formidable coup de bélier le rebord d'un grand plat de majolique italienne et il y a fait une profonde échancrure. Il n'est pas jusqu'à la coupe en porcelaine de Chine où M. le baron met ses lettres, que la mère-chatte, en fuyant, n'ait projetée comme une catapulte sur le sol. Les dentelles en vieux point d'Alençon, les guipures dont la table est recouverte, ont reçu, avec de furieux coups de griffes, d'irréparables atouts.

Pauvre chatte ! Ton irréflexion coûtera cher à M. le baron, et M. le baron, en rentrant, ne se contentera pas de pousser des cris d'épouvante. Il empoignera sa canne, il appellera à grands cris ses valets. Toute la maisonnée courra sus aux coupables. Adieu les friandises, les gâteries, les jattes débordant d'un lait pur, les caresses. On vous pourchassera, chatte ma mie, de chambre en chambre et d'étage en étage ; on vous expulsera, vous et vos rejetons, du château. Si vous n'essuyez pas, en partant, de coups de fusil, vous vous estimerez encore bien heureux. Détalez, et, si vous retrouvez jamais un logis où l'on vous admette à l'état de commensaux, soyez sages !

YVES MASSON.

CROQUIS DES QUATRE SAISONS

LA SAMPE

Quand j'arrivai, le mois dernier, à Carteret, on était en pleine marée d'équinoxe. Carteret est un petit port du département de la Manche, où s'abrite une demi-douzaine de barques de pêcheurs. Un ruisseau s'y déverse, le Gerfleur, dont l'embouchure se prolonge en chenal. Le chenal, sous les flots grossis qui s'y précipitaient par rangs écumeux, offrait ce phénomène d'un fleuve qui remonterait furieusement vers sa source, allant visiter au loin les campagnes étonnées, y découpant des golfes, des presqu'îles de verdure, pour refluer bientôt vers la mer avec la rapidité du Rhône sous les murs d'Avignon.

En marée, c'est le deuxième jour, le fort de l'eau, où le flux et le reflux se font le plus vivement sentir. C'est aussi ce jour-là que les gens de la côte choisissent de préférence pour aller à la pêche. On organise des parties.

Ceux de Carteret vont sur le rocher qui s'étend sous les dunes de Barneville. A mer basse, ce rocher découvre sur une longueur d'au moins trois kilomètres. De loin, on dirait d'une vaste lande fauve, dentelée d'écume. Si l'on y pénètre, on voit qu'elle est coupée presque régulièrement par deux sortes de routes bordées de roches, qui descendent parallèlement vers la mer. Ces routes, à peu près de même largeur, portent des noms différents. Les unes, à fond de sable et complètement à sec, s'appellent des « Charrières ». Les autres, pleines d'herbes et d'eaux vives, s'appellent des « Herbiers ». Le rocher de Barneville est le rendez-vous non seulement des gens de Carteret — pêcheurs d'étrilles et dénicheurs de congres — mais encore de tous les villages environnants, et vous pouvez penser qu'en marée d'équinoxe il ne manque pas de visiteurs.

Donc, hier matin, 22 septembre — comme j'étais venu là, tout seul de mon côté pour voir la basse mer — je m'engageai dans une charrière, dont le sable tassé et parfaitement uni offrait à mon pied hésitant toute la sécurité d'une allée. Et jamais allée de parc ne fut mieux ratissée. Elle se prolongeait, blanche et déserte, jusqu'au bord du flot qui la fermait, tout au fond, d'un trait bleu, et j'étais sans aucun doute le premier à la descendre, car nul être vivant ne l'avait encore marquée de son empreinte. A droite et à gauche, la roche noire dressait sa muraille humide, tatouée à sa base de patelles et de vignots et d'où les varechs pendaient en gerbes fauves et ruisselantes. Des coquilles blanchies gisaient, çà et là, sur le sable. Du bout de ma canne je retournai un crabe et, comme il ne bougeait pas, je le ramassai. Corps et pattes, il était parfaitement vide. Un peu plus loin, j'en ramassai un autre. Il était dans le même état que le premier. A mesure que j'avançais, ils devenaient plus nombreux. Cela faisait une traînée. Il y en avait

de petits et de gros — des étrilles, des houvelins, des clopoings — un ossuaire.

— Attendez! cria une voix au-dessus de ma tête, tout-à-l'heure nous allons rire.

Et, levant les yeux, j'aperçus sur le haut d'une roche Jean Giot, du hameau des Rivières — une vieille connaissance.

— C'est une Sampe, me dit-il en dégringolant dans la charrière; je sais où elle est; l'année dernière, il y avait un homard, c'est moi qui l'ai pris; mais le trou est profond, nous ne serons pas trop de deux pour l'en déloger.

Jean Giot est un vieux pêcheur qui connaît son rocher sur le bout du doigt. Il va droit aux bons coins, laissant aux amateurs le menu fretin. La hotte sur le dos, il était armé d'une longue perche ferrée d'un harpon.

— Tenez, me dit-il après que nous eûmes fait quelques pas, elle est là.

Et relevant une poignée de varechs :

— Regardez!

Dans un creux de roche et à deux pieds environ du sol, j'aperçus un trou parfaitement rond, ouvert comme la gueule d'un canon et de la circonférence à peu près d'un boulet de quatre. Les bords en étaient pétris d'argile gluante et maçonnés d'écailles; on y sentait le travail et la volonté. Je regardai de plus près. Dans le noir du trou veillaient deux gros yeux ternes, d'une fixité effrayante.

— Attention! me dit Jean Giot, voilà la mer qui remonte, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et balançant son harpon à deux bras, il le plongea dans l'orifice béant.

— Ah! la mâtine! cria-t-il en tirant de toute sa force; elle doit être belle!

Un liquide noirâtre jaillit du trou, mais rien ne céda.

— A nous deux! prêtez-moi la main! me souffla Jean Giot; si je la lâche nous ne l'aurons qu'en morceaux.

A nous deux nous tirâmes.

Sous notre double effort, la maçonnerie vola brusquement en éclats, et du même coup je vis se tordre au bout de la perche comme un effroyable nœud de serpents.

C'était la Sampe.

La Sampe était une pieuvre.

Elle était bien crochetée. Le harpon lui traversait le corps. Jean Giot ouvrit son couteau et, comme elle lui lançait un de ses bras sur le cou, d'un tour de main il lui fit l'opération qui réussit si bien à Gilliatt de la Roche-Douve. La bête se vida. Giot la retourna comme une poche et, rapidement, se mit en devoir de lui trancher les tentacules. Il y en avait huit, d'un brun rougeâtre et d'inégale longueur. Les deux plus grands mesuraient bien trois pieds. Giot les coupa par tronçons et fourra le tout dans sa hotte. Il en avait une charge.

— Voilà de la « boëte » pour cette nuit, me dit-il en me quittant. Vous aurez demain un beau poisson; vous pouvez compter dessus : c'est moi qui vous le porterai.

CHARLES FRÉMINE.

LA FONTAINE MONUMENTALE DE CHICAGO

L'Exposition universelle de Chicago, qui s'ouvrira dans les premiers mois de l'année 1893, promet d'être un véritable événement. Les renseignements qu'on publie ici et là sur les préparatifs auxquels donne lieu cette énorme manifestation artistique et industrielle, semblent appartenir au domaine du merveilleux. Toutefois, si imprévues que soient les proportions de cette exposition géante, il convient de reconnaître que le Nouveau-Monde n'a pas dédaigné, pour arriver au résultat rêvé, de s'inspirer intimement des riches expériences de l'Ancien Monde. Déjà, le *Magasin Pittoresque*, dans l'un de ses précédents numéros (1), entretenait ses lecteurs du Panorama des Alpes que trois artistes distingués ont exécuté à Paris pour l'Exposition universelle de Chicago. Voici un autre exemple d'une admirable œuvre d'art, destinée à la même Exposition, et où la part qui revient à notre civilisation n'est pas moins importante.

En effet, bien que M. Mac Monnies, l'auteur de la fontaine monumentale, dont nos gravures représentent l'une, la vue générale, et l'autre, l'un des détails les plus remarquables, soit par sa naissance, un américain authentique, il n'est pas moins indiscutable que c'est à l'école de nos maîtres qu'il est venu se former, et que c'est à Paris même qu'il a non seulement conçu le plan de son monument, mais aussi exécuté les radieuses jeunes femmes qui, au moyen de leurs longues rames, semblent faire glisser sur l'onde l'énorme vaisseau de la République américaine. Ne peut-on donc pas espérer — puisque c'est à Paris que M. Mac Monnies a appris son art, qu'il s'est inspiré, qu'il a trouvé les modèles pour ses délicieux personnages féminins, qu'il les a sculptés l'un après l'autre, qu'il a su les grouper harmonieusement — qu'ils emporteront, de l'autre côté de l'Océan, quelque chose de la France où ils ont été réalisés, et qu'ils témoigneront noblement, à la place d'honneur de la grande exposition colombienne, de l'influence prépondérante de notre génie artistique, qui, directement ou indirectement, se manifeste dans le monde entier?

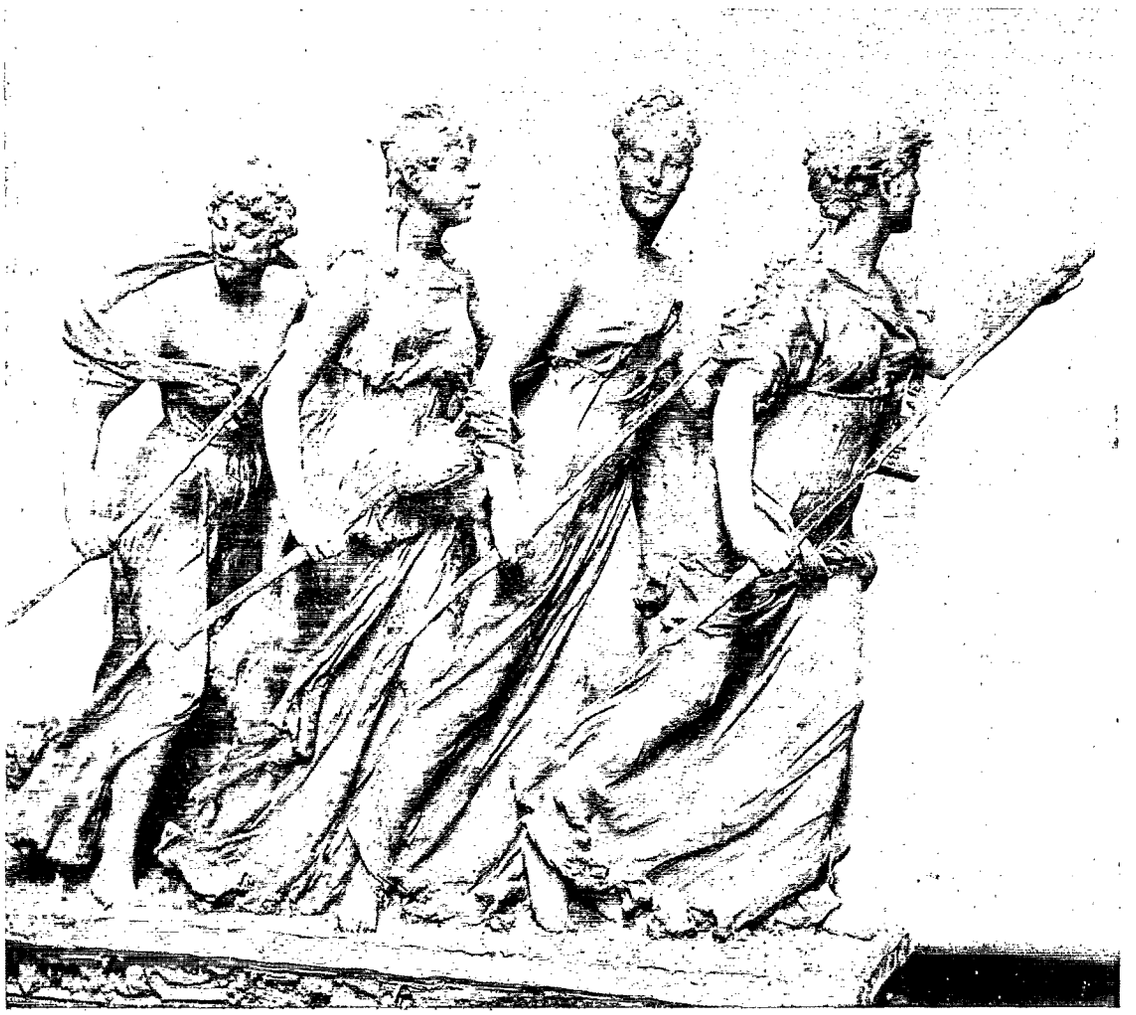
Ainsi qu'on le voit par notre gravure principale, la fontaine monumentale du jeune sculpteur américain affecte la forme générale d'une galère. Sur la proue une femme symbolise la Renommée : d'une main elle tend une couronne, dans l'autre elle tient la trompette allégorique.

(1) Voir année courante page 158.

Elle s'élance en avant, d'un mouvement impétueux, et le vent tord derrière elle l'étoffe légère de sa longue et flottante tunique.

Au sommet du haut piédestal qui domine le monument, la République des États-Unis est représentée par une autre personne, qui, coiffée du bonnet phrygien, s'appuie énergiquement sur le dossier de la chaise pompéienne où elle est assise. Fière et superbe, elle redresse son torse mince. Ses pieds sont posés sur un globe. Une flamme jaillit de la lance qu'elle a dans sa main gauche.

Sur le gaillard d'arrière, le Temps tient la barre et, tout autour du navire, dans l'eau du bassin, des sirènes et des amours lui font un cortège gracieux. En avant, au-dessus d'une cascade de 6 mètres qui tombe dans le canal, quatre paires de chevaux marins se cabrent sous les coups de leurs intrépides cavaliers. L'ensemble de l'œuvre est complété par deux hautes co-



La Fontaine monumentale de Chicago. — Fragment.

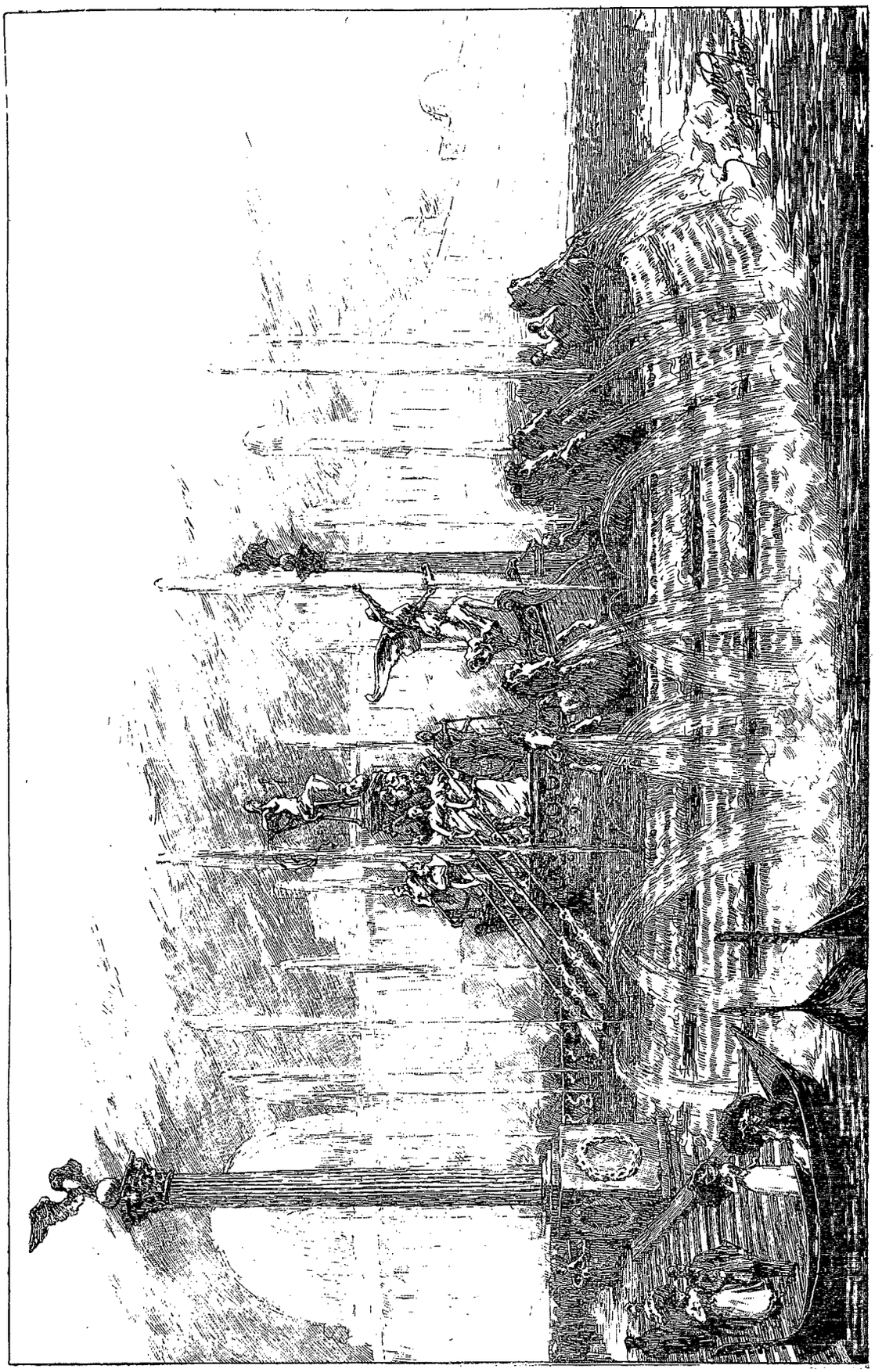
lonnes, dont le fût cannelé est surmonté d'aigles aux ailes déployées.

Mais si, incontestablement, la fontaine monumentale de Chicago produit un effet général grandiose, ce qui, en elle, séduira surtout les esprits délicats, ce sont les deux rangées de *rameuses* qu'on aperçoit le long des flancs du navire. L'une de nos gravures reproduit le plus exquis de ces deux groupes, et il faut reconnaître qu'il atteste un véritable talent.

Ces jeunes femmes destinées à symboliser la Poésie, les Arts, les Sciences, l'Industrie, le Commerce et l'Agriculture, tiennent à la main de longues rames à l'antique. Leur attitude, leur geste, leur grâce même, sont variés avec un art merveilleux. Animées d'une vie intense et charmante, c'est en souriant qu'elles appuient sur leurs avirons et qu'elles poussent le navire vers sa destinée. M. Mac Monnies a réalisé de la sorte une œuvre personnelle, d'un arrangement tout à fait nouveau, et qui lui fait grand honneur.

Qu'on se représente maintenant la fontaine de Chicago dans ses dimensions définitives : la Renommée qui se trouve à l'avant du navire, n'a pas moins de cinq mètres de hauteur, les huit rameuses ont environ trois mètres cinquante, enfin, la République américaine, assise sur sa chaise pompéienne, a quatre mètres cinquante. Le monument entier est naturellement en proportion avec ces prodigieuses statures.

Le jeune sculpteur américain, à qui sa patrie a eu l'heureuse idée de commander cette belle œuvre, est âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il arrivait naguère à Paris, sans savoir un mot de



LA FONTAINE MONUMENTALE DE CHICAGO, par M. Mac Monnies, statuaire. — Vue d'ensemble.

français et presque sans fortune. D'une taille extraordinairement élevée, mais d'une maigreur non moins extraordinaire, il se présentait avec courage à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Là,

lorsque les rires que son étrange silhouette avaient suscités, dès son entrée, se furent calmés, il se mettait au travail énergiquement. Son éminent professeur, M. Falguière, ne lui ménageait d'ailleurs pas ses plus constants encouragements. Deux ans plus tard, il quittait l'Ecole. Il se sentait assez fort pour se lancer dans les hasards de la laborieuse existence artistique. Il eut raison, car bientôt un de ses riches compatriotes lui commandait une fontaine, qu'il exécutait, et qui obtenait, en Amérique, un très grand succès. En 1890, M. Mac Monnies obtenait au salon des Champs-Elysées, pour une statue qu'il y avait exposée, une médaille qui consacrait sa jeune célébrité.

Enfin, lorsqu'il élabora le plan de l'Exposition colombienne, le comité d'organisation décida de confier à M. Mac Monnies le soin de faire cette fontaine monumentale, dont la place est au pied du dôme central, à l'entrée d'un canal d'un kilomètre de longueur qui aboutit au lac Michigan.

Le 12 octobre 1892, pour l'anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, l'effigie de l'œuvre de M. Mac Monnies, qui sera fondue, il convient de le dire, de l'autre côté de l'Océan, a été solennellement inaugurée.

EDOUARD ROLLET.

RAMEURS FRANÇAIS ET ANGLAIS

Parmi les réformes les plus intéressantes et les plus utiles qui se sont produites depuis quelques années, il en est une dont les résultats sont excellents, c'est la réforme de l'éducation physique en France. Conçue avec enthousiasme, dirigée par des hommes éminents et convaincus, tels que MM. Jules Simon, Berthelot, Paschal Grousset et le baron Pierre de Coubertin, elle s'est, dès l'origine, acquis toutes les sympathies et tous les dévouements. On peut dire qu'à l'heure actuelle il n'est personne en France qui n'ait le sentiment qu'on a trop longtemps sacrifié le développement musculaire de la jeunesse à son développement intellectuel, et qui ne juge opportune la soudaine réaction à laquelle nous venons d'assister.

Grâce au zèle des innombrables associations athlétiques qui, peu à peu, se sont formées dans tous les lycées de la France, sous l'énergique impulsion des personnalités que nous venons de nommer et de leurs collaborateurs, on peut affirmer que, maintenant, la cause de l'éducation physique est définitivement gagnée. On peut l'affirmer d'autant mieux, que nous avons, pour en juger ainsi, un criterium infaillible : ce sont les politesses que nos jeunes voisins les Anglais — qui eux, n'ont jamais cessé de s'adonner passionnément à tous les exercices du corps — font quotidiennement à nos naissantes sociétés sportives.

Depuis longtemps, en effet, les clubs anglais ne considéraient plus la France comme une nation belligérante — si nous pouvons nous exprimer de la sorte. Persuadés, à bon droit, qu'ils ne trouveraient chez nous aucun adversaire digne d'eux, ils s'abstenaient de traverser la Manche, et de venir décrocher, sur cette partie du continent que nous occupons, des lauriers sans gloire. Une telle prévention existait même de l'autre côté du détroit que quelques-unes des sociétés athlétiques d'Angleterre interdisent formellement à l'heure actuelle encore, à leurs adhérents, de concourir en France, sous peine de disqualification, c'est-à-dire sous peine de se voir interdire tout accès aux concours anglais.

Un événement dont, ici, nous ne saurions par quels termes exacts expliquer l'importance aux yeux de nos voisins, a, soudain, modifié cette hautaine attitude : c'est la victoire qu'une équipe française de huit rameurs a remportée en Seine, le 6 octobre 1892, contre la meilleure équipe — l'équipe n° 1 — d'une célèbre société de canotage, le *Rowing Club*, de Londres.

Rien, réellement, ne donnera une idée, même approximative, d'une telle victoire. Défié par l'*Union française des Sports athlétiques*, le *Rowing Club* de Londres, connaissant le mépris où nous étions réputés tenir le canotage et les autres jeux physiques, pensait sans doute, en acceptant la lutte qui lui avait été offerte, avoir aisément raison de son téméraire adversaire. Il n'en a pas été ainsi, tout au contraire, et sa défaite l'a surpris d'autant plus qu'il y avait un précédent : une société anglaise de *foot ball* étant venue à Paris dans le cours de cette même année, appelée par notre jeunesse athlétique scolaire, avait triomphé presque sans aucune difficulté.

C'est, comme nous le disions, le 6 octobre, sur la Seine, entre Andrésy et Carrières-sous-Poissy qu'a eu lieu cette joute mémorable. A trois heures quarante minutes après midi, par un temps pluvieux et désagréable, qui faisait dire gaiment le lendemain, à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin, que ses compatriotes avaient apporté avec eux leur climat habituel, le signal du départ était donné aux deux embarcations. On connaît ces frêles *outriggers*, construits généralement en acajou très mince ou même en tôle et qui semblent de longues aiguilles brunes ou rouge foncé. L'embarcation anglaise ne mesurait pas moins de 18 mètres de l'avant au gouvernail. Les dimensions de l'embarcation française étaient à peine inférieurs : 17 mètres 50 centimètres. Sur chacune d'elles avaient pris place les huit rameurs et le barreur. Les Anglais, dont l'attitude correcte, dont l'élégance un peu froide faisaient l'admiration de tous les spectateurs, étaient en général, chose curieuse, de taille et de poids inférieurs aux Français. Jusqu'à présent, en effet, et spécialement dans le match de foot-ball qui a eu lieu à Paris, et auquel nous faisions allusion, on observait que nos compatriotes étaient d'une

taille sensiblement plus petite que leurs rivaux d'outre-Manche. Il faut avouer, pour tout dire, que les rameurs anglais, fort bien disciplinés, semblaient devoir vaincre sans trop de peine l'équipe française, beaucoup moins homogène.

Mais, dès le signal du départ, celle-ci, en quelques coups de rames très lents et très allongés, filait avec une vertigineuse rapidité et gagnait, sur sa concurrente, une longueur d'embarcation, soit environ 18 mètres. Le trajet à fournir était de 3,200 mètres. L'équipe française donnait environ 37 à 38 coups de rames à la minute, tandis que l'équipe anglaise en donnait 40 à 41. Penchés sur leurs avirons, laissant le moins de prise possible au vent, les seize rameurs faisaient glisser leurs étroites embarcations avec une incomparable vélocité. De plus en plus, l'*outrigger* français dépassait son rival. A la fin du deuxième kilomètre, plus de 35 mètres les séparaient. C'est alors que la lutte devint extraordinairement passionnante. Entraînés par le chef de nage — le rameur de l'extrême arrière — les Anglais font, ce qu'on appelle en argot de canotier, un « enlevage » — un enlevage, d'ailleurs, formidable! Les spectateurs placés sur les bateaux à vapeur qui suivent la course, voient la double série de leurs rames se lever et s'abaisser rapidement. A cet enlevage, les Français se contentent de répondre en appuyant davantage : ils ne donnent plus, en effet, que 33 ou 34 coups de rame à la minute, cependant que leurs concurrents sont restés au chiffre relativement élevé de 37 ou 38. Et c'est au milieu d'indescriptibles hourrahs que l'embarcation française arrive première, dépassant sa rivale de plus d'une longueur et demie, soit de près de trente mètres!

Telles sont les simples péripéties de cette lutte, dont le passionnant intérêt échappe à toute description. Elle a eu, nous l'avons dit, un retentissement considérable. Si nous exceptons le sport hippique — lequel, à la vérité, n'est un exercice physique qu'à l'usage des chevaux — et quelques joutes internationales de vélocipédistes ou de football, il nous faut remonter jusqu'à l'année 1867 pour trouver un précédent au match de l'*Union française des sports athlétiques* et du *Rowing-Club* de Londres. La victoire de l'*Union* est d'autant plus importante que personne n'y comptait, elle moins encore que son redoutable concurrent.

Aussi, peut-on dire qu'en remettant en honneur parmi nos compatriotes le goût des exercices musculaires, les hommes éminents que nous avons cités ont accompli une œuvre doublement utile. Non seulement ils ont réussi à décupler l'énergie et la force de résistance de la jeune génération, non seulement ils lui enseignent à avoir une complète confiance en elle-même, non seulement ils développent chez elle cet admirable esprit de discipline qui a fait des Anglais les maîtres, jusqu'à présent incontestés, des exercices du corps, mais en outre, dans une certaine mesure, ils contribuent à nous rendre l'estime de nos voisins; ils leur montrent qu'ils trouveront désormais parmi nous des adversaires, courtois d'ailleurs et pacifiques, dignes de se mesurer avec la vieille réputation britannique. Il y a là comme le germe d'une heureuse transformation

J. Bernard.

L'AZOTE DE L'AIR ET LES VÉGÉTAUX

La vie de l'homme est intimement liée à la vie des végétaux.

Nos aliments sont empruntés aux végétaux : directement, sous la forme de graines ou de fruits charnus, de feuilles, de racines ; indirectement, quand nous employons les végétaux pour nourrir les animaux qui servent à notre alimentation.

A moins de vivre comme les Esquimaux, de poisson, d'huile de phoque et de baleine, on ne voit guère comment on pourrait se passer de végétaux.

Sans le soleil, pas de végétation ; on peut donc dire que nous sommes non seulement *chauffés*, mais *nourris* par le soleil. C'est pourquoi l'adoration du soleil représente *la religion rationnelle des peuples primitifs*, suivant la judicieuse expression de M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Sous l'influence du soleil, la végétation emprunte à l'air une partie de ses éléments.

L'air (que les anciens regardaient comme un *corps simple* ou *élément*) est un mélange de deux *gaz* (corps semblables à l'air). Cent litres d'air contiennent 21 litres d'*oxygène* et 79 litres d'*azote*. Le premier entretient la respiration et la combustion : il rallume vivement une allumette qui ne présente plus qu'un point rouge. Le second possède des propriétés toutes différentes : au premier aspect, il ressemble à l'air ou à l'oxygène ; mais il éteint une allumette enflammée et aucun animal ne peut y vivre.

Il est nécessaire de rappeler qu'on appelle *gaz* (du mot *geiss, esprit*) tout corps qui ressemble à l'air : mais tous les gaz peuvent être amenés à l'état liquide (et même à l'état solide) quand on les comprime et qu'on les refroidit suffisamment. Cette grande découverte a été faite en 1877, par M. Cailletet, membre de l'Institut ; et peu de temps après à l'aide d'une différente, par M. Raoul Pictet.

Jusque dans ces dernières années, on croyait que l'azote était un gaz *inerte*, qui ne jouait aucun rôle actif dans dans la végétation : mais il a bien fallu se rendre à l'évidence des faits établis par de longues recherches scientifiques.

Il y a plus de trente ans, M. Georges Ville, l'éminent professeur du Muséum, l'ardent apôtre des engrais chimiques en France, avait démontré que l'azote de l'air est directement absorbé par les

végétaux ; mais il avait été vivement combattu par l'éminent agronome Boussingault qui avait rallié autour de lui la majorité des savants et des agriculteurs les plus instruits.

Par une longue série d'expériences d'une précision parfaite, M. Berthelot (dont le nom fait autorité dans le monde chimique) a parfaitement confirmé ce que M. Ville avait annoncé comme conséquence de ses propres travaux. Plusieurs chimistes et agronomes étrangers sont arrivés aux mêmes conclusions (MM. Hellriegel et Wilforth, etc.).

Pour bien comprendre cette importante question du rôle de l'azote atmosphérique dans la végétation, il est nécessaire de savoir ce qu'on entend par l'*azote libre*, l'*azote ammoniacal*, l'*azote nitrique* et l'*azote organique*

Le premier, c'est l'azote de l'air, qui est simplement mélangé à l'oxygène. Il a, sur les deux autres, l'énorme avantage de ne rien coûter. Mais cet avantage serait absolument nul, si l'azote de l'air était inerte : ce qui n'est pas vrai, heureusement pour nous.

L'*azote ammoniacal* c'est l'azote combiné avec l'hydrogène, tel qu'on le trouve dans l'*ammoniaque ordinaire* (*alcali volatil*), qui représente de l'ammoniaque en solution dans l'eau. Cette ammoniaque est une *base*, qui se combine avec les acides : avec l'acide sulfurique, elle donne le *sulfate d'ammoniaque*, si employé comme engrais et contenant 21 0/0 d'azote ammoniacal ; avec l'acide carbonique, on aurait le *carbonate d'ammoniaque*, dont les vapeurs sont employées comme engrais dans les serres, etc.

L'*azote nitrique*, c'est l'azote combiné avec l'oxygène (et non simplement *mélangé*, comme dans l'air). La principale combinaison d'azote et d'oxygène, c'est l'*acide nitrique* ou *azotique* (appelé encore quelquefois *eau-forte*). Cet acide se combine avec les bases et forme des *nitrates* ou *azotates* : *nitrate de potasse* (*nitre* ou *salpêtre*) ; *nitrate de soude* (*salpêtre du Chili*), qui nous arrive par quantités énormes et qu'on emploie pour la fabrication de l'acide nitrique et des nitrates, pour la fertilisation des terres, etc.

Quand on emploie l'azote comme engrais c'est presque toujours sous la forme d'azote ammoniacal ou d'azote nitrique ; il a, du reste, sous ces deux formes, à peu près la même valeur sur le marché des engrais. Exemple : on achète pour engrais 100 kilogrammes de sulfate d'ammoniaque (supposé pur) : cela représente 21 kilogrammes d'azote ammoniacal. Soit 100 kilogrammes de nitrate de soude (supposé pur) : ce poids contient environ 16 kilogrammes d'azote. On voit, d'après ces nombres, qu'à prix égal, il vaut mieux employer comme engrais le sulfate d'ammoniaque, puisqu'il est plus riche en azote.

(*A suivre.*) CH.-ER. GUIGNET.

Directeur des teintures aux manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais.

LES JEUX DU FOYER

JEU DE PATIENCE CHINOIS

Le dessin ci-contre représente un jeu de patience fort en usage dans les familles chinoises. C'est d'abord la boîte d'ivoire (fig. 1) sculpté qui le contient, puis le jeu lui-même, d'ivoire également. Quoique assez simple en apparence, il peut donner lieu à des combinaisons variées et de nature à exercer la curiosité des joueurs. Il s'agit seulement de reconstituer,

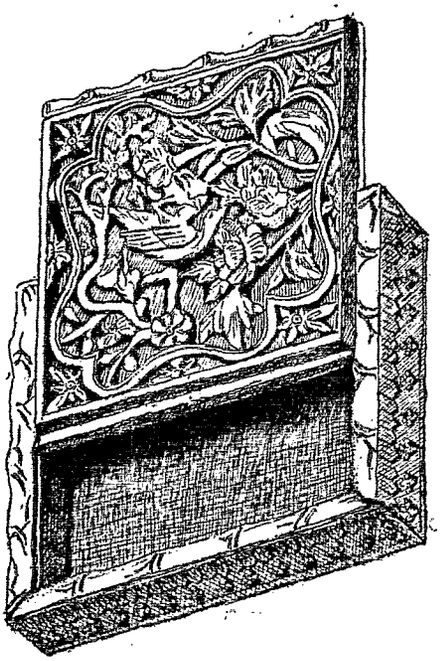


FIG. 1. — Boîte d'ivoire sculpté.

à l'aide des petites tablettes affectant diverses figures géométriques, triangles, parallélogrammes, etc., le carré parfait (fig. 2) qui les contient toutes. Dans le spécimen que nous donnons, ces figures sont peu nombreuses et leur réunion dans l'ordre cherché facile à obtenir. Mais il est aisé de comprendre qu'en augmentant les dimensions du carré



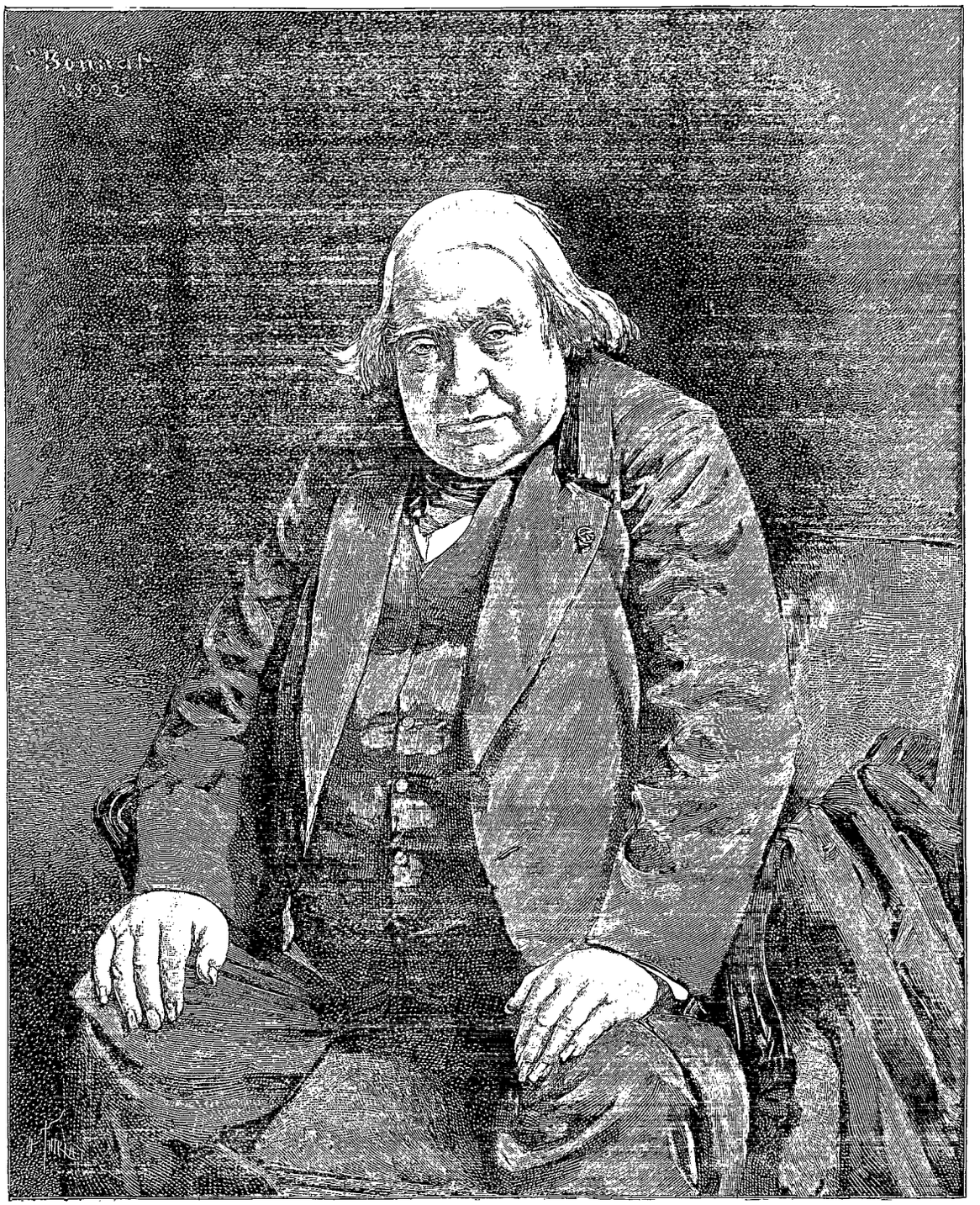
FIG. 2. — Tablettes d'ivoire sculpté formant le jeu de patience chinois.

ou du rectangle ou de tout autre figure à reconstituer, on peut augmenter aussi le nombre et la variété des découpures et exercer véritablement la patience des joueurs désireux de les assembler selon leur disposition primitive.

Il va sans dire qu'au lieu d'ivoire un morceau de carton qu'on découpera ingénieusement suffira pour improviser un jeu semblable.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

ERNEST RENAN



ERNEST RENAN. — Peinture de Bonnat. — Gravé par Thiriat.

Au dernier salon, M. Léon Bonnat exposait le portrait de Renan que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Cette œuvre complétait la galerie de figures illustres sorties du luxueux atelier de la rue de Bassano. Thiers y avait posé. Pasteur y est venu prendre cette attitude définitive dans laquelle il apparaîtra à l'avenir. Plus récemment, le duc d'Aumale s'y installait sur la table à modèle et, au cours des séances de pose, le hasard d'une conversation y décidait la célèbre rencontre du duc et de la princesse Mathilde.

Victor Hugo s'était offert au pinceau du maître. M. Bonnat en fit la figure si grave et si profondément réfléchie sous laquelle on reconstitue aisément les préoccupations intellectuelles du poète. Avec Renan, le peintre se trouvait en présence d'une physionomie plus complexe, d'une compréhension moins facile. Il le représenta simplement

dans sa posture familière. Avec une esthétique différente, Ingres avait un peu obéi à la même impulsion quand il exécuta le fameux portrait de Bertin. Les deux œuvres ont d'ailleurs plus d'une analogie : même corpulence du modèle, poses de même caractère, avec plus de placidité dans le tableau de M. Bonnat.

*

De la petite maison de Tréguier où Renan naquit le 27 février 1823, la route était longue et difficile pour parvenir au Panthéon, où il est question de le placer.

Tréguier est une petite ville remplie du bruit des cloches. Sous la protection de sa haute cathédrale s'y élèvent de tous côtés des monuments religieux. Les couvents y sont nombreux et leurs richesses artistiques des plus remarquables. La cathédrale, elle-même, possède un cloître; et ce cloître eut dans les préoccupations de Renan une place toute particulière. Enserrée en amphithéâtre entre le Bilio, une courte rivière, et le bras de mer qui forme son vaste port, la ville porte à son sommet les grands bâtiments de son petit séminaire. Toute sa vie est symbolisée par ce monument et par ces eaux : Tréguier produit des prêtres et des marins. Et sur ce coin de Bretagne plane, singulièrement lumineuse et vénérée, la légende de Saint-Yves dont le manoir natal est à deux pas de la ville et dont le tombeau se dresse au milieu de la cathédrale.

Le père de Renan était marin, le fils devint un élève du petit séminaire. Henriette Renan, sœur aînée de l'écrivain, avait pourvu à sa première éducation dans une école mixte qu'elle avait fondée, et, si on s'en rapporte au culte voué par le frère à sa sœur, l'influence de celle-ci dut agir fortement sur les études du jeune humaniste.

Dès les premières années il se signala comme une intelligence exceptionnelle, restée légendaire parmi ses camarades d'études. Ses succès le firent remarquer et le bruit en parvint jusqu'à l'abbé Dupanloup, directeur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. M. Dupanloup l'appela près de lui pour finir ses études dans son établissement avec bénéfice d'une bourse entière.

Renan avait seize ans quand il quitta Tréguier pour Paris. Il a raconté dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* l'extraordinaire impression que lui fit Paris, ses luttes contre la nostalgie auprès de compatriotes qui en mouraient. C'est là que se révéla sa tendance à la discussion en flagrante opposition avec la timidité qui l'éloignait des jeux de ses camarades et le zèle religieux qui le transportait.

Sa rhétorique terminée, la succursale de Saint-Sulpice à Issy le reçut. Là, sous la direction d'un savant compatriote, l'abbé Le Hir, il acquit les premières notions d'hébreu. La linguistique s'emparait de lui et, sous son influence, il inaugura son investigation à travers le dogme. A cette époque, sa sœur Henriette, devenue institutrice dans la famille du comte André Zamoyski, l'initia, par sa correspondance, à la philosophie allemande. Plus tard, quand il fut entré à Saint-Sulpice, elle lui fit tenir la philosophie de Hegel et, dès lors, les cours de haute théologie et de philosophie n'eurent plus de prise sur le doute qui pénétrait en lui. Loin de l'arrêter dans la voie où il entrait, ils semblaient au contraire l'aiguillonner. Tous les jours, les liens qui le rattachaient à l'Église se relâchaient davantage, si bien que, peu de temps après avoir reçu la tonsure, circonstance dont il se félicitait dans une lettre adressée à un ami, il renonçait à entrer dans les ordres et déposait sa soutane pour entrer dans la vie laïque.

*

Ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* contiennent sur ce passage des pages attristées, pleines de l'impression de son isolement et de l'amertume des premières difficultés. Pour subvenir à son existence, il entra en qualité de répétiteur à l'institution Crouzet, qui se trouvait rue des Deux-Églises, près de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Dès lors, il se prépara au professorat. Aidé par sa sœur Henriette, il travailla avec une telle ardeur qu'en trois ans, il conquérait tous ses grades universitaires. Il débuta au lycée de Vendôme et, l'année suivante, M. Bersot lui cédait sa chaire de philosophie au lycée de Versailles.

L'Académie des Inscriptions décernait la même année le prix Volney à ses premiers travaux de linguistique. De plus, elle lui confia une mission dans les bibliothèques italiennes. Il en revint avec une étude sur Averroës et l'Averroïsme, qui lui servit de thèse de doctorat.

Le premier pas était franchi. Dès lors il allait poursuivre rapidement sa marche vers les sommets. A trente-trois ans il entrait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. A trente-sept, en 1860, il préludait par une mission en Syrie à la série de ses voyages en Orient, au cours desquels la vue de l'Acropole lui causa une émotion, un enthousiasme débordant de lyrisme. Chevalier de la Légion d'honneur de la même année, il parvint bientôt au Collège de France. En 1862, il y prit possession de la chaire d'hébreu. Mais ses premières conférences excitèrent de telles violences, tant parmi ses admirateurs que parmi ses contradicteurs, qu'il dut renoncer à son cours. Le gouvernement lui offrit vainement des compensations, notamment le poste de sous-directeur de la Bibliothèque nationale. Il déclina ces offres jusqu'en 1870, époque où son compatriote Jules Simon le réintégra au Collège de France.

Depuis lors il ne l'a plus quitté; la mort de M. de Laboulaye l'y attacha même plus fortement

que jamais en lui faisant attribuer les fonctions d'administrateur du Collège de France.

Officier de la Légion d'honneur depuis 1880, il fut nommé grand-officier le 26 mai 1888, puis membre du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur.

*

En regard de cette carrière de dignités se dresse sa carrière de savant et de littérateur. Celle-ci se présente non moins fournie d'œuvres que l'autre de succès. Au début, nous rencontrons encore la main de M. Jules Simon. En 1849, il ouvrit à Renan les colonnes de la revue, *la Liberté de penser*. De ce point de départ jusqu'aux dernières pages récemment écrites de l'*Histoire du peuple d'Israël*, son cerveau et sa plume ne chômèrent pas. Trente-cinq œuvres diverses virent le jour : ouvrages de science pure, spéculations de morale, drames philosophiques, relations de voyages, souvenirs et études sur le Christianisme.

Les plus connues sont, après la *Vie de Jésus*, l'*Histoire des Origines du Christianisme*, l'*Antechrist*, *Caliban*, le *Prêtre de Némi*, l'*Abbesse de Jouarre*, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, la *Mission en Phénicie* et l'*Histoire du peuple d'Israël*. Œuvres écrites avec un art infini et qui témoignent toutes de l'affection qu'il avait gardée à son pays. Il y a là un coin de son âme d'où jaillira peut-être un jour la lumière qui éclairera cette nature d'apparence si complexe, et en fera comprendre l'unité. Mais la rude et fidèle Bretagne ne lui a pas rendu cette affection. En 1863 elle reçut par un cri de douleur et d'indignation la *Vie de Jésus* de ce fils pervers; et depuis lors, le nom de Renan y est frappé d'une véritable impopularité. A ses débuts, ce mouvement fut si violent, qu'en certain point de la Bretagne il faillit faire des victimes parmi les membres de la famille de l'écrivain. Dans toutes les maisons on y jetait au feu les volumes de la *Vie de Jésus* apportés par des colporteurs mystérieux et jetés dans les habitations dont la porte se trouvait ouverte sur leur passage.

Aujourd'hui cette hostilité a adopté d'autres formes. Elle chansonne Renan. Le plus spirituel et peut-être le plus ardent des poètes satiriques qui s'exercent sur sa personnalité, est M. l'abbé Le G..., dont les chansons bretonnes sont très répandues à Tréguier et au delà. M. Le G... est un camarade de séminaire de Renan. Il a trouvé dans ces compositions le seul moyen de se consoler de son étonnante ressemblance avec l'écrivain si souvent condamné par la congrégation de l'Index.

En présence de ce fait il faut en placer un autre que M. Jules Simon s'est plu à raconter. Passant un jour à Tréguier, l'ancien directeur de la *Liberté de penser*, alla visiter le petit séminaire où Renan avait commencé ses études. Il y trouva le même supérieur qui dirigeait l'établissement en 1835.

— Vous venez me parler de Renan? demanda le prêtre.

M. Jules Simon lui dit l'intérêt qu'il attachait à tout ce qui touchait de près ou de loin à son compatriote. De la part du supérieur il ne pouvait être question que du regret d'avoir vu une si belle intelligence se détourner du droit chemin. Il y ajouta néanmoins quelques paroles d'espoir, un appel à un retour possible de Renan vers la foi première...

— Et alors, ajoutait-il, que Renan nous revienne : nous gardons pour lui, telle qu'elle était au jour de son départ, la petite chambre qu'il occupait ici. Il la retrouvera aussi hospitalière qu'autrefois ; et ses anciens maîtres ne se souviendront que d'une chose : c'est qu'en les quittant il emportait une bonne part de leur affection.

*

Renan conservait néanmoins des amitiés bretonnes. A Paris, un groupe d'artistes et de littérateurs originaires de Bretagne avait fondé en son honneur le Dîner Celtique. Renan en était l'unique président. A chaque dîner, à l'heure du café, devant les disciples attentifs, il narrait dans de faciles et brillantes causeries les menus faits de son enfance échappés aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Il y débitait ces sermons laïques auxquels il fait allusion quelque part; et de fait, la préoccupation religieuse y apparaissait constamment dans l'évocation de la cathédrale de Tréguier, de ses cérémonies, de ses officiants et de la vie religieuse du pays. Les fidèles de ce dîner lui offrirent, en 1884 à Tréguier et à Quimper en 1885, deux fêtes où l'on put constater que l'hostilité du pays, pour être aussi vivace, n'en avait pas moins abdiqué ses violentes manifestations.

Il possédait à quelques lieues de Tréguier, sur un des points les plus pittoresques des côtes de la Manche, une maison de campagne. Régulièrement, il allait passer l'été à cette propriété nommée Kermaphamon. Il y recevait des artistes et des hommes de lettres de passage, les personnalités libérales des environs, et, de loin en loin, quelque groupe de Gallois venant lui dire, dans la commune langue bretonne, les aspirations des Celtes de l'autre côté de la Manche.

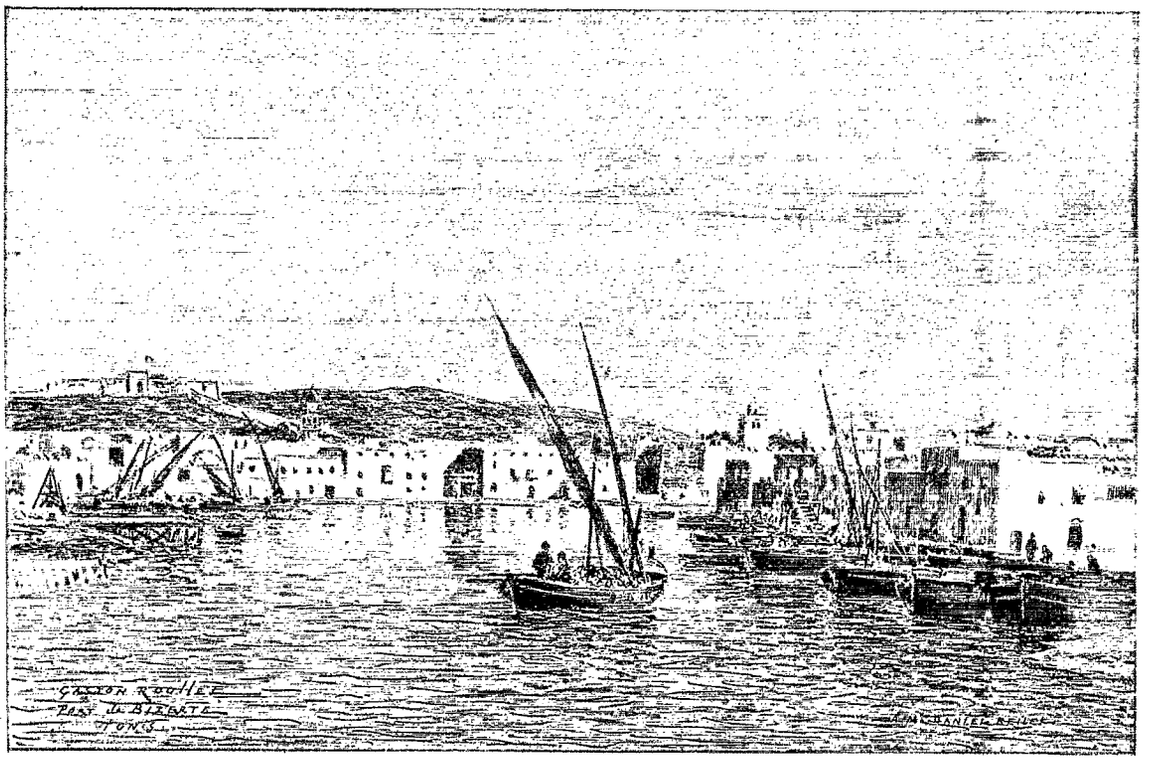
L'État vient de lui faire des funérailles publiques. Le Panthéon doit lui ouvrir ses portes. Le dédommagera-t-il de l'irréalisation de sa dernière ambition? Il eût voulu dormir son dernier sommeil au centre du cloître de la cathédrale de Tréguier. « Mais le cloître, c'est encore l'Église, disait-il, et l'Église ne veut pas de moi ».

J. Le Fustec.

LE NOUVEAU PORT DE BIZERTE

Depuis quelques années à peine que nous possédons la Tunisie, nous avons su en faire, pour ainsi dire, la meilleure de nos colonies, quoiqu'il ne s'agisse en la forme que d'un protectorat, et déjà nos colons mettent fructueusement en œuvre les richesses de toutes sortes que possède cette région. Mais, pour exploiter une colonie telle que la Tunisie, il faut non seulement la doter de moyens de communication internes, routes et chemins de fer, mais encore, et d'abord peut-être, créer des portes de sortie pour son commerce, qui permettent ainsi aux produits de l'industrie française de pénétrer dans le pays. C'est des ports maritimes que nous voulons parler. Depuis des siècles, rien n'a été fait pour améliorer les ports naturels de la Tunisie, qui, pourtant, est des mieux dotée à cet égard; mais, depuis l'établissement de notre protectorat, des efforts constants sont faits dans cet ordre d'idées : non seulement un projet très vaste est en cours d'exécution à la Goulette et à Tunis, mais encore, en un grand nombre de points de la côte, à Porto-Farina, Sousse, Monastir, Sfax, Gabès, Houm-Souk, des travaux d'amélioration des ports sont en voie d'achèvement. L'administration étudie la création de grands ports à Sousse et à Sfax.

A Bizerte notamment, un ensemble de travaux, dont l'achèvement est proche, va complètement transformer l'antique port de cette ville; il s'agit de la création d'un port commercial accessible



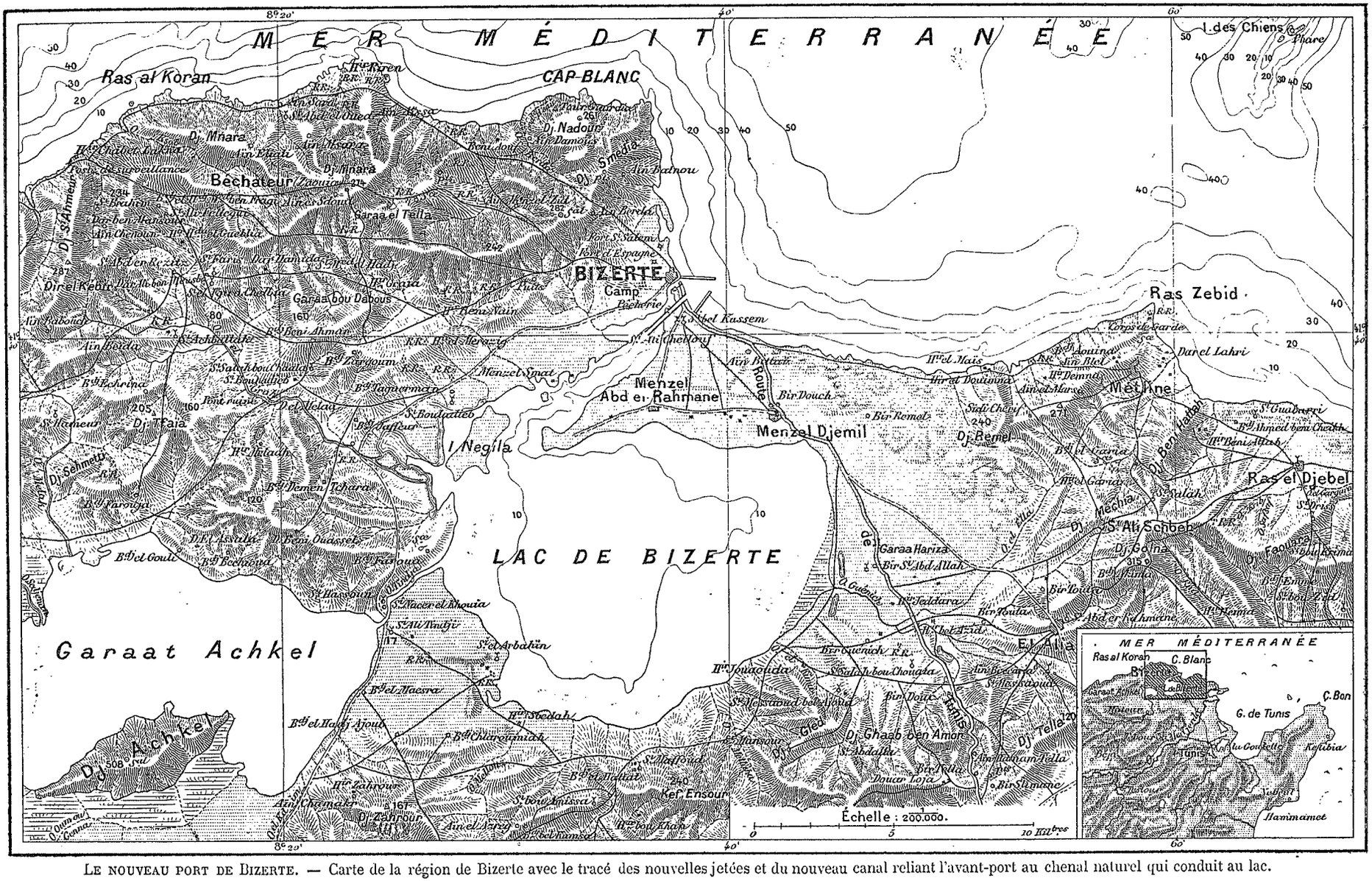
Vue de l'ancien port de Bizerte (1). — Dessin de Roullet.

aux grands navires et sans doute aussi un grand port militaire, grâce à un avant-port de grand tirant d'eau et à un large canal bordé de quais.

Le lac de Bizerte n'est séparé du golfe que par un cordon littoral assez étroit sur lequel passe la route de Tunis à Bizerte, marquée par un double trait sur la carte, seule voie d'accès directe dans l'antique cité d'Hippo-Diarrhytus, que suivent les diligences; elles longent le cordon littoral, franchissent un premier bras du chenal sur le pont de Bab-Tounis et s'arrêtent dans l'île, à la tête du pont, presque au café de France. De ce point pour gagner l'ancienne ville située de l'autre côté du second bras du chenal, quand on est à pied, on peut prendre une passerelle; sinon il faut longer le chenal ouest, passer sous une grande arcade et franchir un pont situé beaucoup plus loin, le pont à dos d'âne de construction romaine de la Skala, à côté du marché; ce pont étroit donne passage aux chameaux, aux ânes qui apportent toutes les provisions dans la ville. Ces deux chenaux vont devenir inutiles et seront remplacés par un square en terre-plein planté d'arbres.

Le premier bras, long au total d'environ un kilomètre avant d'atteindre le lac, large de deux cents mètres, n'a qu'une profondeur minime lui-même : soixante centimètres d'eau souvent, en quelques endroits un à deux mètres; il s'approfondit en arrivant au lac, et, du reste, le fond en est de sable et de vase molle. Par quelles transformations va-t-on remédier à cette insuffisance des deux bras du chenal? C'est ce que nous allons examiner;

(1) Nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la reproduction d'une remarquable vue du port que vient de nous rapporter M. G. Roullet, peintre du département de la Marine, au retour d'un long voyage à travers toute la Tunisie.


MER MÉDITERRANÉE
Ras al Koran
CAP BLANC
I. des Chiens
Phare
Bechateur
BIZERTE
Camp
Ras Zebid
Menzel Abd er Rahmane
Menzel Djemil
Métline
Ras el Djebel
I Negila
LAC DE BIZERTE
Garaat Achkel
Garaa bou Dabous
Garaa el Teila
Garaa Hariza
Dj. Achkel
Dj. Zemmour
Dj. Ghaab ben Amor
Dj. Telle
Dj. Mhara
Dj. Nadour
Dj. Remel
Dj. Taia
Dj. Sehmetti
Dj. Mechia
Dj. Ali Schbeh
Dj. Faouara
Dj. Bent Hattab
Dj. Ella
Dj. Goima
Dj. Sidi Ahmeur
Ain Rabouch
Ain Berda
Ain Mcara
Ain Datnou
Ain Chemaki
Ain el Asrey
Ain el Mars
Ain Blel
Ain Beccarra
Ain Toumia
Ain Bittaya
Bir Douch
Bir Romel
Bir Toumia
Bir Touila
Bir Ouenich
Bir Doue
Bir Rana
Bir Shimane
Bir Sidi Abd Allah
Bir Sidi Abd er Rahmane
Bir Sidi Abd el Aziz
Bir Sidi Abd el Kader
Bir Sidi Abd Allah bou Chouaia
Bir Sidi Mohammed bel Hadj
Bir Sidi Mansour
Bir Sidi Mohammed Tella
Bir Sidi Ahmed Tella
Bir Sidi Ahmed Zarrouk
Bir Sidi Ahmed Zeroug
Bir Sidi Ahmed Zeroug
Bir Sidi Ahmed Zeroug

Le lac de Bizerte, d'un diamètre de quatre kilomètres, avec des fonds variant entre dix et quinze mètres et pouvant se creuser très facilement, est un des plus beaux lacs marins qui existent. Si l'on veut bien se rappeler qu'un tirant d'eau de neuf mètres est déjà un chiffre peu ordinaire, on comprendra que le lac de Bizerte est par lui-même accessible aux plus grands navires. Ses eaux sont constamment renouvelées par des courants qui, tantôt viennent du lac, tantôt de la mer, selon la hauteur des eaux intérieures qui sont en communication avec le lac Mateur (Garaat Achkel) par un oued. Un coup d'œil sur l'excellente carte jointe à notre article montre bien, grâce aux courbes de niveau qui y sont tracées, les grands fonds du lac et sa communication avec le Garaat Achkel. Mettez le lac en communication avec la mer par un canal à grand tirant, et vous aurez un port intérieur à l'abri des vents et des attaques et pouvant loger toutes les flottes du monde. Tel est le programme ; on est en train de l'appliquer.

On améliore quelque peu l'entrée du port actuel, mais cela n'a pas d'importance. Ce qu'il faut noter, c'est qu'on prolonge la jetée d'entrée, enracinée sur le môle de la Kasbah, jusqu'aux fonds de treize mètres, et qu'on implante une nouvelle jetée comme nous allons l'indiquer. La grosse œuvre sera de sectionner le cordon littoral, à une certaine distance de l'entrée de la ville, par un canal de deux kilomètres de longueur environ, large de soixante mètres au plafond, profond de neuf mètres, que franchira un pont tournant à plusieurs travées; en outre, et les travaux sont en bonne voie, on établit à l'entrée de ce canal une jetée qui viendra, obliquement à la première, former avec elle une rade. Malgré quelques dégâts causés par les tempêtes de l'hiver, les travaux avancent régulièrement, et l'on est en droit d'espérer que tout sera fini en 1894. A ce moment on aura établi, grâce aux jetées, un avant-port de plus de cent hectares de superficie, protégé par deux môles, laissant une passe de plus de quatre cents mètres, et protégeant l'entrée contre les courants littoraux. Le canal se prolongera sur deux kilomètres de longueur pour atteindre les fonds de dix mètres dans l'espèce de couloir qui mène de Bizerte à la grande expansion du lac; les navires pourront atteindre aisément le centre même du lac; quant aux quais du nouveau port, ils seront établis le long des rives du canal.

La Tunisie possédera un port de la plus grande valeur. Bizerte est, en effet, sur la route de Gibraltar à Suez, et pourra faire une concurrence effective à Malte, si l'on sait en faire un port franc; ce sera d'ailleurs une admirable station pour notre flotte.

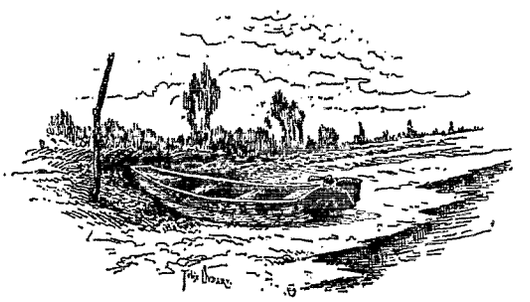
Pour apprécier toute la valeur de cet établissement, nous n'avons qu'à écouter ce que disent quelques étrangers : « Bizerte, a dit Ernst von Hesse Wartegg en 1882, si les autres nations n'y mettaient obstacle, les Français pourraient en faire le Toulon de la côte septentrionale d'Afrique ».

DANIEL BELLET.

LE BARQUOT

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 293 et 318



C'était un curieux, presque un attendrissant contraste, que cette mélodie, cette espèce de gazouillement enfantin sortant des lèvres de ce colosse, ce récit, naïvement déroulé, du conscrit faisant ses adieux à son pays et à sa payse, se languissant d'elle, loin d'elle, égrenant dans une mélopée lente, aux finales prolongées, ses rêveries et ses tristesses... Puis tout d'un coup, sans transition, le ton changea. C'était assez de roucoulement et de mélancolie ; la voix de Gaspard se fit vibrante, gouailleuse et brutale : l'ancien maréchal-des-logis venait d'entamer à plein gosier une chanson de caserne, au milieu de laquelle il s'interrompit net et qu'il n'acheva pas.

— La fin, monsieur Ferriot?

— C'est pas pour les enfants, monsieur Pierre.

Et la mère Annette d'ajouter, en me regardant avec des yeux extasiés :

— Hein? chante-t-il bien, notre homme?

Oui, mère Annette, il chantait bien, votre homme.

Mais il ramait encore mieux. Rapidement la tache sombre du bois de pins de la Grange-Ferriot grandit et se rapprocha, nous laissant apercevoir un peu de sa façade d'abord, puis la masse encore indistincte de ses bâtiments. Encore quelques coups de rames, et nous allions aborder. Doucement, le bateau pivota sur lui-même et vint se ranger contre la lisière du bois.

— Terre! cria Gaspard, qui sauta lestement hors de l'embarcation et procéda au débarquement de ses passagers. La petite Jeanne courut à la maison, accueillie par les hurlements et les démonstrations bruyantes de La Brie ; elle dressa en toute hâte les quatre couverts, pendant qu'Annette, en un rien de temps, allumait son feu, mettait l'eau bouillir, battait les œufs pour l'omelette. Jamais la Grange-Ferriot ne vit, dans sa cuisine enfumée, un déjeûner avalé de meilleur appétit.

Le dimanche suivant je revins, et les autres dimanches encore. A cent mètres de la ferme, mes yeux de douze ans apercevaient sur le chemin, devant le portail, la petite tête immobile de Jeanne, dont la capeline rouge, sur le fond gris des choses environnantes, éclatait comme un coquelicot. Puis, comme sous le coup de la baguette d'un invisible magicien, le point rouge disparaissait : la gamine m'avait aperçu et était rentrée en courant annoncer l'arrivée de M. Pierre. M. Pierre, guêtré, sanglé, et la tête tout ébouriffée sous sa casquette galonnée d'or, entrait leste, pimpant et joyeux. Sur le seuil de la cuisine la mère Annette l'attendait, timide comme une petite fille. Dans la cuisine même, Gaspard, debout devant la longue et massive table de chêne, et sa tête touchant presque les solives, Gaspard servait la soupe dans les belles assiettes à fleurs, et débouchait une bouteille. Et tous suffisamment lestés, en avant, et au barquot !

Deux mois d'hiver ce fut ainsi. Puis, un beau matin de janvier, comme il traversait le bois de pins, Gaspard crut s'apercevoir que le bateau tirait sur sa chaîne. La Saône, en une nuit, avait baissé de près d'un mètre ; elle se retirait, la mauvaise, en ayant assez, je pense, de son séjour dans la prairie. Trois jours après elle avait disparu, laissant çà et là sur la plaine boueuse et grise qu'elle venait de quitter, quelques flaques où des poissons, oubliés, agonisaient. Le bateau avait été rentré dans la cour, mis à l'abri sous un hangar et soigneusement recouvert d'une bâche sur laquelle venaient s'abattre bruyamment et tour à tour les poules, les dindes et les pigeons. L'hiver cependant avait fui, les beaux jours étaient revenus, et c'étaient d'autres distractions maintenant qui m'attiraient et me retenaient à la Grange-Ferriot ; mais je ne passais jamais devant le monument de toile grise que formait le bateau entre les charrues, les herses, les bêches et les râteaux, sans pousser un soupir de regret, vite envolé.

Ce fut, pendant trois hivers, de belles navigations. Et avec un professeur tel que Gaspard, je ne pouvais moins faire que de devenir à mon tour un rameur émérite. Souvent, dans nos longues excursions, je manœuvrais les avirons pendant des heures entières et mes bras, devenus plus vigoureux, faisaient avancer sans trop de fatigue la lourde machine. Une amélioration avait été apportée à l'œuvre de Gaspard : un gouvernail, qu'il avait acheté d'occasion, et dont il avait appris le maniement à la mère Annette et à Jeanne.

Celle-ci venait toujours, le dimanche matin, guetter du chemin mon arrivée, arborant, comme un signal convenu, sa capeline rouge. C'était une grande fille maintenant, d'allure gauche, gentille tout de même, et qui promettait, pour dans quelques années, une rude fermière.

Hélas ! tout a une fin.

J'arrivai un matin de décembre, sans que Jeanne eût paru à son poste d'observation, et cette absence de la fillette me causa je ne sais quel étonnement. Le portail était entr'ouvert, j'entrai, et dans la cour j'aperçus des figures inconnues, des voisins sans doute, en vestes des dimanches, et se promenant silencieux, l'air préoccupé. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Où était donc Gaspard, Annette, la petite Jeanne ? Celle-ci sortit bientôt de la cuisine et s'avança vers moi, hésitante, les yeux à terre ; quand elle les releva vers moi, je vis qu'elle avait pleuré, qu'elle pleurait encore.

— Qu'y a-t-il donc, Jeanne ?

— Il y a... il y a... le père...

Elle n'en put dire davantage, les larmes l'oppressaient.

Le père ! quoi donc ? une maladie ? un accident ? Les voisins s'étaient écartés, sauvagement. J'eus peur et j'entrai vivement dans la cuisine. Annette était à l'ouvrage, comme d'ordinaire, une énorme marmite devant elle et des bols tout autour, qu'elle emplissait. Je ne remarquai pas, sur le moment, qu'elle avait une robe toute noire sous son tablier de travail.

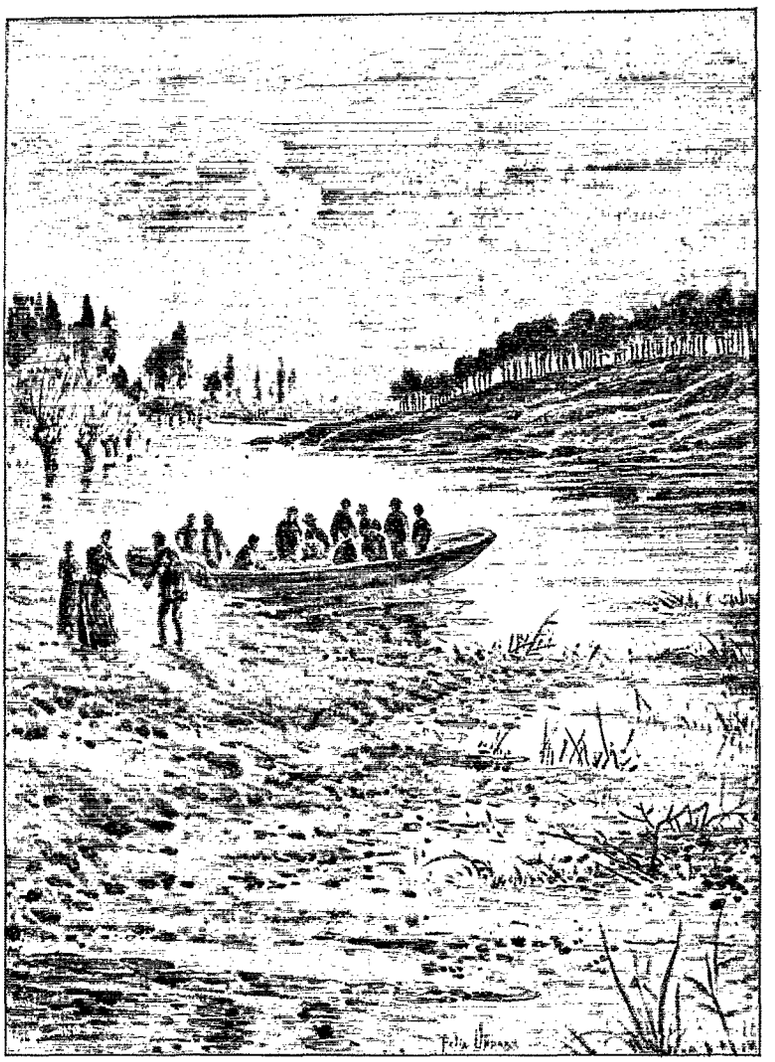
— Bonjour, mère Annette !

Elle s'interrompit brusquement, avec un geste de terreur, et, en me voyant, se cacha la figure dans son tablier. Et moi-même, tout d'un coup, je sentis un frisson me courir tout le long du corps. Dans un coin de la cuisine, à la place occupée ordinairement près de la fenêtre par la table, et posée sur les deux bancs, je venais d'apercevoir... une bière ; une longue et large bière, lugubrement recouverte d'un drap blanc.

Je ne compris pas tout d'abord. Ces deux femmes en pleurs, ces voisins, cette bière !... Devant mon regard éperdu la malheureuse Annette s'essuya les yeux, et, à voix basse, pendant que les voisins, entrés dans la cuisine, avalaient silencieusement la soupe distribuée à leur intention dans les bols, elle commença le funèbre récit. Hélas ! oui, c'était bien Gaspard, mon Gaspard à moi, si terrible et si doux, c'était bien lui qui était emprisonné là-dedans, sous ce drap, entre ces quatre planches sinistres... Un chaud et froid ! Le lundi, en revenant d'abattre dans le champ voisin un arbre mort, le fermier, tout en nage, au lieu de rentrer sagement changer de chemise, s'était attardé dans sa cour sous le brouillard humide et pénétrant de décembre... Ah ! ça n'avait pas été long, et l'on a beau être bâti en force... Tout d'un coup un grand frisson l'avait saisi, un tremblement de tout son corps... Annette avait voulu le faire coucher, le faire transpirer... Se coucher, lui ! lui, malade ! il avait refusé, se moquant, avec un peu d'inquiétude cependant, des terreurs de la pauvre femme. Bientôt en effet l'état empirait, une grande faiblesse était survenue... Gaspard s'était résigné à se mettre au lit, à se laisser soigner, furieux et maugréant

contre ce mal inconnu qui avait été le plus fort.

Le soir même le délire commençait... Jeanne cependant, toute seule, en pleine nuit, avait été décrocher le bateau, s'était rendue chez le voisin le plus proche, et tous deux, ramant désespérément sur la prairie inondée, étaient allés à Anse chercher le médecin qu'ils avaient ramené par le même chemin... Hélas ! il était trop tard, le mal avait fait son œuvre, et ni les tisanes ni les potions n'avaient pu l'enrayer... Après une nuit terrible, Gaspard, qui haletait effroyablement, s'était soulevé tout à coup, effrayant, horrible à voir, puis était retombé sur son lit comme une masse.



La fermière et sa fille nous rejoignirent bientôt.

— Et vous ne m'avez pas fait prévenir, mère Annette ? Je n'ai rien su ! rien ! rien ! rien !

— J'ai pas pu, monsieur Pierre, j'ai pas pu, sanglotait la malheureuse femme.

Et les voisins qui, tout en avalant leur potage avec lenteur, avaient écouté le récit, hochaient la tête en signe d'assentiment.

Un homme entra, grand et fort, portant une blouse sur son vêtement noir :

— C'est prêt, dit-il brièvement.

Et tous se levèrent. J'appris alors que l'enterrement avait lieu ce jour-là même à Anse, et que, toute communication avec la petite ville étant coupée par l'inondation, c'était sur le bateau qu'on allait y transporter le corps.

Silencieusement, pendant qu'Annette et Jeanne qui s'étaient mises à genoux priaient en pleurant, j'aidai les voisins dans leur triste besogne. Ensemble nous soulevâmes la lourde bière, traversâmes le bois de pin noyé ce matin-là dans une brume glacée, et, arrivés à l'embarcation dégarnie de ses bancs, déposâmes tout au fond le funèbre fardeau. La fermière et sa fille nous rejoignirent bientôt, et, les yeux rouges, la tête baissée, éplorées dans leurs robes noires, prirent place à l'arrière ; les hommes durent se tenir debout, appuyés à demi sur la bière, et moi je saisis les rames, ne voulant laisser à personne le douloureux honneur de conduire une dernière fois dans son bateau — son œuvre ! — celui qui m'y avait promené tant de fois !... Ah ! la triste promenade, sous ce brouillard morne, avec ces deux femmes en larmes, et là, à nos pieds, inerte, et sans regard et sans voix, celui que je revoyais encore dressant au-dessus de ma tête sa haute stature, et se balançant en cadence, les rames dans ses poings énormes, la gaieté aux yeux, la chanson aux lèvres...

Ce fut la fin, et je ne retournai plus que de loin en loin à la Grange-Ferriot pour consoler un peu Annette et Jeanne, qui bientôt vendirent la ferme et, avec la ferme, le barquot.

JEAN SIGAUX.



PARTIE PERDUE

Un simple coup d'œil sur ce tableau révèle la parenté artistique de son auteur avec le grand peintre espagnol Goya. C'est la même maîtrise, le même souci de l'expression, la même peinture lumineuse et large, avec un fini remarquable des détails qui fait songer à Meissonier.



PARTIE PERDUE. — Peinture de Fortuny. — Photographie de Lecadre ; gravé par Fleuret.

Dans l'attitude de ce joueur, qu'une dernière partie a ruiné, l'affaissement est visible. Ses compagnons jouent encore et il les regarde d'un œil d'envie en dépit de sa lassitude et des sombres idées qui roulent pêle-mêle en son esprit.

Fortuny, comme Goya, est d'origine espagnole ; mais il a conservé sa fougue native et la belle audace de lumière et de couleur de celui qu'il admirait tant à Madrid ; il a discipliné son tempérament, et a acquis cette sûreté et cette

vérité de dessin sans lesquelles il n'est point de grand artiste. A côté des tableaux de chevalet comme celui que nous reproduisons et qui lui ont valu les meilleurs de ses succès, il s'est essayé aussi dans la grande peinture. Dans ce genre, il convient de citer de lui un plafond pour l'hôtel de la reine Christine et une vaste toile représentant la *Prise de Tetuan*. Fortuny est aussi un aquafortiste d'un rare talent.

A. P.

LA CRÉMATION DES MORTS CHEZ LES GAULOIS, LES GERMAINS ET LES SCANDINAVES.

La coutume d'incinérer les morts à laquelle on revient de nos jours dans divers pays de l'Europe, notamment en France et en Allemagne, n'est pas nouvelle dans ces pays; elle existait, non seulement chez les Grecs et les Romains, comme on se l'imagine communément, mais chez les Gaulois, nos ancêtres, chez les Germains et les Scandinaves, autant dire dans l'Europe presque tout entière. Divers indices prouvent que, dans l'histoire des mœurs des peuples primitifs de notre continent, l'inhumation a précédé la crémation, mais la crémation est généralement en usage à l'aube des temps historiques.

Chez les Gaulois, l'incinération des chefs se faisait en grande pompe et était très coûteuse. On brûlait les armes du défunt, ses vêtements, même les plus précieux, et on versait des parfums de toute sorte sur le bûcher.

Chez les Germains, la cérémonie était simple. On conservait les vêtements qu'avait portés le mort; on ne brûlait que ses armes avec son cadavre. Quelquefois cependant, quand il s'agissait d'un chef puissant, on brûlait également son cheval de guerre. Le bois qui servait à produire le feu destructeur et purificateur devait être choisi de préférence parmi les essences odorantes : épines blanches, genièvre. Le genièvre était employé toujours quand le mort avait occupé le rang suprême dans la tribu. Quand les essences odorantes faisaient défaut, on se servait du chêne et du hêtre.

Les dernières langues de feu qui s'élevaient du bûcher et léchaient les restes calcinés du défunt étaient considérées non seulement comme le symbole de la survivance de son âme, mais comme le commencement visible du chemin que cette âme faisait pour revenir à ses origines célestes; et dans ce retour en partie visible de la partie immortelle de la créature humaine, les Germains ne voyaient que la contrepartie du procédé par lequel elle était descendue des régions supérieures pour s'incarner, sur la terre, dans une forme périssable : ils étaient convaincus, en effet, qu'à la naissance de l'enfant, l'âme qui devait l'animer quittait sa patrie céleste, le royaume de la déesse Preya, sous forme d'éclair ou plutôt d'étincelle, et c'étaient les lucioles, les vers luisants, ou bien aussi les cigognes qui apportaient et transmettaient cette étincelle de vie divine à l'enfant. Ce dernier élément de la croyance païenne a survécu au dix-neuvième siècle et se retrouve dans la légende qui, de nos jours encore, a cours dans l'Allemagne tout entière : au delà du Rhin, en effet, on explique aux enfants la naissance des bébés en leur disant qu'ils sont apportés à leur maman par une cigogne.

Les cendres du cadavre étaient confiées à la terre; on élevait un tertre au-dessus de l'endroit où elles étaient inhumées, on plantait sur le tertre des fleurs et des épines blanches. Ces épines étaient considérées comme sacrées; en couper le tronc, en arracher des branches ou des fleurs, c'était un sacrilège entraînant les châtiments les plus cruels et les plus grands malheurs pour celui qui s'en rendait coupable. Le respect religieux des buissons d'épines s'est conservé jusqu'à nos jours dans certaines contrées de la Suède et de la Norwège ainsi qu'en Écosse. Lorsque le défunt avait occupé un rang élevé dans la tribu, on entourait le tertre d'une clôture de pierres pour le préserver plus sûrement de toute profanation, et on ciselait dans ces pierres des signes sacrés, entre autres des marteaux, symbole rappelant le dieu des orages, des tempêtes et de la destruction.

Chez les Scandinaves, on inscrivait également sur ces pierres le nom et le lieu de naissance du mort, ainsi que quelques mots rappelant brièvement les hauts faits accomplis par lui. Des divinités spéciales veillaient sur ces lieux funèbres et sacrés. Chez les mêmes peuplades de l'extrême nord, on ne se contentait pas de brûler les armes et les vêtements du défunt en même temps que sa dépouille mortelle; on brûlait aussi sa veuve, qui s'offrait spontanément à le suivre dans la mort, comme elle l'avait suivi dans la vie; on brûlait même ses serviteurs que l'on ne consultait pas sur leurs convenances, mais que l'on forçait à rendre à leur ancien maître ce suprême hommage. Chez les Gaulois, on ne brûlait que les veuves soupçonnées d'avoir été infidèles, et on tâchait de leur arracher des aveux en les soumettant à la torture.

L'incinération des morts fut interdite aux chrétiens par Charlemagne. Pour déraciner plus sûrement cette coutume qui semblait inconciliable avec le dogme de la résurrection des corps, le grand empereur frappa les contrevenants à la nouvelle loi, de la peine capitale.

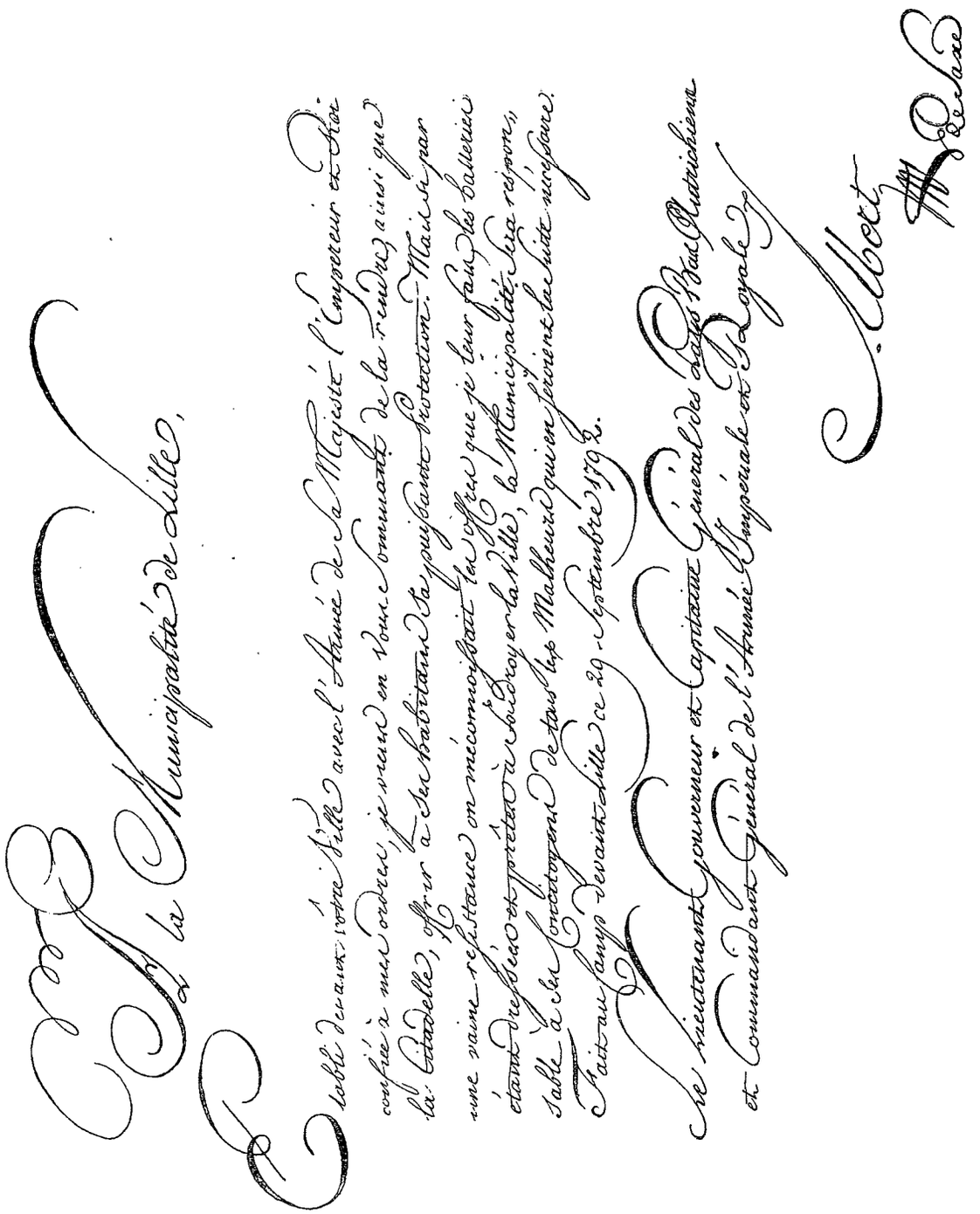
A. DE SELTZ.

Pensée

Souvenons-nous qu'un peuple résolu à se défendre peut toujours, à force de volonté, d'enthousiasme et de persévérance, se délivrer de l'envahisseur qui l'opprime et qu'en dépit des gros bataillons, la victoire sera toujours aux plus entêtés. Général THOUMAS.

LE CENTENAIRE DU SIÈGE DE LILLE.

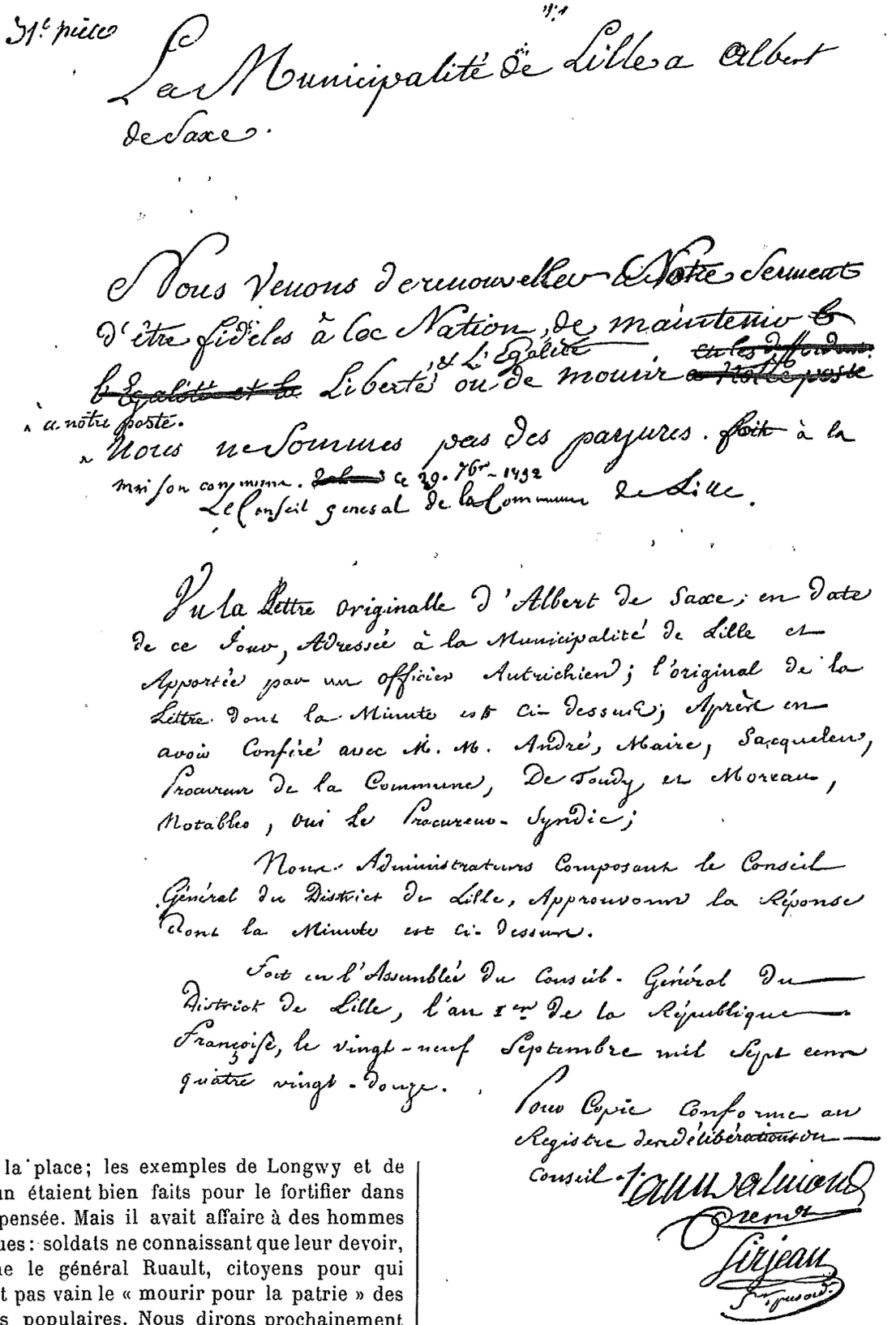
Les belles fêtes données par la ville de Lille pour célébrer le centenaire de sa délivrance, ont donné lieu à de nombreux récits de ce glorieux événement. On a rappelé la barbarie du duc Albert de Saxe, commandant de l'armée autrichienne, qui, au lieu de battre en brèche les remparts pour s'emparer de la ville, préféra la brûler systématiquement, devançant ainsi les Allemands qui devaient, en 1870, brûler Strasbourg et tant d'autres cités. On a rappelé l'héroïsme de ces bourgeois, transformés en canonniers, rendant feu pour feu à l'ennemi. On a redit le



courage patriotique, l'abnégation de ces artisans subissant sans se plaindre la ruine de leurs demeures et refusant de se rendre.

A côté de ces récits que tout le monde a dû lire dans les journaux quotidiens, il y a place pour l'anecdote par images ou par autographes. Voici quelques documents bien faits pour évoquer le souvenir de ces cruelles mais superbes journées d'octobre 1792, dans lesquelles la population lilloise révéla tout à coup à l'Europe étonnée que la France entendait être maîtresse de ses destinées et ne se laisserait pas réduire par l'Etranger. Ce sont les *fac simile* des lettres échangées entre le général autrichien et la municipalité lilloise au début du siège. La comparaison des deux écritures pourrait fournir matière à d'originales observations sur l'état d'esprit des deux adversaires. Rappelons que Lille était

alors une des places les plus fortes du monde, grâce à sa belle citadelle et à la superbe enceinte due à Vauban. Mais sa force perdait beaucoup de sa valeur par la faiblesse de la garnison, le manque de matériel, l'état de désorganisation de l'armée. En outre, l'artillerie avait fait, depuis Vauban, de tels progrès, que l'enceinte, dominée par les hauteurs de Fives, était de ce côté assez vulnérable. Le duc Albert espérait donc pouvoir réduire facile-



31e pièce

La Municipalité de Lille a Albert de Saxe.

Nous venons de renouveller à Notre Serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir ~~la Egalité et la~~ la Liberté et l'Egalité ou de mourir ~~en les défendant à notre poste~~ à notre poste.

Nous ne sommes pas des parjures. fait à la maison commune. ~~Lille~~ ce 29. 7bre 1792

Le Conseil général de la Commune de Lille.

Vu la Lettre originalle d'Albert de Saxe, en date de ce Jour, Adressée à la Municipalité de Lille et Apportée par un officier Autrichien; l'original de la Lettre dont la Minute est ci-dessus; Après en avoir Conféré avec M. M. André, Maire, Sacqueleu, Procureur de la Commune, De Soudy et Moreau, Notables, ouï le Procureur-Syndic;

Nous Administrateurs Composant le Conseil Général du District de Lille, Approuvons la Réponse dont la Minute est ci-dessus.

Fait en l'Assemblée du Conseil Général du District de Lille, l'an 1er de la République Françoise, le vingt-neuf Septembre mil Sept cent quatre vingt-douze.

Pour Copie Conforme au Registre des délibérations du Conseil

Le Maire Lemaire

Le Procureur Syndic Lefebvre

Secrétaire Lefebvre

ment la place; les exemples de Longwy et de Verdun étaient bien faits pour le fortifier dans cette pensée. Mais il avait affaire à des hommes antiques: soldats ne connaissant que leur devoir, comme le général Ruault, citoyens pour qui n'était pas vain le « mourir pour la patrie » des chants populaires. Nous dirons prochainement comment ils ont tenu parole.

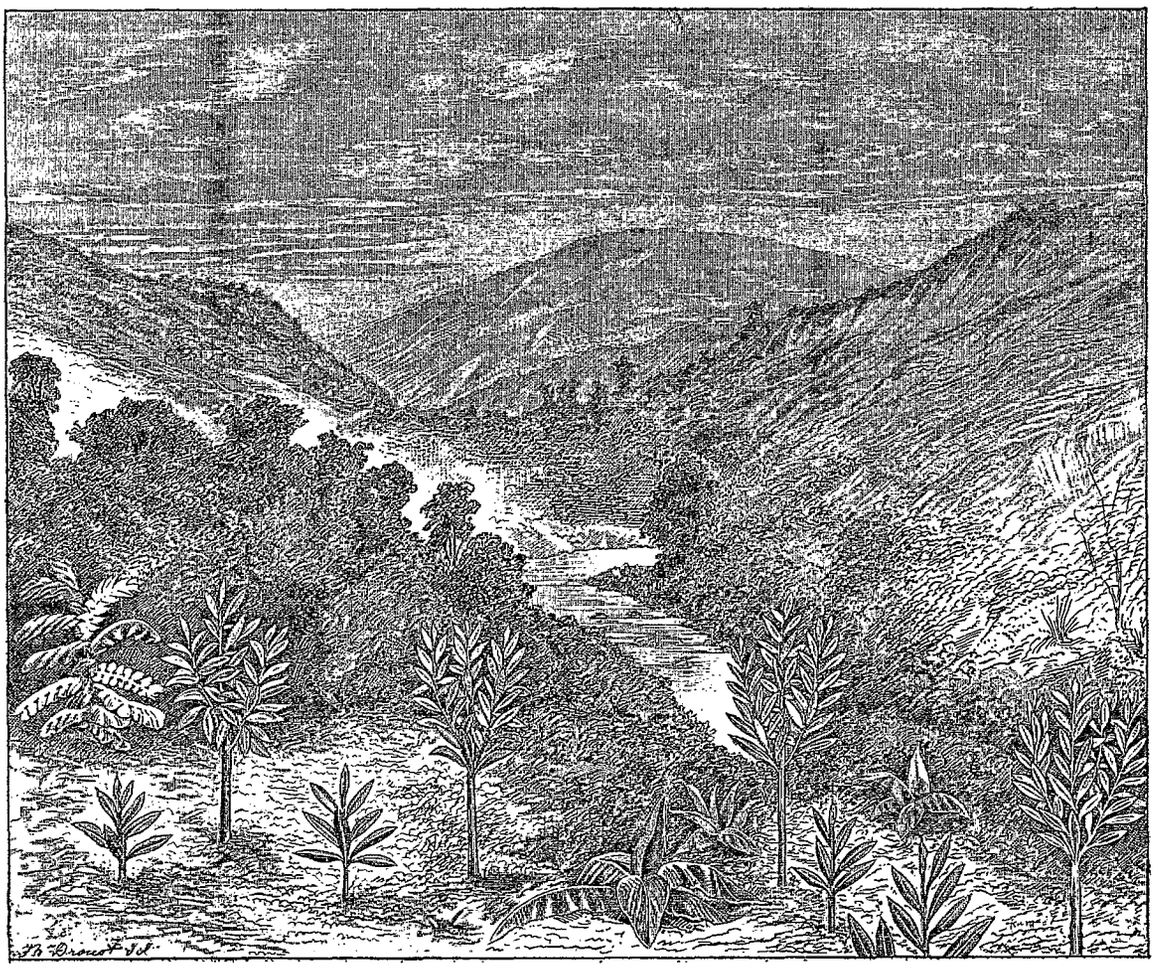
(*A suivre.*) J. L.

LES PLANTES D'APPARTEMENT

LE FICUS OU CAOUTCHOUC

Parmi les plus belles conquêtes que l'horticulture a faites depuis moins d'un demi-siècle, il faut citer en première ligne le *Ficus* ou *Caoutchouc*. Que seraient nos salons sans ces élégants arbustes, au beau feuillage brillant, fièrement dressés et doués d'une rare vitalité ? Le caoutchouc n'a-t-il pas toutes les qualités ? Il croît avec une rapidité merveilleuse ; il est peu sensible aux exagérations et aux écarts de la température ; il ne demande que quelques petits soins.

C'est vers 1845, que le botaniste anglais Roxburgh, explorant les forêts de l'Inde, découvrit ce bel arbre qui était de temps immémorial connu des indigènes pour l'usage qu'ils faisaient du suc que ses tiges fournissent en abondance. Roxburgh y ayant reconnu les caractères d'un Figuier en fit un *Ficus* et lui donna le nom tout à fait caracté-



LES PLANTES D'APPARTEMENT. — Le caoutchouc à l'état naturel dans l'Inde. — Dessin de Drouot, d'après une planche de la bibliothèque du Muséum.

ristique d'*elastica* en raison de la matière élastique qu'il produit. Nous en avons fait le caoutchouc

Tel que nous le voyons dans nos appartements, le *Ficus elastica* est un arbuste droit, non ramifié à son état normal, ne donnant de rameaux qu'accidentellement, par exemple quand la tête a été brisée ; son port est régulier ; ses grandes feuilles pendantes longuement pétiolées, oblongues, très entières, arrondies à la base, en pointe au sommet, parcourues par une grosse nervure épaisse et rougeâtre, sont d'un beau vert et paraissent comme vernissées ; le bourgeon terminal est en forme de cône, allongé et accompagné d'une sorte de gaîne ou coiffe, vase qui lui sert d'abord d'organe de protection et qui finit à un moment donné par se détacher et par tomber.

Nous ne comprenons le *Caoutchouc* que dressé, sans le moindre rameau : c'est sous cette forme seule que nous l'admettons dans nos appartements. Ce serait, avec les idées reçues, faire montre d'un insigne mauvais goût que de donner l'hospitalité à un *Ficus* pourvu de rameaux. Ici comme dans bien d'autres cas, comme à peu près toujours d'ailleurs, nous semblons faire fi de la nature et réprouver ses œuvres.

Dans les grandes forêts de l'Inde et de la presqu'île malaise où le caoutchouc se développe, libre de toutes entraves — sauf celles des Lianes — en société des nombreuses autres espèces du même genre, la ramification se produit et le *Ficus elastica*, tel que nous le connaissons, n'est qu'une faible exception. Nous pouvons déjà

nous faire une légère idée de la manière dont il végète dans son pays natal, en regardant les superbes spécimens qui ornent les jardins de Monte-Carlo.

Puisque c'est un Figuier, me direz-vous, il doit donner des fruits? Mais bien certainement. Le Caoutchouc donne naissance à de petites figues vertes, de la grosseur d'une olive, qui poussent le long des rameaux, à la base des feuilles. Mais dans les régions européennes où il n'est que cultivé, il ne cherche pas à se reproduire et c'est chez lui, au milieu de ses forêts de prédilection, qu'il faut aller chercher ses fleurs et ses fruits.

Les fruits des figuiers, tout le monde les connaît, mais on serait peut-être embarrassé et on mettrait quelque temps, bien certainement, pour trouver les fleurs. C'est qu'elles ne se jettent point aux yeux des profanes, qu'elles n'ont point l'intention de briller et qu'elles aiment probablement à se faire chercher. Ouvrez la figue encore jeune et, sur les parois intérieures du singulier corps qui la constituent, vous verrez sans peine une multitude de petits organes : ce sont des fleurs. La fécondation se fait; d'innombrables quantités de fruits, très petits chacun, arrivent à maturité, tout en restant enfermés sous leur enveloppe protectrice. Ce n'est donc pas un fruit que nous mangeons, quand nous nous délectons d'une figue, mais un corps auquel les botanistes ont donné le nom barbare de *Sycône* et qui, dans son intérieur, en renferme une multitude.

Pardonnez-moi cette digression et revenons à nos moutons. Pardon à notre Caoutchouc. L'achat en est facile ; tous les horticulteurs fleuristes en mettent en vente à des prix relativement modérés. Vous venez donc d'en acheter un. Il s'agira maintenant de lui donner les soins que nécessite sa bonne conservation. Servez-lui comme sol une terre de bruyère substantielle et surtout veillez attentivement à ce que le pot qui le renferme soit bien drainé. Bien des Caoutchoucs qui dépérissent, sans qu'il soit possible de diagnostiquer antérieurement leur maladie, n'ont pas d'autre cause de leur malaise. Les portions profondes du pot restent humides, par suite du manque d'écoulement suffisant de l'eau, les racines se recouvrent de moisissures et finissent par pourrir.

Ne ménagez pas non plus à votre *Ficus* une bonne exposition bien éclairée : ce n'est pas seulement pour que le brillant coloris des feuilles se maintienne dans tout son éclat, mais surtout pour empêcher les tiges de s'allonger outre mesure et de se dégarnir de feuilles à la base. Connaissez-vous rien de plus laid qu'un Caoutchouc mal feuillé — passez-moi l'expression — ce n'est pas plus beau qu'un vulgaire manche à balai.

La question de l'eau — sans allusion aux tortures d'autrefois — doit être également bien étudiée. Pour la résumer : arrosez modérément pendant l'hiver ; donnez de l'eau à profusion pendant l'été, du moment, bien entendu, que le drainage a été fait dans de bonnes conditions. Comme toutes les plantes qui vivent en appartement, les feuilles se recouvrent très rapidement de poussière. Aussi lavez-les fréquemment — ou plutôt essuyez-les — avec une éponge douce légèrement humectée d'eau. Rempotez de temps en temps avec beaucoup de soins sans endommager les racines, ou si vous ne vous en sentez pas capables, confiez cette opération à un fleuriste qui aura la délicatesse — nous aimons à le croire — de ne pas le martyriser.

Avec toutes ces recommandations qui ne sont pas difficiles à suivre, vous aurez toujours une belle plante, vigoureuse, respirant la bonne santé et la bonne culture. PAUL HARIOT.

LE CHEVAL DANS L'ART

PROPORTIONS

On doit entendre par *proportions* l'expression simplifiée des rapports des différentes régions du cheval répondant à l'ensemble le plus favorable de son fonctionnement vital ; mais, comme tous les chevaux ne sont pas, les uns par rapport aux autres, construits de la même façon, suivant les différents usages auxquels on les destine, l'étude constante des proportions, dont en principe tous les hippologues admettent les règles, amènera certainement à la découverte de compensations pour les dissemblances et la règle, dont nous allons parler, peut être généralisée, chaque individu, portant, *en lui-même*, le principe de sa mensuration.

Ce n'est que par une longue pratique qu'on apprend à juger le cheval ; il ne faut donc rien négliger de ce qui amènera à ce résultat, fruit de l'observation étayée sur une base facilement appréciable. Ce fut Bourgelat, le célèbre créateur des écoles vétérinaires, qui établit le premier les proportions du cheval, prenant la tête comme unité comparative parce que celle-ci, étant parfaitement définie, offre le moins de chance d'erreur ; nous nous servirons de cette mesure pour l'appliquer aux divisions du cheval, en y apportant quelques simplifications.

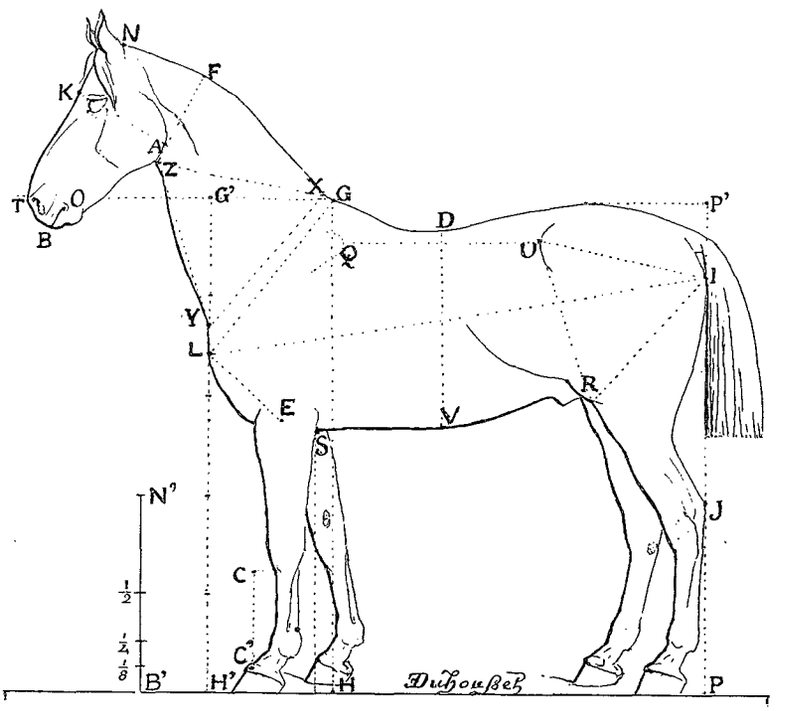
Les animaux, ainsi que les hommes, variant de formes en raison du sol, de l'alimentation et des habitudes, on doit en tirer la conséquence qu'un animal parfait, dans les dimensions de toutes les parties de son corps, sera un type irréalisable dont les beautés de détail sont éparses sur la masse des individus ; il reste donc à chercher le rapport, le plus constant, existant entre la longueur d'une fraction d'un sujet, avec telle autre mesure d'une autre partie du même individu, cette répétition de la longueur de la tête se trouve justifier le meilleur emploi de l'unité comparative, sur de nombreux chevaux bons et bien faits.

La taille du cheval, ou sa *hauteur* (fig. 1), se mesure sur la verticale HG du sol au garrot. Sa

longueur se prend de la partie la plus avancée du bras, dite pointe de l'épaule L, en I pointe de la fesse, extrémité des ischions, limite du bassin.

L'exemple que nous donnons, pris sur la photographie d'un beau cheval, a deux fois et demie la longueur de sa tête, dans ses grandes dimensions : c'est-à-dire, hauteur G'H' et longueur H'P; on prendra l'animal comme inscrit dans le carré G'H'PP'.

L'égalité de hauteur et de longueur se rencontrant très souvent sur des types bien constitués et de bon service, c'est un cheval, ainsi construit, qui est le point de départ des proportions que nous allons décrire, en nous servant de la longueur de la tête NB comme unité de mesure. Pour faciliter la manœuvre du compas, marquons cette hauteur sur la verticale B'N', nous n'aurons plus qu'à la présenter sur les limites comparatives assez bien déterminées pour fixer un repère ; d'abord, du garrot G à la pointe de l'épaule L ; du dos D au ventre V, et aussi tangentiellement à l'épaisseur du corps, prise latéralement à la même section. Du point Q, extrémité postérieure de l'épaule, du côté de l'angle dorsal, à la pointe de la hanche U ; du sol P à la pointe du jarret J ; du sternum S, dessous le coude, à un point qui, pour les grands chevaux, est au-dessus du boulet, pour beaucoup, au milieu et enfin, chez les gros chevaux de roulage au-dessous ; dans ce cas, le membre étant court, le corps de ces derniers est dit *près de terre*. Nous subdiviserons la longueur N'B' en indiquant sa moitié, son quart et son huitième.



Le Cheval dans l'art. — Fig. 1. — Proportions.

Pour obtenir la croupe dont la longueur IU est toujours moindre que celle de la tête de quelques centimètres, on la limite de N à O commissure des lèvres, coin de la bouche ; la fente de celle-ci peut être prise pour un huitième de la tête.

On attachera une grande importance à la mesure de la croupe, presque toujours exagérée dans les portraits de chevaux, et surtout dans les gravures anglaises.

En faisant attention à la remarque qui va suivre, les artistes éviteront de fautives interprétations, soit comme longueur et épaisseur du cou, soit comme hauteur du grasset au sol ; en effet, dans le cheval naturellement placé, qui nous sert d'exemple, (c'est-à-dire ayant, de profil, la tête à peu près parallèle à la direction de l'épaule, et l'horizontale du garrot passant au-dessus des naseaux), la distance IU (croupe) forme avec le point inférieur du grasset R et de là en I, un triangle dont les côtés sont égaux ; nous trouvons aussi, à l'avant-main, un autre triangle, XYZ avec ce même côté, dont la base XY est à l'entrée du cou dans le poitrail, limitant son angle opposé Z au-dessous de la tête, lorsque le chanfrein de celle-ci est, comme nous venons de le dire précédemment, légèrement dans la direction de l'épaule.

Afin de fixer dans la mémoire quelques distances similaires, disons que la hauteur de la tête AK, perpendiculairement à la direction de NB, en est la moitié ; elle est prise au tiers de sa longueur, et traverse l'œil vers son centre. La demi-tête mesure le profil de la partie supérieure du cou FZ, sous l'auge. La même longueur se prendra suivant l'os du bras ou humérus, de sa pointe L à la rencontre du radius E.

Le bras est généralement très exagéré dans la sculpture antique ; Géricault s'y est trompé, à l'imitation du Parthénon.

La demi-tête se trouvera encore, du dessous du genou C à la couronne C', juste au-dessus du pied de devant et enfin, du coin interne de l'œil, à T, point supérieur du naseau.

Voilà, sommairement, les détails servant à constater les proportions les plus vraies ; mais, dans la nature, il n'y a rien d'absolu ; le mot de *proportions* ne doit donc être pris que dans une application relative, quoi qu'il soit admis par tous les hippologues. Le résultat de ces divers éléments, se trouvant symétriquement sur beaucoup de chevaux, peut ne pas ressembler à un modèle constant ; mais il s'approchera de celui qui en réunirait les perfections, puisqu'il répond

à la mensuration d'un grand nombre de beaux chevaux.

CANON HIPPIQUE

Dans ce qui précède, et avec les moyennes chiffrées résultant de nombreuses expériences sur les chevaux les mieux constitués, on a cherché à se rapprocher des règles des proportions harmonieuses, répondant au fonctionnement le plus équilibré de l'animal à l'état de santé; il nous reste à parler, maintenant, des proportions ayant spécialement pour but les applications artistiques.

Aujourd'hui, les peintres et les sculpteurs, plus soucieux de la vraisemblance quant aux animaux, s'inquiètent du cheval qu'ils mettent en scène; ils sentent, enfin, l'utilité de meubler leur mémoire de comparaisons, dont le point de départ est l'étude de la réalité; l'erreur produite par l'illusion des sens ne se corrige qu'en habituant la main à reproduire la nature afin d'arriver, par l'expérience, à l'exactitude du tracé d'un animal dont les contours reflètent la connaissance de sa myologie et de sa charpente osseuse. C'est pour cela que j'ai voulu définir, encore mieux, la base de la construction du cheval, en recherchant certains éléments comparatifs de son squelette, se repérant sur l'extérieur, conséquence déduite de l'égalité des deux os longs des membres, le *radius* et le *tibia*, indiquée par le professeur Colin dans sa physiologie comparée (t. 1er, p. p. 249 et 252, 1re édit.) me basant sur cette particularité à l'avant-main et à l'arrière-main du cheval, j'ai mesuré beaucoup de chevaux d'élite, de toutes les tailles, et nombre de photographies parfaitement de profil, qui confirmèrent l'application pratique du document que je vais formuler, sous le nom de *canon hippique*, établissant les rapports entre les différentes régions de l'animal, en indiquant toutes les parties sur lesquelles ces longueurs osseuses détermineront des *repères* qui se fixeront facilement dans la mémoire en raison de leur importance; dans ce but, on suivra sur la figure 2 le tracé d'un cheval ayant les points de son ossature, apparents sous la peau, bien aux places qu'ils occupent sur le vivant.

(*A suivre*). E. DUHOUSSET.

PRESTIDIGITATION DÉVOILÉE

LE VERRE A L'ENCRE

Vous présentez un grand verre rempli d'encre que vous placez sur une table. Pour prouver que ce verre contient réellement de l'encre, vous plongez une carte à jouer dans le liquide et la retirez noircie. Avec une cuillère ordinaire, vous prenez un peu d'encre que vous versez sur une assiette et vous empruntez une bague que vous voulez plonger en partie dans le verre. Mais vous la laissez tomber dans l'encre. Vous annoncez que vous allez réparer votre maladresse, non pas en plongeant votre main, ce qui aurait l'inconvénient de la noircir, mais en clarifiant l'encre instantanément.

Vous prenez une serviette blanche ou un foulard de grande taille avec lequel vous recouvrez le verre; en retirant la serviette, vous trouvez ce verre rempli d'eau claire dans laquelle nagent des poissons vivants. Vous pouvez dès lors plonger la main sans crainte et retirer la bague.

EXPLICATION DU TOUR

Vous prenez un grand verre rempli d'eau et de poissons, et vous placez contre ses parois intérieures un morceau de toile de caoutchouc noir auquel vous attachez un fil noir, que vous laissez pendre de quelques centimètres en dehors du verre, et à l'extrémité qui pend en dehors, vous attachez une petite boule de liège.

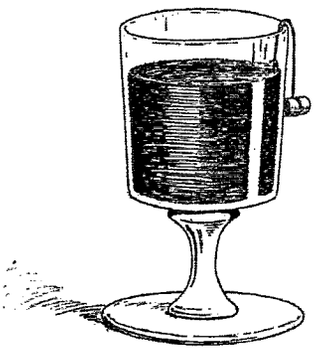


FIG. 1.

Il est bien entendu que cette petite boule pendra du côté opposé au spectateur.

Vous recouvrez le verre avec la serviette, et, en l'enlevant, vous pincez la boule de liège de façon à l'enlever ainsi que le caoutchouc noir qui restera à l'intérieur.

Quant à la carte, vous avez eu le soin d'en coller deux semblables dos à dos et d'en noircir une aux trois quarts. Vous

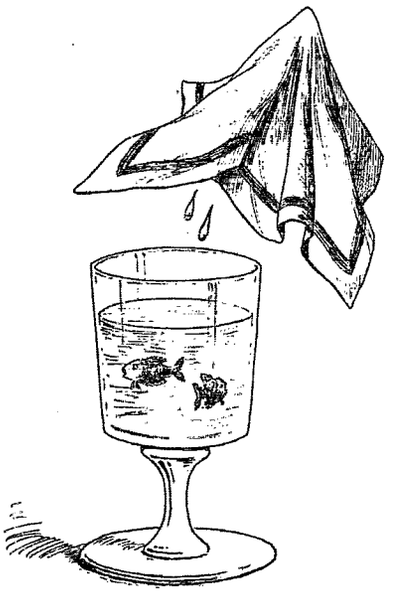


FIG. 2.

plongerez cette carte (le côté clair du côté du spectateur) et lui ferez faire un demi-tour pour la sortir du verre.

Quant au liquide que vous prenez avec la cuillère, vous avez eu le soin d'abord de fixer à l'intérieur de cette cuillère quelques parcelles de poudre d'aniline soluble à l'eau, en envoyant votre haleine sur cette cuillère et en jetant la poudre dessus, ce qui servira à la fixer. Alors l'eau que vous prendrez avec se transformera en encre et vous pourrez la verser sur une assiette.

Professeur DICKSONN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

ORPHÉE



Une jeune fille recueille pieusement la tête d'Orphée et sa lyre, portées par les eaux de l'Hèbre aux rivages de la Thrace.

Orphée. — Peinture de Gustave Moreau. — Gravé par Farlet.

Nous disions, en reproduisant, dans un précédent numéro, un tableau de M. Adrien Moreau que les artistes qui portent ce nom de Moreau, sont en ce moment particulièrement nombreux (1). Dans l'énumération que nous faisions à cette occasion, figurait en première ligne M. Gustave Moreau, le plus illustre d'entr'eux et qui est aussi l'un des plus glorieux peintres de l'époque actuelle.

Quoique peu connu de la foule dont il n'a jamais semblé rechercher les suffrages, M. Gustave Moreau occupe dans l'école française une place importante, qu'il doit presque autant à son caractère qu'à son œuvre elle-même. Modeste, réservé, fuyant avec un soin peut-être excessif les salons annuels où il n'expose plus depuis de nombreuses années, le peintre d'*Orphée* s'est consacré d'une façon absolue à son art. Rien, d'ailleurs, dans son œuvre ne révèle une concession quelconque au goût de ses contemporains. Telle était, dès l'origine, la pureté de son idéal, qu'il n'a pas eu, entre ses premiers tableaux et ceux qu'il a exécutés plus récemment, la moindre différence dans son style. On peut les comparer les uns aux autres. Dans chacun d'eux on trouvera ce même soin délicat et pieux, cette même précision, cette même habileté, ces mêmes scrupules.

Il convient de dire que, du reste, M. Gustave Moreau n'a point essayé de chercher, dans des expériences nouvelles, un nouveau mode d'art. Cette passion du nouveau, très légitime en somme, et qui a inspiré à tant de peintres des œuvres de premier ordre, l'auteur d'*Orphée* semble ne l'avoir point éprouvée. Tandis que tous, ou presque tous les contemporains s'efforçaient d'exprimer des sensations, d'ailleurs parfaitement raffinées, en laissant à leurs pinceaux certaines libertés que les traditions de l'École avaient jusqu'à présent prohibées, tandis qu'ils se laissaient plus ou moins — nous parlons des plus illustres — séduire par quelques-unes des théories impressionnistes, tandis, enfin, qu'ils renonçaient à la peinture dite « d'atelier » pour s'adonner, avec les J.-F. Millet, les Corot, les Th. Rousseau et les Courbet, à la peinture du « plein air » qui a produit mille chefs-d'œuvre, M. Gustave Moreau, fièrement, s'en tenait à ces précieuses traditions maintenant méconnues et tombées dans la disgrâce et dans l'oubli. La réaction qu'il a tentée sera, je pense, jugée un jour, unique dans l'histoire de ce siècle. Elle a d'autant plus de grandeur et de noblesse qu'elle n'a été suivie que par le maître seul qui en avait eu la conception et que les œuvres seules de Gustave Moreau seront chargées de la défendre devant la postérité.

Né à Paris, le 5 avril 1826, M. Gustave Moreau a étudié son art sous la direction de Picot. Il débuta au salon de 1864, par une œuvre qui produisit, sur l'élite des connaisseurs, une impression profonde et durable : Dans un paysage bleuâtre, au milieu de rochers fantasques, une tête de femme, aux grands yeux glauques, surgissait devant un Œdipe qui s'efforçait de comprendre l'énigme qu'elle lui proposait. Cette vision extraordinaire peinte, il semblait, avec des pierres précieuses, aux reflets ardents, valut, chose rare, une médaille à l'artiste débutant.

L'année suivante, il était récompensé derechef pour ses deux tableaux *Jason* et *La mort et le jeune homme*, allégorie qui lui fut inspirée par la perte de son ami Théodore Chasseriau et qu'on a revue avec plaisir à l'Exposition universelle de 1889. En 1866, il exposait *Diomède dévoré par ses chevaux* ainsi que l'*Orphée* que nous reproduisons et qui, acheté par l'Etat, fait aujourd'hui partie du Musée du Luxembourg. En 1869,il avait une médaille encore avec *Prométhée*, *Jupiter et Europe*.

Il faut signaler encore sa *Salomé*, le *Roi David*, l'*Apparition* et enfin cette *Galathée* qui figura à l'Exposition universelle de 1889. Outre les récompenses précédemment citées, le grand artiste avait reçu une médaille de 2e classe en 1878. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1875, il fut promu en 1883 au grade d'officier. En 1889 il a été élu membre de l'Institut en remplacement de Gustave Boulanger.

L' « Orphée » que reproduit notre gravure et qui est l'un des chefs-d'œuvre du maître, constitue un rare exemple de patiente recherche et de soins minutieux. Bien que ce tableau soit essentiellement l'œuvre d'un visionnaire et d'un poète, rien n'y est laissé aux hésitations d'une muse imparfaitement inspirée. Chaque détail précise l'harmonie de l'ensemble. Les fonds, volontairement vagues, encadrent à merveille l'admirable apparition de cette jeune fille qui vient de recueillir la tête d'Orphée. Son visage, que semble illuminer une piété délicate, a une expression d'une infinie suavité. Comme celui d'Orphée lui-même, il est dessiné avec la plus extrême souplesse.

Il y a, dans cette œuvre, comme dans toutes celles de Gustave Moreau, une sorte d'invincible et de mystérieuse majesté, qui provient autant de la simplicité de l'arrangement que de l'incomparable richesse du coloris.

L'éminent peintre s'est, pendant de longues années, passionnément consacré à l'art décoratif. Il a exécuté nombre d'œuvres destinées à être reproduites industriellement. Un riche collectionneur lui a fait faire, il y a quelques années, quatre-vingts aquarelles pour l'illustration des fables de La Fontaine.

On peut dire, en terminant, que l'œuvre de Gustave Moreau démontre que, quelles que soient les doctrines d'un artiste, le tempérament dont il est doué se révèle toujours en quelque manière. Pour être à l'antipode, si on peut parler de la sorte, de celle de ses contemporains, elle atteste que, même avec des procédés qualifiés un peu légère-

(1) Voir année courante, page 197.

ment de surannés, il est possible à un homme de génie de donner l'illusion d'un art entièrement nouveau.

A. P.

LES SPECTATEURS SUR LA SCÈNE

Au temps de Corneille, de Molière et de Racine, lorsque le théâtre français était à son apogée, il existait une habitude ridicule qui consistait à transformer la scène en une salle publique.

Durant tout le dix-septième siècle et la moitié du dix-huitième, les grands seigneurs et les élégants venaient se placer sur le théâtre, en face des spectateurs du parterre et des loges, se confondant avec les acteurs. Jusqu'en 1759, il y avait à droite et à gauche de la scène, à la Comédie-Française, des banquettes où s'asseyaient les ducs et les marquis porteurs du grand cordon de l'Ordre du Saint-Esprit, ainsi que les auteurs les plus en vue de l'époque. On fut même obligé, pour les empêcher d'envahir toute la scène, de mettre une barrière de chaque côté. Avant que cette précaution eût été prise, le flot des spectateurs sur le théâtre avait parfois été si considérable, que les acteurs n'avaient plus eu la place nécessaire pour parvenir en vue de la salle. On comprend que pareille confusion ait fourni une prise continuelle aux bons mots comme aux anecdotes.

Plusieurs d'entre eux, du reste, sont amusants.

Un jour, un farceur vint raccoler sur le Pont-Neuf, durant la journée, les scrofuleux, les grelotteux et tous les estropiés de divers genres qu'il put rencontrer: il y avait des bossus, des bancales, des culs-de-jatte, en un mot, une cour des miracles au complet. Il paya à chacun d'eux une place sur le théâtre, ordinairement occupé par les personnalités les plus élégantes, et lorsque, le soir, le rideau se leva, toute la salle contempla avec ébahissement cet Olympe d'un genre nouveau.

On raconte aussi qu'un jour, dans une représentation de *Rodogune*, Mlle Duménil, qui passe pour avoir donné au rôle de Cléopâtre son expression la plus horrible et la plus complète, avait mis dans ses imprécations toute l'énergie dont elle était dévorée; le parterre tout entier recula, saisi d'un mouvement d'horreur. Au même instant, un vieux militaire des plus élégants, placé sur le théâtre, également pris d'une sorte de délire, se précipita sur l'actrice et lui envoya un coup de poing formidable dans le dos, lui disant : « Va, chienne, à tous les diables! » Mlle Duménil continua sans broncher jusqu'à la fin de l'acte, et après, s'approchant de son brutal interlocuteur, elle lui déclara qu'elle n'avait jamais reçu un éloge plus flatteur.

Enfin, aux représentations de la « Judith » de l'abbé Boyer, les banquettes de la scène étaient occupées par des femmes. « Imaginez-vous, dit Le Sage, deux cents dames assises sur des banquettes où l'on ne voit généralement que des hommes et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants.

« Je me souviens surtout qu'il y avait au quatrième acte une scène où elles fondaient en pleurs et qui, à cause de cela, fut appelée la scène des mouchoirs. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayait à leurs dépens ».

Mais la présence du public sur la scène n'était pas seulement cause de farces ou d'anecdotes plaisantes. Elle avait eu comme inconvénient plus grave, de resserrer le génie des grands auteurs du siècle, dans une formule d'art scénique aussi étroite que l'espace du théâtre laissé libre par les petits maîtres. C'est la raison pour laquelle les pièces de Corneille, de Racine et de Molière n'ont pas de mise en scène.

Au contraire, lorsque ces poètes travaillent pour la cour ou pour des particuliers, quand, par exemple, ils composent les ballets mythologiques joués à Versailles, ou bien *Athalie*, représentée sur le théâtre des demoiselles de Saint-Cyr, ils changent tout à fait leur conception. Si *Athalie* avait été écrite pour une scène publique, il est fort probable que le coup de théâtre de la fin, un des effets les plus dramatiques qui existent, n'aurait jamais pu être réalisé.

Longtemps les divers auteurs qui ont traité du théâtre ont discouru sur les causes de cette habitude aussi invraisemblable qu'invétérée. Les uns ont prétendu qu'elle remontait à l'époque des premières représentations du *Cid*. A cause du succès considérable de la pièce, le public qui ne trouvait point de place dans la salle aurait envahi la scène pour assister au spectacle. D'autres ont cru que cet usage ne datait que de la Fronde.

Selon nous, il est beaucoup plus ancien : si, en effet, les modestes scènes des théâtres du seizième siècle n'étaient pas encore encombrées de spectateurs, ceux-ci, du moins, par suite de la disposition même des salles, entouraient déjà la scène de toutes parts. De plus, en Allemagne, comme en Angleterre, du temps de Shakspeare, les grands seigneurs se plaçaient à côté des acteurs dans l'intérieur du décor, les uns debout, les autres sur des tabourets et se faisaient admirer des bourgeoises de Londres, tout comme les petits maîtres du dix-septième et du dix-huitième siècle se donnaient en spectacle aux clercs de la Basoche.

Voici (fig. 2) une gravure extraite d'un Térence publié à Paris en 1550. On voit l'acteur sur une scène, entourée de tous côtés par des loges ou par des espaces dans lesquels se placent les spectateurs. Si ceux-ci ne se confondent pas avec l'acteur sur la scène même, ils semblent, d'après

l'aspect général de la salle, être placés derrière lui et faire partie du spectacle.

En Angleterre, il en est de même, puisque les premières salles de spectacle sont des cours de

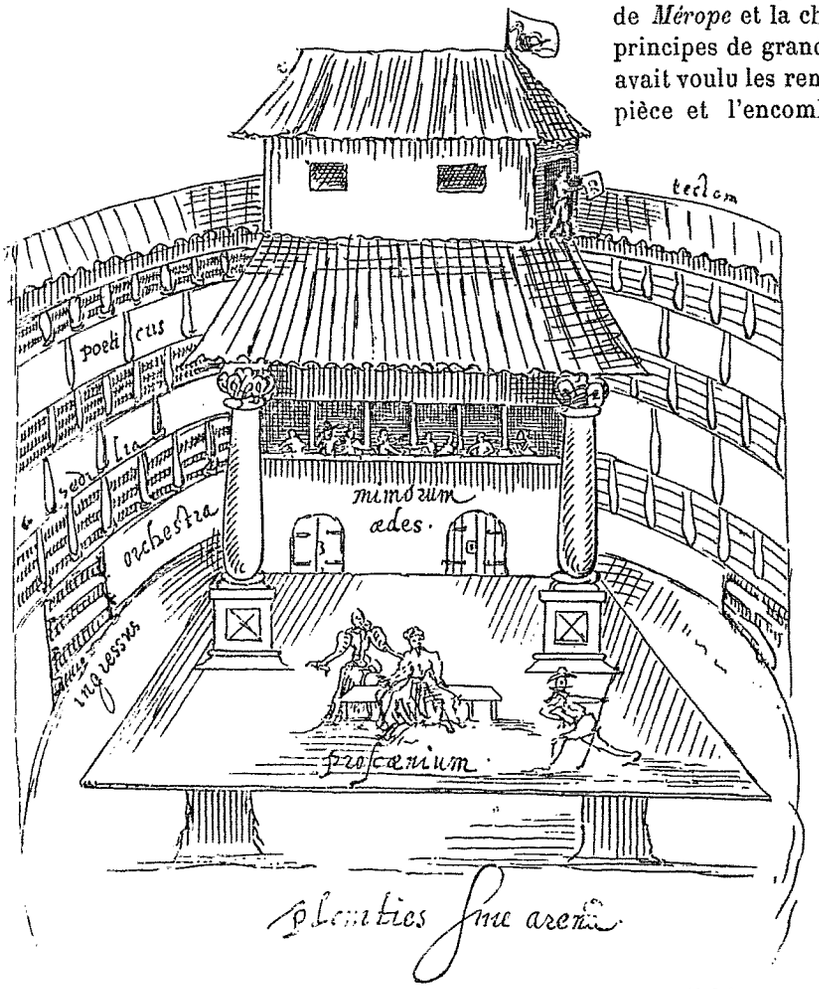


Fig. 1. — Théâtre anglais du temps de Shakspeare (Fin du XVIe siècle).

ferme entourées de bâtiments dont les fenêtres servent de loges. Celles placées derrière l'estrade sont pleines de spectateurs, comme celles de devant ou de côté. Le plus ancien théâtre de Londres, dont nous ayons une description et même un dessin (fig. 1), présente des dispositions identiques. Il est antérieur à Shakspeare, et date de 1580 environ. Derrière la scène, adossées à la muraille du fond, sont des loges pour les spectateurs, tandis que tout autour de l'estrade qui s'avance, sont également des gradins pour les assistants. Si nous nous rapprochons de notre époque, les textes des différents auteurs anglais ou allemands nous montrent la scène bondée de spectateurs. En Angleterre cette habitude disparut lors de la révolution de Cromwell. Elle subsista plus longtemps en Allemagne ; toutefois, elle n'existait plus dans la première moitié du dix-huitième siècle. En Italie, le pays du théâtre par excellence, la scène fut toujours libre et les textes comme les monuments figurés (fig. 3) en sont une preuve incontestable. Même sur les théâtres de Paris, où jouèrent les différents acteurs de cette nation, ils ne laissèrent jamais pénétrer les spectateurs derrière eux.

Comment donc s'opéra en France la réforme de cet abus? Voltaire n'avait cessé de réclamer contre un usage qui avait causé l'insuccès de *Mérope* et la chute de *Sémiramis*. Imbu des principes de grande mise en scène des Grecs, il avait voulu les renouveler dans cette dernière pièce et l'encombrement de la scène avait annihilé et même rendu ridicules les effets sur lesquels il avait compté.

Mais malgré ses cris, l'habitude se serait perpétuée ; car les acteurs tiraient un profit considérable de la location de ces places privilégiées, qui étaient d'un prix beaucoup plus élevé que les autres, et ils ne voulaient consentir à perdre cette ressource qu'en échange d'une compensation. Ce fut un grand seigneur, aussi spirituel que généreux, le marquis de Lauraguais, qui acquit, à beaux deniers comptants, l'honneur de faire évacuer la scène. A partir de 1759, en effet, les comédiens parurent seuls devant le public. Le jour où, après cette modification, on rouvrit le Théâtre-Français, un des critiques les plus considérables d'alors put s'écrier : « La scène vide de spectateurs a fait le meilleur effet du monde. On s'apercevait que l'on entendait infiniment mieux les acteurs, l'illusion était entière et l'on ne voyait plus César prêt à déposséder un

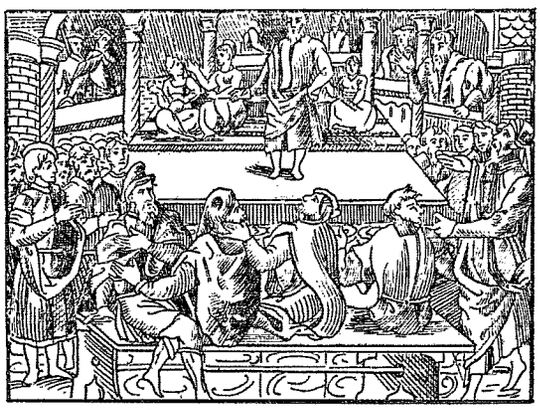


Fig. 2. — Théâtre parisien en 1550.

fat assis contre lui, ni Mithridate expirer au milieu des gens de notre connaissance, ni non plus Camille tomber morte entre les bras d'auteurs comiques comme Marivaux ou Le Sage qui vien-

nent se prêter à l'assassinat de cette Romaine. On avait craint que l'enlèvement de la tapisserie de petits maîtres ne fît paraître la scène trop vide; il n'en fut rien, et le succès couronna de tous points cette réforme réclamée depuis si longtemps par les gens de bon goût ».

Si l'on en revenait aux errements du grand siècle, les habitués de la Comédie-Française verraient Mounet-Sully, dans un de ses rôles tragiques, s'agiter dans un costume de Grec ou de Romain entre le prince de Sagan, le monocle à l'œil, ou Alexandre Dumas, en habit et cravate

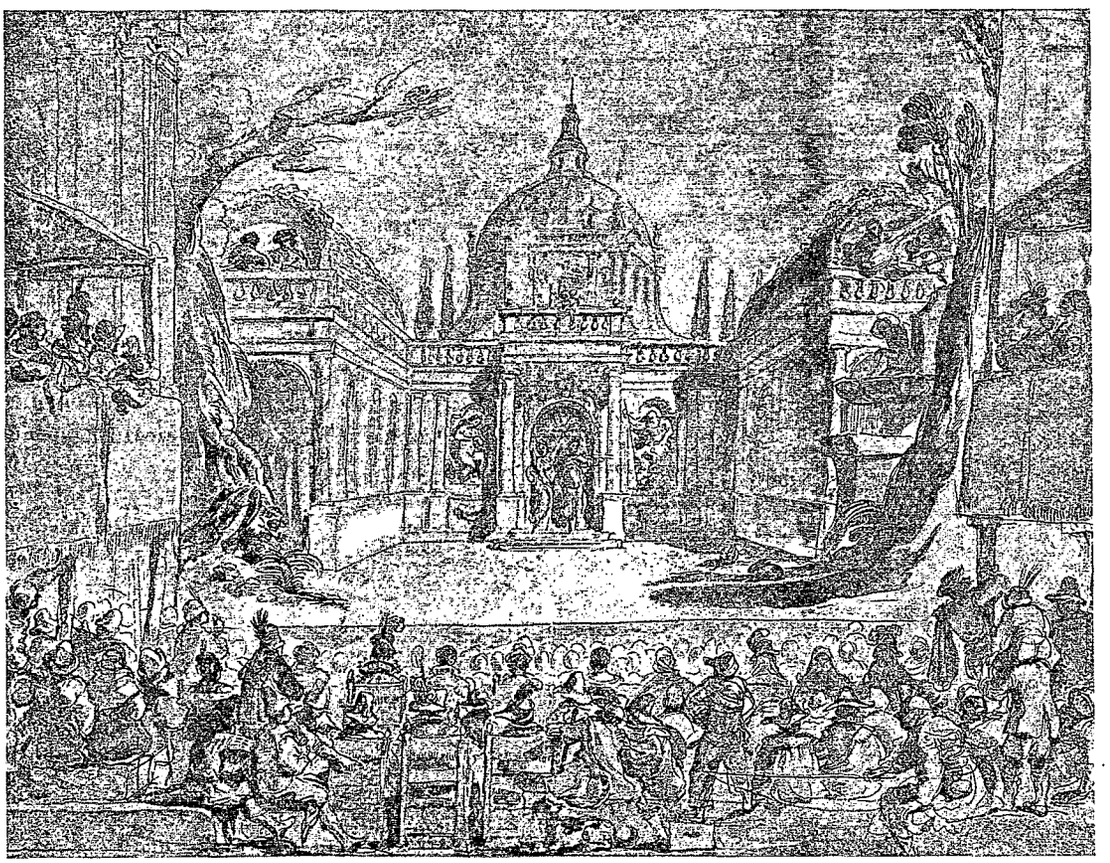


FIG. 3. — Représentation théâtrale en Italie au commencement du XVIIIe siècle. — Dessin de la collection Rodrigue.

blanche, entourés des membres les plus éminents de la littérature et des clubmans les plus élégants de Paris!!! GERMAIN BAPST.

ORIGINE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES (1)

Suite et fin. — Voir page 317.

Il existe des surnoms et des locutions empruntés à la légende, ou qui traduisent une situation particulière. La *Patte-d'Oie de Gonesse* (Seine-et-Oise) provient du carrefour en forme de patte d'oie où émergent trois routes en éventail. La rue *Écoute-s'il-Pleut*, à Boulogne-sur-Mer, est ainsi dénommée parce qu'elle n'était dans le principe qu'une ruelle étroite, faisant office de ruisseau collecteur, au bas de laquelle se trouvait un moulin qui ne marchait qu'autant que la pluie lui venait fortement en aide; aussi le meunier, soucieux au moindre bruit qu'il entendait la nuit, éveillait-il son garde-moulin au cri de : « *Écoute s'il pleut!* (1) ». Ce nom est répété trois fois sur la carte de France.

Influences politiques. — M. Cocheris appelle influences politiques les diverses influences qui naissent de l'état de sociabilité sous l'empire duquel vivent les hommes civilisés. On les retrouve dans *Parisiens*, de *Parisii* (2), qui voulait dire vaillants; dans *Montagne-du-Bon-Air*, jadis et encore maintenant Saint-Germain-en-Laye, que la Convention nationale débaptisa. *Ker*, *plou*, qui forment le radical de tant de noms de lieu du Morbihan, sont d'origine celtique et étaient synonymes de hameau, village. Le mot latin *villa* est sans contredit l'un des termes les plus usités du dictionnaire géographique.

Les domaines : *Aleu* (Ariège); les constructions à l'usage des animaux : *Étables* (Yonne, etc.); les habitations et constructions : les *Chaises* (Eure-et-Loir), *Bordeaux* (Gironde), de *borde*, ferme; les lieux clos défendus par des haies ou de tout autre manière : La *Garde* (Meurthe); les ponts et

(1) Dans un précédent article, nous avons donné deux origines de *Chaumont;* il convient d'y ajouter les suivantes : D'après certains auteurs, Chaumont, dans la Haute-Marne, dérive de *Calvus mons*, mont chauve. Bescherelle indique cette autre étymologie (celtique) : *chod*, bois; *mon*, montagne : sur une montagne près d'un bois.

(1) M. Peiffer, chef d'escadron. *Légende territoriale de la France.*

(2) *Paris* vient de *Parisii* ou *Lutetia Parisiorum.*

chaussées : *Pont* (Ardèche, etc.), La *Chaussée* (Oise, etc.); le commerce et l'industrie : *Port* (sur la Vienne), La *Fabrique* (Haute-Saône, etc.), ont également contribué à la formation de noms locaux. Les cabarets : *Begudes* (Hérault), de *begudo*, cabaret de campagne, dans le Languedoc, et les animaux : *Pisseloup* (Aisne), *Chandoiseau* (Côte-d'Or), figurent aussi pour une bonne part dans ce laborieux enfantement.

Influences religieuses. — Les noms de saints, qui sont innombrables, s'expliquent d'eux-mêmes, ainsi que les noms empruntés à la divinité. On les retrouve souvent sous une forme modifiée : *Dongermain* (Meurthe), de *domnus Germanus*, Saint-Germain, *Locdieu* (Aveyron). Les églises, ermitages, monastères, etc., se devinent dans *Eglisolles* (Puy-de-Dôme), le *Monge* (Dordogne), de *monge*, solitaire, dans le Midi, *Monestier* (Ain, etc.).

Influences onomastiques. — Beaucoup de maisons, et par suite de domaines et de villes, prirent à l'origine le nom de leur propriétaire. *Lagny* vient de la propriété du romain Latinus; La *Bigoterie*, dans l'Eure-et-Loir, a été fondée par la famille Bigot. Quand, vers le douzième siècle, d'après M. de Rochas, les noms de famille commencèrent à s'introduire en France, ils furent tirés, entre autres, de la terre que possédait en fief celui que l'on voulait distinguer des autres individus portant même nom de baptême. Nombre de noms primitifs, tant de personnes que de choses, ont subi des altérations telles qu'il est impossible, à première vue, de découvrir la véritable origine.

*

Le hasard, enfin, a présidé à la naissance de certains noms officiellement adoptés. Dans la chaîne qui borde à l'Est le plateau du Villard-de-Lans, deux montagnes s'élèvent au-dessus de toutes les autres. La carte de l'État-major appelle l'une *La Moucherolle*, et l'autre *Le Moucherotte*, noms complètement inconnus des indigènes. Dans les anciens actes, la première, c'est le *Mont-Cheyrol*, c'est-à-dire le rocher qui s'éboule, la seconde, c'est *La Penne*, c'est-à-dire une montagne d'une forme déterminée. Eh bien, il est à supposer que le géographe aura mal compris le premier de ces noms, et qu'il l'a répété deux fois par inadvertance; le graveur, s'en apercevant, a cru réparer cette légèreté en barrant les deux *l* de l'un des deux mots, pour en faire deux *t*, et en en changeant le genre.

Ces confusions et tranformations sont d'ailleurs fréquentes et amusantes (1). Une lettre mal placée ou une orthographe irraisonnée changent la physionomie d'un nom. C'est ainsi que la vallée d'*Escrins*, le col de *Granon*, le hameau des *Millaures*, sont devenus la vallée d'*Eserans*, le col de *Grenouille*, le village de *Mylord*. Une carrière de sable appelée *Arénier* a donné son nom au plateau de l'*Araignée*; le champ de la *Lioura*, ou champ du lièvre, s'est transformé en *champ de Lioura*, *Chandeliour*, et enfin *Chandelier*. Etc., etc. M. de Rochas estime que le col de l'*Emeindra* s'appelle aujourd'hui col de la *Salamandre* sans doute à la suite du dialogue suivant : « L'INGÉNIEUR : *Comment appelez-vous ce col?* — LE PAYSAN : *Ça? l'Emeindra* ». D'où *Salemendra* et *Salamandre*. Il y a mieux : Dans les Hautes-Alpes, le géographe a pris cette réponse : « *Lou sabès pas* » (« *Je ne sais pas* ») pour le nom du lieu sur lequel il voulait se renseigner, et en a fait *Lou-Sabès-pas!*

Et voilà justement comme on écrit... *la géographie.*

VICTORIEN MAUBRY.

(1) *Sannois*, dans les anciens actes en latin, est interprété par *Centum nuces*, *Cent noix*. De ce *Cent Noix*, rappelant une avenue de cent noyers, on a fait *Centnoix*, *Cennois* et *Sannois* (Littré). Le *Bos* (bois) *Néron* est devenu le *Bonnet-Rond*.

XAVIER MARMIER

« Le 8 décembre 1871, pendant que M. Thiers, remarquait une revue de l'époque (1), lisait son message à l'Assemblée nationale, l'Académie française s'occupait paisiblement du poète latin Lucrèce, de son traducteur M. de Pongerville et des titres littéraires du successeur de ce dernier ».

Ce successeur était Xavier Marmier. Ce n'était pas un nouveau venu dans le monde des lettres; par quarante années d'études et de travaux ininterrompus, il avait mérité l'honneur de siéger à l'Académie. Né à Pontarlier le 14 juin 1809, élevé dans sa province natale, il avait, à moins de vingt ans, fait ses débuts, comme écrivain, dans un journal de Besançon. Mais la Franche-Comté ne devait pas le retenir longtemps; bientôt s'éveilla en lui ce goût passionné des voyages, qui, jusqu'au seuil de la vieillesse, le conduisit à travers tant de pays et sous tant de climats différents.

Il visita d'abord la Suisse et la Hollande; c'était en 1829; l'année suivante il vint à Paris et y publia des *Esquisses poétiques*, la première œuvre qui révéla son nom au public. Deux ans après, il partait pour l'Allemagne et « sans savoir un mot de la langue, c'est lui-même qui nous l'apprend, il s'en alla tout droit à Leipzig ». Là il se mit en pension dans une famille où il était sûr de n'entendre jamais parler français et, bientôt, contraint par la nécessité, il sut assez d'allemand, d'abord pour se faire comprendre, puis pour traduire un choix des *Paraboles* ou *Contes* de Krummacher.

Ce choix parut quelques mois après chez Levrault à Strasbourg, et l'argent qu'il en retira — les livres les plus humbles rapportaient alors de l'argent à leurs auteurs — permit à Xavier Marmier d'entreprendre, dans de meilleures conditions que le premier, un nouveau voyage de l'autre côté du Rhin. Ses *Études sur Gœthe* et la publication d'un nouveau *Choix de contes*, fruit de

(1) *Revue des cours littéraires*, n° 24, 9 décembre 1871.

son second séjour en Allemagne, achevèrent de faire connaître le jeune écrivain et attirèrent sur lui l'attention du pouvoir.

En 1836, il fut attaché à l'expédition archéologique envoyée dans le Nord par le ministre de la marine. Ce voyage fut fécond pour lui, et les observations qu'il y recueillit furent l'origine d'ouvrages remarqués, sur les divers pays qu'il avait visités : *Littérature scandinave* ; *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839) ; *Lettres sur le Nord, Danemark, Suède, Laponie et Spitzberg* (1840) ; *Souvenirs de voyage* (1841), etc.

La récompense ne se fit pas attendre. Le ministre d'alors, M. de Salvandy, avait cru que rien n'était plus propre à relever le niveau de l'enseignement supérieur que d'y appeler des professeurs qui s'étaient fait un nom dans les lettres; Xavier Marmier était naturellement désigné pour remplir une des chaires de littérature étrangère nouvellement créées; il fut envoyé à la Faculté des Lettres de Rennes; mais, malgré les succès de son enseignement, il quitta cette ville hospitalière et revint en hâte à Paris. Le ministre ne lui garda pas rigueur et le nomma bibliothécaire au département de l'Instruction publique (1840).

La passion des voyages ne permit pas à Xavier Marmier de se reposer longtemps dans ces nouvelles fonctions, véritable sinécure; possédé, suivant sa propre expression, de la « nostalgie de l'espace », il céda à la voix qui l'appelait. Oui, j'emprunte ces vers aux *Lettres sur l'Islande* :

> Oui, dans le vent du soir qui traverse la plaine,
> Dans le soupir de l'onde et le chant de l'oiseau,
> Quand je suis seul, j'entends une voix de sirène
> Qui m'appelle toujours vers un monde nouveau.

L'empire des tsars fut le monde nouveau qui l'attira cette fois; il devait, six ans plus tard, raconter ses souvenirs et les impressions de ce long et utile voyage, dans ses *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1848), ouvrage plein de sincérité à qui un souverain absolu interdit l'entrée de ses états. Xavier Marmier n'était point cependant l'adversaire des puissances. Un jour, le roi Louis-Philippe l'avait fait appeler à la cour et s'était longuement entretenu avec lui — en danois même, dit-on — de son séjour dans le Nord. Depuis lors il était resté son ami. Marmier comptait beaucoup d'amis parmi les têtes couronnées : le grand-duc de Weimar, le vieux roi de Danemarck, Frédéric II, à qui les traités de 1815 avaient enlevé plus de la moitié de ses états en Suède, Bernadotte, dont ils avaient consacré la grandeur, Guillaume de Hollande qu'ils avaient rappelé de l'exil.

A peine de retour de Russie, Xavier Marmier partit pour l'Orient, et, un an après, il alla, en compagnie même du ministre, visiter l'Algérie (1846). Nommé la même année conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, son premier soin fut de recueillir et de publier les souvenirs de ses deux derniers voyages; c'est ainsi que prirent naissance le livre si curieux *Du Rhin au Nil* et les *Lettres sur l'Algérie* (1847). Le succès n'en était pas encore épuisé qu'il s'apprêtait de nouveau à quitter la France.

La révolution de 1848 avait frappé Xavier Marmier dans ses affections d'homme privé et dans ses convictions politiques. Il alla de l'autre côté de l'Atlantique chercher une république plus selon son cœur que celle qu'il venait de voir. Il ne l'y trouva pas, ni au Nord, ni encore moins au Midi. On le vit bien à ses *Lettres sur l'Amérique* (1852), « témoignage amusant et suspect » de ses espérances et de ses désillusions. Mais s'il a jugé trop sévèrement une société encore en formation, il a su aussi en prévoir les brillantes destinées.

Cependant quelque attrait que ces lointains pays pussent avoir pour lui, c'était la vieille Europe que Xavier Marmier aimait à visiter de préférence, les bords romantiques de l'Adriatique, l'Allemagne, qu'il ne se lassait pas de revoir, la Suisse enfin où, presque au sortir de l'enfance, il avait fait son apprentissage de voyageur. On s'en aperçoit à la sympathie qui anime ses *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro* (1854), le *Voyage littéraire en Allemagne* (1858-1859), ou le *Voyage en Suisse* (1861). En les lisant, on ne peut pas rendre à leur auteur le témoignage d'avoir bien rempli sa vocation; mais Xavier Marmier en eut une autre, celle de lettré, à laquelle il ne fut pas moins fidèle dès sa jeunesse et qui le réclama tout entier dans les années de sa vieillesse.

Il n'avait pas parcouru, en touriste distrait, les nombreux pays qu'il avait visités : leurs mœurs, leurs institutions, leur langue, leur poésie surtout, l'avaient attiré et séduit : il entreprit de les faire connaître chez nous. C'est ainsi qu'il devint en France l'un des révélateurs les plus ardents des littératures étrangères; il écrivit l'histoire de quelques-unes des moins connues; il appela l'attention sur d'autres encore trop ignorées; enfin il traduisit quelques-unes des œuvres qui les honoraient le plus. Dès 1839, il publiait le théâtre de Gœthe, celui de Schiller parut en 1841 ; l'année suivante il donnait la traduction des *Chants populaires du Nord*, que suivirent, en 1843, les *Contes fantastiques* de Hoffmann.

Ce commerce avec quelques-uns des plus grands poètes du siècle, les observations qu'il fit pendant tant de voyages en des pays si divers, élargirent l'horizon littéraire de Xavier Marmier ; le rôle de narrateur ne lui suffit plus, il résolut d'inventer et ne craignit pas d'essayer de rivaliser avec les écrivains qu'il admirait ; de voyageur et de traducteur, il devint romancier et auteur de nouvelles. *Un été au bord de la Baltique* (1856), marque la transition entre son ancienne et sa nouvelle manière; avec les *Fiancés du Spitzberg* (1858), cette simple histoire racontée dans le style facile et limpide dont il a eu le secret, Xavier Marmier entra en plein dans le domaine

de la fiction. Il devait s'y établir pour de longues années.

Gazida (1860), récit gracieux emprunté aux souvenirs si chers que lui avait laissés son séjour au Canada, montra jusqu'où il pouvait aller dans ce genre. Ce roman fut suivi — car Marmier comptait par un livre nouveau chacune de ses années — sans interruption par *Hélène et Suzanne* (1862), *En Alsace*, *L'Avare et son trésor* (1863), *En chemin de fer* (1864), *Histoire d'un pauvre musicien* (1866), *Les hasards de la vie*, *Les drames du cœur* (1868), etc., œuvres d'imagination auxquelles le voyageur infatigable ajoutait entre temps quelques souvenirs d'une excursion nouvelle à travers le monde, tels que *Voyage et*



Xavier Marmier.

littérature en 1862; *De l'Est à l'Ouest, Souvenirs d'un voyageur* (1867).

Xavier Marmier était l'écrivain le plus fécond et l'un des plus lus, sinon l'un des plus grands de sa génération; sa place était marquée à l'Académie française, qui avait couronné deux de ses romans, et si quelque chose peut surprendre, c'est qu'elle ne l'eût pas appelé plus tôt dans son sein. Le 19 mai 1870 elle répara cet oubli; il fut élu à la place laissée vacante par M. de Pongerville: au traducteur de Lucrèce et de Milton succédait le traducteur de Gœthe et de Schiller.

L'année terrible allait commencer; Xavier Marmier la passa, au milieu des angoisses du siège, à préparer son discours de réception; il ne devait être prononcé qu'en décembre 1871, quand l'anarchie eût été domptée et le sol de la patrie arraché, par l'habileté de M. Thiers, à l'envahisseur étranger. Huit ans plus tard, l'Académie, sur le refus de M. Emile Olivier, chargea Xavier Marmier, en qualité de chancelier, de prononcer l'éloge du grand homme d'Etat, dont il avait été l'hôte assidu.

Le fauteuil d'académicien, qui lui assurait l'immortalité, ne donna point à Marmier, comme à tant de ses confrères, l'envie de se reposer dans sa gloire; jusqu'à sa dernière heure, il continua de vivre pour les lettres. Il leur fut cependant un moment infidèle; à un âge où l'on renonce bien souvent à la politique, il songea à y entrer; aux élections législatives de 1876 et 1877, il posa sa candidature dans l'arrondissement de Pontarlier; il fut battu par son adversaire républicain. Dès lors il ne pensa plus qu'à ses livres; à ceux qu'il faisait et à ceux que, fin connaisseur, il aimait à acheter. En 1887, il résigna ses fonctions de conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, qu'un autre avait dû si souvent conserver à sa place. Il passa ses dernières années dans sa retraite de la rue Saint-Thomas-d'Aquin, puis de la rue de Babylone, toujours affable et bon et gardant jusqu'à la fin la vivacité et la grâce de son esprit. L'année dernière il publiait encore des contes dont les lecteurs du *Magasin pittoresque* ont pu apprécier le charme et l'intérêt. La mort seule lui a fait déposer la plume.

Xavier Marmier s'est éteint doucement le 12 du mois dernier, à l'âge de 83 ans. Simple dans la mort comme il l'avait été dans la vie, il a ordonné par son testament de lui faire les funérailles les plus humbles; mais en même temps, par un trait de sa générosité habituelle, il léguait « en souvenir, dit-il, des heureux moments qu'il avait passés parmi eux », une somme de mille francs aux bouquinistes du quai de la rive gauche, ces témoins des voyages de découvertes érudites qu'il faisait chaque jour au milieu de leurs étalages, depuis que l'âge lui interdisait les voyages dans les pays lointains.

Une foule nombreuse et recueillie se pressait à ses obsèques; elle n'était composée que d'amis, la plupart éminents dans les lettres ou dans les sciences; mais Xavier Marmier n'en avait pas seulement en France, il en comptait bien au delà de nos frontières; les couronnes déposées sur son cercueil au nom des Canadiens et de l'*Alliance française de Stockolm* en sont la preuve éclatante. Ces témoignages d'estime, Marmier les devait à cette bonté de tous les jours, à cette bienveillance universelle qui embrassait non seulement ses compatriotes, mais tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartinssent, rêvant — pourquoi n'est-ce qu'un rêve? — de les voir un jour réunis dans une seule famille:

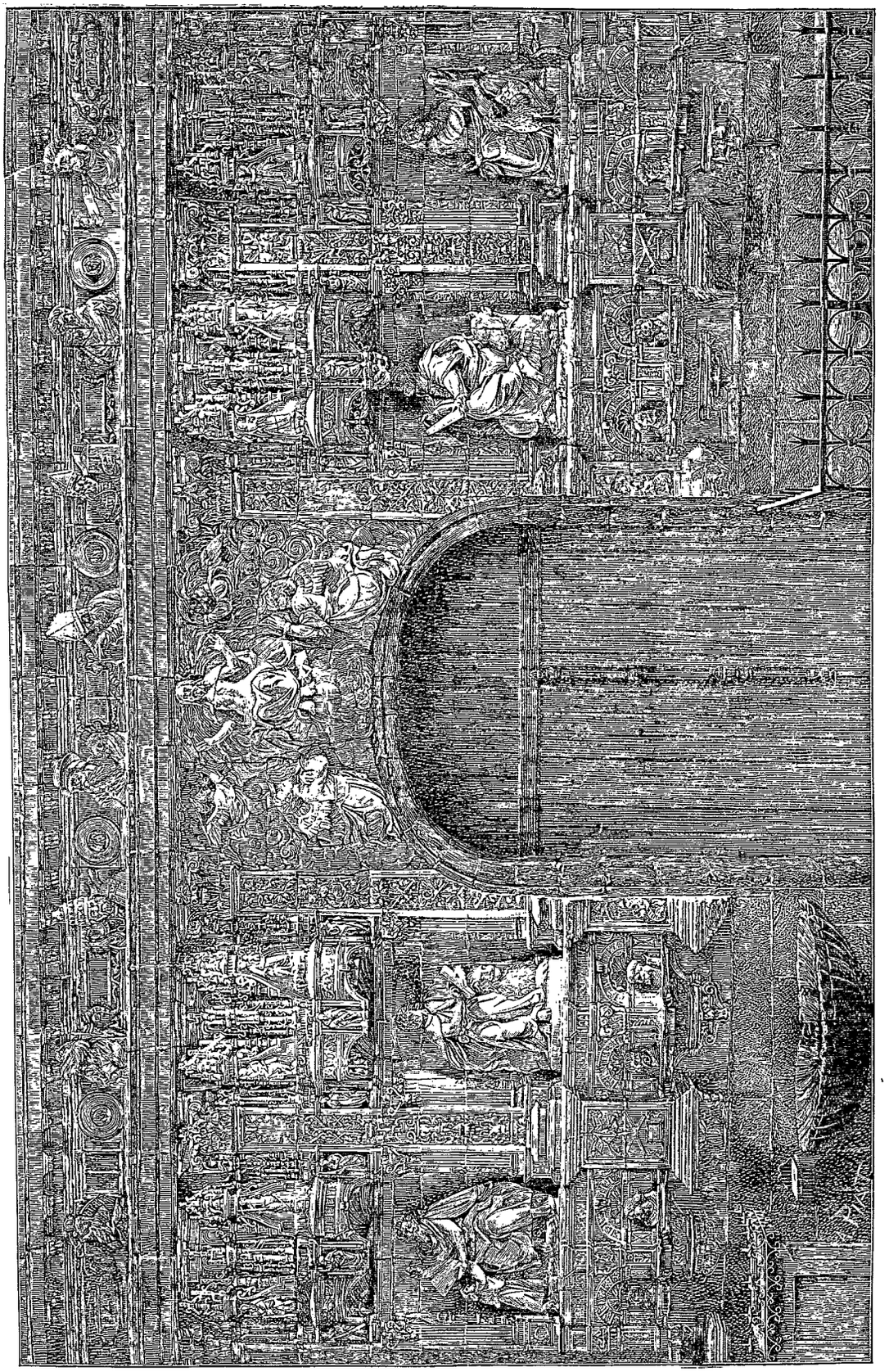
> Les hommes seuls entre eux ont posé ces barrières,
> Qui s'effacent déjà, qui tomberont un jour,
> Car du Nord au Midi, tous les hommes sont frères,
> La Nature partout chante son chant d'amour.

Celui qui a pensé et écrit ces vers est assuré de vivre dans la mémoire des hommes.

Charles Joret.

LE RETABLE DE L'ÉGLISE DE QUIMPERLÉ

La ville de Quimperlé, chef-lieu d'arrondissement du département du Finistère, possède une église bâtie en rotonde en imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem, et datant du onzième siècle. Fondée par Alain, évêque de Cornouailles pour y établir, sous le vocable de Sainte-Croix, un couvent de l'ordre de Saint-Benoît, cette église a été rebâtie en partie en 1862 à la suite d'un accident occasionné par la chute du clocher central.



RETABLE DE L'ÉGLISE DE QUIMPERLÉ. — Gravé par Piat.

A l'intérieur, encadrant la porte principale, on remarque un *retable* en pierre qu'on a mutilé d'une

manière bien regrettable pour qu'il puisse trouver place de chaque côté de cette porte, qui par elle-même n'offre rien d'intéressant; c'est un simple arc surbaissé en anse de panier, construit en granit du pays, et qui détonne singulièrement avec les délicates sculptures qui l'environnent.

Cette mutilation barbare a eu pour conséquence de faire disparaître, en détruisant le motif central, un haut-relief qui représentait probablement une mise au tombeau. Au-dessus de l'arc de la porte, le bas-relief représente le Christ triomphant, deux anges sortant des nuées sonnent de la trompette, et au-dessous deux autres anges sont dans l'attitude de l'adoration.

De chaque côté de ce bas-relief, sont pratiquées des niches surmontées de dais et de pinacles finement découpés.

Dans les niches, les quatre Évangélistes avec leurs attributs; en commençant par la gauche, saint Mathieu (l'Ange), saint Marc (le Lion), saint Luc (le Bœuf), et saint Jean (l'Aigle).

Dans l'Iconographie chrétienne, la place que doivent occuper les Évangélistes ou leurs attributs est celle-ci : en ligne ascendante, de bas en haut : le Bœuf, le Lion, l'Aigle, l'Ange (l'homme).

Lorsque ces attributs accompagnent le Christ comme dans beaucoup de tympans de portes des églises du moyen âge, ils se trouvent disposés dans les angles d'un carré; alors ces attributs des Evangélistes doivent être invariablement placés dans cet ordre hiérarchique : en haut et à droite (du Christ), l'Ange; à gauche (du Christ), l'Aigle; en bas, le Lion est à droite sous l'Ange; et le Bœuf à gauche sous l'Aigle.

Ici, les Evangélistes sont représentés sous la forme de figures d'hommes drapés, tenant un livre; ils sont portés par des culs-de-lampe richement taillés et sculptés, mais d'une composition tourmentée et médiocre, et beaucoup trop importants pour les sujets qu'ils supportent. Les pilastres qui séparent ces niches sont d'un travail et d'une composition plus habiles; les arabesques sont dessinées et sculptées de main de maître.

L'entablement qui surmonte ce retable est loin de répondre à la richesse des parties inférieures; quoique les figures qui ornent la frise et qui représentent des évêques et des prophètes soient d'une exécution soignée, les lignes de l'architecture en sont lourdes et pauvres de style.

Quant à l'ornementation générale, nous sommes là en pleine Renaissance (1480 à 1510) et nous voyons la vieille école française de sculpture mêler ses saines traditions aux imitations plus ou moins bien interprétées de l'antiquité. Le temps est passé où les artistes s'inspiraient de la flore et puisaient aux sources naturelles pour composer leur ornementation; ici, l'ornement n'est autre chose qu'un poncif plus ou moins habilement exécuté. Les artistes copient ou interprètent les ornements empruntés à l'antiquité, sans les comprendre, en mêlant ces imitations aux derniers vestiges du l'art gothique. Malgré tout, cette époque produit encore des œuvres remarquables, celle-là entre autres qui fait l'objet de notre gravure, tant le goût de la sculpture était vivace chez nous alors, tant les exécutants avaient acquis l'habileté de la main.

HUREY.

A LA CHANDEAU

A la Chandeau, voilà longtemps,
J'étais jeune, j'avais vingt ans;
Tout souriait à ma retraite,
Rêves d'amour et chants de fête,
Azur du ciel, cristal de l'eau,
A la Chandeau.

A la Chandeau je reviens vieux,
Tête grise, esprit soucieux,
Cherchant, le long de la pelouse,
Cherchant, au bord de la Seymouse,
Les jours de mon printemps si beau
A la Chandeau.

A la Chandeau, si le destin
Avait borné mon long chemin,
Peut-être que j'aurais sans cesse
Conservé ma verte jeunesse
Sous les ombrages du coteau,
A la Chandeau.

A la Chandeau, vivez, amis,
Heureux d'être où Dieu vous a mis,
Et quelquefois, en son absence,
Pensez à celui qui ne pense
Qu'à venir s'asseoir de nouveau
A la Chandeau.

XAVIER MARMIER.

COPENHAGUE

I

Du haut de la Tour Ronde. — La légende de Pierre le Grand. — La ville à vol d'oiseau — Le quartier des marins. — Les rues aristocratiques. — Une capitale patriarcale. — Les passants. — Les libraires. — La statue de Frédéric V. — Le palais de l'Amalienborg.

Le premier devoir d'un étranger qui débarque à Copenhague est de monter au haut de la Tour Ronde. Cette ascension se fait sans escalier par un plan incliné en spirale dont la pente est si douce que Pierre le Grand a pu arriver jusqu'à la plate-forme en voiture à quatre chevaux. Suivant la légende, le Tzar, après avoir admiré à vol d'oiseau les merveilles de la capitale du Danemark que le roi Frédéric IV lui montrait avec orgueil, voulut, à son tour, étonner son allié en lui donnant une idée de l'obéissance des Moscovites. Il fit signe à l'un des Cosaques de son escorte de se précipiter dans l'espace et le soldat sauta sans hésitation. Bien qu'il eût introduit dans ses Etats le régime le plus absolu, le monarque scandinave ne pouvait demander à ses gardes du corps une marque d'abnégation aussi passive et à plus forte raison son lointain successeur, Christian IX, ne

saurait avoir la pensée de soumettre à une pareille épreuve la fidélité de ses sujets.

Depuis la visite du vainqueur de Pultava, Copenhague a changé de physionomie. Les terribles incendies de 1728 et de 1794 ont anéanti la plus grande partie de l'ancienne ville et les impitoyables bombardements de 1801 et de 1807 ont achevé l'œuvre de ruine. Les monuments qui avaient été épargnés par le feu sont tombés sous les boulets de Nelson. Aussi l'antique métropole du Danemark a-t-elle perdu son cachet historique. Elle ne ressemble pas à ces glorieuses cités où chaque pierre est un souvenir. Vue du haut de la Tour Ronde elle donne plutôt l'impression d'une ville neuve prématurément vieillie. Sous le climat humide du Sund, les constructions prennent, en peu d'années, un aspect de vétusté. L'œil a de la peine à s'habituer à l'uniformité de la teinte morne qui pèse sur ces murs noircis, ces toits aigus et ces monuments bizarres. Les lanternes fantastiques qui surmontent le château de Rosenborg, les quatre dragons dont les queues enroulées forment la flèche de la Bourse et l'escalier extérieur qui serpente en spirale autour du clocher de l'église du Saint-Sauveur déconcertent toutes les notions admises dans l'occident en matière d'architecture.

Si les monuments vus de haut apparaissent comme des énigmes, le plan d'ensemble de la ville paraît, au premier abord, plus difficile encore à comprendre. Les vestiges des canaux qui existent encore autour des ruines du palais de Christianborg montrent qu'il eût dépendu de Copenhague d'être une seconde Venise, mais les descendants des Vikings, qui portaient leurs ravages sur toutes les côtes de l'Europe, se seraient crus humiliés de naviguer sans danger dans de petits bateaux en suivant les sinuosités de lagunes bordées de maisons.

De même que la capitale du Danemark n'a pas voulu être une rivale de la reine de l'Adriatique, elle n'a pas essayé davantage de s'entourer de fortifications plus imprenables encore que celles de Cronstadt. Un petit nombre de bastions conservés à titre de curiosité historique prouvent que la gardienne des détroits aurait pu devenir la première citadelle du nord, mais les talus et les parapets ont été nivelés pour faire place à de larges boulevards.

Il faut regarder du côté du Sund et contempler à l'horizon les côtes de Suède pour se faire une idée du rôle que la Constantinople du Nord avait à jouer dans la civilisation européenne ; la nature ne l'avait pas faite pour devenir une curiosité artistique ou une grande place de guerre mais pour être l'entrepôt nécessaire des échanges entre le continent et la Scandinavie. Ainsi s'explique l'inépuisable vitalité d'une ville qui s'est relevée de tant de catastrophes. Au lendemain de la guerre des duchés, Copenhague avait environ cent cinquante mille habitants elle en compte aujourd'hui plus de trois cent vingt mille. A mesure que le pays a été démembré sa capitale a grandi.

*

Cette impression se fortifie quand on visite le port. On s'aperçoit bien vite que, dans une ville où une seule compagnie maritime ne possède pas moins de quatre-vingt-dix paquebots, la navigation est restée la vraie, la grande industrie nationale. Ce sont les marins qui ont su le mieux conserver la vieille couleur scandinave dont il reste à peine un lointain reflet dans les autres classes de la population. Pour un voyageur qui attache plus d'intérêt aux documents humains qu'aux monuments de brique ou de pierre, c'est un curieux spectacle de parcourir le Nyboder, où les rois Christian IV et Christian VII ont cantonné les matelots. Dans ce quartier les rues sont étroites, régulières, coupées à angle droit et portent toutes des noms d'animaux. Le crocodile, le dauphin, l'éléphant, le chameau, le tigre sont représentés dans ce répertoire de ménagerie évidemment choisi pour rappeler aux navigateurs les pays lointains où ils ont fait flotter le pavillon de la patrie. Cette population de matelots a conservé une physionomie à part. Elle chante encore les exploits des grands hommes de mer qu'a produits le Danemark : Rud, Juel et surtout Tordenskjold, le plus célèbre des trois parce qu'il a été emporté par une mort tragique en pleine jeunesse et en pleine gloire. Pourtant la note moderne éclate parfois au milieu de ces couplets héroïques et l'on entend le refrain de la chansonnette toute contemporaine :

Ah! c'est une belle famille
La famille du Roi Christian.

*

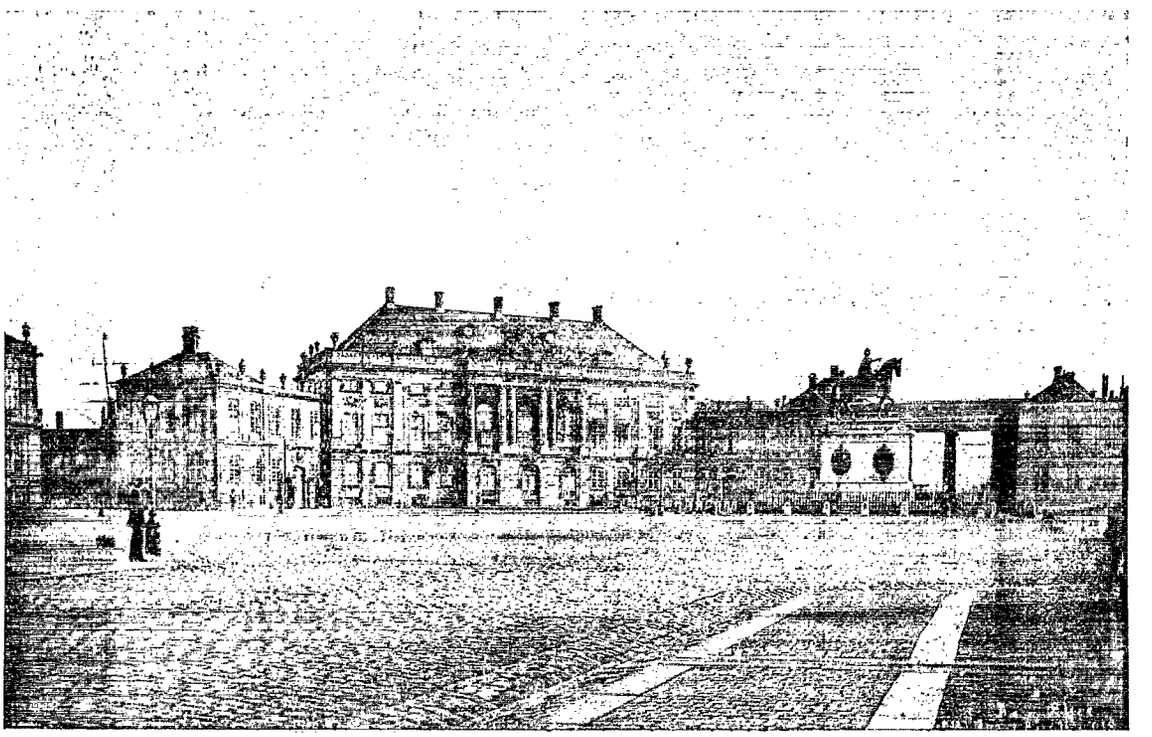
La ville change d'aspect à mesure que l'on se rapproche de la résidence royale de l'Amalienborg. Copenhague donne l'impression d'une cité essentiellement patriarcale. Les voitures roulent avec lenteur sur des chaussées assez mal entretenues et les cochers prennent de loin toutes les précautions nécessaires pour ne pas écraser les passants qui, de leur côté, ne semblent guère disposés à se hâter outre mesure. Les Danois n'ont pas les allures affairées des Norvégiens qui sont les Yankees du monde scandinave ; ils n'ont pas davantage, dans leur tenue et leur démarche, cette austérité luthérienne que les Suédois ont conservée à peu près intacte ; ils sont plutôt un peuple d'humeur bienveillante, débonnaire et enjouée. La plupart des personnes qui se rencontrent sur les trottoirs des rues aristocratiques de l'Amaliegade et de la Bredgade échangent des salutations sans fin et des civilités réitérées. Un étranger qui visite pour la première fois la ville n'est pas éloigné d'admettre en principe qu'à Copenhague tout le monde se connaît.

On a beau être à quelques pas de la résidence d'un roi, rien ne donne la sensation d'une capi-

tale. Le pavage des trottoirs laisse à désirer, les équipages sont modestes et rares, les toilettes des femmes se distinguent en général par une extrême simplicité ; les modes de Paris qui mettent six mois pour arriver à Berlin et environ un an pour aller jusqu'à Rome, sont obligées d'attendre plusieurs années avant d'être enfin à peu près imitées sur les rives du Sund.

A défaut d'élégance extérieure, Copenhague se vante, à bon droit, d'être une ville lettrée. Il n'est pas de capitale en Europe qui compte un plus grand nombre de libraires. A chaque pas, des étalages de volumes arrêtent l'attention du passant. Dans cette exposition quotidienne et permanente des produits intellectuels des peuples civilisés, toutes les littératures dignes de ce nom sont également représentées. La langue danoise sert de transition entre l'Allemand et l'Anglais ; de là, pour les sujets du roi Christian, une extrême facilité à apprendre à lire dans le texte original les œuvres de Gœthe et les drames de Shakespeare. A la vérité, pour posséder à fond le Français, ils ont besoin d'une étude plus approfondie et c'est pourtant de toutes les langues étrangères celle qu'ils connaissent le mieux. Le roman à la mode qui vient de paraître à Paris occupe, presque toujours, la place d'honneur sous les vitrines des innombrables libraires de Copenhague.

Il ne semble pas que « la crise du livre », dont la gravité a du reste été singulièrement exagérée dans d'autres pays, se soit fait sentir à Copenhague. Les peuples du Midi, habitués à passer leur



COPENHAGUE. — La place de l'Amalienborg.

existence en plein air, peuvent, à la rigueur, se dispenser de culture intellectuelle, mais sous les climats maussades du Nord où le froid sévit pendant la plus grande partie de l'année et où les soirées d'hiver sont si longues, la lecture est la première des nécessités de la vie.

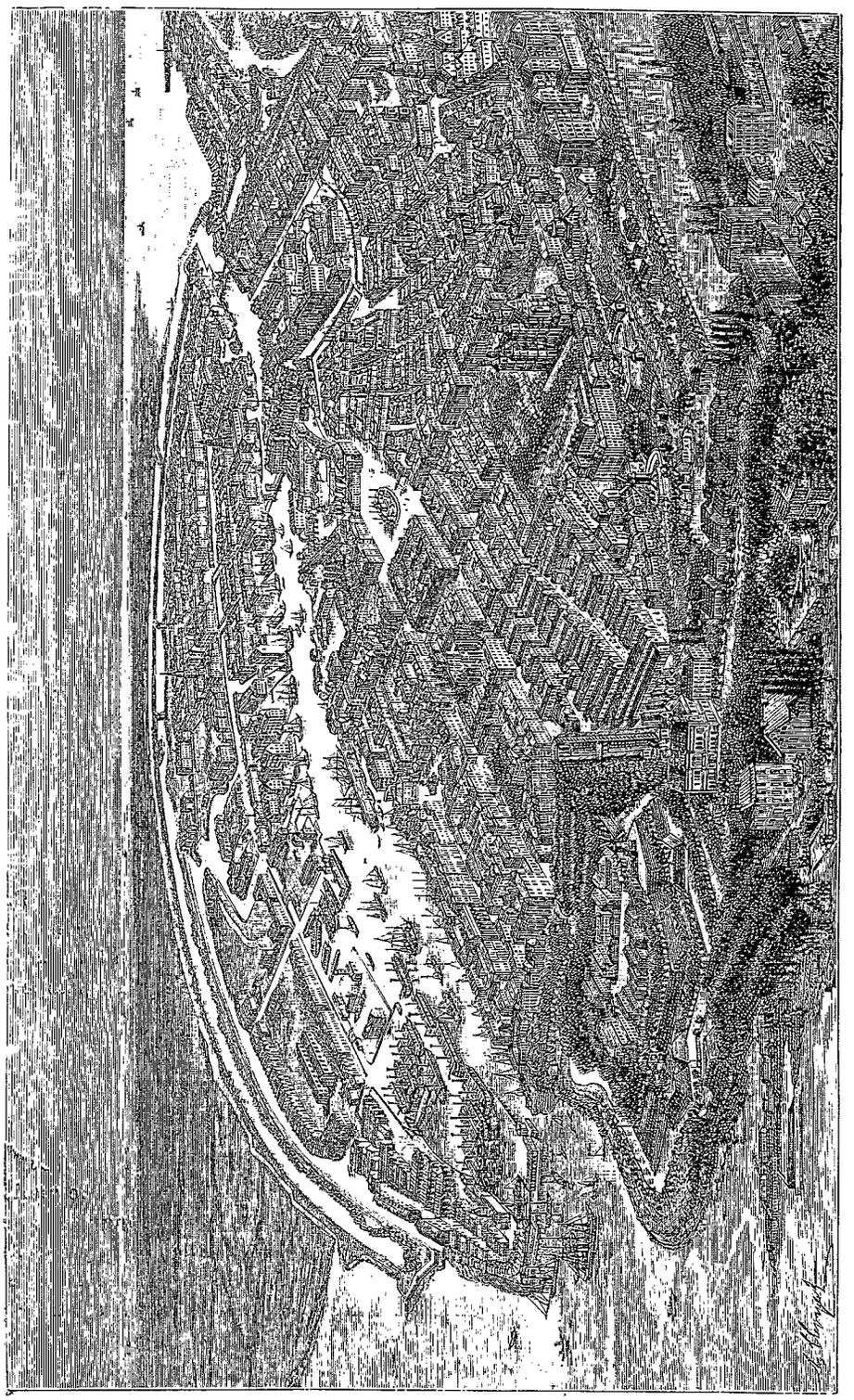
*

Ce n'est pas seulement dans les rues du quartier aristocratique, c'est surtout sur la Place de l'Amalienborg que l'on respire une atmosphère patriarcale. A part les gros pavés de grès à moitié déracinés par le temps et qui ressemblent de tous points à ceux de la cour d'honneur de Versailles, un étranger ne se douterait guère d'être sur le seuil du palais d'un souverain.

L'Amalienborg est une place à pans coupés qui rappelle, de très loin, la place Vendôme. Quatre grands hôtels, formés d'un corps de logis principal et de deux ailes de hauteur moindre, encadrent une cour que traversent deux rues croisées à angle droit. Les passants sont rares, pas de sonneries de clairon, pas de mouvements de troupes, pas d'équipages en grande livrée. Rien ne trouble l'existence paisible et retirée de la famille royale. La statue en bronze de Frédéric V, prince pacifique et lettré, s'élève au milieu de ce désert. C'est une œuvre estimable et honnête du sculpteur français Saly qui eut, de son vivant, son heure de célébrité. Cette statue, aux allures correctes et classiques, est loin de faire autant d'honneur à notre art national que le Pierre le Grand de Falconnet à Saint-Pétersbourg, mais elle n'en est pas moins une preuve de la fascination exercée sur les peuples du nord par la sculpture française du dix-huitième siècle.

Les quatre grands hôtels qui forment l'Ama-

lienborg ne diffèrent que par des détails de peu d'importance et sont d'assez médiocres imitations du style de Mansard et de ses élèves. Le rez-de-chaussée est construit en pierres taillées à arêtes vives et percé d'ouvertures étroites afin de donner à l'œil une impression de solidité que ne comportent ni la hauteur, ni la masse de l'édifice; la colonnade et les pilastres ioniques du premier étage sont prétentieux et sans harmonie; enfin on ne saurait imaginer rien de plus disgracieux que la rangée de fenêtres ou plutôt de lucarnes rectangulaires du second étage qui



Copenhague. — Vue à vol d'oiseau de la ville de Copenhague.

sont écrasées sous une corniche trop lourde.

Construits à l'origine pour servir de résidence à de grands seigneurs, les hôtels de l'Amalienborg ont été achetés par la Couronne pendant le dix-huitième siècle. Ils ont été le pied-à-terre où la famille royale est venue se réfugier au lendemain des incendies qui ont détruit deux fois, à quatre-vingt-dix ans d'intervalle, le château Christiansborg dont les splendeurs étaient autrefois célèbres en Europe. Après le désastre du 4 octobre 1884, le roi Christian IX a suivi l'exemple que son prédécesseur Christian VII lui avait

donné en 1794 après une semblable catastrophe, et il a cherché asile dans l'habitation discrète qui était du reste en parfaite harmonie avec les ressources d'une liste civile des plus restreintes et le recueillement imposé au souverain d'un pays cruellement éprouvé par la mauvaise fortune.

Un des quatre hôtels a été affecté à la résidence personnelle du roi, un autre aux réceptions officielles, le troisième est occupé par le prince héritier, le quatrième, autrefois habité par la reine douairière, abrite aujourd'hui les bureaux du ministère des affaires étrangères.

A l'origine cette installation était provisoire et c'est pour cela qu'elle dure depuis douze ans. Ce n'est pas que les Danois aient renoncé à reconstruire leur palais historique de Christiansborg, mais les architectes ne se sont pas entendus sur les plans, et d'autre part, le Gouvernement et les Chambres, divisés depuis de longues années par des conflits permanents, étaient peu disposés à se mettre d'accord sur la dépense.

Quand une question d'architecture se complique d'un démêlé constitutionnel la solution est lente à venir et les ruines restent debout.

(*A suivre*). G. LABADIE-LAGRAVE.

EN RETRAITE

NOUVELLE

Lorsque le mécanicien Jean Brossard fut « admis à faire valoir ses droits à la retraite », après trente ans de service à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, il en eut une joie immodérée, comparable à celle des écoliers partant pour les vacances.

En sortant du bureau du Dépôt des machines, où cette bonne nouvelle, depuis si longtemps attendue, venait de lui être annoncée, il eût volontiers esquissé un pas de danse, si son âge ne lui eût pas conseillé des démonstrations plus tranquilles.

Il rentra chez lui de son pied léger, et dès le seuil de la porte :

— Ça y est, ma bonne Hermance, cria-t-il à sa femme. A la retraite! Ce que je vais pouvoir en pêcher, du goujon...

— Et soigner tes rhumatismes...

— Oh! nous allons prendre du bon temps. J'ai été bien content, le jour où j'ai été commissionné, mais c'est égal, je crois que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie.

— Eh bien! malhonnête, et le jour de notre mariage?

Jean Brossard ne trouva pas de meilleur moyen de réparer la maladresse de son enthousiasme irréfléchi que d'embrasser, avec un claquement de lèvres sonore, sa femme, qui s'apaisa d'ailleurs immédiatement; car elle passait de la colère à l'attendrissement aussi facilement qu'une girouette tourne d'un point à l'autre de l'horizon.

Quinze jours après, Jean Brossard et sa bruyante épouse étaient installés dans une charmante maisonnette, aux portes de Châlons-sur-Marne. Ah! il n'avait pas eu tort de tant désirer sa retraite, ni de se réjouir si fort lorsqu'elle lui fut enfin accordée.

— Vous savez, disait-il à ses amis et à ses voisins, il arrive quelquefois qu'on a bien envie d'une chose, et quand on l'a, on ne s'en soucie plus. Ainsi Hermance m'a souvent envoyé courir la ville, et lorsque je lui apportais enfin ce qu'elle m'avait demandé, elle ne savait même plus pourquoi j'étais parti. Mais moi, c'est de vrai que je suis content. J'ai assez travaillé pour que cela me semble bon de me reposer un peu et de faire le rentier à mon tour.

Hermance aussi était bien contente. Cette méridionale exubérante et loquace avait une réelle affection pour son brave homme de mari, quoiqu'elle le tarabustât un peu; elle était heureuse de le voir à l'abri des fatigues et des accidents toujours à craindre dans ce diable de métier, surtout avec cette douleur qui lui était venue au côté droit et qui le paralysait à demi, bien qu'il ne voulût pas en convenir. C'était une tranquillité, qu'il n'eût plus qu'à se chauffer ou à prendre l'air, suivant la saison; et c'était un agrément de l'avoir là, tous les soirs, pour se délier la langue, au lieu qu'autrefois il était en voyage un jour sur deux. Elle les lui avait assez reprochées, ces absences; il n'y pouvait rien sans doute, mais ce n'était pas gai non plus, pour elle. A présent, plus de tourment, plus d'inquiétude. Ah! quelle douce existence, et quel bon ménage que celui d'un mécanicien en retraite!

Un des plaisirs favoris de Jean Brossard était la pêche à la ligne. Jamais le métier ne lui paraissait plus dur que quand il lui fallait quitter les bords de la Marne pour grimper sur sa locomotive.

Bien souvent, lorsqu'il calculait, comme un soldat de la classe, le temps qui le séparait encore de la liberté, il disait :

— Plus que quinze mois, — plus que dix mois, — et nous en aurons de la friture!

Il avait acheté à Paris, sur le quai, tout un magnifique attirail, une longue canne flexible et mince, des lignes, des hameçons; il avait assuré à sa femme, qui se récriait sur cette dépense extravagante, qu'il prendrait assez de poisson, non seulement pour la nourriture, mais pour en vendre. Oh! c'était une bonne affaire! Il avait d'excellents vers de terre dans son jardin. Le gibier aquatique de la Marne n'avait qu'à bien se tenir.

Le bonhomme avait trouvé une place tout à fait favorable aux pêches miraculeuses, du côté de Coolus, petit village blotti non loin de la Marne, au pied d'un coteau crayeux. Favorable?

C'est lui qui le disait : Hermance la jugeait exécrable, cette place, mais elle n'aurait pas perdu, n'est-ce pas, cette occasion de le contrarier. Brossard tenait à sa place et l'on ne l'en délogerait pas! Il y passait donc ses après-midi, assis dans l'herbe, au bon soleil, fumant sa pipe, et même... pêchant. A vrai dire, au bout de deux mois, il ne pêchait plus grand chose. Plusieurs jours de suite, il revint à la maison radicalement bredouille. Hermance devenait agressive :

— Tu ne vois donc pas, lui disait-elle, que le bruit des trains fait fuir le poisson. Jadis, quand j'étais assez naïve pour t'accompagner, je n'avais même pas la permission d'éternuer. Je n'éternue pourtant pas comme l'Express-Orient. Ou peut-être bien encore que tu t'amuses à regarder le paysage, au lieu de pêcher...

La Marne, entre Châlons et Coolus, n'est séparée du chemin de fer que par le chemin de halage. Il est donc bien possible qu'Hermance eût raison et que ce bruyant voisinage rendît la pêche infructueuse en cet endroit. Mais l'impérieuse ménagère eût été assurément fort étonnée si elle avait su que son accusation de fainéantise, une simple boutade comme elle lui en lançait cent par jour, était l'exacte vérité. Oui, Jean Brossard, l'homme de travail et de devoir, qui, en trente ans de service à la Compagnie, n'avait pas encouru un reproche, Jean Brossard, l'enragé pêcheur qui poussait cette passion jusqu'à l'idée fixe et à la monomanie, Jean Brossard ne pêchait plus, ne se donnait même plus la peine de jeter sa ligne, et restait tout l'après-midi assis sans rien faire, le dos tourné à la Marne et à ses poissons!

Que lui était-il donc arrivé? d'où venait ce brusque et extraordinaire changement de ses habitudes? à quoi rêvait-il, immobile pendant des heures, comme un lézard qui se chauffe au soleil?

Ce n'est pas Brossard qui eût fourni l'explication de ces phénomènes inquiétants. Rieur et causeur qu'il était naguère, et capable de tenir tête à l'intarissable faconde de sa femme, il était soudain devenu taciturne et sombre. Il évitait ses amis, n'allait plus boire l'apéritif au café de la gare, et restait même insensible aux railleries et aux invectives d'Hermance.

Tous les jours, il revenait à son poste, près de la halte de Coolus. Il eût suffi à un observateur expérimenté de suivre la direction de ses regards, pour comprendre ce changement d'humeur qui paraissait à quelques-uns l'indice d'un commencement de folie.

Que contemple-t-il, de ses yeux fixes? Non point le paysage, comme le lui a reproché sa femme : il s'en soucie bien, du paysage — mais, obstinément et sans relâche, c'est la voie ferrée qu'il dévore du regard.

Un sourd grondement se fait entendre dans le lointain; d'un imperceptible mouvement, Brossard tressaille et dresse l'oreille. Le bruit se rapproche peu à peu comme celui du tonnerre : la face de Brossard par degrés s'anime. Tout à coup un fracas strident de ferrailles : c'est le train qui passe, rapide comme l'éclair. Debout, le vieux mécanicien tend la main, fait un pas en avant, et tous ses membres sont agités comme d'une commotion électrique. Puis il se rassied, les muscles détendus, la figure de nouveau atone, et il contemple d'un œil mort le sillage de fumée laissé derrière elle par la locomotive, reine des espaces.

Hélas! hélas! le pauvre homme est comme ces ombres évoquées par Ulysse au pays des Cimmériens, qui jettent un pâle regard sur la vie qu'elles ont perdue. Le pauvre vieux est une ombre vivante, à qui le spectacle de cette activité qui fut la sienne rend plus cuisante cette mort déguisée de la retraite. Malheureux invalide dont le son du clairon fait encore battre le cœur!

Ah! maudite vieillesse, triste repos, pension détestée! nigaud, qui te plaignais! que ne donnerait-il pas aujourd'hui pour revivre ces journées de dangers et de labeurs qui lui paraissaient si dures!...

Et toujours ces trains qui passent, prompts comme le vent, sans s'arrêter et semblent se moquer de ses regrets, symboliser l'inexorable et vertigineuse fuite des années!...

Un jour, entendant le premier murmure qui annonce du plus loin l'approche d'un convoi, Brossard s'était levé pour élargir son horizon et voir le train plus longtemps. Tout à coup, le le disque tourne; obéissant au signal, le train s'arrête à la halte. Le vieux s'approche de la machine, tout ému.

— Bonjour, père Brossard. Comment va la santé?

Quelle est cette voix? On dirait qu'elle sort de la locomotive. Il la connaît, cette voix. Mais cette machine aussi, il la connaît. C'est la Louve, qu'il a conduite si souvent de Paris à Strasbourg; et c'est Lormier, François Lormier, son ancien chauffeur, maintenant promu mécanicien, qui l'a remplacé.

Le vieux sent trembler ses jambes et son cœur bondir dans sa poitrine comme un jeune amoureux; il ouvre la barrière, entre sur la voie et grimpe sur la locomotive. Il serre la main de François Lormier et, tout de suite, d'un œil jaloux, inspecte sa Louve.

— Enchanté de vous avoir revu, père Brossard, mais voilà que la voie est libre. Descendez vite : il faut que je parte.

— Je t'en prie, Lormier, laisse-moi ici. Qu'est-ce que cela te fait de me porter jusqu'à Vitry.

— Hum! C'est le règlement qui ne le veut pas. Enfin! puisque vous y tenez!

Et, sous la main de Lormier, la locomotive s'ébranle et prend sa course. Le vieux mécanicien paraissait à la fois ravi et désolé. Qu'il lui semblait bon d'être emporté d'une

vitesse folle à travers cette campagne si souvent traversée ! Mais qu'il lui était dur de voir sa Louve passée à d'autres mains ! Cet étranger, bien sûr, ne savait pas la mener comme lui, avec toute la délicatesse qu'il y fallait ! Son cœur saignait de jalousie. Bientôt il n'y tint plus :

— François, laisse-moi conduire !

— Mais, je n'en ai pas le droit. Qu'est-ce qui m'arriverait, si on le savait?

— On ne le saura pas. Je t'en prie. Cinq minutes...

Un peu inquiet, mais brave homme, et gardant un reste de déférence pour son ancien chef, Lormier donna à Brossard la manette du régulateur. En cet instant-là, le vieux mécanicien vida d'un trait les joies d'une vie entière... Mais hélas ! au bout d'un quart d'heure, sa maudite douleur lui étreignit le bras, il dut lâcher la manette, et mélancoliquement il s'assit sur la houille du tender. A Vitry-le-Français, il descendit...

Cependant Hermance, ne le voyant pas rentrer à l'heure habituelle, avait commencé de se lamenter sur son dîner qui allait être trop cuit. Sept heures un quart, sept heures et demie ; et Brossard est l'exactitude même. Hermance laisse brûler son dîner, et court au café ; on n'a pas vu Brossard. Où est-il? Saisie d'un lugubre pressentiment, Hermance se dirige vers Coolus. Elle arrive, essoufflée, au bord de la Marne, à l'endroit où il pêche. Ciel ! sa canne et ses lignes gisent sur la berge.

Point de doute, il a glissé, fait un faux pas : il s'est noyé.

Atterrée, la pauvre femme retourne à Châlons, portant les engins abandonnés. Désespérée, elle court vers la gare, où elle rencontre le chef du dépôt des locomotives.

— Monsieur, mon pauvre Brossard est mort. Il s'est noyé en pêchant. Voilà sa ligne. J'ai pensé...

— Que non ! qu'il n'est pas mort, Brossard, fait un lampiste qui a entendu Hermance en passant. Je l'ai vu, moi, à Coolus, qui est monté sur la machine de l'express, avec Lormier.

— Vous êtes sûr?... Bien ! moi qui le pleurais... Et c'est encore un de ses tours !

— Vous dites avec Lormier? fait le chef du dépôt. Bon ! Lormier, vingt-cinq francs d'amende. Et il note la punition sur son carnet.

... Lorsque Jean Brossard rentra au logis dans la soirée, Hermance l'accueillit d'abord par une bourrasque comparable à l'âpre souffle du mistral.

Mais lui, doux et triste, lui raconta ses regrets, son chagrin, son innocente fantaisie, et la résignation définitive qu'il opposait dorénavant à l'amertume de son déclin.

Hermance comprit et ne le gronda plus. Mais comme il ne fallait pas que Lormier fût puni par la faute de Brossard, elle écrivit au Directeur de la Compagnie pour expliquer la chose et offrir de payer les vingt-cinq francs. Après enquête, le Directeur comprit à quel sentiment avait obéi Lormier en cédant la manœuvre de la Louve à son ancien mécanicien. D'accord avec le chef de dépôt il ordonna que la punition fût levée purement et simplement.

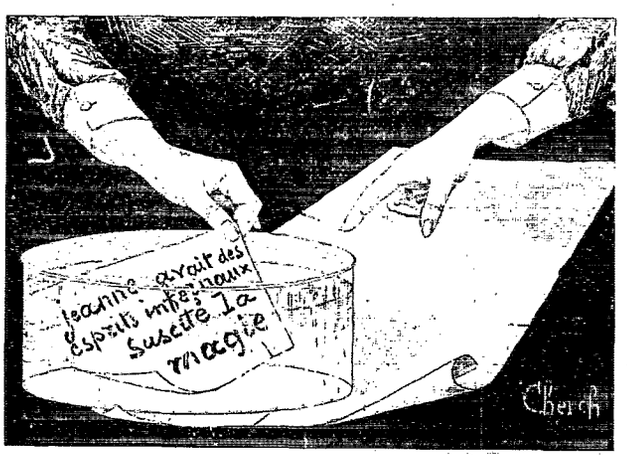
DOLLY.

AMUSEMENT SCIENTIFIQUE

LE DOIGT DIABOLIQUE

L'expérience que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs est basée sur la puissance tinctoriale presque infinie que possèdent les couleurs tirées du goudron, telles que : la fuchsine, l'aniline, l'alizarine, etc. (Matières très répandues dans le commerce.)

En effet, si l'on étend une petite pincée de poudre verdâtre de fuchsine, par exemple, sur une feuille de papier un peu rugueuse, et si l'on enlève l'excédant en secouant légèrement le papier de façon que toute trace disparaisse en apparence, on peut, par immersion dans l'eau, obtenir une coloration totale du papier rouge sang. L'explication en est bien simple : les quelques grains de poussière qui ont été retenus entre les rugosités du papier ont suffi, grâce à leur grand pouvoir colorant, à produire ce résultat en se dissolvant instantanément dans l'eau.



Le doigt diabolique.

L'expérience peut devenir saisissante en opérant de la façon suivante :

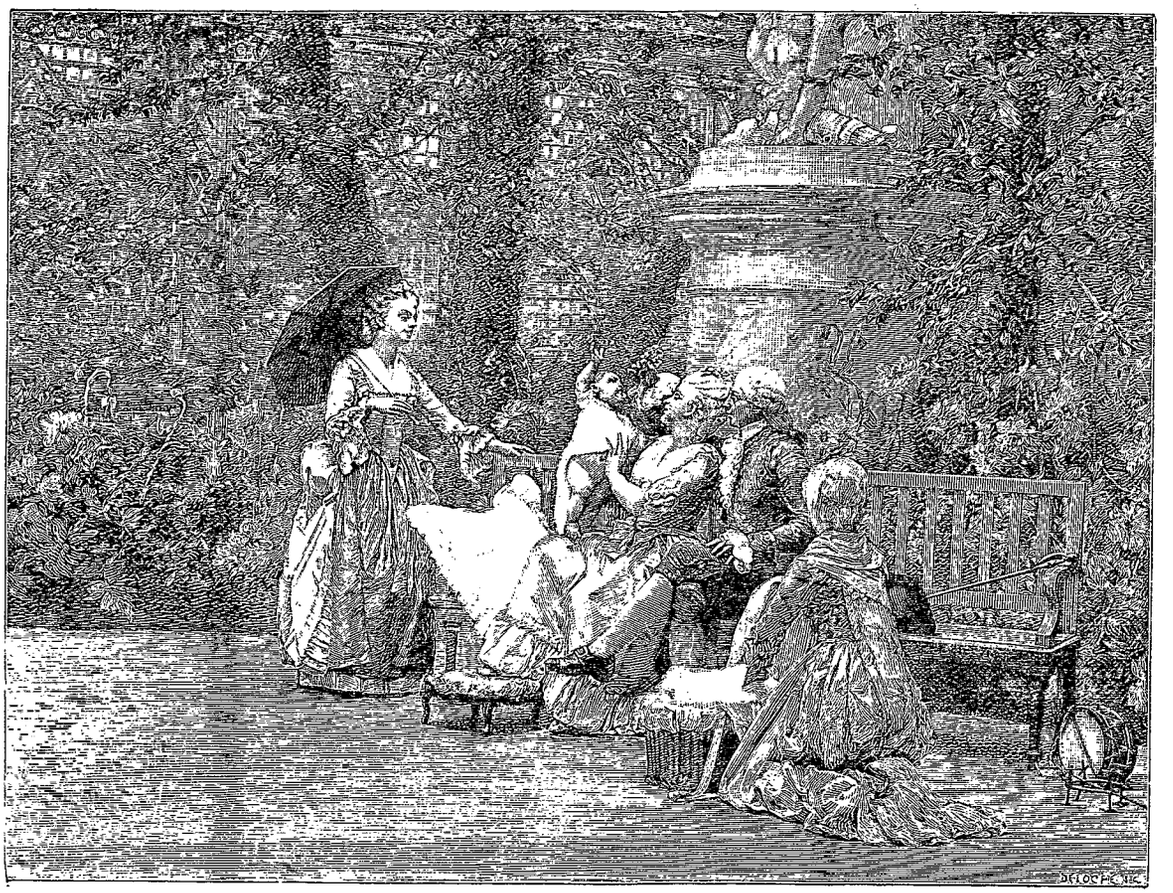
Après avoir écrasé entre deux doigts un grain de fuchsine ou d'aniline, vous prévenez votre public que vous êtes en relation avec les esprits et que votre doigt écrira en lettres de sang la phrase que l'on voudra bien vous dicter.

Vous écrivez ensuite avec l'index la phrase choisie par l'amateur, de façon qu'aucune trace de lettre ne soit apparente : un papier de journal un peu jauni dissimule aisément les parties qui pourraient rester un peu apparentes; puis, plongeant tout d'un coup votre papier dans l'eau et le retirant presque aussitôt, vous montrez au public étonné votre sentence écrite comme vous l'avez annoncé.

CHERCH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LES DÉLICES DE LA MATERNITÉ



Exposition des arts de la Femme. — Les délices de la Maternité.
Reconstitution d'une scène du XVIIIe siècle, d'après une estampe de Moreau-le-Jeune).

L'Union centrale des Arts décoratifs a entrepris une belle et grande chose. D'abord sous l'impulsion de M. Antonin Proust, ancien ministre des Beaux-Arts, puis, aujourd'hui, sous celle de M. George Berger, l'un des trois directeurs de l'Exposition Universelle de 1889, elle a organisé une série d'expositions restreintes, au moyen desquelles elle s'est efforcée de remettre en honneur en France, la tradition quelque peu oubliée des Arts décoratifs.

Il n'est guère possible d'indiquer l'importance d'une telle mission. Aux siècles passés, tout objet, même le plus vulgaire, même destiné à l'usage le plus subalterne, donnait lieu, ainsi qu'en attestent les superbes collections du Musée de Cluny et celles d'un nombre incalculable d'amateurs, à une décoration gracieuse, souvent naïve, souvent ingénieuse et toujours intéressante.

Les armes, les ustensiles de ménage, les objets du culte catholique, le mobilier, les habitations elles-mêmes, servent, dès les temps les plus reculés, aux caprices d'artistes qui sont, suivant les circonstances, pleins d'imagination ou pleins de foi religieuse. Le XVIIIe siècle a vu, si l'on peut dire, l'épopée de cette glorieuse tradition.

Le goût s'étant affiné, la femme étant devenue l'incontestable souveraine de la société, les œuvres d'art décoratif ont perdu leur massivité et leur lourdeur antiques. Le mobilier surtout est, sans aucune exagération, un miracle de grâce, de délicatesse et d'habileté. Le style Louis XV et même le style Louis XVI sont trop connus pour que nous ayons à les décrire. Il faut se borner à constater que jamais, ni antérieurement, ni postérieurement, l'art du meuble n'a atteint la perfection qu'il réalisa vers le milieu et la fin du XVIIIe siècle.

La décadence fut malheureusement rapide, non seulement chez nous, mais aussi chez tous les peuples civilisés, qui, jusqu'à ce jour, se sont contentés de copier des modèles dus à nos artistes décorateurs. Depuis environ un demi-siècle, les délicatesses et les raffinements de l'art semblent avoir laissé la place aux seules préoccupations du confort. A part quelques exceptions, fort honorables du reste, l'aménagement d'un riche intérieur bourgeois n'est plus guère, en ce moment, qu'une question industrielle.

C'est afin de réagir contre cette déplorable défaillance du goût, que l'Union centrale des Arts décoratifs a multiplié ses bienfaisantes tentatives. En dernier lieu, c'est-à-dire en automne 1892, elle a organisé, au Palais de l'Industrie, à Paris, une exposition, en même temps moderne et rétrospective, avec son admirable et complexe programme : « Les Arts de la Femme ».

Que comprennent, en effet, les Arts de la Femme, sinon, depuis les temps les plus reculés, l'histoire de l'humanité presque tout entière? L'Union centrale a dû, nécessairement, se borner à ne montrer que les étapes principales du développement des arts relatifs à la Femme. Elle ne s'est, également, occupée que de la France, qui, il est vrai, tient dans cet ordre d'idées une place prépondérante.

Notre gravure représente une scène extrêmement caractéristique qui a obtenu, à l'Exposition du Palais de l'Industrie, un vif succès. Dans les « Délices de la Maternité », on n'aura aucune peine à reconnaître la belle et célèbre estampe de Moreau-le-Jeune. Au milieu d'un parc aristocratique, ce sont, comme on voit, deux jeunes personnages qui s'émerveillent en regardant leur gros poupon joufflu. Le père, passant son bras derrière la tête de la jolie maman, montre un hochet au bébé que celui-ci s'efforce, avec sa délicieuse gaucherie enfantine, d'attraper. La nourrice, debout, abritée contre les rayons du soleil par son parasol, regarde, non sans une fierté bien légitime, son robuste nourrisson.

Agenouillée au premier plan, une femme de charge prépare la corbeille où, pour son prochain somme, l'enfant tout à l'heure reprendra sa place accoutumée. Tous ces personnages, que Moreau-le-Jeune a dessinés avec le soin et le goût qu'on sait, ont été reconstitués, en grandeur naturelle, avec le même soin et le même goût. C'est l'administration du musée Grévin qui s'est chargé de cette délicate transformation d'une estampe en une scène de large dimension, où les personnages sont, sinon vivants, du moins par leur taille, par leur attitude, par leur costume et par leur physionomie, parfaitement authentiques.

L'impression est, on l'imagine, saisissante. La grâce de ces visages, réfléchis ou souriants, est merveilleusement augmentée au moyen de ces riches costumes, de ces soies aux reflets irisés, de ces dentelles et de ce beau parc fleuri qui encadre la scène.

(A suivre.) EDOUARD ROLLET.

TENNYSON

Depuis que Tennyson est mort; il ne reste plus en Angleterre que M. Gladstone. Nous ne connaissions en France qu'un seul des deux Grands Vieillards dont nos voisins étaient également fiers. Tandis que chez nous le nom de l'homme d'État se rencontrait sur toutes les lèvres, la gloire du poète avait à peine traversé la Manche et ses œuvres n'étaient appréciées que d'un petit nombre de lettrés.

Si l'auteur d'*Enoch Arden* et des *Idylles des Rois* a eu la singulière fortune d'être si populaire dans sa patrie et si peu connu sur le continent c'est que, par son origine, son éducation et la tournure de son esprit, il a été l'interprète le plus orthodoxe de la moyenne des idées et des sentiments de la société anglaise du dix-neuvième siècle. Ses œuvres ressemblent à ces mets nationaux célèbres dans le pays où ils ont vu le jour mais auxquels les étrangers ont de la peine à s'habituer.

Les admirateurs du poète ont l'habitude de se rendre en pèlerinage à l'ancien presbytère de Somersby, dans le comté de Lincoln. C'est là qu'Alfred Tennyson est né le 6 août 1809. Il était le troisième fils du pasteur anglican de la paroisse et il se rattachait également à des origines ecclésiastiques du côté de sa mère, Élisabeth Fytche, qui était la fille du vicaire de Louth.

Le presbytère de campagne où le futur lauréat est venu au monde, et le paysage qu'il a eu sous les yeux pendant la première période de sa vie, sont le meilleur commentaire de ses œuvres. Fils et petit-fils de pasteurs anglicans, élevé jusqu'à l'âge de dix-neuf ans dans la maison paternelle, Tennyson était destiné d'avance à être profondément pénétré des textes de la Bible et des principes de haute moralité qui ont fait l'honneur et la dignité de sa vie.

D'autre part, les ondulations discrètes des collines de Lincolnshire, couronnées de quelques bouquets d'arbres correctement disposés n'étaient pas, il faut en convenir, de nature à surexciter l'imagination d'un adolescent.

Chose étrange! l'Angleterre protestante, puritaine, imprégnée de l'ancien et du nouveau Testament, ne sut pas reconnaître du premier coup le plus légitime de ses enfants. La critique se montra sévère pour le premier volume que le jeune gradué de Cambridge, dont les succès universitaires avaient eu quelque retentissement, fit paraître, en 1830, et elle fut cruelle pour le recueil des *Poèmes lyriques*, publié en 1833. Le poète se sentit à tel point découragé de cet échec, qu'il racheta les exemplaires invendus et les fit brûler sous ses yeux.

La ténacité anglo-saxonne triompha de cet accès de découragement. Après onze années de recueillement et de labeur assidu, Tennyson prit une éclatante revanche. Il avait eu le temps de retoucher, de remanier, de refondre vers par vers ses premiers essais qui avaient été si mal accueillis par la critique et la nouvelle édition qu'il publia de ses œuvres souleva un cri d'enthousiasme de l'une à l'autre extrémité des Trois-Royaumes.

A partir de ce moment, l'auteur des *Poèmes*

lyriques marcha de triomphe en triomphe : Poète-lauréat de la reine en 1850, Pair du Royaume-Uni en 1884, chacune de ses productions était admirée d'avance comme un inimitable chef-d'œuvre, et ses droits d'auteur lui rapportaient la plus colossale fortune qu'un homme ait jamais gagnée en faisant des vers. Les lettres l'avaient mené à tout sans qu'il eût eu besoin d'en sortir.

En 1833 la critique n'avait vu que ses défauts, en 1842 elle ne s'était aperçue que de ses qualités. On peut lui reprocher à bon droit de manquer de souffle et de puissance créatrice : ses personnages ne sont pas vivants. Mais en revanche, il a su donner à ses vers une facture d'une pureté minutieuse et impeccable qu'aucun de ses devanciers n'avait pu atteindre. La poésie de Tennyson est un robinet d'or qui laisse couler un filet de cristal.

Ses héroïnes se ressemblent toutes mais elles sont dessinées avec un soin exquis. Peu importent leur nom et le milieu où elles sont censées vivre ; on reconnaît toujours en elles les filles d'Albion dont les longs cils voilent le chaste regard.

L'homme qui a écrit le vers célèbre :

Le roi suivra le Christ et nous suivrons le roi

était le poète prédestiné d'une monarchie et d'une société fondées sur le Bill des Trente-Neuf Articles. Le poème sur la mort du prince Albert et l'*In Memoriam*, en l'honneur de Hallam, sont des oraisons funèbres inspirées par les enseignements de la foi anglicane et traduites en vers d'une coupe irréprochable. Nous rappellerons seulement pour mémoire l'Ode sur la mort de Wellington qui mérite d'être mise sur le même rang que l'Ode de Boileau à Louis XIV sur la prise de Namur comme modèle de poésie officielle.

Les commentateurs de Tennyson ont relevé dans ses vers trois cents citations de la Bible. Le charbon ardent qui a passé sur la bouche du Prophète n'a pourtant pas effleuré les lèvres du plus élégant des poètes anglais. Aucun souffle venu du Sinaï ne circule à travers ses œuvres. Il ne lui est pas venu à l'esprit de chercher dans les Écritures des modèles d'inspiration grandiose, il s'est contenté d'extraire de l'ancien et du nouveau Testament un recueil complet de maximes et de préceptes destiné à éclairer la foi et à régler la conduite de tous les fidèles sujets de la reine Victoria.

Voici comment il raconte la résurrection de Lazare dans l'un des passages les plus célèbres de *In Memoriam :*

Lorsque Lazare sortit de sa tombe et qu'il revint dans la maison de Marie, elle lui demanda s'il s'était senti ému en entendant ses pleurs couler sur la pierre funéraire.

« Où donc étais-tu, mon frère pendant ces quatre jours ? » Mais il ne répondit pas, bien qu'en disant ce que c'est que de mourir il se fût assuré une nouvelle gloire.

Voici un homme qui a été ressuscité par le Christ ! Le reste n'a pas été révélé. Il n'a pas voulu le dire. Quelque chose a scellé les lèvres de cet Évangéliste.

La fibre dramatiqne manque à ce morceau, mais, en revanche, comme elle est gracieuse et finement dessinée cette petite fille des *Deux Voix* qui entre à l'Église entre son père et sa mère.

Sûre de leur double amour, la petite fille s'avance sérieuse, d'un pas lent, en baissant vers le sol ses paupières pures. A eux trois ils formaient une Trinité si douce que mon cœur glacé se remit à battre et se souvint de son ancienne chaleur.

En religion, en politique, en morale, le Poète-Lauréat fut un modèle d'orthodoxie anglicane. Le culte que lui a voué pendant un demi-siècle la société britannique restée fidèle à ses anciennes traditions a été une protestation et une revanche contre les blasphèmes et l'immoralité de lord Byron.

Tennyson a passé les dernières années de sa vie dans un nuage d'encens et de gloire. Il avait adopté une tenue de poète : cheveux flottants sur les épaules, barbe blanche en fleuve, chapeau de mousquetaire en feutre noir à bords très larges, grand manteau à collet de velours et à longs plis traînant jusqu'aux talons. Sous ce costume d'un autre temps, il avait une superbe prestance. Les traits de l'octogénaire avaient conservé un reflet de la beauté autrefois célèbre du jeune poète.

Au reste, le Lauréat, depuis qu'il avait été mis au rang des demi-dieux, ne se montrait plus qu'à de longs intervalles dans les rues de Londres. Il passait les six mois de la mauvaise saison dans sa résidence d'hiver de Farringford, sur les côtes de l'île de Wight et, quand le climat de l'Angleterre devenait un peu moins maussade, il revenait dans son habitation seigneuriale d'Aldworth à quelques kilomètres au sud de la métropole. C'était lui-même qui avait fait construire cette élégante et confortable demeure et choisi le site admirable qui domine les trois comtés de Surrey, de Sussex et de Hants.

Jamais il n'écrivait une lettre et il n'était pas de potentat en Europe qui accordât plus difficilement une audience. Quand un privilégié pénétrait dans le sanctuaire dont le fils du poète défendait les abords avec une vigilante sollicitude, Tennyson ne se levait pas de son fauteuil pour recevoir le visiteur. Des adulations qui n'accentuaient pas avec assez de vigueur la note de l'enthousiasme froissaient sa susceptibilité car il considérait un éloge insuffisant comme une critique et la contradiction la plus modeste, la plus respectueuse excitait son courroux comme un attentat contre son génie. Pour avoir osé soutenir que la langue anglaise ferait tôt ou tard la conquête de l'univers le poète Ewin Arnold fut énergiquement rappelé à l'ordre. Le rêve de Tennyson était que l'anglais fût mis un jour au nombre des langues mortes afin que les *Idylles des Rois* devinssent alors un chef-d'œuvre classique étudié

dans le texte original comme l'*Iliade* et l'*Enéide*.

Les yeux fixés vers l'avenir, le poète, qui avait une si robuste confiance dans la durée de ses œuvres, semblait détaché de tous les soins de la



Tenny-on.

vie quotidienne d'ici-bas. L'inexplicable distraction qui lui a fait perdre le manuscrit d'*In Memoriam* est célèbre en Angleterre, mais dès qu'une affaire de quelque importance était en jeu, le barde descendait des nuages pour retrouver la prudente habileté de son grand-père le solicitor Tennyson qui avait amassé une fortune considérable en administrant les biens des landlords du Lincolnshire.

Le sublime rêveur qui planait au-dessus de toutes les petites préoccupations humaines était en réalité un esprit très anglais et par conséquent très pratique. De même qu'il administrait son patrimoine avec l'activité et la prévoyance d'un homme d'affaires consommé, il savait se soumettre à toutes les règles d'une hygiène régulière et intelligente pour assurer la conservation de sa santé : travail le matin, longue promenade à pied dans l'après-midi, lecture le soir. Grâce à cette méthode, il est tout doucement arrivé sans encombre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Si Tennyson ne fut pas le plus grand des poètes anglais du dix-neuvième siècle, il fut à coup sûr le plus sage et le plus heureux.

G. LABADIE-LAGRAVE.

COMMENT ON FAIT UN CIGARE

Le temps qu'il faut. — Comment on compose un cigare de 5 centimes. — Cinq sortes de tabacs. — Comment s'obtient l'uniformité du goût. — Le lavage méthodique et la théorie de M. Schlœsing. — La macération des feuilles. — Robes et sous-capes. — Combien une ouvrière peut-elle fabriquer de cigares en un jour? — Les *Inséparables* et les cigares de 10 centimes : les anciens *petits Bordeaux*. — Les cigares de luxe. — La fabrication au moule et à la machine. — Les Havanes de la Régie. — Culture et fabrication à la Havane. — Problème à résoudre. — La Havane à Reuilly. — Le bétunage. — La mission française de la Havane. — Ses achats. — L'expertise. — Dégustateurs de cigares. — Ce que produit la vente des cigares en France.

On a calculé qu'il fallait trois ans et quatre mois pour faire une prise de tabac.

Et le calcul n'a rien d'hyperbolique, car la feuille de tabac, destinée à être réduite en poudre et à faire l'honneur des tabatières, passe dix-huit mois dans les magasins de la Régie, apportée dans les manufactures, elle est hachée et soumise à une fermentation qui dure six mois; porphyrisée ensuite, on la laisse séjourner quatre mois dans des cases, et elle fait un dernier stage de deux mois dans les tonneaux avant d'être livrée aux consommateurs.

Si la période de gestation du cigare est moins longue, il doit subir, lui aussi, une série de transformations, dont les plus importantes consistent dans les mélanges de tabac et dans le lavage méthodique. Quand on pénètre dans une manufacture de la Régie, le détail qui vous frappe tout d'abord, c'est l'accumulation des feuilles de tabac sous les hangars. Dans les stocks de manoques qui sont empilés là, on trouve des échantillons des principaux tabacs du monde : du Kentucky d'un brun léger,

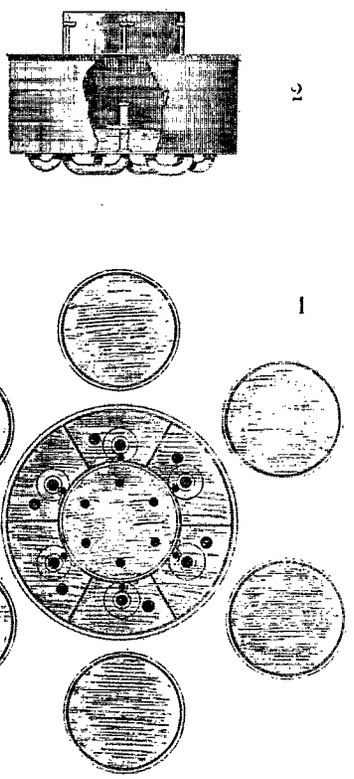


FIGURE 1. — 1° Ensemble des cuves de macération. 2° Élévation de la cuve centrale.

du Maryland roux aux nervures minces, du Virginie à grosses côtes, des tabacs d'Orient, dont les feuilles blondes sont petites comme celles

des laitues, des Brésil de couleur fauve pâle, des tabacs de France aux larges feuilles foncées, etc.

Ces espèces sont destinées à être mélangées suivant des formules rigoureusement déterminées pour chaque espèce de cigare.

A la manufacture de Reuilly, qui, seule, en

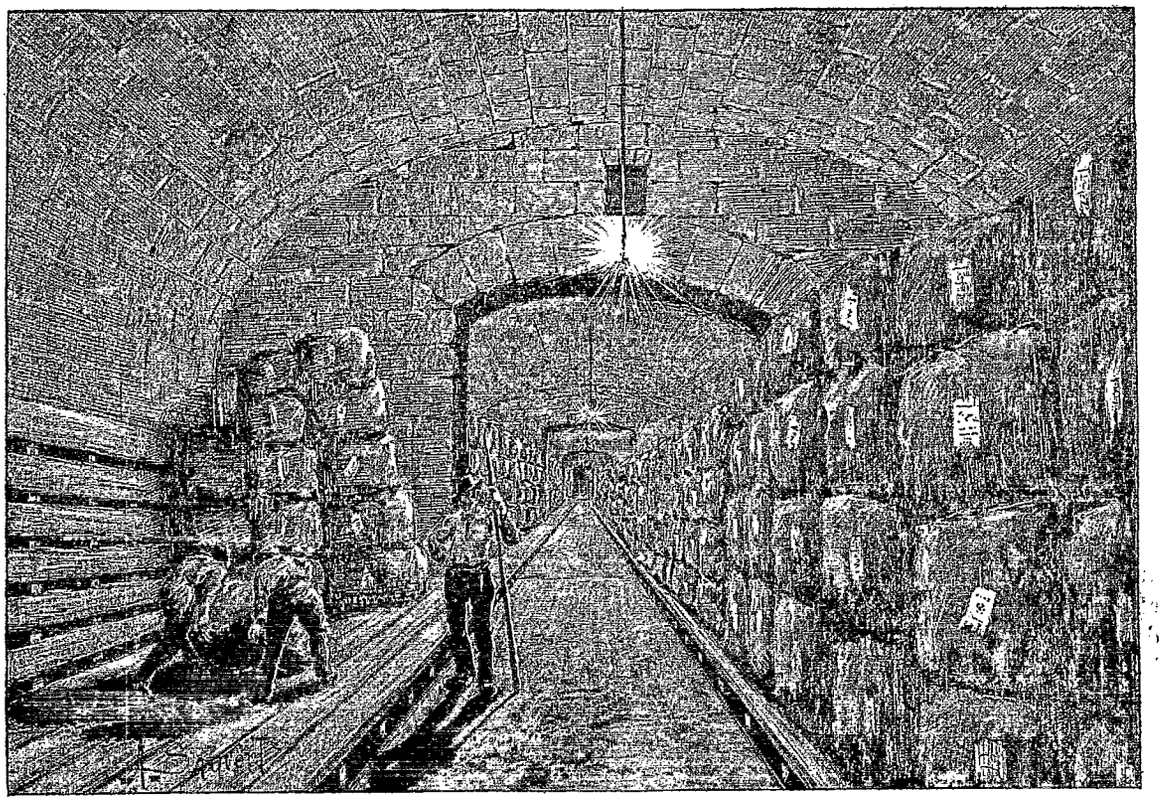


FIGURE 2. — L'emmagasinement des balles de tabac à leur arrivée à la manufacture de Reuilly.

France, travaille les tabacs havanais, les balles sont emmagasinées dans de vastes caves, bien aérées (fig. 2), où elles sont, autant que possible, soustraites à toutes les variations de température qui, en déterminant des fermentations successives, nuiraient à leur bonne conservation. Les cigares de cinq centimes se composent de tabac Français dans une proportion de 42 pour 100, de Kentucky, à raison de 40 pour 100, de tabacs de Hongrie (5 pour 100), d'Alsace (7 pour 100) et d'Algérie (6 pour 100). Les mêmes sortes entrent, mais dans des proportions différentes, dans la composition des cigares de 7 centimes et demi. Les cigares de 0 fr. 10 se composent : l'intérieur, de Brésil pur ou d'un mélange de Brésil et Rio grande ; l'enveloppe, de tabac de Java ou de Sumatra ou même de Brésil. Ces proportions, rigoureusement déterminées en théorie, sont assez difficiles à observer dans la pratique. La confection d'un cigare exige une certaine rapidité, et elle s'accommoderait mal d'un travail qui, tout en étant long et minutieux, serait toujours imparfait.

Il en résulterait des inégalités très marquées dans la qualité et le goût des cigares d'un même prix. Or, la Régie a été toujours très préoccupée d'établir une uniformité aussi grande que possible dans le goût des cigares de même qualité.



FIGURE 3. — Cigarières au travail.

Pour l'obtenir, elle a eu autrefois recours à la macération des feuilles. C'est une opération qui consiste à placer dans un même bain les tabacs d'espèces diverses qui doivent entrer dans la con-

fection de cigares de même catégorie. Ce bain amène entre les espèces une certaine homogénéité; il provoque la dissolution d'une partie des matières contenues dans les cellules des feuilles, et il s'opère alors un échange entre les principes renfermés dans les cellules et ceux que renferment les jus. Telles feuilles auxquelles, par exemple, il manque de la potasse et qui ont un excès de sels de chaux, absorbent de la potasse et perdent une partie des sels de chaux. En théorie, ceci paraît fort simple, n'est-ce pas? Quand il s'est agi d'appliquer le principe de la macération, on a eu à lutter contre une foule d'imperfections.

Cependant, à la suite des expériences de M. Schlœsing, on a adopté le lavage méthodique.

Ce lavage méthodique repose sur un principe qui, par sa simplicité, rappelle la théorie de l'équilibre de l'œuf de Christophe Colomb.

« Si on laisse une certaine quantité de tabac plongé dans l'eau pendant plusieurs heures, on obtient du jus de tabac; si, ensuite, dans ce jus on plonge de nouveau les tabacs frais, on obtient, au bout d'un certain temps, du jus plus concentré et, en continuant ainsi, on se procure des jus dont le degré va en augmentant. Si, d'autre part, le tabac qui a déjà subi une macération est de nouveau immergé dans l'eau pure, il perd sa force, et plusieurs macérations semblables l'épuisent de plus en plus. Il est aisé d'imaginer une série de six cuves (fig. 1) dans lesquelles se feront ces macérations, la première contenant du tabac frais plongé dans du jus concentré, la dernière du tabac fort affaibli plongé dans l'eau, les autres des tabacs avec du jus à des états intermédiaires.

Le principe une fois posé, les ingénieurs des manufactures se préoccupèrent de simplifier les opérations que le lavage méthodique entraînait, C'était un problème assez ardu apparemment. Toutefois, les manufactures ne tardèrent pas à s'enrichir d'une machine nouvelle qui résolvait le problème d'une façon aussi pratique qu'originale. Grâce à l'appareil inventé par M. Letixerant, légèrement modifié par M. Belhomme, on n'est plus obligé de déplacer six fois les feuilles, on ne les déplace même plus, ce sont les jus qui se déplacent. Des cuves à macération ils sont amenés dans une cuve centrale où se trouvent les tabacs. La condition si activement cherchée par la Régie pour uniformiser le goût des cigares a donc pu recevoir sa réalisation.

La question qui se pose est de savoir si cette uniformisation améliore vraiment le goût moyen des feuilles ainsi lavées, ou si au contraire les principes aromatiques du tabac ne sont pas altérés par leur dissolution dans l'eau.

Les opinions paraissent aujourd'hui partagées, et le lavage méthodique est abandonné dans plusieurs manufactures.

Mais les feuilles n'en sont qu'à leur première étape. Elles ont, avant d'être distribuées aux cigarières, un voyage à faire autour de la manufacture. Quelques-unes, toutefois, à cause de leur finesse et de leur qualité, ne subissent pas cette première épreuve. On les humecte légèrement et on les fait ensuite sécher sur des claies.

On traite ainsi les feuilles destinées à servir de robes aux cigares. Les autres, celles qui sortent de la cuve, vont dans un torréfacteur : c'est la seconde étape. Quand le torréfacteur a fait son œuvre, on les réunit par masses de 300 à 500 kilogrammes, et on les laisse fermenter pendant vingt jours, à une température qui varie entre 20 et 28 degrés : troisième étape.

Cette fois, les feuilles, après ce dernier stage, passent du rez-de-chaussée aux premiers étages, où sont généralement situés les ateliers des cigarières. On les distribue aux ouvrières, qui les alignent, les étalent et procèdent à un triage, écartant soigneusement, parmi les feuilles destinées à faire des capes, celles qui leur paraissent trop minces, celles où les taches de rouille sont trop multipliées, ou dont la couleur trop foncée indique le peu de combustibilité.

Ce triage terminé, elles peuvent enfin se mettre à l'œuvre. Une bonne ouvrière arrive à fabriquer par jour 300 cigares de 10 centimes et de 500 à 600 cigares de 5 centimes.

On peut donc calculer qu'elles confectionnent un cigare par minute, la journée étant de dix heures. Mais c'est là un chiffre que n'atteignent que des ouvrières d'élite. La rapidité avec laquelle elles travaillent est excessive ; dans le petit tas de feuilles froissées empilées à portée de leur main, elles prennent des fragments (fig. 3), les pressent, les unissent : c'est ce qu'on appelle en argot d'atelier, la *tripe* ; une feuille prestement roulée en tuyau autour d'elle la maintient: voilà la *poupée* ; c'est l'état d'un cigare revêtu de la sous-cape ; il ne reste plus maintenant qu'à l'envelopper de sa robe, c'est l'opération la plus délicate.

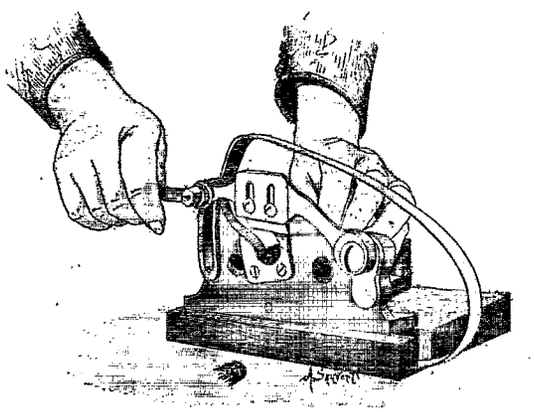


FIGURE 4. — Machine à couper les cigares à la longueur réglementaire.

L'ouvrière prend sur un autre tas une feuille de choix, l'enroule sur la sous-cape, la colle au moyen d'une pâte composée d'amidon ou de dextrine coloriée par de la chicorée ou du jus de tabac, et le petit contingent de cigares accumulé

devant elle s'augmente d'une nouvelle unité.

Mais, dans la façon de froisser et de rassembler les premiers fragments, de les retenir par la sous-cape, d' « enrober » le cigare, il y a tout un art ; l'observation des règles nécessaires pour que le cigare puisse être fumé est plus malaisée qu'on ne pense et nécessite un long apprentissage : les premiers cigares péniblement élaborés par des débutantes sont trop lâches ou trop serrés, ou bien ils présentent des vides par endroits, ou bien ils n'ont pas le poids règlementaire et tous ces défauts les font rejeter par les ouvrières-receveuses chargées de l'inspection du travail. Celles-ci ont en général le coup d'œil fort exercé et il est rare qu'un cigare défectueux leur échappe; elles l'éliminent immédiatement et le tordent légèrement afin qu'il ne soit plus possible de le replacer parmi les cigares acceptés.

Les cigares sont coupés à la longueur règlementaire soit directement par la cigarière soit à l'aide de la machine (fig. 4).

(*A suivre.*) EMMANUEL RATOIN.

L'AZOTE DE L'AIR ET LES VÉGÉTAUX

Suite et fin. — Voir page 327.

L'azote ammoniacal et l'azote nitrique sont presque également *assimilables :* c'est-à-dire que les végétaux s'approprient en fort peu de temps l'azote sous l'une ou l'autre forme. Il n'en serait pas de même, tant s'en faut, pour l'azote engagé dans des matières organiques difficiles à décomposer (rognures de cuir, débris de cornes, déchets de laine, etc.); c'est ce qu'on appelle, pour abréger, *l'azote organique*, qui ne produit de l'effet qu'au bout d'un temps assez long.

MM. Schlœsing et Müntz ont prouvé, par de patientes recherches, que l'azote ammoniacal (et même l'azote de certaines matières organiques) se transforme en nitrates sous l'influence d'un *ferment organisé,* complètement inconnu jusqu'alors. C'est une espèce de *microbe* (être microscopique) qui détermine la *nitrification* ou formation naturelle du nitre : phénomène fort complexe, qui s'est ainsi éclairé d'un jour tout nouveau.

Dans l'atmosphère, il y a constamment de petites quantités d'ammoniaque et même de nitrate d'ammoniaque. Les eaux de pluies, les eaux d'irrigation, les terres cultivées contiennent donc de faibles quantités d'azote ammoniacal et d'azote nitrique, même en l'absence de toute espèce d'engrais. Pendant longtemps, on a cru que les plantes ne pouvaient prendre à l'atmosphère que les minimes quantités d'azote ammoniacal ou nitrique qui s'y rencontrent : tandis que l'azote libre était rebelle à toute *assimilation.*

M. Berthelot a prouvé que la terre nue, sans culture, absorbe l'azote libre, par l'intermédiaire de microbes particuliers : qui cessent de vivre (et par conséquent d'absorber de l'azote) quand on les tue par la chaleur ou par un agent chimique.

De plus, la terre couverte de végétaux absorbe aussi l'azote libre de l'air : le phénomène est singulièrement activé par les *effluves électriques :* c'est-à-dire par un dégagement très lent d'électricité qui se produit d'une manière continue sur une grande surface. C'est précisément la manière d'être la plus ordinaire pour l'électricité atmosphérique. Les plantes légumineuses (trèfle, luzerne, etc.) possèdent au plus haut degré la propriété de fixer l'azote libre de l'air : ce fait a été fort bien établi par M. Ville il y a plus de trente ans, vu et vérifié par les expériences de M. Berthelot et autres savants. Au point de vue de la pratique agricole, la conséquence déduite par M. Ville de ses importants travaux, c'est qu'on peut enrichir *à bon marché* une terre en azote, si on y cultive du trèfle, par exemple, et qu'on enfouisse la récolte en vert. On obtient ainsi très économiquement l'azote nécessaire à la céréale qui suivra : cela coûte moins que d'ajouter du sulfate d'ammoniaque ou du nitrate de soude.

Il ne faut pas croire cependant que l'azote suffise à tout. Il est nécessaire d'ajouter en même temps au sol des phosphates, de la chaux et de la potasse, dans le cas où le sol n'en contient pas suffisamment. C'est le principe de la nouvelle méthode de culture, la *sidération.* On forme ainsi un *engrais complet*, selon l'expression de M. Ville, lequel peut donner une récolte bien supérieure à celle qui suivrait une fumure ordinaire.

Comment se fait-il que nos terres, qui ont nourri tant de générations vigoureuses, ne puissent nourrir économiquement la nôtre, si affaiblie par l'alcool, le tabac et les excès de tout genre ? C'est parce que la main-d'œuvre agricole ayant plus que doublé de valeur, le rendement des terres n'a pas augmenté dans la même proportion.

Il est donc nécessaire de pousser la terre au *maximum de rendement*, soit, pour le blé, une moyenne de 35 hectolitres à l'hectare, au lieu de notre pauvre moyenne de 12 hectolitres. Et ce maximum ne peut être obtenu (et surtout *maintenu*) qu'à l'aide d'engrais chimiques et de semences de choix. Il existe donc une liaison intime entre la science pure et la pratique agricole, malgré toute la distance qui paraît exister entre un savant illustre et un simple cultivateur.

Un exemple suffira pour montrer combien la science pure peut éclairer la pratique.

Par une série d'essais, continués depuis quarante ans, MM Lawes et Gilbert (à Rothamsteed, Angleterre) ont prouvé qu'on peut obtenir chaque année une excellente récolte de blé sur le même terrain. *La terre ne se fatigue pas*, à la condition expresse de lui rendre chaque année tous les éléments essentiels enlevés par la récolte. C'est précisément ce qu'on fait avec les engrais chimiques.

CH.-ER. GUIGNET,
Directeur des teintures aux manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais.

ETIENNE ET LUCAS BAUMGARTNER OU L'AUTEL DES BAUMGARTNER

Le grand artiste allemand de la Renaissance, Albert Dürer, est comme un livre admirable et complexe, dont chaque page constitue un chef-d'œuvre. On le peut feuilleter sans cesse. On le peut étudier jusqu'en ses détails les plus infimes. Partout le maître se révèle impeccable. Partout, égale à elle-même, son œuvre suscite de suprêmes impressions de grandeur et de noblesse.

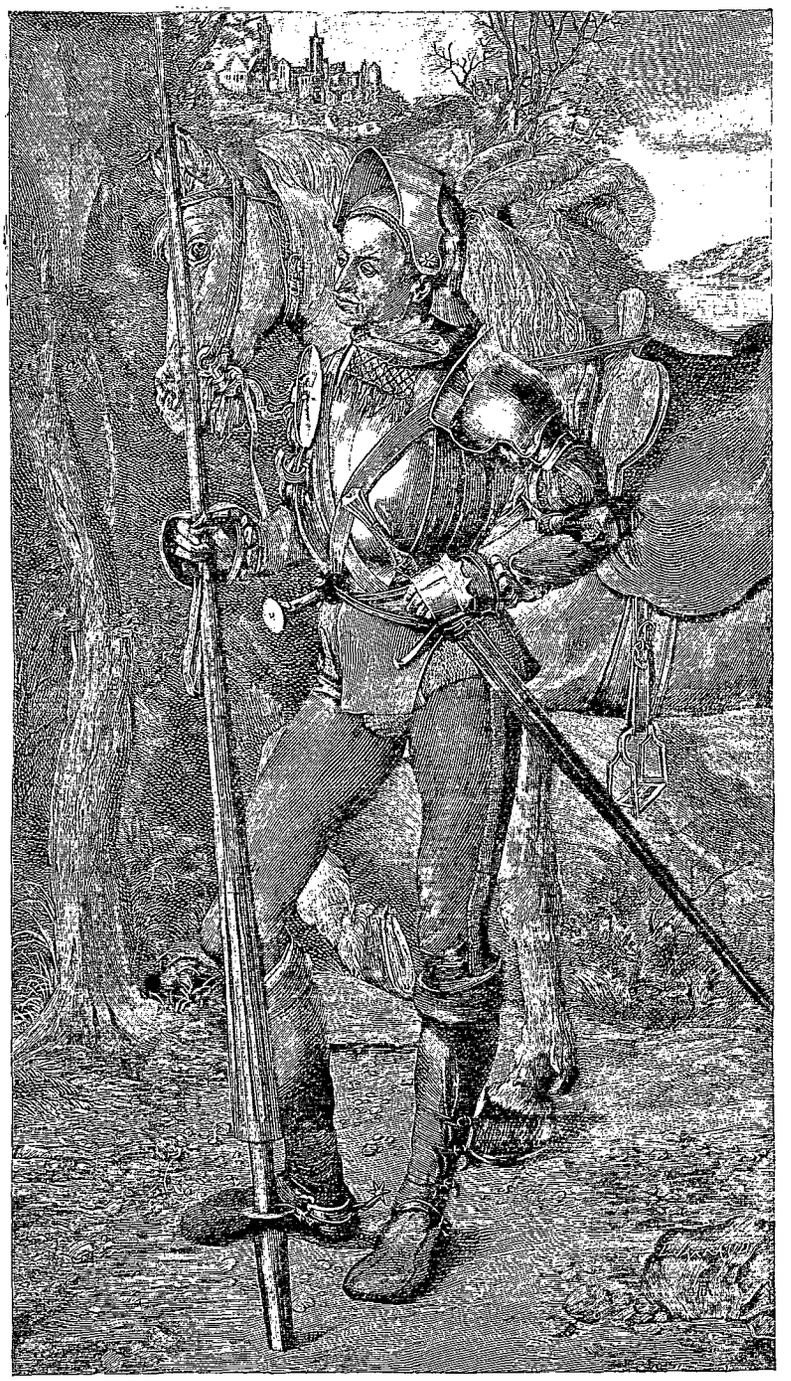
Les deux gravures que nous publions caractérisent merveilleusement ce génie en même temps sévère et profond. Ce sont les portraits d'Etienne et de Lucas Baumgartner qui décorent les deux volets d'un tryptique, conservé à la Pinacothèque de Munich et représentant la Nativité du Christ. On sait que suivant une mode presque constante à cette époque, les seigneurs ou les riches bourgeois qui offraient à une église quelconque un tableau religieux, faisaient peindre leur propre physionomie soit à l'extérieur, sur des volets se rabattant contre la scène principale, soit dans la scène religieuse elle-même, où ils figuraient alors des personnages de l'histoire sainte. Ainsi nous rappelions, dans notre précédent numéro, le Sandro Botticelli peignant l'*Adoration des Mages*, donnant aux trois rois les traits des chefs de la maison de Médicis. Energiques et méditatifs, sous leurs lourdes armures, Etienne et Lucas Baumgartner sont bien deux cavaliers bourgeois du Moyen âge tels qu'à l'heure actuelle on se plairait à les évoquer. Ils ont la rude physionomie que leur a donnée leur existence en même temps laborieuse et guerrière. Leur attitude est brave sans forfanterie. Leur figure est celle de gens qui viennent d'assister à l'une des plus prodigieuses révolutions philosophiques et morales dont l'histoire de la vieille humanité ait enregistré le souvenir. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans ces portraits, si austères d'inspiration, c'est qu'ils révèlent néanmoins un délicieux sens pittoresque et cette pitié généreuse qu'Albert Dürer éprouvait à un incomparable degré pour les humbles animaux eux-mêmes. Ces courts aperçus de paysage complètent et expliquent les personnages dont ils sont, en quelque sorte, le symbole résumé. Et ces admirables têtes de chevaux ! Comme elles montrent la tendresse admirative que le vieil artiste leur avait vouée, comme elles attestent son goût pour la beauté étrange de leurs lignes parfois disproportionnées. Les chevaux tiennent dans l'œuvre de Dürer une place incomparablement honorable.



ÉTIENNE BAUMGARTNER. — Peinture d'Albert Dürer. — Gravé par Jarraud.

On connaît trop ses planches célèbres, les *Trois Cavaliers de l'Apocalypse* et le *Chevalier de la Mort* pour que nous ayons besoin de rappeler la splendeur, l'imprévu de ces nobles animaux, soit qu'ils s'élancent en un furieux galop,

soit qu'ils marchent plus tranquillement de leur pas majestueux et mesuré! D'ailleurs, tous les animaux de la création ont été l'objet de la sagace et naïve observation du grand artiste. Il y a notamment dans une planche qui appartient, si je ne me trompe, à la série de la *Grande Passion*, deux adorables petits lapins qui se lutinent au premier plan — la Vierge tenant l'Enfant Jésus est assise plus loin — et qui sont d'une telle fraîcheur, d'une telle gaîté d'improvisation qu'on ne peut s'empêcher de les considérer comme d'indiscutables merveilles. Dans les portraits d'Etienne et de Lucas Baumgartner, la place importante accordée à leurs deux fiers compagnons de gloire semble aussi touchante qu'elle est juste au fond. La biographie d'Albert Dürer a été faite mille fois. Chacun la connaît déjà. Mais ne peut-on pas dire de son existencece qu'on dit de son œuvre elle-même : c'est qu'il y faut revenir sans cesse afin de l'admirer plus absolument. Il y a, en effet, une sorte d'harmonie entre l'œuvre et la vie de l'artiste. Sa haute moralité, la noblesse de son âme n'eurent d'égales, assurément, que sa probité artistique, que sa conscience de peintre. Le journal qu'il a laissé en témoigne éloquemment. Autant il y prodigue les marques de son attachement pour le bien, autant il évoque avec joie les sages enseignements moraux de son père — un artiste aussi : Albert Dürer-le-Vieux — autant il recommande aux peintres de reproduire « soigneusement les caractères que le Créateur a donnés à la nature ». Et, plus loin, il ajoutait : « Regarde attentivement la nature, dirige-toi d'après elle, et ne t'en écarte pas t'imaginant que tu trouveras mieux par toi-même. Ce serait une illusion; l'art est vraiment caché dans la nature; celui qui peut l'en tirer le possédera. Plus la forme de son œuvre est semblable à la forme vivante, plus son œuvre paraît bonne. Cela est certain. N'aie donc jamais la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait, car ta puissance est un pur néant en face de l'activité créatrice de Dieu. Aucun homme ne peut exécuter une belle figure en ne consultant que son imagination, à moins qu'il n'ait peuplé sa mémoire d'une multitude de souvenirs. L'art cesse d'être uniquement le produit du sentiment individuel; transmis et appris, il se féconde lui-même. Le mystérieux trésor amassé au fond du cœur se répand alors au moyen des œuvres, au moyen de la nouvelle créature que l'on tire de son sein en lui donnant une forme sensible.... » Toute l'esthétique de Dürer, dit M. André Michel est enfermée dans ces lignes. On peut ajouter que son âme fervente y est également contenue tout entière.



LUCAS BAUMGARTNER. — Peinture d'Albert Dürer. — Gravé par Jarraud.

Albert Dürer qui est, de beaucoup, la personnalité artistique la plus remarquable de l'Allemagne, naquit à Nuremberg le 21 mai 1471. Il est mort le 6 avril 1528. A. P.

AU PAYS DES DIAMANTS

Un officier de l'artillerie anglaise, le colonel Knollys, en mission dans l'Afrique centrale, a rapporté sur les mines de diamants du Cap des renseignements intéressants. Il raconte qu'il fut admis, après une série de minutieuses formalités, sur l'un des champs d'exploitation au bord d'un trou de proportions plus colossales que le cratère du Vésuve.

Cette excavation marque l'emplacement des premiers travaux; il avait fini par s'y produire des éboulements si dangereux à la fois et si coûteux qu'on a bientôt pris le parti de procéder comme dans les mines ordinaires et de percer des puits autour desquels rayonnent des galeries souterraines. C'est dans une de ces galeries que le visiteur, habillé en mineur, descend d'abord par un plan incliné à la profondeur de 230 mètres, puis par une échelle humide et glissante, à 30 mètres plus bas. Il se trouve alors dans une chambre assez large, au cœur même du terreau diamantifère ; il y fait noir, et l'atmosphère, selon l'usage, est étouffante ; dans les boyaux latéraux qui y aboutissent, ce sont les mêmes wagons roulants, les mêmes petites lampes tremblotantes, les mêmes ouvriers bruyants qu'on retrouve au fond de toutes les exploitations minières. C'est seulement après quelques minutes que l'œil constate des différences essentielles, dans l'aspect personnel des mineurs, pour la plupart de race cafre. Par centaines ils sont là, piochant devant eux, chargeant des wagons ou roulant des brouettes avec une ardeur rare chez les ouvriers indigènes; tous entièrement nus, plus nus que les Japonais et généralement bien musclés : on les choisit pour leur force et leur aptitude à l'ouvrage parmi des milliers de candidats. Ils travaillent douze heures de suite, par équipes de jour et de nuit, sauf le dimanche, à raison de 6 fr. 25 environ, salaire qui semble énorme à ces aborigènes et les attire de toutes les régions de l'Afrique méridionale. Aussi se montrent-ils presque toujours laborieux et dociles, et leur physionomie collective est-elle celle du contentement; des équipes de cent hommes et plus sont dirigées sans punitions, sans coups, sans difficultés d'aucune sorte par un seul contremaître européen. Si l'on ajoute que dans les mines de diamants il n'y a ni inondations ni gaz délétères à redouter, que les lampes n'ont pas besoin d'être protégées par la gaze métallique, ni les galeries d'être soutenues par des travaux en bois, sauf en certains cas exceptionnels, on s'expliquera qu'au total l'exploitation présente un aspect moins lugubre que beaucoup d'autres industries souterraines. On ne cite, dans l'histoire locale, qu'un accident d'importance survenu il y a trois ans : un éboulement où trois cents ouvriers indigènes se trouvèrent ensevelis et périrent jusqu'au dernier. Détail caractéristique de leur passion maîtresse : plusieurs cadavres furent trouvés serrant dans leurs mains noires la bourse de cuir de leurs compagnons d'infortune, qu'ils avaient consacré leur effort suprême à arracher.

A la tête des mineurs indigènes, le colonel Knollys a toujours vu des chefs européens, comme lui, vêtus de haillons sordides; il a causé avec plusieurs d'entre eux et, dans plus d'un cas, trouvé sous ces haillons un homme instruit ou bien élevé que des revers de fortune ont réduit à ces humbles fonctions. Un ingénieur lui a assuré qu'un jour, voyant un pousseur de wagons employer son heure de repos à lire un gros volume, il eut la curiosité de savoir quel était le roman assez intéressant pour qu'on en poursuivît la lecture dans ces conditions : c'était un *Traité des sections coniques*, et l'homme avoua sans se faire prier qu'il sortait des hautes écoles et avait été ingénieur tout comme un autre avant de pousser sa charge de terreau à sept cents pieds sous terre.

Parfois, une épouvantable détonation se produit dans la mine; elle est suivie d'une réverbération livide, d'un tremblement de terre et d'un coup de vent violent qui éteint toutes les lampes. Le visiteur se croit assez naturellement tombé en pleine catastrophe, et sa première pensée, dans les ténèbres, est qu'il a eu véritablement une fâcheuse inspiration en venant ainsi se faire prendre au piège comme un rat et se condamner à la mort la plus affreuse. Mais presque aussitôt, chacun autour de lui, sans autrement se troubler, fait partir une allumette, rallume sa lampe et se remet à la besogne. Il ne s'agit que d'une cartouche de dynamite, employée à faire sauter un bout de roche. On ne s'habitue pas dès la première journée à cette désagréable impression, dit le colonel Knollys, et chaque fois qu'elle se reproduit, on a peine à ne pas sursauter. C'est un artilleur qui parle : on peut le croire sur parole.

(*A suivre.*)

LE CHEVAL DANS L'ART

Suite. — Voyez page 342.

CANON HIPPIQUE (*Suite*).

Dans un numéro précédent (31 octobre 1892, p. 344), nous avons dit ce que nous entendions par le *canon hippique;* aujourd'hui en voici la description détaillée figure 2.

Une teinte pointillée désignera le radius R et le tibia T ; nous en reportons la longueur sur l'échelle comparative de B' en A' on voit tout d'abord, par devant, qu'elle est exactement contenue de la base du radius à la couronne O, sous le paturon.

Dans le membre postérieur se trouve, en remontant, cette même longueur (puisque R égale T) de la jonction du tibia avec le fémur, au centre

de la rotation de celui-ci dans le bassin ; de F en U, pointe de la hanche; et, en redescendant de la base du tibia, centre du jarret, à l'extrémité du canon N dans le boulet.

La tête du cheval offrira aussi, fréquemment, l'application de cette longueur du radius ; ainsi, de la nuque A au point D, extrémité la plus saillante de la ganache; de D en B, bout des lèvres ; et de B à Z, coin interne de l'œil.

Nous savons que la longueur du cheval P'G' égale sa hauteur G'H', ayant deux têtes et demie ; disons aussi que le radius est contenu quatre fois dans la même mesure, en tenant compte de la légère obliquité de LI, par rapport à l'horizontale G'P'. Un cheval, bien construit comme dessin peut aussi donner G'G = Radius, ainsi que la même égalité de Y point le plus élevé de la croupe, à P' verticale extrême du carré. Nous ajouterons que la hauteur de la croupe est très souvent identique à celle du garrot, quoiqu'on préfère l'élévation de ce dernier.

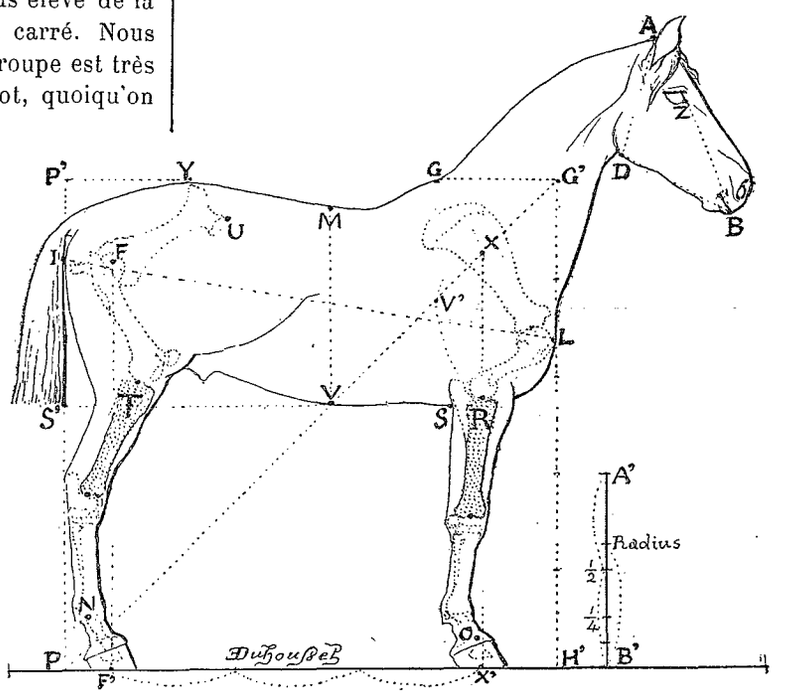
J'ai constaté, avec le vétérinaire chargé de mesurer la taille des chevaux de l'exposition hippique, à leur réception au Palais de l'industrie, que l'égalité entre la hauteur du garrot, et celle de la croupe, se rencontrait dans les neuf dixièmes des sujets soumis à l'hippomètre.

L'animal sera placé dans les meilleures conditions, si la verticale X'X élevée sur le milieu de la trace de son sabot antérieur X', passe par le tiers supérieur du scapulum et si, du milieu du sabot postérieur, la perpendiculaire au sol F'F touche le centre de la cavité cotyloïde F.

Nous indiquerons, comme dernière vérification, de tracer *la diagonale* PG' qui touche trois points importants de la construction de l'animal : d'abord V, limite inférieure de la courbe du ventre, à l'intersection de PG' avec l'horizontale S'V, et à une distance de la verticale PS' égalant la hauteur du sol au sternum S ; la droite VM, épaisseur du cheval, rencontrera le dos M à une longueur de tête ; puis la diagonale PG' touchera le point V', limite du gros faisceau musculaire de l'avant-main ; enfin le point X, centre du mouvement du membre antérieur à sa rencontre avec la verticale de l'aplomb. F'X' est le grand côté de la *base de sustentation*, égalant les trois quarts de la longueur du corps, c'est-à-dire trois fois le radius.

J'ai indiqué, comme la pose répondant à la meilleure direction des membres, sous la masse, celle dont les différents éléments amèneraient chaque axe directeur à placer son appui sur le sol, juste au-dessous du centre présumé du mouvement, ce qu'on nomme l'*aplomb* ; le cheval (fig. 3) couvre ainsi, avec ses pieds ABCD, les quatre angles d'une figure EFGH ayant la forme d'un *trapèze* qui est dit sa *base de sustentation*. Les appuis latéraux sont espacés, entre eux, d'une distance égalant les trois quarts de la longueur de l'animal.

Le bipède antérieur a ses deux pieds plus éloignés l'un de l'autre, que ne le sont ceux de derrière, le poitrail étant plus large ; et, partant, la projection des pointes des épaules plus écartées que celles des pieds postérieurs, passant par l'extrémité des ischions du cheval, dont les traces verticales limitent, sur le sol, le petit côté du trapèze. On se tiendra dans de bonnes données, pour placer l'animal, en ne mettant que l'épaisseur du boulet entre les traces des deux fers de derrière ; et, entre les pieds de devant, un espace égalant le diamètre de la ferrure.



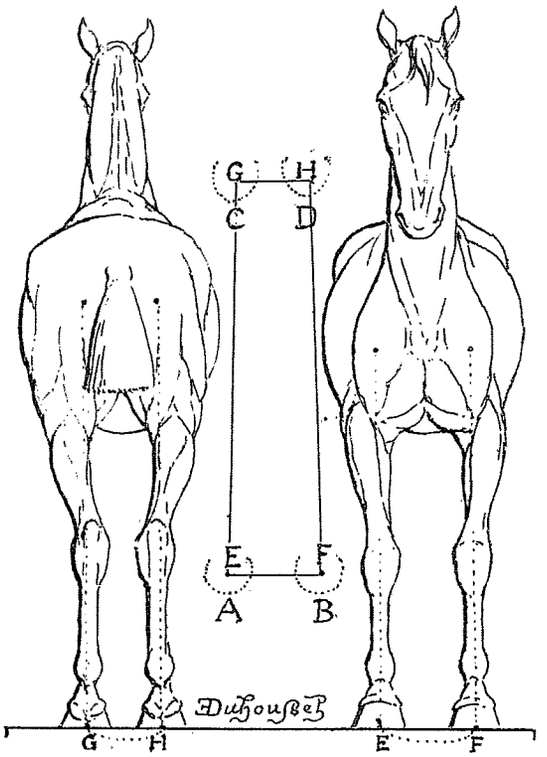
LE CHEVAL DANS L'ART. — Fig. 2.

L'HOMME A CHEVAL

Nous avons donné dans un précédent article, avec des dessins explicatifs (*Mag. Pitt.* 1892, pages 220 et 253), quelques détails anatomiques, de l'homme et du cheval, ayant une certaine analogie de situation et montré, en parlant de la structure des membres, les places exactes limitant leurs contours, au moyen d'indices destinés à aider la mémoire. Il faut compléter ces conseils en faisant connaître les rapports qu'on peut tirer des tailles respectives de l'homme et du cheval, avec une échelle commune convenant à leur association dans une œuvre équestre.

On a vu qu'on pouvait adopter, pour le cheval, un canon hippique comme on se sert déjà, dans l'art, d'un canon humain ; ce dernier, nos lecteurs ne l'ignorent pas, était déjà connu dès l'an-

tiquité. On sait que Polyclète fut l'auteur d'une statue typique nommée le *Doryphore*, celui-ci regardé comme l'étalon de mesure constituant la première règle de vérité pour la reproduction



LE CHEVAL DANS L'ART. — Fig. 3.

sculpturale des temps éloignés. Ce canon des statuaires grecs et romains fut repris par l'architecte Vitruve qui vivait à la fin du siècle d'Auguste, au commencement de notre ère.

Quatorze siècles plus tard, Léonard de Vinci, Albert Dürer, Jean Cousin etc., etc., firent de minutieuses recherches sur l'harmonie des formes humaines. Nous ne pousserons pas plus loin cette petite digression, cela nous entraînerait à parler des importantes modifications qui s'introduisirent, à différentes époques, dans un intéressant sujet dont la base, loin d'être un type unique, créait seulement un enseignement certain, comme point de départ, donnant confiance à l'artiste, sans porter ombrage à l'indépendance de la composition.

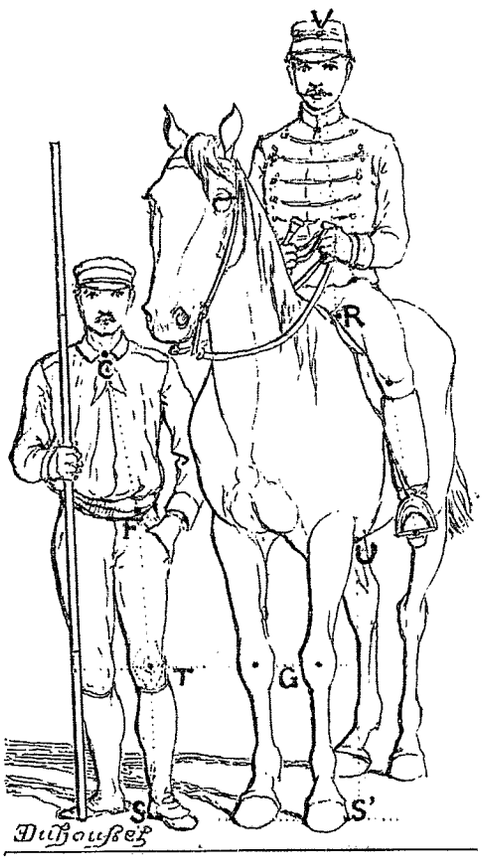
Notre but, plus modeste, sera atteint en prenant comme modèle, pour la question qui nous occupe spécialement, un homme bien constitué et robuste ayant 1m 65, taille moyenne, fournie par les statistiques. Sa tête de 0m 22 de hauteur, unité comparative admise, y sera contenue à peu près sept fois et demie (fig. 4).

En cherchant, tout d'abord, à me rendre compte du rapport linéaire entre les extrémités inférieures et le tronc, j'ai trouvé que ce qui y répondait le mieux était de se servir d'une hauteur prise du sol S à la ligne articulaire du genou T limite du tibia, au-dessous de la rotule; à partir du tibia, cette longueur se trouve égaler le fémur depuis la base inférieure T jusqu'au point extrême de sa tête, à son entrée dans le bassin F de là, et avec la même ouverture de compas, nous atteignons la fourchette sternale base du cou C.

Enfin, l'expérience prouve que, très souvent, en ajoutant 0m 30 on retrouve exactement la taille du sujet; c'est donc sur la longueur du fémur, se reportant trois fois de suite, que repose la comparaison.

Les données anthropométriques reconnaissent que, pour l'homme de taille moyenne de 1m 65, le fémur a 0m 45; nos appréciations personnelles sur le cheval de 1m 50 permettent de constater que cette longueur de 0m 45 est aussi celle de l'os crochu au sol; la figure 4, tirée d'une photographie, traduit ce que nous énonçons; homme et cheval, étant placés sur le même plan, ont en T et en G les milieux des genoux à 0m 45 du sol; nous avons vu plus haut (*Mag. Pitt.* n° du 15 juillet 1892, page 220), que ce milieu correspond, sur le cheval de face, à la base de l'os crochu.

On ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité en reportant la longueur S T de la plante du pied jusqu'au-dessous de la rotule du cavalier, indiquant la place du genou d'un homme de 1m 65 correctement en selle. Pour déterminer le haut



LE CHEVAL DANS L'ART. — Fig. 4.

de la tête de ce cavalier, nous en trouverons le point extrême en prenant, à partir du siège R, une longueur RV égalant celle du sol S' au sternum U.

(A suivre.) E. DUHOUSSET

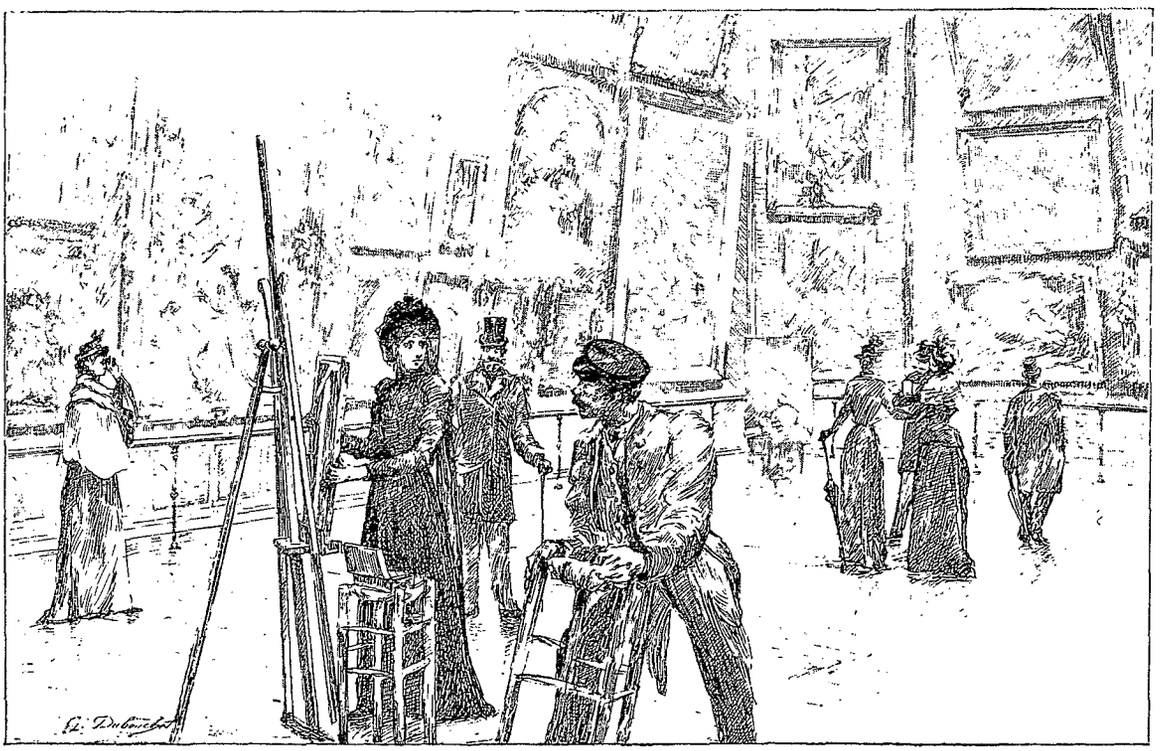
DEVANT UN MELON

NOUVELLE

Au Louvre, dans l'une des salles de l'École française, entre un Poussin décoloré et un Lancret aux nuances exquises, une toile arrête le visiteur distrait qui traverse les galeries du Musée. Le sujet du tableau n'est pas compliqué; il n'exige point, pour être compris, de vastes connaissances historiques : ce sont quelques grappes de raisin, des pêches, des poires et un melon.

Mais ce melon n'est pas un simple melon, comme il y en a tant! Non. C'est un melon magnifique, superbe, énorme. Il a la douce couleur verte des prairies qu'éclaire le soleil levant; sa tige contournée, comme une queue de renard, se détache presque de l'écorce pour laisser entrevoir la fraîche et savoureuse chair rose. Il se repose sur les pêches mûres comme sur un coussin de velours... Sans doute un rayon de soleil lui vient par une fenêtre entr'ouverte, car il reluit et étincelle à côté des raisins dorés.

S'il est vrai que les plantes ne sont pas dénuées de tout sentiment, ce beau melon, à coup sûr, a celui de l'orgueil et du contentement de soi. On dirait qu'il entend et comprend les accès d'en-



Mademoiselle de Sennecey, il est quatre heures...

thousiasme et de lyrisme qu'il provoque chez ceux qui le contemplent avidement : alors, on dirait qu'il va sortir du cadre où une main savante l'a enfermé, pour se jeter au cou et à la bouche de ses admirateurs et les remercier. Il est des gens vulgaires qui se permettent parfois quelques plaisanteries grossières et inconvenantes : alors la peau du melon se froisse, ses côtes rebondies se resserrent, un nuage voile ses couleurs éclatantes.

Dans la grande salle où il brille, il n'est pas toujours facile d'arriver jusqu'à lui. Il est séparé des curieux et des gourmands par une haie d'hommes et de femmes de tous les âges qui, armés de longues brosses, essaient de reproduire sur des toiles, la physionomie, la couleur, l'expression du melon tant admiré. Leurs chevalets s'enchevêtrent les uns dans les autres, leurs tabourets se touchent. Ils cherchent, de leurs yeux attentifs, le secret de la beauté du modèle. Quelques-uns le devinent ou à peu près. Mais pour combien d'autres le secret reste impénétrable!... Combien, du melon ferme, solide, haut en couleur, étincelant, qui éclate aux yeux, combien font un melon veule, sans force, sans relief, pâle comme un melon atteint de chlorose!

... Un jour, cependant, après quelques heures d'un travail acharné, une jeune fille, qu'on n'avait aperçue que depuis quelques jours parmi les artistes qui venaient au Louvre, réussit à fixer sur la toile une image presque fidèle du melon suspendu au mur... Par quelle puissance surnaturelle arrivait-elle à saisir aussi rapidement et à reproduire aussi exactement l'image du modèle? Autour d'elle on la regardait faire et on l'admirait. Il y avait dans la façon dont elle prenait la couleur sur la palette et dont elle l'appliquait sur la toile une sûreté et une précision qui dénotaient une artiste maîtresse de son talent et de ses moyens. Le modèle, naturellement, se laissait faire. Cependant un observateur attentif eût peut-être démêlé sur sa face une

ride légère, un froncement de l'épiderme. Il voulait bien qu'on l'imitât, mais de loin.

Proximus huic, longo sed proximus intervallo.

Il entendait rester seul de son espèce et de sa beauté. Or, un melon aussi beau, aussi éclatant que lui-même, naissait et poussait auprès de lui. Il y avait là de quoi émouvoir sa susceptibilité et le faire trembler pour sa situation de melon unique, de melon inimitable...

— ... Mademoiselle de Sennecey, il est quatre heures!

Et le gardien, qui parcourt les salles en répétant cet avertissement, aide la jeune fille à replier le chevalet, à rouler la toile cirée qui est étendue dessous pour ménager le parquet, à ranger les couleurs dans la boîte, à nettoyer les brosses.

Il cause aussi :

— Ce n'est pas pour dire, mais elle est rudement bien, votre toile, mademoiselle! Vous pouvez être tranquille, la Commission la prendra!...

La Commission!... Voilà le mot et la chose qui font trembler la jeune artiste. C'est, en effet, pour soumettre son tableau à la Commission des travaux d'art qu'elle travaille avec une obstination infatigable, qu'elle oublie l'heure et le temps. Deux fois par an, souvent une fois seulement, la Commission des travaux d'art se rend dans les deux musées de l'État, au Louvre et au Luxembourg. Elle examine les toiles qui lui sont soumises et que des artistes besogneux ou débutants ont copiées d'après les maîtres. Elle en choisit quelques-unes. Elle les achète à leurs auteurs pour un prix suffisant. Et alors c'est, pour l'artiste qui a eu le bonheur de voir son œuvre acceptée, quelques mois de répit dans l'âpre lutte pour l'existence.

Lorsque Mademoiselle Claire de Sennecey se présenta pour la première fois chez le directeur du Musée, un homme excellent et des plus bienveillants, elle n'hésita pas à lui demander conseil :

— Je vous vois en grand deuil, mademoiselle, lui dit-il. Est-ce que vous êtes parente du commandant de Sennecey qui vient d'être tué au Tonkin?

— Je suis sa fille, répondit Mlle de Sennecey.

— C'était un officier brave et distingué.

— Oui, mais il était pauvre. J'ai quatre sœurs beaucoup moins âgées que moi; nous n'avons aucune fortune; ma mère n'avait que la petite dot qu'on exige pour les ménages d'officiers. Cette petite dot a été rapidement dévorée. Mon père, pour nous élever plus facilement, demanda à aller au Tonkin. La solde de campagne est double. Il espérait gagner là-bas les épaulettes de lieutenant-colonel, de colonel même. La balle d'un pirate chinois a détruit tous ces projets. Nous sommes revenus sans ressources du pays où nous l'avions tous suivi. Ah! quelle triste et pénible traversée, monsieur, nous avons faite au retour! Comme elle ressemblait peu à la première, alors que réunis nous partions pour des pays nouveaux, inconnus, où la situation de notre père et la nôtre ne pouvaient que s'améliorer et grandir! Nous n'avons trouvé que la maladie et le chagrin. Mon père est resté là-bas; nous n'aurions pas eu de quoi le ramener au pays natal. Il y reviendra plus tard, si Dieu m'aide et m'assiste. Pour le moment, il faut donner le pain à sa petite famille. Ma mère a bien sa pension, mais elle est si faible! Elle est bonne pianiste, mais il y en a tant de bonnes pianistes à Paris... qui meurent de faim. Alors, comme, par je ne sais quel don naturel — car il n'y a pas eu de peintres dans ma famille, qui est une lignée d'officiers tous morts sur le champ de bataille — j'avais, étant enfant, quelque goût pour la peinture, j'ai repris mes brosses et me suis mise à l'étude. Des amis nous ont dit que les copies que des artistes faisaient au Louvre étaient quelquefois achetées par l'État, et que j'étais assez forte et experte pour concourir avec eux. Je vais suivre leur conseil. Si je vois que je peux réussir, je continuerai. Dans les relations de mon père, qui étaient fort belles, je trouverai peut-être l'occasion de peindre quelques portraits. On m'a dit, monsieur le directeur, que vous étiez très bon, je vois qu'on ne m'avait pas trompée. Je suis venue vous demander de me guider un peu dans ce Musée, que je ne connaissais que pour l'avoir traversé comme une Anglaise ou une provinciale et où il faut maintenant que je trouve ma vie et celle des miens. On m'a conseillé de faire la copie d'un tableau religieux, d'une Sainte Famille ou d'une Vierge; est-ce votre avis?

Le directeur du Musée du Louvre avait écouté Mlle Claire de Sennecey avec attention... Ce n'était pas la première fois qu'il écoutait une histoire de ce genre! Combien, dans ce Paris qui, pour le voyageur qui passe, n'est qu'une ville de plaisir et de joie, combien il y a de douleurs ignorées, combien il y a d'existences pénibles, ne connaissant que la fatigue et la privation, pour lesquelles Paris n'a jamais ni joies ni plaisirs?...

Le directeur fut frappé par l'accent énergique et décidé de Mlle de Sennecey; il comprit qu'il avait en sa présence une nature supérieure, une femme d'élite. Il admirait cette jeune fille qui, malgré le chagrin qui l'accablait, ne songeait qu'à remplir un devoir qu'elle considérait comme impérieux, celui de continuer la tâche paternelle, de ne point faillir au nom sans tache qu'il lui laissait, et qui, résolûment, disputait à la misère six existences humaines. Un homme de cœur ne pouvait qu'aider de toutes ses forces dans une si noble tentative une jeune fille aussi courageuse, aussi ardente pour le bien et l'honneur.

— Je ne puis d'abord, mademoiselle, dit le directeur du Musée, que vous déclarer quelle part je prends à votre chagrin. Je suis profondément ému par la situation que vous venez de me peindre en quelques mots. J'admire le courage que vous déployez pour y remédier. Je ne connais pas assez votre talent pour vous assurer que vous réussirez du premier coup, dans votre entre-

prise. Vous avez beaucoup de concurrents et de concurrentes, qui s'exercent depuis longtemps, et qui, pour la plupart, ne sont pas moins dignes d'intérêt que vous-même... Je ne veux pas, comme l'on dit, vous donner l'eau bénite de cour; mais je puis vous fournir quelques renseignements pratiques qui ne vous seront pas inutiles. Je ne vous engage pas à copier une Sainte Famille ou une Vierge. A l'heure actuelle, la Commission, sans avoir un parti-pris, que je serais le premier à déplorer, n'a pas un goût marqué pour les tableaux mystiques. D'autre part, les églises ont restreint leurs achats : les fabriques sont pauvres et ne dépensent pas leur argent en décorations extérieures. Ce que la Commission cherche, ce sont des toiles pouvant orner les édifices publics, comme les préfectures, les mairies; par exemple des tableaux de bataille, les Muses de Lesueur, Rouget de l'Isle chantant la *Marseillaise,* et surtout des natures mortes. Oh ! des natures mortes, c'est excellent pour la Commission ! Pensez que les salles à manger des préfectures et sous-préfectures sont nues !... et, comme on y donne aujourd'hui beaucoup de festins et de banquets, il est nécessaire de les décorer, de les embellir... Cherchez dans le Musée un beau tableau de fruits..., quelque du Hem ou quelque Chardin... Il y a spécialement un melon entouré de pêches et de raisins que je vous recommande. Il a déjà été pris par la Commission au moins quatre fois. Elle le prendra encore ! Beaucoup de concurrents sont déjà devant cette toile. Je crois même que les cadres sont au complet. Au fait, non !... l'un des candidats vient de tomber malade, sa place peut être considérée comme vacante. Venez vous y installer demain. Je ferai donner des ordres au gardien... qui vous prêtera un chevalet et un tabouret. Il y en a des quantités dans nos greniers... Si cela vous plaît ainsi, travaillez, travaillez ! Vous n'avez pas de temps à perdre ! La Commission siègera en avril. Nous sommes à la fin de février. L'intervalle est suffisant... mais il ne faut point s'amuser... »

(*A suivre.*) ADOLPHE ADERER.



LES NOMS DES BATIMENTS DE GUERRE

Comment sont donnés les noms des navires de guerre ? C'est une question qui a été bien souvent posée et à laquelle il est fort difficile de répondre. Dans la plupart des cas, c'est la volonté seule du ministre de la marine, aussi bien en France qu'à l'étranger, qui préside au choix du vocable désignant un nouveau bâtiment. Il y a, il est vrai, au moment où le navire va prendre possession de la mer, une cérémonie religieuse dite baptême, mais cette cérémonie est une simple bénédiction, et le nom du navire n'a rien à voir dans la circonstance.

Jadis, le bâtiment avait parrain et marraine, c'était une gracieuseté faite à de hauts et puissants personnages, qui, bien entendu, n'avaient aucune autorité pour donner un nom à leur filleul. Cet usage est tombé en désuétude chez nous; il est pourtant conservé dans d'autres pays. En Angleterre, la marraine est choisie soit dans la famille royale, soit parmi les femmes d'amiraux ou de lords de l'amirauté; le rôle de marraine est tout platonique : elle assiste à la bénédiction. Il n'en est pas de même en Italie, la marraine a une part active dans le baptême ; elle fait, suivant une vieille coutume qui semblerait remonter au temps du paganisme, une libation sur le flanc du navire. Le liquide employé pour la libation était, jusqu'à l'année dernière, du vin de champagne dont la marraine prenait une bouteille qu'elle lançait sur le bâtiment et qui se cassait, répandant des flots de mousse blonde.

Il y a un peu plus d'un an, l'usage subit une modification ; le champagne fut remplacé par un vin mousseux italien, dans le baptême du dernier cuirassé lancé en Italie. La triple alliance se fût voilé la face si un vin bien français avait baptisé la *Sardegna;* un *spumante* de la péninsule remplit le même rôle. En Allemagne, Guillaume II opère lui-même; il officie et donne le nom au bâtiment; au dernier lancement auquel il assistait, il baptisait du nom de *Hohenzollern* le bâtiment que sa main impériale bénissait.

En définitive, sauf de rares exceptions, le baptême est purement administratif; le bâtiment reçoit un nom surtout pour faciliter les écritures; un nom mieux qu'un numéro frappe la mémoire; d'ailleurs le navire de commerce ou de guerre a son état-civil, il est en quelque sorte une personne. Pour le choix du nom, voici comment on procède au ministère de la marine : l'unité de la flotte, dont les plans ne sont pas arrêtés, est désignée au projet de budget, dans l'annexe des constructions neuves, par une simple lettre; dans le projet de budget pour l'exercice 1892, on prévoyait la mise en chantier des cuirassés A et B, des croiseurs E, D, K, L, etc., et de la canonnière S. Lorsque l'ordre de mise en chantier va être transmis à un arsenal ou que les formalités d'un marché avec les chantiers de l'industrie privée

sont en cours, la direction du matériel au ministère de la marine soumet au ministre une liste de noms pour chacune des unités et le ministre indique celui sur lequel son choix s'est arrêté. A partir de ce moment le navire existe administrativement, il est né.

Dans la présentation au ministre des noms proposés par la direction du matériel, y a-t-il une règle établie, une série pour chaque type de bâtiment? En considérant la liste de la flotte dans chaque marine, on reconnait évidemment une certaine recherche de noms ou bien similaires ou rappelant une même idée ; un nom de bâtiment, même appartenant à une marine étrangère, en indique vaguement le type aux hommes du métier; mais, malgré tout, il faut reconnaître que le choix du nom est le résultat de bien des influences, influences de milieu, influences de temps, influences politiques ou même diplomatiques. On trouve quelquefois toute une série de bâtiments d'une même catégorie portant des noms génériques, mais c'est une exception.

Avant la Révolution, les navires de guerre se rangeaient en trois catégories : les vaisseaux, les frégates et les corvettes; il était donc possible jusqu'à un certain point d'établir des règles pour les baptiser. Les vaisseaux portaient des noms masculins, les frégates et les corvettes des noms féminins. A cette époque, les noms étaient puisés dans la mythologie ou l'histoire ancienne, ou encore étaient des qualificatifs qui se ressentaient de la pompe royale. Le *Soleil-Royal*, sous Louis XIV, était fort bien nommé et dans les années qui suivirent, le *Majestueux*, l'*Illustre*, le *Magnanime*, le *Superbe*, l'*Invincible*, le *Fougueux*, marquaient un état d'esprit particulier, surtout si à côté de ces noms magnifiques on trouve le *Royal-Louis*, le *Diadème*, le *Sceptre*, la *Couronne*, le *Souverain*.

(*A suivre.*) B. LEROUX.

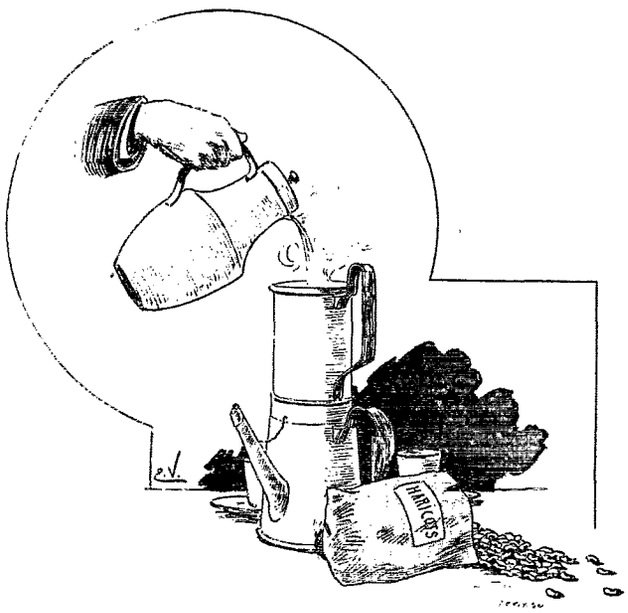
PRESTIDIGITATION DÉVOILÉE

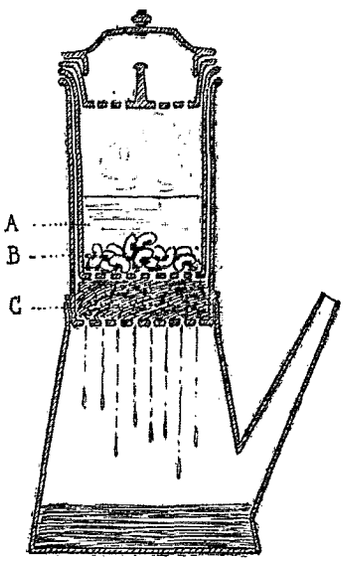
LE CAFÉ IMPROVISÉ

Cette expérience trouve naturellement sa place à la fin d'un dîner.

Au moment de prendre le café, vous dites à vos invités, qu'étant amateur de très bon café, vous avez pris l'habitude de le faire vous-même à table. Pour cela, vous priez le maître d'hôtel de vous apporter un filtre. On vous apporte un filtre, en fer blanc très ordinaire : vous le regardez sur toutes les faces, puis vous le remontez. Vous demandez alors qu'on vous donne du café et de l'eau bouillante. On vous apporte en effet l'eau et un sac ou une boîte de cuisine que vous ouvrez. A l'intérieur vous trouvez des haricots. Vous adressant au maître d'hôtel : « Mais, vous vous êtes trompé, lui dites-vous, ce n'est pas du café que vous me donnez là, ce sont des haricots. Enfin, cela ne fait rien ; je vais quand même m'en servir pour faire le café ».

Vous prenez une poignée de haricots que vous placez dans la partie supérieure du filtre, puis vous versez lentement





A, eau ; B, haricots; C, café.

l'eau bouillante dessus comme si vous faisiez du café ordinaire ; vous laissez filtrer lentement, et, à la grande stupéfaction de vos invités, vous leur versez un excellent moka.

EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

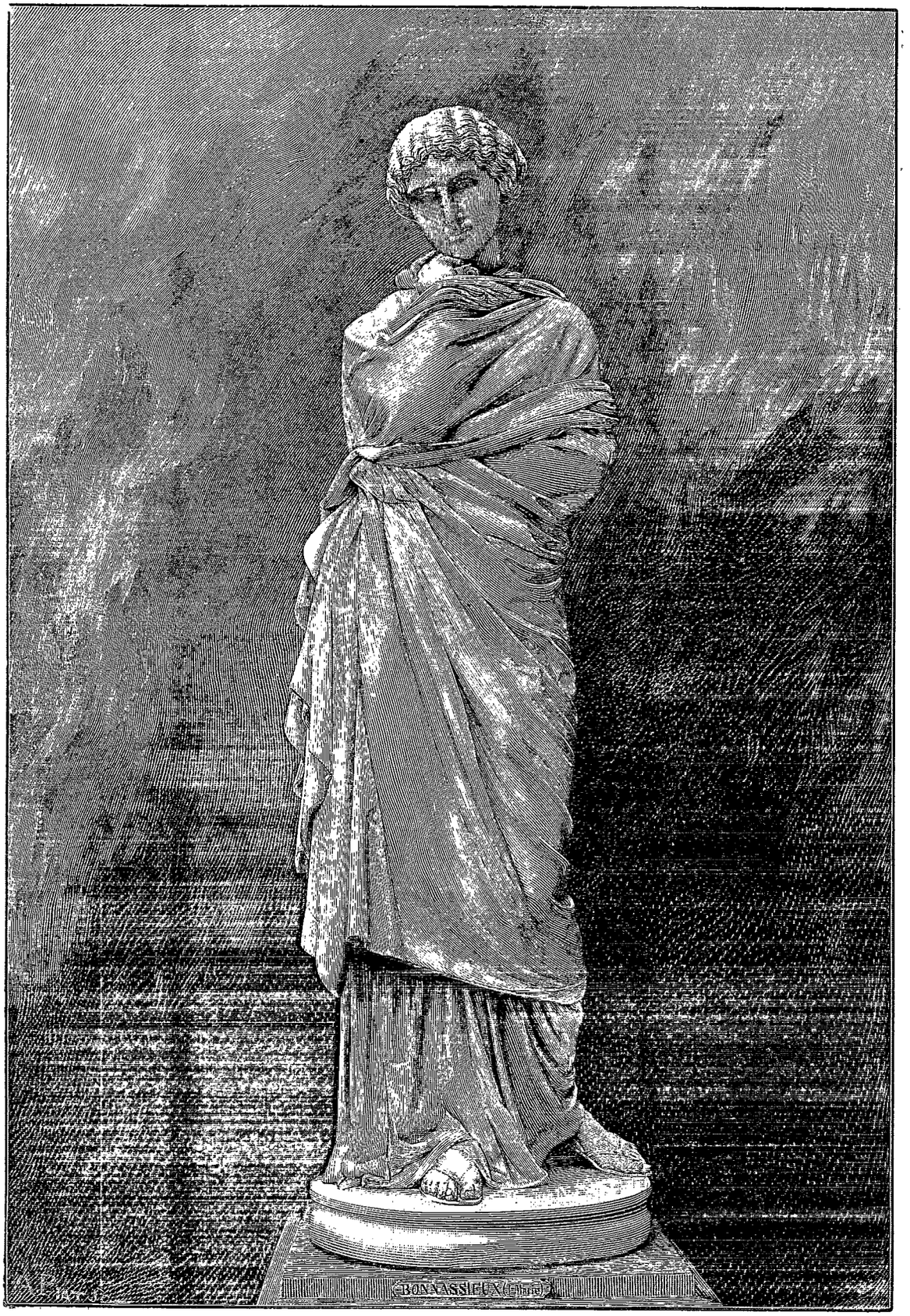
Vous achetez un filtre ordinaire de cuisine et dans sa partie supérieure vous faites, avec une feuille de fer blanc, un gros tube qui doit être moins long de 5 centimètres que l'intérieur du filtre et s'adapter exactement à ses parois intérieures. A son extrémité inférieure, vous soudez un tamis semblable à celui existant dans le filtre. Vous mettez le café en poudre sur le tamis du filtre et vous introduisez le tube. Etant ainsi préparé, le café se trouvera pris entre les deux tamis.

C'est dans ces conditions qu'il vous est apporté de la cuisine ; vous n'avez donc qu'à placer les haricots et à verser l'eau pour obtenir du café.

Professeur DICKSONN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

MÉDITATION



MÉDITATION. — Figure en marbre par Bonnassieux. — Gravure de Piat.

L'Institut aura été bien éprouvé, cette année. Aux noms des membres qu'il a perdus, Marmier, Renan, Signol, il faut joindre celui de Bonnassieux. La génération actuelle l'avait un peu oublié. Elle vit, avec ses goûts, ses idées propres; elle va en quête de nouveau et n'accorde

guère son attention au passé que lorsqu'elle y trouve le germe de ses propres impressions et de ses propres tendances. La sobriété savante de l'art de Bonnassieux n'était pas faite pour retenir beaucoup son attention ; elle eût pu, néanmoins, y puiser d'excellents enseignements, apprécier comme elle le mérite, sa parfaite distinction, son impeccabilité de dessin.

La figure intitulée *Méditation* est une des meilleures de ce vénéré maître. Il l'avait envoyée à



Bonnassieux.

l'Exposition universelle de 1855 avec l'*Amour se coupant les ailes* et une *Tête d'étude*. Cet envoi lui valut une médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur. La *Méditation* obtint à cette exposition un succès particulier. Élégamment drapée et d'une grande simplicité de pose, elle attira l'attention de l'empereur qui voulut en avoir une copie. Le marbre original a été placé au musée du Luxembourg.

Bonnassieux reçut ensuite du ministère d'État la commande d'une statue de la *Prière* qu'il exécuta pour le nouveau Louvre, puis d'un buste de Voltaire. Mais catholique convaincu, il refusa de reproduire les traits de l'auteur de *Candide*. Le ministère, respectant les sentiments de l'artiste, lui retira la commande, et, en échange, lui remit celle d'une statue de Fénelon. Le monde catholique applaudit beaucoup à l'attitude de Bonnassieux ; un abbé écrivit même à ce propos : « A la place de M. Bonnassieux, il me semble que j'aurais accepté ; je me serais vengé de Satan (Voltaire) en le peignant de la tête au pieds ».

A la suite de cette aventure, les commandes du clergé de France affluèrent chez l'éminent artiste, à qui l'on doit la statue de *Notre-Dame-de-France* dans la vallée du Puy ; la *Vierge* de Boulogne-sur-Mer ; celle de *Notre-Dame-de-Grâces*, pour le couronnement de l'église Saint-Nizier à Lyon, etc., etc.

Bonnassieux était né à Panissières (Loire) en 1810. Il est mort le 5 juin dernier. A. P.

COPENHAGUE

Suite et fin. — Voir page 354.

II

Le Kongens Nytorv. — La statue de Christian V. — Le Théâtre-Royal. — Holberg. — Un public féminin. — Une immunité parlementaire. — Le Palais de Rosenborg. — La renaissance hollandaise en Danemark. — Un musée de croix et d'uniformes. — La villa de Bernstorff. — Le château de Fredensborg. — Jeux de Princes. — Le fidèle Rover.

C'est sur le Kongens Nytorv, le Nouveau Marché du Roi, que se concentre l'activité de Copenhague. Treize rues débouchent sur cette place large et irrégulière qui est en réalité le cœur où aboutissent les artères de la ville. Au centre s'élève une statue de Christian V, en plomb, hommage que ce souverain avait jugé à propos de se rendre, à peu de frais, à lui-même. L'œil s'arrête à peine sur ce médiocre spécimen de la sculpture du dix-septième siècle et se détourne de la disgracieuse façade du château de Charlottenborg pour se diriger du côté du Théâtre.

C'est le seul des édifices de la capitale du Danemark qui n'ait pas pris un aspect de vétusté prématurée. Par une sorte de miracle le monument de MM. Dahlerup et Hansen a résisté à l'action du climat et est resté à peu près neuf, bien qu'il date d'une vingtaine d'années.

Il y aurait peut-être exagération à mettre au rang des chefs-d'œuvre l'édifice construit sous le règne de Christian IX par les deux architectes danois. Toutefois, le Théâtre-Royal de Copenhague a un grand mérite : il ne ressemble pas à un temple grec ou à une caserne, et l'on reconnaît du premier coup sa destination. Il serait d'ailleurs impossible de prétendre que la façade principale, avec son portique à trois arches, sa loggia à colonnes couplées et sa corniche surmontée du groupe d'Apollon et des deux Muses de la Comédie et de la Tragédie, ne présente pas à l'œil un aspect assez imposant. Peut-être pourrions-nous relever certaines incorrections de détail ; il est évident que les deux artistes danois se sont inspirés de l'Opéra de Paris, et la crainte de copier de trop près leur modèle les a portés parfois à des exagérations en sens contraire. En voulant donner plus d'air à leur loggia, ils ont trop laissé voir les ouvertures du mur du second plan qui ne sont pas en parfaite harmonie avec les arcades de la colonnade. D'autre part, ils ne sont pas arrivés sans difficulté à se passer des deux rotondes du monument de M. Garnier, et il emble que cette préoccupation ait jeté quelque

désarroi dans les façades latérales du Théâtre-Royal.

On dit à Copenhague la Maison de Holberg, de même que l'on dit à Paris la Maison de Molière. Le grand comique scandinave a, comme son glorieux devancier, dont il a été le meilleur élève, eu la rare fortune de laisser derrière lui sur la scène une nombreuse lignée de personnages qui sont restés vivants. Géronte et Mascarille, naturalisés danois sous les noms de Jeronimus et de Henrik, ne sont pas moins populaires sur le Kongens Nytorv que sur les bords de la Seine; Hermann et Gérard le Westphalien ont, en dépit des années et des révolutions sociales et littéraires, conservé l'éternelle auréole de gaieté irrésistible qui couronne le front des Pourceaugnac et des Scapin. Non seulement les pièces de Holberg sont à jamais incrustées dans le répertoire, mais encore ses mots les plus célèbres sont entrés dans la monnaie courante de la conversation. *Faire des pots d'étain*, c'est divaguer à tort et à travers sur la politique à la façon du potier bourgmestre qui fut une des plus amusantes créations du maître, et *raconter le voyage d'Hadersleben à Kiel* est synonyme de mentir avec intrépidité.

On n'aime pas à se coucher tard dans une ville où les mœurs sont restées patriarcales. Les représentations du Théâtre-Royal commencent à sept heures. A l'exception des fauteuils d'orchestre et du parterre, toutes les places sont occupées par des abonnés. Pendant les entr'actes, des groupes de jeunes filles se réunissent au foyer et discutent avec entrain les mérites des artistes et de la pièce. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la salle pour constater qu'elles tiennent entre leurs mains le sort des auteurs et des artistes, car elles disposent d'une énorme majorité. Les éclats de rire qu'un mot de Holberg lancé à point sur la scène fait crépiter dans les galeries, ont des intonations féminines. D'ordinaire, les places vides sont rares et la moyenne de la recette est de cinq mille francs. A l'extrémité de chacune des travées, du parterre et des fauteuils d'orchestre, deux sièges sont réservés pour les écrivains, les musiciens et les artistes de tout ordre qui sont inscrits sur la liste des entrées de faveur. Les membres du Rigsdag vont s'installer de plein droit aux fauteuils d'orchestre sans avoir à payer leur place. Ce trait de mœurs indique à quel point le théâtre est aux yeux des Danois la distraction nationale par excellence. Copenhague est la seule capitale de l'Europe où les immunités parlementaires aient pris une semblable extension. Le roi, qui sur toute autre matière a tant de peine à s'entendre avec les députés, partage leur goût pour les comédies de Holberg, les drames d'Œhlenschlæger ou les vaudevilles de Heiberg. Pendant la saison d'hiver, Christian IX et la Reine ont l'habitude d'assister à trois ou quatre représentations par semaine.

***

Depuis que le Christiansborg a été détruit par un incendie, le château de Rosenborg est le seul témoin resté debout de l'ancienne splendeur de la monarchie danoise. Aux proportions de ce palais on reconnaît qu'il a servi de résidence à des souverains dont les domaines s'étendaient depuis le Cap Nord jusqu'à l'embouchure de l'Elbe. Des réparations intelligentes ont récemment rétabli ce monument dans son état primitif sans lui enlever son cachet historique.

Le Rosenborg appartient à un genre d'architecture à peu près unique en Europe. Il date des premières années du dix-septième siècle, mais on serait tenté de lui assigner une origine beaucoup plus reculée. C'est un curieux mélange de renaissance hollandaise et de souvenirs gothiques.

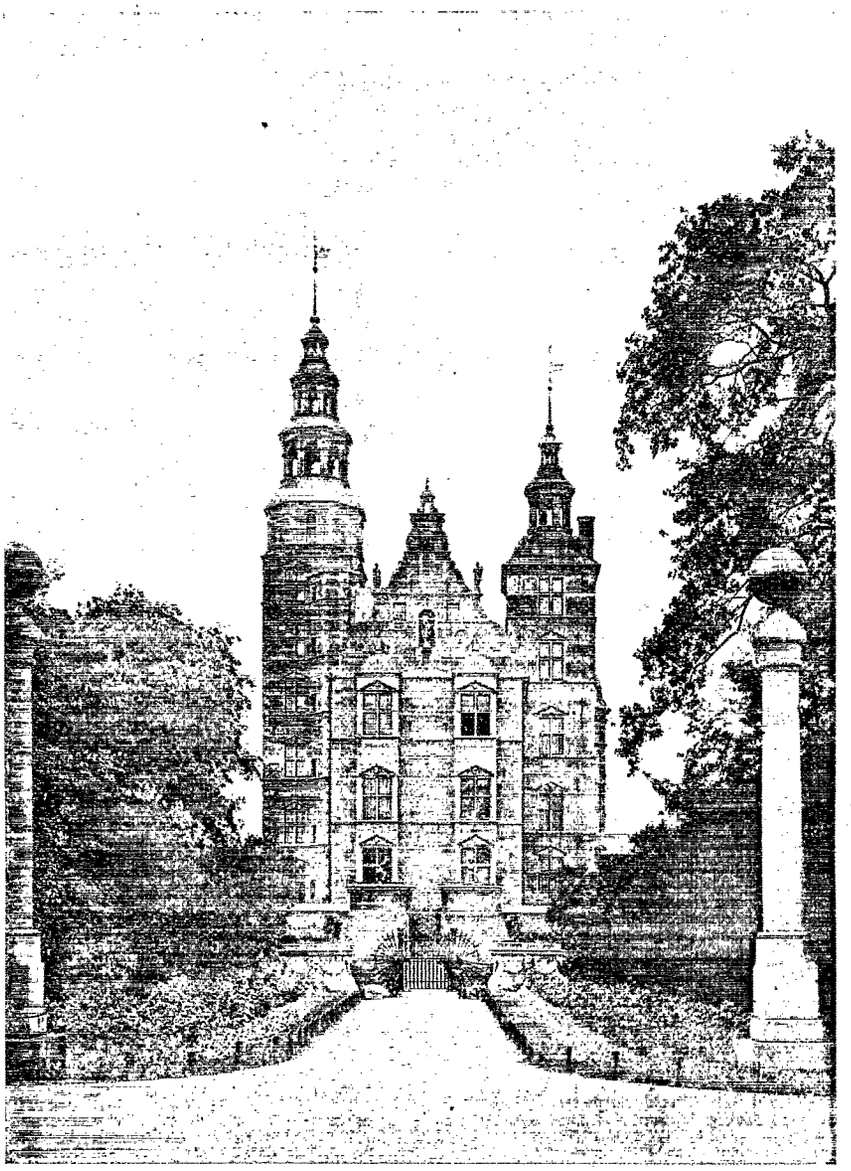
Les évolutions que l'art de bâtir avaient subies dans le reste de l'Europe ont été lentes à se faire sentir en Danemark. Comme les architectes du roi Christian IV n'avaient d'autres matériaux à leur disposition que le grès et la brique, les sculptures leur étaient interdites dans la décoration des façades ; ils ont essayé de réparer cette lacune par la variété des lignes et la hardiesse des lanternes qui couronnent les nombreuses tours carrées dont ils ont hérissé leur monument. En somme, cet édifice étrange excite plus de curiosité que d'enthousiasme et plus d'étonnement que d'admiration, mais il a le grand mérite de mettre en lumière les transformations subies par l'art gothique et l'art de la renaissance dans un pays où la vieille architecture nationale n'avait connu que les constructions en bois.

C'est le destin des résidences royales désaffectées que d'être transformées en galeries d'antiquités ou d'objets d'art. Comme le Louvre et le Palais de Versailles, le château de Rosenborg est devenu un musée. Il n'existe pas en Europe une collection plus complète d'uniformes, de croix et grands cordons. Tous les costumes civils et militaires des rois de Danemark, depuis Christian IV jusqu'à Frédéric VII, ont été réunis, classés et étiquetés suivant l'ordre chronologique. Un écrivain qui serait tenté de reconstituer l'histoire des variations de la mode pendant le dix-septième, le dix-huitième et la première moitié du dix-neuvième siècle, trouverait, sous les vitrines de ce musée unique au monde, une mine inépuisable de documents tout préparés.

***

Chaque année, le 8 avril, date de la naissance du roi, la cour va s'installer dans le château de Bernstorff à quelques kilomètres de Copenhague, mais ce n'est qu'une première étape. La coquette villa, dont Christian XI a fait sa résidence favorite, est trop étroite pour recevoir la famille d'un heureux grand-père qui n'a pas moins de trente-cinq petits enfants. C'est à Fre-

densborg que le vieux monarque offre l'hospitalité à ses filles, à ses gendres et à leurs nombreux descendants. Rien dans l'aspect de ce château ne ferait soupçonner qu'une caravane de souverains en congé vient y passer, tous les ans, ses vacances. C'est une imitation assez banale du style italien du dix-huitième siècle. Les architectes de Frédéric VI ont commis un contre-sens manifeste en essayant d'acclimater, en Danemark, un genre de construction à façades plates et à teintes claires, destinées à être éclairées par le soleil du Midi. Pour obéir aux exigences d'un ciel humide et pluvieux, ils ont été obligés de remplacer par une pesante toiture la terrasse qui

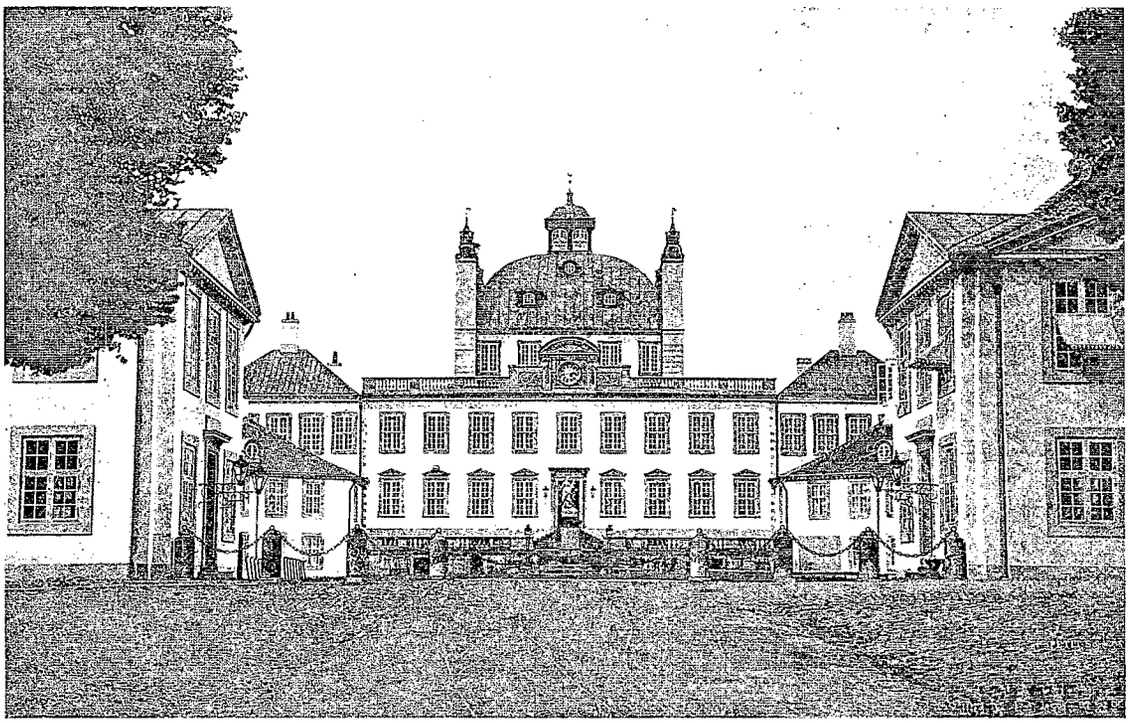


Copenhague. — Le château de Rosenborg.

recouvre le bâtiment central des villas romaines. Ce monument lourd et disgracieux n'en restera pas moins à jamais célèbre dans l'histoire du Danemark, car il rappellera une des plus curieuses transformations qui se soient opérées dans les habitudes et les mœurs des cours du dix-neuvième siècle. A quelques kilomètres d'Elseneur où erre encore l'ombre d'Hamlet, les souverains fatigués de la solennité de leur rôle, viennent sous le toit patriarcal du roi Christian chercher les douceurs de la vie privée, besoin inconnu de leurs aïeux.

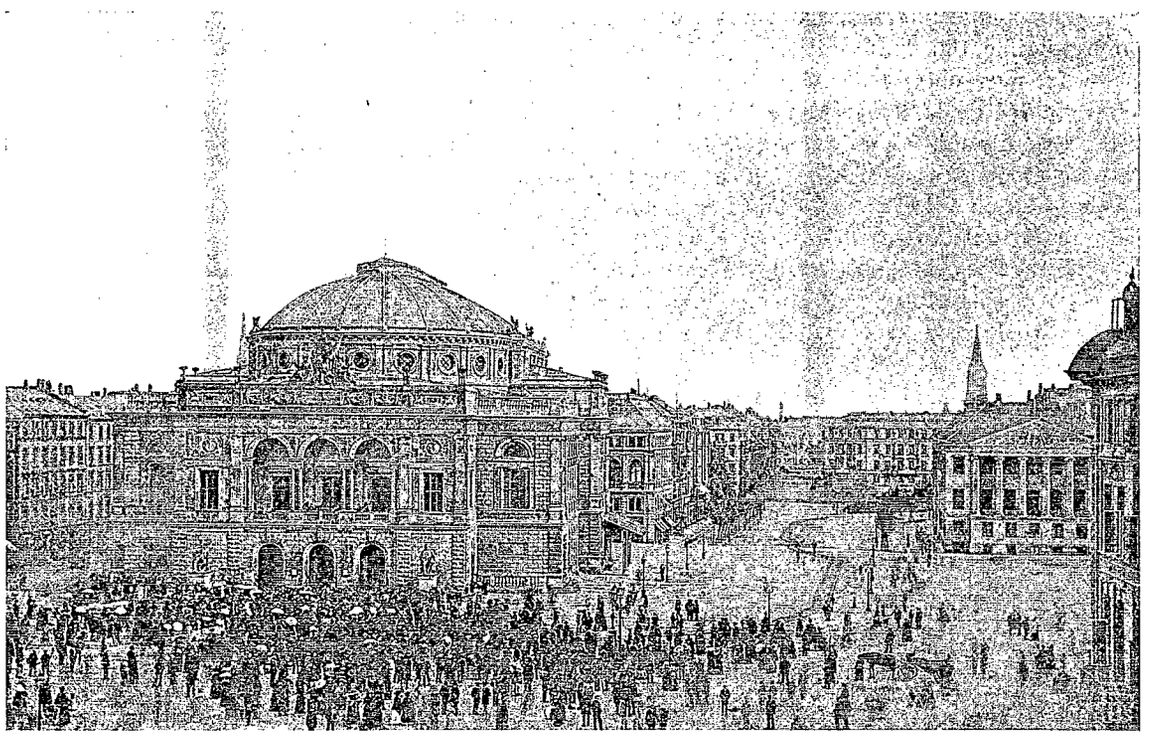
C'est dans le château de Fredensborg que la Russie et l'Angleterre jouent du piano à quatre mains en la personne de la Tzarine et de la Princesse de Galles, et que l'empereur Alexandre III engage contre ses neveux et ses petits neveux, des tournois athlétiques, où seul il tient tête à une dizaine d'adversaires comme un géant assailli par une troupe de myrmidons. Quand la reine Louise, qui porte allègrement le poids de ses soixante-quatorze années, ne fait pas de la musique avec ses trois filles : la princesse de Galles, l'impératrice de Russie et la duchesse de Cumberland, elle peint des tableaux religieux pour les églises luthériennes de son royaume, et

il n'est pas d'honneur plus envié parmi les paroisses du Danemark que de recevoir une toile signée par sa Majesté. Le roi de Grèce ne partage pas les goûts sédentaires de sa mère et de ses



COPENHAGUE. — Le château de Fredensborg.

sœurs, et il entreprend volontiers à travers la campagne, dans un équipage minuscule qu'il conduit lui-même, de longues excursions où il joue à l'Haroun-al-Raschid, en petite voiture. Ajou-



COPENHAGUE. — Le théâtre royal.

tons enfin, que pendant le séjour de la cour danoise à Fredensborg, l'unique aide-de-camp admis à l'honneur d'accompagner le roi dans ses longues promenades à pied, est son fidèle levrier Rover qui lui a été donné par la Reine Victoria.

G. LABADIE-LAGRAVE.

COMMENT ON FAIT UN CIGARE

Suite. — Voyez page 364.

Les cigares de 7 centimes et demi, ceux que l'on appelle les *Inséparables* et que l'on appelait autrefois des *Tonneins* ou des petits *Bordeaux*, ont eu leur moment de vogue : ils étaient alors beaucoup mieux composés qu'ils ne le sont aujourd'hui, où ils sont faits avec du Kentucky et des tabacs indigènes, d'Algérie, d'Alsace et de Hongrie (ce dernier n'entre que dans une proportion de 10 pour 100).

En outre, on apportait un soin particulier à la macération des feuilles destinées à former l'intérieur de ces cigares qu'on laisser baigner dans du jus de Kentucky. On a renoncé aujourd'hui à ces procédés et leur qualité s'en ressent.

Les cigares de 10 centimes sont composés, ainsi que nous l'indiquions plus haut, de tabacs exotiques : Brésil, Rio-Grande, Java et Sumatra.

On apporte la plus grande attention au choix de la robe, car sa qualité joue un rôle prépondérant sur le goût et l'arome du cigare.

Ceci peut paraître singulier, c'est cependant une observation d'une exactitude rigoureuse.

Une fois terminés et reçus, les cigares sont envoyés au séchoir. Les séchoirs sont composés de petites cases longues assez semblables aux boîtes de cigares à 10 centimes. C'est là qu'ils doivent perdre peu à peu l'humidité dont ils sont encore imprégnés. Ils passent d'ordinaire quinze jours à un mois au séchoir. C'est certainement une période suffisante, mais c'est le minimum du temps exigible. Une année entière serait presque nécessaire pour obtenir des cigares parfaits.

Les cigares de la Havane, que l'on fabrique à Reuilly, sont soumis à un séchage à basse température strictement nécessaire pour assurer leur conservation en boîtes. C'est à leur sortie du séchoir qu'ils sont triés et divisés en *claros*, *colorados* et *maduros* selon la couleur de leur robe.

Il n'est pas besoin de dire que la fabrication des cigares de prix ne ressemble guère à celle des cigares de 5 et de 10 centimes.

La rapidité de la confection ici a certainement son importance, mais il s'agit avant tout de livrer un cigare irréprochable. Si une habile ouvrière, travaillant à la fabrication des cigares de 5 centimes, peut en livrer 600 dans une journée, une excellente cigarrière ne confectionne guère, en dix heures, plus de 150 à 200 *trabucos*. Non seulement le cigare doit avoir toutes les qualités requises pour qu'on puisse le fumer facilement, mais sa forme doit être extrêmement soignée.

Aussi les cigares dits supérieurs sont-ils faits au moule. Ces moules sont composés de deux parties creuses, dont chacune peut contenir la moitié d'un cigare et qu'on peut réunir par un fermoir métallique. Il y a également une autre espèce de moules, dit moule-bloc, qui se composent de deux mâchoires en hêtre, à emboîtement ; l'une porte en creux la demi-forme du cigare, l'autre porte des coquilles de hêtre (Voir figure ci-contre).

Les intérieurs du cigare, qu'il faut avoir soin de faire très souples, dit M. A. Larbalétrier, sont enroulés dans l'enveloppe ; la fourniture est légèrement comprimée dans le moule, retournée au bout de quelques heures dans le moule qui, à cet effet, est ouvert, puis refermé. Les moules séjournent, en général, une demi-journée environ dans un local aéré et chauffé, s'il y a lieu, ouvert ensuite définitivement. La fourniture en est retirée et roulée dans la robe. L'avantage de cette confection, qui permet d'employer des feuilles relativement sèches pour les intérieurs, est de donner des cigares lisses, très réguliers, dont l'aspect plaît à beaucoup de fumeurs ».

On a essayé également, mais sans succès, la fabrication mécanique des cigares. Les produits obtenus par la machine étaient trop durs, trop serrés et se fumaient avec une certaine difficulté (1).

Les cigares de la Havane, fabriqués en France, sont classés comme suit :

Espèces en Havane pur : Cazadores chicos, Trabucos finos, Aromaticos, Opéras.

Espèces, à intérieur seulement, en Havane : Londrès extra, Londrès, Brevas, Camelias, Favoritos.

Quant au cigare de 15 centimes, connu sous le nom de *londrecitos* ou *demi-londrès*, il n'est pas fabriqué, comme on le croit en général, avec des feuilles de Havane ; l'intérieur est en Brésil et la cape en tabac de Sumatra.

C'est en 1857 que l'Administration des tabacs eut l'idée d'essayer de fabriquer elle-même une partie des cigares qu'elle achetait jusqu'alors aux négociants de la Havane. Ce qui l'y décida ce fut la vogue obtenue par le *Millares*, ce cigare à 15 centimes qui était alors une création nouvelle. L'Administration se dit avec raison qu'elle augmenterait sensiblement ses bénéfices si elle manutentionnait elle-même les feuilles de Havane au lieu des acheter, une fois transformées en cigares.

La main-d'œuvre est en effet fort chère à la Havane et la fabrication y est conduite de façon très peu économique. On gâche, on gaspille les feuilles dans les ateliers et l'on travaille beaucoup moins qu'en France. L'acheteur a donc à subir le contre-coup de ces inconvénients et il était d'une bonne administration de chercher à les éviter.

(1) On s'est servi pour la fabrication mécanique de la machine Reininger. Cette machine, dit M. l'ingénieur Bère, est composée de deux parties distinctes : la première est formée de deux toiles sans fin pour amener le tabac, et d'un distributeur, petit couteau qui sépare la quantité de tabac nécessaire ; la seconde est une poche consistant en une double toile caoutchoutée dans laquelle on roule le tabac composant l'intérieur avec son enveloppe. La robe est mise au sortir de la machine. La seconde partie de la machine, ou rouleau, est seule employée maintenant pour quelques produits spéciaux notamment les cigares dits havanes à 12 centimes et demi.

Une autre machine due à M. Hamel sert à caper les cigares. Elle enroule, autour de la fourniture, les robes découpées à l'avance.

Depuis 1861 l'administration s'est régulièrement approvisionnée à la Havane de tabacs récoltés dans les meilleurs crus de l'île de Cuba, dans la Vuelto-Abajo.

La Vuelta-Abajo, région de 80,000 hectares environ, située à une centaine de kilomètres à l'ouest de la Havane, produit seule les tabacs les plus réputés, ceux qu'on désigne à la Havane sous le nom de « tabacs légitimes » et qu'emploient, à l'exclusion de tous autres également de provenance cubaine (tabacs de Partidos ou de Remedios), les fabriques havanaises de premier ordre

Elle est donc au tabac ce que le Médoc est au vin. Tous les terrains n'y ont point la même valeur ; quelques districts ou « veguerios » épuisés par une production exagérée sont même aujourd'hui déchus de leur ancienne réputation. La culture était jadis limitée aux terrains de choix généralement formés de sables d'alluvion ; son extension progressive a naturellement provoqué un amoindrissement de la qualité moyenne des tabacs ; celle-ci s'est en outre ressentie, d'une manière fâcheuse, de l'emploi du guano comme engrais.

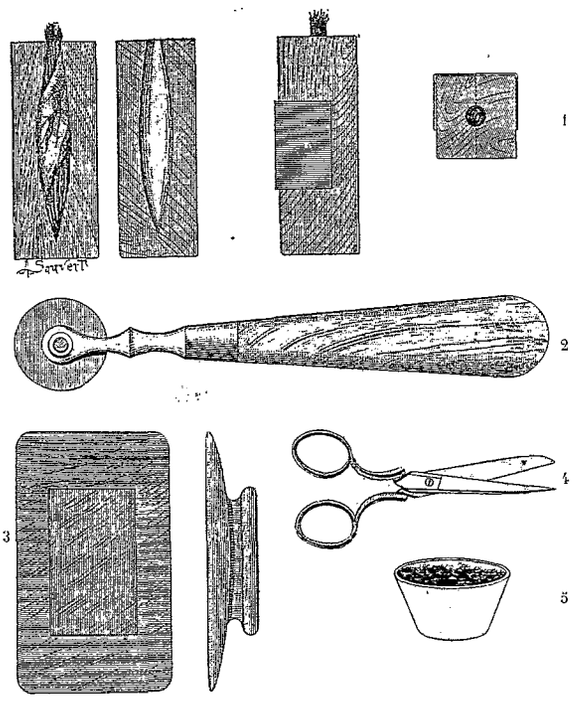
La production annuelle de la Vuelta-Abajo peut être évaluée aujourd'hui à 250 mille balles ou « tercios », soit à 12 millions et demi de kilogs, dont un tiers environ est converti en cigares ou cigarettes dans les fabriques havanaises. Il ne paraîtra point, sans doute, inutile au lecteur qu'avant de poursuivre nous disions un mot des manipulations successives auxquelles le planteur doit soumettre ses tabacs avant de les emballer en tercios ; c'est d'elles, en effet, de l'habileté avec laquelle elles sont conduites, que dépendent, pour une bonne part, la qualité finale des tabacs et leur valeur marchande.

La première, après la cueillette effectuée de janvier à avril, est la dessiccation qui exige des précautions et une surveillance continues.

La deuxième est le triage ou la séparation des feuilles, suivant leur grandeur et la nature de leur tissu, en 12 ou 13 classes différentes.

La troisième est le bétunage ; cette opération, particulière autrefois à la Vuelta-Abajo, consiste à faire fermenter, en masses plus ou moins volumineuses, les feuilles préalablement arrosées d'un liquide en fermentation nommé « bétun » ; ce bétun est une sorte de jus de tabac obtenu en faisant digérer dans de l'eau pure, au soleil, durant une huitaine de jours, des côtes et des débris de feuilles ; sa préparation est des plus délicates. La fermentation, après le bétunage, paraît indispensable aux tabacs de la Vuelta Abajo pour développer leur arome en détruisant du même coup l'excès de nicotine dont ils sont habituellement chargés, surtout dans les années de sécheresse. Les feuilles de même catégorie sont ensuite réunies en paquets ou « gavillas », groupés eux-mêmes, au nombre de quatre, pour former une « manoque ». Une balle ou tercio se compose de 80 manoques et pèse 50 kilogs environ. C'est à dos de mulet que ces balles sont expédiées de l'intérieur du pays, où il n'existe point de route carrossable, au chemin de fer ou au bateau qui devra les transporter à la Havane.

Si nous ajoutons que, sur pied, le tabac a exigé une surveillance incessante pour être débarrassé



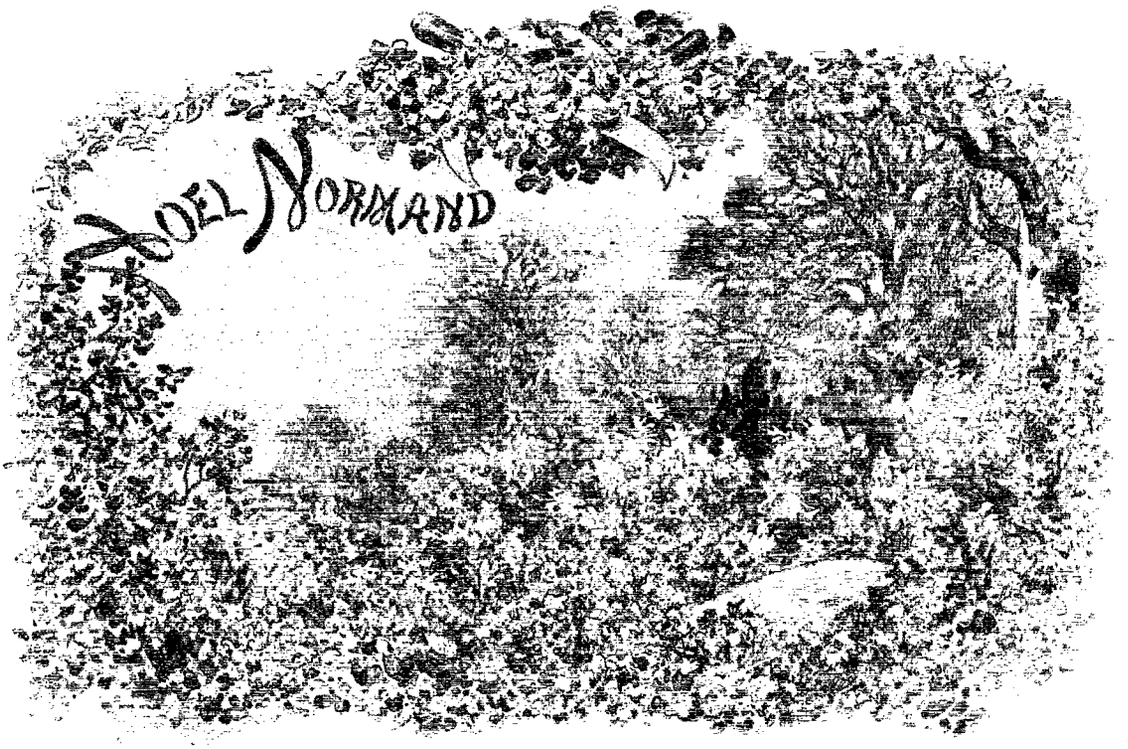
Outils employés à la fabrication des cigares.

1, Moule à cigares dans ses différentes positions. — 2, Molette tranchante pour couper les feuilles. — 3, Polissoir. — 4, Ciseaux à façonner les pointes de cigares. — 5, Pot à colle.

des nombreux vermisseaux qui l'attaquent, nous trouverons, sans doute, pleinement justifié, le dicton cubain qui surnomme le tabac « una niña mimada », une enfant choyée.

Les tabacs en balles continuent d'ailleurs à fermenter d'autant plus longtemps que leur tissu est plus riche en matières gommeuses, généralement de 3 à 5 mois ; ils ne doivent être employés que lorsqu'ils ont traversé complètement cette période de fièvre perceptible à la fois par l'élévation de température du tabac et par l'odeur ammoniacale qui s'en dégage. La bonne qualité des cigares, élaborés à la Havane, ne tient pas seulement au crû des tabacs, mais aussi aux conditions climatériques qui accompagnent leur fabrication. Le climat de la Havane, d'une humidité chaude, rend le fabricant absolument maître de la deuxième fermentation en tonneaux que doivent subir les feuilles écotées ; il lui permet, en outre, d'employer le tabac à un degré de souplesse naturelle, qu'on n'obtient point ailleurs, sans être obligé d'avoir recours à une forte humidification préalable altérant plus ou moins le tissu et, par suite, sa qualité.

(A suivre.) EMMANUEL RATOIN.

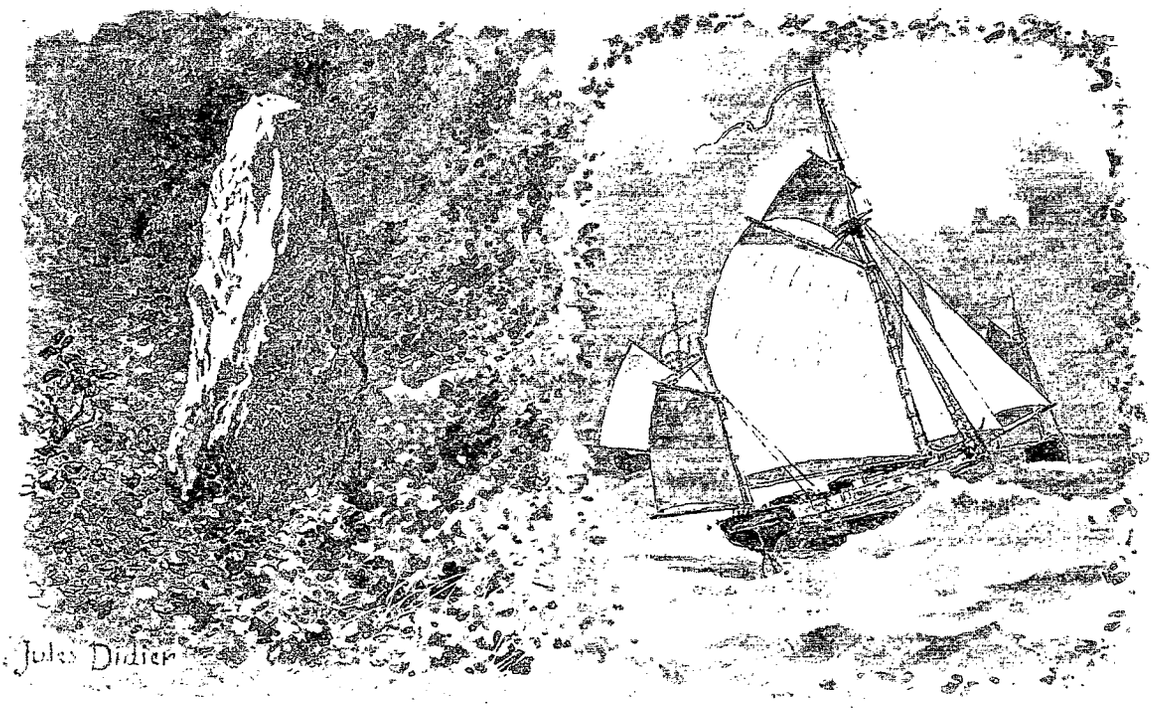


Coupez le gui! Coupez le houx!
Feuillage vert, feuillage roux;
Mariez leurs branches!
Perles rouges et perles blanches;
Coupez le gui! Coupez le houx!
C'est la Noël! Fleurissez-vous!

Courez à la forêt prochaine,
Courez à l'enclos des fermiers :
Coupez le gui sur le grand chêne,
Coupez le gui sur les pommiers!

Coupez le houx le long des haies
Qui bordent le chemin des bois;
Coupez le houx sous les futaies
Où sont les grands menhirs gaulois!





Le givre poudre les prairies,
L'eau se gerce au froid qui la mord :
Seules vos branches sont fleuries,
Merveilleux végétaux du Nord!

Le vent siffle : chassez les merles,
Chassez la mésange au dos bleu
Du gui dont les fleurs sont des perles,
Du houx dont les fleurs sont du feu!

Et coupez-les! par tas, par piles,
Liez en gerbes leurs rameaux,
Et qu'on en pavoise les villes,
Qu'on en pavoise les hameaux!

Qu'on les plante, au souffle des bises
Et dans le chant des carillons,
Sur l'autel sacré des églises,
Sur la table des réveillons!

Coupez-les! Car il faut encore,
Par Notre-Dame-de-Saint-Lô,
Qu'on en charge et qu'on en décore
Les navires de Saint-Malo,

De Cherbourg, du Havre-de-Grâce,
De Ouistreham et de Barfleur,
Qui se déploieront avec grâce
Sur les flots de la Manche en fleur,

Et s'en iront dans le mystère,
Dans le brouillard et les frimas,
Porter aux Normands d'Angleterre
La parure de leur Christmas!

Coupez le gui! Coupez le houx!
Feuillage vert, feuillage roux;
Mariez leurs branches!
Perles rouges et perles blanches;
Coupez le gui! Coupez le houx!
C'est la Noël! Fleurissez-vous!

CHARLES FRÉMINE.

Paris, Décembre 1892.

AU PAYS DES DIAMANTS

Suite et fin. — Voyez page 370.

Mais arrivons au travail poursuivi là par des milliers d'êtres humains à 700 pieds de profondeur. Le terreau diamantifère, appelé *le bleu*, dans l'argot du pays, se trouve à des niveaux variés, et toujours à l'état dur, mais friable; on le détache facilement pour en charger sans cesse des wagons qui portent en moyenne 1,600 livres. De puissantes machines à vapeur élèvent ces chargements à la surface, et si nous suivons lesdits chargements, nous les voyons, dans un décor tout différent, transportés en plein soleil jusqu'à des espèces de fermes où ils subiront l'action lente du vent, des pluies et de la chaleur, pour donner des diamants comme moisson finale. D'innombrables lignes ferrées, rayonnant autour du puits d'extraction, emportent *le bleu* par grandes masses dans les plaines adjacentes, et l'y déposent par couches de deux à trois pieds. Tous les terrains ainsi amodiés sont protégés par des haies de fil de fer barbelé, hautes de trois mètres et que des patrouilles gardent nuit et jour. Les variations de l'atmosphère désagrègent ce terreau friable (aidées au besoin par des arrosages et des travaux à la bêche) et après six mois environ, la plus grande partie *du bleu* est mûre pour la « machine à laver ». Les nodules qui ont résisté à ce traitement préliminaire sont seuls mis de côté et soumis à des manipulations plus énergiques.

Toujours par voie ferrée, le terreau diamantifère est alors transporté sous des hangars où il va passer par des opérations analogues à celles du battage, du ventilage et du criblage. Une chaîne sans fin, chargée de grands bassins métalliques, reçoit *le bleu* et l'élève sur une plateforme d'où il est mécaniquement précipité en des citernes pleines d'eau; là, des bras de fer agitent et dissolvent la masse, la transforment en boue liquide: l'eau s'échappe et le résidu suit une succession de cribles à mailles graduées, qui le répartit en quatre catégories de grosseurs différentes. La première, composée de cailloux du diamètre d'une noisette, est examinée par des trieurs, pour voir si d'aventure elle ne contient pas quelque diamant de dimensions extraordinaires, puis jetée au rebut. (Pour le dire en passant, ce n'est pas chose aisée de se débarrasser des débris de toute sorte qui résultent de ces travaux continuels, et tout le pays est couvert de collines artificielles formées de résidus industriels.) Les trois autres catégories de terreau criblé sont soumises à un procédé de triage très ingénieux et très simple, à l'aide d'une machine appelée *pulsateur*, qui a pour effet de faire tomber toutes les pierres au fond d'une bassine et de réduire au 1/100e environ la masse à trier définitivement.

DEVANT UN MELON

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 373.

Mlle Claire de Sennecey ne savait comment remercier le directeur de son exquise bonté.

— Ne me remerciez point. Travaillez et venez me revoir de temps en temps. S'il vous manque la moindre chose, et que je puisse vous la procurer, n'hésitez pas à me le demander...

C'est de cette façon que Mlle de Sennecey commença de peindre des raisins, des pêches et un melon, dans l'espoir que son tableau ornerait un jour les salles d'une sous-préfecture ou d'une mairie éloignée. Elle avait été trop modeste lorsqu'elle avait seulement parlé au directeur du Musée de son goût pour la peinture; en réalité elle possédait un grand talent qui se réveilla dès le jour où elle lui fit appel. Elle se mit au travail avec la volonté ferme de réussir.

Elle venait chaque jour, arrivait à la première heure et ne s'en allait que lorsque le gardien lui disait doucement, car il savait que Mlle de Sennecey avait été très recommandée par le directeur:

— Mademoiselle, il est quatre heures...

Il l'aidait à ranger son petit bagage, tout en la complimentant sur son œuvre. Il s'y connaissait ou il croyait s'y connaître, ayant fréquenté depuis trente ans tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles qui ont passé un instant par le Louvre... quelques-uns pour devenir célèbres, les autres pour sombrer dans la grande tourmente parisienne...

... Le mois d'avril approchait. Les copistes se hâtaient. Les uns désespéraient d'avoir fini leur travail pour le moment voulu. On ne connaissait point la date précise de la réunion de la Commission. Ceux qui voulaient paraître bien informés l'annonçaient pour la semaine même qui s'écoulait, d'autres, qui surenchérissaient encore, pour le lendemain. Un samedi, le gardien, qui avait pris en affection Mlle de Sennecey, s'approcha d'elle et lui dit tout bas:

— C'est pour mercredi prochain...

— Il ne reste donc qu'une séance! Heureusement j'ai à peu près fini. Je travaillerai mardi sans désemparer et mes raisins seront complètement terminés. Je voudrais bien être plus vieille de quelques jours.

... C'était l'époque où des agences spéciales promènent des nuées d'Anglais à travers le monde... La France est, dans ce voyage vertigineux, la première étape. Alors, on voit de longues files d'hommes vêtus du même costume gris, et de femmes coiffées du même chapeau de canotier, qu'enveloppe un long voile blanc, remorqués par un cornac ou un manager, monter dans d'immenses voitures qui contiennent soixante ou quatre-vingts personnes et se promener à travers la capitale, « abattant » dans une même journée.

le Louvre, le Luxembourg, le Palais de Justice, la Madeleine, l'Obélisque et le reste... Ils passent comme l'ouragan, comme une trombe ; de temps à autre, il sort de cette phalange quelques « Yes » susurrés par les miss, quelques « Aô » gloussés par les hommes. C'est la seule marque d'admiration que ceux-ci ou celles-là consentent à donner dans un autre pays que le leur. Car il ne faut pas attendre de leur part l'enthousiasme... Ils regardent et ils consignent sur leurs guides ce qu'ils ont regardé. Ne leur demandez ni la contemplation ni même l'attention qui observe. Ils feuillettent le monde comme on parcourt un album de photographies... chez le dentiste.

Donc, la veille du jour où la Commission supérieure des achats devait examiner les toiles des concurrents, le mardi, une caravane d'Anglais, réunie par une agence, s'était abattue sur Paris : elle devait en trois mois parcourir la France, l'Italie, la Grèce, la Turquie et revenir par le Danube, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande et la Belgique. Il n'y avait pas de temps à perdre. Toute la bande devait être rentrée à Londres en juin pour la « season ». C'était une course folle, endiablée, désespérée, à travers les églises, les musées, les salles de spectacle, les Parlements, les chapelles, les palais. La farandole qui tourne en Provence autour des mas et dans les champs ombragés par les oliviers, la grêle qui tombe tout à coup sur la vigne mûrissante et l'anéantit, la foudre qui éclate dans la nue sombre et découronne les sapins ou les cèdres, les torrents grossis par les neiges, qui emportent des villages, rien de tout cela n'est comparable à ces hordes qui s'emparent à l'improviste de nos boulevards et de nos rues et qui les traitent comme un pays conquis.

Un cri part : c'est l'appel du manager. Et soudain la caravane, emportée comme Mazeppa sur son cheval fougueux, se lance. Ils vont, l'espace est grand, à travers les salles du Louvre... Quelques enjambées pour le musée des antiques, quelques regards aux collections égyptiennes, un coup d'œil sur les débris de l'Assyrie et la Perse, un saut par-dessus les collections de la marine, et c'est fait... Une heure est réservée aux galeries de peinture, car il faut à trois heures se rendre au Luxembourg, d'où l'on ira au Panthéon, et, pour terminer la journée, au Jardin des Plantes...

Les artistes qui travaillaient tranquillement dans le salon carré sursautèrent sur leurs tabourets, quand ils entendirent sourdre, par la petite porte de la galerie d'Apollon, la vague immense, la vague furieuse, qui s'était ramassée à Douvres, pour venir écumer sur leurs têtes... Les Anglais et les Anglaises défilèrent rapidement : à leur tête le manager récite la leçon apprise sur Charles Ier, sur la Joconde, sur la Sainte-Famille, sur les Murillo, sur Rubens... Et toujours les « sir » disent « Aô » et les miss « Yes ». C'est un sauve-qui-peut général...

Ils vont... bousculant chevalets et tabourets... Ils arrivent dans la salle de l'École française, là, où les gibiers étalent leurs splendeurs, là où brille, comme un énorme diamant, le melon, dont Mlle Claire de Sennecey cherche à rendre la beauté. Ils s'entassent devant les perdrix au plumage soyeux, les fromages blancs, les huîtres et les citrons, les raisins et les pêches. Ils lèvent de grands bras, et ils font entendre de petits rires, des rires de connaisseurs, et les « Aô » répondent aux « Yes », les « Yes » répondent aux « Aô »...

Tout à coup un cri de douleur retentit. Toute la troupe s'arrête. L'un des Anglais, ayant vu le melon magnifique, a étendu le bras pour le montrer à une miss au teint rouge et aux grands pieds qui l'accompagne ; dans ce brusque mouvement, il a renversé et crevé de part en part la toile de Mlle de Sennecey. Le cri qui a été entendu a été poussé par elle.

Immédiatement, devant les yeux de la jeune fille, avait passé de nouveau l'image du malheur qui la poursuivait, elle et les siens, depuis plusieurs mois : la toile crevée, c'était la perte du gagne-pain, la continuation de la misère, de la faim pour ses petites sœurs et pour elle-même... Ses voisins et voisines s'empressèrent autour d'elle... Claire pleurait abondamment...

L'auteur de l'accident, qui était, sans qu'il s'en doutât, un malheur irréparable, était assez décontenancé. Il ne se rendait pas un compte exact de ce qui pouvait désoler à ce point la jeune fille : pour lui, un tableau crevé ne représentait pas certes une balle de coton brûlée ou une pelote d'aiguilles égarée. Le manager était revenu sur ses pas. Le gardien, survenu également, entendait que l'affaire n'en restât pas là il réclamait des dommages-intérêts et demandait l'adresse où était descendue cette bande de « sauvages ».

Le manager, voyant de quoi il s'agissait et sachant, d'autre part, qu'une minute de retard dans la journée pouvait déranger tous les plans faits, s'expliqua un instant avec le malencontreux auteur de l'accident. « Yes », dit ce dernier. Le manager tira de sa poche un billet de banque de cent francs qu'il tendit à la jeune fille.

Claire de Sennecey regarda cet homme qui lui offrait de l'argent et ne comprit pas tout d'abord son geste.

— C'est pour le dommage causé, mademoiselle. Ce monsieur, désolé, consent à une petite réparation... Peut-être ne l'auriez-vous pas vendu votre tableau. Ce n'est peut-être pas un malheur que ce qui est arrivé. Qui sait ?

Et le manager s'efforçait de rire, heureux de la plaisanterie qu'il avait trouvée, persuadé que cette façon d'arranger les choses donnerait satisfaction à tous et terminerait un incident qui n'avait que trop duré, à son gré.

Claire releva fièrement la tête :

— Je ne suis pas une mendiante, monsieur. Dites à votre Anglais que je n'ai que faire de son argent. Je me remettrai à la besogne et je réparerai seule l'accident qu'a causé sa maladresse. Dites-lui seulement qu'il se souvienne de sa brutalité, lui et les siens. Je souhaite, sans l'espérer, qu'elle servira de leçon à ses compatriotes et qu'à l'avenir, ces gens que vous conduisez seront un peu moins mal élevés !

— Mais, mademoiselle !...



Ils vont, bousculant chevalets et tabourets...

— C'est inutile. Faites votre métier ; emmenez tous ces barbares pour qu'ils ne fassent pas un autre malheur.

Le manager hésita un instant, puis il dit :

— Comme vous voudrez, mademoiselle. Je ne puis pas vous forcer.

Et il reprit en anglais :

— Away ! Away !

Et la bande, un moment disloquée, se reforma à ce commandement pour entrer dans la salle des Greuze, où elle poussa de nouveau ses « Aô » et ses « Yes ». La Cruche cassée les arrêta le quart d'une seconde. Ils disparurent ensuite, enchantés de leur visite.

Il y avait de quoi.

Autour de Mlle de Sennecey un petit attroupement s'était formé. Le bruit de ce qui était arrivé s'était vite répandu dans les salles ; quelques-uns et quelques-unes des copistes s'étaient transportés dans la salle de l'École française pour voir ce qui se passait. Le gardien reprochait vivement à Mlle de Sennecey d'avoir laissé partir le maladroit sans lui réclamer quoi que ce fût. C'était contre ces Anglais une avalanche de malédictions et même d'injures qui ne cessait point.

Dans le brouhaha et le tumulte, personne n'avait remarqué un homme qui, sans mot dire, avait assisté à toute la scène et qui était resté impassible au milieu de l'émotion de tous. Il était entré dans la salle avant la caravane, il avait regardé longuement le tableau que peignait Mlle de Sennecey et il avait considéré attentivement la jeune fille elle-même.

A l'arrivée de la trombe, il s'était reculé prudemment.

Quand l'accident se produisit il n'avait point bougé. Pendant la discussion du gardien et du manager, il n'avait point remué. Maintenant, il entendait les imprécations unanimes que les artistes proféraient contre les Anglais et elles paraissaient l'agacer, car ses mains s'agitaient et sa physionomie changeait.

(*A suivre*). ADOLPHE ADERER.

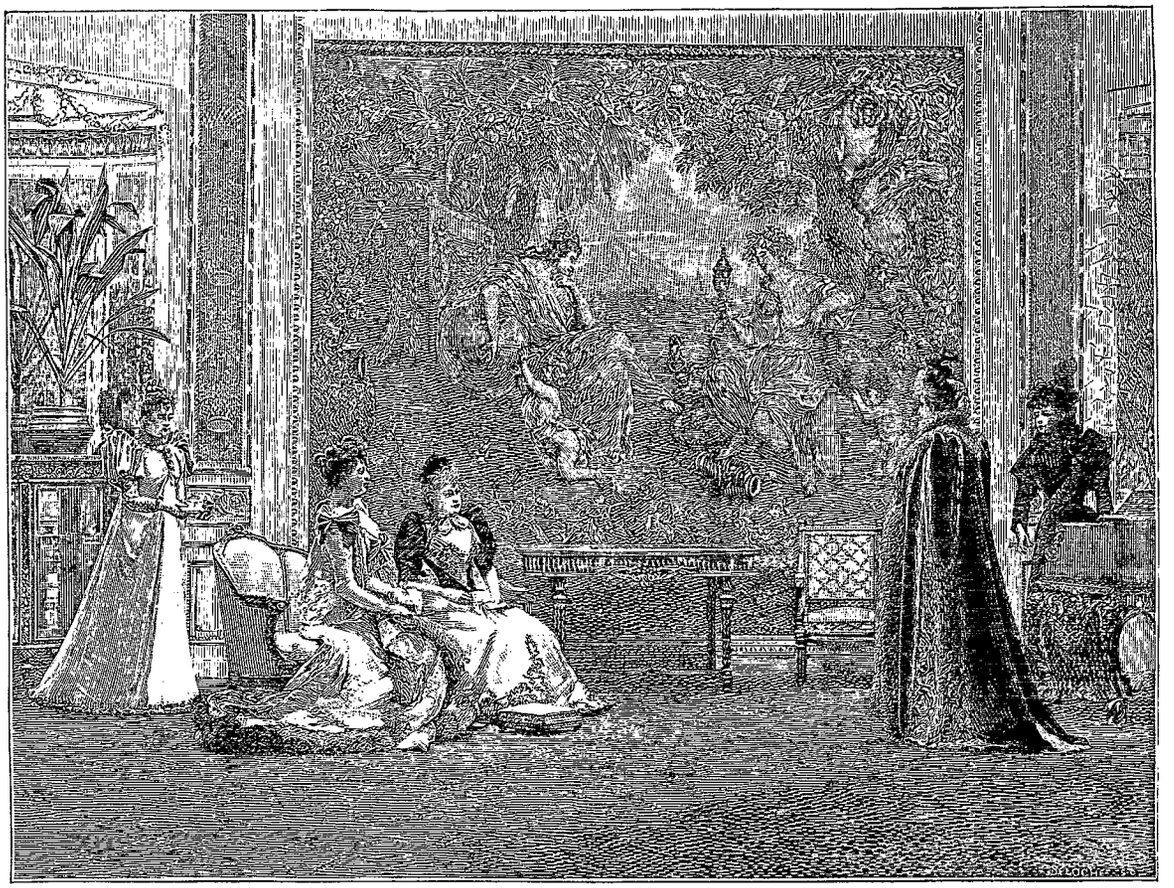


L'EXPOSITION DES ARTS DE LA FEMME

Suite et fin. — Voyez page 361.

Notre seconde gravure nous ramène à l'époque actuelle, ou mieux encore à la mode de demain. Nous voici, en effet, dans le somptueux salon d'une grande dame d'aujourd'hui. Le mobilier, qui est de pur style Louis XVI, la décoration des murs — le panneau du fond du salon est entièrement occupé par une superbe tapisserie des Gobelins — tout concourt à donner l'idée d'un luxe véritable.

C'est l'heure du thé, ou, comme on dit dans notre charabia cosmopolite, c'est le « five o'clock tea », ce qui veut dire le thé de cinq heures. On sait qu'à l'heure actuelle, la mode est à ces sortes de réunions. Désireuses de donner plus d'intérêt à leurs « jours » de réception, les dames



L'EXPOSITION DES ARTS DE LA FEMME. — Un salon moderne.

du monde les ont transformés en véritables soirées. Non seulement elles offrent à leurs invités le thé et les gâteaux réglementaires, mais parfois elles les régalent même de l'audition de quelques acteurs et de plusieurs musiciens célèbres. La scène que l'Union centrale des Arts décoratifs a voulu évoquer devant les visiteurs de son Exposition, est plus restreinte. Assise dans une sorte de causeuse, à côté d'une visiteuse, la maîtresse de la maison se montre de profil, le torse très droit. Elle porte une robe magnifique, dite « robe d'intérieur » en brocard de teinte glycine. Cette robe, ornée aux épaules et au corsage de nœuds énormes, mais non pas disgracieux, est, en outre, décorée de vieilles dentelles et garnie d'une opulente fourrure. A côté d'elle est assise la première visiteuse, qui tient à la main une tasse de thé. Sa robe n'est pas moins riche. La jupe est en brillantine de Suède d'un goût délicieux et festonnée de larges broderies; le corselet est en broderies vénitiennes: elle est coiffée d'une petite capote qui lui sied à merveille.

Derrière ces deux dames, debout, la fille de la maison apporte à sa mère une tasse de thé; elle est vêtue d'une robe empire en crêpe de Chine blanc ornée d'une guipure Renaissance.

A droite, plusieurs visiteuses font leur entrée dans le beau salon. La description, même sommaire, de leur toilette nous mènerait trop loin. Disons seulement que la première qui s'avance au milieu du salon, et qu'on aperçoit en profil perdu, porte un somptueux manteau en velours miroir ombré bleu orné de fourrure.

ÉDOUARD ROLLET.

LES NOMS DES BATIMENTS DE GUERRE

Suite et fin. — Voyez pages 375.

Toutefois au milieu de ces noms, on relève dans la dernière liste de la flotte royale, celle

qui porte la date de 1789, le vaisseau *le Citoyen*, construit en 1762. A quelle influence est dû ce titre? Est-ce au succès qu'eut un ouvrage satirique anglais intitulé « le Citoyen du monde » et publié en 1760? Est-ce au mouvement encyclopédique? Les décisions relatives au nom des bâtiments ne contiennent point de considérants, on est donc obligé de constater le fait sans en chercher le motif.

Les noms que nous venons de citer s'appliquent aux vaisseaux; pour les corvettes et les frégates, les vocables sont plus modestes; après les *Minerve*, les *Cérès*, les *Galathée*, les *Danaé*, les *Iphygénie*, noms qu'on retrouve à toutes les époques dans la flotte française, on voit la *Sérieuse*, la *Boudeuse*, la *Résolue*, l'*Active*, et l'esprit poétique qui devait inspirer Florian ou Fabre d'Eglantine faisait donner à deux frégates les noms de *Les Tourterelles* et *Les Tourtereaux*.

L'époque révolutionnaire devait marquer son passage; l'on républicanisa les bâtiments de l'État; on ne pouvait certes conserver des noms rappelant les emblèmes de la royauté déchue; les *Sceptre*, les *Diadème* devaient disparaître. Voici, à ce sujet, une lettre adressée par le *citoyen* Monge, ministre de la marine, au citoyen commandant et ordonnateur de la marine à Toulon :

Paris, 29 septembre 1792,
l'an 1er de la République.

« La Convention nationale, Citoyen, a signalé « son début dans la carrière législative par l'abo- « lition de la royauté; elle a voulu en même « temps que tout ce qui pouvait en rappeler le « souvenir fût détruit.

« Le conseil exécutif provisoire de la Répu- « blique française a, en conséquence, substitué « les noms suivants à ceux qu'avaient les vais- « seaux ci-dessous désignés. Le jour où ces bâ- « ments recevront ces noms civiques devra être « une fête pour le peuple. L'ordonnateur sera « chargé, en conséquence, d'en régler les dispo- « sitions.

« Ces vaisseaux sont : *La Couronne, Ça ira* — « *Le Dauphin Royal, Sans-Culotte* — *Le Dicta-* « *teur, Liberté.*

Le Ministre de la Marine,
Signé : MONGE. »

La Royauté et la République à leur début, avaient eu le culte du symbole; ce culte se transforma rapidement dans celui des grands morts. On vit, dès le Directoire, donner aux bâtiments le nom des hommes dont la patrie s'honore; en 1798, un vaisseau portait déjà le nom de *Hoche*. D'ailleurs nous entrons à ce moment dans la période de la marine moderne; la vapeur devait devenir le principal agent de la navigation, et son introduction dans la marine multipliait les types de bâtiments. L'Empire avait baptisé les navires de noms de grands hommes ou de victoires, la Restauration revint aux usages anciens, les noms mythologiques furent plus nombreux que jamais; toutefois on ne put aller contre l'usage qui voulut que les noms des bâtiments rappelassent les gloires françaises, et quelques-uns furent donnés. D'un autre côté, les noms d'*Invincible*, *Inflexible*, *Tonnant* se perpétuent dans la marine, ils semblent être de fondation; l'interruption n'est que de quelques années.

Il est cependant une gloire plus scientifique que militaire que la marine paraît avoir consacrée à perpétuité, c'est le nom de *Borda*. Le premier bâtiment qui ait porté ce nom était un petit brick aviso du port de Rochefort, et rien ne faisait prévoir alors que le *Borda* devait devenir synonyme d'Ecole navale. L'Ecole navale était placée sur l'*Orion* quand, en 1833, on mit un vaisseau en chantier, et, pour lui donner le nom de *Borda*, on débaptisa l'aviso de Rochefort qui, depuis ce moment, s'appela l'*Observateur*. Le 1er décembre 1840, l'Ecole navale passa de l'*Orion* sur le *Borda* et depuis cette époque tout bâtiment destiné à l'instruction des futurs officiers de marine est débaptisé et prend le nom de *Borda*. Un usage analogue existait pour l'école des mousses; le bâtiment-école se nommait invariablement l'*Inflexible;* mais lorsque l'*Austerlitz* fut désigné pour cette destination, des protestations s'élevèrent et l'*Austerlitz* garda son nom.

Actuellement la marine semble avoir complètement renoncé aux noms mythologiques; s'il en existe encore quelques-uns sur la liste de la flotte, ils sont destinés à disparaître bien vite. La tendance est aujourd'hui à donner des noms rappelant les gloires françaises, marins ou hommes de guerre, grandes batailles, etc. Ces noms sont attribués par série aux diverses catégories de bâtiments et, pour les cuirassés surtout, on imite l'amirauté anglaise qui a créé la classe des bâtiments *admiral*. Trois de nos cuirassés d'escadre portent des noms d'amiraux : *Amiral-Baudin*, *Amiral-Duperré*, *Amiral-Courbet*; ce dernier a été deux fois baptisé; il se nommait d'abord le *Foudroyant*, mais la gloire acquise par le vaillant amiral Courbet dans les mers de Chine méritait d'être donnée en exemple à la marine. Les cuirassés plus nouveaux rappellent des hommes de guerre : *Marceau*, *Hoche*, *Brennus*, *Charles-Martel*, *Lazare-Carnot*, le dernier mis en chantier se nomme le *Bouvet*, non pour rappeler le marin de ce nom mais un aviso, le *Bouvet*, rayé de la liste de la flotte l'année passée.

Cet aviso était le seul des bâtiments de notre flotte qui eût pris part à un combat sur mer pendant la guerre franco-allemande, et non sans gloire. Il se trouvait à la Havane en même temps qu'une corvette allemande, le *Meteor*, supérieur en tonnage et en artillerie. Son commandant, le capitaine de frégate Franquet, aujourd'hui vice-amiral, préfet-maritime à Rochefort, envoya un

cartel au commandant du *Meteor*, cartel qui fut accepté, et les deux bâtiments sortirent du port.

Après quelques coups de canons, le commandant Franquet, comprenant qu'il était dans une situation désavantageuse, et voulant ne présenter que le moins de surface possible aux boulets de l'ennemi, se décida à une manœuvre audacieuse, et lança à toute vapeur son bâtiment sur la corvette allemande. Le choc fut terrible ; une énorme voie d'eau se déclara à bord du *Meteor* et sa mâture tout entière s'effondra.

Le *Bouvet* n'avait aucune avarie, mais en se retirant, un obus allemand vint crever une de ses chaudières. D'ailleurs le combat se termina vite ; les deux navires étaient rentrés dans les eaux territoriales de la Havane, et l'arrivée de bâtiments espagnols sépara les combattants.

N'était-il pas juste que le nom de *Bouvet* fût conservé dans la flotte ?

Les cuirassés de deuxième rang, dits cuirassés de station, rappellent surtout des hommes de guerre, et nous trouvons les noms de *Bayard*, *Duguesclin*, *Turenne*, *Vauban*. Pour les garde-côtes cuirassés, ceux qui sont actuellement en service ont des noms suggestifs, tels que *Fulminant*, *Tempête*, *Furieux*, *Tonnerre*, *Tonnant*, *Caïman*, *Requin*. Les plus modernes, qui viennent d'être lancés, rappellent des victoires : *Jemmapes*, *Valmy*, *Bouvines*. Bien sombres sont les noms donnés aux canonnières cuirassées de première classe : *Achéron*, *Styx*, *Phlégéton*, *Cocyte ;* il n'y manque plus que l'*Averne*, mais ce dernier nom a été donné à un torpilleur de haute mer.

Noms suggestifs aussi ceux des canonnières cuirassées de 2e classe : *Flamme*, *Mitraille*, *Grenade*, *Fusée*, et des chaloupes canonnières : *Aspic*, *Scorpion*, *Vipère*. A une partie de bâtiments de ce type a été attribuée la série des noms des armes à main : *Epée*, *Arquebuse*, *Baïonnette*, *Estoc*, *Cimeterre*, *Javelot*, *Framée*, *Sagaie*, etc.

C'est dans les différentes classes de croiseurs qu'on trouve les noms vraiment maritimes : *Dupuy-de-Lome*, *Latouche-Treville*, *Duquesne*, *Tourville*, *Duguay-Trouin*, *Primauguet*, et bien d'autres, mais la série n'est pas complète et les avisos de station de 1re classe se nomment *Boursaint*, *Dumont-d'Urville*, *La Bourdonnais*. La deuxième classe des bâtiments de ce dernier type rappelle les oiseaux de mer, *Albatros*, *Goëland*, *Mouette*.

Les croiseurs torpilleurs pour lesquels on avait commencé la série des oiseaux de proie, *Condor*, *Epervier*, *Faucon*, *Vautour*, sont aujourd'hui dotés de noms de batailles *Fleurus*, *Wattignies*. Les torpilleurs en général reçoivent pour toute désignation un numéro pour les première, deuxième et troisième classes ; cependant nous avons des torpilleurs de première classe portant des noms marins. Les torpilleurs de haute mer sont désignés par des noms pour lesquels aucune règle ne semble avoir été adoptée ; toutefois dix d'entre eux rappellent différents corps de troupes : *Lancier*, *Dragon*, *Turco*, etc. Cette série de dix torpilleurs a été baptisée deux fois ; au début, on leur avait donné des noms géographiques des côtes : *Lérins*, *Porquerolles*, *Sicil ;* on a dû y renoncer. Il était facile de comprendre que les télégrammes qui auraient contenu ces noms auraient prêté à confusion, et nous ne trouvons actuellement, dans la liste de la flotte, d'autres noms géographiques que ceux des avisos-transports, *Aube*, *Durance*, *Eure*, *Indre*, *Nièvre*, *Seudre*, tous noms de rivières françaises qui, sauf la dernière, n'aboutissent pas à la mer. Il ne saurait donc y avoir matière à confusion.

Les événements de l'Extrême-Orient ont laissé une trace dans la liste de la flotte, c'est à eux qu'on doit les noms donnés aux transports : *Annamite*, *Bien Hoa*, *Mytho*, *Tonquin*, *Vinh-Long*.

Il y a lieu de remarquer que la marine française s'est gardée de prendre des noms pouvant exciter des sentiments de haine chez nos ennemis et l'on ne saurait constater dans notre flotte un manque de tact semblable à celui qui a fait donner le nom de *Sedan* à un cuirassé allemand, et surtout les noms de *Lissa*, *Custozza*, *Amiral-Tegetthof* à des navires autrichiens. Les marines autrichienne et italienne peuvent être côte à côte dans un combat, et certes ces trois noms ne sont pas faits pour entretenir l'accord entre les équipages des deux flottes alliées.

B. Leroux.

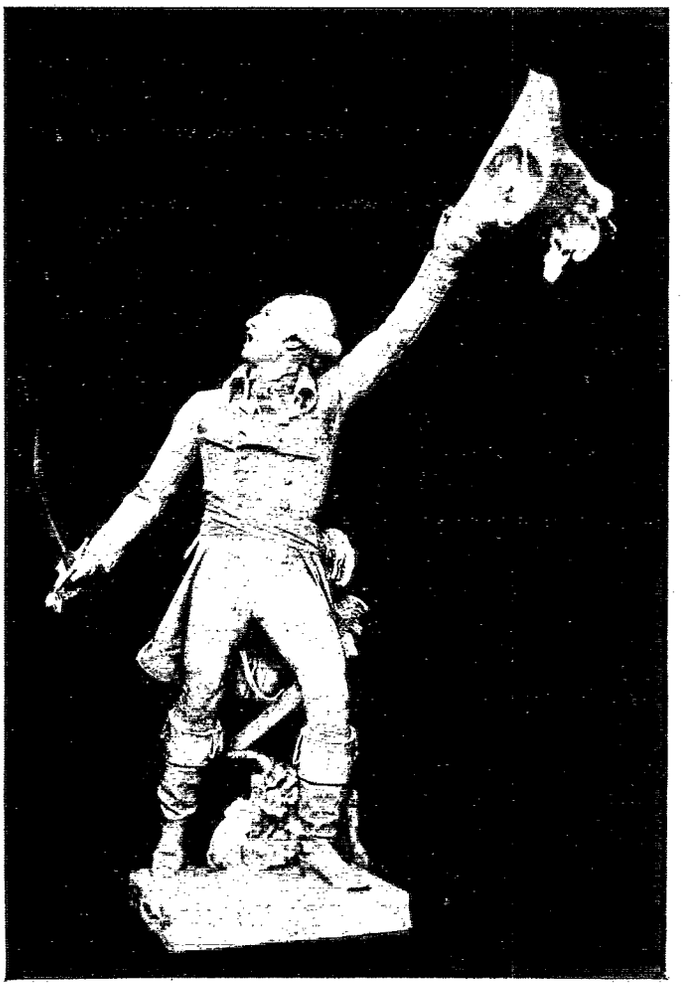
LA STATUE DE KELLERMANN

Le centenaire de la bataille de Valmy, 20 septembre 1792, a été célébré, avec éclat, dans les plaines de la Champagne. A cette occasion, la statue du général Kellermann a été inaugurée, en grande pompe, et en présence d'une foule considérable, sur le lieu même où, il y a un siècle, les troupes françaises arrêtèrent l'invasion étrangère.

Quel fut le véritable vainqueur de la bataille de Valmy ? Les historiens répondent généralement par le nom de Kellermann, qui recueillit en effet tout l'honneur de la victoire et leur opinion semble corroborée par la décision de Napoléon créant, pour ce général, le duché de Valmy. Pour être juste, il faut reconnaître cependant que Kellermann fut plus heureux qu'habile dans ses dispositions et que le commandement en chef appartenait à Dumouriez qui ne quitta pas le champ de bataille et dirigea tous les mouvements de la journée et ceux qui précédèrent ou suivirent la bataille.

Kellermann, il est vrai, eut un trait de génie qui assura le succès. Au moment où l'infanterie ennemie s'avançait en lignes compactes, l'hésitation se manifesta dans les rangs de l'armée française, composée d'anciens débris de l'armée royale et de volontaires de 1791, encore peu disciplinés ; craignant de voir ses troupes

lâcher pied, ce vieux soldat de la monarchie eut une inspiration suprême; brandissant son épée, surmontée de son chapeau empanaché, Kellermann parcourt tous les rangs en criant, à pleins poumons, ces mots qui, jusque là, n'avaient retenti sur aucun champ de bataille : « Vive la Nation ! » Electrisés par cette attitude énergique, entraînés dans un immense élan patriotique, les Français répondent par des acclamations enthousiastes et attendent, de pied ferme, un ennemi qui, frappé d'étonnement, s'arrête et recule. C'est de ce mouvement, plein d'énergie, que s'est heureusement inspiré le sculpteur Barrau pour la statue de Kellermann, que l'on inaugurait, le 20 septembre dernier, sur le plateau de Valmy et qui, non loin de la frontière, semble être une sentinelle avancée défendant la patrie.



Statue de Kellermann à Valmy, par Barrau.

Nous sommes heureux de pouvoir donner la reproduction de cette œuvre d'art très remarquable, pleine de vie et de mouvement. Nous nous permettrons cependant une légère critique : le bras gauche nous a paru un peu long, le chapeau de taille exagérée; mais l'allure est superbe, fière, entraînante et, en voyant cette bouche, largement ouverte, on croit entendre résonner ce cri vibrant de « Vive la Nation » qui allait sauver la France.

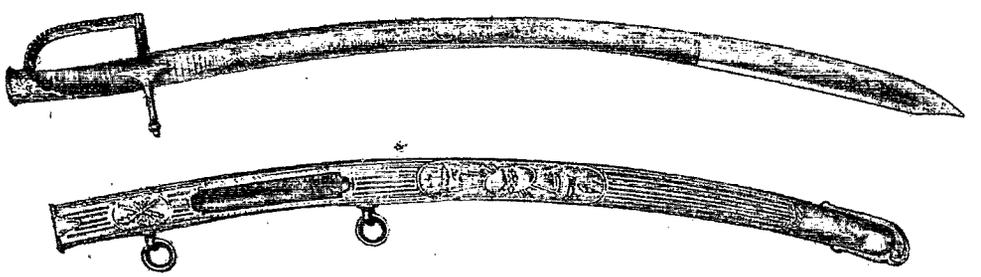
La statue qui a valu à son auteur la croix de la Légion d'honneur, est supportée par un piédestal de 12 mètres de haut, sur lequel est reproduite cette pensée de Gœthe, écrite sur le champ de bataille :

DE CE LIEU
ET DE CE JOUR.
DATE
UNE NOUVELLE ÉPOQUE
DANS
L'HISTOIRE DU MONDE

prophétie que l'avenir devait largement ratifier.

Nos lecteurs trouveront également, dans nos colonnes, le dessin du sabre porté par Kellermann à la bataille de Valmy.

Cette arme est un superbe échantillon des sabres d'officiers généraux de cette époque. Le fourreau, en cuivre doré, est orné d'emblèmes patriotiques et militaires. Sur la lame, richement



Lame et fourreau du sabre que portait Kellermann le jour de la bataille de Valmy.

damasquinée, sont dessinées des arabesques, une tête turque et une demi-lune; singulière coïncidence : une partie du champ de bataille de Valmy portait le nom de : Hauteurs de la Lune.

L'authenticité de cette arme ne saurait faire doute. Donnée par Kellermann à son aide-de-camp, Rigault, celui-ci l'offrit plus tard à son ami, M. Sergent de Gaules, aïeul maternel de M. F. Goerg, qui la possède aujourd'hui.

E. MOIGNON.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

MADAME ROLAND



MADAME ROLAND. — Peinture de Heinsius. — Musée de Versailles. — Gravé par Fleuret.

Il n'était bruit, vers 1763, à Paris, dans le quartier de la Cité, que d'un petit prodige en jupons, dont l'intelligence précoce, la mémoire, l'érudition déjà très-variée, quoique on ne peut plus confuse, l'esprit, la drôlerie mutine, la beauté paraissaient extraordinaires et achalandaient, comme une réclame vivante, la boutique du maître graveur Pierre Phlipon, sise rue de la Lanterne.

Ce petit prodige s'appelait, en effet, Manon-Jeanne Phlipon, et Manon était la fille unique dudit Pierre, née en 1754 et, par conséquent déjà célèbre à l'âge où les petites filles, d'habitude, ne songent qu'à leur première communion.

Très exaltée, en même temps très sérieuse, elle subit, jusqu'à sa dix-huitième année, le contre-coup des lectures qu'elle faisait sans ordre et qu'elle retenait au hasard sans que son jugement fût encore assez solide pour les digérer. A douze ans elle voulait se faire religieuse; à quatorze, elle était devenue janséniste. On la vit ensuite tour à tour cartésienne, stoïcienne et déiste. Ce fut la lecture assidue de Voltaire, de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau qui fit d'elle une femme philosophe, mais ce philosophe était trempé pour l'action, et Manon en fournit la preuve quand, mariée à l'austère Roland qui devait faire partie, sous la Révolution, du groupe des Girondins, elle prit part aux travaux de son mari et le dirigea, lui et son groupe, dans la lutte qu'ils soutinrent contre les forcenés de la Montagne.

Peut-être eut-elle en cela sur les destinées de la Gironde une influence fâcheuse. Peut-être accentua-t-elle les haines qui divisaient, d'homme à homme, plutôt que de parti à parti, les amis de Robespierre et les amis de Roland. Quoi qu'il en soit, elle a laissé trace dans l'histoire, et une trace profonde, comme elle a laissé le souvenir d'une femme d'un esprit supérieur et dont l'intelligence, toute virile, n'excluait ni le charme ni la grâce.

Nous possédons un assez grand nombre de portraits dessinés, peints ou gravés d'après elle. Quoique aucun ne l'ait entièrement satisfaite, comme elle le déclare dans ses *Mémoires* écrits en prison, tous concordent en nous la montrant d'une taille souple et d'une physionomie, sinon régulièrement belle, du moins extrêmement séduisante.

Elle a tracé d'elle-même un croquis assez détaillé que les descriptions de ses contemporains nous font regarder comme parfaitement exact.

« J'avais, nous dit-elle, le pied bien posé, la jambe bien faite, les épaules effacées, l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère. Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression. A détailler chacun des traits, on peut se demander où en est la beauté. Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande; on en voit mille de plus jolies, pas une n'a le sourire plus tendre. L'œil au contraire n'est pas fort grand : son iris est d'un gris châtain; le regard est ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux, et bien dessiné. Le nez, un peu gros par le bout, me faisait quelque peine; mais considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste ».

Le portrait qui nous occupe et qui fut peint par un artiste de second ordre, Heinsius, appartient au musée de Versailles où il est catalogué sous le numéro 4,614. Il a 0,67 centimètres sur 0,33, et la représente en buste, vue de trois quarts. Un ruban bleu en bandelettes orne les cheveux qui retombent en boucles longues sur le cou. La gorge est nue; la main fait le geste de rattacher la mousseline blanche à la naissance du bras.

Les doigts tiennent un ruban bleu; l'œil, très vivant, doit être une reproduction très exacte de ces beaux yeux que tous les contemporains ont vantés et dont presque tous les Girondins furent épris.

Cette peinture fut exécutée en 1792; Mme Roland avait trente-huit ans. Elle était alors, assure-t-on, dans tout l'éclat de sa beauté.

YVES MASSON.

COMMENT ON FAIT UN CIGARE

Suite et fin. — Voyez pages 364 et 382.

Contrairement à l'opinion générale, un bon cigare n'est point d'ailleurs entièrement formé de tabac provenant de la même plantation, fût-elle la plus réputée. C'est la tâche la plus délicate du fabricant que de déterminer le mélange des tabacs de divers crûs, généralement trois ou quatre, qui entreront dans la composition de ses cigares. Comme pour le marchand de vins, cet art des coupages exige du fabricant une parfaite connaissance des qualités de la matière première et une finesse de goût peu commune.

L'excellence du cigare dit « de planteur », élaboré sur les lieux mêmes de production, est donc encore une légende à détruire. On a vainement essayé, en France, comme ailleurs, de créer, pour la manipulation des tabacs, un milieu artificiel rappelant celui que fournit naturellement le climat havanais.



Le déballage des manoques.

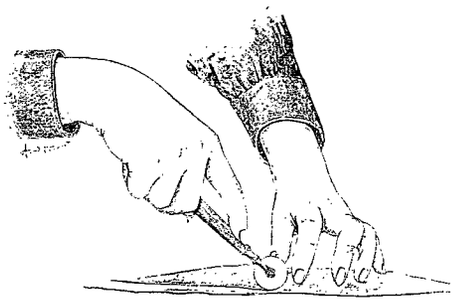
Les résultats n'ont pas répondu aux frais d'installation et de main-d'œuvre supplémentaire et ne justifiaient point ainsi les risques d'avarie auxquels une fermentation artificielle trop active exposait les tabacs. C'est en définitive vers la recherche de méthodes particulières, adaptées aux conditions climatologiques de chaque pays, qu'ont dû se tourner

les efforts des fabricants, employant à la confection des cigares les tabacs de provenance cubaine.

Pour être employées, les feuilles, à leur sortie des balles emmagasinées dans les caves ou hangars, sont mouillées par immersion dans l'eau pure, avec secouage, au juste degré suffisant pour leur rendre la souplesse nécessaire. Elles passent

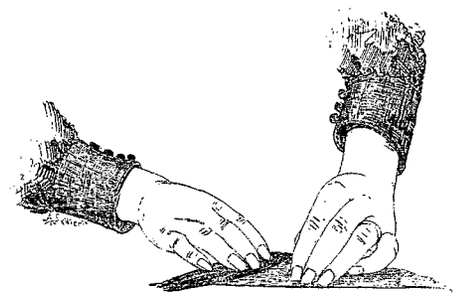


L'imbibition des feuilles de tabac.



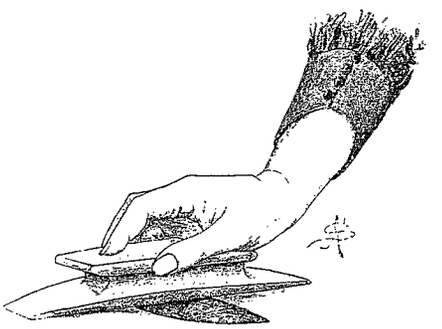
Préparation d'une cape ou robe de cigare.

ensuite, après un séjour de 24 heures dans un local humide, aux ateliers d'écotage où se fait en même temps le triage des feuilles en capes et intérieurs subdivisés eux-mêmes en sous-capes et tripes.



Manière d'enrober le cigare.

Les feuilles pour capes sont immédiatement employées à la couverture des cigares ; tout retard dans leur emploi nuirait aux qualités de leur arome et de leur tissu. Les feuilles pour intérieurs sont débarrassées de l'excédent de leur humidité dans un séchoir traversé par un courant d'air à basse température et elles sont ensuite mises en tonneaux ; elles y subissent, d'une manière très lente, une fermentation analogue à celle que provoquent les fabricants cubains pour développer l'arome et améliorer le goût des tabacs. C'est seulement après terminaison complète de cette fermentation, souvent au bout de plusieurs mois, que les tabacs sont bons à être livrés à la confection. Tous les cigares de Reuilly sont, comme nous l'avons dit plus haut, confectionnés au moule et coupés à la longueur réglementaire au moyen d'une guillotine spéciale, après avoir reçu un léger lissage qui égalise la fourniture. La cigarière reçoit séparément des feuilles pour capes et des feuilles pour intérieurs ; elle est intéressée à la bonne utilisation de ces matières et en particulier à tirer, des demi-feuilles de la première catégorie, le plus grand nombre de capes possible ; celles-ci sont découpées en lanières étroites de grandeur et de profil variables avec la forme du cigare à recouvrir ; elles ne doivent pas avoir de nervures saillantes qui déparaient le cigare. Les cigariers cubains ne procèdent point de la même manière ; ils utilisent comme cape la demi-feuille entière en l'ébarbant seulement sur les bords et sans jamais en couper les nervures ; cette méthode, en raison de l'habileté manuelle qu'elle exige et de la diminution

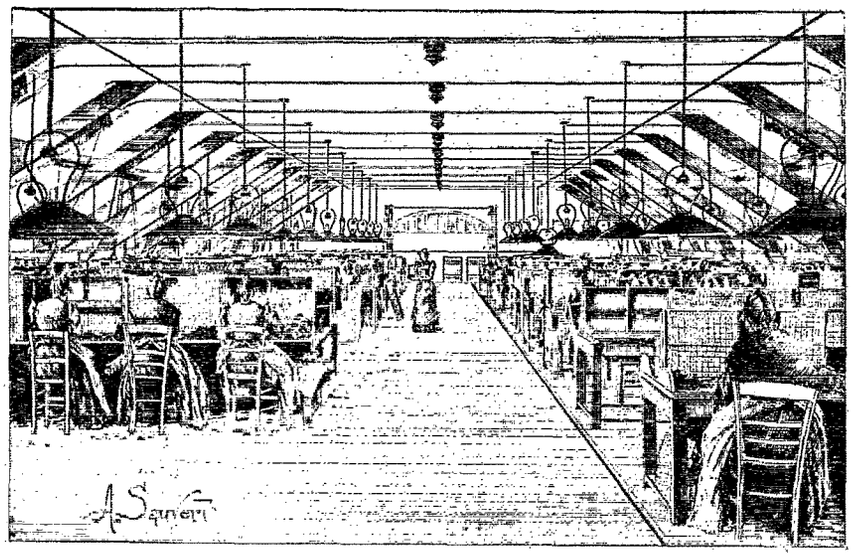


Le lissage du cigare.

de rendement qu'elle entraîne, est absolument particulière aux cigariers cubains ; elle permet, par suite, à la simple inspection d'un cigare, de dire à coup sûr s'il est ou non de provenance havanaise.

La connaissance de cette particularité ferait reconnaître, aux amateurs de cigares de contrebande, que la plupart des cigares qui leur sont offerts n'ont de havanais que le nom et la forme.

Les cigares, après avoir été reçus un à un, sont livrés à l'atelier de paquetage et boîtage, où ils sont d'abord triés par nuances, et mis ensuite en coffrets de bois de cèdre pour les espèces d'un prix supérieur à quinze centimes.



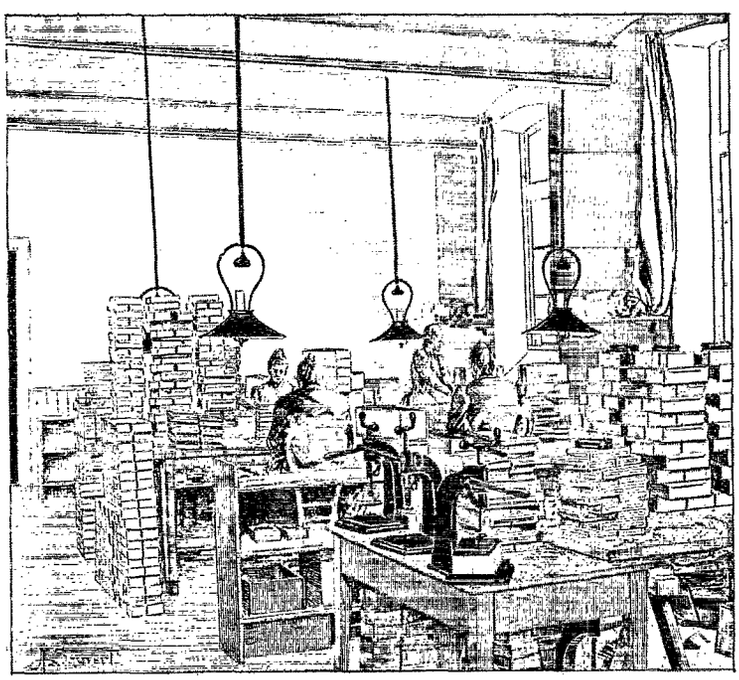
L'atelier des cigarières à la Manufacture de Reuilly.

En outre de l'achat des feuilles, la mission d'ingénieurs, que l'administration entretient à la Havane depuis 1861, s'occupe de l'acquisition de cigares confectionnés dans les premières fabriques du pays. Ces cigares, destinés à être vendus à la pièce ou en coffrets d'origine dans les bureaux de vente directe, et que l'on rencontre aussi, depuis quelques années, en petites boîtes à couvercle de verre dans un grand nombre de débits ordinaires, sont expédiés en caisses soigneusement garnies de zinc et examinés à leur arrivée par un comité d'expertise. Les ingénieurs, qui le composent, ne doivent pas se contenter de vérifier leur apparence et leur degré de conservation, ils sont obligés de déguster quelques échantillons — que disons-nous ! — un échantillon de chaque espèce de cigares choisis. C'est le cigare obligatoire, et le lecteur peut croire que cette partie de la besogne n'est pas la plus agréable : on en arrive à un dégoût absolu du tabac.

On sait que les dégustateurs de vin de Bordeaux qui se piquent de quelque sûreté de goût et de beaucoup d'expérience, se vantent de pouvoir reconnaître le crû du vin qu'ils dégustent et l'année de la récolte. Les ingénieurs chargés de déguster les havanes sont arrivés à des résultats identiques. Les cigares reçus par le comité d'expertise sont emmagasinés dans des armoires soustraites autant que possible aux variations de température.

Les fabriques havanaises qui travaillent les tabacs « légitimes » de Vuelta-Abajo sont au nombre d'une soixantaine ; elles élaborent environ deux cents millions de cigares d'un prix moyen de 0 fr. 25 à 0 fr. 30 pièce qui s'exportent à peu près comme suit : 70 millions dans l'Amérique du Nord, 50 en Angleterre, 20 en Allemagne, 15 en Espagne, 7 en France, 38 dans les autres pays. Seules, parmi ces fabriques, celles de la première catégorie « Flor de Cuba » etc., sont appelées à fournir des cigares à la Régie française.

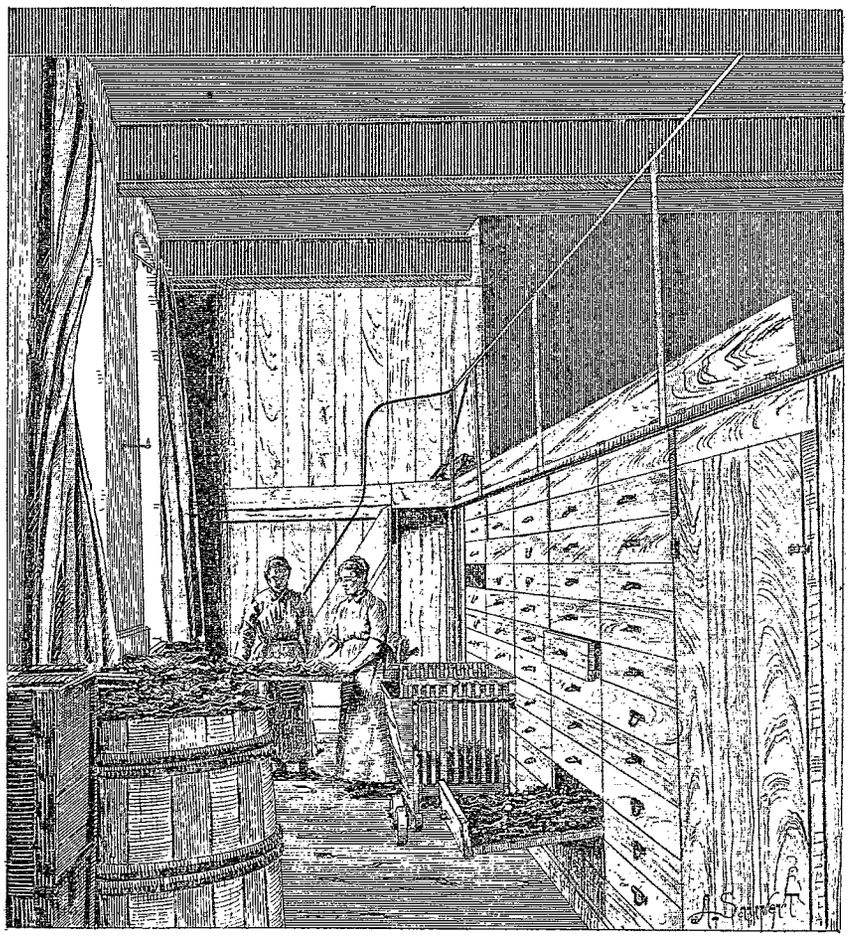
En outre de ces fabriques, on compte, à la Havane, une centaine d'autres fabriques, qui travaillent les tabacs de Partidos et produisent environ 150 millions de cigares d'un prix moyen de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 centimes ; ces cigares sont surtout exportés en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis ; ils y sont naturellement presque toujours vendus comme cigares « légitimes » de la Havane.



Atelier d'emboîtage des cigares à la Manufacture de Reuilly.

Les sommes que la Régie consacre tous les ans à l'achat des tabacs de la Havane sont

assez considérables. En 1889, la Régie a acheté 6,960,000 cigares de la Havane qui lui ont coûté 1,991,432 francs et 43,078 kilogs de feuilles payées au prix de 359,202 francs. En 1890, la quantité des achats des tabacs faits par la Régie, s'élève à 52,088 kilogrammes de feuilles et à 9,034,725



Le séchoir des feuilles de tabac à la Manufacture de Reuilly.

cigares. La Régie achète une certaine quantité de cigares dans l'île de Manille. Ce sont ces *cherools* évasés comme le bout d'un tromblon, qui sont vendus 20 centimes. Les prix pratiqués à la Havane, comme à Manille, laissent place, bien entendu, à un fort joli bénéfice. On pourra s'en convaincre en comparant les prix portés au catalogue officiel de la Régie avec ceux que nous indiquons d'après les statistiques de la direction des manufactures de l'État. Les mille cigares reviennent à la Régie 285 francs; les cent kilos de feuilles lui reviennent à 833 fr. 84. (Nous établissons cette moyenne d'après les chiffres de 1889 et 1890.)

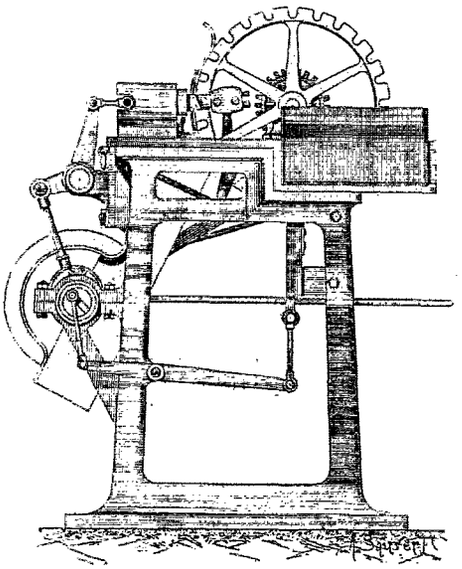
Or, pour ces cigares achetés directement à Cuba, les prix fixés pour les consommateurs sont *au minimum* de 3 fr. 30 et de 3 fr. 80 les dix cigares. Il n'y a pas, en effet, de boîtes de dix cigares se vendant moins cher.

Veut-on savoir maintenant ce que, en 1890, l'État a retiré de la vente de ces cigares de Havane et de Manille : 4,011,432 francs, c'est-à-dire à peu près le double du prix d'achat.

Quant aux cigares fabriqués en France, la somme produite par leur vente cette même année s'est élevée à 55,486,493 francs, représentant 14 fr. 95 pour 100 de la recette totale du monopole. L'industrie du tabac, comme on voit, est en pleine prospérité. Les hygiénistes peuvent le regretter, les économistes, que préoccupe l'équilibre des budgets, applaudiront à ces résultats



La fouille à la sortie d'une Manufacture.



Machine Grouville à étêter les cigares de bas prix.

qui proviennent, en somme, d'un impôt volontaire que Mirabeau avait raison d'appeler le plus doux et le plus équitable de tous les impôts.

EMMANUEL RATOIN.

DEVANT UN MELON

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 373 et 386.

Il n'y put tenir lorsque Mlle de Sennecey rencontra l'approbation de tous en disant :

— « Que voulez-vous? J'aurais dû faire attention à ces Anglais. Il y a longtemps que je les connais : c'est une nation de malotrus!

— Non, mademoiselle, s'écria l'inconnu, ce n'est pas une nation de malotrus! Comme partout, il y a parmi les Anglais des gens mal élevés, des brutaux; mais comme partout, comme en France, il y a en Angleterre des hommes bien élevés et comme il faut. Il en est même qui essaient, quand ils le peuvent, de réparer les bévues de leurs compatriotes. Je suis Anglais, mademoiselle, et je voudrais vous prouver qu'il y a des Anglais qui sont dignes d'estime et même de sympathie. J'ai vu l'accident qui vous est arrivé et je comprends la désolation que vous avez ressentie, mais je ne saisis pas bien quelles conséquences fâcheuses cet accident aura pour vous. Je ne puis évidemment vous proposer de refaire ce qui est défait. Quelque goût que j'aie pour la peinture et quoique je m'y sois souvent essayé, je n'aurais point le talent de réparer l'irréparable. Mais il me semble, d'après quelques mots que j'ai entendus, que vous attachiez un prix particulier à l'œuvre détruite, que vous fondiez sur elle des espérances d'un ordre qui m'échappe. Expliquez-moi franchement ce qui en est et si je puis, en quoi que ce soit, vous prêter mon faible concours, je vous prie de ne point me ménager. Je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir pour effacer jusqu'au souvenir de mon infâme compatriote ».

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton à la fois si doux et si ferme, que Mlle de Sennecey, bien qu'elle ne connût point la personne qui les lui adressaient, n'éprouva aucun embarras à lui répondre. Très dignement, elle expliqua qu'elle faisait cette copie dans l'espoir que l'État français la lui achèterait, que c'était l'unique et suprême ressource sur laquelle elle comptait pour subvenir à l'existence de sa mère et de ses sœurs. Elle ajouta :

— Vous voyez, monsieur, qu'il ne s'agit pas pour moi d'une simple question d'amour-propre, d'une susceptibilité féminine. C'est peut-être ma vie entière et celle de plusieurs innocents que votre maladroit compatriote a brisée en renversant mon tableau. Avouez qu'il y avait de quoi pleurer un peu.

— Ma désolation augmente, mademoiselle. Elle est d'autant plus grande que je me trouve dans un pays qui n'est pas le mien, où je suis étranger. Si nous étions de l'autre côté de la Manche, où j'ai quelque crédit, je trouverais immédiatement la compensation qui vous est due. Il faut que vous me fassiez un crédit de quelques jours pour le trouver ici... Permettez-moi de rendre visite à madame votre mère. Je lui porterai, avec mes regrets, quelques consolations.

Mlle de Sennecey regarda l'inconnu qui lui parlait avec un certain étonnement. Qu'il lui eût fait des excuses au sujet de la maladresse de son compatriote, cela était admissible. Tout homme bien né, en eût fait autant. Mais l'insistance qu'il mettait à vouloir réparer réellement le mal fait la surprenait davantage. Sa fierté naturelle la poussait à repousser les offres qui lui étaient adressées : l'orgueil des déchus ne se dément point facilement. Mais elle sentait dans le langage de son interlocuteur une si grande sincérité, et en même temps une si grande délicatesse d'âme, qu'elle n'hésita point à donner à cet inconnu, dont elle ne savait point le nom, les renseignements qu'il lui demandait. Lorsqu'elle les lui eût fournis, elle ajouta, poussée par une curiosité bien naturelle :

— Qui annoncerai-je à ma mère?

L'inconnu sourit et répondit :

— Dites-lui qu'elle recevra la visite d'un de ces malotrus d'Anglais qui ont fait du mal à sa fille, et surtout dites-lui bien qu'elle ne s'inquiète pas, que ce malotru saura la consoler et la rendre heureuse cent fois plus, mille fois plus, qu'elle ne l'eût été, même grâce au petit chef-d'œuvre de sa fille.

Claire de Sennecey comprit qu'elle n'en saurait pas davantage et qu'il n'y avait pas lieu d'insister. L'Anglais la salua gravement. Il partit. Elle termina l'arrangement de ses objets. Elle enveloppa aussi sa toile pour l'emporter, car il n'y avait plus rien à en faire au Louvre et elle ne la regarda point sans quelque mélancolie :

« Que se passe-t-il dans ma vie, se disait-elle à elle-même, et que va-t-il se passer? Par quelle étrange suite de circonstances ai-je été amenée

à copier ce melon qui était si beau, si frais, si éclatant... »

Et elle souriait malgré elle en voyant le trou qui apparaissait en son milieu et par où il semblait que les pépins allaient se répandre, tant le fruit était naturel, vivant, si l'on peut ainsi dire.

« A peine est-il né à la lumière qu'il disparaît. Sans doute, je n'avais pas le droit de toucher à ce chef-d'œuvre de l'art, sans doute aussi une puissance mystérieuse a voulu me punir de ma témérité et de mon audace... Il est troué, comme fut troué le pot au lait de Perrette, et il emporte aussi avec lui « veau, vaches, cochons, couvée »... Cependant, on dirait que de ce malheur des choses nouvelles vont naître pour moi?... Quelles seront ces choses nouvelles?... Seront-elles bonnes?... Seront-elles mauvaises?... Je mériterais bien un peu qu'elles fussent bonnes... Mais je n'ose y croire, tant la destinée a été, jusqu'à ce jour, injuste, inique, implacable pour moi...»

Claire de Sennecey quitta le Louvre ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire. Elle n'avait plus rien à y faire. Ses concurrents la regardèrent partir avec compassion. Ils ne croyaient pas, eux, à la magnanimité de l'inconnu. Presque tous éprouvés par la vie, ils doutaient qu'elle pût être plus douce à la pauvre orpheline qui était venue accroître leurs rangs de misérables et de déshérités. Claire, elle, ne pouvait s'empêcher d'espérer... Il lui semblait juste que de l'excès des malheurs et des souffrances passées, sortît quelque jour pour elle et les siens la consolation, le bonheur même...

... Elle avait raison d'espérer. Le lendemain, vers midi, l'inconnu se présentait au logement que la petite famille occupait dans la rue perdue et lointaine des Batignolles. Mme de Sennecey avait été prévenue par sa fille qui lui avait raconté toute la scène du Louvre et la mère avait partagé la confiance de son enfant.

— Oui, ma fille, avait-elle dit, l'homme qui t'a parlé est quelque riche Anglais qui a le cœur mieux placé que les autres. Il a sans doute, dans son pays, un château, une grande maison. Il te demandera une copie pour décorer une salle de sa demeure. Peut-être sera-ce le melon qui a été détruit. Il veut m'offrir, peut-être, une avance sur ton travail, jugeant qu'il vaut mieux, pour une démarche semblable, s'adresser à moi qu'à toi-même. Si cela est, nous accepterons, ma fille... Pourquoi n'accepterions-nous pas? Que ne puis-je t'aider plus que je ne fais, dans le travail que tu vas reprendre... De notre temps, on n'apprenait pas aux filles tout ce qu'on leur apprend aujourd'hui... Alors, elles pouvaient compter sur les hommes... De nos jours, je le vois, il faut qu'elles comptent sur elles-mêmes....

Mme de Sennecey s'excusa auprès de l'inconnu de l'étroitesse du logis où elle le recevait. L'inconnu répondit, comme il devait le faire, en lui disant que les lambris les plus somptueux n'abritaient pas toujours les âmes les plus nobles et les plus fières...

— « Cette banalité, ajouta-t-il en souriant, n'est pas une consolation, je le sais... Il arrive quelquefois cependant que la vertu est récompensée de ses peines. Qui sait? malgré l'intention très ferme que j'avais de réparer le malheur dont votre fille a été victime, et cela pour l'honneur du nom anglais, qui est bien compromis dans cette histoire, je ne me serais pas intéressé comme je l'ai fait, à votre enfant, si je n'avais pas connu la situation si digne de sympathie où vous vous trouvez. Elle me l'a dit en quelques mots. J'ai su depuis... à l'ambassade de mon pays, où j'ai prononcé votre nom par occasion, qui vous étiez et de quelle famille de braves gens vous sortez... Ne rougissez donc point de l'endroit où vous me recevez et où vous ne resterez pas longtemgs, si vous voulez m'accorder ce que je vais vous demander... Car c'est moi qui deviens, à mon tour, solliciteur... »

Mme de Sennecey et sa fille comprenaient de moins en moins ce que l'inconnu voulait dire :

— « Madame, je me nomme lord Aberdeen. Je suis seul au monde. Je me promène à travers la vie, cherchant à soulager le plus de misères que je peux. Je possède une immense fortune qui me permet de satisfaire cette fantaisie. J'ai rencontré beaucoup d'ingrats qui ne m'ont point découragé... Cette occupation ne suffit pas à remplir ma vie. Ce qu'il manque dans mon existence, c'est une compagne dévouée et accomplie... Or, des femmes dévouées et accomplies, notre civilisation n'en produit guère. Dans mes pérégrinations lointaines, j'en ai bien rencontré quelques-unes : elles étaient mariées et mères de famille. Votre fille est la première jeune fille que je trouve qui me paraisse avoir toutes les qualités de cœur et d'intelligence que je désirais voir réunies dans la femme qui porterait mon nom. J'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle de Sennecey, qui ne dérogera pas en devenant la femme de lord Aberdeen... »

Les pensées successives que cette proposition inattendue suscita dans l'esprit des deux femmes, seraient difficiles à décrire exactement : surprise, joie, inquiétude, confiance, extase, admiration, tous ces sentiments s'agitèrent dans leur esprit, pendant que lord Aberdeen parlait.

— « J'ai bien réfléchi, ajouta-t-il. Je n'ai trouvé que ce moyen de réparer comme il le fallait, la bévue de mon malotru de compatriote. Mademoiselle de Sennecey trouve-t-elle la réparation suffisante?... »

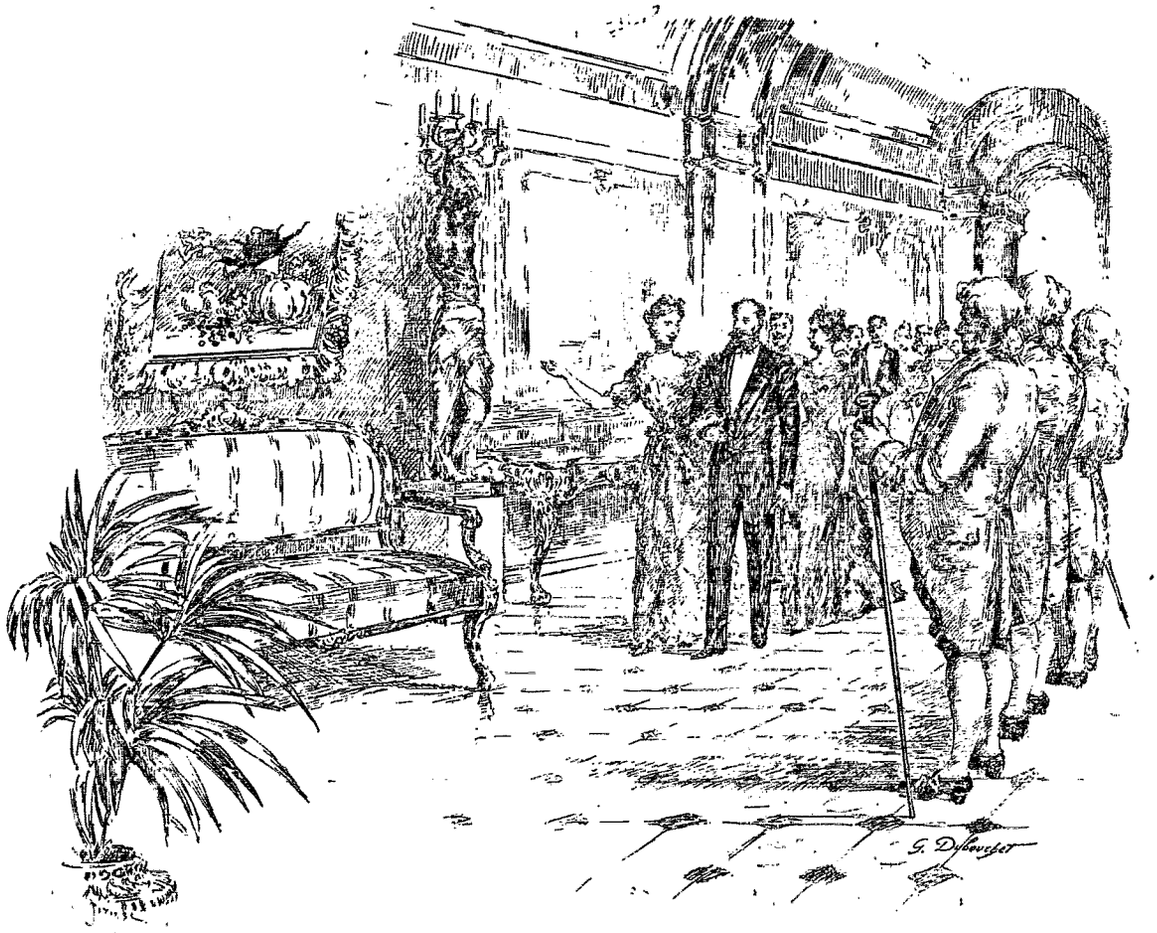
Quand Claire, d'une voix à moitié coupée par les sanglots et la joie, put répondre, ce fut pour dire à lord Aberdeen :

— « Je vous donne toute ma vie. Puissé-je avoir le pouvoir de vous rendre heureux... comme vous le méritez!... »

... Dans le temps voulu, en effet, après les

formalités si longues que la loi impose aux fiancés, le mariage de lord Aberdeen et de Mlle de Sennecey fut célébré à la chapelle anglicane de la rue de Berri et à l'église catholique de Sainte-Marie des Batignolles. Les chroniqueurs racontèrent les prémisses de cette union : tout Paris en parla.

Lady Aberdeen est actuellement une des femmes les plus aimées et les plus recherchées de la haute société anglaise. Elle contribue, pour une grande part, à diminuer certaines préventions qui existent entre deux peuples d'une égale grandeur et qui sont rivaux dans le vaste champ du progrès humain. Elle ne manque jamais de venir séjourner deux ou trois mois à Paris, quand elle revient de Cannes, où elle passe, avec son mari, les durs mois de l'hiver. Chaque année, elle se rend aussi au Louvre. Elle parcourt avec son mari les galeries. Elle s'arrête devant le melon, qui ne perd aucune de ses couleurs, malgré le temps.



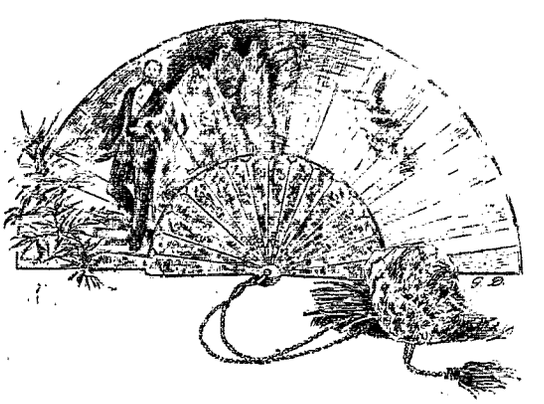
Devant ce melon a commencé le bonheur de ma vie..

Elle emploie ses « petites économies » — qui sont très grosses — à acheter, à ceux de ses anciens camarades de misère qu'elle reconnaît, telle ou telle copie, qui lui semble avoir été exécutée avec la plus grande conscience et la plus grande sincérité.

Dans le palais qu'elle occupe à S'Grovenor Squar, sur l'un des panneaux de la salle à manger, un tableau est là, à la plus belle place : c'est la toile qui fut un jour crevée par un maladroit. On n'y a point touché... On n'a point fait une réparation qui eût été possible... Si l'on parle à lady Aberdeen de ce tableau, si on l'engage à le refaire, à réparer le dommage ancien, elle répond en souriant :

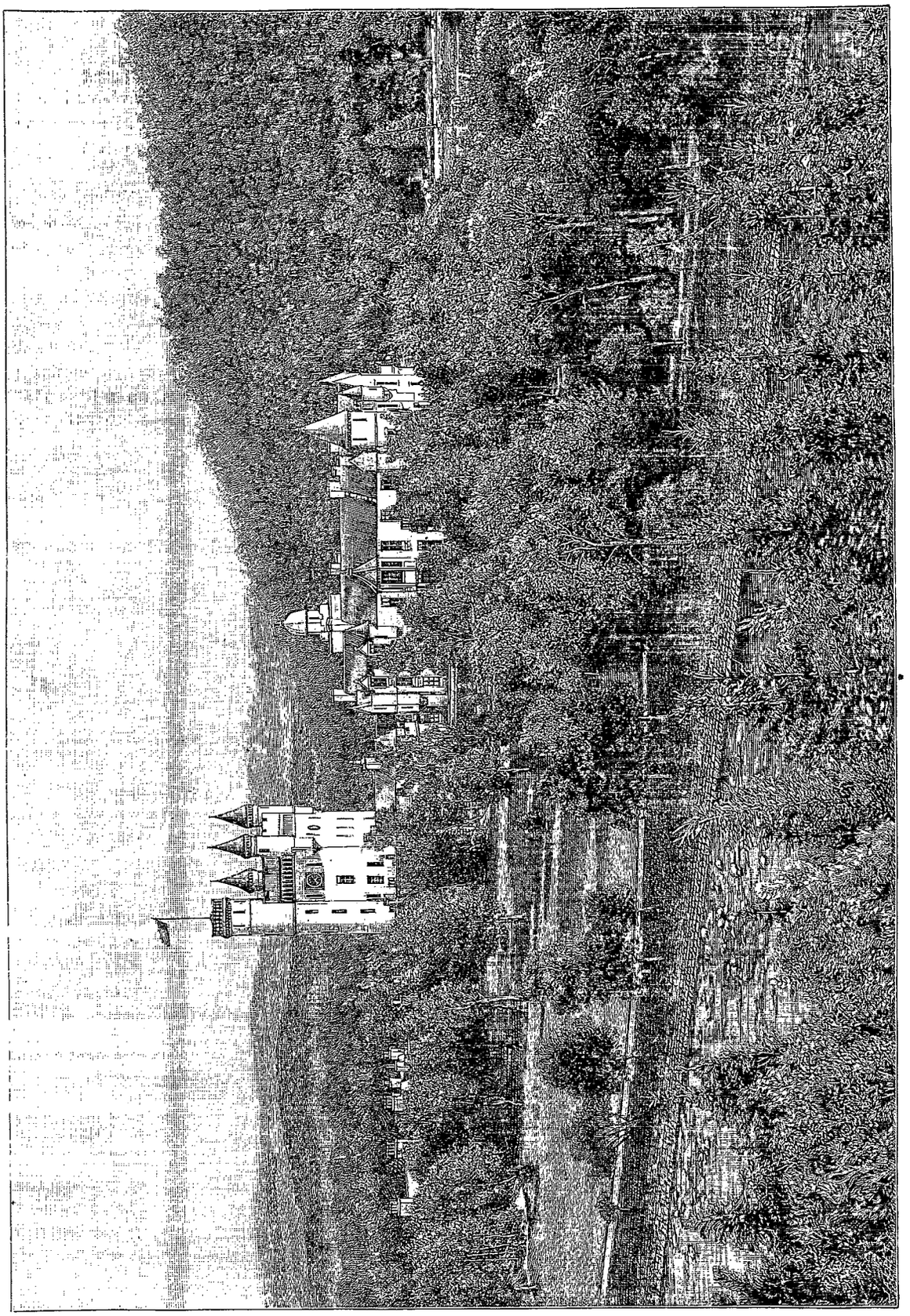
— Refaire ce melon, le réparer comme un vieux mur? A quoi bon? C'est du jour où il s'est effrité que l'espoir est entré dans mon cœur... Il doit rester tel que la destinée a voulu qu'il fût... Devant ce melon a commencé le bonheur de ma vie, il faut pour que ce bonheur dure éternellement, qu'il se poursuive devant ce melon.

ADOLPHE ADERER.



CHATEAU DE BALMORAL (ÉCOSSE)

Le château de Balmoral, où la reine d'Angleterre passe tous les ans une grande partie de l'été et de l'automne, est situé en Ecosse, dans le comté d'Aberdeen et à environ 120 kilomètres



LE CHATEAU DE BALMORAL. — Résidence de la reine d'Angleterre. — Gravure de Farlet.

au nord d'Edimbourg. Il s'élève sur les bords du Dee, au milieu de contre-forts des monts Grimpians que domine le pic de Craig-an-Gowan ; l'aspect général de la contrée, ainsi qu'aime à le faire remarquer la reine Victoria, rappelle assez la Thuringe.

Le château actuel ne date que du milieu de ce siècle.

Il a été bâti en 1856 à une petite distance d'un vieux manoir, exigu et peu confortable, que la famille royale possédait également sur les rives du Dee mais d'où la vue ne pouvait pas s'étendre sur la superbe vallée de cette rivière.

Toutefois, tel qu'il était, le vieux Balmoral charma la souveraine lorsque le 8 septembre 1848 elle mit, pour la première fois, le pied sur ce domaine qui devait devenir, par la suite, sa résidence de prédilection.

« Nous arrivâmes à Balmoral à 3 heures moins un quart, écrit-elle dans son journal (1). C'est un joli petit château dans le style écossais : il y a une tour pittoresque et un jardin par devant avec une haute colline boisée. Par derrière se trouve un bois qui descend jusqu'au Dee, et des collines s'élèvent tout autour..... Le paysage est sauvage et cependant pas désolé, dit-elle plus loin ;..... le terrain est *délicieusement* sec ;..... la vue sur montagnes du côté d'Invercauld est extrêmement belle ».

Ch. Greville, qui a visité Balmoral à peu près à la même époque, déclare, dans ses mémoires, que c'était tout simplement l'habitation d'un seigneur d'Écosse, que le roi et la reine y menaient la vie de « petites gens comme il faut de la campagne ». Le prince Consort consacrait ses matinées à la chasse et ses après-midi à parcourir, avec sa famille, les magnifiques sites des environs.

La souveraine visitait souvent toute seule les chaumières de paysans et restait parfois des heures, assise sur quelque rustique banc de pierre, à converser avec ces créatures « si simples et cependant d'une si grande élévation de sentiments ».

Toute la force armée de la résidence royale se réduisait à un policeman à qui aurait incombé le soin d'écarter les importuns, s'il y en avait eu dans cette heureuse contrée.

C'est le 28 septembre 1853 que fut posée la première pierre du château actuel, en présence de la famille régnante et des gens du *voisinage*. Selon l'habitude, une fiole cachetée, contenant des spécimens de toutes les monnaies anglaises en cours à ce moment fut déposée dans les fondations et le prince Albert répandit l'huile et le vin en prononçant les formules d'usage. La fête se termina par un bal champêtre au son du *bagpipe* — la cornemuse écossaise.

Le style du château de Balmoral ne présente rien de particulièrement saillant. C'est un architecte d'Aberdeen, M. Smith, qui fut chargé de la construction, où l'on visait plus au confort qu'à l'élégance : il ne fit d'ailleurs que suivre les plans du prince Consort.

En 1855 les travaux était presque achevés ; lorsque la reine vint les visiter, une main pieuse jeta un soulier derrière la souveraine pour appeler la bienveillance céleste sur la nouvelle demeure et sur la châtelaine.....

On le voit, cette puissance étrange attribuée aux vieilles chaussures n'est pas particulière à la France (1).

Enfin le 30 avril 1856, à son arrivée en Écosse, la reine Victoria trouva le vieux manoir rasé, et la « nouvelle maison » — comme elle l'appelait — prête pour la recevoir.

La propriété renferme le *loch* Muick, célèbre dans la contrée, et poétique comme tous les *lacs* d'Ecosse. Est-ce l'attrait particulier de cette nature agreste et primitive, de ces sites d'un charme étrange ; est-ce le souvenir des jours heureux qu'elle a passés à Balmoral avec un époux dont elle sent encore si vivement la perte? Toujours est-il que la souveraine a conservé, pour la terre des Highlanders, un attachement qui ne s'est jamais démenti un instant. Bien que sa résidence officielle soit à Windsor, bien qu'elle fasse tous les ans un assez long séjour à Osborne et dans une station du midi de la France, ce n'est qu'à Balmoral qu'elle jouit de quelque repos, qu'elle semble se sentir réellement *at home* :

« Mon cœur s'attache davantage à ce cher paradis, écrit-elle un jour ; il s'y attache d'autant plus que tout y est la création de mon époux chéri, son propre ouvrage..... Son goût éclairé, l'empreinte de sa chère main s'y retrouvent à chaque pas ».

C'est une reine d'Ecosse, ce n'est pas la reine d'Angleterre, murmurent certains vieux Londoniens, mécontents de ne jamais voir leur souveraine à Buckingham Palace : leur loyalisme est quelque peu froissé de la préférence qu'elle montre pour les enfants de la Calédonie, préférence qui se manifeste jusque dans les plus petits détails de sa vie intime. Non seulement un de ses trois régiments de Gardes à pied est écossais, mais elle tient aussi à avoir, dans son entourage immédiat, un serviteur revêtu de la *jupe* traditionnelle du highlander.

Tout le monde se souvient de l'affection véritable qu'elle éprouvait pour son vieux domestique, mort il y a quelques années à peine, Brown, qui, en *Kilt* et en toque, l'accompagnait dans tous ses voyages et était devenu presque son confident.

Entré en 1849 au service de la reine comme valet d'écurie, Brown passa par tous les grades de la hiérarchie compliquée de la « mai-

(1) Feuilles du Journal de notre vie dans les Highlands. Edité par Helps (Londres).

(1) Dans le Yorkshire, ce genre de superstition a laissé des traces profondes. Quelques vieillards persistent, lorsqu'ils sont atteints de rhumatismes, à déposer leurs souliers en croix près de leur lit ; et dans certains villages, après un mariage, les vieux garçons et les vieilles filles se mettent sur une ligne, lancent une savate aussi loin que possible et s'élancent à la course : le premier qui atteint le soulier est sûr de se marier avant les autres.

son » royale, et, grâce à sa bonne conduite, s'éleva au plus haut poste qu'un serviteur puisse obtenir auprès d'un souverain. Avec son costume étrange, sa rudesse, et cet accent écossais qu'il conserva toute sa vie, il fut, sans contredit, une des figures les plus curieuses de la cour de Victoria.

Dans la prédilection de la reine pour l'Ecosse, la question de sentiment joue sans doute un grand rôle : mais il existe aussi une sorte d'accointance physique entre la souveraine et ce qu'on a appelé sa « seconde patrie ». Son tempérament sanguin s'accommode bien du climat sévère de son *cher paradis* et, au grand déplaisir de ses dames d'honneur, elle prolonge tous les ans, bien avant dans la saison, son séjour à Balmoral, heureuse de voir les sapins plier sous le poids de la neige et respirant avec délices l'âpre brise de la vallée du Dee.

GEO. TRICOCHE NESTLER.

LE CENTENAIRE DU SIÈGE DE LILLE

Suite et fin. — Voyez page 339.

Le bombardement avait commencé le 26 septembre, il devint ardent quand les fières réponses du général Ruault et de la municipalité eurent prouvé à l'archiduc la volonté de lui résister. Les



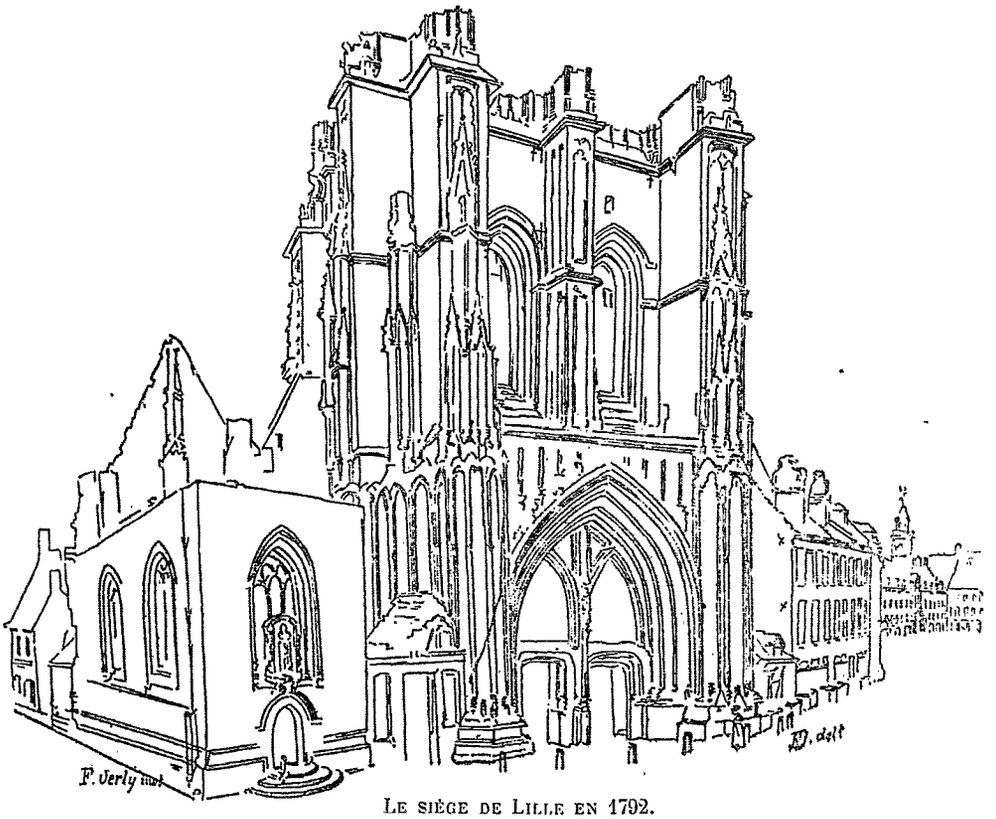
LE SIÈGE DE LILLE EN 1792. — La rue du Croquet après le bombardement.
Fac-Similé d'un croquis de Verly.

batteries autrichiennes étaient fort près du rempart, aussi les tireurs lillois réussissaient-ils facilement à attendre les artilleurs autrichiens. Mais ceux-ci n'en continuaient pas moins de diriger



LE SIÈGE DE LILLE EN 1792. — La rue du Curé-Saint-Sauveur après le bombardement.
Fac-similé d'un croquis de Verly.

sur la malheureuse ville leurs obus et leurs boulets rouges jusqu'au cœur de la cité. Bientôt des rues entières furent en flammes. L'église Saint-Étienne, le principal édifice religieux, fut atteinte une des premières. C'était un beau monument gothique occupant un des angles de la grand'-



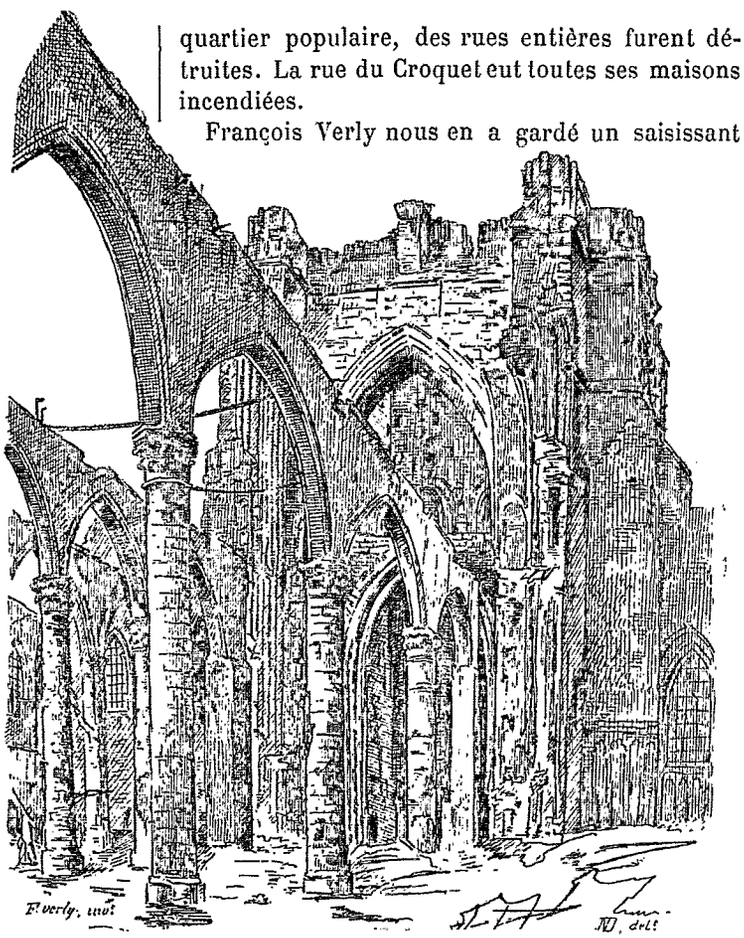
LE SIÈGE DE LILLE EN 1792.
L'église Saint-Étienne après le bombardement. — Fac similé d'un croquis original de Verly.

place ; le feu gagna d'abord les combles de la nef. La haute flèche restait debout ; à l'extrémité avait été placé un bonnet phrygien, symbole de liberté. Un ouvrier, du nom de Lamblin, ne voulut pas le voir détruit par l'incendie ; malgré les boulets dirigés sur la flèche, malgré l'incendie grondant au-dessous de lui, il grimpa jusqu'au sommet et s'empara du bonnet phrygien. Il le rapporta à la maison commune. Peu après la haute tour s'effondrait dans les flammes, il resta l'étage inférieur. L'architecte François Verly nous a conservé la vue de ces ruines.

La disparition de Saint-Etienne est une perte sensible pour Lille, car elle n'a aucun autre monument de cette valeur. Quant à la nef, elle avait conservé ses colonnes et ses arceaux en ogive, mais calcinés ; il fallut les abattre. Le quartier Saint-Étienne ne fut pas le plus gravement atteint. Bien des maisons anciennes restent encore debout aux abords de la triste rue des Débris-Saint-Étienne, élevée sur l'emplacement du monument écroulé.

Mais, autour de l'église Saint-Sauveur, dans le quartier populaire, des rues entières furent détruites. La rue du Croquet eut toutes ses maisons incendiées.

François Verly nous en a gardé un saisissant croquis. La chaussée est jonchée de débris, les toitures se sont effondrées, l'intérieur des appar-



Intérieur de l'église Saint-Étienne après le bombardement.

tements n'existe plus; seuls les pignons de brique, surmontés de hautes cheminées, se dressent encore.

Ailleurs, les façades ont miraculeusement échappé. La rue du Curé-Saint-Sauveur aligne ses murs crevassés, mais les toitures ont toutes été détruites.

L'église Saint-Sauveur a sa flèche en partie renversée, le toit et les bas-côtés sont troués par des boulets; cependant elle a résisté à l'incendie. Tout autour, les longues et étroites rues sont devenues un amas de ruines.

On a fait des prodiges pour empêcher le désastre. La population entière est sur pied. Les rues sont couvertes de fumier sans cesse inondé, les obus tombant sur cette couche molle ne peuvent éclater; les bombes aussitôt aperçues sont poursuivies, on arrache la mèche fumante de l'infernal engin; des baquets pleins d'eau sont placés à chaque porte; dès qu'un boulet rouge est signalé, on le saisit avec des pinces et on l'y précipite. A tous les étages mêmes précautions, on démolit les murs pour s'emparer de ces projectiles incendiaires. Sur les toits, des citoyens



LE PLAT A BARBE LILLOIS. — Tableau de Watteau. — Gravé par Mlle Chevallier, d'après une photographie du tableau original du Musée de Lille qui nous a été gracieusement communiquée par M. le Maire de Lille.

dévoués veillent et signalent l'arrivée des bombes et des boulets; à leurs cris on accourt et l'on peut empêcher l'œuvre sinistre des boulets autrichiens.

Cette chasse de toute une population à la recherche des projectiles a donné lieu à bien des incidents amusants ou tragiques. Le plus connu est celui du barbier Maës ou Masse.

Pour narguer les Autrichiens, bien au courant de ce qui se passait dans la place, les femmes, les enfants, même de graves gardes nationaux se précipitaient sur les projectiles après l'explosion et s'emparaient des éclats comme d'autant de trophées. Une bombe énorme ayant éclaté dans la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, devant la boutique du barbier, celui-ci sortit de sa maison, ramassa un éclat, ayant conservé toute la connexité d'un plat à barbe. Une idée joyeuse lui vint, il fit mousser du savon dans l'ustensile fourni par l'archiduc et appela ses voisins, leur offrant de les raser en pleine rue, malgré la pluie de fer et de feu. Il y eut bientôt foule et ce jour-là Maës fit une belle recette. C'est cette scène que le peintre Watteau a immortalisée dans un tableau que possède le Musée de Lille et que reproduit l'une de nos gravures. Ce Watteau appartenait à la dynastie du grand peintre du dix-huitième siècle; il n'avait pas l'aimable génie de son illustre ancêtre, mais ses œuvres ont pour la Flandre un immense intérêt: elle lui doit d'avoir

conservé des souvenirs aujourd'hui disparus. Ce Watteau de Lille fut, en quelque sorte, un *illustrateur* par le pinceau ; les toiles de lui que possède le beau Musée de Lille sont presque consacrées à la vie locale. Ses œuvres, du reste, ne sont pas sans valeur, et le neveu du grand Watteau mérite une place distinguée parmi les artistes flamands.

Malgré les tristesses causées par la mort de tant de victimes, malgré l'incendie, malgré les privations, le courage de l'héroïque cité, la bonne humeur de ses défenseurs ne faiblirent pas un instant.

Un obus tombe sur l'Hôtel de ville, et pénètre jusque dans la salle des séances, l'assemblée décide qu'il restera là, en permanence comme elle.

On annonce au capitaine Ovigneur que sa femme a été prise des douleurs de l'enfantement au moment où sa maison s'enflammait. On a pu emmener la malade dans une autre partie de la ville, mais la maison va être détruite.

— Je vais leur rendre feu pour feu ! répond l'héroïque soldat-citoyen, et il se remet à commander ses canonniers.

Tant de valeur fut récompensée. L'ennemi vit une partie de ses pièces démontées, bientôt les munitions lui manquèrent, il dut remplacer les boulets par des pierres, des chaînes, des barres de fer, même les poids de l'horloge de Fives. Puis, à bout de ressources, il leva honteusement le siège et se retira dans les Pays-Bas.

Le 8 octobre, le feu avait cessé ; l'Europe, déjà frappée par la grande journée de Valmy, comprit enfin que la France tout entière était debout, prête à repousser l'invasion ou à s'ensevelir sous ses ruines.

J. L.

LE CHEVAL DANS L'ART

Suite et fin. — Voyez pages 342 et 370.

CANON HIPPIQUE. — CAVALIER DE PROFIL

Il est bien entendu que, pour ce qu'on a dit dans l'article du canon hippique, on suppose le lecteur connaissant assez de perspective pour faire subir à un tracé, repéré par des lettres (ayant presque l'aridité schématique), les modifications nécessaires et utiliser un document, devant surtout servir de guide à la vraisemblable, afin d'être artistiquement compris.

Nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur l'œuvre de Meissonier pour constater ce que je viens de dire ; l'artiste s'est souvent exercé avec la sûreté d'un talent, que tout le monde a connu et apprécié, à représenter des chevaux au pas, vus de face ; nous invitons le lecteur à les étudier sur les photographies de ses toiles.

A ce sujet, nous avons eu l'occasion d'analyser, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, le tableau ayant pour titre le *Guide*, dont les personnages ont plus du double que généralement ne le comportent les figures du peintre. Le sujet offre un cavalier et un piéton venant bien en face du spectateur, tous deux au même plan et parfaitement mesurables, sur lesquels se vérifient nos indications.

Quant au document tiré de la longueur du fémur, dans les proportions humaines, on en trouvera l'application sur l'*Incroyable* (1858) le *Petit homme rouge* (1858), le personnage debout de la *Lecture chez Diderot* etc., etc.

Nous voulons aujourd'hui, en en donnant le croquis (fig. 7), appeler l'attention sur un sujet inédit du célèbre peintre, probablement le plus grand cheval qu'il ait fait, avec cette particularité d'avoir été exécuté très vite, et entièrement sans modèle ; les dimensions sont de $0^m 70$ du haut de la tête de l'homme aux fers de l'animal ; j'ai ajouté des points repérant les proportions signalées plus haut ; cette sépia, à l'huile, a été terminée en deux séances, par Meissonier, sur le mur blanc de l'antichambre de la villa Garnier, à Bordighiera.

Il nous a paru intéressant de citer un fait, si exceptionnel dans la vie du maître, qui avait tant horreur de faire de *chic*.

CHEVAL ET CAVALIER DE PROFIL

Occupons-nous maintenant du cheval placé suivant son *profil* le plus régulier, et dans les meilleures conditions, en calquant pour cela la photographie répondant à celle d'un arabe de grande taille, c'est-à-dire ayant $1^m 50$ au garrot.

L'arabe, en effet, pour être bon, ne doit pas dépasser cette hauteur. Je ferai remarquer que le cheval dit de ligne est accepté comme taille, dans l'armée, à partir de $1^m 51$. En Orient, il est d'un très bon service depuis $1^m 44$ conservant, en outre, ses qualités jusqu'à un âge avancé. Les chevaux macédoniens qui servirent de modèles aux sculpteurs grecs, étaient même plus petits ; ceux du Parthénon avaient, à peu près, $1^m 32$ seulement.

C'est donc un cheval de $1^m 50$ que, pour la démonstration, nous associons (fig. 5) à un homme de $1^m 65$. L'animal placé sur ses aplombs, est aussi haut que long, ayant deux têtes et demie du sol au garrot. Le grand côté de sa base de sustentation, entre le pied de devant et celui de derrière, égale les trois quarts de sa longueur.

Chez les sujets nobles, aux membres nerveux, ayant les poils fins comme sont les chevaux arabes, les contours musculaires se distinguent plus facilement, ainsi que les interstices qui les séparent et souvent, aussi, quelques aspérités du squelette, dont la place se montre même sous les muscles.

Les os du genou sont à peine couverts de ten-

dons et de ligaments. L'osselet sus-carpien, dit os crochu, fait à sa face postérieure et au-dessous de l'avant-bras une saillie apparente. Sur l'animal de 1m30, qui nous occupe, la verticale PB de cette partie anguleuse à terre servira de mesure comparative; elle a 0m45, longueur qu'on retrouvera exactement au membre postérieur, du haut du calcaneum C au bas du canon C'.

Il faut ici que quelques indications viennent (fig. 5) se fixer dans la mémoire; la distance BA du sol au sternum, sous le coude, un peu en avant du passage des sangles, est très importante parce que cette longueur se répète cinq fois, sur le cheval, y précisant des points d'une fixité assez rigoureuse pour les utiliser graphiquement. C'est ainsi que nous la reportons de A en O, pli du grasset; de C, calcaneum, pointe du jarret, en F', partie supérieure de l'attache de la queue; du garrot G en N, nuque, sommet de la tête; enfin du sol D en E; ce point, rencontrant la parallèle tangente au sternum, servira de limite inférieure extrême à la courbure de la fesse du cheval, lorsqu'elle sera bien descendue, formant le pli à son entrée dans la face postérieure de la jambe en E'. Beaucoup d'artistes ne laissent pas assez de place entre le point E' et le calcaneum C.

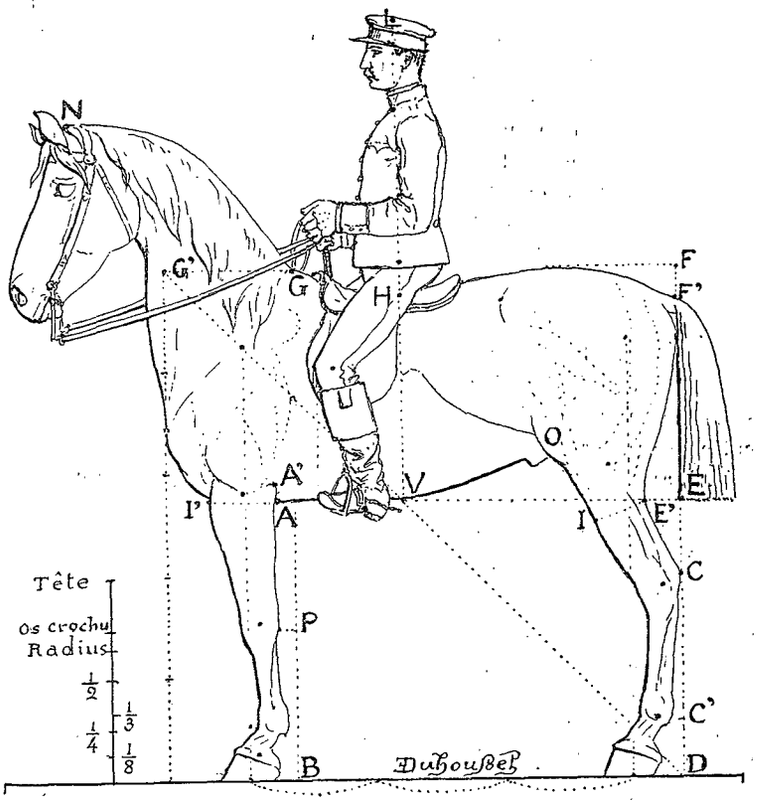


Fig. 5. — Le cheval dans l'art.

Chez les anciens on donnait toujours, par rapport au membre de devant, trop de largeur à celui de derrière. Notons à ce sujet que la longueur E'I, limitée par le profil de la jambe perpendiculairement à la direction de cette dernière, est toujours moindre que la saillie antérieure de l'avant-bras correspondant I' jusqu'au point A, sa limite postérieure, sous le coude, à hauteur du sternum.

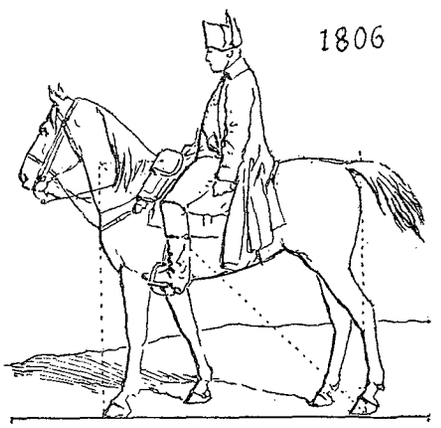


Fig. 6 — Le cheval dans l'art.

Pour asseoir convenablement un homme sur la selle du cheval, en se servant des données les plus approximatives de vérité, reportons-nous à notre précédent article du canon hippique (*Magasin pittoresque*, 1892, page 371), où le lecteur verra qu'il est dit, à propos du carré dans lequel le cheval régulier est inscrit, que la diagonale partant du sol, derrière le pied postérieur, touchait trois points importants de l'animal. Nous trouvons également ici (fig. 5) sur DG' le premier en V, limite inférieure de la courbe du ventre sur la parallèle au sol AE. Ce point V est distant de FD, côté postérieur du carré, d'une longueur égalant AB, c'est-à-dire du sternum à terre. L'égalité que nous signalons disparaît lorsque le cheval est long.

Nous utiliserons, en faveur de l'attitude du cavalier, la verticale passant en V; celle-ci rencontre d'abord le dos de l'animal en H qui sera le fond de la selle; et, si on la continue encore d'une longueur égale à AB, elle marquera la limite L de la tête de l'homme; le dessin de ce dernier aura, comme point de repère d'une position aisée, la base antérieure du cou (fourchette sternale) touchant cette ligne.

Il est facile d'expliquer comment les harnais et le cavalier, placés ainsi, seront dans de bonnes conditions; en effet, dans aucun cas, la selle ne doit gêner les mouvements de l'épaule du cheval; les quartiers à l'avant de la matelassure, pour l'appui du genou, se trouveront à peu près, dans notre tracé, à 0m 05 de l'angle interne du scapulum, à plus forte raison les pointes d'arçon en bois descendant sous le pommeau, seront-elles un

peu plus en arrière. La selle anglaise a généralement 0m 45 de l'extrémité de l'arcade ou bout du troussequin ; ainsi posée, elle est suffisamment éloignée des hanches de l'animal, et les ischions, ou assiette de l'homme, seront aussi bien placés. C'est en ayant recours aux meilleures constatations sur nature, que s'obtiennent les résultats que nous mentionnons permettant de profiler, très exactement, le cavalier de 1m65, régulièrement assis, sur une monture de 1m50.

Nous venons d'expliquer comment, en prenant la verticale du sol au sternum, nous utilisions cette longueur plusieurs fois, fixant ainsi des points bien apparents d'un beau cheval, et comment cela était, également, la hauteur moyenne du cavalier assis ; je dis moyenne, attendu que cette comparaison trouve son application dans l'examen d'un grand nombre de photographies militaires, de portraits équestres et d'amazones. Nous citerons encore Meissonier, dont on savait apprécier l'exactitude à reproduire scrupuleusement la nature, comme étant un de ceux dont l'œuvre justifie le plus cette remarque surtout pour son *Napoléon de 1806* (fig. 6), qui est celui de la stature la plus élevée ; peut-être le cheval gris, de profil, si admiré à l'Exposition du Champ-de-Mars, était-il aussi un peu petit, contrairement aux montures préférées par le peintre ayant coutume d'avantager un peu le cheval.

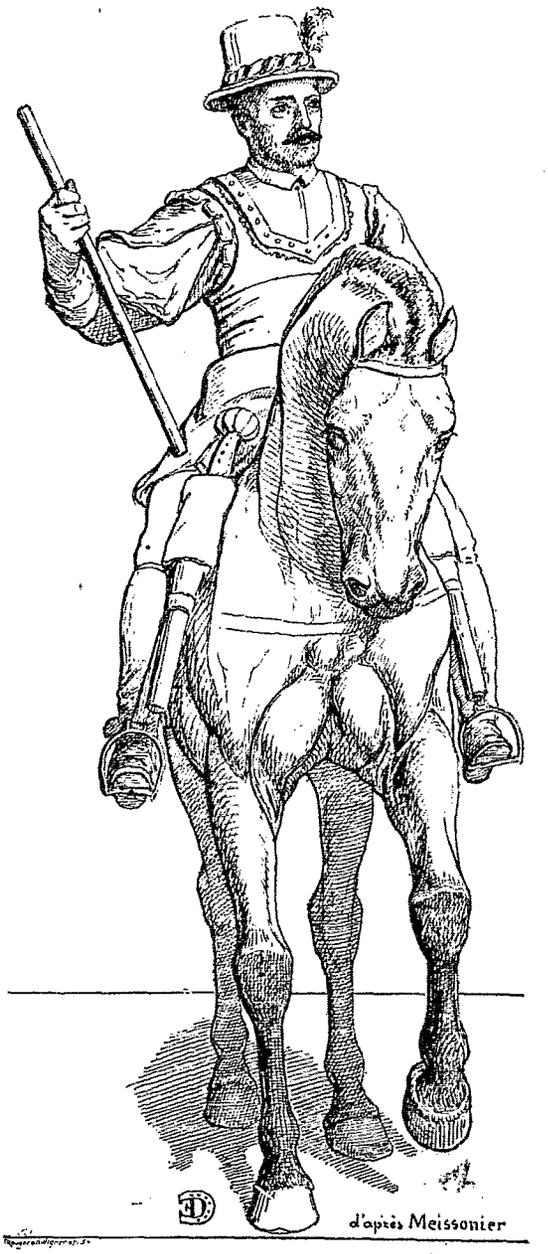


Fig. 7. — Le cheval dans l'art.

Nous observons la tendance contraire se produisant dans l'œuvre de Detaille, ce qui nous fait ajouter que pour mettre régulièrement en selle un homme *de haute taille*, il sera bon de se servir de la mesure BA', c'est-à-dire en la prolongeant de A en A' jusqu'au-dessus du coude qui a, en outre, l'avantage d'être souvent le double de BP.

Nous dirons pour la longueur de la jambe du cavalier, que c'est une rare exception de voir l'étrier se dégager, tout entier, au-dessus du profil de la botte sous la ligne du passage des sangles : il est même peu commun que cette silhouette laisse voir, entièrement, la hauteur du cou-de-pied.

Nous signalerons, à ce propos, une exagération dans les admirables bas-reliefs du Parthénon ; car il ne suffirait pas d'arguer de la petitesse des chevaux, pour justifier l'artiste de faire dépasser, à partir du mollet, la courbe de leur ventre par les jambes des cavaliers, malgré que celles-ci soient naturellement tombantes, faute d'étriers pour les soutenir.

Lorsque l'homme est en selle, la hauteur du garrot du cheval correspond à peu près au point supérieur de son articulation fémorale qu'on trouve, avec notre longueur de 0m45, à partir de la jonction des clavicules, en descendant jusqu'à son entrée dans le bassin. Ensuite, le fémur porté légèrement un peu en dehors, perd de sa mesure linéaire réelle, par l'effet de la perspective, à cause de la demi-épaisseur de l'animal, on se rendra facilement compte de cette légère déperdition.

La rencontre du fémur avec la rotule se fera plus ou moins en avant, du côté de l'épaule du cheval, suivant l'assiette de l'homme, car celui-ci peut tenir du cavalier arabe, ayant les genoux très en l'air, ou monter avec les principes absolument opposés de l'équitation italienne, professée par Newcastle et Pluvinel. Enfin, le troisième emploi de la mesure 0m45, c'est-à-dire PB, sera de la ligne supérieure du tibia à la plante du pied.

La jambe, à partir du genou, tombera naturellement en faisant, avec ce dernier, un angle légèrement ouvert et, comme il y a toujours un étrier, le pied s'y engagera jusqu'à son premier tiers, de façon que la pointe ne dépasse pas la verticale tangente au genou ; tels sont les bons principes généralement admis.

E. Duhousset.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abbeville (le retable d'), 273.
Académie française, 4, 110.
Académies (les) de femmes, 93, 134, 206.
Agence (l') Pinkerton, 215.
Agriculture (l') et les sciences, 230.
Aiguière et plateau, 295.
Air comprimé (battage des tapis par l'), 299.
Allaitement (l') des enfants par les ânesses, 53.
Alphand (Haussmann et), 28.
Alsace (le culte du soleil en), 223.
Amusements scientifiques. — Un bal dans une cuvette, 48. Jeu de courses hydraulique, 80. Fontaine jaillissante, 288. Le doigt diabolique, 360.
Angleterre (la reine d') en France, 91.
Antokolski (Marc), 76.
Anvers (le théâtre flamand d'), 133
Appartement (les plantes d'), 77, 166, 341.
Arbalète (les tireurs d'), 289.
Armes (les) de France, 242.
Art (le cheval dans l'), 107, 218, 252, 342, 370, 406.
Art (l'histoire de l') dans les lycées et collèges, 98.
Aspidistra (l'), 166.
Attaque (l') de la coupole cuirassée, 274, 290.
Autographe (un) de Théophraste Renaudot, 186.
Azote (l') de l'air et les végétaux, 327, 367.

Baleine (la) de Porsmoguer, 79.
Balmoral (château de), 401.
Barquot (le), 293, 318, 334.
Batignolles (les) : éclairage du tunnel à l'électricité, 96.
Bâtiments de guerre (les noms des), 375, 389.
Battage des tapis par l'air comprimé, 299.
Batterie (une) de canons de 14 centimètres à bord d'un croiseur, 139.
Baumgartner (Etienne et Lucas) ou l'autel des Baumgartner, 368.
Beaux-Arts (le nouveau palais des) de Lille, 157.
Béraud (Jean), 232.
Berne-Bellecour (M. Etienne), 216.
Bitéléphone (le), 15.
Bizerte (le nouveau port de), 332.
Bonnassieux, 377.
Botticelli, 314.
Bougie et d'un morceau de savon (histoire d'une), 303, 315.
Bouguereau, 18.
Boulet (le) d'Or (nouvelle), 154, 172, 194, 221, 238.
Bourse (la) de Lyon, 248.
Boussole (les origines de la), 130.
Buland (M. Eugène), 289.

Câlinerie, 18.
Canada (Au), 25, 59.
Canonniers (les) de Valenciennes, 226.
Canons de 14 centimètres (une batterie de) à bord d'un croiseur, 139.
Cantorbéry (la cathédrale), 73.
Capazza (le parachute de M.), 271.
Caraïbes (les) au Jardin d'Acclimatation, 66.
Catastrophe (la) de Saint-Gervais-les-Bains, 227, 246.
Cathédrale (la) de Cantorbéry, 73.
Centenaire (le) du siège de Lille, 339, 403.
Chanteurs (la respiration chez les), 42.
Château de Balmoral, 401.
Château de la Penha (cour d'honneur du), 105.
Château de Mont-Orgueil, île de Jersey, 179.
Château de Saint-Agil, 257.
Château de Saint-Ouen (la tour du), à Chémazé, 137.
Chémazé, la tour du château de Saint-Ouen, 137,
Cheval (le) dans l'art, 107, 218, 252, 342, 370, 406.
Cheval extraordinaire (un), 12.
Chicago, 82, 114, 146.
Chicago (la fontaine monumentale de), 323.
Chicotot, 128.
Chien (coiffeurs de), 258
Cigare (comment on fait un), 364, 382, 394.
Cintra : cours d'honneur du château de la Penha, 105.
Clos-Vougeot (le), 203.
Coffret (le), 308.
Coiffeurs de chien, 258.
Coiffure (la) pittoresque, 198.
Colombiers (les) militaires à l'étranger, 103, 106, 138.
Combats (les) de coqs dans le Nord, 99.
Contes, 101, 250.
Copenhague, 354, 378.
Coqs (les combats de) dans le Nord, 99.
Cordon (le) de Sonnette, 152.
Corneille (la mort de), par M. Chicotot, 128.
Correspondre secrètement (méthode nouvelle et sûre pour), 122.
Couleurs (la photographie des), 166.
Coupe en argent, 2.
Courses (les) de lévriers, 41.
Couvre-livre (le), 63.
Crémation (la) des morts chez les Gaulois, les Germains et les Scandinaves, 338.
Crocus (le), 78.
Croquis des quatre saisons, 277. 322.
Cuisine (l'Ecole professionnelle de), 2.
Culte (le) du soleil en Alsace, 223.
Curiosité (la), 234.

Danse (la), 121.
Daubigny (Karl), 88.
Décadents (les), 70.
Décoloration d'un bouquet de violettes, 184.
Défense (la) du Nid, 165.
Défense d'un pont, 216.
Délices (les) de la maternité, 361.
Déroute (une), 321.
Descenseur (le) de M. Holthausen, 268.
Descente (la) de croix, 232.
Dessert (le), fable, 3 ?.
Detaille, 169.
Devant un melon, nouvelle, 373, 386, 398.
Devoir présent (le), 90.
Diamants (au pays des), 370, 386.
Dressage (le) des rats, 28.
Duel (le), 302.
Dybowsky (la Mission), 140.

Eau (l') de la Seine, 223.
Ecole (l') professionnelle de cuisine, 2.
Écran (l'), 30.
Ecriture (l') penchée, 62.
Eglise (l') de la Sorbonne : le tombeau de Richelieu, 81.
Eglise de Quimperlé (le retable de l'), 353.
Eglise de Faouët (le jubé de l'), 49.
Electricité : éclairage du tunnel des Batignolles, 96.
Enfants (l'allaitement des) par les ânesses, 53.
En retraite (nouvelle), 358.
Escamotage d'une cage et d'un oiseau, 224.
Escamotage d'une dame, 256.
Escamoteur (l'), (conte inédit), 101, 118, 130, 142.
Explorateur (l') Mizon, 198, 244, 261.
Exposition des Arts de la Femme, 361, 389.

Fables, 32, 48, 104, 272.
Faouët (le jubé du), 49.
Femme (les travaux artistiques de la), 10, 30, 63, 152, 308.
Femmes (les Académies de), 93, 134, 206.
Figures (les) symboliques sur les wagons à voyageurs, 146.
Finistère : la baleine de Porsmoguer, 79.
Flamand (le théâtre) d'Anvers, 133.
Fontaine (la) monumentale de Chicago, 323.
Forêt (la) qui chante, 188.
Fortezza (La), par Sandro Botticelli, 314.
Fortuny, 337.
Freycinet (M. de) à l'Académie, 4

Gendre (un) à l'hameçon, 6, 21.
Girardon, 81.
Gladstone (le portrait de M.), 281.

Haussmann et Alphand, 28.
Heilbuth, 264.
Hélices centrales (le premier navire à), 70.
Henriquel-Dupont, 128.
Histoire (petite page d') : la prise de Sidney-Smith, 86, 126, 162, 178, 190, 266, 310.
Histoire d'une bougie et d'un morceau de savon, 303, 315.
Hiver (l'), 145.
Huningue (la reddition d'), 169.

Inaudi (Jacques), 35.
Invasion (une), 209.

Jacinthe (la), 78.
Jardin d'Acclimatation (les Caraïbes au), 66.
Jersey (île de); le château de Mont-Orgueil, 179.
Jeux (les) du foyer, Jean Farine, 16. L'œuf incassable, 32. L'étoile d'allumettes, 64. Un guignol improvisé, 168. Jeu de patience chinois, 328.
Jubé (le) du Faouët, 49.
Juifs (les) à New-York, 112.
Jurien de la Gravière, 88.

Kellermann (la statue de), 391.

Lac Ontario (sur le), 170.
Lalo, 164.
Langage sifflé (le), 18.
Lelour (Maurice), 225.
Lenain (les frères), 113.
Le Sage (le monument de), 185.
Lévriers (les courses de), 41.
Lilas (le) forcé, 166.
Lille (le centenaire du siège de), 339, 403.
Lille (le nouveau Palais des Beaux-Arts de), 157
Locomotive (une nouvelle), 35.
Lophophores (les), 181.
Loti (M. Pierre) à l'Académie, 110.
Lycées et collèges (l'histoire de l'art et les nouveaux programmes des), 98.
Lyon (à travers), 175, 215, 248.

Manning (le cardinal), 33.
Manon Lescaut, 225.
Marchands (les petits) de fruits, 9.
Marché (un jour de), à Tétouan, 124.
Marée (grande) dans la Manche, 301.
Marine (la) française de guerre, 191, 234.
Marmier (Xavier), 350.
Matinée (une), 177.
Mayenne : la tour du château de Saint-Ouen, à Chémazé, 137.
Médaille d'honneur des ouvriers et employés de commerce, 234.
Médecine (la nouvelle Faculté de) de Lyon, 215.
Méditation, 377.
Mer (A la), 50.
Midi (anciens poids du), 211.
Militaires (les colombiers) à l'étranger, 103, 106, 138.
Mission Dybowsky (la), 140.
Mizon (l'explorateur), 198, 244, 261.
Mont-Blanc (les observatoires du), 283.
Mont-Orgueil (le château de), île de Jersey, 179.
Monument de Le Sage, 185.
Morbihan : le jubé du Faouët, 49.
Moreau (Ad.), 197.
Morot (M. Aimé), 121.
Mort (la) de Corneille, par M. Chicotot, 128.
Mouchez (l'amiral), 230.
Müller (Charles-Louis), 56.
Murillo, 9.

Navire (le premier) à hélices centrales et la flottille maritime de Paris, 70.
New-York (les Juifs à), 112.
Nid (la défense du), 165.
Nil (un pont sur le), 263.
Noël normand, 384.
Noms (les) des bâtiments de guerre, 375, 389.
Noms géographiques (Origine des), 317, 349.
Notre officier (nouvelle), 54, 74.
Nouvelles, 37, 54, 154, 293, 358, 373.

Observatoires (les) du Mont-Blanc, 283.
Œillets verts et roses bleues, 26.
Oise (les bords de l'), 88.
Ontario (sur le lac), 170.
Ophélie, par Marc Antokolski, 76.
Optimistes et Pessimistes, 58.
Orphée, 346.

Palais (le nouveau) des Beaux-Arts de Lille, 157.
Panorama (Comment on fait un), 158.
Panthère (la) de Diard, 311.
Parachute (le) de M. Capazza, 271.
Paris l'été, 258.
Partie perdue, 337.
Pauvre Coco (nouvelle), 37.
Pêche (une) originale aux Etats-Unis, 170.
Pêcheries (les) modernes à l'étranger, 50.

Pêcheurs de perles (les) du golfe Persique, 298.
Penha (château de la), 105.
Pensées. — France (Anatole), 62 Marion (H.), 90, 211. Rosny (Léon de), 234. Schwetchine (Mme), 118. Simon (J.), 63, 175. Thoumas (Gal), 338.
Pessimistes (Optimistes et), 58.
Petite Servante (la), (conte japonais), 250, 269, 278.
Photographie (la) des Couleurs, 166.
Pinkerton (l'Agence), 215.
Plantes (les) d'appartement, 77, 166, 341.
Plateau (Aiguière et), 295.
Poésie. — La forêt qui chante, 188. A la chandeau, 354. Noël normand, 384.
Poids (anciens) du Midi, 211.
Pont (un) sur le Nil, 263.
Port (le nouveau) de Bizerte, 332.
Portrait (le) de M. Gladstone, 281.
Portrait d'Hélène Fourment, seconde femme de Rubens, 241.
Poules (les) vont sur l'eau, fable), 48.
Promenade (la) aux Tuileries, 65.
Programmes (l'histoire de l'art et les nouveaux) des lycées et collèges, 98.
Préfecture (la nouvelle) de Lyon, 175.
Prestidigitation dévoilée : le verre à l'encre, 344. Le café improvisé, 376.
Puvis de Chavannes, 145.

Quatrefages (de), 19.
Quimperlé (le retable de l'église de), 353.

Raffet, 23.
Rameurs anglais et français, 326.
Rats (le dressage des), 28.
Récréations botaniques : décoloration d'un bouquet de violettes, 184.
Reddition (la) d'Huningue, 169.
Reine (la) d'Angleterre en France, 91.
Renan (Ernest), 329.
Renard (le), le loup et les raisins, fable, 104.
Renaudot (à propos d'un autographe de Théophraste), 186.
Repas de paysans, 113.
Respiration (la) chez les chanteurs, 42.
Retable (le) d'Abbeville, 273.
Retable (le) de l'église de Quimperlé, 353.
Rêverie, 264.
Richelieu : son tombeau dans l'église de Sorbonne, 81.
Roland (madame), 393.
Rose (la) et le Rossignol, 214.
Roses bleues (œillets verts et), 26.
Rubens, 241.

Saint-Agil (le château de), 257.
Saint-Gervais-les-Bains (la catastrophe de), 227, 246.
Saisons (croquis des quatre), 277, 322.
Savon (histoire d'une bougie et d'un morceau de), 303, 315.
Sciences (l'agriculture et les), 230.
Seine (l'eau de la), 223.
Servante (une), 153.
Sidney-Smith, 86, 126, 162, 178, 190, 266, 310.
Singe (le) et l'Ours, fable, 272.
Soleil (le culte du) en Alsace, 223.
Sonnette (le cordon de), 152.
Spectateurs (les) sur la scène, 347.
Statue (la) de Kellermann, 391.

Tambour (le) de village, 197.
Tennyson, 362.
Terre de Feu (le voyage de MM. Rousson et Willems à la), 13, 44.
Tétouan (un jour de marché à), 124.
Théâtre (le) flamand d'Anvers, 133.
Théâtre (le) parisien au seizième siècle, 150.
Théâtrophone (le), 183.
Tireurs (les) d'arbalète, 289.
Tombeau (le) du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne, 81.
Tour (la) du château de Saint-Ouen, à Chémazé, 137.
Touraine : le château de Saint-Agil, 257.
Tramps (les), 202.
Travaux (les) artistiques de la femme, 10, 30, 63, 152, 308.
Tuileries (la promenade aux), 65.
Tunnel (le) des Batignolles éclairé à l'électricité, 96.

Valenciennes (les Canonniers de), 226.
Végétaux (l'azote de l'air et les), 327, 367.
Village (le tambour de), 197.
Violoneux (le) de Gmünd, 47.
Voyage (le) de MM. Rousson et Willems à la Terre de Feu, 13, 44.

Wagons à voyageurs (les figures symboliques sur les), 146.
Whistler (James), 39.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Anciens poids du Midi, 211. Armes (les) de France, 242. Autographe (A propos d'un) de Théophraste Renaudot, 186. Baumgartner (Etienne et Lucas) ou l'autel des Baumgartner, 368. Cathédrale (la) de Cantorbéry, 73. Château de la Penha, à Cintra, 105. Château de Mont-Orgueil, île de Jersey, 179. Château de Saint-Agil (Loir-et-Cher), 257. Jubé (le) de l'église du Faouët (Morbihan), 49. Retable (le) d'Abbeville, 273. Retable (le) de l'église de Quimperlé, 353. Tombeau (le) du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne, 81. Tour (la) du château de Saint-Ouen, à Chémazé (Mayenne), 137.

ARCHITECTURE.

Cathédrale (la) de Cantorbéry, 73. Château de Balmoral (Ecosse), 401. Château (le) de Mont-Orgueil, île de Jersey, 179. Château de Saint-Agil, 257. Cour d'honneur du château de la Penha, à Cintra (Portugal), 105. Jubé (le) du Faouët (Morbihan), 49. Lyon (A travers) : la nouvelle préfecture, 175 ; la nouvelle Faculté de médecine, 216 ; la Bourse de Lyon, 248. Palais (le nouveau) des Beaux-Arts de Lille, 157. Théâtre (le) flamand d'Anvers, 133. Tour (la) du château de Saint-Ouen, à Chémazé, 137.

BIOGRAPHIE.

Haussmann et Alphand, 28. Henriquel-Dupont, 128. Jurien de la Gravière (le vice-amiral), 88. Lalo, 164. Le Sage, 185. Manning (le cardinal), 33. Marmier (Xavier), 350. Mouchez (l'amiral), 230. Müller (Charles-Louis), 56. Quatrefages (de), 19. Raffet, 23. Reine (la) d'Angleterre en France, 91. Renan (Ernest), 329. Tennyson, 362. Whistler (James), 39.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Aiguière et plateau, par J. Brateau, 295. Coupe en argent ciselé et repoussé offerte par l'escadre du Nord au Cercle maritime de Cronstadt, 2. Travaux (les) artistiques de la femme : Introduction, 10 ; l'écran, 30 ; le couvre-livres, 63 ; le cordon de sonnette, 152 ; le coffret, 308.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

Agence (l') Pinkerton, 215. Battage des tapis par l'air comprimé, 299. Batterie (une) de canons de 14 centimètres à bord d'un croiseur, 139. Bitéléphone (le), 15. Colombiers (les) militaires à l'étranger, 103, 106, 138. Comment on fait un cigare, 364, 382, 394. Comment on fait un panorama, 158. Descenseur (le) de M. Holthausen, 268. Eau (l') de la Seine, 223. Ecole (l') professionnelle de cuisine, 2. Ecriture penchée (l'), 62. Figures (les) symboliques sur les wagons à voyageurs, 146. Histoire d'une bougie et d'un morceau de savon ; la vie commerciale à la côte occidentale d'Afrique, 303, 315. Juifs (les) à New-York, 112. Locomotive (une nouvelle), à grande vitesse de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, 35. Marine (la) française de guerre ; 191, 234. Médaille (la) d'honneur des ouvriers et employés de commerce, 234. Mer (A la) : transformations modernes de l'industrie des pêcheries à l'étranger, 50. Navire (le premier) à hélices centrales et la flottille maritime de Paris, 70. Parachute (le) de M. Capazza, 271. Pêcheurs (les) de perles du golfe Persique, 298. Photographie (la) des couleurs, 166. Pont (un) sur le Nil, 263. Port (le nouveau) de Bizerte, 332. Théâtrophone (le), 183. Tunnel (le) des Batignolles éclairé à l'électricité, 96.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Boussole (les origines de la), 130. Canada (au), 25, 59. Caraïbes (les) du Jardin d'Acclimatation, 66. Catastrophe (la) de Saint-Gervais-les-Bains, 227, 246. Chicago : les fondateurs de la ville, le quartier des affaires, les avenues et les boulevards, 82 ; les maisons en marche, l'Auditorium, le Temple maçonnique, 114 ; le Board of Trade, la Rookery, l'aménagement des édifices monstres, la maison Palmer Potter, l'architecture des habitations particulières, 146. Clos-Vougeot (le), 203. Copenhague, 354, 378. Explorateur (l') Mizon : 198, 244, 261. Lac Ontario (sur le), une pêche originale aux Etats-Unis, 170. Mission (la) Dybowsky. 140. Marché (un jour de) à Tétouan, 124. Nouveau (le) port de Bizerte. 332. Observatoires (les) du Mont-Blanc, 283. Origine des noms géographiques, 375, 389. Pays (au) des Diamants, 370, 386. Pêcheurs (les) de perles du golfe de Persique. 298. Pont (un) sur le Nil, 263 Voyage (le) de MM. Rousson et Willems à la Terre de Feu, 13, 44.

HISTOIRE.

Canonniers (les) de Valenciennes. 226. Centenaire (le) du siège de Lille, 339, 403. Histoire (petite page d') : la prise de Sidney-Smith, 86, 126, 162, 178, 190, 266, 310.

LITTÉRATURE, CRITIQUE D'ART, MORALE, RELIGION POÉSIE

Académies (les) de femmes, 93, 134, 206. Agriculture (l') et les sciences, 230. Aiguière et plateau, 295. Art (l'histoire de l') et les nouveaux programmes des Lycées et Collèges, 98. Attaque (l') de la coupole cuirassée, épisode d'un siège... en 1950, 274, 290. Bords (les) de l'Oise de Karl Daubigny, 88. Câlinerie, 18. Cheval (le) dans l'art : Pour dessiner le cheval, 107 ; membres de l'avant-main, 218 ; membres de l'arrière-main, 252 ; proportions, 342 ; canon hippique, 344 ; l'homme à cheval, 371, 406. Curiosité (la), 234. Danse (la) 121. Décadents (les), 70. Défense (la) du Nid, 165. Défense d'un pont, 216. Déroute (une), 321. Descente (la) de Croix par Jean Béraud, 232. Devoir (le) présent, 90. Duel (le), 302. Dürer (Albert),

368. Exposition des arts de la femme, 361, 389. Fortezza (la), par Sandro Botticelli, 313. Freycinet (M. de) à l'Académie, 4. Grande Marée dans la Manche, 301. Hiver (l'), 145. Invasion (une), 209. Loti (M. Pierre) à l'Académie Française, 110. Mme Roland, 393. Manon Lescaut, 225. Matinée (une), 177. Méditation, 377. Mort (la) de Corneille, par M. Chicotot, 128. Optimistes et pessimistes, 58. Orphée, 346. Partie perdue, 337. Portrait (le) de M. Gladstone, par M. J. Mac Lure Hamilton, 281. Portrait d'Hélène Fourment, seconde femme de Rubens, 241. Promenade (la) aux Tuileries, 65. Reddition (la) d'Huningue, 169. Repas de paysans, tableau de l'un des Lenain, 113. Rêverie, 264. Rose (la) et le Rossignol, 214. Servante (une), 153. Tableau (un) de Murillo : les petits marchands de fruits, 9. Tambour (le) de village, 197. Théâtre (le) parisien au seizième siècle, 150. Tireurs (les) d'arbalète, 289.

Récits, nouvelles, etc. — Barquot (le), (nouvelle), 293, 318, 334. Boulet (le) d'Or (nouvelle), 154, 172, 194, 221, 238. Devant un melon, (nouvelle), 373, 386, 398. En retraite, (nouvelle), 358. Escamoteur (l') (conte inédit), 101, 118, 130, 142. Gendre (un) à l'hameçon, 6, 21. Notre officier (nouvelle), 54, 74. Pauvre Coco (nouvelle), 37. Petite (la) Servante (conte japonais), 250, 269, 278. Violoneux (le) de Gmünd, 47.

Poésie. — A la Chandeau, 354. Forêt (la) qui chante, poésie, 188. Noël normand, 384. Fables : le dessert, 32 ; les poules vont sur l'eau, 48 ; le renard, le loup et les raisins, 104 ; le singe et l'ours, 272.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES.

Caraïbes (les) du Jardin d'Acclimatation; 66. Coiffure (la) pittoresque, 198. Combats (les) de coqs dans le Nord, 99. Courses (les) de lévriers, 41. Crémation (la) des morts chez les Gaulois, les Germains et les Scandinaves, 338. Croquis des Quatre saisons, 277, 322. Culte (le) du soleil en Alsace, 223. Duel (le), 302. Langage (le) sifflé, 18. Méthode nouvelle et sûre pour correspondre secrètement, 122. Paris l'été : Coiffures de chien; 258. Rameurs anglais et français, 326. Spectateurs (les) sur la scène, 347. Tramps (les) 202.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Baumgartner (Etienne), peinture d'Albert Dürer, gravé par Jarraud, 368. Baumgartner (Lucas), peinture d'Albert Dürer, gravé par Jarraud, 369. Câlinerie, peinture de Bouguereau, gravure de Thiriat, 17. Danse (la), plafond destiné à la décoration de l'Hôtel-de-Ville de Paris, salon des Champs-Elysées, 1892, peinture d'Aimé Morot, gravure de Clément Bellenger, 121. Défense d'un pont, peinture de Berne-Bellecour, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Deloche, 217. Descente (la) de Croix, peinture de Jean Béraud, salon du Champ-de-Mars de 1892, gravure de Deloche, 233. Hiver (l'), peinture de M. Puvis de Chavannes, destinée à la décoration de l'Hôtel-de-Ville de Paris, Salon du Champ-de-Mars de 1892, gravure de Clément Bellenger, 145. La Fortezza, galerie des Offices à Florence, peinture de Botticelli, 313. Lecture (la), peinture de Charles-Louis Müller, gravure de Clément Bellenger, 57. Manon Lescaut, peinture de Maurice Leloir, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Farlet, 225. Matinée (une), peinture de Corot, musée du Louvre, gravure de Deloche, 177. Mort (la) de Corneille, peinture de Chicotot, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Thomas, 129. Orphée, peinture de Gustave Moreau, gravé par Farlet, 345. Partie perdue, peinture de Fortuny, photographie de Lecadre, gravé par Fleuret, 337. Petits (les) marchands de fruits, peinture de Murillo, gravure de Clément Bellenger, 9. Portrait de Mme Roland, musée de Versailles, peinture d'Heinsius, 393. Portrait d'Hélène Fourment, peinture de Rubens, musée de La Haye, gravure de Clément Bellenger, 241. Promenade (la) aux Tuileries, peinture de Knaus, musée du Luxembourg, gravé par Thomas, 65. Reddition (la) d'Huningue, peinture de Detaille, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Deloche, reproduction autorisée par MM. Boussod, Valadon et Cie, 169. Renan (Ernest), peinture de Bonnat, gravé par Thiriat, 329. Repas de paysans, peinture de l'un des Lenain, musée du Louvre, gravure de Clément Bellenger, 113. Rêverie, peinture de Heilbuth, musée du Luxembourg, gravure de Piat, 264. Servante (une), peinture de M. Falguière, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Bellenger, 153. Tambour (le) de village, peinture d'Adrien Moreau, Salon des Champs-Elysées de 1892, gravure de Jarraud, 197.

Dessins, estampes. — Académies (les) de femmes : Une Académie de femmes, gravure de Deloche, 93 ; le grattage de la palette, 95; la correction du professeur, 95: le choix du modèle, 136 ; l'étude du modèle, 136 ; élève fixant un fusain, 136 ; un modèle, 206 ; à l'atelier, 208. Aiguière en étain, par Jules Brateau, 296. Allaitement (l') des enfants par les ânesses à l'hospice des Enfants-Assistés, 53. Amusements scientifiques : un bal dans une cuvette, 48 ; tourniquet hydraulique, 80 ; fontaine jaillissante, 288 ; le doigt diabolique, 360. Anciens poids du Midi, 212, 213. Armes (les) de France, 242. Arrestation (l') de De Launay, dessin de Raffet, 24. Autographe (fac similé d'un) de Théophraste Renaudot, conservé à la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, 187. Baleine échouée sur la côte de Porsmoguer (Finistère), 80. Battage des tapis par l'air comprimé, vue intérieure d'un atelier de battage, dessin de Sauvert, 300. Batterie de canons de 14 centimètres à bord d'un croiseur, 139. Bitéléphone (le), 15 ; emploi du bitéléphone, 16. Bords (les) de l'Oise, dessin de Karl Daubigny, gravure de Peulot, 89. Canada (Au) : vue de la ville de Montréal, 25 ; vue de Québec, 59 ; vue du marché de Montréal sur la place Jacques Cartier, 60 ; Gare du Canadian-Pacific, à Montréal, 61. Caraïbes (les) au Jardin d'Acclimatation ; femmes, 68 ; enfants, 68 ; hommes, 69 ; scène de combat, 69. Catastrophe (la) de Saint-Gervais-les-Bains : vue du village de Saint-Gervais-les-Bains, 228 ; vue générale des bains, 229 ; carte de la région, 229 ; plan de la partie du glacier de la Tête-Rousse où s'est produit un lac intérieur, 247 ; coupe du glacier de la Tête-Rousse, 247. Cathédrale (la) de Cantorbéry, gravure de Farlet, 73. Centenaire (le) du siège de Lille : Fac-similé de lettres échangées entre Albert de Saxe et la municipalité lilloise, 332, 340 ; la rue du Croquet après le bombardement, 403 ; la rue du Curé-Saint-Sauveur après le bombardement, 403 ; l'église Saint-Sauveur après le bombardement, 404 ; intérieur de Saint-Sauveur après le bombardement, 404 ; le plat à barbe lillois, tableau de Watteau, 405. Château de Balmoral (Ecosse), résidence de la reine d'Angleterre, gravé par Farlet, 401. Château de Saint-Agil (Loir-et-Cher), gravure de Farlet, 257. Cheval (le) dans l'art : Percheron, 108 ; cheval de course, 108 ; carrossier, 108 ; cheval de selle, 109 ; cheval arabe, 109 ; tête de face, de profil, 110 ; pieds, 220 ; jambes, articulations, etc., 253, 254 ; proportions, 343 ; canon hippique, 371, l'homme à cheval, 372. Cheval (un) extraordinaire, 12. Chicago : Maison Pullman à dix étages, 84 ; le monument du président Grant sur la place Lincoln, 84 ; Randolph Street, 85 ; le Temple des francs-maçons, 116 ; l'Auditorium, 117 ; la Chambre de commerce, 148 ; la Rookery, 148 ; la maison Palmer Potter, 149. Clos-Vougeot (le) : façade principale du château de Clos-Vougeot, 204; sources de la Vouge, près du château de Clos-Vougeot, 205. Coiffure (la) pittoresque : coiffure au casque anglais, 199 ; an opera girl, 200 ; coiffure à la dragonne, 200 ; coiffures pittoresques d'après les médaillons en cuivre du dix-huitième siècle, 200 ; chignon à deux tresses, 200 ; les plumeaux, d'après une gravure du dix-huitième siècle, 201. Combat (un) de coqs dans un cabaret des Flandres, dessin de Malher, 100. Comment on fait un cigare : Cuves de macération, 361 ; l'emmagasinement des balles de tabac à leur arrivée à la manufacture de Reuilly, 365 ; cigarières au travail, 365 ; machine à couper les cigares à la longueur réglementaire, 366 ; outils employés à la fabrication des cigares, 383 ; atelier des cigarières, 394 ; mise en boîte des cigares, 395 ; le séchoir des feuilles à la manufacture de Reuilly, 397 ; la fouille à la sortie de la Manufacture, 397 ; machine à couper les cigares, 398. Comment on fait un Panorama : un échafaudage sur les rails, 158 ; les projections lumineuses, 160 ; manœuvre hissant une palette, 160 ; un artiste peignant dans le fossé, 160 ; vue d'ensemble du panorama des Alpes actuellement en cours d'exécution, 161 ; la confection d'un écran, 162. Copenhague : la place de l'Amalienborg, 356 ; vue à vol d'oiseau de la ville de Copenhague, 357 ; le château de Rosenborg, 380 ; le château de Fredensborg, 381 ; le théâtre royal, 381. Coupe en argent ciselé et repoussé, de M. Froment-Meurice, offerte par l'escadre du Nord au Cercle maritime de Cronstadt, gravure de Thiriat, 1. Cour d'honneur du château de Penha, à Cintra (Portugal), gravure de Farlet, 105. Courses (les) de lévriers : Course (une) de lévriers à Levallois-Perret, 41 ; un slipper et ses chiens, 42. Cours (un) à l'École professionnelle de la rue Bonaparte, 4. Déroute (une), dessin à la plume de Matthis, 321. Dispositif d'un colombier espagnol, 106. Eclairage (l') du tunnel des Batignolles : coupe des lampes à incandescence, 96 ; vue d'ensemble du tunnel, 97. Escamotage d'une cage et d'un oiseau, 224. Escamotage d'une dame, 256. Expérience faite par M. Capazza à l'aide de son parachute, 271. Explorateur (l') Mizon : portrait de S'Nabou, 245 ; portrait du lieutenant de vaisseau Mizon, 245 ; sources de la Bénoué, 261 ; carte de l'exploration, 262. Exposition des Arts de la Femme : les délices de la Maternité, 361 ; un salon moderne. 389. Fontaine (la) monumentale de Chicago : fragment, 324 ; vue d'ensemble, 325. Grande marée dans la Manche, tableau d'Auguste Hagborg, gravure de Farlet, 301. Histoire d'une bougie et d'un morceau de savon : Le Sénégal, 304 ; la rade de Dakar, 305 : poste de Kaolack, sur le Saloum, 316 ; île de Los-Konatry, 317. Holthausen (M.) et sa famille descendant de la Tour Eiffel 268. Ile de Jersey : le château de Mont-Orgueil gravure de Farlet, 180. Invasion (une), dessin à la plume de Matthis, 209. Jeux (les) du foyer : Jean Farine, 16 ; l'œuf incassable, 32 ; l'étoile d'allumettes, 64 ; un guignol improvisé, 168 ; jeu de patience chinois, boîte d'ivoire sculpté, 328. Jour (un) de Marché à Tétouan : fontaine, 124 ; mosquée, 125 ; place du marché, 125. Jubé (le) de l'église de Faouët (Morbihan), gravure de Deloche, 49. Lac Ontario (sur le), la pêche en hiver, 171. Lame et fourreau du sabre que portait Kellermann le jour de la bataillie de Valmy, 392. Locomotive (une nouvelle) à grande vitesse construite par la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, 36. Lophophores (les), mâle et femelle, 181. Lyon (à travers) : Nouvelle préfecture du Rhône, 176 ; nouvelle Faculté de Médecine, 216 ; vue extérieure de la nouvelle Bourse, 248 ; intérieur de la nouvelle Bourse, 249. Marine (la) française de guerre : coupe longitudinale du croiseur cuirassé Dupuy-de-Lôme, 192 ; croiseur cuirassé Dupuy-de-Lôme en achèvement à flot, 182 ; croiseur-torpilleur Wattignies, 193 ; canonnière-cuirassée de première classe, Styx, 193 ; cuirassé d'escadre le Brennus en achèvement à flot, 235 ; cuirassé d'escadre le Charles-Martel en construction sur cale, 236 ; le Marceau, cuirassé d'escadre, 237. Médaille d'honneur des ouvriers et employés de commerce, 234. Mer (à la) : les pêcheries modernes à l'étranger ; sur le lieu de la pêche (Etats-Unis), 51 ; coupe d'un schooner à vivier américain, 51 ; appâtage des engins avant la pêche, 52 ; débarquement du poisson aux Etats-Unis, 52. Mission (la) Dybowsky, portraits des explorateurs, 141. Monument (le) de Le

Sage, par M. E. de la Rochette, gravure de Piat, 185. Navire (le premier) à hélices centrales et la flottille maritime de Paris : coupe longitudinale et coupe verticale du « Louvre », 71; vue du « Louvre », amarré au quai du Louvre à Paris, 72. Observatoires (les) du Mont-Blanc : édicule du sommet du Mont-Blanc (4,810 m.), édifié par M. Janssen, 283; vue extérieure de l'Observatoire du Mont-Blanc (4,365 m.), 284; le laboratoire des enregistreurs n°2, 284; le Mont-Blanc, reproduction directe d'une photographie prise du sommet du Brévent (2,526 m.), 285. Ophélie, bas-relief en marbre, par Antokolski, 76. Palais (le nouveau) des Beaux-Arts de Lille, 157. Panthère (la) de Diard, dessin de Juillerat, gravure de Mlle Chevalier, 312. Plantes (les) d'appartement : vallée des environs de Luchon où croissent divers safrans, 77; jacinthe sur carafe, 77; vase à crocus avec jacinthe au centre, 77; vue d'une forêt du Japon où croît l'Aspidistra, 167; corbeille de lilas forcé dans un salon, 168; le caoutchouc à l'état naturel dans l'Inde, 341. Plateau en étain, par Jules Brateau. 297. Pont sur le Nil, à Embabeh, 264. Port (le nouveau) de Bizerte : Vue de l'ancien port, dessin de Roullet, 332; carte de la région de Bizerte, 333. Portrait de M. Alphand, 28. Portrait d'Emile Augier, 5. Portrait de Bonnassieux, 378. Portrait d'Octave Feuillet, 111. Portrait de M. de Freycinet, 5. Portrait de M. Gladstone, par M. J. Mac Lure Hamilton, gravure de Piat, 281. Portrait de M. Octave Gréard, 5. Portrait de M. le baron Haussmann, 28. Portrait de Henriquel-Dupont, 128. Portrait du vice-amiral Jurien de la Gravière, 88. Portrait de Lalo, 164 Portrait du cardinal Manning, 33. Portrait de Xavier Marmier, 352. Portrait de M. Alfred Mézières, 112. Portrait de l'amiral Mouchez, 232. Portrait de Ch.-L. Müller, 56. Portrait de M. de Quatrefages, 20. Portrait de Raffet, 24. Portrait de la Reine d'Angleterre, 92. Portrait de Tennyson, 364. Portrait de M. Julien Viaud (Pierre Loti), 112. Portrait de James Whistler, 41. Portrait de Mme Whistler par son fils, récemment acquis par l'Etat pour le musée du Luxembourg, 40. Prestidigitation dévoilée : le verre à l'encre, 344; le café improvisé, 376. Récréations botaniques : décoloration d'un bouquet de violettes, 184. Respiration (la) chez les chanteurs : Diagrammes de respiration, 43; expérience faite au laboratoire de M. Marey, 44. Retable (le) d'Abbeville, gravure de Deloche, 273. Retable (le) de l'église de Quimperlé, gravé par Piat, 353. Spectateurs (les) sur la scène : Théâtre anglais du temps de Shakespeare, 348; théâtre parisien en 1550, 348; représentation théâtrale en Italie au commencement du XVIIIe siècle, dessin de la collection Rodrigue, 349. Statue de Kellermann à Valmy, par Barrau, 392. Théâtre flamand d'Anvers, gravure de Farlet, 133. Théâtrophone (le), 184. Tireurs (les) d'arbalète, tableau d'Eugène Buland, musée du Luxembourg, gravure de Jarraud, 289. Tour (la) du château de Saint-Ouen, à Chémazé, gravure de Dargent, 137. Travaux (les) artistiques de la Femme : Table vide-poches en sapin avec peintures recouvertes de vernis, 11; écran peint sur satin, 31; couvre-livres en étoffe, 64; cordons de sonnette, 152; coffrets, 308, 309. Voyage (le) de MM Rousson et Willems à la Terre de Feu : Hutte indienne sur la côte Atlantique de la Terre de Feu, 13, Punta-Arénas (colonie chilienne), 13; Indiennes Yaghanes civilisées à Ushuaïa, 45; Indiennes sur les rochers, 45; enfant fuégien de Buen Suceso, 46.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Art militaire. — Attaque de la coupole cuirassée, 274, 290. Batterie (une) de canons de 14 centimètres à bord d'un croiseur, 139. Colombiers (les) militaires à l'étranger, 103, 106, 138. Marine (la) française de guerre, 191, 234. Noms (les) des bâtiments de guerre, 375, 389.

Botanique. — Azote (l') de l'air et les végétaux, 327, 367. Œillets verts et roses bleues, 26. Plantes (les) d'appartement : la jacinthe, le crocus, 78; le lilas forcé, 166; l'Aspidistra, 167; le ficus ou caoutchouc, 341. Récréations botaniques : décoloration d'un bouquet de violettes, 184.

Hygiène et physiologie. — Allaitement (l') des enfants par les ânesses, 53. Respiration (la) chez les chanteurs, 42.

Mathématiques. — Inaudi (Jaques), 35.

Mécanique. — Battage des tapis par l'air comprimé, 299. Locomotive (une nouvelle) à grande vitesse de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, 35.

Physique, chimie. — Bitéléphone (le), 15. Boussole (les origines de la), 130. Observatoires (les) du Mont-Blanc, 283. Parachute (le) de M. Capazza, 271. Photographie des couleurs, 166. Théâtrophone (le), 183. Tunnel (le) des Batignolles éclairé à l'électricité, 90.

Récréations scientifiques — Amusements scientifiques : un bal dans une cuvette, 48; jeu de courses hydraulique, 80; fontaine jaillissante, 288; le doigt diabolique, 360. Escamotage d'une cage et d'un oiseau, 224. Escamotage d'une dame, 256. Jeux (les) du foyer : Jean Farine, 16; l'œuf incassable, 32; l'étoile d'allumettes, 64; un guignol improvisé, 168; jeu de patience chinois, 328. Prestidigitation dévoilée : le verre à l'encre, 344; le café improvisé, 376.

Zoologie. — Baleine (la) de Porsmoguer (Finistère), 79. Cheval (un) extraordinaire, 12. Dressage (le) des rats, 28. Lophophores (les), 181. Panthère (la) de Diard, 311.

SCULPTURE.

Aiguière et plateau, par Jules Brateau, 295. Défense (la) du Nid, cheminée par Frédéric Deschamps, Salon du Champ-de-Mars de 1892, 165. Fontaine (la) monumentale de Chicago, 323. Méditation, figure en marbre de Bonnassieux, 377. Monument (le) de Le Sage, 185. Ophélie, par Marc Antokolski, 76. Retable (le) d'Abbeville, 273. Retable (le) de l'église de Quimperlé, 353. Statue (la) de Kellermann, 391. Tombeau (le) du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne, exécuté par Girardon, gravure de Thiriat, 81.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1892

ADERER (Adolphe), 373, 386, 398.
BAPST (Germain), 150, 347.
BARTHÉLEMY (A.), 145.
BATAILLE (Frédéric), 32, 48, 104, 272.
BAYOL (Jean), 303, 315.
BEAUREGARD (Dr H.), 79.
BELLET (Daniel), 170, 332.
BERTHELOT, 230.
BOVIER-LAPIERRE (G.), 230.
BRUN, 234.
CANIVET (Charles), 86, 126, 162, 178, 190, 266, 310.
CERFBERR (Gaston), 250, 269, 218.
CHAFFANJON, 66.
CHALLAMEL (Pierre), 234.
CHERVILLE (G. de), 223.
CLAINE (J.), 202, 215.
DICKSONN, 224, 256, 344.
DOLLY, 358.
DUBARRY (Armand), 37.
DUHOUSSET (Cnel E.), 23, 107, 218, 252, 342, 370, 406.
DURANT (Clément), 99.
ÉQUILLY (Commt d'), 103, 106, 138.
FERRÉOL (Pierre), 274, 290.
FRÉMINE (Charles), 188, 277, 322, 384.
GASTINEL (L.), 164.
GHEUSI (P.-B.), 242.
GLADÈS (A.-M.), 54, 74.
GOURDAULT, 101, 118, 130, 142.
GROLLIER, 175, 215, 248.
GUIGNET (Ch.-Er.), 327, 367.
HARIOT (Paul), 26, 77, 166, 184, 341.
HUREY, 353.
JORDANT, 10, 30, 63, 81, 152, 308.
JORET (Ch.) 214, 350.
LABADIE-LAGRAVE (G.), 82, 114, 146, 354, 362, 378.
LAIR (A.), 58, 70, 90, 302.
LE FUSTEC (J.), 53, 93, 134, 169, 206, 225, 329.
LEGRAND (Charles), 6, 21, 53, 258.
LEMOSOF (P.), 25, 59.
LEPAGE (Auguste), 298.
LEROUX (B.), 375, 389.
MAB YANN, 49, 121, 165, 198.
MANTZ (Paul), 9, 113.
MARMIER (Xavier), 354.
MARTY, 211, 244, 261.
MARY (Jules), 154, 172, 194, 221, 238.
MASSON (Yves), 133, 137, 209, 241, 321
MAUBRY (Victorien), 185, 283, 299, 317, 349.
MILNE-EDWARDS, 19.
MOIGNON (E.), 391.
MONTIVILLIERS, 16, 32, 64, 168.
MORHARDT (Mathias), 158, 295.
MÜNTZ (Eugène), 98.
OUSTALET (E.), 181, 311.
PERREAU (A.), 42.
PERRON, 70, 96, 122, 183, 263.
RATOIN (Emmanuel), 364, 382, 394.
ROCHÉ (Dr Georges), 50.
ROLLET (Édouard), 39, 76, 191, 227, 246, 281, 301, 323, 361, 389.
ROUSSELET, 186.
SAUVERT (A.), 35.
SELTZ (A. de), 223, 338.
SEVIN-DESPLACES (L.), 140.
SIGAUX (Jean), 293, 318, 334.
SURGEON (C.-T.), 62.
THIÉBAULT-SISSON, 124.
TRICOCHE-NESTLER (Geo.), 73, 179, 401.
VERGOZ (Louis), 226.
WILLEMS, 13, 44.

FIN DES TABLES.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

Il n'y a décidément rien, ou presque rien de nouveau. Tous les tours de force que l'industrie accomplit se fondent sur l'application plus intelligente de principes que nos pères soupçonnaient tout au moins, quand ils ne les connaissaient pas aussi bien que nous-mêmes. Ainsi, le percement du Mont-Cenis et celui du Saint-Gothard furent considérés comme des merveilles, ou quasiment. Or, M. Berthelot, — lisant un travail de M. Félix Fromholt, — nous rappelait l'autre jour que plusieurs égyptologues (parmi lesquels l'Anglais Flinders Petri) ont dit que les Chaldéens et les Égyptiens de la quatorzième dynastie se servaient du diamant pour travailler les pierres dures. Cela nous mène assez loin, comme on voit, dans les siècles morts. En ce qui concerne une époque plus récente, la lecture de l'*Histoire naturelle* de Pline nous montre que les ouvriers romains utilisaient les propriétés du diamant pour la perforation des roches : ils montaient le précieux minéral à l'extrémité d'un manche de fer.

La nuit du moyen âge a passé là-dessus. On ne trouve bientôt plus trace de l'utilisation du diamant dans l'industrie ; et il est probable que le lapidaire de Paris qui, en 1854, fit breveter l'idée de fixer le diamant à l'extrémité d'un burin, ignorait que son invention fut renouvelée des Chaldéens ou tout au moins des Romains. Ce procédé fut presque même en temps imaginé par un mécanicien de Paris, M. Georges Hermann qui, dès l'année suivante, en étendit les applications pratiques. Puis, vint M. Georges Leschot, de Genève, qui, deux ans plus tard, appliqua le diamant au travail des mines. Ce premier perforateur fut ensuite perfectionné en Amérique et en Angleterre.

Le diamant employé, jusqu'à ces dernières années, aux usages industriels était le diamant noir appelé *carbone* dans le commerce, qui varie du plus beau noir au gris de la fonte, en passant par les diverses nuances du brun noirâtre. En 1885, M. Félix Fromholt a tenté de remplacer, pour le sciage des marbres et des calcaires, le diamant noir par le *boort*, c'est-à-dire par tous les diamants cristallisés que leur structure, leur couleur, leurs défauts rendent impropres à la taille. Le *boort* coûte sept à huit fois moins cher que le diamant noir. M. Fromholt a découvert un procédé de sertissure à chaud qui permettra d'étendre encore, et, si l'on peut ainsi dire, de vulgariser les applications industrielles du diamant. Il est persuadé que, dans un avenir assez rapproché, le diamant sera employé pour extraire les roches en carrières et pour le travail en galerie. Suivant une estimation approximative, il pense que, en travaillant sur trois gradins à la fois, on arriverait à exécuter le tunnel sous le Simplon, qui a vingt kilomètres environ, en moins de six années. Or, les douze kilomètres du Mont-Cenis ont demandé dix-sept années, et les quinze kilomètres du Saint-Gothard ont exigé huit ans de travail.

Le 27 novembre dernier, M. Borelly (de Marseille), explorant le ciel, découvrit une petite planète, de 11e grandeur environ. Quelques astronomes ont prétendu que cette petite planète, qui voulait se faire prendre pour inédite, était une vieille connaissance, et qu'on devait l'identifier avec la petite planète Xanthippe, observée pour la première fois par M. Pabia, à Vienne, le 22 novembre 1875. L'identité des astéroïdes est ainsi quelquefois un sujet de controverses. Ces corps célestes sont nombreux : ils vagabondent dans l'espace. On les perd de vue, quelque attention qu'on veuille apporter à leurs faits et gestes. Et s'ils reparaissent, on est exposé à ne pas les reconnaître au premier abord. Heureusement pour l'astronomie, il y a toujours au fond d'un Observatoire un vieux savant méfiant et renseigné qui, à l'aspect de l'astéroïde nouvellement promu, cligne de l'œil en disant : « Il me semble que j'ai déjà vu cette tête-là quelque part... » Si la petite planète de M. Borelly (de Marseille) est vraiment neuve, elle prendra rang dans la nomenclature sous le numéro 322. La voilà — mais provisoirement — immatriculée!

M. Joannès Chatin exposait récemment à l'Académie des sciences les ravages du parasite de la betterave. Or, il paraît que cette anguillule ne se contente pas de causer des insomnies aux agriculteurs du Nord : elle s'attaque maintenant aux... œillets. On signale, en effet, sa présence dans la campagne de Nice. Cet animal, qui promène son éclectisme dévorant sous les climats les plus opposés et dans les espèces les plus diverses, mérite certainement une étude vigilante.

M. Bouquet de la Grye a donné, à l'Académie des sciences, une analyse d'un travail de Lajard, sur le langage sifflé, aux îles Canaries. C'est une question curieuse à laquelle nous avons cru, d'ailleurs, consacrer dans ce numéro, un article spécial.

Académie de Médecine

Beaucoup de communications d'ordre spécial ou très techniques. L'Académie de médecine a entendu un exposé intéressant de M. Arnould, directeur du service de santé du 1er corps d'armée (Lille), sur une épidémie de fièvre typhoïde qui, née dans la garnison de Landrecies, le 9 janvier 1891, effleura, en février, Maubeuge, où les malades de Landrecies furent hospitalisés et gagna, le 10 mars, les les troupes d'Avesnes. M. Arnould a comparé, dans la propagation de l'épidémie, le rôle de l'eau avec le rôle de l'homme. Par une série d'observations et de déductions très serrées, il en arrive à conclure que, dans l'épidémie typhique de Landrecies, Maubeuge et Avesnes, l'eau de boisson ne fut pas — contrairement à ce qu'on pourrait croire *a priori*, suivant les données généralement admises — le véhicule ou la cause déterminante de l'infection.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

D'un mémoire de M. Salomon Reinach sur l'art plastique en Gaule et le druidisme, il résulte que, chez nos antiques aïeux, la religion des druides avait, selon toute apparence, interdit la représentation des dieux en des figures de pierre ou de bois. Cette prohibition s'est, d'ailleurs, retrouvée chez d'autres peuples : les Germains et les Perses notamment. Pour en revenir aux Gaulois, aucun texte formel n'atteste l'aversion du druidisme pour les représentations des dieux : mais, en fait, après l'efflorescence de l'art en Gaule à l'époque du rénne, nous trouvons une longue période, — de l'ère des monuments mégalithiques (dolmens, menhirs, etc.) à la conquête romaine — où les sculptures font presque entièrement défaut. D'autre part, Plutarque rapporte que Numa, élève de Pythagore, défendit aux Romains d'élever des statues, et quelques écrivains font de Pythagore l'élève des druides. Ce sont là des légendes, sans doute; mais elles attestent nettement l'affinité des doctrines. Ainsi, le druidisme, comme le mosaïsme, a été hostile à l'anthropomorphisme, ce qui explique pourquoi les premières statues de dieux ne paraissent en Gaule qu'à l'époque de la domination romaine.

On a présenté à l'Académie une belle inscription relevée par M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Institut, au cours de sa dernière mission dans l'île de Samothrace : l'estampage en est dû à M. J. Letaille. Cette inscription était probablement placée dans l'un des trois sanctuaires principaux de Samothrace. Elle donne une liste de pèlerins venus de l'île d'Imbros pour recevoir l'initiation aux mystères qui étaient célébrés chaque année, au mois d'août. Elle montre que, dans le culte cabirique de Samothrace comme dans les mystères d'Eleusis, il y avait au moins deux degrés d'initiation. C'est, d'ailleurs, un caractère commun avec la plupart des « mystères » ou des sociétés secrètes d'autrefois... et même d'aujourd'hui.

Académie des Sciences morales et politiques

M. Boutmy a lu un travail très suggestif sur « les sources de l'esprit politique en Angleterre ». Il a exposé que, par suite de sa situation géographique, l'évolution de l'Angleterre s'est contenue dans les voies du développement normal et progressif de la race anglo-saxonne pure. C'est en elle-même que la race anglo-saxonne a puisé les sucs dont s'est constituée la sève nationale. Les diverses phases de l'expansion industrielle et commerciale de l'Angleterre ont, d'abord, laissé subsister et même renforcé l'intégrité du sang et de l'esprit anglo-saxon. Mais peu à peu cette pureté fléchira, s'altérera en une certaine mesure au contact d'éléments étrangers. Le mouvement de la civilisation ne permet plus l'impénétrabilité : dans l'échange continuel où s'écoule la vie contemporaine les originalités par trop anguleuses s'usent forcément.

Académie française

M. Ernest Renan a été nommé directeur de l'Académie française pour le premier trimestre de l'année 1892 et M. de Freycinet a été nommé chancelier. En l'absence de M. Ernest Renan, qui a été atteint d'une indisposition, M. de Freycinet a été appelé à présider la Compagnie. Pourvu que quelque député taquin ne s'avise point d'interpeller le gouvernement une après-midi de jeudi! Comment l'honorable président du Conseil ferait-il, en effet, pour se partager entre la tribune parlementaire et les travaux du *Dictionnaire historique*.

Exposition des œuvres de Raffet

Un comité s'est formé pour réunir dans la salle G. Petit et y exposer, du 23 avril au 3 mai 1892, les œuvres de Raffet; le produit des entrées sera destiné à élever un monument à la mémoire du grand artiste militaire.

Une souscription est ouverte dès maintenant, chez M. Achille Millot, trésorier du comité, 117, avenue des Champs-Élysées.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Portraits et Souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas. — Un volume chez Plon et Cie, éditeurs.

Hippolyte Lucas, dont on publie en ce moment les œuvres posthumes, a eu ce rare mérite d'exceller dans tous les genres. Écrivain de talent, critique sagace, historien érudit, auteur dramatique ingénieux, poète délicat et impeccable, il a su manier la prose et le vers avec un égal succès. Ses *Portraits et Souvenirs littéraires*, qui viennent de paraître, sont un livre à consulter pour quiconque voudra étudier la génération romantique. Des notices sur Gérard de Nerval, Charles Lassailly, Chaudesaigues, Victor Hugo, des documents sur Rossini, Manin, Auguste Brizeux, etc., rétablissent, dans leur pittoresque réalité, les physionomies des maîtres du romantisme. Ce volume se termine sur le merveilleux discours d'Edmond About, aux funérailles d'Hippolyte Lucas.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

UN PEU DE STATISTIQUE

Prusse. — Le dernier recensement de la Prusse accuse pour ce royaume le chiffre de 29,555,281 habitants (contre 28,318,470, constatés en 1885).

La particularité la plus frappante dans ces chiffres (qu'on constate d'ailleurs dans les dénombrements des autres pays germaniques) est l'excédent notable des naissances féminines sur les naissances masculines. En France, depuis les guerres de l'Empire, les deux sexes tendent constamment à s'équilibrer. La proportion respective pour toute la France est actuellement de 49.82 hommes et 50.18 femmes pour 100 habitants. Cet excédent en faveur du sexe faible est donc sensiblement plus élevé en Prusse (environ 51 femmes contre 49 hommes). Le dénombrement nous apprend en outre que la Prusse compte près de 20 millions de protestants, plus de 10 millions de catholiques, une centaine de mille d'autres chrétiens et 372,000 israélites. On a constaté aussi que la progression numérique se manifeste surtout dans la population catholique. Le nombre des protestants et des juifs tend plutôt à diminuer.

Le bureau « Veritas » vient de publier l'état des bâtiments de commerce pour l'année 1891. Nous y relevons les chiffres suivants :

Vapeurs au-dessus de 100 tonnes : 10,103. — 13,805,028 tonnes bruts ; — 8,872,394 tonnes nets. Sur ce nombre :

L'Angleterre compte pour.	5,471 navires	5.360.952 tonnes	
L'Allemagne.	761	—	762.915	—
La France.	488	—	500.000	—
Les Etats-Unis.	456	—	447.138	—

La France occupe donc le troisième rang. Pour les navires à voiles, la France n'occupe plus que le sixième rang pour le nombre des navires, après l'Angleterre, les Etats-Unis, la Norwège, l'Italie et la Russie, avec 1,573 bâtiments, et le huitième rang pour le tonnage (286,114).

Les universités du globe. — Il y a en ce moment, d'après la *Minerva*, 147 universités sur le globe. En tête vient celle de Paris avec 6,220 auditeurs (l'université de Berlin compte 5,527 auditeurs). L'université qui en compte le moins est celle de Bay Collège (Sierra Leone), avec 12 auditeurs et 5 professeurs.

Indiens des Etats-Unis. — Le rapport du secrétaire de l'intérieur des Etats-Unis donne quelques détails sur les progrès de l'instruction chez les Indiens de l'Amérique du Nord. Ces détails sont très favorables; le rapport constate notamment une augmentation considérable dans le nombre des enfants qui fréquentent les écoles, augmentation qui se traduit dans les crédits annuels votés pour l'instruction des indigènes. En 1888, le crédit était de 1,179,916 dollars. La dépense prévue pour l'année 1892 est de 2,291,650 dollars. Autre symptôme favorable : dans le seul district d'Oklahoma, enlevé récemment, comme on sait, par le gouvernement des Etats-Unis aux Indiens, 2,718 de ces derniers se sont rendus acquéreurs de plus de 500,000 hectares de terres et ont réclamé les droits de citoyens (La naturalisation est accordée, d'après la loi, à l'Indien propriétaire d'au moins 80 hectares de terres).

Hawaii. — On se plaint chez nous, avec raison, de la pléthore des journaux dans les capitales de l'Europe. Honolulu, capitale de l'île d'Hawaii, compte actuellement 22,907 habitants et possède huit journaux périodiques et quotidiens, dont trois en langue indigène, trois en langue anglaise et deux en portugais.

Afrique. — Une lettre de M. Foa, datée de Kanisiki, pays des Makanga (N. du Zambèze), nous informe que le voyageur est arrivé dans cette localité au commencement de septembre dernier. La région jouirait d'une température très saine, surtout en comparaison avec la côte de Guinée. La main-d'œuvre paraît y être relativement à très bon compte, puisque les braves gens qui l'habitent consentent à travailler pendant douze jours pour la valeur de 10 centimes de marchandises.

Le 31 décembre dernier arrivaient au Caire le P. Ohrwalder et deux religieux d'origine italienne qui venaient de Kordofan (Soudan oriental). Profitant d'une bagarre éclatée entre les partisans du calife Abdallah et deux chefs Damagah, les trois Européens qui étaient prisonniers du Mahdi ont pu s'enfuir. Ils racontent qu'une quarantaine d'autres

Européens sont encore esclaves au Soudan et sont soumis au traitement le plus barbare. Parmi ces derniers, on compte 19 Grecs, 8 Juifs et 2 Autrichiens. Les Derviches auraient complètement abandonné le Darfour.

Tremblements de terre. — L'île de Pantellaria, située dans la Méditerranée, au S.-O. de Sicile, a une centaine de kilomètres de superficie; sa population est d'environ 7,000 habitants. Le 14 octobre dernier, la petite ville du même nom, située à l'extrémité Nord-Ouest de l'île, a eu à subir diverses secousses, presque toutes en direction parallèle et dont quelques-unes étaient assez fortes pour faire sonner les cloches des églises et produire des crevasses dans un certain nombre de maisons. Les tremblements durèrent jusqu'au 17 octobre, et ne furent arrêtés qu'après une assez violente éruption volcanique produite à 5 kilomètres environ de l'île, en pleine mer. Les dégâts paraissent peu importants et on ne signale aucun accident de personnes.

Tout autre a été le tremblement de terre qui eut lieu au Japon du 28 octobre au 5 novembre dernier. On a pu reconstituer avec quelque exactitude les ravages causés par ces terribles secousses, les plus fortes depuis 1855. Plus de 6,000 coups ont été entendus. Des villes ont été presqu'entièrement bouleversées. Total du désastre : 42,000 maisons détruites, 4,000 morts, autant de blessés; 200,000 personnes sont sans asile.

Une nouvelle Société de géographie. — Une nouvelle Société de géographie vient de se fonder à Liverpool, en Angleterre. Plusieurs centaines de notables de cette ville ont déjà adhéré à cette nouvelle association. La plupart des Sociétés géographiques du Royaume-Uni ont été fondées dans le courant des cinq ou six dernières années. Si le mouvement s'accentue, la Grande-Bretagne n'aura bientôt plus rien à envier, sous ce rapport, à la France, qui en compte une quinzaine.

Nécrologie. — M. A.-L. de Quatrefages de Bréau, membre de l'Institut, administrateur et professeur au Muséum d'histoire naturelle, président de la Société de Géographie, est mort le 12 janvier à Paris, à l'âge de 82 ans. M. de Quatrefages avait fait de nombreux voyages comme naturaliste, comme anthropologiste et comme médecin. Ses œuvres ont eu une renommée universelle et ont été traduites dans les principales langues de l'Europe. On trouvera dans ce même numéro du *Magasin* une biographie accompagnée du portrait du savant anthropologiste.

La Société de Géographie a reçu avis de la mort, à Aden, de M. A. Rimbaud, plus connu en France comme poète décadent que comme voyageur. M. A. Rimbaud a fait plusieurs voyages très fructueux dans l'Afrique orientale et exploré notamment avec succès les pays des Gallas.

PAUL LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

UNE TOUR DE 315 MÈTRES. — Il faut croire que la Tour Eiffel empêchait les ingénieurs américains de reposer. La prochaine exposition de Chicago leur fournit une occasion d'« orner » l'Amérique d'un monument analogue à celui qui se dresse sur notre Champ de Mars. Mais il faut bien constater que la tour américaine, que M Morisson, un ingénieur de grand mérite, projette d'élever, constituera une œuvre médiocrement originale. On avait tout d'abord parlé d'une tour de 5 à 600 mètres, puis d'une tour en maçonnerie; celle de M. Morisson sera en fer et ne mesurera que 315 mètres, 15 seulement de plus que celle de M. Eiffel; c'est bien peu, comme on voit. Les dispositions générales du monument américain reproduisent en outre, d'une façon presque identique, celles du nôtre : la tour de M. Morisson comporte en effet un soubassement large, deux étages, puis, au-dessus, une sorte de colonne qui va s'amincissant. La première plate-forme sera placée à 71 mètres au-dessus du sol : des restaurants et des cafés-concerts y seront installés; la seconde plate-forme sera à 71 mètres au-dessus de la précédente. A 152 mètres plus haut sera la lanterne; et l'extrémité du porte-drapeau qui la surmontera dominera le sol de 315 mètres.

La plus sensible différence qu'on puisse constater entre les deux tours rivales de Chicago et de Paris tient à la forme du soubassement : le sol de Chicago est constitué par un sable très fin qui supporte parfaitement les pressions verticales, mais glisse sous les pressions latérales. Il ne fallait donc pas songer à des supports inclinés, comme ceux de la Tour Eiffel. Pour transformer en pressions verticales toutes les pressions, on se servira d'un système de montants, tel que la moitié du poids total sera répartie sur quatre points centraux dont les fondations se confondent, l'autre moitié étant répartie sur huit points extérieurs. La charge exercée sur la fondation centrale sera de 7,000 tonnes; celle supportée par chacun des huit appuis extérieurs sera de 880 tonnes. Toutes ces fondations sont constituées par du béton hydraulique dont la couche inférieure, qui descendra à 60 centimètres au-dessous du niveau du lac Michigan, repose sur un ensemble de 1,600 pieux. Quant aux montants métalliques, ce sont des caissons rectangulaires munis de trous d'homme, par lesquels on pourra pénétrer dans leur intérieur : au-dessous de la seconde plate-forme ils auront un mètre de côté; au-dessus, leurs dimensions se réduiront graduellement jusqu'à ne plus mesurer, à la lanterne, que 4 centimètres.

LES QUATRE CENTS PIANOS DE CHICAGO. — Parmi les *great attractions* de cette grande exposition, on signale l'invention d'un industriel yankee qui se propose de faire exécuter divers morceaux par *quatre cents pianos* à la fois. Une seule dame pianiste touchera l'un des instruments qu'un courant électrique reliera entre eux et produiront ainsi simultanément les mêmes sons.

LE MAGNÉTISME DE L'OXYGÈNE. — L'illustre Faraday avait prouvé, à l'encontre de l'opinion accréditée de son temps, que tous les corps jouissent, à des degrés différents, de la propriété, reconnue tout d'abord dans le fer, d'obéir à l'action des aimants. Une classification des corps a même pu être établie. Les uns sont dits « magnétiques », ils sont attirés par l'aimant : ce sont le fer, le nickel, le platine, etc.; les autres sont dits « diamagnétiques », ils sont repoussés par l'aimant : ce sont le bismuth, le zinc, le plomb, l'or, etc. Faraday a mis ces propriétés en évidence, au moyen d'un puissant électro-aimant, entre les pôles duquel il suspendait un petit barreau de la substance à étudier. Ce barreau tournait ses extrémités vers les pôles si la substance était magnétique, et se plaçait transversalement si elle était diamagnétique.

Les liquides et les gaz sont, comme les solides, influencés par les aimants. Pour étudier les liquides, Faraday les renfermait dans un petit tube en verre mince qui s'orientait suivant la ligne des pôles de l'électro-aimant ou perpendiculairement à cette ligne, suivant que le liquide était magnétique ou diamagnétique. L'étude des gaz ou des vapeurs était plus difficile. On avait pourtant pu constater que la flamme d'une lampe, les vapeurs d'eau ou d'alcool étaient repoussées par les pôles de l'aimant, c'est-à-dire, diamagnétiques. L'oxygène fait exception et est attiré. M. Edmond Becquerel avait montré que ce gaz était magnétique, en attirant, par un électro-aimant, un morceau de charbon de bois, dans les pores duquel on avait condensé de l'oxygène. Une remarquable expérience vient d'être réalisée à la Royal Institution de Londres, par M. Dewar qui, en se servant de l'électro-aimant, avec lequel Faraday a accompli ses mémorables travaux, et, dans l'amphithéâtre où l'illustre physicien professa, a montré devant un auditoire de savant

les propriétés magnétiques de l'oxygène. Il plaça entre les deux pôles de l'aimant un petit vase plein d'oxygène liquéfié (on sait que la liquéfaction de ce gaz s'obtient par une pression relativement faible à la température de —180°), et aussitôt, on vit le liquide quitter le vase et se précipiter sur les surfaces polaires. L'oxygène est donc bien magnétique; et cette propriété rapproche ce gaz des métaux et en particulier du fer. Ce n'est pas le résultat le moins intéressant de cette expérience.

PEINTURES LUMINEUSES. — On s'amuse, depuis quelque temps, à utiliser, pour la peinture de petits tableaux, des couleurs qui deviennent lumineuses dans l'obscurité. Voici quelques formules de peintures phosphorescentes qui permettront à nos lecteurs d'obtenir une gamme assez complète de couleurs, en mélangeant les substances indiquées :

Peinture orange. — Vernis, 46 parties; sulfate de baryte, 17,5; jaune indien, 1; laque de garance, 1,5; sulfure de calcium, 38.

Peinture jaune. — Vernis, 48 parties; sulfate de baryte, 10; chromate de baryte, 8; sulfure de calcium, 34.

Peinture verte. — Vernis, 48 parties; sulfate de baryte, 10; oxyde de chrome, 8; sulfure de calcium, 34.

Peinture bleue. — Vernis, 42 parties; sulfate de baryte, 10,2; outremer, 6,4; bleu de cobalt, 5,4; sulfure de calcium, 46.

Peinture violette. — Vernis, 42 parties; sulfate de baryte, 10,2; outremer violet, 2,8; arséniate de cobalt, 9; sulfure de calcium, 36.

Peinture brun jaunâtre. — Vernis, 48 parties; sulfate de baryte, 10; or mussif, 8; sulfure de calcim, 34.

La substance qui rend ces peintures phosphorescentes est, on le sait, le sulfure de calcium.

L'ÉLECTRICITÉ FALSIFICATRICE. — L'électricité révolutionne décidément toutes les industries : voici les falsificateurs de matières alimentaires qui cherchent, eux aussi, à utiliser ce merveilleux agent. L'*Électricien* rapporte, en effet, qu'au cours d'une discussion qui eut lieu récemment à la Société bavaroise de chimie appliquée, sur la présence du cuivre dans les conserves de légumes, M. Kœhler, de Berlin, fit connaître que la couleur verte, remarquablement belle, que revêtent certaines fèves conservées, était obtenue par la complicité de l'électricité comme agent de falsification. En effet, pendant l'ébullition des fèves dans un vase de cuivre, certains industriels font passer un courant à travers le contenu du vase, celui-ci agissant comme anode; de cette manière, une certaine quantité de cuivre passe dans la solution et donne aux fèves une belle teinte verte.

UN MOYEN DE DESTRUCTION DES SAUTERELLES. — M. Decaux, à la suite d'observations et d'expériences extrêmement nombreuses renouvelées depuis 1857, sur la valeur du crapaud comme destructeur d'insectes nuisibles aux produits agricoles, a songé à employer cet animal pour la destruction des sauterelles dont on sait les ravages dans nos possessions d'Afrique. Il a constaté que les crapauds dévorent, avec une égale satisfaction, les larves et les insectes parfaits, et qu'en opposant aux milliards de sauterelles des millions de crapauds, on supprimerait l'invasion de ces acridiens.

M. Decaux trace, dans la *Revue des sciences naturelles appliquées*, le programme à suivre pour utiliser le crapaud. Il faudrait d'abord creuser des mares artificielles partout où le terrain permettrait de recevoir les eaux fluviales. Puis, dans chaque douar, un homme surveillerait les mares, et, aussitôt les têtards éclos, déposerait dans chacune des débris de viande destinés à les nourrir. Il faut, en effet, éviter que ces têtards ne s'entre-dévorent, comme ils le font quand ils sont livrés à eux-mêmes. Les millions de jeunes crapauds qu'on pourrait obtenir dès la première année aideraient leurs parents à dévorer les sauterelles. Et en surveillant avec soin, chaque année, l'entretien des mares et la nourriture des têtards, on obtiendrait en trois ans une armée qui aurait vite fait de détruire les acridiens, ou d'empêcher tout au moins ces multiplications effrayantes qui les obligent à émigrer vers les régions cultivées.

Une objection nous vient pourtant à l'esprit : Les sauterelles détruites, quelle sera la nourriture de cette armée innombrable de crapauds si complaisamment créée? Et ne faudra-t-il pas, après avoir avec grand soin élevé les destructeurs de sauterelles, détruire à leur tour les crapauds devenus affamés et menaçants?

PROBLÈME

Une balle de plomb pèse 4 gr. 54. Trouver le poids du morceau de liège verni qu'il faudrait attacher à cette balle pour que le système se tint en équilibre dans une masse d'eau.

Densité du plomb, 11,35.
Densité du liège, 0,24.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME

(Voir Numéro du 31 décembre).

Soit x la longueur de la circonférence de la grande roue et y celle de la petite. Pour parcourir 40 mètres, la grande roue fait $\frac{40}{x}$ tours et la petite en fait $\frac{40}{y}$ de sorte que la première équation est $\frac{40}{y} - \frac{40}{x} = 6$ ou en divisant par 2, $\frac{20}{y} - \frac{20}{x} = 3$

Si l'on augmente la circonférence de la grande roue de $\frac{1}{8}$ de sa longueur, cette circonférence est alors $\frac{9}{8}$ de ce qu'elle était, c'est-à-dire $\frac{9}{8}x$; pour parcourir 40 mètres, la grande roue fait un nombre de tours représenté par $40 : \frac{9x}{8} = \frac{40 \times 8}{9x}$.

En raisonnant de même pour la petite roue, on trouve qu'elle fait $40 : \frac{5}{4}y = \frac{40 \times 4}{5y}$ tours pour parcourir 40m et l'on a la deuxième équation : $\frac{40 \times 4}{5y} - \frac{40 \times 8}{9x} = 4$, ou en divisant par 4, $\frac{40}{5y} - \frac{80}{9x} = 1$ ou encore $\frac{8}{y} - \frac{80}{9x} = 1$.

On a donc à résoudre $\frac{20}{y} - \frac{20}{x} = 3$

$\frac{8}{y} - \frac{80}{9x} = 1$, et en divisant les deux membres de la première par 20 et les deux membres de la seconde par 8 : $\frac{1}{y} - \frac{1}{x} = \frac{3}{20}$

$\frac{1}{y} - \frac{10}{9x} = \frac{1}{8}$. Retranchons membre à membre $-\frac{1}{x} + \frac{10}{9x} = \frac{3}{20} - \frac{1}{8}$ ou $\frac{10-9}{9x} = \frac{6-5}{40}$ donc $\frac{1}{9x} = \frac{1}{40}$ par suite $9x = 40$ et $x = \frac{40^m}{9} = 4^m 44$, circonférence de la grande roue.

La première équation $\frac{1}{y} - \frac{1}{x} = \frac{3}{20}$ s'écrit :

$\frac{1}{y} = \frac{3}{20} + \frac{1}{x} = \frac{3}{20} + \frac{9}{40} = \frac{15}{40} = \frac{3}{8}$ d'où $y = \frac{8^m}{3} = 2^m,66$, circonférence de la petite roue.

Réponse. — La circonférence de la grande roue a $\frac{40^m}{9}$ ou $4^m,44$, et celle de la petite $\frac{8^m}{3} = 2^m,66$.

Ont résolu ce problème : Barbedette. — X. B. T. — Un vieil abonné. — J. B. J. — De Pietri. — Un Prévoyant de l'avenir.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie de Médecine

En *ouvrant un crâne* d'idiot dont le cerveau, comprimé par les os de la boîte crânienne, ne pouvait se développer normalement, MM. le professeur Lannelongue et le chirurgien Prengrueber ont montré que l'on pouvait corriger l'œuvre défectueuse de la nature. A l'aide du trépan, de la gouge et du maillet, adroitement maniés, on a pratiqué une brèche dans le crâne d'un idiot de neuf ans. On a libéré l'organe de la pensée, de l'intelligence, de la raison. On l'a mis à l'aise. Et, dès le lendemain, l'enfant ne montrait plus les signes affreux de décrépitude originelle qui le désignaient auparavant.

Un remède à l'influenza! Voilà qui sera d'un usage plus courant que l'ouverture du crâne. Le docteur Auguste Ollivier a parlé, à l'Académie de Médecine, de l'épidémie courante. Il a rappelé qu'après des discussions nombreuses sur la grippe ou *influenza*, on a conclu que cette maladie était infectieuse et transmissible par contagion. Pourquoi le cacher, en effet? La grippe règne épidémiquement, et, malgré sa bénignité habituelle, elle peut acquérir, dans certaines conditions, un caractère de gravité particulière. Il faut donc ne pas négliger les précautions. « La grippe de 1891-1892, a dit le docteur Ollivier, paraît moins grave que celle de 1889-1890; malgré cela, elle a élevé dans de sérieuses proportions le chiffre de la mortalité. Il faut espérer que le summum est atteint; que désormais les conditions seront plus favorables; que les cas seront moins sérieux qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour. On peut l'espérer, en tenant compte de ce que l'on a vu dans la plupart des épidémies, mais il est impossible de l'affirmer. »

La cause prédisposante dont l'action est la mieux connue, la plus manifeste, la moins douteuse, c'est le froid humide. Il serait à désirer qu'à côté des précautions banales que chacun connaît, on possédât un agent spécifique dont l'action fût, sinon infaillible, du moins capable de diminuer sérieusement les chances d'invasion pour chaque individu.

M. Ollivier craint bien que nous cherchions longtemps, car les spécifiques vantés jusqu'ici n'ont pas répondu à ce qu'on attendait d'eux. Il y a pourtant un médicament dont on ne dit rien, auquel on ne paraît même pas songer, et dont l'utilité, au point de vue prophylactique, paraît réellement sérieuse : c'est l'huile de foie de morue. A ce sujet, le docteur Ollivier rapporte que, pendant l'épidémie de 1890, il a fait prendre l'huile de foie de morue, d'une façon régulière et méthodique, à trente enfants dont le plus jeune n'était âgé que de dix à onze mois. Il n'y a pas eu un seul cas de grippe parmi eux. Plusieurs de leurs frères et sœurs qui ne prenaient pas d'huile de foie de morue furent atteints d'influenza. Le savant docteur a fait aussi des observations analogues chez un bon nombre d'adultes et de vieillards. Les effets ont été aussi probants.

Cette année, M. Ollivier n'a constaté jusqu'à présent qu'un seul cas de grippe chez les malades qu'il a mis systématiquement à l'huile de foie de morue. Ce malade était un tuberculeux sur lequel la grippe a été, du reste, assez bénigne. M. Ollivier fait prendre, aux enfants, une, deux, trois ou même quatre cuillerées à café; aux personnes plus âgées, deux ou trois cuillerées à soupe.

Il recommande le milieu du premier déjeuner, de manière qu'en se mélangeant aux aliments, l'huile n'apporte aucun obstacle à l'action des glandes de l'estomac. Administrée de cette façon, l'huile de foie de morue est bien supportée et ne provoque ni dégoût, ni vomissement.

M. Ollivier ne songe pas à attribuer à l'huile de foie de morue une action spécifique, ni à supposer qu'elle détruise l'agent pathogène ou neutralise ses effets; mais il croit qu'elle exerce une action tonique puissante sur l'organisme et lui permet de se mieux défendre contre le froid humide. Peu importe d'ailleurs le mécanisme. Il a ordonné l'huile de foie de morue, et les personnes auxquelles il l'a prescrite lui ont semblé prendre moins facilement la grippe que les autres. Voilà le fait, dans toute sa simplicité.

Une semaine après cette intéressante communication, MM. les professeurs Cornil et Chantemesse communiquaient à l'Académie le résultat de leurs expériences sur le *microbe de l'influenza*. Ils l'ont inoculé à des lapins et à des singes qui en sont promptement devenus malades. Ce microbe est, paraît-il, fort difficile à distinguer des autres à cause de son extrême petitesse. Il affecte souvent la forme d'un 8 et présente quelquefois des renflements aux extrémités. M. Cornil pense que l'étude de ce microbe aidera à compléter, dans une large mesure, tout ce que l'on sait touchant le diagnostic, la prophylaxie et le traitement de l'influenza.

En attendant, MM. Vallin, Magitot, Laborde recommandent de tenir la bouche, les fosses nasales et l'arrière-gorge dans un état de propreté et d'antisepsie aussi complet que possible, non seulement en temps ordinaire, mais surtout en temps d'épidémie, attendu qu'il est démontré qu'un grand nombre d'organismes pathogènes se retrouvent dans la salive même normale. Il en est ainsi des bacilles de la diphtérie, de l'érysipèle, de la pneumonie, de la pleurésie, etc., et peut-être aussi du bacille de la grippe.

Académie des Sciences

Les *prédictions météorologiques de l'abbé Fortin* avaient par suite d'heureuses coïncidences sans doute, intéressé assez vivement le public, à un moment donné. Le temps allait-il tourner au beau, ou à la pluie, ou à la tempête? On interrogeait l'abbé Fortin qui ne se faisait pas prier pour répondre. Seulement, il a eu l'imprudence d'envoyer, en sa faveur, dans un de ses derniers almanachs, le témoignage élogieux de M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Or, M. Joseph Bertrand a tenu à déclarer à ses confrères qu'il avait, tout au contraire, dit à M. l'abbé Fortin que « son système, en théorie, n'avait pas le sens commun ». En pratique, M. Mascart, qui avait eu à examiner l'appareil imaginé par l'abbé Fortin, est du même avis que M. Joseph Bertrand en théorie. Cet appareil ne marche même pas, pour ainsi dire. Encore une illusion qui tombe!

—

Jacques Inaudi, le *calculateur-phénomène*, a eu, l'autre semaine, les honneurs de la séance à l'Académie. Nous avons consacré un article spécial aux surprenantes observations dont ce jeune homme a été le sujet. Bornons-nous donc à mentionner le fait, pour mémoire.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Archéologie chrétienne. — M. de Lasteyrie termine sa lecture sur les origines de la basilique chrétienne. Il montre combien les idées qui ont généralement cours en France sur cette question sont peu fondées. On se fait d'ordinaire une idée fausse des basiliques païennes. On a prétendu que les basiliques chrétiennes étaient la reproduction de celles qui s'élevaient dans les riches maisons des Romains. M. de Lasteyrie admet que l'architecture privée des anciens a pu avoir une influence sur la forme donnée à nos plus anciennes églises. Mais il pense qu'on a tort de chercher dans un type unique de construction un modèle que les chrétiens se seraient bornés à reproduire. En réalité, la question est plus complexe et probablement plusieurs facteurs ont concouru à la formation du type de nos premières basiliques chrétiennes. Il estime qu'aux basiliques civiles ils ont dû emprunter leur forme oblongue, leurs colonnades intérieures, la disposition de leurs toitures; aux maisons romaines, leur atrium; aux exèdres et autres salles de réunions si communes chez les anciens, leur abside.

Académie des Beaux-Arts

Élection. — La commission chargée d'établir le classe-

ment des candidats au fauteuil de M. Alphand, membre libre, présentait ainsi les concurrents : en première ligne, M. Lafenestre, conservateur du département de la peinture au musée du Louvre; en deuxième ligne, M. Berger, député; en troisième ligne, M. Michel, publiciste; en quatrième ligne, M. Corroyer, architecte; en cinquième ligne, M. Yriarte, conservateur des beaux-arts.

L'Académie, par des votes successifs, a ajouté à cette liste les noms de MM. Gonse, Philippe Gille, publicistes; Roger Ballu, inspecteur des beaux-arts. Elle a finalement élu M. Lafenestre, au deuxième tour de scrutin, par 20 voix contre 9 à M. Michel, 6 à M. Berger, 2 à M. Corroyer, 1 à M. Gille.

Le *poème* choisi pour être adapté à la composition musicale du prochain concours Rossini a pour titre *Ahasvérus* et pour auteur M. Augé de Lassus. En conséquence, un nouveau concours de composition musicale est ouvert sur ce poème. Il sera clos le 31 mars. Les concurrents pourront prendre des exemplaires de ce livret à partir du 15 février.

Académie des Sciences morales et politiques

Les *lectures* ont abondé, trop abondé pour que nous puissions les analyser comme il faudrait : lecture de M. Glasson sur la vie et les œuvres de feu M. *Charles Grad*, député d'Alsace au Reichstag et correspondant de l'Académie; lecture de M. Ravaisson sur l'*Histoire des religions;* lecture de M. Levasseur sur le *Recensement de 1891;* lecture de M. Aucoc sur M. *Alfred Jourdain;* lecture de M. Joseph Reinach sur M. *Thiers économiste.*

L'Académie a perdu un de ses membres les plus éminents et les plus regrettés en la personne de M. Baudrillart, un économiste très savant, un démographe très informé.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Nos voyageurs. — M. J. de Morgan, dont nous avons signalé récemment la belle exploration dans la Perse et dans le Kurdistan, lauréat de la Société de géographie, vient de s'embarquer pour l'Égypte où le ministère de l'instruction publique l'a chargé d'une mission archéologique.

M. Ch. Alluaud, conservateur au Muséum de Limoges, est chargé d'une mission scientifique aux îles Seychelles (Océan Indien), à l'effet d'y poursuivre les recherches d'histoire naturelle et de zoologie qu'il avait si bien commencées aux Canaries.

Le commerce de la Russie. — A en croire les rapports des consulats anglais, la situation commerciale en Russie aurait énormément souffert de la disette qui y règne en ce moment. On ne connaît pas encore les chiffres des affaires pour 1891; mais ceux de 1890 accusent déjà une diminution considérable : 76 millions de roubles, ou 250 millions de francs, sur un total de 1147 millions de roubles. Par contre, l'exploitation de certains produits locaux, en particulier du charbon et du pétrole, prend une extension considérable. L'abondance de ces deux minéraux dans le sol de la Russie est de nature à causer la plus vive inquiétude aux Anglais et aux Américains, qui en importaient, jusqu'à présent, des quantités considérables en Russie.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de citer, à côté de ces chiffres, ceux que présentent les transactions commerciales en Belgique, pays qui occupe à peine l'étendue d'un canton russe. En 1883, le chiffre des exportations et importations de la Belgique atteignait 5,410 millions de francs. En 1890, le commerce de la Belgique dépassait notablement le chiffre de 6 milliards (exactement : 6,137,300,000 francs), soit de près d'un milliard et demi supérieur au chiffre des affaires en Russie.

Hammerfest. — La petite ville de Hammerfest, en Norwège, est la ville la plus septentrionale de l'Europe, et probablement du monde entier. Sa position à 70° 39′ 15″ lat. N. lui assure la lumière constante du soleil du 16 mai au 28 juillet. On peut même dire qu'il n'y a plus de nuit véritable du 30 mars au 12 septembre. Par contre, la nuit polaire y dure du 18 novembre au 23 janvier. Pour obvier à cet inconvénient, on a introduit l'éclairage électrique dans toutes les maisons de la ville. Et voici comment il ne fait jamais nuit à Hammerfest!

Une nouvelle mine d'argent. — En Amérique, naturellement. En inspectant une ferme, à Barrie, village de la province d'Ontario, un mineur aurait découvert une caverne au fond de laquelle il trouva des stalactites d'argent reconnu d'excellente qualité. Les ornements en argent dont se paraient les Indiens proviendraient de cette grotte.

République argentine. — Une importante découverte archéologique vient d'être faite dans la province de Catamarca (République argentine), par M. F. P. Moreno, directeur du musée de La Plata. On y trouva notamment une caverne remplie de 80 squelettes humains, 470 vases et 545 ustensiles divers, dont 420 en pierres, 110 en os, et 15 en cuivre. Les squelettes paraissent appartenir à deux types différents; l'un se rapproche de celui qu'on avait découvert dans les tombeaux du Pérou; l'autre paraît identique à celui des Indiens du Chaco. En comparant les dimensions des crânes, M. Moreno est arrivé à la conclusion que les types péruviens présentaient une race supérieure à celle des Indiens des temps modernes.

Une découverte d'un autre genre faite récemment dans le même pays tend à fournir à la République une source de revenus considérables. Les montagnes de sel, découvertes au pied des Andes, sont, paraît-il, d'un excellent rapport et l'exportation de ce produit, au Paraguay et au Brésil, prend constamment des proportions de plus en plus étendues.

Nécrologie. — M. Alfred Maury, membre de l'Institut, décédé à Paris le 10 février, était, en même temps qu'un archéologue distingué, un géographe érudit; ses travaux, sur cette branche de la science, faisaient justement autorité dans le monde entier.

Le 11 février est mort, à Nairn (Écosse), sa ville natale, le célèbre explorateur Grant, qui avait fait plusieurs voyages de découvertes en Afrique et dont le nom restera gravé dans les annales africaines à côté de Speke, avec lequel il fit, l'un des premiers, la traversée de l'Afrique, de 1860 à 1863.

Un autre voyageur africain, le docteur W. Junker, d'origine russe, est mort le 13 février à Saint-Pétersbourg, à l'âge de cinquante-deux ans. Le docteur Junker a parcouru successivement l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte et le Soudan égyptien. Dans ce dernier pays, il fut l'un des principaux lieutenants d'Émin-Pacha, avec lequel il resta prisonnier lors de la révolte du Mahdi. Il s'échappa en 1887 et revint se fixer en Europe. Un bel ouvrage en trois volumes qui vient de paraître en langue allemande, à Vienne, relate les divers épisodes de ses pérégrinations à travers les régions troublées du nord-est de l'Afrique.

Société de géographie. — La Société de géographie a décerné, cette année, sa grande médaille, la plus haute distinction dont elle dispose, à M. Élisée Reclus, pour l'ensemble de ses travaux géographiques, et notamment pour son œuvre magistrale *Nouvelle Géographie universelle*, dont le dernier volume s'achève.

La médaille d'or de la Société a été attribuée à S. A. le prince Albert de Monaco, pour les résultats de ses recher-

ches sur les courants et la vie des Océans. Les autres médailles, d'un prix variant de 300 à 450 francs, ont été ainsi distribuées : prix Logerot, à M. Pavie (explorations dans l'Indo-Chine); prix Louise Bourbonnaud, à M. H. Coudreau (explorations dans la Guyane); prix Léon Dewez, à M. J. de Morgan (voyages en Perse et dans le Kurdistan); prix Conrad Malte-Brun, à M. Fourneau, pour ses explorations dans le Congo français. Deux médailles d'argent ont en outre été attribuées : prix A. de Montherot, à M. Pobéguin; prix Ch. Grad, à M. Chélu.

Trois intéressantes communications ont été faites à la dernière séance de la Société (19 février). L'une, par M. le baron de Guerne, collaborateur du prince A. de Monaco, sur les résultats obtenus jusqu'à ce jour par les recherches sous-marines faites à bord de l'*Hirondelle*. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de ces curieuses expériences. Il s'agissait de déterminer la direction des courants marins au moyen de flotteurs qu'on lançait en pleine mer et qui renfermaient des instructions en huit différentes langues pour ceux qui les recueilleraient. Ces flotteurs consistent en des bouteilles aux fonds très larges, enfermées dans une enveloppe de cuivre hermétiquement close. Sur 1675 flotteurs lancés depuis 1885, 226 sont revenus de diverses parties du monde. Le plus grand nombre a cependant été recueilli aux environs des Açores (37) et sur les côtes de France (36). Quelques-uns de ces flotteurs sont restés sur l'eau pendant trois, quatre et cinq ans. Les conclusions sont forcément incomplètes encore, vu le nombre considérable de flotteurs qu'il reste à retrouver.

La seconde communication a été faite par M. V. Turquan, chef du Bureau des statistiques, sur les résultats du dernier recensement de la France. Nous avons déjà donné ici quelques résultats de ce dénombrement. M. Turquan attribue les causes du ralentissement de la population en France : 1° à l'excédent de l'émigration sur l'immigration; 2° au dépeuplement des campagnes au profit des grandes ville où la natalité est toujours moindre. M. Turquan rappelle incidemment que près des deux tiers des habitants de Paris ne sont pas originaires du département de la Seine.

La troisième communication a été faite par M. Fritz du Bois, jeune voyageur suisse, qui a visité plusieurs des îles de la Sonde, et a spécialement entretenu la Société des habitants et des monuments de Java.

PAUL LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LA TRANSMISSION ÉLECTRIQUE DES DESSINS. — Chacun connaît les expériences faites, il y a quelque trente ans, par l'abbé Caselli qui, au moyen d'un appareil qu'il appelait le *pantélégraphe*, transmettait à distance les dessins les plus compliqués. Rappelons en quoi consistaient ces expériences qui eurent lieu entre Paris et Marseille : à la station de départ, on trace sur un papier métallisé, et avec de l'encre ordinaire, les lettres, les portraits, les dessins qu'il s'agit de reproduire, et sur lesquels un stylet est astreint à passer; à la station d'arrivée, un second stylet qui se meut synchroniquement avec le premier, et qui lui est relié électriquement, frotte sur la surface d'un papier chimique. Chaque fois que le premier stylet rencontre un trait, le courant électrique circule dans la ligne, et est mis par le second stylet en contact avec le papier chimique; alors une décomposition se produit alors qui se manifeste par une ligne colorée; et, à la station d'arrivée, on obtient la reproduction rigoureuse des dessins déposés à la station de départ.

Le pantélégraphe de l'abbé Caselli fut laissé de côté, à la suite des difficultés techniques reconnues dans la pratique. Un Américain, M. Amstutz, de Cleveland, vient de faire connaître, sous le nom d'*electro-artograph*, un appareil destiné à rendre les mêmes services que ceux attendus de l'appareil de l'abbé Castelli. Le principe en est beaucoup plus compliqué. On photographie le dessin à transmettre sur une pellicule de gélatine bichromatée. Le bichromate, sous l'action de la lumière, devient insoluble; ainsi, en lavant la pellicule, on obtient une sorte de cliché en relief dont l'épaisseur varie avec l'intensité du rayon lumineux. Si sur ce cliché, on fait promener un stylet relié électriquement avec un second stylet, dont le mouvement est synchrone, et qui se déplace sur une plaque recouverte de cire molle, on obtiendra à la station d'arrivée un second cliché, en creux cette fois, dont les creusures seront d'autant plus profondes que les reliefs du cliché de la station de départ sont plus accentués. Les images ainsi obtenues sont assez satisfaisantes. Mais nous avons tenu à mentionner ici l'electro-artograph, car la transmission des dessins ne saurait se faire longtemps attendre, et l'appareil de M. Amstutz peut n'être pas indifférent à la solution de cet intéressant problème.

LES VOITURES ÉLECTRIQUES. — Un autre problème dont la solution est proche est celui de la traction électrique. Aussi le moment est-il venu d'indiquer l'état de cette question et de résumer les tentatives faites jusqu'ici. C'est tantôt à des accumulateurs, tantôt à des piles que les nombreux inventeurs de voitures électriques ont recours.

M. de Graffigny utilise une modification de la pile à acide chromique, dont chaque élément chargé pèse 500 grammes, et donne pendant quatre heures un courant de 6 ampères et un courant de 1 volt 5. La voiture est constituée par un tricycle sur lequel est fixé un coffre de sapin verni destiné à protéger le moteur et les piles, et dont la partie supérieure reçoit un siège monté à ressort sur lequel peuvent prendre place deux personnes. L'intérieur du coffre renferme 36 éléments de pile formant deux batteries entre lesquelles se trouve un petit moteur Gramm pesant 9 kilogrammes, et pouvant produire un tiers de cheval-vapeur en tournant avec une vitesse de 2,400 tours par minute : une chaîne Galle transmet la force aux roues motrices; un frein d'arrêt qui se manœuvre par une simple pression du pied agit sur la roue d'avant. Le poids de la voiture en marche est de 140 kilogrammes, y compris le poids du conducteur. Lors du premier essai, la vitesse obtenue était de 22 kilomètres en palier, de 10 sur les rampes accidentées; et dans les descentes on peut obtenir en toute sécurité une vitesse de 45 kilomètres. Dans une seconde expérience, le véhicule a parcouru 95 kilomètres en cinq heures. Le prix de revient des 12 litres de liquide qui forment la charge des piles, en comptant l'usure du zinc, est de 5 francs, ce qui met l'heure de marche à 1 franc.

A Castel-Nuovo di Garfagnana (Toscane), on a construit une voiture électrique routière, à deux places, très légère, constituée par des tubes d'acier verni montés sur l'axe de deux roues. La force motrice est fournie par une batterie de 10 accumulateurs d'une capacité de 20 ampères-heures par kilogramme de plaque, renfermés dans des cassettes d'ébonite, et pesant 70 kilogrammes. Cette force est distribuée à un moteur par un commutateur régulateur : en marchant en moyenne à 12 volts-ampères, la charge peut durer dix heures. Le moteur est de la force d'un cheval-vapeur. Il fait 3,000 tours par minute et peut aller jusqu'à 15,000; son poids est de 20 kilogrammes. La voiture mesure 1m80 de longueur sur 1 de largeur et 1m20 de hauteur; elle pèse en tout 140 kilogrammes.

Une disposition analogue a été récemment appliquée en France à un simple fiacre, un ancien mylord de la Compagnie des Petites-Voitures : dans une boîte placée sous le coffre de la voiture se trouvent 48 accumulateurs du poids de 8 kilogrammes et d'une capacité de 8 ampères-heures par kilogramme de plaque utile; le moteur est de la force de 3 chevaux-vapeur; il tourne à une vitesse de 2,000 tours. Cette voiture peut fournir, à sa plus grande allure, une marche de près de 17 kilomètres à l'heure pendant deux heures.

UN TRAMWAY A MOTEUR AMMONIACAL. — La question de la traction des véhicules sollicite à tel point l'attention des ingénieurs de tous les pays, qu'on ne se contente pas de chercher à substituer à la traction animale la traction à la

vapeur ou à l'électricité, et qu'on expérimente en ce moment à Chicago un tramway dont le moteur est l'ammoniaque. On sait que la facilité avec laquelle se liquéfie ce gaz (— 39° sous la pression atmosphérique) a été déjà maintes fois utilisée, dans la machine à fabriquer la glace notamment.

Imaginons un récipient rempli d'ammoniaque liquide; à la température ordinaire, ce liquide bout; le gaz sous pression obtenu agit sur le piston du moteur de la voiture, puis va se condenser dans l'eau que contient un réservoir qui entoure le premier: de cette façon le refroidissement dû à l'évaporation est compensé par le dégagement de chaleur résultant de la dissolution. La quantité d'ammoniaque liquéfiée contenue dans le cylindre intérieur est suffisante pour faire effectuer une vingtaine de kilomètres. Quand le cylindre intérieur contient une quantité d'ammoniaque insuffisante pour exercer sur les pistons du moteur la pression nécessaire, on rentre la voiture à une usine centrale où on renouvelle la provision d'ammoniaque liquide. D'autre part on retire par la chaleur le gaz qui s'est dissous dans le cylindre extérieur, on le refroidit, et liquéfié, il peut servir à nouveau. Le procédé est donc certain. M. P.-J. Mac Mahon, de Louisiana, qui est l'inventeur de ce moteur ingénieux, estime que la dépense nécessaire pour actionner la voiture pendant une heure correspond à la dépense de 1,6 kilogramme de charbon.

L'ÉLECTRICITÉ ET LA CÉRAMIQUE. — *L'Électricien* fait connaître un procédé qui permet de produire ces belles colorations rouge cuivre dont les anciens céramistes chinois semblaient avoir emporté avec eux le secret C'est l'électricité qui est venue, cette fois encore, au secours de la céramique. Les vases sont peints avant la cuisson, puis portés dans un poêle à vapeur où s'accomplit l'oxydation qui donne le ton de flamme caractéristique. Puis, sur la décoration, on dépose par voie galvanique une couche d'argent. L'objet est ensuite soumis à une chaleur convenable. Enfin le ciseleur et le graveur achèvent l'œuvre. Il semble que, dans ce nouveau genre de poterie, il y a combinaison entre le métal et la porcelaine.

UN PANSEMENT DES BRULURES PROFONDES. — M. le docteur Capitan, ancien chef de clinique du professeur Germain Sée, recommande un pansement dont il est l'inventeur, dans le cas de brûlures très profondes. On lave d'abord la brûlure avec de l'eau boriquée ou du sublimé au millième; on perce les phlyctènes et on enduit la surface brûlée de la pommade suivante :

Vaseline.	30 grammes
Salol.	4 grammes
Chlorydrate de cocaïne. .	25 centigrammes

Puis on applique au-dessus de petits morceaux de coton hydrophile imbibé de sublimé au millième. On enveloppe le tout de taffetas gommé. Ce pansement peut durer trois jours sans être défait : il est utile dans l'intervalle de mouiller la ouate avec la solution de sublimé.

LE PÉTROLE SOLIDIFIÉ. — On annonce qu'une Société londonienne exploite en ce moment la fabrication, comme combustible, de pétrole solidifié et débité en briquettes. Cette solidification du pétrole s'obtient en traitant ce liquide par 15 pour 100 d'un produit sur lequel le secret le plus absolu est encore gardé; le mélange est porté à la température de 130°; la solidification se produit, et pendant le refroidissement on comprime en briquettes la masse. La puissance calorifique de ce combustible serait trois fois plus grande que celle du charbon sur lequel l'emploi du pétrole solidifié permettrait de réaliser une économie de 10 %.

LA FORME DES GOUTTES LIQUIDES APPLIQUÉE A LA DÉCOUVERTE DES FALSIFICATIONS DE L'ALCOOL. — M. Gossart, maître de conférences à la Faculté de Caen, en faisant une étude sur les gouttes liquides a été conduit par ses recherches à donner un procédé permettant de reconnaître si un alcool est pur ou impur. Voici le principe de la méthode : supposons un verre plein d'alcool; ce liquide forme sur les bords du vase un ménisque concave. Prenons une pipette et laissons tomber, d'une hauteur de un millimètre, une goutte de ce même alcool sur le ménisque. Cette goutte roulera d'un bord du verre au bord opposé, et fera deux ou trois voyages analogues avant de plonger. Mais si la goutte ainsi projetée est d'un alcool différent de celui contenu dans le vase, elle plonge immédiatement. C'est que les gouttes roulent sur la surface d'un liquide identique à celui qui les constitue et ne roulent pas sur un liquide de composition différente. Si donc nous voulons savoir si un alcool est pur, nous faisons tomber à sa surface, de un millimètre de hauteur, une goutte d'alcool pur. Si la goutte ne plonge pas immédiatement, le liquide essayé est de l'alcool; si la goutte plonge immédiatement, l'alcool essayé est impur.

LE SEIGLE ENIVRANT. — Le seigle de la dernière récolte a produit, en Dordogne, chez les personnes qui avaient mangé du pain fabriqué avec cette céréale, de véritables phénomènes d'intoxication et notamment un engourdissement général qui s'était prolongé pendant vingt-quatre heures. Mêmes phénomènes avaient été observés en Russie, où M. Woronine, ayant examiné des échantillons de ce « seigle enivrant », constata sur les grains des végétations cryptogamiques. M. Prillieu, l'éminent professeur de l'Institut agronomique, s'est livré à un examen analogue sur les seigles de la Dordogne : il n'a remarqué aucun champignon sur la surface des grains; mais, à l'intérieur, il a reconnu la présence d'un champignon qui semble ne présenter de ressemblance avec aucun champignon connu. A quand le baptême de ce nouveau cryptogame?

PROBLÈME

Un négociant prélève, tous les ans, 4,000 francs sur les fonds qu'il a dans le commerce, et cependant chaque année sa fortune augmente du 1/3 de ce qui lui reste, et elle se trouve doublée au bout de 3 ans. Quel capital avait-il au commencement de la première année?

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME

(Voir Numéro du 31 janvier.)

Désignons par x le poids du liège qu'il faudra ajouter. Le poids du système (plomb et liège) est donc $4^{gr}54 + x$. C'est aussi le poids de l'eau déplacée, car on sait qu'un corps en équilibre dans une masse liquide déplace un poids de liquide égal au sien.

Or, il est évident que le volume de l'eau déplacée égale le volume du plomb augmenté du volume du liège.

$$\text{Volume du plomb} = \frac{\text{Poids}}{\text{densité}} = \frac{4,54}{11,35} = 0^{cmc},4$$

$$\text{Volume du liège} = \frac{x}{0,24}$$

Quant au volume de l'eau, c'est un nombre de centimètres cubes représenté par $4,54 + x$ (car le nombre qui mesure un certain volume d'eau pure est le même que celui qui mesure le poids de ce même volume d'eau; 14^{cmc} d'eau pure pèsent 14^{gr}; 25^{dmc} pèsent 25^{kgr}).

On a donc : $0,4 + \frac{x}{0,24} = 4,54 + x$

$$\frac{x}{0,24} - x = 4,14$$

$$\frac{19}{6}\, x = 4,14$$

$$x = 1^{gr}307.$$

Réponse : Il faudra attacher $1^{gr}307$ de liège à la balle de plomb.

Ont résolu la question : MM. Barbedette; un caporal du 98e régiment d'infanterie; Louis Erichson; X. B. T.; Charles Perrin; H. B.; Pierre Deux.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

Jurien de la Gravière et Adrien Lalanne. — L'Académie des sciences a perdu deux de ses membres au cours des dernières semaines : le vice-amiral Jurien de la Gravière et M. Léon Lalanne, sénateur inamovible. Nous consacrons plus loin une notice spéciale au vice-amiral Jurien de la Gravière. Quant à M. Léon Lalanne, sa carrière scientifique est des plus honorables : ancien élève de l'École polytechnique, auteur de nouvelles méthodes de calcul appréciées des ingénieurs, il fut chargé, en 1855, d'ouvrir une route dans la Dobroutcha pour assurer le ravitaillement des troupes françaises qui opéraient en Crimée. Il a présidé la commission technique européenne pour la délimitation de la frontière roumano-bulgare. Il a dirigé les travaux de construction du chemin de fer de Paris à Sceaux. C'est lui qui fut appelé, en 1848, à la direction des ateliers nationaux. Depuis, il a été directeur général des chemins de fer du Nord de l'Espagne et président du conseil d'administration de la Compagnie des omnibus.

La vibration des machines. — M. Normand, constructeur de navires, a fait parvenir à la Compagnie un mémoire sur les vibrations des machines motrices : sujet qui importe assurément à tous les habitants des villes, exposés à subir, dans leurs appartements, les trépidations propagées par le sol, des machines motrices de l'usine ou de l'atelier voisin.

Perturbations magnétiques. — Des observations météorologiques et astronomiques assez curieuses ont aussi préoccupé l'Académie. D'abord, il a été question d'une grande perturbation magnétique qui s'est produite le 14 février dernier. A la même heure où l'aiguille aimantée subissait l'effet de cette perturbation, on observait aux États-Unis une aurore boréale. On a constaté encore, a dit M. Mascart, qu'à peu près au même moment le soleil présentait une grosse tache qui couvrait environ un sixième du diamètre solaire. Autre observation : le 3 mars, M. Deslandres, astronome à l'Observatoire de Paris, a vu, au point même où la grande tache solaire avait fait précédemment son apparition, une masse incandescente, d'un éclat exceptionnel, dont la grande intensité a duré dix minutes; puis la masse incandescente a pris un mouvement tourbillonnaire. L'observation montre donc que la région du soleil occupée par la grande tache est encore en pleine activité. Autre observation encore : dans les premiers jours de mars, M. Moureaux, directeur du laboratoire du parc de Saint-Maur, observe de nouvelles perturbations magnétiques qui troublent les appareils de son établissement. Cette fois encore, la coïncidence avec le phénomène de l'aurore boréale est constatée.

Coïncidence plus curieuse encore et aussi moins explicable, moins probante : c'est précisément à la date et à l'heure d'une de ces perturbations magnétiques, le 11 mars, que se produisait à Anderlues, en Belgique, le terrible coup de grisou qui a fait tant de victimes. Que dire, après tout ceci? Que sur nos régions l'atmosphère est profondément troublée, que la force électrique répandue dans l'air s'agite sur nos têtes et provoque peut-être les convulsions terrestres qui éclosent sous nos pas, que l'univers des astres s'agite, et que le soleil lui-même n'est pas épargné? Tout cela, ce ne sont que constatations ou hypothèses. Mais la conclusion?

Académie de Médecine

Grippe. — La grippe a presque toujours l'honneur d'occuper une partie des séances de l'Académie de médecine : elle remplit ici l'office que l'étude des microbes remplit à l'Académie des sciences. Cette fois, c'est M. Lereboullet qui, analysant un travail du docteur Grosclaude (d'Elbeuf), nous apprend que ce médecin emploie avec succès, pour la prophylaxie de la grippe, depuis 1890, les inhalations antiseptiques et les gargarismes au sublimé. Il préconise les teintures d'eucalyptol, d'acide phénique et de thymol que l'on verse à la dose de 25 à 30 gouttes dans un litre d'eau bouillante dont on respire ensuite les vapeurs. Comme gargarisme, le docteur Grosclaude conseille le sublimé à la dose d'un cinq millième additionné de menthol.

La glycérine et les coliques hépatiques. — On sait quelles atroces douleurs causent les coliques hépatiques. M. Ferrand, dans une communication à l'Académie, conseille le traitement par l'emploi de la glycérine. A la dose de 20 à 30 grammes, la glycérine détermine la fin de la crise. A la dose de 5 à 15 grammes, la glycérine, prise chaque jour dans un peu d'eau alcaline, prévient de nouvelles attaques. La glycérine serait donc, si l'on en croit M. Ferrand, un excellent médicament de la lithiase biliaire, en raison de sa facile absorption par les voies lymphatiques et notamment par les vaisseaux qui vont de l'estomac au foie.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Les théâtres européens à leurs origines. — Ce sujet a fourni à M. Germain Bapst les éléments d'une étude excessivement intéressante. Il en a retiré un parti excellent dans les mémoires successifs dont il a fait communication à l'Académie.

Sur le théâtre italien à ses origines, il nous a montré le goût du théâtre répandu dans toutes les classes de la société, chez le pape et chez les cardinaux, comme chez les princes et chez le peuple. Le premier théâtre *public*, construit à Vicence, date de 1580. Jusque-là, c'était dans les palais que se donnaient les fêtes de l'art dramatique. Le clergé était loin d'être hostile au théâtre. Le grand pape Léon X faisait jouer devant lui des pièces d'un ton plus que leste, telles que la *Mandragore* ou la *Calandra*. Il y prenait un plaisir extrême, car il aimait beaucoup le théâtre; il aimait en organiser et, pour ainsi dire, en diriger les représentations où, spectateur *très bon public*, il donnait le signal des applaudissements et des rires. Notons qu'à cette époque, il n'y avait pas encore de femmes sur la scène : leurs rôles étaient tenus par des hommes.

En Angleterre, il n'y a pas eu de représentations de mystères comme dans l'Europe centrale. Mais dans toutes les fêtes religieuses ou civiles, les tréteaux se multiplient. Ce ne sont point des saltimbanques qui y jouent, mais des ouvriers, des artisans qui s'improvisent acteurs pour un jour. Chaque corporation, dans les fêtes communales ou religieuses, joue une scène et se transporte dans tous les carrefours pour qu'aucun habitant ne soit privé du spectacle, recommençant jusqu'à vingt fois dans la même journée la même représentation. Après la guerre des Deux-Roses, et avec Henry VIII et Élisabeth, la cour anglaise adopte un luxe effréné qui se déploie dans les ballets que l'on appelle alors des « masques ». Ce n'est qu'en 1660, après la restauration des Stuarts, qu'on inaugura les premiers décors.

En Pologne, au commencement du dix-septième siècle, les représentations de mystères se faisaient devant un auditoire en armes et à cheval. Les séances étaient tumultueuses, et même souvent plus que tumultueuses. Un jour, dans une représentation où l'un des acteurs jouait un rôle antipathique aux spectateurs, un noble polonais le perça d'une flèche qui l'étendit raide mort. Toute l'assistance applaudit.

En Espagne, la mise en scène se signalait par des habitudes fort bizarres. Ainsi, tous les acteurs paraissaient sur la scène, le visage orné d'une longue barbe, *même lorsqu'ils jouaient un rôle de femme...*

On voit quelle mine de particularités intéressantes a mise à jour M. Germain Bapst. Nous reviendrons prochainement et particulièrement sur le théâtre parisien au seizième siècle, en laissant la parole à M. Bapst lui-même.

Académie des Sciences morales et politiques

Séances de lectures de « mémoires ». Mémoire de M. Claudio Jannet sur les « Caisses de liquidation des opérations commerciales ». Mémoire de M. Levasseur sur les « Limites de la densité de la population ».

Académie française

La réception de Pierre Loti est fixée au jeudi 7 avril. C'est M. Alfred Mézières qui doit répondre au charmant romancier qui succède à Octave Feuillet.

Académie des Beaux-Arts

L'Académie des Beaux-Arts a procédé à un certain nombre d'élections. Dans la section d'architecture, en remplacement de M. Bailly, M. Ancelet, professeur de dessin à l'École des Beaux-Arts, a été élu par 17 voix contre 10 à M. Sédille, 5 à M. Guadet, 1 à M. Nénot. Dans la section de gravure, en remplacement de M. Henriquel-Dupont, M. Achille Jacquet a été élu, après neuf tours de scrutin, par 20 voix contre 9 à M. Chauvel. Dans la section de peinture, en remplacement de M. Müller, M. Detaille a été élu, au deuxième tour de scrutin, par 20 voix contre 13 à M. Carolus Duran. (Le peintre Édouard Detaille, né à Paris en 1848, élève de Meissonier, est le peintre militaire si connu et si justement populaire; il suffit de citer *la Halte des Tambours, les Grenadiers de la garde au camp de Saint-Maur, les Vainqueurs, une Charge de cavalerie, le Régiment qui passe, le Rêve*, parmi tant de pages remarquables, où le talent le plus vigoureux et le plus sincère est au service d'une inspiration patriotique très émouvante.)

L'Académie des Beaux-Arts a également élu, à titre de membre libre, M. Émile Michel, en remplacement du comte de Nieuwerkerke. Elle a décerné le prix du concours Rossini (musique) à M. Léon Honoré, auteur d'une composition musicale, *Isis*, écrite sur un livret de M. Adenis. Elle a décerné le prix du concours Achille Leclère au projet de M. Paul Dunard, élève de MM. André et Lalou. Elle a entendu avec un vif intérêt les notices de MM. Jean-Paul Laurens et Gustave Larroumet sur leurs prédécesseurs respectifs : Meissonier et le prince Jérôme Napoléon.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Nos colonies. — Nous signalons, pour mémoire, le changement qui a été opéré récemment dans le haut personnel de nos colonies, dont l'administration a été rattachée de nouveau au ministère de la marine.

Depuis le 1er janvier dernier, les habitants de la Tunisie sont soumis au calendrier grégorien. L'année de l'hégire 1308, qui devait aller du 13 octobre 1890 au 12 octobre 1891, a été prolongée jusqu'au 31 décembre 1891. Les Tunisiens ont donc eu une année de 14 mois et 20 jours. Abstraction faite de son utilité pratique, cette réforme peut aussi être considérée comme un pas de plus dans la voie d'assimilation de notre récente et belle conquête.

Dans une lettre adressée de Tabankort, localité située sur la route d'In-Salah à Ghadamès, M. Foureau annonce qu'il vient d'accomplir la première partie de sa tâche : création de divers postes sur cette route afin d'assurer la sécurité des voyageurs et des caravanes. C'est l'absence de toute autorité qui rend les voyages si périlleux dans ces régions. La création des postes de surveillance serait, d'après l'explorateur, le meilleur moyen de pacifier la contrée et de pénétrer au Sud.

Les nouvelles du Sénégal rapportent que le lieutenant-colonel Humbert a pris d'assaut, le 14 février dernier, la capitale de Toukoro, sur la rive gauche de Milo, où Samory, notre ennemi légendaire, s'était retranché. Ce dernier se serait enfui après avoir perdu un grand nombre de ses hommes. De notre côté, nous n'avons eu qu'un officier de tué et six tirailleurs blessés.

Le Comité de l'Afrique française a reçu, d'autre part, de bonnes nouvelles de M. Dybowsky, qui poursuit, comme on sait, l'expédition entreprise par l'infortuné Crampel. Il se trouvait, à la fin de l'année dernière, à Banghi, sur le haut Niger.

Et puisque nous parlons des victimes de l'Afrique, signalons la mort, à Brazzaville, de M. Walther, secrétaire particulier du commissaire général du Congo français, qui a succombé dernièrement à un accès de fièvre pernicieuse.

Tunnel sous la Manche. — Tous nos lecteurs connaissent l'histoire du fameux tunnel, ou plutôt projet de tunnel, qu'une réunion d'ingénieurs français et anglais avait élaboré il y a quelques années et qui devait réunir la grande île britannique à la côte française et au continent. Des deux côtés du détroit, on était d'accord autant sur la praticabilité du projet, que sur les immenses avantages que cette œuvre grandiose aurait procurés aux deux nations les plus civilisées de l'Europe. Le projet eut déjà un commencement d'exécution lorsqu'une commission militaire, dont fit partie le prince de Galles, ordonna de suspendre les travaux en faisant valoir — sans rire — la possibilité d'une invasion française par cette voie.

Nous sommes heureux de constater qu'un revirement paraît s'être produit en ces derniers temps dans l'opinion publique de nos voisins; une campagne très active y est menée en ce moment même par plusieurs notabilités scientifiques du pays, notamment par l'honorable professeur Boyd Dawkins, qui s'efforce à réduire naturellement à leur juste valeur les appréhensions chimériques des chauvins anglais.

Dans l'Asie centrale. — En présence des froids si sensibles que nous avons eu à subir en Europe dans la première quinzaine du mois de mars, on serait presque tenté de conseiller aux gens de faible constitution d'aller passer la saison à Merv. Nos lecteurs savent que Merv est une oasis du Turkestan, à une distance relativement faible de la Sibérie — et par conséquent très froide? — Du tout. Une correspondance du 22 février nous informe qu'on n'y a pas encore eu d'hiver. La verdure faisait déjà son apparition et les arbres étaient remplis de bourgeons. — La vie n'y est d'ailleurs pas très chère. Le pain de première qualité coûte 15 centimes la livre; même prix pour la viande. Les œufs coûtent 2 c. 1/2 la pièce (en été on en a pour 2 centimes), un bon poulet 1 franc. Les autres denrées ne sont relativement pas plus chères. Il n'y aurait donc que le voyage...

Et puisque nous parlons de l'Asie centrale, disons quelques mots de l'Afghanistan. D'après le récit d'un ingénieur anglais publié dans le *Times of India*, le souverain de ce pays serait un homme éminemment éclairé, et les Afghans une nation fort accessible à la civilisation européenne. Cet ingénieur fut chargé de créer un atelier pour la frappe de monnaies nouvelles. Au début, les ouvriers indigènes regardaient avec quelque méfiance les machines importées d'Europe. Mais s'étant rendu compte de la supériorité des pièces de monnaie ainsi fabriquées, ils apprirent vite le maniement des appareils et savent maintenant produire de fort belles pièces. Le même fait s'est produit à l'occasion de la fabrication d'armes. Les ouvriers sont parvenus à fabriquer jusqu'à 7,000 cartouches par jour. Enfin, six Afghans, les plus intelligents, ont réussi à créer une machine à vapeur de la force de 1/4 de cheval. L'émir, enthousiasmé de ce résultat, fit don à ces ouvriers de plusieurs milliers de roupies pour les encourager dans leurs expériences.

Ce même émir a d'ailleurs adressé récemment au prince héritier de Russie une somme de 100,000 roubles (250,000 francs) pour le fonds de secours aux provinces russes atteintes par la disette.

Les sept merveilles de la Corée. — Un journal chinois vient de révéler au monde des curieux les sept merveilles que renferme la presqu'île de Corée. En

voici la nomenclature : 1° Source chaude près de Kin-Chantao, guérit toutes les maladies. 2° Deux sources aux deux extrémités de la presqu'île dont l'une contient de l'eau saumâtre et l'autre une eau douce et agréable. Elles ne sont jamais pleines en même temps. Lorsque l'une est remplie, l'autre est vide. 3° Une caverne tellement froide que personne ne supporte le vent qui s'en dégage. 4° Une forêt de pins qu'on ne parvient pas à détruire; les arbres arrachés repoussent immédiatement sans culture. Les trois merveilles les plus remarquables sont : 5° Un immense bloc de pierre qui surnage au milieu d'une pièce d'eau devant un ancien palais. 6° Une pierre au sommet d'une colline dégageant une très forte chaleur. 7° Enfin, une larme de sueur de Bouddha, conservée dans un grand temple, autour duquel, dans un rayon de trente pas de tour, aucune plante ne surgit et dont aucun animal ne peut approcher.

Voyages en cours. — M. L. Décle, qui voyage en ce moment dans l'Afrique orientale et sur le sort duquel on était quelque peu inquiet, annonce de Palapye (Afrique orientale) que sa santé est rétablie, qu'il se propose de faire quelques excursions encore dans le pays des Matabelés et Machonas, pour se diriger de là, au Sud, vers le Transvaal et remonter ensuite la côte jusqu'à l'embouchure du Zambèze.

M. J. Desfontaines s'est embarqué ces jours-ci pour la Havane, dans le but de recueillir des collections scientifiques. Étapes principales : Cuba, îles Sandwich, le Japon, Java, Bornéo, Nouvelle-Guinée, îles Salomon.

M. Hubert Vaffier, amateur photographe éclairé, part dans quelques jours pour une tournée dans l'orient de l'Europe (Illyrie, Grèce, Bosnie...) avec l'intention d'y recueillir des données ethnographiques.

Un voyageur autrichien, Ed. Glaser, repart pour son quatrième voyage en Arabie. Ses explorations antérieures nous ont valu une série de documents du plus haut intérêt, sur l'archéologie de ce pays, encore si peu connu. En dehors des subsides fournis par le gouvernement et diverses sociétés savantes d'Autriche-Hongrie, M. Glaser a reçu, comme subvention à ce voyage, d'un généreux Mécène, la somme respectable de 5,000 florins (12,000 francs).

Excentricités américaines. — Le capitaine Monahan doit s'embarquer ces jours-ci à New-York, pour faire la traversée de l'Atlantique, sur un petit bateau en bois de cèdre. Ce bateau n'a pas 5 mètres de longueur; il est juste assez spacieux pour enfermer des provisions pour cent jours. Le hardi navigateur compte, d'ailleurs, faire la traversée en deux mois.

Une autre excentricité, moins dangereuse et, à coup sûr, mieux goûtée, est celle des demoiselles d'une association pauvre du Michigan. Il s'agissait de trouver les fonds nécessaires à l'érection d'un local pour réunions. Une taxe fut établie sur les baisers, et on voit à présent de charmantes jeunes filles aborder les hommes dans les rues avec un imperturbable : *you may kiss me for 25 cents* (vous pouvez m'embrasser pour 25 cents, soit 1 fr. 25!).

La distance au soleil. — Il paraît que nous ne sommes pas aussi éloignés du soleil que nous l'avons cru jusqu'à présent. On acceptait communément le chiffre de 153 millions de kilomètres pour la distance de la terre au soleil. Les observations faites pendant le passage de Vénus en 1874 et 1882 (Chine, Perse, îles Auckland, Amérique septentrionale, Bahia-Blanca, détroit de Magellan) placent notre pauvre planète en face du foyer central de la chaleur à une distance de cent quarante-huit millions cent trente-huit mille kilomètres — seulement!

PAUL LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LES CONFETTI. — La Mi-Carême a été la journée des confetti. D'où viennent ces millions de petites rondelles de papier qui, pendant vingt-quatre heures, ont fait la joie de tous ceux qui ne se croient pas obligés de paraître s'ennuyer de la gaieté des foules, et causant, en revanche, le désespoir des balayeurs impuissants, le lendemain, à pousser au ruisseau ces *confetti* voltigeurs? Ces confetti, sans lesquels désormais il semble impossible de se représenter une fête populaire, sont bien un produit parisien. Ils n'ont que le nom de ces bonbons de terre glaise qui, de temps immémorial, servent de projectiles dans les fêtes carnavalesques de l'Italie. Ces bonbons, que revêt une légère couche de plâtre, ne sont pas sans présenter quelques inconvénients. Leur consistance et leur poids en rendent le cinglement désagréable, douloureux même; et la terre glaise qui les constitue, salit, d'une façon presque irrémédiable, les vêtements des lapidés.

Il n'en est pas de même des confetti en papier. Dans les premiers jours de cette année, un établissement chorégraphique eut, le premier, l'ingénieuse idée de commander, pour les redoutes qu'il organisait, 500 kilogrammes de ces confetti que l'on vendait au prix de 1 franc le cornet. L'innovation eut un grand succès; les confetti apparurent aux bals de l'Opéra, puis dans les rues.

La fabrication des confetti exige des machines dont le prix de revient est d'environ 1,000 francs. Les marchands les livrent au prix de 50 à 60 francs les 100 kilogrammes et les industriels qui les débitent en cornets qu'ils vendent 1 franc réalisent un bénéfice d'environ 500 0/0.

Si on en croit pourtant une communication adressée à un de nos confrères, le confetti de papier était connu à Pau dès 1855. Le mercredi des Cendres avait lieu une bataille avec de légers projectiles : c'était la « descente de Bizanos » (Bizanos est un faubourg de Pau). Les confetti de Bizanos provenaient du découpage des cartons employés pour le tissage à la Jacquart du linge damassé. Ces pastilles de papier étaient vendues de 10 à 12 francs les 100 kilogrammes. Il nous semble, cependant, que les cartons du Jacquart, par leur rigidité et leur épaisseur, se prêtent bien peu à un jeu inoffensif.

UN CANOT DE SAUVETAGE SANS ÉQUIPAGE. — Nos lecteurs connaissent la torpille électrique construite récemment par MM. Sims et Edison (1), que l'on peut diriger de la terre à l'aide de fils métalliques qui se déroulent au fur et à mesure que l'engin avance. Ces mêmes inventeurs songent à construire un canot qui n'aurait besoin d'aucun équipage pour être dirigé soit de la terre ferme, soit d'un navire, et qui permettra d'aller au secours de marins en danger sans exposer d'autres matelots aux fureurs de la mer.

L'UTILISATION DES CHUTES DU NIAGARA. — Si nous en croyons le *Scientific American*, le projet colossal, conçu par les Américains, d'utiliser une partie des chutes du Niagara, serait en voie d'exécution. Les plus modérés estiment à 3 millions de chevaux la force totale de ces chutes; quelques-uns les évaluent à 16 millions. L'installation projetée utiliserait 100,000 chevaux. L'eau sera prise à 2 kilomètres environ au-dessus des chutes. Le tunnel de déversement aboutira au-dessous des chutes.

L'aménagement comporte deux stations centrales hydrauliques alimentées par un canal principal; des dérivations de ce canal amèneront l'eau à des usines isolées; une grande station centrale fournirait la force nécessaire à l'éclairage des villes voisines, celle de Buffalo notamment. Il est à peu près décidé qu'on n'emploiera pas de tensions supérieures à 10,000 volts. Pour alimenter la ville de Buffalo on emploiera de très hautes tensions jusqu'aux portes de la ville, où on installerait une station de transformateurs destinés à réduire à 1,000 volts la tension pour la distribution locale.

(1) Voir année 1891, page 167.

LES EFFETS DES COURANTS ÉLECTRIQUES ALTERNATIFS A HAUT POTENTIEL. — LES EXPÉRIENCES DE M. TESLA. — On connaissait mal, nous pourrions dire, on ne connaissait pas du tout, avant ces derniers mois, les effets des courants alternatifs à potentiel élevé. Grâce aux travaux accomplis tout récemment par MM. Siemens et Halske, et surtout par M. Tesla, on sait aujourd'hui que ces courants jouissent de propriétés toutes spéciales, caractéristiques, presque merveilleuses.

A l'exposition de Francfort, MM. Siemens et Halske avaient fait d'intéressantes démonstrations avec des courants de 20,000 volts.

Ces expériences, fort intéressantes déjà, ne sont rien auprès de celles réalisées par M. Tesla. Le courant qu'il emploie subit par seconde 10,000 alternances et sa force électromotrice est de 70,000 volts.

Le courant sortant du fil secondaire d'une bobine est dirigé sur une seconde bobine qui produit l'élévation du potentiel et peut fournir une tension de 500,000 volts quand les décharges du condensateur sont de 400,000 par seconde.

M. Tesla a tout d'abord démontré, et ce résultat a causé une véritable stupéfaction, que ces courants à potentiel élevé sont absolument inoffensifs; on a pu voir en effet M. Tesla saisir dans ses mains deux boules de laiton mises en relation avec les bornes de la bobine et entre lesquelles jaillissait, avant qu'il ne les touchât, d'énormes étincelles. Il recevait ainsi la décharge totale de ce courant de 70,000 volts et il n'en était nullement incommodé; la sensation éprouvée est analogue, déclare-t-il, à celle d'une piqûre d'aiguille.

M. Tesla a démontré que le courant de retour peut s'établir seulement par l'air ambiant. En plaçant sur un des pôles (l'autre étant relié à une plaque conductrice isolée dans l'espace) une ampoule contenant dans de l'air raréfié un filament de charbon, celui-ci devient incandescent. Bien plus, toute surface approchée de cette lampe, rendue incandescente, en augmente l'éclat; si, par exemple, on approche la main, la lumière jetée par cette lampe devient plus vive.

Mais on peut obtenir des résultats plus surprenants encore. Prenons à la main un tube à air raréfié et approchons-le de la bobine, sans même toucher un des pôles : ce tube s'illumine spontanément. Prenons un tube dans chaque main, chacun d'eux s'illumine. C'est la lampe merveilleuse! Et de cette expérience invraisemblable, M. Tesla conclut, avec un enthousiasme que légitiment les résultats déjà obtenus, que partout où sera produit un champ électrostatique assez puissant, il suffira de placer des lampes à incandescence pour qu'elles s'illuminent. M. Tesla place, en effet, une large plaque métallique reliée à un des pôles de la bobine dont l'autre pôle communique avec le sol; il pénètre dans le champ électrostatique ainsi créé, et les lampes à incandescence qu'il tient à la main s'illuminent. Ainsi, supposons des plaques semblables installées dans un appartement; sitôt qu'on entrera, avec ces lampes si vulgaires aujourd'hui, elles s'allumeront. Ces résultats ne sont-ils pas vraiment féeriques?

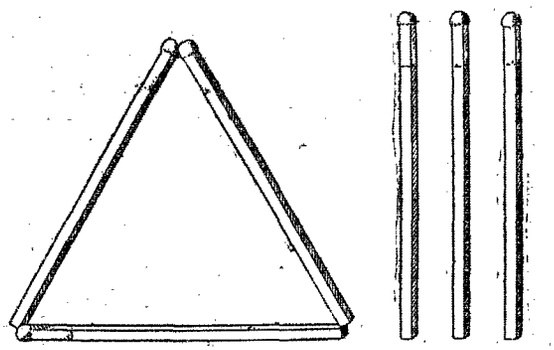
FABRICATION D'IVOIRE ARTIFICIEL AU MOYEN DU LAIT. — Nous avons fait connaître, dans un des derniers numéros du *Magasin Pittoresque*, un procédé de fabrication de l'ivoire artificiel. En voici un autre, qui nous vient d'Amérique. La matière première est le lait! On coagule le lait comme si on voulait fabriquer du fromage; on presse la partie coagulée et l'on rejette le petit lait. On mélange alors 5 kilogrammes de lait caillé avec une solution de 1 kil. 5 de borax dans trois quarts d'eau; on place ce mélange dans un récipient convenable sur un feu doux, où on le laisse jusqu'à ce qu'il soit séparé en deux parties : l'une liquide, qu'on enlève; l'autre plus épaisse, analogue à la gélatine fondue, à laquelle on ajoute 5 grammes d'un sel minéral (sels de plomb, de fer, de cuivre, etc.) dans 1 kil. 5 d'eau. Cette addition produit une nouvelle séparation de la masse en deux parties : l'une liquide, que l'on enlève, comme précédemment, par la presse ou par filtration, l'autre visqueuse, que l'on peut traiter par une matière colorante convenable, si l'on ne veut pas un produit blanc. La masse est alors soumise à une pression très énergique, dans des moules de la forme désirée, puis séchée à une très haute température. Le produit obtenu porte le nom de « Lactitis »; très dur et très résistant, il est utilisé, dit-on, pour la plupart des articles jusqu'ici fabriqués au moyen de l'ivoire, et tels que les billes de billard, les manches de couteaux, etc.

INFLUENCE DE L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE SUR LES PLANTES. — Depuis une dizaine d'années, l'influence exercée sur la végétation par l'arc électrique a donné lieu à de nombreuses recherches.

Les expériences ont été poursuivies. Les résultats obtenus sont assez contradictoires, mais plusieurs points, dit M. Montpellier, paraissent désormais acquis : 1° la lumière électrique active l'assimilation et hâte souvent la croissance et la maturation; 2° elle intensifie, dans certains cas, la coloration des fleurs et en augmente parfois la production; 3° le repos nocturne n'est pas absolument nécessaire pour la croissance et le développement de toutes les plantes; 4° les rayons directs, produits par l'arc électrique non entouré par un globe, exercent une action très nuisible sur les plantes qui sont trop rapprochées de la lampe; 5° l'interposition entre l'arc et les plantes d'un globe en verre ordinaire suffit pour empêcher toute action nuisible.

PROBLÈME

Étant donné un triangle formé avec trois allumettes, construire, avec trois autres allumettes, trois triangles égaux au premier.



SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME

(Voir le numéro du 29 février)

Appelons x le montant de la fortune au commencement de la première année. Le marchand prélève 4000 francs, il lui reste $x - 4000$. Sa fortune augmente du tiers de ce qui lui reste, elle est donc :

$$x - 4000 + \frac{1}{3}(x - 4000) = \frac{4}{3}x - \frac{16000}{3}.$$

Le marchand prélève 4000 francs, il lui reste :

$$\frac{4}{3}x - \frac{16000}{3} - 4000 = \frac{4}{3}x - \frac{28000}{3};$$

sa fortune, augmentant du tiers de ce qui lui reste, est alors

$$\frac{4}{3}x - \frac{28000}{3} + \frac{1}{3}\left(\frac{4}{3}x - \frac{28000}{3}\right) = \frac{16x}{9} - \frac{112000}{9}.$$

Sur cette somme, le marchand prélève encore 4000 francs, il lui reste donc $\frac{16x}{9} - \frac{148000}{9}$, et comme sa fortune augmente du tiers de cette somme, elle vaut $\frac{64x}{27} - \frac{592000}{9}$.

Or, à cette époque, elle est doublée, on a :

$$\frac{64x}{27} - \frac{592000}{9} \quad 2x, \text{ d'où } x = 59200 \text{ francs}$$

Ont résolu la question : MM. Barbedette; C. Loustau; Groupe d'étudiants à Marseille; Alexandre Ygnard; Loupiac, à Chartres; B. de Laclaire; X. B. T.; P, R., à Rouen.

Solution arrivée trop tard pour être insérée dans le dernier numéro : Un carabin, Paris.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie des Sciences

Une maladie de la vigne, moins redoutable assurément que le phylloxera ou le mildew, mais pernicieuse et digne d'attention, occupait l'autre jour l'Académie des sciences. Il s'agit de l' « anthracnose » appelée communément « charbon » en France et « brenner » en Alsace. Elle a causé l'an dernier des dommages considérables, notamment dans le Languedoc, dans le Roussillon, et surtout dans la Gironde. C'est l' « anthracnose maculée » qui est la forme la plus redoutable de la maladie.

Dans une communication longuement analysée par M. Duchartre, M. Mangin, docteur ès-sciences, a décrit les ravages causés par le parasite dont il est inutile de répéter ici le nom si barbare sous son habit de savantasse. M. Mangin a retrouvé sur des feuilles, en apparence saines, et n'ayant encore que quelques millimètres, au moment où elles se dégagent du bourgeon, les premiers vestiges de la maladie. L'infection des jeunes pousses aurait lieu à partir de l'éclo ion des bourgeons. Les viticulteurs devront donc surveiller avec soin les vignes anthracnosées et appliquer les traitements préventifs : sulfate de fer, fleur de soufre, etc., aussi souvent que possible à partir du débourrement des pousses.

Quelle est la *température du soleil?* Les physiciens ne sont pas d'accord sur cette question. Et comme personne n'est allé voir, la discussion reste ouverte. Les uns ont évalué cette température à 2,000 degrés, d'autres à 4,000; le P. Secchi, le savant astronome italien, l'estime à 5,000; d'autres encore à 6 ou 7,000. La différence n'est pas mince entre ces appréciations. Or, M. Le Châtelier, ingénieur de l'École des mines, à l'aide de sa nouvelle méthode de détermination des températures, obtient pour la surface solaire le chiffre minimum de 7,600 degrés. En somme, sans dire absolument que la question soit résolue, on ne risque rien à affirmer qu'il fait très chaud là-haut...

La chaire de géologie au Muséum était occupée avec une rare distinction par M. Daubrée que va atteindre la limite d'âge. Les professeurs du Muséum et la section de géologie présentaient en première ligne M. Stanislas Meunier, aide naturaliste au Muséum, et, en deuxième ligne, M. Vasseur, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. L'Académie a changé par son vote ce classement. En première ligne, en effet, elle a désigné M. Vasseur par 24 voix contre 23; mais, à la presque unanimité, elle a désigné M. Stanislas Meunier comme second candidat.

Académie de Médecine

L'histoire de l'influenza ne sera probablement pas difficile à écrire, car les documents ne manqueront point. Le professeur Proust à commencé, à l'une des dernières séances de l'Académie de médecine, la lecture d'un rapport sur l'épidémie de grippe, dressé à l'aide des documents envoyés par un grand nombre de médecins de France et de l'étranger. Il énumère les faits enregistrés par la statistique dans différentes régions, puis il compare l'épidémie de 1889-1890 à celles de 1832 et 1837. En 1832, époque où les communications étaient lentes, la grippe mit huit mois pour arriver de Chine en Russie. En 1889, elle n'a mis que deux semaines pour venir de Saint-Pétersbourg à Paris.

Semblablement à ce qui se produit dans les caravansérails de l'Orient pour d'autres affections transmissibles, on constata d'abord la grippe dans un ou deux milieux fréquentés par les étrangers et desservis par un nombreux personnel : les grands magasins, les hôtels, etc... Des grandes villes, l'épidémie s'est propagée par les grandes voies de communication aux villes voisines et aux campagnes. M. Proust montre que toutes les épidémies semblent calquées les unes sur les autres. Comme celle de 1889, l'épidémie de 1837 fut bénigne au début et d'une gravité extrême dans la suite. Comme en 1889, elle se compliqua de pneumonies mortelles et augmenta la mortalité des phtisiques et des cardiaques.

L'Académie a élu un membre titulaire dans la section de pathologie médicale, en remplacement de M. Roger. La liste de présentation portait en première ligne : M. le docteur Duguet, professeur agrégé, médecin de l'hôpital Lariboisière; en deuxième ligne : MM. le professeur agrégé Fernet, médecin des hôpitaux; Kelsch, médecin principal de l'armée, professeur au Val-de-Grâce; Landouzy et Rendu, professeurs agrégés et médecins des hôpitaux; Strauss, professeur de pathologie comparée, médecin à l'hôpital de la Charité. Au premier tour de scrutin, M. Duguet a été nommé par 55 voix contre 7 à M. Kelsch, 4 à M. Strauss, 1 à M. Rendu et 3 bulletins blancs.

Académie française

La *réception de Pierre Loti* a été non-seulement l'événement académique, mais l'événement littéraire du mois. Nous avons consacré un article spécial à cette séance solennelle de l'Académie dans notre numéro du 15; nous ne la mentionnons ici que pour mémoire.

Un décret a autorisé l'Académie à accepter la donation entre-vifs, à elle faite par Mme Calmann-Lévy, pour la fondation d'un prix triennal de 3,000 francs.

L'Académie a partagé les 4,000 francs du prix d'éloquence — qui consistait en une étude sur *Joseph de Maistre* — entre M. Michel Revon, avocat, docteur en droit, et M. S. Rocheblave, professeur de rhétorique au lycée Lakanal. Elle a décerné également les prix du concours Thiers et du concours Langlois. Signalons ceci que sur le concours Thiers, un prix de 2,000 francs a été accordé à M. Godefroy Cavaignac, ministre de la marine, pour un ouvrage sur la *Formation de la Prusse contemporaine*.

Académie des Sciences morales et politiques

L'Académie des sciences morales et politiques a élu un membre dans la section de morale en remplacement de M. Henri Baudrillart. La section compétente présentait en première ligne, *ex æquo* : MM. Émile Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et Adolphe Guillot, juge d'instruction au tribunal de la Seine; en deuxième ligne : M. Henri Joly, chargé de cours à la Faculté de droit à Paris. Au premier tour de scrutin, M. Adolphe Guillot a été nommé, sur 37 votants, par 20 voix contre 13 accordées à M. Émile Gebhart, 3 à M. Henri Joly, et 1 à M. Lavollée (non candidat).

M. Ravaisson a lu un mémoire sur la « bibliothèque de Spinoza », et M. Glasson a entretenu ses collègues de la question du « casier civil ».

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

L'archéologie a eu les honneurs des dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : fouilles à Rome, fouilles en Sicile, fouilles en Espagne, fouilles en Égypte, fouilles à Bagdad. M. Siméon Luce a fait une communication intéressante sur *Jeanne Paynel* et M. Paul Durrieu, a signalé l'existence, dans un manuscrit des *Grandes Chroniques* de la Bibliothèque nationale, d'une miniature de Jean Fouquet, dans laquelle se trouve représenté, avec une remarquable fidélité, l'intérieur de l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, fondée par Constantin et totalement détruite depuis la Renaissance pour faire place à l'édifice moderne de Bramante et de Michel-Ange.

On sait, par le témoignage des Italiens eux-mêmes, que Fouquet a séjourné à Rome sous le pontificat d'Eugène IV (1431-1447). C'est, par conséquent, à cette époque qu'il a pu recueillir sur les lieux les éléments dont il s'est servi pour sa miniature. Or, nous ne possédions jusqu'ici, en original, aucune représentation intérieure de l'antique basilique constantinienne qui remontât au delà du seizième siècle. M. Durrieu montre par un rapprochement avec les textes

combien la vue tracée par l'artiste français est exacte dans ses détails. Elle constitue donc, pour l'archéologie du vieux Saint-Pierre de Rome, un document figuré de premier ordre, le plus précieux peut-être, en tout cas le plus ancien de tous ceux qui sont actuellement connus.

L'Académie a élu un membre titulaire en remplacement de M. Maury, décédé. La liste de présentation portait les noms de MM. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, Philippe Berger, bibliothécaire à l'Institut, et Courajod, conservateur au musée du Louvre. Au premier tour de scrutin, les voix se sont réparties de la façon suivante : M. Homolle, 16 voix ; M. Berger, 13 ; M. Courajod, 7. Au deuxième tour, M. Homolle a été élu par 20 suffrages contre 15 accordés à M. Berger et 1 bulletin blanc.

M. Homolle est directeur, depuis un an environ, de l'École française d'Athènes. Ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'épigraphie grecque au Collège de France, M. Homolle est aussi l'auteur de nombreux travaux sur l'archéologie grecque.

Académie des Beaux-Arts

L'Académie a entendu lecture d'une notice de M. Guiraud, de la section de musique, sur les travaux de son prédécesseur Léo Delibes, et quelques communications techniques de plusieurs de ses membres.

Quelques faits intéressants sont signalés dans les musées nationaux. M. Clémenceau, le député bien connu, vient d'offrir au musée du Louvre un curieux portrait au crayon de la princesse de Lamballe. L'œuvre est d'un artiste nommé Gabriel qui, perdu dans la foule au moment où l'on extrayait de la Force la princesse, quelques heures avant qu'on l'égorgeât, prit d'elle à la hâte un croquis avec un peu de mine de plomb qu'il avait écrasé dans sa main.

De retour en son atelier, il reprit l'esquisse et la retoucha en quelques traits rapides au crayon, sans rien lui enlever de sa spontanéité ni de son charme. On pourra voir au Louvre avant peu, en bonne place, cette œuvre, aussi intéressante pour l'historien que pour l'artiste, dont M. Clémenceau s'est généreusement dessaisi en faveur de l'État.

On avait parlé récemment de deux statues japonaises anciennes en bois sculpté acquises par le ministre de l'instruction publique pour le Louvre. Un troisième objet de même nature va prochainement prendre place dans les galeries du musée. Il s'agit d'une statue de Bouddha, travail en bois doré et laqué du treizième ou du quatorzième siècle, que M. Bourgeois a chargé le directeur des beaux-arts d'acquérir.

Autre acquisition à signaler. On a pu voir, en 1888, à l'exposition annuelle des pastellistes, dans les galeries Georges Petit, un portrait de femme âgée, assise dans un fauteuil, de trois quarts, ayant derrière elle une glace dans laquelle elle se reflète de profil. Cette œuvre magistrale (du peintre Thévenot) vient d'être acquise par l'État.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

L'odeur du blanc. — On entend souvent des voyageurs et des touristes se plaindre de l'odeur des gens sauvages ou demi-civilisés qu'ils sont tenus de fréquenter au cours de leurs excursions. Les mêmes plaintes sont pourtant formulées aussi par les habitants de diverses contrées extra-européennes à l'égard des blancs. A en croire, par exemple, les Chinois, rien n'est plus insupportable (pour le nez des Célestes, naturellement) que l'odeur qui se dégage d'un Européen. Un lettré chinois avouait dernièrement à un rédacteur du *North China Herald* que, lorsqu'un Européen lui rend visite, il est obligé, après le départ de ce dernier, de ventiler la chambre pour chasser la maudaise odeur laissée par son interlocuteur. Les braves Chinois se croient même souvent obligés de laver leurs vêtements qui ont pu se trouver un moment en contact avec un Européen.

L'hiver 1890-1891. — On parlera encore longtemps du fameux hiver de l'année dernière. L'éminent naturaliste suisse Forel vient de publier une étude sur l'état des lacs suisses pendant cet hiver mémorable. Quelques-uns de ces lacs sont restés gelés durant près de 100 jours. Le lac de Zurich est resté couvert de glace pendant 68 jours. Je me rappelle même avoir demandé à de braves citoyens suisses si le lac Léman gelait. « Allons donc, me répondit-on. Le lac Léman ne gèle jamais! » Eh bien, le lac de Genève était également couvert de glace du 17 février au 1er mars.

Et puisque nous parlons de température, signalons les chaleurs torrides éprouvées par les populations australiennes au mois de janvier dernier. A Melbourne et aux environs d'Adélaïde, le thermomètre marquait au soleil jusqu'à 78 degrés centigrades! Il convient d'ajouter que les habitants du pays ne se souviennent pas d'avoir jamais éprouvé une température pareille.

Terre de Feu. — Le *Magasin pittoresque* a publié récemment un article intéressant sur la Terre de Feu, de M. Willems. Une convention survenue dernièrement entre la République argentine et le Chili, règle la part de chacune de ces républiques sur l'île méridionale du continent américain. Les *Analen für Hydrographie* contiennent un aperçu intéressant sur cette terre dont la partie nord est habitée par une population saine, robuste et possède une assez riche végétation forestière. La partie sud de l'île est, au contraire, traversée par plusieurs chaînes de montagnes arides, couvertes de neiges. Les Indiens qui habitent cette partie de l'île sont chétifs et de faible constitution. A la république argentine appartient la partie occidentale de l'île, à partir du 71e méridien. D'après un rapport du gouverneur de cette région, le climat, bien que humide, serait sain, et la température assez élevée. En hiver, le thermomètre ne descend pas bien au delà du 0; en été, la température atteint 22 degrés centigrades.

Le pôle antarctique. — Un voyage intéressant est sur le point d'être entrepris par le capitaine baleinier bien connu Grey, qui se propose d'explorer les mers antarctiques en vue d'y pêcher la baleine. Si cette entreprise réussit, une nouvelle et importance branche de l'industrie sera ouverte, car jusqu'à présent, la présence, dans ces parages, de la baleine n'a été attestée que par le voyageur J. Ross. — M. Nordenskiold fils doit accompagner cette expédition en qualité de naturaliste.

Bahamas. — La cueillette des éponges tout le long des îles Bahamas serait, d'après une information du *Globus*, une opération assez fructueuse, puisqu'elle occupe environ 6.000 hommes, répartis sur 500 barques de 5 à 25 tonnes. La pêche se fait durant toute l'année, sauf aux mois d'août et de septembre, à cause des bourrasques. Les barques séjournent dans ces parages environ six semaines. 5,000 grosses éponges et 7,000 petites sont considérées comme une bonne pêche.

En Tunisie. — M. Villot vient d'effectuer, en compagnie de sa jeune femme, une excursion des plus intéressantes dans le sud tunisien. Les jeunes touristes n'étaient accompagnés dans ce voyage que d'un domestique, d'un guide, d'un interprète et d'un chamelier. Ils ont visité Tozeur, Nefta, Biskra, les Chottes, sans être aucunement molestés, et paraissent avoir rapporté de leur excursion les plus agréables souvenirs. M. du Paty du Clam, qui signale cette excursion à la Société de géographie, fait justement remarquer que cette belle colonie ne peut que gagner à être vue de près par les Français de France. Il engage les touristes à choisir de préférence le mois d'octobre, époque où les dattes sont mûres et les oasis couvertes de verdures.

Madagascar. — Les Malgaches, on ne sait pourquoi, ont acquis la certitude que les Européens ne venaient dans leur île que pour faire collection de cœurs humains dont les blancs se nourrissent! Un avis très sévère a dû être lancé dans le moniteur officiel de l'île pour avertir les populations que ceux qui propageront encore à l'avenir ces bruits seront punis de la peine de mort.

Dahomey. — Le Dahomey est à l'ordre du jour. Un agent d'une maison faisant le commerce avec ce pays raconte que le père du roi actuel recevait si bien les missionnaires catholiques qu'il fit démolir, sur leur demande, divers fétiches que les missionnaires déclaraient comme immoraux. Lorsque ces missionnaires étaient sur le point de quitter la capitale du royaume, le roi leur demanda de faire remplacer les fétiches enlevés par les dieux des chrétiens. Les missionnaires firent venir les statues des douze apôtres qui se trouvent encore, à l'heure actuelle, dans la ville.

Nécrologie. — Le capitaine Ménard, qui était parti de Grand-Bassam (golfe de Guinée) pour refaire, en sens inverse, le voyage du capitaine Binger dans l'Afrique équatoriale, est mort, à l'âge de trente-deux ans, en combattant à côté d'un roi nègre les hordes de Samory.

On annonce aussi la mort du lieutenant Morin, décédé à Siguivi, le 11 février, des suites de la dyssenterie contractée dans le Soudan. Le lieutenant Morin était dans le haut fleuve depuis le mois d'octobre 1890 et s'était tout particulièrement distingué pendant la campagne contre Ahmadou.

L'amiral Juin, qui vient de mourir à Rochefort, a été, depuis sa fondation, président de la Société de géographie de cette ville.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

La Machine infernale de M. Edison. — M. Edison se montre fort préoccupé depuis quelque temps d'inventer des engins effroyables qui permettent à ses concitoyens de s'entre-détruire avec la plus parfaite et la plus horrible sûreté. Le célèbre électricien semble jaloux de la notoriété de Ravachol, et s'évertue à nous prouver que sa science lui fournira les moyens de facilement éclipser l'ignorant dynamiteur. Nous avons longuement décrit la nouvelle torpille dirigeable que, en collaboration avec M. Sims, il a fait construire. Voilà qu'aujourd'hui il annonce qu'il a découvert le moyen de diriger avec la plus rigoureuse précision des projectiles monstres chargés d'une quantité énorme d'explosif. Il explique ainsi le principe de son appareil, qu'il peut déjà appliquer, affirme-t-il, à la direction automatique des navires : il tourne l'avant du vaisseau vers le point qu'il veut atteindre; de chaque côté de la boussole, grâce à laquelle ce premier résultat est aisément obtenu, il place un régulateur électrique; à chaque déviation du navire vers la droite ou la gauche, la boussole se déplace; et ces déplacements influent sur le régulateur qui, étant en relation constante avec le mécanisme directeur du navire, remet immédiatement celui-ci dans la bonne voie.

M. Edison veut appliquer ce principe à la direction des projectiles. En passant, il se moque un peu brutalement de ceux qui songent à fabriquer des machines à voler construites à l'imitation des oiseaux, — l'illustre américain n'a sans doute pas eu le temps de songer à résoudre le problème de l'aviation, ou ses essais ont été infructueux. — Il imagine un appareil muni d'un moteur électrique qu'il peut diriger à une distance même considérable. « Les expériences que j'ai faites, a-t-il déclaré à un rédacteur d'un journal d'Amérique, m'autorisent à croire que je peux charger cette machine de 500 livres de matières explosibles, et la lancer d'ici sur tout point qu'il me plaît d'atteindre. Naturellement, j'ai à tenir compte de l'état de l'atmosphère, mais mes expériences me prouvent que je peux arriver à triompher à coup sûr de la plupart des difficultés. »

Voilà tout ce que nous savons de la nouvelle invention (?) de M. Edison. C'est peu, et, pour nous convaincre qu'il a réellement construit et qu'il peut lancer cette machine infernale, pour nous faire partager son enthousiasme, il aurait pu se montrer moins avare de détails. Il est vrai que chez M. Edison, à côté du savant, nous pourrions dire au-dessus du savant, il y a l'industriel qui, songeant uniquement aux bénéfices à retirer de l'invention, la tient secrète pour en trouver un bon prix. Sa machine infernale, il en propose la vente. Et à qui? A l'empereur d'Allemagne! D'ailleurs, ne fallait-il pas s'y attendre? La France a plus fait, pour la gloire de M. Edison, que n'importe quel autre pays. Ce sont même des Français, il est bon de le rappeler, qui ont eu l'idée première des inventions que M. Edison a habilement su réaliser. Aujourd'hui, il travaille contre la France, pour l'Allemagne! L'ingratitude est, on le voit, chose commune au nouveau et à l'ancien monde.

La nocuité des Fleurs artificiellement colorées. — Nous avons publié une étude approfondie sur les fleurs colorées artificiellément qui, depuis quelque temps, figurent dans les vitrines des fleuristes.

Le Conseil d'hygiène publique et de salubrité de la Seine s'est demandé si ces fleurs ne présentaient pas quelque danger pour la santé publique, et a chargé MM. Planchon et Houdas de le renseigner à ce sujet. Ces deux chimistes ont rédigé un rapport d'où il résulte que le plus grand nombre des substances employées pour la coloration des fleurs, tant par absorption que par simple mouillage, sont parfaitement inoffensives, et si quelques-unes contiennent une certaine quantité de zinc ou d'arsenic, c'est dans de si faibles proportions qu'on ne courrait aucun risque, même en mangeant une fleur artificiellement colorée. L'acide picrique, qui est la substance la plus toxique employée, est parfois prescrit à la dose médicinale de 1 gramme, quantité bien supérieure à celle qui reste dans la fleur et qui est à peine de quelques milligrammes.

Puisque nous nous occupons des fleurs artificiellement colorées, signalons la publication, par l'*Intermédiaire des Curieux*, des recettes « pour faire venir des roses, œillets et autres fleurs de toute couleur qu'on veut » publiées en 1724 par un nommé d'Émery sous le titre de *Secrets de Jardinage*. Cette publication prouve, ainsi que nous l'avions déjà dit, que cette coloration artificielle des fleurs n'est pas d'invention récente.

« Si vous voulez que ces plantes portent des fleurs rouges, écrivait d'Emery, il faut prendre de l'eau dans laquelle on fera bouillir du bois de Brésil coupé bien menu, tant qu'elle soit décrue du tiers ou du quart; et cette eau étant refroidie, on en arrosera soir et matin la terre des pots ou des caisses où sont les plantes, jusqu'à ce qu'elles soient bien empreintes de cette couleur, par le suc qu'elle auront attiré.

« Pour en faire des vertes, prenez de petites pommes de nerprun qui soient bien mûres; et si vous voulez qu'elles soient jaunes, prenez de celles qui ne sont pas mûres; puis les ayant rompues et concassées, faites les pareillement bouillir dans de l'eau, dont vous arroserez votre terre; et les fleurs viendront de la couleur de l'une ou de l'autre de ces teintes.

« Si on les voulait noires, il faut faire l'eau avec des noix de galle et du vitriol, comme on fait l'encre; et arrosant de cette eau la terre comme dessus, la fleur blanche deviendra noire. Il faut seulement ne pas laisser vos plantes la nuit au grand air, à cause de la rosée qui pourrait nuire à ce que vous souhaitez.

« Il est même vrai que toute la fleur ne deviendra pas de la couleur que vous aurez employée en teinture; mais seu-

lement en partie, en sorte qu'elle sera comme marbrée et nuancée de deux couleurs. Que si on voulait qu'elle le fût de trois couleurs, arrosez-la au matin d'une teinture par un côté, et le soir par l'autre côté d'une autre couleur; et continuant ainsi alternativement de jour en jour, c'est-à-dire changeant de couleur et de côté, de fois à autre, le soir et le matin, vous verrez avec plaisir que vos plantes vous donneront des fleurs de trois couleurs. »

UNE MACHINE ÉLECTRIQUE A RECENSEMENT. — Dans une des dernières séances de la Société de statistique de Paris, M. Cheysson a décrit une machine électrique à recensement, due à M. Kollerith, qui a été choisie au concours en Amérique et qui a été adoptée à Vienne.

Le principe de cette machine est celui dont Jacquard sut tirer un si merveilleux parti pour le tissage : on fait lire et compter des trous faits sur des fiches individuelles, par une machine qui ne saurait lire des lettres. La fiche individuelle est en carton assez fort, et sur chaque fiche, chaque renseignement (âge, nationalité, etc.) est inscrit à une même place de façon que la machine sache le retrouver et le compter. Les fiches portent autant de cases qu'il y a d'indications à recueillir. On perce un trou dans chacune des cases correspondant aux renseignements relatifs aux individus recensés. Les trous de toutes les fiches sont exactement superposables dans les cases poinçonnées.

C'est l'électricité qui va se charger de classer ces fiches. Imaginez un plateau mobile et un plateau fixe, le second percé d'autant de trous qu'il y a de compartiments dans la carte; sous le plateau, et correspondant à l'axe de chacun de ces trous, est placé un tube vertical à moitié rempli de mercure. Tous ces tubes sont mis en relation par des circuits électriques avec un nombre égal de compteurs disposés sur un tableau. Le plateau mobile porte en face des trous du plateau fixe de petits ressorts terminés par une aiguille.

On place la fiche perforée sur le plateau fixe et on abaisse le plateau mobile. Partout où les aiguilles rencontrent le carton plein, elles sont refoulées contre le plateau supérieur en comprimant le ressort. Partout où la fiche est perforée, l'aiguille traverse la carte et le plateau, s'enfonce dans le mercure du tube et établit un courant qui fait avancer d'un cran l'aiguille du compteur correspondant à ce tube. Ainsi, en une seule fois, on enregistre toutes les données de la fiche et on les enregistre sur les compteurs respectifs.

Cet appareil, qui est d'invention récente et auquel il est presque certain que des perfectionnements pourront être rapidement apportés, a déjà donné, si on en croit M. Chapron, des résultats fort satisfaisants et assure une grande économie de temps, d'employés et d'argent.

LES TROTTOIRS MOBILES. — On vient de réaliser à l'exposition de Chicago une idée qui, il y a peu de temps encore, n'aurait attiré que des sourires moqueurs à qui aurait eu le courage de l'émettre : nous voulons parler des trottoirs ambulants, sorte de plate-forme mobile constamment en mouvement et qui, en se déplaçant, vous conduit où vous voulez aller. L'expérience n'est encore tentée que sur une petite ligne elliptique de 275 mètres. La voie est couverte dans toute sa longueur. Elle est divisée en trois sections, un trottoir fixe, un premier trottoir mobile, dont la vitesse est de 5 kilomètres à l'heure, et un second trottoir mobile dont la vitesse est de 10 kilomètres. La vitesse relative de ce dernier trottoir par rapport au deuxième est donc la même que celle de ce deuxième par rapport au trottoir fixe. On passe aisément du trottoir fixe successivement sur chacun des trottoirs mobiles, où on peut à volonté s'asseoir ou se promener.

Le système est mis en mouvement d'une façon fort simple. Les plate-formes ambulantes sont constituées par des planchers qui reposent sur des trucs qui cheminent sur des rails dans une tranchée. Chaque truc porte un cadre qui déborde d'un côté. Sur cette saillie est installée la plate-forme à petite vitesse : elle progresse comme le truc roulant à la vitesse de 5 kilomètres. La plate-forme à vitesse double repose sur des bandes d'acier appuyant directement sur la jante des roues du truc. Ces bandes sont entraînées par les roues avec la vitesse de leur circonférence, qui est double de la vitesse de l'essieu; la plate-forme que supportent ces bandes avancera donc avec une vitesse de 10 kilomètres. Quant à la force motrice, elle est fournie par un générateur électrique de 107 chevaux.

FILET REMPLAÇANT LE FILAGE DE L'HUILE DANS LA MER. — On sait que l'huile jetée à la surface de la mer coupe les brisants des fortes lames. Il paraît qu'on songe à remplacer l'huile par un simple filet flottant et insubmersible qui, en s'étalant à la surface de la mer sans donner prise au vent agirait à la façon des algues flottantes. Ce filet aurait l'avantage de rester à la place où il a été jeté, alors que l'huile s'étend rapidement. Ce filet a été inventé par M. le baron d'Alessandro. Il est formé de mailles de 5 centimètres et a une surface totale de 1,000 mètres carrés. Une commission l'expérimente actuellement.

PROBLÈME

Une lampe et une bougie sont situées à une distance de 4m 15 l'une de l'autre. A quelle distance de la lampe faut-il placer un écran pour qu'il reçoive la même quantité de lumière des deux sources? On sait que la lampe éclaire autant que 6 bougies.

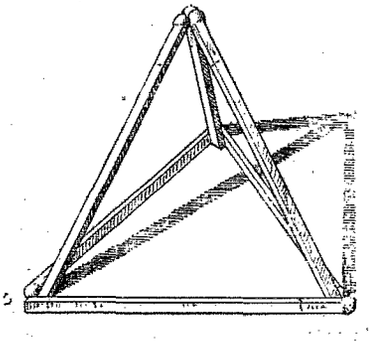
SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 31 Mars).

Le triangle donné est construit sur la table, mais ce n'est pas sur la table qu'il fallait chercher à construire les trois autres triangles demandés, ce qui eût été impossible.

Notre dessin vous indique la solution du problème.

Réunissez les extrémités des trois allumettes qu'on vous donne, placez les extrémités opposées aux trois sommets du triangle, en posant leurs pieds à l'intérieur de ce triangle pour éviter tout glissement. Les têtes des trois allumettes se tiendront ainsi appuyées l'une contre l'autre, et vous pourrez rendre cette petite construction moins instable à l'aide d'une goutte de cire à cacheter, ou tout simplement en enflammant, pour l'éteindre aussitôt, le phosphore des trois allumettes, ce qui les collera suffisamment l'une contre l'autre.



Vous aurez ainsi créé ce qu'on appelle en géométrie une pyramide triangulaire ou *tétraède*, de deux mots grecs qui signifient *à quatre faces*. L'une des faces du tétraèdre est le triangle primitif; les trois autres faces sont les trois triangles égaux au premier que vous venez de construire.

MONTIVILLIERS.

Ont résolu la question : MM. de Piétri, Delta, Daël Duquesne, Croner, Loupiac, des Préaux, Geraets.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie des Sciences

La pluie et le beau temps passent, depuis le commencement du monde, pour ne point dépendre de notre volonté. Il y a des siècles que les agriculteurs se lamentent tantôt contre la gelée, tantôt contre la sécheresse: et c'est contre ces forces aveugles de la nature que doit lutter la ténacité ou la patience du paysan. Pourtant des gens sont venus, de nos jours où tout se tente, qui ont prétendu qu'on pourrait produire la pluie, artificiellement, par des moyens scientifiques. Et dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, M. Faye analysait un mémoire sur ce sujet. C'est par des feux et par des explosions violentes que l'on espérait produire les conditions météorologiques où naît le phénomène de la pluie. Une vaste bombe de dynamite serait allumée dans les champs, elle éclaterait, aussitôt les couches de l'atmosphère seraient ébranlées par une colonne d'air ascendante : et la pluie bienfaisante se répandrait sur la terre altérée.

Il n'y a qu'un malheur en tout ceci : c'est que M. Faye — il le rappelait l'autre jour — a démontré précisément que les trombes, les cyclones, les tornades, sont dus à une *colonne d'air descendante*, et non pas à une colonne d'air ascendante. Il faudra donc chercher la solution du problème sur des bases nouvelles. Autrement l'on perdrait son temps et son argent : comme dit le proverbe, ce serait jeter sa poudre — ou sa dynamite — aux moineaux...

Autre problème où se marient la science et l'imagination : *comment établir un moyen de correspondance entre la terre et le monde planétaire?* Ce point d'interrogation a été posé dans un legs (100,000 francs) qui récompensera, par le prix Gusmann, la personne dont l'invention réussirait à mettre la terre en communication avec Mars ou une planète quelconque de notre système solaire. Nous sommes, comme vous voyez, en plein merveilleux. Et comme la récompense est tentante, l'Académie peut s'attendre à recevoir plus d'une proposition. Un Anglais, M. William Hodges a déjà écrit pour poser sa candidature. Son projet est fondé sur une idée que des astronomes français avaient déjà agitée. Voici comment il l'expose et voudrait la mettre en pratique.

Pour attirer l'attention des habitants de la planète Mars, par exemple, on dessinerait sur la terre des signes très généraux; ce seraient d'immenses figures lumineuses représentant des vérités géométriques ou mathématiques incontestables. Par surcroît de précaution, au cas où le sentiment mathématique ne serait pas très développé dans Mars on exécuterait une figure très simple. Et progressivement on pourrait représenter la démonstration d'un grand théorème, comme le théorème du carré de l'hypothénuse. L'expérience s'accomplirait, cela va sans dire, avec les dispositions les plus complètes et les plus minutieuses en ce qui concerne l'intensité de la lumière. Car il faudrait, avant tout, que notre pantomime géométrique fût aperçue et perçue par les gens de la planète Mars. Comprendraient-ils? Et comment, et quand nous le feraient-ils savoir?...

Après ces deux excursions de haut vol dans les espaces, l'Académie des sciences est revenue sur la terre. De nombreuses communications sur des sujets spéciaux ont été entendues, d'intéressantes explications ont été fournies par les membres de la Compagnie sur leurs travaux en cours.

M. Marey, dont on connaît les magnifiques travaux sur la locomotion aérienne et la décomposition des mouvements, a eu l'idée d'adapter sa méthode de photographie aux mouvements des corps microscopiques. C'est ainsi qu'il a pu se rendre compte des mouvements des globules sanguins dans les veines des animaux, de ceux des zoospores dans les cellules végétales et de ceux d'un grand nombre d'infiniment petits. Ces expériences seront certainement le point de départ d'une série d'observations et de découvertes importantes dans le domaine de la physiologie.

M. François Franck, qui est le suppléant de M. Marey au Collège de France, a entretenu l'Académie des effets anesthésiques, ou plutôt *paralysants*, de la cocaïne. Il a fait sur l'action locale et générale de cette substance aux propriétés intéressantes, un grand nombre de recherches cliniques et expérimentales, dont il a résumé le sens dans sa communication, et qu'il se propose, d'ailleurs, de publier prochainement.

MM. Gautier et Landi ont commencé de nous parler de la vie propre des tissus et des cellules. C'est une question encore bien obscure, et d'un intérêt passionnant, comme tout ce qui touche à la vie et à la mort. Beaucoup de gens s'imaginent que la mort interrompt, par un brusque arrêt, tous les phénomènes qui se produisaient dans le corps de l'animal vivant. Il n'en est rien : les muscles continuent à se contracter après la mort; l'excitation de la moelle dans le cadavre est la cause de la rigidité cadavérique; enfin le pancréas arraché à l'animal continue à fabriquer du glycogène. MM. Gautier et Landi nous disent donc qu'après la mort nos tissus et nos cellules continuent à vivre d'une vie propre, autonome : tissus et cellules continuent à détruire leurs réserves, fonctionnent grâce à leurs ferments solubles, et forment des produits qui sont en relations étroites avec ceux qu'ils formaient pendant la vie. Des observations recueillies et des expériences accomplies sur ces données, M. Gautier se propose de nous dire dans une prochaine séance de l'Académie, quelles conséquences importantes découlent.

Une élection a passionné, ce mois-ci, le monde académique. Il s'agissait d'élire un membre dans la section de médecine et de chirurgie en remplacement de M. Richet. La liste de présentation avait été ainsi dressée par la section : en première ligne, M. le docteur Guyon, professeur de clinique à l'hôpital Necker; en deuxième ligne, M. le docteur Lannelongue, professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital Trousseau; en troisième ligne, M. le docteur Duplay, professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital de la Charité. La lutte s'était circonscrite entre les partisans des professeurs Guyon et Lannelongue. On était très ardent des deux parts et l'on a voté avec beaucoup d'empressement. Sur 62 suffrages exprimés, M. Guyon a obtenu 34 voix et M. Lannelongue 28. M. Guyon est donc élu.

Académie de Médecine

La *pleurésie* a eu les honneurs des dernières séances de l'Académie de médecine. Il est fréquent que l'Académie, en dehors des objets dont l'examen est inscrit à l'ordre du jour, consacre une importante partie de son temps à de grands débats généraux. La tuberculose provoque et provoquera souvent, hélas! des tournois de ce genre où les sommités de l'art viennent dire leurs théories, rappeler les faits acquis par leur expérience professionnelle, exposer leurs contradictions et leurs doutes. C'est la pleurésie — une parente et une amie de la tuberculose! — qui nous a fait entendre récemment à l'Académie MM. Peter, Dujardin-Beaumetz, Guérin, Dieulafoy, Germain Sée, Cadet de Ganicourt, Lancereaux, Hardy, etc... Un proverbe latin dit : *Tot capita, tot sensus*, ce qui veut dire : *Autant de têtes, autant d'opinions*. Certes, je ne me plains pas de ces brillantes controverses, qui font le plus grand honneur à la science française. Elles montrent avec quelle attention et avec quelle passion nos grands médecins poursuivent, quoique dans des voies différentes, la lutte contre les fléaux qui désolent notre pauvre humanité. Mais à voir toutes les forces que nous sommes obligés de mettre en ligne pour notre défense, on se rend compte combien l'ennemi est terrible et comme il est difficile à joindre et à réduire.

Académie des Sciences morales et politiques

Le *nombre des divorces* — d'après une communication de M. Louis Legrand, correspondant de l'Académie des

sciences morales et politiques — augmente en France, en Belgique et dans les Pays-Bas. Au contraire, il diminue en Suisse. On n'a prononcé que 880 divorces en Suisse en 1890; quelques années auparavant, il y avait eu jusqu'à 1,136 divorces.

M. Lagneau, qui nous a fait tant de révélations désolantes sur la dépopulation, a commencé la lecture d'un mémoire sur « les conséquences qu'ont eu pour la population de la France les guerres depuis 1791 ». Nous aurons sans doute à y revenir.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Geoffroy, directeur de l'école française de Rome, informe l'Académie, par des communications successives, des recherches que M. Chedanne, architecte pensionnaire de l'Académie de France, a entreprises sur le Panthéon de Rome. M. Chedanne a acquis des résultats qui font les délices des archéologues. — D'autre part, l'Académie apprend que M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Institut, aurait résolu la question discutée de l'emplacement précis du temple d'Apollon, à Actium, qui fut si célèbre dans l'antiquité. — Pour que rien ne manquât à la joie des épigraphistes, nous avons eu une communication de M. Senart sur trois inscriptions indiennes découvertes dans le nord du Mysore. Nous avons eu aussi le dépôt par M. Heuzey, au nom de Hamdy-Bey, directeur du musée impérial de Constantinople, et de M. Théodore Reinach, de la première partie du grand ouvrage intitulé : *Une nécropole royale à Sidon.* — Enfin, M. Léopold Delisle a déposé, sur le bureau de l'Académie, une lettre de Descartes au Père Hersenne, et un morceau de deux pages écrit de la main de Descartes sur la façon dont « quelques parties du sang sont portées dans l'estomac et dans les intestins. »

Académie française

L'élection en remplacement de l'amiral Jurien de la Gravière est fixée au 2 juin.

En attendant, l'Académie distribue ses prix annuels. Elle a décerné le grand prix Gobert aux trois derniers volumes de M. Charles de Loménie sur l'*Histoire de Mirabeau*. Le deuxième prix Gobert est attribué à M. le comte Hector de la Ferrière pour son *Histoire de Marguerite de Valois* et ses *Lettres de Catherine de Médicis*. Sur les 4,000 francs de la fondation Thérouanne, un prix de 2,000 francs a été accordé à M. Auguste Moireau pour les deux premiers volumes de sa magnifique *Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord*; le reste est partagé entre M. d'Estournelle, auteur d'une *Étude historique sur la politique française en Tunisie*, et M. le comte d'Antioche, auteur d'une *Histoire du général Changarnier*.

Les 19,500 francs du concours institué par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs ont été répartis en deux prix de 2,000 francs chacun, onze prix de 1,000 francs, et neuf prix de 500 francs. Les deux prix de 2,000 francs sont attribués aux ouvrages suivants : *De Paris au Tonkin à travers le Thibet inconnu*, par M. Gabriel Bonvalot; *Du Niger au golfe de Guinée*, par le capitaine Binger.

Académie des Beaux-Arts

Rien à signaler à l'Académie des beaux-arts. Nous avons appris seulement que l'exposition des envois des pensionnaires de l'Académie de France à Rome aura lieu à Paris vers le 15 juin.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

La mission Monteil et la jonction de la mission Mizon avec celle de M. de Brazza. — Des dépêches parvenues ces jours-ci au gouvernement ont fait savoir que le commandant Monteil, d'une part, était arrivé au Bornou, à quelques jours de marche du lac Tchad; et, d'autre part, que le lieutenant de vaisseau Mizon, après être sorti du territoire de l'Adamaoua et avoir franchi le bassin de la Bénoué, s'était rencontré avec M. de Brazza sur la haute Sangha. Les résultats de ce double événement sont considérables. Le commandant Monteil vient ainsi de rendre effective, en ce qui concerne la France, la convention purement platonique de 1891; et le lieutenant Mizon a, par sa jonction avec M. de Brazza, enlevé au Cameroun allemand toute possibilité d'extension du côté de notre sphère d'influence.

Retour de voyageurs. — M. Hourst, qui a passé quatre années au Haut-Niger où il a commandé la flottille française, est rentré à Marseille le 5 mai dernier.

M. Fournereau, chargé d'une mission archéologique dans l'Indo-Chine vient d'arriver à Paris, rappportant de nombreuses photographies représentant des spécimens de l'architecture cambodgienne.

M. Gaston Méry, chargé d'une exploration dans le pays des Touaregs, vient de rentrer en Algérie, après avoir visité la région située entre Ouargla et Temassinin et exploré une partie de la vallée de l'Ighargar, jusqu'à Tebalbalet. M. Méry est d'avis qu'une voie ferrée peut facilement être établie entre Ouargla et Temassinin.

La commission envoyée pour la délimitation des territoires entre la Guinée française et Sierra Leone est rentrée en France sans avoir pu accomplir sa mission. La commission se trouvait dans un village désert, à quelques journées de marche du Niger, lorsque son chef, M. Lamandon, tomba malade. Les guerriers qui accompagnaient la mission s'enfuirent à l'annonce de l'arrivée de Samory et la commission eut à parcourir un espace de 1000 kilomètres à pied pour retourner à Benty.

M. Bower, de l'état-major de l'armée des Indes, vient de rentrer à Simla après un voyage fructueux au nord du Thibet. Il a découvert notamment vers 83° long. E. et 35° lat. N., une chaîne neigeuse dominée par un pic très élevé. Il eut aussi à traverser des plateaux déserts d'une altitude de près de 5000 mètres. Le voyageur avait beaucoup à souffrir de l'hostilité des moines.

M. Foureau, déjà connu pour ses explorations dans le Tademayt, chargé de nouveau par le Ministère de l'Instruction publique et le gouvernement général de l'Algérie d'une mission saharienne, vient de rentrer en Europe après avoir accompli une partie de sa mission. Durant cette première partie de son voyage, l'explorateur s'est avancé jusqu'à Temassinin et Hassi-Messegguem, localités du Sahara qu'aucun Européen n'a encore visitées depuis le colonel Flatters.

Le voyageur rapporte de nombreux silex taillés dont il a noté l'emplacement, 41 longitudes, autant de latitudes, de nombreuses altitudes ainsi que les relevés de température et ceux des profondeurs des divers puits rencontrés sur la route. Le pays, d'une navrante uniformité ne contient que peu de palmiers. L'explorateur a trouvé quelques jeunes palmiers à El-Biodh, qui avaient été plantés par le regretté Flatters.

M. Domergue, trésorier-payeur de la Guyane française, adresse à la Société de géographie une intéressante relation d'une tournée qu'il a faite récemment sur la Maroni, en compagnie du gouverneur de la colonie. M. Domergue se félicite notamment de l'esprit de soumission qui anime les

habitants indigènes de notre colonie et constate l'accueil particulièrement amical que la mission rencontra dans toutes les localités qu'elle eut à visiter.

Dans l'un des villages bonis, une femme indigène expliqua au gouverneur, de la manière la plus naturelle du monde, que puisque tous ses frères sont morts, son unique protecteur est le chef de la colonie auquel elle doit obéissance et soumission.

Voyages en cours. — La Société de géographie a reçu une lettre de M. Marcel Monnier, membre de l'expédition française pour la délimitation de la Guinée, datée d'Ammoankonkon, 25 mars 1892. Ammoankonkon est la capitale (lisez : misérable village) du roi de l'Indenié. L'expédition souffrait beaucoup de la chaleur (il y faisait à cette époque 40° à l'ombre) et du manque d'eau. L'état général de la mission est toutefois satisfaisant. La mission se dirigeait sur Boudoukon et de là, à Kong, où elle pensait arriver vers le 15 mai.

La Société a reçu également des nouvelles de M. Foa dont nous avons entretenu à plusieurs reprises nos lecteurs et qui s'est donné pour tâche d'explorer la côte sud-orientale de l'Afrique. Sa dernière lettre est datée de Blantyre, district du lac Nyassa (14° 54' 9" lat. S.) La région autour de ce point paraît être très pauvre. Au cours de ses dernières excursions, ce voyageur s'est trouvé une fois 60 heures sans nourriture. Quel fut son désappointement lorsqu'arrivé au village Mandjé, sur le Zambèze, où il comptait trouver des provisions, il constata que la population entière était dispersée dans le bois voisin en quête de miel et de racines!

Une mission composée d'ingénieurs et de mineurs vient d'être expédiée par le gouvernement russe en Sibérie, dans le but d'explorer divers districts au point de vue géologique, notamment les provinces de Tobolsk, d'Akmolinsk de Tomsk et de Yenisseisk.

Une nouvelle expédition antarctique. — Un comité vient de se former à Hambourg pour l'organisation d'une expédition antarctique. L'expédition à la tête de laquelle sera placé M. Michaelsen, savant zoologiste, se propose de partir au mois de juillet pour l'extrême sud de l'Amérique où elle fera des recherches météorologiques et géologiques. La durée de la mission sera d'une année.

Madagascar. — Un décret constitue une troupe d'infanterie indigène qui prendra le nom de *tirailleurs de Diégo-Suarez*. Cette troupe est formée à deux compagnies. L'effectif de chaque compagnie sera de 120 hommes dont 10 Européens (officiers et sous-officiers), et 110 soldats et caporaux indigènes. Les cadres d'officiers et de sous-officiers seront pris dans l'armée de l'infanterie de marine.

Afrique occidentale. — M. G. T. Carter, gouverneur anglais de Lagos vient de parcourir deux régions inconnues de l'Afrique occidentale, l'Ondo et l'Ilecha, pays indépendants habités par des tribus yaroubas. M. Carter a découvert dans ces régions une chaîne de montagnes rocheuses, en partie couvertes de forêts et dont certains pics s'élèvent jusqu'à 2,500 mètres.

Colonies allemandes de l'Afrique. — Un rapport du commissaire impérial allemand Van François constate que la colonie allemande du sud-ouest de l'Afrique compte 116.000 indigènes et 622 blancs. Les Européens y jouissent d'une bonne santé. Le commerce se fait par la Baie des Baleines et atteint environ 740.000 fr. dont 600.000 pour l'importation et 140.000 pour l'exportation. Cette dernière consiste surtout en plumes d'autruche, gutta-percha, gomme, et en une certaine quantité d'ivoire.

Au Sénégal. — On vient d'inaugurer à Saint-Louis du Sénégal l'école des otages destinée à donner une instruction élémentaire aux enfants des chefs avec lesquels la France entretient des relations d'amitié. Cette institution avait été fondée en 1857 par le général Faidherbe. Après 1870, l'école fut supprimée par mesure d'économie.

Emin Pacha. — Emin Pacha dont on connaît les aventures dans le Soudan oriental, aurait quitté Wadelaï. D'après les nouvelles, l'ancien gouverneur de Khartoum serait frappé d'une complète cécité.

Phénomènes lacustres. — Au Colorado (Etats-Unis), un lac d'une assez grande étendue fut récemment formé dans une localité déserte, par suite de la déviation du cours du Colorado. Un phénomène contraire vient de se produire en Hongrie, où le lac Neusiedler tend à disparaître par suite de la baisse subite des eaux. Le gouvernement hongrois se propose d'ailleurs de profiter de cet état du lac pour le faire complètement dessécher par la création d'un canal d'écoulement vers la Raab. Le terrain occupé par le lac sera rendu à l'agriculture.

Les Anglais dans leurs colonies. — Un rapport récemment publié sur la criminalité dans la Nouvelle Galles du Sud constate que sur 38 000 criminels arrêtés pendant l'année 1890, 19 000 sont anglais, 15.000 seulement australiens. Dans le nombre d'ivrognes arrêtés, les Anglais figurent pour 8.700 contre 3.900 Australiens. — Sans commentaires.

Nécrologie. — M. Henri Duveyrier, explorateur africain, vient de mourir, à l'âge de cinquante-deux ans, à Sèvres, près Paris. Depuis 1860, date de son premier voyage dans le pays des Touaregs (sud algérien) M. Duveyrier s'est adonné à l'étude de l'Afrique dont il a particulièrement exploré la partie septentrionale (Maroc, Sahara, Algérie, Tunisie).

La campagne qu'on poursuit pour la conquête du Soudan vient de nous enlever encore deux officiers de grand mérite, les lieutenants Biétrix et Huillard. Le premier est mort frappé d'une balle en essayant de couper la retraite à Samory, notre ennemi séculaire, dans le village de Kaba-Diarbara, situé à une quarantaine de kilomètres du poste français de Kérouane.

Le second a été tué avec son interprète près de Souha, à 50 kilomètres au sud de Ségou, par des révoltés peuhls et tambaras. Les tirailleurs de son escorte ont réussi à s'échapper. Le lieutenant Huillard n'avait que vingt-sept ans.

P. LEMOSOF

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LES CONFETTI. — A propos des confetti en usage à Pau, en 1855, qui provenaient, avons-nous dit dans notre numéro du 31 mars dernier, de cartons de métier à la Jacquart, un de nos abonnés de cette ville nous adresse les intéressants renseignements que voici :

« Depuis longtemps il y a en effet le mercredi des cendres près de Pau, « la descente de Bizanos. » Il est possible qu'en 1855, les projectiles employés fussent des cartons de Jacquart, mais il pourra être intéressant pour vous de savoir que plus tard ils ont été remplacés par des bonbons et des fleurs et qu'ils le sont aujourd'hui par d'autres projectiles qui n'ont pas l'avantage d'être aussi légers et aussi inoffensifs ; ce sont des grains de maïs et de gros haricots blancs lancés par poignées et le plus violemment possible. Il y a quelques années on avait même été jusqu'à jeter des oranges, des pommes, des grenades, mais, quelques accidents en étant résultés ces projectiles ont été prohibés, et chaque année un arrêté du maire rappelle cette défense.

« Cette bataille, d'un genre tout à fait local, attire au parc Baumont, situé en face de Bizanos, de nombreux curieux; d'autres vont se mêler aux combattants ou se placent aux fenêtres des maisons qui donnent sur la grande rue du village. Mais là on aurait mauvaise grâce à se fâcher et le plus petit ouvrier ou employé peut cribler son maître de coups de maïs; mais chacun use largement de ses doigts et c'est pour tous une journée de grande réjouissance.

« Il est difficile de se rendre compte de la quantité de maïs et haricots qui sont employés pendant cette après-midi. Aux abords du lieu de la lutte se trouvent des marchandes en assez grand nombre avec des sacs de plusieurs hectolitres. »

CHRONOGRAPHE PERMETTANT DE MESURER LA VITESSE INITIALE DES PROJECTILES. — M. Schmidt vient de construire un chronographe spécialement destiné à mesurer la vitesse initiale des projectiles. Cet appareil peut mesurer le dix-millième de seconde. Il est essentiellement composé d'un balancier, dont l'oscillation est de 360°, qu'un courant électrique met en marche au moment où l'observation commence et qu'un courant arrête quand elle prend fin. Le nombre de divisions parcouru par le balancier indique la durée de l'expérience.

L'appareil de M. Schmidt comprend un cadran horizontal avec son aiguille, des deux côtés duquel sont disposés les rhéostats qui règlent les courants. Le premier est en communication avec un cadre monté devant le fusil. Lorsque le coup part, le projectile coupe le fil tendu sur ce cadre, le courant est interrompu et le chronographe se met en marche pour s'arrêter au moment où le projectile traverse un second cadre en relation avec le second rhéostat. On peut donc lire directement sur le chronographe le temps mis par le projectile pour franchir la distance qui sépare les deux cadres. De la connaissance de cette distance et du temps employé à la franchir on déduit la vitesse du projectile.

LE MOYEN DE FENDRE UNE FEUILLE DE PAPIER. — M. Marisseaux fait connaître un procédé dont la pratique est fort délicate, d'ailleurs, permettant de fendre une feuille de papier, dans le sens de l'épaisseur bien entendu. On colle avec de la colle forte bien liquide et de bonne qualité une partie du papier à fendre sur un morceau de calicot, et la seconde face sur un autre morceau de calicot : le papier se trouve ainsi emprisonné entre les deux étoffes. On laisse sécher, puis on sépare les deux morceaux de calicot : un des côtés de la feuille de papier reste fixé sur un morceau d'étoffe et l'autre côté, sur le second calicot. Si ensuite on fait tremper dans l'eau tiède les deux morceaux de calicot, le papier se décolle naturellement. La recette indiquée par M. Marisseaux sera des plus utiles quand on voudra coller sur un album un passage d'un livre ou un article de journal écrit sur le recto et le verso de la même feuille, si on ne possède qu'un exemplaire du livre ou du journal.

LE CHAUFAGE ÉLECTRIQUE. — Encore une utilisation de l'électricité. Actuellement le charbon et le coke coûtent très sensiblement moins cher que l'énergie électrique; pourtant, malgré cette infériorité, on peut avoir avantage, dans un certain nombre de cas, à recourir au courant. La chaleur qu'il produit est en effet produite instantanément; elle ne dégage, ni fumée, ni odeur. Les Américains l'ont utilisée pour le chauffage des tramways. Il existe des ateliers de repassage où les ouvrières emploient des fers chauffés électriquement. Enfin, en Angleterre, on expose en ce moment une série d'ustensiles domestiques chauffés par l'électricité : fers à repasser, bouillottes d'eau chaude, réchauds, fers à friser, poêles à frire, etc. Les fils qui conduisent le courant sont disposés en spirale dans l'émail du fond de la poêle qui, en moins d'une minute, est portée à la température voulue. Le professeur Ayrton a trouvé qu'il suffit de 607 walts-heure pour élever une poêle à frire à la température à laquelle frit le beurre; et cette même quantité d'énergie cuit en 90 secondes une omelette de 6 œufs. Au prix que coûte à Paris l'électricité la fabrication de cette omelette coûterait à peine 2 centimes. Il n'est donc pas présomptueux d'espérer qu'avant quelques années le charbon et le gaz devront, pour le chauffage, céder la place à cet agent envahisseur : l'électricité.

UNE RECETTE POUR LA CONSERVATION DES ŒUFS FRAIS. — La *Revue des sciences pures et appliquées* fournit une recette qui permet d'éviter aux œufs la perte de cette fraîcheur qui en fait un mets si agréable et qui, en disparaissant, en fait un aliment vraiment nauséabond. Le conservateur de cette fraîcheur est la vaseline. On enduit les œufs dont on a soin de nettoyer parfaitement la coque, par deux fois, à un intervalle de 3 à 5 jours, de vaseline et on les enfouit ensuite dans un local très frais, mais non très froid et inaccessible à la gelée. Les œufs ainsi conservés peuvent, après trois mois, être mangés à la coque sans que les gourmets les plus délicats aient à élever la moindre objection. Ils se conservent même plus longtemps et en tout cas, ils ne se gâtent jamais. La condition essentielle à la réussite du procédé est la sécheresse absolue du local où on enfouit les œufs; dans le cas inverse, ils se couvrent de moisissure et pourrissent malgré la couche préservatrice de vaseline. Il faut en outre avoir soin de n'enduire que des œufs parfaitement propres et de les éloigner de toute matière odorante qui pourrait les pénétrer.

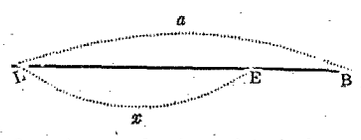
UN MOYEN D'AUGMENTER LA DURÉE DES SACS ET DES TOILES. — Voici un procédé peu coûteux qui permet d'augmenter considérablement la solidité et par suite la durée des sacs et des filets. On prépare une solution, obtenue en versant 14 litres d'eau tombant sur un kilogramme d'écorce de chêne des tanneurs, et on y plonge la toile pendant vingt-quatre heures. La toile retirée de cette solution est lavée à l'eau ordinaire et séchée. La solution précédente suffit pour huit mètres de toile. L'augmentation de résistance est due à la pénétration dans les fibres du chanvre, du tanin qui les rend également imputrescibles. Pour teindre en noir solide ces sacs, on les trempe à la sortie du bain dont nous avons donné plus haut la composition, dans une solution étendue de sulfate de fer.

PROBLÈME

Trouver le nombre des noix contenues dans un sac, sachant qu'il y en a moins de 4000; que, si on les compte 2 par 2 il en reste une; si on les compte 3 par 3, il en reste 2; si on les compte 4 par 4, il en reste 3; 5 par 5, il en reste 4; 6 par 6, il en reste 5; 7 par 7, il en reste 6; 8 par 8, il en reste 7; et 9 par 9, il en reste 8.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 30 avril).



Soient L, la lampe, B, la bougie et E, la position de l'écran. Désignons la distance LB par a et EL par x. On sait que : les intensités de deux sources lumineuses qui produisent le même éclairement à des distances différentes sont proportionnelles aux carrés des distances. Donc, si l'intensité de la bougie est 1, et celle de la lampe 6, on a :

$$\frac{6}{x^2} = \frac{1}{(a-x)^2} \text{ ou } 5x^2 - 12ax + 6a^2 = 0, \quad x = \frac{a(6 \pm \sqrt{6})}{5}$$

En remplaçant a par 4^m15 et effectuant les calculs, on trouve pour x deux valeurs : 2^m95 et 7^m005.

La première correspond au point E situé entre L et B et la deuxième donne une seconde position E', au delà de B pour laquelle l'écran reçoit encore la même quantité de lumière des deux sources.

Ont résolu le problème : MM. P. R., à Rouen; Fils Ique, à Rouen; Combes, à Cahors; Loupiac, à Chartres; Barbedette, à Beni-Hanein; X. B.-T., à Paris.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie des Sciences

La fontaine de Jouvence. — Allons-nous renaître, voir nos maladies disparaître et nos forces revenir? L'élixir de longue vie est-il vraiment trouvé? On est tenté de le croire (nous croyons aisément ce qui nous flatte) à entendre M. Brown-Séquard. Ce savant ne saurait être accusé de légèreté, encore moins de hâblerie. C'est un homme sérieux et conscient. Quand il nous annonça, il y a bientôt deux ans, qu'il avait trouvé le moyen de rendre la jeunesse aux vieillards, la forces aux fatigués, on se prit à sourire. Le moyen que M. Brown-Séquard indiquait semblait tenir à la fois des recettes de bonnes femmes et des secrets de charlatan. Il s'agissait de triturer certains organes d'un animal, cobaye ou cochon de lait, lapin, bouc ou singe, et d'en extraire un liquide essentiel que l'on injecterait sous la peau du malade. C'était, comme on voit, fort simple. On hausse facilement les épaules à Paris, quand on ne comprend pas ou qu'on ne croit pas. Mais M. Brown-Séquard ne s'est pas découragé pour si peu. Il a essuyé gaillardement toutes les plaisanteries plus ou moins spirituelles que son invention a suscitées. Il a poursuivi ses recherches et ses expériences, imperturbablement.

Les dernières séances de l'Académie des sciences lui ont fourni l'occasion de proclamer son contentement, qui résulterait d'une série d'expériences heureuses. Il a cité des faits, lesquels, évidemment, sont de nature à troubler les incrédulités les plus rétives. Ainsi, il a parlé d'un homme de près de 80 ans, affligé d'une foule d'infirmités, de paralysies et d'atonies locales qui a été guéri par des injections du liquide en question. Huit jours de traitement avaient suffi pour qu'il ne restât pour ainsi dire plus de trace des disgrâces passées. Un autre malade, à peu près moribond, ne se levait pas. Quelques inoculations lui rendirent tout d'abord la vigueur perdue : et, au bout de quinze jours, notre homme se faisait admirer à cheval au Bois de Boulogne, humant à pleins poumons l'air du matin.

Le sujet est d'importance, et tel que si la découverte de M. Brown-Séquard prenait la consistance d'une vérité scientifique, bien des notions consacrées de la médecine contemporaine se trouveraient ébranlées. Ce serait tout une révolution dans la thérapeutique. D'autre part, l'Académie des sciences a prêté la plus grande attention aux exposés assez longs de M. Brown-Séquard, au cours de trois séances successives qui n'ont pas même épuisé le sujet. Ce fut, pendant trois semaines, le plat de résistance des « ordres du jour ». Tout autour, nous avons eu quelques condiments plus ou moins savoureux. Ainsi M. Chatin nous a offert une nouvelle truffe du Nord-Algérien, trouvée récemment par Ben-Hazim, de Biskra, et que l'on a baptisée du nom du gouverneur général de l'Algérie, l'honorable M. Cambon. Nous avons eu aussi le compte rendu fait par M Brouardel des travaux de la Conférence sanitaire internationale de Venise qui aspire à mettre l'Europe à l'abri des invasions de maladies épidémiques qui nous viennent rendre visite par la voie du canal de Suez. M. Georges Pouchet, professeur au Muséum, nous a fait des révélations sur les calculs intestinaux du cachalot, qui constituent l'*ambre gris* dont l'odeur est exquise. MM. Charcot et Darbout ont fait leur rapport sur l'examen psychologique d'Inaudi, ce calculateur dont nous avons récemment parlé, qui a une si curieuse mémoire mathématique et qui résout de tête les problèmes les plus ardus, les plus longs et les plus compliqués de l'arithmétique et de l'algèbre.

L'Académie a élu comme membre associé étranger (en remplacement de l'ex-empereur du Bresil, dom Pedro d'Alcantara) le savant allemand von Helmholtz, qui est à la fois mathématicien et physicien. M. de Helmholt a écrit depuis, à l'Académie, une lettre dans laquelle il exprime sa joie d' « une approbation bien précieuse et à laquelle il est très sensible », et remercie l'Académie « de sa marque de bienveillance et de haute impartialité ».

Académie de Médecine

Un traitement du croup. — M. Pilière (de Charleville) a fait parvenir à l'Académie un mémoire sur le traitement du croup qui lui aurait donné d'excellents résultats. Il s'agit d'une maladie si terrible, et dont les ravages sont si désolants, que nous croyons devoir reproduire le résumé que M. Pilière a donné de son traitement :

« Je fais pratiquer, dit-il, toutes les heures pendant le jour, et toutes les trois heures pendant la nuit, des pulvérisations dans la gorge avec une solution de sublimé à 1 pour 500 chez les enfants au-dessus de deux ans et à 1 0/0 chez les enfants au-dessous de cet âge. Jamais je n'ai constaté aucun accident d'intoxication mercurielle. Quant aux fausses membranes du pharynx, je les enlève à l'aide d'un pinceau de ouate hydrophile imbibé d'une solution de nitrate d'argent à 1 pour 30. »

M. Pilière affirme que 98 diphtériques traités par cette méthode ont donné 94 guérisons; on n'a dû pratiquer la trachéotomie que sur six malades dont deux sont morts.

Élection. — L'Académie avait à élire le remplaçant de M. Quatrefages: c'est M. Monod, directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques au ministère de l'intérieur qui a été élu par 57 voix contre 14 à M. Rivière, naturaliste, et 6 à M. Blache, secrétaire-général de la protection de l'enfance.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

On a entendu une intéressante et complète analyse d'une étude de M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix sur « la rose dans l'antiquité et au moyen âge. » C'est une histoire complète de cette charmante fleur: légendes dont elle a été entourée, comparaisons que lui ont empruntées les poètes grecs, les poètes romains et nos trouvères, symbolisme religieux et profane. M. Charles Joret n'a vraiment rien oublié. Nous publierons très prochainement un extrait de ce magnifique ouvrage.

Académie des Beaux-Arts

Les Femmes à l'Académie. — Tout s'effaçait, pendant les dernières semaines, à l'Académie des beaux-arts, devant cette nouvelle : Mme Léon Bertaut, fondatrice et présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs posera sa candidature au fauteuil vacant dans la section de sculpture par suite de la mort de M. Bonnassieux. Il est prématuré de se demander si l'Académie recevra la lettre de candidature de Mme Léon Bertaut, dans le cas où Mme Léon Bertaut, persisterait dans son intension. En effet, la succession de M. Bonnassieux n'est pas encore officiellement ouverte. Mais, en attendant, les commentaires vont leur train sur ce nouvel aspect de la revendication des droits de la femme, et l'on rappelle qu'il y a des précédents favorables à Mme Léon Bertaut. Oui, en diverses occasions, — avant la Révolution, il est vrai. — l'Académie royale de peinture et de sculpture admit des femmes dans sa compagnie. L'histoire compte ainsi des *académiciennes*: la première en date est Catherine Duchemin, femme du sculpteur Girardon. Elle fut reçue en 1663.

En 1710, sur la proposition, pense-t-on, de Sophie Chéron, graveur et *académicienne*, l'Académie décida qu'elle n'admettrait plus aucune femme. On a dit, sans le prouver, il est vrai, que le prétexte invoqué était qu'aucune femme ne pourrait surpasser celles élues précédemment. Cette décision, toutefois, ne tarda pas à être rapportée.

La dernière académicienne élue fut Marie-Anne-Elisabeth Vigée-Lebrun, née en 1755 et morte le 30 mars 1842. Elle

fut reçue en 1783 sur la demande de J. Vernet et, malgré l'opposition de quelques membres, elle donna comme tableau de réception : la *Paix qui ramène l'abondance*. En 1793, l'Académie royale de peinture et de sculpture fut supprimée et, à la création de l'Institut, les femmes n'y trouvèrent point de place.

Académie française

M. Lavisse à l'Académie — Le fauteuil de l'amiral Jurien de la Gravière est échu à M. Ernest Lavisse, professeur à la Faculté des lettres, le savant historien de *Frédéric II*.

Eloge de Georges Sand. — Avis aux amateurs de lauriers académiques, — des lauriers argentés! Le sujet du concours pour le prix d'éloquence à décerner en 1794 sera : *Georges Sand*.

Académie des Sciences morales et politiques

La guerre et la population de la France depuis 1791.— Quelques chiffres très intéressants sont fournis sur ce sujet par M. Lagneau. On ne peut, hâtons-nous de le dire, qu'*évaluer* la mortalité dont les guerres sont la cause. Et les évaluations diffèrent, suivant les démographes et les statisticiens. Ainsi, de 1791 à 1799, on a appelé à l'armée 2,080,000 hommes : les pertes éprouvées pendant cette période sont évaluées à 720,000 morts par le comte Garnier, de l'Institut, et à plus du double par d'autres. De 1799 à 1815 on compte que 3,153,598 soldats français ont servi sous Napoléon. Sur ce nombre, 1 million a péri. Sous la Restauration, le règne de Louis-Philippe et la deuxième République, la mortalité est faible. Mais sous le second Empire, nous retrouvons des proportions considérables. Sur les 309,208 hommes ayant pris part à la guerre de Crimée, 95,615 hommes ont péri, dont 10,428 sur les champs de bataille et 85,375 dans les ambulances et les hôpitaux. La campagne d'Italie a coûté 12,173 hommes ; celle de Chine 950.

On n'a pas publié les chiffres des décédés au Mexique ou en Cochinchine. Mais de quelques comparaisons de chiffres, il semble résulter que nos pertes ont été, en dix-neuf années, de 1851 à 1869, de 256,000 hommes. La guerre 1870-1871, en dehors des 1,597,238 Alsaciens-Lorrains arrachés à la France, nous a fait perdre 491,905 habitants.

Communications. — Nous ne pouvons que signaler la communication de M. Colmet de Santerre sur la *Révocabilité des testaments* et une très intéressante lecture de M. Henry Michel, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé de philosophie, un universitaire des plus distingués, sur la *Philosophie politique de Herbert Spencer*.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Retour de voyageurs. — Le prince Henri d'Orléans, déjà célèbre comme voyageur par la belle traversée du Thibet qu'il a faite il y a deux ans, en compagnie de M. G. Bonvalot, vient de rentrer en France après avoir accompli une nouvelle et intéressante exploration à travers les parties les moins connues de nos possessions de l'Indo-Chine. Le but principal de l'exploration était le Haut-Tonkin et le Laos. Le jeune voyageur a pu réunir un grand nombre de documents d'ethnographie et d'histoire naturelle relatifs à ces régions.

Le lieutenant de vaisseau Mizon, dont nous avons signalé, dans notre dernière chronique, l'heureuse évolution au nord du Congo, vient de rentrer en France, muni de traités et de conventions qui assureront sans doute à la France des territoires nouveaux sur cette terre d'Afrique que les Européens semblent convoiter avec tant d'âpreté.

Un banquet lui sera offert le 5 juillet prochain. — A l'instar de M. Crampel, M. Mizon ramène avec lui une jeune négresse. Nous parlons plus longuement d'ailleurs, dans l'intérieur du journal, du retour du brillant explorateur.

M. J. Dybowski, envoyé, comme on sait, il y a dix-huit mois, pour poursuivre l'expédition du malheureux Crampel, est également sur le point de rentrer en France, après avoir établi plusieurs postes solides sur l'Oubanghi. M. Dybowski rentre en France sur les instances de médecins qui craignent une aggravation dans la maladie de foie dont l'explorateur fut atteint au cours de son voyage.

Touristes en Asie. — En attendant le fonctionnement régulier des chemins de fer transasiatiques (transcaspien, transsibérien), ceux qui désirent faire une tournée sur l'ancien continent peuvent imiter l'exemple de cavaliers russes qui traversent ce grand continent à cheval, sans autres difficultés que celles qu'on rencontrait, il y a à peine un siècle, dans les voyages en diligences, à travers l'Europe. Deux officiers russes, MM. Léontiev et Patrin, viennent de faire une *promenade* du Caucase aux Indes, à travers la Perse et le Beloutchistan, n'ayant pour toutes charges que les provisions strictement nécessaires portées par quatre chevaux, dont deux servaient aussi de montures aux voyageurs. Les plus grandes difficultés furent rencontrées dans l'Inde, où les autorités anglaises, les considérant comme des espions russes, s'opposaient à leur passage. Grâce à l'intervention des agents consulaires français, les deux touristes russes obtinrent un permis de circulation et purent continuer leurs pérégrinations à travers l'Inde, d'où ils ont été ramenés, sur un paquebot, à Bakou.

Un autre touriste, Russe également, le prince Constantin Viazemski, se promène actuellement à cheval sur l'ancien continent et avait réussi, d'après les dernières nouvelles, à gagner Hanoï, ayant traversé, sans grandes difficultés, la Sibérie, la Mongolie, visité Pékin, Tien-Tsin, les provinces de Pe-Tchi-Li et Chan-Tung. Le jeune cavalier est venu, il y a un an, faire ses adieux à des amis de Paris. Il nous fit l'honneur de nous exposer le programme de son itinéraire. — La première partie du programme est déjà remplie. L'intrépide voyageur se propose d'effectuer son retour par le Siam, la Birmanie, l'Inde, l'Afghanistan, la Perse et le Caucase. — Bonne chance!

Massacre d'une expédition. — La mission allemande, conduite par M. de Bulow, et qui devait effectuer la jonction des possessions allemandes de l'Afrique orientale avec Cameroun, vient d'être complètement désorganisée au début même de la campagne, à la suite d'un combat que l'expédition eut à soutenir dans la région des lacs. L'expédition, composée de 5 Européens et de 150 Soudanis, a eu les deux tiers de son effectif mis hors de combat; un Européen a été tué et deux autres blessés.

Océanie. — *Disparition d'une île.* — Un îlot d'environ 35 kilomètres carrés, situé vers 150° 34' long. et 21° 25' lat. S, près la côte N.-O. de l'Australie, vient de disparaître. A sa place s'est formée une dépression de plus de 70 mètres de profondeur.

Nouvelle-Guinée. — Le docteur Montague, missionnaire anglais de la station de Barpiloninka, sur le Haut Morhead (Nouvelle-Guinée anglaise), avait été enlevé l'année dernière par les naturels de l'intérieur et gardé prisonnier pendant neuf mois. Il put s'échapper au mois de janvier dernier et fut ramené par un vapeur hollandais. Cette captivité nous vaut un récit des plus intéressants sur le pays et les gens de cette partie de la Nouvelle-Guinée, inconnue jusqu'à présent.

Les indigènes, par leur constitution physique, appartiennent aux plus belles races de l'Océanie. Ils habitent de gros villages disséminés le long de la côte et dans l'intérieur, cultivent assez bien leurs champs et tirent de grandes quantités de poissons dont abondent les rivières et lagunes. Ces naturels présentent, d'ailleurs, le vrai type des hommes de l'âge de pierre. Bien que complètement nus, hommes et femmes passent beaucoup de temps à se parer et à se pein-

dre. Les ornements sont portés au nez et aux cheveux. Leurs armes consistent en arcs et en flèches empoisonnées. Toutes les tribus vivent en bonne intelligence, parlent la même langue, avec quelques variations de dialectes, se livrent avec succès à l'élevage des cochons domestiques et savent bien dresser les chiens pour la chasse. La chair humaine (car ils sont aussi cannibales) ne les tente que lorsqu'ils sont en expéditions de guerre. La région serait du reste d'une grande fertilité et se prêterait bien à une culture européenne. Le climat n'est pas plus malsain que dans d'autres pays trop chauds. Une agréable mousson du Sud règne pendant huit mois de l'année; la mousson Nord souffle pendant les quatre autres mois.

Bien que très mal nourri, le missionnaire anglais n'eut pas beaucoup à souffrir de sa captivité. M. Montague estime qu'au point de vue commercial la région est d'une grande valeur.

Une station scientifique, la *Columbian biological station*, est sur le point d'être fondée à Jamaïque en l'honneur de Chr. Colomb. Elle comprendra salle de laboratoire, bibliothèques, etc. Plus de 300,000 francs ont déjà été recueillis pour l'établissement de cette station.

Glaciers. — De curieuses études ont été entreprises dans ces dernières années sur le régime des glaciers. Près de nous, dans les Alpes, les mouvements de recul ou de raccourcissement sont soigneusement notés par M. Forel, de Genève et le Prince Roland Bonaparte. Une série d'observations faites dans les dix dernières années (1882-92), dans les glaciers du Caucase, par M. Rossikof, savant géologue russe, viennent confirmer l'hypothèse de la diminution graduelle et sensible des principaux glaciers du globe.

Un tourbillon en mer. — Deux navires, le « Yckohama Maru », allant de Shanghaï à Nagasaki et le « Verona » venant de Hong-Kong, essuyèrent, au commencement d'avril dernier, dans la mer de Chine, un tourbillon de poussière jaune, enveloppant les deux navires et s'étendant sur une surface, évaluée par les capitaines, à plus de 1000 milles de long sur 2000 milles de large. Une analyse a prouvé que cette poussière était composée en majeure parties du feldspath, du quartz, et des résidus de plantes. Malgré l'éloignement considérable de la côte (300 milles environ), on suppose que cette masse de poussière a été transportée en mer par les vents qui soufflent sur les montagnes de Chine.

Le « Sunbeam ». — Le joli yacht sur lequel lord et lady Brassey ont fait plusieurs fois le tour du monde, vient d'être détruit dans un naufrage sur la côte ouest de l'Australie, dans le golfe de l'Amirauté. Espérons que cette perte n'empêchera pas les nobles touristes de continuer leurs excursions, dont les récits ont tant contribué à répandre le goût des voyages parmi la génération actuelle.

Un peu de statistique. — *Italie.* — L'exportation du vin d'Italie dans le courant de l'année 1891 a atteint le chiffre respectable de 1.179.192 hectol. (en 1890, il n'était que de 935.778 hect.). L'augmentation porte principalement sur les quantités importées en Allemagne (147.537 hectol. au lieu de 100,150, en 1890). Les principaux importateurs des vins d'Italie sont: la Suisse (444.314 hect.), l'Amérique du Sud (207.591 hect.), et Malte (126.478). La France n'y entre que pour 35.521 hect. (au lieu de 29.400, en 1890.)

L'émigration italienne en 1891 a atteint le chiffre de 294.206, dont 118.482 à titre temporaire et 175.722, à titre permanent. Augmentation sur l'état de l'émigration en 1890 — 76.692. — Le plus grand nombre d'émigrants se dirigent vers le Brésil. Le journal « Il Brazil » dressait dernièrement un tableau lamentable de l'état de ces émigrants, décimés, aussitôt après leur arrivée sur le territoire brésilien, par les fièvres et les privations. La plupart débarquent à Rio. Quelques-uns se dirigent sur Santos.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LES COURSES A PIED — Depuis quelques années, les exercices physiques, un peu trop délaissés jusqu'alors, sont en grand honneur. Jamais les sociétés de gymnastique n'ont été si nombreuses; et, chaque année, leur fête fédérale est présidée par le président de la République. La vélocipédie a pris un développement que ses fervents n'auraient même jamais osé prévoir. Enfin, le concours de marche qui vient d'avoir lieu et où les coureurs avaient à franchir les 496 kilomètres qui séparent Paris et Belfort a eu un succès inespéré : 800 coureurs y ont pris part, dont la moitié a parcouru en dix jours au maximum la distance de Paris à Belfort. Et les vainqueurs ont accompli de véritables tours de force : Ramogé et Gonnet ont effectué le parcours Paris-Belfort en moins de 4 jours, marchant ainsi à une vitesse quotidienne moyenne de 130 kilomètres. Plus de 110 concurrents ont effectué le trajet en moins de 7 jours, marchant à une vitesse supérieure à 70 kilomètres par jour. Enfin, M. Duval, professeur de mathématiques au collège Rollin, a parcouru d'une traite, en 24 heures, 159 kilomètres. On a recherché dans les courses célèbres, et on a voulu opposer à la performance de M. Duval les records de certains professionnels. Mais il est impossible d'ergoter. Jamais sur une route, présentant des accidents de terrain, une course plus brillante que celle fournie par M. Duval n'a eu lieu.

Il est des constatations sur lesquelles nous voulons plus spécialement insister. On a noté l'état dans lequel arrivaient les marcheurs au contrôle de Belfort. Les observations de M. le docteur Lévy sont particulièrement intéressantes:

La plupart des marcheurs n'ont présenté aucun trouble de circulation, quelques-uns assurément sont arrivés extrêmement fatigués; mais de cette fatigue une nuit de sommeil les a complétement remis. La marche, même excessive, doit donc être considérée comme un exercice puisque la fatigue ressentie cède rapidement au repos.

Certains marcheurs ont présenté de l'œdème aux pieds pendant deux jours. Mais, dit le docteur Lévy, « ce qui nous a frappé, c'est que tous les marcheurs avaient très peu de ces ampoules qui produisent tant d'éclopés parmi nos soldats, et pourtant la plupart exercent des professions sédentaires ». Cet état satisfaisant était dû d'abord à des lavages des pieds à l'alcool ou à des bains froids de quelques instants, mais surtout à la nature des chaussures employées. C'est l'espadrille qui apparaît, à la suite du concours Paris-Belfort, comme la véritable chaussure de course et même de marche. Elle laisse le pied libre de se mouvoir et sa semelle se plie bien plus aisément que la semelle de cuir des souliers aux mouvements du pied pendant la marche.

Les concurrents avaient perdu une partie de leur poids variant, suivant les sujets, de 1 à 7 kilogrammes. La taille avait diminué de quelques centimètres. Enfin, pour ce qui est de l'alimentation pendant une si longue marche il résulte des déclarations de la plupart des concurrents que la sobriété s'impose : en général, ils ont simplement absorbé pendant la route des œufs, du bouillon, très peu de viande et beaucoup de café.

Ce sont là des enseignements dont pourront tirer profit ceux-là même qui n'aspirent point à entrer en lutte avec les Duval ou les Ramogé.

LA MALLÉINE — Si la tuberculine du docteur Koch semble bien définitivement abandonnée comme remède de la tuberculose, elle paraît devoir rendre de véritables services dans le diagnostic de cette maladie, au moins chez l'espèce bovine. On sait ce qu'est la liqueur inventée par le docteur Koch : un extrait glycériné des cultures du bacille de la tuberculose. Par sa réaction élective sur un foyer tuberculeux, elle donne à l'animal une fièvre intense qui permet au vétérinaire de déclarer que la vache présentant cette forte élévation de température est tuberculeuse. Le docteur Nocard, qui a mis en évidence cette utilisation de la tuberculine, vient de prouver qu'on peut, en préparant un extrait glycériné des cultures du bacille de la morve, obtenir une

liqueur — qu'il appelle la *malléine* — qui permet de révéler chez un cheval l'existence de la morve encore à l'état latent. Quand on injecte deux centimètres cubes de la solution de malléine au dixième à un cheval sain, la réaction locale ou générale est nulle. Si cette injection est pratiquée sur un cheval morveux, en quelques heures, une tumeur volumineuse apparaît au niveau de l'injection, et la température du sujet s'élève de 2° et plus.

Si la découverte du docteur Koch ne méritait pas les excès d'honneur qui ont salué son apparition, il serait injuste de la mépriser comme on tend à le faire aujourd'hui. Sa tuberculine fournit un excellent moyen de diagnostiquer la tuberculose chez les vaches — et on sait quel danger présente l'absorption du lait des vaches tuberculeuses. De plus, le docteur Koch a mis en évidence une méthode de diagnostic qu'il sera peut-être possible de généraliser — les résultats que donne la malléine prouvent qu'il n'est pas téméraire de l'espérer.

La falsification du pain d'épice. — Le comité consultatif d'hygiène vient de signaler l'introduction en France d'une méthode (qui nous vient de Belgique), permettant de substituer au miel la mélasse, et aux farines de bonne qualité, de mauvaises farines dans la fabrication du pain d'épice. Comme une pâte préparée avec ces matières de qualité inférieure ne lèverait pas, les industriels, qui ne craignent pas de les employer, n'hésitent pas davantage à les additionner d'une quantité de protochlorure d'étain variant de 500 grammes à 5 kilogrammes pour 100 kilogrammes de farine rendant 200 kilogrammes de pain d'épice. Or, le protochlorure d'étain est un toxique dont les effets se rapprochent de ceux du bichlorure de mercure (sublimé corrosif). La sophistication en est donc des plus dangereuses. Le conseil d'hygiène a conclu à l'interdiction de ce pseudo-pain d'épice et les individus qui, par amour du lucre, se livrent sans vergogne à cette industrie empoisonneuse, seront prestement poursuivis et condamnés.

La production artificielle de la pluie — On sait que les Américains, mettant en pratique un principe qui paraît avoir été mis en évidence pour la première fois par un Français, s'efforcent de provoquer la tombée de la pluie en faisant éclater dans l'atmosphère des charges assez fortes de dynamite ou de poudre. L'ébranlement ainsi produit amènerait la condensation de la vapeur d'eau en suspension dans l'air et par suite la tombée de la pluie. Les résultats obtenus jusqu'à ce jour ne sont pas des plus satisfaisants. Mais voici qu'on nous annonce la découverte, par M. Henry-W. Allen de Goolburga (Indes), d'un nouveau procédé de production artificielle de la pluie. M. Allen aurait inventé une fusée qui produit dans l'atmosphère un froid intense et amène la condensation de la vapeur d'eau. Cette fusée qui mesure 0m10 de diamètre sur 0m45 de long peut s'élever à 1600 mètres. Elle présente à la pointe une sphère en cuivre pouvant supporter une pression intérieure de 150 kilogs par centimètre carré. Un tube en cuivre pénètre dans cette sphère par une de ses extrémités dont l'autre est formée par une pomme d'arrosoir percée d'un très grand nombre de trous. Dans la sphère on place de l'éther. Lorsque la fusée a atteint la hauteur maxima à laquelle elle peut parvenir, et quelle traverse un nuage, l'éther enfermé dans la sphère entre en ébullition; la vapeur produite se dégage par la pomme d'arrosoir en produisant un froid intense L'engin est complété par une sorte de petit parachute qui ralentit la descente.

Toutes ces tentatives sont des plus intéressantes. Elles ne semblent pas avoir jusqu'ici, donné des résultats bien convaincants. Mais il n'est pas de raisons pour qu'en poursuivant ces travaux, on n'arrive à « faire la pluie. »

Le doigt électrique. — C'est d'Amérique que nous vient ce petit appareil chirurgical qui doit permettre l'exploration de cavités anatomiques où ne saurait pénétrer la main, ni examiner l'œil de l'observateur. Cet appareil serait, en principe, comme un prolongement de la sensibilité du doigt. Il est constitué par une série de fils électriques isolés, placés dans un tube de caoutchouc, reliés au doigt de l'opérateur engagé dans ce même tube, et venant d'autre part s'épanouir à l'extrémité de ce tube à peu de distance du fond d'une petite boule qui le termine. Quand, dans une exploration, l'instrument entre en contact avec le fond d'une cavité anatomique, un courant électrique se produit qui, au dire de l'inventeur, impressionne l'opérateur de la même façon que s'il passait son doigt mouillé sur la partie touchée. Ajoutons qu'un petit tube placé à côté du faisceau de fils électriques permet l'injection éventuelle des remèdes liquides au moyen d'une petite seringue que l'opérateur peut faire fonctionner sans débarrasser son doigt de son « prolongement » électrique.

Un nouvel élément chimique : le masrium. — On vient de découvrir un nouveau corps simple — baptisé masrium — dans un minéral trouvé en 1890 dans le lit de la Bahr-Bela-Ma. Ce minéral, qu'on appelle la masrite, contient à côté d'alumine, d'oxyde ferrique, d'oxydes de manganèse et de cobalt, 0,20 0/0 d'un oxyde de masrium. Ce corps a été découvert de la façon suivante! En faisant traverser une dissolution aqueuse de masrite en présence d'acide acétique par un courant d'hydrogène sulfuré, on obtient, au lieu de sulfure noir de cobalt attendu, un précipité blanc qui est du sulfure de masrium. On n'a pas encore pu isoler le masrium, mais on a pu obtenir l'oxyde, le chlorure, le nitrate, le sulfate l'oxalate, etc. Les principales réactions de ces sels sont les suivantes: l'hydrogène sulfuré ne donne pas de précipité en présence de l'acide chlorhydrique et donne un précipité blanc en présence de l'acide acétique; l'ammoniaque précipite l'hydrate blanc d'oxyde de masrium, insoluble dans un excès de réactif; le tartrate de potasse donne un précipité de tartrate de masrium qui se dissout dans un excès de réactif, et la solution n'est plus précipitée par l'addition d'ammoniaque.

Un désodorisant de l'iodoforme. — On connaît l'odeur presque nauséabonde et si vivement pénétrante de l'iodoforme, qui s'oppose souvent à l'emploi de cet antiseptique énergique. Un journal de médecine affirme qu'il suffit pour débarrasser les objets imprégnés de cette odeur repoussante de les laver avec de l'essence de térébenthine, et une demi-minute après, avec du savon ordinaire.

PROBLÈME

Dans un jeu de cartes complet (52 cartes), on prend 3 cartes au hasard, et l'on met sur chacune d'elles autant de cartes qu'il est nécessaire pour que, dans chacun des paquets ainsi formés, le *nombre des points* de la carte qui est au-dessous, ajouté au nombre des *cartes* placées sur celle-ci, fasse une somme égale à 20. Les 3 paquets terminés, il ne reste plus au jeu que 7 cartes. Trouver la somme des points des 3 cartes tirées.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 31 mai).

En comptant les noix 9 par 9, il en reste 8 (9 moins 1), il s'en faut donc de 1 que le nombre cherché soit un multiple de 9; en les comptant 8 par 8, il en reste 7 (8 moins 1), ce qui prouve qu'il s'en faut de 1 que ce nombre égale un multiple de 8; de même qu'il s'en faut de 1 qu'il soit un multiple de 7, etc...

Nous allons donc chercher un nombre plus petit que 3,000, qui soit à la fois divisible par 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, et, quand nous l'aurons trouvé, nous lui retrancherons 1, ce qui donnera le nombre des noix contenues dans le sac.

Or, un nombre divisible par 8, l'est par 4 et par 2; un nombre divisible par 9 l'est par 3; un nombre divisible par 8 et par 9, l'est donc par 2 et par 3, et par suite par 6.

Le plus petit nombre divisible à la fois par 8, 9, 5 et 7, c'est leur produit ; $8 \times 9 \times 5 \times 7 = 2,520$, c'est aussi le seul nombre plus petit que 3,000 qui soit divisible à la fois par 8, 9, 5 et 7 et par conséquent par 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9.

Le nombre cherché est donc $2,520 - 1 = 2,519$.

Ont résolu le problème : MM. Gonault à Rouen; Berrulié, à Rouen; F.-L., à Rouen; H.-I.; Une abonnée de Neufchatel; Jousset, à Angers; Lonpiât, à Chartres; A.-R., père de P.-R., à Rouen; Combes, à Cahors; Maleville, à Enghien; Bartedette, à Bessi Hassein.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 18.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

La catastrophe de Saint-Gervais. — L'Académie des sciences a entendu le rapport de MM. Delebecque et Vallot sur la catastrophe qui a fait, à Saint-Gervais, tant de victimes. Ce rapport montre qu'une sorte de lac s'était formé à l'intérieur du glacier d'où est parti le torrent dévastateur. Le poids de cette nappe d'eau et peut-être aussi quelques éboulements partiels ont fait éclater un jour la paroi extérieure de ce gigantesque réservoir. Les cent mille mètres cubes d'eau, jusqu'à ce moment emprisonnés, se sont échappés avec violence, entraînant d'énormes blocs de glace, et ont produit les terribles ravages que l'on sait.

Maladies de la vigne. — Pauvre vigne! ce n'était pas assez du phylloxéra, du mildew, de l'oïdium, de l'anthracnose, voici qu'il faut aussi s'occuper de la *brunissure* qui s'attaque aux feuilles de la vigne. On en a parlé à l'Académie des sciences. Les feuilles atteintes de la brunissure présentent d'abord de petites taches brunâtres qui ne tardent pas à s'étendre. Dès lors, les raisins mûrissent mal. Et le vin que l'on recueille est peu abondant et de mauvaise qualité. Cette maladie a été observée pour la première fois dans l'Aude en 1882; elle a causé quelques ravages en 1889 et 1890 dans certaines parties du département de l'Hérault.

M. Viala, professeur à l'Institut agronomique, et M. Sauvageau, du Muséum d'histoire naturelle, ont étudié la brunissure : ils ont réussi à isoler le parasite qui cause cette maladie. Ce maudit animalcule est, paraît-il, un proche parent de celui qui cause la hernie des racines du chou. De par MM. Viala et Sauvageau, il sera nommé *plasmodiophora vitis*, en attendant que des études complémentaires permettent de se débarrasser de lui.

Les mêmes savants se sont occupés encore d'une autre affection de la vigne, plus grave que la brunissure et dont les effets désastreux peuvent rappeler ceux du phylloxéra. C'est la *maladie de Californie.* Jusqu'à ce jour, cette maladie a concentré ses ravages sur les vignobles californiens, où elle fut constatée pour la première fois en 1882 et en 1884. Elle tend à s'étendre. En 1886 et en 1887, les vignobles attaqués ont perdu le tiers ou les deux tiers de leur récolte. Les plants malades meurent. Le monde viticole français s'est justement ému et le ministère de l'agriculture a pris cette année des mesures pour défendre l'importation en France des boutures de vigne de Californie.

Il paraît que la maladie de Californie peut se développer dans tous les vignobles, quels que soient leur âge, leur qualité, quelles que soient la situation et la nature du sol. Les jeunes rameaux des vignes attaquées sont retardés et contrariés dans leur pousse. Ils sont, comme la tige, tachés de brun. L'écorce des racines perd son adhérence au bois, qui est spongieux, noir et juteux. Les feuilles portent des taches rougeâtres ou rouges noirâtres, elles se dessèchent et tombent.

Les botanistes américains sont loin d'être d'accord sur les origines de la maladie de Californie. Leurs études ne fournissent donc pas d'indication bien concluante. MM. Viala et Sauvageau ont, à leur tour, étudié le fléau. Ils ont eu en mains quelques feuilles séchées. Leur opinion est qu'un parasite est la cause de la maladie de Californie, et que ce parasite appartient à la famille de celui qu'ils ont observé dans les cas de brunissure.

Le microbe des crevettes.— Quand finirait-on si l'on voulait relever tous les méfaits des microbes, ou du moins tous les méfaits que leur attribue la science d'aujourd'hui. Ne voilà-t-il pas qu'ils s'attaquent aux crevettes, à ces petits crustacés si charmants et si fins qui sont l'ornement de nos tables et qui taquinent si agréablement notre goût pour éveiller l'appétit. Oui, depuis quelque temps, on remarque en été, surtout dans les marais salants, que ces pauvres crevettes prennent une coloration blanc opaque et perdent leur belle transparence. C'est le fâcheux microbe qui cause cette langueur à laquelle la crevette s'abandonne dès qu'elle est frappée. Il faut plaindre le sort de la crevette, mais il faut plaindre surtout le nôtre. Mangée pour mangée, ne valait-il pas mieux que la crevette le fût par nous.

Un bon engrais. — Le marquis de Vogüé, membre de l'Académie des inscriptions, avait à sa disposition des eaux ammoniacales provenant d'usines à gaz. Il en a irrigué ses prairies. Comme il avait de ces eaux plus qu'il ne lui en fallait, il a eu l'idée d'essayer de fixer l'azote ammoniacal sur des matières organiques. Il aurait ainsi, pensait-il, un fumier dont la conservation et l'emmagasinage seraient possibles. M. de Vogüé a réussi. Il a fait arriver les eaux ammoniacales sur de la paille d'avoine. Le fumier qu'il a obtenu ainsi est très riche. Il est à cinq millièmes d'azote fixé alors que le fumier ordinaire ne renferme que quatre millièmes d'azote ammoniacal.

C'est M. Schlœsing qui a communiqué ces résultats à l'Académie : il est d'avis que cette bonne expérience doit être signalée aux agriculteurs.

Académie de Médecine

Le problème de l'eau pure. — Tous les parisiens connaissent, quand vient l'été, cette atroce inquiétude que leur cause l'insécurité de leur boisson. L'eau de Seine équivaut à une purée de microbes et, si les eaux de source viennent à manquer au fort de la chaleur, on distribue l'eau de Seine à l'habitant. Or, distribuer l'eau de Seine c'est, ou il ne s'en faut guère, distribuer la fièvre typhoïde, voire la diarrhée cholériforme! Que faire, en attendant que soient appliquées les lois salutaires votées par le Parlement pour l'adduction des eaux de source. Comme on ne peut se passer de boire, et comme tout le monde ne peut pas ou ne veut pas boire des eaux minérales à l'ordinaire, il faut tâcher de purifier — de *stériliser*, pour parler comme à l'Académie — l'eau que l'on a à sa disposition.

On peut faire bouillir l'eau. Ce procédé a l'avantage de tuer les microbes, mais il a l'inconvénient de rendre l'eau indigeste et lourde à l'estomac. On peut encore user des filtres plus ou moins perfectionnés qui sont dans le commerce. Voici un autre procédé de stérilisation, assez commode, que M. le professeur Cornil, analysant un travail de M. Babès, a indiqué l'autre jour à l'Académie de médecine :

« On fait passer l'eau, dit M. Babès, dans des appareils où de la limaille de fer se trouve en contact avec un courant d'air. On obtient ainsi un liquide qu'on laisse se déposer pendant 24 heures. Après ce temps, cette eau est décantée par une sorte de niveau; elle ne contient que fort peu de microbes (de 0 à 20 par centimètre cube) tandis qu'avant le passage sur la limaille de fer, elle en renfermerait de 1,200 à 1,300 par centimètre cube. Cette eau est un peu acide et d'un goût agréable. Avec l'alun, on obtient des résultats analogues. »

Pour les besoins des ménages, il suffit, d'après ce procédé, d'un appareil très simple pour obtenir une eau stérile tout à fait claire. Un vase en zinc ou en verre d'une capacité de dix à quarante litres, ayant la forme d'un ballon, posé sur un piédestal en bois, est percé à sa base d'un orifice dans lequel on introduit un bouchon de caoutchouc que traverse un tube en verre, muni d'un robinet. Le vase est rempli d'eau. On y ajoute un gramme cinquante d'alun en poudre par dix litres. On secoue fortement le vase, ou bien on agite l'eau à l'aide d'une planchette trouée; on recouvre ensuite le vase d'un couvercle en fer blanc. Après dix-huit ou vingt heures, on tire l'eau par le robinet. Il est bon de ne pas employer le premier demi-litre qui passe.

Pour vider le vase, on agite l'appareil et l'on donne ensuite issue, par un orifice latéral, à l'eau qui reste. L'eau peut être clarifiée dans cet appareil de la même manière par le sulfate de fer ou la craie en poudre.

Pour rendre la vie aux noyés. — En cas de mort apparente par submersion, il faut pratiquer la respiration artificielle. On élève et on abaisse en cadence les bras du noyé de façon à produire artificiellement les mouvements que la respiration et la vie, alors suspendues, produisent dans les poumons et dans la cage thoracique. M. Laborde a trouvé, lui, un autre procédé qui consiste à écarter les mâchoires du noyé et à attirer fortement la langue au dehors en faisant exécuter à cet organe des mouvements énergiques d'avant en arrière. Comme la langue glisserait dans les doigts, le moyen le plus sûr de ne pas échouer est d'entourer ses doigts d'un mouchoir : et il faut tirer hardiment.

Election. — L'Académie a élu membre titulaire, dans la section de thérapeutique, M. Dumontpallier, par 46 voix contre 27 à M. Debove. L'élu est médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu. C'est l'ancien chef de clinique de Trousseau. Il a étudié, dans de savants travaux, beaucoup de questions scientifiques, et notamment le nervosisme et l'hypnotisme.

Dans la section d'anatomie pathologique, l'Académie a élu M. Grancher, professeur de clinique infantile à l'hôpital des Enfants-Malades, par 45 voix contre 27 à M. Auguste Voisin, médecin à la Salpétrière. M. Grancher, qui est un des plus jeunes et des plus distingués professeurs de la Faculté de médecine de Paris, est surtout connu du grand public comme collaborateur de M. Pasteur dans le traitement de la rage.

Académie des Sciences morales et politiques

Une longue discussion théorique s'est élevée sur la *théorie du change*, sur la circulation de l'or et sur la monnaie d'argent. C'est toute la question du monométallisme qui a été soulevée une fois encore. C'est là, par excellence, ce que l'on peut nommer une discussion académique, en ce sens que nulle solution et nulle conclusion ne s'impose, après avoir entendu contradictoirement des spécialistes aussi éminents que MM. Léon Say, Henri Germain et Buffet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Une montre solaire a été découverte à Cocheren, près de Forbach (Alsace-Lorraine) sur une éminence nommée Huraple, par les archéologues lorrains. C'est la première fois qu'on signale une découverte de ce genre.

Des noms gaulois tels que Ingrandes, Ingrannes, Aigurande, Eygurande, Yvrandes, etc., servent à désigner un grand nombre de localités, villes, bourgs et villages. Que signifient ces noms? M. Julien Havet montre que les localités auxquelles ils s'appliquent se trouvent à la limite de deux diocèses épiscopaux de l'ancien régime, c'est-à-dire à la frontière de deux cités de la Gaule romaine et, avant la conquête de César, de deux nations gauloises. Il en conclut qu'il a dû exister en gaulois un mot *igoranda* ou *icoranda* dont la signification était « frontière. »

Académie des Beaux-Arts

Le fauteuil de M. Guiraud, dans la section de musique, était brigué par MM. Victorin Joncières, Paladilhe, Théodore Dubois, Salvayre, Gastinel et Emile Pessard. C'est M. Paladilhe, l'auteur de *Patrie*, l'auteur de la tant célèbre *Mandolinata*, qui l'a emporté par 27 voix contre 9 à M. Joncières, 4 à M. Dubois et 2 à M. Gastinel.

Après avoir entendu les cantates soumises à son jugement pour le grand prix de Rome, l'Académie a décidé de ne pas accorder, cette année, de premier grand prix. Elle a attribué un premier second grand prix à M. Büsser et un deuxième second grand prix à M. Bloch. Tous deux sont élèves du regretté compositeur et professeur Ernest Guiraud.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Centenaire de Chr. Colomb. — Durant les fêtes données en Espagne en l'honneur du célèbre navigateur, les escadres de toutes les puissances maritimes de l'Europe et de l'Amérique se formeront en ligne devant Huelva, tandis que la caravelle *Santa Maria*, d'une construction semblable à celle montée par Chr. Colomb, sortira du port escortée par les navires espagnols. Les escadres salueront par cent un coups de canon l'ancien drapeau de la Castille arboré par la caravelle.

M. Clements Markham, savant anglais, a lu récemment à la Société de géographie de Londres un mémoire qui jette une lumière nouvelle sur la vie du célèbre navigateur. De trois documents inédits émanant de Colomb même, il résulte que la date de la naissance du découvreur de l'Amérique est l'année 1447 et non 1436, comme on a généralement cru jusqu'à présent. Son père était tisserand et lui-même employé dans la même industrie. Ainsi tombent toutes les suppositions relatives à sa vie d'étudiant à Pavie, aux années passées sur des galères, en compagnie des amiraux, ses oncles. On a prétendu aussi que ses propositions de voyage avaient été soumises à un comité de savants de l'université qui les repoussa. Les documents produits par le savant anglais prouvent au contraire que Chr. Colomb fut encouragé par cette même université. Le premier atterrissage sur le sol du nouveau monde eut lieu à un point au sud-est de l'île Watling, ou San-Salvador de Colomb.

Sanguir. — L'île de Sanguir, dont les dernières nouvelles ont annoncé la destruction totale ou partielle, est l'île principale de l'archipel Talautse (Philippines). Sa situation exacte est entre 3° 20' — 3° 45' lat. N. et 123° 4' — 123° 15' long. E. Elle mesure environ 35 kilomètres de long sur 13 de large; sa population est de près de 12,000 habitants. Sanguir est administrée par cinq rajahs, sous la surveillance d'un résident hollandais. Le nombre des Européens se réduit à quelques missionnaires allemands avec leurs familles. Tarouna, principal centre sur la côte occidentale de l'île, offre un bon ancrage. L'intérieur de l'île, très fertile et couverte d'épaisses forêts tropicales, est traversé par une rangée de montagnes, plus élevées au nord qu'au sud. Au sud-ouest, un peu au-dessous de Tarouna, se trouve un volcan peu élevé, connu sous le nom de Sanguir. Cette île a déjà eu à souffrir de plusieurs tremblement de terre, dont le plus récent, dû à l'éruption d'un autre volcan, l'Avon, du 2 au 17 mars 1856, coûta la vie à près de 300 personnes.

Les geysers. — Une nouvelle et curieuse expérience vient d'être faite sur les fontaines jaillissantes du *National Park* des Etats-Unis. Cette expérience est due à un blanchisseur chinois de l'hôtel Upper Basin situé dans le parc. Le Chinois, en jetant du savon sur un geyser provoqua une éruption. Tous les touristes et voyageurs voulurent naturellement employer ce procédé afin de jouir du spectacle d'un geyser en éruption. L'autorité dut même intervenir en défendant de jeter quoi que ce soit sur les geysers. — Le phénomène s'explique scientifiquement par ce fait que la liqueur oléagine forme sur la surface du geyser une couche comprimant la chaleur du fond; l'eau s'échauffe alors et fait éruption. Aussi, seuls les geysers de moindre importance, dont l'orifice n'a que de petites dimensions, sont-ils susceptibles d'être provoqués de la sorte.

Milanji (Afrique méridionale). — Les derniers *Parliamentary Papers* (livre bleu anglais) contiennent une lettre intéressante de M. Whyte sur une exploration faite dans la région de Milanji, située dans le sud-central africain et faisant partie de la zône d'influence anglaise. Milanji y est décrit comme une « rangée isolée de montagnes à pics dont le massif principal forme une forteresse naturelle de précipices à torrents. » C'est la région la plus élevée de cette partie méridionale de l'Afrique. Le massif de Milanji a 17 kilom. de long sur 12 de large. Le plateau occupe une superficie d'environ 60 kilom. carrés; l'élévation moyenne est de 1,800 mètres. La moyenne de la température a été trou-

vée de 17°. Pluies assez fréquentes. — D'après M. Whyte, Milanji pourrait être utilisé comme un excellent sanatorium, si les moyens d'y parvenir était rendus plus faciles.

Les Allemands en Afrique. — Les désastres que les missions européennes subissent périodiquement sur la terre africaine s'expliquent souvent par les procédés fâcheux employés par les voyageurs à l'égard des populations noires, habituellement assez paisibles. Les nombreuses batailles livrées par Stanley, lors de sa dernière traversée du continent noir, ont fermé la route aux blancs sur plus d'un point du centre de l'Afrique. Les procédés de colonisation allemande achèveront de rendre odieux tout Européen aux yeux des indigènes du continent noir. Nous avons signalé, dans notre dernière *chronique*, le désastre subi par l'expédition allemande conduite par M. de Bulow, aux environs de Kilimandjaro. Les missionnaires *allemands* eux-mêmes ont demandé récemment l'éloignement du docteur Péters, gouverneur de la colonie allemande de l'Est africain, dont les brutalités envers la population indigène ont rendu impossible le séjour des blancs dans cette colonie. La haine de l'Européen est devenue si intense que toutes les relations ont dû être rompues entre indigènes et blancs. L'aimable fonctionnaire, pour inspirer de la terreur aux populations, n'a trouvé rien de mieux que d'établir une série de potences tout autour de la résidence sur laquelle flotte le drapeau allemand !

L'exploration du lieutenant Mizon. — Le 10 juillet dernier, la Société de géographie a reçu solennellement le lieutenant de vaisseau Mizon dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne.

La Compagnie royale du Niger a tenu le 20 juillet dernier une réunion générale au cours de laquelle le président, lord Aberdare, a essayé de réfuter certaines assertions du lieutenant Mizon, relativement aux embarras qui lui furent suscités lors de son séjour sur le territoire de la dite Compagnie. Sans entrer dans une polémique à ce sujet, laquelle, d'ailleurs, ne saurait trouver place dans les colonnes de ce journal, qu'il nous soit permis de considérer, du moins comme une coïncidence très curieuse, l'attaque subite, brutale, de la mission française, sur un territoire administré par des Européens, juste peu de temps avant la baisse des eaux et lorsque notre compatriote pût franchir sans coup férir d'immenses territoires habités par des peuples sauvages, dont la plupart n'ont jamais vu un blanc. M. Mizon n'a d'ailleurs pas manqué d'exprimer sa gratitude à ceux des agents de la Compagnie qui lui avaient donné des soins, notamment aux docteurs Cross, Morgan et Morris, dont les noms ont été acclamés au cours de la conférence à la Sorbonne.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LA MACHINE INFERNALE DE M. EDISON. — Si le journaliste américain se montrait, ainsi que nous le faisions remarquer, avare de détails sur la machine infernale que, d'après lui, M. Edison venait d'inventer, il y avait à cette avarice une excellente raison : cette machine n'a jamais existé et n'éclatera jamais que dans l'imagination un peu maladive de notre confrère. On se rappelle que cet engin dont on nous avait décrit complaisamment les formidables effets devait être offert par l'électricien américain à l'empereur d'Allemagne et utilisé contre la France. Ces déclarations, que nous avions tout lieu de croire authentiques, car notre confrère américain n'avait pas hésité à les mettre dans la bouche d'Edison, nous avaient justement indignés. Un ami d'Edison, qu'elles avaient également ému, a demandé à l'habile électricien s'il était vrai que « le plus glorieux enfant de la grande république américaine voulût mettre son génie scientifique au service du despotisme contre la liberté ». M. Edison a répondu à son correspondant par la lettre suivante que nous nous plaisons à reproduire :

« Veuillez me pardonner le retard que j'ai mis à répondre à votre lettre du 21 avril dernier. Ce retard serait inexcusable, si je n'eusse été absent de chez moi.

« Toutes les assertions que vous me citez concernant les articles que vous m'indiquez « sont absolument fausses. » Je serais certainement la dernière personne au monde qui voulût prêter le moindre secours aux ennemis de la République française.

» Votre bien affectionné,

» THOMAS A. EDISON. »

LA LUNE VUE A UN MÈTRE DE DISTANCE. — M. François Deloncle, député, a formé le projet d'installer à la prochaine exposition universelle qui doit avoir lieu à Paris en 1900, une lunette permettant de voir la lune à un mètre de distance. Il affirme qu'un tel appareil peut être construit. Sa partie essentielle serait un miroir colossal que les verriers de Saint-Gobain seraient chargés d'exécuter. Nous signalons le projet pour mémoire, car les astronomes les plus éminents, notamment M. Maurice Lœwy, sous-directeur de l'Observatoire de Paris, M. Nisten, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, ont formulé les réserves les plus expresses sur les résultats qu'on espère obtenir à l'aide de cette lunette. En admettant la possibilité de la construire ils objectent qu'elle devrait être placée à une altitude de 2 à 4,000 mètres, dans les régions tranquilles et pures de l'atmosphère terrestre pour que la lune vint s'y refléter avec une netteté suffisante. Il faudrait donc qu'elle fût installée sur le Mont-Blanc. Les visiteurs de l'exposition de Paris trouveront peut-être que c'est un peu loin et un peu haut pour y aller voir.

LA GUÉRISON DE LA RAGE DÉCLARÉE. — *La Revue des Sciences pures et appliquées* nous apporte la nouvelle d'une découverte capitale : le Pr Tizzoni et le Dr Centanni, de Bologne, croient être en mesure d'affirmer qu'ils peuvent guérir la rage chez un sujet où le terrible mal s'est déclaré. Pour bien saisir toute l'importance de cette découverte, rappelons que la vaccination antirabique de Pasteur est essentiellement préventive. Si on inocule, suivant la méthode de notre grand physiologiste, les personnes mordues, c'est que le vaccin a chance de se développer dans l'organisme plus rapidement que le virus introduit par la morsure; et, quand il en est ainsi, il y a production d'un état réfractaire aux manifestations rabiques et immunité contre les effets de la morsure. MM. Tizzoni et Centanni annoncent qu'ils peuvent guérir le mal même manifesté. Leur méthode est d'ailleurs basée sur les principes si merveilleusement mis en évidence par Pasteur.

Déjà, il y a quelque temps, le Pr Tizzoni et la doctoresse Cattaris étaient parvenus à assurer l'immunité des animaux contre le tétanos. Ils isolèrent le liquide produit par les bacilles du tétanos et l'injectèrent à des animaux qui devinrent réfractaires à des inoculations successives du tétanos. La substance à laquelle l'immunité était due fut séparée du sérum du sang et on eut un liquide qui, lorsqu'on l'avait injecté à des animaux, rendait impossible l'infection au moyen du sang d'un animal mort du tétanos. Les expériences furent tentées sur l'homme et on a dressé une liste assez nombreuse de personnes qui, atteintes du tétanos, ont été complètement guéries par les injections antitoxiques. Ces expériences suggèrent l'idée de procéder à des recherches analogues pour la rage.

M. Tizzoni rechercha tout d'abord si, dans le sérum du sang des animaux rendus réfractaires à la rage par vaccination, il se trouvait un principe actif capable de s'opposer à l'infection rabique. On constata que ce sérum détruit le virus de la rage, non seulement sur le verre, mais aussi chez les animaux auxquels la rage avait été inoculée. Et ce sérum des animaux indemnes, non seulement prévient le développe-

ment des phénomènes rabiques, mais *guérit* la rage, même lorsque celle-ci a envahi le système nerveux, et suscité des phénomènes morbides spéciaux : paralysie, abattement, fièvre, etc.

Cette méthode italienne constitue donc un progrès sur celle de M. Pasteur, car elle agit même quand le virus s'est déjà répandu dans le système nerveux. Elle n'est impuissante à la neutraliser que lorsque l'infection a produit de profondes lésions anatomiques. Dans la méthode Pasteur, l'immunité est due, non à une substance curative, mais à une substance vaccinante, qui, par une action indirecte et mal connue, donne naissance dans l'organisme à une substance curative, productrice de l'immunité. Les docteurs Tizzoni et Centanni en recourant, non plus à la substance vaccinante de Pasteur, mais au sérum d'animaux vaccinés, profitent de la substance préservatrice, curative, élaborée dans l'organisme de l'animal réfractaire, substance qui agit directement sur le virus rabique et le neutralise. En d'autres termes, la substance vaccinante reste sans effet lorsque la maladie est développée; la substance préservatrice permet de guérir le mal déclaré.

MM. Tizzoni et Centanni déclarent qu'ils seront bientôt en mesure d'appliquer leur méthode curative à l'homme. Nous souhaitons, dans l'intérêt de la science et de l'humanité, qu'ils retrouvent alors le même succès que dans leurs expériences sur les animaux.

DESCENSEUR ET PARACHUTE. — Deux expériences de descente à travers les airs viennent d'être faites, l'une à l'aide d'un parachute, par M. Cappazza qui est un jeune et hardi aéronaute; l'autre à l'aide d'un intrument appelé descenseur, par M. Holthausen.

Le premier est descendu d'un ballon, le second de la première plateforme de la tour Eiffel. L'un et l'autre sont arrivés à terre sains et saufs. Le parachute de M. Capazza est un immense hémisphère d'étoffe qui recouvre à moitié la partie supérieure du ballon. M. Capazza, arrivé à une hauteur de 800 mètres, a déchiré l'enveloppe de l'aérostat à l aide d'un couteau qu'il y avait préalablement fixé et dont le manche était relié à l'aéronaute par une longue corde. Le ballon s'est dégonflé et le parachute, ayant la forme d'une énorme calote rattachée à la nacelle par des cordages, est lentement descendu jusqu'au sol sans qu'il soit arrivé le moindre accident à l'inventeur.

Quant à M. Holthausen, il a opéré sa descente de la première plateforme de la tour Eiffel en compagnie de sa fille et des deux petits enfants de celle-ci. L'appareil dont il est l'inventeur se compose tout simplement d'un cylindre creux en acier avec pas de vis intérieur et d'une corde. La corde est engagée dans le pas de vis et attachée à hauteur de l'endroit d'où l'on veut s'échapper. M. Holthausen l'avait fixée à l'un des fers de la première plateforme de la tour. Autour du cylindre sont soudés plusieurs crochets à chacun desquels M. Holthausen et sa petite famille s'étaient suspendus en y passant l'anneau d'une ceinture les prenant sous les aisselles et sous les cuisses. La descente s'est opérée lentement et sans danger grâce à cette sorte de vis sans fin. Un des côtés intéressants de cet ingénieux appareil est que l'on peut s'arrêter à une hauteur quelconque en relevant la corde qui pend dans l'espace et en l'enroulant autour d'un des crochets du cylindre.

LE BLANCHIMENT ÉLECTRO-CHIMIQUE.— Encore une industrie — celle du blanchiment — où l'électricité intervient, pour produire une économie de temps et d'argent. On sait que pour blanchir les fibres végétales on a principalement recours aux chlorures — de chaux ou de soude — obtenus par l'action du chlore libre sur la chaux et sur la soude. Le problème à résoudre était celui-ci : obtenir les chlorures décolorants sans être obligé de préparer préalablement le chlore. Dans ce but, on a soumis le chlorure de sodium en solution à l'action du courant électrique; mais ces tentatives n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Il en est autrement en employant, sur les indications de M. Hermitte, un mélange de solution de chlorure de sodium et de chlorure de magnésium, suivant la formule que voici :

Eau.	1000
Chlorure de sodium. . . .	50
Chlorure de magnésium.	5

Les appareils basés sur ce procédé fonctionnent à l'aide de la force fournie par des turbines installées sur la Creuse. Les batteries, formées de 2 groupes de 5 électrolisseurs chacun, produisent par an l'équivalent de 300,000 kilogrammes de chlorure de chaux et l'économie résultante de l'emploi de ce procédé pour le blanchiment de la pâte de papier est d'environ 50 0/0.

LA FABRICATION ÉLECTRIQUE DU CHLORE ET DE LA SOUDE. — L'électricité permet, d'ailleurs, de fabriquer le chlore, on décompose le sel marin (chlorure de sodium) par un courant électrique, dans un bac de fer doublé de charbon. Ce revêtement en charbon est relié au pôle négatif de la dynamo. Le pôle positif est relié à un cylindre en charbon sur la surface duquel on dépose une pellicule de cuivre. Entre ce cylindre et le revêtement en charbon du bac se trouvent des cloisons poreuses disposées suivant les rayons du bac cylindrique et formant des auges. On remplit l'appareil d'une solution de chlorure de sodium. Chaque compartiment est fermé par un couvercle muni de tuyaux qui permettent le dégagement du chlore; dans l'auge reste la solution de soude qu'on peut évaporer à siccité.

PROCÉDÉ POUR OBTENIR DES INSCRIPTIONS MATES SUR LE VERRE. — Voici, d'après M. Daum, une formule qui permet d'obtenir aisément ce résultat :

On fait dissoudre dans 500 grammes d'eau 36 grammes de fluorure de sodium et 7 grammes de sulfate de potasse. D'autre part, on fait dissoudre dans 500 grammes d'eau 14 grammes de chlorure de zinc et on ajoute à la solution 65 grammes d'acide chlorhydrique. Au moment de faire usage des solutions, on les mélange en parties égales et on applique le mélange sur le verre avec une plume ou un pinceau. L'inscription tracée est mate au bout d'une demi-heure.

PROBLÈME

Dans une journée de chasse on a tué des perdreaux, des lièvres et des lapins, en tout 32 pièces. Trouver le nombre des bêtes de chaque espèce, sachant que le nombre des pattes de perdreaux surpasse de 18 le nombre des pattes de lièvres, et qu'en vendant les perdreaux 2 francs, les lapins 1 fr. 50 et les lièvres 8 francs, on a reçu autant de francs qu'il y a de pattes en tout.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 30 juin).

Soit x la somme des points des 3 cartes. Le nombre total des cartes superposées égale $60 - x$. Puisqu'il reste au jeu 7 cartes, on a pris $52 - 7$ ou 45 cartes. Dans ces 45 cartes il y a les 3 cartes tirées tout d'abord et toutes les cartes superposées

On a donc l'équation :

$$3 + 60 - x = 45$$
$$63 - 45 = x$$
$$x = 18.$$

Ont résolu le problème : MM. P. R., à Rouen; Barbedette, à Beni-Hassein; Loupiac, à Chartres; Duquesne, à Gand; X. B. T., à Paris.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Les corps savants continuent à tenir leurs séances, malgré la température. Mais leur résistance est surtout théorique. En fait, l'Institut est presque désert. Les académiciens se font rares par ces temps de chaleurs torrides et de villégiature. Quant aux fidèles qui suivent assidûment les travaux de nos doctes assemblées, ils renoncent à lutter d'ardeur avec le soleil. Veut-on des chiffres? A la dernière séance de l'Académie des Sciences, onze académiciens seulement — y compris le bureau — étaient présents, sur soixante-dix!

Académie des Sciences

M. Dehérain conseille aux agriculteurs une bonne précaution qui doit suivre les moissons de l'année. Il faut semer sans tarder les vesces sur les chaumes d'avoine ou de blé. Si l'automne est pluvieux, la vesce se développe bien. La décomposition de cette plante enfouie est lente pendant l'hiver. Le printemps venu, la matière organique se décompose : l'azote qu'elle renfermait se transforme en nitrate qui enrichit le sol. Or, à ce moment, les vraies cultures apparaissent et s'emparent avidement de cet engrais. On évite, par cette pratique de sage prévoyance, les les pertes d'azote qui sont occasionnées en automne, lorsque la terre est dénudée, par les eaux de drainage. Des expériences pratiquées à Grignon ont montré, dit M. Dehérain, que cette perte est considérable. Pour un hectare de terre, les eaux de drainage ont entraîné, au cours des trois derniers automnes, 41k,6 d'azote. Cette quantité correspond à 260 kilogrammes de nitrate de soude, soit 70 francs, c'est à-dire le prix de location de terres de qualité moyenne.

M. G. Guillemin, ingénieur, a trouvé, pour l'analyse micrographique des alliages, un procédé qui permettra de déterminer rapidement la nature d'un alliage industriel par la simple inspection d'une surface polie et dérochée, et de reconnaître si cet alliage a été moulé ou bien s'il a été forgé, laminé et étiré. Il n'est pas douteux que les résultats obtenus par M. Guillemin, si leur constance est vérifiée, ne rendent de grands services à l'industrie. M. Guillemin expose sa théorie : si l'on attaque la surface polie d'un alliage, soit par l'acide azotique dilué, soit par l'acide sulfurique au dixième sous l'influence d'un courant électrique faible, et qu'on l'examine au microscope, on obtient des images qui varient suivant la composition de l'alliage, suivant la température de coulée et suivant la nature du travail mécanique subi. Dès lors, on peut fixer, par la photographie, tout une gamme indicative.

La période des élections passionnantes de l'Académie des sciences a été close cette année par la désignation des candidats de la compagnie à la direction de l'Observatoire de Paris, en remplacement de M. l'amiral Mouchez. Il y avait deux candidats dont la compétition divisait l'Académie en deux groupes presque égaux : M. Tisserand, professeur d'astronomie à la Sorbonne et M. Maurice Lœwy, actuellement sous-directeur de l'Observatoire. L'Académie a présenté en première ligne M. Tisserand, par 30 voix contre 24 à son concurrent; elle a présenté M. Maurice Lœwy en seconde ligne, par 42 voix sur 48 votants. Le Conseil de l'Observatoire a établi, dans le même ordre, sa liste de présentation. M. Tisserand a été nommé, en conséquence, directeur de l'Observatoire. Il aura, d'ailleurs, dans ses fonctions, la précieuse collaboration de M. Maurice Lœwy, qui reste comme sous-directeur.

L'Académie aura probablement à élire un membre libre, en remplacement de M. Léon Lalanne, décédé. M. Adolphe Carnot, professeur à l'Ecole des Mines (frère de M. Carnot, président de la République), qui fait souvent à l'Académie d'intéressantes communications, est candidat.

Académie de Médecine

Ravachol, le dynamiteur Ravachol, a eu l'honneur — l'honneur posthume — d'intriguer l'Académie de médecine. Voici comment. On a raconté qu'au moment même où le couperet tombait sur le cou du célèbre anarchiste, le condamné avait articulé les premières syllabes du cri « Vive la République » : *Vive la Rép...* Plusieurs personnes, placées près de l'échafaud, ont rapporté qu'à l'instant où la tête, séparée du tronc, roulait dans le panier, elles avaient perçu distinctement la fin de la phrase, les syllabes *...ublique*, qui complétaient le dernier cri de Ravachol. Était-ce possible? Des sommités médicales, interrogées au lendemain de la publication de ces récits, avaient émis l'opinion que les personnes qui avaient cru entendre ce vivat en deux parties furent victimes d'une illusion d'acoustique. Tel a été également l'avis d'un praticien de Paris, le docteur Moura, qui a écrit, à ce sujet, à l'Académie de médecine, une lettre dont voici les passages essentiels :

« On m'a transmis ces jours derniers des extraits des journaux dans lesquels sont consignées les explications de plusieurs de nos savants confrères à propos d'un certain bruit glottique qui s'est fait entendre au moment où la tête de Ravachol tombait dans le panier.

« Comme le disent nos honorables confrères MM. Dujardin-Beaumetz, Vibert, etc., la tête séparée du tronc est incapable de faire entendre aucun son, que la section soit faite au-dessus ou au-dessous de la glotte : il faut un courant d'air pour que la glotte vibre.

« Il n'en est plus de même du tronc, si le larynx en fait partie.

« Le bruit entendu dont on a voulu faire « ique » est l'analogue du « ouic » des animaux qui reçoivent un coup violent et mortel; il est le résultat de la résolution musculaire instantanée qui suit la section de la moelle épinière.

« Le condamné placé sous le couteau de la guillotine est dans un état particulier qui varie de la prostration à la raideur musculaire complète.

« Lorsqu'il conserve, comme Ravachol, son sang-froid, son intelligence et sa volonté, il se cambre comme le lutteur, de façon à mieux résister aux coups qu'il doit recevoir; tout le système musculaire est en contraction chez lui. Au moment suprême où le couteau va tomber, la glotte est contractée et l'inspiration suspendue. La section foudroyante de la moelle fait immédiatement détendre tous les muscles, ceux du corps et du larynx; l'air comprimé dans la poitrine s'échappe instantanément, et la glotte, agitée, fait entendre ce bruit dont on a cru, à tort, pouvoir faire la dernière syllabe d'un mot prononcé par le condamné ».

Donc, le dernier cri de Ravachol, ce n'est pas *ublique*, c'est *ouic* ou *couic*, comme chez les lapins. La science a prononcé.

Voulez-vous de belles expériences, et des expériences faites sur de la chair vivante? M. Guermonprez, de Lille, qui est un praticien hardi — mais aussi très habile, heureusement pour ses clients — vous offre, dans ce genre, une suture du poumon. A la suite d'une pleurésie, qui avait amené une sorte d'abcès pulmonaire chez un jeune homme de dix-huit ans, M. Guermonprez a enlevé six côtes presqu'aux limites de la cavité et largement ouvert la plèvre, puis il a suturé les deux lèvres de la fistule. La communication des bronches et de la plèvre s'est trouvée interrompue et le malade a guéri.

La question de l'allaitement des nouveaux-nés est plus qu'importante : elle est si grave qu'elle se confond presque avec la question de la dépopulation, dont la mortalité infantile est, comme on sait, un des éléments prépondérants. En effet, il y a quatorze ans, quelqu'un montrait, statistique en main, qu'un enfant qui naît a moins de chances qu'un homme de quatre-vingt-dix ans de vivre une semaine et moins de chances qu'un octogénaire de vivre un an. M. le

professeur Budin a exposé à l'Académie les observations faites, avec le plus grand soin, par M. Chavanne et par lui dans le service d'accouchement de la Charité. Elles montrent que l'allaitement par le lait, stérilisé à l'hôpital même, a rendu de grands services dans les cas où l'allaitement par la mère était insuffisant ou nul. Les résultats obtenus avec l'allaitement mixte ou avec l'allaitement artificiel sont des plus favorables. Mais on ne saurait trop insister sur les précautions à prendre. Lorsque l'enfant prend directement le sein, il n'est pas toujours sûr d'y trouver un lait parfait, mais il y puise, tout au moins, un lait pur de microbes et qui ne lui donnera pas le choléra infantile. Dans l'allaitement artificiel, au contraire, on est exposé à se servir d'un lait que le contact de l'air a altéré et qui a été pénétré de bactéries. Que la stérilisation soit mal faite, qu'une bouteille soit laissée quelque temps débouchée, que la vache qui a fourni le lait soit malade, et des accidents très graves peuvent survenir.

M. Béranger-Féraud a lu un très consciencieux travail sur le ténia de l'homme, où il montre notamment que, depuis un demi-siècle, la fréquence de cette horrible et répugnante maladie tend à diminuer dans certaines contrées, en Allemagne, par exemple, grâce aux mesures sanitaires appliquées à la boucherie. M. Béranger-Féraud rendra un véritable service à ses concitoyens si ses travaux sur le ténia induisent nos inspecteurs des halles et marchés en une sévérité plus rigoureuse à l'égard des viandes suspectes. Il sait aussi bien que nous, — mieux que nous — que le ténia est très fréquent à Paris. La mode antihygiénique (c'est du moins l'avis de quelques médecins), qui nous fait manger des viandes saignantes sous le prétexte, très discutable, paraît-il, qu'elles sont plus savoureuses, serait pour quelque chose dans la propagation de ce « serpent de l'intestin », comme on disait autrefois.

Académie des Sciences morales et politiques

La première Exposition qui se tint à Paris, au Champ-de-Mars, en 1798, a été souvent mentionnée ; M. Depping, de la Bibliothèque nationale, vient d'en faire l'historique détaillé et l'a présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques. Il a montré, dans son très intéressant travail, comment cette Exposition fut annexée à la fête du 1er vendémiaire, c'est-à-dire à la fête annuelle instituée pour célébrer la fondation de la République. Les deux premières de ces fêtes avaient consisté simplement en réjouissances et divertissements populaires; mais, pour la troisième, on voulut imaginer quelque chose d'absolument nouveau, un spectacle qui ne s'était pas encore vu; de là, l'idée d'une exposition étalant aux yeux du peuple les produits de l'industrie française émancipée par la Révolution, qui avait proclamé la liberté du travail.

L'ouverture de cette Exposition précéda donc de quelques jours seulement la fête de Vendémiaire, à laquelle elle était rattachée. D'où vint l'idée de cette Exposition? Elle naquit de la délibération d'un comité établi au ministère de l'intérieur, chargé alors de tout ce qui concernait les arts et manufactures. Le ministre François de Neufchâteau était un homme pratique en même temps qu'un poète; il goûta l'idée et la réalisa.

Le 19 septembre, l'inauguration eut lieu au Champ-de-Mars; placé sur un tertre, le ministre y prononça un discours qui pressentait l'avenir réservé à ces grandes solennités. Puis, la proclamation des noms des douze exposants les plus méritants — l'auteur ne dit pas la distribution des récompenses, il n'y en avait pas — eut lieu devant le peuple assemblé. Il s'agissait de lutter contre l'industrie anglaise, alors supérieure à la nôtre ; le résultat fut des plus encourageants.

Académie des Beaux-Arts

On se rappelle que Mme Léon Berteaux, présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, avait posé sa candidature au siège vacant par la mort du sculpteur Bonnassieux. Cette tentative, qui s'appuyait pourtant sur des précédents établis, n'a pas eu le moindre succès. La section de sculpture n'a pas même porté Mme Léon Berteaux sur la liste des candidats, pas même en dernière ligne; elle l'a ignorée, ce qui est un procédé un peu bien brutal et excessif. M. Frémiet était présenté en première ligne; puis, M. Allar, en seconde ligne ; M. Marqueste, en troisième; M. Coutan, en quatrième; M. Lanson, en cinquième. L'Académie avait ajouté les noms de MM. Injalbert, Cugnot et Tony Noël. Elle a, dès le premier tour, élu M. Frémiet — l'élève de Rude, l'auteur du *Charles d'Orléans* de Pierrefonds, de la *Jeanne d'Arc* de la place des Pyramides, du *Gorille*, qui remporta la médaille d'honneur au Salon de 1887, etc. M. Frémiet a eu 21 voix contre 3 à M. Allar, 3 à M. Lanson, 2 à M. Coutan, 2 à M. Injalbert, 2 à M. Cugnot, 1 à M. Marqueste et 1 à M. T. Noël.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Un peu de Géographie pratique. — *Les Glorieuses.* — Les îles Glorieuses, sur lesquelles le gouvernement vient de faire hisser le pavillon français, sont situées dans le canal de Mozambique (Océan indien), à 160 kilomètres environ au nord de Madagascar. L'île du sud, la plus grande, appelée Glorieuse, est boisée; elle a 12 mètres de hauteur sur environ un mille (1.800 mètres) de longueur et de largeur. Les puits ne fournissent que de l'eau saumâtre. L'île du nord, appelée île du Lise, est un simple îlot situé à 9 kilomètres environ au nord-est de la grande île. Un lagon salé occupe le centre de cette île, qu'il divise presque en deux; son côté nord est formé par des falaises et sa pointe sud se termine par une dune de sable qui est la partie la plus élevée de l'île.

L'île Glorieuse seule est habitée par quelques pêcheurs.

Au Congo belge. — Le mois dernier a été fertile en incidents fort pénibles dans cette partie de l'Afrique. L'opinion publique a d'abord sévèrement jugé l'acte par lequel M. Le Marinel, représentant le roi Léopold, a essayé de monopoliser tout le commerce du Congo au profit de l'État, sans tenir compte des sacrifices faits par diverses sociétés commerciales pour la création de postes et de stations sur le grand fleuve. Survint ensuite l'assassinat de M. de Poumeyrac, agent du Congo français, par un indigène de l'État libre. Ce meurtre fut accompli sur un territoire jusqu'à présent contesté entre la France et l'État indépendant, un peu au-dessus du quatrième degré latitude nord. Enfin, le troisième événement du mois et le plus grave, est l'anéantissement de la mission commerciale dirigée sur le haut Congo, par M. Hodister, agent principal du *Syndicat commercial de Katanga*.

Déjà au mois de mai de cette année, les membres de cette mission ont eu des démêlés avec les arabes établis au Nyangoué (extrémité orientale de l'État libre) et durent évacuer un territoire occupé un moment aux environs du lac Tanganika, et où M. Hodister avait même établi un poste pour faciliter les communications entre l'État et les riverains du lac. Cette fois, la révolte paraît être partie des bords mêmes du Tanganika, où se trouvaient les expéditions antiesclavagistes des capitaines Joubert et Jacques. Le mouvement s'étendit vite sur toute la partie du grand fleuve compris dans la limite de l'État indépendant. Divers voyageurs attribuent ce mouvement de révolte à la pression exercée sur les arabes par les missions antiesclavagistes, qui se trouvent en état d'hostilité ouverte avec tous les peuples du centre de l'Afrique. Le sort même de ces missions paraît également compromis. On attend, non sans inquiétudes, des nouvelles des officiers et missionnaires catholiques et protestants établis dans ces régions. Ces nouvelles ne peuvent venir, d'ailleurs, que par la voie du sud, par le Nyassa

ou le Zambèze, les routes de l'est étant fermées par suite de l'émeute. Le nombre d'Européens ainsi massacrés paraît s'élever à quinze environ, sur dix-huit qui composaient la mission.

Le royaume de Katanga a été l'objet d'une exploration faite récemment pour le compte de l'État indépendant, par MM. Stairs et de Bonchamps. Le lieutenant Stairs, chef de la mission, est mort sur la Chindé, au moment de rentrer au Zambèze. Une lettre, écrite par cet explorateur quelques jours avant sa mort, donne des détails sur l'entrevue qu'avait eu M. Bodson, l'un des membres de cette expédition, avec M'siri, roi du Katanga. Ce dernier était considéré comme un souverain très féroce, faisant massacrer souvent plusieurs hommes à la fois pour le seul plaisir de voir le sang couler. Stairs parvint néanmoins à imposer au roi le protectorat de l'État libre et obtint même que le drapeau de l'État fut hissé sur l'une des cases du roi. Mais cette amitié n'eut qu'une durée éphémère. Au cours d'une discussion que M. Bodson eut avec M'siri, ce dernier, rendu subitement furieux, fit diriger sur son interlocuteur un canon et lui-même saisit un sabre pour frapper. M. Bodson lui envoya alors tranquillement une balle de revolver dans la tête; le roi tomba raide mort. Les Belges annoncèrent que la mort de M'siri a rendu le pays tranquille. Les événements qui viennent de s'accomplir dans le haut Congo viennent démentir cruellement cette assertion.

Divers. — *Le Congrès national français* tenu à Lille du 1er au 6 août dernier, a émis divers vœux dont le principal a trait à l'organisation des compagnies de colonisation. Il s'agirait d'accorder à ces compagnies des droits très étendus sur les régions dont elles auront la charge; elles auraient notamment le droit d'organiser une force publique, de posséder une autonomie propre et de disposer d'une police judiciaire. L'État se réserverait naturellement la faculté de prononcer, en tout temps, la déchéance de la Compagnie, en cas d'abus.

— A 60 kilomètres environ de Port-Augusta (Australie du Sud), se trouve une véritable montagne de fer d'environ 250 mètres de hauteur et qui laisse loin derrière elle les monticules en fer qu'on découvre de temps à autre dans les États-Unis. Une compagnie s'est formée récemment non pour l'exploitation du minéral même, mais pour l'extraction de l'argent qu'on croyait enfoui dans l'intérieur du massif. Cette espérance a d'ailleurs été déçue; le *roi du fer*, comme l'appellent les indigènes, ne contient pas la moindre parcelle du métal précieux.

Gaîtés des recensements. — Un récent recensement fait à Victoria accuse le chiffre de 401,605 individus appartenant à l'église d'Angleterre et 240,267 catholiques. 3,000 individus n'appartiennent à aucune religion, 5,028 personnes se déclarent libres-penseurs, 366 se donnent comme athées, 3 déclarent être païens et quatre ont déclaré ne vouer leur culte qu'aux *L. s. d.* (livres sterling, shillings et pence).

La Température. — Le mois d'août a été marqué en France par de fortes chaleurs que la température peu élevée des derniers étés a rendues plus sensibles encore aux personnes peu habituées aux climats arides. Cette température est pourtant loin d'égaler celle que subissent les habitants des bords du golfe Persique, presqu'insupportable aux Européens. A Bouchir, la température est ordinairement de 40°. On ne ressent aucune différence entre le jour et la nuit. L'air étant toujours saturé d'humidité, la respiration devient souvent bien pénible. A Muscat, aux mois de septembre et octobre, la chaleur atteint parfois au soleil 80°.

La Girafe. — Encore une espèce qui tend à disparaître. Cet intéressant animal, qui fait la joie des enfants dans les jardins zoologiques, ne se rencontre plus qu'à une distance très éloignée du Cap et à de rares exemplaires. Les indigènes, d'ailleurs, ne savent point les prendre vivantes. D'autre côté, par suite de la fermeture du Soudan par les madhistes, le commerce des girafes a été entièrement supprimé sur la côte orientale de l'Afrique. Le jardin zoologique de Londres, qui a perdu sa girafe il y a quelques mois déjà, n'a pas encore pu le remplacer.

Un pas vers l'émancipation de la femme. — La Société royale de géographie de Londres vient de décider d'admettre les femmes parmi ses sociétaires. Jusqu'à présent, en effet, cette puissante corporation, malgré qu'elle fût placée sous le patronage d'une femme, la reine, réservait aux hommes seuls le privilège d'en faire partie. La mesure libérale qui vient d'être adoptée soulève, paraît-il, un grand nombre de protestations. Cette décision peut avoir, d'ailleurs, un but pratique. Le nombre des membres de la Société royale de géographie est stationnaire depuis quelques années; ce nombre tend même à diminuer depuis que diverses sociétés de géographie se sont fondées dans plusieurs grandes villes du royaume-uni, notamment à Édimbourg, à Glasgow, à Manchester. Il est toutefois à prévoir que d'autres institutions savantes suivront cet exemple et la formule: *Les dames sont admises* sera généralisée. — Ajoutons qu'en France, les dames sont admises, depuis longtemps déjà, à faire partie de toutes les sociétés savantes.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

L'HORLOGE DE FLORE. — Les gens ingénieux — qui ne sont pas tous des ingénieurs — songent déjà à préparer des « clous » pour l'Exposition universelle de 1900. M. Débert, jardinier fleuriste, a conçu l'idée d'une *Horloge de Flore*. Ce sont ces mots en effet qui s'étalent en lettres énormes à la limite extrême du Trocadéro, sur des planches peintes en blanc. Vous êtes curieux, vous pénétrez derrière cette clôture et voici ce que vous voyez: au milieu d'une pelouse se détache un immense cercle dont la circonférence est ornée de fleurs multicolores. C'est le cadran de l'*Horloge de Flore*. Les heures sont figurées par des chiffres dessinés, eux aussi, au moyen de fleurs variées; et deux aiguilles — des fleurs toujours — marquent sur ce cadran, la course du soleil. Elles se déplacent, l'une indiquant les heures; l'autre, les minutes; et les heures et les demies sont annoncées par un gai tintement qui semble le choc des pistils sur les corolles.

La partie mécanique de cette élégante horloge — car vous pensez bien que les aiguilles fleuries ne se déplacent pas d'elles-mêmes sur ce cadran de fleurs — est dissimulée sous le sol au-dessous du cadran. L'axe des aiguilles est mis en mouvement par une chute d'eau qui s'écoule sous pression constante. Cette eau est empruntée à une cascade qui, placée au milieu des arbres verdoyants, complète cette charmante illusion.

LE VACCIN DU CHOLÉRA. — Il faudra bientôt inventer des maladies nouvelles, afin d'expliquer pourquoi nous nous obstinons à mourir. Je racontais, le mois dernier, que deux médecins italiens nous promettaient la guérison de la rage, même déclarée. Voici qu'on ne mourra plus du choléra, cet épouvantail des timides. Un docteur allemand, M. Brieger, est parvenu à rendre des cobayes, ces utiles collaborateurs de tout bactérologiste, réfractaires aux injections de bacilles cholériques. Il cultive sur l'extrait aqueux de thymus de veau, que vous connaissez mieux et sans doute uniquement sous le nom de ris de veau, les virgules cholérigènes; et il obtient ainsi un vaccin, c'est-à-dire une liqueur qui, inoculée à un cobaye, le rend insensible à toute injection virulente. M. Brieger conclut que sa méthode appliquée à l'homme réussirait tout aussi bien. Nous le souhaitons avec lui.

De son côté, M. Haffkine s'est livré à des expériences au laboratoire de microbie de l'Institut Pasteur de Russie. Il est parvenu, tout d'abord, à exalter ou à atténuer, à son gré, la virulence du virus cholérique. Il l'exalte en cultivant le virus dans la cavité péritonéale d'une série de cobayes. Il obtient ainsi un virus, d'intensité constante et vingt fois plus forte que celle du virus ordinaire. Pour l'atténuer, il le cultive à la température de 39° dans un milieu constamment aéré. Ce virus atténué, introduit dans l'économie d'un animal, le préserve de toute infection ultérieure, fût-elle tentée au moyen du virus exalté. M. Haffkine n'a pas borné ses expériences aux cobayes. Il les a pratiquées sur lui-même et sur un certain nombre de ses amis. Les effets ont été les mêmes que sur les animaux. L'injection du virus atténué a produit, pendant 24 heures, une légère fièvre et une enflure douloureuse au point d'inoculation. L'injection ultérieure du virus exalté a produit un nouveau malaise, plus ou moins persistant, suivant les individus, mais qui n'a pas duré plus de 48 heures. L'action protectrice de cette double injection ayant été prouvée expérimentalement pour les animaux, M. Haffkine en conclut que lui et ses amis sont désormais à l'abri de toute infection cholérique.

LES ENCRES LUMINEUSES. — M. Dutemple, conducteur-typographe, communique à l'*Imprimerie* les recettes suivantes pour la fabrication des encres lumineuses :

Les compositions phosphorescentes s'obtiennent par la calcination du carbonate de chaux en présence du soufre. Suivant Péligot et Becquerel, qui ont longuement étudié cette question, la phosphorescence jaune est fournie par le mélange de 0,01 à 0,02 de peroxyde de manganèse aux matières précédentes ; la phosphorescence verte, avec une petite quantité de carbonate de soude ; la phosphorescence bleue, par l'addition de 0,01 à 0,02 d'un composé de bismuth. Si l'on porphyrise ces matières phosphorescentes et qu'on les incorpore ensuite à du vernis d'huile de lin, on peut se servir du mélange suffisamment broyé comme encre d'impression typographique, et imprimer des planches dont les épreuves, influencées le jour par la lumière, paraissent lumineuses dans l'obscurité.

FROMAGE DE POMMES DE TERRE. — Parmentier n'avait pas prévu que les pommes de terre pourraient un jour servir à fabriquer de l'alcool. Il aurait encore moins songé à la possibilité de les transformer en fromage. C'est ce que font pourtant les paysans de la Thuringe et de la Saxe, si nous en croyons la *Science pour tous*. — Voici, du reste, la recette :

On choisit des pommes de terre de bonne qualité, surtout les grosses blanches ; on les fait bouillir dans un chaudron, puis on les laisse refroidir ; on les pile ensuite ou on les râpe pour les réduire en une pulpe bien homogène. Après avoir ajouté un kilogramme de lait aigri pour cinq de cette pulpe, on pétrit le tout et on laisse reposer le mélange en le tenant couvert pendant quatre ou cinq jours. On pétrit de nouveau et l'on place les fromages dans de petites corbeilles qui laissent échapper l'humidité superflue. Enfin on les fait sécher à l'ombre et on les dispose par lits dans de grands pots ou dans des tonneaux, où ils séjournent au moins quinze jours. Ils sont, paraît-il, d'autant meilleurs qu'ils sont plus vieux.

LA STÉRILISATION DE L'EAU. — En ce temps de fortes chaleurs où beaucoup redoutent l'infection cholérique par l'intermédiaire de l'eau qu'ils boivent, il est intéressant de résumer la communication faite à l'Académie de médecine par MM. Bartès sur différents procédés permettant d'obtenir de l'eau privée de germes vivants.

MM. Bartès repoussent l'emploi des filtres qui, lorsqu'on ne s'entoure pas de toutes les précautions prises dans les laboratoires, sont loin d'être des purificateurs parfaits. Quant à l'ébullition, elle a le tort de priver l'eau de ses gaz et de lui donner un goût fade. MM. Bartès épurent l'eau en précipitant tous les éléments corpusculaires qu'elle tient en suspension. Les procédés les plus simples pour arriver à ce résultat sont les suivants :

1° Agiter l'eau avec de la poudre d'alun et laisser reposer 24 heures : 15 à 25 centigrammes d'alun stérilisent un litre d'eau pour 2 ou 3 jours d'une façon complète ; 25 centigrammes d'alun agités dans un litre d'eau filtrée la rendent absolument pure. La réaction produite est assez mal connue : les microbes sont précipités probablement par le sédiment de sulfate de chaux résultant de l'action de l'alun sur les carbonates terreux de l'eau. On obtient de même des résultats assez satisfaisants en mêlant à 1 litre d'eau, 1 gramme de craie en poudre et 75 centigrammes d'acide sulfurique : le sulfate de chaux produit entraîne tous les germes ;

2° On peut faire passer l'eau lentement sur de la limaille de fer. Elle devient pure et, après un jour de repos, absolument stérilisée. Le résultat est encore meilleur si on fait passer l'eau sur la limaille de fer, mélangée d'air injecté en grande quantité ; il est important, dans ce cas, de laisser fonctionner le filtre 2 ou 3 jours avant de s'en servir.

En résumé, pour les besoins des ménages, MM. Bartès recommandent l'appareil suivant : on prend un vase en zinc ou en verre de 10 à 40 litres posé sur un piédestal en bois et présentant un orifice à sa partie inférieure ; on remplit le vase d'eau et on ajoute 1 gr. 50 d'alun par 10 litres ; on agite vivement ; on laisse reposer 10 à 15 heures le vase recouvert d'un couvercle ; et on tire l'eau par le robinet placé à l'orifice en laissant perdre le premier litre. Pour nettoyer le vase, on agite l'appareil, on laisse échapper l'eau résiduelle que souille le précipité et on rince à l'eau stérilisée.

PROBLÈME

Un train omnibus part de Paris à 3 h. du soir et arrive à destination le lendemain à 2 h. de l'après-midi. Un train express part aussi de Paris le même jour, à 6 h. du soir pour la même destination, où il arrive à 7 h. du matin. On demande à quelle heure le second train atteindra le premier.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 30 juin).

Désignons par x le nombre des perdreaux, par y le nombre des lapins, et par z le nombre des lièvres, nous aurons d'abord : $x + y + z = 32$. Le nombre des pattes de perdreaux surpasse de 18 le nombre des pattes de lièvres, donc $2x - 4z = 18$ ou $x - 2z = 9$.

Le nombre total des pattes est $2x + 4y + 4z$ et le prix du gibier, $2x + 1{,}5y + 8z$; par suite $2x + 4y + 4z = 2x + \frac{3}{2}y + 8z$ ou $\frac{5}{2}y - 4z = 0$. Et nous avons à résoudre le système :

$$x + y + z = 32$$
$$x - 2z = 9$$
$$\frac{5}{2}y - 4z = 0.$$

En retranchant la seconde de la première, on a : $y + 3z = 23$ et, en remplaçant, dans la troisième, y par $23 - 3z$, on trouve $23z = 115$, d'où $z = 5$. Ensuite $y = 8$ et $x = 19$.

Ainsi, on a tué 19 perdreaux, 8 lapins et 5 lièvres.

Ont résolu le problème : Tref, à Paris ; Duveau, à Rouen ; Pavec, à Rennes ; Saint-Marcel, de Conti ; Ignard, des Ternes ; Barbedette, à Beni-Hanein ; Goblet, à Bar-le-Duc ; Un lapin, de Ville-d'Avray ; Michaël, à Merseburg ; Beaufort, à Bouzy ; G. Good et Mlle Good, à la Rochelle ; Duquesne, à Gand ; Callé, à Amiens ; Scrivener, à Rouen ; Baillot, à Embourg.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie de Médecine

Y a-t-il des *maladies de dentition?* Les médecins, depuis Hippocrate, disent *oui*; mais voici un savant spécialiste, M. Magitot qui dit *non*. Il dit que la première dentition est un acte purement physiologique: « ce n'est pas une phase pathologique. La pratique qui consiste à inciser ou à exciser la gencive d'un enfant en voie de dentition est donc barbare. Il est normal que les enfants aient des dents: il faut laisser l'évolution dentaire s'accomplir, et chercher ailleurs la cause des états pathologiques observés chez les nouveaux-nés au moment de la dentition.

Dans une communication fort intéressante, le docteur V. Galippe, dont la compétence spéciale est également reconnue a appuyé, en somme, le principe posé par M. Magitot; mais il a fait remarquer que les phénomènes pathologiques qui accompagnent parfois la première dentition, sont un résultat d'une dégénérescence de l'espèce. Nous ne saurions mieux faire, d'ailleurs, que de citer les termes mêmes dont s'est servi le docteur Galippe.

« Chez les enfants héréditairement normaux et bien portants, l'évolution dentaire se fait sans que ceux-ci en aient la sensation et sans que leur santé en soit aucunement troublée. Il n'y a pas de raisons pour accuser la première dentition d'apporter tant de troubles dans l'économie, alors que nous voyons la seconde s'opérer à l'insu des intéressés.

« Sans vouloir entrer ici dans des considérations d'ordre sociologique, nous admettons comme démontré que, sous l'influence de facteurs divers et accumulés, notre race s'est abâtardie et que, physiquement au moins, nous ne valons point nos ancêtres.

« Le nombre des dégénérés va chaque jour croissant. Il résulte de cet état de choses que des médecins, ne considérant que l'apparence des faits, en sont arrivés à rattacher instinctivement certains actes physiologiques à la pathologie, et réciproquement. C'est ainsi que nous voyons, non sans protester, la croissance, la dentition, la grossesse, l'accouchement, cesser d'appartenir à la physiologie normale pour entrer dans la pathologie.

« On ne saurait trop réagir contre cette tendance, alors même qu'on en arriverait à prouver que l'exception est plus fréquente que la règle. Pour ce qui regarde la dentition, on peut affirmer qu'un enfant normal (il y en a encore) n'a pas et ne peut pas avoir d'accidents de dentition. Tout enfant qui, soit avant, soit pendant cette période, présente des phénomènes pathologiques, soit du côté du système nerveux, soit du côté de l'appareil digestif ou de l'appareil pulmonaire, à supposer qu'à ce moment précis il ne fasse que des dents et n'accroisse ni son squelette ni aucun de ses autres systèmes, n'est pas un enfant normal?

« Mais si les enfants ont eu, par exemple, des accidents convulsifs, ce n'est point parce qu'ils faisaient des dents, mais bien parce qu'ils sont des dégénérés, des nerveux, ou, si on le préfère, des prédisposés et des héréditaires ».

Le *choléra* a eu sa bonne part dans les occupations de nos corps savants, comme dans les préoccupations du public. Dans une première séance de l'Académie de médecine, M. Brouardel avait insisté sur ceci que les conditions de l'épidémie actuelle ne lui avaient point permis, pas plus qu'au conseil d'hygiène, de décider si l'on avait affaire au choléra nostras ou au choléra asiatique.

La question de l'étiologie du choléra est revenue, huit jours après, à l'ordre du jour de l'Académie. C'est M. Peter qui a engagé le débat en entretenant ses confrères du cent huitième cas de choléra traité à l'hôpital Necker depuis le mois de mai. Sur quarante-quatre décès qui en ont été la conséquence, M. Peter appelle l'attention sur celui du premier malade, amené à l'hôpital au printemps. C'était un homme exerçant la professeur de chauffeur. Ce métier, exceptionnellement fatigant, avait de vieille date déprimé ses forces. M. Peter en conclut que l'état de dépression où de bonne santé d'un sujet a la plus grande influence sur son degré de résistance au choléra. La température est aussi un facteur important de propagation de cette maladie. Quant aux micro-organismes qui la font survenir, ils sont de différentes espèces. Néanmoins, leur conséquence est unique. La diarrhée cholériforme, le choléra nostras et le choléra asiatique seraient, selon M. Peter, des degrés d'intensité du même mal.

Quant à la contagion du choléra, il est à remarquer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on le croit généralement. Il y a des maladies dont la contagiosité est absolue, comme la scarlatine, la variole et la rougeole. Il y en a d'autres dont la contagiosité n'est que relative, comme la diphtérie, la fièvre typhoïde et le choléra. *Parmi celles-ci, le choléra est le moins contagieux.* Les gens qui soignent les cholériques ne sont pas atteints en plus grand nombre que ceux qui s'en tiennent éloignés. M. Peter insiste sur ce point, afin de rassurer l'opinion qui, dans certains pays peu éclairés, va jusqu'à provoquer l'affolement et à condamner les malades à rester privés de tout secours. M. Peter termine sa communication en indiquant les moyens thérapeutiques dont il a fait usage à l'hôpital Necker au cours de l'épidémie régnante. Il a éprouvé de bons effets des préparations opiacées, des breuvages réchauffants, des frictions, des bains sinapisés, et, ce qui pourra sembler paradoxal, de l'application de sacs de glace le long de l'épine dorsale, pour faire cesser les crampes dont les cholériques souffrent si cruellement.

M. Brouardel, tout en adhérant aux idées de M. Peter en ce qui concerne la diversité des microbes du choléra et la prédisposition des organismes débilités, croit devoir faire des réserves au sujet de l'identité des différentes formes cholériques et de leur non-contagiosité. Pour lui, la maladie qui s'est propagée par bonds de Bakou à Hambourg, et de Hambourg en Angleterre et en Amérique, ne saurait être la même que celle qui, en France, a marché lentement de Nanterre à Paris et de Paris au Havre en suivant le cours de la Seine. Il y a là évidemment deux épidémies ayant de l'analogie, mais assez dissemblables pour qu'on n'ait pas osé affirmer l'existence en France du choléra asiatique. M. Brouardel ajoute que les mesures mêmes prises pour conjurer l'épidémie cholériforme survenue à Paris en mai prouvent combien le choléra est contagieux.

Quant à la panique, M. Brouardel fait remarquer que jamais elle n'a moins existé que cette fois. Il est permis de citer l'affolement de 1832 et de 1849, mais en 1892 Paris et le Havre sont au contraire à signaler pour le calme avec lequel ils ont envisagé une situation dont, il est vrai, l'hygiène publique se chargeait de les préserver dans la mesure du possible. A ce dernier point de vue, il faut aussi se féliciter des progrès accomplis. Il y a quelques années le choléra se propageait sans obstacles. Aujourd'hui on sait le circonscrire, en étouffer le germe dès qu'il apparaît. C'est de cette façon que, cette année, Paris l'a vu décroître en quelques semaines; il est probable que dans huit ou dix jours il n'en aura plus que le souvenir.

M. Verneuil fait observer que les différences d'intensité signalées par M. Peter entre les différentes affections cholériformes doivent avoir pour cause, non pas l'évolution multiple d'un même germe, mais bien l'association de plusieurs germes cholériques différents.

Académie des Sciences

L'épidémie cholérique a eu aussi les honneurs de l'Académie des Sciences. M. Pasteur a signalé, en effet, à ses collègues, de récentes tentatives de vaccination anticholérique, tentées sur l'homme et entreprises dans le laboratoire même de l'illustre savant, par M. Haffkine et plusieurs autres bactériologistes.

Académie des Sciences morales et politiques

M. Bardoux, sénateur, ancien ministre de l'Instruction publique, a étudié la vie du général La Fayette avec une amoureuse attention. Il a publié déjà un livre qui a pour titre la *Jeunesse de La Fayette;* il prépare une suite à cet ouvrage, dont le succès n'a pu que l'encourager. La relation du voyage de La Fayette en Amérique pendant les années 1824 et 1825, constituera sans doute un chapitre de ces volumes à venir, et non pas un des moins intéressants. L'Académie en a eu la primeur.

C'est le président Monroe qui provoqua la mise en exécution du dernier voyage de La Fayette en Amérique. Sous l'inspiration de Monroe, le Congrès des États-Unis prit la résolution suivante :

« Le général La Fayette ayant exprimé le désir de visiter ce pays, le président sera chargé de lui communiquer l'assurance de l'attachement affectueux et reconnaissant que lui conservent le gouvernement et le peuple des États-Unis; et, de plus, en témoignage de respect national, le président tiendra à sa disposition un vaisseau de l'État et invitera le général à y prendre passage ».

La lettre du président Monroe faisant part à La Fayette de cette résolution se terminait ainsi :

« Quelle que soit votre décision, il vous suffira d'avoir la bonté de m'en instruire, et aussitôt je donnerai les ordres pour qu'un vaisseau de l'État aille vous prendre au port que vous désignerez, et vous amène dans cette patrie adoptive de votre jeunesse qui a toujours conservé le plus reconnaissant souvenir de vos services. Je vous envoie ci-joint la résolution du Congrès et j'y ajoute l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments bien affectueux ».

La Fayette ne pouvait se refuser à une invitation aussi honorable. Son départ fut fixé à la fin de l'été 1824. Il ne crut pas devoir accepter le bâtiment de l'État offert par le Congrès. Il quitta le Havre le 15 juillet 1824 sur le *Cadmus*, trois-mâts de commerce américain. Son fils Georges et son secrétaire, M. Levasseur, l'accompagnaient. Un mois après, le 15 août, l'artillerie du fort La Fayette annonçait son arrivée à New-York. A partir de ce moment le voyage de La Fayette fut une véritable marche triomphale. Les vingt-quatre états qui composaient alors la Confédération rivalisèrent de zèle pour lui rappeler combien son souvenir était resté vivace dans la population des États-Unis.

Mais la reconnaissance nationale ne s'arrêta pas à de simples expressions de sentiments. Elle pensa qu'elle devait donner à ces sentiments une manifestation plus durable. Le Congrès proposa au Parlement de voter à La Fayette, en compensation des sacrifices personnels qu'il avait faits pour la Confédération, une indemnité de 200,000 dollars et la propriété d'un terrain de 24,000 acres choisis dans la partie la plus fertile des États-Unis. Cette proposition fut accueillie par le Sénat et la Chambre des représentants avec un enthousiasme unanime.

Le moment du retour venu, les paroles les plus touchantes furent échangées entre le président Adams et le général. Le gouvernement de l'Union, pour ramener La Fayette en France, avait fait choix d'une frégate nouvellement construite, la *Brandywine*. Le 3 octobre 1825, le navire était en vue du Havre. Au moment où La Fayette allait descendre à terre, le premier lieutenant, M. Grégory, poussé par une inspiration soudaine, s'élança vers le pavillon national qui flottait à l'arrière de la frégate, le détacha précipitamment et, le présentant au général, s'écria :

« Nous ne pouvons le confier à de plus glorieuses mains! Emportez-le! Et qu'il vous rappelle à jamais votre alliance avec la nation américaine ».

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Schlumberger appelle l'attention de l'Académie sur un fait historique signalé récemment par M. le pasteur Alfred Cadier, dans une histoire de la communauté du village d'Osse, dans la vallée d'Aspe. La petite église huguenote d'Osse, aujourd'hui isolée en pays catholique, s'est constamment maintenue vivace et relativement nombreuse à travers les siècles depuis le règne de Jeanne d'Albret jusqu'à nos jours. M. Cadier, à l'aide des documents encore existants dans les presbytères et les communes de la vallée d'Aspe et dans les archives du Béarn, a pu faire revivre les luttes des montagnards d'Osse pour la défense de leur foi, luttes poursuivies pendant deux siècles à partir du règne de Louis XIII.

L'Académie des Beaux-Arts a chômé pendant la période qui vient de s'écouler; quant à l'Académie française, décimée par la saison, elle a tenu de courtes séances généralement consacrées au dictionnaire historique.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

En Afrique. — Le continent noir continue à accaparer l'attention des économistes-géographes. Le massacre de la mission belge Hodister, que nous avons annoncé dans l'une de nos dernières chroniques, est malheureusement confirmé par un Européen, M. Doré, dont les révélations font en ce moment grand bruit en Belgique. M. Doré faisait partie de l'expédition du Syndicat commercial. Dans un rapport officiel publié par le *Mouvement géographique*, ce témoin oculaire confirme notre première impression, à savoir, que la révolte des Arabes avait pour cause unique les agissements des agents de l'État « qui attaquaient les caravanes, tuaient les hommes et s'emparaient de l'ivoire ». C'est un chef arabe, ami de Hodister, qui explique ainsi son refus de laisser avancer sur son territoire les « brigands » de blancs. La colère des indigènes était surtout excitée par l'expédition armée de l'État indépendant qui parcourait la vaste région de l'Ouellé. Tout *blanc* est devenu synonyme de *voleur d'ivoire*. On s'explique presque la vengeance de ces peuples primitifs qui voient des étrangers envahir leur pays et enlever leur seule ressource de trafic, la dent d'éléphant. Est-ce de cette manière que les Européens se proposent de civiliser l'Afrique?

— *Au Dahomey,* nos affaires ne paraissent pas non plus être bien brillantes. Malgré le bombardement, malgré le blocus, Béhanzin continue à recevoir des fusils et des munitions de guerre. 2.000 fusils perfectionnés Snider et Winchester ont récemment été fournis par une importante maison allemande, malgré les protestations du gouvernement de Berlin, qui peut d'ailleurs être sincère lorsqu'il interdit à ses sujets de fournir des armes à notre sauvage ennemi. Un combat acharné eut lieu le 20 de ce mois près de Dugba. Nous avons à déplorer la perte de deux officiers de grand avenir, le commandan Faurax et le sous-lieutenant Badaire. Les pertes des Dahoméens paraissent très sensibles. Heureusement encore pour la cause française, la discorde paraît régner dans le camp des Dahoméens. Deux partis s'y trouvent en présence : les nobles et les féticheurs. Les premiers, qui forment en quelque sorte le parti conservateur (ils ne savent donc pas que nous sommes en république?) seraient enclins à traiter avec la France, d'autant plus que leur chef, le propre frère du roi, nourrit l'espoir de s'emparer du trône. Les féticheurs, ou radicaux, sont au contraire très fidèles à Béhanzin. Si ce dernier réussit dans sa résistance contre les Français, le parti des nobles aura probablement à subir d'atroces représailles. Il est à souhaiter que cette éventualité ne produise pas.

La Côte d'Or. — Un fonctionnaire anglais de la Côte d'Or, M. Th. Darlington, vient de publier quelques souvenirs de ce pays, où il réside depuis plus d'un an. D'après lui, la paresse qu'on reproche souvent au nègre s'explique par le peu de besoins que les indigènes de cette région ont en général, tout en trouvant avec grande facilité leurs maigres aliments. Quant à l'établissement des Européens dans ce pays, le résident anglais le considère comme tout-à-fait impossible, à cause du climat. M. Darlington cite notamment l'établissement de Salt Pond, l'un des plus salubres de la côte, où, sur douze Européens, deux sont morts au courant de l'année, six l'ont quitté pour cause de maladie, deux autres sont en congé de convalescence.

En Asie — Russes et Afghans en sont venus aux mains dans le Pamir. La querelle est vieille. Les Russes revendiquent certaines parties du Pamir, non pour y établir des colons ou pour y faire des plantations — les montagnes sont trop arides — mais pour se frayer un chemin vers l'Inde. Aussi, les Anglais mettent-ils tout en œuvre pour exciter contre eux les Afghans, dont ils se déclarent les plus chauds amis. Ils ont même offert leurs services à l'émir qui les avait d'abord repoussés ; la guerre que les Anglais ont faite dans ses Etats est trop récente pour que ce souverain fût convaincu de la pureté de leurs intentions. L'entrée en scène du colonel russe Yanof qui s'avança hardiment dans l'intérieur du pays, fit comprendre aux Afghans que le gouvernement de l'Inde a autant d'intérêt à l'intégrité de leur territoire qu'eux-mêmes. Aussi, l'émir de l'Afghanistan a-t-il consenti récemment à recevoir le général anglais, lord Roberts, le même qui le battit, il y a quelques années, lors de la guerre anglo-afghane, et qui vient à présent apporter ses lumières pour l'élaboration d'un plan de défense contre la Russie envahissante. La saison est actuellement trop avancée pour une marche en avant de la colonne russe qui a dû se replier vers Bokhara. L'hiver est trop rude dans ces parages et les troupes russes risqueraient fort de mourir de faim ou de froid. Un temps d'arrêt va donc forcément s'établir dans ces opérations. Faisons comme les Russes : attendons l'été prochain pour avoir des nouvelles plus fraîches.

Nos Voyageurs. — Le capitaine Binger, parti, comme on sait, l'année dernière, pour délimiter, de concert avec des délégués anglais, les possessions françaises de la côte d'Ivoire et celles de la côte d'Or anglaise, vient de rentrer en France sans avoir pu accomplir sa mission. Par contre, le voyageur a profité de son séjour en Afrique pour rapporter de nouveaux documents sur des régions de l'intérieur qu'il avait déjà visitées lors de son grand voyage de 1885-1886.

— Les dernières nouvelles de la mission du duc d'Uzès datent du mois de juillet. A cette époque, la caravane se trouvait à proximité de Brazzaville, après avoir traversé le Congo belge. On sait que le jeune duc, accompagné du docteur Hess et d'une escorte assez nombreuse, se propose de pousser aussi loin que possible dans l'intérieur de l'Afrique, d'atteindre le lac Tchad, et traverser, au besoin, le continent. Bonne chance !

Expéditions polaires. — Les navires de Dundee : *Balena*, *Active*, *Diana* et *Polar-Star*, ont quitté l'Europe dans les premiers jours de ce mois pour une campagne baleinière dans la mer antarctique. Deux de ces bateaux sont pourvus de tous les appareils nécessaires pour les observations scientifiques, fournis en partie par la Société royale de géographie de Londres, en partie par des particuliers. La durée de la campagne sera d'environ six mois.

— On a reçu de bonnes nouvelles de la mission conduite par M. Ryder, de la marine royale danoise, sur le *Hekla*. L'expédition, qui se compose de neuf membres, a quitté, comme on sait, le Danemark le 8 juin 1891. L'hiver a été passé à Scoresby, vers 70° 27' latit. N., où l'on fit de nombreuses observations scientifiques.

Le 8 du mois dernier, Ryder quitta ses quartiers d'hiver et retourna en Islande. Il doit repartir ces jours-ci pour le Groenland, et atterrir vers 68° latit. N., en explorant la côte jusqu'à présent inconnue, entre Sound Scoresby et le sud du Groenland. Le monde scientifique attend de riches résultats de cette campagne.

Poissons volcaniques. — On a donné le nom de *volcaniques* aux poissons qu'on trouve sur les montagnes des Andes (Amérique méridionale) lors des éruptions des volcans. Les cratères en repos sont habituellement remplis d'eau qui communiquent avec des lacs souterrains. Les poissons peuvent s'y reproduire, mais sont en grand nombre aveugles. Ils vivent à de très grandes profondeurs et sont rejetés avec la lave.

Bière et café. — L'empire allemand comptait en 1890, 25,325 brasseries, fournissant près de 53 millions d'hectolitres de bière. Dans cette même année, on a exporté 626,000 hectolitres, et on a importé 229,000 hectolitres. Les Allemands consomment donc près de 52 millions et demi d'hectolitres de bière par an, soit 106 litres par habitant. Défalquez le nombre des enfants en bas âge et des personnes faibles ne supportant pas cette boisson, et calculez combien un adulte absorbe de bière dans une année !

— Ailleurs, au Brésil, la récolte du café a été extraordinairement belle cette année : 7,530,000 sacs, contre 6,705,200 sacs récoltés l'année dernière, et qui étaient considérés comme le meilleur résultat obtenu jusqu'à présent. C'est la consommation intérieure qui a profité le plus de cette abondance, l'excédent de l'exportation en Europe ayant été très faible.

Un conseil aux voyageurs. — Il y a quelques années, le célèbre explorateur africain, M. P. du Chaillu, eut à subir une attaque des indigènes dans le pays d'Achango (Afrique occidentale). Dans sa fuite, le voyageur dut abandonner tous ses bagages au milieu d'une forêt. Ces bagages viennent d'être retrouvés intacts, grâce à une boîte à musique qui se trouvait dans l'une des caisses. Un air de la *Fille de Mme Angot*, parti on ne sait comment, fit mettre en fuite les sauvages qui s'étaient jetés d'abord sur le butin et reculèrent épouvantés, croyant avoir à faire à un terrible fétiche.

L'Exposition de Chicago. — Parmi les objets exposés rappelant l'époque de Christophe Colomb, on pourra admirer plusieurs documents d'un véritable intérêt historique. On verra, par exemple, le contrat par lequel l'Espagne et le Portugal reconnaissent à Colomb et à ses héritiers la huitième partie des terres découvertes par le célèbre navigateur (on se contenterait à moins !). On verra également les originaux des pièces se rapportant à ses deux premiers voyages, vingt-neuf lettres écrites de la main de Colomb, la première carte de l'Amérique de Juan de la Cosa, son pilote (dont on fait en ce moment une reproduction en photogravure) ; des ouvrages de Marco Polo. *(De Imagine mundi* et *Cosmographia)*, annotés par Colomb. — Le gouvernement allemand prête, pour la durée de l'Exposition, le célèbre globe de Martin Behaim, de la bibliothèque de Nuremberg ; la reine Victoria a promis de prêter la carte de Léonard de Vinci, où le nom d'*Amérique* figure pour la première fois.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LE TRÉMOUSSOIR DU Dr CHARCOT. — Les méthodes appliquées au traitement des maladies nerveuses sont décidément peu banales. On sait les résultats fort satisfaisants obtenus par la suspension pour la guérison de l'ataxie locomotrice. Voici que cette autre maladie grave, caractérisée par le tremblement continu des mains, l'attitude penchée en avant du corps, qu'on dénomme « paralysie agitante » ou maladie de Parkinson » est, sinon guérie, tout au moins soulagée par le séjour dans un fauteuil animé d'un mouvement de va-et-vient capable de brouiller, comme on dit vulgairement, le cœur le plus solide d'un non paralytique agitant. Le Dr Charcot avait appris que quelques malades, frappés du mal Parkinson, avaient éprouvé un soulagement par de longs voyages en chemin de fer ou en voiture ; et plus les trépidations du véhicule avaient été insupportables pour les gens bien portant, plus le malade avait éprouvé de soulagement. Ne pouvant songer à soumettre ses malades à un voyage sempiternel, le Dr Charcot fit construire un fauteuil animé, au moyen d'un treuil électrique, d'un mouvement de va-et-vient assez rapide. Il y installa ses malades pendant un quart d'heure environ chaque jour et une amélioration se fit bientôt sentir à la suite de ce traitement trépidatoire.

Cette méthode, il faut le reconnaître, n'est pas aussi nouvelle qu'elle semble. Les premiers essais du traitement des maladies nerveuses par les vibrations métalliques datent de 1878 et sont dus au Dr Vigouroux qui, en soumettant certains hystériques aux vibrations d'un diapason colossal, obtient la guérison de certains troubles de la sensibilité et de la motilité. En 1880, le Dr Boudet, puis un médecin de Londres, M. Mortimer-Granville, appliqua la même méthode et en obtint de bons résultats. Enfin M. Gilles de la Tourette, un des élèves du Dr Charcot, a fait construire tout récemment un « casque vibrant » pour le traitement des migraines nerveuses. Ce casque est formé de lames d'acier qui emboîtent la tête d'une façon parfaite. Il est surmonté d'un petit moteur qui fait environ 600 tours à la minute, communiquant aux lamettes d'acier une vibration qui se transmet au crâne. On fait, suivant le sujet, varier l'ustensile et le nombre de ces vibrations. Un certain nombre de neurasthéniques ont éprouvé, du coiffage de ce casque, un réel soulagement.

Puisque nous avons fait un rapide historique de la médication vibratoire, il nous faut signaler, d'après l'*Intermédiaire des Chercheurs* que l'abbé de Saint-Pierre serait le véritable inventeur du fauteuil trépidant de M. Charcot, que l'auteur de *Paul et Virginie* appelait un « trémoussoir ». L'*Encyclopédie* de Diderot consacra un article à cet appareil. « Dans une foule de circonstances, y lisait-on, où le mouvement paraît être le moyen le plus propre à guérir certaines affections, on a imaginé d'imiter, à l'aide d'une machine, celui que peut faire éprouver une voiture mue avec plus ou moins de rapidité ». Puis le trémoussoir fut oublié et il a fallu le Dr Charcot pour l'aller exhumer. N'est-ce pas piquant de voir que l'auteur de ce chaste et idyllique ouvrage *Paul et Virginie* est, par son trémoussoir, le véritable inventeur de tous ces appareils, si répandus aujourd'hui, montagnes russes, tonneaux d'amour, etc., dont on peut dire ce qu'un charmant chansonnier dit des chemins de fer :

La trépidation excitante des trains
Fait passer des frissons dans la moelle des reins.

L'HORLOGE OPÉRA. — Je signalais, le mois dernier, l'horloge de Flore construite en vue de l'Exposition de 1900. C'est aussi à une exposition, celle de Chicago, qu'un ingénieur français, M. Terrien de Villeneuve, destine une horloge, qui, au cours des 12 heures qu'elle marque, représenterait quatre opéras : *Lohengrin*, avec, nous assure-t-on, l'interprétation et les traditions de Bayreuth ; *Faust* avec la Patti : Marguerite, et Rezské : Faust ; *Guillaume Tell*, chanté par Faure et les *Huguenots* par Rose Caron, Gayarré et Boudouresque. C'est au moyen d'un colossal phonographe que fera se dérouler le mécanisme même de l'horloge, que les voix et les parties de l'orchestre se feront entendre. Voilà pour l'audition. Mais, en même temps seront vus les artistes dans leurs habitudes exactes : ce sont de petites poupées en caoutchouc, de 30 à 40 centimètres de haut qui seront chargées de nous rendre les gestes et les poses, voire les manies et les tics des chanteurs et chanteuses célèbres. Enfin l'action dramatico-lyrique se passera dans des décors copiés sur ceux des opéras des grandes villes. Chaque représentation durera environ 3 heures, et les séries recommenceront quand les aiguilles de l'horloge auront fait le tour du cadran. Et maintenant que j'ai fidèlement résumé la description que l'on a faite de cet instrument merveilleux, qu'on me permette d'exprimer un souhait ; c'est que l'horloge-opéra n'ait pas été seulement construite dans le crâne d'un de nos trop inventifs confrères américains.

UN INCENDIOSCOPE. — Cet appareil, comme l'indique son nom, est un révélateur d'incendie. Il est constitué par une pile qui entre en activité dès que l'échauffement produit par l'incendie a déterminé la dilatation d'une certaine quantité d'air enfermé en vase clos. Qu'on imagine deux réservoirs hermétiquement fermés, en verre, de forme cylindrique, reliés par leur base. L'un est nu, l'autre est entouré d'un manchon de verre. Dans la partie recourbée du tube en U on a placé de l'acide azotique et dans la branche nue sont soudés deux fils de platine, dont l'un présente à son extrémité une granule de zinc. Quand un incendie se déclare dans le voisinage de ce tube en U, les couches d'air échauffé atteignent ces réservoirs ; l'air contenu dans le tube nu se dilate plus promptement que celui dans le tube entouré d'un manchon. Il en résulte que, dans la branche nue, la colonne d'acide se déprime, s'élève dans l'autre branche et l'acide azotique, au contact du zinc, donne lieu à une réaction chimique qui développe un courant à travers les bobines d'une sonnerie d'alarme. L'incendie est ainsi dénoncé par le bruit de cette sonnerie.

NETTOYAGE DE LA PEAU DE CHAMOIS. — Voici une recette pour laver la peau de chamois, si utile pour nettoyer le verre et les objets métalliques et dont le prix est assez élevé. On place cette peau dans une solution faible de soude dans de l'eau où on a jeté du savon râpé. On la laisse pendant deux heures. On frotte jusqu'à parfait nettoyage. On rince dans de l'eau tiède savonneuse. On tord la peau rincée dans un linge et on sèche rapidement pour éviter qu'elle durcisse en séchant.

LE PAIN DU GLAND. — Les Espagnols mangent, paraît-il, un pain fabriqué avec de la farine de gland et qui ne serait pas un aliment désagréable. Les Indiens utilisent dans le même but le fruit du chêne et voici, d'après un journal de San Francisco la recette que nos lecteurs pourront essayer, par curiosité tout au moins :

« Les Indiens des Sierras broient les glands et les mettent dans des cuves de grandes dimensions. Au-dessus de ces cuves sont disposées des corbeilles en toile remplies d'eau dans laquelle ils jettent des pierres brûlantes jusqu'à l'obtention d'une température convenable. Pendant que ceux qui tiennent ces corbeilles laissent tomber goutte à goutte l'eau chaude dans les cuves, d'autres tournent la pâte de gland au moyen de grands moulins en bois jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une crème blanche solide. Les cuves étant percées de petits trous, l'eau excédente s'écoule graduellement, entraînant les impuretés. La pâte est ensuite travaillée suivant les procédés ordinaires des Indiens.

« Ce pain, affirme notre confrère, est d'un goût très agréable et d'une couleur excessivement blanche ».

PROBLÈME

Deux marchands ont vendu des étoffes, l'un 3 mètres de moins que l'autre, et ils en ont retiré à eux deux 35 francs. — « Si j'avais vendu ta marchandise au prix de la mienne, disait l'un, j'en aurais retiré 24 francs. — Et moi, de la tienne, répondait l'autre, au prix de la mienne, j'aurais retiré 12 fr. 50 ». Combien de mètres d'étoffe chacun a-t-il vendu?

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 30 août).

Le premier train met 23 heures pour faire le trajet, il parcourt en une heure $\frac{1}{23}$ de la distance totale.

Le second, qui met 13 heures, parcourt en une heure $\frac{1}{13}$; donc, le second gagne sur le premier $\frac{1}{13} - \frac{1}{23} = \frac{10}{299}$ de la distance par heure.

Mais le premier a 3 heures d'avance et quand le second part, il a fait les $\frac{3}{23}$ du chemin ; le second le rattrappera en $\frac{3}{23} : \frac{10}{299} = 3$ heures $\frac{9}{10}$ ou 3 heures 54.

Comme le second part à 6 heures, il atteindra l'autre à $6^h + 3^h 54^m = 9^h 54^m$.

Réponse : à 9 heures 54 du soir.

Ont résolu le problème : Pâquerette, à Malzéville ; Hache, à Neuilly ; G. Good, à La Rochelle ; Ed. Duveau, à Rouen ; Saint-Marcel-de-Conti ; Chaucorps ; Central Nord ; Loupiac, à Chartres ; Constant, de Saint-Loup ; K. M., à Merseburg ; Sylvius, à Gand ; A. Callé, à Amiens ; Lepetit Constant ; Barbedette, à Beni-Hassein.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Académie des Sciences

L'influence de la lumière électrique sur la végétation a occupé plus d'une fois les savants, dans ces dernières années. J'ai eu déjà l'occasion de mettre nos lecteurs au courant de la question. On y est revenu dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences. En comparant, par une formule peut-être plus littéraire que vraiment scientifique, la lumière électrique avec la lumière solaire, des chercheurs s'étaient demandé si l'on ne pourrait tirer parti de l'électricité pour hâter la végétation des plantes.

L'hypothèse était brillante. Puisque pour les humains, la lumière électrique double la durée des jours, pourquoi ne supprimerait-on pas aussi la nuit dans nos serres, voire dans nos jardins? On a fait des expériences. Leurs résultats sont contradictoires. Ceux que j'ai exposés ici même, il y a quelques mois, semblaient donner raison aux savants qui ont pris l'initiative de ces recherches. On annonçait déjà que, désormais, les primeurs allaient apparaître sur les marchés et sur nos tables, avec une avance jusqu'à ce jour inconnue. Mais de nouvelles expériences répondent à ces expériences : qu'il ne faut pas prendre comme démontré tout ce que l'on désire.

Dans la séance de l'Académie où cette question fut de nouveau agitée, M. Berthelot a fait remarquer, fort judicieusement, que l'état actuel de nos connaissances sur les différentes espèces de lumières, nous engage à beaucoup de prudence. Au point de vue physique, les différentes espèces de lumières ne sont pas encore définies : il est donc prématuré, du moins, de comparer la lumière électrique à la lumière solaire.

Si nous sommes tentés de faire cette comparaison, en cédant aux apparences et en suivant notre imagination trop complaisante, méditons l'exemple de l'*actinie*, ce petit animal marin dont M. Lacaze-Duthiers nous conte l'histoire. L'*actinie* est une espèce de polype, que ses belles couleurs ont fait nommer *anémone de la mer*. Il se ferme sous l'action des rayons solaires. Or, si vous l'éclairez par un jet de lumière électrique, même très intense, il reste épanoui : preuve évidente que l'action de la lumière électrique n'est pas identique à la lumière solaire. Quand on a voulu assimiler les deux lumières, on a, en effet, oublié que dans l'action du soleil sur la vie universelle, il n'y a pas seulement à considérer la lumière, mais aussi la chaleur.

Et la preuve de ceci encore, c'est que l'*actinie*, soumis à la fois à un rayon de lumière électrique et à la chaleur, se contracte un instant et semble prêt à se fermer comme il ferait sous les rayons de soleil. Mais cette contraction n'existe pas. Les deux lumières sont donc bien différentes : l'*actinie* ne s'y trompe pas. Ne soyons donc pas moins clairvoyants que cet humble animal.

Académie de Médecine

L'Académie a entendu une communication de M. le docteur Corlieu, bibliothécaire attaché à la Faculté de Médecine de Paris, sur la médecine militaire dans les armées grecque et romaine. Homère cite dans l'Iliade deux médecins de l'armée grecque : Machaon et Podalire. Lycurgue indique l'existence de médecins dans les armées de Sparte. Xénophon en signale huit dans la fameuse retraite des Dix-Mille. Les médecins militaires deviennent plus nombreux, et leur existence est plus fréquemment signalée dans la suite. A Rome, sous Auguste, des médecins sont attribués successivement à la garde prétorienne, aux vigiles, puis aux légions et aux cohortes. D'abord, ils soignaient gratuitement; plus tard le trésor public ou les nations vaincues ont rétribué leurs services. Sous Trajan et Adrien furent fondés des hopitaux militaires. L'empereur Maurice créa un corps d'ambulanciers à cheval qui emportaient les blessés hors du champ de bataille. Les médecins militaires d'alors n'étaient soumis à aucun examen ni concours : leurs connaissances n'allaient guère au delà du pansement des blessures, de l'extraction des javelots et de l'arrêt des hémorrhagies.

Académie des Sciences morales et politiques

M. Barthélemy Saint-Hilaire a lu un très intéressant travail sur la méthode d'observation, dans lequel il s'est attaché à démontrer que cette méthode n'était pas une invention des plus modernes, comme on l'a prétendu. L'antiquité savait observer. Quel savant moderne pourrait en remontrer à Aristote, par exemple, pour la rigueur, le scrupule et pour l'emploi systématique de l'observation? Et Théophraste, dans ses écrits sur les plantes? Et l'historien Thucydide à qui son observation si clairvoyante de l'homme et des phénomènes sociaux a permis de prédire, deux cents ans à l'avance, que l'empire du monde appartiendrait aux Romains?

Académie des Beaux-Arts

L'Académie des Beaux-Arts a vu mourir un de ses membres, le peintre Emile Signol, officier de la Légion d'honneur. Il était âgé de quatre-vingt-huit ans. Elève de Gros, il remporta le grand prix de peinture en 1830. Son œuvre la plus connue est la *Femme adultère* (1840) qui fut acquise par le Luxembourg. Signol a exécuté pour les galeries de Versailles les portraits de Louis VII, de Philippe-Auguste et de Louis IX; il a pris part à la décoration de plusieurs églises de Paris, entre autres la Madeleine et Saint-Sulpice. Il avait remplacé Hersant à l'Académie des Beaux-Arts en 1860; il était le doyen de la section de peinture.

Académie française.

On a dit dans un article spécial quelle perte les lettres et la pensée françaises viennent de faire en la personne d'Ernest Renan. Je n'ai donc pas à m'y arrêter. L'Académie a été, dans la même période, cruellement éprouvée aussi par la mort de M. Xavier Marmier.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

Du Saint-Gothard à la mer. — Le Rhône. — Histoire d'un fleuve, par M. Charles LENTHÉRIC, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. — 2 volumes, Paris, PLON, 1892.

L'auteur s'est proposé dans ces deux volumes, de conduire son lecteur le long du Rhône, et de retracer, chemin faisant, l'histoire de sa vallée. Cette histoire est en partie celle de la civilisation en Gaule. Le Rhône a vu se succéder sur ses bords presque tous les peuples du monde ancien : Phéniciens, Grecs, Romains, Barbares, et tous y ont laissé leurs souvenirs. En historien informé, M. Lenthéric nous donne un tableau vivant de tous les événements qui se sont passés dans cette région. Il remonte même au temps où le Rhône était un immense glacier. Il n'oublie pas non plus le Rhône moderne. L'intérêt de cet ouvrage est très ingénieusement varié. De très belles cartes accompagnent le texte. L'impression est digne de ce magnifique livre.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Le Dahomey. — Dahomey, Abomey, Sabovi, Cana, voilà des termes qui choquent peu l'oreille française et avec lesquels le public s'est vite familiarisé. Je me souviens d'avoir rencontré, lors de l'expédition de Madagascar, des Parisiens qui étaient obligés de se réunir par groupes de deux ou trois pour prononcer les noms tels que : *Antananarivo, Fianarantsoua* et quelques autres de mêmes dimensions.

Il est certain que *Behanzin* et *Toffa*, les deux héros de la campagne actuelle, se prêtent plus facilement à l'articulation que *Andrianampoinimerina* ou *Raivoninahitriniarivo*, ministres de S. M. hova. Ajoutez-y l'admirable entrain de nos troupes, la prudence et l'habileté de leur chef et vous ne serez point étonnés de ce que la France est actuel-

lement maîtresse de fait de ce pays. — Qu'en fera-t-elle ? Ceci n'est point de notre compétence. Les controverses politiques ne rentrent d'ailleurs pas dans le cadre de cette revue. Permettez-moi seulement, cher lecteur, de vous donner, en quelques lignes, un aperçu de cette région, encore si imparfaitement connue.

Les Européens qui ont visité le Dahomey sont peu nombreux. Leurs voyages ne remontent guère au delà de l'année 1850. Citons parmi les plus sérieux : les lieutenants Forbes et Guillevin, le Dr Répin, R. Burton, l'abbé Bouche, Borghers, le capitaine Serval, Dr Bayol, M. d'Albéca, M. Foa. La plupart des voyageurs se sont bornés à l'exploration du littoral ; l'intérieur est resté presque *terra incognita*. Dans ses limites actuelles, c'est-à-dire entre Porto-Novo et Lagos, à l'est, et le pays de Togo, à l'ouest, le Dahomey occupe une superficie d'environ 12,000 kilomètres carrés. Sa population est évaluée de 150 à 200,000 habitants. Whydah, sur la côte, est la ville la plus peuplée ; on y compte environ 20,000 habitants. Abomey, la capitale, est moins connue. Sa population, évaluée à 10,000 habitants, est répartie dans des cases échelonnées sur une très grande étendue et entourées de vastes jardins et d'enclos. La région tout entière est parsemée de lagunes et de marais. Du côté de la mer, toutefois, une vaste bande de terrain se prêterait à une culture rationnelle. Le climat se distingue par son humidité. La chaleur n'y est pas excessive : moyenne de l'année, 26° ; température maxima, en novembre, 35° ; température minima, en mai, 20°. On y distingue également deux saisons ; la sécheresse y règne du mois de mai à septembre ; la saison des pluies dure plus longtemps, soit sept mois, d'octobre à avril. La plupart des voyageurs s'accordent à louer l'intelligence des Dahoméens et la fermeté (nous dirions la *férocité*) de leur caractère. Les sacrifices humains, les mutilations des prisonniers auxquels la plus grande partie de la population assiste habituellement, ont rendu ce peuple naturellement aguerri et moins sensible que les Européens aux souffrances physiques. De là cette résistance acharnée qu'ils ont montrée dès le début de la campagne et qui a coûté à notre corps expéditionnaire tant d'existences précieuses.

Notre corps expéditionnaire se compose de 2,300 combattants environ ; un millier d'hommes a été laissé en réserve sur la côte. Il a effectué depuis le 9 août, jour de l'ouverture des hostilités, une marche de plus de 100 kilomètres, disputant à un ennemi résolu un terrain difficile et presqu'inconnu.

Ajoutons que le monde des savants attend avec impatience l'issue de l'expédition et le retour des officiers pour être exactement renseigné sur cette région et sur le peuple, à beaucoup de points de vue, très intéressant qui l'habite.

Encore l'Afrique. — Un rapport du commandant Fivi, de l'État indépendant du Congo, fournit quelques détails complémentaires sur la fin de notre malheureux compatriote, M. de Poumeyrac, dont nous avons annoncé l'assassinat dans l'une de nos dernières chroniques. Les renseignements fournis par plusieurs indigènes échappés au massacre établissent, en effet, que M. de Poumeyrac est tombé victime de la férocité des Bubus, tribu établie sur la rive gauche du Kotto, affluent de l'Oubanghi. Ce fut au retour d'une excursion chez les Sakaras, peuplade occupant le haut de la rivière, à cette époque en état de guerre avec les Bubus, que ces derniers, voyant en lui un nouvel ennemi, attirèrent le voyageur dans l'intérieur de la forêt et le massacrèrent ainsi que les Sénégalais de son escorte et quelques porteurs. La malheureuse expédition servit, paraît-il, de repas aux immondes cannibales. On se demande, en présence de pareils faits, où s'arrêtera la série des attentats dont ce continent est si fréquemment le théâtre.

Un revenant. — Le lieutenant Peary, de la marine des Etats-Unis, qui avait quitté l'Amérique au commencement de l'année 1891 en vue d'une exploration du Groenland et dont on était sans nouvelles depuis bientôt un an, vient d'être retrouvé avec tous ses compagnons de voyage, au nombre de cinq, par le vapeur *Kita*, envoyé au mois de juin dernier à sa recherche. M. Peary est accompagné dans cette exploration par sa toute jeune femme, Mme Peary, qui peut revendiquer l'honneur d'être la première exploratrice (est-ce bien *exploratrice* qu'on doit dire ?) qui se soit aventurée dans de si hautes régions. La partie principale du voyage comprenait une exploration de la *calotte de glace* que l'explorateur considère comme la route la plus directe vers le pôle nord. M. Peary est d'avis aussi, que la côte ouest est la seule accessible pour pénétrer dans le Groenland. L'expédition a découvert, au nord-est du Groenland, une baie qui a reçu le nom de *Baie de l'indépendance*. Le point le plus septentrional atteint est le 82e degré de latitude nord.

Au Venezuela. — Les dernières nouvelles du Venezuela rapportent que le général Crespo s'est emparé du pouvoir et que l'ancien dictateur s'est enfui, en compagnie de plusieurs de ses conseillers. Ces nouvelles nous laisseraient fort indifférents, vu le peu de consistance de ces sortes d'informations et l'état chronique d'agitations propre à la plupart des républiques sud-américaines, si nous n'avions sous les yeux un récit qui paraît sincère, fait par un voyageur anglais, et qui jette un jour tout nouveau et très flatteur sur ce pays. Le Venezuela compte, comme on sait, environ 2 millions d'habitants. Or, à l'époque où l'auteur de ce travail se trouvait au Venezuela, 131 individus seulement peuplaient les prisons de la république. Les attentats contre les personnes (meurtres politiques exceptés, bien entendu) y sont presqu'inconnus, ainsi que les vols. On raconte qu'un négociant anglais ayant à transporter plusieurs sacs renfermant 100,000 dollars, de la Guyara à Caracas, s'adressa au consul anglais, pour obtenir une escorte. Ce dernier fit venir un commissionnaire, lui confia la somme qu'on chargea sur une voiture et deux jours après l'argent était arrivé à destination. L'absence de maisons de banque obligent en effet les commerçants à transporter ainsi l'argent monnayé. Sur les routes, à défaut d'auberges, d'ailleurs très rares dans le pays, les paysans accueillent tous les voyageurs et leur offrent un abri. Les valeurs que ces derniers pourraient posséder, sont soigneusement recueillies par le maître de la maison qui les rend intactes à ses hôtes, lors de leur départ. L'écrivain anglais loue également la grande sobriété de ce petit peuple qu'il considère comme l'un des plus vaillants de tout le nouveau continent.

Linguistique coloniale. — Le gouvernement allemand vient d'enjoindre à ses agents coloniaux de préparer, chacun dans sa sphère d'action, un dictionnaire de la langue parlée dans la colonie. Le but très pratique de cette décision sera pourtant difficilement atteint, si l'on considère que la colonie de l'Afrique orientale compte, à elle seule, une cinquantaine d'idiomes ; douze langages différents sont parlés dans les colonies de l'ouest africain, cinq à six, dans le Togo, et plus de quarante dans les possessions allemandes de l'Océanie. Quel travail pour les philologues anglais et français, s'ils voulaient entreprendre une tâche pareille dans leurs possessions d'outre-mer, infiniment supérieures en étendue à celles de nos voisins de l'est !

Fabrication de phénomènes. — L'opération se passe en Chine. On enlève aux jeunes gens la peau en différentes parties, qu'on remplace par des peaux d'animaux (de chiens ou d'ours). On leur fausse la voix en leur faisant absorber une quantité de poussière de charbon de bois. Après quelques années passées dans des cachots, privés d'air et de lumière, les sujets sont assez entraînés (lisez abrutis), pour jouer le rôle de *phénomènes*. C'est un médecin anglais, très distingué, témoin oculaire, qui dénonce ces horreurs. Il ajoute que ce sont principalement des prêtres qui se livrent à cet *art* ingénieux.

Le 4e centenaire de la découverte de l'Amérique a été fêté avec beaucoup d'éclat, au courant du mois dernier et au commencement de ce mois, par l'Italie et l'Espagne, les deux nations qui ont concouru le plus efficacement à cette grande œuvre. La France a été dignement représentée à ces fêtes et ses délégués ont partout reçu un accueil des plus flatteurs. A Gênes, patrie de Christophe Colomb, la réception faite à l'escadre de la France a revêtu le caractère d'une grande manifestation internationale bien faite pour réjouir les cœurs de tous les amis de la paix et du progrès et qui contribuera, espérons-le, à resserrer les liens d'amitié qui devraient toujours unir les deux sœurs latines.

Le prince Henri d'Orléans, dont nous avons entretenu nos lecteurs lors de son voyage dans l'Indo-Chine, vient d'organiser une très intéressante exposition d'objets de zoologie, d'ethnographie et commerciaux, qu'il a rapportés du haut Tonkin et du Laos. On y voit, notamment, une collection de peintures curieuses, accompagnées des légendes, qui ornaient une pagode hindoue ; divers costumes de femmes, une collection de monnaies anciennes, d'armes etc. La partie zoologique est très fournie ; beaucoup d'oiseaux, de papillons et animaux de diverses familles. Dans le but très louable de renseigner nos négociants exportateurs, le jeune prince a rapporté également divers échantillons des produits européens, qui paraissent avoir le plus grand cours dans ces régions : étoffes, bijoux, articles de Paris, etc.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 12 novembre dans les salons du Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain (ouverture de 1 heure à 4). P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

M. STANHOPE. — J'ai entretenu mes lecteurs des travaux faits à l'Institut Pasteur par le Dr Haffkine. Le virus cholérique, inoculé dans des conditions que j'ai indiquées, confère-t-il l'immunité ? Un de nos confrères américains, M. Stanhope, du *New-York-Herald* a voulu établir cette démonstration et, après s'être fait inoculer le vaccin cholérique de M. Haffkine, s'est rendu à Hambourg à une époque où l'épidémie était des plus violentes et s'est livré, sur lui-même, à une série d'expériences qu'il résume ainsi : 1° J'ai touché ma nourriture avec les mains virtuellement imprégnées de choléra ; 2° J'ai constamment manié les cholériques, puis j'ai mis mes mains dans ma bouche ; 3° J'ai bu dans le même bol, après un malade, appliquant mes lèvres au même endroit que lui ; 4° J'ai dormi dans le même lit qu'un malade mort du choléra, entre deux patients dans la période la plus aiguë ; 5° J'ai bu de l'eau empoisonnée de l'Elbe, de cette eau qui est cause de la maladie ; 6° J'ai mangé un petit pain au beurre qui était resté dans la poche de mon veston de toile tout le temps que j'ai passé dans la salle et j'ai mangé aussitôt après avoir porté dans mes bras un des individus les plus gravement atteints.

M. Stanhope n'a pas été atteint par le fléau, et il en conclut que les inoculations Haffkine confèrent l'immunité. Si désirable que soit la découverte du vaccin du choléra, on ne peut partager la confiance de M. Stanhope.

Il est des individus absolument réfractaires à l'infection cholérique et rien ne prouve malheureusement qu'il ne soit pas un de ceux-là.

Les expériences de M. Stanhope n'en sont pas moins louables et très courageuses. Quelques-uns l'ont « raillé » : Ils ont eu tort. Quelques autres en ont fait un héros : M. Stanhope ne mérite pas cet excès de gloire. Il n'est surtout pas un héros original. Le *Temps* a pu rappeler, en effet, qu'en 1865, un français, M. Girard, alors étudiant en médecine à Montpellier, voulant ramener les esprits que l'épidémie cholérique avait réellement terrorisés et démontrer la non-contagion du choléra, se livra sans s'être fait inoculer le moindre vaccin (à cette époque on ne songeait guère à cette méthode de guérison) à des expériences autrement dangereuses que celles faites par M. Stanhope et dont voici le relevé d'après le certificat qui lui fut délivré :

« Sur trois cholériques morts deux heures après, M. Girard a pris de la sueur gluante qui recouvrait leur corps et l'a placée sur sa langue. Sur la langue d'un quatrième malade mort deux heures environ après l'expérience, M. Girard a recueilli de l'enduit noirâtre qui la recouvrait et l'a placé sur la sienne, et l'a gardé une demi-heure environ ».

CONTRE LES MALFAITEURS. — Les dévaliseurs d'appartements et de villas font beaucoup parler d'eux depuis quelques mois et, suivant le cliché consacré et qu'il serait regrettable de ne pas sortir, leur audace n'a pas de limites. Beaucoup de personnes se montrent inquiètes et se demandent comment elles pourront se protéger contre l'invasion des voleurs. Aussi croyons-nous devoir signaler un certain

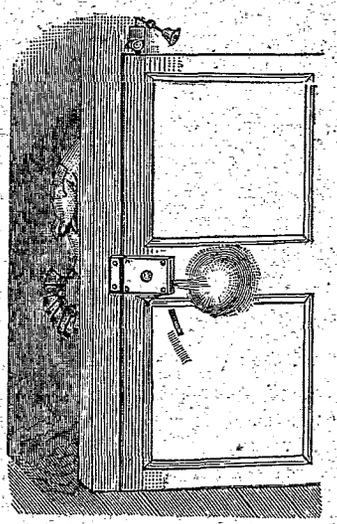


Fig. 1.

nombre d'appareils inventés par M. Blanchet et dont le principe est le suivant : avertir par la détonation d'une forte cartouche de la présence des cambrioleurs.

Voici d'abord une serrure (fig. 1). Cette serrure est de sûreté, c'est-à-dire fort difficile à crocheter ; mais, par une pesée, suffisamment prolongée, on pourrait parvenir à la faire sauter. Or, toute tentative de crochetage ou d'effraction est immédiatement révélée. En effet, l'introduction dans cette serrure d'une clef si peu dissemblable soit-elle

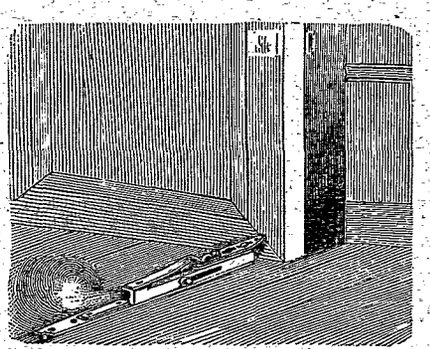


Fig. 2.

de la vraie clef, produit nécessairement le déclanchement d'un levier qui fait frapper contre une cartouche un percuteur : la cartouche éclate et avertit les voisins ; lorsque d'autre part on tente de faire une pesée avec la pince-monseigneur ou avec un autre levier, la gâche, dans cet effort, va nécessairement buter par une de ses extrémités contre une face de la serrure ; elle y rencontre un petit bouton.

Ce bouton communique avec un levier dont l'extrémité est également munie d'un percuteur qui, frappant contre une cartouche, la fait détoner et donne l'alarme.

Voici maintenant un garde-porte (fig. 2) : imaginez un ressort disposé horizontalement sur une tige fixée sur le sol; une extrémité de ce ressort commande un percuteur placé en face d'une cartouche et une détonation se produit. Le garde-porte est construit sur ce principe élémentaire. Quand vous sortez, vous fixez dans le plancher le garde-porte au moyen d'une pointe fixée à la palette, et en tirant la porte derrière vous, avec une canne ou un parapluie vous

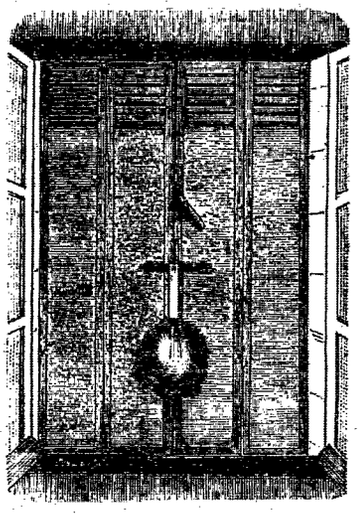


Fig. 3.

disposez le garde-porte de façon qu'en ouvrant la porte, celle-ci frappe l'appareil. Toute personne non prévenue entrant chez vous fera donc détoner le garde-porte. Quand vous rentrez, vous entrebaillez votre porte; avec votre canne ou votre parapluie, vous faites pivoter l'appareil autour de la pointe qui le fixe au sol et l'entrée est libre.

Voici enfin un appareil qui peut servir à révéler l'ouverture d'une fenêtre, la pénétration dans un jardin, etc. C'est un prisme rectangulaire présentant à sa base deux crochets et dont une face est constituée par une lame flexible; on accroche les deux crochets dans des pitons fixés dans les volets (fig. 3). Si une pression est exercée sur ce volet, les deux crochets sont éloignés l'un de l'autre grâce à la lame



Fig. 4.

flexible et un percuteur vient frapper contre une cartouche et donner l'alarme.

Pour utiliser cet appareil à la campagne, voici un procédé (fig. 4). On tend un fil de fer maintenu de distance en distance par un crochet qui le soutiendra à hauteur voulue et légèrement écarté du mur de clôture, par exemple : chaque bout de ce fil de fer s'attachera à un des pitons du garde-chasse que l'on masquera aisément. Dès que les voleurs appuieront sur ce fil de fer, l'alarme sera donnée. On pourra également (fig. 5) tendre un fil de fer entre deux arbres ou des buissons et rattacher de distance en distance les fils de fer aux pitons du garde-chasse. Dès que des maraudeurs ou des braconniers se butteront dans le fil, une détonation se produira.

Indiquons, pour terminer, que M. Blanchet a également inventé un verrou-targette pour les portes intérieures, qui produit une détonation dès que l'on tente d'ouvrir la porte, et une chaîne de sûreté qu'on peut disposer par deux pitons



Fig. 5.

sur une porte, une fenêtre, etc., et telle que dès qu'on ouvre la porte, un ressort se détend qui fait détoner une cartouche.

PROBLÈME.

Une dépêche est envoyée de Londres à San-Francisco, par le télégraphe transatlantique, le 10 juillet à 4 h. 12 m. du matin, heure de Londres. Elle subit à Valentia pour réexpédition, un retard de 17 minutes. Reçue à New-York, elle est réexpédiée directement à San-Francisco avec un nouveau retard de 19 minutes. Trouver quelle indication de date et d'heure de réception elle devra porter dans les deux villes de New-York et de San-Francisco, dont les horloges sont réglées sur leur propre méridien, sachant que les longitudes toutes trois occidentales de ces villes sont : pour Londres, 2°26'; pour New-York, 76°20'; pour San-Francisco, 124° 45'.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

(Voir Numéro du 30 septembre).

Soit x le nombre de mètres vendus par le 1er marchand. le 2e a vendu $(x+3)$ mètres.

Le 1er aurait retiré 24 fr. en vendant $(x+3)$ mètres, donc il vendait le mètre $\frac{24 \text{ fr.}}{x+3}$ et les x mètres $\frac{24\,x}{x+3}$.

Le 2e, en vendant x mètres, aurait retiré 12 fr. 50; donc il vendait le mètre $\frac{12 \text{ fr. } 50}{x}$ et les $(x+3)$ mètres $\frac{12{,}5(x+3)}{x}$

L'équation du problème est :

$$\frac{24\,x}{x+3} + \frac{12{,}5\,(x+3)}{x} = 35$$

si on chasse les dénominateurs, on a :

$$24\,x^2 + 12{,}5\,(x+3)^2 = 35\,x\,(x+3)$$

et, après simplification, on trouve :

$$x^2 - 20\,x + 75 = 0$$

$$\text{d'où } x = 10 \pm \sqrt{100-75} = 10 \pm \sqrt{25}$$

2 SOLUTIONS :

$x' = 15$, ce qui donne 15m pour le 1er et 18m pour le 2e,

$x'' = 5$, ce qui donne 5m pour le 1er et 8m pour le 2e.

Ont résolu le problème : Barbedette, à Béni Hassein; Alexandre Ygnard, aux Ternes; Pavec, à Rennes; Duveaux, à Rouen; V. B. T., à Paris; Hache, à Neuilly; Danse, à Toul.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

SCIENCES, LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

—

Académie des Sciences

Une vive discussion, très vive même, s'est élevée entre deux savants chimistes, MM. Berthelot et Schlœsing, à propos de la fixation sur les plantes de l'azote atmosphérique dont notre éminent collaborateur, M. Guignet, a parlé dans de récents articles (voir pages 327 et 367). On sait que l'azote est, pour ainsi dire, le pivot de presque toutes les combinaisons de chimie biologique opérées par la nature dans son immense laboratoire. L'azote entre pour les quatre cinquièmes dans l'air que nous respirons. Sauf les corps gras, toute matière organique contient de l'azote en notable proportion. Or, M. Berthelot a fait une série très complète d'expériences minutieuses pour étudier dans quelle mesure et de quelle façon certains microbes de l'ordre des plantes inférieures, contenus au sein de la terre végétale, aidaient à la fixation de l'azote atmosphérique. M. Schlœsing a contesté au savant secrétaire perpétuel de l'Académie l'honneur de cette découverte; il a même soutenu que ce n'était point une découverte. Il a conclu sa riposte en déclarant que rien ne prouve qu'une terre nue puisse, par les microbes qu'elle contient, fixer sur les plantes l'azote de l'atmosphère.

Ce tournoi durerait encore si le président de l'Académie n'avait prié les deux combattants de continuer leur joûte par écrit dans le compte rendu des séances. Il ne faut pas croire que cette contestation n'ait qu'un intérêt scientifique transcendant : la question de l'azote touche directement l'agriculture, à cause des engrais. Elle n'est donc pas indifférente au point de vue pratique. A voir la passion qui anime des gens comme MM. Berthelot et Schlœsing, et les incertitudes qui divisent de tels spécialistes, on se demande comment on ose reprocher parfois aux agriculteurs leur défaut d'audace et de décision pour essayer de nouvelles méthodes. Quand nous apprenions la chimie au collège, notre professeur nous exposait, à propos de l'azote, les théories contradictoires de Boussingault et de Ville. Les expériences de Ville ont bien près de quarante ans aujourd'hui. Après ce temps écoulé, la bataille resterait-elle indécise? Comment les agriculteurs ne seraient-ils pas *routiniers*, quand la science elle-même leur prêche l'attente et la prudence. Quoiqu'il en soit, voici sous un nouveau jour la question de la fixation de l'azote atmosphérique. M. Berthelot appelle les microbes à son aide. Mais attendons la fin.

Un officier du 1er régiment de cuirassiers, le capitaine de Place, ancien professeur de fortification et de sciences appliquées à l'École de cavalerie, a présenté à l'examen de l'Académie un appareil qui est appelé à rendre de grands services à certaines industries. Dans un ouvrage en métal, il arrive que l'opération de la trempe produit dans le corps de l'objet des mouvements moléculaires à la suite desquels naissent des creux, des vides plus ou moins grands, connus sous le nom de *tapures*. Ces *tapures* compromettent la solidité de l'objet : ainsi des obus *tapés* se brisent sur une cuirasse de navire au lieu de la traverser. Tubes à canon, essieux, arbres de couche, rails subissent des inconvénients analogues. Si l'on frappe avec un marteau un certain nombre d'ouvrages de ce genre, un différence de son doit indiquer ceux qui sont indemnes et ceux qui ont un défaut; mais l'oreille humaine n'est pas un organe assez sensible ni assez précis pour percevoir infailliblement cette nuance. C'est pour parer à cette infirmité de nos sens que M. le capitaine de Place, combinant le microphone avec un frappeur métallique et un sonomètre, a créé un instrument qu'il nomme *schiséophone* (de deux mots grecs signifiant *fissure* et *voix*) et qui permet de saisir la différence du son donné par le frappeur suivant qu'il percute un endroit sain ou un endroit fapé.

Académie de Médecine

On a beaucoup parlé, à l'Académie de médecine, des cagots et des lépreux. C'est M. Magitot qui a mis la question sur le tapis en montrant à la compagnie des dessins représentant des déformations particulières qu'il a observées chez des cagots du Béarn. Les individus nommés cagots présentent, aux doigts des mains et des pieds, des ongles soulevés et arqués, des fissures et des gerçures parfois ulcéreuses de l'épiderme et de la matrice unguéale, une diminution particulière de quantité des cheveux et des poils, plus rarement certaines déformations des phalanges et quelques plaques cutanées anesthésiques. Après étude de ces lésions, en se fondant sur des documents historiques, des traditions locales, des considérations étymologiques et philologiques, M. Magitot considère des déformations observées par lui comme de nature lépreuse.

Sans être aussi catégorique à l'égard de certaines de ces déformations, M. Lagneau fait remarquer que les cagots de nos Pyrénées, les cagots de la Navarre espagnole, les gahots de la Guyenne, les cacous de la Basse-Bretagne, les caettes du sud-ouest de l'Angleterre paraissent être des descendants de ladres ou lépreux. D'autres théories ont eu cours à leur égard : on les a considérés comme des Juifs, des Sarrasins, des Goths, des Albigeois, victimes de persécutions religieuses; mais ce n'étaient là que des hypothèses assez gratuites ou simplement fantaisistes. Tenus à l'écart, ne se mariant qu'entre eux, n'entrant à l'église que par une porte spéciale qui les conduit à des bancs séparés, relégués dans certaines professions telles que les métiers de cordiers, charpentiers, équarisseurs, ayant un cimetière spécial, les cagots sont encore l'objet de la répulsion de leurs concitoyens malgré de nombreuses expertises médicales qui ont témoigné de leur parfaite santé.

De nombreuses recherches et observations que M. Charles Roux a faites sur l'*impetigo des enfants* — une de ces affections pustuleuses que le public englobe sous le nom d'eczéma — il résulte que cette maladie est : 1° contagieuse; 2° inoculable; 3° microbienne. M. Charles Roux en désigne le microbe sous le nom de « streptocoque de l'impetigo ». Quant aux inoculations, il a obtenu 79 résultats positifs contre 41 négatifs.

Académie française.

L'Académie française est encore sous le coup des trois pertes qu'elle vient d'éprouver en la personne de MM. Ernest Renan, Xavier Marmier et Camille Rousset. On s'occupe déjà — officieusement — des vides à remplir. On nomme quelques candidats. M. Emile Zola se présentera, il l'a proclamé, aux trois fauteuils vacants et à tous les fauteuils qui pourront devenir vacants, jusqu'à ce qu'il soit nommé. M. Berthelot, de l'Académie des sciences, se présentera sans doute au fauteuil de son ami Renan. La candidature de M. Thureau-Dangin, l'historien de Louis-Philippe, est plus que probable: on annonce celle de M. Challemel-Lacour, sénateur; celle de M. Anatole France, l'exquis écrivain, se laisse également deviner.

En attendant la triple élection, qui aura lieu le même jour, on recevra, au mois de janvier prochain, M. Lavisse, qui fut nommé à la place de l'amiral Jurien de la Gravière. C'est M. Caston Boissier qui répondra au discours de M. Lavisse.

L'Académie a appris qu'en mourant, M. Xavier Marmier lui avait légué 30,000 francs pour « donner chaque année un témoignage de sympathie à un écrivain, homme ou femme, dans une situation difficile ». Un décret a autorisé l'Académie à accepter, d'autre part, le legs assez curieux d'un M. Montariol, architecte à Caveau, qui a laissé 10,000 francs dont les intérêts seront employés tous les deux ans à décerner une médaille « à l'auteur de la meilleure chanson ».

Académie des Beaux-Arts

L'Académie des Beaux-Arts a tenu sa séance publique annuelle où l'on entend, suivant la coutume, l'exécution musicale des envois de Rome et de l'œuvre couronnée dans l'année au concours pour le grand-prix. On se souvient peut-être qu'il n'y a pas eu de premier grand-prix cette année ; le premier second grand-prix est revenu à M. Büsser, né à Toulouse en 1872, élève du regretté Guiraud.

Après un hommage rendu par le président aux membres de l'Académie décédés dans l'année (Bailly, Nieuwerkerque, Muller, Henriquel-Dupont, Guiraud, Bonnassieux, Signol), le secrétaire perpétuel, M. le comte Henri Delaborde, a lu une notice sur les travaux et la vie de Meissonier, dans laquelle il a établi la filiation du talent du Maître. M. Delaborde a montré que ce talent, tout personnel qu'il soit, relève des inspirations les plus pures du génie français, celles où puisèrent Poussin, les Clouet et plus récemment Paul Delaroche.

CHRONIQUE GÉOGRAPHIQUE

Dahomey. — La prise de Cana, effectuée le 4 novembre dernier, met virtuellement fin à la campagne.

Il convient de féliciter nos vaillants soldats qui ont si glorieusement promené le drapeau français dans ces lointains parages.

Histoire de fétiches. — La famine et la sécheresse qui règnent en ce moment à Loango (Afrique occidentale), ont valu à notre musée d'ethnographie du Trocadéro une intéressante et riche collection de fétiches envoyée par M. Cholet, résident de France à Loudima-Niadi (Loango). Ayant en vain invoqué ces divinités pour obtenir de la pluie, le vénérable féticheur de l'endroit vint offrir à notre résident toute sa collection de petits dieux qui, disait-il, n'ont aucune efficacité et ne servent qu'à l'encombrer. M. Cholet ne se fit naturellement pas prier, accepta d'emblée les dieux délaissés qu'il expédia de suite à M. Hamy, conservateur du musée du Trocadéro.

Les fétiches, animaux et personnages en bois sculptés, sont entièrement recouverts de vieux clous, de vrilles, d'entrées de serrure, de ciseaux à froid. On sait que le fer, étant matière très précieuse dans ces régions, est offert en don aux divinités lorsqu'on veut implorer leurs faveurs.

En annonçant à la Société de Géographie cet envoi de fétiches, le savant directeur du musée d'ethnographie rappelle qu'on pratique aussi, dans ces régions de l'Afrique, l'envoûtement : « Lorsqu'on est mécontent d'une personne et qu'on veut la rendre victime de quelque accident grave, on enfonce un clou dans la poitrine d'une divinité à laquelle on avait donné préalablement le nom de cette personne, et, si le sortilège réussit, la personne visée doit tomber immédiatement malade et quelquefois même succomber ». Nos lecteurs savent qu'« *envoûter* » veut dire faire souffrir une personne *en effigie*, et que cette pratique a eu autrefois une certaine vogue en Europe et notamment, en France, à la cour de Catherine de Médicis.

Comment on impose un protectorat. — Les consuls d'Allemagne, d'Autriche et d'Angleterre viennent de remettre une note collective au roi de Samoa, l'informant que tout navire de guerre de l'une des trois puissances qui se trouverait à proximité de l'île sera mis à la disposition du prince pour faire respecter les décisions de la cour de justice de son royaume. Le roi, très peu flatté de ce secours spontané, dut néanmoins accepter l'offre; mais, d'autre côté, les trois puissances intéressées, ou plutôt les deux principales, l'Angleterre et l'Allemagne, ne sont pas d'accord sur la forme à donner à cette intervention directe, de sorte que les sujets du roi Malietoa peuvent encore, jusqu'à une époque indéterminée, braver la justice de leur pays.

Une imitation. — Des services anthropométriques sur le modèle de celui qui fonctionne à Paris vont être organisés prochainement dans divers lieux de transportation de Sibérie, notamment dans les villes de Turinsk, Tumène, Tobolsk, Omsk, Irkoutsk, Khavarovka, Vladivostok et dans l'île Sakhalien.

A la Société de Géographie. — Vendredi, 4 novembre, une brillante et nombreuse assistance est venue inaugurer la série des séances de la saison de la Société de Géographie. Après un hommage rendu à la mémoire du regretté Renan, membre de cette association depuis 1862, le président présente, successivement à l'assemblée les divers explorateurs revenus depuis peu en France, et qui assistent à la séance. Nous reconnaissons MM. Binger et Monnier, revenus de la Guinée, Ballay, gouverneur des Rivières du Sud, Fournereau qui revient du Cambodge, Dybowski, auquel la Société prépare une réception solennelle à la Sorbonne. La parole est donnée ensuite à M. Charles Rabot, le jeune et brillant explorateur, dont les lecteurs du *Magasin Pittoresque* connaissent déjà les travaux sur le nord de l'Europe (« *son domaine* », suivant l'expression du président, M. Cheysson). Nous avons annoncé, à son époque, le départ de la *Manche*, transport-aviso de l'État, pour le Spitzberg et Jan Mayen. C'est cette dernière île qui offrait surtout un attrait de nouveauté à notre jeune voyageur. Jan Mayen est, en effet, un îlot solitaire situé dans l'Océan glacial, entre le Groenland et la Norvège septentrionale. L'accès de cette petite île est rendu très difficile par les glaces et par les brumes, constantes dans ces parages. Favorisée par des circonstances exceptionnelles, la *Manche* a atteint Jan Mayen sans aucune difficulté et put visiter le dépôt de vivres établi dans cette île par les Autrichiens, vérification qui était le but principal du voyage... Le récit de M. Rabot a été agrémenté d'une série d'excellentes vues de paysages, où, à défaut de gîtes verdoyants, les spectateurs ont eu un instant l'illusion de reconnaître les imposants massifs neigeux des Alpes, baignés, sinon par des lacs, du moins par une mer immense, dont la vaste étendue et la nudité même en imposent suffisamment à l'esprit humain.

Nécrologie. — On annonce la mort de l'explorateur polaire, le lieutenant Frédéric Schwatka qui se serait suicidé le 2 novembre dernier dans une des rues de Portland (Oregon, Etats-Unis). M. Schwatka était né à Galena (Illinois), le 29 septembre 1849. Il a fait plusieurs voyages au nord et fut chargé, en 1878, par le gouvernement américain, de conduire la grande expédition à la recherche des restes du célèbre Franklin. Il a, depuis, exploré à diverses reprises et pour le compte de journaux ou sociétés privées, le territoire d'Alaska et principalement le bassin du Yukon. F. Schwatka laisse un certain nombre d'ouvrages dans lesquels il a relaté les péripéties de ses différentes explorations dans les régions boréales.

Câbles sous-marins. — Le monde civilisé possède actuellement 1.168 câbles sous-marins, s'étendant sur une longueur de 140.344 milles marins (le mille vaut 1.852 mètres). De ce nombre, 288 câbles, avec un développement de 125.804 milles appartiennent à des compagnies privées. Le restant, soit 880 câbles, est la propriété des Etats, en tête desquels vient la France avec une longueur de 3.400 milles pour 64 câbles. La Norvège compte le plus grand nombre de câbles (255), avec un développement de 248 milles seulement. L'Angleterre possède 115 câbles, dont la longueur est de 1.588 milles. Les autres puissances possèdent des câbles en proportions moindres.

La production de l'or suit une échelle constamment ascendante. L'année 1891, la plus productive, accuse un rendement de 6.083.000 onces (l'once vaut 28 gr. 3465). En tête viennent les Etats-Unis d'Amérique qui ont fourni (chiffres de 1890), 1.586.500 onces. Viennent ensuite l'Australie (1.469.200 onces) et la Russie (1.019.000 onces). Un nouveau pays producteur de l'or vient d'être découvert (nous

avons déjà eu l'occasion de le signaler dans nos *chroniques*): le Transvaal (Afrique du Sud). La production de ce pays pour l'année 1891 est de 836.250 onces et tout fait prévoir (vu les nouveaux gisements qu'on découvre) que cette lointaine région occupera dans un avenir très rapproché, la première place parmi les régions aurifères.

Et puisque nous parlons de l'or, seriez-vous curieux de connaître les fortunes des diverses nations du globe? Les statisticiens sont là pour vous satisfaire. Consultons M. Leech, l'honorable et savant directeur de la Monnaie des États-Unis:

RÉPARTITION DE L'OR ET DE L'ARGENT SUR LE GLOBE (nous ne citerons que les chiffres des principales puissances):

Constatons d'abord que le chiffre total des richesses atteint (toujours d'après M. Leech) la somme respectable de 28 milliards environ. Dans cet avoir, *la France* vient en tête avec, en espèces :

	En or.	En argent.
France.....	4.500.000.000	3.500.000.000
États-Unis.....	3.435.000.000	2.780.000.000
Grande-Bretagne.	2.750.000.000	500.000.000
Allemagne.....	2.500.000.000	1.025.000.000
Russie.....	950.000.000	300.000.000

Si nous répartissons ces chiffres par tête d'habitant, nous trouvons que la fortune de chaque citoyen se monte:

	En or.		En argent.	Au total.
Français....	115 fr. 35	+	89 fr. 75	205 fr. 10
Américain.	52 fr. 85	+	42 fr. 75	95 fr. 60
Anglais.....	72 fr. 35	+	13 fr. 25	85 fr. 60
Allemand...	50 fr. 50	+	20 fr. 70	71 fr. 20
Russe.....	8 fr. 40	+	2 fr. 65	11 fr. 05

Ajoutons-y encore nos voisins, les Belges et les Italiens, dont les fortunes monteraient, par tête d'habitant:

Belges.....	53 fr. 30	+	46 fr. 10	99 fr. 40
Italiens. ...	15 fr. 10	+	8 fr. 10	23 fr. 20

Vous conviendrez, cher lecteur, que, si individuellement nous ne sommes point bien fortunés, nos concitoyens sont les gens les plus riches du monde ce qui, vous l'avouerez, est une consolation assez importante.

Toutefois, et pour ne pas égarer l'opinion (toute donnée statistique, pour ne pas conclure à faux, doit nécessairement être ramenée à un niveau comparatif), il convient d'ajouter que la *valeur* intrinsèque de l'argent varie d'une manière très sensible sous différentes latitudes, et le Russe qui ne possède que 11 fr. 05 en regard du Français possesseur de 205 fr. 10, ne subit pas forcément 18 ou 19 fois plus de privations que ce dernier. Les objets de première nécessité, la main-d'œuvre étant à plus bas prix dans certaines contrées que dans d'autres, les mêmes bien-être et confort peuvent quelquefois s'acquérir à un taux sensiblement inférieur, et les habitants de Kharkof, par exemple, pourraient manger autant de viande par semaine qu'ils paient 20 ou 25 centimes la livre, que les Parisiens qui dépensent 1 fr. ou 1 fr. 25 pour la même quantité de viande.

P. LEMOSOF.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

LE « PÔLE NORD A PARIS ». — On vient d'inaugurer à Paris un skating, où les fervents du patin pourront, sur de la glace véritable, se livrer à leurs exercices favoris sans attendre que la température soit assez basse pour que le lac du Bois de Boulogne et celui de Vincennes les puisse supporter. Sur les murs de la salle dont la partie médiane est occupée par la piste de glace, a été peint un panorama qui donne aux visiteurs à l'imagination très puissante, l'illusion qu'ils sont transportés au Pôle Nord et l'établissement a pris cette enseigne réfrigérante. Comment a été obtenu ce lac de glace artificiel? Sous une piste rectangulaire recouverte d'une couche d'eau de quelques centimètres à peine ont été disposés des tuyaux dans lesquels circule un mélange réfrigérant. L'eau de la piste se refroidit, se congèle et reste solidifiée tant que circule le mélange réfrigérant qui s'oppose au réchauffement et par suite à la fusion. Ce mélange de la glace, après avoir congelé l'eau de la piste et s'être réchauffé, est refroidi à nouveau et c'est un liquide constamment très froid qui circule sous la piste.

LES MICROBES DANS LE BILLET DE BANQUE. — Où ne découvrira-t-on pas des microbes? La *Médecine moderne* rapporte que deux bactériologistes havanais, MM. Acosta et Grande Rossi ont eu l'idée originale d'étudier la microbie des billets de la Banque espagnole de la Havane. L'analyse bactériologique a révélé sur des billets depuis quelque temps en circulation, la présence de nombreux microbes : ils ont trouvé les bacilles de la tuberculose, de la diphtérie, de l'érysipèle : rien jusqu'ici d'extraordinaire, les propriétaires temporaires de ces billets ayant pu être atteints de ces maladies. Mais les médecins havanais affirment avoir reconnu la présence d'une bactérie spéciale, des plus septiques, qui tue rapidement les animaux à qui on l'inocule, en qui ils voient le microbe spécifique du billet de banque et qu'ils dénomment : Bacillus septicus aureus! Gageons que ce terrible microbe n'épouvantera guère les heureux porteurs de billets de banque et que personne ne sacrifiera les papiers bleus à la crainte du bacille.

DANS LES VINS NATURELS ET DANS LES VINS ARTIFICIELS. — Les troubles digestifs que provoque l'absorption des vins artificiels n'est pas due seulement à la constitution chimique de ces liqueurs; ils doivent être occasionnés bien souvent par les bactéries dont ces vins possèdent des colonies extrêmement riches. C'est ce qui résulte des recherches que viennent d'accomplir MM. Schaffer et de Freundevreich sur le nombre et la nature des cellules de ferments contenues dans les vins artificiels ou naturels. Les chiffres que nous allons donner sont relatifs au nombre des colonies par centimètre cube.

Pour les vins naturels : le rivez blanc de 4 mois contient 3,000 colonies d'une seule espèce de levure; du corsier blanc du même âge, 4,000; du vin rouge de France, 2,300; du dezalay blanc de 16 mois, 2,000; de l'etina blanc de 7 mois, 800 colonies de cinq espèces de bactéries; du vin blanc du Rhin de 5 ans, 266 colonies de levure seulement; du mâcon rouge de 4 ans, 236; du dôle rouge de 15 ans, 489; le margaux rouge vieux et le dezaley blanc vieux ne contiennent aucune colonie.

Pour les vins artificiels, les échantillons examinés contiennent depuis 1,000 colonies de levures et 6,000 de bactéries jusqu'à 120,000 de levures et 15,000 de bactéries: et les vins de raisins secs contiennent de 4,000 à 126,000 colonies de bactéries.

Ainsi les vins naturels ne contiennent guère que des levures et même en vieillissant, ils ne renferment plus de micro-organismes vivants. Tandis que les vins artificiels sont riches — trop riches, pour la santé de ceux qui les ingurgitent — en bactéries.

LE TRANSPORT SUR LE VERRE DES IMAGES LITHOGRAPHIQUES. — Voici un procédé qui porte le nom de *fluorographie* qui permet de transporter sur le verre les images lithographiques ou phototypiques au moyen d'encres fluorées. Pour obtenir ce résultat on encre une phototypie avec le mélange suivant : glycérine 400 grammes; eau 200; spath fluor, 100; suif, 100; savon, 100; borax, 50; noir de fumée, 50. On tire des épreuves qu'on reporte sur verre comme sur une pierre lithographique. On borde la plaque

de verre avec de la cire et on verse dans la cuvette ainsi formée de l'acide sulfurique concentré à 64° Beaumé environ. Au contact de l'acide, l'encre fluorée dégage de l'acide fluorhydrique qui, par sa propriété bien connue, grave sur le verre le dessin que l'encre y a déposé. Après 20 minutes de morsure, on enlève l'acide sulfurique, on lave à grande eau, et pour enlever toute trace d'acide, on nettoie la plaque avec une solution de potasse. On lave encore une fois à l'eau et on essuie avec un linge chaud. On obtient ainsi des images d'une délicatesse extrême, telles qu'on croirait que le verre a été « givré ».

IMPRESSION PHOTOGRAPHIQUE SUR CALICOT. — MM. Breen, Goss et Bevan ont communiqué récemment à la *British Association* un procédé d'impression sur calicot qui mérite d'être signalé :

On commence par teindre les tissus dans un bain de primuline additionnée de sel de cuisine; on lave et on plonge pendant un quart de minute environ dans un bain contenant 0,25 pour 100 de nitrite de soude fortement acidulé par l'acide sulfurique ou l'acide chlorhydrique. Après un nouveau lavage et pendant que le tissu est encore humide, ou après qu'il a été séché à l'obscurité, on applique dessus les plaques représentant les dessins que l'on veut reproduire : fleurs, feuilles, etc., et l'on expose le tout à la lumière. Par un temps clair et un soleil brillant, une demi-minute d'exposition suffit; si le ciel est couvert, il faut aller jusqu'à trente minutes (la lumière électrique par arc peut aussi être employée). Un petit morceau du même tissu, exposé en même temps à la lumière, sert de témoin pour suivre la réaction. Après un temps suffisant, on passe au bain développateur. Le développement se fait comme pour les couleurs teintes en laine. La couleur est développée aux endroits où les plaques ont empêché l'action de la lumière, tandis qu'elle ne l'est pas ailleurs.

Voici comme indication les développateurs employés : pour le rouge, une solution alcaline de β-naphtol; pour le marron ou le chocolat, une solution alcaline d'acide β-naphtolsulfoné; pour le jaune, une solution alcaline de phénol; pour l'orange, une solution alcaline de résorcine; pour le brun, une solution de phényldiamine; pour le violet, une solution de chlorhydrate d'α-naphtylamine.

PAPIER D'EMBALLAGE IMPERMÉABLE. — Pour obtenir un papier d'emballage imperméable, on fait dissoudre 680 gr. 40 de savon blanc dans un litre d'eau, et on fait en même temps une dissolution dans un litre d'eau de 569 gr. 70 de gomme arabique avec 170 grammes de colle. On mélange ensuite les deux solutions; on chauffe le mélange et on y trempe le papier. On l'égoutte ou on le passe entre deux feuilles de papier sec et on le fait sécher à une douce température. Le papier obtenu après ces opérations est, affirme le *Moniteur industriel*, imperméable.

LA MESURE DES HAUTES TEMPÉRATURES.— La mesure précise des hautes températures est une des questions qui préoccupe au plus haut degré et à juste titre les physiciens : dans l'industrie, aussi bien que dans les recherches de laboratoire, il est nécessaire de reproduire rigoureusement les conditions dans lesquelles un phénomène s'est produit et, de ces conditions, une des plus essentielles est assurément la température, celle-ci n'étant que l'indication numérique d'un état calorifique déterminé. Le nombre qui caractérise une température exige le choix d'une unité qui permet de mesurer l'effet calorifique produit et le point de départ de la graduation. M. Le Châtelier, à la suite de ses études sur les pyromètres thermoélectriques, indique comme particulièrement convenable l'emploi du platine et surtout du platine rhodié. Mais la graduation de ces appareils présente une certaine indétermination et leur emploi exige des manipulations trop délicates pour qu'on puisse songer à les utiliser en dehors des laboratoires.

Pour l'industrie, M. Le Châtelier préconise l'emploi de la méthode photométrique. A l'aide d'un appareil spécial, il compare l'intensité des radiations rouges émises par le corps étudié placé dans des conditions bien déterminées, et celle de ces mêmes radiations émises par une lampe à pétrole. L'appareil a été gradué par comparaison directe avec des métaux dont la température de fusion est bien connue, ainsi qu'avec des températures déterminées directement par les couples thermoélectriques. Cette méthode a pourtant donné lieu à quelques critiques de la part, notamment, de M. Crova, auteur d'un procédé de mesure basé sur le rapport de deux déterminations photométriques des lumières simples émises par le corps étudié et par une lampe Carcel dans des régions de leurs spectres respectifs correspondant à une même longueur d'onde.

ENDUIT PRÉSERVANT LES BOIS DE L'HUMIDITÉ. — Voici un procédé permettant de déposer à la surface du bois un enduit d'un bel éclat métallique, inattaquable par l'eau, la bière, le vin, le vinaigre, l'eau de savon, etc. On prépare les trois dissolutions suivantes :

1° on fait dissoudre à une douce chaleur du caoutchouc brut dans 20 parties d'essence de térébenthine et on mélange une partie de liquide avec une partie de vernis à l'huile de lin et une demi-partie de résinate de manganèse en chauffant le tout à 120° jusqu'à parfaite dissolution.

2° on prépare un mélange au centième d'acide oxalique dans une dissolution alcoolique de 40 à 50 pour 100 de gomme laque.

3° on prépare un mélange de 3 parties d'huile de lin avec 1 partie de baume de santal.

Cela fait, on mélange 3 parties de la dissolution avec 2l de la 2me, on chauffe le mélange à 80°, on ajoute 1 partie de la 3e dissolution et on a l'enduit final qu'on dépose sur le bois au moyen d'un pinceau mou ou d'une étoupe de laine.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME
(N° du 31 Octobre 1892)

La terre tourne sur elle-même en 24h; un point de sa surface décrit un cercle entier ou 360° pendant ce temps; pour décrire l'arc de 1°, il emploie 24h : 360 ou 1440m : 360 = 4m.

1re RÉPONSE

La distance entre les méridiens de Londres et de New-York est 76°20' — 2°26' ou 73°54'; le *retard* de l'heure de New-York sur celle de Londres est donc (73°54') × 4m ou 4h 55m 36sec. La dépêche n'est partie de Valentia qu'à 4h 29m, elle est arrivée à New-York à 4h 29m, heure de Londres. L'heure de New-York était 4h 29m — 4h 55m 36sec ou 11h 33m 24sec du soir le 9 juillet.

2e RÉPONSE

La dépêche part pour San-Francisco à 11h 52m 24sec (19m de retard); mais la distance entre les méridiens de New-York et de San-Francisco est de 124°55' — 76°20' ou 48°25'; le retard de l'heure de San-Francisco sur celle de New-York est (48°25') × 4m = 3h 13m 40sec. L'heure de San-Francisco est donc, au moment de l'arrivée de la dépêche 11h 52m 24sec — 3h 13m 40sec ou 8h 38m 44sec.

Ainsi, la dépêche partie de Londres le 10 juillet à 4h 12m arrive à New-York le 9 juillet à 11h 33m 24sec du soir; et à San-Francisco, le 9 juillet à 8h 38m 44sec du soir.

Ont résolu le problème : Pavec, à Rennes. — André Danse, à Toul. — Loupiac, à Chartres. — X. B. T., à Paris. — Barbedette, à Béni-Hassein.

A NOS LECTEURS. — Afin qu'il n'y ait pas d'interruption d'une année à l'autre dans les données et les solutions de nos problèmes, nous nous bornons aujourd'hui à publier la solution du dernier problème proposé dans notre numéro du 31 octobre.

Le supplément de notre numéro de décembre devant être exclusivement consacré à divers articles ayant trait aux travaux de l'année, nous remettons à notre supplément du mois de janvier la continuation de notre série de problèmes.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et GÉRANT : E. BEST.

LIVRES D'ÉTRENNES

Le moment est venu de penser aux étrennes. Si l'on est embarrassé de faire un choix quand il s'agit de simples objets, l'embarras n'est pas moins grand si l'on a l'intention d'offrir des livres. Quels ouvrages acheter? La question est délicate à résoudre, car les volumes auxquels chaque nouvelle année donne le jour embrassent les sujets les plus variés : Roman, Histoire, Voyages, Sciences, etc., et s'il en est de recommandables, il en est d'autres de bien médiocre valeur. Aussi avons-nous pensé qu'aider nos lecteurs à fixer leur choix ne serait pas chose inutile. Nous avons vu et lu beaucoup des volumes publiés actuellement; voici ceux qui nous ont semblé de nature à pouvoir prendre place dans toutes les bibliothèques de famille, à être lus avec intérêt et profit par tout le monde.

Contes japonais, par GASTON CERFBERR, avec 36 dessins de FÉLIX OUDART. — 1 vol. 3 fr. 50. Relié 5 fr.

Voici, d'abord, les *Contes japonais* de M. Gaston Cerfberr, un élégant volume que M. Félix Oudart a orné de 36 dessins, encore plus japonais que le texte. Ce n'est pas que M. Gaston Cerfberr ait manqué de couleur locale. Les cinq récits qu'il a imaginés sont, au contraire, un pastiche fort réussi, sinon même une adaptation, des légendes de l'extrême-Orient. Tous ces contes ont une moralité et renferment un enseignement qui est de tous les temps et de tous les pays, mais il y a généralement, dans chaque fiction, un coin de rêve flottant ou de symbole mystérieux, qui n'est pas de chez nous, qui est tout à fait charmant, et qui prête à réfléchir.

Mais, malgré tout, c'est à M. Félix Oudart que revient le prix de la *japonaiserie*. Comment peut-on être si japonais, sans l'être? Comment cet artiste a-t-il su dérober leurs secrets aux artistes de là-bas? Ainsi Yasumasu, le joueur de flûte, dont M. Oudart a enluminé l'histoire véridique, surprit aux potiers de la Corée la recette de leurs faïences et de leurs émaux. L'art délicat et subtil du Japon est tout entier dans les dessins si divers et si sûrs de M. Oudart. Un artiste indigène ne nous eût pas fait plus habilement les honneurs de cette nature fantastique et menue où poussent l'arbre à vernis, l'arbre à papier et l'arbre à thé; de ces petits hommes cérémonieux, à la grosse tête, au buste long; de cette civilisation où la sobriété est dans le nécessaire, où la recherche et la profusion sont dans le superflu, où l'on vit d'une poignée de riz, où des cloisons de papier, une natte et quelques loques suffisent à meubler une maison.

Dans ce cadre traditionnel, la fantaisie des artistes japonais se donne libre carrière. Ils sont raffinés, ils voient le compliqué et se plaisent à le traduire; mais ils le voient si nettement et ils le traduisent si clairement que, sous l'effort aisé de leurs images, le caprice des lignes apparaît comme limpide et rationnel. C'est là le secret de leur excellence : leur verve n'est jamais contrainte, et cependant elle est docile, par instinct, aux indices de l'observation la plus aiguë, et du sentiment de la nature le plus pénétrant...

Voilà à peu près, car j'en passe, tout ce que M. Félix Oudart a dérobé aux artistes japonais, et tout ce qu'il a fait sien par le droit du talent. Les lecteurs du *Magasin Pittoresque* ne peuvent être surpris de cet éloge. Dans ce recueil, M. Félix Oudart a illustré naguère une nouvelle de notre collaborateur M. Sigaux. Cela s'appelait *le Barquot*. Il y avait trois dessins. C'est dans les trois le même paysage aquatique, mais conçu et traité diversement avec une souplesse de trait et une finesse d'inspiration que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliées. Dès lors, il est inutile que j'insiste pour leur suggérer le désir de faire avec les *Contes japonais* une plus ample connaissance.

Voyage dans la lune avant 1900, par A. DE VILLE-D'AVRAY. Grand album oblong composé de 52 planches tirées en couleur. Relié 10 fr.

Il paraît qu'à l'avènement du prochain siècle, la Lune sera tellement rapprochée de nous par la photographie, qu'on l'étudiera scientifiquement avec autant de facilité que la Terre. Aussi, M. A. de Ville-d'Avray a-t-il jugé opportun, à la sollicitation de ses enfants qui suivaient son pinceau par-dessus son épaule, de profiter du court laps de temps laissé encore à la fantaisie pour y faire une excursion burlesque. Il a crayonné et peint, sous le titre de *Voyage dans la lune avant 1900*, un album humoristique, composé de 52 planches tirées en chromolithographie et accompagnées d'un texte plein de gaieté. M. Baboulifiche, un pseudo-savant campagnard et son fidèle domestique Papavoine, arrivés dans la Lune en ballon, parcourent, à travers de désopilantes aventures, des paysages singuliers, peuplés d'êtres fantastiques et de monstres plus bizarres que terribles. Enfin, après des pérégrinations mouvementées et une petite station dans la planète Saturne, ils se réveillent dans leur fauteuil : le cauchemar est fini, l'éclat de rire aussi, au grand regret des jeunes lecteurs.

La Chanson du Pays par CHARLES FRÉMINE. 1 vol. in-4, illust. de 46 grav. Broché 4 fr. 50. Relié 5 fr. 60.

M. Charles Frémine a réuni des récits normands pleins de saveur et d'intérêt. On sent qu'il est enfant de la Normandie, qu'il la connaît dans ses moindres usages, qu'il l'aime et qu'il la chante du fond du cœur en vers et en prose. Il se trouve en effet, intercalées dans ce livre amusant et sincère, trois pièces de poésie qui sont d'une émotion touchante. Les scènes que M. Frémine décrit sont vécues, et les personnages qu'il fait agir et parler sont manifestement pris sur le vif. L'illustration est aussi des plus soignées; elle met en lumière le coté pittoresque de ce riche et séduisant pays.

Hollande et Hollandais d'après nature, par HIPPOLYTE DURAND, 1 volume illustré de 130 gravures Broché 12 fr. Relié 15 fr.

M. Hippolyte Durand nous décrit, de façon très attachante, *la Hollande et les Hollandais, d'après nature*, dans un fort beau volume qu'éclairent cent trente gravures d'une bonne venue : reproduction de tableaux et de monuments, portraits historiques, paysages, *vues* de toute sorte. La Hollande et les Hollandais sont depuis longtemps découverts; mais ils sont assez intéressants pour qu'on aille, au moins en pensée, leur faire une nouvelle visite, en compagnie d'un cicerone aussi sûr et aussi agréable que M. Hippolyte Durand. Il excelle à nous faire saisir le sens des pays, le trait caractéristique des mœurs, le relief des choses.

A sa suite nous visitons Rotterdam : un dock; — et Schiedam : un alambic, où l'on fait avec du seigle et de l'orge un alcool qu'on nomme *genièvre*. Après nous avoir montré, dans les villes, les maisons anciennes à l'architecture tourmentée, il nous guide, dans la campagne, parmi les lignes fuyantes des canaux ombragés. Ensemble nous y boirons, dans une faïence de Delft, le lait puisé aux éclatantes amphores de cuivre. Au musée de La Haye, *la Vache qui se mire* de Paul Potter nous dira la philosophie de tous les paysages directement fixés par nos yeux.

Nous vivrons un morceau d'histoire, de 1460 à la fin du

seizième siècle par exemple, en compagnie du Taciturne, de Scaliger, d'Erasme, de Grotius et de tous ces bourgeois miliciens, édiles et garde-nationaux, qui n'aimaient rien tant que boire, sinon se faire peindre en groupe et la coupe en main. Nous verrons Harlem, ses Franz Hals, ses orgues touchées par Mozart, ses pépinières et nous songerons qu'à tout prendre, la folie des jacinthes, des tulipes et des glaïeuls valait bien la folie plus moderne de l'orchidée.

Nous verrons Amsterdam qu'il est classique de comparer à Venise, depuis le géographe Sébastien Munster jusqu'à M. Henri Havard; nous verrons les canaux, le musée, le quartier juif d'où l'on règne maintenant par le diamant et le tabac, mais où Rembrandt prit ses modèles les plus typiques et où naquit Baruch Spinoza qui vécut polisseur de lunettes, homme de génie, grand philosophe et mourut sans laisser un liard. Puis, nous irons jusqu'en Frise et en Zélande pour voir comment les casques d'argent et d'or, qui fuient devant l'uniformité de la mode envahissante, coiffaient aimablement les femmes au visage rond, aux yeux vagues, profonds, couleur de brume.

A Sneek, en Frise, nous entrerons chez l'éditeur Pyttersen, membre du Parlement hollandais, et dans la boutique nous trouverons, en bonne place, *les Perles de la poésie française contemporaine*, une anthologie de Lamartine, Victor Hugo, Musset, Banville, Coppée, Sully-Prudhomme, Jules Lemaître, François Fabié, un fort volume de 800 pages, qui en était à sa quatrième édition en 1888... Pour un peuple de commerçants, positifs, plus épris de gain que d'idéal, que vous semble de ce trait?

Mes Aventures de chasse, par CHARLES DIGUET, 1 vol. illustré de 63 gravures, dessins hors texte de JULES DIDIER. Broché 7 fr. Relié 10 fr.

M. Charles Diguet, un fin lettré qui est aussi un grand chasseur devant l'Eternel, a pris la plume pour conter ce qu'il appelle *Mes Aventures de Chasse.* Il a bravé courageusement cette sorte de défiance instructive qui s'attache aux récits des chasseurs et des pêcheurs. Il a pensé qu'il nous suffirait de lire quelques pages de son livre pour le suivre désormais, sous réserve mentale, à travers les ronces et les champs de bruyères et les touffes de genêts où le gibier se dissimule. M. Charles Diguet est un passionné de la vie en plein air et des émotions de chasse. Il y détend, cela se voit, un ressort d'activité que sa vie de parisien et ses occupations habituelles compriment.

Son ardeur va naturellement jusqu'à la poésie. Ecoutez cette confidence : « Je disais dernièrement à un passionné « comme moi de la vie des champs que, dans le nombre « des lièvres que j'ai tués, il s'en trouve soixante-dix à « quatre-vingts dont je pourrais raconter la fin en vingt ou « trente lignes, corrigeant les moindres détails comme s'ils « dataient d'hier : la couleur du sillon; la trouée de l'un à « travers le sainfoin rose; le labour avec les chardons à « feuilles vert-de gris; la touffe d'herbes blanches d'où a « bondi tel autre; le pelage plus ou moins foncé de cha- « cun et la description nette des décors. »

Dans ces dispositions d'esprit on est *obligé* d'être intéressant. M. Charles Diguet ne s'en fait pas faute, quand il nous fait pénétrer dans l'intimité du rouge-gorge ou du lapin, quand il nous conte *Un drame dans la neige* ou l'histoire bien plus gaie de l'*Echarpe de M. le Maire*. Par exemple, s'il se risque, sur la foi d'un de ses amis, à nous débiter l'extraordinaire aventure du *Lièvre cacheté*, il nous prévient et nous met en garde.

De la bonne humeur, une pointe de sentiment, des trésors et la fraîche odeur des campagnes aux matins d'automne, que demandez-vous de plus? Prenez M. Charles Diguet pour compagnon. Vous l'écouterez avec délices; dix-huit gravures hors texte d'après des dessins de Jules Didier, quarante-cinq gravures dans le texte vous aideront à faire la route.

Voyages pittoresques et techniques en France et à l'étranger, par E. O. LAMY, illustré de 203 gravures. Broché 12 fr. Relié 15 fr.

Dans la préface où il recommande les *Voyages pittoresques et techniques en France et à l'étranger*, par E. O. Lami, M. Léon Say, membre de l'Académie française, dit de l'auteur qu'il a vu, de ses yeux vu, le génie de l'homme en action. Là réside, en effet le grand intérêt de ce livre qui mêle aux descriptions pittoresques une attention constante pour les manifestations de la vie sociale. Vous parcourrez avec M. Lami le nord de la France et une partie de la Belgique. Il ne vous fera point grâce d'un monument, d'un homme célèbre, d'un souvenir historique, mais il vous montrera comment les hommes travaillent et vivent.

La quantité de gravures insérées dans le texte vous permet, à la première inspection de vous rendre compte de la quantité de sujets divers que M. Lami a traités, et de tout ce qu'il nous offre en connaissance, avec tant de précision : description d'une machine d'industrie, d'un instrument agricole, portraits de personnages illustres, récits de bataille, progrès pacifique. Il va chez les patrons, et il va chez les ouvriers; il nous dit l'histoire du travail, et les conditions actuelles du travail. Il n'y a pas d'enquête plus simple, plus claire, plus attrayante et plus utile sur ce qu'on appelle les questions sociales.

Si M. Lami s'arrête dans une ville, il ne pourra s'empêcher de vous dire, après avoir décrit les rues, les promenades, les monuments, quelle est la proportion des débitants de vin par cent habitants, quel est l'état des mœurs, et quelles sont les ressources de la population. S'il passe auprès des mines, il vous fera descendre avec lui dans les puits, et vous expliquera tout, comme s'il n'avait jamais fait autre chose.

Vous reviendrez, de ces excursions, meilleur et plus instruit; et vous serez surpris de l'infinie variété d'aspects que peut offrir l'étude d'un groupe humain, si modeste soit-il en son activité.

Contes des grand'mères, par XAVIER MARMIER, 56 compositions de MUCHA. Broché 12 fr. Relié 15 fr.

Les Contes des grand'mères sont le dernier ouvrage de Xavier Marmier, l'académicien qui mourut l'autre mois et dont la mémoire reste chère aux bouquinistes, puisqu'il les a couchés sur son testament, et aux enfants aussi, puisqu'il a traduit les fictions et les légendes populaires de presque toutes les nations européennes. quarante-six images, dessins dans le texte par Mucha, dix grandes compositions hors page enluminent les *Contes des grand'mères.*

Il y a aujourd'hui tout une littérature consacrée à la collection, à l'étude et à l'explication des contes populaires. On s'est aperçu, quoiqu'un peu tard, qu'il n'y avait pas de raison pour négliger les mythes gracieux, récits chevaleresques ou religieux, chants de guerre et d'amour, superstitions et féeries où se reflète l'âme du peuple et qui sont la source abondante de toute poésie. Les Anglais ont poussé très loin les recherches de ce genre et leur ont donné un nom générique : le *Folklore*. En France, des érudits ont, au cours de ces dernières années, recueilli avec soin les traditions de Bretagne, de Gascogne et de Lorraine. Tous doivent saluer en Xavier Marmier un précurseur.

Sans s'embarrasser de gloses et de commentaires, dont il a laissé à d'autres l'honneur et l'ennui, Xavier Marmier s'est contenté d'écouter les bonnes histoires dont les grand' mères de tous les pays bercent ou consolent les enfants; il les a traduites et notées. Voyant, un peu partout, hors de chez nous, de jolies fleurs, et que ces fleurs étaient belles, il les a transplantées, pour ainsi dire, en notre langue. Il s'est bien gardé de les arracher, pour les classer dans un herbier desséchant, ou pour les empoisonner de noms latins et d'étiquettes pédantes, ou pour les effeuiller avec la

pince lourde et cruelle des savants. Les amoureux ne disèquent pas leurs amoureuses.

Or, écoutez comme Xavier Marmier est amoureux des contes : « Ah ! je les ai aimées et je les aime encore, ces « candides histoires du bon vieux temps où les fées des- « cendaient de leur char aérien pour assister l'humble et « le souffreteux, où les animaux s'entretenaient amicalement « avec les hommes ». Ainsi parle-t-il au cours de la préface de ce livre suprême, où il a réuni quelques « contes de grand'mères » scandinaves, allemandes, espagnoles, russes.

Maintenant, je pourrais vous conter, d'après Xavier Marmier, le *Cheval enchanté*, ou comment *Vasilisa à la tresse d'or* fut délivrée par Ivan le pois des mains du dragon. Je pourrais vous dire aussi comment le bon Cendrillet découvrit le secret du géant, aidé par le loup, le corbeau, le saumon, et surtout par la Belle princesse qui, selon la tradition de toutes les Dalilas sous toutes les latitudes, sait toujours arracher les fatales confidences au Maître terrible mais peu défiant... Mais je résiste à ce plaisir pour ne pas diminuer le vôtre.

L.

LES JOUETS NOUVEAUX

Noël n'aura pas vu cette année, beaucoup de jouets nouveaux, ni dans les somptueux magasins à la riche clientèle, ni dans les modestes bazars ou dans les humbles baraques — champignons semés par Collet qui poussent en une nuit sur les boulevards — et les enfants n'auront pas la joie de voir des jouets vraiment ingénieux, vraiment originaux. C'est à peine si, précédant nos bébés dans cette tournée, j'en trouve dignes de leur être signalés une demi-douzaine. Passons-les en revue :

Les clowns excentriques reproduisent cette scène classique dans les cirques « la brouette » : un clown tient dans les mains l'axe d'une roue en bois; un second clown tire par les pieds son camarade et semble, en marchant, traîner une brouette. Le jouet reconstitue assez fidèlement cet intermède obligatoire. Celui des deux clowns qui « fait la brouette » est un nègre dont Behauzin serait jaloux : son toupet est d'un blanc d'argent, de même que son bouffant costume. Ses mains noires s'appuient sur un axe horizontal supportant un volant en plomb. Cet axe frotte sur les jantes de deux roues auxquelles, quand il tourne, il communique par suite son mouvement. Le premier clown est disposé de façon que le corps soit horizontal. Ses pieds sont dans les mains d'un second clown au visage enfariné, celui-là, surmonté d'un vermillonesque toupet, vêtu d'un maillot couleur chair et dont les brodequins mordorés sont fixés à de petites roulettes. Pour faire fonctionner le jouet, on anime d'un mouvement de rotation rapide, au moyen d'une ficelle que l'on enroule sur une petite poulie fixée à son extrémité, l'axe horizontal qui supporte le volant. Le mouvement se communique aux deux roues qui supportent le jouet, et celui-ci se met en marche. En même temps les deux jambes du clown qui traîne son camarade se relèvent et s'abaissent alternativement comme si le bonhomme de fer blanc marchait réellement. Ce nouveau mouvement est réalisé par l'intermédiaire de deux bielles qui partent de l'axe des deux roues motrices pour aboutir aux jambes du clown, et sont disposées de façon que lorsqu'une des jambes avance l'autre recule, glissant sur les petites roues auxquelles elles sont fixées. Le jouet est vraiment coquet.

La locomotive que voici réalise un progrès considérable sur ses devancières, car elle est d'un grand format — elle mesure environ 30 centimètres de longueur — et reproduit d'une façon fort exacte une véritable locomotive. Le moteur est un ressort d'acier analogue aux ressorts de pendule qu'on monte au moyen d'une clef. Ce ressort, se détendant, actionne les roues de la locomotive, qui peut parcourir 12 mètres, en même temps que les pistons et les boîtes à vapeur semblent fonctionner. L'originalité de ce jouet réside dans l'imitation presque scrupuleuse des réelles locomotives et dans la modicité de son prix : le fabricant les vend 2 francs et les petits marchands 2 fr. 95, 59 sous!

Courses de bateaux. — Une collection de ces petits objets que l'industrie parisienne lance surtout à la fin de chaque année constituerait une histoire des plus complètes de nos habitudes... fugitives. Aussi, en ce temps de sport et d'éducation physique à outrance, fallait-il, par un jouet, rappeler cet engouement. Trois bateaux, montés par des rameurs en tenue de canotage, sont fixés à l'extrémité de tiges horizontales qui convergent vers un axe commun. Lorsque cet axe est mis en mouvement, les bateaux tournent en semblant se poursuivre, et comme l'ensemble constitué par ces tiges et ces barques est placé au centre d'un petit bassin qu'on peut remplir d'eau, on assiste à de véritables régates. Le vainqueur sera le rameur dont la barque arrivera le plus près d'un poteau qu'on peut orner de l'oriflamme traditionnelle. Le moteur est ici encore un ressort qui, en se détendant, actionne une roue qui fait elle-même tourner l'axe sur lequel sont fixées les tiges soutenant les bateaux concurrents.

Un jouet analogue représente la chasse : les bateaux sont remplacés par de fringants chevaux montés par des chasseurs : dans cet appareil, le bassin est, bien entendu, supprimé.

La bicyclette procède de ce même désir de traduire par un jouet les passionnettes de l'année. Mais j'estime qu'il y a, cette fois exagération. N'est-ce donc pas assez de ces bicyclettes, aujourd'hui pullulantes, qui encombrent rues et routes, dont les trompettes cornent des sons crispants? et faut-il revoir, lancées dans nos jambes, sur les trottoirs par les camelots, ou dans les appartements par les enfants ces disgracieux et obsédants véhicules? Un industriel l'a voulu et a réalisé une bicyclette qu'il dénomme « pneumatique à l'excès » : « pneumatique », je ne sais trop pourquoi, mais « à l'excès » n'est que trop exact. A l'intérieur de la roue de devant tourne un lourd volant, mis en mouvement au moyen d'une ficelle, qui, en déplaçant l'air, actionne et maintient en équilibre la bicyclette, après qu'on lui a donné une légère impulsion.

Le pêcheur-a-la ligne est un jouet compliqué : sur un bateau est installé un pêcheur qui plonge et relève successivement sa ligne. Le moteur est un caoutchouc qui, tordu et abandonné ensuite à lui-même, actionne une série de roues, d'engrenages et de bielles qui produisent la marche en avant du bateau, l'inclinaison et le relèvement du pêcheur qui semble ainsi plonger et lever sa ligne, et le déplacement du pêcheur sur le bateau. Un jouet aussi compliqué pour être vendu bon marché est nécessairement assez inélégant.

Signalons enfin l'apparition dans les boîtes de soldats à bon marché, des chasseurs alpins dont le défilé à Chambéry devant le Président de la République a révélé l'existence à bien des gens, y compris, semble-t-il, les fabricants de jouets.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS NOUVELLES

Mastic pour réparer les objets en caoutchouc. — Le *Génie Civil* fait connaître la composition d'un mastic permettant de réparer les objets en caoutchouc fendus ou détériorés. On nettoie d'abord la fente qui s'est produite sur l'objet avec un grattoir, de manière à en aviver les parois et à en chasser toutes les poussières et les corps étrangers puis on remplit avec une matière ainsi composée :

Sulfure de carbone.	30	grammes
Gutta-percha.	4	—
Caoutchouc râpé	8	—
Colle de poisson	2	—

On lisse bien ce mastic dans la fente par couches successives avec une spatule ou un couteau très légèrement chauffé, puis on maintient les bords contre le mastic au moyen d'un fil peu serré qui reste en place de trente-six à quarante-huit heures. Il suffit alors d'enlever avec un couteau bien affilé le petit bourrelet qui s'est formé au-dessus de la plaie désormais guérie.

UNE NOUVELLE SERINGUE A INJECTIONS HYPODERMIQUES. — La seringue de Pravaz, si chère aux morphinomanes aurait-elle vécu? M. Brown-Séquard vient de construire une nouvelle seringue qui ne présente aucun des inconvénients reprochés aux systèmes à piston et dont les plus sérieux sont le dessèchement du cuir du piston, et l'impossibilité de pratiquer la stérilisation absolue.

Cette seringue se compose essentiellement d'un anneau métallique sur lequel est tendue une membrane en caoutchouc qui peut être enlevée lorsqu'on veut stériliser l'appareil. La paroi opposée à l'anneau est formée d'une plaque de verre. Une plaque métallique munie d'un bouton propulseur sert à déprimer le caoutchouc auquel est fixé un petit cylindre. Pour se servir de l'appareil, on aspire d'abord le liquide, puis, au moyen du propulseur, on dose la quantité à injecter; enfin on appuie sur le propulseur jusqu'à ce que le caoutchouc rencontre la paroi opposée : alors le liquide est injecté. La seringue, facilement démontable comme on le voit, peut être aisément stérilisée dans un liquide antiseptique.

LES STATUES DE L'ANNÉE (1)

Quoi qu'en pensent certains esprits chagrins, la race des grands hommes n'est pas encore près de s'éteindre en France; il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les nombreuses statues inaugurées au cours de cette année. Il est vrai que quelques-unes d'entre elles concernent des célébrités d'un autre siècle. N'importe! hommes illustres et personnages de moindre envergure, sortant de la coulisse à l'appel de leur nom, sont venus se placer sur les piédestaux dressés par leurs admirateurs. Les énumérer tous serait fastidieux; nous nous contenterons de mentionner ceux qui, à divers titres, s'imposent plus spécialement à l'attention.

Laissez-moi vous présenter tout d'abord, bien qu'elle ne puisse figurer dans la galerie des *grands hommes*, une modeste institutrice, Mlle Nancy Fleury, dont le buste a été inauguré, en février, au cimetière Montparnasse. Nous lui devons de la nommer ici, car c'est elle qui a introduit en France la méthode d'enseignement adoptée plus tard dans les écoles du gouvernement. Citons encore, pour mémoire, les monuments de l'avocat Denis Dussoubs, à Limoges, d'Olivier Métra, à Bois-le-Roi; ceux du général Perrier, du colonel Bourras, du mineur Fontaine, inventeur d'un parachute protecteur pour la descente dans les mines; du cardinal de Bonnechose, dans la cathédrale de Rouen (sculpteurs Chapu et Carlus); de Leperdit, maire de Rennes en 1793; du céramiste Deck, l'ancien directeur de la manufacture nationale de Sèvres (sculpteur Bartholdi), etc.

La peinture est dignement représentée par Claude Lorrain, dont la statue, œuvre du sculpteur Rodin, a été inaugurée par M. Carnot, le 6 juin, à Nancy; par François Millet, par Feyen-Perrin et par Cabanel.

La poésie fait son entrée en scène avec Clément Marot, le digne valet de François Ier et le héros de tant d'aventures. Tête vive, mais bon cœur. Ses œuvres se recommandent par la délicatesse des sentiments et la naïveté de l'expression. A lui revient, comme on sait, l'honneur d'avoir poli la langue française, qui avait grand besoin de ce coup de rabot. Son monument, de style Renaissance, s'élève à Cahors. Les sculpteurs Calmon, Turcan, Puech et l'architecte Rodolosse y ont collaboré; la décoration en mosaïque a été exécutée par la manufacture nationale, sur les modèles de M. Olivier Merson. C'est une œuvre capitale. Un autre aimable écrivain, Théodore de Banville, le poète des *Odes funambulesques* et de *Gringoire*, a, depuis quelques jours, son monument au jardin du Luxembourg.

Plus sévère, comme il convient, est le monument en marbre blanc, de M. Tony Noël, reproduisant les traits du magistrat La Boétie, à Sarlat. La Boétie, l'heureux ami de Montaigne, que ce dernier traitait de « grand homme de bien », est aujourd'hui quelque peu oublié. Ce fut pourtant un précurseur de la Révolution, d'ailleurs aussi modéré dans la pratique qu'il se montrait hardi dans ses opinions. Au surplus, philosophe irréprochable et poète élégant à ses heures.

Le mois de septembre a à son actif la statue d'Eugène Pelletan, inaugurée à Royan. Alors que Royan n'était qu'un modeste village de pêcheurs, il en avait deviné le brillant avenir. Le buste d'un autre membre de la Défense nationale, Dorian, a donné lieu, à Montbéliard, à des fêtes toutes récentes. Cette ville, qui possédait déjà les statues de Cuvier et de Denfert, rend ainsi, selon les propres paroles d'un ministre, un triple hommage à la science, à la fidélité militaire et à la vertu civique.

Les mâles vertus de ceux qui l'honorent ne sauraient toutefois nous faire oublier les charmes de la musique, qui, plus qu'elle sans doute, adoucit les mœurs. Aussi rendrons-nous un sincère hommage à Méhul, l'auteur de ces deux chefs-d'œuvre si différents : *Joseph* et le *Chant du Départ*. Celui-ci conduisit nos pères à la victoire, celui-là nous ravit encore par ses mélodies. L'inauguration de la statue de Méhul, si longtemps retardée, a eu lieu à Givet, le 2 octobre; elle est signée Aristide Croisy.

Est-ce tout? Non. Il est encore une statue, dont notre capitale peut légitimement être fière : c'est celle de l'astronome Arago, que les Parisiens rencontreront au coin du boulevard Arago et du faubourg Saint-Jacques. François Arago est une figure particulière au milieu de cette pléiade de savants dont les bronzes s'élèvent, aujourd'hui, un peu partout. Alors que la plupart d'entre eux s'adressaient à un auditoire d'élite, lui était, par excellence, le savant populaire. C'est ainsi qu'en suivant ses admirables cours de vulgarisation scientifique, nombre de personnes, qui n'avaient pour ainsi dire aucune notion des mathématiques, apprirent l'astronomie comme M. Jourdain fait de la prose : sans s'en douter. Arago, que ses succès d'astronome dédommagèrent des déboires de la politique, avait été, dans sa jeunesse, le héros d'aventures extraordinaires, dignes d'un roman de Jules Verne. Sa statue, dernière œuvre du regretté sculpteur Oliva, le représente debout et esquissant une démonstration. Erigée par souscription nationale, elle a figuré à l'Exposition universelle de 1889.

Et voilà notre petit musée des grands hommes fermé jusqu'à l'an prochain. Saluons, une dernière fois, tous ces vaillants de l'épée, de la plume et du pinceau, qui ont contribué à la gloire nationale.

VICTORIEN MAUBRY.

(1) Voir, année courante, les monuments de Le Sage (page 185), et la statue de Kellermann (page 292).

ERRATA

Page 133, 2e colonne, lignes 10 et 11, lire : sur les plans de Pierre Dens, au lieu de : sur les plans de Backelmans.

Page 188, ligne 21, lire : bruits d'eaux, au lieu de : bruits d'eau.

Page 188, ligne 29, lire : au tronc changeant, au lieu de : au ton changeant.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
Administrateur délégué et Gérant : E. BEST.